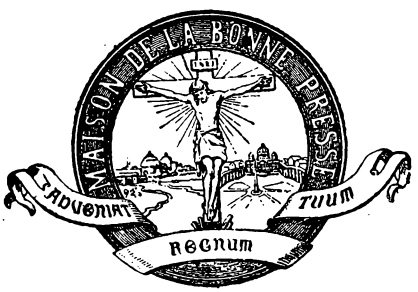
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

AVRIL



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

AVRIL

1. S. Hugues de Bonnevaux, 1048.
S. Hugues de Châteauneuf, 1208.
S. Kardagh, martyr, 1607.
S. Valéry, 320.
2. SS. Aphien et Edésius, martyrs, 1691.
S. François de Paule, 111.
Quelques souvenirs sur saint François de Paule, 1156.
B. Léopold des Gaïches, 717.
Ste Marie l'Egyptienne, 943.
S. Nizier de Lyon, 1257.
S. Zosime, 1685.
3. Stes Agape, Chionie et Irène, 422.
S Nicétas de Bithynie, 1696.
4. S. Benoît le Maure, 1494.
S. Hamon de Landachop, 939.
S. Isidore de Péluse, 1301.
S. Isidore de Séville, 215.
S. Platon de Bithynie, 790.
5. SS. Agathopode et Théodule, martyrs, 634.
Bse Catherine de Palma, 738.
S. Gérard de la Grande-Sauve, 944.
S. Vincent Ferrier, 164.
6. Bse Catherine de Pallanza, 996.
S. Célestin I^er^, pape, 581.
S. Guillaume de Paris, 270.
7. Bse Antoinette de Florence, 1759.
S. Calliope, martyr, 1309.
B. Hermann-Joseph, 687.
Bse Julienne du Mont-Cornillon, 695.
Bse Ursuline de Parme, 633.
8. S. Albert de Jérusalem, 269.
V. Edouard Oldcorne, martyr, 1597.
S. Gautier de Pontoise, 583.
Bse Julie Billiart, 1241 et 1242.
B. Julien de Saint-Augustin, 1609.
9. Ste Casilda, 1049.
S. Gaucher, 952.
Bse Marie-Crescence Hœss, 1131.
Ste Waltrude ou Vaudru, 423.
10. Le prophète Ezéchiel, 191.
S. Macaire d'Antioche, 321.
11. S. Barsanuphe, 1668.
V. Gaston de Renty, 1200.
S. Guthlac, 1643.
S. Léon le Grand, pape, 165.
12. S. Alfier, 997.
S. Jules I^er^, pape, 1102.
SS. Sabas le Goth et Erkembode, 471.
13. SS. Carpus, Papylus et Agathonicé, martyrs, 1738.
S. Herménégilde, roi, 271.
Bse Ida de Boulogne, 1154.
S. Justin, martyr, 216.
14. S. Bénézet, 740.
S. Bernard de Tiron, 688.
Bse Lidwine de Schiedam, 373.
15. V. César de Bus, 1352.
S. Pierre Gonzalès, 113.
16. S. Benoît-Joseph Labre, 791.
S. Druon, 1103.
B. Joachim Piccolomini, 1323.
S. Pair ou Paterne, 272.
17. Bse Claire de Gambacorti, 424.
S. Robert de la Chaise-Dieu, 223.
18. S. Apollonius, martyr, 1207.
S. Eleuthère et Ste Anthie, martyrs, 322.
Bse Marie de l'Incarnation, 217.
19. V. César Sportelli, 1483.
B. Conrad d'Ascoli, 1050.
S. Léon IX, pape, 218.
S. Vernier ou Werner, martyr, 1252.
S. Vincent de Collioure, martyr, 1016.
20. Ste Agnès de Montepulciano, 114.
S. Giraud de Sales, 621.
Bse Oda, 1310.
21. S. Anselme de Cantorbéry, 63.
22. S. Acepsimas et ses compagnons, martyrs en Perse, 378.
Ste Opportune, 636.
S. Siméon et ses compagnons, martyrs en Perse, 379.
23. B. Alexandre Sauli, 714.
S. Georges, martyr, 369.
B. Gilles ou Egide d'Assise, 1671
24. Stes Beuve et Doda, 689.
S. Dismas, le bon larron, 62.
S. Fidèle, martyr, 842.
S. Guillaume Firmat, 166.
V. Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, 1274 et 1275.
S. Mellitus de Cantorbéry, 1206.
25. V. Jean de la Barrière, 1760.
S. Marc, évangéliste, 112.
V. Pierre de Bétancourt, 1540.
Translation des reliques de saint Vincent de Paul, 792.
26. Bse Alda, 637.
B. Antoine Nayrot de Rivoli, martyr, 1408.
N.-D. du Bon-Conseil, 167.
S. Riquier, 1260.
27. S. Anthime de Nicomédie, 999.
Ste Franca, 374.
Ste Zite, servante, 115.
28. S. Aphrodise de Béziers, 413.
B. Augustin Novello, 584.
B. Louis Grignon de Montfort, 367.
B. Luchesio, 1491.
S. Paul de la Croix, 53.
B. Pierre-Louis-Marie Chanel, 533.
S. Prudence de Tarragone, 168.
29. S. Hugues de Cluny, 219.
S. Pierre de Vérone, martyr, 742.
S. Robert de Molesme, 273.
30. S. Adjuteur, 1680.
B. Benoît d'Urbino, 1571.
Ste Catherine de Sienne, 65.
S. Eutrope de Saintes, 895.
V. Joseph-Benoît Cottolengo, 1345.
V. Marie de l'Incarnation, 1661.
SS. Marien et Jacques, martyrs, 690.
V. Pierre-Joseph Formet, 1286.

Le patronage de Saint-Joseph, 1155 (III^e^ dimanche après Pâques).
Les saintes Hosties et le ciboire doré de Pézilla, 1067 (dimanche de Quasimodo).

SAINT VALÉRY, ABBÉ

Fête le 1er avril.

Saint Valéry, berger, apôtre et moine.
(Gravure extraite du *Calendrier bénédictin*, XVIIe siècle.)

LE PATRE SAVANT

Saint Valéry, qui jeta par ses vertus un si vif éclat sur la fin du VIe siècle, naquit en Auvergne, d'une famille de moyenne condition. Son père lui confia la garde de son troupeau; l'enfant, tout en s'acquittant de son emploi avec une fidélité exemplaire, ne laissait point de porter sa vue plus haut. Ayant appris de quelle manière étaeint instruits les enfants nobles, il brûla, lui aussi, du désir d'étudier. Pour cela, il se procura une petite tablette, sur laquelle il pria un précepteur de graver les caractères de l'alphabet. Une fois en possession de ce trésor, il s'empressa de le faire fructifier, et, en peu de temps, non seulement il eut appris l'alphabet, mais encore tout le psautier.

Ce penchant qui le portait comme instinctivement à l'étude, ne faisait qu'augmenter sa piété. En conduisant à travers les montagnes les moutons de son père, il méditait continuellement sur le sens des Saintes Ecritures, et son intelligence, fortifiée par ce pain salutaire, s'élevait de la contemplation des choses créées vers celles de Dieu. Souvent on le voyait entrer dans quelque église, et là, dans le plus grand recueillement, il assistait aux offices divins et se plaisait à entendre les chants sacrés, qui le pénétraient d'une sainte émotion.

SA PURETÉ ANGÉLIQUE

Le démon ne put jamais ternir d'aucune tache l'incomparable pureté de son âme. Valéry avait un culte si grand pour cette vertu, qu'il ne pouvait souffrir qu'on prononçât devant lui aucune parole déshonnête. Il reprenait avec énergie toute personne qui se permettait des discours trop libres, et lui mettait devant les yeux la gravité de sa faute. Du reste, la suite prouvera sa grande délicatesse dans les circonstances de ce genre.

En retour, Dieu le comblait de grâces extraordinaires et répandait sur lui ses bénédictions.

SA RÉSOLUTION INÉBRANLABLE DE SE FAIRE RELIGIEUX TRIOMPHE DE TOUS LES OBSTACLES

C'est dans ces sentiments de piété ardente que Valéry passa sa jeunesse. Non loin du lieu qu'il habitait, se trouvait un monastère où son oncle était religieux. Désireux de marcher sur ses traces, il quitta secrètement la maison paternelle, et vint chercher au couvent cette paix de l'âme que procure la société des enfants de Dieu, unis par la charité.

Mais il lui fallut passer par bien des difficultés et des épreuves. Son père, irrité de son brusque départ, lui intima l'ordre de reprendre ses anciennes occupations. Bien plus, l'abbé du monastère et les religieux mirent tout en œuvre pour le faire changer de détermination. Caresses, menaces, rien n'y fit. L'enfant déclara qu'il ne retournerait jamais chez son père, et qu'il aimait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, se souvenant de cette parole du Sauveur: « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

L'abbé, voyant une telle constance dans un âge si tendre, s'écria devant tous les Frères: « Cet enfant est un présent que Dieu vient de nous faire; gardons-nous bien de le rejeter. » Peu de jours après, il recevait l'habit religieux. Son père, naguère si opposé à sa vocation, assistait à la cérémonie, en versant des larmes de joie.

Le jeune religieux ne trompa point les espérances qu'on avait conçues de lui. Il arriva bientôt à un haut degré de perfection; il devint un modèle d'obéissance, de douceur, de mortification et de ferveur. Ses frères le regardaient comme un saint et avaient pour lui un profond respect.

COMMENT SAINT VALÉRY DÉTERMINE UN HOMME DU MONDE A EMBRASSER LA VIE MONASTIQUE

Après s'être exercé à toutes les vertus que comporte l'état religieux, Valéry se rendit par ordre de son supérieur au monastère de Saint-Aunachaire, près d'Auxerre. Là, il s'adonna assidûment au jeûne et à la prière; son âme, complètement détachée des choses d'ici-bas, ne vivait plus que pour le ciel.

Sa sainteté ne tarda pas à jeter autour de lui un rayonnement salutaire. De toutes parts, on venait lui demander des conseils; ceux qui s'adressaient à lui ne s'en retournaient jamais sans avoir l'âme remplie de consolations.

Un personnage de haute noblesse, nommé Bobon, vint un jour le consulter sur les moyens de pratiquer la vertu. Le Saint lui fit un tableau si attrayant de la pauvreté volontaire et lui inspira un mépris si profond pour les biens et les faux plaisirs du siècle, que celui-ci, touché par la grâce, embrassa la vie monastique. Dès lors, il ne voulut plus se séparer de lui. Craignant qu'après avoir mis la main à l'œuvre de sa sanctification, il ne fût tenté de regarder en arrière, il ne retourna pas dans ses domaines.

SAINT COLOMBAN LE REÇOIT A LUXEUIL — SON HUMILITÉ

La renommée de l'illustre fondateur de Luxeuil se répandait partout. Valéry, voulant se mettre sous la direction d'un si grand Saint, en fit la proposition à son compagnon, qui consentit sans peine à le suivre. Ils furent reçus avec une grande joie par saint Colomban, qui ne demeura pas longtemps sans apprécier le mérite de Valéry.

En effet, lui ayant donné une partie du jardin à cultiver, il y mit tant de zèle, d'application et de bonne volonté, qu'en moins de plusieurs jours tous les insectes qui le dévastaient disparurent. Saint Colomban avait déjà eu l'occasion d'admirer la grande vertu de Valéry; il n'attribua point au hasard ce changement subit; il comprit que son humilité et son obéissance avaient été causes de ce prodige. A partir de ce moment, il le compta parmi les religieux les plus parfaits.

Ce ne fut pas la seule circonstance où Dieu glorifia son serviteur. Un jour que Colomban donnait à ses religieux des instructions salutaires, il sentit une odeur très suave qui sortait du corps du saint moine. Dans son ravissement, il s'écria: « O Valéry! votre humilité vous rend digne de diriger ce monastère, et votre sagesse vous donne droit à l'amour de tous! »

Plus tard, quand saint Colomban fut chassé de Luxeuil par ordre de Thierry, roi de Bourgogne, poussé à cet acte par Brunehaut, saint Valéry parvint à rentrer au couvent, dont il releva la splendeur. De concert avec saint Eustaise, il écarta, par des exhortations pleines de douceur, les séculiers qui s'étaient approprié plusieurs dépendances de Luxeuil. Puis, cette œuvre achevée, sentant que Dieu l'appelait ailleurs, il abandonna à saint Eustaise la direction du couvent.

MONASTÈRE DE LEUCONAY — RÉSURRECTION D'UN SUPPLICIÉ

Il se trouvait à Luxeuil un religieux du nom de Vaudolen, enflammé depuis longtemps du désir de conquérir des âmes à Jésus-Christ. Valéry s'unit à lui dans ce pieux dessein. Ils sollicitèrent du roi Clotaire II la faveur de s'établir dans un lieu propre à leur entreprise. Clotaire leur donna la solitude de Leuconay, à l'embouchure de la Somme.

Ils étaient à Amiens lorsque le comte Sigobard fit pendre un criminel. Le malheureux venait d'expirer sur le gibet quand saint Valéry, qui passait par le lieu de l'exécution, l'aperçut. Ému de pitié, il pria le Seigneur de lui rendre la vie. Sa demande fut exaucée, car le mort se releva comme s'il se fût réveillé d'un long sommeil. Le comte, irrité de se voir enlever sa victime et aveuglé par la colère, voulut de nouveau le livrer au bourreau. Pourtant ne suffisait-il pas qu'il eût été exécuté une fois? « Prends garde, lui dit Valéry, de faire quelque mal à celui que le Seigneur vient de ressusciter. Je préférerais souffrir la mort mille fois plutôt que d'abandonner cet homme à ta fureur. Songe à la vengeance que Dieu exercera sur toi, si tu n'exerces pas la miséricorde envers ceux qui t'ont offensé. » Sigobard, désarmé par ses paroles, rendit la liberté au malheureux.

Arrivés à Leuconay, Vaudolen et Valéry se séparèrent, le premier pour continuer ses travaux apostoliques dans les contrées voisines, le second pour vaquer, loin du commerce des hommes, à la prière et à la contemplation. Mais comme la lumière est faite pour être placée sur le chandelier, la sainteté de Valéry attira bientôt autour de lui une multitude de disciples, de sorte qu'il se vit contraint de bâtir un monastère. L'évêque d'Amiens, saint Bercond, voyait avec une grande satisfaction les succès du saint moine qu'il encourageait par ses paroles et par ses lettres. Chaque année, pendant le Carême, il venait faire une retraite à Leuconay.

AUTRES MIRACLES

Dans un village sur les bords de l'Oise, un enfant, nommé Blitmond, était atteint depuis sa naissance d'une paralysie qui lui interdisait complètement l'usage de ses jambes. Ses parents l'amenèrent à saint Valéry dans l'espoir qu'il le guérirait. Après une ardente prière, le Saint lui imposa les mains sur tous les membres infirmes, la douleur de l'enfant cessa immédiatement, ses membres reprirent leurs forces, et il put marcher.

Sa puissance sur le démon n'était pas moins grande. Quand on lui présentait des possédés, ceux-ci se jetaient à terre en poussant des hurlements affreux. « Hélas! hélas! s'écriaient-ils, Valéry, notre adversaire nous tourmente, et nous brûle. » Le nombre de ces malheureux qu'il délivra de la rage du démon est incalculable. En ce temps-là, en effet, l'idolâtrie avait encore beaucoup de partisans, surtout parmi les hommes de race barbare, et, par suite, les démons avaient une influence plus manifeste et un règne plus considérable.

Urfin, fils de Mauronte, le maire du palais qui, dans la suite, abandonna le monde pour suivre Jésus-Christ, avait reçu à la chasse un coup mortel. Les médecins les plus habiles furent appelés, mais tous les remèdes de la science humaine demeurèrent impuissants devant le progrès du mal. Saint Valéry, sur la demande instante de Mauronte, vint visiter le moribond. Après avoir fait sur lui le signe de la croix, il toucha sa plaie, et le malade fut aussitôt guéri.

CHATIMENT MÉRITÉ

On ne saurait passer sous silence ce trait qui montre comment la colère de Dieu frappe, même dès ce monde, les hommes charnels et corrompus.

Notre Saint revenait de Cayeux avec plusieurs religieux. Le temps était froid, les chemins difficiles. Les voyageurs allèrent demander l'hospitalité à un habitant du voisinage. Mais ce dernier se mit à tenir avec le juge de l'endroit des propos indignes d'une ville chrétienne. Saint Valéry fit tous ses efforts pour les détourner de cette conversation criminelle. « Ne savez-vous pas, mes frères, leur dit-il, qu'il est écrit dans l'Evangile : Vous rendrez compte au jour du jugement de toute parole inutile? »

Mais eux, loin d'en tenir compte, continuent par des discours plus mauvais encore que les premiers.

« J'ai voulu, reprit alors d'une voix sévère le saint voyageur, réchauffer mon faible corps dans cette maison, à cause du grand froid qui sévit dans la campagne, mais vos langues empoisonnées ne me permettent pas d'y rester plus longtemps. Je préfère mille fois souffrir du froid le plus rigoureux qu'entendre des paroles si basses. » Et il sortit en secouant la poussière de ses pieds.

Les deux coupables ne restèrent pas longtemps impunis; le maître de la maison fut tout à coup privé de la vue, le juge fut frappé d'un chancre affreux, qui lui causa des douleurs insupportables. Forcés de reconnaître en cela la main de Dieu, ils envoyèrent demander à saint Valéry leur pardon et leur guérison. Ce fut en vain. Dieu voulant leur faire expier leur péché, ne le permit pas. Le maître de la maison demeura aveugle toute sa vie, et le juge expira quelque temps après.

LE GRAND CHÊNE D'AULT

L'idolâtrie n'était pas encore entièrement détruite dans certaines parties de la Picardie. Valéry fut l'instrument dont Dieu se servit pour achever de la déraciner. Qu'il suffise de rapporter un miracle qu'il fit pour prouver l'infamie d'un tel culte.

Comme il revenait d'un voyage, accompagné seulement d'un enfant, il aperçut à l'entrée du village d'Ault un chêne colossal, entouré d'images de faux dieux. Il était en grande vénération parmi le peuple; en certains temps de l'année, les idolâtres venaient célébrer autour de l'arbre sacré des fêtes nocturnes, où, en l'honneur de leurs infernales divinités, ils se livraient aux excès les plus honteux.

Valéry, animé d'une sainte indignation à la vue du simulacre, dit à l'enfant qui le suivait : « Va, mon fils, au nom de Dieu, arrache de terre cet arbre maudit. » A peine celui-ci avait-il touché du doigt l'énorme chêne, qu'il tomba à terre, avec un grand fracas. Les habitants du lieu, attirés par le bruit, accourent en foule. Apprenant la manière dont Valéry avait traité leurs idoles, ils s'arment de lances et de bâtons et veulent le mettre à mort. Ils s'approchaient pour exécuter leur projet, quand ils se sentent arrêtés par une force mystérieuse. Alors, pénétrés de crainte et de repentir, ils se jettent aux pieds du Saint, le conjurant de leur pardonner.

L'homme de Dieu comprit qu'ils avaient plus besoin de vérité que de pardon. Aussi se mit-il à les instruire des mystères de la foi, leur montrant l'inanité de leurs dieux de bois ou de pierre. La plupart d'entre eux se convertirent à Jésus-Christ.

Sur l'emplacement du chêne, autrefois consacré au démon, s'éleva plus tard une magnifique basilique, en l'honneur de saint Valéry.

Il serait trop long d'énumérer tous les miracles que Dieu opéra par l'intercession du saint moine, soit pour manifester ses vertus aux yeux des hommes, soit pour le plus grand bien des peuples.

AUSTÉRITÉ DE SAINT VALÉRY

Les grandes armes de saint Valéry contre l'ennemi de notre salut étaient le jeûne et la prière, armes dont Notre-Seigneur avait recommandé l'usage à ses disciples, en les envoyant dans les bourgs de la Judée. Ses mortifications étaient excessives; souvent, pendant la nuit, il se retirait dans une vallée solitaire, pour prier plus librement. Son lit se composait de verges de fer; il avait en horreur les vêtements de laine, se contentant d'une simple tunique, même pendant le plus fort de l'hiver. Il ne mangeait jamais de viande, ne buvait jamais de vin. Quand on lui demandait dans quel but il faisait ces pénitences, il répondait qu'un pécheur comme lui ne méritait aucun ménagement. Aussi, Dieu le récompensa-t-il par le don des miracles et de prophétie.

Sa vie fut une suite continuelle de travaux. Le temps était pour lui une chose sacrée; perdre une minute lui semblait une grave offense faite à la bonté de Dieu; car, disait-il, nous devons profiter de ses dons. Ses occupations principales étaient l'oraison, la lecture et le travail manuel.

SON ARDENTE CHARITÉ

Compatissant à l'égard des autres, il était dur pour lui-même. Il était le père des pauvres et des malheureux, auxquels il donnait même ses propres vêtements. Sans se préoccuper du lendemain, espérant tout de la miséricorde divine, il leur distribuait jusqu'aux vivres indispensables à ses religieux. Si ses Frères en étaient attristés, il les consolait en disant : « Sachez, mes fils,

que si, donnant aux pauvres ce qui leur est nécessaire, nous demandons à Dieu ce dont nous avons besoin pour notre subsistance, il nous l'accordera au centuple. Comment pourrait-il refuser à ses serviteurs le pain de chaque jour, lui qui nourrit les petits oiseaux? » Sa confiance ne fut jamais trompée, car le Seigneur leur accorda toujours abondamment toutes choses.

MORT DE SAINT VALÉRY

Le moment approchait où saint Valéry, après avoir servi Dieu durant sa vie mortelle, allait recevoir au ciel la couronne des élus. Un dimanche, revenant à son monastère, il monta au sommet d'une montagne. Ses Frères étaient avec lui. Il leur annonça que sa mort était proche, et, comme un père qui va quitter ses enfants pour ne plus les revoir, il leur donna ses dernières instructions. Puis il leur dit d'une voix touchante : « Voici l'heure où Dieu m'appelle auprès de lui; approchez-vous, mes fils bien-aimés, afin que je vous bénisse une dernière fois. » Epuisé par ce suprême effort, il rendit sa belle âme à Dieu. On pense qu'il mourut le 1er avril de l'année 619. Son corps fut enseveli au monastère de Leuconay, qu'il avait lui-même désigné pour le lieu de sa sépulture.

De nombreux miracles témoignèrent de la gloire dont il jouissait dans le ciel. Une jeune fille était privée de la vue depuis trois ans. Ses parents la conduisirent au tombeau de saint Valéry, où affluait déjà une grande multitude de peuple. Comme elle s'en approchait, elle s'écria tout à coup : « Quel est ce lieu que j'aperçois au loin, resplendissant de lumière? » On lui répondit que c'était l'oratoire de saint Valéry. Alors, se mettant à genoux, elle rendit grâces à Dieu de la faveur que lui avait obtenue saint Valéry.

Deux femmes passaient un jour devant le sanctuaire; l'une d'elles engagea l'autre à s'y arrêter pour prier saint Valéry; mais celle-ci ne conçut que du mépris pour cet avis et continua son chemin. A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle sentit ses jambes paralysées. Comprenant que cette infirmité provenait de son peu de respect envers le Saint, elle lui en demanda pardon avec larmes. La santé lui fut rendue et elle s'empressa de rejoindre sa compagne.

Il arriva que les moines durent abandonner Leuconay. L'évêque d'Amiens, saint Bercoud, voulut faire transporter le corps de saint Valéry dans la cathédrale. Il ordonna donc de le retirer de terre, mais tous les efforts furent inutiles. On comprit que le Saint ne voulait pas même après sa mort quitter le monastère qu'il avait tant aimé pendant sa vie.

Plus tard, Dieu désigna, par un miracle, Blitmond, pour succéder à saint Valéry au monastère de Leuconay. C'était celui-là même qu'il guérit autrefois. Voici comment Dieu manifesta sa volonté :

Blitmond était religieux au monastère de Bobbio, dont saint Attale était abbé. Ce dernier étant tombé malade, comme la faiblesse l'empêchait de marcher, il se rendit un jour à l'église, soutenu par Blitmond.

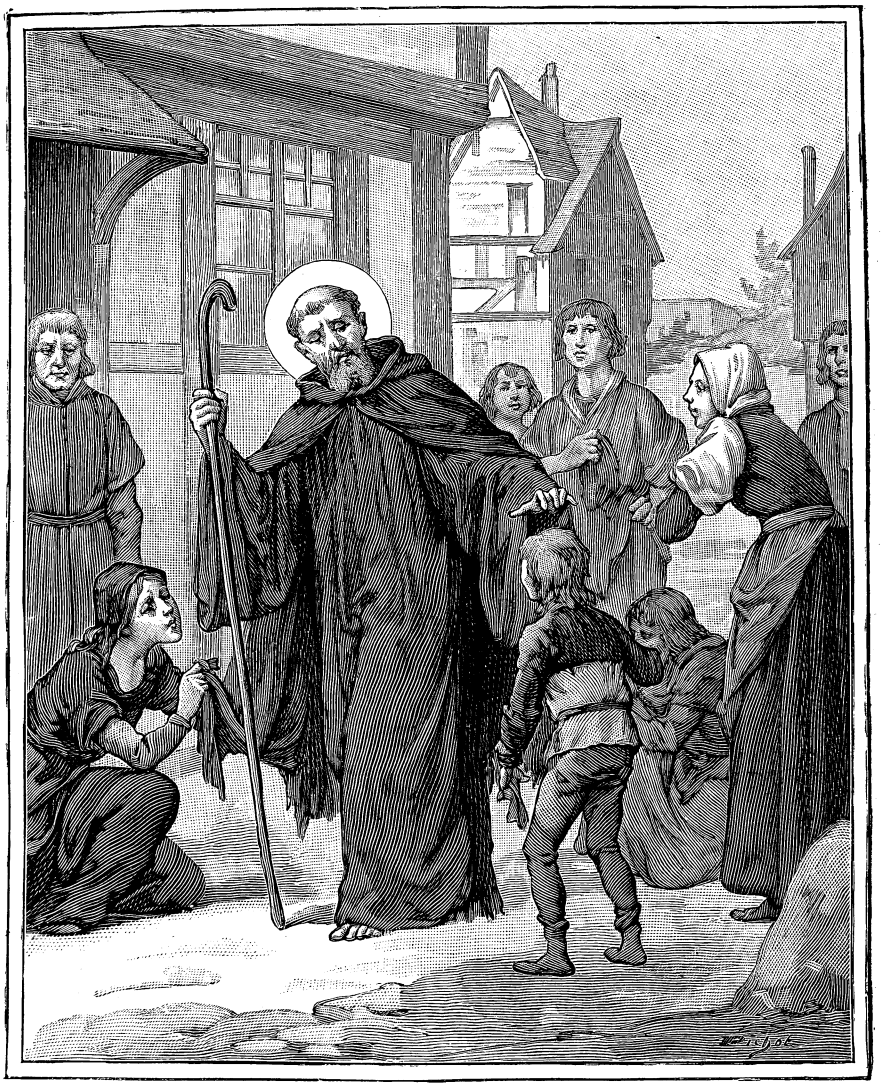
Après avoir prié avec ferveur, il s'écria : « Mon fils, ce que vous m'avez demandé si souvent et avec tant d'instances, je vous l'accorde aujourd'hui. » Le religieux, ne comprenant pas bien le sens de ces paroles, lui dit : « O Père bien-aimé, où m'ordonnez-vous d'aller? je suis prêt à vous obéir. — Je vois, reprit saint Attale, je vois le bienheureux Valéry entouré d'une grande lumière; il vous appelle à son monastère. Allez, mon fils, et que le Seigneur soit avec vous. »

Le saint abbé de Bobbio mourut quelques temps après, et Blitmond vint à Leuconay, restaura le monastère, qui devint, grâce à l'intercession de saint Valéry et à la sagesse du nouvel abbé, un des plus florissants de la Gaule.

Au xe siècle, les biens de l'abbaye furent usurpés par Arnoul, comte de Flandre. D'après une tradition consignée dans la chronique du monastère de Saint-Riquier, saint Valéry aurait alors apparu à Hugues Capet, le chef de la troisième race des rois de France, lui demandant de rétablir l'abbaye et lui prophétisant en même temps qu'il serait roi et que sa race gouvernerait longtemps la France. Quoi qu'il en soit, il est certain que Hugues Capet rétablit le monastère de Leuconay dans ses biens. Les reliques de saint Valéry, qui en avaient été enlevées, y furent rapportées avec honneur, le duc assista à la translation, et voulut les porter lui-même pendant une heure avec beaucoup de piété; c'était le 2 juin 981.

SAINT HUGUES, ABBÉ DE BONNEVAUX

Fête le 1er avril.



Saint Hugues ne pouvait se défendre de la foule qu mettait ses habits en lambeaux.

PREMIÈRES ANNÉES — LA VOCATION

Parmi les familles dauphinoises qui apparaissent vers la fin du XIe siècle, une des plus illustres est celle de Châteauneuf-d'Isère, près Valence.

Hugues, dont nous racontons la vie, était fils de Raymond, seigneur de Châteauneuf, frère de saint Hugues, évêque de Grenoble. Sa mère était également illustre par ses grands biens et sa noblesse.

Odilon, son grand-père, était un digne officier, qui avait vieilli dans les camps et savait parfaitement allier les devoirs du christianisme à ceux de sa profession. Il quitta, depuis, le monde pour aller finir ses jours à la Grande-Chartreuse, où il mourut, à l'âge de cent ans, entre les bras de son fils, l'évêque de Grenoble.

Issu d'une famille aussi vertueuse, Hugues parut bientôt comme un enfant de bénédiction. Son esprit était vif et pénétrant. Il apprenait avec une facilité extraordinaire tout ce qui lui était enseigné.

Son oncle maternel, Girin de Sal, chanoine de Lyon, et plus tard abbé de Saint-Just, le retint près de lui et veilla avec un soin extrême sur son éducation. L'enfant, par ses progrès dans les sciences, faisait les délices de son oncle, et

celui-ci le destinait à être son successeur dans son canonicat et ses autres bénéfices.

Cependant, le Seigneur, dont les yeux sont toujours ouverts sur les dangers de ses élus, ne voulut pas laisser Hugues en péril de se perdre dans la maison de son oncle, où l'abondance des biens terrestres était propre à lui inspirer plutôt la vanité que l'humilité, et l'amour du monde plutôt que celui de Jésus-Christ.

Il lui fit rencontrer, vers l'an 1138, un religieux de l'abbaye du Miroir (1), Ordre de Cîteaux, lequel, se trouvant à Lyon, se lia d'amitié avec lui. Souvent, ce bon religieux l'entretenait du mépris que l'on doit avoir pour le monde, et Hugues écoutait ces discours avec un cœur docile. Son âme était comme une cire molle, apte à recevoir toutes les formes. Enfin, fidèle aux opérations de la grâce et à l'appel de Dieu, il suivit son nouvel ange gardien et se cacha dans la solitude.

L'oncle, qui n'avait rien su de ce dessein, ne fut pas peu surpris de la disparition de son neveu. Il le fit chercher de tous côtés, et sa douleur ne lui fit rien omettre pour le retrouver; son inquiétude cessa lorsqu'il apprit que son cher Hugues, certain de sa vocation, jouissait d'une paix profonde dans l'abbaye de Maizières (2).

Le fugitif y vécut d'abord en qualité d'hôte; puis, Dieu aidant sa faiblesse, il s'engagea dans les épreuves du noviciat.

Il n'eut pas plutôt embrassé une vie si sainte qu'il se donna à Jésus-Christ dans la plénitude de son cœur. Par des veilles et des abstinences prolongées, il réduisait son corps en servitude, le considérant comme un ennemi domestique.

C'était un religieux à l'âme simple, peu versé dans les affaires du monde, mais plein de lumières pour ce qui regarde les choses spirituelles; et bientôt sa réputation de sainteté répandit au loin la bonne odeur de Jésus-Christ.

L'ÉPREUVE : MARIE LUI APPARAIT

Le démon, dont la fureur s'irrite contre ceux qui s'appliquent à servir Dieu d'une manière plus parfaite, et, par leurs exemples, portent les autres à la vertu, ne put voir sans une extrême rage ce novice commencer dans la fleur de la jeunesse une lutte victorieuse.

Il résolut de le perdre par le découragement, lui fit prendre en dégoût la profession monastique, dont il lui représentait la perfection comme inaccessible à ses faibles forces.

Hugues, qui ne s'attendait point à une telle épreuve, voulait quitter le monastère et rentrer dans le siècle.

Dieu eut pitié de l'inexpérience de son serviteur. Sur le point de céder à la tentation, le jeune novice entra dans l'église pour prier et offrir à Dieu ses gémissements et ses larmes. Agenouillé dans le sanctuaire, il pria longtemps, les mains élevées vers le ciel. Puis, fatigué de tant de luttes, il s'endormit insensiblement, et Dieu permit que dans ce sommeil une admirable vision vint frapper ses regards. La Mère de Dieu, revêtue de lumière, lui apparaissait sur l'autel; ce ne fut pas une vision fugitive, mais une longue extase où différents tableaux de la vie de Marie et de celle de Jésus se déroulèrent devant lui. Enfin, la Mère des miséricordes lui adressa ces paroles : Mon fils, ayez confiance; que votre cœur se fortifie à la vue de tout ce que mon Fils a souffert pour vous; et soyez assuré que désormais vous ne serez plus troublé par de semblables tentations. »

Le démon n'osa plus revenir à la charge.

SAINT BERNARD ÉCRIT A HUGUES POUR LE FORTIFIER DANS SA VOCATION

Saint Bernard avait appris avec quelle ardeur le jeune novice courait dans le chemin de la croix; il en conçut beaucoup de joie et lui écrivit cette lettre pleine de tendresse.

A son cher fils en Jésus-Christ, Hugues, devenu en lui une nouvelle créature, Bernard, abbé de Clairvaux :

« J'ai appris avec une joie extrême la grâce que Dieu vous a faite de vous attirer à lui. Pourquoi les hommes ne se réjouiraient-ils pas sur la terre puisque les anges se réjouissent dans le ciel? Ce jour est vraiment un jour de fête et d'allégresse; on y chante à la gloire de Dieu des cantiques d'actions de grâces; et le motif, c'est qu'un jeune homme d'une illustre naissance a surmonté l'esprit de malice, a méprisé le monde, a abandonné son corps aux travaux de la pénitence, a renoncé aux affections de sa famille, et s'est élevé, comme s'il avait des ailes, au-dessus des pièges que lui tendaient les richesses humaines.

» O mon fils! d'où vous est venue une telle sagesse? Nous n'en avons point vu de pareille dans les habitants de Babylone, assez insensés pour vouloir être riches en ce siècle, et tomber ainsi dans les filets du démon. Certes, la sagesse de notre cher Hugues n'est point de la terre, mais du ciel. Je vous loue, ô mon Dieu, et je vous rends grâce de ce que vous l'avez cachée aux sages pour la découvrir à ce jeune homme.

» Et vous, mon fils, ne soyez pas ingrat envers le Rédempteur, et dépouillez-vous de toutes les inclinations de la jeunesse.

» Ne vous épouvantez pas à la vue de l'austérité de l'Ordre que vous embrassez. Souvenez-vous que, plus les chardons sont rudes, plus ils rendent les draps lisses et beaux; de même, plus la vie est austère, plus elle purifie la conscience et la rend aimable aux yeux de Jésus-Christ.

» Si vous sentez les pointes et les aiguillons de la tentation, levez les yeux vers Jésus crucifié. Il sera pour vous comme une mère, et il vous considérera comme son fils.

» Il faut aussi que vous sachiez que l'homme a pour ennemis les gens de sa propre maison. Ils ne vous aiment point, ceux qui, pour leur satisfaction personnelle, veulent vous rappeler auprès d'eux; s'ils vous aimaient véritablement, ils se réjouiraient de vous voir consacré au service du Sauveur.

» Ne prêtez point l'oreille à ceux qui voudraient vous persuader que vous vous êtes trop hâté de quitter le monde, et que vous deviez attendre d'être plus avancé en âge; mais croyez l'Esprit-Saint : il vous dit qu'il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse. Je vous souhaite toutes sortes de biens. Persévérez dans vos saintes résolutions, la persévérance seule sera couronnée. »

AUSTÉRITÉS DU BIENHEUREUX HUGUES

Hugues reçut cette lettre comme un présent du ciel. Il ne songea plus à regarder en arrière, mais, sur les traces des saints, il s'avançait tou-

(1) Le Miroir (Saône-et-Loire).

(2) Dans l'ancien diocèse de Châlon, près de Beaune (Côte-d'Or.)

jours de plus en plus vers Dieu. Jésus prenait plaisir à demeurer dans son cœur, et s'y reposait comme en un lieu de délices, attiré par l'agréable odeur de ses vertus.

Jaloux de conserver son corps et son âme exempts de tout ce qui pouvait en ternir la pureté, notre Saint réprimait par de rigoureuses pénitences les inclinations mauvaises qui restaient encore en lui.

Il se mortifia tellement, qu'il en tomba malade et que saint Bernard, alarmé, dut lui ordonner, en vertu de la sainte obéissance, de mettre plus de modération dans ses rigueurs.

Devenu supérieur de ses frères, Hugues ne changea rien à sa vie de piété et de dévotion. Souvent, il était tellement ravi en Dieu qu'il ne pensait point à prendre ses repas.

Il veillait cependant avec une charité très attentive à procurer tout ce qui pouvait être utile à ceux qui étaient sous sa conduite. Sa parole, ses actions les animaient sans cesse à une régularité parfaite. Tantôt, il leur expliquait les Saintes Ecritures, tantôt il leur faisait lire les vies des Pères du désert afin de soutenir, de fortifier les faibles et de faire avancer avec plus d'ardeur les fervents dans les voies de la perfection.

VERTUS APOSTOLIQUES DE SAINT HUGUES

Saint Hugues exerçait, même en dehors de son couvent, une véritable influence, grâce surtout à son esprit surnaturel.

Les évêques du voisinage le suppliaient souvent de prendre la parole dans les synodes et de faire quelques exhortations au peuple. On admirait l'éloquence pleine de simplicité avec laquelle il annonçait, les mettant à la portée de ses auditeurs, les vérités les plus fortes et les plus élevées. Tous l'écoutaient comme s'ils eussent écouté Jésus-Christ.

Lorsqu'il allait par les villes et les bourgades, les riches et les pauvres, les grands et les petits, tous accouraient pour le voir, l'entendre ou emporter quelque chose de ses vêtements. Malgré ses efforts et ses protestations, le peuple coupait avec des ciseaux ses pauvres habits ou les déchirait de la main, chacun voulant garder comme de précieuses reliques quelques morceaux de sa coule ou de sa robe.

Hugues se montrait d'une tendresse extrême pour tous ceux qui souffraient. Sa charité ne se contentait pas de les plaindre, elle les assistait encore de tout son pouvoir.

C'est avec beaucoup de joie que saint Hugues recevait les pécheurs venus à lui pour la guérison de leurs plaies intérieures. Il les soutenait dans leurs amertumes et adoucissait leur douleur par des consolations toutes célestes, prudent et charitable médecin de leurs âmes. Lorsqu'il rencontrait quelques cœurs endurcis, il les reprenait avec une liberté et un courage dignes d'un apôtre, jusqu'à les menacer, de la part de Dieu, des supplices éternels.

Son cœur d'apôtre s'ouvrit tendrement à tous, grands et petits, mais il ne flattait et n'épargnait personne dans la correction des vices et des défauts. Quand des princes et des seigneurs étaient en querelle ou en guerre, il s'employait à les réconcilier.

Pour tout dire en un mot, cet illustre abbé ne voulut point dégénérer de la piété de saint Hugues, évêque de Grenoble, son oncle; il marchait sur ses traces, et tâchait de l'imiter en tout.

O siècles heureux! s'écrie Dom Lenain, siècles heureux que ceux qui ont vu de tels hommes, parlant sans crainte aux pécheurs, avec une liberté et une vigueur tout apostoliques! O temps fortunés, où l'on voyait ces Saints soutenir la gloire de JésusChrist et l'honneur de son Eglise!

HUGUES, ABBÉ DE BONNEVAUX

La réputation du saint abbé de Maizières le fit juger digne de remplir une place plus éminente.

Pierre, abbé de Bonnevaux, au diocèse de Vienne en Dauphiné, venait de mourir en 1171; tous les religieux de ce monastère demandèrent avec tant d'instances à avoir Hugues pour supérieur, que l'abbé de Cîteaux, Alexandre, le leur accorda au grand regret des moines de Maizières.

Hugues grandit en vertu à proportion de son élévation. Dieu, pour glorifier son serviteur, l'honora de plusieurs grâces extraordinaires; il lui accorda le don des miracles. Il lui révéla même, dans des visions, plusieurs faits à venir, et prit sa défense contre ceux qui osaient mal parler de lui, comme en témoigne le trait suivant :

Un abbé de la filiation de Bonnevaux avait, pour de justes raisons, été déposé de sa charge par saint Hugues. Un ami de cet indigne abbé se mit à publier hautement que le serviteur de Dieu avait agi en cette occasion par jalousie et avec injustice.

Le Saint, informé de ce qui se passait, pria le Seigneur de faire connaître son innocence; à l'instant, le calomniateur perdit l'esprit et se mit à courir dans le monastère comme un insensé. Hugues ne put voir sans compassion l'état où ce malheureux était réduit; il intercéda pour lui et obtint sa guérison.

LES SAINTS RELIGIEUX, HILAIRE, PAUL ET SIMPLICE

Pendant que Hugues était abbé de Bonnevaux, un jeune novice, nommé Hilaire, qui avait montré beaucoup de ferveur dans les premiers temps du noviciat, éprouva la tentation dont avait jadis souffert notre Saint, celle de retourner dans le monde. Il en fit part au saint abbé qui lui dit ces paroles :

« Mon fils, aie pitié de ton âme; ne désobéis point à Dieu, pour ne point perdre la gloire qui t'est destinée dans le ciel. Oui, je puis te le promettre, si tu restes avec nous, un jour tu seras le compagnon des anges. »

Pleinement réconforté, le jeune homme ne parle plus de quitter l'abbaye et devient bientôt un fervent religieux.

Quelques jours après avoir passé de vie à trépas, Hilaire se montra dans une vision au bienheureux Hugues pour le remercier de l'immense bonheur que lui avait valu sa fidélité à rester dans le cloître suivant les conseils du saint abbé.

Un clerc, nommé Paul, s'était présenté à Bonnevaux en même temps que s'y réfugiait un chevalier parjure ayant récemment abandonné deux châteaux dont il avait la garde. L'homme d'armes, au bout de quelques jours d'ennui, voulut quitter le monastère. Le remords le poursuivait : il ne pouvait trouver la paix nulle part. Hugues l'avertit charitablement de ne point quitter la maison qui l'avait accueilli, car il lui arriverait malheur. Sans égard pour les avis du Saint, le chevalier sortit du cloître, et, trois jours après, il fut tué par ses ennemis.

Le clerc Paul, ébranlé par cet exemple, voulait aussi retourner dans le monde. Hugues, qui avait passé par ces épreuves, s'empresse de le consoler

et lui annonce que, s'il persévère dans l'état monastique, Marie viendra un jour au-devant de son âme. La veille de sa mort, le moine fidèle eut la consolation de voir apparaître la Reine des anges et d'en recevoir l'assurance de la félicité éternelle.

Un jeune religieux, nommé Simplice, était mort depuis peu à l'abbaye.

Sa mère, inconsolable, ne cessait de pleurer son fils défunt. Le saint abbé, la voyant tout en larmes, lui dit : « Ne pleurez pas, votre fils jouit d'une grande gloire; je puis vous l'assurer, car j'ai été témoin de sa sainte vie et de sa bienheureuse mort. »

Ces paroles consolèrent la mère affligée. Peu après, Hugues, se trouvant en prières, Simplice lui apparut avec un visage resplendissant de clarté. L'abbé le reconnut et lui dit: « Mon fils, êtes-vous heureux? — Oui, mon Père, vous le voyez », répondit Simplice.

LÉGATION POUR RÉCONCILIER LE PAPE ET L'EMPEREUR FONDATIONS DIVERSES

Un jour, le saint abbé était alité dans l'infirmerie de son monastère; tout à coup, une colombe se mit à voltiger dans l'appartement; l'infirmier voulait la chasser, mais elle vint se réfugier sur la poitrine du bienheureux Hugues. Alors, il entendit ces paroles : « Au nom de la Trinité sainte, prépare-toi : saint Bernard te commande de partir pour réconcilier le Pape et l'empereur. »

Hugues, dont l'âme simple ne désirait que la solitude, était très estimé de l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse. Désireux de se réconcilier avec le pape Alexandre III, ce dernier voulut le choisir, en 1177, avec Ponce, évêque de Clermont, et Terric, convers de la Chartreuse de Silve-Bénite, pour être son délégué auprès du Saint-Père. Hugues intervint avec tant de prudence qu'il obtint l'absolution de ce prince et termina ainsi le schisme qui désolait l'Église.

En compensation des services rendus en cette circonstance, l'empereur, de passage à Lyon, en 1178, confirma les privilèges de l'abbaye de Bonnevaux, mettant cette maison religieuse sous la sauvegarde impériale.

Huit abbayes se glorifiaient du titre de filles de Bonnevaux; c'étaient : Mazan, dans le diocèse de Viviers; Montpeyroux, dans celui de Clermont; Tamié, dans celui de Tarentaise; Léoncel, au diocèse de Valence; Valmagne, en celui d'Agde; La Sauve-Réal, au diocèse d'Arles; Valbenoîte, dans celui de Lyon, et Valcroissant, dans celui de Die. Hugues fut le fondateur de ces trois dernières maisons, en 1173, 1184, 1188.

Les abbayes de Filles de Laval, de Bressieu et de Notre-Dame des Anges en Royans étaient aussi sous la juridiction de Bonnevaux, qui n'en était éloigné que de quelques lieues.

Une autre maison de religieuses dut sa naissance au saint abbé. Hugues avait une nièce appelée Vierna, fille de son frère Genest.

Sur les conseils de son oncle, elle résolut d'embrasser la règle de Cîteaux. A la tête de quelques compagnes, elle fit ériger un couvent sur un terrain que lui avait donné son grand-père, Raymond de Châteauneuf. Ce prieuré était appelé Commercy; il fut remplacé plus tard par l'abbaye royale de Vernaison, près Valence.

Les cartulaires de l'époque sont remplis d'actes où saint Hugues intervient comme témoin ou comme arbitre.

Pendant qu'il était abbé de Bonnevaux, ce monastère contracta avec la Grande-Chartreuse et l'abbaye d'Ile-Barbe, près Lyon, une alliance spirituelle ou union de prières.

C'est encore à son ardent amour pour Jésus crucifié que l'Ordre de Cîteaux est redevable de l'institution de la fête de la sainte Couronne d'épines.

MORT — L'ABBAYE DE BONNEVAUX

L'histoire ne nous apprend plus rien du bienheureux Hugues, sinon qu'il alla recevoir la récompense de ses travaux, le 1er avril 1183, jour anniversaire de la mort de son oncle, le saint évêque de Grenoble.

Sa mort fut si tranquille et si douce que le dernier soupir passa inaperçu et que ses traits gardèrent pendant assez longtemps la fraîcheur et la beauté d'une figure vivante.

Quelques années après, à cause de la fréquence des miracles opérés sur sa tombe, les religieux de Bonnevaux sollicitèrent du pape Honorius III sa canonisation. Par bulle datée du 2 décembre 1221, le Souverain Pontife chargea l'archevêque de Vienne et l'évêque de Grenoble de faire l'enquête canonique sur la vie et les miracles du saint abbé. Quelques maisons cisterciennes et le diocèse de Grenoble célèbrent sa fête le 1er avril.

On l'invoque pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

L'abbaye de Bonnevaux était la septième fille de Cîteaux; elle avait été fondée, en 1118, par l'archevêque de Vienne, Guy de Bourgogne, qui, bientôt après, devint Pape sous le nom de Calixte II. C'est ce Pontife qui fit élever l'église et les premiers bâtiments monastiques. Favorisée des privilèges des Papes, enrichie par les donations des seigneurs du voisinage et les concessions des Dauphins, l'abbaye de Bonnevaux parvint à un haut degré de prospérité.

Elle fut encore plus illustre par la vertu de ses religieux, dont quinze ont été inscrits au catalogue des Saints.

C'était, à la fin du XVe siècle, une noble abbaye, mais les guerres de religion ne tardèrent pas à lui être fatales. En 1576, les huguenots la mirent au pillage; son église fut saccagée et profanée, ses tombeaux violés, et les cendres qu'ils renfermaient jetées au vent. Elle eut beaucoup de peine à se relever; au XVIIIe siècle, elle semblait n'être plus qu'un débris d'un glorieux passé, et ses rares habitants découragés ne purent la ramener à son ancienne prospérité.

Elle subsista néanmoins jusqu'en 1789, époque où elle fut de nouveau pillée, incendiée et rasée complètement. Aujourd'hui, il n'en reste pas pierre sur pierre, et les fondations même en ont été arrachées pour servir à la construction de l'église de Villeneuve-de-Marc.

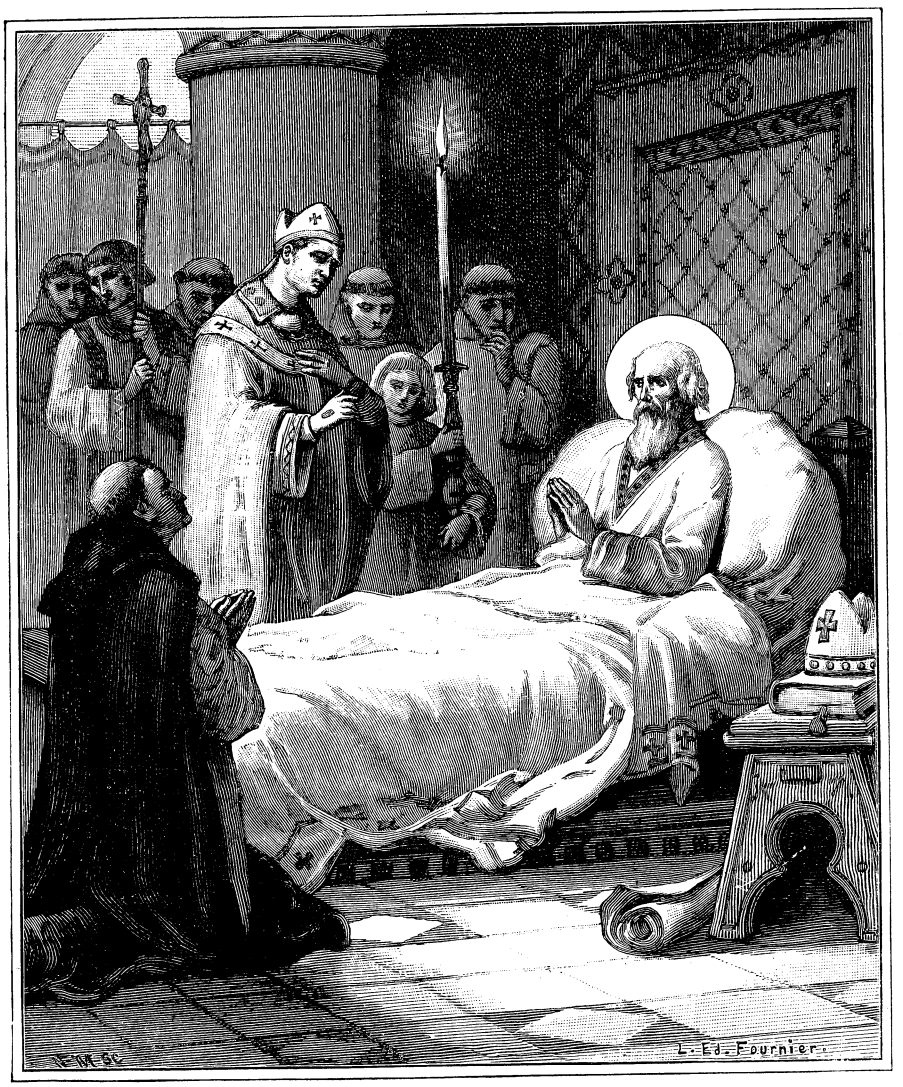
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, 1er avril. — Dom Pierre Le Nain, prieur de la Trappe : *Essai sur l'histoire de l'Ordre de Cîteaux*. — Henriquez : *Ménologe cistercien*. — Ulysse Chevalier : *Cartulaires de Bonnevaux et de Léoncel*. — Pilot de Thorey : *L'abbaye de Notre-Dame de Bonnevaux*. — Bulletin d'histoire ecclésiastique de Valence : *L'abbaye de Vernaison*; *l'abbaye de Valcroissant*. — Propre de Grenoble et des Bernardins, etc.

E. V.

SAINT HUGUES DE CHATEAUNEUF, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Fêtes le 1er avril et le deuxième dimanche après Pâques.



L'évêque de Chartres apporte à saint Hugues mourant la bénédiction du pape Innocent II.

FAMILLE ET PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT HUGUES

Hugues, l'un des plus grands évêques de Grenoble, naquit en 1052, à Châteauneuf-d'Isère, près de Valence, d'une ancienne famille curiale des Gaules, distinguée par sa noblesse et plus encore par sa piété.

Sa mère eut, à son sujet, une vision prophétique; il lui semblait qu'au moment où elle le mettait au monde, saint Pierre prenait son enfant et l'élevait vers le ciel.

Odilon, son père, était un gentilhomme qui avait passé sa jeunesse au milieu des camps et qui savait parfaitement allier les devoirs de sa profession avec ceux du christianisme. La chasteté de ses mœurs paraissait une sorte de merveille, et l'on disait de sa piété qu'elle surpassait celle de beaucoup de religieux ses contemporains. Depuis, il quitta le monde pour aller finir ses jours à la Grande Chartreuse sous la discipline de saint Bruno. Il y mourut centenaire, après y avoir passé les dix-huit dernières années de sa vie ; son cher Hugues, déjà évêque de Grenoble, lui donna le Viatique et reçut son dernier soupir.

La mère de notre Saint eut au moment de la mort les mêmes secours spirituels et la même

consolation; Hugues lui administra les derniers sacrements, et ce fut pour elle une joie véritable de mourir entre les bras de son fils.

Né de parents aussi vertueux, Hugues, enfant de bénédiction, avait, dès ses plus tendres années, la sagesse de l'âge mûr. Il fit ses études avec succès et ne négligea jamais les devoirs de la piété.

Son goût pour les lettres était si grand que, pour perfectionner son éducation, ses parents l'envoyèrent dans les universités de France et d'Italie, auprès des maîtres les plus illustres par leur savoir. Il revint de ses voyages, expert dans toutes les sciences, et, ce qui est plus précieux encore, sans avoir rien perdu de sa pureté ni de sa foi.

Peu après son retour, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église de Valence. Sa vie pure, édifiante, retirée, lui fit tant de réputation, qu'Hugues de Die, légat du pape saint Grégoire VII, charmé des belles qualités et de la haute vertu du jeune chanoine, voulut l'attacher à sa personne. Hugues suivit ce prélat, en qualité de coopérateur ou de vicaire, au Concile national d'Avignon qui s'ouvrit en 1080.

IL EST ÉLU ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Pendant ce Concile, les députés de l'Eglise de Grenoble vinrent le demander pour évêque, après la mort de l'indigne Ponce, surnommé le *Païen*, excommunié par saint Grégoire VII.

Le légat et le Concile s'empressèrent d'aquiescer à cette demande. Certes, l'héritage était lourd! mais pour une âme énergique, capable de saisir et de mettre à exécution les grandes choses que désirait l'illustre Grégoire VII, quelle glorieuse tâche!

Hugues hésita quelque temps. Outre que son humilité le portait à se juger indigne d'un tel honneur, il connaissait tous les désordres qui régnaient dans le diocèse dont le gouvernement lui était offert, et tous les obstacles qu'il y aurait à surmonter pour faire le bien. Hugues n'avait que vingt-sept ans; sa jeunesse, sa timidité naturelle lui firent repousser cette charge. Ses larmes, ses cris même, ses protestations furent inutiles.

Le légat, par ses sollicitations, sut dissiper les craintes de son protégé et l'engagea à ne pas refuser une mission à laquelle la voix de Dieu semblait l'appeler; puis, il lui conféra tous les Ordres jusqu'à la prêtrise inclusivement.

Pour bien témoigner qu'il entendait, dans la grande querelle des investitures qui divisait alors le monde chrétien, se ranger sous la bannière du Souverain Pontife, Hugues refusa de se faire sacrer par son métropolitain dont l'orthodoxie et le dévouement à la cause du Saint-Siège lui étaient suspects; et il partit pour Rome avec son protecteur et Lantelme qui venait d'être nommé à l'évêché d'Embrun.

Il fut sacré par le saint pape Grégoire VII; et comme il avait peu de ressources pécuniaires, la pieuse comtesse Mathilde voulut fournir aux frais de sa consécration; elle lui fit présent du bâton pastoral, de la mître, et de tous les ornements épiscopaux; elle y ajouta le don, précieux à cette époque, des *Commentaires de saint Augustin sur les Psaumes*, et de l'ouvrage de saint Ambroise, intitulé *Des Devoirs*, lui demandant pour toute reconnaissance le secours de ses prières.

Le Saint profita de son séjour à Rome pour consulter le Souverain Pontife sur des peines intérieures, des pensées de blasphème contre la Providence divine, pensées qui le tourmentèrent cruellement presque toute sa vie. Grégoire le tranquillisa, en lui montrant que cette épreuve était une marque de la miséricorde de Dieu à son égard. Consolé par les affectueuses paroles du Père des chrétiens, Hugues prit patience, soumis à la volonté d'en haut. Quand la tentation venait l'assaillir, il méditait sur les souffrances et la mort de Jésus; et même, il lui arrivait de trouver dans ses peines une douce et ineffable joie.

ÉTAT MALHEUREUX DE SON ÉVÊCHÉ

A son retour, il trouva le diocèse de Grenoble dans un état déplorable.

Le peuple, dont l'instruction avait été négligée, s'abandonnait sans honte aux vices les plus abjects. Il y avait des crimes tellement autorisés par la coutume, qu'ils avaient en quelque sorte perdu leur difformité naturelle. Si l'on fréquentait encore les sacrements, c'était par habitude, et sans les dispositions requises. On avait même imaginé mille prétextes frivoles pour pallier l'usure et la simonie.

Le domaine temporel de l'évêché était, lui aussi, dans un désordre extrême; tous les revenus de la mense épiscopale avaient été dissipés par ses prédécesseurs, et de puissants tenanciers avaient usurpé les biens de son église. Hugues se vit même réduit, pendant quelques années, à une gêne voisine de la misère, à ce point qu'il ne pouvait se procurer les choses les plus indispensables, et, ce qui faisait saigner son cœur, de n'avoir rien à donner aux pauvres.

Mais ce n'était pas ce dénûment qui offrait le plus d'obstacles à son zèle; il avait à lutter contre les plus révoltants abus.

A quelques lieues de son palais épiscopal, il pouvait voir les seigneurs de Sassenage percevoir indûment les revenus des églises établies sur leurs terres et ceux de Morêtel jouir de vastes domaines arrachés par violence à l'évêque son prédécesseur.

Usant avec sévérité des anathèmes fulminés par le Concile de Latran contre les détenteurs des biens ecclésiastiques, Hugues réussit à jeter dans l'âme des usurpateurs un salutaire effroi, et presque tous lui rendirent les terres qu'ils avaient ravies à son Eglise.

Dans la réforme de son clergé et de son peuple, Hugues mit tout en usage, jeûnes, veilles, exhortations. Il poursuivait les vices invétérés et impunis jusque-là, de la verge de son éloquence.

Un zèle si pur, si apostolique, ne fut pas longtemps sans fruit. Sa patience et son désintéressement gagnèrent les cœurs, et le diocèse de Grenoble changea bientôt de face.

Mais ce n'était pas assez pour l'âme ardente du jeune prélat, inconsolé d'avoir accepté trop facilement, disait-il, la charge épiscopale.

A peine y avait-il deux ans qu'il en était revêtu, qu'effrayé par des obstacles sans nombre, découragé par une violente opposition et de continuels murmures, il soupira après la vie du cloître. Egaré, pour ainsi dire, par son humilité, Hugues quitta Grenoble pour se réfugier dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont en Auvergne.

Une lettre instante du pape saint Grégoire VII vint le trouver dans sa solitude avec l'ordre de rentrer dans son diocèse. Hugues, qui avait revêtu

l'habit monastique, dut obéir, malgré ses répugnances, sacrifiant sa volonté aux désirs du Souverain Pontife.

Sa retraite avait consterné son troupeau, son retour le combla de joie. Il paraissait, dit un de ses contemporains, comme un autre Moïse venant de converser avec Dieu.

Dès lors, ses prédications produisirent les fruits les plus abondants. Comme à l'envi, les peuples se pressaient autour de lui pour l'entendre, et la réforme des mœurs, dans sa cité et son diocèse, vint enfin répondre aux efforts de son zèle pour les âmes.

LA GRANDE CHARTREUSE

Quelque temps après, saint Hugues eut une vision singulière. Transporté en esprit au milieu du désert de Chartreuse, parmi les forêts et les rochers. il lui semblait que le Seigneur s'y construisait un temple magnifique, et il voyait sept étoiles brillantes venir s'arrêter sur le faîte de cet édifice.

Le lendemain, Maître Bruno de Cologne arrivait à Grenoble. Il était accompagné de six pèlerins : Lauduin qui devait lui succéder dans le gouvernement de son Ordre; Etienne de Bourg et Etienne de Die, chanoines réguliers de Saint-Ruf; Hugues dit le chapelain, et deux convers, Garin et André. Bruno venait demander à l'évêque, son ancien élève à Reims, un endroit solitaire où il pût se réfugier avec ses compagnons. Hugues les reçut avec amitié et respect; puis, prenant avec lui Bruno et ses disciples, il les conduisit à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, dans les montagnes de la Chartreuse, où il leur fit construire quelques cellules et plus tard une église qu'il consacra lui-même.

Tels furent les commencements de cet Ordre si célèbre des Chartreux, un des plus beaux ornements de l'Eglise catholique, et qui, depuis plus de huit siècles, fleurit avec toute la vigueur qu'on admira dès son origine, et perpétue, dans le monde chrétien, la ferveur, le recueillement, la vie immolée des anciens anachorètes (1084).

Charmé d'avoir trouvé dans son diocèse ce qu'il était allé chercher à la Chaise-Dieu, Hugues passait à la Chartreuse tout le temps qui n'était point réservé aux devoirs de sa charge. Confondu avec les nouveaux *anges du désert*, il s'assujettissait comme eux aux exercices de la pénitence, se trouvait le premier au chœur, et ne dédaignait pas de s'acquitter des plus petits emplois, malgré les protestations de son compagnon de cellule, Guillaume, prieur de Saint-Laurent de Grenoble, et ensuite abbé de Saint-Chaffre.

Quelquefois, Bruno, le voyant absorbé par les charmes de la solitude, était obligé de lui dire : « Seigneur évêque, vous vous oubliez ici, retournez à votre troupeau ».

VERTUS DE SAINT HUGUES

Il vivait à Grenoble comme à la Chartreuse. Son jeûne était continuel; il prêchait et instruisait son peuple presque tous les jours; on ne l'appelait que le père des pauvres. Il voulut vendre ses chevaux, résolu de ne plus faire ses visites qu'à pied, quoique son diosèse fût plein de montagnes. Saint Bruno l'en détourna, lui représentant qu'il comptait trop sur ses forces et qu'il devait ménager sa santé dont le dépérissement était sensible.

Pendant les quarante dernières années de sa vie, Hugues eut à souffrir d'infirmités presque continuelles. Il fut éprouvé par de violentes tentations qui sans relâche tourmentaient son esprit. Il est vrai que Dieu ne le laissait pas sans consolations au milieu de tant d'amertumes.

Il reçut le don des larmes; un discours édifiant, la vue d'un crucifix les faisait couler en abondance. Pendant la lecture faite durant ses repas, son cœur s'embrasait si fort, surtout lorsqu'il était question de quelque trait de la miséricorde divine, qu'il oubliait de manger, en sorte que le lecteur devait s'arrêter afin de donner au saint évêque le loisir de calmer son attendrissement.

Ce don des larmes était une source de grâces pour les pécheurs qui s'adressaient à lui. Après les avoir entendus avec une paternelle charité, il pleurait avec eux, ou bien, comme saint Ambroise, il les faisait pleurer, en pleurant lui-même sur leurs fautes.

Il prêchait avec une onction qui touchait les âmes les plus insensibles; et, aussitôt descendu de chaire, il se livrait à l'administration du sacrement de Pénitence.

On raconte qu'étant au bourg de Vinay pour une consécration d'église, il adressa au peuple une si touchante allocution que plusieurs pécheurs secrets s'accusèrent eux-mêmes tout haut de crimes qu'ils avaient commis.

Quelquefois, il se jetait aux pieds de ceux qui avaient des inimitiés, afin de les engager à oublier les injures reçues, et à faire au prochain les satisfactions convenables.

Mort au monde, il n'avait que du dégoût pour les choses temporelles.

Il n'aimait ni à entendre ni à raconter les nouvelles publiques tant il craignait de blesser la charité par la médisance, et même de se dissiper.

Son amour pour les pauvres parut surtout dans un temps de famine; il vendit, pour les assister, ses anneaux ornés de gemmes précieuses et un calice d'or. Son exemple ouvrit la bourse des riches, et les malheureux de son diocèse ne manquèrent point de secours.

ŒUVRES DE SAINT HUGUES

Saint Hugues ne fut pas seulement un contemplatif, mais un homme d'action. On le voit paraître aux Conciles de Vienne et du Puy, intrépide tenant de l'autorité du Pontife romain. Il rompit, pour l'amour de la justice, ses rapports avec la famille de l'antipape Pierre de Léon, et contribua plus que personne à éteindre le schisme en France.

En 1093, il assiste Urbain II à la consécration de l'église cathédrale de Valence, et suit ce Pape au Concile de Clermont où fut décidée la première croisade.

On le chargea même avec l'évêque d'Orange de prêcher la guerre sainte à Gênes, en 1097. Les deux prélats s'y rendirent en toute hâte. A leur appel, les principaux chefs de l'aristocratie génoise prirent la croix avec enthousiasme. Ils étaient si nombreux qu'ils équipèrent douze galères et un vaisseau de transport; de vaillants guerriers montèrent sur cette flotte, et dès le mois de juillet, appareillèrent pour l'Orient.

A Grenoble, on lui est redevable de la construction d'un pont sur l'Isère, et aussi de l'établissement d'une maison de Charité, dite l'*Aumône de Saint-Hugues*.

Il fonda l'abbaye de Chalais, passée depuis aux Chartreux et aux Dominicains, les Chapitres de Saint-Martin de Miséré, de Saint-Jeoire et d'Aix en Savoie.

Une légende lui attribue l'innocuité des serpents, nombreux aux sources thermales de cette ville.

Nous n'entrerons pas dans le récit des démêlés qu'il eut avec Guigues, comte d'Albon, tige des Dauphins, démêlés qui abreuvèrent sa vie d'amertumes. Deux fois excommunié, deux fois le comte chassa Hugues de son palais. Alors le saint évêque se réfugiait à la Chartreuse, soit encore à Lyon, où le Chapitre lui donnait une généreuse hospitalité. « Je ne désespère point de la conversion du comte Guigues, disait-il, car jamais je n'ai plus de ferveur que lorsque je prie pour lui. »

Enfin, après trente-six ans de peines et de luttes, il put jouir d'un repos chèrement conquis par sa fermeté et sa prudence.

DERNIÈRES ANNÉES ET BIENHEUREUSE MORT

Il désirait mourir dans la solitude; un jour, il se rendit auprès d'Innocent II, qui se trouvait à Valence, pour le conjurer d'accepter sa démission. Le Souverain Pontife n'y voulut pas consentir, mais il approuva le choix d'un coadjuteur; c'était un Chartreux, nommé Hugues, qui fut depuis archevêque de Vienne.

Quand il fut de retour à Grenoble, le saint évêque tomba dans un épuisement presque absolu; il perdit complètement la mémoire des choses temporelles, mais il conserva le souvenir des choses célestes de la manière la plus lucide. Ainsi, il faisait ses prières habituelles, récitait les psaumes et les commentait avec une merveilleuse éloquence; il semblait que son âme habitait déjà le ciel, pendant que tout le reste de son être tombait en dissolution.

Des Pères et des convers étaient venus de la Chartreuse, de Chalais et des Escouges l'entourer de soins affectueux, et l'assister dans tous ses besoins spirituels. Godefroy de Sève, évêque de Chartres, vint aussi le voir de la part d'Innocent II.

Saint Hugues le chargea de demander au Pape de prier pour lui.

« Et quelle grâce, lui dit Godefroy, désirez-vous qu'il demande à Dieu?

— Que Dieu chasse en moi, répondit le Saint, tout ce qui est de la terre, et n'y laisse plus vivre que le feu de son amour. »

Ulric, évêque de Die, qui avait été doyen de l'Eglise de Grenoble, voulut recevoir l'habit religieux de sa main. Quand saint Hugues entendit annoncer l'arrivée d'Ulric, oubliant ses infirmités, il se précipita hors de son lit, vint à sa rencontre et l'embrassa avec le plus vif attendrissement. Puis il lui donna l'habit de Chartreux en lui disant: « Que Dieu te dépouille du vieil homme et te revête du nouveau, créé selon sa sainteté et sa justice. »

Les clercs et les laïques, attirés par la vénération que leur inspirait leur évêque, accouraient en foule pour le visiter. Guigues Disdier, un des plus grands seigneurs après le comte d'Albon, était venu se prosterner aux pieds du mourant. Saint Hugues lui fit de sévères remontrances au sujet d'un impôt onéreux dont il avait chargé ses vassaux. Disdier, stupéfait que le saint évêque, étranger à tout ce qui était de la terre, eût connaissance de ses injustices, fut vivement ému et répondit qu'il supprimerait cette nouvelle taxe afin d'éviter la colère de Dieu.

Le bienheureux Hugues mourut le 1er avril 1132; il était âgé de quatre-vingts ans; son épiscopat avait duré un demi-siècle.

On garda son corps durant cinq jours entiers, et pendant tout ce temps on n'y remarqua aucun signe de corruption.

Tous les peuples du voisinage vinrent honorer ses cendres. Les grands, comme les pauvres, baisaient sa dépouille mortelle, les mères le faisaient toucher à leurs enfants, la foule était si nombreuse qu'il fallut user de subterfuge pour l'inhumer avec la décence convenable.

Hugues son coadjuteur, Godefroy de Chartres et Ulric de Die assistèrent à ses funérailles.

Il fut enseveli dans la cathédrale de Grenoble, et les prodiges opérés à son tombeau le firent canoniser par le pape Innocent II, trois ans après sa mort, de l'avis de tous les cardinaux et de tous les évêques présents au Concile de Pise.

A dater de cette époque, le corps de saint Hugues fut placé dans une châsse d'argent et exposé à la vénération des fidèles. Au XVIe siècle, quand Grenoble fut pris par le baron des Adrets qui commandait les huguenots, toutes les églises furent livrées au pillage, et on brûla sur la place publique les reliques du Saint avec les chartes de l'évêché (3 juin 1562).

A la Valsainte, en Suisse, on garde précieusement l'aube, l'amict, l'étole et le manipule de saint Hugues. Plusieurs églises lui sont dédiées, Saint-Hugues de Grenoble, Saint-Hugues de Chartreuse, etc.

Avant la prétendue Réforme, les chapeliers de Genève étaient sous son patronage; aujourd'hui, à Châteauneuf-d'Isère, son pays natal, les laboureurs célèbrent sa fête comme celle d'un protecteur de l'agriculture.

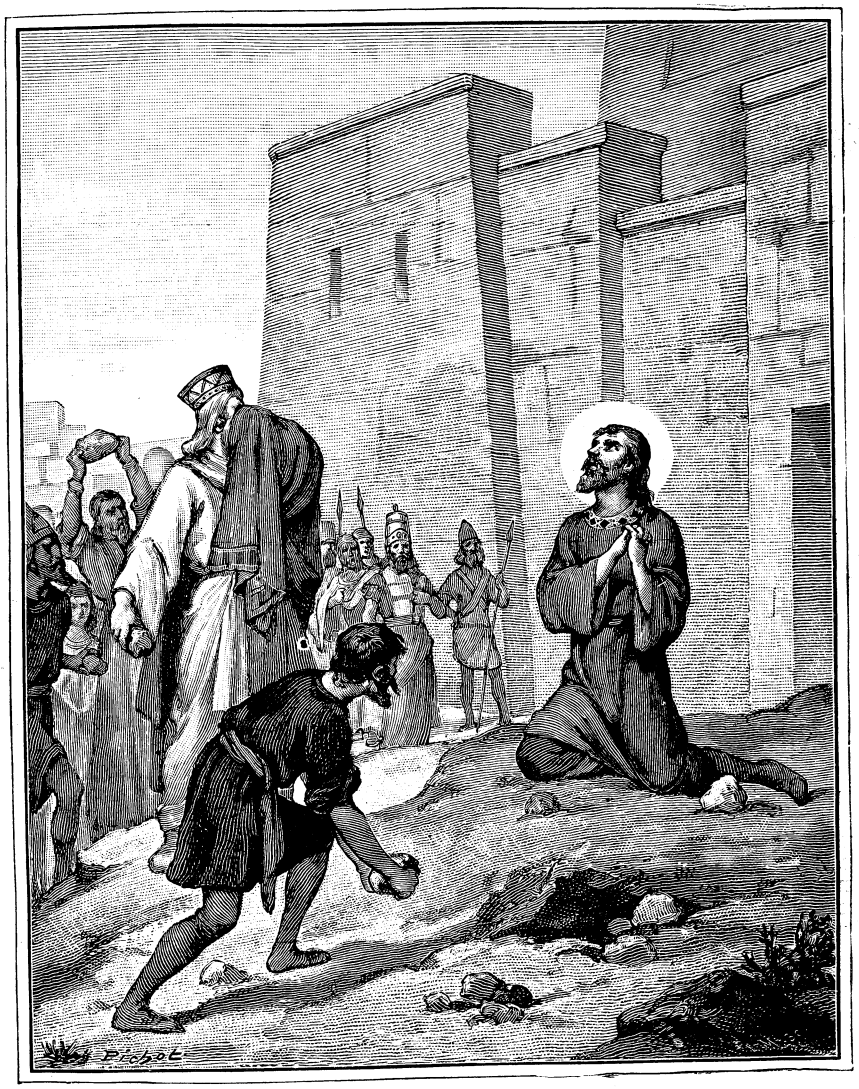
SOURCES CONSULTÉES

GUIGUES LE CHARTREUX : *Vita S. Hugonis*, réédité par Mgr BELLEY. — CROISET, GODESCARD : *Vies des Saints*. — ALBERT DU BOYS : *Vie de saint Hugues*. — NADAL : *Histoire hagiologique de Valence*. — PILOT, PRUD'HOMME : *Histoire de Grenoble*, etc.

E. V.

SAINT MAR KARDAGH

Préfet d'Assyrie, martyr (320 ?-359).



Le père du Saint lui jette une pierre en se voilant la face du pan de son manteau.

NAISSANCE ILLUSTRE — A LA COUR DE SAPOR II

Nous ne savons pas exactement la date de la naissance de Mar Kardagh ; cependant, comme il mourut en l'an 49 du règne de Sapor II et que les événements qui remplissent sa vie permettent de croire qu'il fut martyrisé vers l'âge de trente ou de quarante ans, il est probable qu'il naquit aux environs de l'année 320, la date de son martyre étant 359.

Il était d'illustre origine : son père prétendait descendre de Nemrod et sa mère de Sennachérib. C'est dans les erreurs du paganisme et les mystérieuses pratiques de l'art magique qu'ils élevèrent leur fils. Celui-ci, nous dit son ancien biographe, était beau de visage, d'une haute taille, de membres vigoureux et très adroit à l'arc. Mais, plus que personne, il était attaché aux superstitions païennes, et son zèle pour les faux dieux ne tarda pas à être célébré dans tout le pays des Perses.

Il atteignait l'âge de vingt-cinq ans lorsque le roi Sapor II entendit parler de son adresse et de sa force incomparables. Il le manda donc à sa cour et l'y reçut avec de grandes marques d'honneur. A peine le jeune homme fut-il devant lui, que le prince, séduit par sa beauté virile et sa belle prestance, voulut le

mettre à l'épreuve sur-le-champ. Il fit élever un poteau dans la cour de son palais et placer au sommet un but de petites dimensions ; on remit à Mar Kardagh un arc et cinq flèches prises dans le carquois royal. Aucune d'elles ne manqua le but, à la grande admiration de tous.

Trois jours après son arrivée à la cour, Sapor l'emmena à la chasse avec cent quarante cavaliers. On arrivait à l'entrée du bois, lorsqu'on aperçut une biche qui s'enfuyait avec son jeune faon :

— Prends ton arc, Kardagh ! s'écria le roi.

Kardagh saisit rapidement une flèche, et, en un clin d'œil, il avait transpercé d'un seul coup la biche et son faon.

— Honneur à toi ! Kardagh, s'écria Sapor, honneur à ta jeunesse ! Réjouis-nous longtemps par tes prouesses !

Au retour de la chasse, le roi le combla de présents et lui donna le gouvernement de l'Assyrie.

SA MERVEILLEUSE CONVERSION

A cette nouvelle, les chrétiens, déjà nombreux dans l'Assyrie, furent saisis de terreur, car ils n'ignoraient pas l'attachement du nouveau gouverneur pour la magie. En effet, dès son arrivée à Arbèle, sa capitale, il déploya un grand zèle pour le culte du feu. S'étant fait construire une citadelle et un palais sur une hauteur, en un lieu appelé Melki, il n'oublia pas d'y mettre un temple du feu et d'instituer un collège de mages chargés de l'entretenir.

Pendant qu'il était occupé à la construction de cette citadelle, une nuit il vit en songe un beau jeune homme à cheval, revêtu de son armure, qui, le frappant légèrement du bois de sa lance, lui dit :

— Kardagh !

— Me voici, répondit le gouverneur.

— Sache, reprit le cavalier, que tu verseras un jour ton sang pour le Christ au pied de cette citadelle.

— Qui es-tu, demanda Mar Kardagh, prophète de malheur ?

— Je suis Serge, le serviteur du Christ ; je ne suis pas un prophète de malheur, comme tu le dis, mais je t'annonce ce qui doit t'arriver, et que le Christ m'a révélé.

A son réveil, Kardagh fut saisi de crainte. Il raconta à sa mère, dans le plus grand secret, le songe qu'il venait d'avoir. Celle-ci lui dit :

— C'est une preuve, ô mon fils, que tu ne dois rien entreprendre contre les chrétiens. Je crois savoir qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, et c'est ce Dieu puissant qui t'a envoyé ce songe.

Il ne tarda pas à oublier le sage conseil de sa mère.

Or, il y avait un pieux solitaire nommé Abdishou (serviteur de Jésus), qui vivait dans la grotte sur la montagne de Beth-Bagash. Dieu lui dit dans une révélation :

— Lève-toi, descends et montre-toi au gouverneur Kardagh, car je veux par toi l'attacher à mon service et il aura beaucoup à souffrir à cause de mon nom.

Le bienheureux Abdishou se leva, prit son bâton et son sac dans lequel il mit un Evangile, et descendit vers Arbèle, selon l'ordre du Seigneur.

Il rencontra Kardagh, qui se rendait à la palestre avec ses amis pour s'exercer au disque. Abdishou traversa la route devant lui au lieu d'attendre qu'il eût passé.

— Voici une rencontre de mauvais augure, s'écria le gouverneur irrité.

Il fit alors frapper l'homme de Dieu et donna ordre qu'on l'emmenât au palais en attendant qu'il disposât de son sort. La petite troupe retourna en arrière avec son prisonnier, qui fut enfermé dans la citadelle, puis elle repartit pour la palestre ; mais, au moment où elle s'éloignait, Abdishou leva la main, et faisant sur eux le signe de la croix, s'écria :

— Dieu tout-puissant, montre-lui ta gloire et révèle-lui ton pouvoir, afin qu'il reconnaisse que tu es le vrai Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que toi.

Mar Kardagh et ses hommes arrivèrent bientôt à la palestre ; mais, ô prodige ! le disque devint si pesant qu'il fut impossible de le soulever de terre. Tous s'y essayèrent en vain, mais sans résultat. Pleins de stupeur, ils disaient entre eux :

— Vraiment, l'homme que nous avons rencontré est un enchanteur, et c'est lui qui nous empêche de nous livrer au jeu.

Le lendemain, le gouverneur partit pour la chasse ; mais, au moment où il tendait son arc et tirait, la flèche retomba à ses pieds. La même chose arriva à ses compagnons, et, cette fois, ils furent saisis, non plus seulement de stupeur, mais d'une vive crainte. Celui qui arrêtait ainsi leurs flèches et qu'ils avaient traité si durement, n'allait-il pas se venger sur eux d'une façon terrible ?

— Je pense que ce vieillard est vraiment un homme de Dieu, dit alors le gouverneur, et c'est lui, sans nul doute, qui opère ces prodiges pour nous punir des mauvais traitements que nous lui avons infligés.

Il envoya alors des serviteurs à la prison pour délivrer le Saint et l'amener en sa présence. Quel ne fut pas leur étonnement de ne plus trouver Abdishou, bien que la porte de son cachot fût soigneusement fermée. Les chaînes gisaient à terre et un parfum céleste remplissait ces lieux ténébreux. Ils revinrent en hâte auprès de leur maître lui faire part de ce nouveau prodige. Mar Kardagh, touché par la grâce, comprit que Dieu lui-même avait envoyé ses anges pour délivrer son serviteur.

Il se retira ensuite dans sa chambre à coucher et pria longtemps, prosterné contre terre. Lorsqu'il se releva, il fit sur lui le signe des chrétiens et en même temps il entendit une voix douce et mélodieuse qui disait : « Celui qui demande recevra ; celui qui cherche trouvera ; à celui qui frappe il sera ouvert. » Ces paroles le remplirent de consolation et de joie surnaturelle.

PRÉPARATION AU BAPTÊME

Trois jours après, le bienheureux Abdishou lui apparut pendant son sommeil, le visage rayonnant et joyeux :

— Kardagh, mon fils, lui dit-il, si tu veux me voir, viens à telle grotte et tu m'y trouveras.

A son réveil, il se disposa à partir pour la retraite du pieux solitaire. Il prit avec lui deux serviteurs fidèles, se revêtit d'un dégui-

sement et se rendit à cheval vers la montagne de Beth Bagash.

Lorsque le gouverneur aperçut le solitaire, il descendit de son cheval, et, se jetant à ses pieds, il les arrosait de ses larmes en lui disant :

— Pardonne-moi, mon seigneur, serviteur de Dieu, et prie le Christ de me rendre digne de l'aimer.

Le Bienheureux lui prit la main, le releva et l'embrassa :

— Viens en paix, ô mon fils, toi que j'ai engendré dans mes fers. Notre-Seigneur Jésus-Christ t'attend et ses saints anges se réjouissent au sujet de toi.

Mar Kardagh resta cinq jours auprès d'Abdishou, et à la fin du cinquième jour, il le supplia de l'admettre au saint baptême. Pendant la nuit qui suivit, le saint martyr Serge apparut en songe au pieux solitaire et lui dit :

— Pourquoi différes-tu d'ouvrir la porte du martyre à mon frère Kardagh ?

S'étant éveillé, il fut pris d'une vive terreur, et appelant aussitôt son hôte, il lui dit :

— Lève-toi, mon fils, descendons au monastère qui se trouve au pied du mont et exécutons les ordres que j'ai reçus cette nuit.

Tout en descendant la montagne, il lui raconta la vision qu'il avait eue. Quand ils furent arrivés, les Frères se réunirent et préparèrent tout ce qu'il fallait pour le baptême. Le gouverneur et ses deux serviteurs reçurent le signe sacré du Christ et furent admis ensuite à la Table sainte. Après cette fête qui comblait tous ses vœux, Mar Kardagh, que nous pouvons désormais appeler le Saint, retourna dans son palais, le cœur débordant de sainte allégresse.

LE PROTECTEUR DES CHRÉTIENS GUERRES A SOUTENIR

Une vie nouvelle commença dès lors pour l'ardent néophyte. Il fit venir avec lui un pieux moine du nom d'Isaac, chargé de lui apprendre le psautier et de lui lire les saints Evangiles. A partir de ce moment, il ne mangea plus de viande et se contenta d'un frugal repas qu'il ne prenait que sur le soir. Il ouvrit en même temps ses trésors et combla de largesses les églises, les monastères et les pauvres de toutes sortes, qui ne tardèrent pas à affluer à sa porte. Sa femme, ses parents et ses familiers ne virent pas sans tristesse cette dilapidation de ses biens et ils lui en faisaient de vifs reproches qu'il acceptait avec douceur, tant le baptême avait changé son caractère, autrefois si fier et si dur, que personne n'aurait osé lui faire la moindre observation.

Deux ans et trois mois s'écoulèrent ainsi ; les temples du feu se changeaient en églises chrétiennes, et les collèges de mages faisaient place à des couvents. Les chasses, les jeux, les luttes, les exercices militaires ne remplissaient plus la vie du saint gouverneur. Ses journées se passaient à rendre la justice, à visiter les saints moines et à prendre part aux offices divins.

Les Grecs d'Asie et les Arabes turbulents, qui n'attendaient qu'une occasion de ravager l'Assyrie, crurent le moment favorable, car ils attribuaient le changement survenu dans Mar Kardagh à un affaiblissement de son esprit et de ses forces. Ils passèrent les frontières à l'improviste et surprirent la ville d'Arbèle pendant une absence du gouverneur, qui se trouvait alors auprès du bienheureux Abdishou. La ville fut pillée, les habitants massacrés, et les ennemis emmenèrent avec eux de nombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvait la femme de Mar Kardagh.

Celui-ci, à son retour, fut saisi de douleur à la vue du désastre ; mais, confiant en Dieu, il se mit à la tête de 234 cavaliers qui lui restaient et qui comme lui adoraient le vrai Dieu. Après plusieurs jours de marche, ils surprirent les ennemis aux bords du fleuve Habour, en Arménie. Ils avaient dressé leurs tentes sur la rive, et là, ils se livraient sans crainte à la joie et aux festins. Le Saint, à leur vue, descendit de cheval et pria le Seigneur. Puis il sonna trois fois de la trompette et tous se précipitèrent sur les ennemis surpris. Mar Kardagh apparut à leurs yeux comme le dieu de la guerre lui-même. Rien ne résistait à sa vaillante épée. Ceux qui ne furent pas massacrés périrent dans les eaux du fleuve qu'ils essayaient de traverser, quelques-uns se réfugièrent dans les montagnes ; mais de l'armée des alliés, il ne resta bientôt plus que le souvenir. Tous les captifs furent ramenés en triomphe. Le Saint remercia Dieu de sa victoire et fit détruire les derniers temples des faux dieux.

LE GOUVERNEUR EST ACCUSÉ AUPRÈS DE SAPOR

Les païens de sa province firent savoir à un mage influent de la cour tout ce que Mar Kardagh entreprenait contre leur religion. Ce mage, nommé Mobdam Mobed, se présenta devant Sapor et lui dit :

— Vie éternelle à mon seigneur et roi ! Ce Kardagh, que tu as comblé en tant de manières et que tu as créé gouverneur de l'Assyrie, a embrassé la religion des Nazaréens.

Cette nouvelle attrista profondément Sapor. Se voyant obligé d'instruire la cause du sage gouverneur d'Arbèle, pour ne point mécontenter ses grands, il lui ordonna de venir le trouver.

Lorsqu'il fut arrivé au palais, Sapor l'appela secrètement et lui dit :

— Les mages et les seigneurs du royaume veulent te mettre à mort, parce qu'ils te disent chrétien. Aussi, lorsque je t'appellerai en ma présence, ne dis pas que tu es chrétien, afin que tes ennemis soient confondus. Je te donnerai alors les honneurs que je t'ai promis. Ensuite, tu retourneras chez toi, et là, tu seras libre d'être chrétien si tu le veux.

Le lendemain matin eut lieu la réception solennelle de Kardagh par le roi, en présence des mages et des seigneurs réunis. Sapor lui dit :

— Sois le bienvenu, ô soldat victorieux, honneur et gloire de mon royaume. Nous avons appris tes triomphes et nous avons admiré ta vaillance. Et maintenant nous sommes prêts à te combler d'honneurs : mais auparavant, tu as à te justifier d'une accusation portée contre toi, qui, si elle était vraie, te rendrait digne de mort. On dit que tu as abandonné la magie et le culte des dieux et que tu es devenu Nazaréen.

En disant cela, le roi faisait signe au Saint de nier ; mais celui-ci, se souvenant des paroles du psalmiste : « Je parlerai selon la

vérité en présence des rois et je ne serai pas confondu » (*Ps.* CXVIII, 46), répondit :

— Il est vrai, ô mon seigneur et roi, que je suis chrétien, et c'est par la puissance du Christ que j'ai vaincu tes ennemis.

Sapor fut affligé de cette réponse, mais il se vit obligé de s'irriter pour ne point exciter le ressentiment des seigneurs. Il prononça donc la sentence :

— Parce que tu as renié devant nous les dieux qui gouvernent le ciel et la terre, pour confesser ce Jésus que les Juifs ont crucifié, nous te renions aussi, nous brisons les liens d'amitié qui nous unissaient à toi et nous te condamnons aux derniers supplices.

LE MARTYRE

Le grand mage demanda que le saint gouverneur lui fût livré, mais Sapor, qui espérait que la crainte des supplices ramènerait Kardagh à d'autres sentiments, le fit charger de fers et le renvoya dans sa province. Il écrivit en même temps aux mages de tout tenter pour le ramener au culte des dieux. Que si pourtant il s'obstinait, il ordonnait qu'on le lapidât à la porte de son palais. Tous leurs discours furent impuissants ; aussi, désespérant de changer sa résolution, ils le remirent à l'officier chargé de faire exécuter la sentence royale. On couvrit le Saint de chaînes de fer et il fut conduit devant la porte de son palais, à l'endroit même où, selon les ordres de Sapor, il devait être mis à mort. A peine fut-on arrivé au pied de la citadelle que Mar Kardagh fit cette prière à Notre-Seigneur :

« O Christ, mon espérance, qui par ta mort as brisé les liens de la mort qui retenaient captifs Adam et ses fils, brise par ta puissance les fers dont m'ont chargé mes ennemis, afin qu'ils apprennent à connaître que tu es mon Seigneur et mon appui. »

Sur-le-champ, tous ses liens se brisèrent ; l'escorte païenne qui l'entourait prit la fuite, saisie de terreur, et lui-même put rentrer sain et sauf dans sa citadelle, dont il referma soigneusement les portes sur lui.

Pendant plusieurs mois, il eut à soutenir un siège en règle contre les païens, attendant l'heure de Dieu pour se remettre entre leurs mains et recevoir le martyre. Entre temps, il se livrait à la prière et à la récitation des psaumes, en compagnie du saint moine Isaac, qui n'avait pas quitté le palais.

Une nuit, il eut cette vision. Il se vit transporté sur un monticule, devant la porte de la citadelle, au milieu d'une foule immense qui jetait sur lui à profusion des pierres précieuses, et à mesure qu'elles le touchaient, elles faisaient jaillir son sang vermeil, puis se transformaient en flammes étincelantes qui s'envolaient vers le ciel. Un homme, vêtu de riches habits et le front ceint d'une couronne étincelante, se tenait devant lui, suspendu dans les airs, et lui disait :

— Kardagh, mon frère, moi aussi j'ai été couvert comme toi de pierres précieuses par mes propres compatriotes. Ton père lui-même se prépare à te jeter son diamant, et demain tu me suivras dans l'allégresse.

Le Saint lui demanda :

— Qui es-tu, ô mon seigneur ?

— Je suis Etienne le diacre, répondit l'envoyé céleste, Etienne que les Juifs ont lapidé sous les murs de Jérusalem.

Mar Kardagh, s'étant éveillé, alla trouver Isaac et lui raconta sa vision. L'homme de Dieu lui expliqua que l'heure du martyre était venue pour lui et qu'il devait mourir lapidé par les païens. Kardagh lui demanda :

— Où se trouve racontée l'histoire du diacre Etienne ?

Isaac lui dit :

— Dans les Actes des Apôtres.

— Prends-les, dit le gouverneur, et lis-moi ce récit.

Lorsqu'il eut entendu cette lecture, il se sentit tout réconforté et plein d'un désir ardent de mourir pour le Christ. Il fléchit alors les genoux, pria et embrassa le livre des saints Evangiles, fit ses adieux à Isaac, puis descendit jusqu'à la porte de la citadelle, qu'il ouvrit lui-même et se présenta à ses ennemis. Une foule immense ne tarda pas à se rassembler autour de lui, attendant qu'on donnât le signal de le mettre à mort.

La sentence royale fut alors lue solennellement en présence de la multitude. Aussitôt après, elle se rua sur lui avec des pierres pour l'accabler ; mais, par deux fois, le Saint, qui n'avait rien perdu de sa vigueur et de sa force, repoussa les assaillants. Les pierres mêmes n'avaient aucune prise sur son corps, comme si un bouclier invisible l'avait protégé. Mar Kardagh s'écria alors :

— Je ne mourrai que lorsque mon père m'aura jeté une première pierre.

Son père, qui était présent, fut saisi d'effroi. D'une part, il lui répugnait de contribuer à la mort de son fils ; de l'autre, il voulait contenter la foule qui l'excitait à frapper le premier. Il prit une pierre, et, se voilant la face du pan de son manteau, il la jeta contre son fils. Quelques instants après, l'athlète du Christ avait rendu son âme à Dieu.

Un parfum suave remplit alors le lieu de son martyre, et on entendit une voix céleste qui disait :

— Tu as bien combattu et tu as vaincu, Kardagh ! Viens te réjouir et recevoir ta couronne !

C'était un vendredi, en la quarante-neuvième année du règne de Sapor II.

De pieux chrétiens recueillirent pendant la nuit les restes du confesseur de la foi et lui donnèrent la sépulture. Dans la suite, une église fut élevée en son honneur et devint un lieu très fréquenté des pèlerins de l'Assyrie et de la Perse.

SOURCES

Acta Mar Kardagh, manuscrit syriaque d'Amida, publié par Mgr ABBELOOS. — *Analecta Bollandiana*, t. IX, 1890.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES MINIMES,

Quinzième siècle. — Fête le 2 avril.

Portrait authentique de saint François de Paule.
(D'après une gravure exécutée par les soins des Religieux Minimes de Naples.)

Dieu, grandeur des humbles, qui avez investi le bienheureux confesseur François de la gloire sublime de vos Saints, accordez-nous, par ses mérites et son imitation, la grâce d'obtenir les récompenses promises à l'humilité : nous vous en supplions par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(Oraison de la messe et de l'office.)

Ce fut à Paule, petite ville de la Basse-Calabre, que naquit, en 1416, celui qui n'a jamais voulu être appelé que le plus petit parmi les enfants du Christ, François le *minime*.

Il était le fruit de la grâce plutôt que celui de la nature. Son père, Jacques Martorille, et sa mère, Vienna de Fuscaldo, vivaient depuis longtemps ensemble sans avoir d'enfant, lorsqu'un jour, dans sa douleur, Vienna eut recours à Dieu par les mérites de saint François d'Assise. Neuf mois après, François de Paule venait au monde, tandis que, sur le toit de ses parents, on voyait, au milieu d'une nuit épaisse, briller tout à coup des jets de flammes, annonçant qu'une nouvelle lumière venait de se lever sur la terre.

Dès sa plus tendre enfance, François montra ce qu'il devait être plus tard. Tout jeune qu'il était, il s'efforçait déjà de mortifier son petit corps par les veilles et les abstinences. Aussitôt levé, on le voyait courir à l'église où il restait des journées entières, causant, riant avec le bon Dieu, chantant ses louanges, *ne s'ennuyant jamais avec lui*. Ses pieux parents contemplaient en souriant ses efforts enfantins et ils le laissaient faire, bénissant le Seigneur de leur avoir accordé un tel enfant.

Quand il eut atteint l'âge de treize ans, ils le conduisirent dans un couvent de Franciscains, afin d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait autrefois, pendant une de ses maladies, de lui faire porter un an entier l'habit de saint François.

Là, comme à la maison paternelle, il excite l'admiration de tous. Toujours le premier au chœur à minuit, les religieux les plus robustes et les plus zélés trouvent en lui un modèle.

Un jour qu'il travaillait auprès du sacristain, celui-ci l'envoie chercher précipitamment du feu pour l'encensoir. L'enfant y court, mais, comme on ne lui a rien donné pour en apporter et qu'il veut cependant obéir, il remplit sa robe de charbons enflammés qu'il vient ensuite déposer un à un dans l'encensoir, et le sacristain, émerveillé, vit que ses vêtements n'en avaient même pas été endommagés.

L'année de son vœu expirée, François s'éloigna avec joie du couvent où les prodiges que Dieu avait opérés par lui commençaient à lui attirer trop d'honneur. Ses parents étaient venus le rechercher eux-mêmes. Ils comptaient désormais jouir longtemps de sa présence, mais Dieu en avait décidé autrement.

COMMENT, A QUATORZE ANS, LE JEUNE FRANÇOIS SE FAIT ERMITE

Arrivé en un endroit du chemin d'où l'on pouvait déjà distinguer dans le lointain le château de son père, François, se jetant tout à coup aux pieds de ses parents, les supplia de le laisser vivre solitaire en ce lieu, en compagnie de Dieu seul qu'ils lui avaient appris à aimer dès le berceau par-dessus toutes choses. Tristes mais résignés, les deux époux, considérant que leurs droits sur leur fils devaient céder aux droits de Dieu, son Créateur et son premier Père, consentirent à sa demande et ils reprirent seuls le chemin de leur demeure. Ils eurent du moins pendant quelque temps la consolation de pouvoir lui fournir les vêtements et la nourriture convenables. Mais, un jour, l'envoyé ne le trouva plus. Le jeune solitaire, effrayé de la multitude qui accourait vers lui en apprenant sa vie merveilleuse, s'était mis à la recherche d'une retraite plus éloignée, plus affreuse et plus déserte.

Il la trouva dans le coin d'un grand rocher qui s'élevait au-dessus de la mer, et ce fut dans cette étroite caverne que le jeune homme vint s'ensevelir tout vivant, résolu d'y vivre et d'y mourir oublié et ignoré des hommes, mais connu de Dieu, de ses anges et de ses saints. Il y vécut six ans, uniquement occupé à contempler Celui que contemplent sans cesse les anges dans le ciel.

Après ce temps, le monde vint de nouveau troubler sa solitude.

A peine le nom du petit solitaire de Calabre est-il connu dans les provinces voisines, qu'on voit les peuples aborder de toutes parts au pied du rocher où il a établi sa demeure. Une foule de disciples savants et pieux viennent se ranger sous sa conduite; son vieux père, pleurant de joie, y accourt le premier, et à vingt ans, François devint le fondateur d'un Ordre religieux approuvé plus tard par le Saint-Siège.

COMMENT, POUR LA CONSTRUCTION DE SON MONASTÈRE, FRANÇOIS FIT ENTRER PLUS DE MIRACLES QUE DE PIERRES ET DE PIÈCES DE BOIS.

Ses imitateurs s'accroissant tous les jours, François voulut construire un grand monastère dans la construction duquel, dit un chroniqueur, il n'entra pas tant de pierres et de bois que de miracles.

Un jour qu'il y travaillait avec ses disciples, on vint déposer à ses pieds un pauvre homme qui avait perdu depuis longtemps l'usage des jambes à la suite d'une grave infirmité.

« Pourquoi as-tu querellé ta mère? lui dit François, ta maladie est la peine de ta faute. »

Et, pour sa punition, il lui ordonna d'apporter seul au bâtiment une énorme poutre que deux bœufs n'auraient pu remuer.

« Mais saint Père, se récriait l'infirme, comment voulez-vous que, pauvre et estropié comme je suis, je porte un fardeau que plusieurs hommes ne pourraient porter avec moi si j'étais en bonne santé. »

Vaincu cependant par les instances du Saint, il se décida enfin à quitter sa chaise et à charger sur son dos l'énorme poutre qu'il apporta ensuite au monastère. Il était complètement guéri.

L'édifice était sur le point de s'achever lorsqu'on vit se détacher de la montagne et roulant impétueusement vers le nouveau bâtiment un rocher d'une grandeur prodigieuse. Attiré par les cris des ouvriers, François a à peine le temps de commander à la roche de s'arrêter, et celle-ci s'arrête soudain dans la plus grande rapidité de sa chute. S'en approchant ensuite, il l'étaya avec son bâton et ce faible appui fut si puissant qu'elle demeura longtemps en cet état exposée aux regards de tous.

Le Saint la fit fendre plus tard pour servir, disait-il, à l'achèvement du monastère, mais, en réalité, pour faire disparaître un témoin irrécusable de sa sainteté.

QUEL FUT LE PLUS GRAND MIRACLE

Mais arrêtons-nous un instant à ce monastère, où s'accomplirent tant de prodiges, pour jeter un regard sur la vie plus étonnante encore du petit serviteur du Christ, François le minime.

Au milieu des travaux et des préoccupations de tout genre, François ne perdait jamais Dieu de vue; son oraison était continuelle, et on le

voyait souvent interrompre son travail et jeter ses outils pour entrer en extase.

Il travaillait tout le jour et se livrait aux plus rudes labeurs; le soir venu, quand ses religieux se reposaient des fatigues de la journée, il veillait et priait au pied de l'autel, mêlant généreusement son sang à ses prières. Dieu venait alors le fortifier et le consoler par des visions et des apparitions merveilleuses. Souvent aussi, quand son pauvre serviteur était accablé de fatigue, il envoyait ses anges le récréer par une musique admirable, qui le ravissait et le transportait au ciel.

Un homme du voisinage, irrité contre le Saint, s'en vint furieux au monastère dans l'intention de lui dire des injures.

Arrivé à sa cellule, il entend dans les airs une musique si douce et si belle qu'il en est tout ravi et qu'il reste cloué sur le sol comme haletant entre la vie et la mort. Son ressentiment fut vite oublié.

Hiver comme été, à travers les rochers, la neige et la boue, François allait toujours nu-pieds. Le cilice était son vêtement, le jeûne sa nourriture, la terre son lit. A l'imitation de Notre-Seigneur, il passa des Carêmes entiers sans prendre aucun aliment.

Ses austérités étaient telles que le pape, dans la bulle de sa canonisation, nous dit qu'il semblait être un pur esprit. Et cependant, malgré ses effroyables mortifications, son visage était toujours si gai, si rayonnant, si beau, qu'un chroniqueur presque contemporain l'appelle dans son admiration : *un dieu mortel auquel toutes les créatures étaient soumises.*

COMMENT LE PLUS HUMBLE DEVINT LE PLUS ÉLEVÉ

Personne ne fut plus humble que François; il n'avait point voulu que ses religieux prissent le nom de leur fondateur, mais il les avait appelés *Minimes*, c'est-à-dire les plus petits. Et l'humble François nous apparaît tout à coup comme l'arbitre du monde ayant entre ses mains les clés de la vie et de la mort.

Pendant qu'il était à Paterne, on lui apporte un pauvre homme qu'un arbre venait d'écraser dans sa chute, il le ressuscite. Peu de temps après, le même Thomas d'Ivres tombait du haut d'un clocher et se tuait. Ses parents éplorés rapportèrent au Saint son cadavre, et François, ému de leur douleur et de leur foi, le rend de nouveau à la vie.

Un arbre d'une grosseur prodigieuse se trouvait dans le grand chemin qui conduisait à l'église du monastère et gênait ainsi tout le passage : par une seule parole, il le divise un jour en deux moitiés et sans que ni l'une ni l'autre perdît sa verdure, il les fait reculer plusieurs pas plus loin.

Ces deux arbres restèrent longtemps au même endroit jusqu'à ce que le flux des pèlerins les eût, en se retirant, entièrement ruinés : on ne pouvait quitter Paule sans emporter un souvenir de l'arbre du miracle, et il n'en resta bientôt plus que deux troncs informes.

François avait un neveu qu'il aimait beaucoup pour la pureté et la simplicité de son âme. Plusieurs fois, le jeune homme s'était présenté au monastère pour se consacrer à Dieu.

Mais sa mère ne voulait point être privée de ses enfants, et il avait dû regagner en pleurant la maison paternelle.

Consumé par une fièvre ardente, il mourut peu après, et son corps, porté à l'église, allait être jeté dans la tombe lorsque le Saint arriva.

« Hélas! dit-il en versant des larmes, portez-le plutôt dans ma cellule. »

Dans la nuit même, l'oncle ressuscita le neveu. Folle de douleur, la mère vint le lendemain pour pleurer son fils.

« Que n'ai-je consenti, disait-elle, à ce qu'il me demandait, j'aurais du moins encore le bonheur de le voir..... mais désormais plus ne le verrai ni religieux ni séculier.

— Il est encore temps d'y consentir, interrompit François. »

Et le jeune homme, revêtu du costume de l'Ordre, vint se jeter dans les bras de sa mère.

Depuis ce moment, le neveu ne quitta plus son oncle.

COMMENT LES MÉDECINS SE VENGENT DE FRANÇOIS

Cependant, les guérisons merveilleuses qu'opérait le Saint à la face de tous contrariaient visiblement les médecins du pays, et les dérangeaient dans tous leurs calculs. Il arrivait souvent qu'un malade, condamné par eux, la veille, à une mort certaine, venait le lendemain leur demander des nouvelles de leur santé. De plus, ils voyaient avec douleur leurs pratiques diminuer de jour en jour. François les guérissait toutes. Au désespoir, ils l'accusèrent de se servir, pour ces guérisons, d'herbes magiques, de poudres mystérieuses et infernales.

Sollicité par eux, un fameux prédicateur franciscain osa, le premier, décrier publiquement la vie et la conduite du Thaumaturge. Et comme personne ne croyait à ses paroles, il se rendit un jour au couvent pour le confondre, persuadé que lui, le plus grand théologien du royaume, viendrait facilement à bout d'un pauvre moine qui n'avait jamais étudié.

Le serviteur de Dieu le reçut avec son affabilité ordinaire, il le laissa se décharger de tout ce qu'il avait à lui dire sans l'interrompre. Quand il eut achevé ses plaintes, voyant que tout ardent qu'il paraissait au dehors, il était intérieurement tout glacé par défaut de charité, François prit entre ses mains des charbons ardents qu'il pressa longtemps sans se brûler, puis les lui présentant aimablement, il lui dit :

« Père Antoine, chauffez-vous, par charité, vous en avez grand besoin. »

Touché de ce miracle, le religieux, se réveillant comme d'un profond sommeil, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon.

COMMENT, SANS BATEAU, SAINT FRANÇOIS DE PAULE TRAVERSA LA MER A PIED SEC

Un jour, François voulut passer en Sicile. Mais le nautonier auquel il s'adressa pour la traversée le rebuta durement à la vue de sa misère et de sa pauvreté.

Les secours humains lui manquant, il eut recours à Celui qui ne lui avait jamais manqué; il fit à Dieu une courte prière; puis, jetant son manteau sur les flots, il s'élança intrépidement dessus avec deux de ses disciples.

Et l'on vit le nouveau radeau glisser sur la mer avec la rapidité d'un navire; le Saint et ses deux compagnons chantaient des cantiques. Ils côtoyèrent le golfe de Charybde et le rocher de Scylla, si célèbres autrefois chez les poètes, par

une infinité de naufrages, et arrivèrent enfin en vue de Messine où ils devaient aborder.

Mais, en voyant la foule qui encombrait le port, le petit serviteur de Dieu craignit de passer pour un grand saint. Il vira donc de bord, dit un chroniqueur, et aborda dans une petite ville à côté, où il ressuscita un criminel condamné à mort et exécuté depuis trois jours, et dont le cadavre pendait encore au gibet.

FRANÇOIS A LA COUR DE LOUIS XI

Un des plus grands princes et des plus calomniés de l'histoire régnait alors en France. Atteint d'une maladie mortelle et frappé de grandes terreurs en face de la mort, Louis XI avait en vain consulté les plus célèbres médecins de son temps. Sa foi le fit songer alors au Thaumaturge de Calabre. Une ambassade solennelle vint solliciter le pauvre ermite à se rendre à la cour de France.

« Ce n'est point là la place de François le minime, » répondit celui-ci, et il refusa.

Mais le pape, lui ayant ordonné d'accorder cette satisfaction au roi très chrétien, il quitta sa Calabre qu'il ne devait plus revoir, dit adieu en pleurant à ses enfants et partit aussitôt pour la nouvelle patrie que Dieu lui avait destinée.

Cette nouvelle remplit Louis de tant de joie qu'il semblait avoir conquis un nouveau royaume et qu'il donna dix mille écus à celui qui la lui annonça le premier.

Le dauphin, son fils, alla avec toute la cour recevoir le Thaumaturge à Amboise. Tout malade qu'il était, le vieux roi, en l'apercevant, descendit de sa chaise royale, et le supplia à genoux de lui rendre la santé.

« Si c'est la volonté de Dieu, lui répondit le Saint. »

Le lendemain, il apprit par révélation que le roi devait bientôt mourir; il se rendit immédiatement auprès de lui, et comme autrefois Isaïe à Ezéchias, il lui dit :

« Sire, mettez ordre à vos affaires, car votre heure est venue. »

C'était une parole bien dure pour un homme, à plus forte raison pour un roi et pour un roi qui craignait tant la mort. Louis, cependant, reçut cet avis avec un grand calme et une grande soumission.

Louis XI détaché de la vie, ce fut là le miracle.

Depuis ce moment, François de Paule fut son seul ami. On le voyait, dit Philippe de Commines, son historien, après avoir passé plusieurs heures en conférence avec lui, en sortir les yeux baignés de larmes.

Il lui fit bâtir dans son propre parc un grand monastère pour abriter les religieux de son Ordre qui allaient se multipliant sans cesse.

C'est ainsi que l'Ordre des Minimes fut introduit en France, où il fit beaucoup de bien.

Quand le roi mourut, ce fut le *saint homme* qui reçut son dernier soupir.

Charles VIII et Louis XII, ses successeurs, eurent le même respect pour le serviteur de Dieu et lui rendirent les mêmes honneurs; ils voulaient l'avoir constamment auprès d'eux.

Certes, c'était un beau spectacle de voir s'élever au milieu de la maison royale cette humble cellule d'anachorète dont François avait lui-même tracé le dessin. C'est là qu'il faisait sans cesse sa cour au Roi du ciel, tandis qu'à ses côtés, on la rendait au roi de la terre; là qu'il vécut pauvre au milieu de toutes les grandeurs et des pompes humaines, humble et recueilli au milieu des distractions de tout genre, jusqu'au bienheureux jour où il s'endormit plein de mérites et d'années dans la joie du Seigneur. C'était un vendredi, à trois heures de l'après-midi.

Son corps si pur, échappé à la corruption du tombeau, n'échappa point à la fureur des calvinistes qui, cent cinquante ans plus tard, le jetèrent dans les flammes avec un grand nombre d'autres reliques.

De son vivant, le saint religieux avait connu par révélation l'ignominieux traitement que les hérétiques devaient infliger un jour à son corps; lui qui désirait vivement le martyre, accepta avec joie cette révélation et, certainement, cet acte augmenta ses mérites auprès de Dieu.

On invoque saint François de Paule pour toutes sortes de nécessités ou de faveurs spirituelles ou temporelles.

En 1561, une pieuse fille de Calais, nommée Péronne Rault, était tellement infirme qu'elle ne pouvait se traîner que sur des béquilles et avec l'aide d'une servante.

Les médecins déclaraient le mal absolument incurable. Elle fut miraculeusement guérie le quatrième jour d'une neuvaine à saint François de Paule. L'évêque Boulogne, après avoir constaté officiellement le prodige, ordonna une procession en actions de grâces.

LE BIENHEUREUX LÉOPOLD DES GAICHES

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 2 avril.

Portrait authentique du Bienheureux Léopold. — La Passion de Notre-Seigneur était le sujet le plus fréquent des prédications de l'infatigable missionnaire.

LE PETIT JEAN

Jean Croci, qui s'appela plus tard Léopold, eut la grâce précieuse d'être baptisé le jour même de sa naissance, le 30 octobre 1732. Ses parents étaient d'honnêtes propriétaires dans la province d'Ombrie, en Italie. Ils n'étaient pas riches, mais, grâce à leur travail, leur petit domaine suffisait à l'entretien de leur famille.

Ils avaient deux autres enfants qu'ils élevèrent également dans la vraie pratique de la religion chrétienne; l'un fut vertueux dans le mariage et l'autre se fit ermite.

Le petit Jean était le modèle de ses deux frères. Il était doux et obéissant, ennemi du mensonge et de la paresse.

Dès qu'il en eut l'âge, ses parents l'envoyèrent au catéchisme de sa paroisse; l'enfant ne se faisait pas prier; c'était une joie pour lui de s'instruire des vérités de la foi; il écoutait attentivement les sermons et assistait à la messe avec un respect et une piété admirables.

Ses parents ne tardèrent pas à l'envoyer garder des moutons dans la campagne. Les autres bergers, et ceux qui le connurent alors, admirèrent son innocence, sa simplicité, et en même temps le sérieux avec lequel il accomplissait tous ses devoirs.

Le petit berger aurait bien voulu apprendre à lire, mais il n'avait pas le temps d'aller à l'école. Il acheta un livre et pria un curé des environs de lui apprendre à connaître les lettres. Le bon prêtre y consentit volontiers. Bientôt Jean sut lire. Alors il donnait son déjeuner aux autres bergers qui s'engageaient, en retour, à veiller sur ses moutons, et il se retirait à l'écart pour apprendre la leçon que son charitable maître lui avait donnée.

Vint enfin le beau jour de la Première Communion. Jean s'éprit, dès lors, d'un si tendre amour pour Jésus dans la Sainte Eucharistie qu'il faisait souvent douze kilomètres à pied afin de recevoir son divin Sauveur.

Après la communion, il restait longtemps, immobile et recueilli, à s'entretenir avec le céleste Ami de son cœur. Et c'est, sans doute, dans ces entretiens que Jésus fit entendre à l'âme de son jeune serviteur la voix qui l'appelait à la vie religieuse.

VOCATION — LE BERGER DEVIENT PRÊTRE ET PROFESSEUR

A l'âge de dix-huit ans, Jean Croci, méprisant les railleries du monde, dit adieu à ses bons parents, et entra chez les Frères Mineurs de la stricte observance. Il y reçut l'habit de saint François, sous le nom de frère Léopold, le jour de la fête de saint Joseph 1751.

On l'appela, dès lors, Léopold *des Gaiches*, nom de son village natal.

Après un noviciat plein de ferveur, Léopold estima comme la plus grande joie de sa vie de se consacrer à Dieu pour toujours par les saints vœux. Jusqu'à la fin de ses jours, le souvenir de sa profession religieuse fut pour lui une consolation et une force.

Entré au couvent à 18 ans passés, Léopold était en retard pour ses études ecclésiastiques; il se mit au travail avec tant d'ardeur, en mêlant la prière à l'étude, qu'il atteignit et puis dépassa ses condisciples.

Ordonné prêtre en 1757, il fut nommé professeur et enseigna trois ans la philosophie et quatre ans la théologie.

Cet exemple montre une fois de plus comment l'Eglise n'a pas attendu la Révolution pour ouvrir la carrière des sciences aux enfants du peuple.

Religieux accompli, ami du silence et de la retraite, homme de prière autant que d'études, Léopold gardait cette fidélité parfaite à la Règle, qu'il avait observée dès les premiers jours de son noviciat et qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours.

Parmi ses résolutions, nous relevons les deux suivantes :

« Chaque mois je ferai un jour de retraite et de préparation à la mort. Ce jour-là, je jeûnerai rigoureusement, je me confesserai avec plus de soin et j'entendrai plusieurs messes. Je réciterai aussi les psaumes de la pénitence et ferai l'exercice de la bonne mort avec le testament spirituel; enfin, je prendrai la discipline plusieurs fois et je recommanderai mon âme à Dieu, comme si je devais mourir.

» Je me préparerai à toutes les fêtes de la Sainte Vierge par une neuvaine ; la veille, je jeûnerai et ferai quelques mortifications suivant que me le permettront le temps, le lieu et les personnes. Je jeûnerai aussi chaque samedi en l'honneur de Marie Immaculée, et chaque jour je réciterai l'Office de ma divine Mère, sans y manquer jamais. J'honorerai son image avec amour. Autant que possible, je tâcherai de répandre sa dévotion et je ferai tout pour son service. Après Dieu, n'est-ce pas à la Très Sainte Vierge que j'ai consacré ma vie et mes affections? En elle j'ai placé toutes mes espérances. »

LE MISSIONNAIRE INFATIGABLE — UN CAVALIER DÉSARÇONNÉ — CONSÉCRATION A MARIE — LA VOIX DE LA CLOCHE

Au cours de ses études, atteint d'une grave et douloureuse tumeur au genou, Léopold, croyant sa vie menacée, avait promis à la Sainte Vierge de se consacrer au ministère apostolique, si cette bonne Mère lui obtenait sa guérison. Cette guérison n'avait pas tardé à être complète.

Après sept ans de professorat, le zélé religieux, tout brûlant du désir de sauver les âmes, reçut de ses supérieurs la permission de se vouer au ministère de la prédication. Son attrait eût été d'aller porter la foi aux nations infidèles; mais l'obéissance le retint en Italie ; et dans ce pays, la province d'Ombrie fut surtout le champ de son apostolat.

Pendant quarante-sept ans, il ne cessa d'y semer la parole de Dieu, avec une activité et un dévouement incomparables. Il a prêché plus de deux cent trente *missions* proprement dites, sans compter quarante Carêmes, de nombreux Avents, de fréquentes retraites dans les Séminaires ou les monastères, et un nombre presque incalculable de sermons prêchés en divers lieux et en des circonstances variées.

Dieu seul connaît le nombre des âmes qu'il a converties ou sanctifiées.

Le saint prédicateur voyageait à pied. Dès qu'il apercevait la paroisse où il allait donner la *mission*, il s'agenouillait avec les Pères qui l'accompagnaient et tous ensemble récitaient le *Veni Creator*. Puis Léopold prenait sur sa poitrine quelques reliques qu'il portait par dévotion, afin d'éloigner les démons toujours prêts à s'opposer au bien; il mettait ensuite à son cou une chaîne de fer, sur sa tête une couronne d'épines, ôtait ses sandales et continuait sa route pieds nus. C'est ainsi qu'il se présentait au cortège venu au-devant de lui pour le recevoir, et qui se composait du clergé de l'endroit, des confréries et du peuple.

La procession se rendait à l'église, en chantant les litanies de la Sainte Vierge; le missionnaire y recevait un crucifix des mains du curé, et, malgré la fatigue du voyage, il montait en chaire et ouvrait la mission par un sermon de circonstance.

Dans la petite ville de Massa de Todi, un jeune homme de très mauvaise conduite se montra fort irrité en voyant les bonnes dispositions avec lesquelles ses compatriotes recevaient le saint missionnaire. Etant entré dans un magasin, il proféra mille injures contre le serviteur de Dieu et les esprits timides qui allaient à ses sermons. Puis il sortit et remonta à cheval pour rentrer chez lui. L'animal se cabra et jeta violemment à terre son cavalier, qu'on releva tout meurtri et le bras cassé.

Le jeune homme reconnut lui-même que ce coup était un châtiment du ciel, il demanda pardon à Dieu et au missionnaire, se convertit sincèrement, et persévéra depuis dans le bien.

Malgré les fatigues des prédications et des con-

fessions, Léopold menait au milieu de ses missions une vie très pénitente et très austère, et l'on ne peut comprendre que ses forces y aient pu résister si longtemps sans un secours spécial de Dieu.

Il se levait de grand matin, prenait longuement la discipline, faisait une heure d'oraison, se confessait, récitait les *Petites Heures* de l'Office divin avec ses compagnons et célébrait dévotement la sainte Messe. Après l'action de grâces, commençaient les instructions. Dans l'intervalle, le P. Léopold s'enfermait au confessionnal et y restait ainsi sans rien prendre jusqu'à l'heure du dîner.

Ce repas était plus que modeste, et la charité des fidèles en faisait tous les frais. Ce qui restait était pour les pauvres. Parfois on oubliait de subvenir au besoin des missionnaires, et un jour ils durent se contenter pour dîner de chardons et d'orties. En Carême, d'ailleurs, ils ne prenaient qu'un peu de légumes et d'herbes cuites.

L'un des exercices de la mission qui touchaient le plus les cœurs était la consécration à la Sainte Vierge. Le bienheureux Léopold était incomparable quand il prêchait sur les privilèges, les vertus et les gloires de la Mère de Dieu.

Cette consécration avait lieu devant une grande et pieuse image de Marie que le missionnaire portait dans ses missions et plaçait dans un lieu élevé et visible à tous pendant tous les exercices. Après le sermon, l'image de la Reine du ciel était portée en triomphe dans les principaux endroits de la localité, comme pour qu'elle en prît possession.

Au commencement de la nuit, la grosse cloche se mettait à tinter lentement; c'était un signal donné afin que dans toutes les familles on se mît en prières pour la conversion des pécheurs.

Une autre nuit, la cloche s'ébranlait de nouveau, et à ce signal annoncé la veille au sermon sur le pardon des injures, tous devaient se mettre à genoux dans chaque famille, les uns devant les autres : on se demandait mutuellement pardon, et ensuite on s'embrassait en signe de réconciliation parfaite.

UN HOMME QUI PROTESTAIT — GUÉRISONS — LE BERGER RESSUSCITÉ — PROPHÉTIE

Dans le bourg de Pontépatolor, un pécheur adonné à tous les vices vint assister au sermon afin de tourner ensuite le prédicateur en ridicule. Le P. Léopold parla précisément sur le scandale et les divertissements dangereux, ce qui acheva d'irriter cet orgueilleux coupable. Au sortir de l'église, il convoqua des joueurs comme lui et, afin de protester, disait-il, contre le fanatisme étroit du prédicateur, il les invita à une partie effrénée. Une demi-heure après, il tombait frappé de mort subite, au milieu de ses compagnons épouvantés.

On conçoit l'impression que de tels événements, qui se renouvelèrent en plus d'une paroisse, devaient produire sur la population.

Dieu confirmait aussi la parole de son serviteur par des merveilles plus consolantes. A Maggio, le bienheureux Léopold guérit une femme atteinte d'un cancer; à Bassano de Spolète, il rendit l'ouïe à une sourde; à Agriano, une personne mourante d'une pleurésie lui dut également la santé.

Dans ce même village, en visitant les malades, le Bienheureux trouva dans une maison une jeune fille de vingt ans qui souffrait de douleurs très aiguës à toutes les articulations et ne pouvait faire le moindre mouvement sans les plus vives souffrances. « Je vous ordonne de venir au sermon demain, » lui dit le Père. Le lendemain, à l'heure marquée, cette personne, pleine de foi, se mit en devoir d'obéir. A l'instant même toutes ses douleurs cessèrent; elle vint à l'église d'un pas vigoureux, et, depuis, n'eut plus à souffrir de ce mal.

Léopold guérit aussi le curé d'Avendita, atteint de fièvre putride.

Ce prêtre avait un petit neveu âgé de deux ans, qui ne balbutiait encore aucune syllabe; ses parents craignaient beaucoup qu'il ne fût muet. Son oncle le prit dans ses bras et le porta à l'église où le saint religieux prêchait.

Vers la fin du sermon, Léopold poussa plusieurs invocations au nom adorable de Jésus, invitant la foule à les répéter avec lui. A ce moment, la langue de l'enfant se délia, et obéissant au prédicateur, il répéta, lui aussi, les invocations au nom de Jésus. A partir de ce jour, il commença à parler plus distinctement que les autres enfants de son âge.

A Montéléone, des paysans vinrent annoncer au saint missionnaire qu'ils avaient trouvé le berger Giacomo Séréno mort dans la prairie où paissaient ses brebis. « Il n'est pas mort, dit Léopold, mais il a grand besoin de se confesser; allez me le chercher. »

Les bons villageois restèrent stupéfaits : ils avaient vu le cadavre raide et livide et ils savaient que Giacomo était bien mort. Cependant, ils ne voulurent pas désobéir au Père et retournèrent auprès du berger. Ils ne furent pas peu surpris de le trouver causant avec d'autres villageois, et ils lui dirent que le missionnaire l'attendait. Giacomo vint aussitôt, se jeta aux pieds du missionnaire et fit sa confession générale. La femme du berger vint à son tour; Léopold lui dit de remercier Dieu de la grâce accordée à son mari, mais il ajouta que ce ne serait pas pour longtemps. En effet, Giacomo mourut quelques mois après.

En 1782, le zélé Franciscain prêchait à Bastia, près d'Assise, lorsqu'il fut ravi dans une sorte d'extase, et les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres. Revenu à lui, il descendit de chaire et alla se prosterner devant le Saint-Sacrement.

Après une courte prière, il remonta en chaire, le visage tout enflammé, et annonça au peuple que de graves fléaux allaient fondre sur l'Eglise, que l'Italie serait envahie par des armées étrangères et que tous auraient beaucoup à souffrir.

Nous verrons bientôt la réalisation de cette prophétie. Il en fit d'ailleurs plusieurs autres et accomplit de nombreux miracles que nous ne pouvons raconter ici.

Dans le diocèse de Todi, pendant qu'il parlait sur le nom de Jésus, on vit son visage rayonner tout à coup d'une auréole céleste.

A Bovarino, un blasphémateur qui entendit prêcher le Bienheureux fut saisi d'un tel repentir de son péché habituel que, pour se punir, il alla au cimetière, et frotta si longtemps sa langue contre la rude pierre d'un tombeau qu'il laissa cette pierre toute rougie de sang.

Au début de sa vie de religieux et de missionnaire, Léopold avait choisi pour modèle saint Léonard de Port-Maurice; on peut dire qu'il devint l'image vivante de cet homme apostolique.

MINISTRE PROVINCIAL — LE DIABLE ENNEMI DES RETRAITES — LA RÉVOLUTION — DOULEURS — LES MOINES REVIENNENT — LE CIEL

En 1781, l'assemblée de ses Frères l'obligea, malgré lui, à recevoir la charge de ministre provincial, qu'il exerça durant trois ans. Il visita

à pied tous les couvents de sa province et s'appliqua à maintenir une régularité parfaite. Les retraites d'une part et de l'autre la bonne formation des novices, l'aidèrent beaucoup dans cette œuvre.

En quittant sa charge, il obtint de ses Frères qu'un couvent de la province serait exclusivement destiné à la vie de contemplation et de retraite, et que les religieux pourraient se livrer à de plus grandes austérités durant leur séjour en cette solitude.

Il y avait près de Spolète une petite montagne isolée, aux flancs couverts de grands arbres, nommée le Monte-Luco; saint François y avait résidé quelque temps, et après lui saint Antoine de Padoue et saint Bernardin de Sienne. Un couvent de Franciscains en occupait le point culminant, et semblait tout désigné pour une maison de retraite.

Mais il fallait relever l'enceinte ruinée et souvent franchie par les promeneurs. Ce travail suscita des colères à Spolète, et quand le Frère quêteur des Franciscains passa, toutes les portes lui furent fermées sans pitié. C'est que le démon, prévoyant le grand bien qui résulterait de cette maison de retraite, suscitait à cette œuvre toute espèce d'obstacles. Léopold, qui avait dû déjà en surmonter plusieurs, ne se découragea point.

Au bas de la montagne, un pont très élevé permet de franchir un torrent. Un inconnu, à l'air féroce et menaçant, arrêta un jour le P. Léopold au milieu du pont.

« Dis-moi, lui cria-t-il, d'une voix épouvantable, es-tu bien celui qui prétends fonder une maison de retraite sur ce mont?

— Oui, c'est moi.

— Es-tu donc le maître de ce lieu? Qui t'a donné la permission de t'établir là et d'y introduire cette maudite innovation?

— Ce lieu n'est pas à moi; mais j'ai demandé la permission nécessaire à celui à qui il appartenait. Quant à mon entreprise, je n'y cherche que la gloire de Dieu, le bien des religieux et des fidèles; c'est pourquoi le Seigneur sera mon aide et ma défense.

— Ah! C'est là ce que tu veux? Tu me le payeras. » Et il éclata en horribles blasphèmes; mais sans oser toucher le serviteur de Dieu.

Celui-ci reprit sa route, et se retourna au bout de quelques pas; mais il ne vit plus personne. Il comprit alors que l'inconnu n'était autre qu'un démon.

Cependant, le Frère quêteur était toujours repoussé à Spolète, et la petite communauté de Monte-Luco était sans pain. Léopold prit lui-même la besace, et vint demander l'aumône dans les rues de la ville.

A la vue de l'illustre prédicateur, demandant humblement un morceau de pain pour ses Frères, les habitants eurent honte de leur dureté, et dès ce jour redevinrent charitables envers les fils de saint François.

Le bienheureux Léopold jouissait de l'austère et paisible solitude de Monte-Luco, quand éclatèrent les malheurs qu'il avait prophétisés. La Révolution, après avoir fait peser sur la France un joug sanglant et impie, avait ensuite jeté ses armées sur l'Italie. Le nouveau régime y fut établi et les tyrannies s'y multiplièrent soi-disant au nom de la liberté.

Une de ces libertés fut la suppression des couvents. On ne saurait décrire l'immense douleur du saint vieillard quand il se vit chassé de son cher asile de Monte-Luco et qu'il dut quitter cet habit de saint François qu'il portait depuis près de cinquante ans.

Il ne put se résoudre toutefois à quitter tout à fait ces pieuses livrées, car il les arrangea de manière à les garder sous les vêtements de prêtre séculier qu'il dut alors revêtir. Toutefois, avant de transformer ainsi son habit, il le couvrit de baisers et le mouilla de ses larmes : « Oh! disait-il, que je donnerais volontiers tout le sang de mes veines, pour ne pas me dépouiller de cette pauvre tunique! »

Nommé curé d'un petit village, il continue sa vie austère et apostolique d'autrefois; mais durant l'exil du pape Pie VII, devenu prisonnier de Napoléon Ier, Léopold est appelé par le préfet pour prêter au gouvernement impérial un serment qui répugne à sa conscience. Le courageux vieillard passe la nuit devant le Saint-Sacrement, puis va se présenter au préfet. On lui donne à choisir entre le serment et la prison. Il répond qu'il ne trahira pas sa conscience, quelque peine qui puisse en résulter.

Congédié avec mépris et interné d'abord à Spolète, il dut ensuite changer plusieurs fois de résidence pour échapper aux vexations d'une police tracassière.

Une nuit qu'il priait dans l'église de Saint-Damien, à Assise, devant le tabernacle, il devint tout resplendissant de lumière et un Frère convers l'entendit répéter : *O paradis, ô paradis que tu es beau! Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face du Seigneur!*

Le conquérant qui faisait trembler l'Europe et qui, dans son orgueil, avait mis la main sur le vicaire du Christ, fut renversé. Pie VII reprit heureusement le chemin de Rome.

Léopold accourut au-devant de lui à Foligno et lui demanda la permission de reprendre l'habit franciscain et la vie de communauté. On juge avec quel bonheur ces permissions furent accordées, et la solitude de Monte-Luco refleurit comme autrefois.

Ce fut la dernière joie du serviteur de Dieu ici-bas. Tombé dangereusement malade, on l'obligea à se laisser conduire à Spolète, mais il y rendit son âme à Dieu, le 2 avril 1815.

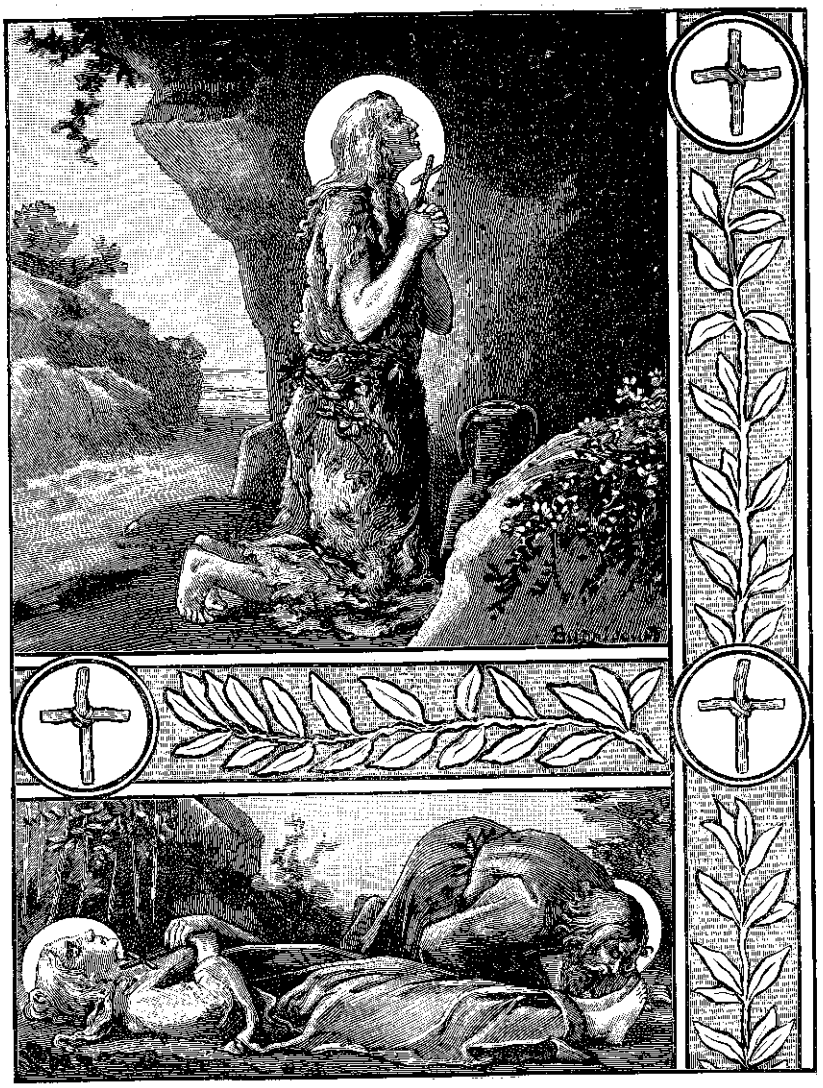
Il était dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, et la soixante-quatrième de sa vie religieuse.

De nombreux miracles se sont opérés depuis par son intercession et notre Saint-Père le Pape Léon XIII l'a déclaré bienheureux, le 12 mars 1893.

Le Bienheureux Léopold a vu le commencement des persécutions actuelles contre l'Eglise, puisse-t-il nous obtenir la grâce de soutenir courageusement comme lui le bon combat de la vérité et des vertus chrétiennes au milieu des difficultés de notre temps.

SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE, PÉNITENTE

Fête le 2 avril.



La pénitente en prière. — L'abbé Zozime découvre son cadavre.

RENCONTRE DE ZOZIME ET DE MARIE

Au commencement du v^e^ siècle vivait, dans un monastère de la Palestine, un saint moine nommé Zozime. Il menait une vie de prière et de grande austérité. A la fin, il en conçut même un peu d'orgueil. « Qui sait, se disait-il quelquefois, s'il y a sur la terre un moine qui m'égale en sagesse et en vertu! ». « O Zozime, lui dit un jour une voix, tu es un bon religieux, mais tu es loin d'être parfait. Va du côté du Jourdain : tu ne tarderas pas à reconnaître la vérité de ces paroles. » Zozime y alla et trouva une communauté de religieux d'une ferveur vraiment extraordinaire. Il n'était pas à la fin de ses étonnements. Ces moines avaient coutume de passer le saint temps du Carême dans un désert, situé au delà du Jourdain, pour s'y appliquer plus parfaitement à la pénitence et à la méditation des souffrances de Jésus-Christ. Ils n'en revenaient que le dimanche des Rameaux. Zozime imita leur conduite.

Il habitait ce désert depuis trois semaines et s'y était enfoncé bien avant lorsqu'un jour, vers midi, pendant qu'il se livrait à l'oraison, il aperçoit, de loin, comme une forme humaine qui marche devant lui. Effrayé et craignant un artifice du démon, le solitaire se munit du signe de la croix. Il regarde alors plus attentivement : plus de doute, c'est bien un être humain qu'il a devant les yeux. Le vieillard distingue nettement sa peau noircie par les ardeurs du soleil et ses cheveux blancs comme la laine qui tombent

jusqu'aux épaules. A cette vue, Zozime conçoit un ardent désir de parler à cet inconnu. N'est-ce pas un vieil anachorète, un des saints dont les vertus cachées au monde ravissent en ce désert Dieu et les anges! Il court donc après lui, dans l'espoir d'apprendre des choses merveilleuses.

Mais l'inconnu l'a remarqué et fuit vers l'intérieur du désert. Zozime, poussé par sa pieuse curiosité, oublie un instant son grand âge; il se précipite avec ardeur sur ses traces. Bientôt il va l'atteindre. « Pourquoi me fuyez-vous ainsi, serviteur de Dieu, dit-il en gémissant? Oh! attendez, qui que vous soyez; je vous en prie, par celui dont l'amour vous a conduit dans ce désert, par la récompense que vous a méritée une si grande pénitence. Attendez un infirme et indigne vieillard et donnez-lui, avec vos prières, votre paternelle bénédiction. »

A cette parole le fugitif s'arrêta et lui répondit : « Abbé Zozime, pardonnez-moi, par le Seigneur : je suis une pauvre femme qui n'ose paraître en votre présence. Jetez-moi votre manteau, afin que je puisse avec plus de décence venir à vous et recevoir votre bénédiction. » Zozime, surpris d'entendre son nom sortir des lèvres d'une personne qui ne l'a jamais vu, comprend qu'elle ne peut tenir cette connaissance que du Saint-Esprit : il obéit à sa demande et lui jette son manteau.

Cette femme s'en étant enveloppée dit en pleurant au vieillard : « Père Zozime, que voulez-vous de cette pécheresse que vous poursuivez de la sorte? — Je vous demande, dit-il, votre bénédiction. — Mais il est bien plus à propos, répondit-elle, que vous me la donniez vous-même, vous qui êtes prêtre, qui montez depuis si longtemps à l'autel, qui offrez si souvent le Saint Sacrifice. » A ces mots, Zozime demeure surpris. Les paroles de l'inconnue le fortifient dans la pensée que cette rencontre est un effet de la bonté divine. Enfin, le cœur profondément ému, il répond : « O ma sœur, je vois bien que vous êtes une grande servante du Seigneur; j'avoue que j'ai l'avantage sur vous par le caractère de la prêtrise : mais vous me devancez en mérites devant Dieu, puisqu'il vous a découvert qui je suis et qu'il m'a caché qui vous êtes : je vous prie donc de me vouloir consoler par votre bénédiction. » Alors, cédant à ses instances : « Béni soit Dieu, dit-elle, le Seigneur du ciel et de la terre, qui veille avec tant de sollicitude au salut des âmes! — Ainsi soit-il », répond Zozime, et tous les deux se relèvent.

« Où en est maintenant la chrétienté, mon Père? Que font les rois? Comment l'Eglise est-elle gouvernée? — Grâce à vos prières, ma sœur, le monde chrétien vit en paix. Priez toujours pour lui; priez aussi pour moi, misérable pécheur. — Ce serait à vous à le faire, prêtre du Seigneur; cependant sur votre ordre j'obéirai. » Alors elle se tourne vers l'Orient, lève les yeux et les bras au ciel, et entre en prière. A peine remue-t-elle les lèvres. Soudain, elle est ravie en extase et soulevée en l'air à la hauteur d'une coudée. Zozime, effrayé, croit de nouveau qu'il a affaire à un fantôme, à un mauvais esprit. Mais la Sainte, son oraison achevée, le rassure par ces paroles : « Soyez sans inquiétude, Zozime, je ne suis pas un fantôme, mais une pauvre femme faite de poussière et de cendres. » Ce disant, elle traça le signe de la croix sur son front, sur ses yeux, sur ses lèvres et sur son cœur.

Alors Zozime, au comble de l'admiration, la prie au nom de Jésus-Christ de lui faire le récit de toute sa vie. Après beaucoup d'hésitation, elle commence en ces termes :

JEUNESSE DE MARIE : SES DÉSORDRES

« Je suis née en Egypte. Jusqu'à l'âge de douze ans, je vécus avec mes parents, mais ensuite, dédaignant leur affection, j'allai chercher fortune dans la ville d'Alexandrie. Je n'y restai pas longtemps sans tomber dans les plus affreux désordres. Peu à peu, je descendis jusqu'au dernier degré du vice. Je me plongeai à plaisir dans la boue la plus infecte. La volupté fut mon unique soin et mon unique loi.

ELLE SE REND A JÉRUSALEM

» Un jour (c'était pendant l'été), je vois accourir au port une foule d'Egyptiens et de Lybiens. J'interroge le premier venu et lui demande où va tout ce monde. « A Jérusalem, me répond-il, » pour y célébrer l'Exaltation de la Sainte Croix » dont la fête aura lieu dans quelques jours. » Alors une pensée subite et satanique s'empare de moi : celle de m'y rendre moi-même, de commettre et de faire commettre le plus de mal possible, soit pendant la traversée, soit dans la Ville Sainte. Pardonnez-moi, mon Père, ces horribles aveux; je tremble en les faisant; il me semble que je souille votre vénérable personne et l'air que nous respirons. — Continuez, ma sœur, reprit Zozime, je vous en supplie par le Seigneur. — Je jetai donc la quenouille, que je portais ordinairement avec moi, et je courus au vaisseau. Comme je l'avais prévu, je trouvai moyen de me faire recevoir parmi les passagers, bien que je n'eusse aucun argent. On paya pour moi. Hélas! à combien d'âmes je donnai la mort pendant cette fatale traversée. Non, je ne sais pas comment la mer, indignée de mes débordements, ne s'ouvrit pas pour m'engloutir. Arrivée à Jérusalem, je continuai la même vie scandaleuse, rôdant comme un vil démon qui cherche toujours une nouvelle proie à dévorer.

CONVERSION DE MARIE

» Cependant, le jour de la fête de la Sainte Croix était arrivé. Le matin, je me mis à parcourir la ville, suivant ma coutume, mais personne ne semblait me remarquer; tout le monde se dirigeait vers l'église pour voir et révérer ce bois adorable, instrument de notre salut. Je résolus alors de faire comme les autres et, me glissant à travers la foule compacte, je pénétrai d'abord dans le vestibule, puis j'arrivai sur le seuil de l'édifice. A mon grand étonnement, tandis que mes voisins de droite et de gauche entrent sans difficulté, il m'est impossible de passer plus avant. Une force invincible m'empêche de pénétrer dans l'église. Ne sachant à quoi attribuer un phénomène si extraordinaire, je reviens sur mes pas; plusieurs fois je recommence ma tentative, mais, vains efforts, une main mystérieure m'arrête sur le seuil. Alors, triste et fatiguée, je me retire à l'écart, dans un coin du vestibule, me demandant sérieusement pour quelle cause, seule parmi des milliers de personnes, je suis privée du bonheur de voir la vraie Croix. Bientôt j'entends une voix intérieure qui me dit : « N'en cherche point d'autre que ta mauvaise conduite. » Alors je commence à pleurer, à me lamenter, à me frapper la poitrine, à avoir horreur de moi-même. En ce moment, levant les yeux, j'aper-

cois, en face de moi, une image de la Sainte Vierge. Je la regarde longuement : un changement subit se produit dans mon cœur, et je m'écrie en pleurant : « Ô Vierge, Mère de Dieu, je ne suis pas digne de contempler votre image. Vous devez avoir en horreur une créature aussi souillée que moi, car vous avez toujours été très pure et très chaste, et moi je ne suis qu'un égout d'impureté. Souvenez-vous, ô bonne Vierge, que votre Fils s'est fait homme et a subi la mort pour le salut des pauvres pécheurs. Venez à mon secours, obtenez-moi la faveur d'entrer dans l'église et d'y voir le bois sacré où Jésus, votre Fils et mon Dieu, a versé tout son sang pour me racheter. Accordez-moi cela, ô Vierge, et je vous promets de changer complètement de vie, de renoncer à mes honteux plaisirs, de dire adieu au monde et d'aller faire pénitence dans l'endroit que vous m'indiquerez. » Alors je tente à nouveau de pénétrer dans l'église et cette fois j'y parviens sans la moindre difficulté. Mes yeux contemplent le bois de la vraie Croix, se rassasient de ce spectacle béni. Pendant ce temps, mon âme voit, à la lumière de la grâce, la miséricordieuse bonté de Dieu pour les pécheurs. Je reste longtemps prosternée sur le pavé du temple, puis je reviens auprès de celle qui a bien voulu se faire ma médiatrice. Je la remercie avec effusion et je lui demande ce qu'elle désire de moi. Alors j'entends, comme dans le lointain, une voix qui me dit : « Passe le » Jourdain et tu trouveras la paix. »

» Je prends pour moi cette invitation et, de mes yeux remplis de larmes, je salue une dernière fois la Vierge, en lui disant : « Mère, ne m'abandonnez pas. »

ELLE SE RETIRE AU DÉSERT

» Sortie du vestibule, j'allais d'un bon pas, droit devant moi, lorsque je rencontrai un homme qui me dit : « Reçois, Marie, ces trois pièces de » monnaie ». Je les acceptai avec reconnaissance et le priai de m'indiquer la route du Jourdain. Puis j'achetai trois pains pour provision de voyage et pris la direction du fleuve. Après beaucoup de détours, j'arrivai enfin à l'église de Saint-Jean-Baptiste bâtie près du Jourdain. Après avoir lavé mes mains et mon visage dans l'onde sacrée, sanctifiée par le baptême du Sauveur, j'entrai dans l'église où je reçus les sacrements de la réconciliation et de la vie. Puis je mangeai la moitié d'un pain, je bus de l'eau du Jourdain et je m'endormis sur la terre nue. Au matin, trouvant une petite barque auprès du rivage, je passai de l'autre côté du fleuve. Je priai derechef ma divine conductrice de guider mes pas incertains. Enfin, j'arrivai dans ce désert où j'ai vécu depuis.

— Combien de temps y avez-vous passé, ma sœur, demanda Zozime ? — Quarante-sept ans, si je ne me trompe. — Et comment avez-vous fait pour vivre ? — Je me suis nourrie des herbes du désert et surtout de la parole de Dieu. Mes habits s'étant usés j'eus beaucoup à souffrir, l'été, des ardeurs du soleil, et l'hiver des rigueurs du froid. — Vous avez dû, sans doute, soutenir bien des combats intérieurs pour mener si longtemps cette vie austère ? — Oui, répondit-elle ; je tremble à la seule pensée des assauts que m'ont livrés la chair et le démon et des dangers qu'ils m'ont fait courir. Etais-je occupée à prendre un peu de nourriture, je ne pouvais m'empêcher de songer aux mets délicats que je goûtais jadis en Egypte. La pensée d'avoir échangé tout cela contre des herbes fastidieuses et de l'eau insipide, que je n'avais même pas toujours, me poursuivait constamment. Mais ces tentations n'étaient rien en comparaison de celles qu'excitait dans mon cœur mon imagination ardente, enfiévrée par le souvenir de mes anciens désordres. Le démon et la passion me criaient à l'envi de retourner à mes égarements. Alors, tremblant de faillir, je pleurais, je me jetais à genoux, je me frappais la poitrine et, me transportant en esprit devant l'image de la Vierge où j'avais pris des engagements si solennels, je conjurais cette bonne Mère de ne pas m'abandonner dans des conjonctures si périlleuses pour le salut de mon âme. J'éprouvais tôt ou tard l'effet de sa protection ; souvent même je me vis environnée d'une lumière éclatante qui répandait en moi une paix toute céleste.

» Ces épreuves durèrent dix-sept ans. En revanche, depuis ce temps, je jouis de la plus suave tranquillité. Gloire en revienne à la Vierge Marie, ma protectrice et mon soutien ! »

Tel est, un peu abrégé, le récit que fit la pécheresse pénitente. Comme elle avait cité çà et là des passages des psaumes, de Moïse et de Job, Zozime lui demanda si elle connaissait les autres livres de la Sainte Ecriture. A quoi elle répondit en souriant : « Depuis ma retraite dans ce désert, je n'avais vu visage humain avant de faire votre rencontre. Le peu que je sais des Saintes Lettres, ce n'est pas des hommes que je le tiens, mais de Dieu lui-même ». Ensuite, elle tomba aux pieds du vieillard et le conjura de la bénir et de prier pour elle. « Béni soit Dieu, dit le prêtre, qui fait des choses si grandes et si admirables.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, j'ai deux grâces à vous demander. D'abord, je vous supplie, par le Sauveur Jésus, de ne révéler à personne, tant que je vivrai, la confidence que je viens de vous faire. Ensuite, rentrez en paix dans votre monastère et, l'an prochain, vers la même époque, vous reviendrez me voir. Seulement ne sortez pas de votre résidence au commencement du Carême, comme vous avez coutume de le faire. D'ailleurs, le voudriez-vous, vous ne le pourrez pas. Mais, le soir du Jeudi-Saint, prenez dans un vase sacré le Corps et le Sang du Christ et apportez-les-moi. Je me trouverai à l'endroit où le Jourdain est le plus rapproché des habitations humaines. Vous direz à votre Père Abbé, Jean l'Higoumène, de veiller sur lui-même et sur sa communauté, parce qu'il s'y passe des choses répréhensibles. Encore une fois, priez pour moi. Adieu. »

Zozime baisa avec respect la terre qu'elle avait foulée de ses pieds, et tout baigné de larmes, pénétré des sentiments d'une véritable dévotion, il reprit le chemin de son monastère.

COMMUNION FERVENTE DE MARIE

Selon les désirs de la sainte pénitente, il garda le plus profond silence sur ce qu'il avait vu et appris : l'année suivante, tandis que les religieux se rendaient au désert pour le temps du Carême, la fièvre le retint dans son lit. Ainsi se vérifiait la prédiction de la pénitente, lui annonçant qu'il ne pourrait retourner dans la solitude à l'époque habituelle, lors même qu'il le voudrait.

Cependant, le mal disparut et, le Jeudi-Saint, Zozime se mit en devoir de tenir sa promesse. Il plaça respectueusement dans une petite coupe le Corps et le Sang du Sauveur, mit dans une corbeille des figues, quelques dattes et des

lentilles, puis, sur le soir, prit le chemin du Jourdain; n'y trouvant pas d'abord celle qu'il cherchait, il s'assit sur le bord du fleuve. La nuit était venue, mais, à la clarté des astres, le vieillard sondait du regard les profondeurs du désert : « Hélas ! se disait-il, peut-être mes péchés m'ont-ils rendu indigne de la revoir..... et puis, viendrait-elle, s'écria-t-il tout à coup, elle ne pourra jamais passer le fleuve sans barque ? »

Le bon Zozime était dans la désolation, lorsque soudain, il aperçoit, de l'autre côté, celle dont l'absence lui causait tant d'inquiétude. En quelques instants, elle arrive au bord du Jourdain. Elle fait le signe de la croix sur le fleuve et marche sur les eaux comme sur la terre ferme. A cette vue, Zozime se prosterne. Mais elle lui crie de se relever, parce qu'il est prêtre et qu'il porte un Dieu entre ses mains. Puis, arrivée auprès de lui, elle lui demande sa bénédiction. « Gloire à vous, mon Sauveur Jésus ! s'écrie le saint vieillard, vous m'avez fait comprendre, en me montrant votre fidèle servante, combien je suis encore loin de la perfection. »

Alors la Sainte ayant récité le symbole et l'Oraison du Seigneur, reçoit la divine Eucharistie avec une piété angélique. Ensuite elle lève les bras vers le ciel et dit, en empruntant les paroles du vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, laissez aller votre servante en paix, suivant la promesse que vous lui en avez faite, parce que mes yeux ont eu le bonheur de voir votre salut. »

« Mon Père, ajouta-t-elle en s'adressant à Zozime, j'ai une nouvelle grâce à vous demander. Rentrez dans votre monastère, sous la garde de Dieu et, l'an prochain, revenez. Vous me trouverez à l'endroit où vous m'avez rencontrée la première fois. — Je le ferai, répondit Zozime; à votre tour accordez-moi une faveur. Acceptez de ma main cette modeste collation. » et il lui montra le contenu de sa petite corbeille. Elle prit trois lentilles, et les porta à sa bouche disant que la grâce du Saint-Esprit était suffisante pour empêcher l'âme de mourir. « Priez pour moi, mon Père, dit-elle en terminant, et souvenez-vous toujours de ma misère. » Zozime se jeta à ses pieds, les baisa avec respect et lui recommanda de prier pour lui-même, comme aussi pour l'Eglise, l'empire et les pécheurs. Ensuite, elle se dirigea vers le fleuve, le franchit comme elle l'avait passé, marchant légèrement sur les eaux et bientôt disparut.

Cependant un nuage de tristesse vint assombrir soudain le front de Zozime : n'avait-il pas oublié, au milieu de ses émotions, de lui demander son nom? Il se promit bien de réparer cet oubli l'année suivante.

MARIE TROUVÉE MORTE, SA SÉPULTURE

En effet, un an après, le vieillard reprenait encore le chemin du désert et se dirigeait vers l'endroit que lui avait indiqué la Sainte. Ne la voyant nulle part, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, montrez-moi le trésor incomparable que vous cachez en ces lieux; montrez-moi, je vous en conjure, cet ange incarné dont le monde n'est pas digne. » Sur ces mots, il arriva à un accident de terrain qui ressemblait assez à un lit de rivière, et voilà que soudain, de l'autre côté, en face de lui, il aperçut la Sainte étendue sur le sol, les mains pieusement jointes sur sa poitrine.

Zozime approche et la trouve morte.

Il arrose ses pieds de larmes abondantes et récite sur elle des psaumes appropriés à la circonstance, ainsi que les prières des morts. Mais il n'ose toucher cette sainte dépouille et se demande, anxieux, s'il doit l'ensevelir. Tout à coup, il aperçoit ces paroles tracées sur le sable : « Ensevelissez en ce lieu, abbé Zozime, le corps de la pauvre Marie; rendez à la poussière ce qui n'est que poussière et priez toujours le Seigneur pour moi. J'ai quitté ce monde la nuit même du Vendredi-Saint, après avoir reçu le divin aliment de la Sainte Eucharistie. » Enfin Zozime connaissait le nom de la pécheresse pénitente : elle s'appelait *Marie*. Restait à accomplir la volonté du Seigneur touchant les précieuses reliques. Le vieillard se demandait comment il lui serait possible de creuser le sol en cet endroit sans le secours d'un instrument, quand, du désert, il vit venir à lui un lion. L'animal avait dépouillé sa férocité naturelle; il vint lécher les pieds de Marie et s'approcha du vieillard d'un air caressant. Puis il creusa le sol avec ses ongles et fit une fosse capable de contenir un corps humain. Zozime y déposa respectueusement le corps de la Sainte, qu'il recouvrit ensuite de terre.

Cela fait, le lion s'éloigna tranquillement, et le vieillard, triste et joyeux à la fois, rentra dans son monastère. Il raconta aux religieux les merveilles dont il avait été l'heureux témoin, merveilles qui parurent d'autant plus croyables que Jean l'Higoumène, supérieur de cette maison, y découvrit les désordres signalés par la Sainte.

Quant à Zozime, il vécut longtemps encore, car il atteignit presque sa centième année; et il pratiqua si bien les vertus héroïques dont Marie lui avait donné l'exemple qu'il devint à son tour un Saint. On célèbre sa fête le 4 avril.

SOURCES CONSULTÉES

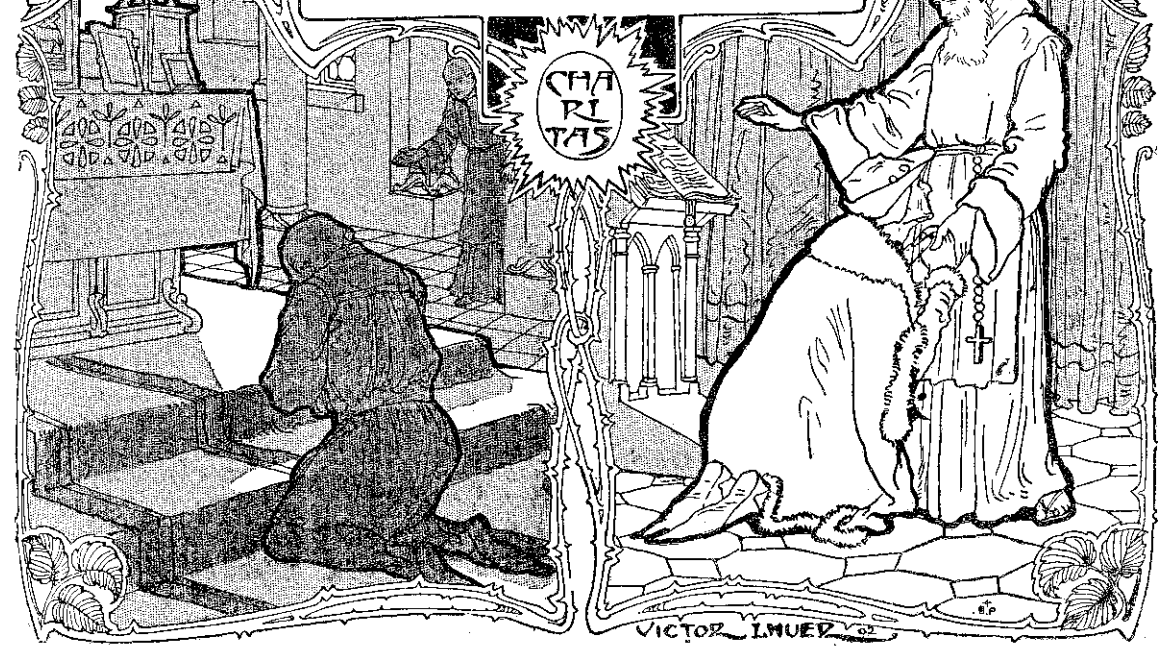
Bollandistes, *Acta Sanctorum*, les *Pères du Désert*, etc.

Quelques Souvenirs sur Saint François de Paule

SAINT FRANÇOIS DE PAULE PASSE MIRACULEUSEMENT LE DÉTROIT DE SICILE

Un des miracles les plus célèbres par lesquels Dieu attesta la sainteté de l'humble François de Paule fait le sujet de l'hymne de l'office des Laudes dans le bréviaire des Minimes, à la fête de leur saint fondateur.

« O François, y est-il dit, un matelot avare te refuse son navire; mais il ne peut t'arrêter. Tes



pieds nus marchent sur les vagues mobiles; un pauvre manteau te sert de barque, de cordages et de voiles; ton bâton de pèlerin y remplace l'ancre, les antennes et le mât.

» A ta rencontre, le nautonier s'arrête plein d'admiration; sur le rivage, le berger considère cette barque avec stupeur; la terre et l'onde s'étonnent à l'aspect de ce vaisseau inconnu.

» Admirable navire! En vit-on jamais de plus illustre, de plus précieux et chargé d'un plus grand trésor?

» Du fond de l'abîme, les poissons accourent en foule et applaudissent au vainqueur de la mer; ils viennent baiser tes pieds, ô divin dompteur des ondes, puissant maître des eaux! Regarde : jetés au milieu des flots du siècle, nous allons être submergés; tends-nous une main secourable. »

C'était en 1464, le bruit des miracles qu'opérait en Calabre François de Paule s'était répandu dans la Sicile. Des députations lui furent envoyées pour le prier de venir établir des colonies de son ordre dans plusieurs villes de cette contrée. Il y vint lui-même accompagné de deux de ses disciples, Paul de Paterne et Jean de Saint-Lucide.

Arrivé au port où il espérait trouver une embarcation, François demande à être admis dans une chaloupe qui était en partance. Il n'a ni or ni argent, dit-il, mais il prie qu'on le reçoive « par charité ».

Trop intéressé, le nautonier lui refuse le passage et il l'injurie. Alors le Saint lève les yeux au ciel, et exhorte ses frères à avoir confiance en Celui qui fraya jadis une route à son peuple à travers les flots de la mer Rouge. Puis, étendant son manteau sur les vagues, il se place dessus et dit à ses compagnons : « Suivez-moi, ne craignez rien. »

Sur cette barque inusitée, François, avec ses deux religieux, franchit heureusement le redoutable détroit de Messine et aborde sans encombre au rivage.

Le bruit de ce merveilleux prodige se répandit bien vite; les foules accoururent auprès du Saint pour le voir et pour l'entendre, et sa parole, confirmée par les miracles, produisit un grand nombre de conversions.

LE MATELOT INCONSOLABLE

Cinquante-cinq ans plus tard, Léon X canonisait François de Paule, et cette canonisation était dans le royaume de Naples l'objet d'une grande joie et de fêtes multipliées.

Or, au couvent des Minimes de Milazzo, en Sicile, un vieillard venait chaque jour prier dans la chapelle dédiée à saint François. Prosterné sur les dalles devant l'autel, il répandait d'abondantes larmes, se frappait la poitrine avec de grands gémissements, et faisait entendre de profonds soupirs.

Emu de compassion, à la vue d'une aussi amère douleur, un religieux du couvent le prit à part et lui demanda le motif de son chagrin et de ses larmes.

Le pauvre marin répondit en sanglotant :

« Hélas! mon Père, c'est moi qui, dans ma jeunesse, ai refusé d'admettre sur ma barque le bienheureux François quand il voulait passer en Sicile. »

C'était pour obtenir son pardon qu'il venait chaque jour prier et gémir devant l'image du serviteur de Dieu.

Le religieux le consola et lui dit d'avoir confiance au grand thaumaturge; puis, appelant les Frères du monastère, il leur raconta ce qu'il venait d'apprendre.

Tous à l'envi voulurent voir et interroger le pèlerin pénitent; le récit de cet homme vola bientôt de bouche en bouche. Ce n'était point qu'il s'agît d'un prodige inconnu, mais on était heureux d'entendre confirmer la tradition de ce grand miracle par un des rares témoins de cette merveille, par celui-là même qui en avait été l'occasion.

Ce batelier se nommait Pierre Colosse; longtemps il pleura son péché, et se reprocha toute sa vie sa dureté à l'égard du Saint.

Depuis ce merveilleux passage, le golfe de Charybde et le rocher de Scylla sont devenus, dit-on, moins funestes aux navigateurs.

Ce couvent de Milazzo, le premier établi dans l'île, devint la pépinière de nombreux monastères dont se couvrirent les provinces de Messine et de Palerme. On voit encore au-dessus du portail de l'église deux pierres énormes que François de Paule y transporta sans aucun aide, et un puits salé, dont il corrigea momentanément l'amertume.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE EN FRANCE

Ce fut le roi Louis XI qui fit venir en France le pieux ermite de la Calabre. Il fallut un ordre du Pape pour le décider à entreprendre ce voyage.

Dans chaque ville où il passait, c'était un continuel triomphe; à Naples, il fut reçu comme un légat du Saint-Siège; à Rome, comme un ange du ciel; en France, comme l'envoyé de Dieu.

Partout on s'empressait sur ses pas, et presque toujours, la foi populaire était récompensée par des miracles.

La ville de Bormes en Provence était désolée de la peste; il y entra, et tous les malades furent guéris.

Sur sa route, avant d'arriver à Lyon, traversant une bourgade bâtie sur une terre aride où les habitants souffraient du manque d'eau, il fit jaillir une source abondante en frappant le sol avec son bâton; ce bourg, selon toute apparence, devait être non loin du Rhône, dans l'ancien diocèse de Vienne.

Le dauphin qui fut depuis Charles VIII vint à Amboise recevoir l'homme de Dieu pour le conduire au château de Plessis-lès-Tours.

François fut accueilli avec autant d'honneur et de respect, dit Comines, que si c'eût été le Pape lui-même.

Le monarque se jeta devant lui à deux genoux, le conjurant de prolonger sa vie.

Le Saint lui répondit :

« Grand prince, la vie des rois a des bornes comme celle des autres hommes; vous me demandez une plus longue vie, mais Dieu m'envoie vers vous pour vous préparer à une sainte mort. »

Le roi, que cette seule pensée de mourir avait jusq u'alors révolté, écouta ces paroles avec une étonnante soumission.

Il fit loger le Saint dans un appartement du château afin de pouvoir l'entretenir plus souvent; enfin, parfaitement résigné aux ordres du Seigneur, Louis mourut entre les bras de François le 4 août 1483, après lui avoir recommandé ses trois enfants et le repos de son âme.

Le jeune roi Charles VIII honora le Saint encore plus que ne l'avait fait son père. Il lui fit tenir le dauphin son fils sur les fonts du baptême, et voulut qu'il lui donnât le nom de François. Par son ordre, un couvent fut bâti dans le parc du Plessis, et un autre à Amboise, à l'endroit même où il l'avait reçu n'étant alors que dauphin.

Ce prince ne s'en tint pas là; dans son séjour à Rome, où il fut proclamé empereur de Constantinople par le pape Alexandre VI, en 1495, il fonda sur le Pincio un couvent de Minimes pour la nation française (1).

On attribue aux prières de saint François de Paule deux victoires remportées par nos armées; l'une à Saint-Aubin, l'autre en Italie, à la fameuse journée de Fornoue.

C'est encore à lui que la France est redevable de la réunion de la Bretagne par le mariage du roi Charles avec Anne, dernière duchesse et héritière de cette illustre province, mariage pour lequel François de Paule fut employé avec tant de succès.

Louis XII voulut encore enchérir sur ses prédécesseurs à l'égard du Saint; il combla d'honneurs et de bienfaits le serviteur de Dieu, ses disciples et même ses parents.

André d'Alesso, neveu de saint François de Paule, était venu en France avec son oncle. Il fut la tige des familles d'Alesso, de Chaillou, d'Eaubonne, d'Ormesson, de Léseau, de Courcelles, de Coste, etc., qui se glorifient de leur parenté avec saint François de Paule.

FRANÇOIS MEURT LE VENDREDI-SAINT

Retiré au Plessis, le Saint, intérieurement averti de sa fin prochaine, s'y prépara avec un renouvellement extraordinaire de ferveur. Les trois derniers mois de sa vie furent passés dans la solitude la plus absolue; il ne voulait plus avoir de communication avec les hommes afin d'être tout à Dieu.

Saisi de la fièvre le dimanche des Rameaux, il assembla ses religieux le Jeudi-Saint dans la sacristie, tint chapitre avec eux, se confessa et reçut la Sainte Eucharistie, nu-pieds et la corde au cou, selon l'usage de son Ordre. Puis, fortifié par l'Extrême-Onction et les prières des agonisants, il s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le Vendredi-Saint, à 3 heures, 2 avril 1507.

Ses dernières paroles furent une prière :

« Mon Père, dit-il, je remets mon âme entre vos mains. O aimable Jésus, bon Pasteur, conservez les justes, pardonnez aux pécheurs, ayez pitié des fidèles défunts, et soyez favorable à votre serviteur très indigne ! »

Son corps fut déposé dans une chapelle de l'église du Plessis; les huguenots le brûlèrent en 1562 avec le bois d'un grand Christ. On put toutefois sauver du feu quelques-uns de ses ossements.

GUÉRISON DE Mme CLAUDE DE FRANCE

A peine fermé, le tombeau de saint François de Paule devint glorieux, et, de toute part, en France, en Espagne, en Italie, on ne parlait que des miracles opérés par l'illustre thaumaturge.

En ce temps-là, le roi Louis XII et Anne de Bretagne avaient une fille d'une dizaine d'années, Claude de France, plus tard la reine Claude, femme de François Ier.

La reine sa mère résidait alors en Dauphiné au château de Montbonnot pendant que le roi était en Italie pour réprimer la révolte des Génois.

A cette époque, Claude fut atteinte d'une fièvre violente qui mit sa vie en danger. Les médecins avaient perdu tout espoir de sauver les jours de la jeune princesse.

L'évêque de Grenoble, Laurent Alleman, apprend cette triste nouvelle et vient offrir à la reine, dans cette épreuve bien cruelle pour le cœur d'une mère, les consolations de la foi.

Il y avait trois semaines que saint François de Paule était mort. L'évêque, plein de vénération pour le Saint à qui il devait la guérison de deux de ses neveux, engagea Anne de Bretagne à recommander sa fille à l'intercession du pieux ermite.

La reine écouta cet avis salutaire et fit vœu de travailler de tout son pouvoir à obtenir la canonisation de saint François si sa chère enfant revenait à la santé.

Quelques jours après, un courrier apportait au château de Montbonnot la nouvelle de la guérison inespérée de Mme Claude de France. On fit le rapprochement des circonstances, et il se trouva que la jeune princesse avait été guérie à l'instant même où sa mère avait prononcé son vœu.

Anne ne fut point infidèle à sa promesse; elle écrivit au pape Jules II pour le prier de faire instruire la cause du serviteur de Dieu. Robert Guibé, évêque de Nantes et cardinal, fut chargé par elle de poursuivre auprès du Souverain Pontife cette affaire qui lui tenait tant à cœur.

Plus tard, François Ier joignit ses démarches à celles qu'avait faites Anne de Bretagne et à

(1) La *Trinité des Monts*. Il appartient actuellement aux Dames du Sacré-Cœur. L'église est titre cardinalice donné ordinairement à un prélat français. On y vénère la Vierge miraculeuse appelée *Mater admirabilis*.

celles de Claude de France, la nouvelle reine.

Cette canonisation, hâtée par ces demandes et celles des princes de Naples, fut publiée par Léon X, le 1er mai 1519.

QU'EST DEVENU LE MANTEAU MIRACULEUX ?

L'un des commissaires chargés d'instruire la cause de François de Paule était Laurent Alleman, évêque de Grenoble.

Dans une lettre qu'il écrivait au Pape en 1516, lettre insérée au procès de canonisation, il relatait la maladie et la guérison de Claude de France. Puis il ajoutait :

« Je tiens aussi faire savoir à Votre Sainteté que le bienheureux François, me découvrant les secrets de ma propre conscience, m'a révélé des choses que personne, excepté Dieu et moi, ne pouvait connaître. J'ai été témoin de sa vie innocente et de l'intégrité de ses mœurs; les cierges bénits par lui opéraient d'innombrables miracles. »

Ce prélat était un bienfaiteur insigne de l'Ordre des Minimes; il avait fondé deux couvents pour ces religieux, l'un près Grenoble, et l'autre à Toulouse, où il était abbé de Saint-Sernin.

En reconnaissance, les Minimes donnèrent à l'ami de leur saint Patriarche le manteau qui avait recouvert les épaules de François durant des années, le même, assure-t-on, qui lui avait jadis servi de barque.

Manteau bien pauvre par sa grossière étoffe et par ses ravaudages dont les traces sont encore visibles, mais vénérable et précieux par les prodiges dont il a été l'instrument !

Jusqu'à la Révolution, cette relique fut conservée chez les Minimes de la Plaine, près Grenoble; là était inhumé le chevalier Bayard, neveu du prélat fondateur.

Sauvé à cette époque par l'abbé Couvat du Terrail, qui se disait de la famille du chevalier sans peur et sans reproche, ce manteau fut déposé dans une autre église que les Minimes avaient dans l'intérieur de Grenoble, et qui sert aujourd'hui au Séminaire diocésain.

SAINT FRANÇOIS DE SALES VÉNÈRE LE MANTEAU DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE

Pendant le Carême qu'il prêchait à Grenoble en 1617, le pieux évêque de Genève se rendit, le 2 avril, au couvent des Minimes pour célébrer la fête de saint François de Paule, son patron. Il demanda au prieur de ce monastère des lettres d'affiliation à l'Ordre, et en reçut le cordon avec respect et simplicité.

Puis, comme on avait, ce jour-là, exposé le manteau de saint François, il voulut vénérer cette relique insigne. Pendant qu'il était en prière, le peuple, avide de voir la relique de plus près, et aussi de le voir lui-même, se pressa en foule autour de lui, marchant sur sa soutane, et le poussant avec une familiarité indiscrète.

Au milieu de ce tumulte, telles furent la paix et la sérénité du saint prélat qu'il ne fit pas le moindre mouvement d'impatience.

Au sortir de l'église, les religieux, ravis d'admiration et édifiés, lui firent des excuses. « Eh ! dit-il, ne faut-il pas que chacun contente sa dévotion ? Je n'ai guère pris garde à ceux qui étaient autour de moi ; je n'ai pensé qu'à saint François de Paule qui me donnait lui-même son lien et sa filiation et m'obligeait à considérer tous les Minimes comme mes frères. »

Depuis ce jour, il aimait à s'appeler Minime, mot qui veut dire le plus petit de tous, et son humilité lui faisait trouver un grand plaisir dans ce nom.

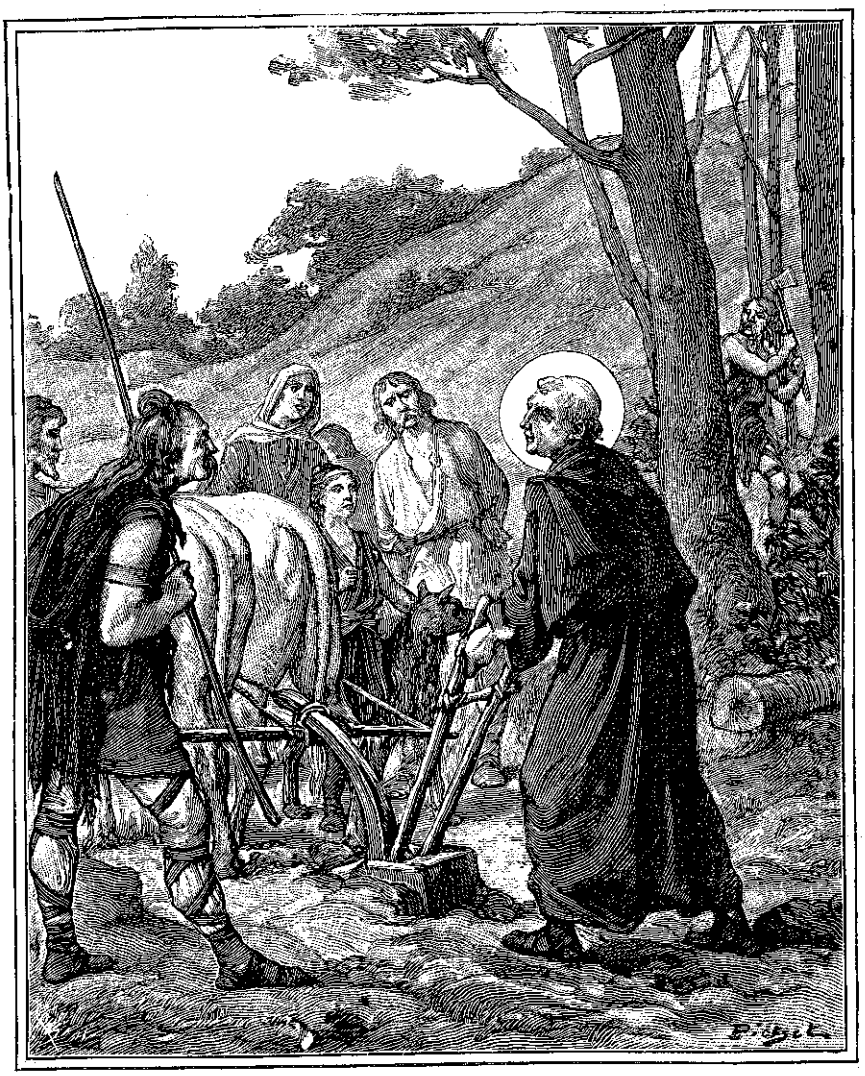
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, 2a aprilis. — *Vies des Saints* par CROIZET, GIRY, GODESCARD. — *Le continuateur de l'Histoire de Fleury*. — Le P. DE COSTE, Mgr DABERT (évêque de Périgueux), *Vie de saint François de Paule*. — GUY ALLARD, *Dictionnaire du Dauphiné*. — HAMON, *Histoire de saint François de Sales*. — Abbé SERVONNET (archevêque de Bourges), *Saint François de Sales à Grenoble*. — *Semaine religieuse de Grenoble*, 8e année, etc.

E. V.

SAINT NIZIER, ÉVÊQUE DE LYON

Fête le 2 avril.



Saint Nizier, évêque, pousse la sollicitude envers ses diocésains jusqu'à « ensemencer leurs terres et cultiver leurs vignes », dit Grégoire de Tours.

ÉPISCOPAT PRÉDIT

Saint Nizier, un des grands évêques de Lyon, vécut au VIe siècle.

Vingt ans après sa mort, il eut un biographe dans la personne d'un clerc anonyme, qui, sur l'ordre de l'évêque Etherius, deuxième successeur de saint Nizier, écrivit son éloge ou mieux sa *légende* liturgique : travail incomplet auquel bientôt saint Grégoire de Tours, le célèbre historien des Gaules, petit-neveu du saint, eut à cœur d'ajouter de nombreux détails.

Édifions-nous à son récit, trop court peut-être, au gré de notre curiosité, mais du moins digne de toute créance. Contemporain, parent, disciple de saint Nizier, témoin de sa vie privée comme de son administration épiscopale, Grégoire de Tours était mieux que tout autre à même de nous faire connaître la sainteté de son bienheureux oncle.

Nizier naquit vers 513 ou 514, au diocèse de Chalon-sur-Saône, d'une illustre famille gallo-romaine. Florentius son père, était *sénateur*, magistrat de quelque curie ou, si l'on préfère, de quelque *conseil municipal* important d'alors.

Un fait nous indique l'estime en laquelle le tenaient ses concitoyens.

Au moment de la naissance de son troisième enfant, de celui qui devait être saint Nizier, le clergé et le peuple de Genève, privés de pasteur par la mort de leur évêque, réclamaient Florentius pour le faire monter sur le siège épiscopal.

Ce n'était pas la première fois qu'un laïque, même engagé dans les liens du mariage et père de famille, mais dont on appréciait le zèle et la pureté de foi, était appelé à l'épiscopat. La discipline de l'Eglise prévoyait le cas de cette élévation improvisée et en réglait les conditions : le nouvel évêque ne devait plus voir dans son épouse qu'une sœur et la traiter comme telle. Avant tout, il lui fallait obtenir sa pleine adhésion à la séparation.

C'est pourquoi, dit Grégoire de Tours, Florentius revint de Genève en sa demeure de Bourgogne.

Voici, dans tout son charme, la scène qui se passa alors entre Florentius et Artémia, les parents de saint Nizier :

« A la première ouverture que lui fit Florentius de son élection à l'évêché de Genève, Artémia se récria vivement et lui dit avec l'accent d'une tendresse toute conjugale : « Epoux très cher, je » vous en conjure, laissez là cette affaire ; n'allez » point poursuivre l'épiscopat de cette ville ». Puis, cédant à une inspiration prophétique, elle ajouta : « Car j'ai conçu de vous et je porte dans » mon sein un enfant qui sera un jour évêque. »

Florentius fut touché de ces paroles, il y reconnut l'expression de la volonté divine et il s'inclina. Il cessa donc de donner suite à sa nomination à l'évêché de Genève, pour se consacrer uniquement à ses devoirs d'époux et de père. »

L'enfant auquel sa mère prédisait de si hautes destinées fut appelé au baptême *Nicet* ou *Nizier*, mot d'origine grecque qui signifie *vainqueur* : « Il devait plus tard triompher du monde », remarque son petit-neveu.

PREMIÈRE ÉDUCATION
PUSTULE GUÉRIE PAR SAINT MARTIN

La pieuse Artémia se garda bien de confier à une nourrice mercenaire son nouveau-né. Elle l'allaita, elle l'éleva « avec un dévouement sans égal ». Nizier grandit sous le regard maternel et de bonne heure fut formé à la piété et à la vertu.

Son père eut peu de part dans l'œuvre de son éducation, car il fut bientôt ravi à l'affection des siens. Ce fut Artémia qui choisit avec soin les maîtres de Nizier et qui les « chargea de l'initier aux lettres ecclésiastiques ».

Nizier n'avait pas achevé le cours de ses études qu'il se fit couper la chevelure, à la façon des clercs. La tonsure pour les lévites existait déjà à cette époque. Grégoire de Tours en rapporte même l'institution à saint Pierre, qui aurait adopté ce symbole en signe d'humilité : les esclaves seuls avaient la tête rasée.

Entre temps, Nizier ne dédaignait pas de se mettre au rang des serviteurs de sa maison et de prendre part avec eux à d'humbles travaux manuels. L'étudiant ne croyait pas s'abaisser en agissant de la sorte, et, plus tard, lorsqu'il sera devenu évêque, gardant cette même simplicité, il sera à même d'apprendre à ses familiers et aux ouvriers de ses domaines l'art de cultiver la vigne ou d'entretenir une ferme modèle.

Fils bien né, saint Nizier faisait par sa soumission la joie de sa mère et, même quand il fut prêtre, il continua de se montrer obéissant vis-à-vis d'elle « comme un simple serviteur de la maison ».

Un jour seulement, il fut pour elle, mais bien malgré lui, un sujet d'alarmes.

Il survint à Nizier en plein visage une *pustule*, sans doute quelque piqûre charbonneuse. Le virus envahit si rapidement les veines de l'adolescent, qu'il fut bientôt à toute extrémité. Dans sa douleur, sa mère ne cessait d'invoquer les saints du ciel. Elle s'adressait surtout à saint Martin, elle conjurait le grand thaumaturge des Gaules de sauver son fils.

Nizier demeura deux jours étendu sur son lit, sans voix, sans aucun signe qui pût laisser quelque espoir de guérison. Artémia entrevoyait avec effroi le moment où il lui faudrait songer aux apprêts des funérailles. L'épreuve dura deux longues journées.

Cependant, le soir du second jour, le moribond ouvre les yeux et s'écrie : « Où est donc ma mère ? »

A ce cri, Artémia accourt : « Me voici, dit-elle, que désirez-vous, mon fils ? »

Et Nizier : « Ma mère, soyez sans crainte. Le bienheureux Martin a fait sur moi le signe de la croix et m'a ordonné de me lever sain et sauf. »

Cela dit, le malade se lève parfaitement guéri.

Une cicatrice demeura sur le visage du saint, comme pour attester la réalité de cette guérison miraculeuse.

L'ONCLE ET LE NEVEU

Nizier devint prêtre.

Si l'on tient compte de l'âge requis alors par les lois canoniques, vingt-cinq ans pour le diaconat, trente ans pour la prêtrise, ce dût être vers l'an 544 qu'il reçut l'onction sainte. L'évêque consécrateur était celui de Chalon-sur-Saône, saint Agricol, qui garda son siège pendant quarante-huit ans.

Nous connaissons peu les actes de saint Nizier dans l'intervalle de son sacerdoce et de son élévation à l'épiscopat.

Nous savons seulement qu'il donnait ses soins à de jeunes lecteurs qu'il initiait à la connaissance des Saintes-Ecritures et aux usages de la liturgie. Probablement tenait-il école, et pendant plusieurs années, Grégoire de Tours fut de ses élèves.

L'enfant n'avait que huit ans quand il vit pour la première fois son grand-oncle. Il arrivait de la ville d'Arverne (Clermont) où ses parents séjournaient de temps en temps dans un de leurs domaines. Un biographe, autre que saint Grégoire, rapporte à ce propos le trait suivant que nous reproduisons dans sa naïveté.

Fatigué du voyage, le petit Grégoire reposait, étendu sur son lit. Nizier s'approche de lui, le contemple d'un air heureux, puis le prend entre ses bras et le presse sur son cœur avec une tendresse toute paternelle, « car, dit le biographe, Nicétius découvrait je ne sais quoi de céleste dans cet enfant et il se disait qu'il l'aurait un jour à ses côtés dans les splendeurs du Paradis ». Mais, tout en donnant cette marque bien légitime d'affection à son neveu, Nizier prit soin, détail charmant, de saisir le bord de son manteau, de s'envelopper les mains dans les plis de son colobe (tunique sans manches) pour ne point toucher à nu les membres de l'enfant.

S'il était d'une telle réserve vis-à-vis d'un enfant qui était l'innocence même, quelle ne devait pas être en toute occasion sa circonspection ! Aussi saint Grégoire fait-il de lui ce bel éloge :

« Nizier était la pureté même, pour l'âme comme

pour le corps. Ses paroles aussi bien que sa conduite respiraient une gravité toute sacerdotale. Sa conversation, toujours édifiante, roulait sur les choses divines et celles qui s'y rapportent. »

Grégoire, de plus en plus attiré vers son grand-oncle, renouvela plusieurs fois ses visites et finit par se fixer auprès de lui, prenant ses conseils et s'instruisant à son école. De la sorte, saint Nizier contribua pour sa part à former celui qu'on a appelé le *père de l'Histoire de France*. On croit même que ce fut lui qui eut le bonheur de lui conférer les saints Ordres.

LE POURVOYEUR DE LA CONTRÉE — LA PESTE A LYON

Saint Nizier avait lui-même pour oncle l'évêque de Lyon, saint Sacerdos, prélat actif et militant; ce dernier était venu à Paris pour assister à une assemblée d'évêques, quand il tomba gravement malade.

Le roi Childebert en personne vint lui rendre visite.

Touché de cette marque d'estime, le moribond s'enhardit jusqu'à demander au prince, comme dernière faveur, que Nicétius, son cher neveu, lui succédât au siège épiscopal de Lyon.

« C'est, dit-il, un prêtre chaste, dévoué aux Eglises, très libéral envers les pauvres. »

Le roi le promit. Sacerdos, au dire de l'Anonyme, s'était préalablement assuré les suffrages du clergé et du peuple de Lyon en faveur de Nizier. Ce qu'il sollicitait du roi, c'était de vouloir bien ratifier ce choix, qu'il jugeait le plus conforme aux véritables intérêts de son diocèse.

Ses vœux exaucés, il mourut en paix; sa dépouille mortelle fut ramenée en l'église des Saints-Apôtres, à Lyon.

Etre évêque au VIe siècle, c'était assumer une lourde tâche, celle de diriger un peuple encore à demi barbare et d'achever de le civiliser. Nizier le tenta par divers moyens : il employa surtout la bonté.

Les pauvres furent toujours ses amis. Très porté à les secourir, il ne cachait pas sa joie quand il pouvait leur distribuer d'abondantes aumônes. Pour leur venir en aide, il s'occupa d'agriculture, et Grégoire de Tours signale en lui une sollicitude d'un genre tout particulier, celle « d'ensemencer les terres et de cultiver les vignes ». Il n'y a pas lieu de s'en étonner.

L'évêque était la providence visible des indigents, des infirmes, des délaissés qui tendaient sans cesse vers lui leurs mains suppliantes. Il avait à pourvoir en outre à l'entretien des jeunes clercs de son école.

Il pratiquait largement l'hospitalité. « Si quelqu'un venait à Lyon lui faire une visite, il s'empressait de lui préparer un logement voisin de sa chambre. Le soir venu, dès qu'il était libre de ses occupations ordinaires, il allait trouver son hôte et lui lavait humblement les pieds, suivant le précepte de l'Apôtre. » Puis, il l'admettait à sa table, à côté des prêtres de son Eglise, ses commensaux habituels, réunis autour de lui comme des enfants autour du père de famille.

Tant de besoins divers nécessitaient une sage administration du domaine épiscopal : il était du devoir d'un pasteur prévoyant et charitable d'encourager autour de lui les travaux de culture, de transformer en terres de rapport les forêts avoisinantes et de faire des propriétés appartenant à son Eglise une exploitation agricole aussi prospère que possible.

Saint Nizier n'y manqua pas : il amassa dans ses greniers des provisions en abondance et n'eut pas à s'en repentir, à une époque où la famine et ses horreurs étaient toujours à redouter. Une mauvaise saison, une incursion des barbares, le passage d'armées franques venant de Paris pour aller repousser les Lombards au delà des Alpes, suffisaient à ruiner pour un temps la population et créaient chaque fois une inévitable disette.

En 576, un autre fléau, la peste, s'abattit sur tout le midi de la Gaule, et gagna par les vallées du Rhône et de la Saône le centre de notre pays. Saint Grégoire, alors à Clermont, écrit que Lyon, Chalon, Dijon, sont horriblement dépeuplés. Le mal commence par un ulcère, un bubon, ordinairement sous les aisselles des personnes atteintes. Le virus agit avec une telle intensité que le pestiféré succombe le deuxième ou le troisième jour.

A Clermont même, les cercueils font défaut, tant est considérable le nombre des morts. Il faut envelopper dans des sacs les cadavres et les jeter au nombre de dix et plus dans des fosses communes creusées pour les recevoir. Un certain dimanche, il y eut jusqu'à trois cents corps réunis près de la basilique de Saint-Pierre, à Clermont, attendant leur tour d'inhumation.

De pareilles scènes de désolation se produisirent à Lyon et l'on n'a pas de peine à deviner quelle fut la conduite de l'évêque en cette calamité.

CONDESCENDANCE ET FERMETÉ

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les pouvoirs publics, les tyranneaux de province, les maires de certaines grandes villes qu'il est superflu de nommer ici s'emploient à persécuter des évêques et à leur susciter des conflits.

Saint Nizier eut un jour maille à partir avec le premier magistrat de Lyon, le comte Armentaire, chargé de rendre la justice au nom du roi. Les clercs et les prêtres, à moins qu'ils ne fussent impliqués dans une cause criminelle, c'est-à-dire accusés d'homicide, de vol ou de maléfice, ne relevaient pas de sa juridiction, mais bien du tribunal de l'évêque. Armentaire l'oublia et Nizier dut charger un de ses prêtres nommé Basile, de le lui rappeler en termes courtois.

Le comte accueillit avec beaucoup de hauteur le message de l'évêque et lui fit répondre par son envoyé : « Sachez que non seulement cette cause, mais un grand nombre d'autres actuellement pendantes à votre tribunal seront terminées par un autre juge que vous! »

Au premier abord, saint Nizier fut peu satisfait de la manière dont le prêtre Basile avait rempli sa mission assez ingrate, il faut l'avouer, et vivement ému il laissa échapper ces mots : « Vraiment, tu ne mérites pas de recevoir les eulogies (1) de ma main, pour avoir apporté à mes oreilles des paroles inspirées par la colère. »

Mais aussitôt se ravisant, et regrettant ce premier mouvement de vivacité envers son subordonné, il songea à le réparer. Grégoire de Tours, alors simple diacre, était placé à la gauche de son oncle. Celui-ci se penche vers lui et lui dit à l'oreille : « Adresse-toi aux prêtres réunis à ma table et dis-leur d'intercéder auprès de moi en faveur du prêtre Basile. » Mais les convives ne comprenaient pas et ils gardèrent le silence; ce que voyant, Grégoire prit sur lui d'implorer lui-même le pardon du disgracié, et il n'eut pas de peine à l'obtenir, comme bien l'on pense. Nizier

(1) Pain que bénissait l'évêque et qu'il offrait en signe d'amitié soit à ses convives, soit à des prêtres du dehors.

présenta donc les eulogies au prêtre Basile, et la réconciliation fut entière.

A ce trait d'humble condescendance succède, sans transition aucune, dans le récit ancien, un autre qui met en relief la fermeté du saint Pontife.

Un diacre de vie peu digne servait au chœur à l'office de Matines et s'apprêtait, après la lecture de la Prophétie, à entonner le chant du répons. Tout à coup, la voix de saint Nizier retentit avec un accent de véhément reproche : « Silence, s'écrie-t-il, silence à cet ennemi de la justice; qu'il n'ait point l'impudence de chanter! » Et il appela à lui le malheureux diacre, confus au delà de ce qu'on pourrait dire, car les assistants n'avaient jusque-là aucun soupçon de sa mauvaise conduite.

« Ne t'avais-je pas défendu, continua l'évêque, d'entrer dans l'église? D'où te vient cette audace de contrevenir à mes ordres? Comment as-tu bien osé chanter les cantiques du Seigneur? »

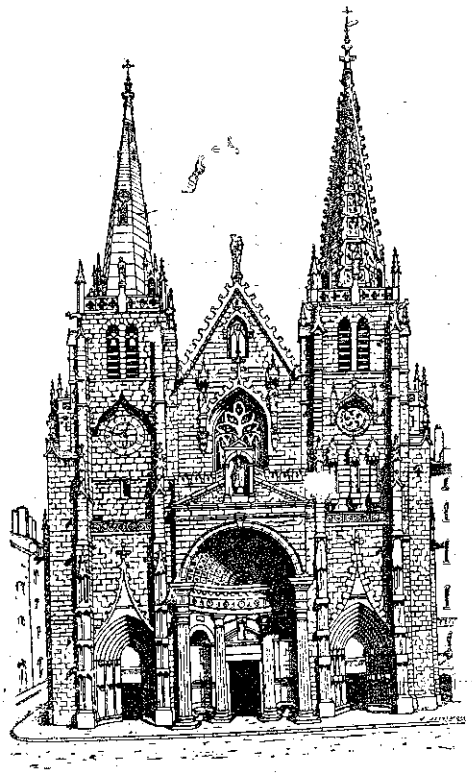
Après cette terrible apostrophe, le diacre n'avait qu'à se retirer; mais, pour comble, le démon s'empara de lui, poussant de grands cris et déclarant qu'il était furieusement tourmenté par le saint évêque. A la prière du Saint pourtant, il ne tarda pas à quitter le corps du possédé, suffisamment puni et décidé à mettre ordre désormais à sa conduite.

Saint Nizier déploya encore cette inexorable fermeté, dans une assemblée d'évêques tenue à Lyon, à l'effet de juger deux de leurs collègues, Sagittarius évêque de Gap, et Salonius évêque d'Embrun, qui avaient contrevenu aux décrets des Conciles et s'étaient, en outre, rendus coupables de bien des méfaits. On les accusait d'avoir revêtu le casque et la cuirasse, d'avoir pris les armes pour combattre les Lombards, dans les rangs de l'armée du patrice Mommole, comte d'Auxerre, et d'avoir versé le sang humain, ce qui était tout à fait contraire aux saints Canons.

D'autres excès étaient à la charge de ces deux prélats indignes.

Ils furent jugés et condamnés, comme ils le méritaient, à la déposition.

Par délicatesse, Nizier ne voulut point présider le Synode lyonnais, comme c'était son droit en qualité de métropolitain, parce que les coupables étaient deux de ses anciens disciples.



Façade de l'église Saint-Nizier à Lyon

FUNÉRAILLES MARQUÉES PAR UN PRODIGE

Nizier alla recevoir la récompense due à ses luttes et à ses travaux en l'an 573, après vingt-deux ans d'épiscopat. Ses funérailles furent marquées par une guérison miraculeuse, que rapporte comme il suit saint Grégoire de Tours, qui le tenait de témoins oculaires.

« Le corps du bienheureux évêque, exposé d'abord dans la maison épiscopale, fut placé sur un brancard et porté en grande pompe à la basilique des Saints-Apôtres, où il devait être inhumé. Le clergé en deuil, une foule immense qui pleurait son pasteur, formaient le funèbre cortège. Or, un enfant qui était aveugle depuis plusieurs années, mêlait ses gémissements à ceux des autres fidèles et suivait le cortège au bras d'un guide charitable.

» Soudain, une douce voix parvient à son oreille : « Approche du brancard sur lequel repose le » bienheureux Nizier et tu » recouvreras la vue. »

L'enfant étonné prie son conducteur de lui dire qui lui adresse ces paroles. Celui-ci répond qu'il ne voit personne qui ait pu lui parler. Cependant, l'invitation que le jeune aveugle venait d'ouïr se fait entendre une seconde et une troisième fois. A cet appel réitéré, l'enfant comprit qu'il n'y avait plus à balancer; il pria donc son guide de le conduire auprès du brancard. Aussitôt, le jeune aveugle approche, il traverse les rangs des diacres qui accompagnaient le corps, revêtus de blanches tuniques, et se glisse à l'endroit désigné par la voix mystérieuse. Là, il invoque le bienheureux Nizier avec cette foi qui transporte les montagnes. Tout à coup, ses yeux s'ouvrent à la lumière et il voit. La foule témoin de ce prodige fit éclater ses transports, et rendit grâces au Seigneur.»

Le tombeau de saint Nizier fut longtemps en vénération. On le couvrait d'étoffes d'or et de soie, l'on y venait déposer des fleurs et des herbes odoriférantes; l'on entretenait des lampes dans la basilique où il reposait : ses miracles la rendirent si célèbre qu'elle échangea bientôt son vocable des Saints-Apôtres contre celui de Saint-Nizier qu'elle garde encore aujourd'hui.

En 1562, les Huguenots passèrent par là; leur main sacrilège ouvrit le tombeau, profana le corps saint et en dispersa les cendres. Le chef seul fut préservé, on ne sait comment, mais il n'échappait à une profanation que pour disparaître dans une autre non moins odieuse, celle des vandales de 1789; de telle sorte qu'aujourd'hui il ne reste du Saint que la basilique décorée de son nom, le souvenir de ses bienfaits, sa protection constante et le culte toujours vivant que lui a voué le peuple de Lyon.

*

D'après la vie de *saint Nizier*, par le R. P. Gouillloud, Paris, Delhomme et Briguet, auquel nous sommes spécialement redevables des larges citations traduites de saint Grégoire de Tours.

SAINT ZOSIME

moine en Palestine.

Fête le 2 avril.

Saint Zosime ordonne à un lion de creuser la tombe de sainte Marie l'Egyptienne.

UNE PENSÉE DE VAINE GLOIRE

Dans un couvent d'Egypte ou de Syrie demeurait un saint vieillard du nom de Zosime, qui avait employé cinquante-trois années de son existence à s'exercer dans les pratiques de la vie religieuse. Conscient de son grand âge, de l'estime générale dont il était entouré par ses confrères et par les religieux des autres couvents, du haut degré de perfection qu'il avait atteint — et sans doute un brin d'amour-propre le poussant — Zosime se persuada un jour qu'il n'avait plus rien à apprendre en fait de sainteté.

Pareille tentation avait jadis miroité aux yeux du grand saint Antoine, et, tout comme le solitaire d'Egypte, notre cénobite en fut ébloui. La même intervention céleste le ramena à la vraie conception de l'humilité chrétienne. Avant de s'estimer supérieur aux autres, il devait les connaître, et comment pouvait-il les juger si défavorablement, lui qui n'était jamais sorti de son couvent et de son pays. C'est ce qu'un ange, sous les traits d'un jeune homme, suggérait au vieux moine qui ne pouvait s'empêcher d'en admettre le bien fondé. Il lui fallait donc étudier de plus près la vie des autres, et peut-être qu'alors il se rendrait compte qu'il n'était pas le plus avancé dans les voies de Dieu.

Zosime se rendit sans difficulté au sage avis de son conseiller : il prit des informations et apprit ainsi que des moines de la vallée du Jourdain, en Palestine, jouissaient d'une grande réputation d'austérité. Il résolut d'aller les voir, de se faire agréger à eux et d'examiner par lui-même s'ils méritaient vraiment la renommée qu'on leur attribuait.

AU COUVENT PALESTINIEN
LA RETRAITE DU CARÊME

Zosime se retira, simple novice, sur les bords du Jourdain, dans un monastère qui paraît répondre à celui de Saint-Jean Baptiste. C'était une excellente école de vertu. Zosime l'habita longtemps, observateur discret, admirateur sincère de l'émulation surnaturelle qui poussait les moines vers les sommets de la perfection. Toutefois, il eut beau examiner, surveiller, épier au besoin les moines les plus éprouvés, sa conscience l'assurait toujours qu'il n'avait pas encore trouvé son pareil.

Or, le supérieur de ce couvent avait la pieuse habitude d'en ouvrir, chaque année, les portes à ses religieux, à une date déterminée. Du premier dimanche de Carême à celui des Rameaux, les moines avaient toute liberté de se retirer au désert pour s'y adonner, suivant leurs goûts, au travail des mains ou à la contemplation.

Le départ général avait quelque chose de grave et d'impressionnant. La scène des adieux présentait, dans sa simplicité même, un caractère affectueux et dramatique, que l'on retrouve de nos jours au Séminaire des Missions étrangères lors du départ des missionnaires. Voici le cérémonial grandiose de cette cérémonie, tel qu'il nous a été conservé par saint Sophrone, auteur de *la Vie de sainte Marie l'Egyptienne et de saint Zosime*.

Dès que le jour du départ était venu, tous les religieux se réunissaient à l'église. Le supérieur célébrait une messe solennelle, et chacun, à son tour, s'approchait de l'autel pour participer aux saints mystères. On se rendait ensuite au réfectoire prendre une légère collation et, de là, une seconde fois, à l'église.

Après de longues oraisons suivies de prostrations nombreuses, tous les moines se donnaient l'accolade fraternelle ; puis ceux qui devaient prendre part à la retraite du Carême se jetaient aux genoux du supérieur pour lui demander pardon de leurs fautes passées et implorer humblement sa bénédiction.

La porte du monastère était alors grande ouverte, et chacun s'en allait lentement, modeste, les yeux baissés, tandis que les voix graves des anachorètes égrenaient les versets du psaume XXVI, sublime de confiance en Dieu :

Le Seigneur est ma lumière et mon salut :
Qui craindrais-je ?
Le Seigneur est le rempart de ma vie :
Devant qui tremblerais-je ?

A mesure que les premières strophes du psaume se déroulaient dans les airs, les ascètes se chargeaient des provisions de bouche qu'ils avaient choisies. Les uns ne prenaient que du pain, d'autres des figues ou des dattes ; les plus tièdes y ajoutaient des légumes cuits à l'eau ; les plus fervents auraient cru douter de la Providence en emportant la moindre nourriture : ils comptaient sur les herbes et les racines qui poussent même au désert. Et tandis que chacun franchissait la clôture du monastère, les yeux fixés devant soi, sans regarder la direction que prenaient ses compagnons, le chœur achevait l'appel à Dieu d'une voix vibrante :

Seigneur, enseigne-moi ta voie ;
Dirige-moi dans un sentier uni à cause de ceux qui m'épient.
Ne me livre pas à la fureur de mes adversaires.....
Ah ! si je ne croyais pas voir la bonté du Seigneur
Dans la terre des vivants.....
Espère dans le Seigneur !
Aie courage, que ton cœur soit ferme.
Espère dans le Seigneur !

DANS LE DÉSERT

Comme on le pense bien, Zosime n'eut garde de manquer à une aussi pieuse pratique. Le Carême venu, il franchit le Jourdain et, muni de quelques provisions, il se mit en route.

Il aborda tout d'abord une jolie plaine, bien arrosée, bien cultivée, sillonnée alors par de nombreuses voies romaines et couverte de bourgs et de villages. La petite ville de Livias s'élevait dans cette fraîche oasis.

Au delà, se dressent les monts Abarim, dont le Nébo sur lequel mourut Moïse est un des sommets principaux, et qui servent d'épaulement à l'immense plateau de Moab. Celui-ci représente une terre fertile, très peuplée au temps de saint Zosime, ainsi que l'attestent les ruines sans nombre qui jalonnent les anciennes routes. Il y avait là trop de vie, trop de commerce, trop de tumulte surtout, pour que notre Saint s'y arrêtât longtemps. D'ailleurs, le programme spécial à ce genre d'exercices religieux s'y opposait formellement. A moins de maladie grave, il fallait chaque jour fournir une nouvelle étape.

Plus loin encore, derrière la ligne des camps et des forteresses qui protégeaient les frontières de l'empire contre les incursions des nomades, s'étend à perte de vue le désert sans eau et inexploré qui relie, à travers des chaînes de montagnes et des collines dénudées, les terres de la Palestine à celles de la Chaldée. Quelques tribus de Bédouins pillards osent seules s'y aventurer. C'est là, au dire du pieux historien, que Zosime se retira, marchant et priant le jour, couchant la nuit sur la terre nue, toujours préoccupé de l'idée de trouver plus parfait que lui.

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Il y avait déjà vingt jours que Zosime errait dans la solitude, quand, tout à coup, vers l'heure de midi, une personne au corps noirci par les ardeurs de la canicule, aux cheveux laineux retombant à peine sur les épaules, émergea d'un pâté de monticules. Le premier acte du solitaire à cette vue fut de se munir du signe de la croix, puis de courir après l'apparition qui déjà cherchait à se dérober. Une voix intérieure l'avertissait qu'il avait sous les yeux un émule, peut-être un maître en sainteté.

Dès qu'il eut rejoint la personne fugitive, celle-ci révéla son sexe — c'était une femme — et appela Zosime par son nom, avant même que ce dernier eût eu le temps d'ouvrir la bouche.

Une coutume monastique universellement

pratiquée alors voulait que l'inférieur demandât la bénédiction à l'autre. Il s'éleva donc entre la solitaire et Zosime la même lutte d'humilité qui avait jadis surgi entre saint Paul, ermite, et saint Antoine, lorsqu'il s'était agi de rompre le pain, chacun cédant à l'autre l'honneur de commencer.

Zosime se prosterna donc devant elle et la pria de le bénir. Mais elle :

— C'est à toi plutôt de me bénir, mon Père, toi qui as revêtu la dignité du sacerdoce.

Et Zosime, voyant qu'elle connaissait non seulement son nom, mais aussi sa qualité de prêtre, s'étonnait davantage encore et mettait plus d'insistance à lui demander sa bénédiction. Alors elle dit :

— Que béni soit Dieu, Rédempteur de nos âmes !

Et, de cette manière, elle tourna la difficulté.

Elle pria ensuite Zosime de lui raconter comment allait la nation chrétienne, ce que faisaient les empereurs romains et si l'Eglise était en paix, de même que saint Paul suppliait saint Antoine de lui dire ce qu'il advenait du monde, si on bâtissait encore des maisons dans les villes et comment le monde était gouverné. Cependant, notre moine, effrayé d'une pénitence aussi rude, s'informait auprès de son interlocutrice des motifs qui l'avaient poussée à traiter son corps avec tant de rigueur. Après quelques moments d'hésitation, la Sainte lui fit, avec une humilité touchante, le récit de sa vie passée. Nous glisserons sur les détails, nous contentant de résumer cette confession et d'admirer la grâce de Dieu qui peut transformer la fange elle-même en une perle du plus vif éclat.

HISTOIRE D'UNE PÉCHERESSE

« Je suis née en Egypte, dit la solitaire à Zosime. Dès l'âge de douze ans, je quittai la maison paternelle pour me rendre à Alexandrie, où je m'abandonnai à toutes sortes de désordres. Perdant la pudeur naturelle aux personnes de mon sexe, je passai plus de dix-sept ans dans cette misérable vie, sans viser à d'autre récompense que la satisfaction de mes plaisirs.

» Un jour même, je m'embarquai pour Jérusalem avec des personnes qui allaient dans la Ville Sainte fêter l'Exaltation de la sainte Croix, le 14 septembre, et, durant mon séjour en Palestine, j'augmentai encore le nombre de mes victimes.

» Enfin, le jour de la fête arriva. Je me glissai parmi la foule et j'essayai de pénétrer avec elle dans la basilique du Saint-Sépulcre. Peine inutile ! Chaque fois que j'approchais de la porte, une force irrésistible me clouait sur place ou me contraignait à reculer. A cinq ou six reprises, je tentai de rompre la barrière invisible ; à cinq ou six reprises, je m'épuisai en vains efforts. Pendant ce temps, la foule joyeuse franchissait sans difficulté aucune le seuil de cette porte et vénérait l'instrument de notre rédemption.

» Que faire ? Résister encore ? Les forces humaines ont des bornes, et les miennes étaient épuisées par cette lutte sans issue. L'interdiction étrange dont j'étais seule frappée, alors que tout le monde allait et venait par cette porte, sans même prendre garde à moi, me suggéra des réflexions salutaires. J'aperçus l'abîme de perdition dans lequel je m'étais enfoncée graduellement, je saisis la portée de l'horrible sacrilège que j'allais commettre, je levai mes yeux mouillés de larmes vers l'image de la Vierge Marie, je priai, je renonçai à ma vie de débauches, je promis de l'expier jusqu'à ma mort.

» Aussitôt, le poids qui m'accablait et me retenait hors du sanctuaire s'évanouit comme un rêve, j'entrai avec aisance comme tout le monde dans l'église du Saint-Sépulcre. J'adorai le bois sacré de la croix, et, sur l'heure, sans hésiter ni détourner la tête, en dépit de la chaleur intense, je pris la route de la vallée du Jourdain. Le soleil couchant me trouva près du monastère de Saint-Jean-Baptiste, après que j'eus fourni une pénible étape. Le lendemain matin, j'avais franchi les eaux du fleuve, et, avec trois pains pour toute nourriture que j'avais emportés de Jérusalem, j'allais m'enfoncer dans la solitude inexplorée.

» Voilà bientôt quarante-huit ans que je mène cette existence. Dieu, qui veille sur les oiseaux et les plantes de la nature, n'a pas laissé sa chère créature mourir de faim. Durant dix-sept ans, il m'a nourrie avec mes trois petits pains, les herbes et les racines qui poussent dans ce désert. Depuis lors, un miracle constant de sa Providence me soutient et me ranime, sans que j'éprouve le besoin de boire et de manger.

» Du jour où je me suis fixée dans ces steppes arides, aucun visage humain ne s'est présenté à mes yeux. Vous êtes le premier qui m'ayez aperçue, et, sans doute, si la Providence nous a ménagé cette rencontre, c'est pour que vous m'accordiez une dernière grâce avant de me quitter.

» L'année prochaine, ne sortez pas de votre monastère au début du Carême, comme c'est la coutume chez vous, mais venez, le soir du Jeudi-Saint, m'apporter la sainte Communion sur les bords du Jourdain où je me trouverai. En attendant, gardez le silence sur tout ce qui s'est passé et recommandez à Jean, votre supérieur, de veiller avec plus de soin sur ses religieux. »

LA COMMUNION MIRACULEUSE DE LA SOLITAIRE

L'entretien finit sur ces paroles et, tandis que la solitaire restait dans le désert, Zosime reprenait le chemin de son monastère. Il était de retour pour le dimanche des Rameaux, comme tous ses confrères.

Cependant, une année s'était écoulée depuis cette mystérieuse rencontre, année qui parut fort longue à Zosime, tant à cause du désir qu'il avait de revoir son interlocutrice que parce qu'il avait l'obligation de taire ce qu'il avait vu. Aux moines qui l'interrogèrent sur son silence et sur son désir inexplicable de rester au couvent pendant tout le Carême, il dut répondre comme saint Antoine à ses disciples en des circonstances analogues : « Il y a temps de se taire et temps de parler. » La Providence veillait

d'ailleurs à tout, et la fièvre qui le saisit aux approches du Carême fournit la meilleure explication désirable pour ce séjour forcé dans son couvent.

Le soir du Jeudi-Saint, Zosime prit avec lui un petit vase dans lequel il avait déposé une Hostie consacrée, puis une corbeille contenant des figues, des dattes et des fèves cuites à l'eau, pensant sans doute à sustenter quelque peu cette personne, après qu'il lui aurait donné la communion ; après quoi, il se rendit sur les bords du Jourdain, dont les eaux coulaient à une faible distance de son monastère. Il était tout à fait nuit quand il arriva, et bien que la clarté de la lune et des étoiles permît de distinguer fort bien les objets l'un de l'autre, le bon moine n'aperçut rien tout d'abord.

Pendant qu'il s'épuisait à songer quel péché il avait pu commettre pour que son interlocutrice manquât ainsi à un rendez-vous fixé par elle, il vit tout à coup la femme debout sur l'autre rive.

— Comment passera-t-elle le fleuve ? pensait Zosime. Il n'y a pas de barque et les eaux en cet endroit sont très profondes.

Il y avait à peine songé, que la femme, après avoir tracé le signe de la croix sur le Jourdain, se mit à marcher sur les eaux comme sur la terre ferme. Elle parvint ainsi jusqu'au vieillard.

Emerveillé de ce prodige, Zosime voulut alors se prosterner humblement à ses pieds, mais elle l'en empêcha en disant :

— Mon Père, garde-toi de te prosterner devant moi, toi prêtre et qui, de plus, portes en ce moment la sainte Eucharistie.

Puis, ayant communié, elle fit promettre au saint moine de revenir pendant le Carême à l'endroit où ils s'étaient déjà rencontrés pour la première fois et elle goûta aux fèves qu'il avait apportées.

Alors, elle fit de nouveau le signe de la croix sur le fleuve et, comme la première fois, elle marcha sur les eaux jusqu'à l'autre rive. Zosime revint ensuite au monastère, repassant en lui-même toutes les merveilles dont Dieu, depuis une année, l'avait rendu témoin. Il ne songeait plus à se croire supérieur à tout le monde en vertus et en sainteté.

MORT DE L'HUMBLE MARIE ET DE SAINT ZOSIME

L'année suivante, Zosime se rendit, selon sa promesse, au lieu de leur première entrevue et ne vit tout d'abord personne. Après avoir cherché de droite et de gauche, il finit par apercevoir un corps humain étendu sur le sol : c'était celui de la repentie qui avait cessé de vivre et qui reposait, inanimée, la face tournée vers l'Orient.

Près de sa tête se lisaient ces paroles : « Abbé Zosime, enterrez le corps de l'humble Marie, rendez à la terre ce qui lui appartient et priez pour moi. Je suis morte la nuit même du Jeudi-Saint, après que vous m'avez donné la sainte Eucharistie. » Alors, il fondit en larmes, se rappelant qu'il avait mis vingt jours à parcourir péniblement la longue distance qu'elle avait franchie dans une heure à peine.

Si le bon moine était ravi d'apprendre le nom de la pécheresse qu'il n'avait jamais osé lui demander et de savoir ce qu'il avait à faire de son corps, il n'en était pas moins embarrassé pour creuser de ses propres mains une fosse capable de contenir un cadavre. Et comme il s'épuisait à fouiller la terre, il vit un lion qui, doucement, s'approchait du cadavre et de lui-même.

Alors, il lui dit :

— Cette sainte femme m'a ordonné d'ensevelir son corps ; mais, vieux comme je le suis et n'ayant point de bêche, je ne parviens pas à creuser la fosse. Toi donc, mon ami, creuse une fosse avec tes ongles, afin que nous puissions y déposer le cadavre de cette sainte.

Le lion se mit à l'œuvre : il creusa un trou avec ses ongles, et Zosime y déposa la sainte dépouille de Marie en chantant les prières liturgiques usitées en pareille circonstance.

Après quoi, le lion s'en alla dans le désert, doux comme un agneau, et le vieillard s'en retourna dans son monastère en glorifiant Dieu. Là, il raconta à son supérieur et à ses collègues tout ce qu'il avait entendu et tout ce qu'il avait vu. Il avertit aussitôt le supérieur de certaines négligences qui s'étaient glissées dans le couvent, sur lesquelles sainte Marie l'Egyptienne avait attiré son attention et qui furent d'ailleurs promptement corrigées.

Comblé d'années et de mérites, Zosime mourut à l'âge de cent ans, uniquement préoccupé de sa perfection et sans se soucier désormais si d'autres étaient plus saints que lui. L'Eglise a inscrit son nom au martyrologe le 2 avril, avec celui de sainte Marie l'Egyptienne.

Pratique. — Il doit nous importer très peu de savoir si nous avons une grande réputation de sainteté auprès des autres ; l'essentiel est que nous ayons la conscience en paix et que notre vertu soit suffisante pour trouver grâce devant Dieu.

S. V.

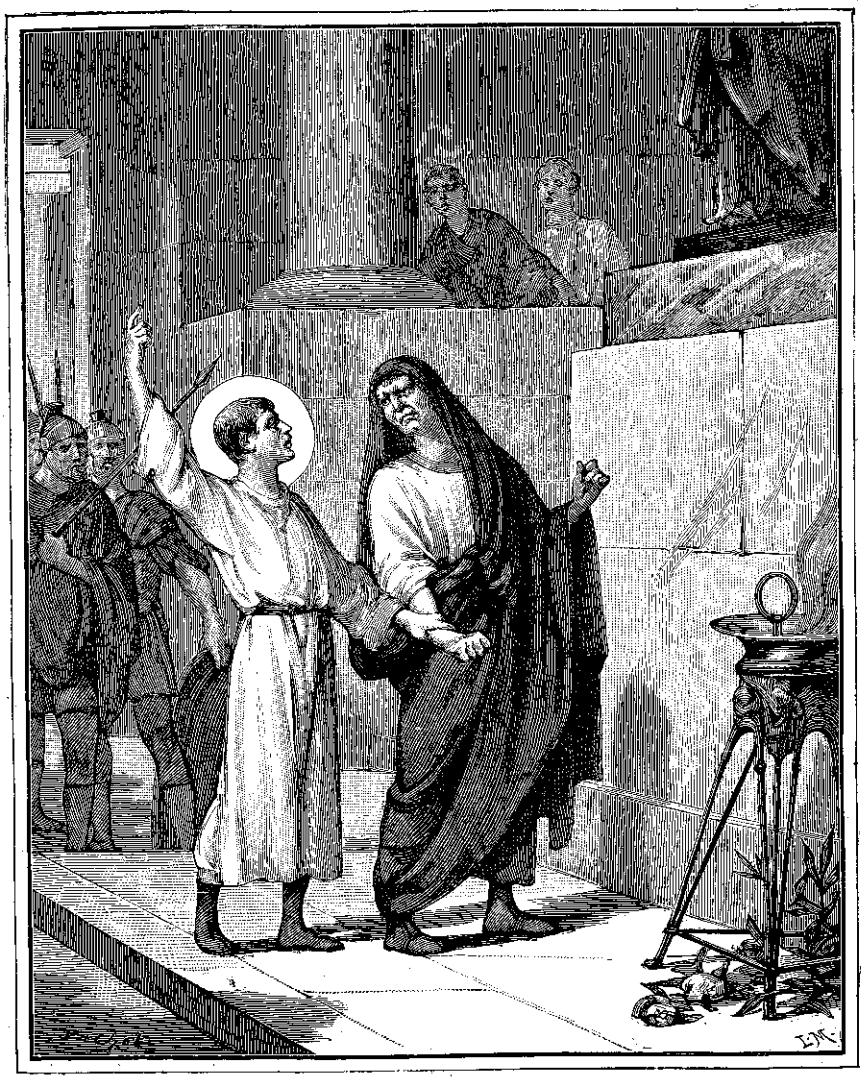
SOURCE CONSULTÉE

Acta Sanctorum, t. I^er^, aprilis, p. 68-84.

SAINT APHIEN ET SAINT ÉDESIUS

Frères et martyrs en 306.

Fête le 2 et le 8 avril.



Aphien saisit le bras du gouverneur de Césarée et interrompt son sacrifice.

DEUX INNOCENTS JEUNES GENS

APHIEN naquit en 286 à Gagae (1), ville de la province de Lycie, dont les ruines se voient encore aujourd'hui à Ak-Tach. Ses parents disposaient d'une fortune considérable, et son père occupait la première charge municipale dans la cité.

Cette haute situation lui permit de bonne heure d'étudier les lettres humaines et d'être initié à ce qu'Eusèbe de Césarée appelle « tout l'art des Grecs », c'est-à-dire à la formation littéraire et malheureusement païenne de l'époque. Car la famille d'Aphien était adonnée au culte des idoles et elle avait

(1) C'est là le vrai nom de la localité, dont parlent des géographes comme Ptolémée et Hiéroclès, et non Pagae, ainsi que le transcrivent plusieurs documents hagiographiques.

élevé tous ses enfants dans les mêmes sentiments.

Où le jeune homme connut-il le christianisme ? C'est ce que l'on ignore. Il est probable toutefois que ce fut, non dans sa ville natale, qui n'avait peut-être pas encore des disciples du Christ, mais en Syrie, à Beyrouth, où Aphien se rendit ensuite pour étudier la jurisprudence. Beyrouth possédait, en effet, une célèbre école de droit, la plus célèbre même de tout l'Orient romain, que fréquentait une jeunesse studieuse, mais aussi fort turbulente et amie des plaisirs.

Dans ce milieu scolaire où la vertu d'un jeune homme courait de grands risques, quelle fut la conduite de notre étudiant ? Eusèbe, qui l'avait approché de près et beaucoup connu, nous l'a dit en termes très nets, qu'il est opportun de reproduire : « Il séjourna longtemps à Beyrouth. Le courage avec lequel, dans une ville aussi corrompue, il se montra toujours supérieur aux passions de la jeunesse est un prodige qu'on aura peine à croire. Malgré l'ardeur de son tempérament et malgré la société des jeunes gens de son âge, il fut inébranlable et demeura constamment fidèle à la vertu qu'il avait embrassée, réglant sa vie selon l'honneur, la modestie et la piété, et selon les lois du christianisme. »

Aphien avait un frère, plus âgé que lui, nommé Edesius, qui, lui aussi, avait embrassé le christianisme. Se trouvait-il déjà à l'Ecole de droit de Beyrouth quand son frère cadet vint se faire inscrire parmi les étudiants ? Eusèbe, l'historien commun des deux frères, ne le dit point, mais tout porte à le croire. Et ce fut sans doute la vertu déjà éprouvée de son aîné qui agit sur le cœur et sur la volonté du jeune Aphien et qui le détermina à rejeter les faux dieux.

APHIEN QUITTE SES PARENTS ET SE REND A CÉSARÉE

Ses études terminées, Aphien quitta Beyrouth et se rendit à Gagae, auprès de sa famille. Ni les honneurs dont son père était comblé et qu'il se disposait à lui céder en partie, ni la fortune immense qu'il avait à son entière disposition, ni même l'affection des siens, ne purent le décider à rester parmi eux.

« Il ne put, dit Eusèbe, consentir à demeurer avec son père, non plus qu'avec les autres membres de sa famile, parce qu'ils ne voulaient pas vivre selon les préceptes de la religion du vrai Dieu. Animé de l'esprit divin, et cédant aux conseils d'une philosophie qui lui était comme naturelle, ou plutôt aux inspirations de la philosophie la seule divine et la seule vraie, il éleva ses pensées au-dessus de ce que le monde appelle la gloire, foula aux pieds les plaisirs des sens et s'enfuit secrètement de la maison paternelle.

» Plein de joie et de confiance en Dieu, il ne s'était pas mis en peine de ce qui lui serait nécessaire pour subsister même le premier jour. L'Esprit de Dieu le conduisit comme par la main et l'amena dans la ville de Césarée, où il lui avait préparé la couronne du martyre. »

A L'ÉCOLE DE SAINT PAMPHILE

Ce ne fut pas seulement le regret qu'il éprouva de ne pouvoir engager son père à partager sa foi qui détermina le jeune homme à prendre le chemin de Césarée maritime, la capitale de la Palestine. Son frère Edesius l'y avait précédé, pour se mettre sous la direction d'un homme célèbre entre tous par sa science et par sa vertu.

Le prêtre Pamphile avait pris la direction de la célèbre bibliothèque ecclésiastique, fondée dans cette ville par Origène ; il avait, de plus, ouvert une école de catéchèse, sur le modèle de celle qui existait depuis de si longues années à Alexandrie. C'est lui que les deux frères reconnurent désormais pour maître. Ils avaient Eusèbe de Césarée, le célèbre historien de l'Eglise, celui-là même qui devait esquisser leur biographie, comme compagnon d'études.

Edesius surtout se livra au travail avec une véritable passion. Au témoignage d'Eusèbe, « jamais au milieu des épreuves il ne quitta le manteau des philosophes, ni ne cessa de vivre de leur vie. Aussi avait-il plus d'instruction que son frère, s'étant toujours livré avec ardeur aux études philosophiques ».

Quant à Aphien, « il vécut avec nous et se fit en peu de temps un riche trésor par la connaissance des Saintes Ecritures, en même temps qu'il fortifiait son courage par les exercices de l'abstinence ». Nous savons par de nombreux témoignages que le prêtre saint Pamphile et ses élèves avec lui se livraient de préférence à la transcription des manuscrits, texte de la Bible ou commentaires, à ce que l'on appellerait aujourd'hui des éditions savantes. Métier pénible et ingrat s'il en fût jamais !

De nombreux manuscrits, copiés et revisés de leur propre main, avaient échappé à la fureur des persécuteurs et à la dévastation des années. Un siècle plus tard, saint Jérôme en avait plusieurs sous la main. Il dit, en effet, dans son *De viris illustribus* (75) : « J'ai trouvé les vingt-cinq commentaires d'Origène sur les douze petits prophètes, transcrits par le martyr Pamphile. A ma joie de le posséder, au soin avec lequel je les conserve, il me semblait que j'étais le maître des richesses de Crésus. S'il y a tant de bonheur à posséder une seule lettre d'un martyr, qu'il y en a plus encore dans la possession de pages sans nombre où l'on croit apercevoir les traces de son sang! »

REPRISE DE LA PERSÉCUTION

La guerre religieuse qui s'était calmée depuis quelque temps, reprit avec une nouvelle vigueur dans tout l'Orient, à la suite de nouveaux édits de Maximin Daïa. On était alors dans les premiers mois de l'année 306. Ordre fut donné aux gouverneurs de contraindre les habitants de leurs villes à sacrifier publiquement aux dieux.

Des hérauts parcoururent les rues de Césarée maritime, comme celles des autres cités, et convoquèrent les chefs de famille dans les temples par ordre du gouverneur Urbain. En outre, les tribuns des soldats firent, d'après des registres, l'appel nomi-

nal, de sorte qu'il fut bien difficile de se dissimuler. « C'était une effroyable tempête de malheurs qui s'abattait sur la ville », ajoute Eusèbe de Césarée.

Sans doute, il eût été possible à Aphien de se soustraire par la fuite ou sous des déguisements divers aux recherches des autorités romaines. Nombre de chrétiens en usèrent de la sorte, et Eusèbe lui-même traversa sans encombre cette période particulièrement troublée. Il est vrai qu'il ne nous a pas dit si ce ne fut pas au détriment de sa foi qu'il sortit de prison, comme plusieurs de ses contemporains étaient portés à le croire.

Ces demi-mesures ne convenaient aucunement au naturel bouillant et généreux du jeune homme. « Le trouble et la confusion se jetèrent dans nos rangs, remarque Eusèbe ; tous se dispersèrent, chacun ne songeant qu'au moyen d'échapper au danger. Au milieu de cette agitation qui menaçait de tout ébranler..... aux portes de Césarée, en présence de tous les habitants, Aphien donna de sa religion envers le seul vrai Dieu un exemple d'autant plus admirable que son âge était plus tendre ; il n'avait pas encore atteint sa vingtième année. »

APHIEN INTERROMPT LE SACRIFICE DU GOUVERNEUR

« Déjà la voix des hérauts convoquait dans les temples des idoles, par les ordres du gouverneur, tous les habitants de Césarée, hommes, femmes et enfants. Afin que personne n'échappât, les tribuns les appelaient chacun par leur nom.

» Notre jeune chrétien ne se laissa point effrayer. Sans rien dire à personne de son dessein, pas même à nous qui vivions avec lui, il traversa une cohorte entière de soldats qui faisait la garde autour du gouverneur, et il s'approcha d'Urbain, au moment où celui-ci était sur le point de sacrifier. Il saisit intrépidement sa main droite et l'empêcha de consommer son offrande. En même temps, d'une voix douce, mais avec un air inspiré, il l'avertit de renoncer à son erreur, ajoutant qu'il était honteux d'abandonner le seul vrai Dieu pour immoler à des idoles et à des démons.

» Qui peut ne pas admirer, je ne dis pas sa résolution elle-même qui aurait droit à tous nos éloges, mais la confiance, la liberté, la fermeté, et, par-dessus tout, la généreuse audace avec laquelle il sut l'exécuter ! Car ce furent là autant de signes certains de son zèle pour la foi et de l'esprit qui l'animait.

» On comprend que le jeune martyr était poussé à une action si hardie par une vertu secrète de Dieu, qui voulait par là faire connaître au monde que les véritables chrétiens, bien loin de pouvoir être arrachés au culte du Dieu de l'univers, savent non seulement s'élever au-dessus des menaces et des tourments, mais encore y puiser un motif de confiance pour publier généreusement et sans crainte la vérité de leur foi, et même pour y exhorter leurs persécuteurs. »

Le jeune homme savait défendre sa foi autrement que par des discours, comme on le fait trop souvent.

ARRESTATION D'APHIEN IL SUBIT DIVERS SUPPLICES

Les soldats romains qui montaient la garde autour du gouverneur, une fois le premier moment de surprise passé, se précipitèrent sur l'audacieux qui était venu aussi malencontreusement interrompre une cérémonie officielle. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, Aphien était arrêté, battu, criblé de coups. Son corps était couvert de mille et mille plaies, ajoute Eusèbe, mais son courage demeurait inébranlable. A la fin, on le conduisit en prison.

Il y demeura un jour et une nuit, les deux pieds violemment étendus dans les entraves, et, le surlendemain, il fut ramené devant le gouverneur. En vain celui-ci voulut-il le contraindre à sacrifier ; les supplices, les douleurs les plus épouvantables ne servirent qu'à manifester sa constance. Non pas une fois ou deux, mais à plusieurs reprises, on lui déchira les flancs jusqu'à lui mettre à nu les os et les entrailles.

Au visage et sur le cou on le frappa si brutalement que ses amis eux-mêmes ne pouvaient le reconnaître, tant sa face était enflée. Puis, comme on ne gagnait rien, on lui enveloppa les pieds avec des linges trempés dans de l'huile, et on y mit le feu par ordre du gouverneur.

La violence des douleurs qu'eut à endurer alors notre bienheureux martyr dépasse tout ce qu'on pourrait exprimer. Le feu, après avoir consumé les chairs, pénétra jusqu'aux os ; on vit les chairs et la graisse se fondre et tomber goutte à goutte comme la cire. Le martyr demeurait ferme, et ses bourreaux étaient vaincus, ne sachant quels supplices opposer à tant de constance.

A toutes les questions qui lui furent posées par le gouverneur pendant qu'on le torturait de la sorte, Aphien se contenta de répondre d'une voix ferme : « Je suis chrétien », ou bien : « Je suis serviteur du Christ. » Comme on ne pouvait lui arracher d'autre cri, on le reconduisit en prison.

APHIEN COMPARAIT ENCORE DEVANT LE GOUVERNEUR IL EST JETÉ A LA MER

Trois jours après, le martyr respirait encore. On le retira du cachot pour le déposer à demi mort devant le gouverneur. Interrogé une dernière fois, il fit encore profession de christianisme ; pour en finir avec lui, on le jeta à la mer.

« Ce qui advint alors, remarque Eusèbe, paraîtra incroyable à ceux qui ne l'ont pas vu de leurs yeux. Et cependant je n'en puis dérober la connaissance à la postérité, car presque tous les habitants de Césarée ont été témoins du miracle. Certes, aucun siècle ne vit un pareil prodige.

» Après que les bourreaux eurent jeté en pleine mer, dans l'abîme comme ils croyaient, ce saint et bienheureux jeune homme, tout à coup un tel mouvement, un tel fracas ébranla non seulement la mer, mais encore le ciel, que la terre aussi et toute la ville de Césarée en sentirent l'agitation. Au moment même de ce soudain et merveilleux tremblement de terre, le corps

du martyr, que les flots de la mer ne pouvaient garder, fut jeté par eux devant la porte de la cité.

» Aussitôt que le prodige se fut répandu dans la ville, tous, hommes et femmes, vieillards et enfants, coururent devant la porte pour être témoins du spectacle. Et toute la foule ne cessa de confesser le seul et unique Dieu des chrétiens.

» Telle fut la fin de cet admirable Aphien, le second jour du mois Xanthicos, qui correspond au quatrième des nones d'avril, le vendredi de la Grande Semaine. »

Les dates d'Eusèbe donneraient le 2 avril de l'année 306 ; mais comme cette année-là, le Vendredi-Saint tomba le 5 avril, il faut admettre une erreur dans le texte actuel. Du reste, dans le martyrologe hiéronymien qui est le plus ancien de tous, c'est bien le 5 avril que se célèbre la mémoire de saint Aphien.

MARTYRE DE SAINT EDESIUS

Le frère aîné de saint Aphien, Edesius, ne se trouvait pas alors dans la ville de Césarée. Arrêté avec nombre d'autres chrétiens dès le début de la persécution, il avait déjà rendu plusieurs fois témoignage à la religion chrétienne.

Après plusieurs mois passés en prison, on l'avait envoyé aux redoutables mines de cuivre de Phounon, les *metalla* de Palestine qui reviennent si souvent dans les passions des martyrs de cette époque. C'est aujourd'hui le Khirbet-Fenân, dans la dépression de l'Araba, entre la mer Morte et le golfe d'Akaba. Des tas de scories, que l'on retrouve un peu partout, attestent encore une puissante installation industrielle. C'est dans ce climat meurtrier, sous un soleil de feu ou dans les couloirs humides et nauséabonds des mines, que l'innocent jeune homme arrachait à coups de pic le cuivre et l'airain. Lui qui, sous la direction de saint Pamphile, avait appris à fond les Saintes Ecritures, pouvait se souvenir que, là même, Moïse avait jadis élevé le serpent d'airain, figure du vrai Rédempteur sur le Calvaire.

La courte amnistie promulguée par Maximin permit à Edesius de sortir des mines. A la reprise de la persécution, au début de l'année 306, il habitait Alexandrie en Egypte, toujours revêtu du manteau de philosophe, symbole de sa profession. « Peut-être fût-il, malgré les nouveaux édits, resté inaperçu dans la foule des lettrés, si son âme, ardente comme celle de son frère, et aussi incapable de maîtriser une généreuse indignation, ne l'avait forcé de se trahir.

» Le misérable Hiéroclès, qui du gouvernement de Palmyre avait passé à celui de Bithynie, où il s'était signalé par sa cruauté envers les chrétiens, était alors préfet d'Egypte. Il se montrait sans pitié pour les fidèles. Non seulement il les poursuivait avec acharnement, mais sa haine de sophiste et de libertin prenait plaisir à les outrager de toutes les manières. »

Un jour qu'il vit des servantes de Dieu insultées par ce misérable, Edesius n'y tint plus ; il courut à lui, l'apostropha vivement, d'un violent soufflet le jeta bas de son tribunal, en lui reprochant son indigne conduite. C'était là plus qu'il n'en fallait pour mériter la mort.

Arrêté et jeté en prison, il supporta avec une constance égale les nombreux tourments par lesquels on voulut punir son courage. A la fin, on le jeta à la mer, comme on avait fait de son frère. Il mourut ainsi, quelques jours après saint Aphien.

Pratique. — La vaillance de saint Aphien doit nous encourager à confesser la vérité, soit par nos paroles, soit par nos actions, et à bannir tout respect humain dans l'affirmation des droits de Jésus-Christ.

S. V.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. Ier d'avril, p. 60 ; *Analecta bollandiana*, t. XVI, p. 122-127 ; Dom LECLERCQ, *Les Martyrs*, t. II, p. 350-354, traduction des Actes ; ALLARD, *La Persécution de Dioclétien*, t. II, p. 47-51.

LES SAINTES AGAPE, CHIONIE ET IRÈNE

VIERGES ET MARTYRES

Fête le 3 avril.

Les saintes Agape, Chionie et Irène, pour servir Dieu plus librement, à l'époque de la persécution, se retirent dans la solitude, sur une montagne, emportant avec elles les Livres saints.

C'est dans la ville de Thessalonique que naquirent ces trois vierges prudentes, qui, au prix des souffrances terrestres endurées pour Jésus-Christ, gagnèrent la couronne de l'immortalité, Thessalonique, dont le grand apôtre saint Paul a loué la foi et la charité en ces termes: « Votre foi au vrai Dieu est connue partout », et plus loin: « Je n'ai pas besoin de vous parler de la charité fraternelle qui doit vous unir, car c'est de Dieu lui-même que vous avez appris à vous aimer les uns les autres. » Elles étaient sœurs, et filles de parents idolâtres. Leur première éducation semblait les vouer à l'erreur, mais Dieu veillait sur elles et les avait prévenues de ses faveurs; elles connurent la vérité de la religion chrétienne, grâce surtout à la lecture des Livres Saints et devinrent de vertueuses disciples de Jésus-Christ.

FUITE ET ARRESTATION DES TROIS VIERGES

L'empereur Dioclétien ayant défendu, sous peine de mort, de garder les divines Ecritures, elles trouvèrent moyen d'en soustraire plusieurs volumes aux persécuteurs. Lasses de ne pouvoir pratiquer librement les obligations de la loi évangélique, à cause des ennemis qu'elles rencontraient jusque dans leur famille, elles sortirent de leur patrie avec leur précieux dépôt, et se retirèrent sur une haute montagne, à l'abri de la persécution. Là, dans une profonde solitude, au milieu du spectacle grandiose de la nature, elles se sentaient naturellement portées à louer le Créateur des merveilles qu'elles avaient sous les yeux. Ce désert sauvage, fréquenté seulement par les aigles et les bêtes fauves, devint bientôt une pieuse oasis où les trois vierges, sans cesse livrées à la prière et à la contemplation divine, menaient la vie du ciel sur la terre.

Cependant l'année suivante, des décrets de mort contre tous les chrétiens du grand empire romain furent publiés par les empereurs Dioclétien et Maximien. Le gouverneur de Thessalonique envoya des soldats à la recherche des vierges chrétiennes. Dieu,

charmé des prières de ses servantes, les jugea dignes d'être ses témoins, de le glorifier par l'effusion de leur sang et permit que ces émissaires découvrissent le lieu de leur retraite. Comme elles avaient appris à aimer la souffrance, cet événement ne les rendit que plus joyeuses. Toutes trois devaient, jusqu'à la fin de leur vie, demeurer vraiment dignes de leur nom. L'une possédait la perfection de la loi, car elle aimait son prochain comme elle-même et Dieu de tout son cœur, selon la parole de l'Apôtre: « La fin de la loi c'est la charité. » Aussi l'appelait-on *Agape*, nom par lequel les Grecs désignent la *Charité*. L'autre, transparente d'innocence, qui avait conservé brillante et sans tache la splendeur de son baptême, avait vu en elle la complète réalisation de cette parole du Prophète royal : « Vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige. » On la nommait *Chionie* d'un mot grec qui signifie *neige*. La troisième possédait d'une manière toute spéciale le don par excellence du Dieu notre Sauveur. Jésus en effet répétait souvent à ses disciples : « Je vous donne ma paix. » Elle s'appelait *Irène*, qui signifie la *paix*.

AGAPE ET CHIONIE SONT CONDAMNÉES A ÊTRE BRULÉES VIVES

Après leur avoir fait endurer une très dure prison, le gouverneur les appela devant son tribunal avec quelques autres chrétiens. Quand Dulcetius fut assis pour l'interrogatoire, le greffier Artémisius lui parla ainsi : « Voici le rapport envoyé par le stationnaire gendarme) sur les personnes qui sont ici présentes. Si votre Excellence l'ordonne, j'en ferai la lecture. « Lis, je te l'ordonne », répond le président. Le greffier lut ce qui suit : « Cassandre, le stationnaire, à Dulcetius, gouverneur de Macédoine, salut. J'envoie à ton Excellence six femmes chrétiennes et un homme qui ont refusé de manger des viandes immolées aux dieux. Les femmes se nomment Agape, Chionie, Irène, Casia, Philippa, Eutychia, et l'homme qui est avec elles, Agathon. »

Le gouverneur se tournant vers les femmes, leur dit : « Misérables que vous êtes, comment pouvez-vous porter l'esprit de révolte jusqu'à ne vouloir pas obéir aux pieuses ordonnances de nos empereurs et de nos Césars ? Et toi, ajouta-t-il en regardant Agathon, pourquoi, à l'exemple des autres sujets de l'empire, ne veux-tu pas manger des viandes offertes aux dieux ? — C'est que je suis chrétien, répondit Agathon. — Dulcétius : Persistes-tu à l'être encore maintenant? — Agathon : Maintenant plus que jamais. »

Le président se tournant vers Agape : « Mais toi, qu'as-tu à répondre ? — Agape : Je crois au Dieu vivant, et je ne veux pas perdre par une mauvaise action tout le mérite du bien que j'ai pu faire.

Dulcétius : Et toi, Chionie, que dis-tu ? — Chionie : Je crois au Dieu vivant, et c'est pour cette raison que je n'ai pas voulu obéir à l'empereur.

Dulcétius : Et toi, Irène, pourquoi n'as-tu pas voulu te conformer aux ordres des Césars ? — Irène : Parce que j'ai craint d'offenser Dieu.

Dulcétius : Et toi, Casia ? — Casia : Je veux sauver mon âme. — Dulcetius : Veux-tu participer à nos sacrifices? — Casia : Jamais je ne commettrai ce crime.

Dulcetius : Et toi, Philippa, quel est ton sentiment ? — Philippa : Mon sentiment est le même que celui des autres : j'aimerais mieux mourir que d'avoir la moindre part à vos sacrifices.

Dulcetius : Et toi enfin, Eutychia, que dis-tu ? — Eutychia : Je dis la même chose : je donnerais ma vie plutôt que de consentir à ce que vous exigez de moi. »

Dulcétius dit aux soldats : « Ramenez en prison Agathon, Casia, Philippa et Eutychia, jusqu'à ce qu'on prenne une détermination à leur sujet. »

Le gouverneur revint ensuite à Agape et lui dit : « Quelle est ta dernière résolution ? Consentiras-tu à faire ce que nous-mêmes, en fidèles citoyens, nous faisons pour obéir à nos Césars et à nos empereurs ? — Agape : Je ne connais pas le dévouement à Satan ; jamais mon âme ne se laissera séduire par tes paroles. Dieu l'a rendue inexpugnable à tes coups.

Dulcétius : Et toi, Chionie, quelle est ta dernière réponse ? — Chionie : Je persiste toujours dans les mêmes sentiments. Personne ne pourra pervertir mon âme. — Dulcétius : N'avez-vous point quelques-uns de ces livres ou de ces écrits qui concernent la doctrine impie des chrétiens. — Chionie : Nous n'en avons point. On nous les a tous enlevés par l'ordre des empereurs. — Mais encore, qui vous a déterminées à donner dans de pareilles rêveries ? — Le Dieu tout-puissant. — Mais quelles sont les premières personnes qui vous ont conseillé pareille folie ? — Nous sommes redevables de la sainte doctrine que nous professons au Dieu tout-puissant et à son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dulcétius : Il est temps d'en finir avec vous. Oserez-vous nier, malheureuses, que vous devez à nos puissants empereurs une obéissance filiale et dévouée ? Puisque, depuis si longtemps, après tant d'avertissements, d'édits et de menaces, avec une témérité et une audace effroyables, vous osez mépriser les ordres de nos Césars, en restant obstinément attachées au nom impie de chrétien ; puisque, jusqu'aujourd'hui, malgré les ordres réitérés des stationnaires et des premiers officiers, vous refusez d'abjurer par écrit la foi du Christ, recevez enfin le châtiment que vous avez si bien mérité.

Il lut ensuite la sentence conçue en ces termes : « Agape et Chionie, égarées par la perversité de leurs cœurs et l'impiété de leurs sentiments ont violé les pieuses ordonnances des Augustes et des Césars nos maîtres : maintenant encore, elles pratiquent la religion téméraire et vaine des chrétiens, objet d'exécration pour tous les hommes pieux. J'ordonne donc qu'elles soient brûlées vives. » Les bourreaux exécutèrent aussitôt l'ordre de leur maître, mais le feu respecta le corps des vierges qui moururent intactes dans une ardente prière d'actions de grâces et de contemplation au milieu du bûcher.

INTERROGATOIRE D'IRÈNE

Quelques instants après, Irène, la plus jeune des trois, fut de nouveau introduite devant le tribunal. Le juge lui parla ainsi : « Ta folie éclate au grand jour dans tout ce que tu fais. On a trouvé en ta possession un grand nombre de livres, de parchemins et d'écrits de tout genre, concernant les doctrines de la secte abominable des chrétiens ! N'est-ce donc point assez du châtiment dont tu as vu frapper tes sœurs, et de la mort présente devant toi pour t'ouvrir les yeux ? Je devrais te punir aussitôt après ta double faute, j'userai cependant encore de bonté et de douceur envers toi. Il est encore temps : adore les dieux, et j'oublie ton crime. Es-tu enfin décidée à faire ce que les Césars ont ordonné ? sacrifieras-tu? mangeras-tu des viandes immolées? — Jamais, répond Irène indignée, jamais, par le Dieu tout puissant qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Veux-tu que je mérite le supplice du feu éternel destiné à ceux qui renient Jésus-Christ le Fils de Dieu ?

Dulcétius. Mais qui t'a engagée à te faire jusqu'à ce jour la dépositaire de ces Écritures ? — Irène : C'est ce Dieu tout-puissant qui nous a ordonné de l'aimer jusqu'à la mort. Voilà pourquoi nous nous

laissons brûler vives plutôt que de livrer de tels écrits et de trahir les intérêts de Dieu. — DULCÉTIUS: Dans la maison où vous habitiez, quelqu'un savait sans doute que vous aviez ces Ecritures? — IRÈNE : Le Dieu tout puissant qui voit tout le savait, mais nul autre que Lui. Nous regardions les gens même de notre maison comme des ennemis, car ils auraient pu nous dénoncer. — DULCÉTIUS: L'année dernière, quand, pour la première fois, la piété de nos Césars et de nos empereurs publia un édit semblable à celui qui t'amène ici devant moi, où vous cachâtes-vous? — IRÈNE: Où il plut à Dieu, sur les montagnes, n'ayant d'autre toit que le ciel. — DULCÉTIUS: Qui vous nourrissait alors? — IRÈNE: Dieu qui nourrit toutes ses créatures — DULCÉTIUS : Votre père était-il instruit de tout cela? — IRÈNE : Non, je vous l'assure, notre père ne savait rien. — DULCÉTIUS : Et parmi vos voisins, qui en avait connaissance? — IRÈNE: Interrogez-les tous, et vous verrez s'il en fût un seul qui connût seulement le lieu de notre retraite. — DULCÉTIUS : A votre retour de la montagne, lisiez-vous ces sortes de livres en présence de quelqu'un? — IRÈNE : Ils étaient dans notre maison et nous n'osions pas les en tirer. Aussi nous ressentions une vive douleur de ne pouvoir les lire nuit et jour, comme nous avions coutume de le faire avant l'édit. »

SENTENCE ANTI-CLÉRICALE

Le juge prononça enfin cette inique sentence : « Tes sœurs ont été punies comme elles le méritaient; pour toi, quoique tu sois digne de mort pour avoir caché ces livres impies, je prétends te punir d'une autre manière. Tu seras exposée, sans défense, dans une maison de crimes, et tu y vivras chaque jour d'un pain qu'on te portera du palais. » Ayant fait appeler Zozime, le bourreau public, avec quelques satellites : « Sachez, leur dit-il, que si l'on vient à m'apprendre que cette femme est sortie, ne fût-ce que pour un instant, du lieu où elle va être retenue, vous serez punis vous-mêmes par le dernier supplice. » Cette infâme sentence fut rigoureusement exécutée, mais le Dieu tout puissant se fit le protecteur de la pureté de sa servante. Elle était gardée pour être offerte comme une victime intacte au Dieu de l'univers. Personne n'osa s'approcher d'elle, ni hasarder une parole ou une action qui pût alarmer sa modestie. Le gouverneur l'ayant appris, la fit ramener devant son tribunal et lui dit : « Persistes-tu toujours dans ta première témérité? — IRÈNE. Ce que tu appelles témérité, je l'appelle, moi, piété envers Dieu, et je te déclare que j'y persisterai jusqu'à la mort. — DULCÉTIUS : Ta première réponse a montré clairement que tu ne voulais pas obéir aux ordres des empereurs; comme je te vois maintenant persévérer dans la même opiniâtreté, je vais t'infliger le châtiment dû à ton crime. »

Après avoir achevé ces mots, Dulcétius écrivit la sentence suivante : « Irène a refusé d'obéir aux ordres des empereurs et de sacrifier aux dieux, et persévère encore aujourd'hui dans le culte et la société des chrétiens. J'ordonne donc qu'elle soit brûlée vive, ainsi que l'ont été ses deux sœurs. »

Sa sentence ayant été lue, les satellites s'emparèrent d'Irène, et la conduisirent sur le lieu élevé, où ses deux sœurs avaient reçu la palme du martyre. Un grand bûcher était dressé non loin des corps intacts d'Agape et de Chionie. Quand il fut allumé et que les flammes commencèrent à s'élever vers les cieux, sur le signe de ses bourreaux, l'épouse du Christ, impatiente de recevoir la couronne que le Seigneur lui avait préparée, monta d'elle-même sur le bûcher en chantant des psaumes et en louant Dieu de tout son cœur. Elle mourut en priant au milieu des flammes sans que son corps fut consumé par le feu. Les *Actes* ne disent point ce que devinrent les autres chrétiennes et Agathon; il est probable qu'ils souffrirent aussi le martyre peu après : les persécuteurs n'avaient pas coutume de faire grâce à leurs victimes.

PLUSIEURS AUTRES SAINTES DU NOM D'IRÈNE

SAINTE IRÈNE, MARTYRE EN GRÈCE

Fête le 16 avril.

Cette Sainte fut martyrisée à Corinthe pendant la persécution de Valérien. Plusieurs serviteurs de Dieu venaient d'expirer entre les mains du bourreau, et la pieuse Irène était en prière avec quelques chrétiens, dans son oratoire privé. Soudain des païens entrent, la saisissent et la trainent devant le préfet Venustus. Interrogée sur sa foi, elle proclama hautement que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, le Maître du monde, le Créateur de l'univers, le Sauveur et le Rédempteur des hommes. Venustus ordonna de la battre cruellement, de la charger de chaînes et de la jeter en prison.

Quelques jours après, Irène comparut de nouveau devant le préfet. Comme ni les menaces ni les tortures ne pouvaient obtenir d'elle une parole d'apostasie, on lui coupa la langue, on lui arracha les dents et enfin on lui trancha la tête le 26 avril de l'an 258.

SAINTE IRÈNE DE TOMAR

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 20 octobre.

Née à Tomar, dans l'Estramadure portugaise, Irène fut élevée avec soin dans un couvent de religieuses, dont ses deux tantes, Julie et Chaste, étaient supérieures. Elle devint l'édification de la communauté par ses vertus, et le modèle des religieuses ses sœurs. Elle ne sortait guère qu'une fois l'an, pour aller visiter avec elles une église de Saint-Pierre, le jour de sa fête. Le démon, ennemi des âmes virginales, lui suscita la plus dure épreuve qu'elle pût redouter. Deux individus s'éprirent pour elle d'un fol amour. Consacrée à Jésus-Christ qu'elle aimait uniquement, Irène, qui aurait préféré mourir de mille morts plutôt que d'offenser son Dieu, répondit à ces insensés par la froideur de ses dédains. Furieux, l'un d'eux, que l'on croyait homme de bien, se mit à la calomnier outrageusement, et le démon favorisa si bien la calomnie, que beaucoup la crurent coupable. Dans l'angoisse de son âme

Irène suppliait humblement le Seigneur d'avoir pitié d'elle. Cependant l'accusation parvient aux oreilles de l'autre prétendant, qui s'empresse d'y ajouter foi et, piqué d'une vive jalousie, sans se souvenir qu'il avait dû sa guérison à Irène dans une grave maladie, il soudoie un assassin pour la tuer. L'assassin qui guettait sa victime, la surprend un matin en prière non loin de la rivière de Nadao, il se précipite sur elle, la perce de son épée et jette son corps dans la rivière. Le Nadao est un affluent de la Nézère, laquelle se jette dans le Tage. Le Tage, aux eaux profondes, reçut donc le corps de la martyre, et tout semblait fini pour la terre.

Mais Dieu veillait sur la mémoire de sa servante, déjà glorifiée dans le ciel : il révèle toute l'histoire à l'oncle de notre Sainte, Sélio, abbé d'un monastère voisin de Tomar, et lui apprend où repose le corps de sa nièce. Sélio convoque un grand nombre de fidèles, et se rend avec eux sur les rives du Tage. A leur approche les eaux s'écartent miraculeusement et laissent apercevoir, dans le plus profond du lit du fleuve, un tombeau précieux élevé par les anges. Le corps d'Irène, d'une beauté et d'une blancheur ravissantes, y reposait ; les assistants voulaient l'emporter, mais nul ne put le remuer. Respectant la volonté de Dieu, Sélio se contenta de couper une mèche de cheveux et un fragment de la tunique de la vierge martyre, et il se retira avec la foule, emportant ces deux reliques. Dès qu'ils furent sur le rivage, les ondes reprirent leur cours et cachèrent de nouveau le sépulcre. Les deux reliques emportées par Sélio devinrent l'instrument d'une multitude de miracles, et rendirent célèbre la ville voisine, appelée jusqu'alors Scalabis, mais que les peuples nommèrent désormais *Santa-Irene* et par abréviation *Santarem*. Sainte Irène de Tomar est vénérée en Portugal sous le nom de santa Iria. Santarem est aujourd'hui une ville de 8000 âmes.

SAINTE IRÈNE, VIERGE ET MARTYRE

A CONSTANTINOPLE

Fête le 2 mai.

Irène, fille d'un homme de race royale, mais païen, appelé Licinius, était d'une beauté surprenante. Aussi son père, pour la soustraire aux regards du monde, la fit-il enfermer dans une haute tour, avec treize femmes esclaves pour la servir. Dieu instruisit lui-même cette âme d'élite par le ministère d'un ange, puis saint Timothée, disciple de saint Paul, guidé par une inspiration divine, put pénétrer jusqu'à elle et lui administrer le sacrement de baptême. Devenue servante de Jésus-Christ, la jeune fille brisa aussitôt ses idoles et les jeta par la fenêtre. Licinius en apprenant cette destruction entra dans une colère terrible. Il attacha sa fille à un cheval indompté afin de la faire périr. Mais Dieu veillait sur cette enfant. Au lieu de lui nuire, le cheval se précipita sur Licinius et le mordit si cruellement qu'il en mourut. Justement affligée, Irène se mit en prière et obtint la résurrection de son père qui se releva vivant et guéri. A la vue d'un tel prodige, toute sa famille et près de trois mille personnes embrassèrent la foi chrétienne. Plus tard, sur l'ordre du préfet Ampelianus, Irène fut arrêtée, soumise à toutes sortes de tortures, mais rien ne put la faire consentir à renier Jésus-Christ, et on finit par lui trancher la tête.

Son culte fut autrefois célèbre dans tout l'Orient. Constantinople lui dédia trois églises. L'une d'entre elles, bâtie par l'empereur Constantin le Grand, était, après la basilique de Sainte-Sophie, la plus vaste de cette ville impériale.

SAINTE IRÈNE

SŒUR DU PAPE SAINT DAMASE, VIERGE

Fête le 21 février.

Elle naquit en Espagne et suivit, toute jeune encore, ses parents à Rome. Dès l'âge le plus tendre, on remarqua en elle une piété forte et généreuse. Souvent elle passait des nuits en prière avec sa mère et son frère, dans les catacombes, prosternée au pied des tombeaux des martyrs. Dans sa maison, elle ne manquait jamais une occasion de distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres.

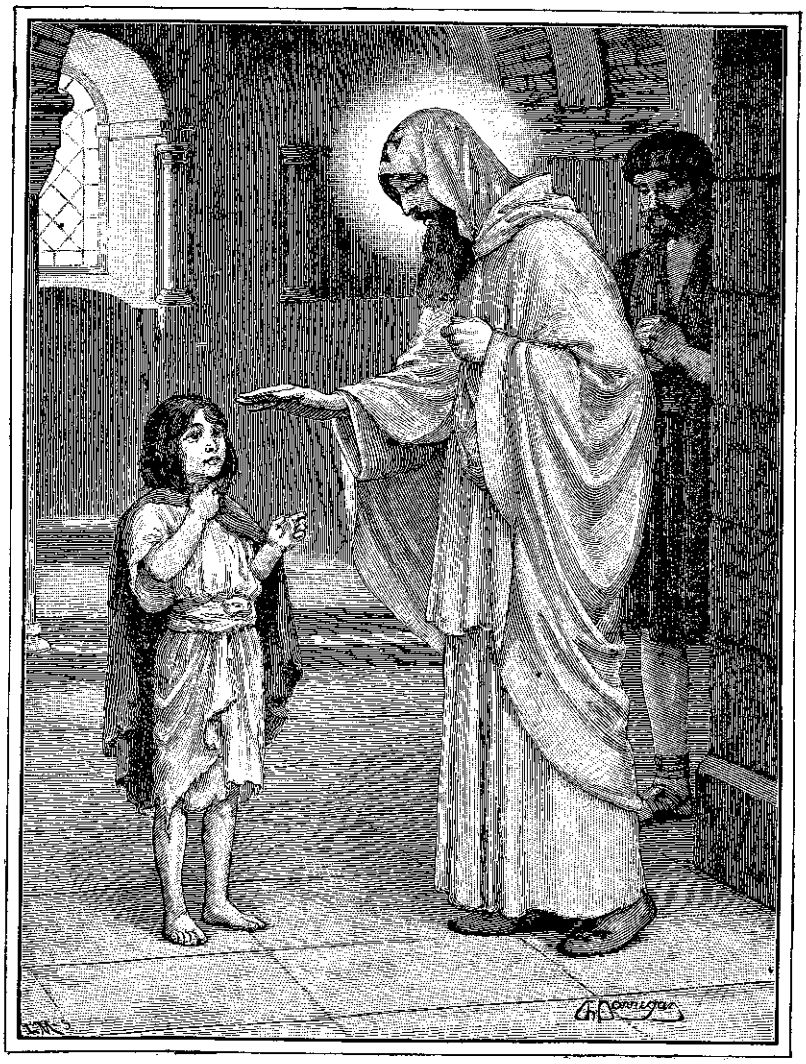
Ses parents étant morts prématurément, elle fut confiée à son frère saint Damase. Elle ne tarda pas à lui découvrir son aversion pour les délices du monde, et le désir ardent qu'elle avait de vivre dans la retraite, et de consacrer à Dieu sa virginité. Rempli d'admiration, Damase la félicita de sa généreuse résolution, l'aida de tout son pouvoir et composa pour elle un excellent traité sur la virginité. A l'aide de ce livre qu'elle lisait sans cesse, elle avança à grands pas dans la voie de la perfection, et sa vie, favorisée des grâces de Dieu, était plus angélique qu'humaine.

Quand son frère fut élu Souverain Pontife, Ursicin avec bon nombre de partisans, refusèrent de le reconnaître. Aussitôt la pieuse vierge s'adonna à des jeûnes, des veilles, des pénitences extraordinaires qu'elle n'interrompit pas, jusqu'à ce que Dieu, fléchi par ses prières, eût délivré l'Eglise de ce schisme naissant. — Enfin, la douzième année du pontificat de saint Damase et la vingtième de son âge, atteinte de la fièvre, pleine de mérites devant Dieu, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Son illustre frère fit graver sur son tombeau une très belle épitaphe en vers latins.

SAINT NICÉTAS,

abbé en Bithynie († 824).

(*Fête le 3 avril.*)



Saint Nicétas guérit un enfant sourd-muet.

NAISSANCE — LA VIE MONASTIQUE

Nicétas naquit à Césarée de Bithynie, une ville épiscopale qui relevait de la métropole de Nicomédie et dont l'emplacement exact n'est pas encore connu. Ce fut vers le milieu du VIII[e] siècle, bien que son biographe, Théostéricte, qui l'avait pourtant fréquenté d'une manière particulière, n'ait pas indiqué de date précise.

Son père, nommé Philarète, jouissait d'une large aisance ; il était pieux et se montrait assez généreux pour les moines. De la mère, morte peu après avoir donné le jour à l'enfant, nous ne connaissons même pas le nom.

Nicétas fut élevé par sa grand'mère paternelle, qui lui fit donner de bonne heure une éducation soignée. Jeune encore, l'enfant dut apprendre et réciter par cœur tout le *Psautier* de David, c'est-à-dire les cent cinquante psaumes. Combien y a-t-il de fa-

milles d'aujourd'hui, même chrétiennes, même pieuses, qui seraient à même de réciter non pas cent cinquante psaumes, ni cent, ni même cinquante, mais seulement ceux qui sont le plus usités les dimanches et les jours de fête ?

Cette intelligence précoce des choses de l'Eglise fit que sa famille fit recevoir à Nicétas la tonsure et l'ordre de portier. Ainsi se trouvait-il consacré à Dieu et voué au service des autels. Bien que cet engagement ne fût pas encore irrévocable, l'enfant s'habitua à le considérer comme tel et, une fois qu'il eut mis la main à la charrue, il ne regarda plus en arrière, selon le précepte du divin Maître.

Mûri par un séjour de quelques années dans le monde, Nicétas entendit la voix de Dieu qui l'appelait à une vie plus parfaite. Son père, qui devait lui-même finir ses jours sous l'habit de moine, ne mit aucun obstacle à sa vocation. Nicétas se retira auprès d'un ermite, nommé Etienne, dont il se constitua l'humble disciple. Peut-être les couvents, fermés par la persécution de Constantin Copronyme, n'avaient-ils pas encore eu le temps de rouvrir leurs portes ?

LE MONASTÈRE SAINT-SERGE DE MÉDICIUS

Il ne quitta sa solitude que pour entrer au monastère de Saint-Serge, qui s'élevait dans le village de Médicius. La localité existe encore au sud de la petite ville de Trilia, où font escale, à certains jours, les bateaux qui vont de Constantinople à Moudania, le port de Brousse.

« Le monastère s'élevait dans un endroit où tout devait charmer, et le pèlerin, aujourd'hui encore, aime à faire halte sous ses arbres de haute venue, auprès des ruisseaux qui y rafraîchissent l'atmosphère. Les murs qui enclosent le jardin actuel font penser à une forteresse : vingt-cinq mètres de hauteur ! C'était sans doute pour se prémunir contre les subites incursions des Sarrasins que le couvent s'était mis sur la défensive.

» Le monastère actuel n'est qu'un vulgaire caravansérail ; on ne peut lui reconnaître aucun cachet religieux. Des peintures de mauvais goût cachent à demi le crépissage de ses murs ; ses cellules sont vides. »

UN COUVENT DE SAINTS

Quand le jeune homme vint y chercher un refuge contre les bruits du monde, le couvent était dans toute la ferveur primitive. Le fondateur lui-même, saint Nicéphore, que l'Eglise a placé sur les autels, vivait encore et il avait toujours la haute direction de la maison.

Il y avait, à côté de lui, un autre religieux du nom d'Athanase, dont l'Eglise a également reconnu le culte. Celui-ci, qui appartenait à une excellente famille de la capitale, avait dû, sur les injonctions de son père qui rêvait pour lui les plus grands honneurs, entrer au ministère des Finances. En peu d'années, il en était devenu l'un des principaux secrétaires. Le goût de la vie religieuse l'emporta sur celui des vanités du monde ; Athanase s'enfuit en secret et se retira au fameux monastère des Symboles, qui était alors dirigé par saint Platon. Son père l'y découvrit. Il en arracha son fils et l'obligea à porter, au lieu de la bure du moine, de somptueux habits de soie. Le jeune homme, qui était majeur et doué, par ailleurs, d'un caractère résolu, ne tarda pas à mettre ses vêtements en pièces et à s'évader de nouveau. On le reprit, on l'enferma, on le cribla de coups et, comme rien ne put venir à bout de sa constance, son père finit par lui rendre sa liberté en lui demandant pardon de sa conduite, et en reconnaissant qu'il valait mieux que lui.

Athanase accourut aussitôt à son premier monastère, d'où l'amitié de saint Nicéphore le décida bientôt à sortir pour entrer à celui de Médicius. Il s'y trouvait déjà à l'arrivée de saint Nicétas. D'autres religieux, tout aussi fervents, et parmi eux l'hagiographe Théostéricte, y vivaient aussi, uniquement préoccupés de leur perfection intérieure.

NICÉTAS DEVIENT PRÊTRE ET AUXILIAIRE DU SUPÉRIEUR

Cinq ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis l'entrée de Nicétas à Saint-Serge, que saint Nicéphore l'emmenait à Constantinople et lui faisait conférer l'ordination sacerdotale par le patriarche saint Taraise. Ce dernier ayant occupé le trône primatial de Byzance du 25 décembre 784 au 25 février 806, c'est entre ces deux dates que doit se placer ce fait important pour notre Saint.

En même temps, tout en conservant pour lui le titre de supérieur, saint Nicéphore se déchargeait sur le jeune prêtre d'une partie du gouvernement de la maison. Le nouveau venu s'acquitta si bien de ses fonctions que, bientôt après, le nombre des religieux augmentait d'une façon étonnante ; on ne tarda pas à en compter près de cent renfermés dans le monastère. Cela ne laissait pas que d'être un peu inquiétant pour le prieur, que les préoccupations matérielles n'avaient jamais retenu beaucoup. Il vivait lui-même de si peu — du pain et de l'eau d'ordinaire, sans rien de plus, — qu'il aurait cru peut-être pouvoir assujettir à un pareil régime toute la communauté. Heureusement que saint Athanase, l'économe, était là ! S'il châtiait son corps aussi durement que le faisait saint Nicétas, s'il était même plus sévère que le prieur pour les autres religieux, par ailleurs l'ancien employé du ministère des Finances avait trop vécu pour s'imaginer que tout le monde se plierait à un régime aussi frugal. On vécut donc pauvrement, sobrement, austèrement, mais on ne manqua jamais du nécessaire.

Athanase et Nicétas avaient, du reste, chacun leur propre caractère, et ils se complétaient naturellement. Le premier, ardent, fougueux, violent même, sans l'amour de Dieu et de ses frères qui le dominait, se serait porté aux excès ; l'autre, doux et compatissant, était peut-être trop incliné vers les mesures indulgentes. Tous les deux exerçaient une influence bienfaisante par leurs austérités, leur amour de la pauvreté et du travail, leur esprit d'oraison et de sacrifice. Peu répandus au dehors, les deux Saints observaient intégralement la règle ; chaque jour, ils récitaient le psautier en entier et y

ajoutaient encore des prières spéciales au couvent.

Athanase mourut le 26 octobre de l'année 804 ou 805. Sa sépulture, remarque le biographe contemporain des faits, fut distinguée de celle des autres religieux par un cyprès qui poussa mystérieusement au-dessus de sa poitrine. Ce prodige ne manqua pas d'attirer les foules, et beaucoup qui usèrent avec foi des brindilles détachées de l'arbre obtinrent des guérisons.

Le 4 mai de l'année suivante, saint Nicéphore le rejoignit dans la tombe, et tel était l'éclat des vertus du fondateur que saint Nicétas ordonna de lui accorder aussitôt un culte public. Quant à lui qui s'était dérobé jusque-là à tous les honneurs, force lui fut, après la mort de ses deux amis, d'accepter le titre d'higoumène ou d'abbé que sa modestie avait toujours repoussé. Ce fut saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, qui vint lui-même procéder à son intronisation.

DEUX MIRACLES DU SAINT

Avant d'exercer des fonctions aussi élevées, Nicétas avait accompli, à l'intérieur du monastère, un certain nombre de miracles que rapporte son historien. Citons-en deux qui présentent un réel intérêt :

« Ce que je vais dire, écrit Théostéricte, je ne l'ai pas vu, mais je le tiens d'un religieux qui me le raconta peu après la mort du Saint :

» Le portier du monastère étant un jour fort occupé, le supérieur me désigna pour le remplacer. Pendant que j'étais à mon poste, un homme des environs arriva avec un enfant jeune encore et muet depuis sa naissance ; il me pria de vouloir bien le conduire auprès du Saint, afin que celui-ci priât sur son fils. Je m'acquittai aussitôt de la commission et, quoique vivement réprimandé par Nicétas, j'insistai pour qu'il obtempérât à la foi de cet homme. Il finit par consentir à ce qu'on amenât l'enfant devant lui, pria longtemps, fit sur lui le signe de la croix, et celui qui jusque-là avait eu la langue liée se mit aussitôt à parler sans difficulté. »

De l'autre prodige, Théostéricte lui-même fut l'heureux témoin.

« Il y avait, dit-il, dans le couvent un religieux simple et candide qui, à cause de sa grande innocence, était cher à tous. Un jour, il devint tout à coup fou furieux. Cela causa naturellement une grande peine à l'abbé. Après nous avoir recommandé de rester à jeun jusqu'au soir, une fois que l'office et la messe furent terminés, Nicétas prit le Frère à la sacristie. Là, il se mit en prière, fit sur le malade plusieurs onctions avec le Saint-Chrême, et le fou revint aussitôt à son premier état qu'il n'a plus quitté. »

LA PERSÉCUTION DE LÉON L'ARMÉNIEN

Après trente-cinq ans environ de paix religieuse, un nouvel empereur de Byzance, Léon V, dit l'Arménien, s'avisa de déchaîner à nouveau la persécution contre les évêques, les prêtres, les moines et même les laïques qui rendaient un culte aux images de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints.

Le patriarche, saint Nicéphore, en fut la première victime. Exilé dès le 13 ou le 20 mars 815, il était remplacé le 1er avril suivant par Théodote Cassitéras, ancien officier et créature de l'empereur.

Celui-ci employa tout son crédit et toutes les richesses de l'Etat à faire reconnaître l'intrus par le clergé et par les religieux. En se prononçant pour Théodote, on était censé accepter la politique iconoclaste de l'empereur ; en le repoussant, on se déclarait contre elle.

La ruse était habile et, comme on ne leur demandait pas formellement de repousser eux-mêmes le culte rendu aux images saintes, un grand nombre se laissa séduire. Nicétas fut parmi les opposants. On l'enferma donc dans une prison infecte, où des émissaires qui tenaient à la fois le rôle de geôliers et celui de blasphémateurs essayèrent vainement de le faire tomber.

Après quelques mois de captivité, voyant que la fermeté de l'abbé ne se démentait aucunement, Léon V donna l'ordre de le transporter, au cœur de l'hiver, à la forteresse asiatique de Musalaeon. Les soldats l'obligèrent à y parvenir en sept jours de marche forcée à pied ; mais Nicétas n'était arrivé que depuis cinq jours au lieu de sa déportation, quand on le rappela en toute hâte à Constantinople. Ce fut là, pour notre Saint, une nouvelle cause de fatigues et de privations.

Il se remit tout de même et, comme on leur laissa, à lui et à ses compagnons d'infortune, une liberté relative, il en profita pour réparer sa santé fort atteinte et pour s'entretenir avec ses amis.

UNE DÉFAILLANCE

Ce n'était pas là précisément le but que poursuivait l'empereur. Aussi, dès que les fêtes de Pâques furent terminées, il livra tous les supérieurs, qui n'avaient pas encore cédé, à Jean, surnommé Lécanomante, abbé du monastère des Saints-Serge et Bacchus, à Constantinople, qui avait la mission expresse de les faire tomber. Séparés les uns des autres, sans nouvelles du dehors, les supérieurs furent descendus dans des cachots nauséabonds, où la lumière ne pouvait parvenir. Là ils n'avaient ni lit pour s'asseoir ou se coucher, ni couverture pour se préserver du froid ; comme nourriture, on leur jetait, par une ouverture étroite, du pain gâté et de l'eau pourrie, et encore celle-ci en fort petite quantité.

Au bout de quelques mois ou même de quelques semaines de ce régime, les religieux qui n'étaient pas encore morts étaient, pour la plupart, disposés à passer par les volontés de Jean, leur bourreau. Il n'était pas exigeant, d'ailleurs. Que voulait-il d'eux, en somme ?

Dans les galeries supérieures de la cathédrale de Sainte-Sophie, où l'on avait conservé les images saintes et les mosaïques représentant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, le patriarche Théodote les attendait et il donnait, de sa propre main, la sainte communion à tous ceux qui voulaient bien la recevoir. Il ajoutait même, en accomplissant cette pieuse cérémonie, et il

faisait répéter à haute voix par tous ceux qui acceptaient de lui le Corps et le Sang de Jésus-Christ :

— Anathème à tous ceux qui n'adorent pas l'image du Christ !

Voilà tout ce que Jean Lécanomante demandait à ses prisonniers. Presque tous cédèrent, Nicétas comme les autres, bien qu'ayant résisté davantage. Lui qui, selon le mot de saint Théodore Studite, avait d'abord « bien répondu », finissait ainsi par trahir la foi.

L'EXPIATION VOLONTAIRE

Son illusion ne fut pas de longue durée. Il avait, en acceptant la communion de Théodote, reçu l'autorisation de retourner à son monastère et de le diriger comme auparavant ; mais il n'était pas encore parvenu au terme de son voyage, qu'abandonnant le bateau qui le transportait à Moudania il en prenait un autre et revenait à Constantinople se constituer prisonnier. Là, il eut beau se présenter devant la cour, condamner sa conduite, rejeter à nouveau la communion du patriarche intrus, il ne fut pas d'abord écouté. Comme on ne tenait pas à multiplier le nombre des martyrs, on ne voulut pas de lui.

Sur ses instances toutefois, Léon V le livra à Zacharie, préfet du palais de Manganes, qui l'enferma dans cette demeure impériale, située près de la mer, dans l'enceinte actuelle des jardins du Vieux-Sérail, du côté Nord-Est. Il y fut traité avec beaucoup d'humanité, Zacharie étant orthodoxe, grand ami des moines et des prêtres persécutés. Nicétas n'y resta que peu de temps, car l'empereur venait enfin de prendre une décision à son sujet.

De Manganes, il fut relégué à l'île de Sainte-Glycérie, un de ces petits îlots déserts qui émergent à peine des flots, dans le golfe de Nicomédie, aux environs de la presqu'île actuelle de Touzla. Il devait y demeurer jusqu'à l'assassinat de Léon V l'Arménien et à l'avènement de Michel II le Bègue, fin décembre 820.

Son séjour y fut assez pénible, car on l'avait confié à la garde d'un certain Anthime, duquel relevaient tous les monastères de la contrée et à qui le biographe de saint Nicétas prête à peu près tous les vices et tous les défauts. Disons seulement que son zèle contre notre Saint était d'autant plus intéressé qu'il s'attendait, le jour où sa victime renoncerait à sa résistance, à recevoir de la cour et du patriarche des honneurs et des fonctions plus lucratives.

Le Saint fut donc enfermé dans un cachot étroit et obscur, d'où il lui était impossible de sortir et même de voir la lumière. Sa nourriture était plus que frugale, du pain et de l'eau, mais il y était habitué depuis longtemps, car il ne prenait jamais autre chose dans son monastère. On lui avait toutefois concédé la présence d'un de ses religieux, le moine Philippe, qui lui rendait les petits services indispensables à son âge et à ses infirmités, et lui servait en même temps de secrétaire. Les relations avec le dehors ne lui étaient pas, en effet, interdites, et nous savons qu'il communiquait avec plusieurs de ses compagnons d'exil.

DEMI-DÉLIVRANCE — LA MORT

En montant sur le trône, Michel II ne répudia pas absolument la politique religieuse de son prédécesseur ; il se contenta de l'atténuer. S'il permit à tous les partisans des images de sortir de prison, il ne les autorisa pas cependant à rentrer dans la capitale, ni dans leurs diocèses ni dans leurs couvents. Ils eurent seulement la liberté d'habiter aux alentours de Constantinople, de préférence sur la côte asiatique; encore semble-t-il qu'on ait fixé à la plupart d'entre eux le lieu de leur séjour et que tous fussent plus ou moins sous la surveillance de la police.

Saint Nicétas resta dans les environs de son îlot et visita les monastères voisins ; il trouva au cap Acritas saint Théodore Studite et plusieurs autres confesseurs de la foi ; aux îles des Princes, d'autres victimes de la persécution, et parmi elles le patriarche saint Nicéphore. Puis il vint s'établir sur la côte européenne de Constantinople, dans une petite propriété qu'il avait achetée et où s'écoulèrent les derniers mois de son existence. C'était, selon toute probabilité, derrière le palais actuel de l'amirauté ou Cassim-Pacha. Théoctiste, le disciple qui avait partagé sa première captivité, dirigeait en son absence le monastère de Médicius et il y faisait refleurir ses vertus.

Nicétas mourut au lieu de son dernier exil, le dimanche 3 avril 824. Aussitôt que la nouvelle de cette mort fut connue, saint Joseph, archevêque de Thessalonique, et saint Théophile, métropolitain d'Éphèse, accoururent pour présider à la levée du corps. Une foule immense de moines, de vierges et de pieux laïques les accompagna jusqu'au bateau qui devait transporter les restes à Médicius. Au lieu du débarquement, Paul, évêque de Brousse, les attendait, escorté de tous les religieux du couvent. On transporta le corps, au chant des cantiques, dans l'église du monastère ; puis on le déposa dans le narthex, côte à côte avec saint Nicéphore, et des miracles s'opérèrent sur sa tombe.

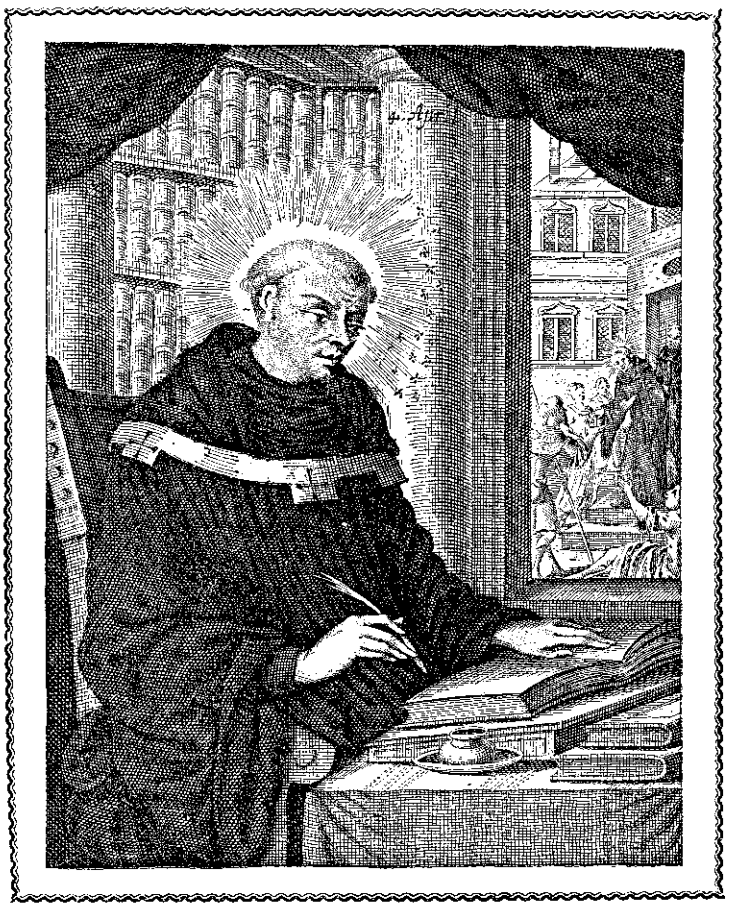
Pratique. — Si jamais nous avons eu le malheur de tomber dans une faute grave, n'attendons pas pour en demander pardon à Dieu, mais allons tout de suite la confesser à un prêtre et commençons aussitôt à l'expier.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. I[er] d'avril, p. 253-265 ; R. P. Hergès, *Le monastère de Médicius* dans le *Bessarione*, t. V, p. 9-21.

SAINT ISIDORE, ÉVÊQUE DE SÉVILLE, DOCTEUR

Fête le 4 avril.



Saint Isidore écrit ses ouvrages pleins de suavité, comme, dès son berceau, l'avait fait présager un essaim d'abeilles. — Il distribue des aumônes aux pauvres qui se pressent à la porte du palais épiscopal.

Isidore naquit dans l'Andalousie, de nobles et pieux parents. Son père, le duc Sévérien, avait été longtemps préfet de Carthagène, et il avait vu sa fille aînée épouser le roi des Wisigoths Leuvigilde. Deux autres de ses enfants, Léandre et Fulgence, qui se signalèrent dans les rangs de l'épiscopat espagnol, ont mérité d'être honorés d'un culte public après leur mort. Florentine, la plus jeune de ses filles, embrassa la vie monastique, et sa science, sa vertu, ses cantiques même ou chants sacrés lui ont valu l'honneur de figurer en tête de ces illustres religieuses que la patrie de sainte Thérèse a données à l'Eglise. Mais la gloire des uns et des autres pâlit devant l'éclatante réputation de sagesse et de sainteté d'Isidore, le dernier né de la noble famille andalouse.

On rapporte qu'étant encore dans les langes, sa nourrice l'ayant laissé seul dans le jardin, il fut environné d'un essaim d'abeilles, dont quelques-unes entraient dans sa bouche et y faisaient leur miel, et les autres couraient sur son visage sans lui faire aucun mal; ce qui fut pris pour un présage de sa douceur et de son admirable éloquence.

ISIDORE ÉCOLIER

L'enfant, à peine sorti du berceau, fut confié à son frère aîné saint Léandre, archevêque de Séville, dont il devait plus tard être le glorieux successeur. Saint Léandre chérissait son jeune frère comme s'il eût été son fils, mais son amour était éclairé, c'est-à-dire qu'il savait mettre les soins de l'âme avant ceux du corps; aussi ne se faisait-il pas faute de fouetter le jeune écolier pour lui apprendre à vaincre la paresse.

Cependant, contrairement à ce que l'on attendait, l'intelligence de l'enfant ne se développait qu'avec une lenteur désespérante, et, de plus, lui-même semblait éprouver le plus grand dégoût

pour toute sorte d'études. Un jour, Isidore, découragé par l'insuccès de ses efforts, et craignant les corrections que son frère lui appliquait avec une énergie trop fréquente, s'enfuit de l'école de Séville. Après avoir erré quelque temps dans la campagne, exténué de soif et de fatigue, il s'assit auprès d'un puits, et se mit à regarder avec curiosité les sillons qui en creusaient la margelle. Comme il se demandait qui avait pu produire ce travail, une femme qui venait puiser de l'eau, touchée de la beauté et de l'ingénuité de l'enfant, lui expliqua comment les gouttes d'eau, en tombant constamment sur le même endroit, arrivaient avec le temps à creuser les pierres les plus dures.

Isidore avait l'esprit droit et sincère ; ces paroles le firent réfléchir. Si une goutte d'eau, se dit-il, est assez forte pour creuser à la longue une pierre, il n'est pas possible que, Dieu aidant, je n'arrive pas par mes efforts à acquérir la science, malgré l'infirmité de ma mémoire et de mes autres facultés. Et il rentra à Séville.

S'étant remis à l'œuvre avec courage, Dieu, pour le récompenser de sa bonne volonté, opéra un tel changement en lui, qu'en peu d'années il acheva son éducation de façon à posséder le latin, le grec et l'hébreu, et à aider puissamment son frère saint Léandre dans la conversion des ariens

DANGERS QU'IL COURUT
IL EST ENFERMÉ DANS UN MONASTÈRE

Cependant le roi Leuvigilde, arien fanatique, venait de faire assassiner son propre fils, saint Herménégilde, converti à la foi par saint Léandre. On ne sait comment le grand archevêque de Séville évita le sort de son royal élève, mais toujours est-il que le roi se contenta de l'exiler en même temps que son frère saint Fulgence, évêque d'Ecija. Isidore, quoique contristé par cet événement, n'en fut point abattu, et il continua la lutte engagée par ses deux frères. C'est alors que ses talents se montrèrent en plein. Les ariens étaient constamment terrassés et honteux de se voir vaincus par un ennemi si jeune ; ils résolurent de s'en débarrasser en le poignardant. Leur plan était arrêté, et le Saint ne pouvait manquer de tomber sous leurs coups, quand Dieu, qui le réservait à de plus grands combats et à voir la chute de l'arianisme, le sauva en mettant la confusion dans les rangs des hérétiques.

En ce temps-là, Leuvigilde, poursuivi par le souvenir de son fils qu'il avait tué, sentait la mort approcher. Pour apaiser le courroux divin, il fit rappeler de l'exil saint Léandre, et, avant d'expirer, lui confia la conduite de son jeune successeur Récarède. Ce retour inattendu mit le comble à la joie de saint Isidore, qui brûlait de s'exposer de nouveau, en travaillant avec son frère à la défense de la foi. Mais saint Léandre, ayant appris les dangers qu'il avait courus, et tremblant pour la vie de celui en qui il fondait toutes les espérances de son Eglise, prit le parti, pour modérer son ardeur et mettre un terme aux saintes imprudences de son zèle, de l'enfermer dans un monastère, d'où il lui défendit de sortir, mais où il lui envoya les maîtres les plus savants de l'époque, afin d'achever son éducation.

Cette démarche de saint Léandre était manifestement inspirée de Dieu, car Isidore dut en grande partie sa sainteté à la pratique rigoureuse et constante des solides vertus monastiques, pendant les paisibles années de sa vie religieuse, années qui, jusqu'à sa mort, restèrent profondément gravées dans sa mémoire et dans son cœur, comme l'attestent ses écrits sur le monachisme, et notamment une belle règle en vingt-quatre chapitres pour les moines de son pays.

L'histoire, malheureusement, ne nous apprend presque rien sur saint Isidore moine. Quoi qu'il en soit, il était déjà mûri dans l'exercice de la mortification et capable de supporter le fardeau de l'épiscopat, lorsque saint Léandre mourut, vers 601, en le désignant comme le seul digne du siège de Séville. Le Saint, en se cachant dans les ombres du cloître, n'avait pas réussi à se faire oublier, et le peuple parlait toujours avec enthousiasme du jeune clerc qui, autrefois, l'avait si vaillamment défendu contre les ariens.

IL DEVIENT ÉVÊQUE DE SÉVILLE

Aussi, lorsque le roi Récarède ordonna à l'humble moine d'accepter la charge que venait de quitter son frère en mourant, le peuple répondit par une immense clameur de joie et par d'unanimes applaudissements. Pendant que tout le monde se réjouissait de son élévation, lui seul pleurait, se déclarait indigne de cette charge et tremblait devant la responsabilité qui allait peser sur lui. L'humilité est le signe de la sainteté véritable, et, pour l'ordinaire, ceux-là sont plus dignes d'une faveur qui s'en jugent les plus indignes. Le roi Récarède et le peuple de Séville ne s'y trompèrent pas, et les larmes d'Isidore ne firent qu'enflammer l'ardeur de leur désir. Le Saint, reconnaissant enfin la voix de Dieu dans celle du peuple chrétien, se résigna à faire le sacrifice demandé. Dès qu'il eut ceint la mitre et pris en main la houlette du pasteur, dès qu'il se fut lié à son Eglise par un mariage spirituel en jurant de donner s'il le fallait son sang pour elle, sa vie ne fut qu'un perpétuel sacrifice, et il ne cessa de se dépenser pour ses brebis bien-aimées, au point que l'on a peine à comprendre comment une vie d'homme a pu, sans un miracle de la grâce, être aussi laborieusement remplie que la sienne.

Ce qui affligeait surtout son regard de père et de pasteur, c'étaient les désordres et les abus qui régnaient au sein du clergé, l'oubli des lois sacerdotales, du droit canonique, des rites prescrits par l'Eglise. Rien n'échappait sous ce rapport à sa vigilance ; il opposait la plus énergique fermeté au mal, s'appliquant, soit à le corriger, soit à le prévenir. Il y réussit pleinement, et il eut le bonheur de rétablir dans leur vigueur, au sein des chrétientés espagnoles, les règlements apostoliques, les décrets des Pères, les principales institutions de la sainte Eglise romaine.

SES INSTITUTIONS

Non content d'avoir réformé par sa parole et par son exemple les mœurs des ecclésiastiques et des fidèles qui se ressentaient de la longue influence de l'arianisme, il ménagea encore à leur vertu et à leur foi un appui et un exemple perpétuel dans les moines qu'il attira en grand nombre dans son diocèse, n'ignorant pas que les institutions monastiques sont la sauvegarde de la société et le contrepoids nécessaire des crimes qui s'y commettent.

Les hommes n'ont jamais changé de nature : leurs inclinations étaient les mêmes il y a mille ans qu'aujourd'hui, car c'était le même diable qui les tentait ; aussi l'histoire nous dit-elle qu'alors l'arianisme terrassé essayait de revivre en « s'attaquant à la jeunesse » dont il flattait les passions.

Quelques évêques ou prêtres hérétiques erraient

encore dans les campagnes, voyageant sans bruit et donnant aux jeunes gens des conférences secrètes dans tous les lieux où ils s'arrêtaient. Saint Isidore, à la première nouvelle de ces faits, tressaillit; car il n'ignorait point que c'est par la mauvaise éducation de la jeunesse que se produisent dans la société les plus épouvantables désastres. Il n'y avait pas à hésiter. Sans calculer la modicité de ses ressources, il jeta les fondements d'une immense école de doctrine qui est restée célèbre dans toute l'Espagne et dans tout l'univers. Ce collège, cette sorte d'Université catholique, où se formèrent de grands savants et de grands saints, n'était qu'un vaste monastère. Il devint le type d'une multitude d'autres institutions du même genre dans les villes épiscopales.

L'étude du grec, de l'hébreu, de l'histoire, de la géographie, de l'astronomie, des mathématiques y était obligatoire; elle préparait à celle de la philosophie et de la théologie.

Le grand évêque, malgré ses occupations, se joignait tous les jours à ses chers moines professeurs, et à son tour, il occupait la chaire pour découvrir à ses élèves émerveillés les incomparables beautés des Saintes Ecritures.

C'est pour l'instruction des jeunes gens dans cette école que le grand docteur de Séville composa ces nombreux traités, dont l'étendue et la profondeur effrayent même les plus savants, et qui embrassent toutes les branches des connaissances humaines, depuis la plus sublime théologie jusqu'à la science vulgaire de l'agriculture et de l'économie rurale.

Le principal de ses ouvrages, les vingt livres des *Origines* ou des *Etymologies* est ce que nous appellerions de nos jours un « Dictionnaire universel » où a été conservée toute la science de l'époque. Il suppose chez son auteur une érudition profonde, des recherches infinies et une ampleur de vues vraiment extraordinaire.

Dans la pensée de saint Isidore, toute science vraie doit avoir pour fondement et pour base la connaissance approfondie de la révélation. Il était convaincu, écrit son biographe, que les maux de la société, les discordes civiles, les dissensions des clercs avaient pour cause l'ignorance de la Sainte Ecriture. Ce fut pour combattre ce lamentable oubli qu'il exigea de ses disciples l'étude de l'hébreu. Lui-même possédait à fond la langue scripturaire; il nous en a laissé des preuves dans ses ouvrages exégétiques, qui forment un véritable cours d'Ecriture Sainte.

L'un de ces évêques vagabonds dont nous avons parlé plus haut, du nom de Grégoire le Syrien, homme qui, par son éloquence naturelle et la subtilité de son esprit, obtenait de grands succès et faisait beaucoup d'apostats, proposa à saint Isidore, qui présidait en ce moment un Concile d'évêques, de discuter devant le peuple sur l'unité de nature, qu'avec les eutychéens, il admettait en Jésus-Christ. Le Saint accepta. La discussion eut lieu dans la grande église de Séville en présence d'une foule immense. Après cinq heures de discussion, Grégoire s'avoua vaincu, abjura ses erreurs et revint à la communion catholique dans laquelle il persévéra jusqu'à la mort.

Une autre institution couvrit de gloire saint Isidore et contribua puissamment, dans toutes les Espagnes, où elle se répandit, à maintenir la vigueur de la foi : nous voulons parler de la liturgie mozarabe, ensemble magnifique des prières et des cérémonies, par lesquelles saint Isidore rendit au culte divin toute sa majesté. Cette liturgie est ainsi appelée parce qu'elle fut conservée plus tard par les chrétiens espagnols qui vivaient au milieu des Maures et des Arabes envahisseurs.

La liturgie romaine, reine des liturgies, a prévalu, il est vrai; mais pour ne pas perdre la mémoire des belles institutions de saint Isidore, l'église cathédrale de Tolède use encore, avec la permission du pape, de la liturgie mozarabe.

Malgré ces immenses travaux, le Saint faisait une visite annuelle de son diocèse, et même, poussé par son amour pour les âmes, il parcourait toutes les provinces d'Espagne, « faisant retentir dans les cités et les moindres bourgades, la trompette évangélique ». Ce qui le toucha le plus, ce fut l'aveuglement des Juifs, alors nombreux dans ce pays. Sa tendresse envers ces pauvres abandonnés le poussa à leur adresser un traité pour essayer de les amener à la vérité. Dieu récompensa son zèle par la conversion de plusieurs de ces malheureux enfants d'Abraham.

VOYAGE A ROME ET MIRACLES

Saint Isidore avait un grand amour et une grande vénération pour le pape qu'il appelait, « le vicaire de Dieu », et auquel, disait-il, « l'obéissance est due en toutes choses ». Pour mieux s'inspirer des traditions du Siège apostolique et présenter ses hommages au Souverain Pontife, il se rendit à Rome vers 619. Il y fut reçu avec honneur par Boniface V et le clergé. Le pape le consulta plusieurs fois sur des choses importantes, regardant toutes ses paroles comme les oracles d'un Saint. Il eût voulu le retenir auprès de lui, mais les Sévillans souffraient de l'absence de leur évêque chéri, et le cœur d'Isidore souffrait encore plus de se voir séparé de ses enfants bien-aimés, aussi le pape dut-il le laisser aller. Il traversa la Gaule, accueilli partout avec de grandes démonstrations de joie.

Il arriva à Narbonne pendant une sécheresse extraordinaire : le peuple, désolé, l'attendait sur la route; aussitôt qu'il parut, la foule, se précipitant à sa rencontre, le supplia de la sauver, par ses prières toutes puissantes, des malheurs qui l'accablaient.

Le Saint, ému, adressa à cette multitude avide de le voir et de l'entendre, un discours sur la miséricorde divine; puis, élevant les mains, il pria avec ferveur. En ce moment, le tonnerre gronda, et, chassés par un vent violent, les nuages s'amoncelèrent rapidement dans ce ciel où ils n'avaient pas paru depuis si longtemps. Une pluie bienfaisante rendit aux campagnes leur fertilité.

Le retour du grand évêque à Séville fut un véritable triomphe; toute la population, hommes, femmes, enfants, vieillards, clercs, moines et écoliers allèrent au devant de lui en chantant des hymnes de joie. Lorsqu'il fut arrivé, ces milliers d'hommes se pressèrent autour de lui, montant sur les murs et sur les arbres pour le voir plus facilement et entendre sa voix; ceux qui étaient à portée de le faire se disputaient pour toucher la frange de son vêtement. Au moment de donner sa bénédiction, la presse fut si grande qu'une femme enceinte fut étouffée et tomba morte. On apporta aussitôt son cadavre à saint Isidore qui, le voyant, fondit en larmes; puis se jetant à genoux, il supplia le Seigneur de rendre la vie à cette malheureuse. Après quelques minutes, la femme ressuscitée se leva et, devant la foule attendrie, prononça ces paroles : « Béni sois-tu, Père saint, évêque Isidore, bénie soit la parole qui tombe de tes lèvres. C'est à tes prières que l'enfant que je porte dans mon sein

et moi-même devons d'avoir été rendus à la vie présente et arrachés aux tourments de l'autre. » Puis elle raconta qu'au sortir de son corps, les démons avaient saisi son âme en état de péché et que leurs hideuses légions l'entraînaient vers les flammes éternelles, lorsque l'un des anges du Seigneur qui accompagnent toujours Isidore était apparu et, ayant mis en fuite les démons, l'avait délivrée.

A ce récit, les acclamations de joie redoublèrent, et ce fut presque porté en triomphe que le saint évêque rentra dans son église.

On rapporte qu'en une autre circonstance il guérit un aveugle par le seul attouchement de son gant.

Peu de temps avant sa mort, présidant un Concile, dès que les évêques eurent voté les règles qu'il leur avait proposées pour le gouvernement des Eglises d'Espagne, il se leva au milieu de l'assemblée, et, d'un ton prophétique, il prédit à la nation espagnole que si elle s'écartait des règles qu'il venait de lui donner et des doctrines qu'il lui avait enseignées, elle en serait punie par la famine, la peste et surtout par le glaive des oppresseurs. Il ajouta cependant que si ses malheurs la ramenaient à de meilleurs sentiments, elle recouvrerait une gloire supérieure à sa gloire passée et dominerait sur les autres nations. Tout cela s'est vu: les Espagnols prévaricateurs ont été punis par le glaive des Maures qui ont occupé leur pays pendant près de huit cents ans; mais ensuite l'Espagne s'est couverte d'une gloire incomparable sous les règnes de Ferdinand le Catholique, Charles-Quint et Philippe II qui, parlant avec orgueil de l'étendue de leurs Etats, disaient « que le soleil ne s'y couchait jamais ».

DERNIERS MOMENTS DE SAINT ISIDORE SA MORT BIENHEUREUSE

Six mois avant sa mort, le saint évêque en ressentit les approches par une maladie qui, tout en affaiblissant son corps, fortifiait son esprit. Il redoubla alors de tendresse pour ses plus chers enfants qui étaient les pauvres, les moines et les vierges : tout ce qui lui restait encore de bien, il le fit distribuer aux indigents.

Quatre jours avant sa mort, il prévit le moment de son départ pour le ciel et manda auprès de lui quelques-uns des évêques voisins pour l'assister; tous accoururent en larmes. Isidore, à leur arrivée, se fit porter dans l'église de Saint-Vincent, où il put donner la bénédiction à son peuple bien-aimé qu'il allait quitter. S'étant assis au milieu du chœur, il se dépouilla lui-même de ses habits, tout malade qu'il était, se fit donner un cilice, et, couché sur la cendre, il fit devant les évêques et le peuple cette belle prière : « O Dieu qui connaissez le cœur des hommes, qui avez pardonné au publicain ses péchés lorsqu'il se frappait humblement la poitrine, éloigné par respect de vos autels, et qui avez rendu la vie à Lazare, mort depuis quatre jours, recevez maintenant ma confession, et détournez vos yeux des péchés sans nombre que j'ai commis contre votre majesté. C'est pour moi et non pas pour les justes que vous avez mis dans l'Eglise le bain salutaire de la pénitence. » Il demanda ensuite l'absolution et la Sainte Communion qu'il reçut avec de grands sentiments de contrition et d'humilité. Il demanda pardon aux assistants des fautes qu'il n'avait jamais commises, et bénit encore la multitude qui ne cessait de se prosterner pour lui baiser les mains. Pour couronner dignement une vie où il s'était consumé de tendresse pour ses chers enfants, il fit venir tous ses débiteurs et leur rendit leurs obligations. Les trois jours suivants, il se fit de même porter à l'église, et c'est là, devant l'autel et sur la cendre, qu'il mourut en donnant une dernière bénédiction à son peuple, le 4 avril 638.

SAINT PLATON DE BITHYNIE, ABBÉ

Fête le 4 avril.

Saint Platon persuade à ses trois frères de quitter le monde pour se consacrer à Dieu (1).

MISSION

Le VIIIe siècle fut pour l'Eglise d'Orient une époque douloureuse. On y vit l'hérésie s'asseoir sur le trône avec les empereurs et exercer dans les provinces ses plus affreux ravages. Les iconoclastes *ou briseurs d'images,* forts des secours puissants que leur prêtait le souverain, brisaient et brûlaient effrontément toutes les statues et les images de la Sainte Vierge et des saints. Pour enseigner la vérité et la défendre contre l'erreur, Dieu suscita à cette époque de savants docteurs et des apôtres intrépides. Telle fut en particulier la noble et difficile mission qu'il avait réservée à son grand serviteur saint Platon, et l'hérésie n'eut point d'adversaire plus implacable et plus intrépide que lui.

PESTE A CONSTANTINOPLE — ORPHELIN

Né à Constantinople vers l'an 734, Platon eut

(1) C'est par erreur que cette gravure a été donnée, au N° 495, avec la vie de saint Platon d'Ancyre. Cette méprise est corrigée dans les nouvelles éditions.

pour parents Sergius et Euphémie, deux chrétiens qui joignaient la vertu à la noblesse. Dieu bénit leur union, car ils eurent encore trois fils et deux filles. Cette nombreuse et sainte famille vivait paisible et heureuse, quand éclata soudain une peste terrible, châtiment envoyé par le ciel pour punir les crimes des hérétiques. Les auteurs contemporains parlent du caractère étrange que revêtit ce fléau inattendu : « On voyait apparaître tout à coup sur les habits de chacun, disent-ils, de petites croix aux vives couleurs, dont la perfection eût fait honneur au pinceau d'un artiste habile, mais qui étaient tracées par le doigt même de Dieu : tous ceux qui en étaient marqués ne tardaient pas à succomber. »

Sergius et Euphémie furent bientôt emportés par la terrible maladie : Dieu, en les appelant à lui, voulut les récompenser de leur vie exemplaire et leur épargner le triste spectacle des horreurs plus grandes qui allaient suivre.

Demeuré orphelin à l'âge de six ans, Platon fut confié à un de ses oncles, grand trésorier de l'empire. Sous la conduite de ce tuteur, il fit de rapides progrès, et telle était sa capacité pour les affaires, qu'en peu de temps il parvint à se rendre utile, et plus tard il aida son oncle à acquérir une fortune considérable. Ces travaux ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude des sciences et de la religion, et sa précoce intelligence, jointe à ses rares vertus, lui concilia bientôt l'estime de tous les dignitaires de la cour et de l'empereur lui-même.

Il pouvait donc aspirer aux premières charges de l'empire, et déjà les plus grandes familles recherchaient son alliance. Mais le cœur de Platon était rempli d'un autre amour que celui de la terre : à l'âge où les adolescents ne songent encore qu'à satisfaire leurs passions, lui s'était donné à Dieu. Jeune homme du monde, il menait dans le monde la vie d'un religieux, céleste vie après laquelle il soupirait depuis longtemps et qu'il allait enfin embrasser.

DANS LA SOLITUDE — LE MONASTÈRE DES SYMBOLES

Avant d'abandonner le siècle, Platon se rendit auprès de ses trois frères, et, dans un touchant entretien que le temps n'a pas épargné, il leur dépeignit si vivement les vanités du monde et le néant des grandeurs humaines, qu'il les détermina à imiter son exemple.

Libre de voler où Dieu l'appelait, à l'exemple de saint Antoine, le père des solitaires, il affranchit tous ses esclaves et vend ses biens immenses, dont une partie est employée au soulagement des pauvres et l'autre à l'établissement de ses sœurs. Puis, sans tarder, il s'enfonce dans la profondeur des solitudes, accompagné d'un seul serviteur à qui bientôt il donnera son congé, après lui avoir remis ses habits somptueux.

Au milieu des plaines de la Bithynie, non loin des collines qui entourent la petite ville de Nicée, se dresse majestueusement le mont Olympe (1), le plus haut sommet de l'Asie-Mineure. A ses pieds est assise l'antique *Prusia*, aujourd'hui Brousse, et son front est orné d'une blanche couronne de neiges éternelles. Les moines avaient construit sur ses flancs, au sein d'épaisses forêts, *le monastère des Symboles*, et la sainteté y avait pris domicile avec eux. Aujourd'hui, la montagne a perdu son nom prétentieux, et les Turcs ne l'appellent plus que Kéchich-dagh, c'est-à-dire *la montagne des moines*.

C'est vers ce monastère que Platon dirige ses pas : « Qui êtes-vous, mon fils, lui demande le saint abbé Théoctiste en l'accueillant, d'où venez-vous, pourquoi êtes-vous venu ? » Le jeune homme expose ses désirs : « Mais, reprend l'higoumène (1), dans ce pays éloigné et sauvage, comment pourrez-vous supporter les austérités de la vie religieuse ? — Mon Père, répondit l'humble postulant, je remets tout entre vos mains, mon intelligence, ma volonté, mon corps. Usez de votre serviteur comme bon vous semblera, vous le trouverez toujours soumis à vos ordres. »

Admis dans le couvent, Platon se livra aussitôt à l'exercice de toutes les vertus religieuses, et, en peu de temps, sa sainteté dépassa celle des plus fervents parmi ses Frères. On le voyait exténuer son corps par les privations et les veilles, s'adonner aux travaux manuels, et s'entretenir fréquemment avec Dieu dans l'oraison. Mais, c'est surtout à la pratique de l'obéissance que tendaient tous ses efforts ; il s'y livrait avec une scrupuleuse attention, et comme l'aurore précède le lever du soleil, ainsi prévenait-il les moindres désirs de ses supérieurs, bien loin d'en attendre les ordres.

Malgré la noblesse de son origine, malgré ses connaissances variées, il ne dédaignait point de se mêler aux humbles et lui, qui jadis avait à sa disposition une troupe de serviteurs, se faisait maintenant le serviteur des autres et acceptait avec plaisir les travaux les plus humiliants. Son travail habituel consistait à copier des livres, occupation importante à cette époque où les manuscrits étaient rares, et qui exigeait une habileté peu commune. Mais, solitaire aussi savant que saint, il ne se contentait pas du simple rôle de copiste, et, en juge expert et éclairé, il choisissait parmi les écrits des saints Pères les passages les plus beaux, afin de les transcrire et d'en former de petits recueils dont il multiplia tellement les exemplaires, que les monastères d'Orient en reçurent une ample provision.

Son supérieur, pour l'exercer à la pratique de l'humilité, se plaisait à lui adresser les reproches les plus amers et les moins mérités, le saint religieux les recevait avec douceur, et son visage, rayonnant de joie, trahissait les sentiments de son âme.

SAINT PLATON HIGOUMÈNE — VOYAGE A CONSTANTINOPLE

A la mort de Théoctiste, en 770, Platon fut choisi du commun accord des religieux pour lui succéder dans le gouvernement du monastère, et il dut se résigner à accepter cette dignité, malgré les résistances de son humilité. Pour se rendre moins indigne de ses fonctions, il redoubla de ferveur dans la pratique des vertus monastiques et surtout de la prière et de la mortification. Ainsi, quelques fèves et des herbes apprêtées sans aucun soin seront désormais toute sa nourriture, et sa boisson sera l'eau des fontaines dont il usera même avec parcimonie. Grossièrement vêtu, il partagera tout son temps entre la lecture, la prière et les travaux manuels qui lui fourniront non seulement de quoi pourvoir à ses besoins, mais l'aideront encore à soulager plusieurs pauvres.

(1) Ce n'est point le mont Olympe, dont les païens avaient fait le séjour de leurs dieux : cette dernière montagne se trouve en Thessalie.

(1) Nom porté par les abbés des monastères orientaux.

Après la mort de l'empereur Copronyme, le cruel persécuteur des saintes images et des moine, vers 775, Platon se rendit à Constantinople où l'appelaient les affaires de son monastère. Il eût désiré passer inconnu dans la métropole de l'Orient, mais sa sainteté et ses vertus attirèrent bientôt l'attention de tous. Le Saint en profita pour prêcher la vérité, et livrer de rudes assauts à l'hérésie des iconoclastes.

Frappé de tant de qualités réunies en un seul homme, le patriarche de Constantinople voulut le nommer évêque de Nicomédie. Mais ce fut en vain : l'humilité de Platon y fit obstacle et empêcha toujours ce projet d'aboutir. Bien plus, le Saint alla jusqu'à refuser les Ordres sacrés et, ses affaires terminées, il reprit humblement le chemin de la solitude.

PLATON, ABBÉ DU MONASTÈRE DE SACUDION PREMIÈRES LUTTES

Il ne devait plus y demeurer que quelques années. En effet, vers 782, il reçut le gouvernement du monastère de Sacudion, situé aux environs de Constantinople, et que venaient de fonder les enfants d'une de ses sœurs, après avoir, comme lui, dit adieu au monde et à ses vanités. Durant son administration, qui dura douze ans, Platon établit des règlements sages et utiles et donna à ses moines la règle de saint Basile, le grand patriarche de la vie monastique en Orient.

Peu de temps après, Platon assista à deux conciles qui se réunirent successivement à Constantinople et à Nicée, pour fulminer l'anathème contre les erreurs des iconoclastes. Mais bientôt il tomba gravement malade, et on craignit un moment de le perdre. A peine rétabli, il se démit de sa charge d'higoumène et choisit pour son successeur son neveu, Théodore Studite : il espérait ainsi pouvoir consacrer les dernières années de sa vie à la prière, dans le calme et l'obscurité de la solitude. Mais Dieu en avait décidé autrement et le destinait à de rudes et glorieux combats.

A cette époque, vers 795, l'empereur Constantin, fils d'Irène, venait de répudier Marie, sa femme légitime, pour épouser Théodote, de la famille de Platon. Malgré ses menaces et ses exhortations, le patriarche saint Taraise ne put empêcher ce mariage scandaleux. Nouveau saint Jean-Baptiste, Platon ne craignit pas de reprendre en face le nouvel Hérode et de lui reprocher un acte que l'Eglise a toujours condamné. Des dignitaires de la cour essayèrent d'amollir le saint religieux et de lui faire approuver le divorce impérial, mais ce fut en vain, Platon demeura ferme et inébranlable dans l'affirmation de la vérité et dans la revendication des droits de Dieu et de l'Eglise.

Alors son monastère fut saccagé et ses religieux envoyés en exil ou mis à la torture. Lui-même fut enfermé dans une étroite prison, contiguë au palais impérial, et il y demeura près de trois ans enchaîné, sans rien perdre de son invincible fermeté. En 797, l'empereur Constantin alla rendre compte à Dieu de sa scandaleuse conduite, et le fidèle défenseur de la loi divine et de la discipline ecclésiastique sortit de son cachot, ainsi qu'un glorieux vainqueur, le front orné de la double auréole du saint et du martyr, vénéré de tous, de ceux-là même qui, peu auparavant, avaient appelé folie sa généreuse résistance.

PLATON, MOINE RECLUS A CONSTANTINOPLE

A cause des fréquentes incursions des Sarrasins jusque sous les murs de Constantinople, les moines de Sacudion, déjà éprouvés par la persécution précédente, se virent forcés de quitter leur chère solitude afin de trouver un lieu plus sûr pour vaquer à la prière et au travail. Ils s'établirent au centre même de Constantinople, dans le monastère de Stude, que les dernières violences de Constantin avaient aussi presque entièrement détruit.

Dans ce nouveau séjour, Platon se choisit une cellule étroite, incommode, exposée aux rayons ardents du soleil d'Orient : il y mène une vie angélique sous la conduite de son neveu saint Théodore. Ainsi, il appelle aujourd'hui de nom de père celui qu'autrefois il avait nommé son fils, et à qui il se soumet avec une entière et sincère obéissance.

Délivré du souci des affaires temporelles, le reclus volontaire se livre à la pratique des plus hautes vertus. Il s'attache aux pieds une grosse chaîne de fer qu'il ne quitte ni le jour ni la nuit et qu'il dissimule soigneusement sous sa robe aux regards indiscrets de ses nombreux visiteurs.

NOUVELLES LUTTES ET NOUVELLES ÉPREUVES — EXIL

En 806, le saint patriarche Taraise venait de mourir, et les voix étaient partagées sur le choix de son successeur. On vint de la part même de l'empereur Nicéphore, qui depuis quatre ans occupait le trône de Constantinople, demander l'avis de saint Platon au sujet de cette élection. Le bienheureux solitaire consulta Dieu et donna par écrit son suffrage qui ne fut point accepté.

Bien plus, l'empereur conféra la dignité patriarcale à un autre Nicéphore, homme de grande vertu, il est vrai, mais laïque, et nouvellement baptisé; or, l'Eglise déclarait irrégulière l'ordination des néophytes.

A la nouvelle de cette élection qui enfreignait la discipline de l'Eglise, Platon, au milieu de la nuit, quitta sa cellule de reclus et se rendit auprès d'un parent de l'empereur pour l'engager à solliciter du monarque la révocation d'une telle élection. Ce devoir accompli, il revint dans son monastère et refusa de reconnaître le nouveau patriarche. L'empereur Nicéphore en fut très irrité, il donna l'ordre d'arrêter le saint religieux et le fit emprisonner pendant vingt-quatre jours. Puis, revenant sur sa première détermination, il lui permit de retourner en sa cellule.

Mais cette persécution n'était que le prélude d'une autre plus odieuse qui allait atteindre, l'année suivante, le courageux défenseur de la foi. Voici à quelle occasion :

Joseph, économe de l'église patriarcale, qui avait favorisé l'indigne et scandaleux mariage dont on a parlé plus haut, et qui, pour un acte si coupable, avait été déposé par saint Taraise, venait d'être rétabli dans tous ses droits par l'empereur Nicéphore. Platon, observateur attentif et fidèle gardien des règles de l'Eglise, condamna ce rétablissement comme contraire aux saints Canons. Cette conduite courageuse attira sur sa tête le courroux de l'empereur; celui-ci le fit enlever au milieu de la nuit et le remit entre les mains d'une troupe de soldats insolents qui, durant une année entière, l'accablèrent de mauvais traitements. Au bout de ce temps, Nicéphore le fit comparaître devant une assemblée composée de gens indignes qui avaient reçu l'ordre de le condamner. « Ce fut, dit l'abbé Rohrbacher, un triste spectacle d'y voir comparaître saint Platon, si vénérable par sa vieillesse

et sa vertu, ayant les fers aux pieds, et ceux qui le portaient se le jetaient l'un à l'autre avec dédain. » Saint Théodore fut traité tout aussi indignement.

A la suite de ce jugement inique dont la sentence était rédigée d'avance, saint Platon fut jeté de nouveau sur la paille de son cachot, et peu après envoyé en exil. Livré à des bourreaux inhumains, durant quatre ans, il est promené de ville en ville dans les îles du Bosphore et de la Marmara, en proie à toutes les douleurs et à toutes les humiliations. Malade et infirme, il se voit refuser les secours les plus nécessaires, et les féroces barbares qui le gardent ne manquent aucune occasion d'augmenter les souffrances du courageux vieillard.

Toutefois, tant de douleurs supportées avec la plus grande résignation et la plus noble patience ne demeurèrent pas inconnues, et, à la fin, touché de compassion, l'empereur Nicéphore lui-même résolut d'y mettre un terme et de terminer son exil. Mais son dessein ne put se réaliser, car, en 811, dans une expédition contre les Bulgares, il fut surpris et mis à mort.

Michel Ier, son successeur, ami de la justice et de la paix, rappela le Bienheureux de l'exil. Ce fut au milieu de l'allégresse générale que Platon rentra à Constantinople : il alla aussitôt se renfermer joyeux dans la cellule d'où il ne devait plus sortir que pour descendre dans la tombe.

MORT ET FUNÉRAILLES

En effet, accablé par l'âge et les fatigues, épuisé par ses longues et cruelles souffrances, il était sur le point d'aller jouir au ciel de sa récompense. Agé de soixante-dix-neuf ans, il avait perdu en partie l'usage de ses membres. Tantôt couché, tantôt assis, il récitait des psaumes, priait mentalement, et adressait aux religieux de touchantes exhortations pour les instruire et les consoler. Il ne pouvait plus ni fléchir les genoux, ni lire par lui-même; mais ce qui l'affligeait surtout, c'était de ne pouvoir ni assister aux offices, ni travailler de ses mains. Pendant le Carême de l'année 813, il tomba malade; et bien que ce fût un temps de retraite, on venait en foule du dehors pour le visiter. Le patriarche Nicéphore y vint lui-même avec tout son clergé, lui demanda ses prières, l'embrassa tendrement, et effaça tout le soupçon qui pouvait rester de leur division précédente.

Le saint malade n'eut que des paroles de pardon pour tous ceux qui l'avaient persécuté et il pria pour eux. Comme l'abbé Théodore lui demandait s'il ne voulait disposer de rien, il secoua son habit de la main, et lui dit d'une voix faible : « Je n'ai plus rien, je vous ai tout remis. » Sa poitrine était oppressée, mais ses lèvres remuaient encore pour chanter un cantique de la Résurrection, quand il expira le samedi avant le dimanche des Rameaux, 19 mars 813.

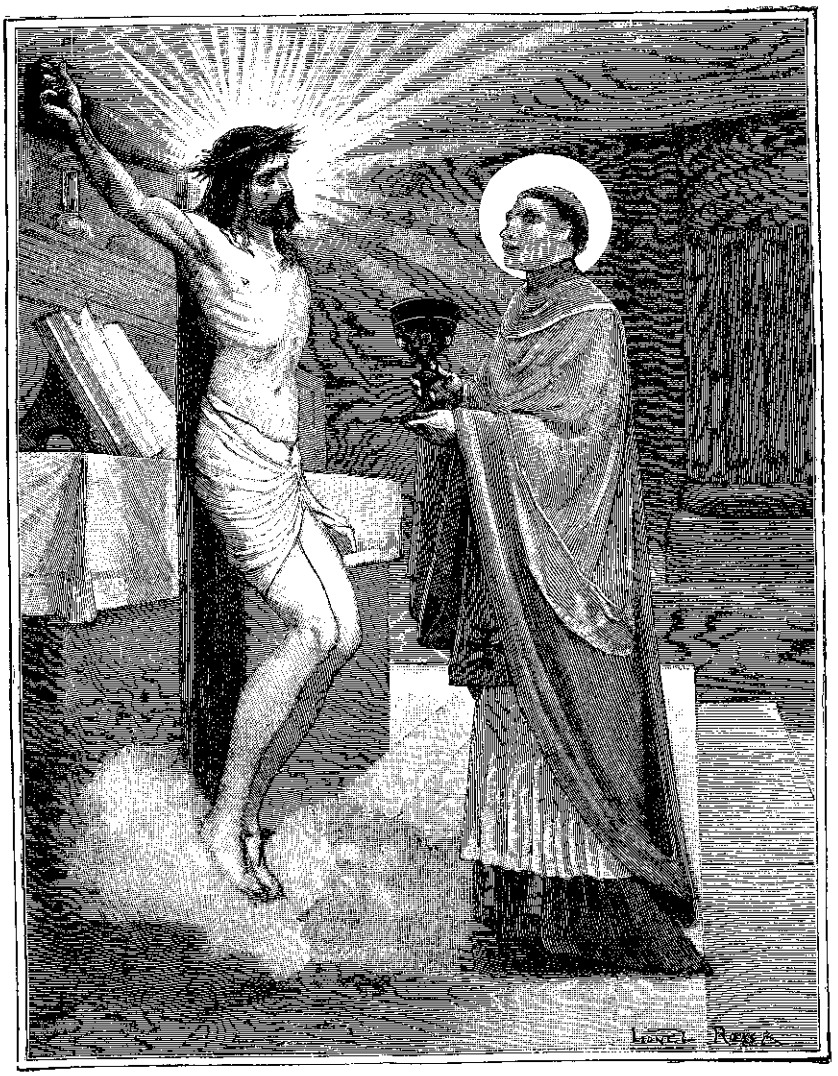
A cause de la Semaine Sainte, les obsèques du Saint furent remises, croit-on, au 4 avril, qui est le jour où l'on célèbre sa fête chez les grecs et chez les latins. Le patriarche fit cette cérémonie avec tout l'éclat et toute la pompe que réclamait la sainteté du défunt et le bien qu'il avait opéré dans la ville de Constantinople. Ces funérailles furent un triomphe pour Platon. Une multitude immense se pressait autour du cercueil, et à peine put-on mettre le corps dans le sépulcre, tellement l'affluence était nombreuse.

Quelques jours après, saint Théodore prononça l'éloge funèbre de celui qui avait été tout à la fois son oncle et le père de son âme. C'est dans ce discours qui nous a été heureusement conservé que nous avons puisé les éléments de cette biographie.

SAINT HAMON DE LANDACHOP

RELIGIEUX DE SAVIGNY

Fête le 4 avril.



Il vit le Christ attaché à la croix, qui lui dit : « J'ai bien souffert, moi, malgré mon innocence! »

UNE DURE ÉPREUVE

Le bienheureux Hamon, l'un des saints de Savigny, naquit à Landachop, aujourd'hui Landécot, dans la paroisse de Saint-Etienne-en-Coglès, au diocèse de Rennes. On ne connaît pas la date exacte de sa naissance qui eut lieu dans les premières années du XII[e] siècle; on sait seulement qu'il embrassa la vie religieuse en 1125. Il semblait y être prédestiné par son éducation et son caractère. Né d'une bonne famille, il avait été bien élevé par des parents vertueux; d'ailleurs, la bonté de son naturel était tellement connue qu'on disait de lui qu'il avait la patience de l'agneau et la douceur de la colombe (1).

Dès son arrivée à Savigny, sa douceur et sa patience furent mises à une dure épreuve. Le bruit se répandit faussement que le jeune novice était lépreux. C'était un cas d'exclusion; car on n'avait pas à Savigny, comme à Fontevrault, la coutume d'admettre les personnes affligées de

(1) *Homo columbinus, pius, et patiens, et ovinus.* Ainsi s'exprime l'auteur de sa vie, cité par D. Claude Auvry, dans l'*Histoire de la Congrégation de Savigny*, qui nous fournit tous les éléments de cette notice.

la lèpre. Il y avait pourtant, dans l'enclos de l'abbaye, une maison de santé située à quelque distance des bâtiments du monastère, en un lieu qu'on appelait *le Désert*. Deux religieux seulement l'habitaient alors, qui étaient sans doute devenus lépreux depuis leur profession. Hamon demanda courageusement à les servir, et l'abbé saint Geoffroy (1) n'eut pas de peine, on le conçoit, à lui accorder cette faveur. C'en était une aux yeux du novice; car il craignait moins de contracter l'affreuse maladie que de s'exposer de nouveau à la contagion du siècle. Il vécut donc longtemps dans cette servitude volontaire, soignant avec une affection touchante les pauvres lépreux auxquels il s'était voué. Jamais il ne se rebuta de leur maladie et, loin d'avoir de l'horreur et du dégoût de la corruption qu'elle entraîne, il se plaisait à laver leurs pieds et les baisait avec une véritable tendresse.

Une telle épreuve si héroïquement supportée devait avoir sa récompense. D'abord, elle l'affermit dans l'humilité et fit de lui, par l'exercice de la pénitence, selon le mot de son historien, un véritable soldat de Jésus-Christ. Au lieu de se plaindre de son emploi, il goûta de saintes délices. Dieu le soutenait de sa grâce, et la communauté même finit par s'émouvoir de compassion. Elle reconnut qu'il n'y avait en ce jeune Frère aucune trace de lèpre : l'abbé, très heureux de réparer l'injustice commise, donna ordre de recevoir Hamon dans le monastère et lui permit de faire sa profession à laquelle il aspirait depuis longtemps. De plus, comme le saint abbé n'ignorait point que l'épreuve trempe les âmes, il destina le jeune profès, devenu le modèle de tous les religieux, aux Ordres sacrés et à la direction de ses frères. Il le fit ordonner dans un même jour sous-diacre et diacre, et, peu de temps après, il le choisit parmi beaucoup d'autres pour être élevé au sacerdoce. Hamon ne reçut cette dignité qu'avec frayeur et tremblement; mais les grâces de l'ordination furent abondantes et il en profita si bien qu'il célébra toute sa vie le Sacrifice de la Messe avec une admirable ferveur.

FAVEURS CÉLESTES

L'auteur de sa vie se plaît à raconter les consolations singulières, les extases et les apparitions qu'il eut au saint autel. Ces faveurs spirituelles lui étaient accordées principalement au moment de la Consécration et de la Communion. Un jour, au *Pridie quam pateretur*, ayant levé les yeux en haut à l'invitation du souverain Prêtre, il vit les cieux ouverts et le Sauveur Jésus lui-même, le visage tourné vers l'Orient, debout dans l'attitude du sacrificateur, qui saluait bénignement son ministre. Et pendant qu'il était rempli de l'onction de sa divine présence, le Saint-Esprit lui disait intérieurement : « C'est là le Fils de Dieu qui a bien voulu se rendre visible et vous apparaître pour votre consolation. »

Un autre jour, au *Supplices te rogamus*, pendant que le saint homme s'inclinait, suivant les rites « suppliant le Tout-Puissant de commander que les dons sacrés fussent portés par les mains de l'ange saint sur son autel sublime », il vit tout à coup une troupe d'anges qui se tenaient à l'entour de l'autel, joyeux et revêtus d'étoles d'une rare beauté. Parmi cette multitude, il y en avait un, distingué des autres par la majesté de son visage, qui prenait l'oblation sainte et l'offrait à Dieu avec une entière allégresse. Cependant, le bienheureux Hamon, jetant les yeux sur la table de l'autel, y vit, comme de coutume, l'Hostie sainte et put achever, sans être remarqué de personne, le Sacrifice de la Messe.

Enfin, une autre fois qu'il se préparait à la Communion du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, et qu'il demandait d'être, par cette participation sacrée, rempli de toutes les bénédictions célestes et des grâces de l'Esprit-Saint, « il aperçut devant lui des langues de feu toutes brillantes de lumière et il crut avoir reçu le Saint-Esprit ». Mais ces grâces extraordinaires ne l'empêchaient pas de se comporter aussi simplement que de coutume.

LE DIRECTEUR DES AMES

Saint Geoffroy, son abbé, avait reconnu le sens pratique qui le distinguait et l'avait établi, aussitôt après sa prêtrise, confesseur de la communauté de Savigny. Quoique bien jeune encore, il ne fut point écrasé par le fardeau d'un si redoutable ministère; mais, grâce à sa douceur et à son discernement des esprits, il exerça un véritable empire sur les âmes. Il avait un don particulier pour scruter le fond des cœurs, et plus d'une fois, nous dit l'auteur de sa vie, il révéla l'état de leur conscience à des pécheurs qui ne s'accusaient pas et les arracha, comme malgré eux, à l'état de perdition où ils seraient restés sans lui. Sa réputation de directeur spirituel s'étendit dans les environs de Savigny et il fut souvent obligé de quitter son cloître pour aller confesser les religieuses dans les monastères du voisinage. Les personnes du monde ne goûtaient pas moins sa direction; les nobles et les grands étaient charmés de l'entretenir et professaient pour lui une telle vénération qu'ils lui faisaient l'aveu de leurs sentiments les plus intimes et s'appliquaient sur ses conseils à faire de bonnes œuvres. « Bienheureux les doux, a dit Notre-Seigneur, car ils posséderont la terre. »

L'AMITIÉ DE DEUX SAINTS

L'influence du bienheureux Hamon s'étendit jusqu'au duc de Normandie et roi d'Angleterre, Henri II. Un jour qu'il tenait sa cour à Domfront, l'humble religieux s'y rendit et obtint, pour la maison de Savigny, la confirmation de tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs. Le prince voulait ainsi témoigner de son estime pour son hôte, mais aussi de la vénération qu'il avait pour un de ses confrères, le bienheureux Pierre d'Avranches. Il chargea donc le bienheureux Hamon de le saluer de sa part.

Les deux religieux étaient des amis intimes. Pierre d'Avranches avait même confié la direction de son âme à notre Saint, confesseur ordinaire de la communauté. Mais pour être tous les deux d'excellents serviteurs de Dieu, ils n'en avaient pas moins un caractère très différent. Autant le bienheureux Hamon était doux, conciliant et charitable, autant le bienheureux Pierre aimait à dire la vérité à tous, jusqu'à la sévérité même (1).

SAINT HAMON ET LES AMES DU PURGATOIRE

Etant l'un des confesseurs de la communauté, le bienheureux Hamon fut chargé spécialement de la direction des Frères convers. Dès l'ori-

(1) Le premier abbé, saint Vital, était mort en 1122.

(1) Cf. Notice sur *saint Pierre d'Avranches*, n° 930.

gine, la Congrégation de Savigny avait renfermé trois sortes de personnes pour y servir Dieu. Il y avait les moines du chœur, destinés à chanter l'office, sans négliger le travail des mains; les Frères convers, qui faisaient aussi profession, mais, ne sachant ni lire, ni écrire, n'étaient chargés que des travaux matériels; enfin, les laïques, qui, sans faire de vœux, se donnaient au monastère pour y faire leur salut plus sûrement que dans le monde. Le bienheureux Hamon avait la direction extérieure des Frères convers et la prenait si à cœur qu'il se croyait perdu s'il n'arrivait à les sauver. Or, pendant qu'il était chargé de cet emploi, plusieurs Frères furent infidèles à leur vocation et s'en retournèrent dans le monde. Hamon pensait avec frayeur que Dieu lui demanderait compte, au jour du jugement, du salut de leurs âmes, et cette pensée le tourmentait. Un vendredi qu'il venait de dire la messe quotidienne pour les fidèles défunts, il demanda à Dieu, en priant pour les âmes du Purgatoire, s'il n'était point cause de cette désertion. Et voilà que, au moment où il tenait dans ses mains le Corps sacré de Notre-Seigneur pour se communier, il sentit ses paupières frappées d'un coup qui offusqua sa vue, mais rendit les yeux de l'âme ouverts et clairvoyants. Il vit alors Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix, la tête penchée, qui lui dit : « J'ai bien souffert, moi, malgré mon innocence. » Le bienheureux Hamon comprit qu'il n'était donc pas coupable, et ses souffrances intérieures se changèrent en une joie intime et délicieuse.

Cette grâce était sans doute une récompense du bien qu'il avait fait aux âmes du Purgatoire; car le bienheureux Hamon eut toute sa vie une dévotion particulière de prier pour les morts, et cette dévotion lui valut des faveurs singulières. Une fois entre autres, étant à l'infirmerie, retenu par une langueur, il se sentit plus vivement touché de l'état douloureux où se trouvent les âmes des défunts éprouvées après la mort. Comme il se demandait quel remède apporter à tous les maux qu'elles souffrent dans le Purgatoire, Dieu lui fit voir dans un ravissement une infinité d'âmes qui lui parurent dans les airs comme des nuées éclatantes de lumière. Ces âmes s'élançaient vers le ciel pour implorer la miséricorde de Dieu, et elles étaient en même temps tourmentées par l'inclémence du froid et des vents. Au bout de trois jours, il les vit encore sous la même forme, mais déjà élevées dans la partie la plus haute de l'air et, plus elles montaient, moins elles souffraient de la rigueur des vents et du froid. Or, ce jour-là, qui était le troisième après l'Exaltation de la Sainte Croix, on avait, suivant la coutume, chanté solennellement l'office des morts pour les religieux, leurs parents et les bienfaiteurs de l'Ordre. Il en conclut que le soulagement de ces âmes était l'effet de toutes les prières et surtout du Sacrifice de la Messe offert pour leur délivrance. Quand il perdit son père, le bienheureux Hamon eut donc grande confiance à célébrer la Messe pour le repos de son âme, mais il lui vint un scrupule. Devait-il dire la collecte pour plusieurs défunts ou pour lui seul? Dans cette irrésolution, il vit l'âme de son père qui était suivie de plusieurs autres, et, depuis ce jour, il résolut, à moins qu'il n'y eût un mort présent (1), de dire toujours la collecte pour plusieurs défunts, persuadé que les biens spirituels, comme la lumière, ne diminuent point, mais grandissent en se communiquant. Cependant, il avait toujours quelque peine du salut de ses parents. Un an s'était écoulé depuis la mort de son père, et il se retira, en cet anniversaire, dans une des chapelles de l'église, pour y prier de tout son cœur. Dans la ferveur de son oraison, il lui sembla voir en haut un chemin brillant comme un rayon de soleil, bordé des deux côtés par des régions obscures. Il en vit sortir les âmes de son père et de sa mère, qui se mirent à entrer en le chemin lumineux. Dès lors, il ne douta plus qu'elles ne fussent au ciel et il sortit joyeux de sa prière.

(1) On sait que la rubrique prescrit maintenant aux prêtres d'agir ainsi.

SON AMOUR DES MALHEUREUX

On remarquait en lui une profonde compassion pour les pauvres. Elle engagea ses supérieurs à le charger de la distribution des aumônes du monastère. On lui confia l'argent destiné à cet usage et il le distribuait avec largesse de manière à gagner tous les cœurs. Du reste, Dieu semblait lui-même se plaire à l'encourager dans sa charité. Une veuve, nommée Renée, demeurait près du monastère et vivait dans une extême indigence. Le saint aumônier en eut pitié et lui donna quelque argent dont elle acheta, sur son consentement, trois brebis avec leurs agneaux. Mais la pauvre veuve n'y veilla pas avec assez de soin. Le loup prit un agneau et l'emporta au plus épais de la forêt dépendante de Savigny. Chose étonnante, le lendemain matin, l'agneau se trouva sain et sauf près de la maison de la veuve où il retrouva sa mère. Dieu avait permis au loup de ravir cet agneau, mais il ne lui avait pas permis de le dévorer. La veuve désolée se réjouit grandement, tout le monde admira le fait, au dire de notre auteur, et le bienheureux Hamon redoubla de bonté pour faire l'aumône aux malheureux.

DÉVOTION AUX RELIQUES DES SAINTS

Il reçut encore un autre emploi de confiance. Comme il avait une grande piété pour les choses saintes, ses supérieurs le chargèrent de garder le dépôt des reliques de l'abbaye. Elles étaient déjà fort nombreuses et il en augmenta beaucoup le nombre. Il les traitait avec un souverain respect, osant à peine y toucher, de peur d'être frappé comme les imprudents qui touchèrent à l'arche. Souvent il pensait à se décharger de cet emploi, mais Dieu le relevait toujours de ses inquiétudes en faisant quelque nouveau prodige par la vertu de ces reliques sacrées. Le dépôt se trouvait, paraît-il, à la maison de santé du Désert; c'est là, du moins, qu'il allait pour faire la distribution des reliques qu'on lui demandait. Or, il s'y trouvait un Frère convers affligé de la lèpre et paralysé de la main droite, au point qu'il ne pouvait s'en servir. Le bienheureux Hamon, voulant achever plus promptement son ouvrage, lui présenta un jour, afin de se faire aider, des reliques de saint Benoît. Ce bon Frère les prit de la main dont il ne pouvait se servir et, dans le même moment, les doigts se redressèrent, la main se referma, tout le côté droit reprit des forces, de sorte qu'il put travailler comme il faisait auparavant.

La dévotion du bienheureux Hamon pour les saints le porta à s'appliquer avec grande affection à la construction de divers oratoires qu'il fit dédier

à ses saints préférés. On ne peut douter qu'il n'ait contribué à celle de l'oratoire de Sainte-Catherine, où devaient plus tard reposer ses restes à côté de ceux de son ami Pierre d'Avranches. Cet oratoire servit provisoirement pour l'office divin, parce que l'église bâtie par saint Vital tombait en ruines. Notre Bienheureux aurait bien voulu en voir ériger une autre; mais l'entreprise n'était pas petite en cette seconde moitié de XII^e^ siècle, où l'on faisait des merveilles d'architecture. Hamon s'adressa à Notre-Seigneur, comme à l'auteur de tout bien, et le supplia de lui faire la grâce au moins de commencer les travaux. Il fut exaucé, car, de son vivant, le vénérable Joscelin, abbé de Savigny, obtint le secours de plusieurs personnes de qualité et mit la main à l'œuvre pour édifier cette église abbatiale, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE THOLOSE

Saint Hamon n'avait pas moins souci de l'édification du temple spirituel. Son pieux biographe rapporte qu'il lui fut donné de réformer une communauté de religieuses. Leur ferveur, qu'il avait autrefois admirée, était bien déchue. Mais Dieu éclaira son serviteur sur l'état de cette communauté, et il put, vers la fin de sa vie, la rétablir dans sa régularité primitive. Il légua aussi à sa chère abbaye de Savigny un homme qui lui fit grand honneur et qui était, on peut le dire, son fils spirituel, puisqu'il l'engendra à la grâce de sa vocation. Il s'appelait Guillaume de Tholose, était né dans la ville de Caen et y était considéré comme un docteur de grande réputation parmi les gens de lettres. Ce savant homme vint à Savigny, et, comme il honorait Hamon de son amitié, ils eurent ensemble un long entretien sur la vanité des choses humaines et des honneurs du siècle. Au cours de cette conversation, saint Hamon, le voyant ébranlé et touché jusqu'au fond du cœur, lui parla d'une vision qu'il avait eue. Il lui avait semblé, pendant son sommeil, qu'il célébrait la messe et que, après l'Evangile, le Fils de Dieu lui avait présenté un talent d'or. Guillaume, fondant en larmes et méprisant la gloire du monde, se livra entre ses mains, résolut de se convertir et promit de se faire religieux à Savigny. Seulement, il demanda quelque délai pour s'en retourner à Caen et mettre ordre à ses affaires du siècle. L'abbé de Clairvaux et d'autres abbés de l'Ordre se trouvaient alors à Savigny.

Ils s'opposaient, comme les religieux de la maison, au départ d'une telle recrue, craignant sans doute que, si le docteur retournait à Caen, il changeât de résolution et ne revînt pas. Guillaume persistait dans son dessein et Dieu réservait encore au bienheureux Hamon de changer son cœur. Il revint trouver le nouveau prosélyte, lui promit d'aller à Caen pour régler ses affaires et d'agir pour lui comme s'il y était lui-même. Les choses furent ainsi décidées, et l'heureuse conclusion du débat fit briller aux yeux de tous les abbés qui étaient présents la sainteté de notre Bienheureux. Pour Guillaume de Tholose, après une année de noviciat, il fit sa profession et devint plus tard abbé de Savigny en 1178. Un an après, il fut choisi pour être abbé de Cîteaux, où il mourut en odeur de sainteté (1). Dans les monastères cisterciens et particulièrement à Savigny, on resta persuadé qu'il était figuré par le talent d'or que le bienheureux Hamon avait reçu du Fils de Dieu pour en faire présent à son Ordre.

MORT DE SAINT HAMON

C'était un legs, avons-nous dit, et, en effet, le saint religieux allait bientôt mourir. Comme il avait prévu l'avenir des autres, Dieu lui fit la grâce de prévoir le sien. Une langueur s'était emparée de lui, qui ne lui permettait de rester ni debout ni couché. Dans cette situation, Hamon vit bien qu'il était frappé à mort; il se prépara donc à mourir avec toute la ferveur possible. Mais la maladie fut longue et ses souffrances corporelles furent aggravées par les douleurs de l'âme. Lui qui n'avait jamais eu, durant toute sa vie monastique, la moindre appréhension de mourir, il éprouva sur ses vieux jours toute l'horreur de la mort et des craintes pleines d'angoisses pour son salut. C'est alors que Dieu lui envoya saint Pierre d'Avranches pour le rassurer. Etant en prières sur son tombeau, dans l'oratoire de Sainte-Catherine, il le vit au milieu d'une multitude de saints dans la joie ineffable du paradis, et tous ces esprits bienheureux, comme son saint ami, le saluèrent bénignement et avec beaucoup de respect. A partir de ce jour, il ne redouta plus la mort, mais il la désira comme le gage de son bonheur éternel. Plus son corps s'affaiblissait et se détruisait, plus son esprit s'élevait vers les biens célestes sur les ailes de l'espérance. Au souvenir de ses amis qu'il ne pouvait plus aller voir, parce qu'il se sentait mourir, il avait d'abord éprouvé quelque ennui; mais Notre-Seigneur, l'ami le plus fidèle, vint lui-même le consoler. Le jour de la fête de sainte Paule, s'étant mis en prières, il vit Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, avec un visage tout éclatant de lumière, qui le regardait, et ce regard divin, comme un rayon céleste, le pénétra jusqu'au fond du cœur. Il assura que cette vision consolante ne lui était pas venue en songe, mais qu'il était parfaitement éveillé quand elle lui apparut. Son humilité s'en offusquait à ses derniers moments; il en attribuait tout le mérite à l'intercession de sainte Paule, et il se plaignait avec force d'avoir osé, lui pécheur, avouer cette visite divine où il avait vu familièrement celui que les anges n'osent regarder. Enfin, quand la souffrance eut assez purifié son âme, il la rendit à son Dieu, et ce Jésus qu'il avait entrevu sur la terre l'appela à lui pour le couronner de gloire et le mettre au rang de ses élus. Telle fut, du moins, la persuasion des religieux, ses frères, qui déposèrent ses restes mortels dans l'oratoire de Sainte-Catherine, en attendant de les relever solennellement plus tard comme les reliques d'un saint. Il mourut le 30 avril de l'année 1173.

Bien des miracles se firent sur son tombeau, tant dans la chapelle provisoire que dans l'église abbatiale, où sa dépouille mortelle reposa après 1243, du côté de l'Orient, devant l'autel de tous les Saints (1).

---

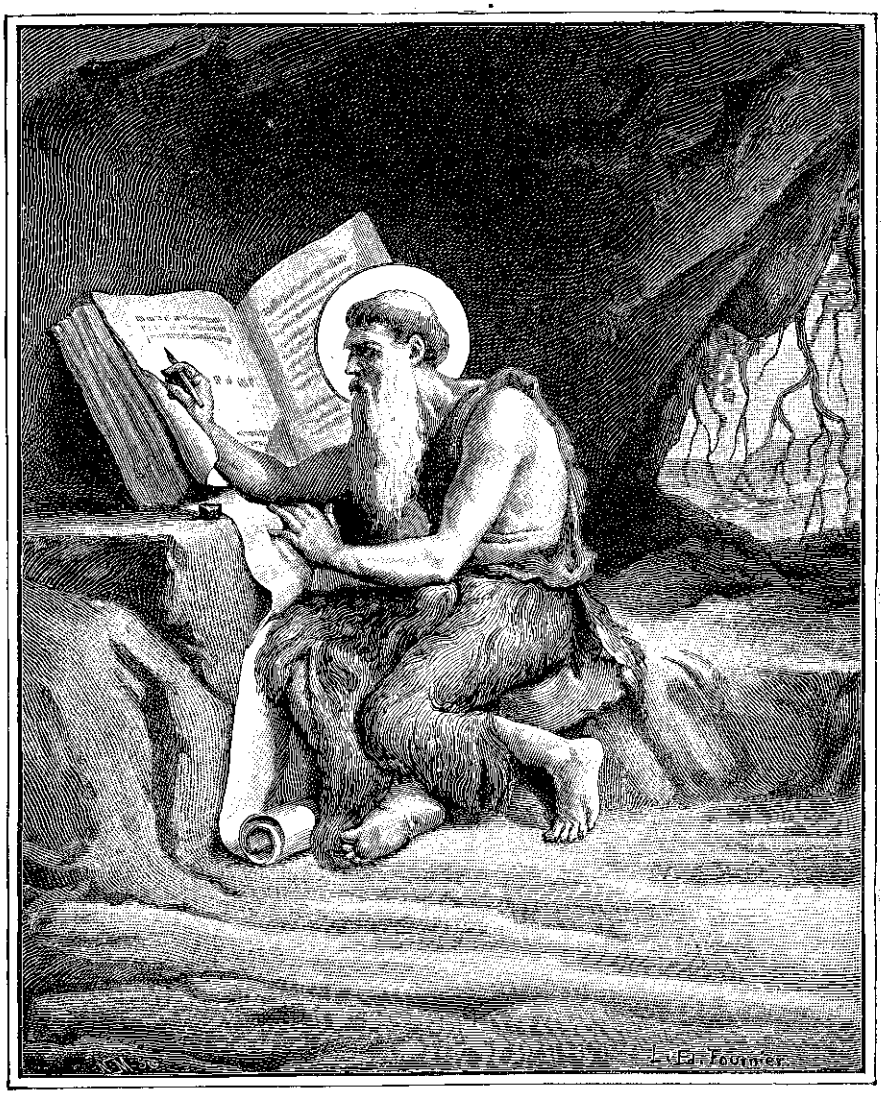
(1) Il fut mis au rang des Bienheureux. La grande châsse des reliques de l'abbaye de Savigny renfermait : *Brachium Beati Guillelmi, abbatis cistercii de Tolosa.* Le bienheureux Guillaume de Tholose a reçu à Savigny, sans interruption, un culte public et ecclésiastique pendant plusieurs siècles.

(1) Au XVIII^e^ siécle, saint Hamon avait un tableau et un autel dans l'église abbatiale de Savigny.

A. D

SAINT ISIDORE DE PÉLUSE

Fête le 4 avril.



Saint Isidore au désert de Lychnos.

PÉLUSE — NAISSANCE ET JEUNESSE

Durant la seconde moitié du IVe siècle, un certain Théophile, célèbre dans l'histoire des persécuteurs de saint Jean Chrysostome, occupait le siège de saint Marc, quand, d'une riche et noble famille d'Alexandrie, naquit saint Isidore.

Un long séjour dans le voisinage de Péluse, ville située à l'extrémité du lac Menzaleh, dans la partie orientale du Nil que les Hébreux appelaient « Scor », c'est-à-dire trouble, fangeux, lui a valu le titre sous lequel nous l'invoquons au 4 février: saint Isidore le Pélusiote ou de Péluse.

Certains auteurs ont cru, mais à tort, que la ville de Damiette, témoin des exploits de nos croisés, était bâtie sur les débris de l'antique Péluse. La ville moderne est à huit kilomètres de là. Le lieu de la retraite de saint Isidore se présente aujourd'hui sous l'aspect « d'une plaine saline, vaste et unie comme la surface des eaux d'un lac tranquille, et au sein de laquelle s'élèvent les ruines de l'ancienne cité que l'illusion du mirage fait paraître comme une île. » (1)

(1) *Description de l'Egypte*, t. V. *Mémoires sur le canal des deux mers*, par M. J.-M. Le Père.

Quelques tronçons de colonnes à demi ensevelies, quelques restes de monuments, les traces d'une enceinte considérable bâtie en briques rouges, une porte au Nord presque entièrement conservée, c'est à peu près tout ce qui reste d'une métropole jadis florissante, qui comptait peut-être quatre-vingt mille âmes à l'époque où vécut notre Saint.

Doué de brillantes qualités intellectuelles aidées d'une volonté énergique, Isidore fit de rapides progrès dans les sciences divines et humaines. Le trésor de ses œuvres qui nous restent autorise et justifie cet éloge. Toutefois, on le voyait avancer avec une non moins constante ardeur dans les voies de la perfection. Les exemples vivants bien plus encore que les conseils de ses vertueux parents secondaient d'ailleurs admirablement les saintes dispositions de cette âme d'élite.

ISIDORE QUITTE LE MONDE

L'étude, comme il arrive souvent aux âmes droites, l'amena bientôt à reconnaître la vraie fin de tout homme sur la terre. Les spéculations des plus grands philosophes, les fictions des poètes grecs dont il fit quelque temps ses délices, ne répondaient pas à ses nobles aspirations. Il voulut aimer et servir Dieu parfaitement, et, loin du trouble et de l'agitation énervante des villes, apprendre, plus encore par la pratique que par la théorie, à se renoncer et à porter sa croix de chaque jour.

Depuis un siècle déjà, sous le souffle de l'Esprit de Dieu, une foule d'âmes venaient demander au calme et à la solitude des déserts et des montagnes de l'Egypte, de la Syrie, de la Palestine et de l'Asie Mineure, un repos et une paix dans les luttes de la vie chrétienne que le monde agité ne pouvait plus donner.

Isidore sacrifie tout. Dans la fleur de sa jeunesse, dédaignant les dignités qui s'offraient à lui — la légende des Coptes, au 4 février, veut que le siège d'Alexandrie lui ait été proposé et qu'il ne se soit enfui au désert que pour échapper à ces honneurs, — il embrasse le genre de vie des grands solitaires: Paul, Antoine, Hilarion, Pacôme. Leurs noms étaient sur toutes les lèvres et l'on comprend l'admiration des contemporains à la vue de ces moines illustres qui réalisaient l'idéal de la perfection évangélique. Singulier contraste, en effet, avec le spectacle d'une société vieillie et sensuelle, incapable de grandes œuvres et s'amollissant dans les plaisirs quand, de tous côtés, s'accumulaient les ruines.

AU DÉSERT DE LYCHNOS — L'ÉMULE DU PRÉCURSEUR

Saint Hilarion, dans son voyage de Palestine en Egypte, avait, au rapport de saint Jérôme, visité le désert de Lychnos. Sablonneux, insalubre, sans végétation, Lychnos était une des plus dures retraites des solitaires. Ce fut précisément ce qui fixa le choix de saint Isidore. Il s'y arrêta, fermement résolu de retracer en lui la vie austère du Précurseur, saint Jean-Baptiste.

Son éminente vertu ne tarda pas à le distinguer entre tous ses frères. « Il macérait sa chair, nous dit Evagre, par les plus rudes travaux de la pénitence; mais le corps desséché par les austérités, il fortifiait son âme par la contemplation des choses divines. Ange parmi les hommes, règle vivante de la sainteté de son état, il était le modèle parfait de tous les solitaires. »

On pense communément qu'il fut élevé à la dignité d'abbé. La manière dont il traite dans ses lettres certains sujets, ses rapports avec les princes de l'Eglise, les conseils qu'il donne aux moines et aux vierges favorisent cette opinion.

Des feuilles et des herbes étaient ses seuls aliments, et son jeûne était presque continuel. Jamais il ne se permit d'autre richesse qu'une robe de poils rudes. Un jour, Zénon, l'un de ses amis, lui en envoyait une neuve en réclamant celle hors d'usage. Saint Isidore satisfait ce pieux désir et remercie agréablement de lui avoir fourni le moyen de se garantir du froid et de pratiquer en même temps le conseil du précurseur: « Si vous avez deux tuniques, donnez-en une au pauvre qui n'en a point. »

En une autre circonstance, il quête auprès d'un diacre nommé Paul, et qui était assez riche, un vêtement pour un de ses solitaires: « Voilà, lui écrit-il, ce pauvre Simon que j'aime comme moi-même et dont la tunique de peau est si déchirée qu'il est presque nu. Il s'en va en Egypte et a besoin d'un nouvel habit. Rappelez-vous le conseil de saint Jean et donnez de votre superflu. »

Ce nouveau Jean-Baptiste pouvait, après avoir si éloquemment prêché d'exemple, exhorter avec force les moines de son temps, et, au besoin, les rappeler aux devoirs de leur état. Il le fait dans plusieurs de ses lettres: « Vivez, leur dit-il, au désert, loin du souci des mauvaises affaires, loin des conversations dangereuses pour la vertu, loin du faste, de l'ostentation et de la bonne chère. Il est essentiel à un moine d'embrasser tout ce que sa profession a de dur et de pénible, s'il désire sincèrement son salut. S'il est inconstant, s'il change souvent de demeure pour avoir une nourriture plus abondante, il abandonne la croix qui doit être la compagne inséparable de la vie religieuse, il se perd et il devient aux autres un objet de scandale. »

RAPPORTS AVEC SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE
ISIDORE DÉFEND LA MÉMOIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Elevé à la dignité du sacerdoce par l'un des successeurs de saint Athanase, à Alexandrie, peut-être par l'évêque Ammonius, auquel dans ses lettres il ne cesse de témoigner une reconnaissante déférence, saint Isidore se donna tout entier aux devoirs de son saint ministère.

Saint Cyrille, le patriarche d'Alexandrie, professait une tendre vénération pour le vénérable prêtre de Péluse; il le nommait « son père » et le consultait sur toutes les affaires de son administration épiscopale. Il est probable même qu'il lui avait remis la direction de sa conscience. En effet, c'est toujours avec une liberté entière que saint Isidore écrit à saint Cyrille, le reprenant parfois de ses défauts, modérant la vivacité de son caractère et l'informant des calomnies qu'on répandait sur son compte.

« Les exemples de l'Ecriture me causent une frayeur qui m'oblige de vous écrire, mande-t-il au patriarche, à propos des préventions héréditaires que celui-ci nourrissait contre saint Jean Chrysostome. Si je me considère comme votre père, puisque vous voulez bien m'en donner le titre, je crains, en ne vous ouvrant pas ma pensée, d'être puni comme le grand-prêtre Héli, qui négligea de reprendre ses enfants; si, avec plus de raison, je me regarde comme votre fils, à cause du grand saint Marc que vous représentez, je ne suis pas moins intimidé par le souvenir du châtiment qu'eut à subir Jonathas pour n'avoir pas empêché son père de consulter la pythonisse : une mort violente l'emporta avant Saül. Ainsi, pour éviter ma condamnation et la vôtre, je dois vous supplier de mettre un terme à vos aversions pour la mémoire d'un homme qui n'est plus..... »

A force de cabales et d'intrigues, et par des pamphlets où il prodiguait au glorieux martyr de Comane les accusations d'origéniste, de simoniaque, d'excommunié, Théophile, oncle de saint Cyrille et son prédécesseur sur le siège d'Alexandrie, avait réussi à empêcher l'inscription du nom de saint Jean Chrysostome sur les dyptiques sacrés des Eglises d'Orient. Saint Cyrille, trompé par ces imputations calomnieuses, hésita lui-même, durant les premières années de son épiscopat, à rendre à l'illustre confesseur de la foi cet honneur.

Mais les fortes remontrances du solitaire de Péluse, appuyées d'ailleurs par une vision miraculeuse où saint Jean Chrysostome apparut environné d'une multitude d'anges et de saints, dissipèrent enfin ses préjugés. Cyrille n'eut plus alors pour l'auguste patriarche de Constantinople que des sentiments d'admiration. Dans un Synode provincial, il déclara que le nom de Jean Chrysostome serait inscrit sur les dyptiques de toutes les Eglises d'Egypte, et, durant le reste de sa vie, il professa la plus tendre dévotion envers le saint qu'il avait eu quelque temps le malheur de méconnaître.

Saint Isidore ne se porta pas seulement comme défenseur de l'innocence de saint Jean Chrysostome. En maints endroits de ses lettres, il décerne les plus magnifiques éloges à ses œuvres de doctrine. Il recommande sans cesse la lecture du *Traité sur le sacerdoce* et des *Commentaires sur l'épître de saint Paul aux Romains,* « trésors de science et d'éloquence sacrée, tels que si l'apôtre avait voulu s'exprimer avec quelque élégance extérieure, il aurait choisi la langue de cette bouche d'or ».

PURETÉ DE SON ZÈLE — LIBRE PAROLE

La naissance illustre de saint Isidore, l'exemple qu'il donnait d'une vie parfaite, son énergie tout apostolique, l'étendue de son érudition et surtout la connaissance des choses de Dieu qu'il puisait dans une oraison assidue, lui conféraient une autorité dont il sut user à l'égard de tous : grands et petits, princes ou magistrats aussi bien que le peuple.

« Certes, il n'était pas, dit un malicieux auteur, de ces moines qui se contentent de pleurer leurs péchés, et de prier et gémir en secret pour les péchés des autres. » Doué d'un jugement très droit et d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, il eut grâce d'état pour dire à chacun son fait, et il n'y a peut-être pas eu d'homme dans l'Eglise qui ait eu une parole aussi libre et une censure aussi rigide des mœurs de son temps. On eût dit un des anciens prophètes. Sa haute sagesse et son entier désintéressement l'empêchèrent de sortir jamais, dans une mission si délicate, des bornes de la discrétion.

Dans d'innombrables lettres, le *Ménologe* des Grecs en compte plus de dix mille, il laisse aux personnes de toute condition les avis et les conseils les mieux appropriés à leur état.

A l'indigne évêque de Péluse, Eusèbe, ce sont de sérieux reproches. Isidore l'accuse de vendre les ordinations, d'être avare, ambitieux, de mener même une vie déréglée, et il déplore ouvertement le malheur de son Eglise de l'avoir pour évêque.

Il écrit contre les gentils et les juifs. Toutes les erreurs qui s'élevèrent alors eurent en lui un de leurs plus redoutables adversaires : ariens, disciples de Sabellius, manichéens, marcionites, origénistes. On est heureux de relire encore les pages admirables où il établit l'autorité de l'Eglise et des Conciles, la nécessité de la grâce, la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, l'honneur dû à la Très Sainte Vierge et aux Saints.

Aux hommes de guerre, il sait dire : « Si vous voulez être un brave et généreux soldat, déclarez d'abord la guerre à vos passions et montrez votre courage contre vous-même. »

A un savant : « Il importe peu de savoir parler de tout; la véritable science est plus dans les bonnes actions que dans les belles paroles. »

Aux femmes chrétiennes : « Si elles veulent qu'on les loue comme Judith, qu'on les célèbre comme Suzanne, qu'on les vénère comme sainte Thècle, il faut qu'elles imitent les vertus de ces illustres personnes. Les femmes chrétiennes doivent être modestes dans leurs vêtements et ne point se permettre les parures des mondaines. »

A un médecin qui vivait mal : « Vous faites profession d'une science qui exige beaucoup de sagesse, et vous avez l'esprit de travers ; vous guérissez de petites plaies dans les autres et vous n'apportez aucun remède à vos maladies qui sont graves et dangereuses. Si vous voulez être véritablement médecin, commencez par vous guérir vous-même. »

Assurément, il y avait autre chose dans les lettres de saint Isidore que des aménités de ce genre. On y trouve à chaque instant des maximes d'une sage piété, des conseils pleins de prudence, qui lui ont mérité une place parmi les auteurs les plus estimés de la vie spirituelle. Aussi bien que la sévérité, l'on peut dire que la charité y transpire à chaque ligne, et l'influence que saint Isidore exerça par ces sortes d'exhortations écrites fut immense.

Des amis trop prudents l'engageaient à modérer son zèle : « Il faut que vous cessiez de me donner de tels conseils, leur déclare-t-il, ou que je vous retranche du nombre de mes amis, car j'ai versé plus de larmes devant Dieu que je n'ai écrit de paroles pour ceux à qui ma plume rappelle d'aussi dures vérités. »

Au reste, les plus grands hommes de son temps, et même les hérétiques, ont rendu témoignage à la pureté de ses intentions et à l'à-propos de ses charitables avertissements. Il retira par là beaucoup d'âmes des désordres où elles s'étaient engagées.

IL ÉCRIT A L'EMPEREUR

Les gouverneurs chrétiens des provinces reculées de l'empire avaient fait un traité avec les barbares dont ils redoutaient les incursions. Ce traité reposait sur un serment réciproque. Par un procédé sans exemple encore dans l'histoire et que pouvaient seules expliquer la faiblesse dans la foi ou l'ignorance coupable de ceux qui l'avaient employé, on avait fait jurer les barbares païens par la croix, et, de leur côté, les chrétiens avaient juré par les idoles.

Une pareille monstruosité enflamma le zèle du saint solitaire qui prit aussitôt le calame et fit retentir ses plaintes jusques à la cour de Théodose le Jeune. Il déplorait une conduite plus capable, disait-il, d'attirer la colère de Dieu que les bénédictions nécessaires pour la paix et la prospérité de l'empire. La réponse humble et déférente que lui fit l'empereur le réjouit extrêmement. Il en rendit à Dieu de vives actions de grâces, et dans la suite, il attribuait à cette heureuse surprise une amélioration notable de sa santé alors ébranlée par la maladie.

Quand plus tard Théodose voulut restreindre la liberté du Concile d'Ephèse, l'un des premiers à défendre auprès de l'empereur les droits de l'Eglise fut saint Isidore de Péluse.

SES LETTRES

Deux mille des lettres de saint Isidore nous restent, divisées en cinq livres. Elles embrassent, comme on a pu le deviner déjà, les sujets les plus divers. Elles témoignent, chez leur auteur, d'une science approfondie de l'Ecriture et des dogmes de la foi. Il était si imprégné des Livres Saints qu'il lui arrivait d'exposer dans une lettre de quelques lignes jusqu'à huit passages de l'Ecriture Sainte, tant elle lui était présente et familière. Il n'est presque aucun livre de l'Ancien ou du Nouveau Testament dont il n'explique plusieurs passages.

Ces lettres sont ordinairement courtes, d'un style agréable, pleines de saillies, disant beaucoup en peu de mots. L'auteur n'y parle presque jamais de lui, et le biographe doit renoncer à peindre à l'aide de ces seuls écrits le tableau de sa vie.

La préoccupation d'instruire et de corriger fait des nombreux billets envoyés ici et là par saint Isidore autant de petits sermons vifs et pénétrants : il parle à un seul comme s'il avait devant lui une assemblée.

En passant, il note quelques traits intéressants de la vie de ses compatriotes, les bruits qui ont cours parmi le peuple, les nouvelles du jour; mais il revient bien vite à son but précis : une vertu à prêcher ou un vice à flageller.

On ne peut qu'admirer une vie consacrée courageusement à un ministère aussi ingrat, et avec des vues aussi élevées que celles dont témoigne ce passage d'une lettre à l'évêque Théon : « S'il ne s'agit que de nous, à la bonne heure, usons de douceur et d'indulgence quand on nous a offensés; mais quand c'est Dieu qui est offensé, il ne convient point de le souffrir, il faut en marquer de l'indignation..... »

Et ailleurs :

« Je méprise tout danger quand j'ai à m'acquitter de ce devoir et j'aime mieux tout endurer que de me résoudre à ne pas poursuivre, autant qu'il est en mon pouvoir, ceux qui combattent l'Eglise de Dieu. »

SA MORT

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un homme de ce caractère ait eu ses détracteurs. La vérité, même exposée avec les ménagements qu'inspire la charité, blesse toujours plus ou moins. Saint Isidore eut donc à souffrir persécution de la part de ceux qu'il avait hardiment démasqués, et il fut, à la fin de sa vie, chassé de sa solitude. Mais loin de s'affliger de son exil, il le regarda comme une faveur du ciel, à l'exemple des apôtres qui se réjouissaient d'avoir eu à souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. « Vous m'avez couronné malgré vous, marque-t-il au principal auteur de cette persécution, et je puis dire maintenant que Dieu m'a fait la grâce, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. »

Il envisageait du même œil paisible les tempêtes qui de tout temps ont assailli l'Eglise. Il les croyait nécessaires pour lui ménager des triomphes et augmenter le mérite de ses élus.

Le vaillant solitaire de Péluse avait achevé sa course; sa mission de nouvel Elie terminée, il pouvait se présenter devant son unique Maître et recevoir la couronne acquise à ses mérites. Rien ne l'attachait plus à la terre. Depuis longtemps, il ne vivait plus que du ciel : la ferveur de son amour hâta le moment du départ.

Lui, si zélé durant toute sa vie pour la défense du trésor virginal de la foi, il devait assister dans ses derniers jours aux progrès rapides de l'hérésie d'Eutychès favorisée dans toute l'Egypte par Dioscore, successeur de saint Cyrille sur la chaire d'Alexandrie. Dieu le retira enfin de la tempête. Sa mort bienheureuse arriva, selon la conjecture de Tillemont, vers l'an 449 ou 450.

Non plus que saint Jean Chrysostome, il ne fut épargné après sa mort. La calomnie voulut ternir sa mémoire. En 513, l'eutychien Sévère, usurpateur du siège d'Antioche, osa l'accuser d'origénisme. Impuissant à produire aucune preuve, Sévère rétracta dans la suite son odieuse accusation.

SOURCES CONSULTÉES

De Sancto Isidoro Pelusiota, libri tres, par le R. P. Edmond Bouvy, des Augustins de l'Assomption, Nîmes, 1884. — *Acta Sanctorum*, au 4 février. — Migne : *Dictionnaire de Patrologie,* t. III. — *Vie des Saints*, par Adrien Baillet. — *Auteurs sacrés et ecclésiastiques,* par Dom Ceillier, etc.

SAINT BENOIT LE MAURE

Frère Mineur (1526-1589)

Fête le 4 avril

Portrait du Saint.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Au commencement du XVIe siècle, vivait à San-Fratello, petite ville du diocèse de Messine, sur la côte septentrionale de la Sicile, un riche propriétaire du nom de Manasseri qui avait à son service deux esclaves noirs, Christophe et sa femme Diana. L'histoire ne nous dit pas par suite de quelles épreuves ils avaient été arrachés au continent africain et transportés en Sicile, mais les faits de ce genre n'étaient que trop fréquents à cette époque. Du reste, la Providence, qui sait tirer le bien du mal, tout en permettant qu'ils fussent réduits en esclavage, leur avait fait trouver la liberté des enfants de Dieu : tous deux étaient de fervents chrétiens.

Manasseri, leur maître, était un chrétien sincère; il n'avait, du reste, qu'à se louer des services de Christophe. Il lui avait donné une sorte d'intendance générale sur tous ses biens, et, comme autrefois la maison de Putiphar entre les mains du chaste Joseph, tout avait prospéré dans les domaines du riche Sicilien. Par esprit de foi en même temps que pour récompenser Christophe, il lui promit de donner la liberté à son fils aîné.

Ce premier-né fut notre Bienheureux. On lui donna, au baptême, le nom de Benoît. Comme il avait la peau absolument noire, on l'a appelé souvent le Saint nègre ou plus communément Benoît le Maure, pour le distinguer des autres saints qui portent le même nom (1).

On peut dire de cet enfant qu'il fut prévenu des bénédictions du Très-Haut. Dès avant sa naissance, sa pieuse mère l'avait souvent offert à Dieu; quand parurent les premières lueurs de l'intelli-

(1) Il est connu aussi sous le nom de Benoît de Saint-Philadelphe parce que la petite ville de San-Fratello portait autrefois ce nom.

gence et qu'il fut à même de comprendre, elle lui apprit à servir et aimer son Créateur; souvent elle le portait à l'église; il y vint, du reste, lui-même avec joie lorsqu'il put faire seul quelques pas, et sa tenue y était si modeste, son recueillement si grand qu'il restait des heures entières dans une immobilité complète. Il s'appliquait d'ailleurs, quoique fort peu avancé en âge, à la pratique de toutes les vertus, tellement que, dès sa dixième année, on ne le désignait plus, dans le bourg de San-Fratello, que sous le nom de *saint More*.

PETIT PATRE — LABOUREUR

Nous avons dit que Christophe avait l'intendance générale dans la maison de Manasseri : cette circonstance jointe à la vertu précoce de Benoît, fit qu'on lui confia tout jeune encore la garde des troupeaux. Cet emploi, dans lequel se sont sanctifiées tant d'âmes simples et pures comme la sienne, répondait merveilleusement à ses aspirations vers la solitude et la vie de prière. Sans négliger les intérêts de son maître, il se livrait à son attrait pour l'oraison.

Benoît n'était pas, comme ses parents, condamné à servir toujours le même maître, sans avoir droit à autre chose qu'au strict nécessaire; aussi, quand il eut atteint sa dix-huitième année, il avait fait quelques économies.

En ce temps-là comme maintenant, il ne manquait pas de jeunes gens à qui la vie laborieuse des champs paraissait trop dure, mais Benoît, loin de se laisser séduire par les attraits d'une vie plus facile, consacra ses épargnes à l'acquisition de quelques terres et d'une paire de bœufs : le petit berger était devenu un robuste laboureur.

L'esprit de foi et la pratique des vertus s'étaient développés en lui avec les années. La contradiction généreusement supportée le rapprochait encore de Dieu. Son amour du recueillement lui attirait souvent les plaisanteries de ses compagnons de travail. Un jour, en particulier — Benoît avait alors environ vingt et un ans, — des ouvriers occupés à la moisson prenaient plaisir à se moquer du jeune Maure et le tournaient grossièrement en ridicule. Lui, sans faire attention à leurs railleries, continuait tranquillement son travail.

Tout à coup, un vénérable solitaire, du nom de Jérôme Lanza, qui se sanctifiait dans un ermitage voisin, vient à passer et entend les plaisanteries des moissonneurs. Il est frappé en même temps du calme avec lequel Benoît supporte tout. Le regardant quelques instants avec plus d'attention, il est comme saisi d'une inspiration soudaine : « Vous vous moquez de ce jeune homme, dit-il aux ouvriers, bientôt vous entendrez parler de lui. »

Peu de jours après, Lanza rencontre Benoît seul dans la campagne : « Que faites-vous là, lui dit-il sans préambule? Vendez ces bœufs et venez dans mon ermitage. »

La voix du pieux ermite paraît à Benoît la voix de Dieu : il exécute sans retard ce qui lui est enjoint, distribue aux pauvres tout ce qu'il a gagné jusque-là par son travail, demande humblement la bénédiction de ses vieux parents, et se retire dans la solitude, avec le maître que lui a donné la Providence.

ERMITE — SUPÉRIEUR

Jérôme Lanza avait dans sa solitude quelques compagnons : leur joie fut grande quand ils virent Benoît se joindre à eux. La réputation de sa sainteté était arrivée jusqu'à eux, et ils espéraient que sa présence au milieu d'eux serait une source de grâces pour leur petite Compagnie. Ils ne se trompaient pas : Benoît n'eut pas plutôt reçu l'habit religieux qu'il fut pour tous un modèle accompli. Car, tout en menant la vie érémitique chacun dans une pauvre cellule, ils avaient un règlement commun et se réunissaient à certaines heures du jour pour chanter les louanges de Dieu et s'exciter réciproquement à la pratique des vertus.

Avec l'autorisation du Saint-Siège, ils professaient la règle de saint François, sauf les quelques modifications nécessitées par le but spécial qu'ils se proposaient. En particulier, les austérités étaient plus sévères, le jeûne et l'abstinence à peu près continuels.

Quelque dure que fût déjà cette vie, l'âme généreuse de Benoît n'en était pas satisfaite; il y ajoutait d'autres pénitences et prenait à sa charge les travaux les plus humbles et les plus pénibles. Parcourir les campagnes environnantes pour recueillir les aumônes nécessaires à l'entretien de ses confrères, se contenter pour lui-même de ce que les autres avaient laissé, cela semblait tout naturel à notre saint jeune homme.

En outre, Benoît travaillait de ses mains, comme les anciens habitants de la Thébaïde, et tressait avec adresse des nattes et des corbeilles d'osier ou de jonc.

Mais la vertu du solitaire ne tarda pas à rayonner aux alentours, et Dieu lui-même encouragea la confiance qu'on avait en ses prières en lui accordant le don des miracles.

Un jour, pour en citer un exemple, une pauvre femme affligée d'un cancer se jette à ses pieds. Comme l'hémorroïsse de l'Evangile, elle avait dépensé beaucoup en consultations et en remèdes de toutes sortes, et elle ne s'en trouvait que plus mal. « O serviteur de Dieu, s'écrie-t-elle tout en larmes, faites le signe de la croix sur mon mal! » La compassion fait violence à l'humilité du Saint : levant les yeux au ciel, il fait ce que la malade lui demande, et elle est à l'instant guérie.

Nos pieux ermites avait plusieurs fois changé de séjour : ils ne voulaient s'attacher à rien, et, comme on les entourait bientôt de vénération là où ils avaient posé leur tente, c'était un motif de plus pour eux de la transporter ailleurs.

Ils étaient sur le mont Pellegrino, à quelque distance de Palerme, quand le Seigneur rappela à lui leur supérieur, Jérôme Lanza. Benoît était encore relativement jeune, mais sa vertu était éminente : d'une voix unanime, ses confrères le choisirent pour être leur maître et leur guide dans les sentiers de la perfection.

Cependant, vers 1550, Jules III prescrivit aux solitaires du mont Pellegrino de quitter leurs cellules et de se réunir dans un monastère, pour y mener la vie commune. Quelques années plus tard, Pie IV, qui monta sur la chaire de saint Pierre en 1559, jugea plus opportun pour le bien de leurs âmes que chacun d'eux fût incorporé à un couvent de Frères Mineurs.

Benoît se soumit sans difficulté à la voix du Vicaire de Jésus-Christ et, après avoir consulté Dieu dans la prière, il alla frapper à la porte du couvent de Sainte-Marie de Jésus, près de Palerme : on le connaissait de réputation depuis longtemps, aussi fut-il admis immédiatement avec celui de ses confrères qui n'avait pas voulu se séparer de lui. Dans leur ermitage, ainsi que nous l'avons dit, ils avaient pratiqué la règle de saint François; ils étaient donc religieux profès et n'eurent pas à faire de noviciat.

Benoît fut bientôt, même pour les religieux les plus anciens, un véritable idéal de perfection religieuse.

On lui avait confié l'emploi de cuisinier, et il l'exerça durant plus de vingt ans avec un dévouement remarquable comme le montreront les faits suivants.

Le Chapitre provincial avait été convoqué au couvent de Sainte-Marie de Jésus; les religieux étaient donc plus nombreux que de coutume, et voilà que la neige se met à tomber si abondamment qu'il est impossible d'aller à la quête. Un soir, toutes les provisions sont épuisées, et il ne semble pas que l'on puisse pourvoir, le lendemain, aux nécessités de la communauté.

Dès que les religieux se sont retirés pour prendre quelques heures de repos, Benoît remplit d'eau divers bassins de la cuisine et il se retire à son tour, mais pour passer la nuit en oraison.

Le lendemain matin, les vases étaient remplis de magnifiques poissons. La Providence envoyait les mets en rapport avec le temps de Carême dans lequel on se trouvait alors.

Il veillait autant qu'il le pouvait à ce que rien ne se perdit à la cuisine. Un jour que, suivant l'usage, les Frères étudiants lavaient la vaisselle après le repas, il remarqua qu'ils négligeaient de recueillir quelques restes. « Mes Frères, leur dit-il, par charité, faites attention; c'est le sang de nos bienfaiteurs que vous laissez perdre dans ces restes. »

Les jeunes religieux se contentent de sourire, prenant pour un scrupule de Frère convers l'observation du bon cuisinier. Mais Benoît, prenant un des petits balais qui leur servait pour nettoyer la vaisselle, le presse dans sa main : « Voyez, mes enfants », leur dit-il non sans émotion. Et un sang vermeil s'échappait et coulait jusqu'à terre.

CÉLESTES CUISINIERS

Ses occupations pénibles et absorbantes ne l'empêchaient pas d'être continuellement uni à Dieu; cependant, quelquefois, comme malgré lui, il laissait le travail pour se donner tout entier à la prière.

Un jour, le grand inquisiteur du royaume, dom Diego de Ahedo, était venu au couvent des Franciscains pour célébrer la fête de Noël. Il avait accepté l'invitation du Père gardien, et il devait prendre avec les religieux le repas de midi; mais, pour ne pas être à charge à la communauté, il avait envoyé d'abondantes provisions. Cependant, il fallait les préparer, et, quoique la matinée fût déjà avancée — on commençait la messe solennelle du jour, — Benoît n'avait pas encore paru à la cuisine, le feu n'y était pas même allumé.

Le P. Ambroise de Polichi, vicaire du couvent, cherchait en vain le cuisinier pour lui rappeler son devoir, le bon Frère était introuvable. Tout à coup, en agitant son encensoir, le thuriféraire heurte quelque chose derrière une tenture qui ornait l'église pour la solennité. Il regarde et voit Benoît dans l'attitude de la prière, tout absorbé en Dieu. Il l'avertit qu'on le cherche partout, qu'il va être bientôt l'heure du dîner. Benoît, sans dire un mot, met le doigt sur sa bouche pour recommander le silence, et continue son oraison.

La grand'messe terminée, il se lève tranquillement, prend de la lumière et se rend à la cuisine comme pour allumer le feu. Le P. Ambroise l'a bientôt rejoint, mais il le trouve à genoux devant le fourneau, la lumière à la main. Il ne peut s'empêcher de lui reprocher vivement sa négligence, surtout en un jour où un hôte si distingué daignait les honorer de sa présence.

Sans se troubler, Benoît répond qu'on peut donner le signal de se mettre à table, que tout est prêt.....

A la demande anxieuse du Père vicaire : « Comment est-ce possible? Le feu n'est pas même allumé! » notre cuisinier se contente de dire : « Le Seigneur y pourvoira. »

Au même instant, en présence de l'inquisiteur qui avait voulu voir par lui-même comment la chose finirait, deux jeunes gens vêtus de blanc de la tête aux pieds apparaissent à la cuisine et se mettent au travail. A peine la communauté est-elle au réfectoire que tout est prêt, ainsi que le saint Frère cuisinier l'avait annoncé, et jamais les religieux n'avaient trouvé les mets si délicieux.

GARDIEN DU COUVENT

Les miracles que Dieu se plaisait à opérer par son intermédiaire, non moins que ses vertus, attirèrent de plus en plus sur Benoît l'attention de ses confrères, tellement que, la charge de gardien étant devenue vacante, on songea sérieusement à la lui confier.

Qui dira les angoisses par lesquelles passa l'humble Frère quand il apprit ces intentions? Attristé, il s'adresse aux supérieurs de la province de Sicile, et trouve des accents d'une véritable éloquence pour leur exposer la bassesse de son origine, sa condition de laïque, son ignorance si grande qu'il ne savait ni lire ni écrire..... Mais

plus il se fait petit, plus on apprécie son mérite. plus on le croit capable de gouverner la communauté; finalement, il doit imposer silence à toutes les révoltes de son humilité et accepter, par obéissance, de commander à ses frères.

Il le fait bien plutôt par ses exemples que par ses paroles : en le mettant sur le chandelier, on a voulu surtout avoir un modèle accompli que tous puissent regarder et qu'ils n'aient qu'à reproduire pour remplir leurs obligations.

Benoît est une règle vivante, toujours le premier au chœur et aux divers exercices de la journée, et aussi indulgent pour les religieux qu'il est dur envers lui-même. Plein de respect pour les prêtres de sa communauté, il n'est pas moins admirable dans la discrétion et la prudence dont il use à l'égard des jeunes religieux et dans sa bonté envers les Frères convers. Aussi souvent que les devoirs de sa charge le lui permettent, il vient les aider dans leurs travaux, se réservant toujours les plus pénibles.

LE MAÎTRE DES NOVICES

Autant l'humble Frère convers avait su obéir, autant il avait su commander; aussi, son triennat de gardien terminé, on ne voulut pas, malgré son désir et ses prières, qu'il rentrât dans l'ombre : il fut nommé vicaire du couvent et maître des novices.

Dans cette double charge, il montra de nouveau que l'esprit de Dieu supplée sans peine à tout ce qui peut manquer dans une âme, quand elle est appelée à une mission quelconque et qu'elle se laisse conduire par la grâce.

Spécialement dans la charge si importante et si délicate de maître des novices, Benoît fut l'instrument de Dieu pour faire comprendre aux postulants la sublimité de leur vocation.

Que Dieu l'ait visiblement aidé dans cette charge, on ne peut en douter, quand on songe qu'il expliquait aux novices les leçons du bréviaire, les passages des psaumes les plus difficiles, les diverses parties de l'office divin. Sa réputation de science avait d'ailleurs franchi les murs du couvent, et des docteurs en théologie, des prêtres blanchis dans l'exercice du saint ministère, venus quelquefois de loin pour avoir son sentiment sur une difficulté de la Sainte Ecriture, un point de théologie ou un cas de conscience, s'en retournaient ravis et éclairés tout à la fois.

Les novices surtout constataient, à leur plus grand avantage, la vertu éminente et la science infuse dont Dieu avait favorisé celui qui les initiait à la vie religieuse. Ils n'avaient qu'à s'approcher de lui pour voir leurs difficultés s'évanouir.

Plus d'une fois, ils durent reconnaître que Benoît lisait dans leurs cœurs, et l'histoire raconte de plusieurs qu'ils auraient cédé à la tentation et eraient retournés dans le siècle si la charité de leur Père ne les eût arrêtés sur le bord de l'abîme. Un jour même, averti surnaturellement que deux d'entre eux avaient quitté le couvent, Benoît va les rejoindre et ne se donne de repos que quand il les voit repentants et résolus à rentrer dans le sentier du devoir.

DERNIERS JOURS — PRÉCIEUSE MORT

Cependant les vœux du bon Frère furent exaucés : ses supérieurs le déchargèrent des offices importants qu'ils lui avaient confiés, et il redevint simple Frère cuisinier du couvent.

Il s'appliqua à la prière et à la mortification avec une nouvelle ardeur, mais, comme l'éclat de sa sainteté avait resplendi au loin quand il était en charge, on ne lui laissa pas, dans son humble emploi, la tranquillité qu'il désirait. Riches et pauvres, savants et ignorants, de toutes parts accouraient à lui pour avoir un conseil, une consolation, un soulagement dans les souffrances du corps ou de l'âme.

Benoît se prêtait charitablement à tout et à tous; aussi quelle émotion dans le pays quand on apprit qu'il était gravement malade. Ce fut dans les premiers jours de janvier 1589 qu'il fut atteint d'une fièvre violente. Cependant, ainsi que du reste il l'avait prédit, il releva de cette maladie et reprit ses occupations ordinaires, mais pour peu de temps.

Au mois de mars suivant, ses forces le trahirent de nouveau, et cette fois on comprit que c'était la fin.

Après avoir supporté pendant plusieurs semaines les ardeurs de la fièvre sans faire entendre la moindre plainte, il reçut les derniers sacrements avec une joie profonde qui resplendissait sur son visage et le transfigurait.

Il ne voulut pas quitter ses frères avant de leur avoir demandé pardon des peines qu'il avait pu leur causer : il accomplit cet acte d'humilité la corde au cou, en versant d'abondantes larmes; la plupart des assistants ne pouvaient retenir les leurs.

Enfin, pendant qu'on récitait les prières de la recommandation de l'âme, il fait signe qu'on s'arrête un instant; il étend les bras sur sa poitrine en forme de croix et, avec une présence d'esprit parfaite et une ferveur admirable, il prononce ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » Au même moment, son âme quittait l'exil pour entrer dans la patrie : c'était le 4 avril 1589. Ce grand serviteur de Dieu a été solennellement canonisé par Pie VII le 24 mai 1807.

SOURCES CONSULTÉES

Vie de saint Benoît dit le Maure, par M. Allibert, vicaire général et chanoine de la primaiale de Lyon, 1835.

SAINT VINCENT FERRIER

Fête le 5 avril.

Portrait de saint Vincent Ferrier.

Cet apôtre extraordinaire, qui fut la gloire de l'Espagne et la lumière de la Sainte Eglise, naquit à Valence, en 1357. Son père, Guillaume Ferrier et Constance Miguel, sa mère, vivaient ensemble dans la pratique des vertus chrétiennes, lorsque le ciel leur confia ce précieux dépôt, gage des mérites qu'ils s'étaient acquis par leurs aumônes et leurs prières. Dieu prit soin de leur en faire connaître par avance le prix et l'excellence. Un religieux, revêtu de l'habit de Saint-Dominique, apparut à Guillaume et lui dit: « Réjouissez-vous, car, bientôt, vous aurez un fils, qui sera du même Ordre que moi. Sa vie sera si sainte, sa doctrine si sublime, son zèle si ardent, que tous les peuples de l'Europe l'honoreront comme un apôtre. »

Quant à Constance, elle entendait parfois dans son sein comme les cris d'un petit chien. Effrayée de ce prodige si nouveau, elle en demanda l'explication à l'archevêque de Valence: « Ne craignez rien, lui fut-il répondu, car, assurément, vous donnerez le jour à un grand saint, dont la parole fera fuir les loups et ramènera au bercail des brebis égarées du Seigneur. »

Quelque temps après, cet élu de Dieu venait au monde et toute la ville accourait pour le voir, comme un autre saint Jean-Baptiste.

PRÉDICATEUR A L'AGE DE DIX ANS

De bonne heure, Vincent vérifia ce qui avait été prédit de lui. On ne pouvait trouver un enfant plus aimable et plus tranquille. Doux et affable envers tous, il avait pour les pauvres un amour de prédilection, et lorsque, plus tard, on lui donna sa part de l'héritage paternel, il ne mit que quatre jours pour la leur distribuer. A peine eut-il atteint l'âge de raison, que ses parents commencèrent à lui communiquer le goût de l'étude. Ses progrès furent rapides, et il n'eut pas de peine à surpasser tous ses condisciples, par son savoir comme par sa vertu.

Tout jeune qu'il était, le zèle des âmes embrasait déjà son cœur. Souvent, il réunissait autour de lui les petits enfants de son âge, et, après leur avoir imposé silence, imitant naïvement le ton et les gestes des prédicateurs qu'il avait entendus à Valence, il leur parlait du bon Dieu et de la

Sainte Vierge avec tant d'onction et d'amour que tous s'en retournaient édifiés.

C'est ainsi que le futur apôtre se préparait, dès sa plus tendre enfance, aux immenses travaux qui devaient l'occuper plus tard.

PARENTS ADMIRABLES — VOCATION

Lorsque Vincent eut atteint l'âge de dix-sept ans, son père lui demanda s'il se sentait attiré vers l'état religieux, ou bien s'il préférait vivre dans le monde ou aller à Rome pour y faire valoir les talents extraordinaires dont son esprit était doué. Le saint jeune homme ne délibéra pas un seul instant. « Depuis longtemps, répondit-il, j'ai renoncé aux plaisirs, aux honneurs et aux biens de la terre pour n'aimer que Jésus-Christ, et c'est dans la vie religieuse que je veux le servir. » A ces mots, les deux époux éclatèrent en transports d'allégresse. « Je vous rends grâces, Seigneur mon Dieu, trésor infini de bonté et de miséricorde », disait le saint vieillard, dans l'excès de la joie qui inondait son âme, tandis que Constance pressait tendrement sur son cœur le fruit béni de ses entrailles. Vincent s'inclina sous la bénédiction paternelle et, le lendemain, les Dominicains de Valence comptaient un saint parmi leurs novices.

Au couvent, comme à la maison de son père, Vincent excite l'admiration de tous. Fidèle imitateur de saint Dominique, il se prépare à la profession avec tant de ferveur que les religieux les plus zélés trouvent en lui un modèle.

Son noviciat terminé, Vincent s'appliqua sérieusement à l'étude de l'Ecriture Sainte et de la théologie. Après avoir enseigné quelque temps la philosophie aux religieux, ses frères, il fut envoyé à Barcelone et ensuite à l'Université de Lérida, où on l'honora du bonnet de docteur.

Rappelé à Valence, Vincent fut chargé par l'archevêque d'annoncer au peuple la parole de Dieu. On accourut de toutes parts pour l'entendre. Les multitudes se pressaient autour de lui, et l'on ne sortait jamais de ses sermons sans éprouver le besoin de se réconcilier avec Dieu. C'est que notre Saint savait où se puise la véritable éloquence. Il n'ignorait pas que c'est dans les plaies sacrées de Notre-Seigneur qu'il faut aller chercher le secret d'embraser les cœurs, et c'est aux pieds du divin Crucifié qu'il se préparait à la prédication par l'oraison et la contemplation. Le trait suivant nous montrera que l'efficacité de ses paroles procédait bien plus des lumières qu'il recevait d'en haut que de son étude particulière.

Un jour qu'il devait prêcher devant un grand seigneur, il se prépara, contre sa coutume, par le travail et l'étude plutôt que par l'oraison et la contemplation. Son sermon fut très éloquent. Mais le lendemain, prêchant devant le même seigneur, suivant son style ordinaire et après s'être préparé aux pieds du crucifix, il parla avec beaucoup plus de chaleur et d'onction. Le prince, qui s'en aperçut, lui en demanda la raison. « Monseigneur, répondit le Saint, Vincent prêcha hier, et Jésus-Christ a prêché aujourd'hui. »

VINCENT AUX PRISES AVEC LE DIABLE

Effrayé de la sainteté du serviteur de Dieu, et furieux de se voir enlever chaque jour des multitudes d'âmes dont il se croyait le maître, l'ennemi de tout bien chercha comment il pourrait perdre le jeune religieux. Nous allons voir comment il fut pris lui-même dans ses propres filets.

Une nuit que le Saint était en prières, il voit venir à lui un vieillard à l'aspect vénérable, son vêtement est celui d'un ermite. Sur ses traits amaigris sont gravées l'austérité et la mortification. « Je suis, dit-il, en s'adressant à Vincent, un de ces anciens Pères qui ont vécu avec tant de sainteté dans les déserts de l'Egypte. Pendant ma jeunesse, j'ai voulu jouir des plaisirs du monde. Comptant sur la miséricorde infinie de Dieu, je me réservais de faire pénitence plus tard. Mes péchés m'ont été pardonnés et les désordres de ma jeunesse ne m'ont pas empêché de devenir un grand saint. Maintenant, s'il faut en croire un vieillard expérimenté, je vous conseille de vous ménager un peu plus; car les forces vous seront nécessaires pour la prédication. Laissez donc là les jeûnes et les veilles. Donnez sans crainte quelques satisfactions à votre corps : Dieu est toujours prêt à recevoir la pénitence des pécheurs. »

En entendant ces paroles empoisonnées, Vincent reconnaît bien vite que ce n'est pas là le langage d'un saint.

« Va-t'en, serpent venimeux, s'écrie-t-il en armant son front du signe de la croix, tu n'es pas un ermite, mais un diable de l'enfer. Tu pensais prendre dans tes filets ce mauvais soldat; mais il est armé de la grâce de Jésus-Christ son Maître, et, quoique nouveau dans cette milice, il ne craindra point de combattre contre toi. » Aussitôt, le démon, car c'était bien lui, disparut, comme une ombre devant le soleil.

Une autre nuit, comme le saint religieux priait la Vierge immaculée de le conserver toujours chaste et pur, il entendit une voix qui disait: « Dieu ne donne pas à tous la grâce de la virginité, et quant à toi, je ne permettrai pas que tu te glorifies plus longtemps d'une faveur qui n'est accordée qu'à quelques grands saints. » On conçoit quelle fut la douleur de Vincent, en entendant ces paroles. Mais la Mère de miséricorde vint au secours de son fidèle serviteur. « Tout ceci, lui dit-elle, n'est qu'une ruse de l'ennemi pour vous perdre. Ne craignez rien, car je vous ai pris sous ma protection, et je ne vous abandonnerai pas. »

Le démon fut couvert d'une telle confusion qu'il n'osa plus se servir des mêmes armes pour attaquer son adversaire.

Satan eut recours à d'autres moyens; mais il ne fut pas plus heureux. Vincent visitait les malades et leur prodiguait ses soins.

Un jour donc, il fut appelé auprès d'une noble dame, atteinte d'une maladie inconnue aux médecins. C'était une autre femme de Putiphar, dont le démon voulait se servir pour faire tomber le Saint dans quelque crime. Mais ce fut en vain qu'elle déploya tous les artifices que lui suggérait sa passion. Le nouveau Joseph lui reprocha son effronterie en termes sévères, et prit la fuite. Aussitôt, la malheureuse, craignant d'être dénoncée, se met à crier de toutes ses forces pour accuser le serviteur de Dieu. On accourt... mais Notre-Seigneur prend soin de ses saints. Le démon s'était déjà emparé du corps de cette méchante femme, et il l'agitait avec fureur lorsqu'on arriva auprès d'elle. On employa tous les exorcismes, mais inutilement. « Celui-là se pourra me chasser de ce corps, qui n'a pas brûlé au milieu du feu », répondait le démon. Les assistants cherchaient à comprendre le sens de ces paroles, lorsque l'un d'entre eux s'écria : « Qu'on interroge le P. Vincent; il a confessé cette femme, il saura ce que cela signifie fort

alla chercher le Saint, qui vint en la recommandant à Notre-Seigneur.

A peine a-t-il mis le pied sur le seuil de la porte que le diable fait entendre un effroyable rugissement. « Le voilà, s'écrie-t-il, cet homme qui n'a point brûlé au milieu du feu. Je ne saurais rester plus longtemps ici. » En disant ces mots, il s'enfuit, laissant cette femme à demi morte.

VINCENT ET L'ÉGLISE

Un grand schisme divisait alors l'Eglise. La France et l'Espagne venaient de se soustraire à l'autorité légitime du pape Urbain VI, pour obéir à l'antipape d'Avignon Clément VII, et à son successeur, Benoît XIII.

Ce dernier, aussitôt après son élection, appela Vincent auprès de lui, dans l'espoir de l'attacher à sa cour et de s'aider de ses conseils. Mais ses prévisions furent trompées. Arrivé à Avignon, le saint religieux fut saisi d'une immense douleur à la vue des maux qui désolaient la Sainte Eglise de Jésus-Christ. Tout enflammé de zèle pour la maison de Dieu, il fit des efforts inouïs pour y rétablir l'unité et la paix. Il ne craignit pas de représenter à Benoît qu'il était dans l'obligation de mettre fin au schisme en abdiquant une autorité qui paraissait illégitime. « Vous devriez préférer, lui dit-il, de vivre le reste de vos jours dans l'indigence, plutôt que de voir régner la division et la discorde parmi les brebis du Seigneur. » Cette proposition sembla trop dure au pape d'Avignon. Il aima mieux conserver sa dignité usurpée et laisser l'Eglise gémir sur sa déplorable situation.

La douleur de l'homme de Dieu s'accrut tellement, qu'il fut saisi d'une violente fièvre, qui le conduisit en quelques jours aux portes du tombeau.

VINCENT ET NOTRE-SEIGNEUR

Déjà, on avait perdu tout espoir de sauver le Saint, lorsque Notre-Seigneur lui apparut, entouré d'une multitude d'anges, et ayant à ses côtés saint Dominique et saint François.

« Console-toi, lui dit-il, la paix va être rendue à l'Eglise. Lève-toi promptement; quitte la cour de Benoît, et va travailler à ma vigne; car je t'ai choisi pour annoncer ma parole à tous les peuples de France et d'Espagne. Parcours ces contrées dans l'humilité et la pauvreté, en disant : le jour de la justice et de la vengeance est proche; pécheurs, faites pénitence de vos crimes. Tu auras beaucoup à souffrir; mais sois fort et courageux, car je serai toujours avec toi, et je te délivrerai de tes ennemis, comme je t'ai délivré des embûches du démon. »

En disant ces mots, Notre-Seigneur toucha particulièrement de sa main divine la joue de son serviteur, et disparut. Au même instant, Vincent se leva guéri. Il alla aussitôt trouver Benoît pour lui rendre compte de cette vision et prendre congé de lui. Celui-ci employa toutes les caresses imaginables pour le retenir à sa cour. Il lui proposa l'évêché de Lérida, l'archevêché de Valence, lui offrit le chapeau de cardinal. Mais Dieu avait parlé; Vincent refusa et se disposa à suivre sa vocation.

VINCENT ET LES PÉCHEURS

Vincent avait quarante ans, lorsqu'il commença les pénibles travaux qui devaient l'occuper jusqu'à sa mort. Un bâton à la main, un crucifix dans l'autre, il parcourut à pied presque toutes les provinces de l'Espagne, de la France et de l'Italie, instruisant, édifiant, convertissant les peuples. Il passa en Angleterre, traversa l'Ecosse et l'Irlande, répandant partout la semence divine.

Sa parole eut un immense retentissement. Les églises ne suffirent bientôt plus à contenir les foules qui se pressaient autour de l'envoyé de Dieu : il prêcha alors dans les places publiques et en pleine campagne.

Ce divin prédicateur convertit plus de vingt-cinq mille juifs et autant de Maures. Il retira du vice jusqu'à cent mille pécheurs. Le démon essaya plusieurs fois de troubler sa prédication; mais il ne réussit jamais qu'à se faire chasser honteusement.

Notre-Seigneur renouvela en faveur de son serviteur le miracle de la Pentecôte. Vincent ne parlait qu'en latin ou en espagnol, et cependant il était compris de tout le monde, Français, Italiens, Allemands, Grecs ou Barbares. Sa voix prenait un tel essor que, malgré la multitude innombrable de ses auditeurs, qui s'élevait quelquefois jusqu'à cent mille personnes, les plus éloignés l'entendaient très distinctement. Par un prodige merveilleux, des personnes l'ont même entendu à plusieurs lieues de distance.

La parole de l'homme de Dieu, comme un trait enflammé, pénétrait les plus endurcis, et les excitait tellement à la contrition, qu'on vit des pénitents mourir de douleur à ses pieds.

Un jour, un grand pécheur vint lui faire l'aveu de ses fautes. Le Saint lui ordonna de faire sept ans de pénitence. « O mon Père, s'écria-t-il en fondant en larmes, pensez-vous qu'une si légère satisfaction puisse m'obtenir le pardon de mes crimes?

— Oui, mon fils; jeûnez seulement trois jours au pain et à l'eau, répondit Vincent. »

Le pécheur pleurait amèrement; le Saint, voyant sa contrition, lui ordonna de dire seulement trois fois le *Pater* et l'*Ave*. A peine eut-il achevé le premier *Pater* qu'il mourait de douleur. Au même instant, il apparut au Bienheureux, tout rayonnant de gloire et de beauté. « Notre Sauveur Jésus, lui dit-il, est si bon, qu'il s'est contenté de ma contrition pour l'expiation de mes fautes et m'a ouvert les portes de son saint paradis. »

Les fatigues et les travaux de l'apostolat ne suffisaient pas au zèle du saint religieux. Il lui fallait de plus rudes austérités. Durant l'espace de quarante ans, sa nourriture ne fut qu'un jeûne presque continuel; son lit, la terre nue ou quelque fagot de sarments. Dès sa jeunesse, il prenait toutes les nuits la discipline. S'il était malade et n'avait pas la force de se frapper, il priait un de ses compagnons de lui rendre ce service.

Notre-Seigneur avait ordonné à son envoyé fidèle d'annoncer aux peuples que le jugement dernier était proche. C'est avec un grand courage et un zèle infatigable que le saint missionnaire s'acquitta de ce divin ministère. Comme il lisait dans le fond des cœurs, il reprenait publiquement les péchés de la multitude, lui en montrant toute la laideur, et lui faisant craindre les jugements et les peines éternelles.

Un jour qu'il répétait les paroles de saint Jérôme : « Levez-vous, morts, et venez au jugement, » un frémissement de terreur parcourut son auditoire. Les cris et les gémissements éclatèrent de toutes parts. Des pécheurs se prosternèrent la face contre terre, avouant hautement leurs crimes, et en demandant pardon.

Lorsqu'il prêchait en quelque endroit, des marchands venaient s'installer près de lui, qui ne vendaient que des disciplines, des haires, des cilices, des ceintures de fer, et d'autres instruments de mortification.

Ce divin prédicateur voulait que ceux qui le suivaient fissent des processions publiques, après le coucher du soleil, en se donnant la discipline sur les épaules nues. On vit jusqu'à dix mille personnes dans cette société de pénitents.

Le Dieu de miséricorde eut alors pitié de son peuple. Il se laissa toucher par les larmes de ses enfants, comme il l'avait fait pour les Ninivites à la prédication de Jonas. La paix fut rendue à l'Eglise, et la vengeance suspendue.

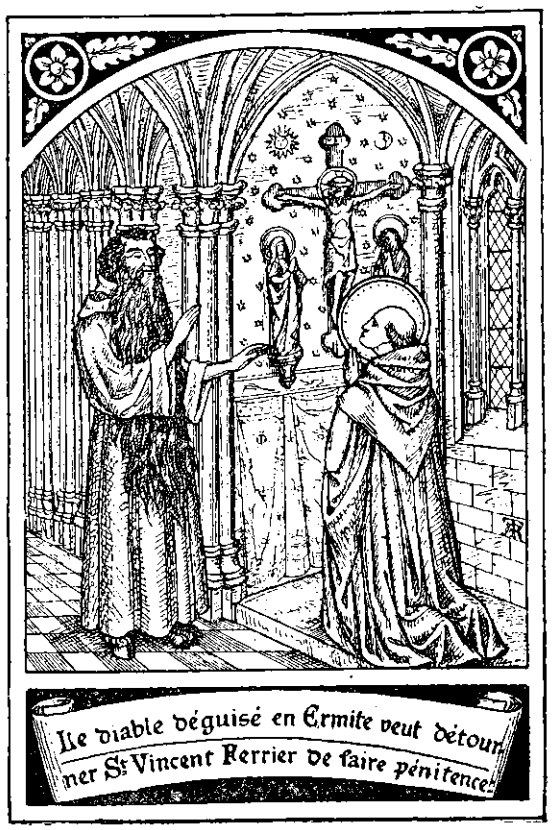
DON DE PROPHÉTIE — MIRACLE SANS PAREIL

Le saint apôtre possédait à un très haut degré le don de prophétie. Partout on le regardait comme un homme inspiré de Dieu. Il prédit à Alphonse Borgia, encore enfant, qu'il serait pape et lui ferait un grand honneur. Alphonse monta, en effet, sur le siège de saint Pierre, et ce fut lui qui canonisa notre Bienheureux.

Il avertit deux religieux qui l'accompagnaient de se préparer à la mort. Ils le firent, et quelques heures après, ils paraissaient devant Dieu.

Prêchant un jour dans la province de Lombardie, il s'interrompit tout à coup et s'écria : « Mes frères, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Sachez que, parmi vous, il y a un jeune religieux de l'Ordre de Saint-François qui, par sa doctrine et sa sainteté, sera la gloire de toute l'Italie. Quoique je sois plus âgé que lui, l'Eglise l'honorera cependant avant moi. »

C'était Bernardin de Sienne. Il fut canonisé six ans avant notre Saint.



La vie du bienheureux apôtre ne fut qu'une suite de prodiges. Il nourrit plusieurs milliers de personnes avec quelques petits pains seulement, délivra une quantité de démoniaques, guérit un nombre incalculable de malades, ressuscita plusieurs morts.

Le miracle suivant mérite surtout d'être rapporté.

Un jour, une femme entra dans un tel accès de frénésie, pendant que son mari assistait à la prédication du Saint, qu'elle tua son propre enfant, le hacha en pièces, et en mit cuire une partie. A la sortie du sermon, le mari pria Vincent de venir dîner à sa maison. Le Saint accepta l'invitation. Mais quelle ne fut pas la douleur de cet homme, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé pendant son absence. Ce ne fut qu'à grand'peine que le Bienheureux parvint à le rassurer. « Ne vous troublez pas, lui dit-il ; car Notre-Seigneur a permis cela, pour montrer ses grandes merveilles à ceux qui le servent fidèlement. » Il se fit apporter tous les membres de l'enfant, les remit à leur place, et tombant à genoux, il fit cette prière : « Jésus, Fils de Marie, Maître et Sauveur du monde, qui avez créé de rien l'âme de cet enfant, renvoyez-la dans ce corps, à la louange et à la gloire de votre saint nom. » Il fit ensuite le signe de la croix sur le petit corps, qui fut aussitôt rendu à la vie.

Ce don des miracles fut si grand, qu'il ressuscita plusieurs fois des morts, et guérit un nombre incalculable de malades. Tous les jours après le sermon, il disait à son compagnon de « *sonner les miracles* » : c'était le signal pour qu'on amenât les malades.

On recourait à Vincent comme à un oracle divin. Les rois, les princes, les souverains pontifes le prirent pour arbitre.

Une nuit, que le Bienheureux se reposait un instant des fatigues de la journée, sa petite cellule fut tout à coup remplie d'une lumière éblouissante; saint Dominique lui apparut pour l'encourager dans son zèle et lui promettre le ciel.

SAINT VINCENT MEURT EN BRETAGNE

Après avoir parcouru pour la seconde fois les diverses provinces de la France, le saint apôtre s'en alla à Vannes, en Bretagne, pour y continuer les travaux qu'il y avait commencés. Mais, sentant venir sa fin, il quitta la ville pendant la nuit, à la prière de ses compagnons, et se mit en route avec eux pour l'Espagne.

Ils marchèrent jusqu'au lendemain, et croyaient être déjà à quelques lieues de la ville. Mais, lorsque le jour parut, ils furent bien étonnés de ne se trouver encore qu'aux portes.

A la vue de ce prodige, Vincent se tourna vers ses compagnons :

« Rentrons, mes frères, leur dit-il, Dieu veut que je meure ici, et jamais Valence n'aura mes os, parce qu'elle n'a pas voulu suivre les avis que je lui ai donnés. »

Ils rentrèrent donc dans la ville. Aussitôt, l'on courut aux églises pour y sonner les cloches, et le peuple se précipita au-devant du Saint pour lui baiser les mains.

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » criait-on de toutes parts.

Mais la joie fut de courte durée. Vincent tomba malade et, quelques jours après (5 avril 1418), sa belle âme émigrait de ce monde et prenait son essor vers le ciel.

SAINT AGATHOPODE, DIACRE
ET SAINT THÉODULE, LECTEUR, MARTYRS

Fête le 5 avril.

Saint Agathopode et saint Théodule sont jetés à la mer par les païens.

Vers l'an 303, vivait à Thessalonique un adolescent, nommé Théodule, issu de parents nobles et chrétiens, et doué d'une parfaite piété envers Dieu. Il s'était consacré au Seigneur et exerçait dans l'église de sa ville natale l'office de lecteur. C'est là qu'il connut le diacre Agathopode, noble vieillard, que la blancheur de sa chevelure rendait vénérable, et que tous estimaient pour ses vertus. C'étaient deux fidèles et chastes ministres de la religion de Jésus-Christ, toujours armés de la parole de Dieu que l'apôtre saint Paul avait prêchée à leurs pères. Théodule confirmait la foi des fidèles par la lecture qu'il leur faisait des écrits des Apôtres et des Prophètes; Agathopode, en qualité de diacre, leur administrait le baptême ou l'Eucharistie.

Alors parurent les terribles édits des empereurs Dioclétien et Maximien ordonnant à tous

les chrétiens, sous peine de mort, d'adorer les faux dieux.

Il y eut des lâches et des apostats, d'autres se cachèrent avec terreur. Théodule et Agathopode visitaient assidûment leurs frères pour soutenir leur courage. Théodule reçut de Dieu le don des miracles, et en guérissant les corps de maladies désespérées, il convertissait et soutenait des multitudes d'âmes.

AU TRIBUNAL

Bientôt les deux héros de la foi du Christ furent dénoncés au préfet Faustin, envoyé à Thessalonique pour exécuter les décrets de persécution.

Faustin, outré de colère, ordonne de lui amener les deux coupables.

Agathopode et Théodule sont donc chargés de chaînes; mais, loin de s'en irriter, leur visage apparut plus gracieux qu'auparavant. Celui de Théodule surtout respirait une candeur et une modestie qui ravissaient tous les yeux.

Lorsqu'on l'eut amené au tribunal, Faustin, feignant d'être son ami, fit auprès de lui de très vives instances pour qu'il eût pitié de lui-même, de sa jeunesse, de son avenir, et ne l'obligeât pas à le faire périr à la fleur de l'âge.

« Laisse-toi enfin persuader, jeune homme, ajoutait-il, ne vois-tu pas que si tu persévères dans ton illusion, tu te prives toi-même de la vie? »

Dans l'espoir de l'amener plus facilement à sacrifier aux idoles, dans un entretien particulier, le gouverneur avait fait retirer tout le monde. Mais aux réponses du généreux confesseur, il ne tarda pas à s'apercevoir, dit naïvement un hagiographe, qu'il écrivait sur l'eau, et qu'il chantait en vain tous ses plus beaux airs :

« Pour moi, disait Théodule, voici que, par la profession de la foi chrétienne, je me suis délivré de toute imposture; mais je crains que, dans ton zèle excessif pour de vaines idoles, tu ne te précipites toi-même dans une mort éternelle.

— Mais considère donc, disait l'aveugle président, considère la différence qu'il y a entre une vie passée dans la joie et les honneurs et une mort subie dans les tourments.

— Oui certes, reprit le jeune martyr, j'ai considéré tout cela; aussi je suis résolu à mépriser les joies si courtes de la vie présente afin de conquérir la vie éternelle.

— Et qui donc, reprit vivement Faustin, a pu te persuader de mépriser ainsi les tourments et la mort?

— Dieu qui gouverne le monde par sa Providence et son Fils Jésus-Christ, le Verbe du Père.

— Très bien, jeune homme! tu crois donc opposer l'autorité de ton Dieu inconnu comme une barrière infranchissable à nos arguments?

— Assurément, tu peux mépriser ce Dieu et m'insulter quand j'en appelle à lui; mais tu ne saurais renverser cette barrière de la raison et de la foi.

— Tu es insensé, dit avec impatience le gouverneur, mais il ne convient pas à ma dignité de disputer davantage avec un fou. Qu'on l'emmène. »

Agathopode fut alors introduit devant le tribunal.

« Sacrifie aux dieux, Agathopode, dit le président avec une douceur affectée; ton compagnon Théodule, d'abord dans l'erreur comme toi, vient de promettre d'offrir le sacrifice exigé.

— Moi aussi, dit Agathopode, qui n'avait pas eu de peine à découvrir ce grossier mensonge, j'offrirai volontiers un sacrifice à Dieu, comme Théodule a promis de le faire.

— Non, reprit Faustin, ce n'est pas au Dieu que tu viens de nommer que Théodule a promis de sacrifier, mais bien à nos douze grands dieux qui régissent ensemble ce brillant univers.

— Ah! les beaux dieux vraiment, dit le Saint en branlant ironiquement la tête; ils ne savent se servir ni de leurs pieds, ni de leurs mains, ne possèdent aucun sens, et sont bien moins puissants que l'ouvrier qui leur donne leur forme extérieure et artistique. Si, comme l'ont cru et chanté vos poètes, ils ont été autrefois animés de la vie, on sait à quels honteux désordres ils se sont livrés; et cependant, vous nous redites leur histoire avec orgueil, vous ne rougissez pas d'adorer des adultères, des assassins, des empoisonneurs. Maintenant, les marchands vendent leur simulacre pour quatre oboles; et vous voudriez que je leur offre un sacrifice, afin qu'ils me mettent en possession de biens auxquels ils ne peuvent pas même prendre part! »

Le gouverneur, craignant que les paroles du sage vieillard fussent un encouragement pour les autres chrétiens, mit subitement fin au débat et envoya le courageux diacre dans le cachot où Théodule venait d'être jeté.

BELLE PRIÈRE DES DEUX SAINTS DANS LEUR PRISON

Avec quelle joie Théodule ne revit-il pas son fidèle compagnon! Dès ce moment, ils ne furent plus séparés dans le combat, et purent s'exhorter l'un l'autre à mépriser les tourments de la vie présente pour ne considérer que les biens célestes. Après avoir rendu grâces à Dieu de cette première victoire qu'il venait de leur accorder sur le monde, ils s'endormirent paisiblement.

Ils se réveillèrent pleins de joie, et, levant leurs mains pures vers le ciel, ils adressèrent à Dieu, dans le silence de la nuit, cette belle prière:

« O Dieu, Créateur et souverain Maître de toutes choses, qui avez dissipé le chaos pour en faire ce monde visible, où vous avez placé le soleil pour éclairer le jour et contribuer à la végétation des plantes, et donné à la nuit la lune et les autres astres pour dissiper par leur clarté les ténèbres profondes; vous qui avez assigné cette terre pour demeure aux animaux, comme l'air aux oiseaux et la mer aux poissons, et qui avez donné à l'homme l'empire sur toute la nature, recevez aujourd'hui ce cantique de louanges que nous vous adressons. Dans votre bonté, vous n'avez pas voulu que, malgré son péché, notre race périt entièrement; mais vous lui avez envoyé du ciel votre Fils unique, dont les entrailles sont toutes de miséricorde, afin que, revêtant la nature humaine, il joignît à notre mortalité son essence immortelle, et fît rentrer dans la voie droite de la justice les hommes égarés dans les sentiers de l'iniquité. »

Les deux Saints rappellent ensuite les principaux miracles du Sauveur: la résurrection de Lazare, la guérison de l'aveugle-né, celles de l'hémorroïsse et du paralytique; puis ils ajoutent: « Maintenant donc, ô notre miséricordieux Seigneur, qu'il vous plaise aussi de nous faire la grâce, à nous qui sommes ici réunis pour votre nom, de surmonter généreusement les tourments que les impies nous destinent, afin que nous puissions parvenir au royaume céleste. »

SECOND INTERROGATOIRE

En entendant cette prière des deux martyrs, plusieurs criminels, qui étaient détenus dans la même prison, implorèrent le pardon de leurs péchés : la foule qui se tenait dehors brisa les portes du cachot pour admirer cette scène. Voyant ce qui se passait, un nommé Urbain, questeur de Thessalonique, courut en prévenir le président, criant à tue-tête qu'il fallait au plus tôt se débarrasser de ces deux hommes, si l'on voulait encore conserver pour les dieux de l'empire quelques adorateurs. Faustin, vivement alarmé, ordonna qu'on lui amenât sur le champ le jeune homme et le vieillard ,voulant les interroger de nouveau et les punir du dernier supplice s'ils persistaient dans leurs croyances.

Arrivés au tribunal, le président interrogea d'abord Théodule :

« Quel est ton nom ?

— Je suis serviteur du Christ.

— Ce titre ne te peut être d'aucun avantage ; dis-moi ton propre nom.

— Je me nomme Théodule.

— Ne sais-tu pas encore qu'il est juste et équitable d'obéir aux ordres de Maximien, notre maître à tous ?

— Je reconnais avant tout pour maître le Seigneur du ciel et de la terre, et j'observe tout ce qu'il ordonne ; quant aux princes de la terre, je leur obéis quand leurs ordres ne sont pas contraires aux préceptes de Dieu ; autrement, jamais.

— Qui donc a fait le ciel ?

— C'est le Dieu tout-puissant et son Fils Jésus-Christ.

— C'est ce Jésus que les Juifs ont crucifié ?

— C'est celui-là même ; il a bien voulu subir ce supplice pour l'amour de nous.

— Pourquoi ne voudrais-tu pas sacrifier à nos dieux ?

— Parce que ce sont de vaines idoles, et j'aimerais mieux honorer l'ouvrier qui leur donne l'élégance et la beauté, et qui, sans doute, est plus excellent que son ouvrage. »

Faustin, désespérant de vaincre par des paroles la fermeté du martyr, prit le parti d'en venir aux tourments, et dit aux bourreaux :

« Enlevez-lui ses vêtements et frappez-le de verges, en lui disant de renoncer à sa folie. »

Théodule, pendant ce supplice, disait :

« Tu peux dépouiller mon corps de ses vêtements, mais jamais tu n'arracheras de mon âme la foi qui l'attache à Dieu. »

Le président fit alors avancer quelques chrétiens apostats que les tourments avaient vaincus et, en présence du martyr, leur ordonna d'offrir de l'encens aux idoles ; mais ce triste spectacle ne servit qu'à affermir la constance de Théodule, qui s'écria :

« Tous tes supplices ne sont rien ; ils sont même ridicules ; tu as bien plus de peine à les inventer que nous à les supporter, parce que nous sommes parfaitement unis à Dieu, qui nous donne la force de tout souffrir pour lui.

— Il faut, lui dit alors Faustin, que tu m'apportes ici ce que les chrétiens appellent les Saintes Ecritures.

— Volontiers, si tu veux te convertir, répondit Théodule, car l'homme animal ne comprend pas les choses inspirées par l'Esprit de Dieu.

— Trêve de paroles, s'écria alors Faustin ; obéis à mes ordres et adore nos dieux, sinon ton corps va être mis en pièces et exposé à la dent des bêtes féroces. »

Théodule répondit

« Tu as bien raison de dire « ton corps », car tu n'as aucun pouvoir sur mon âme qui ne consentira jamais à ce qui est injuste. »

NOUVEL EMPRISONNEMENT
VISION MERVEILLEUSE DES DEUX SAINTS

Le président, irrité de ces dernières paroles, se leva de son siège en s'écriant :

« Par les dieux immortels ! est-ce ainsi qu'un scélérat, un impie sectateur ose résister à la volonté de nos invincibles empereurs ; qu'il soit aussitôt conduit au supplice, et expie, par une mort affreuse, tant d'insolence envers les dieux et nos augustes princes. »

Mais c'était à contre cœur qu'il voyait s'éloigner le martyr sans avoir pu le vaincre. Honteux de sa défaite, il donna ordre de le ramener à son tribunal au moment même où Théodule, ayant volontairement tendu la tête au glaive du bourreau, était sur le point de recevoir la couronne. Toutefois, il interrogea d'abord Agathopode :

« Quel est ton nom ?

— Agathopode, répondit le martyr.

— Ta profession ?

— La même que celle de Théodule.

— Qui a formé cette union de sentiments qui existe entre vous ?

— Nul autre que l'Esprit de Dieu.

— Ainsi donc vous voulez courir tous deux au même supplice ?

— Dis plutôt à la même récompense, car c'est pour elle que nous supportons les supplices.

— N'est-il pas honteux pour toi, avec des cheveux blancs, de marcher en insensé sur les pas de cet adolescent, et de courir comme lui à une mort certaine ?

— Au contraire, plus je suis âgé et plus je dois m'efforcer de me rendre agréable à Dieu ; la mort volontaire est bien plus admirable dans un jeune homme que dans un vieillard, que son âge place sur le bord du tombeau.

— Prends garde, dit alors Faustin en s'adressant à Théodule, toi qui es encore dans la première fleur de la jeunesse, à ne pas te laisser séduire par les discours de ce radoteur, qui, parce qu'il est vieux, a hâte de terminer sa carrière. »

Théodule repartit vivement :

« Il serait honteux et déshonorant pour moi d'être moins courageux et plus pusillanime qu'un vieillard. »

Faustin, voyant qu'il ne gagnait rien à prolonger la discussion, renvoya au lendemain la sentence, et fit reconduire les deux martyrs en prison. La foule nombreuse qui était présente les suivit jusqu'à la porte du cachot, moins pour les fortifier par des paroles d'encouragement que pour les faire tomber dans l'apostasie. Les uns, touchés de l'âge tendre de Théodule, tâchaient d'ébranler sa constance ; d'autres, admirant les cheveux blancs d'Agathopode, lui disaient :

« Et quoi ? toi aussi, comme un jeune homme inexpérimenté, tu ne sais pas ce qui t'est avantageux ! »

Les deux chrétiens, souriant de pitié à la vue de cette sympathie ignorante et fausse, entrèrent dans leur prison le visage serein, se mirent en prière et puis dormirent, car la nuit était venue.

Dieu, toujours admirable dans ses saints, voulut leur montrer avant même la fin du combat, leur couronne et leur récompense, en les favorisant l'un et l'autre d'un même songe. Il leur semblait

qu'ils étaient montés sur un vaisseau : une grande tempête bouleversait la mer, le bâtiment longtemps ballotté se brisait contre les écueils ; mais, pendant que les autres passagers étaient engloutis dans les ondes écumantes, ils se voyaient doucement portés par les flots, atteignaient heureusement le rivage et gravissaient ensemble une montagne délicieuse dont le sommet touchait aux cieux.

A son réveil, Théodule s'empressa de raconter ce qu'il avait vu à son compagnon, qui, tout surpris, lui dit :

« Mais j'ai eu moi-même précisément le même songe. »

Ils en conclurent que cet avertissement, plein de consolation, venait de Dieu et ils se sentirent animés d'un nouveau courage pour soutenir de nouveaux combats.

CELUI QUI AURA PERSÉVÉRÉ JUSQU'A LA FIN SERA COURONNÉ

Ces combats ne se firent pas attendre, et il avait enfin paru le jour glorieux, où les deux généreux confesseurs de la foi allaient voir l'accomplissement entier de leur vision. Quand ils entendirent les pas des gardiens envoyés par le gouverneur pour les reconduire au tribunal, ils tombèrent à genoux, et dans une prière mêlée de gémissements et de larmes, ils s'écrièrent : « O Dieu! vous êtes le port sûr et tranquille de tous ceux que la tempête agite, l'espérance de ceux qui espèrent, c'est vous qui avez établi la terre sur ses fondements, donné des lois à la mer et distribué à chacun des éléments son rôle et sa place dans la création. Vous avez sauvé Noé des eaux ; vous n'avez pas laissé périr Jonas dans les profondeurs de la mer, ni sous la dent du monstre cruel envoyé pour l'engloutir ; vous avez de même arraché à la fureur des flots Pierre votre fidèle disciple, et en avez fait le divin pilote de cette barque, qui est votre Eglise, et qui, sans cesse, ballottée çà et là par les tempêtes des passions et du monde, ne va jamais se briser contre les écueils. Ne nous rejetez pas, ô Seigneur, mais faites, qu'après avoir confessé votre nom à jamais adorable et affronté tous les orages soulevés par un juge inique, nous ayons le bonheur d'arriver au port du salut. »

Alors ils se lèvent et, s'armant du signe de la croix, ils se mettent en marche à la suite des satellites et vont au tribunal du gouverneur. En les voyant, leurs amis ne purent retenir leurs larmes et éclatèrent en sanglots ; mais Théodule leur dit :

« Si vous êtes nos amis et si vous nous voulez du bien, cessez vos supplications et ne cherchez pas davantage à nous fléchir. Félicitez-nous plutôt d'avoir à souffrir pour une cause si belle. Elle est ouverte à tous, cette glorieuse carrière des combats pour la foi, mais, hélas! beaucoup n'osent y entrer, retenus par l'amour des richesses et des voluptés. »

Cependant Faustin s'était assis sur son tribunal, et il commença un nouvel interrogatoire : « Nous sommes chrétiens, et nous sommes résolus à tout souffrir pour le nom du Christ », répondirent les deux héros. Alors le gouverneur ordonna que Théodule et Agathopode, « les plus vils scélérats d'entre les sectateurs de la religion impie des chrétiens », seraient jetés dans la mer pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux immortels et obtempérer aux ordres des très augustes empereurs.

Agathopode répondit :

« Ces souffrances, le Seigneur notre Dieu nous les avait déjà fait connaître par avance dans une révélation certaine. »

Puis il raconta à la foule, qui les suivait, la vision que nous avons rapportée.

Les martyrs arrivèrent ainsi sur le rivage. Les bourreaux leur lièrent les mains derrière le dos avec une corde qu'ils fixèrent par des clous, leur attachèrent au cou un assemblage de pièces de bois auxquelles ils adaptèrent des pierres, destinées par leur poids à les entraîner au fond de la mer. Pendant tous ces apprêts, des barques flottaient çà et là sur les vagues, la plupart montées par les amis des deux martyrs, qui étaient accourus, les uns pour leur faire renier le Christ ; les autres, au contraire, pour célébrer par des chants et des cantiques les généreux combats et la victoire des athlètes de Jésus-Christ.

Déjà, l'embarcation qui portait les deux martyrs s'avançait sur les flots ; encore quelques minutes, et on allait les précipiter dans la mer ; quelques païens, amis des deux victimes, coururent au gouverneur demander grâce. Faustin, espérant que l'approche de la mort aurait peut-être ébranlé la constance des deux chrétiens, envoie l'ordre de surseoir à l'exécution et de les ramener.

Ils reviennent plein d'intrépidité, regrettant seulement de n'avoir pas encore donné leur vie pour Jésus-Christ, et prêts à la lui sacrifier dans n'importe quels tourments. Fulvius, l'envoyé du gouverneur, les attendait sur le rivage :

« Offrez seulement un peu d'encens aux dieux, leur dit-il, et vous aurez la vie sauve.

— Notre Dieu, c'est Jésus-Christ », dirent les martyrs, et on ne put leur arracher d'autre réponse.

Cependant, le temps s'écoulait ; les bourreaux s'impatientaient ; ils prirent Agathopode et s'éloignèrent du rivage. Le vénérable vieillard, levant les mains au ciel, cria d'une voix forte : « Dans ces ondes comme dans un second baptême, je vais être purifié de mes dernières fautes, et mon âme pure s'élancera vers Jésus-Christ. » Les soldats le précipitèrent dans les flots, revinrent chercher Théodule et le submergèrent à son tour.

APPARITION DE THÉODULE — IL FAIT DISTRIBUER SES BIENS AUX PAUVRES

Après les avoir vus disparaître, la foule des païens s'était peu à peu dispersée ; les parents des saintes victimes restaient sur le rivage, priant Dieu de leur rendre les dépouilles de ses martyrs. Les flots vinrent déposer leurs corps sur le sable ; ils étaient débarrassés des entraves dont on les avait chargés, et, d'une beauté ravissante, ils semblaient dormir d'un doux sommeil.

Leurs frères les ensevelirent avec honneur, mêlant ensemble leurs invocations et leurs larmes.

Peu après, Théodule leur apparut, revêtu d'une robe éclatante, et leur ordonna de distribuer aux pauvres tous ses biens. Ainsi, même après sa mort, il nous donnait encore l'exemple de la charité.

« Il est juste, dit en terminant le chrétien qui nous a conservé ce récit, de fêter chaque année par des louanges et des prières ces invincibles soldats de la vérité, et de nous efforcer, autant qu'il est en nous, d'imiter leurs vertus. »

LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE PALMA

CHANOINESSE RÉGULIÈRE DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 5 avril.

La jeune bergère en prière près de ses brebis tranquilles. Son oncle, croyant qu'elle néglige le troupeau, vient la frapper. -- La bienheureuse Catherine, religieuse à Palma.

MALHEURS ET CONSOLATIONS D'UNE JEUNE ORPHELINE

Catherine était née dans l'île de Majorque, au petit village de Valdemusa, le 10 avril 1533.

Ses premières années furent affligées par une grande épreuve : la mort de son père, Jacques Thomas, et de sa mère, Marca Gallart. La petite orpheline fut recueillie par un oncle maternel. C'était un cultivateur assez riche, chrétien sans doute, du moins quant à ses croyances, mais, comme il arrive trop souvent, plus préoccupé de ses intérêts corporels que de l'exercice des vertus chrétiennes.

Heureusement, le Père céleste veillait avec amour sur la pauvre petite orpheline et il dirigea lui-même l'éducation spirituelle de cette âme par les lumières intérieures de sa grâce. D'autre part, le grand deuil qui avait assombri l'aurore de sa vie avait sans doute contribué à donner à l'enfant cette gravité et cette maturité précoces qui la distinguaient.

On ne la voyait pas, folâtre et dissipée, courir au jeu sans trêve, impatiente de toute contrainte et ne songeant qu'à se divertir. Elle était sérieuse et appliquée à ses devoirs, patiente et docile; elle assistait avec régularité aux offices de

l'Eglise, écoutait la parole de Dieu avec une grande attention, gardait précieusement le souvenir des vérités qu'elle avait entendues et s'efforçait d'en faire la règle de sa vie. C'est ainsi qu'elle se formait peu à peu à la vraie piété chrétienne.

La pauvre enfant avait bien besoin de ce secours surnaturel pour soutenir ses premiers pas dans la vie. Non seulement elle ne trouvait pas dans sa famille adoptive cette affection qui l'aurait dédommagée un peu de la perte de ses propres parents, mais son oncle l'avait en profonde aversion. L'avarice, sans doute, en était la cause, car on n'en pourrait guère trouver d'autre: cet homme voyait avec peine une bouche étrangère à nourrir, une charge nouvelle ajoutée à celle de sa propre famille.

Aussi ne manquait-il aucune occasion de montrer à l'orpheline l'aversion qu'il avait pour elle. C'était toujours des paroles dures et méprisantes; des reproches à propos de tout et à propos de rien, et souvent des coups. Naturellement, il chercha à en tirer profit le plus tôt possible, en exigeant toujours d'elle tout le travail dont son âge était capable et souvent plus.

Catherine pensait à Jésus portant sa croix, comme elle l'avait vu représenté à l'église ou comme elle l'avait entendu prêcher; elle ne murmurait pas, elle se taisait, elle obéissait, travaillait et priait; et les orages passaient sans altérer sa douceur et la paix de son âme.

Ainsi les années s'écoulaient.

Cependant, la jeune fille grandissait, et les charmes extraordinaires dont la nature l'avait douée s'épanouissaient sur son visage; la tentation eût été grande pour une autre d'aller chercher dans les sourires du monde une compensation à ses peines. Mais la pieuse Catherine trouvait, dans les divines consolations de la prière, une compensation plus grande que toutes celles de la terre. Son confident était Jésus-Christ, le Bien-Aimé de son cœur; sa confidente, la Sainte Vierge. Elle fuyait le monde, aimait la retraite et le silence, elle était d'une modestie et d'une réserve extraordinaires, qui la portaient à dissimuler, autant que possible, les avantages qui auraient pu attirer sur elle les regards du monde.

LA BERGÈRE

Son oncle lui confia la garde de son troupeau. Grande fut la joie de la bergère. Dans le silence des champs, en face des beautés de la nature qui lui rappelaient son Créateur, elle pouvait prier à son aise; elle était heureuse. Elle érigea sous un olivier un petit autel, sur lequel elle dressa un crucifix grossièrement sculpté, c'était là l'ora-ratoire où elle venait s'agenouiller quand le troupeau était tranquille et pouvait se passer quelque temps de ses regards.

Un jour, elle était là, à genoux, immobile, tellement absorbée dans la contemplation, qu'elle n'entendit point les pas de son terrible oncle qui arrivait près d'elle..... De vigoureux coups de verge, reçus au travers des épaules, la rappellent soudain au sentiment des choses extérieures. Elle se retourne et aperçoit son oncle, la main levée, le visage en fureur, qui l'accable de reproches sur sa négligence et sa paresse.

Catherine, sans s'émouvoir, se lève, conduit son oncle à quelques pas de là et lui montre le troupeau qui paissait tranquille et hors de tout danger.

La justification était aussi simple que triomphante, mais cela ne suffisait pas à détruire les préventions de Gallart contre sa nièce. Pour lui, toute la piété de Catherine n'était qu'hypocrisie; elle singeait la dévotion pour cacher sa paresse et déguiser ses autres défauts; si elle montrait tant d'empressement pour aller aux offices de l'Eglise, c'était pour se soustraire à quelques travaux du ménage, et ainsi du reste. En conséquence, il tournait sa dévotion en ridicule, il allait parfois jusqu'à lui défendre d'aller à l'église, de se confesser, de réciter ses prières accoutumées.

Sa tante se mettait de la partie; elle reprochait à Catherine la simplicité et la modestie de ses vêtements, sa fuite du monde; elle ajoutait que, bonne à vivre dans un bois, elle ne saurait jamais se faire une position dans le monde. Les domestiques, de leur côté, imitaient l'exemple des maîtres; ils se moquaient de Catherine, la tournaient en dérision, lui commandaient comme à leur propre servante et parfois la maltraitaient.

La courageuse chrétienne souffrait tout, ne s'irritait contre personne; elle conservait pour son oncle et sa tante un respect tout filial, et ne songeait qu'à rendre service à tous.

CATHERINE AU COUVENT

Cependant Catherine atteignait sa seizième année; son âge allait lui permettre bientôt d'échapper à la tutelle de son oncle pour chercher dans le monde une position plus agréable. La jeune fille tournait ses regards ailleurs : son rêve était une immolation plus complète à Jésus-Chirst; elle voulait s'enfermer dans un couvent et être tout à Dieu.

Dieu favorisa ses désirs : Catherine fut reçue chez les Chanoinesses Régulières de saint Augustin, à Palma.

La jeune fille n'était pas venue au couvent pour fuir les peines que le monde lui infligeait, mais, au contraire, pour s'immoler davantage : aussi, habituée, comme elle l'était, à renoncer à sa propre volonté, à être méprisée, à obéir toujours, elle n'eut pas de peine à se conformer à toutes les exigences de la règle.

Bientôt les Sœurs admirèrent ses vertus et lui témoignèrent toutes sortes d'égards. La jeune religieuse en fut d'abord très étonnée, puis effrayée. N'était-ce pas là un piège de Satan, qui voulait lui ravir l'humilité et, avec l'humilité, tout le mérite de sa vie religieuse? Catherine crut trouver un remède : on la vit imiter le langage et les manières naïves et grossières des paysans, faire avec sérieux des questions ridicules, comme une personne dont le cerveau est malade et autres choses semblables.

Un moment, les Sœurs se demandèrent si vraiment elles avaient reçu une folle en leur compagnie; mais bientôt le jeu fut découvert : on dit à Catherine de chercher ailleurs le refuge de son humilité et de reprendre cet esprit de franchise et de simplicité qui convient à la vie religieuse. Catherine obéit.

Le mépris d'elle-même et le renoncement à sa propre volonté furent l'ornement principal de ses vertus religieuses jusqu'à sa mort. Une Sœur s'oublia un jour, dans un moment de vivacité, jusqu'à lui dire : « Vous ne serez jamais qu'une charge pour la communauté. — Je vous remercie, ma Sœur, de m'avertir de mes défauts, répondit Catherine avec douceur, je vous promets de faire des efforts pour être plus utile désormais. »

Elle était si obéissante qu'il ne lui fallait qu'un signe de ses supérieures pour exécuter sur-le-champ leurs ordres.

Plus tard, accablée par des infirmités précoces, on la voyait partir au premier signal de la cloche, se glisser le long des murs, appuyée sur ses béquilles et, si elle arrivait la dernière au lieu de la réunion, ce n'était pas manque de bonne volonté.

Ses compagnes l'élurent abbesse du couvent, mais elle ne cessa d'insister auprès de l'évêque du diocèse jusqu'à ce qu'elle eût obtenu l'élection d'une autre. Elle mourut le 5 avril 1574, à l'âge de quarante et un ans. Plusieurs miracles ont attesté la gloire dont l'ancienne orpheline jouit au ciel et le pape Pie VI l'a inscrite au nombre des *Bienheureux*, en 1792.

LA VIE DES SAINTS

Causerie avec nos lecteurs.

DEUX IDÉES FAUSSES

Certaines personnes sont venues nous dire : « Vos *Vies de Saints* sont très intéressantes et je les lis volontiers ; mais cette lecture me décourage plutôt qu'elle ne m'excite à la piété ; quoi ? toujours des miracles, des pénitences extraordinaires, des martyrs, des moines, des vertus héroïques? Rien d'imitable en tout cela. S'il en faut tant pour être un saint et aller en paradis, je n'irai jamais : tant d'héroïsme est au-dessus de mes forces, et quant aux miracles, je n'en ai jamais su faire? »

Cher plaignant, il ne s'agit pas de faire des miracles, mais de savoir mieux son catéchisme, de comprendre les devoirs de son état, et d'avoir un peu plus d'humilité, comme nous l'expliquerons plus loin.

Un lecteur grincheux nous a même écrit un jour qu'il se garderait bien de laisser tomber nos *Vie de Saints* entre les mains de ses enfants, parce que cette lecture leur donnerait des « idées fausses. » (*sic*) — Réponse : Il suffit de leur expliquer un peu les actions des saints, avec des idées vraies; les inconvénients disparaîtront et de grands avantages resteront.

D'autres se privent du profit qu'ils pourraient retirer de cette lecture par la fin de non recevoir que voici : « J'en conviens, ce serviteur de Dieu a fait toutes ces belles choses que vous dites, mais, lui, c'était un saint, moi je ne suis pas un saint; donc, rien de tout cela ne me regarde. » Ceux-là manquent d'amour de Dieu et du désir de la perfection.

Expliquons-nous.

LES ACTIONS EXTRAORDINAIRES DES SAINTS

Il ne faut pas confondre les simples *élus* avec les *saints canonisés* et proposés par l'Eglise à notre vénération. Pour aller au ciel, en s'exposant à s'arrêter plus ou moins longtemps en Purgatoire, il suffit de mourir *en état de grâce,* c'est-à-dire dans l'état d'une âme qui, préférant l'amour de Dieu à tout le reste, s'est préservée ou du moins s'est purifiée *de tout péché mortel;* car un seul péché mortel brise l'amitié de Dieu, et celui qui meurt privé de l'amour de Dieu en restera privé toute l'éternité.

Inutile de donner ici une plus ample explication sur cette désobéissance grave et volontaire à la loi de Dieu, qui constitue le péché mortel, le catéchisme l'offre à tout le monde. Malheur cependant à celui qui vit dans le péché mortel, espérant s'en purifier *à l'heure de la mort*, car la mort peut arriver avant le prêtre (ou l'acte de contrition parfaite) et jeter le pécheur en enfer.

On peut donc aller au ciel sans faire de miracles et sans être *canonisé* par l'Eglise de la terre. Pour que l'Eglise de la terre *canonise* un chrétien, elle exige qu'il soit juridiquement prouvé, par des enquêtes sévères, que ce chrétien a : 1° pratiqué les vertus chrétiennes à un degré héroïque; 2° qu'il a opéré plusieurs miracles après sa mort. Que le lecteur ne s'étonne donc pas si dans l'histoire des saints canonisés il y a des vertus héroïques et des miracles. On ne lui demande pas pour cela d'en faire exactement autant, si ce n'est pas la volonté de Dieu sur lui.

QU'AURAIT FAIT LE SAINT A MA PLACE?

Nous arrivons à la grande question pratique.

Il ne faut pas oublier cette vérité : la sainteté proprement dite ne consiste ni dans les miracles, ni dans les extases, les visions, les révélations et les consolations spirituelles : elle consiste essentiellement dans l'*amour de Dieu* et le renoncement à sa propre volonté pour suivre en tout la volonté de Dieu. Plus on avance en ce point, plus on avance en la vraie sainteté.

Or, ne sommes-nous pas tous appelés à avancer le plus possible dans l'amour de Dieu? Ne sommes-nous pas tous appelés à nous conformer le mieux possible à la volonté de Dieu, chacun suivant notre vocation et notre état?

Donc, nous sommes tous appelés à la sainteté. Mais alors il faut prendre les saints pour modèles. — Ils ont été des hommes comme nous, ayant des difficultés, des peines et des tentations comme nous, et quelquefois plus que nous; pourquoi ne pourrions-nous devenir comme eux?

Cependant ne confondons pas les vocations. Si une mère de famille voulait devenir une sainte à la façon d'une Carmélite, elle ne serait jamais une sainte, et même, au lieu d'atteindre sa sainteté imaginaire, elle pourrait bien tomber dans le péché mortel en négligeant gravement les devoirs de son état.

Beaucoup de saints ont reçu de Dieu une vocation extraordinaire, des grâces toutes spéciales, une mission à remplir que d'autres n'ont pas reçue. Plusieurs se sont trouvés dans des circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous ne sommes point. Inutile de vouloir accomplir *tout ce qu'ils ont fait* de la même manière qu'eux. Dieu ne nous le demande pas, et, par conséquent, n'est pas obligé de nous en donner la force.

Mais examinons ce que Dieu nous demande à nous. Quels sont les devoirs de notre état? Qu'avons-nous à faire pour devenir des chrétiens parfaits en la situation où nous sommes?

Oh! si nous apprenions du saint dont nous

lisons l'histoire à vivre dans notre vocation comme lui vivait dans la sienne!

Nous venons de lire le récit de sa patience, de sa douceur, de sa foi, etc. Arrêtons-nous et disons-nous à nous-mêmes : *Comment agirait ce saint, s'il était à ma place?* à ma place dans cette maladie que je souffre, à ma place dans ces deuils ou ces revers de fortune, à ma place dans ces joies ou ces tristesses, à ma place vis-à-vis de tel défaut, à ma place vis-à-vis de mes parents ou de mes enfants, etc.

Un peu de réflexion nous montrera tout ce qu'il y a *d'imitable pour chacun de nous*, dans la vie des saints.

D'ailleurs, on aurait tort de croire que les saints n'ont jamais accompli que des actions extraordinaires; ils se sont sanctifiés aussi dans les actions les plus ordinaires de la vie, et qui se présentent chaque jour. Leurs historiens parlent peu, c'est vrai, de ces actions ordinaires, parce qu'elles ont moins attiré l'attention publique.

Ajoutons encore qu'il peut se présenter la difficulté suivante : quelqu'un dira : « Je me sens attiré à imiter telle action d'un saint, mais je doute si c'est la volonté de Dieu. » — Réponse : Priez, réfléchissez, consultez votre confesseur ou votre directeur et vous ne ferez pas fausse route. »

Enfin, n'oublions pas que les saints sont vivants au ciel, et nous pouvons leur parler, les prier et leur demander de nous aider

EST-ON OBLIGÉ DE CROIRE TOUT CE QUI EST RACONTÉ DANS LA VIE DES SAINTS?

Obligé, obligé sous peine de péché contre la foi? Nullement. — Disons cependant que pour les saints canonisés, on ne peut pas refuser de croire 1° qu'ils ont pratiqué les vertus chrétiennes à un degré héroïque; 2° qu'ils ont opéré quelques miracles; 3° qu'ils sont au ciel; puisque l'Eglise l'a solennellement jugé ainsi.

Pour tout le reste et pour ce qui n'est pas emprunté aux Saintes Ecritures, les vies des Saints sont des ouvrages historiques comme les livres qui traitent d'autres points de l'histoire ecclésiastique ou de l'histoire de France, d'Angleterre ou d'Espagne. Ces récits si nombreux et si divers, venus d'époques et d'auteurs différents, n'ont pas tous la même autorité. La plupart sont historiquement certains; quelques-uns, dans l'ensemble ou bien dans les détails, sont sujets à discussion, parce que les premiers auteurs qui les ont écrits offrent des garanties insuffisantes.

Quant aux miracles (ce qui effraye le plus les hésitants dans la foi), ils sont au contraire souvent l'une des choses les plus certaines dans la vie d'un saint. Pourquoi? Parce que ce sont des faits qui ont davantage frappé les contemporains, et dont ils ont, par suite, mieux conservé et mieux transmis le souvenir.

Enfin, de même que l'histoire de France fait connaître et aimer la France, quoique certains détails soient sujets à discussion; de même l'histoire des saints doit nous faire aimer et imiter les saints. Ils sont nos frères, les enfants de la même Eglise catholique, et ils nous attendent dans l'Eglise du ciel.

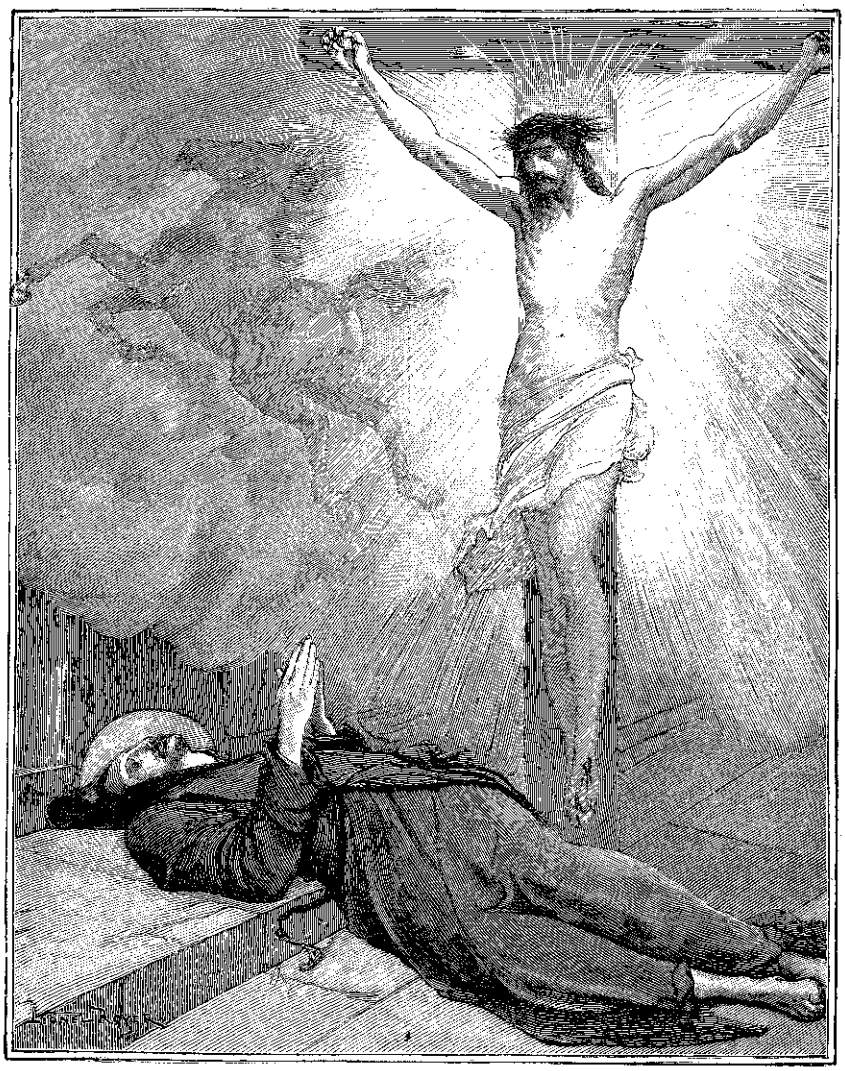
Aux yeux des mondains, leur vie fut une folie; mais la vraie folie se trouve chez les mondains, qui violant leurs devoirs envers Dieu et ne songeant qu'aux intérêts présents, se préparent une éternité de malheurs en l'autre vie.

L'histoire des saints est un immense trésor d'enseignements utiles à l'âme et d'admirables exemples. Ces apôtres et ces missionnaires qui sacrifient leur vie au milieu des plus incroyables travaux pour sauver des âmes; ces martyrs qui souffrent tout et sacrifient tout plutôt que de renoncer à Dieu et à leur foi; ces Pères du désert, ces moines, ces religieuses qui préfèrent l'œuvre de leur salut à tout le reste; ces personnes du monde qui triomphent des séductions de la richesse et des passions à force de courage, de sacrifice et de combats; Dieu soutenant ses saints, les visitant, les éclairant, les secourant au besoin par des miracles; l'homme devenu l'ami et comme le familier de Dieu, quel spectacle!

« Lisez les histoires et vies des saints, dit saint » François de Sales. Vous y verrez comme dans » un miroir le portrait de la vie chrétienne. » Accommodez leurs actions à votre profit, selon » votre vocation. Car, bien que beaucoup des » actions des saints ne soient pas absolument » imitables par ceux qui vivent dans le monde, » est-ce que toutes ne peuvent être suivies ou de » près ou de loin? »

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE LA GRANDE-SAUVE

Fête le 5 avril.



Une vision de saint Gérard.

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

Saint Gérard naquit à Corbie, petite ville de Picardie près d'Amiens, en l'an 1015. La maison dont il était issu était une des plus nobles et des plus riches de la contrée, mais surtout elle comptait parmi les plus dévouées à Dieu et à l'Eglise. Trois de ses frères furent comme lui honorés de l'appel divin : Raynier, depuis abbé de Saint-Vincent de Laon, et deux autres religieux de ce même monastère. Heureuse famille bénie de Dieu dont la noblesse au ciel surpasse de beaucoup celle de la terre!

Avant la naissance de Gérard, le ciel sembla vouloir en présager la sainteté future par de merveilleuses visions. Son père crut voir pendant son sommeil s'élever de son pied droit une tige vigoureuse, pleine de sève, qui, croissant peu à peu, devint un grand arbre. En même temps, une voix céleste lui annonçait que bientôt un fils lui naîtrait.

L'enfance de notre Saint répondit à ces pronostics. Placé par ses parents à l'abbaye de Corbie, alors florissante, Gérard fit deviner ce qu'il serait un jour. Sérieux, réfléchi, il se montra toujours étranger aux frivolités de son âge. Ses condisciples l'aimaient parce qu'il les portait à la vertu; les jeunes gens plus avancés dans

leur éducation s'attachaient à lui parce qu'ils trouvaient dans sa conduite des exemples pour eux-mêmes, et les anciens du monastère, admirant une vertu si précoce, ne pouvaient s'empêcher de manifester la haute estime qu'ils avaient pour lui. Gérard, de son côté, les yeux toujours fixés vers le bien, se montrait le plus humble de tous, et l'obéissance n'avait point pour lui de lois difficiles.

ENTRÉE AU NOVICIAT

Après avoir vécu si saintement durant le temps de ses études, Gérard n'hésita point à suivre l'appel de Dieu. Oubliant le bel avenir que le monde semblait lui promettre, il entra au noviciat. Pendant tout le temps que dura sa probation, jamais la paix et la sérénité de son âme ne furent troublées. Fidèle à la grâce, il fit fructifier les talents que le Saint-Esprit avait déposés en son cœur. Chargé de diverses fonctions qui le forçaient de sortir souvent du monastère, il ne se dispensait d'aucune des austères pratiques de la solitude.

SA MALADIE

Il arriva qu'en ce temps-là, une grande disette se fit sentir dans la contrée. Le monastère fut, lui aussi, dans la détresse commune. Gérard redoubla de zèle et d'activité pour procurer à ses frères ce dont ils avaient besoin. Mais sa santé trahit ses forces épuisées par les fatigues, si bien qu'il fut atteint d'une grave et mystérieuse maladie. Les tortures de l'âme, inconnues jusqu'ici pour Gérard, vinrent l'accabler en même temps que les souffrances physiques. La prière, qui avait été une joie pour son cœur, ne lui fut plus qu'un violent combat. Une âme ordinaire aurait failli devant de tels assauts, mais celle de notre Saint était si bien trempée, qu'elle résista à l'épreuve.

Comme le mal ne cessait de le tourmenter, il demanda l'avis des médecins. Ceux-ci lui conseillèrent des traitements, plus énergiques les uns que les autres; mais après l'avoir bien inutilement torturé, ils se reconnurent impuissants à le guérir.

N'espérant plus rien des hommes, Gérard se tourna vers Dieu. Pour joindre à la prière et à la pénitence la voix de l'aumône, il demanda à son Abbé la permission de nourrir trois pauvres avec ce qu'il pourrait prélever sur sa nourriture.

Il les faisait venir chaque jour dans sa cellule, leur lavait et baisait les pieds, dressait lui-même la table à laquelle il les faisait asseoir et les servait pendant le repas. Puis il priait avec eux pour solliciter sa guérison des trois Personnes divines. Ces devoirs de charité et de religion remplis, il instruisait ces pauvres des principaux mystères de la foi.

A ces pratiques de charité, Gérard joignit les labeurs de la pénitence; il veillait sur lui-même avec le plus grand soin et fuyait tout ce qui pouvait flatter la nature. Chez lui, la pauvreté volontaire était poussée jusqu'au dénuement.

Mais sa maladie ne cédait devant aucun remède naturel ou surnaturel. Cette épreuve, Dieu la voulait ainsi, longue et douloureuse, afin que sa miséricorde et la grâce, quand l'heure en aurait sonné, eussent plus d'éclat et de splendeur.

Vers ce temps, Foulques, abbé de Corbie, voulut se rendre à Rome auprès du pape saint Léon IX. Il choisit Gérard pour compagnon de route.

Le voyage se fit saintement. Les deux religieux employèrent leur temps à la psalmodie et à la méditation.

Cependant, Gérard courut quelques périls. Le premier fut une recrudescence de son mal, si bien que son Abbé crut devoir, à Saint-Denys, où ils s'étaient arrêtés, le laisser libre d'y demeurer jusqu'à sa guérison ou de se faire ramener à Corbie. Mais le Saint, mû par l'espoir de recouvrer la santé au tombeau de saint Pierre, fit tant d'instances auprès de Foulques que celui-ci accéda à son pieux désir.

ARRIVÉE A ROME
PÈLERINAGE AU MONT CASSIN ET AU MONT GARGAN

Le pape saint Léon IX venait de rentrer à Rome quand nos pèlerins y arrivèrent; aussi la joie et l'affluence étaient-elles grandes dans la Ville Eternelle. Le premier soin de Gérard fut d'entrer dans une église. Le pieux jeune homme employa la première semaine de son séjour à visiter les sanctuaires les plus illustres. Mais ce furent les basiliques de saint Pierre et de saint Paul qui le retinrent le plus longtemps; le jour ne suffisant pas à satisfaire sa dévotion, il se levait la nuit pour aller veiller sur le tombeau des saints Apôtres.

Cette dévotion continuelle n'empêchait point Gérard de veiller aux grands intérêts pour lesquels Foulques et lui étaient venus à Rome. Il fut souvent pour son Abbé un conseiller habile et prudent.

Sur ces entrefaites, le Pape avait quitté Rome pour aller au mont Gargan. Nos deux pèlerins furent obligés d'entreprendre un voyage long et périlleux à travers la Pouille, alors ravagée par des bandes de pillards, pour aller l'y rejoindre. Gérard faillit y perdre la vie.

Le groupe de pèlerins avec lequel voyageait Foulques, assailli par les brigands, en fut quitte pour la perte des chevaux et des bagages. Mais Gérard qui, suivant sa coutume, marchait à l'écart, retenu par ses infirmités et son amour de la solitude, éprouva toute la cruauté des bandits. Ils le jetèrent par terre, l'accablèrent de coups, prirent l'argent qu'il portait sur lui et finirent, après l'avoir frappé de verges, par l'abandonner.

Il accepta tous ces mauvais traitements et toutes ces humiliations en esprit de pénitence, louant Dieu et le remerciant d'avoir ajouté ce surcroît de peines à celles qu'il endurait déjà. Le Seigneur inspira plus d'humanité à un de ces bandits qui, touché de compassion à la vue de tant de piété, fit rendre à notre Saint son cheval et un peu d'argent. Gérard put ainsi gagner le mont Cassin.

Il vit avec une émotion mêlée d'un grand respect ce monastère illustre dans les annales de l'Ordre bénédictin. Il oublia ses infirmités pour gravir la sainte montagne, où il passa deux jours avec le reste de la caravane.

FOULQUES ET GÉRARD SONT ORDONNÉS PRÊTRES

Gérard employa tout ce temps à invoquer saint Benoît et à puiser auprès de l'Abbé les conseils dont il avait besoin.

Content d'avoir rempli envers le saint patriarche de son Ordre les devoirs d'une piété filiale, il soupira après le pèlerinage du mont Gargan.

Foulques ne tarda pas à satisfaire ses désirs, et tous deux se dirigèrent vers ce sanctuaire célèbre. Le Pape venait d'y arriver, et l'abbé de Corbie

devait y recevoir l'onction sacerdotale. Gérard, qui n'était encore que diacre, ambitionnait le même bonheur. Il en obtint la promesse dans une première audience que le pape Léon IX leur accorda.

Il ne pensa plus dès lors qu'à se préparer à la grâce insigne du sacerdoce.

Au jour indiqué, c'est-à-dire aux Quatre-Temps de Carême de l'an 1050, il fut ordonné prêtre avec son abbé, doublement heureux l'un et l'autre de recevoir l'onction sacerdotale des mains de celui en qui réside la plénitude de la grâce et de l'autorité de Jésus-Christ.

RETOUR A CORBIE — SAINT GÉRARD RESTAURE L'ÉGLISE ET LE MONASTÈRE

Après avoir expédié leurs affaires à Rome, Foulques et Gérard revinrent à Corbie. Peu de temps après, le sacristain du monastère mourut, Gérard fut désigné pour lui succéder. Il reçut cette charge en esprit d'obéissance afin d'obtenir de Dieu la grâce de sa guérison. C'était une charge onéreuse qu'il avait acceptée. L'ancienne église et le vieux monastère étaient dans un état d'abandon qui faisait peine à voir. Mais, aidé de ses frères et de généreux bienfaiteurs, il parvint à restaurer la maison de Dieu.

Cependant, le saint moine, qui n'avait pas encore recouvré la santé, ne perdait point courage. Un jour qu'il célébrait la Sainte Messe, son mal augmenta avec tant de violence que seule la vertu de l'Eucharistie put lui conserver la vie. Le sacrifice achevé, il se rendit devant l'autel de saint Adélard, fondateur de l'abbaye, et pour lequel il montrait une dévotion toute particulière. Là, devant ses reliques exposées, il fit vœu de propager partout le culte du Bienheureux si, par son intercession, il obtenait la guérison du mal qui le minait.

Puis il se retira dans sa cellule pour se coucher. A peine fut-il au lit que, du côté de l'église et de l'autel qu'il venait de quitter, parut à ses regards un globe de feu dont l'éclat, semblable à celui de l'éclair, rejaillissant en lui, l'enveloppa d'une manière mystérieuse. Au même instant, il sentit dans sa tête un ébranlement général, comme si toutes ses veines se fussent rompues. Cette secousse fut accompagnée d'un bruit extraordinaire et d'une agitation telle que le malade jeta un cri de détresse : « Saint Adélard, venez à mon secours. » C'était le moment du miracle. A cette crise succéda un calme profond qui annonçait la guérison.

Fidèle à son vœu, Gérard écrivit en beaux vers la vie de son protecteur; il obtint qu'on en célébrât la fête avec plus d'éclat et de solennité qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et lui-même prit soin d'en rédiger l'office.

Ce fut à cette époque de sa vie que le Saint fut consolé par des visions. Dieu, après s'être dérobé longtemps, se montrait enfin à son serviteur toujours fidèle.

Une nuit, il lui sembla qu'il était dans un oratoire du monastère et qu'il assistait à une Messe célébrée par Notre-Seigneur lui-même, assisté d'une multitude d'esprits célestes, et que le chœur était occupé par les saints. Les préparatifs étaient achevés, lorsque le Christ demanda s'il ne manquait personne de ceux qui devaient prendre part au Saint Sacrifice. La céleste assistance répondit d'une seule voix : « Nous sommes tous présents. — Non, répond l'auguste célébrant, il y a encore un de vos frères qui n'est point entré et qui se tient à la porte. » Et, sur son ordre, un nouveau personnage fut introduit et placé au milieu de l'assemblée. Quelle ne fut pas la joie de Gérard de reconnaître ses traits dans ceux du nouvel arrivant! La Sainte Messe commença aussitôt et, à la fin de l'office, la vision disparut. Gérard s'éveilla, l'âme remplie de joie, car il voyait dans ce songe un gage de l'amitié divine.

Une autre fois il se crut transporté dans l'église Saint-Pierre de Corbie et placé en face de la croix qui se trouve au milieu du temple; une foule pieuse l'entourait, tous avaient les regards fixés vers l'image sacrée. Alors Jésus parut se détacher de la croix et s'avancer vers lui, et, posant une main sur sa tête, lui adressa ces paroles : « Mon fils, fortifiez-vous en Dieu et en sa puissance infinie. » Après avoir prononcé ces paroles, Jésus reprit sa place sur la croix.

S'étant réveillé, Gérard se demanda ce que pouvait bien signifier cette vision. Après y avoir longuement réfléchi devant Dieu, le désir lui vint de se rendre à Jérusalem afin de pouvoir prier sur le tombeau du Christ. Comme il cherchait un moyen de réaliser son pieux projet, il apprit que plusieurs habitants de Corbie avaient aussi la même pensée. Cette rencontre lui fournit l'occasion de demander cette faveur à son Abbé. Celui-ci, craignant de voir Gérard retenu par le charme des lieux et l'attrait de la solitude, lui fit attendre sa réponse quelque temps, et finalement lui refusa la grâce demandée. Mais quels obstacles pourraient tenir devant la volonté de Dieu? Le saint moine réussit dans son projet, grâce à l'intervention d'hommes pieux et considérés. Il ne rentre pas dans notre cadre de retracer les souffrances qu'il dut endurer pendant ce long voyage, ni d'exprimer les élans d'amour et de foi que souleva dans son cœur la vue de ces lieux augustes, témoins de la vie, des souffrances et des triomphes du Dieu fait homme; il voulut, à son retour au monastère, conserver par écrit le souvenir des merveilles qu'il avait eu le bonheur de voir et d'entendre.

IL EST ÉLU ABBÉ

Pendant son absence, son frère Raynier, abbé de Saint-Vincent de Laon, était mort. Les moines choisirent notre Saint pour lui succéder. Effrayé des charges de la supériorité et sachant de plus à quels abus il fallait remédier dans cette maison, Gérard refusa longtemps. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on parvint à lui faire accepter cette fonction.

Il se montra plus que jamais le modèle et l'exemple de toutes les vertus monastiques. Mais voyant l'inutilité de ses efforts dans l'œuvre de la réforme de son monastère, il résolut de le quitter pour goûter les charmes de la solitude. Toutefois, avant de donner suite à son projet, il prit l'avis d'un saint reclus, afin de s'assurer par là que telle était bien la volonté de Dieu. Le pieux solitaire, consulté, ne put qu'applaudir à un pareil dessein, mais ne voulant point que la retraite de Gérard fût une solitude égoïste, il lui confia cinq chevaliers d'illustre maison qui étaient venus se placer sous sa conduite.

Deux moines de l'abbaye qui s'étaient dérobés à la séduction de l'exemple se joignirent aux cinq gentilshommes pour suivre le saint abbé. Après avoir remis à l'évêque de Laon le soin du monastère qu'il voulait quitter, Gérard se mit en route et gagna l'abbaye de Saint-Denys, où bientôt ses compagnons le rejoignirent.

De Saint-Denys ils allèrent à Tours pour vénérer le tombeau du grand thaumaturge des Gaules, saint Martin. Puis ils gagnèrent Poitiers.

FONDATION DE LA GRANDE-SAUVE

A leur entrée dans cette ville, les moines voyageurs furent surpris de trouver les rues désertes. On leur apprit que les habitants s'étaient rendus sur un autre point de la cité pour adresser leurs hommages au comte Guillaume, qui faisait ce jour-là son entrée solennelle. La réputation de piété et de générosité de ce seigneur était connue au loin, aussi Gérard crut-il bon de marcher à sa rencontre avec sa petite escorte, sûr de recevoir un accueil favorable. Il ne fut point trompé dans son espérance. Le comte les ayant distingués du milieu de la foule, les fit appeler et leur demanda quels étaient leurs desseins. L'Abbé lui retraça en peu de mots leur histoire et lui fit part de leur projet de mener dans un endroit ignoré une vie pauvre et solitaire.

Non content de leur promettre son appui et de favoriser leur projet d'établissement, le prince s'empressa de leur offrir l'hospitalité dans son propre palais. Les religieux acceptèrent par déférence pendant quelques jours, mais bientôt ils demandèrent un asile plus calme et plus retiré; l'Abbé de Saint-Cyprien de Poitiers se fit un devoir fraternel de les accueillir dans son abbaye.

Pendant ce temps, le prévôt de la justice de Bordeaux, Raoul, arriva auprès de Guillaume comme un envoyé du ciel.

Le comte d'Aquitaine lui demanda s'il ne connaissait point quelque terre qui fût propre à un établissement monastique. Raoul désigna une forêt qui se trouvait près de Bordeaux : « Je n'en sais pas, dit-il au prince, qui convienne mieux au projet de ces dévots religieux. » Gérard et ses compagnons virent dans cette réponse la voix de la Providence, ils acceptèrent cette offre généreuse.

Les travaux du premier établissement furent pénibles, mais ils ne rebutèrent point ces moines héroïques. C'était chose merveilleuse, dit un historien contemporain, de voir des hommes accoutumés à porter des habits somptueux n'avoir que des vêtements communs et grossiers; de vaillants guerriers défricher une forêt, en arracher les ronces et les épines. Ils s'imposaient les jeûnes les plus rigoureux, passant la journée sans boire ni manger, afin de mortifier de plus en plus l'amour des jouissances corporelles.

Dieu récompensa une telle vie par le don des miracles. Plusieurs gros chênes occupaient l'emplacement du monastère projeté; leur abatage devait coûter aux Frères un long et pénible labeur. Mais Gérard les fit tomber par le simple contact d'un fer épointé que la vénération populaire a longtemps entouré de son respect, sous le nom de « couteau de saint Gérard ».

SAINT GÉRARD THAUMATURGE

Après avoir ainsi triomphé avec l'aide de Dieu des premières difficultés, Gérard voulut assurer l'avenir de son œuvre. Il obtint du Concile provincial de Bordeaux la confirmation des privilèges octroyés à son monastère. Il put, dès lors, se vouer à l'apostolat.

Les peuples accouraient en foule pour écouter sa parole éloquente; les uns se convertissaient et menaient, après l'avoir entendue, une vie plus conforme à l'esprit du christianisme; d'autres, en qui naissait le désir de la perfection, venaient augmenter le nombre de ses disciples.

Sa sainteté reçut alors la consécration du miracle. Les prodiges attribués à son intercession par la piété des peuples sont nombreux. Nous ne retiendrons que le suivant :

Un homme du diocèse de Limoges avait un enfant boiteux, pour lequel il sollicitait depuis longtemps la miséricorde divine. Ayant entendu parler de Gérard, il conçut la pensée de l'intéresser à la guérison de son fils. « O Gérard, disait-il, si ce que l'on raconte de votre sainteté est vrai, ôtez cette affliction de ma maison. » La confiance de cet homme ne fut point trompée. Aussi vint-il quelque temps après remercier le serviteur de Dieu.

MORT DE SAINT GÉRARD

L'œuvre de saint Gérard était achevée et affermie, il ne lui restait plus qu'à recueillir la palme réservée à ceux qui ont combattu le bon combat.

Son bienheureux trépas arriva le 5 avril 1095, jour auquel on vénère sa mémoire.

On l'enterra dans l'église de la Grande-Sauve, près de l'autel de la Sainte Vierge.

Les nombreux miracles qui s'y opérèrent rendirent illustre le tombeau de saint Gérard. On y amenait les possédés, les hydropiques, les boiteux, les malades de toute sorte, et beaucoup s'en retournaient guéris.

Parmi ces prodiges, nous raconterons avec détail la délivrance du fils d'Ogiers de Rions, bienfaiteur insigne de la Grande-Sauve.

Olivier, tel était le nom du jeune seigneur, fut pris par ses ennemis dans une de ces guerres féodales, nombreuses alors. Emmené à Mont-Revel, le prisonnier fut dépouillé de ses vêtements, et, frotté de miel, il fut exposé par un soleil brûlant aux piqûres des mouches. Saint Gérard voulut alors récompenser cette famille des bienfaits qu'il en avait reçus. Il apparut au malheureux captif : « Levez-vous, lui dit-il. — Mais comment me lèverai-je, chargé de chaînes comme je le suis? — Levez-vous, reprit le Saint, ne craignez pas. » Le jeune homme obéit et vit non sans étonnement ses chaînes glisser de ses membres. Olivier et son guide traversèrent sans difficulté les postes des gardiens qui devaient le surveiller et empêcher sa fuite. Quand le chevalier fut un peu revenu de sa stupéfaction, il s'écria : « Qui êtes-vous donc? — Ne vous inquiétez pas de savoir mon nom, mais allez à la Grande-Sauve, près de l'autel de Marie, il ne vous sera fait aucun mal jusqu'à ce que vous y soyiez rendu. » Et comme le jeune homme insistait pour savoir qui était son mystérieux sauveur : « Je suis Gérard, abbé de la Grande-Sauve, » et la vision disparut.

Gérard fut canonisé en 1197 par le pape Célestin III. — Ses reliques ont été reconnues pour la dernière fois en 1844 par le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. On les vénère actuellement à l'église primatiale de cette ville.

SOURCES CONSULTÉES :

Vie de saint Gérard, Acta SS. aprilis, t. Ier, 409-433.

CIROT DE LA VILLE. *Histoire de la ville et de la Congrégation de Notre-Dame de la Grande-Sauve*, Paris, 1845, 2 vol. in-8°.

MONIQUET, S. J. *Un fondateur de ville au XIe siècle, saint Gérard, fondateur de la ville de la Sauve*, Paris, 1895, in-8°, 319 pages.

CORBLET. *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, t. II, 445-487.

SAINT GUILLAUME DE PARIS

CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 6 avril.

Saint Guillaume, gravement malade, est guéri par sainte Geneviève qui lui dit: « Ne crains rien, nous avons un bon Maître. »

NAISSANCE ET ÉDUCATION DU SAINT

Guillaume, ou Willaume, naquit à Paris, au commencement du XII^e^ siècle, de parents nobles et pieux. Il fut mis dès son enfance sous la conduite d'un de ses oncles, appelé Hugues et abbé de Saint-Germain des Prés. Il profita si bien de ses leçons, et de la compagnie des saints religieux de cette maison, qu'en très peu de temps, il amassa un grand trésor de science et de vertu. Il acquit le grade de maître ès arts et devint bientôt très célèbre. En même temps, il se faisait remarquer par les meilleures qualités de l'esprit et du cœur, ce que voyant, son oncle persuada à Guillaume d'embrasser l'état ecclésiastique. Notre Saint fut bientôt ordonné sous-diacre et reçut une prébende en l'église canoniale de Sainte-Geneviève.

COMMENT SAINT GUILLAUME SE COMPORTA PARMI LES CHANOINES DE SAINTE-GENEVIÈVE

Les chanoines de Sainte-Geneviève n'étaient pas encore constitués sous la règle de saint Augustin. Guillaume se distingua parmi eux par sa pureté de mœurs, sa modestie, sa douceur, son assiduité au chœur et son amour de la retraite. Mais ces vertus furent loin de lui concilier le respect et l'affection de la plupart de ses confrères. Croyant que la vie de Guillaume était une secrète condamnation de la leur, ils conçurent contre lui une si grande jalousie, qu'ils résolurent de le perdre.

L'un d'eux, moins violent que les autres, se servit d'un stratagème pour lui faire quitter sa prébende. Feignant de vouloir se faire religieux, il pria le Saint de lui tenir compagnie dans une si sainte résolution, se promettant qu'après l'avoir engagé, il sortirait du monastère et reviendrait à son église, laissant Guillaume seul dans son couvent.

Notre Bienheureux, qui aspirait ardemment à une vie plus parfaite, condescendit aussitôt à cette proposition. Ils s'en allèrent donc tous deux frapper à la porte de l'abbaye de la Charité en Bourgogne. Mais là, le compagnon de Guillaume refusa d'entrer, prétextant qu'il avait à

régler auparavant quelques affaires. Le Saint entrevit la fourberie :

« Il ne me convient pas, dit-il, d'entrer seul en religion ; vous êtes plus âgé que moi, je dois donc vous attendre. » Et il ajouta, en poussant un profond soupir : « Puisque vous ne pouvez venir maintenant, retournons ensemble et attendons un peu de temps encore. »

GUILLAUME, CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-AUGUSTIN

L'abbé de Saint-Germain voulut lui faire conférer le diaconat; mais ses confrères s'y opposèrent. Ils allèrent trouver l'évêque de Paris et le supplièrent de ne pas élever le jeune homme à cet Ordre, sous l'odieux prétexte qu'il s'en était rendu indigne.

Hugues déjoua les manœuvres criminelles des chanoines; il envoya son neveu à l'évêque de Senlis, qui s'empressa de l'ordonner diacre. La cérémonie s'accomplit à l'insu des ennemis du Saint, qui se garda bien de la divulguer.

Or, ces hommes relâchés cherchaient une occasion de se débarrasser de leur censeur; ils crurent l'avoir enfin trouvée. D'après les statuts qui les régissaient, nul ne pouvait rester parmi eux, s'il ne recevait pas les Ordres au bout d'un certain temps. Ce temps était arrivé pour Guillaume, et il devait, selon la règle, lire l'évangile à Matines, lorsque son tour se présenterait. Comme on le sait, il n'y a que les diacres et les prêtres qui ont la faculté de réciter l'Evangile pendant l'office. Le Saint fut donc chargé de remplir ce devoir. Il pria qu'on l'en dispensât; mais on lui fit entendre qu'il fallait s'y soumettre ou bien se retirer. Guillaume ne répondit pas. Le moment venu de lire l'Evangile, qui était celui qui contient la narration du miracle de Jésus chassant le démon muet, notre jeune diacre approche du pupitre et ainsi qu'on a coutume de faire avant la lecture du texte sacré, demande la bénédiction, par ces mots : *Jube, Domne, benedicere*

Quelle surprise pour ces pauvres gens! Aucun ne songe à prononcer la formule de la bénédiction, et tous s'enfuient hors de l'église. Guillaume reste maître du terrain, seul avec un vénérable chanoine, du nom d'Albéric, qui n'avait jamais consenti aux perfides menées de ses collègues.

Le lendemain, les fuyards de la veille tenaient conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Albéric survint pendant la délibération, et commença son discours à peu près en ces termes : « Nous avons vu des merveilles cette nuit. Certes, le prodige que Jésus opéra, chassant un démon muet, rendant à un homme l'usage de la parole, a de quoi nous surprendre; mais je trouve plus étonnant que Guillaume, par le simple récit de l'Evangile, ait chassé de l'église les chanoines ses confrères, et leur ait fermé la bouche. »

Dès lors, les oppositions diminuèrent; le Saint put même, quelque temps après, recevoir l'onction sacerdotale.

Sur ces entrefaites, la prévôté et cure d'Epinay, entre Paris et Melun, dépendante de l'église Sainte-Geneviève, étant venue à vaquer, les chanoines crurent que c'était une occasion favorable d'éloigner Guillaume avec honneur : ils lui firent donc accepter cette charge. Absent de Paris, saint Guillaume demeurait cependant chanoine de Sainte-Geneviève, car il n'y avait qu'un membre de ce Chapitre qui pût être prévôt d'Epinay.

Il arriva qu'en l'an 1147, le pape Eugène III étant venu à Paris, pour trouver un asile assuré sous la protection de Louis le Jeune, contre les persécutions des arnaldistes, se rendit à l'église de Sainte-Geneviève : il s'aperçut que la vie des chanoines n'était pas ce qu'elle aurait dû être, et il conféra avec le roi sur les moyens à prendre pour remédier aux désordres qu'il avait découverts. Le résultat fut que le Pape, de concert avec le roi, décréta l'abolition du Chapitre séculier, et son remplacement par une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Comme le décret ordonnait aux religieux de donner aux anciens chanoines le revenu de leurs prébendes pendant leur vie, le nouvel abbé, nommé Eudes, manda à saint Guillaume ce qui se passait, le priant de venir régler avec lui le payement de son bénéfice.

Le Saint vint à Paris, et, profondément édifié de la vie des religieux, il se démit de toutes ses dignités, et embrassa le nouvel Institut.

On reconnut bientôt les trésors de grâces qu'il renfermait dans son âme; et, comme il joignait à une éminente piété, une prudence et une discrétion admirable, on ne tarda pas à le nommer sous-prieur.

ZÈLE DE SAINT GUILLAUME
POUR LA PRATIQUE DE LA RÈGLE

Saint Guillaume était le premier et le plus fervent de tous dans l'observation de la règle. En sa qualité de sous-prieur, il ne souffrait point que les autres se comportassent négligemment, et que la beauté de la maison de Dieu perdît de son éclat par la lâcheté de ceux qui étaient sous sa direction.

Il arriva qu'un religieux s'était fait pourvoir de la dignité de prieur par l'autorité immédiate du roi, contre la pratique régulière qui défendait d'avoir recours aux puissances séculières pour la collation des offices conventuels. Le courageux serviteur de Dieu s'opposa à l'intrus et lui ôta la corde de la main lorsqu'il vint pour sonner la cloche de la communauté. Le pape Alexandre III, ayant été informé de cette conduite, approuva le zèle de Guillaume, et commanda de procéder à l'élection d'un autre prieur selon les règles canoniques.

Tel était notre Saint. Non seulement il était le modèle de tous par sa fidélité à pratiquer la règle, mais encore il ajoutait aux observances communes des actes particuliers de pénitence et de piété; on le voyait toujours occupé à la lecture ou à la prière : la contemplation divine faisait ses plus chères délices; il s'appliquait aux veilles et aux jeûnes, afin de réduire son corps en servitude, et se plaisait fort, dit Surius, à manger le pain de son et d'orge de la communauté avec des herbes amères pour tout assaisonnement.

CONDUITE DU SAINT A PROPOS DES RELIQUES
DE SAINTE GENEVIÈVE

Le bruit se répandit dans Paris que le chef de sainte Geneviève avait été enlevé de la châsse par les religieux. Quand le roi apprit ce qui se disait, il en fut tellement irrité qu'il jura de chasser immédiatement les chanoines réguliers, si ce fait était vérifié. En conséquence, les évêques du royaume furent convoqués avec le clergé pour assister à l'ouverture du reliquaire et à la constatation publique de son précieux contenu.

Au jour fixé, une multitude innombrable se pressait dans l'église. Les prélats procédèrent à la constatation, et le corps de sainte Geneviève fut trouvé entier. A la vue du chef de la Sainte, Guillaume, qui était le gardien des reliques, et sur lequel surtout avaient porté les accusations, ne put retenir ses larmes et son émotion. Il

entonna avec une ferveur incroyable le *Te Deum laudamus*, qui fut continué par la foule.

Comme l'évêque d'Orléans objectait que ce pouvait être un autre crâne que celui de sainte Geneviève, Guillaume ne consultant que sa piété, offrit d'entrer avec la relique sacrée dans un four embrasé, si les prélats le lui voulaient permettre.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR APPARUT A SAINT GUILLAUME POUR LUI ORDONNER D'ALLER EN DANEMARK

Quelque temps après, Notre-Seigneur apparut à Guillaume au milieu de la nuit, sous la forme d'un beau jeune homme, et, l'appelant par son nom : « Guillaume, lui dit-il, sache que tu dois aller pour mon service dans une île éloignée; tu auras à y endurer de grandes peines, mais, après les avoir vaincues par ma grâce, tu viendras régner avec moi dans le ciel. »

En effet, Waldemar, roi de Danemark, fils de saint Canut, roi et martyr, ayant délivré son royaume des incursions des Vandales, voulut rétablir la religion dans sa splendeur première. Il était secondé par Absalon, évêque de Roschild, prélat d'une vertu éminente, et qui remplissait admirablement bien tous les devoirs de sa charge. Celui-ci souhaita de remettre en son premier lustre un monastère de chanoines réguliers de son diocèse, en l'île d'Eschil.

Pour obtenir ce résultat, il envoya à Paris le prévôt de son église, Saxon le Grammairien, pour demander à l'abbé de Sainte-Geneviève de lui envoyer le chanoine Guillaume, dont il connaissait le talent et les mérites; car ils avaient étudié ensemble dans l'Université de Paris.

L'abbé accéda à la demande qui lui était adressée, et ayant décidé Guillaume à entreprendre le voyage, il lui adjoignit trois compagnons.

Il fut reçu en Danemark avec beaucoup de joie et de vénération, tant par le roi que par l'évêque. Il fut aussitôt fait abbé d'Eschil, et commença à y rétablir l'observance régulière, avèc les trois religieux qu'il avait amenés.

PEINES ET TENTATIONS DE GUILLAUME

On ne saurait imaginer, dit le biographe contemporain de Guillaume, tout ce que le Saint eut à souffrir à Eschil, ni les combats que le démon lui livra dans l'œuvre de la réforme qu'il voulut établir.

La violence du froid qui règne en Danemark, la pauvreté du monastère, l'ignorance de la langue du pays et d'autres difficultés, effrayèrent tellement les trois chanoines qui étaient venus avec lui qu'ils voulurent absolument s'en retourner.

D'un autre côté, les religieux du couvent, accoutumés depuis longtemps à la licence et au libertinage, s'ameutèrent contre lui, et employèrent toutes sortes d'artifices et de méchancetés pour lui faire quitter la place.

Le démon, à son tour, n'épargna rien pour le décourager. Un jour, ayant éteint la lampe du dortoir, il mit le feu à de la paille qui était dans sa chambre, afin de le consumer dans l'incendie; mais Guillaume fut miraculeusement protégé, et échappa à la mort, dont Satan voulait le frapper.

Vaincu de ce côté, le diable tenta notre Saint par des pensées d'impureté; il suscita ensuite des complots et des conjurations contre sa vie. La persécution en vint à ce point que les misérables religieux méditaient de se défaire de lui, par quelque moyen que ce fût, soit en le livrant aux Vandales, soit en l'assassinant. Mais son humilité, sa patience, sa douceur, sa soumission à Dieu, sa dévotion, ses prières continuelles et les austérités incroyables qu'il exerçait sur son corps le rendirent victorieux de tous ses ennemis, et réduisirent ses religieux à vivre selon l'esprit de leur Ordre, et à garder fidèlement les règles de leur premier Institut.

MIRACLES DE SAINT GUILLAUME

Dieu honora son serviteur, en lui donnant le don des miracles. Un homme affligé de dysenterie eut une vision qui lui dit : « Si tu veux être délivré de ton mal, mange les restes de la table de l'abbé Guillaume. » Cet homme envoya aussitôt un messager au Saint, mangea les miettes qu'on avait recueillies après son repas, et fut guéri subitement.

Une jeune fille qui avait été tenue pour morte, l'espace de trois jours, après de longues souffrances, fut également rappelée à la vie et parfaitement guérie, grâce au même remède; une vierge vénérable, vêtue de blanc, était apparue à sa mère et lui avait dit : « L'état de votre fille vous afflige, mais envoyez chercher les restes de la table de l'abbé Guillaume, et vous la verrez guérie. »

La mère, pleine de confiance, obéit sans délai à la vision; elle va elle-même au monastère, en rapporte quelques poissons et un breuvage qui avait été préparé par le Saint. A peine les aliments et la boisson ont-ils été introduits dans la bouche de la malade, qu'elle ouvre les yeux, et, se sentant guérie, elle proclame la puissance et la sainteté de celui à qui elle doit la vie.

Dans un couvent de Cisterciens, un moine souffrait depuis plusieurs années de la poitrine, et ne pouvait même plus faire entendre sa voix. La renommée de Guillaume parvint jusqu'à lui; il alla trouver le serviteur de Dieu et lui expliqua, comme il put, qu'il était venu pour obtenir sa guérison. Guillaume traça le signe de la Croix sur le moine, en disant : « Que le Fils de Dieu vous guérisse », et, à l'instant, le moine recouvra sa voix.

Il arriva que Guillaume fut lui-même le sujet d'un miracle. Etant tombé si gravement malade, que l'on désespérait de sa vie, il pria sainte Geneviève de lui rendre la santé, si telle était la volonté de Dieu. La Sainte, à laquelle Guillaume avait une dévotion toute particulière, lui apparut une nuit, et lui dit : « Ne crains rien, nous avons un bon Maître. — Quel est ce Maître, demanda le malade ? — C'est Jésus, Fils de Dieu, répondit sainte Geneviève. »

A ce mot de Jésus, Guillaume se sent tout réconforté; transporté de joie, il se lève, se sent guéri, et rend grâces à Notre-Seigneur, source de tout bien, qui sait secourir un saint par un saint.

LONGUE PRÉPARATION A LA MORT

Sept ans avant sa mort, un vénérable vieillard aux cheveux blancs lui apparut une nuit et lui dit : « Tu vivras encore sept jours. »

Le Saint, croyant que c'était un avertissement du ciel, et que sa mort était fort proche, s'y disposa le mieux qu'il put; mais voyant qu'elle ne venait point au bout de sept jours, il attendit sept semaines, et puis sept mois, jusqu'à ce qu'il comprit enfin que ces jours signifiaient des années.

Se voyant donc assuré de sa fin et du nombre de ses jours, il redoubla ses premières ferveurs, châtiant et maltraitant son corps avec tant de rigueur que sa vie passée ne semblait avoir été

que délices à l'égard de celle qu'il menait. En tout ce temps-là, on ne le vit jamais en prières, qu'il n'eût les larmes aux yeux, et quand il était à l'autel, il entrait dans un tel ravissement d'esprit, qu'il semblait voir son aimable Sauveur exposé aux injures et aux coups qu'il a soufferts pour nous dans sa passion.

Les inventions qu'il trouvait chaque jour pour s'affliger ne firent qu'un ulcère de tout son corps; et ces douleurs, donnant de l'exercice à sa patience, mettaient sa vertu à l'épreuve, et élevaient son âme à un très haut degré de perfection : c'est ainsi qu'il devait mériter la couronne toute couverte de perles et de pierres précieuses, que Dieu, douze ans auparavant, avait fait voir à un bon religieux, son ami, appelé Gérard, lui disant qu'il la disposait pour l'abbé Guillaume, quand il l'aurait méritée par ses vertus et par ses souffrances.

DERNIERS MOMENTS ET MORT DE GUILLAUME

Enfin, les sept ans écoulés, le mercredi de la Semaine Sainte, comme le Saint conférait avec ses religieux, le prieur dit que la nuit avait été pour lui très mauvaise : « Pour moi, tout au contraire, répartit Guillaume, je ne me souviens pas d'en avoir jamais passé une meilleure, car j'ai vu Notre-Seigneur Jésus-Christ, assisté de deux autres personnes, et je me suis entretenu avec eux, dans des délices ineffables.

— Sans doute, mon Père, répondit le prieur, que Notre-Seigneur Jésus vous appelle à son royaume, par cette visite, comme il vous l'a promis, en vous envoyant dans ce pays. »

Le saint abbé répliqua avec un soupir d'amour : « Qu'il me soit fait selon votre parole! »

Le Jeudi-Saint, il célébra la Sainte Messe pour la dernière fois, communia tous les Frères de ses propres mains, et, après le Sacrifice, ayant lavé les pieds aux pauvres, il prit sa réfection avec les autres religieux, qui voyaient déjà reluire sur son visage je ne sais quels indices de la gloire qu'il devait bientôt posséder.

Le repas fini, il se leva de table pour laver les pieds à ses Frères; mais il en fut empêché par une douleur de côté qui le tourmenta extrêmement tout le reste du jour et la moitié de la nuit suivante. Il ne lui en resta néanmoins qu'une petite fièvre.

La nuit de Pâques, le saint abbé, sentant son heure approcher, appela son infirmier et lui dit : « Tu sais bien, mon fils, que cette nouvelle fête doit être célébrée avec une grande solennité, par tous les chrétiens; apporte-moi donc l'habit neuf que tu as en ta chambre? » C'était un cilice neuf qu'il voulait mettre au lieu de son vieux.

Comme on chantait aux Matines ces paroles du second répons : « Etant venues pour oindre le corps de Jésus..... » il s'écria qu'il était temps de lui apporter l'Extrême-Onction. Le prieur quitta le chœur avec quelques Frères pour apporter au Saint les derniers sacrements.

Et le voyant entrer dans sa chambre, Guillaume dit : « Vite, vite! » Quand la cérémonie fut achevée, il se fit étendre sur un cilice et sur la cendre, et c'est ainsi qu'il exhala sa belle âme, quand l'aurore commençait à poindre, c'est-à-dire à peu près à l'heure où le Fils de l'homme, triomphant des enfers, est ressuscité des morts.

Ce fut le 6 avril de l'an de grâce 1202, et de son âge le quatre-vingt-dix-huitième : il en avait passé quarante dans la charge d'abbé.

MIRACLES OPÉRÉS A SON TOMBEAU — CANONISATION

« L'homme de Dieu fut illustre, même après sa mort, par les nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau. De toutes parts, dit son biographe, on accourait pour voir les merveilles prodigieuses dont Dieu honorait son serviteur. Les possédés étaient délivrés, les paralytiques étaient rendus à la santé, les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, les muets parlaient, les affligés recouvraient l'usage de leurs membres, les lépreux étaient guéris, les morts ressuscitaient, et ceux que la maladie avait conduits aux portes du tombeau revenaient subitement à la vie et à la santé. Les animaux eux-mêmes éprouvaient l'effet de sa puissance, tous ceux qui imploraient son intercession en obtenaient tout ce dont ils avaient besoin. On le priait dans les temps d'orage et de tempête, et aussitôt les éléments agités se calmaient comme par enchantement. »

Son corps repose encore de nos jours en Danemark, au monastère où il mourut.

Les nombreux miracles qu'il opéra décidèrent le pape Honorius III à l'inscrire au nombre des saints. Le bienheureux Guillaume fut solennellement canonisé, le 12 février 1524.

Sa vie a été écrite par un de ses disciples; elle est rapportée dans Surius, d'où ce récit a été tiré.

SAINT CÉLESTIN Ier, PAPE

Fête le 6 avril

Sous l'inspiration de la très Sainte Vierge, le Pape Célestin dit pour la première fois cette prière : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

LE PAPE DE MARIE

Toute la gloire de saint Célestin se résume dans ce seul titre. D'autres papes devaient le porter après lui; mais lui seul a transmis aux siècles futurs le souvenir de ses combats et des luttes pour Marie, dans une prière qui est encore sur toutes les lèvres chrétiennes.

Sous son pontificat, Nestorius, patriarche de Constantinople, ayant osé enseigner, contrairement au dogme catholique, que Marie ne devait point être appelée Mère de Dieu, il réunit un concile œcuménique, à Ephèse, et anathématisa l'hérésie.

Pour perpétuer la mémoire de ce triomphe, il ajouta à la Salutation angélique, l'invocation répétée depuis par tous les chrétiens et destinée à consoler, jusqu'à la fin du monde, les fidèles habitués à voir en Marie leur Mère.

Le titre de Mère de Dieu y a été mis pour protester contre Nestorius. Après saint Célestin, nous redisons nous aussi : *Sainte Marie, Mère de*

Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

C'est en souvenir de cette prière du saint pontife que l'art chrétien le représente agenouillé devant l'image de Marie.

SON ÉLECTION

Saint Célestin naquit en Campanie, cette terre fertile en martyrs, vers la fin du quatrième siècle. Son père Priscus était proche parent des empereurs.

Le jeune patricien vint étudier à Rome les sciences et les lettres, au moment où saint Augustin arrivait de Carthage pour y enseigner la rhétorique. Rome était encore un centre d'études, bien que Milan, séjour habituel des empereurs, commençât à attirer un grand nombre de disciples.

Saint Célestin entra de bonne heure dans l'Ordre des clercs et occupa sous le pontificat de saint Innocent Ier, de saint Zozime et de saint Boniface, des charges importantes de la hiérarchie ecclésiastique.

A la mort de ce dernier, en 422, il fut élu à l'unanimité par le clergé et par le peuple, pour lui succéder.

Saint Augustin, alors dans toute la splendeur de sa gloire, lui écrivit pour le féliciter: « Au seigneur très bienheureux, vénérable et saint pape Célestin, salut en Jésus-Christ.

Permettez-moi de vous féliciter de ce que le Seigneur notre Dieu, en récompense de vos mérites, vous a promu, par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, sur le siège apostolique. »

SAINT CÉLESTIN ET SAINT AUGUSTIN

Des relations fréquentes entre Rome et Hippone maintinrent cette amitié des deux Saints dans toute sa fraîcheur. Saint Augustin écrivit au pape plusieurs lettres, au sujet de l'évêque de Fussala, Antoine, un de ses anciens disciples, infidèle aux leçons d'un si saint maître, et contre qui ses diocésains avaient élevé de justes plaintes.

Saint Célestin prit l'affaire en mains, prononça une sentence de déposition contre le pasteur indigne, et consola les dernières années d'Augustin, affligées par ce douloureux événement.

Plus tard, dans les graves discussions contre les Semi-Pélagiens, l'évêque d'Hippone eut souvent recours aux conseils du Pontife romain. Saint Célestin, recommandant aux évêques des Gaules les écrits du grand docteur, l'appelle « la gloire de l'Eglise et du monde ».

SAINT CÉLESTIN ET LA GAULE

La sollicitude du Pontife s'étendait des plages de l'Afrique aux rivages des Gaules, alors infestés par la nouvelle hérésie. Elle venait de naître presque en même temps à Lérins et à Saint-Victor de Marseille; le pieux Cassien de Marseille s'y était laissé surprendre un des premiers et avait inséré quelques lignes favorables à cette erreur dans un écrit, d'ailleurs excellent pour tout le reste. Le mal n'en était que plus à craindre. Les Semi-Pélagiens disaient: « Pour persévérer dans le bien et achever l'œuvre de son salut, la grâce de Dieu est nécessaire; mais elle n'est pas nécessaire pour se convertir, et Dieu n'accorde la grâce de bien continuer qu'à ceux qui, par leurs propres forces, ont bien commencé. »

Pélage, premier auteur de ces discussions, soutenait orgueilleusement que la grâce est inutile, soit pour le commencement des bonnes œuvres, soit pour leur perfection.

Saint Augustin, avec toute l'Eglise catholique, enseignait que la grâce de Dieu nous est nécessaire pour commencer, pour continuer et pour finir avec succès l'œuvre de notre salut; car sans ce secours surnaturel nous ne pouvons rien pour le ciel.

Le semi-pélagianisme coupait la difficulté en deux.

Le pape s'émut de cette nouvelle négation, et, dans une lettre fameuse, adressée aux évêques des Gaules, il condamna l'hérésie, en démontrant la fausseté des propositions semi-pélagiennes, d'après l'Ecriture et la Tradition. « Ne permettons point, leur disait-il, de semer sur notre terre un autre grain que celui dont le divin Agriculteur nous a laissé le dépôt. »

Saint Célestin avait déjà, quelques années auparavant, attaqué plusieurs usages contraires aux saints Canons, introduits dans les Eglises de la Narbonnaise et de la Viennoise.

« Placé par Dieu lui-même, comme la vigie sur le navire, disait-il, c'est à nous qu'il appartient de signaler les écueils et de prévenir les dangers. Il est parmi vous des clercs qui affectent de porter le manteau civil serré autour des reins par une ceinture; ils prétendent se conformer à un texte évangélique. D'après ce principe, pourquoi ne tiendraient-ils pas à la main une lampe allumée? Je comprendrais de pareilles imaginations chez des peuplades lointaines et récemment converties à la foi, mais dans les Eglises des Gaules, fondées depuis tant de siècles, illustrées par de si grands pontifes, un tel abus est inconcevable. »

La nation des Francs commençait alors à se constituer sous la conduite de Clodion le Chevelu, fils de Pharamond. Quelques années après, elle devait envahir le nord des Gaules et s'y établir pour toujours. La sage et forte direction que saint Célestin imprimait à l'épiscopat gaulois dut avoir une heureuse influence sur ces évêques appelés bientôt à former la nation française.

SAINT CÉLESTIN ET LA GRANDE-BRETAGNE

L'action bienfaisante du Pontife ne s'arrêta pas à la France. Dès le temps des apôtres, la foi chrétienne avait été prêchée en Grande Bretagne et y avait conquis de nombreux fidèles, mais elle n'avait pas encore pénétré chez les tribus barbares non soumises à l'épée des Romains. L'Hibernie et la Calédonie, l'Irlande et l'Ecosse actuelles, étaient restées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Saint Célestin leur envoya saint Palladius en 428 et saint Patrick en 432.

Sous le souffle de la foi, l'Hibernie allait bientôt mériter le titre glorieux « d'île des Saints. »

Cependant l'hérésie de Pélage, qui avait souillé déjà l'Afrique et l'Orient, ne devait pas tarder à porter ses ravages en Grande-Bretagne, pays qui avait donné naissance à l'hérésiarque. Agricola, l'un de ses fougueux disciples y avait répandu les germes de cette peste.

Le Pape s'en aperçut et envoya pour la combattre saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, qu'il investit du titre et des pouvoirs de légats apostoliques. Ses désirs furent pleinement satisfaits; la pureté de la foi refleurit dans ces contrées lointaines, grâce aux travaux des deux Saints.

Pendant que saint Célestin envoyait combattre le Pélagianisme en Bretagne, une nouvelle hérésie éclatait en Orient. Nestorius, patriarche de Constantinople, résumant les erreurs de Pélage et de Théodore de Mopsueste sur l'Incarnation et la grâce, soutenait publiquement qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes distinctes, l'une, le Verbe éternel, constituant la personne divine, l'autre, l'homme parfait, la personne humaine à laquelle le Verbe s'était uni comme à un temple où il fait sa demeure.

Dans ce système il était évident que la Sainte Vierge ne saurait être appelée Mère de Dieu, puisque le Fils qu'elle avait conçu du Saint-Esprit n'aurait été uni à la divinité que longtemps après. Nestorius le comprenait ainsi et dans une de ses homélies, il laissa tomber, du haut de la chaire de Constantinople, ces paroles sacrilèges: « Si quelqu'un dit que Marie est Mère de Dieu, qu'il soit anathème. »

Une voix autorisée s'éleva aussitôt en Orient pour répondre au blasphémateur. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, écrivit à Nestorius afin de le ramener à la vérité par la voie de la douceur.

L'hérésiarque répondit avec hauteur, et écrivit en même temps au pape pour se disculper. Mais saint Cyrille, pour se conformer aux traditions apostoliques, qui veulent, dit-il lui-même, que le Pontife de Rome soit informé des causes importantes, écrivait en même temps de son côté au Pape pour le mettre au courant des perfidies de Nestorius. Saint Célestin convoqua un concile à Rome l'an 430, où il fit juger le débat et condamner l'hérétique Nestorius.

« Marie, disait saint Célestin, doit être appelée Mère de Dieu, *Theotocos*, et non pas seulement Mère du Christ, *Christotocos*. » Le pape chargeait en même temps saint Cyrille de communiquer ce décret à Nestorius et de le déposer, s'il refusait de le souscrire dans l'espace de dix jours.

CONCILE D'ÉPHÈSE

Nestorius refusa d'obéir. Toujours miséricordieux, saint Célestin, sur la demande de Théodose le Jeune, empereur d'Orient, consentit à convoquer un concile œcuménique à Ephèse en 431, pour y juger définitivement la question.

Il s'y trouva deux cents évêques, et saint Cyrille présida au nom du pape. Les trois légats envoyés de Rome arrivèrent après l'ouverture du concile et ratifièrent les premières décisions.

Nestorius ne voulut point paraître au concile, bien qu'il fût à Ephèse. Sa doctrine y fut condamnée, et Marie solennellement proclamée *Mère de Dieu.*

Après les trois citations canoniques, une sentence de déposition fut portée contre l'hérésiarque, et l'empereur Théodose le Jeune chargé de la faire exécuter. Nestorius fut exilé et il mourut sans avoir rétracté sa doctrine impie. Dans sa dernière maladie, les vers rongèrent cette langue qui avait blasphémé contre la Sainte Vierge.

Avant la clôture du concile, les légats donnèrent lecture des lettres qu'ils avaient reçues du pape, et les Pères, en se séparant, firent retentir leurs acclamations au Pontife vengeur de Marie : « Actions de graces à Célestin, nouveau Paul !

» A Célestin, gardien de la foi !

» A Célestin, tout le concile reconnaissant !

» Un seul Célestin, un seul Cyrille, une seule foi !

» C'est la foi du concile ! c'est la foi de tout l'univers ! »

SOUVENIRS DU CONCILE

La nouvelle de la définition fut accueillie dans l'univers entier avec transport. A Ephèse même, la ville fut illuminée par l'initiative spontanée des habitants.

A Constantinople, le peuple se porta aux basiliques et anathématisa les erreurs du patriarche.

A Rome, la joie ne fut pas moins grande. Pour en perpétuer le souvenir, saint Célestin ajouta à la Salutation angélique l'invocation que les fidèles redisent depuis et qui retentira jusqu'à la fin des siècles, sur les lèvres des chrétiens : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous.

En même temps qu'il faisait passer dans la langue liturgique le décret immortel d'Ephèse, il voulut en graver la mémoire au cimetière de Priscille, où de nombreuses figures de Marie proclamaient ce dogme dès les temps apostoliques.

Un second monument du concile, commencé par le même Saint à la basilique Libérienne, ne fut achevé que sous son successeur Sixte III. Dans la même pensée, il changea l'ancien vocable de l'église en celui de : « Sainte-Marie Mère de Dieu. »

Aujourd'hui encore les mosaïques de saint Célestin, toujours subsistantes, redisent aux fidèles, après quatorze siècles, les gloires de la Maternité divine de Marie. Sur l'arc triomphal qui sépare la nef du *presbyterium*, des artistes ont retracé l'histoire de l'Annonciation de la Sainte Vierge et de la Naissance de Notre-Seigneur, de manière à ne laisser aucun doute sur la foi de l'Eglise.

On voit évidemment que l'intention du mosaïste a été de faire briller la divinité du Sauveur à travers le voile transparent de la nature humaine. L'ange, annonçant à Marie que ce qui naîtra d'elle sera appelé le Fils du Très-Haut, avait le premier donné à Marie le titre de Mère de Dieu.

Plus bas, l'Enfant Jésus, adoré par les mages, n'est pas couché dans la crèche, mais assis sur un trône avec marche-pied, pour signifier son origine divine.

Enfin, dans la dernière scène, Marie, suivie de deux anges et accompagnée de saint Joseph, porte elle-même dans ses bras l'Enfant-Dieu que les anges adorent.

On ne pouvait représenter plus clairement le dogme de la Maternité divine.

Ajoutons que ces peintures eurent l'honneur d'être citées au second concile de Nicée, en 786, comme une preuve de l'antiquité du culte des images.

TRAVAUX LITURGIQUES

Les travaux entrepris par saint Célestin, pour défendre la foi catholique contre les hérésies, ne lui firent pas négliger d'en montrer la splendeur et l'unité dans les prières de l'Eglise. « Outre les décrets inviolables du Siège apostolique qui nous ont enseigné la vraie doctrine, écrivait-il aux évêques des Gaules, nous devons considérer encore les mystères renfermés dans ces formules de prières sacerdotales, qui, établies par les apôtres, sont répétées dans le monde entier, d'une manière uniforme par toute l'Eglise catho-

lique, en sorte que la règle de croire découle de la règle de prier. »

Le *Liber pontificalis* nous a conservé les additions apportés par ce pape aux prières de la messe : « Il établit, dit cette chronique, l'usage de chanter, au commencement du sacrifice, une antienne tirée des psaumes de David. Auparavant la messe commençait par une lecture tirée des Epîtres de saint Paul. Il établit pareillement qu'on chanterait à la messe, après l'office, le *Graduel*, c'est-à-dire le Répons qui se dit sur les degrés.

Ce psaume avec antienne, que l'on chante avant la messe, est ce que nous nommons *Introït*, c'est-à-dire prière ou chant de l'entrée. Le Graduel a conservé le nom sous lequel la chronique le désigne, et il est chanté encore après l'Epître.

Les offices liturgiques s'enrichissaient ainsi à mesure que l'Eglise établissait son règne au milieu de la société. Le souvenir conservé des plus légères additions, ordonnées par les papes aux prières de la messe, montre quelle vénération religieuse environna de tout temps l'auguste sacrifice.

TRAVAUX CANONIQUES

Ce ne furent pas là d'ailleurs les seuls travaux de saint Célestin. La législation de l'Eglise lui doit plusieurs canons, insérés au corps du droit qui la régit encore.

Il ordonna que l'absolution ne devait jamais être refusée, à l'article de la mort, au pécheur public repentant. Il régla également les droits du métropolitain sur ses suffragants, et réserva au siège apostolique le jugement des difficultés qui pourraient naître du conflit des pouvoirs.

Il statua enfin que nul fidèle engagé dans de secondes noces, ou qui aurait épousé une veuve, ne pourrait, après la mort de sa femme, être élevé aux Saints Ordres sans une dispense. C'est l'irrégularité appelée bigamie et qui est aujourd'hui encore en vigueur dans l'Eglise.

MORT DU SAINT, SON TOMBEAU AUX CATACOMBES DE SAINTE PRISCILLE

Cependant, tant de travaux avaient ébranlé la santé du Pontife. Après dix ans de luttes vaillamment soutenues, de nouveaux combats devenaient nécessaires. Eutychès réfutait Nestorius en tombant dans l'erreur contraire, confondant en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine.

Attila avec ses hordes sauvages s'avançait vers Rome. Mais Marie, jugeant que son Pontife avait assez lutté pour l'Eglise, lui obtint la couronne avant les combats qui allaient s'engager encore. Il mourut le 6 avril de l'année 432.

Il avait fait, dit le bréviaire romain, trois ordinations, dans lesquelles il avait consacré trente-deux prêtres, douze diacres, et quarante-six évêques pour différents sièges.

Par un dernier acte d'amour envers la Sainte Vierge, il voulut être déposé au cimetière de Priscille sur la voie Salaria, aux pieds d'une des madones des premiers siècles. Depuis saint Melchiade, le dernier pape enseveli dans la crypte pontificale de saint Callixte, les évêques de Rome choisissaient eux-mêmes le lieu de leur sépulture.

Après le concile d'Ephèse, saint Célestin avait orné de peintures les *cubicula* (chambres ou chapelles souterraines) de ce cimetière, particulièrement cher à son cœur à cause des images de Marie qu'on y vénérait depuis saint Pierre.

Ce fut dans une de ces chapelles qu'il vint reposer ; sur son tombeau, des mains pieuses gravèrent cette inscription touchante :

« Tombeau du corps de Célestin ; ses os et ses cendres y reposent, attendant la résurrection du Seigneur. La terre recouvre son corps terrestre : son âme délivrée de la mort vit et jouit de la v[illegible] du Christ. »

Il y demeura jusqu'au neuvième siècle. En 817, les saintes reliques furent transportées dans l'église de Sainte Praxède sur l'Esquilin et placées sous le maître-autel. C'est là que les fidèles viennent encore l'invoquer pour lui demander l'amour et la dévotion à la Sainte Vierge.

Plus tard, une partie du corps fut donnée à la ville de Mantoue. Une fête solennelle en rappelle tous les ans le souvenir aux habitants de la cité, qui accourent nombreux vénérer leur céleste protecteur.

SAINTE CÉLESTINE

Le même jour, le martyrologe de l'Eglise d'Utrecht fait mémoire de la vierge sainte Célestine et de huit cents de ses compagnes. L'histoire n'a pas conservé le souvenir de leurs vertus, mais Dieu, qui voit le fond des cœurs, a déposé sur leur tête la couronne immortelle des vierge dans le ciel.

LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE PALANZA

INSTITUTRICE DES RELIGIEUSES DE L'ORDRE DE SAINT AMBROISE (AD NEMUS)

Fête le 6 avril.

La bienheureuse Catherine préserve d'un violent orage les amies qui l'ont accompagnée dans sa retraite.

PREMIÈRES ANNÉES — DEUX FOIS ORPHELINE

La bienheureuse Catherine Morigia naquit vers l'an 1437, dans le petit bourg de Palanza, au diocèse de Novare, sur les bords du lac Majeur. La peste ravageait alors le pays : elle menaçait le berceau de la petite Catherine. Aliprand Morigia, son père, crut devoir déserter la ville infestée et se retira à Ugovia, avec sa chère et nombreuse famille. Mais le terrible fléau le poursuivit jusque dans sa retraite, et il y succomba avec sa femme et onze de ses enfants, ne laissant ici-bas que la douzième, Catherine, encore en bas âge.

Celle-ci fut confiée aux soins d'une dame de qualité pieuse et sainte, nommée Catherine de Silenzo, qui lui tint lieu de mère.

Ramenée à Milan, elle reçut une éducation à la fois digne de sa noble origine, et profondément chrétienne. Sous cette tutelle de choix, l'enfant commença à donner des indices de sa sainteté future : elle était douée de toutes les qualités en rapport avec un âge si tendre; humble, douce, obéissante, elle se faisait particulièrement remar-

quer par une dévotion extraordinaire envers la Sainte Vierge; elle prit l'habitude de réciter avec ferveur chaque samedi mille *Ave Maria* en son honneur.

Sa mère adoptive lui donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et, à cette école, Catherine apprit de bonne heure à se livrer à l'oraison, à faire souffrir son corps frêle et débile par de nombreuses mortifications.

Au bout de sept années, elle devint une seconde fois orpheline : Catherine de Silenzo passait à une vie meilleure. L'enfant, qui la chérissait beaucoup, fut extrêmement affligée de cette perte. Mais, sans se laisser abattre par l'épreuve, elle conçut un plus vif désir d'imiter les beaux exemples de celle qui la quittait, et elle persévéra dans ses saints exercices de piété et de dévotion.

VOCATION ENTRAVÉE

Vers l'âge de quatorze ans, elle voulut se donner à Dieu dans la vie religieuse. Pour mériter d'être unie au chaste Epoux des vierges, elle augmenta ses macérations, ses veilles, ses jeûnes, ses oraisons; elle voua un culte spécial aux vierges les plus connues et les plus honorées dans l'Eglise, Catherine, Agnès, Lucie et d'autres encore, jeûnant au jour de leur fête et multipliant à leur occasion ses sanctifiants exercices.

Enfin, elle réalisa son dessein et entra au couvent. Elle n'eut pas le temps d'y prendre l'habit, car, au bout de trois jours, son tuteur, Jacques d'Ossone, qui ne lui avait pas accordé son consentement, vint l'en arracher et l'obligea à retourner dans le monde.

Dieu avait ses vues sur elle en lui envoyant cette épreuve. Il l'empêchait d'être simple religieuse, parce qu'il lui réservait le rôle glorieux de fondatrice.

FRUITS D'UN SERMON

La Bienheureuse ne se découragea point. Elle redoubla de ferveur pour apprendre de Notre-Seigneur la voie à suivre. Où devait-elle aller pour mieux le servir? Elle était prête à tout pour le satisfaire.

En attendant qu'il daignât lui faire connaître ses volontés, elle visitait fréquemment les sanctuaires de Milan, s'arrêtait avec prédilection au tombeau de saint Ambroise sous le patronage duquel elle aspirait à se placer, faisait de pieuses lectures, et était assidue à aller entendre la parole de Dieu.

Le bienheureux Albert de Sarzane, de l'Ordre des Frères Mineurs, disciple de saint Bernardin de Sienne, vint à passer à Milan au cours de ses voyages apostoliques. C'était un prédicateur émérite : les plus vastes cathédrales étaient souvent insuffisantes à contenir son auditoire; en plusieurs circonstances, une multitude de plus de cinquante mille personnes se pressait à ses pieds; et, comme sa parole était souvent accompagnée de miracles, elle opérait des fruits merveilleux.

Catherine, qui assista à ses sermons, n'avait pas besoin de conversion. Elle puisa néanmoins dans cette ardente prédication les résolutions d'une vie plus parfaite. Elle fut si touchée d'une instruction sur les souffrances de Notre-Seigneur que, de retour à la maison, elle se prosterna devant un crucifix, l'arrosa de ses larmes et fit, au pied de cette image, vœu de chasteté perpétuelle. Ce sacrifice fut le point de départ de faveurs surnaturelles. L'Epoux divin lui apparut plusieurs fois.

« Catherine, ma fille bien-aimée, lui dit-il un jour, j'ai exaucé tes pieux désirs. Je t'ai choisi un endroit où tu pourras consumer ta vie à mon service. C'est la solitude du mont Varèse. »

Ces paroles remplissent de joie la Bienheureuse. Sans retard elle quitte Milan, court à Palanza où elle passe quelques jours, et gagne la montagne indiquée.

LA PETITE COMMUNAUTÉ DU MONT VARÈSE

Il y avait là une église dédiée à la Sainte Vierge et desservie par des chanoines. A proximité du sanctuaire, un petit ermitage servait d'abri à plusieurs saintes femmes, qui y menaient la vie solitaire. Catherine se joignit à elles. Elle fit pendant quelques jours l'essai de leur genre de vie. Il répondait si bien à ses aspirations que lorsqu'elle descendit à Palanza pour dire un dernier adieu à ceux qu'elle avait connus, aucune raison, aucune instance ne fut capable de l'arrêter, et elle revint bientôt près de ses compagnes, résolue à ne plus les quitter.

La communauté florissait dans une union et une ferveur qui réjouissaient les regards des anges, lorsque l'épreuve vint s'abattre sur elle. La peste frappa l'une après l'autre les solitaires du mont Varèse. Catherine fut atteinte la dernière. Elle eut donc l'occasion de multiplier les actes de dévouement; chacune de ses sœurs mourantes la trouva à son chevet d'agonie, fidèle jusqu'au bout à prodiguer les soins et les consolations de la plus tendre charité. Restée seule, aux prises elle-même avec la terrible maladie, elle redescendit une fois encore à Palanza. Sa santé la préoccupait peu, mais elle craignait avec raison de communiquer le mal à son entourage. Aussi eut-elle recours à Dieu dans sa détresse, et lui promit-elle, s'il daignait la guérir, de retourner à sa montagne, de s'enfoncer plus avant dans sa solitude et de lui consacrer le reste de ses jours.

Elle fut sur-le-champ miraculeusement exaucée et se mit en mesure d'accomplir son vœu.

PREMIÈRE JOURNÉE DE SOLITUDE
CATHERINE ARRÊTE LA PLUIE

Le 24 avril 1452, Catherine monta sur la cime extrême du mont Varèse, dans un lieu très sauvage, apparemment plus propre à servir de retraite aux fauves que de demeure aux hommes. La montagne nue et aride ne présentait que quelques cabanes.

La Bienheureuse savait d'avance tout ce qu'avait de rude et de pénible un pareil séjour; elle s'attendait bien aux privations, aux périls, aux assauts du démon.

Elle inaugura donc ce genre de vie extraordinaire par une prière fervente :

« O Dieu éternel, s'écria-t-elle, Dieu tout-puissant, créateur et rédempteur, voici votre humble servante, venue dans ce lieu sauvage, afin de faire plus parfaitement votre volonté. Je vous recommande mon âme et mon corps; protégez-moi, défendez-moi, gouvernez-moi, car sans vous, je ne puis rien faire. Mais, ô mon unique espoir, je puis tout avec votre secours. Que votre volonté s'accomplisse en moi. »

Quelques personnes amies avaient accompagné la Bienheureuse jusque dans sa retraite. Elles se préparaient à retourner à Palanza, quand le ciel se couvrit subitement d'épais nuages, le tonnerre se fit entendre, les éclairs déchiraient la nue : tout enfin annonçait un orage imminent.

Catherine conseille à ses compagnes de s'agenouiller, de réciter avec elle la Salutation angélique. Puis elle les fait se relever, les embrasse, leur adresse les paroles de l'adieu et leur dit de se mettre en route sans rien craindre, l'orage ne devant éclater qu'après leur arrivée à Palanza.

Sur ces rassurantes promesses, les amies de la Bienheureuse partent en dépit de l'obscurité et du tonnerre qui gronde, et sont arrivées au bourg avant qu'une goutte d'eau les ait atteintes. A peine sont-elles entrées que la pluie tombe à torrents.

La nouvelle solitaire, réfugiée dans l'une des cabanes, passa le premier jour à nettoyer et à arranger sa pauvre demeure. La prière et le travail lui firent oublier de prendre de la nourriture. Le soir de son arrivée, elle était encore à jeun. La nature cependant réclamait quelque droit. Catherine se remit en oraison et, au bout de peu d'instants, découvrit un morceau de pain qu'elle regarda comme un présent de la Providence. Joyeuse, elle rendit grâces, et après avoir prié encore une partie de la nuit, elle s'accorda quelques heures de sommeil sur la terre nue.

Ainsi fut inaugurée une vie d'austérités qui durera encore vingt-six ans.

PÉNITENCE EFFRAYANTE

Loin de s'affaiblir, ces saintes ardeurs de la vierge de Palanza pour la pénitence ne firent que s'aviver. Elle passa les six premières années de sa solitude dans les mortifications les plus rigoureuses, ne prenant que la nourriture strictement nécessaire pour ne pas mourir de faim. Encore, pour combattre ce qu'elle croyait un reste de sensualité, mêlait-elle de poussière et de cendre le peu d'aliments qu'elle se permettait.

Trois fois le jour, elle se donnait la discipline avec une chaîne de fer, conservée parmi ses reliques; et voici le but de cette triple macération sanglante; la première devait servir à l'expiation de ses propres péchés, la seconde au soulagement des âmes du Purgatoire, la troisième était offerte en esprit de réparation pour les crimes qui se commettent dans le monde.

Pendant dix-sept ans, elle porta un cilice fortement serré à la taille par une corde de crin.

Elle dormait peu, souvent sur la terre nue, quelquefois sur la paille, et, lorsqu'elle s'accordait ce luxe, elle ne pouvait manquer de s'écrier : « Le Fils de l'homme n'a pas eu où reposer sa tête, et moi, misérable pécheresse, je couche sur la paille, afin d'être plus à l'aise ! » Ou encore : « Que de nuits sans sommeil le Christ a passées par amour pour moi! que de fois il a offert pour mon âme ses sueurs, le froid, la faim, la soif, toutes ses souffrances! Et moi, je n'aurai pas le courage de supporter pour lui quelque douleur? »

Ses jeûnes étaient proportionnés à ses autres mortifications : presque toute l'année était un temps de Carême pour elle, puisqu'elle jeûnait dix mois sur douze : une maladie grave l'obligea à tempérer un peu ses abstinences, mais elle voulut toujours user d'aliments grossiers et seulement dans la mesure du strict nécessaire.

Si quelqu'un de ses parents, venu pour la visiter jusque dans sa retraite, ému de pitié devant la pâleur et la maigreur de cette austère pénitente, l'engageait à prendre quelques ménagements, elle répondait simplement qu'on n'eût pas à s'inquiéter de sa faible santé, car elle plaçait toute sa confiance dans le Dieu qui lui avait inspiré ce genre de vie.

La méditation continuelle des souffrances du Christ alimentait en elle cette générosité constante et cette soif de pénitence. Chaque jour, elle parcourait le récit de la Passion selon l'évangéliste saint Jean, et cette lecture lui arrachait des larmes.

Jésus était l'unique objet de ses affections : elle passait les longues heures de la nuit à converser suavement avec lui, et, lorsqu'elle eut fondé son monastère, ses compagnes la virent agenouillée jusqu'à dix heures de suite dans un coin de son ermitage, en oraison, parfois même ravie en extase. Si la fièvre s'emparait d'elle à la suite de telles fatigues, elle consentait à prendre un peu de repos, tant qu'une de ses sœurs était présente; mais, sitôt qu'on ne l'observait plus, elle se remettait en prière.

QUELQUES COMPAGNES VIENNENT SE JOINDRE A ELLE

La sainteté de la Bienheureuse ne demeura pas cachée. On parla bientôt dans tout le duché de Milan de la solitaire du mont Varèse. On vint lui demander des conseils et solliciter ses prières : tous la quittaient, fortifiés par ses salutaires avis et résolus à mener une vie plus parfaite.

Cependant la vierge demeurait seule. Souvent, elle demandait à Dieu d'inspirer à d'autres âmes le goût de la vie érémitique et de lui envoyer des compagnes.

Elle fut exaucée; deux ans et demi après son arrivée sur la sainte montagne, une jeune personne se présenta, disant à Catherine qu'elle voulait servir Dieu, mais ne savait au juste comment s'y prendre, et qu'elle accepterait ses paroles comme l'expression de la volonté divine. Cette jeune fille si humble devint plus tard la bienheureuse Julienne : Catherine l'accueillit avec joie, et se l'adjoignit pour première associée dans l'œuvre de sanctification qu'elle avait entreprise.

Elles demeurèrent pendant plusieurs années seules, jusqu'à ce qu'une troisième compagne, la bienheureuse Bivia demandât à faire partie de la communauté, suivie bientôt de deux autres saintes filles, Françoise Bivia, et Paule de Armastis.

La bienheurense Bivia, longtemps empêchée par les siens de suivre l'attrait intérieur qui la poussait à embrasser la vie religieuse, trouva un jour moyen de quitter secrètement le foyer paternel, et, poussée par l'Esprit-Saint, fit l'ascension du mont Varèse, arriva près de l'ermitage, trouva une fenêtre ouverte et s'y précipita, pénétrant ainsi dans la clôture où vivaient les deux Bienheureuses. Catherine et Julienne sont d'abord un peu surprises; cette irruption soudaine les étonne; mais, lorsqu'elles apprennent le motif surnaturel qui a inspiré cette courageuse démarche, elles n'hésitent pas à accueillir avec joie celle que la Providence leur envoie pour sœur.

Les vertus de Catherine la firent établir supérieure par ces saintes filles : elle s'appliqua à les porter à la perfection par ses exemples et par ses discours. Sans avoir beaucoup étudié, cette humble ascète possédait une grande science surnaturelle puisée dans l'oraison, et lorsqu'elle parlait des choses de Dieu, les plus savants même étaient avides de l'entendre.

PATIENCE DE LA BIENHEUREUSE

Catherine de Palanza était d'une douceur inaltérable, jamais ses lèvres ne laissèrent échapper

une parole d'aigreur; rien ne venait troubler la sérénité de ses traits où se reflétait si bien sa mansuétude intérieure.

Un jour, elle reçut un soufflet; tranquillement, elle présenta l'autre joue à l'insulteur, sans témoigner la moindre indignation.

Que dire de sa patience dans la maladie et les infirmités? A la suite de ses sanglantes flagellations, il lui arriva d'avoir en sa chair plus de vingt plaies à la fois, et de ne trahir par aucun signe extérieur la douleur qui résultait nécessairement de tant de blessures.

L'ERMITAGE DEVIENT UN VRAI MONASTÈRE

La petite communauté du mont Varèse vivait heureuse et fervente sous la sage direction de sa Supérieure. Toutes étaient décidées à se fixer irrévocablement dans cette solitude.

Mais ces saintes filles, tout en pratiquant parfaitement les exercices de la vie religieuse, n'étaient soumises à aucune des Règles approuvées par l'Eglise, L'ennemi de tout bien, jaloux de leur vie exemplaire, se servit de ce motif pour les tracasser. Des murmures s'élevèrent contre elles : on alla jusqu'à prétendre qu'elles étaient excommuniées, parce qu'elles ne se rattachaient à aucun Ordre religieux.

Catherine souffrit d'abord ces calomnies avec sa patience ordinaire.

Ensuite, pour le bien de sa communauté, après avoir consulté, après avoir adressé à Dieu de longues et ferventes prières et tant jeûné qu'elle n'avait presque plus la force de parler, elle se résolut à présenter au pape Sixte IV une supplique signée par elle et ses compagnes. Elle y demandait la permission de faire des vœux solennels sous la règle de saint Augustin et de porter l'habit de l'Ordre communément appelé de Saint-Ambroise *ad nemus* (au bois). Le Pape y consentit et chargea l'archiprêtre de Milan, Gui de Châtillon, de convertir en monastère véritable l'ermitage du mont Varèse.

Gui de Châtillon, à cause de certaines difficultés, différa longtemps l'exécution de ces ordres du Pape.

Il ne vint au mont Varèse que dix-huit mois après la réception du Bref en 1476, mais, à son arrivée, tout s'arrangea pour le mieux, à la grande joie de la communauté. Les cinq religieuses prirent l'habit et firent profession solennelle, promettant à Dieu, à la Très Sainte Vierge, au bienheureux Ambroise leur nouveau patron, de vivre sous la règle de saint Augustin et les constitutions de saint Ambroise, et de garder jusqu'à la mort les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

L'archiprêtre de Milan leur ordonna ensuite d'élire, selon les règles canoniques, une Supérieure, qui ne pourrait exercer son office que pendant trois ans. D'un commun accord, elles choisirent Catherine Morigia, leur bienheureuse mère et fondatrice. Celle-ci demanda une nuit de prière, pour s'assurer dans les entretiens intimes de l'oraison que telle était bien la volonté de Dieu. Les Sœurs lui refusèrent ce délai, et, comme on la suppliait de ne pas résister aux dispositions divines, elle se mit sans retard aux genoux de Gui de Châtillon et en reçut l'anneau avec le pouvoir de gouverner juridiquement le monastère.

Catherine ne put achever son triennat, car elle mourut en avril 1478; pendant les vingt derniers mois de son supériorat, elle ne cessa de donner à ses filles les plus beaux exemples de perfection. Elle manifesta surtout une patience héroïque au milieu des infirmités qui l'accablaient.

DERNIERS JOURS — LE CORPS DE LA BIENHEUREUSE EST PRÉSERVÉ DE LA CORRUPTION

Trois semaines avant sa mort, Catherine appela la très heureuse Benoîte Bivia, lui annonça son prochain départ pour le ciel et lui dit: « Ma fille bien-aimée, je vous bénis au nom du Seigneur comme saint François bénit autrefois Fr. Bernard, l'aîné de ses fils spirituels. Je vous choisis pour me succéder à la tête du monastère. Ayez confiance en celui qui peut tout. »

Le choix de la Bienheureuse mourante ne pouvait mieux se fixer que sur Benoîte. On le vit bien dans la suite, et quand, son triennat expiré, la nouvelle abbesse songea à résigner ses fonctions, les religieuses ne purent se résoudre à lui substituer une autre Supérieure. Elles demandèrent en sa faveur au pape Léon X une dérogation à la règle qui limitait à trois ans chaque supériorat, et, sur l'avis favorable du Saint-Siège, la bienheureuse Benoîte fut maintenue en sa charge durant quarante et un ans.

Sentant la fin approcher, Catherine de Palanza réunit sa chère communauté, lui déclara qu'elle allait la quitter, lui donna les plus salutaires avis, reçut avec une piété touchante les derniers sacrements. Comme on récitait les prières des agonisants, la Sainte fit, au nom de saint Ambroise une profonde inclination de tête, et exhala un soupir que l'on crut être le dernier. Mais bientôt, se relevant encore, elle fixa amoureusement les yeux sur le crucifix et dit: « Je le vois, mon bien-aimé Crucifié! » Puis elle répéta pour la neuvième fois cette parole « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains », et expira doucement.

Le cimetière du monastère n'étant pas encore béni, la dépouille mortelle de la vierge demeura pendant quinze jours, sans présenter la moindre trace de corruption, exposée dans l'église collégiale du mont Varèse, où elle fut ensuite enterrée.

Plus tard, en l'an 1502, le pape Alexandre VI permit l'exhumation et le transfert des reliques dans l'église des religieuses. C'est là qu'on vénère aujourd'hui ce saint corps, toujours intact et sans aucune corruption.

MIRACLES OPÉRÉS A SON TOMBEAU APPROBATION DE SON CULTE

De nombreux miracles vinrent après sa mort confirmer la sainteté de Catherine de Palanza.

Un homme, aveugle depuis plus de cinq ans, demanda à essuyer ses yeux avec quelques morceaux de linge ayant servi à la Bienheureuse, et recouvra subitement la vue. D'autres malades furent guéris au simple contact de cette chair virginale; il leur suffisait d'appliquer sur le membre infirme la main inerte de la Sainte.

Les prodiges éclatants et multipliés, opérés par son intercession, déterminèrent Clément XIV à approuver, en 1769, le culte de la bienheureuse Catherine.

SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, au 6 avril. — *Grande vie des Saints*, par COLLIN DE PLANCY, t. VII. — *Dictionnaire hagiographique*, collection de MIGNE.

LA BIENHEUREUSE URSULINE DE PARME

Fête le 7 avril.

Boniface IX remet à la bienheureuse Ursuline, messagère de Dieu, une lettre pour l'antipape d'Avignon, Clément VII.

L'Eglise subit de rudes attaques de l'enfer au XIVe siècle; Satan chercha à la détruire par le schisme et le scandale; mais à la fin, l'Epouse du Christ triompha de cette épreuve comme des autres. Au milieu de ces troubles, la couronne de la sainteté ne cessa pas d'orner son front: on connaît saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne, sainte Colette qui vécurent alors. La bienheureuse Ursuline fut donnée à l'Eglise à la même époque.

LES BÉNÉDICTIONS DE DIEU SUR UN BERCEAU

Au temps où Barnabé Visconti étendait son autorité sur Milan et sur Parme, on remarquait, parmi les principaux habitants de cette dernière ville, un pieux chrétien, nommé Pierre de Vénéri. Il avait perdu une épouse regrettée et songeait à passer le reste de sa vie dans le veuvage. Cependant, un jour qu'il était en prière, il se sentit inspiré de Dieu d'épouser en secondes noces une

demoiselle également noble et vertueuse, nommée Bertholine.

Il la connaissait peu encore; mais les informations qu'il prit l'ayant entièrement satisfait, il proposa sa demande qui fut agréée et le mariage fut célébré aux pieds des autels.

De cette union, naquit, le 14 mai 1375, une fille qui fut appelée *Orsolina* (Ursuline). Son père fondait sur cette enfant de saintes espérances, car, peu de mois auparavant, dans un songe miraculeux, son ange gardien lui avait annoncé la naissance de cette fille et lui en avait prédit des choses merveilleuses.

On vit bientôt que Dieu avait prévenu la nouvelle chrétienne de grâces extraordinaires. Bertholine, malgré sa santé délicate, avait voulu conserver sa fille auprès d'elle, mais elle était souvent obligée d'appeler quelque autre nourrice. L'enfant ne faisait aucune difficulté à ces changements: cependant une nourrice de mœurs coupables s'étant présentée, l'enfant refusa toujours d'accepter d'elle la moindre goutte de lait. Ce trait révélait l'exquise pureté que Dieu voulait de sa future servante.

A quatre mois, Ursuline prononça distinctement ces paroles devant sa mère étonnée : *Dieu, notre Père.*

Elle avait une petite sœur, âgée de quatre ans, née du premier mariage de son père : cette enfant disait parfois à sa belle-mère qu'elle voyait deux hommes vénérables auprès du berceau d'Ursuline. « C'est quand tu dors, repartit la mère. — Oh! non, répondit l'enfant, je suis éveillée, et quand je les vois passer, je leve la tête pour les regarder, car ils sont beaux et brillants. » Plus tard, Bertholine interrogea sa fille sur ce fait. Ursuline avoua que l'un des deux personnages était l'apôtre saint Pierre, que Dieu lui avait donné pour protecteur spécial. — L'autre était sans doute saint Paul, remarque le chartreux Simon de Zanacci, historien de notre Sainte.

Cependant, le développement physique de la jeune fille ne répondait point à la précocité surnaturelle de son intelligence : à l'âge de cinq ans, Ursuline ne pouvait pas encore marcher. Sa mère en était très affligée. Tous les remèdes humains avaient été sans résultat.

Un jour, Bertholine prit son enfant dans ses bras et se rendit à l'église des Pères Dominicains. Agenouillée devant l'autel de saint Pierre martyr, elle y dépose un instant son précieux fardeau, suppliant avec ferveur le grand serviteur de Dieu de guérir sa fille. Ensuite, pleine de confiance, elle reprend l'enfant et la met à terre: Ursuline se tint ferme sur ses pieds et commença à marcher : elle était guérie.

SILENCE ET PRIÈRE — LA CONFIDENTE DU CIEL

A mesure que les lumières naturelles de la raison allaient se développant dans cette enfant prédestinée, les illuminations surnaturelles de la grâce se répandaient dans son âme avec un éclat grandissant. Dès l'âge de six ou sept ans, elle vaquait déjà à l'oraison mentale et Dieu l'élevait souvent à la contemplation infuse. Notre-Seigneur lui apparaissait et lui communiquait d'étonnantes lumières sur les mystères de notre foi et les réalités de la vie future.

Aussi fuyait-elle la dissipation et la compagnie des gens du monde, pour se retirer dans la prière et la solitude. Ses voisines s'en plaignirent un jour à sa mère : « Vous avez une fille bien fière et bien retirée, dirent-elles, pourquoi ne vient-elle pas avec nous comme tout le monde? »

Bertholine transmit cette critique à sa fille. « Hé quoi? ma mère, répondit celle-ci, convient-il que je laisse la compagnie de mon Sauveur Jésus-Christ et des Saints pour aller avec ces personnes-là? Dieu me veut ainsi, je dois faire sa volonté. »

Les premières années, elle gardait pour elle les secrets de ses communications divines. Mais à l'âge de neuf ans, désireuse d'être utile aux âmes et à la gloire de Dieu, elle pria un prêtre, vénérable par l'âge et le savoir, nommé Thomas Fosio, de vouloir bien écrire ce qu'elle lui dicterait.

Celui-ci s'y refusa d'abord, craignant de perdre son temps aux puériles rêveries d'une imagination de jeune fille. Trois fois il congédia Ursuline sans vouloir l'entendre.

A la fin cependant, frappé par l'extraordinaire modestie, le sérieux et la piété de cette enfant, il voulut céder pour une fois à ses désirs.

Quel ne fut pas son étonnement d'entendre une petite fille sans instruction, discourir des questions les plus sublimes de notre sainte religion, avec la justesse de doctrine d'un théologien consommé et l'élévation d'une âme avancée dans la vie mystique.

Il lui ordonna de lui raconter en toute simplicité ce que Dieu lui révélerait dans ses contemplations. Pendant trois ans, il fut fidèle à ses humbles fonctions de secrétaire. Dans la suite, plusieurs personnages distingués se firent un honneur de lui succéder, tels que Maître Nicolas, de l'Ordre des Ermites; Jacques de Sibinago, procureur de la cour romaine; Maître Amico, médecin de Rome; le docteur Domnino de Garomberti et d'autres encore.

Ces révélations, concernant non seulement les événements de son temps, mais aussi les mystères de notre foi, l'état des âmes au sortir de ce monde, et la vie chrétienne, sont encore conservées de nos jours, dit l'historien Antonio Testi (*Vite delle Sante italiane*, tome III.)

Malgré ces faveurs célestes et l'estime dont elle était entourée, Ursuline restait admirable d'humilité, de simplicité et d'obéissance; marque assurée de vraie sainteté.

LES MALHEURS DE L'ÉGLISE
L'HUMBLE MESSAGÈRE DE DIEU

Or, à cette époque, un schisme lamentable désolait l'Eglise. L'an 1378, peu après l'élection du Pape Urbain VI, quelques cardinaux prétendirent n'avoir pas été libres dans leur vote et élurent un autre pape, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII et vint se fixer à Avignon. Le monde chrétien se divisa entre les deux obédiences et cette scission fut la cause de grands maux.

Les âmes saintes gémissaient d'un si triste état de choses. La grande sainte Catherine de Sienne soutint de ses prières et de son influence la cause du Pape Urbain VI, mais elle mourut avant d'avoir vu la fin du schisme.

Son imitatrice dans les voies mystiques, la bienheureuse Ursuline, partageait son zèle pour la cause de l'unité.

Le jour de Pâques, de l'an 1393, après sa communion, Notre-Seigneur lui parla intérieurement et lui dit : « Prépare-toi à partir pour le lieu que je t'indiquerai.

— Je suis prête, Seigneur, où voulez-vous que j'aille?

— Tu iras à Avignon, où demeure le faux pape Clément dont le schisme désole mon Eglise. »

La jeune fille avertit aussitôt sa mère, en la priant de l'accompagner. « Mon enfant, dit celle-ci, je suis trop âgée et tu es trop jeune pour un pareil voyage. — Ne craignez rien, répondit Ursuline, c'est Dieu qui nous envoie, il saura bien nous conduire. »

Les deux pèlerines se mirent en route. Leur désir était de profiter de leur voyage pour aller vénérer les reliques de sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume, en Provence. Peu de jours après leur départ de Parme, on leur dit qu'il était dangereux de continuer leur route, à cause des brigands qui infestaient les chemins et ne manqueraient pas de tomber sur deux femmes sans défense. Bertholine, effrayée, voulait retourner sur ses pas. « Que ferons-nous? ma fille, disait-elle, si nous sommes surprises par les brigands? — Le Seigneur y pourvoira, ma mère, ayons confiance, » répondit Ursuline.

Pendant qu'elles parlaient ainsi, elles voient passer un pèlerin et lui demandent où il va : « Non loin de Sainte-Madeleine, en Provence, répond le voyageur. — Dieu soit béni, dit Ursuline, vous serez notre guide. » Et elle leva les yeux pour reconnaître le voyageur : son visage lui apparut brillant comme celui d'un ange et grave comme celui d'un apôtre.

Il marchait toujours devant elles, à la distance d'un jet de pierre, et les deux pèlerines le suivaient avec confiance. Lorsque, fatiguées de la chaleur et de la marche, elles s'asseyaient pour prendre un peu de repos à l'ombre d'un arbre, le guide silencieux s'asseyait lui aussi sous un autre arbre, et quand les deux femmes se relevaient, il reprenait aussitôt sa marche. Jamais, le soir, il ne venait demander un gîte dans l'hôtellerie où nos deux voyageuses s'arrêtaient pour passer la nuit. Mais le lendemain, à leur départ, elles l'apercevaient de nouveau sur la route qu'elles devaient suivre.

Elles marchèrent ainsi un grand nombre de jours, traversant des régions infestées par la guerre et les brigands, sans faire jamais aucune mauvaise rencontre.

En arrivant sur les confins de la Provence, l'étranger rompit le silence et leur dit : « Je vais par ici; pour vous, suivez cette route. » Mais la Bienheureuse le supplia de les conduire jusqu'à la Sainte-Baume. Il céda à ses prières et reprit sa marche.

Enfin, nos deux pèlerines parvinrent heureusement au sanctuaire de la sainte amie du Sauveur. « Voilà vos désirs satisfaits, leur dit alors le guide. Pour continuer votre route, vous n'aurez qu'à interroger les paysans qui travaillent là-bas et ils vous l'indiqueront avec sûreté. » A peine avait-il achevé ces mots qu'il disparut soudain à leurs regards.

Bertholine fut saisie d'étonnement. « Qui était-ce? demanda-t-elle à sa fille. — C'était l'apôtre saint Jean que Dieu nous avait envoyé pour nous guider, » répondit Ursuline. Cette révélation remplit Bertholine de joie et de courage.

Après avoir vénéré l'ermitage et les reliques de sainte Madeleine, les deux voyageuses se remirent en marche, à travers la Provence et arrivèrent enfin dans Avignon.

A LA COUR DE L'ANTIPAPE

Restait à obtenir une audience de Clément VII, pour lui transmettre les avis célestes dont elle était chargée. « Seigneur Jésus-Christ, mon très doux Maître, lumière de vérité, s'écria-t-elle, maintenant que vous m'avez conduite jusqu'ici pour accomplir votre volonté, daignez répandre votre grâce sur la dernière et la plus indigne de vos servantes, afin que je parle conformément à vos désirs, car vous savez que je ne suis qu'une pauvre ignorante. » Notre-Seigneur la rassura intérieurement et lui promit son assistance.

Ursuline se présente au palais apostolique et le premier qu'elle aperçoit est le cardinal Pierre du Puy. Elle va droit à ce prélat et avec une modestie pleine d'intrépidité, le supplie de lui obtenir une audience de Clément VII : « Ne craignez rien, dit-elle, je ne l'offenserai point. » Le cardinal lui demande qui elle est, d'où elle vient, ce qu'elle veut? Etonné de ce qu'il apprend, il se décide à en parler à l'antipape. Celui-ci, piqué de curiosité, consent à voir l'étrangère. (Pierre du Puy était un homme droit; plus tard il abandonna le schisme, devint cardinal véritable, grand pénitencier et évêque de Tusculum).

Introduite dans la salle des audiences, en présence du faux pape, Ursuline fléchit le genoux en disant : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit!

Les assistants ne purent s'empêcher d'admirer avec quelle habileté, elle avait tourné à la gloire de Dieu une génuflexion, exigée par l'étiquette, sans avoir l'air de faire acte de soumission envers un pontife qu'elle considérait comme usurpateur.

Clément ordonne aux personnes présentes de s'écarter un peu, et écoute l'étrangère. L'entretien dura environ une heure et demie. L'antipape paraissait très ému; le trouble, l'effroi, l'admiration, l'inquiétude se peignaient sur ses traits. Enfin, il se leva, lui donna rendez-vous pour une nouvelle audience, et, à la grande surprise des assistants, reconduisit lui-même la visiteuse jusqu'à la porte de la salle suivante. On entendit Ursuline qui lui disait d'une voix douloureuse et grave : « Si vous ne faites ce que Jésus-Christ vous ordonne, votre place est marquée auprès de Lucifer dans les flammes éternelles. — Demandez tout ce dont vous avez besoin, repartit le pontife, je veux qu'on vous le fournisse aux frais du palais apostolique. — Je ne saurais accepter quelque chose de vous, reprit vivement Ursuline, quand même je devrais être réduite à manger l'écorce des arbres. » Et elle se retira.

Evidemment, il s'agissait pour l'antipape de donner sa démission, et de rendre la paix à l'Eglise en se soumettant au pape élu le premier. Clément paraissait très ébranlé; les prélats de son entourage, qui trouvaient leur intérêt terrestre dans le schisme, s'en effrayèrent. Ils s'efforcèrent à l'envi de rassurer leur maître. Ils ne pouvaient assez s'étonner, disaient-ils, qu'un pontife aussi éclairé, prêtât ainsi l'oreille aux sottes rêveries d'une femmelette exaltée.

Blessé dans son orgueil, Clément n'eut pas le courage d'affronter leurs critiques et, le jour marqué pour la seconde audience d'Ursuline, il n'osa pas la recevoir. Cependant, un peu après, cédant aux remords de sa conscience, il l'envoie chercher. L'ambassadrice de Dieu se hâte d'accourir; mais on refuse de l'introduire : l'antipape avait de nouveau changé d'avis.

Trois autres fois, Ursuline se présente au palais, sollicitant une nouvelle audience, mais impossible de pénétrer jusqu'au Pontife. Alors, elle s'écrie devant tous les assistants : « J'en prends à témoin le ciel et la terre : Dieu m'avait envoyée vers lui

pour lui manifester sa volonté; puisqu'il refuse de m'entendre, je n'ai plus rien à faire ici. » Et elle reprit immédiatement, avec sa mère, le chemin de l'Italie.

AUX PIEDS DU VRAI PAPE

Peu de temps après son retour à Parme, Notre-Seigneur l'envoya auprès du Pontife légitime, Boniface IX, qui avait succédé à Urbain VI. C'était pour l'inviter à tenter de nouvelles négociations auprès de l'antipape, dans l'espoir de le ramener à l'unité.

Ursuline se jeta aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, lui exposa sa requête, lui raconta son dernier voyage à Avignon et son entretien avec l'antipape.

Le Souverain Pontife, étonné, refusait de croire à un pareil récit, mais il se trouva dans Rome un témoin oculaire pour en garantir l'exactitude, c'était un Chartreux, qui était à Avignon au moment du séjour d'Ursuline.

Boniface IX admira alors les desseins de la Providence, qui aime souvent à se servir d'instruments faibles selon le monde pour confondre l'orgueil des grands et opérer des œuvres étonnantes.

« Quel autre enverrai-je à Avignon, dit-il, si ce n'est vous, ma fille, que Dieu a déjà choisie une fois pour un dessein semblable. » Après en avoir conféré avec les cardinaux de son entourage, il remit à la jeune Sainte une lettre pour l'antipape.

Celle-ci n'hésita pas à affronter les longues fatigues que l'obéissance lui imposait; elle se mit en marche pour la France et, arrivée au terme de son voyage, elle entra dans l'église de Saint-Didier pour recommander à Dieu le succès de son entreprise.

L'influence du cardinal Pierre du Puy lui ouvrit de nouveau les portes du palais des Papes. En présence de Clément et de ses prétendus cardinaux, elle exposa avec une éloquence surhumaine les maux de l'Eglise et la nécessité de la paix, et l'antipape parut de nouveau très ébranlé. Guillaume Novellet, qu'on appelait le cardinal de Saint-Ange, exprima tout haut son désir de se soumettre à Boniface IX.

Ces paroles excitèrent l'indignation de la faction schismatique. L'audience fut levée. Plusieurs prélats cherchèrent à intimider Ursuline et à la confondre. « Puisque tu es si savante lui dit l'un d'eux, explique-moi le mystère de la Sainte-Trinité. — Si vous le voyiez de vos yeux, le comprendriez-vous? répondit la jeune vierge. — Non, dit le prélat. — Alors, reprit Ursuline, comment mes explications vous le feraient-elles comprendre?

— Pourrais-tu me dire, demanda un autre, lesquelles, parmi les personnes que voici, seront damnées ou sauvées? — Et vous, dit Ursuline, quand vous voyez un arbre en fleurs, sauriez-vous découvrir les fruits qui arriveront à maturité et ceux qui tomberont avant le temps? »

Quelques-uns attribuèrent son assurance à l'influence de sa mère: on enferma donc celle-ci dans un couvent, et l'on confia sa fille à une dame d'Avignon.

Ursuline fut soumise à une surveillance sévère; on l'accusa d'être une sorcière en rapport avec les démons : crime que les lois de l'époque punissaient par le supplice du feu. Les juges étaient même décidés à la mettre à la torture pour la contraindre à avouer ses prétendus méfaits, mais Dieu la délivra de ce péril.

Dans sa première audience, désireuse de préparer les voies au succès de son ambassade, elle n'avait pas eu le loisir de remettre à l'antipape la lettre du pontife légitime : elle réussit à la lui faire parvenir. Clément VII en fut très impressionné, mais il n'eut pas le courage d'y obéir. La justice de Dieu le frappa et il mourut subitement.

Ursuline et sa mère, rendues à la liberté, voyaient avec joie une bonne partie de la cour d'Avignon disposée à se soumettre au vrai Pontife, lorsque survint l'ambitieux cardinal Pierre de Lune qui se fit élire à la place de Clément. Elles repartirent aussitôt pour Rome, rendre compte de leur conduite.

Le Pape bénit Ursuline et lui accorda plusieurs privilèges, entre autres celui d'avoir un oratoire dans sa maison et d'y faire célébrer la sainte Messe.

De retour à Parme, elle prédit à Galéas Visconti, duc de Milan, qui régnait sur son pays, de graves châtiments, s'il ne se corrigeait de ses fautes. L'événement justifia sa parole.

LA JÉRUSALEM DE LA TERRE ET LA JÉRUSALEM CÉLESTE

La courageuse vierge ne tarda pas à exécuter un autre grand dessein : munie de la bénédiction du Pape, elle partit pour la Terre Sainte en compagnie de sa mère et de dix autres personnes. Pour accomplir ce pèlerinage, il fallait alors affronter mille dangers. Les détails de ce voyage ne nous ont pas été conservés, mais il est facile de concevoir avec quelle ferveur Ursuline dut prier pour l'Eglise au Calvaire et à Bethléem.

De retour à Venise, elle édifia quelque temps cette ville par ses vertus et revint dans sa patrie, avec sa mère. Les discordes et les guerres civiles qui désolèrent alors l'Italie les obligèrent, avec beaucoup de leurs concitoyens, à quitter Parme pour se réfugier à Bologne.

C'est là qu'Ursuline devait achever son pèlerinage terrestre. Une de ses dernières œuvres fut de ramener à sa ferveur primitive un monastère de religieuses. Jusqu'à la fin, la Bienheureuse fut fidèle à sa vie de prière et d'austérité. Tombée gravement malade, elle découvrit à sa mère que son dernier jour approchait : Dieu lui en avait révélé la date quinze ans auparavant. Elle reçut avec ferveur les sacrements de l'Eglise. Elle demanda pardon de ses fautes à tous les assistants, pria sa mère de la bénir et quitta paisiblement ce monde le 7 avril 1408, à l'âge de trente-trois ans.

Quand la paix eut été rendue à la ville de Parme, Bertholine revint s'y fixer, amenant avec elle les restes mortels de sa chère enfant. Les Bénédictines de San-Quintino leur donnèrent la sépulture dans leur église.

De nombreuses grâces, obtenues par l'intercession de la servante de Dieu, lui valurent la vénération de ses concitoyens, et le culte qu'ils lui rendent a été approuvé par un décret du Pape Pie VI, le 11 février 1786. — Quant au schisme de Pierre de Lune, il fut terminé par l'élection de Martin V, en 1417. Ursuline était au ciel depuis neuf ans.

LE BIENHEUREUX HERMANN-JOSEPH

CHANOINE RÉGULIER DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Fête le 7 avril.

Le petit Hermann offre à l'Enfant Jésus un fruit qu'on lui avait donné.

LE COMPAGNON DE L'ENFANT JÉSUS

Hermann, qui prit plus tard le nom de Joseph, était né à Cologne d'une famille autrefois riche, mais alors tombée dans une extrême pauvreté. Peut-être que Dieu donna à ses parents ce fils de bénédiction pour les récompenser de leur résignation dans le malheur.

C'était dans la seconde moitié du XII[e] siècle.

Hermann était un enfant timide, d'une angélique innocence, d'une simplicité naïve et charmante. Les jours de congé, pendant que ses jeunes condisciples de l'école jouaient bruyamment dans la rue, Hermann entrait dans l'église d'un couvent dédiée à Marie, et allait droit à une statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

Telle était la compagnie qui attirait son cœur.

Avec une simplicité enfantine, il entrait en conversation avec la Mère ou le Fils; et si, par hasard, il avait en main un peu de pain ou quelque fruit, il en offrait gracieusement à l'Enfant Jésus. Il arriva plus d'une fois que la statue de pierre parut s'animer, et la Vierge, étendant la main, reçut avec un sourire l'offrande de son petit serviteur.

Près de la chaire, à une assez grande hauteur, se trouvait une autre image de Marie, avec

l'Enfant Jésus et le petit saint Jean. Un jour, le petit Hermann s'arrêta devant ce groupe, et il regardait comme en extase. La Vierge lui dit : « Hermann, monte avec nous. — Et comment le ferai-je? répliqua l'enfant, je n'ai pas d'échelle. — Essaye tout de même, reprit Marie, je te tendrai la main. »

Hermann essaya, et, soulevé miraculeusement, parvint auprès des statues. Il joua un moment avec Jésus et le petit saint Jean, puis il redescendit.

Mais, dans cet exercice, un clou lui causa une égratignure près du cœur, et il en souffrit quelque temps. « C'était, dit-il lui-même plus tard, un présage des épreuves que Dieu me réservait à son service. »

Une autre fois, par une froide journée d'hiver, le jeune serviteur de Marie arrivait pieds nus auprès de la statue de sa céleste protectrice. La Mère de miséricorde, touchée de la ferveur de cet enfant, que la souffrance ne pouvait décourager, lui dit avec bonté : « Mon enfant, pourquoi vas-tu pieds nus par ce grand froid?

— C'est que je n'ai pas de chaussures, répondit Hermann. (Ses parents étaient trop pauvres pour lui en acheter.)

— Va, lui dit Marie, à tel endroit, cherche sous telle pierre, et tu y trouveras assez d'argent pour acheter des souliers. »

Hermann obéit tout simplement et promptement, comme il avait coutume d'obéir à sa mère.

Il trouva l'argent et revint remercier sa céleste bienfaitrice. « Quand tu manqueras de quelque chose, reprit la Vierge, tu iras voir sous cette même pierre et tu y trouveras l'argent dont tu auras besoin. »

Les camarades du jeune écolier ne tardèrent pas à connaître cette merveilleuse recette. Eux aussi allèrent chercher sous cette pierre, mais ils n'y trouvèrent jamais rien.

A L'ÉCOLE MONASTIQUE

La Sainte Vierge accorda bientôt à son jeune serviteur une grande grâce : celle de la vocation religieuse.

A l'âge de douze ans, Hermann, jugeant que le monde est plein de dangers pour le salut de l'âme, résolut de le quitter. Il alla se présenter aux Chanoines Réguliers de l'Ordre de Prémontré, au monastère de Steinfeld, dans le diocèse même de Cologne, et supplia ces bons Pères de le recevoir dans leur communauté.

Il fut accepté à sa grande joie, et, quelque temps après, il reçut l'habit blanc des Chanoines Réguliers.

Ses Supérieurs l'envoyèrent dans un autre couvent de l'Ordre, situé en Hollande, dans lequel un certain nombre de jeunes aspirants à la vie religieuse, comme lui, suivaient un cours régulier d'études.

Le nouvel élève ne tarda pas à se concilier l'affection de ses maîtres et de ses condisciples, par son caractère ingénu et joyeux, sa prompte obéissance, sa douceur et son amabilité, son amour du silence et de la prière, son assiduité au travail.

Il fit de rapides progrès dans la langue latine. Mais son âme pure, aimante et pieuse, qui aimait à retrouver Dieu partout, éprouvait un insurmontable dégoût quand on l'obligeait à lire ou à étudier les auteurs païens avec les fables des dieux et des déesses de la mythologie. « Je ne puis, nous disait-il plus tard en parlant de quelques-uns de ses maîtres, raconte son historien' je ne puis comprendre comment des hommes, qui paraissaient d'ailleurs d'excellents religieux, pouvaient trouver tant de plaisir dans la lecture des poètes païens, quand il existe tant d'autres écrits, basés sur la vérité et propres à nous conduire à Dieu. »

Il est curieux de retrouver, en plein moyen âge, cette querelle des classiques, qui a mis aux prises bien des professeurs de notre temps. Ajoutons qu'il s'est fondé de nos jours plusieurs écoles monastiques telles que les désirait le bienheureux Hermann.

Une humiliante épreuve vint l'affliger au cours de ses études. Sa tête fut atteinte de la hideuse maladie de la teigne ; ses condisciples le fuyaient et ne lui ménageaient pas les paroles désagréables. Lui-même, naturellement très timide, n'osait plus approcher de personne et il se regardait comme le rebut de la communauté.

Enfin, Dieu eut pitié de lui. Une nuit, il fut miraculeusement guéri. Ses compagnons furent extrêmement surpris, le lendemain, de ne plus apercevoir aucune trace de son mal, et ils lui rendirent à l'envi leurs bonnes paroles et leur amitié.

FR. HERMANN RÉFECTORIER

Après ses études, le Fr. Hermann fut rappelé au couvent de Steinfeld, où il fut chargé du service du réfectoire : préparer les tables et servir la communauté.

Le jeune religieux était heureux d'obéir, mais sa joie fut bientôt mêlée de tristesse : sa nouvelle charge, avec ses accessoires, lui prenait beaucoup de temps et le privait ainsi d'une partie de ces heures précieuses qu'il aimait à consacrer à la prière et à la contemplation. L'épreuve lui paraissait d'autant plus pénible que c'était précisément pour vaquer plus librement à la prière qu'il avait embrassé la vie religieuse.

La Sainte Vierge daigna instruire et consoler son serviteur. Dans une apparition, elle lui dit : « Tu ne peux rien faire de plus agréable à Dieu que de servir tes frères selon l'obéissance. »

Fr. Hermann se trouva grandement encouragé par ces paroles et il chercha le moyen de bien se sanctifier dans ses fonctions.

Il se souvint alors de ces paroles de Jésus-Christ: *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* En effet, ne s'est-il pas humilié jusqu'à laver les pieds de ses apôtres?

Et ces pensées remplissaient l'âme du jeune religieux d'une sainte allégresse ; en sorte, dit son historien, que, dans son empressement à servir la communauté, il paraissait voler plutôt que courir ou marcher.

Il profitait aussi de sa charge pour cacher ses abstinences. Obligé de manger soit avant, soit après la communauté, il se contentait souvent pour son repas d'un peu de pain et d'eau.

FR. HERMANN SACRISTAIN

Hermann fut ensuite nommé sacristain. Grande fut sa joie d'être appliqué au service plus immédiat du Sauveur, de passer ses heures de travail dans l'église et autour des saints autels.

Il apprit, dans ces fonctions, ce que nous devrions tous savoir pratiquer, dit son historien, c'est de passer, sans perdre Dieu de vue, de la prière au travail et du travail à la prière. Les uns, ajoute-t-il, voudraient toujours prier et perdent beaucoup de temps dans les distractions et la tiédeur; d'autres, à peine ont-ils quitté la prière pour les

occupations extérieures qu'ils oublient toutes les bonnes pensées de leur oraison et ne songent plus qu'aux créatures. L'action doit nous délasser de la contemplation et la contemplation de l'action, et chacune doit nous aider à mieux nous acquitter de l'autre.

Pendant qu'il était sacristain, Fr. Hermann fit de grands progrès dans la vie d'oraison. Non content de sa journée, où son travail même était comme une prière, il consacrait à s'entretenir avec Dieu une bonne partie de la nuit. En vain, ses frères l'invitaient à ménager davantage ses forces ; il répondait que les douceurs de l'oraison lui faisaient oublier la fatigue.

Une de ses dévotions quotidiennes était d'honorer par des prières spéciales les cinq principales allégresses de Marie.

Et le sommeil si court qu'il se réservait, il le prenait couché sur une planche, avec une pierre pour oreiller.

A certains jours, il sentait une odeur céleste, plus délicieuse que tous les parfums de la terre, remplir l'église ou le monastère. Dans les premiers temps, il lui arrivait alors de dire à ses voisins : « Ne sentez-vous pas ces merveilleux parfums ? » Aussitôt, la faveur cessait, Dieu lui montrant par là que l'humilité exige le secret sur ces sortes de grâces.

Il nous a raconté, dit son historien, qu'un religieux (ce religieux n'était sans doute autre que lui-même), assistant à l'office des Laudes, vit deux anges venir au chœur encenser les religieux pendant le cantique *Benedictus*.

Aux uns, ils offraient l'encens avec joie, en les saluant d'une aimable inclination ; ils passaient rapidement comme à regret devant d'autres ; enfin, à quelques-uns, ils n'offraient rien, mais passaient outre avec horreur. Les premiers étaient les fervents, les seconds les tièdes et les distraits, les troisièmes n'avaient point l'amour de Dieu dans leur cœur.

LE NOUVEAU JOSEPH

La dévotion à la Très Sainte Vierge fut toujours le caractère dominant de cette belle vie. La Reine du ciel n'avait pas sur la terre de serviteur plus fidèle, plus assidu à ses louanges.

De son côté, Marie ne cessa pas d'avoir pour lui cette douce et maternelle bonté, nous pourrions dire cette sainte familiarité qui avait embaumé les premières années du petit Hermann. Elle daignait lui apparaître souvent, l'éclairait dans ses doutes, répondait à ses difficultés, l'avertissait de ses manquements.

Un jour, après avoir été saigné, Hermann s'était endormi, appuyé sur son bras blessé d'une manière qui pouvait être dangereuse. La Sainte Vierge le réveilla et l'avertit du péril auquel il s'exposait.

Dans une autre circonstance, ses supérieurs l'avaient désigné pour aller remplir quelque fonction du ministère ecclésiastique dans une chapelle de religieuses. Avant qu'il n'arrivât, la Sainte Vierge dit à une des Sœurs : « Voici *mon chapelain* qui vient ici, recevez-le avec honneur et confiance. »

Enfin, une nuit qu'il priait avec plus de ferveur, seul au milieu du sanctuaire, la Reine du ciel lui apparut toute resplendissante, la couronne royale sur la tête et escortée de deux anges. Elle dit à son serviteur de prendre désormais le nom de *Joseph*, en souvenir de la virginale et très parfaite amitié qui l'avait unie sur la terre au père nourricier de Jésus.

Ce nom devait rappeler sans cesse à Hermann que, pour plaire à la Reine de toute pureté, il devait faire refleurir en lui les admirables vertus de saint Joseph. Et, en même temps, Marie voulait bien lui donner ce nom comme un précieux gage de sa particulière tendresse.

Dans une autre apparition, la Mère de Dieu déposa un instant l'Enfant Jésus dans les bras d'Hermann, comme saint Joseph avait eu le bonheur de le porter.

HERMANN-JOSEPH ET L'EUCHARISTIE

Rien n'égalait l'amour et le respect du saint religieux pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Après avoir été élevé au sacerdoce, il célébrait le Saint Sacrifice avec la piété et la dignité d'un ange. Il avait un soin extrême, dit son historien, à observer exactement les rubriques jusque dans leurs moindres détails. Tout ce qui touchait au Corps de Notre-Seigneur était pour lui digne de vénération.

Souvent, pendant qu'il célébrait la Sainte Messe, il se trouvait ravi en extase, et alors le temps s'écoulait sans qu'il s'en aperçût. C'étaient des heures délicieuses, dignes du ciel plutôt que de la terre.

Il aurait voulu cependant y renoncer lorsque les fidèles assistaient à sa messe, pour ne pas décourager leur piété par sa lenteur excessive à terminer le Saint Sacrifice ; mais cela ne dépendait pas de lui.

On l'avait nommé pendant quelque temps aumônier d'un couvent de religieuses. Celles-ci se plaignirent de la longueur de sa messe qui nuisait à leurs occupations ; d'autres trouvaient qu'il consommait trop de cierges. Mais le servant de messe, ayant voulu vérifier ce dernier point, constata que, pendant les extases du Bienheureux, les cierges de l'autel ne diminuaient point.

Par un grand froid d'hiver, une religieuse des plus vertueuses s'étonnait de voir le saint prêtre rester si longtemps à l'autel les bras étendus et les mains découvertes. Alors, elle aperçut d'un côté Jésus-Christ et de l'autre la Sainte Vierge qui réchauffaient les mains de leur serviteur.

Quelquefois, le serviteur de Dieu était dans son lit, malade et sans forces ; mais l'heure du divin Sacrifice arrivée, il se levait et une vigueur inattendue soutenait son corps jusqu'à la fin de la messe.

LES ÉPREUVES DE LA MALADIE

Dieu ne ménagea point à Hermann-Joseph les épreuves de la maladie.

A la suite de ses austérités excessives, son estomac devint si délabré qu'il ne pouvait presque plus supporter de nourriture, et sa tête appesantie était affligée de continuelles douleurs. Se voyant devenu incapable de rendre service à la communauté, il disait aux jeunes religieux de ne point l'imiter en cela, mais de soumettre leurs austérités aux conseils de leur supérieur, afin de se conduire toujours avec la discrétion convenable.

Enfin, la Sainte Vierge le guérit de cette infirmité, et il put reprendre son activité ordinaire.

Mais Dieu lui envoya plus tard d'autres souffrances.

Il lui arrivait souvent, à l'approche des grandes fêtes, d'être saisi de douleurs inaccoutumées ; Une année, la veille de Noël, il fut pris de tels frissons et ressentit le froid d'une manière si douloureuse que rien ne pouvait le réchauffer. Mais, à minuit, ses souffrances cessèrent subite-

ment, et il put célébrer avec une grande consolation les trois messes de cette solennité.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES

Le bienheureux Hermann-Joseph avait une grande dévotion, pleine d'enthousiasme, pour sainte Ursule et ses nombreuses compagnes martyrisées à Cologne par les Huns d'Attila, au v^e^ siècle. Il les appelait les *petites colombes* de Jésus-Christ; il recevait par leur entremise beaucoup de grâces et plusieurs d'entre elles daignèrent lui apparaître.

Le saint religieux eut la dévotion de composer un office en leur honneur. Les diverses hymnes de cet Office forment un petit poème, résumant l'histoire des vierges martyres. Quand il eut achevé d'en composer les paroles, Hermann-Joseph voulut aussi composer la musique, mais la difficulté l'effrayait : alors, il entendit le chœur des vierges, compagnes de sainte Ursule, chanter au-dessus de sa tête des harmonies suaves, qui s'adaptaient à la mesure de ses vers. Il les nota avec soin ; et, de cette manière, son travail fut heureusement achevé. L'historien du Bienheureux affirme tenir ce détail de la bouche même d'Hermann. « Il nous chantait souvent ces hymnes, ajoute-t-il, avec une allégresse toute céleste. »

Vers l'an 1200, on découvrit de nouvelles reliques de ces jeunes martyres, Hermann multiplia ses instances auprès de l'abbesse du monastère de Sainte-Ursule, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le chef de l'une d'entre elles, pour son couvent de Steinfeld. Il apprit ensuite par révélation que la martyre, dont il avait reçu cette relique insigne, se nommait Gertrude.

Sur l'invitation de la Sainte Vierge, le P. Hermann s'était mis à composer un commentaire sur le *Cantique des cantiques*. Deux Frères, allant alors le chercher dans sa cellule, ne l'aperçurent point : Dieu avait opéré ce miracle pour que son serviteur ne fût pas troublé dans son travail.

L'an 1225, saint Engelbert, archevêque de Cologne, fut traîtreusement assassiné par ses serviteurs. Hermann-Joseph, qui était alors en prière dans son couvent, vit l'âme de son archevêque monter vers le ciel sous la forme d'un astre plus brillant que la lune. Et il s'étonnait qu'un si grand prélat, l'égal des princes, si souvent plongé dans les affaires et envahi par le monde, entrât tout droit dans le ciel. Mais une voix lui dit : « Tu doutes de la gloire d'Engelbert?..... En punition de ta présomption, tes yeux seront malades, et tu ne recouvreras la santé qu'après avoir promis d'envoyer deux yeux de cire en ex-voto à son tombeau. »

En effet, le saint religieux fut atteint d'une maladie des yeux. Il promit donc, s'il était guéri, d'envoyer au tombeau d'Engelbert l'ex-voto demandé; et, aussitôt, le mal le quitta.

HISTOIRE D'UN SOUFFLET — UNE RELIGIEUSE OBTIENT A HERMANN NEUF ANNÉES DE VIE

Hermann-Joseph s'estimait le plus misérable des hommes et n'hésitait point à le déclarer. Une preuve que cette basse opinion qu'il avait de lui-même n'était pas feinte, c'est le calme et même la joie avec lesquels il recevait les affronts et les mépris.

Il était souffrant, quand un Frère lui dit avec dureté : « Vous êtes souvent plus propre à manger qu'à travailler. » Hermann, loin de s'offenser de cette injure, jugea que le Frère avait raison.

Sa tenue et sa démarche n'avaient rien de prétentieux. « Dans ses vêtements, dit son historien, il savait éviter à la fois la recherche et la malpropreté; pendant de longues années, nous ne lui avons pas vu porter de manteau neuf. Il disait, pour cacher son humilité, que les vieux étaient moins lourds. Une tunique vieille et rapiécée lui plaisait plus qu'une neuve. »

Un jour, marchant seul à travers la campagne, il rencontre un paysan et lui dit : « Pourriez-vous me rendre un service? — Volontiers, si cela dépend de moi, répond l'homme des champs. »

Alors, le P. Hermann, se mettant à genoux, lui dit : « Donnez-moi un soufflet; c'est le traitement que je mérite. »

Le paysan resta tout interdit. Jamais personne ne lui avait demandé une faveur de cette nature. Aussi quand il vit des religieux de Steinfeld, il ne manqua pas de leur raconter cette aventure.

L'innocence et la chasteté du nouveau Joseph furent toujours inviolables, c'est une des raisons qui le rendaient si agréable à la Sainte Vierge.

Il était affable et dévoué. Ayant appris à construire de petites horloges, il mettait volontiers son talent au service de la charité.

Dans ses voyages, il refusait les montures qu'on lui offrait, et marchait à pied. Au lieu de profiter du lit moelleux que des hôtes bienveillants lui préparaient pour la nuit, il couchait par terre sur le tapis. Si on lui demandait pourquoi il refusait à ses membres fatigués ces soulagements que les autres jugeaient nécessaires, il se contentait de répondre : « Jésus me le défend. »

Tombé gravement malade, loin de son couvent, le P. Hermann reçut une charitable hospitalité dans un château. Parmi les personnes qui vinrent alors lui rendre visite, se trouva une sainte religieuse. Elle connut que la maladie était mortelle, et fut affligée de voir qu'un aussi excellent prêtre allait être enlevé à l'Eglise.

Elle alla donc supplier avec de grandes instances notre divin Sauveur de lui rendre la santé. Enfin, le Seigneur lui dit : « J'ai exaucé ta prière et je lui accorde cinq ans de vie. — Seigneur, répondit la religieuse, si vous avez exaucé ma prière, accordez-lui douze ans. Qu'est-ce que cinq ans? ce n'est pas assez. — Non, reprit le Seigneur, je ne veux pas que mon serviteur reste encore douze ans sur la terre; néanmoins, pour ne pas rejeter complètement ta demande, je l'y laisserai encore neuf ans. »

En effet, Hermann put continuer son apostolat neuf ans encore, puis il alla recevoir au ciel sa récompense.

Une femme nommée Hildegonde avait une maladie de la gorge si grave qu'elle ne pouvait plus avaler aucun aliment, même liquide. Se voyant près de mourir, elle invoqua le bienheureux Hermann et but quelques gouttes de l'eau qui avait servi à laver son corps. Aussitôt, elle fut guérie.

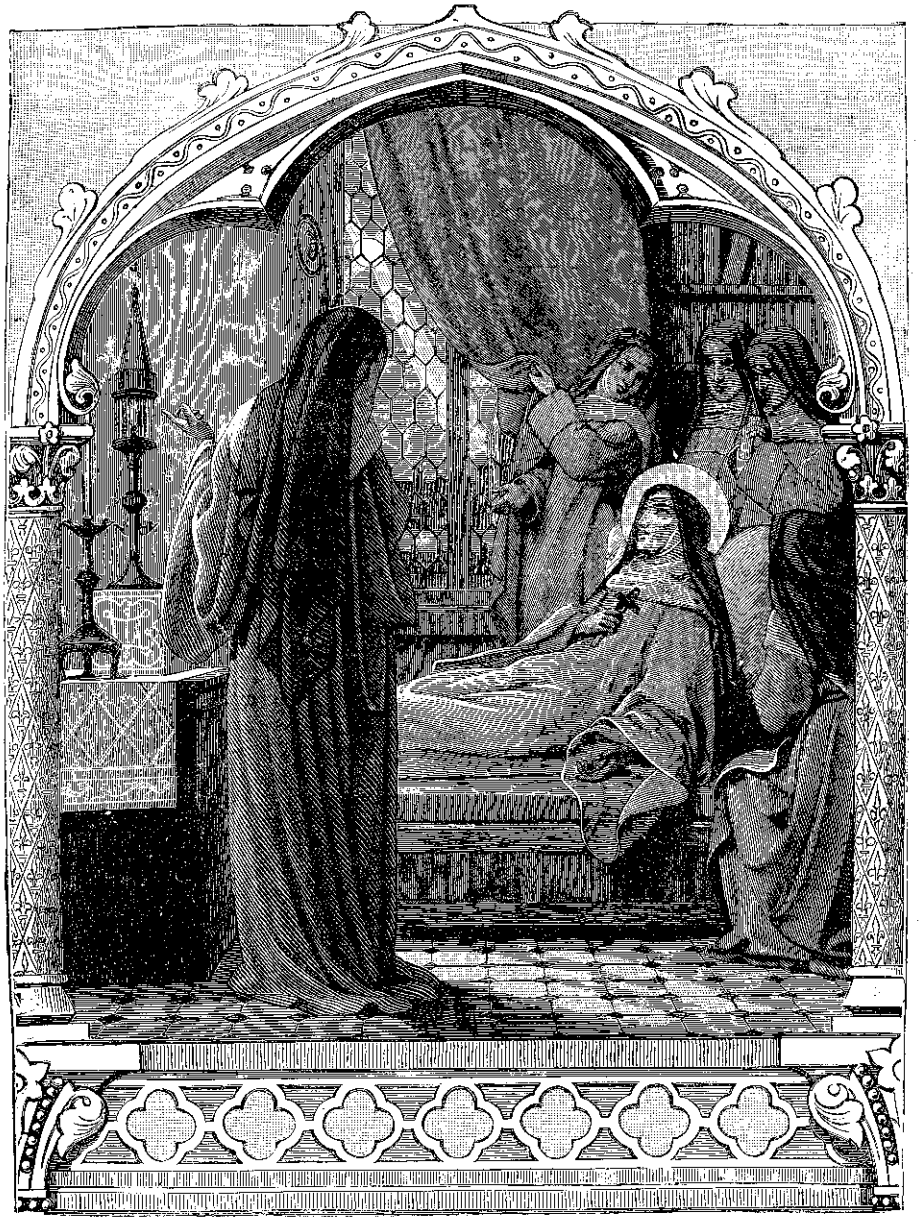
Sa fille Adélaïde s'étant vue atteinte d'une douloureuse maladie des yeux, qui la rendit aveugle, fut conduite par elle au tombeau du Bienheureux et retrouva la vue et la santé, en se lavant les yeux avec la même eau.

Jean de Gusten, Frère convers de Steinfeld, fut délivré, par le même moyen, d'un ulcère à la gorge. Des multitudes d'autres infirmes de toute espèce, et même des possédés du démon furent également guéris par l'intercession du bienheureux Hermann-Joseph. Ainsi, Dieu glorifie les humbles, lui le Maître de tout bien, à qui appartient toute gloire dans les siècles des siècles.

LA BIENHEUREUSE JULIENNE DE MONT-CORNILLON

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

Fêtes le 5 et le 7 avril.



Julienne expire en adorant une dernière fois la Sainte Eucharistie.

La fête du Saint-Sacrement, devenue si populaire en France sous le nom de *Fête-Dieu*, a été instituée au XIII^e^ siècle. Pour faire établir cette belle solennité et donner ainsi un nouveau et magnifique développement au culte de l'Eucharistie, Notre-Seigneur a daigné se servir d'une humble religieuse belge: la bienheureuse Julienne, dont nous allons résumer l'histoire.

UNE JEUNE ORPHELINE — LES AUGUSTINES HOSPITALIÈRES

Julienne naquit au village de Rettines, près de Liège, vers l'an 1192, d'une famille honorable et riche.

Son père se nommait Henri et sa mère Frescende. Longtemps ils étaient restés sans enfants,

multipliant les prières et les aumônes pour en obtenir du Seigneur. Sur leurs instances, plusieurs personnes amies de leur famille joignaient leurs supplications à celles des deux époux. Enfin, après plusieurs années d'attente, Dieu leur donna une fille qu'ils appelèrent Agnès et un peu plus tard une seconde, qui reçut au baptême le nom de Julienne.

La petite Julienne eut à peine le temps de connaître ses bons parents. A cinq ans, elle était orpheline.

Les amis de la famille placèrent alors Agnès et Julienne, à titre de pensionnaires, chez les Augustines hospitalières de Mont-Cornillon.

Le Mont-Cornillon est une colline près de Liège. Au pied de cette colline, les habitants de Liège avaient construit un double hospice, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Cette fondation, primitivement destinée aux lépreux, servit ensuite à recueillir d'autres infirmes.

Comme beaucoup d'établissements de ce genre, l'hospice des hommes était tenu par des religieux et l'hospice des femmes par des religieuses. Les uns et les autres suivaient la règle de saint Augustin. Les religieuses avaient à leur tête une Mère prieure ; mais le prieur des religieux avait autorité sur les deux communautés.

Les religieuses s'occupaient aussi de l'éducation de quelques jeunes filles que leur confiaient des bienfaiteurs de l'établissement. Ce petit pensionnat occupait une maison à part, située à quelque distance des hospices, et appelée la Boverie. Quand Julienne y entra, il était confié à la direction d'une religieuse de beaucoup de vertu et de fermeté, nommée Sapientia.

Cette digne maîtresse, qui fut plus tard prieure de Mont-Cornillon, eut la gloire de former la première la bienheureuse Julienne à la piété et à la vertu. Sous sa direction, la studieuse et intelligente enfant fit de rapides progrès dans l'étude. Elle ne tarda pas à savoir par cœur tout le psautier.

Mais Sœur Sapientia n'estimait pas moins l'obéissance et l'humilité que la science. Un jour, la petite Julienne ayant entendu raconter que saint Nicolas, encore enfant, jeûnait le mercredi et le vendredi, eut l'idée de jeûner aussi. D'ailleurs, les Sœurs jeûnaient ce jour-là. Sa vigilante maîtresse s'en étant aperçue, réprimanda la jeune fille d'une manière sévère et humiliante d'avoir voulu jeûner sans permission et l'envoya se confesser. Pour pénitence, on lui imposa l'humiliation de manger un œuf.

Julienne sut jeûner plus tard avec une grande austérité, mais elle sut aussi être très humble et très docile.

Elle en donna une preuve avant même la fin de son éducation. Quand ses forces le lui permirent, elle demanda à se charger de traire les vaches de la ferme; et pendant longtemps, elle s'acquitta avec un grand dévouement de cette humble fonction.

VIE RELIGIEUSE — HUMILITÉ ET DÉVOUEMENT

Entrée dans la communauté des Augustines en qualité de religieuse, Julienne continua à travailler et à se dévouer sans ménager ses forces. Elle ne négligeait pas non plus son âme. Elle lisait facilement, dit son historien, les ouvrages de piété écrits, soit en français, soit en latin. Parmi ces derniers elle aimait surtout les ouvrages de saint Augustin et de saint Bernard.

Dès son enfance, elle avait donné si complètement son cœur à Jésus-Christ, que jamais l'affection des créatures ne put l'en distraire. C'était une âme d'une angélique pureté et d'une candide innocence. Sa conversation était l'écho des pieux sentiments qui remplissaient son cœur ; mais sans rien qui sentit l'affectation ou l'orgueil.

La simplicité et l'humilité lui furent toujours très chères. Ses admirables vertus n'avaient pas tardé à lui attirer l'estime de beaucoup de personnes. Ces marques de respect l'affligeaient. Elle évitait de se produire au dehors, surtout auprès des étrangers de distinction; quand il s'en présentait au couvent, elle cherchait à les éviter. Parfois, ceux-ci lui demandaient quelque entretien spirituel: « Je suis la servante de la cuisine, répondait-elle, que voulez-vous apprendre de moi? je sais traire les vaches, donner à manger aux poussins de la basse-cour et autres choses semblables. Pour ce qui est de parler de Dieu, vous le ferez mieux que moi, car vous êtes plus instruits, et je vous écouterai volontiers. »

Elle pleurait non seulement ses propres fautes, mais les crimes du monde entier, estimant qu'on ne peut aimer Dieu véritablement sans s'affliger de le voir offensé chaque jour de tant de manières.

L'obéissance et la charité la trouvaient toujours prête à tous les travaux matériels utiles à la communauté, même les plus humbles et les plus pénibles. Le temps que ces occupations lui laissaient, elle s'empressait de le consacrer à la méditation et à la prière.

Mais la délicatesse de sa complexion ne put porter longtemps les travaux si nombreux qu'elle s'imposait. D'autre part, dit son historien, la flamme intérieure de l'amour divin était si grande qu'elle semblait consumer son corps. Toujours est-il que ses forces se trouvèrent ruinées prématurément et sa faiblesse ne lui permit plus les travaux pénibles. Peut-être Dieu le voulait-il ainsi, ajoute l'historien, pour donner à sa servante plus de temps pour la contemplation.

Cependant la vigueur surnaturelle que cette âme sainte communiquait à son corps débile et maladif, montrait clairement que Dieu la soutenait. Elle continuait à observer tous les jeûnes en usage dans sa communauté; et même l'on peut dire que les trente dernières années de sa vie furent un carême perpétuel : elle ne mangeait qu'une fois le jour, vers le soir, et encore ne prenait-elle que fort peu d'aliments.

La veille des fêtes, elle passait généralement toute la nuit en prières. Les autres nuits, son sommeil était très court. Il n'était pas toujours calme, car les démons, ses ennemis, profitaient souvent de ce moment pour la tourmenter : tantôt ils secouaient son pauvre lit, tantôt ils tiraient son oreiller. Alors Julienne, réveillée, reprenait ses prières et les démons s'enfuyaient.

LE ROI ET LA REINE DES SAINTS

Comme les chrétiens de cet âge de foi, la Bienheureuse s'associait à l'esprit de l'Eglise et sa piété trouvait un aliment, des lumières et des grâces spéciales en s'unissant au cycle liturgique. Quoi de plus propre, en effet, à nourrir une piété solide que cette riche succession de fêtes et de mystères que le calendrier catholique développe chaque année sous les yeux des chrétiens?

Les fêtes de la Sainte Vierge remplissaient de joie l'âme de Julienne. Chaque jour elle récitait neuf fois le *Magnificat*. A la *Salutation angélique* elle aimait à ajouter les paroles de Marie : *Voici*

la servante du Seigneur etc., voulant ainsi féliciter la Sainte Vierge de son obéissance.

Sa plus chère méditation était les souffrances de Jésus-Christ.

Douée du don de miracles et de celui de prophétie, il lui arriva aussi de lire au fond des cœurs, comme l'a témoigné son amie, la vénérable recluse Eve.

Une recluse était une personne qui, renonçant au monde, se faisait enfermer pour le reste de sa vie dans une cellule ou petit ermitage attenant à une église. Une fenêtre ouvrant dans l'église lui permettait de suivre les offices. Eve, dans la fleur de sa jeunesse, avait demandé à embrasser cette vie austère ; puis son âme s'en était effrayée. La bienheureuse Julienne lui rendit courage par ses conseils et une fois qu'Eve se fut enfermée dans un ermitage contigu à l'église de Saint-Martin de Liège, Julienne venait de temps en temps lui rendre visite. Une étroite amitié les unit dans le Seigneur. Elles priaient ensemble ou s'entretenaient de sujets de piété. Parfois, Julienne, éclairée par une lumière intérieure, répondait soudain à des difficultés que son amie n'avait pas osé lui proposer.

JULIENNE ET L'EUCHARISTIE

Il est temps de parler de la principale mission de Julienne.

Dès son enfance, cette héroïque servante de Dieu avait eu une dévotion admirable envers le sacrement de l'Eucharistie. Assister au Saint Sacrifice de la messe était la grande consolation de son âme. A la maison de la Boverie, elle n'avait pas ce bonheur chaque jour ; c'était pour elle une grande privation. Elle y suppléait en s'unissant de loin au prêtre par la prière et la méditation.

La Sainte Communion produisait dans son âme des effets si merveilleux qu'il lui semblait que son corps aurait pu se passer de toute autre nourriture pendant un mois, si on le lui avait permis.

Le jour de sa communion et les jours suivants, elle s'absorbait autant qu'elle pouvait dans le silence et le recueillement, pour s'entretenir continuellement avec l'Epoux céleste.

Aussi Jésus-Christ daigna-t-il la choisir pour donner un magnifique développement au culte de la Sainte Eucharistie.

LA LUNE ÉCHANCRÉE

Dès sa jeunesse, chaque fois qu'elle se mettait en oraison, Julienne apercevait devant elle un astre semblable à la lune dans son plein, mais avec une échancrure.

Chaque jour, la même vision se présentait à ses regards étonnés. Elle finit par en avoir peur et craignit une illusion du démon. Elle pria et demanda des prières à ses amies, pour surmonter, disait-elle, une « tentation qui la troublait. »

Mais la vision reparaissait toujours. Alors Julienne supplia avec instances Notre-Seigneur de lui faire connaître si ce phénomène signifiait quelque chose. Notre-Seigneur lui répondit : « La lune représente mon Eglise sur la terre, et cette échancrure désigne l'absence d'une solennité dont je désire l'institution. Pour réveiller la foi des populations et pour le bien spirituel de mes élus, je veux qu'une fête spéciale soit établie en l'honneur du Sacrement de mon Corps et de mon Sang ; cette fête aura une solennité qu'elle ne peut pas avoir le Jeudi Saint, déjà occupé par la mémoire de ma Passion. En outre, cette fête donnera l'occasion aux chrétiens de réparer leurs négligences et ce qui a manqué à leur dévotion quotidienne envers ce Sacrement. »

Le divin Maître ajouta ensuite : « C'est toi que je charge de t'occuper la première de cette fête, et de faire connaître la nécessité de l'établir. »

Ces dernières paroles jetèrent l'humble et jeune religieuse dans une grande stupéfaction. Elle répondit à Notre-Seigneur qu'elle ne voyait pas la possibilité pour elle d'accomplir une telle mission. Mais chaque fois qu'elle se remettait en oraison, Notre-Seigneur renouvelait sa demande.

« Seigneur, disait alors Julienne, daignez choisir pour une œuvre aussi difficile quelque grand et savant personnage ecclésiastique, qui sache et puisse la mener à bonne fin ; mais moi, la dernière de vos créatures, que puis-je pour cela? Je vous prie de me délivrer de cette inquiétude.

— C'est toi qui commenceras, reprit le Sauveur et des personnes humbles continueront. »

Pendant plus de vingt ans, la bienheureuse Julienne continua à supplier le Seigneur, souvent avec une grande abondance de larmes, de confier cette mission à une autre personne. Qu'on ne l'accuse pas, reprend son historien, d'avoir manqué en cela de soumission à Dieu et de dévotion envers la Sainte Eucharistie ; c'était uniquement le fait de son humilité et c'est précisément cette humilité qui attirait sur elle le choix de Notre-Seigneur.

Enfin, persuadée de la volonté de Dieu et encouragée par son amie, la recluse Eve, qui lui promit de l'aider dans ses prières à cette intention, Julienne alla trouver le vénérable prêtre Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liège, et lui exposa humblement toute cette affaire, en le priant de l'examiner lui-même et de consulter d'autres savants théologiens. — On voit bien en cela, remarque son historien, l'humilité et la prudence de la sainte religieuse, qui ne veut rien décider sans l'avis de l'Eglise, malgré ses visions.

Parmi les théologiens qui furent ainsi consultés, se trouvèrent Hugues de Saint-Cher, provincial des Dominicains, plus tard cardinal, et Jacques de Troyes, alors archidiacre de Liège, plus tard évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem et enfin pape sous le nom d'Urbain IV. On consulta aussi Guyard, évêque de Cambrai et le chancelier de l'Université de Paris.

Les uns et les autres jugèrent qu'une fête spéciale en l'honneur du Saint-Sacrement serait utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes, et que rien ne s'opposait à son institution. Robert, évêque de Liège, partagea cet avis

Cette décision remplit de joie l'âme de Julienne. Cependant, elle eût souhaité que l'honneur d'avoir, la première, commencé cette œuvre ne fût pas pour elle mais rejaillît sur une autre. Elle entendit parler d'une béguine, nommée Sœur Isabelle, qui avait la réputation d'une sainte. C'était, en effet, une âme d'une grande vertu, que Dieu avait conduite à une perfection élevée, par la voie des souffrances. Julienne alla lui proposer d'entrer dans la communauté de Mont-Cornillon. Sœur Isabelle y consentit, à la grande joie de Julienne. Celle-ci s'imaginait que Dieu avait dû sans doute communiquer à une âme aussi sainte ses volontés au sujet de la fête du Saint-Sacrement. Grande fut sa surprise et sa douleur de trouver Isabelle plutôt hostile à ce projet.

Isabelle, s'apercevant de la tristesse de sa pieuse amie, supplia le Seigneur de lui en manifester la cause. Au bout d'un an, Sœur Isabelle priait avec la recluse Eve, lorsqu'elle fut soudain ravie en extase et Dieu lui révéla les précieux avantages que sa Providence ménageait au monde par l'institution de la fête du Saint-Sacrement. Dès ce jour, Isabelle, comme la recluse Eve, fut l'associée de Julienne dans son œuvre.

Cependant, celle-ci cherchait quelque savant théologien qui voulût se charger de composer l'Office du Saint-Sacrement. Désespérant d'en trouver, elle s'adressa à un jeune religieux du couvent de Mont-Cornillon, nommé Fr. Jean, peu savant encore, mais d'une grande piété. Soutenu par les prières et les encouragements de la Bienheureuse, Fr. Jean se mit à l'œuvre, et son travail mérita les éloges et l'approbation des théologiens de Liège.

Cependant, l'opinion publique commençait à se préoccuper de la nouvelle fête et le démon en profitait pour soulever contre ce projet une véritable tempête. Les blâmes surgissaient de toutes parts contre cette innovation. Les moqueries ne manquaient pas à l'adresse de la visionnaire de Mont-Cornillon.

Julienne recourut à son arme ordinaire, la prière : elle entreprit divers pèlerinages, à Cologne où elle alla prier saint Pierre, saint André, sainte Ursule et ses compagnes martyres, à Notre-Dame de Tongres, à Saint-Servais d'Utrecht.

L'heure de la victoire approchait. L'évêque de Liège, Robert, prépara une lettre pastorale, doctement motivée pour instituer la fête du Saint-Sacrement dans son diocèse. Déjà il en avait exposé le projet à son synode diocésain, mais la mort le surprit avant la publication de sa lettre.

Ce fut une grande déception pour les âmes timides qui ne se confiaient pas assez à la Providence. Un peu plus tard, l'an 1246, Hugues de Saint-Cher, dont nous avons parlé plus haut, devenu cardinal et légat du Pape en Allemagne, arrivait à Liège. On lui parla de la fête du Saint-Sacrement, dont il avait jadis approuvé le projet, comme théologien. Usant des pouvoirs dont l'avait revêtu le Souverain Pontife, le pieux cardinal résolut d'inaugurer solennellement à Liège la nouvelle fête. Elle fut célébrée avec une grande pompe au milieu d'un vaste concours de peuple, dans l'église de Saint-Martin. Le Légat y prononça un magnifique discours et écrivit ensuite à toutes les provinces de sa légation, pour recommander aux autorités ecclésiastiques l'institution de cette fête, qui fut fixée au jeudi après l'octave de la Pentecôte.

Enfin l'an 1264, l'ancien archidiacre de Liège, Jacques de Troyes, devenu le pape Urbain IV, instituait officiellement cette fête dans l'Eglise et daignait en avertir par une lettre personnelle la pieuse recluse de Saint-Martin, Eve, l'amie de Julienne. Saint Thomas d'Aquin composa l'office de la nouvelle fête.

Ce dernier triomphe, Julienne ne le vit pas sur la terre : elle était morte depuis six ans, après avoir subi les épreuves de la persécution et de l'exil. Elle ne devait trouver le repos et la gloire qu'au ciel.

PERSÉCUTIONS — DERNIÈRES ANNÉES

Après la mort de son ancienne maîtresse Sapientia, que le martyrologe d'Henriquez qualifie de bienheureuse, Julienne avait été élue prieure de Mont-Cornillon. Elle remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle, malgré l'hostilité de quelques religieuses peu ferventes, qu'elle s'efforçait de gagner doucement à l'esprit de leur vocation. Le prieur Godefroy, homme de grande vertu, la soutenait de ses conseils et de son autorité.

Mais, après la mort de ce saint homme, un ambitieux simoniaque, nommé Jean, usurpa le gouvernement des Hospices, et la sainte prieure, victime d'incessantes persécutions, fut obligée de s'enfuir avec trois religieuses. Après avoir erré en plusieurs villes, notamment à Namur, après bien des humiliations et des souffrances, elle reçut l'hospitalité chez les Cisterciennes de Salesinnes.

C'est là que Julienne perdit sa chère Isabelle, qui mourut saintement comme elle avait vécu. Henriquez lui donne le titre de Bienheureuse.

Julienne aurait souhaité achever aussi paisiblement sa vie dans cette maison hospitalière; mais son esprit prophétique lui révélait d'autres exils. La communauté de Salesinnes fut chassée de son couvent par une faction hostile et criminelle. Julienne fut si affligée de voir persécuter les bonnes religieuses qu'elle éprouva des crachements de sang.

L'abbesse la recommanda à un prêtre de la ville de Fosse. Celui-ci lui offrit une cellule de recluse naguère habitée par sa propre sœur, près de l'église de Fosse. C'est là que Julienne devait achever sa vie.

Le jour de Pâques 1258, surmontant la faiblesse de son corps, miné depuis plusieurs semaines par une maladie mortelle, elle monta à l'église, assista à *Matines* et à *Laudes*, entendit plusieurs messes, et reçut la Sainte Communion avec une ferveur toute séraphique. C'était pour la dernière fois; elle le savait.

Vers le soir, elle demanda à recevoir l'Extrême-Onction et répondit elle-même aux prières, demandant pardon à Dieu avec larmes de tous ses péchés. Le prêtre était profondément ému.

Julienne eût bien désiré avoir en ce moment auprès d'elle le chanoine Jean de Lausanne ou quelqu'autre de ses anciens directeurs, mais cette consolation ne devait pas lui être accordée.

Du moins, son amie, l'abbesse de Salesinnes accourut à son chevet, avec quelques-unes de ses religieuses. Le mercredi après Quasimodo, on reconnut que Julienne touchait à ses derniers moments. Comme elle ne pouvait communier à cause de sa maladie, la pieuse abbesse proposa de faire apporter la Sainte Eucharistie pour qu'elle pût au moins l'adorer encore. Julienne refusa d'abord, par humilité, puis accepta par obéissance.

Quand elle vit entrer son divin Sauveur, elle se leva à moitié sur son grabat. « Voici, lui dit le prêtre, voici votre Sauveur, qui a daigné naître et mourir pour vous; priez-le de vous défendre contre vos ennemis et de vous conduire à la céleste patrie. — *Amen*, répondit la mourante. Qu'il protège de même la Mère abbesse. »

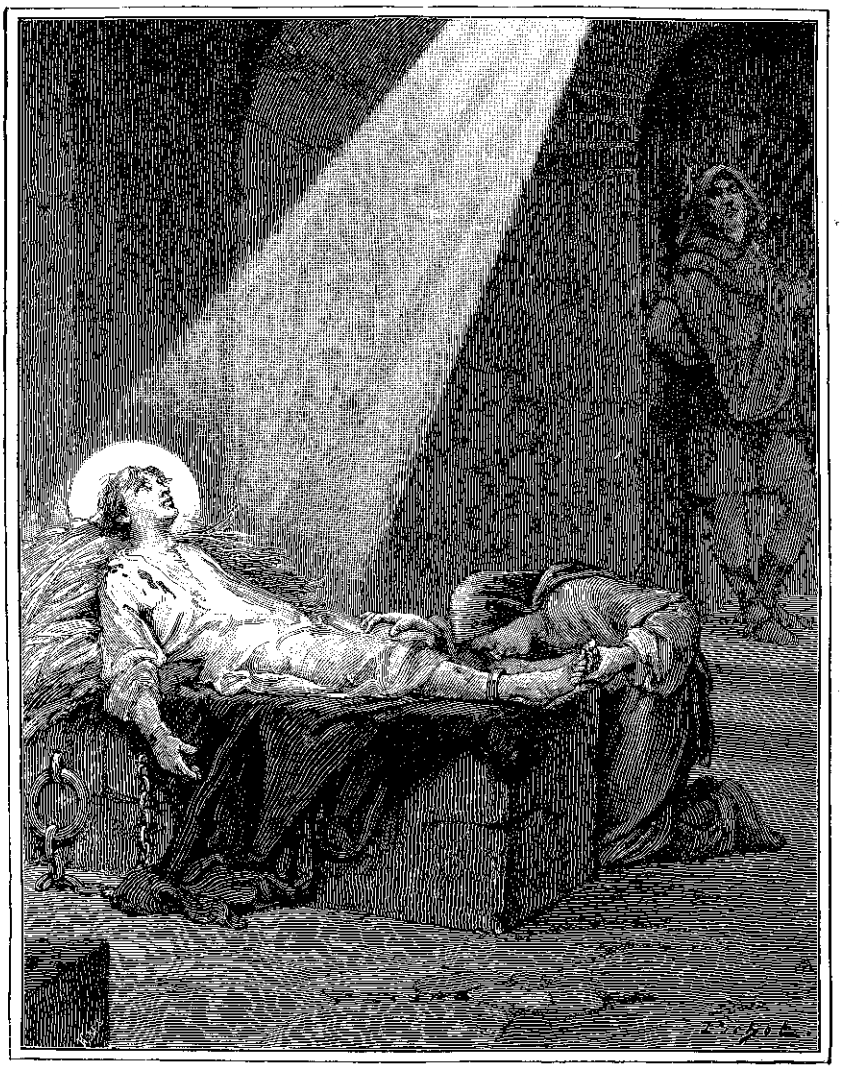
Et, dans un dernier acte d'adoration et d'amour, Julienne rendit son âme au Dieu de l'Eucharistie.

Désormais, elle le contemple sans voile dans la vision éternelle du ciel.

La bienheureuse Julienne est très vénérée à Liège; ses reliques reposent dans l'église de Saint-André à Anvers, et l'Ordre de Saint-Augustin célèbre sa fête le 7 avril.

SAINT CALLIOPE, MARTYR

Fête le 7 avril.



Une clarté céleste illumine le cachot où gît saint Calliope.

Pompéiopolis, primitivement Soloë, aujourd'hui Mézetlu, petit port sans importance de la Turquie d'Asie, vit, au début du IVe siècle, le supplice et le triomphe du jeune martyr saint Calliope.

L'effet des édits de persécution lancés par Dioclétien se faisait sentir à la fois sur tous les points de son immense empire. La Pamphylie, province voisine de Nicomédie, où il avait sa résidence impériale, connut dès les premiers mois de 304 un nouvel arrêt du persécuteur, corroborant les précédents : interdiction des assemblées de chrétiens, destruction des églises et des livres sacrés, emprisonnement du clergé, et y ajoutant l'obligation pour tous de sacrifier aux idoles, sous peine d'être arrêté et de subir la torture.

De Perga, métropole de sa province, Calliope, sur le conseil de sa pieuse mère, s'enfuit à Pompéiopolis, ville de la Cilicie, afin d'échapper, s'il se pouvait, aux périls de cette tourmente, qu'il pouvait croire momentanée et locale. Dieu permit qu'il rencontrât, en Cilicie comme en Pamphylie, l'épreuve et le martyre.

Calliope était de famille sénatoriale. Théoclie, sa mère, qui venait de perdre son mari et possé-

dait de grandes richesses, se signalait par sa tendre charité envers les pauvres. Elle-même se chargea de l'éducation de son unique enfant, le tint à l'écart des assemblées païennes, et sut lui inspirer de bonne heure, avec un inviolable attachement à sa foi, l'amour des divines Ecritures.

La persécution qui venait de s'ouvrir n'empêcha point le jeune homme de se livrer, comme de coutume, à l'étude, à la prière et même au jeûne, qu'il pratiquait sans aucun respect humain.

Mais bientôt, dénoncé comme chrétien, il dut pourvoir à son salut par la fuite. C'est alors que Théoclie, sans attendre qu'il fût arrêté et traîné devant le juge, lui remit de l'or et des vêtements et, le confiant à la garde d'un serviteur fidèle, le fit embarquer pour la Cilicie.

Calliope arrivait à Pompéiopolis en pleine réjouissance païenne. Lui, qui à Perga n'avait jamais assisté aux fêtes en l'honneur des dieux, fut d'abord surpris. Ces danses, ces festins, ces manifestations de la joie populaire lui étaient un spectacle nouveau et étrange. Il demanda ce que tout cela signifiait.

On lui répondit : « C'est la fête des dieux immortels. Venez avec nous et prenez part à nos festins. »

L'adolescent, fidèle aux leçons de sa sainte mère, répondit ingénument : « Je ne le puis, car je suis chrétien. Ce n'est pas ainsi, moi, que je fête mon Dieu ; je l'honore par le jeûne et la pénitence. N'attendez donc pas de moi que je profane par d'impures libations une bouche destinée à chanter les louanges du Seigneur. »

Ces paroles furent rapportées à Maxime, préfet de la ville. Il ordonna de se saisir du jeune audacieux qui les avait proférées et le fit amener en sa présence.

— Qui es-tu? lui demanda-t-il.

— Je suis chrétien et l'on m'appelle Calliope.

— Comment oses-tu, quand toute la ville célèbre nos dieux, demeurer à l'écart et mépriser nos solennités? N'est-ce pas une folie de persister à te dire chrétien et de t'enfoncer ainsi dans l'erreur?

— C'est toi qui me parais dans l'erreur et dans les ténèbres, ô préfet, réplique Calliope, puisque tu négliges le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et que tu adores un morceau de bois, un fragment de pierre taillé par la main des hommes.

— Prends garde à tes vivacités, fruit de la jeunesse et de l'inexpérience. Elles pourraient te valoir de cruels tourments, reprit le préfet. D'où viens-tu? Quelle est ta patrie et ta condition?

— Je suis né en Pamphylie, de famille patricienne, répondit Calliope. Mon père était sénateur. Pour moi, je suis chrétien : c'est mon meilleur titre de noblesse.

— Poursuis, insista Maxime. Où sont tes parents?

— J'ai encore ma mère. Mon père est mort depuis longtemps.

— Ton sort m'intéresse. Si tu le veux, je te servirai de père, je te trouverai une noble alliance dans ma propre famille; oui, par le dieu Soleil et par tous les dieux, je te le promets, à la seule condition que tu respectes nos divinités tutélaires et que tu consentes à leur offrir quelque encens.

— Avant d'accepter tes propositions d'alliance, je devrais au moins consulter ma mère. Mais sache, ô préfet, que je me suis donné au Christ et que je veux me présenter vierge à son tribunal. N'espère donc pas que je consente à quelque union terrestre. Ceci dit, fais de moi ce que tu voudras : je suis chrétien.

Cette déclaration dédaigneuse et fière exaspéra le préfet Maxime, et il dit à Calliope qu'il allait le livrer au bourreau pour être torturé.

— Je ne demande pas mieux, s'écria l'adolescent. Plus j'aurai été éprouvé dans la tourmente, plus ma couronne sera glorieuse. J'ai lu au livre des Ecritures que nul ne sera couronné s'il n'a généreusement combattu.

Les désirs de saint Calliope furent promptement satisfaits : le bourreau l'étendit sur un chevalet et le frappa, jusqu'à lui briser les os, à coups de fouets plombés.

Pendant ce supplice, le martyr ne pouvait que répéter cette parole de joyeuse résignation : « Merci, ô Jésus, de m'avoir jugé digne de souffrir pour votre nom! »

Le préfet croyait le gagner par ces tortures et il continuait ses instances.

— Crois-moi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de sacrifier aux dieux. Je te permettrai de retourner dans ta patrie. Tu y retrouveras tes richesses et ta mère. Vois ce que tu gagnes à demeurer dans ton obstination : l'on te tourmente horriblement.

— Quand je songe à la suavité du repos éternel que me promet le Christ, j'en oublie mes souffrances, repartit Calliope. Je ne m'attriste pas de n'être point dans ma patrie, je sais que le monde entier appartient à mon Dieu. Tu m'as rappelé ma mère selon la chair : je ne m'attriste pas de ne point la voir, car je sais qu'il est écrit : Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Mes richesses, je les méprise Je ne désire qu'une chose, souffrir et mourir pour mériter le ciel.

Maxime essaya de nouvelles cruautés :

— Frappez-le à coups de nerfs de bœuf, commanda-t-il au bourreau, et criez-lui en même temps : « Impie, blasphémateur, ne réponds pas ainsi au rebours du bon sens, mais fais ce qu'on te demande. »

— Comment, s'écria Calliope, je te parle le langage de la vérité. Tu ne veux pas l'entendre. Voilà pourquoi tu me fais torturer comme si j'étais un homicide. Est-ce ainsi que tu comprends la justice?

Maxime continuait à donner des ordres barbares :

— Qu'on l'enlève de dessus le chevalet et qu'on l'attache à la roue armée de pointes de fer. Qu'on dispose sous lui des charbons ardents et qu'on fasse tourner la roue jusqu'à ce que ses membres soient déchirés et grillés.

Le supplice était intolérable. La victime, livrée à d'atroces douleurs, eut pourtant encore la force d'invoquer le secours de Dieu, lequel se manifesta presque aussitôt d'une manière sensible, car, à peine avait-il achevé sa prière, que le brasier s'éteignit.

Le licteur qui tournait la roue s'arrêta comme épuisé. Cependant le corps délicat du jeune Saint

était tout ensanglanté, on voyait les os à travers la chair : le spectacle était si lamentable que plusieurs de ceux qui en étaient témoins se sentirent émus de compassion et ils disaient à haute voix :

— C'est une indignité de traiter avec tant de barbarie un enfant si timide et si faible. Oh ! le juge inique ! Oh ! le pauvre jeune homme, comme il périt misérablement !

Mais le préfet Maxime restait sourd à ces doléances et fermait son cœur à la pitié.

— Je t'avais bien prévenu de ce qui t'arrive. J'avais bien dit que ton insolence t'attirerait de terribles supplices.

— Insensé, crois-tu m'abattre et m'effrayer par ces tortures? reprit le jeune chrétien.

— Et toi, penses-tu par tes injures me pousser à bout et me faire prononcer une sentence de mort qui mettrait fin à tes tourments? Le seul moyen d'échapper aux supplices que je te réserve, c'est de sacrifier aux dieux.

— J'ai foi en Jésus-Christ, dit avec force saint Calliope. Tu n'ébranleras donc pas ma résolution. Mon corps est entre tes mains; fais-le souffrir à ton gré. Dieu se chargera au jour du jugement de te rendre la pareille. Tu seras traité comme tu me traites, et ton châtiment sera d'autant plus terrible que tu auras livré plus de chrétiens aux supplices.

La fermeté du martyr, ses réponses pleines de verve, son refus de sacrifier, tout contribuait à confondre le préfet et le couvrait même de ridicule aux yeux des assistants. Il ne voulut pas jouer plus longtemps un rôle odieux et laissant à d'autres le soin d'exécuter le martyr s'il persistait à se dire chrétien, il donna seulement ordre de l'emprisonner, chargé de fers.

Pendant plusieurs jours, Calliope connut les horreurs de la captivité et de l'isolement. Il fut abandonné dans son noir cachot.

Mais rien n'est longtemps caché à une mère. Théoclie apprit bientôt que son fils était en prison. Elle se hâta de disposer de ses biens, libéra ses esclaves, donna aux pauvres et à l'église de Perga ses vêtements et son or, et accourut à Pompéiopolis.

Elle fit tant qu'on ne put lui interdire l'accès de la geôle où gisait son cher fils. Quand elle le vit, elle se jeta à ses pieds, les baisa tendrement et se mit en devoir d'étancher le sang qui coulait encore de ses blessures et de panser ses plaies. Calliope, dont le corps était tout tuméfié, affaibli en outre par la privation de nourriture, était incapable d'aucun mouvement. Il ne put qu'adresser à sa mère quelques paroles, d'une voix mourante, pour la remercier d'être venue le consoler. « Vous allez voir la passion du Christ en moi, lui dit-il.

— Mon âme surabonde de joie, répondit la vertueuse femme. Comme Anne avait voué Samuel au Seigneur, comme Sara avait offert Isaac en holocauste, moi aussi je te consacre à Dieu, et j'espère qu'il daignera te recevoir en sa présence comme une hostie d'agréable odeur. »

Théoclie passa une nuit entière auprès de son fils, tout occupée à calmer ses souffrances et à le consoler. Tous deux priaient et rendaient grâces à Dieu. Vers minuit, la prison fut remplie d'une céleste clarté.

Quand le jour fut venu, Maxime éprouva le désir de voir sa victime et de sonder à nouveau ses dispositions. Tandis que Calliope, auquel les soins dévoués de sa mère avaient rendu quelque force, paraissait devant son tribunal, le préfet lui dit :

— Enfin, j'espère que ta décision est prise. Tu as eu le temps de réfléchir. Tu vas maintenant offrir, comme tout le monde, un sacrifice aux dieux.

A cette proposition impie, le martyr, malgré son extrême faiblesse, sentit renaître toute son énergie et, se redressant fièrement, il s'écria :

— Vraiment, je suis stupéfait de ton impudence. Je t'ai déjà dit tant de fois : « Je suis chrétien, je veux mourir en chrétien », et tu insistes encore ! C'est en vain, je te le répète. Fais-moi mourir plutôt du supplice de mon Maître.

Maxime semblait n'attendre plus que cette déclaration pour prononcer la sentence, car aussitôt il condamna Calliope à être crucifié. On était dans la semaine qui précède Pâques. Tout concourait à rendre la Passion du jeune Saint semblable à celle de son divin Sauveur.

Théoclie, témoin des apprêts du supplice, aurait, disent les Actes, donné aux bourreaux cinq pièces d'or pour obtenir que son enfant fût crucifié la tête en bas. Etait-ce la pitié maternelle qui voulait par ce moyen hâter le dénouement? Etait-ce par un sentiment d'humilité chrétienne? Toujours est-il que saint Calliope fut attaché à la croix à la façon de saint Pierre, le corps renversé. Il consomma ainsi son glorieux martyre, peut-être au jour et à l'heure même où notre Divin Maître avait offert sa vie pour le salut du monde.

Quand on descendit de la croix le corps du supplicié, sa mère était là comme autrefois Marie au Calvaire. Elle le reçut entre ses bras et le pressa longtemps sur son cœur, avec un saint respect, rendant gloire à Dieu de ce qu'il lui avait accordé d'être la mère d'un martyr.

Sa douleur était si vive qu'elle expira dans cette étreinte.

Les chrétiens réunirent dans une même sépulture le corps de la mère et celui de son fils : ils versèrent sur ce commun tombeau leurs larmes et leurs prières, en même temps qu'ils se sentaient portés à invoquer déjà, dans une même supplication, l'appui et l'intercession de ces deux saintes âmes.

* * *

D'après les *Jeunes Saints*, par l'abbé Choullier : Delhomme et Briguet, Paris, 13, rue de l'Abbaye. — Autre source : *Les Actes de saint Calliope*, traduits des Bollandistes, par les PP. Bénédictins : *Actes des martyrs*, t. IV.

FLEURS DES SAINTS

LES DEUX JEUNES FRÈRES MARTYRS A NICOMÉDIE (1)

L'empereur Maximin, de cruelle mémoire, était à Nicomédie, persécutant furieusement les chrétiens. Sa rage n'épargnait même pas les enfants. Mais, chose merveilleuse, ni ses caresses ne les gagnaient, ni ses menaces ne leur faisaient peur. Les plus jeunes eux-mêmes lui résistaient avec une opiniâtreté surhumaine : tant est puissante l'assistance du vrai Dieu pour rendre invincibles les âmes les plus faibles!

En ce temps-là, Maximin fit arrêter deux petits enfants. Leur nom est resté inconnu, on sait seulement qu'ils étaient de Nicomédie et que leur famille était illustre. Le monarque les flatta d'abord, selon sa coutume, leur promit des jouets, des friandises et toutes les choses chères aux enfants. Puis, les croyant séduits, il leur présenta des viandes consacrées aux idoles et voulut les forcer à en manger. Les pauvres enfants se mirent à trembler et à pleurer, mais ils ne se laissèrent pas vaincre :

— Nous ne pouvons manger de cela, disaient-ils de leur petite voix encore balbutiante ; nos parents nous ont enseigné que c'est une chose mauvaise et détestable.

— Si vous ne m'obéissez pas, cria le tyran, vous mourrez sous les coups!

Ils pleurèrent plus fort, mais demeurèrent inébranlables. Ce que voyant, Maximin fit venir un bourreau, qui prit une grosse corde et frappa violemment les pauvres victimes. Leurs membres délicats furent bientôt meurtris et couverts de sang. Pourtant, ils ne gémissaient plus, leurs yeux regardaient le ciel et leurs voix chantaient au Seigneur un hymne de remerciement. Les spectateurs s'attristaient et commençaient à murmurer.

Or, un sophiste se trouvait là. C'était l'âme damnée de l'empereur et le plus implacable ennemi des chrétiens.

— Laissez-moi faire, dit-il à Maximin, je saurai bien venir à bout de ces petits insolents. Il serait ridicule que des enfants pussent faire la leçon à un empereur de Rome.

Aussitôt, changeant de visage et souriant aux deux frères, il feignit de prendre leur défense. Sous prétexte de guérir leurs plaies, il fit placer sur leur front un mélange de substances énergiques, qui, loin de les soulager, devaient au contraire augmenter leurs souffrances.

Pour activer encore l'effet de sa ruse, il fit entrer les enfants dans un bain dont la chaleur était extrême. Il espérait qu'une commotion soudaine, en les surprenant, troublerait leurs esprits et mettrait fin à leur résistance. Mais le résultat dépassa ses prévisions, il fut foudroyant. Dieu voulait épargner de plus longues souffrances à ses jeunes martyrs. A peine eurent-ils senti la vapeur brûlante que le sang afflua violemment à leur visage ; ils tombèrent sans pouvoir même pousser un cri et demeurèrent immobiles.

Quand on les releva, le plus petit était déjà mort. L'aîné reprit connaissance, et, voyant à côté de lui son frère étendu sans vie, il cria merci à Dieu de sa plus haute voix, puis, se jetant sur ce corps inanimé, il l'entoura de ses bras, le baisa tendrement, et se réjouit en ces termes :

— O frère, tu es heureux, tu es triomphant, je vais te rejoindre au ciel.

Il l'embrassa encore une fois, puis, le tenant toujours serré sur son cœur, il expira. Ce spectacle était si émouvant que plusieurs infidèles rendirent grâces au Dieu des chrétiens et s'en retournèrent chez eux disposés à changer de vie.

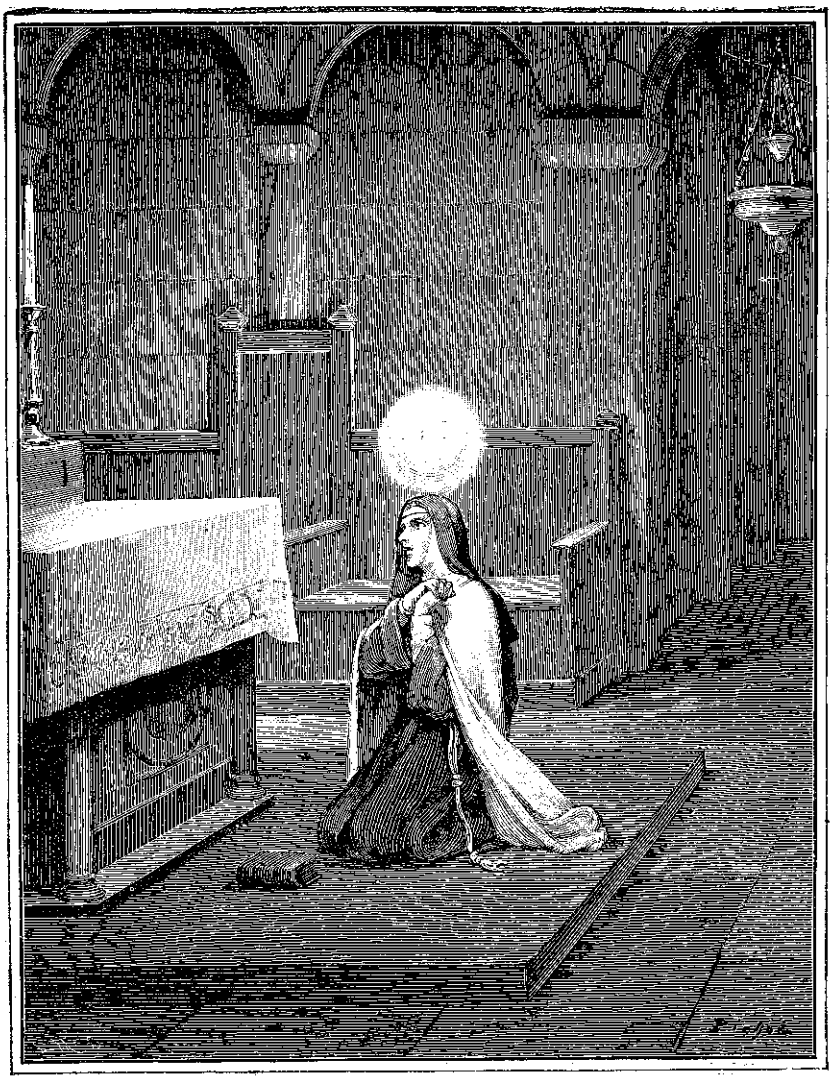
Ce martyre resta célèbre à Nicomédie sous le nom de *Martyre des enfants*.

(1) Extrait des *Jeunes Saints*, par l'abbé CHOULLIER : Librairie des apprentis orphelins. Roussel, 40, rue La Fontaine, Paris, Auteuil.

LA BIENHEUREUSE ANTOINETTE DE FLORENCE

Religieuse Clarisse (1401-1471).

Fête le 7 avril.



Pendant son oraison, la nuit, un globe de feu se pose sur la tête de la Bienheureuse.

« O Dieu qui par tous les sentiers de son existence avez merveilleusement attiré à vous la bienheureuse Antoinette, votre servante, nous vous le demandons par ses mérites, faites que nous suivions ses exemples pour arriver ainsi à la céleste patrie. »

Cette oraison, tirée de l'office de la bienheureuse Antoinette, laisse entendre que sa vie, ses voies, n'ont pas été ordinaires, mais qu'elle a su si bien se laisser conduire par la Providence qu'elle est arrivée à la sainteté et à la gloire. Cette notice le fera voir et pourra être ainsi une puissante exhortation pour les âmes de bonne volonté.

PREMIÈRES ANNÉES — LE MARIAGE

Antoinette naquit à Florence, au commencement du XV[e] siècle. Elle donna, dès sa plus tendre enfance, des preuves d'une vertu solide, et sans nul doute elle se serait consacrée entièrement au service de Dieu si ses

parents n'y avaient mis obstacle. Mais ils étaient riches, ils occupaient un rang élevé dans la société ; aussi, toute jeune encore Antoinette fut-elle engagée dans les liens du mariage.

Cependant la Providence voulait la conduire par des voies plutôt extraordinaires : elle venait à peine de goûter les joies de la maternité, et son mari était dans toute la fleur de l'âge et de la santé, quand une mort imprévue vint le frapper.

A cause de sa jeunesse, dans l'intérêt de son fils encore au berceau, pour bien d'autres raisons qu'ils croyaient excellentes, les parents d'Antoinette la pressèrent de convoler à de secondes noces. Elle refusa courageusement. Bien plus, disant à son vieux père et à son jeune enfant un généreux adieu, elle se retira au monastère de Saint-Onufre, que venaient de fonder, à Florence même, deux compagnes de la bienheureuse Angèle de Marsciano (1).

LE TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS

Lorsque saint François d'Assise institua son troisième Ordre, le Tiers-Ordre de la Pénitence, il se proposait surtout de venir en aide à la bonne volonté d'une multitude d'âmes qui ne pouvaient quitter le siècle et qui voulaient pourtant mener une vie parfaite. Cependant, dès les premières années de son apparition, plusieurs membres du Tiers-Ordre eurent l'intention de se séparer complètement du monde, afin de pouvoir ainsi se consacrer avec plus de liberté aux exercices de la vie pieuse comme aux œuvres de zèle et de charité. On vit dès lors se former des communautés, tant d'hommes que de femmes, où l'on pratiquait la règle du Tiers-Ordre avec des Constitutions particulières et où on se liait habituellement par des vœux simples. C'est ce que l'on appela le Tiers-Ordre régulier.

D'ordinaire, les religieuses du Tiers-Ordre régulier ne sont pas astreintes à une clôture stricte, afin de vaquer plus facilement à l'éducation des jeunes filles, au soin des pauvres et des malades dans les hôpitaux ou à domicile, aux œuvres d'apostolat dans les missions lointaines, etc. Toutefois, sur la fin du XIV[e] siècle, la bienheureuse Angèle de Marsciano obtint du pape Boniface IX l'autorisation de fonder un monastère du Tiers-Ordre, où l'on observerait la clôture perpétuelle et où l'on ferait des vœux solennels.

La première maison, établie à Foligno sous le vocable de Sainte-Anne, répandit bientôt autour d'elle un tel parfum de vertus qu'il fallut en fonder nombre d'autres, à Foligno encore, sous le vocable de Sainte-Agnès, puis à Assise, à Viterbe, et enfin à Florence.

C'était en 1429. Antoinette avait alors vingt-huit ans ; l'une des premières, elle se joignit aux religieuses envoyées par la bienheureuse Angèle et se consacra à Dieu dans le nouveau monastère. Elle espérait passer dans cette solitude le reste de ses jours, uniquement occupée de la sanctification de son âme.

Or, en 1428, le pape Martin V avait réuni en une seule Congrégation tous les monastères fondés par Angèle de Marsciano, et elle-même avait été élevée à la charge de Supérieure générale. Elle ne pouvait, dès lors, gouverner une communauté particulière ; aussi, dès l'année 1430, le Ministre général des Franciscains, sous la juridiction duquel était le nouvel Institut, appela la bienheureuse Antoinette à Foligno pour succéder à la bienheureuse Angèle comme supérieure du monastère de Sainte-Anne. Il y avait à peine un an qu'Antoinette avait embrassé la vie religieuse, mais sa vertu, plus encore que ses qualités naturelles, avait brillé d'un si vif éclat qu'on la jugeait capable de gouverner une communauté.

FONDATION A AQUILA
SAINT BERNARDIN DE SIENNE

L'attente des supérieurs majeurs ne fut pas trompée : Antoinette fut de toute manière à la hauteur de sa tâche. Elle avait du reste à côté d'elle, dans le monastère de Sainte-Anne, la fondatrice et la Supérieure générale de l'Institut. Antoinette était assez humble pour recourir à ses conseils et les suivre, pour regarder ce qu'elle faisait et s'appliquer à l'imiter. Elle fit ainsi des progrès sensibles dans la pratique des vertus, en même temps qu'elle se perfectionna dans la science, toujours si difficile, du gouvernement des communautés religieuses. Sans négliger le côté matériel, elle songeait surtout au spirituel, excitant celles dont elle avait la charge à avancer chaque jour en perfection.

Cette prudence et ce zèle la désignèrent au choix de la bienheureuse Angèle lorsqu'il fut question de fonder un nouveau monastère à Aquila, dans les Abruzzes. Antoinette n'avait passé que trois ans à Foligno. Elle donna les mêmes exemples de sainteté à Aquila qu'à Foligno, et eut la consolation d'être encouragée par un grand serviteur de Dieu, saint Bernardin de Sienne.

En 1438, comme il venait d'être nommé vicaire général de l'Observance, il dut venir à Aquila pour des affaires concernant sa charge. La foule qui se pressait sur ses pas, avide d'entendre la parole de Dieu, était si nombreuse qu'aucune église ne pouvait la contenir. Bernardin fut contraint de prêcher sur la place publique. Il parla de son sujet favori, la Très Sainte Vierge Marie, de ses grandeurs et de sa gloire. Il exposait à son immense auditoire une pensée chère, de tout temps, à l'Ordre franciscain : la pureté virginale et immaculée de Marie. Au milieu de l'enthousiasme général, une étoile lumineuse parut sur sa tête pendant qu'il parlait, comme si le ciel voulait par ce prodige donner une approbation formelle aux paroles du grand missionnaire.

ÉPREUVES DIVERSES DE LA BIENHEUREUSE

Les œuvres de Dieu sont toujours marquées au coin de la souffrance. Elle leur vient de divers côtés ; au fond, c'est le Tout-Puissant lui-même qui se sert des causes secondes pour éprouver les siens, se les attacher plus étroitement et rendre plus glorieuse leur couronne éternelle.

Quant à notre Bienheureuse, les démons et les hommes, ses parents, ses amis, ses pro-

(1) Voir sa biographie, n° 1690.

tecteurs même se donnèrent en quelque sorte la main pour l'éprouver.

Les tentations qui l'assaillirent furent nombreuses et pénibles. Jeune encore, elle avait renoncé à tout ce que le monde peut offrir de joies légitimes dans la vie de famille. A un âge plutôt avancé, elle fut harcelée par toutes sortes d'imaginations et de représentations sensuelles ; pendant longtemps ce fut pour elle un sujet de grande peine, les âmes délicates comme la sienne craignant toujours d'être plus ou moins souillées dans des combats de cette nature.

Elle avait laissé dans le monde un fils unique. Devenu grand, il vint troubler plus d'une fois la vie de calme et de paix qu'avait choisie sa mère en lui racontant les difficultés qu'il rencontrait avec les membres de sa famille. La vie religieuse, quoi qu'on en dise parfois, n'est pas le tombeau des affections légitimes, aussi les peines du fils avaient un écho douloureux dans le cœur de la mère.

Plus pénibles encore furent les difficultés qu'elle éprouva de la part de certains membres de sa communauté et qu'il serait trop long d'exposer ici en détail.

MORT ET CANONISATION DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE

Saint Bernardin de Sienne avait voulu, selon ses propres expressions, venir *déposer à Aquila le fardeau de son corps*. Il y mourut le 20 mai de l'année 1444.

Quelle joie et quelle consolation pour Antoinette de voir le concours de peuple qui se fit immédiatement autour du tombeau de celui qui avait été un de ses maîtres dans les voies de Dieu ! Combien plus grandes encore cette joie et cette consolation, en apprenant les miracles qui se produisaient sur sa tombe !

Jean de Capistran, qui avait reçu lui aussi les leçons de Bernardin, travailla à promouvoir sa canonisation. Dans ce but, sitôt après la mort de son saint ami, il vint à Aquila. Un jour qu'il prêchait sur la place publique, une étoile brillante resplendit au-dessus de sa tête. A cette vue, un cri s'éleva du milieu de la foule : « C'est l'étoile qui apparut un jour sur la tête de Bernardin ! »

Profondément ému de ce prodige, Capistran remercia la bonté divine et conçut une espérance inébranlable dans le succès de son entreprise. Et cette espérance ne fut pas trompée. En 1450, le jour de la Pentecôte, le pape Nicolas V inscrivit solennellement Bernardin de Sienne au catalogue des saints. Ce fut une grande joie pour l'Église, pour la famille franciscaine, pour le monastère du *Corpus Christi*, et particulièrement pour la bienheureuse disciple du serviteur de Dieu.

Elle ne devait pas jouir toutefois sur cette terre du dernier triomphe de saint Bernardin. Lorsque, le 17 mai 1472, le corps du Saint fut transporté en grande pompe dans la nouvelle église élevée en son honneur, Antoinette était déjà morte depuis quelques mois.

RELATIONS AVEC SAINT JEAN DE CAPISTRAN ELLE DEVIENT CLARISSE

Bernardin de Sienne était mort à Aquila en 1444, mais il avait laissé après lui un digne héritier de son zèle et de ses vertus, saint Jean de Capistran. Il y avait même, dans celui-ci, quelque chose de plus ardent, de plus martial que dans Bernardin.

C'est à Aquila qu'il entra en rapports avec la bienheureuse Antoinette. Il prêchait dans cette ville. Comme tous les saints, il ne se contentait pas d'exhorter le peuple à la fuite du péché et à l'observation des commandements; s'adressant aux âmes privilégiées que Dieu a appelées à une vocation plus sublime mais auxquelles, en retour, il sera demandé un compte autrement rigoureux, il leur rappelait leurs obligations, les excitait à monter toujours plus haut.

Il savait, du reste, que les plus beaux discours et les plus chaleureuses exhortations ne produisent aucun fruit sans la grâce, et il se recommandait aux prières des âmes consacrées, leur demandant d'obtenir par leur ferveur ces grâces de conversion et de salut. Il s'entretint ainsi plus d'une fois avec Antoinette ; plus d'une fois il adressa la parole à la communauté.

Soit simple résultat de ses paroles enflammées, soit pour d'autres motifs, Antoinette et douze de ses compagnes voulurent passer à une vie religieuse plus parfaite et s'engager, à la suite de sainte Claire, dans le second ordre fondé par saint François. Jean de Capistran éprouva comme il convenait cette vocation, mais quand il se fut rendu compte que c'était bien l'appel de Dieu, il s'entremit lui-même auprès du pape Nicolas V pour obtenir les permissions nécessaires.

Il y avait alors, au lieu dit Saint-Victorin, dans la ville d'Aquila, un monastère récemment fondé par un riche habitant de la cité. Dans sa pensée, des religieuses Augustines devaient s'y établir et y vivre sous la direction spirituelle des Frères Prêcheurs, mais la maison n'était pas encore occupée. A la prière de saint Jean, les fils du patriarche saint Dominique donnèrent la maison pour la fondation projetée : on l'appela le monastère du *Corpus Christi* ou de la *Sainte-Eucharistie* (1447).

LA SAINTE ABBESSE

Le pape Nicolas V, en autorisant la fondation du monastère, remarque expressément que c'est après avoir entendu les prédications de Jean de Capistran et sur ses conseils qu'Antoinette de Florence et ses compagnes ont pris la détermination d'embrasser la règle de sainte Claire. L'homme de Dieu ne se désintéressa jamais d'une entreprise qui était en grande partie son œuvre.

Ce fut entre ses mains qu'Antoinette fit profession ; ce fut à sa prière, sur ses instances, qu'elle accepta le titre et la charge d'abbesse. Plus qu'aucune de ses compagnes, du reste, elle était capable d'établir le nouveau couvent sur des bases solides, dans la pauvreté, l'humilité, le véritable esprit de saint François et de sainte Claire.

Mais Jean de Capistran ne pouvait rester à Aquila pour continuer à diriger ses filles spirituelles. Il avait à parcourir l'Italie, la France, l'Allemagne, on pourrait dire l'Europe entière ; il devait être libre de ses mouvements pour ses projets de croisade.

Il confia donc à ses Frères du couvent d'Aquila le gouvernement des religieuses, et reprit ses courses apostoliques.

Il était au centre de l'Allemagne quand lui arriva un message de la pieuse abbesse. Elles se trouvaient, elle et ses filles, dans un cruel embarras : les Frères Mineurs ne voulaient plus continer auprès d'elles leur ministère ! Pour une communauté soumise à la clôture stricte, peut-il y avoir épreuve plus douloureuse ? Saint Jean de Capistran comprit la peine de ses filles spirituelles ; il leur envoya aussitôt deux de ses compagnons, un Hongrois nommé Henri et un Dace (sans doute un Roumain) du nom de Louis, qui comprenaient et parlaient l'un et l'autre l'italien. Deux années plus tard, tous les deux étaient morts, mais leurs frères d'Aquila étaient revenus sur leur détermination, et ils se dévouèrent de nouveau avec zèle et amour au service du monastère des Clarisses.

Pendant sept ans, Antoinette remplit les fonctions d'abbesse avec tant de tact, tant d'esprit de foi surtout, que toutes les religieuses marchaient à sa suite d'un pas généreux dans les sentiers de la vie parfaite. Comme il arrive ordinairement, le parfum de leur vertu se répandit autour d'elles et suscita de nombreuses vocations dans tous les rangs de la société. L'histoire a gardé le nom de plusieurs jeunes filles issues des plus illustres familles de la contrée, qui renoncèrent à tout ce que le monde pouvait leur offrir de plaisirs et de gloire pour s'enfermer dans le cloître, au monastère du *Corpus Christi*. Mentionnons seulement, parmi ces généreuses cloîtrées, Marie-Déophène, nièce de Capistran.

Le monastère prospéra tellement qu'on y compta bientôt plus de cent moniales.

Abbesse ou simple religieuse, Antoinette était leur lumière et leur guide. Plusieurs fois, on la vit élevée de terre comme si le poids du corps avait disparu ou que la ferveur de l'esprit eût voulu déjà la transporter dans les bras du céleste Epoux. Une autre fois, pendant l'oraison de la nuit, un globe de feu vint se poser sur sa tête : l'église entière en fut illuminée.

Mais, dans cette maison de Dieu, la supérieure ne jouissait pas seule des consolations célestes. Pendant qu'elle prolongeait ses prières et que ses filles l'imitaient, Antoinette vit la Très Sainte Vierge descendre du ciel et combler de ses caresses deux religieuses du monastère. Heureuses les maisons où la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme mérite de telles faveurs ! Heureuses les villes et les contrées qui possèdent, pour détourner la colère de Dieu, des paratonnerres si efficaces !

MORT PRÉCIEUSE — NOMBREUX MIRACLES

Il a été dit précédemment que la patience d'Antoinette au milieu d'épreuves multiples se manifesta aux yeux de tous. Elle ne brilla pas moins dans les souffrances que lui causa, pendant les dix-sept dernières années de sa vie, une cruelle infirmité. Aussi, quoiqu'elle ne remplît plus alors la charge d'abbesse, elle resta le modèle de ses sœurs par cette patience en même temps que par son amour de la pauvreté, de l'humilité et de toutes les vertus religieuses.

Sentant sa fin prochaine, elle exhorta ses compagnes en termes d'où s'exhalait un sentiment d'affection toute maternelle, à persévérer généreusement dans leur sainte vocation, puis, après avoir reçu, avec une piété angélique, les derniers sacrements, elle s'endormit du sommeil des justes vers le milieu de la nuit, le 28 février 1471.

Quelle ne fut pas la surprise des religieuses lorsque le lendemain, de grand matin, le peuple accourut au monastère, demandant instamment que les restes mortels de la servante de Dieu fussent exposés à l'extérieur ! C'était contraire à tous les usages : au *Corpus Christi*, comme dans la plupart des couvents de cette époque, on ensevelissait les morts dans l'intérieur du cloître, aussi les religieuses refusaient d'obtempérer aux désirs des fidèles.

Comme ceux-ci insistaient, on résolut d'en référer au cardinal-évêque d'Aquila, homme à la fois pieux et prudent qui, non seulement voulut qu'on se prêtât à la dévotion populaire, mais encore vint lui-même, avec son clergé, vénérer la précieuse dépouille. Et Dieu montra bien vite qu'il approuvait cette dévotion : plusieurs guérisons miraculeuses furent obtenues par l'intercession d'Antoinette, au contact de ses restes sacrés.

Il fallut presque user de violence pour rentrer le cadavre dans le monastère où, finalement, il fut enseveli. Non pas de suite, toutefois, car les religieuses, ayant remarqué qu'il ne présentait aucune marque de corrupion, le gardèrent assez longtemps. De temps à autre, elles ouvraient le cercueil en bois qui le renfermait, et elles trouvaient une réelle consolation à contempler les traits de leur Mère vénérée.

Un médecin, envoyé par le cardinal évêque, reconnut que la conservation si parfaite du cadavre ne pouvait être due qu'à une intervention surnaturelle, mais, pour ne pas favoriser un culte prématuré et intempestif, l'évêque ordonna qu'il fût déposé dans le cimetière de la communauté. C'est là qu'il resta pendant de longues années.

Un jour, accidentellement, on découvrit que le cercueil tombait en pourriture, mais que le corps d'Antoinette n'avait pas été atteint par la corruption. Alors, avec les autorisations nécessaires, il fut placé dans l'église intérieure du monastère, à côté de l'autel. Il y est encore aujourd'hui, sans la moindre atteinte de corruption. Les yeux d'Antoinette sont à moitié ouverts ; ses membres restent souples au point qu'on peut facilement la changer de vêtements.

Ce miracle permanent, et bien d'autres dus à l'intercession de cette grande servante de Dieu ont amené le pape Pie IX à approuver son culte, le 17 septembre 1847.

G. D.

SOURCES CONSULTÉES

R. P. Léon, *Auréole séraphique*, t. II, p. 29-34. — *Le Palmier séraphique*, Bar-le-Duc, 1870, t. II, p. 476-478. — Wadding, *Annales Minorum*, t. V et VI.

SAINT ALBERT

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM ET LÉGISLATEUR DES CARMES

Fête le 8 avril.

NOBLESSE ET TALENTS DU BIENHEUREUX ALBERT

Si, dans l'antiquité, on a regardé comme des oracles les hommes qui donnèrent des lois aux peuples, et si ces hommes furent toujours comblés d'honneurs et de gloire, que ne méritera pas celui qui forma, par ses lois, non pas de simples citoyens d'un royaume terrestre, mais une foule de saints tels que les Thérèse, les Jean de la Croix et bien d'autres.

Le bienheureux Albert naquit à Castro de Gualteri, dans le diocèse de Parme. Tous les historiens s'accordent à louer la noblesse de ses parents, mais sans la préciser. Le plus vraisemblable est qu'il descendait de la famille de Pierre l'Ermite, le prédicateur de la première croisade.

Cette famille, d'origine française, passa en Flandre, et, ayant étendu une de ses branches en Italie, donna dans le bienheureux Albert un de ses meilleurs fruits.

De très bonne heure, ses parents l'appliquèrent à l'étude des lettres; il y fit de rapides progrès, et, grâce à son intelligence naturellement vive, à un travail persévérant, mais surtout avec l'aide de Dieu, qui le préparait à de hautes destinées, le jeune Albert devint un maître consommé dans la science du droit canonique et civil et dans l'interprétation des Saintes Ecritures.

ENTRÉE EN RELIGION
IL DONNE L'EXEMPLE DE TOUTES LES VERTUS

Ses études, loin de l'enorgueillir, allumèrent en son âme les ardeurs de l'amour divin. A mesure que la lumière de la vérité s'emparait de son intelligence, il comprenait mieux le néant des choses périssables, et Dieu lui apparaissait comme le seul objet digne de fixer sa vie et de remplir son cœur.

Ce fut donc pour échapper aux pièges du monde et à ses filets que le jeune Albert, semblable à l'oiseau qui est né pour voler vers le ciel, quitta le siècle et vint se reposer sur le grand arbre de la religion.

Il se rendit à cet effet à l'église et au monastère de Mortara, fondés par les chanoines réguliers, vers l'an 1080, dans une délicieuse vallée, où la nature avait déployé toutes ses grâces. Ce site charmant s'appelait autrefois Selva Bella, belle forêt, mais il prit ensuite le nom de Mortara (mortalité), à cause des innombrables infortunés qui y moururent durant les guerres de Charlemagne avec Didier, roi de Lombardie.

Ce monastère était alors très florissant et Albert le choisit pour son refuge, regardant comme un grand bonheur d'être en un lieu où son cœur pût être en sûreté, et sa conscience en paix.

Il vint au couvent en compagnie de ses pieux parents qui voulurent aussi coopérer à ce sacrifice volontaire. Le prélat et le Chapitre, qui connaissaient déjà ses talents et ses vertus, l'accueillirent avec le plus grand empressement.

Dès qu'il eut reçut l'habit, il entra dans la voie d'une nouvelle ferveur, et se montra bientôt un parfait religieux, dépassant les espérances que ses débuts avaient fait concevoir.

Dans son humilité, il essayait de voiler aux yeux de tous les merveilles de sainteté que Dieu avait déposées dans son âme; mais, malgré lui, l'éclat de ses vertus jaillissait au dehors, et ses frères étaient unanimes à les proclamer.

On le voyait toujours ponctuel au chœur, attentif à l'oraison, austère au réfectoire, modeste en sa conversation, plein de ferveur dans sa prédication et d'édification dans tous ses actes. Tant de qualités le désignèrent bientôt au choix de ses frères, et malgré son jeune âge, il fut élu prieur du monastère.

ALBERT EST FAIT ÉVÊQUE DE BOBBIO, PUIS DE VERCEIL

La renommée de ses vertus était parvenue jusqu'aux oreilles du pape, qui le désigna pour évêque de Bobbio. Ce choix alarma la modestie du Saint, et il essaya de se soustraire à ces honneurs en y opposant mille difficultés. Sur ces entrefaites, le siège de Verceil vint à vaquer : l'évêque de cette ville, Guala, avait été envoyé comme nonce en Angleterre par les papes Lucius III et Alexandre III : sa mission, dans ce lointain pays, s'étant prolongée, il s'était démis de la charge de son diocèse, et on devait procéder à une nouvelle élection.

Saint Albert n'avait point encore été sacré évêque de Bobbio; le pape lui ordonna d'accepter le siège vacant de Verceil, et son humilité dut céder à l'obéissance.

SA SAINTETÉ PROUVÉE PAR UN MIRACLE

Se voyant à la tête d'une Eglise si importante, Albert mit tous ses soins et toute son ardeur à suivre les traces de son antique prédécesseur sur le même siège, saint Eusèbe. Il conserva dans ses habits l'humilité et la pauvreté, dans sa nourriture l'austérité, dans son coucher la pénitence, et dans son âme et son corps la pureté angélique qui l'accompagna toute sa vie.

A ces vertus privées, il joignait également celles du prélat. En effet, il fut dans ses aumônes non seulement libéral, mais prodigue. Il retira son Eglise de nombreuses dettes et des embarras où elle se trouvait. Assidu au chœur et aux offices divins, par l'ardeur de ses prédications et de ses exemples, il réforma les mœurs de tout son diocèse, et les améliora à tel point, dit son historien, que les gens du siècle semblaient être des ecclésiastiques, et les ecclésiastiques des moines de la plus stricte observance.

La capacité et la vertu de ce saint prélat vinrent à bout de tout. Profond dans ses pensées, prévoyant dans ses conseils, constant dans leur exécution, il captiva les cœurs de tous ses sujets, et devint bientôt l'objet de leur amour et de leur respect.

Un miracle que le Seigneur daigna opérer par son entremise, en l'an 1189, accrut encore l'estime et la vénération que l'on portait au Saint.

On amena à son église une dame de Parme, qui était possédée de cinq démons. Le Saint l'exorcisa et pria quelque temps pour elle, et, le jour de l'octave de saint Eusèbe, il commanda aux démons, qui s'enfuirent aussitôt du corps de la possédée.

ALBERT APAISE LES DIFFÉRENDS

L'opinion que l'on avait de sa prudence, de sa discrétion, de sa droiture et de son habileté dans les affaires le fit choisir par le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse, pour être l'arbitre de leurs différends.

Ce fut en reconnaissance de ses services que l'empereur Henri VI, successeur de Frédéric, l'honora du titre de prince de l'empire, titre qui passa dans la suite aux évêques de Verceil.

Il ne fut pas moins honoré du pape Célestin III, qui accorda de nombreux privilèges à son Eglise épiscopale à cause de lui. De même, Innocent III l'employa dans plusieurs négociations importantes. Il le chargea notamment d'apaiser une cruelle dissension qui avait éclaté entre les habitants de Parme et ceux de Plaisance; cette division menaçait de s'étendre à toute l'Italie, et elle faisait prévoir d'épouvantables carnages, comme il arrive souvent dans les guerres civiles. Le prélat remplit sa charge avec autant d'efficacité que de douceur, et en cette occasion se vérifia le proverbe du sage, que l'homme prudent est plus utile que l'homme vaillant.

Albert, toujours préoccupé de la sainteté des brebis confiées à sa garde, réunit, en 1192, un synode, afin de travailler à une plus grande réforme de son diocèse. Mais, vers l'an 1203, le Seigneur vint l'enlever à son troupeau, pour lui en donner un autre moins facile à conduire. Il fut appelé au patriarcat de Jérusalem, dans les circonstances suivantes.

RÉSISTANCE D'ALBERT DEVANT LES DIGNITÉS

Le patriarche Monaco, Florentin de naissance, homme savant et vertueux, auparavant évêque de Césarée, était mort au commencement de l'an 1203. Le cardinal Soffred se trouvait alors en Palestine en qualité de légat apostolique, et il fut élu patriarche de Jérusalem par le clergé et le peuple, avec le consentement du roi et des évêques suffragants.

Mais le cardinal Soffred, qui avait d'abord cédé aux instances du pape, refusa ensuite cette dignité et ne voulut se rendre ni aux vœux, ni aux prières de ceux qui l'avaient élu, soit pour fuir une telle charge en des temps si calamiteux, soit pour éviter d'être accusé d'ambition après les démarches qu'il avait faites pour procurer un digne prélat à cette Eglise.

On procéda donc à une seconde élection. Telles étaient la science, les vertus et la réputation du bienheureux Albert, évêque de Verceil, que tous les vœux se portèrent unanimement sur lui. Mais le point le plus difficile était d'obtenir le consentement du saint prélat, c'est pourquoi le roi de Jérusalem Amaury, les princes, les archevêques, les évêques, qui se trouvaient à Saint-Jean-d'Acre parce que Jérusalem était au pouvoir des Sarrasins, écrivirent au pape Innocent III, le suppliant d'obliger l'évêque de Verceil à accepter l'élection et à ne point mépriser l'amour de ses sujets. Le pape se rendit à leurs vœux, il écrivit au Saint une lettre pleine d'éloges pour lui. « Le roi de Jérusalem, dit le Pontife, a » consenti à votre élection; les archevêques et » évêques ont fait de même. Et tous, par leurs » lettres, nous supplient de vous obliger à con-

» sentir à leurs prières. C'est pourquoi, bien » que nous ayons grand besoin de vous en Lom- » bardie comme d'un prélat à qui nous confions » avec sécurité nos pouvoirs dans les affaires » difficiles, toutefois la pressante nécessité, non » seulement de l'Eglise de Jérusalem, mais de » tout l'Orient, nous oblige à nous faire violence » pour vous conjurer d'accepter cette élection. » Craignez de résister à la volonté de Dieu. »

Dans le reste de la lettre, le pape s'applique à persuader au bienheureux Albert d'accepter cette charge. Il lui rappelle que, pour réparer la chute du genre humain, Jésus-Christ a choisi Jérusalem, qu'il y souffrit, obéissant à Dieu son Père, jusqu'à la mort de la Croix. Le serviteur ne serait-il donc pas bien ingrat, s'il refusait de souffrir pour son Maître ce que son Maître a souffert pour lui? Il lui cite encore l'exemple de saint Jacques, le frère du Seigneur. Albert n'osa plus résister davantage, et il se soumit humblement aux prières du Souverain Pontife.

ALBERT, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM

Il se rendit à Rome, afin de voir le pape. Innocent III demeura très édifié de sa douceur et de sa sainteté ; et non seulement il le confirma dans la dignité de patriarche, mais il lui donna également le *pallium* et l'autorité de légat apostolique en Palestine pour quatre ans.

Il écrivit aussi plusieurs lettres en sa faveur. Premièrement, il recommande aux prélats et à tous les fidèles de Terre Sainte de le recevoir avec honneur et soumission, comme si c'était lui-même. Il lui donne le pouvoir de porter le pallium en quelque province que ce soit et d'absoudre de l'excommunication tous ceux qui voudraient traverser la mer avec lui, et tous les habitants de Terre Sainte.

Albert, prenant donc la bénédiction du Souverain Pontife, retourna à Verceil régler les affaires de son Eglise, et pourvoir à son successeur; de là, il prit un vaisseau gênois, qui le conduisit au port de Saint-Jean-d'Acre, vers le mois d'août 1205. Il fut reçu par le roi et sa cour, comme un ange qui venait les délivrer de leurs maux, et pour si grand que le leur eût dépeint la renommée, ils le trouvèrent plus grand encore dans ses actions.

Il demeura à Saint-Jean-d'Acre, où se trouvait la cour royale et le siège patriarcal de Jérusalem, et ce fut de là qu'il commença avec soin à travailler à l'administration de sa charge.

LE MONT CARMEL ET SES GLOIRES

Près de là s'élève le Mont Carmel, si célèbre dans l'Ecriture, à cause de sa beauté et de sa fertilité.

C'est sur ce mont béni que le prophète Elie confondit les prêtres de Baal, qu'il établit l'école des Prophètes.

Son disciple Elisée l'imita dans son genre de vie, et leurs successeurs donnèrent ainsi naissance à une communauté de solitaires qui devint par la suite l'Ordre du Carmel.

Ces moines de l'Ancien Testament n'eurent d'autre règle que les exemples si saints et si beaux de leurs patriarches Elie et Elisée, jusqu'au temps où ils embrassèrent la règle de l'Evangile. Nous lisons, en effet, dans le bréviaire romain : » Quelque temps après la Pentecôte, les disciples » des prophètes Elie et Elisée, qui avaient été pré- » parés à l'avènement du Messie par les prédi- » cations de saint Jean-Baptiste, embrassèrent » avec empressement la foi évangélique et com- » mencèrent à honorer avec une dévotion toute » particulière la Bienheureuse Vierge qu'ils » avaient eu le bonheur de voir et d'entendre » plusieurs fois. » (Office de Notre-Dame du Mont Carmel.) Dès l'an 83 de l'ère chrétienne, les anachorètes élevèrent sur le Carmel une église dédiée à Marie. Sainte Hélène, dans sa pieuse vénération pour la Terre Sainte, n'oublia pas non plus cette montagne et bâtit une église près de l'école des Prophètes.

Non contents de travailler à leur salut, les moines du Carmel, comme le rapporte Joseph d'Antioche, qui écrivait en 130, quittèrent souvent leur montagne pour aller propager la foi de Jésus-Christ dans la Samarie et la Galilée.

Mais, au temps des empereurs Arcadius et Honorius, un de ces religieux, d'une grande vertu et perfection, appelé Jean, qui, par ses écrits et ses exemples, menait ses frères à la sainteté, fut élevé à la dignité d'évêque de Jérusalem (412).

Ce fut alors qu'un de ses disciples, Caprasius, le supplia de vouloir bien lui donner par écrit, en un petit livre, tout ce qu'il leur avait déjà donné de vive voix, sur leur religion, ses fondateurs et la sainteté à laquelle ils devaient tendre. Jean, patriarche de Jérusalem, se rendit à ses désirs, et, dans un opuscule de quarante et un chapitres, composé en grec, il retraça la première institution des solitaires du Carmel, la sainteté et les belles actions des prophètes Elie et Elisée, et de leurs disciples. Au temps des Croisades, le couvent du Carmel fut rétabli par saint Berthold, puis par saint Brocard.

ALBERT DONNE SA RÈGLE AU CARMEL

A l'arrivée de saint Albert, saint Brocard, suivi d'une foule de ses religieux, vint trouver le légat apostolique pour recevoir sa bénédiction et traiter avec lui de quelques matières concernant son Institut. Il lui proposa son dessein, lui mit entre les mains les règles monastiques observées sur le Mont Carmel depuis tant de siècles, ainsi que les nouvelles ordonnances que lui-même avait portées; il lui soumit aussi quelques doutes, et enfin il le supplia, au nom de son Ordre, de vouloir bien leur donner une règle plus courte, plus méthodique et plus substantielle que toutes celles qu'ils avaient eues jusque-là, et, en même temps, de les confirmer plus légalement dans leur dessein.

Le Patriarche de Jérusalem se rendit à ces désirs, et, pour apporter un grand soin à l'œuvre qu'il entreprenait, il lut d'abord la règle de Jean de Jérusalem, tirée des vies des antiques prophètes; il lut aussi les nouvelles constitutions de saint Brocard, tirées des écrits de saint Basile, et des coutumes que saint Berthold avait implantées avant lui. Reconnaissant que la règle de Jean n'était pas assez impérative, ni assez précise, et que les statuts de saint Brocard étaient d'un style trop diffus, guidé par l'inspiration du ciel, il leur donna une règle plus courte, plus substantielle, plus préceptive, qu'il orna de passages bien choisis de l'Ecriture, et qu'il ajusta bien à la profession et aux désirs des ermites, en sorte que c'est une des règles les plus substantielles que l'Eglise ait approuvées, règle qui a donné et qui donnera encore une foule de saints au ciel.

Mais l'amour du Patriarche pour les religieux du Carmel ne se contenta pas de leur donner seulement une règle, il leur facilita aussi les moyens de l'observer, en achevant le monastère du Mont Carmel, et en le disposant selon qu'il avait indiqué dans sa règle; et toute sa vie,

par de larges et fréquentes aumônes, il fut le protecteur de l'Ordre.

Plus d'une fois, il se retira au Carmel, afin de se divertir des soucis de sa charge, pour donner plus de temps aux besoins de son âme.

Tant de bienfaits lui ont attiré l'amour de la famille des Carmes, qui le vénèrent comme leur Patriarche et leur Législateur.

ALBERT BAT MONNAIE POUR LES PÈLERINS

Il y avait en Palestine une foule de pauvres, parce que, à chaque instant, les Sarrasins venaient dépouiller les habitants de leurs maisons et de leur biens; de plus, un grand nombre d'étrangers accouraient de partout, soit pour visiter les Saints Lieux, soit pour aider leurs frères à les conquérir.

Sa charité s'étendait à tous; il en donnait des preuves spéciales en faveur des pèlerins, car, pour les secourir, il fit battre certaines monnaies où il fit écrire son nom, sa dignité, etc., ainsi que ces mots : *munus peregrinorum,* secours des pèlerins.

Sa charité se fit aussi sentir aux nombreux captifs qui étaient entre les mains des Sarrasins. Sur les recommandations du pape Innocent III, afin de préserver la foi de ces infortunés chrétiens, il employa tout son zèle à les racheter de l'esclavage, soit en payant leur rançon, soit en les échangeant avec d'autres captifs musulmans; et il dépensa dans cette œuvre sainte tous ses biens et revenus.

ALBERT, GRAND PACIFICATEUR

Le bienheureux Albert reprit encore plusieurs fois la mission de paix qu'il avait reçue auparavant en Italie.

Le roi de Chypre et le comte Henri, seigneur du royaume de Jérusalem, se trouvaient en querelle sur des points de juridiction; et comme la dissension parmi les chefs est la source de la destruction des armées, surtout dans ces circonstances dont les musulmans auraient profité sans nul doute, il y allait de l'avenir de la Terre Sainte. Cette affaire donna de grands soucis au pape Innocent, qui écrivit au Patriarche d'arranger le différend, ce qu'il fit au grand contentement des partis.

La même année, il termina heureusement une autre affaire non moins difficile, ni moins dangereuse; c'était le procès que les Templiers avaient fait aux chevaliers teutoniques, parce que ceux-ci avaient pris le manteau blanc, signe distinctif des chevaliers du Temple.

A la même époque arrivèrent deux événements qui mirent en grand crédit l'habileté et la prudence du saint Patriarche.

La reine de Jérusalem étant venue à mourir, sa perte remplit le royaume de douleur et de dangers. A cette nouvelle, le pape Innocent, comme un père plein de sollicitude, commanda aux Templiers de soutenir le parti du roi qui ne tenait ses droits que du côté de son épouse. En même temps, il demanda au Patriarche d'user de toute son influence pour maintenir la paix dans le royaume. Albert agit avec tant de zèle et de prudence qu'il contint tous les esprits et tous les cœurs dans l'obéissance.

Sa sagesse eut à paraître dans une autre occasion. Malgré la trêve qu'il avait faite avec le Patriarche d'Antioche, le roi d'Arménie fit invasion avec une grande armée sur le territoire de cette ville, et y commit d'horribles ravages. Ils arrivèrent aux oreilles du pape, qui résolut de sévir contre de tels abus. Pour cela, il commanda au Patriarche Albert d'excommunier le roi d'Arménie, ainsi qu'un mauvais prêtre qui, dans l'espoir d'arriver au patriarcat d'Antioche, avait été cause de tous ces désordres. Ses vœux ne furent point déçus. Le bienheureux Albert, avec une adresse admirable, mêlant la douceur aux rigueurs de la justice, fit descendre l'intrus du siège d'Antioche, et rétablit le pasteur légitime; de plus, il amena le roi d'Arménie à réparer ses torts, à demander pardon de sa faute, après quoi il lui donna l'absolution et le rendit à la communion.

Albert montra son courage également en représentant au roi de Jérusalem qu'il ne devait point faire de son sceptre un instrument de tyrannie pour ses sujets, et qu'il devait les traiter en fils et non en esclaves. D'autre part, il recommandait à ceux-ci l'obéissance et la soumission filiale envers leur roi.

MORT DU BIENHEUREUX ALBERT

En l'an 1213, le Souverain Pontife, voulant tenter un grand effort pour arracher la Terre Sainte aux mains des infidèles, publia la réunion d'un Concile général à Rome qui devait se célébrer en 1215. Il en fit part au Patriarche, et lui demanda d'amener avec lui quelques hommes pleins de prudence, de savoir et d'expérience, qui connussent bien la Terre Sainte, pour examiner par quels moyens les chrétiens pourraient s'en rendre maîtres avec moins de difficultés.

Il le chargeait aussi de deux missions importantes; c'était d'abord de faire arriver à bonne fin une ambassade qu'il envoyait au sultan de Damas. Pour cette mission délicate, Albert choisit saint Brocard, qui connaissait parfaitement le pays et la langue de ses habitants.

En second lieu, le Souverain Pontife recommandait au Patriarche de chercher à tarir la source des maux qui accablaient la Palestine, en remédiant aux péchés et aux désordres des chrétiens qui l'habitaient.

C'était bien, du reste, le plus grand souci du Patriarche Albert; mais cette recommandation du pape activa son zèle et sa sollicitude à faire cesser les scandales publics, en sorte qu'il provoqua contre lui-même la colère de certains pécheurs malades au point de préférer leur maladie à leur guérison.

Un de ces frénétiques en vint à un tel degré de rage que, sans s'arrêter à considérer la sainteté du prélat, ni la grandeur de son propre crime, il osa frapper traîtreusement le pontife d'un coup de poignard, au milieu d'une procession solennelle, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, alors que, revêtu des ornements pontificaux, il était entouré de son clergé, dans l'église de Sainte-Croix, à Saint-Jean-d'Acre.

C'est ainsi que mourut le saint patriarche Albert, sous les coups d'un meurtrier qu'il avait voulu retirer de ses vices, et cette mort est un véritable martyre. Aussi quelques auteurs le considèrent-ils comme digne de porter l'auréole de ceux qui ont répandu leur sang pour la cause de Jésus-Christ.

SAINT GAUTIER, ABBÉ DE PONTOISE

Fête le 8 avril.

Quand Philippe Ier présenta la crosse abbatiale à Gautier, le nouvel abbé la saisit et, mettant la main, non pas au-dessous, mais au-dessus de celle du monarque, il lui dit : « C'est de Dieu et non de votre majesté que je reçois le gouvernement de cette abbaye. »

UN BRILLANT PROFESSEUR — LE MOINE ET LE PRISONNIER

Gautier était né à Andainville, en Picardie, dans la première moitié du XIe siècle. Doué d'une heureuse mémoire et d'une intelligence d'élite, il réalisa promptement de grands progrès dans les études, et, pour s'y perfectionner, alla en diverses villes, écouter les leçons des maîtres les plus célèbres. A son tour, il devint professeur et enseigna, avec un remarquable succès, la grammaire, la rhétorique et la philosophie.

La renommée toujours croissante du nouveau professeur, et les louanges qu'on lui décernait, loin de le détourner de Dieu, furent au contraire, pour lui, le point de départ de la vie parfaite. Craignant de se laisser entraîner au souffle de l'orgueil et de la vanité, il songea à quitter le monde et ses flatteries pour assurer son salut dans le calme et la solitude d'un couvent. Pour ne rien précipiter dans sa décision, il commença par s'exercer quelque temps aux principales austérités en usage dans les cloîtres; et après cette

expérience, il se présenta au monastère de Rebais, au diocèse de Meaux. Admis au nombre des religieux, il reçut avec joie l'habit monastique, et surpassa bientôt ses Frères dans la pratique de la règle et de toutes les vertus.

Gautier était d'une exquise bonté. Une fois même, on trouva qu'elle dépassait la mesure : un paysan, en punition de ses méfaits, avait été enfermé dans la prison du monastère, où il était traité assez durement; Gautier allait l'y consoler et partageait son pain avec lui. On toléra cette charité. Mais il ne s'en tint pas là : une nuit, pénétrant dans le cachot du prisonnier, il rompit ses liens, et, à la faveur des ténèbres, l'aida à s'évader. Il avait eu bien soin auparavant de lui faire promettre qu'il ne recommencerait plus ses actes criminels et ne garderait pas rancune au monastère; mais l'abbé trouva la garantie plus qu'insuffisante, et infligea au moine une sévère punition. Gautier s'y attendait et s'y soumit docilement.

Ce fut sans doute la seule occasion où l'abbé eut à se plaindre du bon moine, car en tout le reste, il était le modèle des religieux.

PONTOISE ET L'ABBAYE DE SAINT-MARTIN

Vers l'an 1069, Amaury, frère de Gautier III, comte d'Amiens et de Pontoise, venait de fonder un monastère près du château de cette dernière ville. Dans les âges de foi, fonder un couvent, centre de prière et de pénitence, de science et de vertu, était considéré comme une bonne œuvre au premier chef. C'était la vérité.

Cependant les religieux, réunis dans le nouveau couvent, cherchaient un supérieur capable de les diriger dans la voie de la sainteté et d'implanter dans la communauté des traditions qui seraient longtemps fécondes en fruits de salut. Ils entendirent parler des vertus de Gautier et l'élurent pour supérieur.

L'archevêque de Rouen et le roi de France agréèrent ce choix, mais Gautier s'en effraya et ce n'est qu'après de longs refus qu'il finit par céder aux instances des moines de Pontoise. L'archevêque lui donna la bénédiction abbatiale, et suivant un usage du temps, il dut se présenter devant le roi Philippe I^{er} pour recevoir l'investiture royale de son abbaye. Philippe I^{er} réclamait ce droit en qualité d'avoué ou protecteur de l'abbaye.

Mais l'usage de l'investiture royale, pour les domaines et les dignités ecclésiastiques, était devenu, à cette époque, une source d'abus criants et lamentables, car les princes laïcs en profitaient pour asservir l'Église et lui imposer, malgré elle, des ministres indignes des fonctions saintes. Les Souverains Pontifes insistaient pour la suppression de cet abus. Aussi, quand le roi présenta, suivant l'usage, la crosse abbatiale à Gautier, le nouvel abbé la saisit et, mettant la main, non pas au-dessous, mais au-dessus de celle du monarque, il lui dit : « C'est de Dieu et non de Votre Majesté que je reçois le gouvernement de cette abbaye. » Philippe, surpris d'une franchise et d'un courage qu'il rencontrait trop rarement, eut le bon esprit de ne pas s'en irriter et n'en eut que plus d'estime pour le saint abbé.

Saint Gautier vint donc à Pontoise prendre possession de son abbaye, dont il dédia l'église à saint Germain. Plus tard, il y ajouta un oratoire dédié à saint Martin qui devint le patron du monastère.

Gautier était d'une taille noble et élevée, d'une démarche simple et modeste, d'un visage toujours égal et serein. Juste envers tous, plein de miséricorde pour les malheureux et les petits, ferme et intrépide devant les grands du monde, doux envers le prochain, mais sévère envers lui-même, l'abbé de Pontoise avait, en outre, le talent de s'exprimer avec une clarté, une onction, une vivacité qui assuraient le succès de ses discours, toujours pleins de prudence et de sagesse.

LA CHARGE DES AMES ET DES BIENS DU MONASTÈRE LES ENFANTS A LA RECHERCHE DE LEUR PÈRE

L'admiration dont il ne tarda pas à être entouré à Pontoise réveilla dans l'âme de l'abbé les craintes qui avaient autrefois arrêté le professeur : il redouta, de nouveau, les périls de la vaine gloire, et un matin, les moines cherchèrent en vain leur Père : il avait disparu.

Pendant qu'ils continuaient leurs recherches, avec beaucoup de tristesse, un moine pauvre et inconnu, qui ne dit ni son nom ni son pays, arrivait au célèbre monastère de Cluny, alors rempli de moines très fervents et très austères. L'étranger demandait humblement la faveur d'y être reçu pour expier, disait-il, ses nombreux péchés et sauver son âme. On lui accorda la grâce qu'il demandait et il se montra heureux d'être le dernier et le plus obéissant des Frères. Ce moine, on l'a deviné, n'était autre que l'Abbé de Pontoise.

Ses religieux finirent par découvrir le lieu de sa retraite, et quelques-uns d'entre eux se présentèrent un jour à Cluny, munis d'une lettre de Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, qui ordonnait à Gautier de reprendre sa charge.

Le fugitif revint à Pontoise à la grande joie de ses fils spirituels.

Son œuvre se développait. Gautier, évêque de Meaux, confirmait une donation qui cédait à l'abbé de Pontoise la terre de Maurissac, près de Coulommiers, pour y fonder un prieuré.

Pour se livrer avec plus de facilité à l'oraison, Gautier se retirait souvent dans une grotte, située près de son abbaye, et y passait sa journée dans des exercices d'austérités et de prières dignes de saint Antoine au désert.

Mais les devoirs et les sollicitudes de sa charge l'arrachaient fréquemment à cette solitude; une seconde fois, il céda au désir de laisser ses fonctions à un homme qui s'en croirait plus capable, et il s'enfuit.

Il s'arrêta, non loin de Tours, dans une île de la Loire, où se trouvait une chapelle dédiée aux saints martyrs Cosme et Damien. Cet ermitage lui parut une retraite assurée; il s'y fixa. Mais bientôt, dans tout le voisinage, on s'entretint avec admiration des austérités, de la bonté et des autres vertus de l'ermite étranger.

Dans sa charité, qui ne pouvait rien refuser aux malheureux, il avait donné un jour, à un pauvre, ses livres pourtant si aimés, en lui disant de les vendre et d'en garder le prix; à un autre mendiant, il donna sa coule et sa tunique, qu'il avait reçues lui-même en aumône, des moines de Marmoutiers. Les habitants commencèrent à affluer à la cellule du saint ermite, pour admirer ses exemples, lui demander ses conseils et se recommander à ses prières. Plusieurs lui apportaient des présents, qu'il s'empressait de distribuer aux pauvres.

Un jour, un pèlerin, nommé Garin, qui allait de province en province visiter les sanctuaires

les plus vénérés, passa par la Touraine, et après avoir prié au tombeau de saint Martin, voulut voir l'ermite si vénéré dans le voisinage. Il reconnut Gautier, l'ancien abbé de Pontoise. Aussi, quand il arriva dans cette dernière ville, n'eut-il rien de plus pressé que d'aller annoncer aux moines le lieu où était le Père dont ils pleuraient l'absence. Les bons religieux accoururent des rives de l'Oise aux bords de la Loire, et, se jetant aux pieds de Gautier, le supplièrent avec tant d'instances, qu'il ne put résister à leurs prières et il revint avec eux. Au reste, il se voyait déjà trop vénéré en Touraine.

SAINT GAUTIER ET SAINT GRÉGOIRE VII

Le voilà de nouveau au milieu des sollicitudes et des responsabilités. Comment s'y arracher? Une idée vint réjouir son esprit : Pourquoi ne ferait-il pas lui aussi des pèlerinages ? Il partit pour Rome, et après avoir satisfait son ardente dévotion aux tombeaux des apôtres et des martyrs, il alla se jeter aux pieds du pape, le suppliant de le décharger d'honneurs dont il n'était pas digne, et de fonctions trop lourdes pour lui. Le pape — c'était le saint Grégoire VII — le retint quelques jours auprès de sa personne. Ce grand homme eut vite apprécié le mérite du moine français; il lui fallait des saints pour réformer la société chrétienne, et voilà qu'il en trouvait un. Avec son énergie habituelle, il répondit à Gautier : « Faites à Dieu le sacrifice de vos goûts personnels et de vos prédilections, car je vous ordonne, sous peine d'excommunication, d'aller reprendre le gouvernement de votre communauté et désormais ne vous dérobez plus aux devoirs que vous impose aujourd'hui le Souverain Pontife. »

Cette fois, la volonté de Dieu était bien manifeste; Gautier savait que l'obéissance est le plus méritoire des sacrifices, et il ne tergiversa plus. Il reprit d'une main aussi vigoureuse que paternelle l'administration de son abbaye, et usa de son influence pour travailler, suivant les volontés du pape, à la réforme des abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise. Il ne craignit pas de reprocher au roi Philippe Ier le crime qu'il commettait en vendant les dignités ecclésiastiques : « Il ne vous est pas permis, lui dit-il, de trafiquer des choses saintes. En vendant ainsi les bénéfices ecclésiastiques, vous autorisez les autres à en faire un commerce sacrilège, et vous vous rendez coupable de toutes les simonies qu'encouragent vos exemples. »

Il ne déploya pas moins d'énergie au concile provincial de Paris de l'an 1092, pour faire respecter les décrets du Souverain Pontife sur le célibat des prêtres. Les ennemis des vertus sacerdotales ne le lui pardonnèrent pas; il fut jeté en prison, heureux de souffrir pour une si sainte cause; mais l'intervention de ses amis lui rendit la liberté.

HUMILITÉ ET AUSTÉRITÉ

Ce n'est pourtant pas que le caractère de Gautier eût changé; il était toujours l'homme de la paix et de l'humilité. Si sa conscience ne lui eût fait un devoir de se montrer et d'agir, il fût resté dans le silence et l'oubli. Son humilité allait jusqu'à dissimuler sa charité. Il se cachait, autant que possible, pour donner l'aumône; et pour porter ses bienfaits, il recourait souvent à l'intermédiaire discret d'un prêtre et d'un diacre de Pontoise. Dieu sait cependant si sa générosité était grande ! Lorsque sa bourse était vide, il donnait jusqu'à son couteau et ses chaussures. Il évitait même les regards de ses religieux pour laver les pieds aux pèlerins.

Une natte recouverte d'un cilice, sans oreiller, lui servait de lit. C'est là qu'il s'étendait tout habillé, après les longues fatigues du jour, pour prendre un instant de repos indispensable. Les coups de discipline et le cilice, qu'il portait sans cesse sur lui, l'aidaient à réveiller ses sens assoupis quand, à minuit, on donnait le signal des Matines. Après le chant de l'office, pendant que les autres religieux retournaient dans leurs cellules reprendre leur sommeil interrompu, saint Gautier restait en adoration au pied de l'autel. Mais quelquefois le sommeil réclamait si impérieusement ses droits que le matin, les moines en rentrant au chœur pour Prime, trouvaient leur abbé endormi sur le pavé du sanctuaire, la face contre terre.

Toujours prêt à rendre service, le dévoué supérieur remplissait volontiers la fonction de lecteur hebdomadaire au réfectoire, et d'autres fois s'adjugeait la charge de cuisinier ou de boulanger. Un jour, exténué de fatigue, il tomba en défaillance devant l'ouverture du four. Les moines le trouvèrent par terre en cet état, et tout émus, le transportèrent dans sa cellule. Cette cellule était un miroir de pauvreté; ses habits témoignaient du même dénuement, malgré la propreté qu'il y conservait avec soin.

Si, au réfectoire, il prenait part au repas commun, il savait remplacer, sans être vu, sa portion de vin par de l'eau. Si l'on servait du poisson, il paraissait fort occupé à extraire les arêtes pour qu'on ne s'aperçût pas qu'il ne mangeait point. Ordinairement il faisait porter dans sa cellule, pour ses repas, une cruche d'eau, du pain et quelques fèves cuites à l'eau, mais il donnait le pain aux pauvres et ne gardait pour lui que les fèves.

L'ABBAYE DE BERTAUCOURT EN PICARDIE

Vers l'an 1092, la Très Sainte Vierge Marie, qu'il aimait comme la plus tendre des mères, lui apparut et lui dit : « Lève-toi, Gautier, rends-toi à Bertaucourt, et construis dans ce lieu un monastère. J'ai choisi cet endroit pour qu'une communauté de vierges s'y consacre à mon service. » A ces mots, la vision disparut. Gautier, avec son humilité ordinaire, se dit à lui-même : « Est-ce bien du ciel, qu'une semblabe apparition vient visiter un misérable pécheur tel que moi? ne serait-ce pas plutôt une illusion de l'esprit des ténèbres ? » Et il différait d'obéir. Mais dans une seconde vision, la Reine des Vierges se montra à lui, avec le visage sévère d'une mère qui corrige un enfant rebelle; elle lui reprocha sa désobéissance, et pendant qu'elle réitérait son ordre, Gautier sentit comme un soufflet s'abattre sur sa joue.

Il partit aussitôt; mais la localité de Bertaucourt lui était inconnue. Il vint en Picardie, où, guidé par les renseignements qu'il demanda sur sa route, il découvrit enfin le lieu qu'il cherchait, à environ cinq lieues d'Amiens.

Il s'arrêta dans un bois solitaire, près de la rivière de la Fieffe, et commença par se construire un ermitage, composé d'une petite chapelle et d'une maisonnette. Là il demandait sans cesse à Dieu, dans la pénitence et la prière, de lui

donner les moyens d'accomplir son œuvre. Le solitaire saint Domice avait jadis illustré ce diocèse, où sa mémoire est toujours vivante. Les paysans ne tardèrent pas à connaître et à vénérer le nouveau saint Domice que la Providence leur envoyait; de toutes parts, on accourait à l'ermitage. Le bon solitaire racontait aux pieux visiteurs le motif de sa venue parmi eux et les engageait à répondre au désir de la Reine des Vierges, qui avait fait choix de leur pays pour une fondation si sainte. Plusieurs chrétiennes goûtaient ses exhortations et l'on pouvait espérer se mettre bientôt à l'œuvre, quand tout parut détruit. La châtelaine du lieu, à la vue du grand concours de pèlerins, qui venaient à cheval ou en chariot visiter l'ermite, craignit que cette foule fît du dégât dans ses champs et réussit à chasser l'homme de Dieu.

Mais la semence qu'il avait jetée ne devait pas rester stérile. La châtelaine avaricieuse fut frappée de mort subite. En 1094, deux femmes nobles et pieuses, Godelinde et Helwige, consacrèrent leur personne et leurs richesses à la fondation demandée par Gautier. Le monastère s'éleva solide et gracieux, et sa belle église fut dédiée à Notre-Dame. Ce sanctuaire existe encore; c'est une église romane, curieuse par ses chapiteaux et les décorations de son portail. Vendue et mutilée par la Révolution, qui a fait partout tant de mal, elle fut rendue au culte, et devint église paroissiale, quand la France recouvra un peu de paix et de liberté.

La tradition rapporte que saint Gautier revint diriger les travaux de cette fondation religieuse.

On montre encore à Bertaucourt une fontaine que le Saint aurait fait jaillir avec son bâton, près de l'ermitage où il avait fixé sa résidence pendant la construction du monastère. Une chapelle érigée près de cette fontaine est surtout visitée par les pèlerins, le 4 mai. — L'abbaye terminée, Godelinde et Helwige, suivies de trois compagnes, s'y consacrèrent au service de Dieu et de la Sainte Vierge. Helwige fut la première abbesse, et, à sa mort, Godelinde lui succéda.

DERNIERS JOURS DE SAINT GAUTIER

Le saint abbé, revenu à Pontoise, se préparait à la mort, en redoublant d'austérité et de ferveur. L'heure de la récompense approchait.

Un jour qu'il prêchait devant Matthieu Ier, comte de Beaumont-sur-Oise, une dame scandalisa l'assistance par sa toilette luxueuse et mondaine. L'homme de Dieu ne put s'empêcher de lui en faire un reproche. La vaniteuse se fâcha, et déclara que le dimanche suivant, elle reviendrait avec des atours encore plus recherchés et plus encombrants.

« Oui, vous reviendrez, répondit l'homme de Dieu, mais dans un état bien différent de celui que vous affichez aujourd'hui. »

Le lendemain, la fièvre, qui minait déjà le saint abbé, devint si forte qu'il put à peine achever sa messe. Un de ses religieux s'occupait à lui transcrire un bréviaire; il le fit appeler et lui dit de ne pas tant se presser à finir une œuvre dont il n'aurait pas le temps de profiter.

Ce même jour, un serviteur de la comtesse de Beaumont vint lui apprendre que cette noble dame était tombée malade et sollicitait sa visite : « Dieu veuille, dit le saint vieillard, qu'elle me rencontre au ciel, car elle ne me reverra plus sur la terre. »

En effet, sa maladie continuait à s'aggraver : le vertueux abbé reçut les derniers sacrements, demanda pardon à ses Frères, et déclara qu'il leur pardonnait lui-même; il les consola et les exhorta à persévérer saintement dans leur vocation. Il mourut en paix, le vendredi-saint, 8 avril 1099. La comtesse de Beaumont expira le même jour.

Le corps du vénérable défunt fut enseveli dans l'église abbatiale de Saint-Martin. L'un des premiers prodiges qui s'y opérèrent fut en faveur de cette femme mondaine qui avait insulté le saint religieux. Elle arriva le dimanche suivant, mais hors d'elle-même et sous la puissance du démon qui s'était emparé d'elle et la tourmentait. Tous les fidèles présents prièrent pour la malheureuse, et celle-ci fut guérie par l'intercession de saint Gautier. Le tombeau du saint moine devint bientôt un centre de pèlerinage et de nombreux malades y recouvrèrent miraculeusement la santé.

Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, approuva le culte rendu au Bienheureux Gautier et présida solennellement à l'élévation de ses reliques, le 3 mai 1153. En souvenir de cet événement, une seconde fête de saint Gautier fut fixée au 4 mai et déclarée de précepte pour le diocèse de Rouen, comme la fête du 8 avril.

La plus grande partie des reliques du saint abbé a péri durant la Révolution; on les jeta dans le cimetière de Pontoise, et on ne les a pas retrouvées; quelques fragments, conservés en d'autres églises, ont seuls été sauvés. Le monastère a été détruit. Le tombeau vide de saint Gautier a été transporté dans l'église de Notre-Dame de Pontoise. C'est un beau sarcophage en pierre. Le Saint y est représenté couché, revêtu de ses habits sacerdotaux, sa figure est noble et sereine; d'une main, il tient le livre des Evangiles et de l'autre sa crosse abbatiale. Ses pieds reposent sur un lion, symbole du démon et des passions qu'il a vaincus. Aux coins du sarcophage, des anges sont agenouillés dans l'attitude de la contemplation.

Saint Gautier, priez pour la France et pour les Ordres religieux persécutés.

LA VÉNÉRABLE JULIE BILLIART

12 juillet 1751-8 avril 1816

Portrait de la Vénérable Julie Billiart.

L'ANGE DU FOYER

Si jamais, pour une grande œuvre, Dieu s'est servi d'un instrument infirme, pauvre, incapable en apparence, c'est bien pour la fondation des Sœurs de Notre-Dame, Institut inauguré en France au début du XIXe siècle et dont la maison-mère est aujourd'hui à Namur.

Julie Billiart, la fondatrice, était une humble fille des champs, sans fortune, sans grande instruction, sans aucune ressource humaine. Elle naquit à Cuvilly, commune de l'ancienne Picardie, à deux lieues et demie de Compiègne, le 12 juillet 1751.

Tout d'abord, elle se signala par une étonnante précocité. A sept ans, elle savait par cœur tout son catéchisme; mieux encore, elle l'enseignait et l'expliquait à ses compagnes avec un zèle plein de tact et de piété.

M. le Curé ne tarda pas à s'en apercevoir; il remarqua aussi que cette enfant faisait ses délices de la visite au Saint Sacrement, se retirait à l'écart pour prier plus à l'aise, réprimait les tendances de la nature et savait supporter, par vertu, les turbulences et les saillies de son jeune frère. Pour l'en récompenser, il lui fit faire sa Première Communion dès l'âge de neuf ans, mais en secret, voulant par discrétion tenir ce privilège caché deux ans encore.

La petite Julie se montra digne d'une telle faveur. Chaque soir, elle dérobait quelques instants à ses occupations pour venir adorer Jésus au saint Tabernacle, et elle communiait régulièrement tous les huit jours. A quatorze ans, avec la permission de son curé, elle fit vœu de chasteté. Son maintien modeste commandait le respect, et sa vertu lui donnait sur son entourage une salutaire influence: ainsi, aux heures de

délassement, les travailleurs faisaient cercle autour d'elle; Julie leur apprenait des cantiques ou élevait leurs pensées vers Dieu par une pieuse lecture.

A la maison, elle était l'ange du foyer par sa piété filiale, son dévouement, sa franche gaieté.

Le moment vint où son affection fut plus que jamais précieuse à ses parents. Son père, cultivateur et petit commerçant, subit perte sur perte et tomba dans un état voisin de la gêne. Pour surcroît de malheur, des voleurs dévalisèrent de nuit sa boutique : il lui fallut vendre son fonds de terre pour acquitter des dettes : la misère noire succéda à l'indigence. Dans cette extrémité, Julie se multiplia pour venir en aide aux siens : « On ne trouvait pas, dit un témoin, d'ouvrière plus intrépide : aucun travail n'était au-dessus de son courage. » Elle entreprit de longs et pénibles voyages pour arriver à écouler plus avantageusement le fonds de magasin de son père.

Pendant plus de dix ans, elle se dépensa de la sorte tout entière en se privant bien souvent de sommeil et même de nourriture. « C'est à la fois une pénitence et une économie, pensait-elle. »

INFIRME POUR LONGTEMPS

Vers 1774, la main de Dieu s'appesantit cruellement sur sa servante, pour achever d'en faire une sainte.

Julie travaillait, un soir, près d'une fenêtre en compagnie de son père, quand une pierre lancée avec force fit voler la vitre en éclats, et presque en même temps un coup de feu retentit. Personne ne fut atteint, mais la pauvre fille resta persuadée qu'on en voulait à la vie de son père qui avait des ennemis.

Son saisissement fut tel qu'elle en contracta une maladie dont les symptômes étranges déconcertèrent les médecins. Elle en demeura toute paralysée et infirme. D'imprudentes saignées pratiquées au pied eurent pour résultat de l'affaiblir encore et de l'abattre : elle en fut réduite à ne plus se mouvoir qu'à l'aide de béquilles; bientôt même elle dut s'aliter, et pendant longtemps entre la vie et la mort, sujette à des convulsions, à des insomnies, à des complications de tout genre, elle reçut jusqu'à cinq fois l'Extrême-Onction.

Pourtant, elle se remit, sans toutefois recouvrer l'usage de ses membres, et profita de cette amélioration pour reprendre sa vie de prière et de dévouement.

Elle faisait oraison cinq et six heures par jour, afin de se mieux disposer à sa communion quotidienne : ses entretiens avec Dieu ressemblaient parfois à de l'extase : rien ne l'en distrayait, elle paraissait ne point entendre le bruit fait autour d'elle, et, pour l'arracher à sa contemplation, il fallait la toucher. Alors, elle souriait aimablement et se livrait de bonne grâce au visiteur.

Entre temps, elle attirait les enfants autour de son grabat et leur enseignait le catéchisme.

Une pieuse châtelaine, dont la maison de campagne se trouvait à Cuvilly, éprise d'admiration pour la servante de Dieu, lui confia ses trois filles à instruire, et mit à l'abri du besoin les parents de Julie : ce fut pour celle-ci, dont l'âme délicate ressentait si vivement les sacrifices nécessités par son état, un immense soulagement.

Survint la grande Révolution, avec ses troubles et ses horreurs. Un intrus prit à Cuvilly la place du pasteur légitime, qui dut fuir et ne tarda pas à succomber. Dès lors, plus de communions, plus de sacrements, plus de messe pour la Vénérable; elle aima mieux s'en priver que de communiquer avec un prêtre schismatique.

Ensuite, malgré ses infirmités, il lui fallut quitter sa maison, errer de cachette en cachette, d'abord chez une bienfaitrice au château de Gournay, où les révolutionnaires, l'ayant découverte, s'apprêtaient à la jeter sur une couverture et à la berner sans pitié, n'eût été l'intervention énergique d'un fidèle concierge qui prit sa défense, puis, mise avec une de ses parentes sur une charrette, elle arriva un soir à Compiègne sans savoir où loger. Elle n'eut d'autre ressource que de rester blottie toute la nuit dans une cour d'auberge, au fond de sa charrette. Le lendemain, des personnes charitables la recueillirent, et, par leurs soins, Julie put vivre à Compiègne trois ans et demi, non sans devoir changer quatre ou cinq fois de demeure pour éviter de compromettre ses hôtes.

Chaque nouveau transfert achevait de l'affaiblir, excitait ses nerfs extrêmement sensibles et aggravait ses souffrances. La paralysie augmentant, elle en vint à ne pouvoir plus s'exprimer que par signes.

GUÉRIE PAR LE SACRÉ COEUR

Alors, des amis dévoués, Mme Baudoin entre autres, la châtelaine qui avait été sa première protectrice, l'attirèrent dans le magnifique hôtel qu'ils occupaient à Amiens.

C'est là que Julie connut les filles du vicomte Blin de Bourdon; là qu'elle jeta, tout infirme qu'elle était, les premiers fondements de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame. Tel était le charme exercé par sa vertu qu'elle obtenait de ceux qui la fréquentaient toutes les générosités et tous les dévouements. Ainsi, pendant une de ces grandes missions qui, au sortir de la Révolution, renouvelèrent certaines régions, la ville d'Amiens en particulier, les premières filles de Julie Billiart se chargèrent d'instruire les femmes du peuple, et le succès qu'elles obtinrent dépassa toutes les espérances.

Voici comment le Seigneur récompensa en ces circonstances par un miracle le zèle de sa servante.

Il y avait trente ans que la pauvre malade endurait, sans jamais se plaindre, des souffrances de toute nature; depuis vingt-deux ans, elle n'avait plus marché seule, quand, après sa fructueuse mission, le P. Enfantin, l'un des *Pères de la Foi*, comme on appelait alors les anciens Jésuites devenus missionnaires, vint voir la pieuse malade, et se sentit porté à demander au ciel sa guérison. Il voulut que Julie Billiart fût elle-même en cela sa complice inconsciente, et il lui dit : « Mère Julie, je commence aujourd'hui une neuvaine au Sacré Cœur. Voulez-vous vous y unir? » Julie Billiart répondit par signes qu'elle accédait bien volontiers à ce désir.

Quelques jours après, le P. Enfantin revenait, et trouvant la servante de Dieu seule au jardin : « Mère, lui dit-il, si vous avez de la foi, faites un pas, et que ce soit en l'honneur du Sacré Cœur. » Elle se lève aussitôt et fait un pas. « Faites en un second », reprit le Père : elle obéit. « Un troisième, » elle obéit encore, disposée à en faire davantage. « C'est assez, dit l'homme de Dieu, retournez à votre fauteuil, et ne parlez personne de ce qui vient de se passer. »

Le lendemain matin, la Vénérable, décidément

guérie, se rendit à la Sainte Table, non comme elle le faisait d'habitude, en se traînant péniblement le long des murs et des meubles, mais d'un pas ferme. Les Sœurs étaient si recueillies, leur visage si bien caché sous le grand voile qu'elles portaient alors pour tout costume religieux, qu'elles ne remarquèrent pas encore le merveilleux changement opéré dans leur Mère.

Le dernier jour de la neuvaine, la Vénérable avait prolongé son action de grâces après la Communion, et sa petite communauté se trouvait déjà réunie pour le déjeuner, quand on entendit un bruit de pas dans l'escalier voisin. Soudain, la Mère Julie apparaît sur le seuil du réfectoire, debout, sans aucun appui, rayonnante, et elle s'avance ainsi jusqu'au milieu de la salle en disant: *Te Deum laudamus.* Elle parlait, elle marchait librement. Qu'on juge de l'émotion générale! Tout le monde aussitôt de se jeter à genoux pour remercier Dieu, et d'instinct l'on se rendit à la chapelle pour achever l'hymme d'action de grâces.

Dieu avait mis fin à la douloureuse épreuve de la Mère Julie: celle-ci, en retour, décidée à consacrer entièrement au service de Dieu les membres dont il lui avait rendu la parfaite jouissance, répétait souvent cette belle parole: « Seigneur, si vous ne voulez pas vous servir de moi pour vous gagner des âmes, rendez-moi mes premières infirmités. »

LE CŒUR DE LA MÈRE JULIE

Ce que devait être le cœur de la vénérable Julie Billiart, de la *bonne Mère Julie*, comme on aimait à l'appeler, ce qu'il renfermait d'amour de Dieu, d'énergie et de bonté, le lecteur a déjà pu s'en rendre compte. Le portrait authentique placé en tête de cette livraison suffirait seul à le faire deviner. Achevons de caractériser le fond de cette sainte âme.

L'amour de Dieu y débordait. La Vénérable ne pouvait rien dire, rien écrire, sans que vînt se placer sur ses lèvres et sous sa plume une de ses exclamations favorites: « Ah! combien il est bon, le bon Dieu! Oh! oui, le bon Dieu est bien bon. » Et l'on sentait que chez elle ce n'était pas une vaine formule mystique, mais l'expression simple et naïve de sa tendre piété, le besoin de laisser échapper au dehors quelque étincelle du feu caché qui la consumait. Le P. Varin, qui la connaissait bien, la faisait saluer en ces termes dans une lettre qu'il écrivait à la Vénérable Mère Barat, le 5 août 1803:

« Dites à la bonne Julie que je pense sans cesse à elle, car j'aime à me rappeler souvent *que le bon Dieu est bon!* »

Aussi, en Julie Billiart, quel admirable abandon à la divine volonté! Nous en aurons des exemples frappants lorsque nous décrirons plus en détail, dans le numéro suivant de ces *Vies des Saints*, l'histoire de son œuvre: *la fondation des Sœurs de Notre-Dame.*

Sa maxime était: « Laissons faire Dieu: Il fait beaucoup quand nous le laissons faire. » Ou encore: « Dieu veut que je marche partout comme une petite aveugle. Cela lui fait plaisir. Oh! oui, cela doit m'en faire aussi. »

Vis-à-vis du prochain, elle était la simplicité et la bonté mêmes. Tout en elle trahissait si bien cette aimable disposition, que, même infirme, étendue sur sa pauvre couche et incapable de dire une parole, elle attirait pourtant et l'on se plaisait en sa compagnie.

Les enfants raffolaient de la Mère Julie. Dans un château où elle était venue pour affaires, elle rencontre la petite fille d'une femme de chambre, une enfant de dix à onze ans. Aussitôt, la Vénérable se met à lui parler du bon Dieu et à lui expliquer le catéchisme, avec son onction habituelle. L'intéressante petite prit tant de goût à cette leçon qu'elle se mit, comme une autre sainte Scholastique, à demander au ciel de faire pleuvoir afin de garder plus longtemps au château la visiteuse. Mais elle ne fut pas exaucée: la Mère Julie dut partir, et la douleur de sa jeune élève fut extrême.

Ses filles surtout l'aimaient. Elle était si cordiale et si bonne, si heureuse de leur faire plaisir quand le devoir le lui permettait! « En septembre 1815, racontent les *Annales* de l'Institut, la Sœur Bernardine, maîtresse des pensionnaires à Gembloux, ne put se rendre à la maison-mère, à Namur, pour y passer les vacances selon la coutume, à cause d'une petite pensionnaire qu'elle devait garder au couvent pendant une absence prolongée de ses parents. Elle en était désolée et ne s'en cachait pas dans sa lettre à notre bonne Mère. « Mon esprit et mon cœur seront » à Namur, écrivait-elle, il n'y aura que mon » corps à Gembloux. » Et notre bonne Mère Julie de lui répondre aussitôt: « Mon petit Bernard, » amenez aussi votre corps, afin que rien ne » manque..... quant à votre petite baronne, que » vous devez amuser pendant les vacances, qu'elle » vous accompagne ici: nous tâcherons de » l'amuser à la maison-mère. »

A cette mansuétude, elle joignait toutes les qualités qui font une supérieure et une fondatrice: une extrême fermeté à maintenir la règle dans toute sa rigueur, une force d'âme, un courage que ne rebutait aucune difficulté, que n'effrayait aucun danger, un grand bon sens pratique, un discernement des esprits qui lui faisait diriger comme à coup sûr les âmes de ses filles. « Il n'est pas encore temps de toucher à celle-ci, disait-elle à sa fidèle compagne, la Mère Blin; nous attendrons pour celle-là. Il y a des âmes que Dieu conduit, pour ainsi dire, par lui-même, et qui ont peu besoin du secours des hommes. » Rarement elle se trompait. Où avait-elle donc acquis cette science des voies de Dieu, la pauvre femme qui n'avait point fait d'études et n'avait été à d'autre école qu'à celle de la souffrance? Où?..... sinon dans ses communications incessantes avec Dieu. Qui ne sait qu'un quart d'heure d'oraison en apprend souvent plus long aux saintes âmes touchant les choses de Dieu que la fréquentation assidue des livres ou des savants?

INCROYABLE ACTIVITÉ — UNE MARCHE MILITAIRE

La Mère Julie, tout en ayant pour principe de laisser en tout agir la Providence, n'en concluait pas qu'elle devait se reposer sur ce doux oreiller de l'abandon à Dieu et demeurer inactive.

Elle ne ménageait certes point son temps ni sa peine. Elle visitait plusieurs fois par an toutes ses fondations. De 1806 à 1816, elle accomplit plus de cent vingt voyages, dont quelques-uns fort longs, comme ceux de Bordeaux, de Poitiers, de Paris, de Bréda. Elle allait par tous les temps, en toute saison, faisant quelquefois plus de trente lieues à pied, par la pluie, la neige ou le verglas: « Que l'on est heureux d'avoir froid, disait-elle alors, quand la charité réchauffe le cœur. »

Un incident de voyage, raconté avec beaucoup

de charme dans les *Mémoires* de la Mère Blin, montrera au prix de quelles fatigues elle se transportait parfois auprès de celles de ses filles qui réclamaient ses conseils et sa présence. Elle devait se rendre de Saint-Hubert à Namur : la bagatelle de vingt fortes lieues, à travers les Ardennes, c'est-à-dire par une suite ininterrompue de pentes escarpées à gravir et à descendre.

« Lorsqu'il fut question de quitter Saint-Hubert, disent les *Mémoires*, la Mère Julie ne trouva aucune voiture, aucune occasion, à moins qu'il ne lui en eût coûté fort cher. Cette bonne Mère visait toujours à la sainte pauvreté et à la plus stricte économie. Elle prit donc le parti de faire la route à pied. Elle se mit en route vers le midi pour aller coucher à Grupont (à 12 kilomètres de Saint-Hubert). Elle comptait achever le reste en deux jours : mais elle fit la rencontre de jeunes militaires qui allaient aussi à Namur; elle les trouva si honnêtes, si complaisants, qu'elle préféra les suivre en se réglant à leur pas, plutôt que de risquer d'être seule dans le chemin.

» Il faisait très chaud, et elle était, selon sa coutume, très chaudement vêtue; elle n'avait pas d'habits d'été; elle portait, au surplus, son manteau roulé sous un bras et son sac de voyage, assez lourd, sous l'autre. Elle suivait donc ces deux braves militaires qui étaient pleins d'ambition et de zèle pour leur état; l'un d'eux venait d'être fait capitaine : il en était dans un transport qu'il exprimait en termes véhéments.

» Quand la mère Julie l'entendait, elle s'excitait pour la divine milice à laquelle elle était appelée. — *Je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour mon empereur*, disait le capitaine. — *Et moi*, se disait Julie, *ne donnerais-je pas au moins pour mon Dieu tout ce qu'il voudra de moi.*

» Elle nous assurait que les paroles de ces braves militaires lui firent faire pendant la route de nombreux actes d'amour de Dieu : tout sert aux bonnes âmes. Ses compagnons de voyage la quittèrent à la porte de la ville, et, lorsqu'elle eut gagné celle de notre maison, elle sonna bien fort pour qu'on ne la fît pas attendre : car elle allait tomber dans la rue, sa course précipitée l'ayant mise à bout de forces. »

» Les Sœurs étant rassemblées au son de la cloche qu'on avait coutume de mettre en branle lorsqu'elle arrivait, notre Mère traversa les rangs, disant : *Je ne puis parler à personne : vite une chambre, une chaise.....* Elle était ruisselante de sueur; elle n'avait pris, pendant cette longue course de douze grosses lieues, qu'un œuf et un morceau de pain. Elle passa une nuit fort agitée; on craignit de la trouver malade le lend main; mais il n'y parut pas davantage, et, dès le matin, elle reprit toutes ses fonctions accoutumées. »

Sa fonction, c'était de s'intéresser, non seulement aux affaires du couvent où elle séjournait, mais aux six ou sept autres maisons déjà fondées par elle. Les supérieures étaient jeunes, pour la plupart peu expérimentées : il fallait les conseiller, les encourager, les soutenir.

La Vénérable Mère, dans l'intervalle de ses visites, y pourvut par une volumineuse correspondance : elle demandait qu'on la tînt au courant de tout. » Le bon Dieu, écrit-elle à l'une de ses filles, supérieure à Namur, vous demandera compte de ce que vous ne me dites pas, de ce qui pourrait être mieux et qui ne l'est pas, faute de m'avertir. Il faut que je connaisse tout ce qui se passe chez vous, comme si j'étais dans ma chambre à Namur. »

Et elle ne marchandait pas les réponses. A elles seules, les Sœurs de Notre-Dame de Namur possèdent plus de quatre cents lettres de leur fondatrice, dont quelques-unes fort longues et très circonstanciées.

DERNIERS JOURS

Tant de démarches, tant de travaux finirent par altérer sa santé. Les tragiques événements de 1815, la guerre entre Napoléon et les alliés, dont le principal théâtre fut le Brabant wallon où la Mère Julie avait alors trois de ses maisons, les émotions de ces jours d'angoisses qui précédèrent et suivirent la défaite de Waterloo achevèrent de l'ébranler et de l'abattre.

Elle soutint ces alarmes avec une grande force d'âme, mais le corps était épuisé. La digne supérieure put encore procurer à ses religieuses le bienfait d'une retraite générale dans la maison-mère, à Namur, en septembre 1815. La Providence lui permettait ainsi de revoir une dernière fois toutes ses enfants et de leur donner le mot d'adieu.

Sa dernière maladie, extrêmement douloureuse, dura quatre mois. Elle fut provoquée par une lourde chute que fit la Mère Julie du haut d'un escalier. « Le bon Dieu, si bon, écrivait-elle encore peu après l'accident, me donne le temps de faire pénitence de la multitude de mes péchés. » En janvier 1816, elle put encore répondre aux souhaits de bonne année qui lui étaient venus de ses diverses maisons : mais, à partir de la mi-janvier, cette affectueuse correspondance cesse. La Mère Julie doit s'aliter avec le pressentiment de ne plus se relever. Elle demande alors l'Extrême-Onction, et, fortifiée par ce remède des mourants, elle semble quelque temps se remettre.

Ce mieux n'était que passager, et il fit bientôt place à de nouvelles souffrances que la Vénérable supporta avec sa sérénité et son calme habituels. Telle on l'avait connue pendant toute sa vie, telle elle était au lit de mort, oublieuse d'elle-même, résignée et joyeuse, convaincue de son néant et confiante en la miséricorde de Dieu.

Elle expira dans ces admirables sentiments le 8 avril 1816. Elle laissait à l'Eglise une Congrégation solidement établie, et appelée dans la suite à de merveilleux développements, dus, sans aucun doute, à la puissance dont jouit au ciel la sainte Fondatrice.

A dessein, nous avons laissé dans l'ombre cette œuvre capitale de la Vénérable. Nous y reviendrons dans notre prochaine livraison : *La Vénérable Julie Billiart et la fondation de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame.*

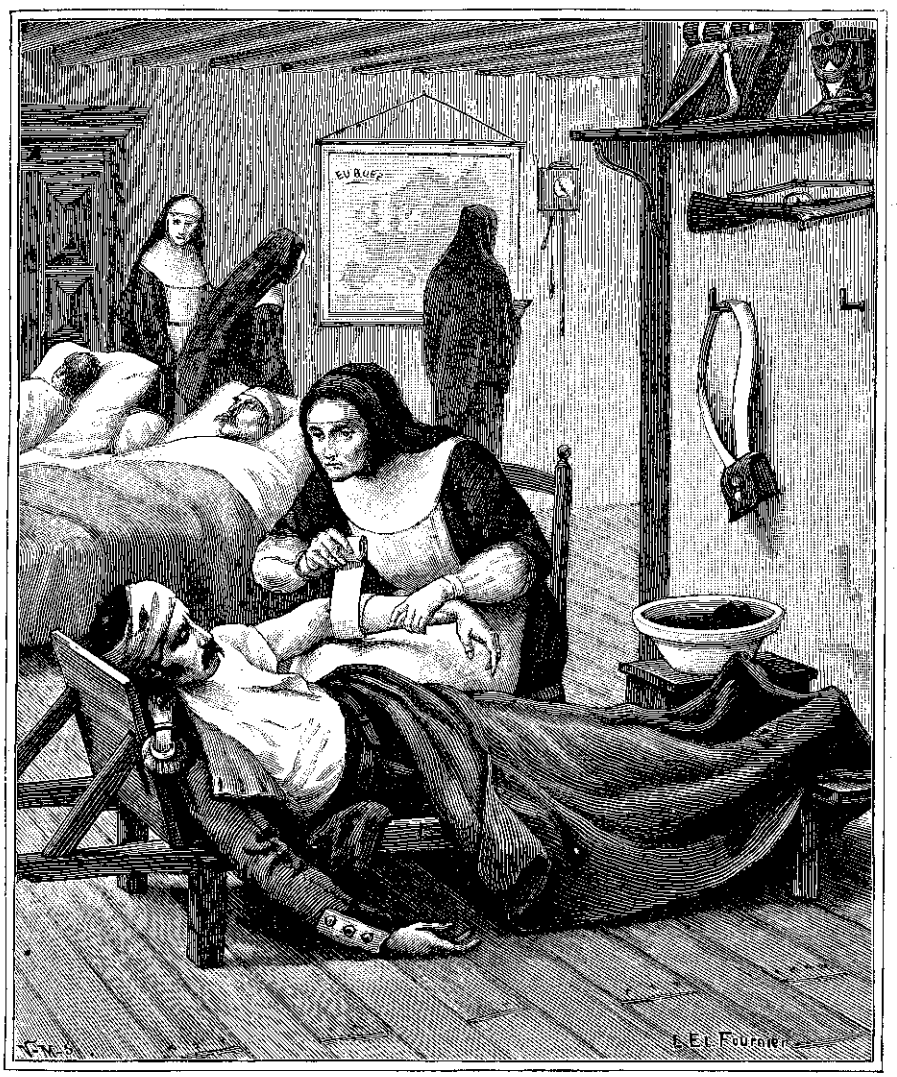
* * *

D'après la *Vie de la Mère Julie Billiart*, par un Père de la Compagnie de Jésus. Casterman, Tournai, 1881.

LA VÉNÉRABLE JULIE BILLIART,

ET LA FONDATION DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE NOTRE-DAME

1803-1816



La maison des Sœurs de Notre-Dame transformée en ambulance, et la vénérable Julie soignant les blessés.

DÉBUTS DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE NOTRE-DAME

« Quand je considère que toutes les fondatrices étaient des saintes et que moi, je ne suis qu'une infâme pécheresse!..... Demandez que mes péchés, mes innombrables infidélités ne mettent pas obstacle à l'œuvre du bon Dieu que nous avons le bonheur de commencer. »

L'œuvre du bon Dieu, dont Julie Billiart, dans une lettre du 10 août 1807 adressée à la Mère Blin, se reconnaît si indigne, c'est la fondation de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame.

Il prit naissance obscurément, comme à l'insu de la fondatrice, à Amiens, où le flot de la Révolution, qui avait longtemps ballotté et fait errer celle-ci de retraite en retraite, l'avait enfin rejetée, auprès de Mme Baudoin, sa bienfaitrice, à l'hôtel Blin.

C'est là que Julie Billiart connut Mlle Blin, celle qui sera la cofondatrice et la seconde Supérieure générale de l'Institut. Dès leur première rencontre, ces deux âmes se comprirent, et entre elles s'établit une amitié spirituelle dont Dieu était le lien et qui durera autant que leur

vie. Mlle Blin raconte elle-même comment elle entra en relation avec la pauvre paralytique qu'était alors Julie.

« N'ayant pas beaucoup d'occupations à cette époque, dit-elle avec simplicité et humilité, j'acceptai très volontiers la proposition qu'on me faisait d'aller visiter la pauvre infirme; seulement, comme je n'entendais rien alors au langage inarticulé de Julie, il semble que ces tête-à-tête ne dussent guère m'offrir de charmes. J'y pris goût cependant, et me mis à lui faire des lectures spirituelles. Puis je voulus la servir dans ses besoins; enfin, contre toute apparence de raison naturelle, je conçus un véritable attachement pour Julie. »

Neuf années se passèrent pour elles dans cette sainte intimité, années de préparation, durant lesquelles elles s'essayèrent ensemble à la prière, aux bonnes œuvres, à l'apostolat auprès des petites filles pauvres et des femmes du peuple, et à une vie de perfection.

Plusieurs compagnes, personnes de piété et de distinction, s'unirent quelque temps à elles: l'on eut un règlement et l'on forma une petite communauté sous la direction de la *Mère Julie*. Mais, plus tard, les dernières venues crurent devoir suivre une autre voie; une à une, elles se retirèrent, et il ne resta en présence, pour être les fondements du grand édifice voulu par Dieu, que Julie Billiart et Mlle Blin.

Sur ces entrefaites, un vaillant serviteur de Dieu, le P. Varin, ancien officier, devenu prêtre et missionnaire, passa par Amiens et vint visiter l'hôtel Blin. Il songeait alors à recueillir les orphelines que la Révolution avait multipliées et à leur procurer le bienfait d'une éducation religieuse : sa foi lui montra dans Julie Billiart, tout impotente et toute dépourvue de connaissances littéraires qu'elle était, un instrument très apte pour cette œuvre qui exigeait surtout du dévouement et de la sainteté, et il lui enjoignit, au nom de Dieu, de rassembler autour d'elle les jeunes filles qu'elle jugerait capables d'une si grande entreprise. Julie y consentit. La Congrégation des Sœurs de Notre-Dame était fondée.

ÉCOLES GRATUITES D'AMIENS ET DE SAINT-NICOLAS DU WAES

Dès le mois de mars 1804, peu après cette entrevue du P. Varin avec la vénérable Mère Julie, la communauté naissante comprenait déjà cinq membres, décidés à offrir à Dieu leur vœu de chasteté et à consacrer leur vie à l'instruction des enfants pauvres.

Bientôt, les postulantes affluèrent si bien que l'évêque d'Amiens, Mgr de Mandolx, crut de son devoir de leur trouver un local plus vaste, et proposa à la supérieure une habitation qu'il avait reçue au profit de son Séminaire, et située au faubourg Noyon. On s'y installa en août 1806.

La Mère Julie songea de suite à y établir des classes gratuites, et, se souvenant de la méthode employée avec tant de succès par l'apôtre des Indes, saint François Xavier, elle envoya par les rues d'Amiens une novice et une postulante, une clochette à la main, pour annoncer bien haut que les Sœurs de Notre-Dame ouvraient des cours gratuits pour les petites filles pauvres et qu'on recevrait toutes celles qui voudraient en profiter. L'appel fut entendu. On eut soixante enfants dès le premier jour, et le nombre en alla toujours croissant.

La bénédiction de Dieu descendit visiblement sur cette œuvre: avant la fin de l'année 1806, l'école avait déjà deux succursales.

Sollicitée presque dans le même temps par Mgr de Beaumont, évêque de Gand, à qui on l'avait présentée, de procurer à son diocèse un établissement de Sœurs, elle se mit en devoir de chercher des sujets connaissant la langue flamande.

La Providence lui en fit découvrir aussitôt trois ou quatre dont le choix fut des plus heureux. Les parents, gagnés par les bonnes grâces de la fondatrice, les lui cédèrent volontiers. La mère de l'une d'entre elles disait à Julie : « J'ai tant de confiance en vous, ma chère Mère, que je ne vous donne pas seulement mon aînée, mais aussi les trois plus jeunes, si Dieu daigne les appeler à la vie religieuse. »

Les postulantes n'étaient pas moins charmées. Elles étaient si heureuses au cours de cette longue route qu'elles firent, en compagnie de la Mère Julie, de Gand à Amiens, qu'elles se comparaient aux apôtres voyageant avec Notre-Seigneur.

La première fondation en Belgique fut celle de Saint-Nicolas, au pays de Waes. Monseigneur l'évêque de Gand reçut dans son palais les trois Sœurs chargées de la commencer et bénit avec plaisir le nouvel habit religieux que Julie et ses filles revêtaient en ce jour pour la première fois : une robe d'étoffe de laine noire fort commune, un grand manteau traînant jusqu'à terre, une espèce de coiffe également de laine noire, et une guimpe de toile blanche.

A l'exception du grand voile ajouté depuis, c'est exactement le costume que portent encore aujourd'hui les Sœurs de Notre-Dame.

A Saint-Nicolas de Waes, comme à Amiens et comme dans toutes les fondations qui suivront, la Mère Julie tint avant tout à établir l'école gratuite pour les enfants pauvres. « J'ai demandé instamment que l'on dise à l'église que la classe des pauvres se fera gratis. Je tiens à ce point avec la plus grande fermeté.

» Je vous dirai, ajoute-t-elle, qu'il y a eu aujourd'hui grand régal dans notre école: quatre-vingt-dix enfants étaient à table. Nous leur avons donné du thé au lait avec de petits gâteaux d'un sou. M. le doyen et MM. les administrateurs ont vu avec plaisir cette grande famille. Les enfants ont eu récréation; tout le monde a été fort content. »

DIFFICULTÉS — ÉMIGRATION VERS NAMUR

Après l'évêque de Gand, ce fut l'évêque de Namur, Mgr Pisani de la Gaude, qui voulut avoir aussi des Sœurs de Notre-Dame, et pressa Julie Billiart de ne pas retourner en France sans passer par l'évêché.

Il la reçut avec une paternelle bonté, la retint trois jours et ne la laissa partir que quand il en eut obtenu la promesse formelle d'une école de Sœurs à Namur, s'engageant à lui procurer lui-même une maison et à la pourvoir du nécessaire. Il tint parole.

Quelques mois plus tard, Julie Billiart venait y installer trois de ses filles: elles trouvaient le local si bien préparé et si bien fourni de tout, qu' « il n'y manquait pas une allumette », suivant l'expression familière échappée à la reconnaissance de ses premiers hôtes.

Namur allait devenir, grâce à la bienveillance sans limites de l'évêque, le lieu de refuge des

Sœurs de Notre-Dame au milieu des épreuves qui devaient fondre sur le berceau de l'Institut.

En effet, pendant une absence prolongée de la fondatrice, l'ennemi de tout bien s'était acharné contre la maison d'Amiens et y avait semé la zizanie.

Le confesseur de la communauté, M. de Sambucy, sans doute dans les meilleures intentions du monde, avait cru pouvoir s'ingérer dans le gouvernement des Sœurs, modifier à son gré les règles établies par le P. Varin et acceptées par les premières religieuses, rejeter en principe tout lien entre les diverses maisons et toute extension de la Congrégation en dehors du diocèse, par conséquent, supprimer le rôle de la Supérieure générale.

Telle n'était pas, à l'origine, la pensée de la Mère Julie. Ce qu'elle voulait, c'était gagner à Jésus-Christ le plus d'âmes possible et planter sa tente là où daignerait la conduire l'Esprit de Dieu.

Le P. de Sambucy, (appelé aussi M. de Saint-Estève), ne perdit point de temps. N'ayant pu réussir à faire entrer dans ses vues la Mère Julie, il parut croire que cette opposition, venant de celle qui portait le titre de Supérieure générale, n'était pas tout à fait désintéressée : c'était bien mal connaître l'âme de la Vénérable, aussi incapable d'ambition qu'elle était soucieuse des intérêts de Dieu.

Quoi qu'il en soit, il intercepta toute communication entre la Mère Julie et ses filles, nomma pour supérieure une jeune religieuse de vingt-trois ans, vertueuse sans doute, mais timide et incapable de contrevenir à ses ordres.

Dieu permit en outre que Mgr de Mandolx, auparavant si favorable à la Mère Julie, se laissât gagner par ces influences étrangères et devînt à l'égard de la fondatrice d'une sévérité outrée. La Vénérable se vit un moment abandonnée de tous ceux sur qui elle eût pu humainement compter : ce qui lui donna occasion de placer en Dieu toute sa confiance et de déployer une rare vertu.

Elle ne perdit rien de sa sérénité durant cette longue tourmente. « Le démon voudrait bien *mêler la bobine*, disait-elle simplement, mais Dieu sera plus fort que lui. »

Et quand, les choses en étant venues à l'extrême par suite de malentendus et de fausses informations, et la Mère Julie ayant épuisé toutes les tentatives d'accommodement, Mgr l'évêque d'Amiens la laissa libre de se retirer avec ses filles en tel diocèse qu'elle le voudrait, elle reçut cet ordre avec le plus grand calme et fit en deux jours tous les préparatifs de son exode. Elle se dirigea vers Namur où l'appelait l'évêque.

« Quelque désir que j'aie de voir confirmer votre établissement d'Amiens comme maison principale, lui avait écrit Mgr Pisani, je ne suis pas moins satisfait de la confiance que vous avez en moi et que je mérite. Oui, mon diocèse vous est dévoué : il vous offrira toujours un asile à vous et à vos Sœurs..... »

Assurée de n'avoir cherché en tout que le bon plaisir de Dieu, la Vénérable suivait joyeusement la route qui la menait en exil. Or, c'était au mois de janvier 1809, et le voyage devait durer huit jours, par un froid des plus rigoureux. Les pauvres religieuses, entraînées par le courage de leur Mère, oubliaient leurs fatigues et charmaient les ennuis du chemin en récitant le chapelet et ces strophes d'un cantique qui leur était familier :

Allons, courons porter nos pas.....
. . . . . .
Affrontons glaces et frimas.....

Quelle joie pour la pieuse caravane d'atteindre enfin Namur et de se trouver réunie, dans la paix et la ferveur, sous l'égide maternelle de la fondatrice qui, désormais, pourra donner à l'œuvre toutes les dilatations que souhaitait son zèle !

Hâtons-nous de dire que Mgr de Mandolx, un instant abusé sur le compte des Sœurs de Notre-Dame, leur rendit dans la suite toute son estime et toute son affection.

ACCUEIL FAIT AUX SŒURS

En Belgique, la Vénérable Julie Billiart poursuit sans trêve ni repos sa noble tâche. Elle fonde successivement des écoles à Gand, à Saint-Hubert, à Zele, à Gembloux, à Adenne, à Fleurus.

L'installation à Gand fut des plus improvisées. L'évêque avait lui-même daigné attirer les Sœurs dans sa ville épiscopale. Mais celles-ci arrivèrent plus tôt qu'on ne pensait, et rien n'était prêt pour les recevoir.

Pendant que la Mère Julie multipliait ses démarches pour leur trouver un local, les Sœurs attendaient, assises dans une cour d'auberge, gardant leurs paquets et leurs bagages, un peu déconcertées. Leur situation piquait naturellement la curiosité des passants, et les propos malins à leur adresse se mêlaient aux conjectures charitables. Enfin, la bonne Mère vint les tirer d'embarras. On lui avait offert un abri provisoire chez les Sœurs de Charité.

Là, on mit à leur disposition tout ce qu'on put offrir, et de la meilleure grâce du monde : les ressources n'étaient pas, il est vrai, à la hauteur de la bonne volonté. Mais la Mère Julie s'accommodait fort bien de toutes les privations. Il faut l'entendre sur ce point :

« Il y a quatre lits, écrit-elle, et nous sommes sept..... J'ai monté notre cuisine aujourd'hui avec quatorze sous; cela n'est pas cher ! Nous avons apporté du sel et du beurre et nous achetons des pommes de terre. Au demeurant, nous sommes les plus heureuses filles de la ville de Gand..... Voyez comme le bon Dieu est bon ! »

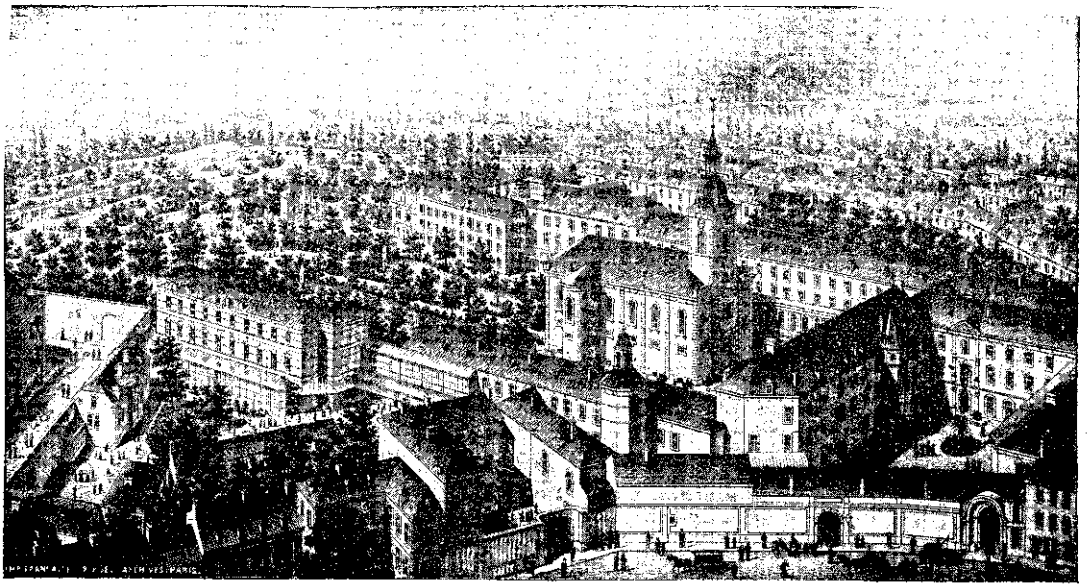
Sur la route de Jumet à Namur, la bonne Mère fut un jour arrêtée par un gendarme, légèrement pris de vin, qui voulut lui faire exhiber son passe-port. On ne le demandait guère aux femmes, et Julie Billiart n'en avait pas : « Eh bien, Madame, dit le gendarme, dans ce cas, vous irez en prison. »

On alla chez le maire. Tout s'arrangea bientôt, Julie ayant eu l'idée de fouiller dans ses poches et y ayant découvert une lettre de l'archevêque de Bordeaux prouvant suffisamment qu'on n'avait pas affaire à une aventurière.

Le gendarme fit des excuses, et la Mère Julie se réjouit d'avoir été un instant traitée comme une criminelle.

A Zele, le peuple, dans son enthousiasme, accueillit les Sœurs par des acclamations et même par des détonations d'artillerie, à la grande frayeur de ces saintes filles peu habituées à une si bruyante démonstration.

Et ainsi, partout où s'établissaient les religieuses de Notre-Dame, on appréciait leur dévouement, on était touché de leur prédilection pour les enfants pauvres, et l'œuvre acquérait de jour en jour de nouvelles sympathies.



La maison-mère des Sœurs de Notre-Dame, à Namur.

LES SŒURS PENDANT LA CAMPAGNE DE 1815

Les graves événements de 1815 ne furent pas étrangers à la maladie mortelle que contracta dès lors la vénérable fondatrice. Dire les angoisses qu'elle eut à endurer lorsque, pendant les Cent Jours, l'armée française et celle des coalisés se répandirent inopinément en Belgique, ce serait chose impossible.

En juin 1815, elle se trouvait à Namur; elle eût voulu rassembler autour d'elle les Sœurs des maisons de Fleurus, de Jumet, de Gembloux, environnées de tous côtés par les troupes. Mais la rapidité des mouvements de l'armée française ne le lui avait pas permis, et il n'y fallait plus songer : les routes étaient occupées par des milliers de soldats, livrées aux opérations militaires, infestées de maraudeurs et de brigands.

La Mère Julie subit donc à distance le contre-coup des terreurs de ses pauvres filles; à Fleurus et à Gembloux, les vieux grenadiers envahirent la maison, au grand effroi des religieuses et des pensionnaires qui, après s'être réfugiées quelque temps à l'étage supérieur, durent abandonner la place et se retirer en désordre chez des amis, tandis que le couvent était livré au pillage.

« Les envahisseurs avaient tout cassé et brisé, raconte une des Sœurs; dans la cave, ils avaient défoncé les tonneaux. Toutes nos provisions, et même nos cuillers et fourchettes, ont été emportées. On a brisé les serrures des armoires, et l'on a pris les couverts d'argent, les nappes et les serviettes des pensionnaires. »

Heureusement, les violences s'arrêtèrent là. Chez les Sœurs de Jumet, la Providence se montra encore plus maternelle. Un brave général prit la communauté sous sa défense, posa ses hommes en faction devant le monastère, et ne permit pas qu'on en inquiétât les habitants. Les Sœurs distribuèrent, aussi longtemps qu'il leur fut possible, des vivres de tout genre aux pauvres soldats, amis et ennemis.

La Mère Julie, séparée de ses chères enfants, ignorait ces détails qui l'eussent rassurée et consolée. Pourtant elle ne se départit point de son absolue confiance en Dieu, faisant prier jour et nuit pour ses établissements menacés.

Elle en agit de même quand, au lendemain de Waterloo, des milliers de Français en déroute s'abattirent sur Namur et les environs, talonnés par les troupes prussiennes.

Tandis que les soldats frappaient à tour de bras aux portes du couvent, tout prêts à le saccager, la Vénérable se tenait en prières aux pieds du Très Saint Sacrement, encourageant ses filles et les excitant à la confiance.

Mais ces vives émotions avaient fortement ébranlé sa constitution nerveuse, sensible à l'extrême, et elle ne se releva pas de cette secousse. Ses forces commencèrent à décliner; elle succomba le 8 avril suivant, dans les admirables dispositions que nous avons précédemment décrites.

Son œuvre, qui était l'œuvre de Dieu, lui a survécu et a pris, aussitôt après sa mort, de merveilleux développements, jusqu'à compter aujourd'hui plus de cent établissements partagés entre la Belgique, l'Angleterre et l'Amérique du Nord.

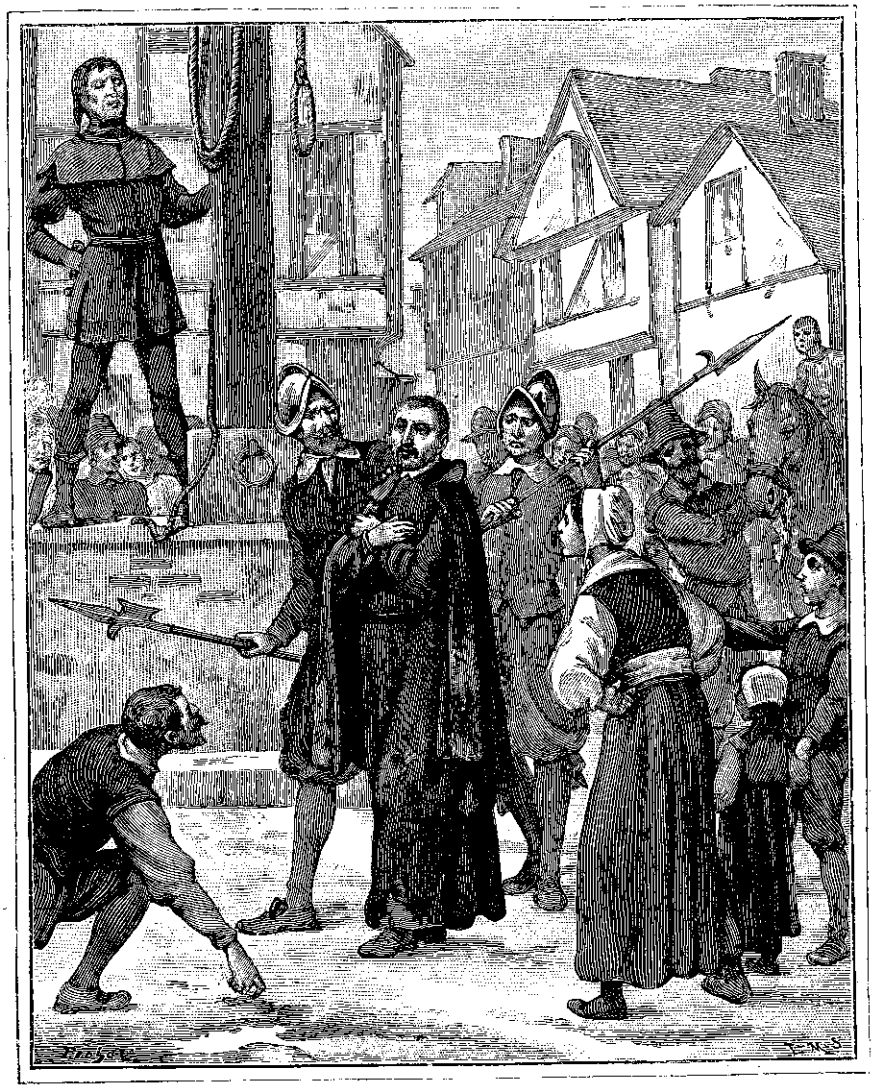
Et, en toute vérité, comme l'Eglise le dit si justement des fondateurs d'Ordres : « Les enfants de ses enfants sont un peuple saint, et sa famille se conserve dans l'alliance de Dieu. »

* * *

D'après la *Vie de la Mère Julie Billiart*, par un Père de la Compagnie de Jésus. Casterman, Tournai, 1881.

LE VÉNÉRABLE ÉDOUARD OLDCORNE

de la Compagnie de Jésus, martyr (1606).



Le martyr arrive au gibet, insulté sans relâche par une foule insolente.

FAMILLE — ENTRÉE AU SÉMINAIRE

Le vénérable Edouard Oldcorne, originaire de York, était fils de John Oldcorne, pauvre maçon-couvreur. Quoique protestant, celui-ci avait épousé une catholique qui refusa toujours de participer au culte protestant, car on a trouvé la note suivante à côté de son nom : « Elisabeth Oldcorne ne vient pas au temple ; elle dit être inspirée d'agir différemment, et qu'en changeant de conduite elle déplairait à Dieu. Nous n'avons pas fait d'enquête approfondie, elle passe pour être vieille, estropiée et non conformiste. »

Edouard fut élevé dans la religion de sa mère ; il fréquenta l'école et commença la médecine après de très bonnes études primaires. A vingt et un ans environ, il l'abandonna et se rendit au collège anglais, à Reims, où il étudia jusqu'en 1582. En avril, nous le trouvons au collège anglais de Rome; il y passe six ans et fait avec beaucoup de succès ses études de philosophie et de théologie. Il reçoit les saints Ordres en 1587.

Le 15 août 1588, en la belle fête de l'Assomption, le Vénérable est admis, ainsi que le P. Gérard, dans la Compagnie de Jésus, par le R. P. général Claude Acquaviva. Dès lors, il était armé pour les combats futurs.

DÉPART POUR L'ANGLETERRE — DIFFICULTÉS POUR ABORDER — PÉRIPÉTIES DU VOYAGE

Le P. Oldcorne reçut de ses supérieurs l'ordre de quitter Rome pour aller évangéliser ses compatriotes. On était aux plus mauvais jours du règne d'Elisabeth. Les prêtres venant de l'étranger en Angleterre étaient considérés comme coupables du crime de lèse-majesté et devaient être punis de la prison et de la mort. C'est ainsi que la reine Elisabeth poursuivait le dessein d'anéantir le catholicisme dans ses Etats.

Le duc de Leicester, un des conseillers de la couronne, avait juré solennellement de détruire en un an tous les papistes du pays, mais Dieu, heureusement, l'appela auparavant dans son éternité. Il avait organisé dans tous les ports, dans chaque village, sur toutes les routes, sur tous les points du littoral, une surveillance si étroite, que les Pères du collège de la ville d'Eu ne consentirent pas à laisser les missionnaires tenter l'aventure.

Cependant, les religieux ayant reçu de Rome la permission de partir, se mirent en devoir de frêter un navire et de s'embarquer, avec l'intention d'aborder au nord de l'Angleterre, où la persécution semblait moins violente.

« Le bateau mit à la voile, nous dit le P. Gérard, avec quatre prêtres à bord. C'était vraiment un bon chargement, car trois d'entre eux souffrirent le martyre ; seul, je fus épargné, mon indignité m'ayant privé de cette couronne.

» Nous traversâmes le détroit, et le troisième jour, où nous longions les côtes d'Angleterre, nous vîmes, mon compagnon et moi, un endroit où il était facile d'atterrir ; nous recommandâmes la chose à Dieu et tînmes conseil.

» Ayant donné l'ordre au bateau de jeter l'ancre jusqu'au soir, aussitôt après le crépuscule, la barque du bord nous conduisit à terre et nous y laissa. Impossible de trouver un chemin pour nous conduire dans la campagne, tous aboutissaient à des habitations ; nous nous dirigeons alors vers un bois voisin, où nous décidons de passer la nuit. Impossible de dormir à cause du froid et de la pluie ; impossible de parler haut, nous étions trop près des maisons ; à voix basse nous discutons : faut-il nous rendre ensemble à Londres, vaut-il mieux nous séparer ? De la sorte, si l'un est pris, l'autre pourra échapper. Enfin, nous décidons de partir chacun de notre côté dans une direction différente. Nous tirons au sort le nom de celui qui sortira le premier du bois. C'est le P. Oldcorne. Après nous être partagé l'argent que nous possédions, nous être embrassés et bénis mutuellement, le P. Oldcorne résolut de se rendre au bord de la mer, et d'y prendre, sous le déguisement d'un domestique venu de l'intérieur, le premier bateau qu'il rencontrerait se dirigeant sur Londres. »

En approchant du port, il aperçoit un navire qui met à la voile ; il se hâte, court, fait des signaux, on l'attend et il peut monter sur le pont sans exciter aucun soupçon. Gaiement il chercha à se mettre à l'unisson de la bonne humeur des marins, et quoique ce fût bien dangereux pour lui, il ne put s'empêcher de les reprendre deux ou trois fois pour l'immoralité et la brutalité de leur langage. A Londres, les deux Pères se retrouvèrent et eurent la bonne fortune d'y rencontrer le P. Henry Garnet, leur supérieur, qui s'y trouvait avec le P. Robert Southwell ; ces quatre religieux étaient les seuls missionnaires libres du pays.

Le P. Oldcorne resta quelque temps à Londres, il y travailla activement au salut des âmes.

Bientôt le P. Garnet l'emmena avec lui dans le Warwickshire ; il l'employa à différentes missions et le trouva si actif que, dorénavant, il lui réservera les tâches les plus difficiles.

UN CHATEAU COMME ON N'EN VOIT PLUS

Le Vénérable avait établi son quartier général à Henlip-Castle, qui appartenait à un gentilhomme catholique de grande foi, nommé Richard Abington. Il devait y résider pendant plus de seize ans.

Ce château, situé à trois milles de Worcester, dominait le pays et attirait les regards autant par ses dimensions que par sa beauté ; construit par John Abington, trésorier de la reine Elisabeth, il renfermait de nombreuses cachettes pour les prêtres ; elles étaient d'une sécurité presque absolue, et il y est souvent fait allusion dans la relation des perquisitions opérées chez les catholiques et dans l'histoire de la capture des PP. Garnet, Oldcorne et du Fr. Ashley.

La vieille demeure formait un vaste quadrilatère entouré d'une épaisse muraille. Partagée en plusieurs appartements longés par une galerie sur laquelle ils ouvraient, elle formait un dédale inextricable de nombreux corridors dans lesquels se perdaient souvent ceux qui étaient venus perquisitionner. L'habitation occupait un emplacement considérable : chaque chambre avait une cachette, un passage secret, tout au moins une trappe ou un escalier dérobé ; dans maints endroits, les murs étaient creux, les plafonds doubles ; plusieurs cheminées avaient deux tuyaux, l'un pour le passage de la fumée, l'autre pour servir de retraite, et seuls ceux qui étaient avertis pouvaient en soupçonner l'existence.

Au dernier étage de la maison se trouvait une longue et vaste galerie qui en faisait tout le tour; les murs étaient recouverts de magnifiques boiseries sculptées au milieu desquelles se dissimulaient parfaitement les entrées des différentes cachettes.

ZÈLE DES MISSIONNAIRES POUR LEUR SANCTIFICATION

Exposés comme ils l'étaient à de graves dangers, les Pères Jésuites avaient grand soin de conserver l'esprit de la Société. Dans l'autobiographie du P. Gérard, nous lisons :

« Je visitais le P. Garnet, mon supérieur, plusieurs fois par an, lorsque j'avais à l'entretenir d'affaires sérieuses.

» Tous, d'ailleurs, nous allions le voir régulièrement deux fois par an pour lui donner le compte rendu semestriel de notre conscience et renouveler nos vœux. J'ai toujours été frappé du grand profit que les

autres retiraient de cette sainte coutume de notre Société. Pour ma part, je peux dire en conscience que rien ne m'a jamais fait plus de bien ; cela me donnait un nouveau courage pour remplir tous les devoirs de notre Institut et les obligations que j'avais contractées comme ouvrier de la vigne du Seigneur. Le renouvellement des vœux m'a toujours causé une grande joie spirituelle ; il réconfortait absolument mon intérieur et m'infusait pour l'avenir un zèle ardent.

MINISTÈRE DU VÉNÉRABLE

Henlip était, nous l'avons dit, le centre d'apostolat du P. Oldcorne, mais nous ferions erreur si nous pensions que pendant seize ans il ait limité son ministère à la famille de ses hôtes et à leurs visiteurs.

Le charme de ses manières et son amabilité lui attiraient le respect et l'estime de tous, même des protestants, qui le considérèrent bientôt comme un ami intime ou un parent de la famille. Suivant que la persécution était plus ou moins violente, les catholiques des environs pouvaient ou non se réunir à Henlip pour entendre les prédications du Père ou recevoir les sacrements. Le culte ne pouvait avoir lieu que dans les maisons particulières où se trouvaient des chapelles domestiques, car aucun lieu public de culte n'était toléré pour les catholiques.

En peu de mois, le Vénérable convertit et ramena au catholicisme plusieurs personnes. La vie de piété qu'il organisa dans la demeure de M. Abington a laissé le plus édifiant souvenir. Le P. Gérard nous dit : « On ne peut s'imaginer combien d'hérétiques obstinés furent convertis par lui, combien il encouragea de catholiques faibles et hésitants, combien il dirigea de jeunes gens vers les Séminaires et de femmes vers les couvents ; dans beaucoup de maisons il donna à la piété un vigoureux élan qui fit surgir des vocations sacerdotales.

» Il fonde et dirige la plupart des chapelles domestiques de la contrée, aussi le nommera-t-on « l'apôtre du Worcestershire ». Quand les membres de la Compagnie de Jésus deviennent plus nombreux dans le comté, c'est le P. Oldcorne qui subvient à leurs besoins par les aumônes que lui remettent ses nombreuses connaissances.

» Toute la société du pays et des environs, tous les meilleurs catholiques se mettent sous sa direction. Ses déplacements sont si nombreux qu'on croirait que la fatigue n'a pas de prise sur lui. Je n'ai jamais connu de prêtre en Angleterre qui ait autant voyagé que lui, surtout à la fin de sa vie. Connu, aimé et universellement estimé, il était bien rare qu'il pût rester trois jours de suite dans sa résidence. »

NOUVEAUX DANGERS

Le Vénérable revenant, un jour, de Wales avec quelques autres prêtres, ne put gagner Worcester avant la fermeture des portes; on recherchait alors activement les auteurs d'un vol considérable commis récemment, aussi furent-ils, dès leur entrée dans la ville, arrêtés et examinés. Amené à la justice, on demanda au P. Oldcorne pourquoi il sortait si tard ; il put répondre d'une manière satisfaisante, et un brave homme ayant remarqué tout haut qu'il n'avait rien d'un cambrioleur, on le relâcha ainsi que ses compagnons.

Une autre fois, il se promenait dans le jardin avec son hôte, et portait, par bonheur, un vêtement laïque. Tout à coup, la maison est cernée, et des policiers, entrant par la grille ouverte, demandent un entretien à M. Abington. Voilà donc notre Vénérable au jardin au milieu de ses ennemis ; il leur échappa par une ruse aussi simple qu'habile.

Arrivant avec eux à la porte de la maison, il la trouve fermée par les serviteurs, qui avaient voulu ainsi se ménager le temps de dissimuler tous les objets suspects. Il appelle les domestiques et leur reproche vivement d'avoir laissé au dehors les envoyés de la reine. Il passe lentement et tranquillement au milieu d'eux, referme la porte après quelques instants et s'enfuit dans une des cachettes.

Quand, après une minutieuse perquisition de la maison, les hommes s'informèrent de l'homme qu'ils avaient vu dans le jardin, on leur répondit que c'était un non-conformiste des environs qui, ayant dépassé en se promenant les cinq milles du rayon à lui assigné, était probablement remonté à cheval pour regagner les limites prescrites. Se rendant à l'écurie et ayant constaté, en effet, qu'un des chevaux venait de partir, ils cessèrent leurs recherches.

GUÉRISON MIRACULEUSE

De nos jours, nous voyons de nombreuses faveurs obtenues à la fontaine de Sainte-Winefride ; le P. Oldcorne éprouva l'effet de l'intercession de cette Sainte d'une manière bien touchante.

Nous avons vu plus haut que la charité du Père était immense pour tous ; pour lui, il pratiquait de très grandes austérités corporelles et consacrait à l'étude tous les instants laissés libres par un écrasant ministère.

Au milieu de ses labeurs de missionnaire, il se rompit un vaisseau sanguin, d'où résulta, pendant près de neuf ans, un état de faiblesse et de grande prostration. Un peu de mieux se produisit, puis il recommença à cracher le sang, enfin un chancre se forma dans la gorge et devint si grave que les médecins reconnurent la nécessité de faire une opération pour enlever les parties les plus atteintes du palais. Le Père résolut alors de se rendre en pèlerinage à la fontaine de Sainte-Winefride.

Chemin faisant, il arrive à la maison d'un chrétien où il dit la Messe, et, parmi les reliques ornant l'autel, il aperçoit une petite pierre du tombeau de la Sainte. Il la met dans sa bouche, invoque sainte Winefride, et quand, quelques instants après, il la retire, bouche et gorge sont parfaitement guéries. Arrivé un peu plus tard à la fontaine même, il y retrouve instantanément toutes ses forces et peut se livrer à de beaucoup plus grandes fatigues encore que précédemment.

ARRESTATION DU VÉNÉRABLE

Pendant dix-huit ans, le martyr s'était dépensé sans compter pour le bien des âmes,

quand, en 1606, des perquisitions fort minutieuses furent organisées pour découvrir le plus grand nombre possible de complices de la Conspiration des Poudres.

Parmi ceux qui connaissaient la résidence du P. Oldcorne à Henlip, était un gentilhomme catholique nommé Humphrey Littleton. Ayant eu des ennuis pour avoir hébergé Hubert Winter, un des prétendus conspirateurs, et se voyant en danger de mort, il pensa se sauver en révélant au Conseil la présence à Henlip des Pères Jésuites Oldcorne et Garnet. Un mandat d'amener fut envoyé au plus proche tribunal, et un dimanche matin, Sir Henry Bromley vint entourer le château avec une centaine d'hommes. Arrêtés à l'entrée, sous prétexte d'attendre la réponse du propriétaire, mais en réalité pour donner aux prêtres le temps de se cacher avec tous leurs ornements, il ordonna d'abattre les grilles ; heureusement, elles étaient fort solides et cela demanda un peu de temps.

La semaine entière fut consacrée sans succès aux recherches, et pourtant les deux Jésuites étaient dans le château. Le samedi, les deux Frères laïques, Nicolas Owen et Ralph Ashley, qui servaient les Pères et qui avaient dû s'enfermer sans autre provision qu'une pomme pour deux pendant six jours, étaient absolument morts de faim. Ils profitèrent d'un moment où leurs ennemis étaient à l'autre extrémité d'une galerie pour ouvrir la porte, sortir et la refermer si doucement que les sbires ne purent ni trouver l'issue par laquelle ils s'étaient échappés, ni prouver qu'ils eussent été cachés. Ils furent tentés de se réjouir de leur arrestation en pensant qu'elle sauverait les Pères ; bien au contraire, elle aiguisa l'ardeur des soldats ; plus ardemment que jamais ils continuèrent leurs recherches, et, après six autres jours, ils découvrirent les pauvres reclus. Le P. Oldcorne fut aussitôt reconnu. Sir Henry Bromley emmena les prisonniers ainsi que M. Abington, chez lui d'abord, puis à Londres.

Après un premier emprisonnement à Westminster, on enferma le P. Oldcorne et son compagnon à la citadelle, où ils furent victimes d'une odieuse supercherie. Les PP. Oldcorne et Garnet croyaient pouvoir se parler en toute sécurité par une fente qui se trouvait au-dessus de la porte de leur cellule ; or, il se trouvait, par une disposition spéciale de la construction, que les paroles murmurées là se trouvaient être entendues parfaitement à l'autre extrémité de la galerie, où elles étaient consignées par des hommes apostés à cet effet. Les Pères, ignorant ce détail, profitèrent de la facilité qu'ils en avaient pour se confesser et pour discuter les réponses qu'ils feraient à leurs juges.

Devant le Conseil privé, le Vénérable eut à répondre à trois accusations qui furent renouvelées à Worcester : Premièrement, il avait invité le P. Garnet, considéré comme traître, à chercher asile à Henlip. Deuxièmement, il avait écrit au P. Robert Jones de l'aider à cacher deux conspirateurs, d'où complicité. Enfin, il aurait regardé la trahison comme une action méritoire.

Interrogé sur ce qu'il savait du complot, il répondit avec calme et sagesse qu'il n'en avait eu aucune connaissance. Il souffrit patiemment la torture durant cinq jours, et ses doigts ayant été complètement disloqués, il fallut que l'impitoyable Wade, lieutenant de la citadelle, conduisît sa main pour qu'il pût signer.

DERNIER SUPPLICE DU VÉNÉRABLE

Le but des ennemis de la foi était de convaincre le P. Oldcorne de haute trahison ; ils voulurent prouver qu'il avait écrit des lettres aux conspirateurs, qu'il les avait protégés et qu'il avait exalté leur faute dans ses sermons. Toutes ces accusations ne purent résister à l'examen : les juges durent renoncer au prétexte de trahison, et nous nous en réjouissons, car sa mort reste bien alors un véritable martyre, enduré pour la gloire du Dieu auquel il avait attiré tant d'âmes. Il fut condamné à être pendu, ouvert et écartelé.

La veille du supplice, 7 avril 1606, fut marquée pour notre Vénérable par une grande joie : la conversion d'un calviniste condamné à la peine de mort en punition de grands crimes. Prétendant être sûr de son salut, il passait ses derniers jours en chansons et en conversations licencieuses ; pourtant il consentit à voir le Vénérable. Touché de la grâce, il se réconcilia avec l'Eglise, et en allant à la mort, le lendemain, en compagnie du martyr, il fit, tout le long du trajet, profession de catholicisme. A ceux qui s'informaient de ses sentiments, il répondait qu'accompagnant le Père à la mort, il espérait le suivre au ciel.

Nous ne pouvons nous imaginer combien il était douloureux pour le P. Oldcorne de s'en aller ainsi au supplice, secoué sur une claie parmi des rues étroites et raboteuses ; le martyr arriva au gibet couvert de boue et insulté sans relâche par une foule railleuse, insolente, excitée par les ministres protestants. Parvenu au lieu de son supplice, le P. Oldcorne se recommanda à Dieu, à la Sainte Vierge, à son saint patron, à saint Jérôme. Il déclara qu'il mourait pour la foi catholique, puisqu'on n'avait pu relever contre lui aucune transgression aux lois. Il pria à haute voix pour la reine, la famille royale, ses juges et ses bourreaux. Il recommanda son âme à Dieu et fut pendu ; on coupa la corde et le corps fut ouvert.

Non loin du lieu de l'exécution, un feu fut allumé, selon la coutume, pour consumer une partie du cadavre ; bien qu'exposé à la pluie et à toutes les intempéries, ce feu continua à brûler pendant dix-sept jours sans qu'on pût parvenir à l'éteindre ; on le noya enfin sous une grande quantité d'eau.

A cet endroit même, et dans la cour d'Henlip, les herbes, en grandissant, formaient une couronne d'une nuance particulière qui reparaissait toujours, quoi qu'on fît pour la tailler.

C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

Le V. Edouard Oldcorne, par le R. JOHN G. MACLEOD. — *Catholic Truth Society*. — Londres, 69, Southwark Bridge.

LE BIENHEUREUX JULIEN DE SAINT AUGUSTIN

Frère Mineur de la Stricte Observance de Saint-Pierre d'Alcantara (1567-1606).

Fête le 8 avril.

Le Bienheureux fait entendre la parole de Dieu aux petits oiseaux qui l'écoutent avec plaisir.

FLEUR D'EXIL

En l'année 1559, Jeanne d'Albret, veuve d'Antoine de Bourbon et mère de Henri IV, séduite par les erreurs de Calvin, lança un édit pour chasser des terres de sa domination tous les catholiques qui refuseraient d'embrasser la prétendue Réforme. Plusieurs Béarnais, résolus à ne pas apostasier, prirent le parti de s'exiler en Espagne. De ce nombre était un certain André Martinet.

L'exilé resta pendant huit ans au service d'un riche marchand de Medina-Celi, en Castille. Celui-ci, ravi de sa bonne conduite et de son esprit laborieux, sut le récompenser en le mariant à une vertueuse jeune fille d'Aquaviva, nommée Catherine Guttiérez, qui était, elle aussi, à son service.

Il eut soin de leur acheter une petite maison en face de la sienne, où les deux époux devaient couler de longues et heureuses années. Dieu bénit leur union à cause

de leur vie toute chrétienne, et il leur donna pour premier-né le bienheureux Julien.

UNE VOCATION SINGULIÈREMENT ÉPROUVÉE

Le fils d'André Martinet et de Catherine Guttiérez manifesta de bonne heure une grande inclination vers la piété. Tout jeune encore, il n'avait pas de plaisir plus doux que de rester à l'église et d'y servir des messes. Plus tard, quand ses parents l'eurent mis en apprentissage chez un tailleur, il passait encore, au pied du tabernacle, tout le temps dont il pouvait disposer et ne manquait jamais à l'assistance quotidienne au saint sacrifice de la messe.

C'est ainsi qu'il passa les années dangereuses de la jeunesse, fuyant le monde et ses perfides plaisirs. Désireux avant tout de sauver son âme, il supplia le Seigneur de lui faire connaître la voie de la perfection, et il se sentit inspiré d'embrasser la règle austère des fils de saint François. Son confesseur ayant approuvé sa résolution, il se présenta aux Pères Franciscains réformés de la province de Saint-Joseph de Castille, qui le reçurent avec joie et ne tardèrent pas à l'admettre au saint habit.

Il se donna aux exercices du noviciat avec une telle ferveur, accompagnée de mortifications et de pratiques si extraordinaires, que les bons Pères, ne comprenant rien à ces pieux excès, jugèrent qu'ils avaient affaire à une tête exaltée. Ils le dépouillèrent donc de l'habit franciscain et lui enjoignirent de retourner dans le monde. Le Fr. Julien obéit, le cœur brisé par l'épreuve, mais sans amertume contre qui que ce fût, ne s'accusant que lui-même de n'avoir pas su se montrer un digne fils de saint François.

IL SUIT LE P. FRANÇOIS TORRÈS
NOUVELLE ADMISSION, NOUVEAU RENVOI

A cette époque, le célèbre P. François Torrès remplissait toute l'Espagne du bruit de ses prédications. La province de Castille surtout eut à se féliciter des bienfaits de sa parole ardente et persuasive. Le zélé apôtre remarqua pendant une mission qu'il donnait à Santorcaz, un jeune homme qui suivait ses instructions avec une assiduité et une attention merveilleuses. C'était notre Bienheureux. Le missionnaire, dans un entretien qu'il eut avec lui, put admirer la beauté de son âme, et voulant faire profiter les fidèles d'un tel exemple de vertu, il lui proposa d'être son compagnon dans ses courses apostoliques. Julien accepta avec enthousiasme et il s'attacha au P. Torrès. Il le suivit, revêtu d'un habit de pèlerin. Quand le missionnaire arrivait dans un village, le Bienheureux parcourait les rues, une clochette à la main, appelant le peuple à la mission, exhortant les tièdes, pressant les retardataires, édifiant tout le monde par sa piété et sa mortification.

Son humilité fut mise à une rude épreuve. Un jour, il dut accompagner le P. Torrès dans son propre pays, à Medina-Celi. Il lui en coûtait de se montrer à ses compatriotes dans le misérable accoutrement qu'il avait adopté, après avoir ambitionné les livrées de saint François. Personne, d'ailleurs, n'ignorait son renvoi, que chacun expliquait à sa manière. Les plus indulgents disaient qu'il était fou et qu'il fallait le plaindre.

Sa ferveur et sa modestie levèrent cependant en partie ces mauvaises dispositions du début. Le P. Torrès, par ailleurs, observait avec soin la conduite de son pieux compagnon. Convaincu qu'il s'agissait d'une vocation extraordinaire, il employait tout son crédit à faire recevoir le Bienheureux au couvent de Notre-Dame de Salcéda, le premier où saint Pierre d'Alcantara avait établi sa Réforme.

A peine eut-il repris les exercices du noviciat que l'esprit de Dieu fondit de nouveau sur lui comme il avait fondu sur David devant l'arche. De même que Michol n'avait pas compris David s'abaissant jusqu'à danser au milieu de son peuple, de même les supérieurs du Fr. Julien ne comprirent point les œuvres du Bienheureux.

Un jour, le P. Gardien ayant de l'argent à faire porter à un pays voisin, crut que le Bienheureux, qui n'était pas encore strictement soumis à la règle, pouvait s'en charger. Fr. Julien, habitué à obéir au moindre signe, accepta la commission et se mit en route. Soudain, un scrupule traversa son esprit et le jeta aussitôt dans une grande perplexité :

— Notre Père saint François, se dit-il, nous défend de porter ni or ni argent. Le P. Supérieur aura voulu m'éprouver. Je n'aurais pas dû obéir à un ordre contraire à notre règle.

Il jeta donc le sac au milieu d'un champ et courut aussitôt au couvent demander pardon de sa faute, persuadé que l'ordre reçu avait été mal compris par lui.

Le P. Gardien connaissait trop bien la candeur du Fr. Julien pour oser le soupçonner d'un détournement ; il envoya donc en toute hâte un autre religieux à la recherche du sac, qui fut effectivement trouvé au milieu d'un champ. A partir de ce jour, on commença à concevoir des doutes sérieux sur la mentalité de l'étrange novice. Pour la deuxième fois, il fut renvoyé du noviciat.

SA PERSÉVÉRANCE BÉNIE — PROFESSION

Après avoir repris avec tristesse ses habits séculiers, il se retira sur une montagne voisine du monastère, où il se construisit une petite cabane de branchages. Dans cette retraite, il put se livrer avec plus de liberté encore aux saintes folies qui l'avaient fait chasser du couvent. La prière, la contemplation, les mortifications de toutes sortes occupaient ses jours et ses nuits. Vers midi seulement, il descendait de son ermitage et se mêlait à la foule des pauvres qui allaient recevoir leur nourriture à la porte du couvent.

Un jour, ayant rencontré un malheureux à demi vêtu, il se dépouilla en sa faveur de sa misérable tunique et se présenta lui-même à la porte du couvent dans le plus piteux appareil. Le Fr. Portier, le voyant dans cet état, lui fit de vives réprimandes, croyant à quelque nouvelle singularité du Bienheureux. Celui-ci s'excusa humblement, raconta ce qui était arrivé, disant :

— Que voulez-vous ? Ce pauvre malheureux, il en avait bien plus besoin que moi !

Ce fait fut bientôt connu de tout le couvent. Tous admirèrent la charité de Julien, mais on ne put s'empêcher de la trouver exagérée et inopportune. Cependant, on lui

donna par pitié une vieille robe de moine et une ceinture. Lorsqu'il s'en fut revêtu, il se trouva assez l'air d'un Frère du Tiers-Ordre, et, content de cette faveur, il s'ingénia par tous les moyens à montrer sa reconnaissance envers les bons religieux. Quittant sa chère retraite, il se mit à parcourir les villages environnants, quêtant pour le couvent. Les paysans qui connaissaient sa vie austère et ses vertus lui donnaient de tout avec abondance. Le soir, il rapportait fidèlement au portier tout ce qu'il avait reçu, se contentant pour lui d'un simple morceau de pain qu'il demandait par charité.

Tant de vertu, d'oubli de soi et de dévouement émurent enfin les anciens supérieurs du Fr. Julien, qui ouvrirent encore pour lui les portes du noviciat. On avait compris que la prétendue folie du Bienheureux n'était autre que la folie de la croix et que Dieu lui-même le conduisait.

VIE DE PRIÈRE — MORTIFICATIONS

Les supérieurs du Bienheureux n'essayèrent plus de contraindre l'exubérance de sa piété. Les faits avaient suffisamment démontré que Dieu lui-même le menait par la main.

Fr. Julien, arrivé au comble de ses vœux, put donner un libre essor à son amour de la prière et de la pénitence. Il consacrait à la méditation tout le temps qu'il pouvait disposer, jeûnait tous les jours, ne prenant d'ordinaire qu'un peu de pain et quelques herbes cuites à l'eau. Le plus grand festin qu'il osât se permettre consistait à ajouter quelques noix ou amandes à son menu ordinaire. Quant à la portion de nourriture qui lui était distribuée, ainsi qu'aux autres Frères, il la mettait de côté pour les pauvres.

Son repos de la nuit n'était qu'une fatigue nouvelle. Sans cellule, sans lit, il se réfugiait le soir à l'église et priait. Quand son pauvre corps abattu réclamait un peu de sommeil, il s'adossait au mur ou contre un confessionnal, et après un léger assoupissement il reprenait ses oraisons. Quand il était en tournée de quête, il n'acceptait d'autre lit que quelques sarments, sur lesquels, d'ailleurs, il ne se reposait que peu d'instants, ne voulant pas interrompre son entretien perpétuel avec le divin Maître.

FAVEURS CÉLESTES

Ceux de nos lecteurs qui connaissent la vie des Saints franciscains ont, sans nul doute, fait plus d'une fois la remarque que les miracles qu'ils ont accomplis ressemblent bien souvent à ceux de leur patriarche, saint François d'Assise. Les faits que nous allons raconter sont comme un chapitre détaché de la vie du saint fondateur. Mais faut-il s'en étonner ? N'est-il pas, au contraire, juste que les mêmes vertus soient récompensées par les mêmes dons et les mêmes prodiges ?

Quelque temps après la profession du Fr. Julien, le P. Torrès le redemanda comme compagnon de mission. Le Bienheureux prêchait surtout d'exemple, mais quelquefois aussi il prenait la parole, et les plus savants théologiens étaient émerveillés de l'entendre. Les docteurs d'Alcala venaient le consulter souvent sur des questions de théologie et d'Ecriture Sainte, et ils s'en retournaient ravis des solutions claires et profondes du pauvre Frère convers. Mais celui-ci, craignant la vaine gloire, se refusa bientôt à répondre. Alors, on le prit par l'humilité, et on lui disait :

— Eh bien, Frère Julien, que pensez-vous de ceci ? Ne nous en parlerez-vous pas un peu pour que nous nous amusions de vos âneries ? Cela nous fera rire.

Rassuré par ce propos, le Bienheureux parlait comme auparavant et avec plus d'abandon encore, se réjouissant en lui-même à la pensée qu'il servirait de jouet aux savants maîtres d'Alcala.

Il n'avait pas toujours le même succès auprès des ignorants. Passant un jour près d'une place où l'on allait danser, il voulut démontrer aux jeunes gens les périls de cet amusement. On le fit taire, et celui qui tenait le tambourin l'accabla de sottises :

— Prends garde à toi, lui dit Fr. Julien, tu ne veux pas m'écouter maintenant, mais bientôt tu finiras ta vie scandaleuse par la plus misérable mort.

La prédiction s'accomplit à la lettre. Quelques jours après, le malheureux, pris de désespoir, se jetait dans la rivière, et son cadavre, rejeté sur le rivage, devint la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

Une autre fois, le Bienheureux rencontre sur la route d'autres jeunes gens qui dansaient pareillement :

— Allons, mes enfants, leur dit-il, laissons là ces jeux dangereux ; venez avec moi dans cette petite église que voilà et je vous ferai un sermon.

On ne l'écouta pas.

— Eh bien, dit-il, vous ne voulez pas m'entendre, mais ces petits oiseaux m'écouteront mieux que vous.

Alors, il les appelle, et les petits oiseaux d'obéir à sa voix, comme ils obéissaient jadis à celle de saint François. Le sermon fini, le Bienheureux leur donna sa bénédiction et ils se dispersèrent gaiement, à la grande confusion des paysans.

Cet homme si simple était ému à la vue de toutes les misères. Les guérisons se multipliaient sous ses pas. Il portait un jour au couvent un vase de vin, et voyant un jeune garçon, tout pâle d'une fièvre quarte qui le travaillait depuis longtemps, pour avoir un prétexte de le guérir, il lui dit de porter son vase.

— Mais, Frère Julien, répondit le malade, voilà l'heure de ma fièvre et je ne pourrai vous aider.

— Va toujours, reprend le Bienheureux.

L'enfant fait quelques pas et s'arrête épuisé :

— Je crois que je ne pourrai pas aller plus loin, dit-il ; je sens la fièvre qui va me prendre.

— Allons, dit le Frère, va au moins jusqu'à ce qu'elle t'ait pris tout à fait.

L'enfant alla jusqu'au couvent et fut pour toujours délivré de son mal.

Un enfant, qui était monté sur la tour d'Alcala, fit un faux pas et vint se briser sur le pavé. Sa pauvre mère recueillit ce cadavre sanglant, et, le mettant aux pieds du Bienheureux, elle le suppliait de lui rendre son fils. Touché de ses larmes, Fr. Ju-

lien se jeta à genoux ; sa prière n'était pas encore finie, que l'enfant se releva sans aucune trace de ses blessures.

FR. JULIEN EST MANDÉ A LA COUR D'ESPAGNE

La reine Marguerite, mère de Philippe IV, ayant entendu parler de la vie et des miracles du Bienheureux, désira vivement s'entretenir avec lui. A sa demande, les supérieurs du Fr. Julien l'envoyèrent à la cour, qui se trouvait alors à Ségovie. L'humble religieux, confus de tant d'honneur, s'ingénia pour donner de lui à la reine la plus fâcheuse idée. La seule parole qu'elle en put tirer fut un « oui », prononcé de la manière la plus campagnarde que possible. Mais il eut beau faire, la reine ne se laissa pas tromper et elle resta profondément touchée de l'humilité du serviteur de Dieu.

Au sortir de la cour, il se rendit chez un seigneur qui l'avait invité. Mais, au moment de se mettre à table, il sort en toute hâte de la maison, priant qu'on l'attende quelques instants. Il va sur le pont de la ville et demande avec autorité à un homme qu'il rencontre :

— Où allez-vous ?

— A mes affaires, répond l'autre.

— Que voulez-vous faire de ceci ? lui demande Fr. Julien, en lui montrant une corde mal dissimulée sous ses habits.

L'inconnu avoua qu'il était perdu de dettes, et que, dans son désespoir, il avait résolu de se pendre.

Et, en disant cela, il pleurait à chaudes larmes. Le Bienheureux eut pitié de lui :

— Allons, lui dit-il, afin que tu saches combien le Seigneur est bon et qu'il ne faut jamais désespérer de sa Providence, viens avec moi.

Il l'emmène, en effet, chez le noble personnage qui l'attendait, le prie d'être sa caution et le sauve ainsi du désespoir et de la mort éternelle.

DON DE PROPHÉTIE — SAINTE MORT

Au don des miracles, le Bienheureux joignait encore celui d'annoncer les événements futurs. Nous ne citerons qu'un fait plus intéressant que tous les autres, parce qu'il se rapporte à l'un des plus grands rois d'Espagne.

Fr. Julien se trouvait un jour à Paracuellos, au milieu d'une compagnie assez nombreuse.

— Ce soir, leur dit-il, vers 9 heures, deux nuées apparaîtront à l'horizon, l'une au Levant, l'autre au Midi ; le Couchant sera de couleur rougeâtre : les deux nuées se réuniront au même point du ciel et s'évanouiront. A ce moment, l'âme du vieux roi (c'était le nom qu'on donnait dans le peuple à Philippe II) sortira du Purgatoire pour s'envoler en paradis.

En effet, à l'heure que le saint homme avait dite, deux nuées, d'une splendeur extraordinaire, apparurent à l'horizon, marchant l'une vers l'autre : elles se réunirent et disparurent en un moment. Dieu avait daigné révéler à son serviteur l'entrée dans la gloire de l'âme du grand roi catholique.

Le Bienheureux faisait la quête à Torrès, à deux lieues d'Alcala, lorsqu'il tomba malade. Les paysans, qui l'aimaient et le vénéraient, se disputaient l'honneur de le transporter au couvent. Mais le saint homme, qui avait toujours marché à pied, ne voulut pas manquer à la règle sur la fin de sa vie. Appuyé sur un bâton, il se traîna comme il put jusqu'à la ville d'Alcala, où il entra par la porte qui a reçu depuis le nom de porte du Bienheureux Julien. Toute la population sortit dans les rues et l'accompagna au couvent en versant des pleurs, à la pensée qu'elle allait perdre son soutien et son consolateur.

Fr. Julien fut conduit à l'infirmerie. On voulut lui ôter sa robe. Il essaya de résister ; mais le gardien commanda qu'on lui mît une chemise, et il fallut bien obéir. Quand sa robe fut ôtée, on découvrit avec effroi la croix, les chaînes et les cercles de fer dont son pauvre corps était chargé. A ce spectacle, les religieux ne purent retenir leurs sanglots. Quant au Bienheureux, il ne savait comment cacher sa honte et sa confusion. Son confesseur arriva à son tour :

— Ah ! mon Père, lui dit Fr. Julien avec douleur, tout est perdu, tout est découvert.

Comme il paraissait triste, le médecin voulut l'encourager.

— Ce n'est pas la maladie qui me chagrine, lui dit le Bienheureux ; mais c'est qu'il y a deux chemins pour passer dans l'éternité, et je ne sais lequel on me commandera de prendre.

Il reçut les derniers sacrements avec les plus vifs sentiments de foi. Il voulut communier à genoux et revêtu de sa robe. Cette faveur lui fut accordée. Peu après, le médecin lui dit :

— Frère Julien, voici la mort qui approche !

Le saint religieux jeta un dernier regard sur son rosaire, puis sur les religieux qui l'entouraient en fondant en larmes, comme pour leur dire adieu, et, le visage tout radieux, il entra dans les joies éternelles, le samedi 8 avril de l'année 1606.

A ses funérailles, l'empressement fut si grand, qu'on dut laisser son corps exposé pendant dix-huit jours. Durant tout ce temps, d'ailleurs, ses membres restèrent flexibles et exhalèrent une odeur céleste.

Une multitude de miracles accomplis à son tombeau rendirent son nom illustre jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Les grands, les évêques, les cardinaux, le roi Philippe III et la reine Marguerite vinrent se prosterner sur le tombeau du pauvre Frère et implorer sa protection. L'archevêque de Tolède permit qu'on l'exhumât et qu'on lui rendît un culte public. Mais, en 1631, Urbain VIII, ayant défendu qu'on continuât ces honneurs au Bienheureux, qui n'en était pas en possession depuis plus de cent ans, il fut enseveli de nouveau. Enfin, Léon XII le béatifia solennellement le 26 novembre 1825.

SOURCES

Compendio della vita del Beato Giuliano di S. Agostino, publié à Rome en 1825, à l'occasion de la béatification du bienheureux Julien.

SAINTE WALTRUDE OU VAUDRU

Fondatrice et patronne de la ville de Mons (Belgique).

Fête le 9 avril.

La sainte comtesse Waltrude, après avoir renoncé au monde, se retira dans la solitude ; le démon se présente à elle sous une forme visible pour l'effrayer et la frapper ; la servante de Dieu le chasse et lui reproche l'orgueil qui l'a fait tomber du ciel dans la misérable condition où il se trouve.

ORIGINE ROYALE DE WALTRUDE — SON MARIAGE AVEC UN COMTE DE HAINAUT

La cité de Mons en Belgique, comme tant d'autres villes ou villages de l'Europe Occidentale, doit son origine à un monastère. La Sainte qui en jeta les fondements, sainte Waldétrude, (par abréviation populaire Waltrude ou Vaudru), naquit en 626 dans un bourg du Hainaut. Son père, le comte Walbert, et sa mère, la princesse Bertile, appartenaient tous deux à la race royale de France. Tout en s'appliquant à donner à leur fille une éducation distinguée, Walbert et Bertile en voulurent faire avant tout une chrétienne accomplie. De son côté, Waldétrude sut répondre aux pieuses intentions de ses parents. La sainteté de son enfance montra bientôt en elle une âme de choix.

Fuyant avec horreur toute compagnie plus ou moins dangereuse, elle se retirait à l'écart pour prier, ou bien allait à l'église entendre l'office divin. Le comte et sa noble épouse étaient ravis de leur fille.

Mais quand elle eut atteint l âge nubile, ils eussent bien mieux aimé voir s'arrêter un peu l'élan d'une telle ferveur. Ils pressentaient qu'une âme si pure et si amante de la sainteté préférerait l'alliance de Jésus-Christ aux alliances passagères du monde, et comme Waldétrude était leur fille aînée, ils tenaient à assurer en elle la conservation de leur race. Il fut donc résolu que la jeune fille devait se choisir un époux le plus tôt possible. A la première ouverture qu'ils lui firent de leurs intentions bien arrêtées, notre Sainte répondit par un refus dont ils ne tinrent pas compte. Ils l'engagèrent dans un mariage auquel elle consentit enfin, moins par goût que par obéissance. Madelgaire ou Mauger, l'époux qu'on avait choisi à Waldétrude, était un noble comte du Hainaut et un des principaux seigneurs de la cour du roi Dagobert I[er] ; sa vie était irréprochable et profondément chrétienne. Dieu semblait récompenser sa vertu en l'unissant à une épouse qui avait passé, comme lui, les années de sa jeunesse dans la plus parfaite innocence.

MODÈLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE — UNE FAMILLE DE SAINTS — MADELGAIRE SE FAIT MOINE

Une fois mariée, Waldétrude fit taire ses répugnances naturelles pour se donner avec zèle à ses devoirs d'épouse chrétienne. Elle ne désirait qu'une chose : l'accomplissement de la volonté de Dieu. Elle le suppliait avec larmes de réaliser les desseins qu'il avait formés sur son humble servante. Mais, en attendant le jour d'une nouvelle manifestation des volontés d'en haut, la noble chrétienne, au lieu de perdre son temps à soupirer inutilement après un genre de vie qui ne lui était plus possible en ce moment, entreprit avec ardeur de se sanctifier le mieux qu'elle pourrait, dans l'état où elle se trouvait, en s'efforçant d'en remplir les obligations avec toute la perfection possible.

Les plaisirs du monde n'eurent jamais de prise sur son cœur; tous ses attraits étaient pour la retraite et la prière. Elle acceptait avec soumission, patience et courage toutes les peines et contrariétés qui lui arrivaient. Ses mortifications volontaires maintenaient d'ailleurs la forte et vaillante énergie de son âme. Elle jeûnait souvent. Bonne et charitable, elle ne repoussait aucun indigent, elle donnait toujours et cela avec les sentiments de la joie la plus aimable et la plus expressive.

L'œuvre de miséricorde qui fut l'objet de prédilection de toute sa vie fut le rachat des prisonniers; œuvre d'une grande importance à cette époque encore à demi-barbare, dans laquelle les guerres faisaient de nombreux captifs, que les vainqueurs réduisaient à un dur esclavage. La sainte comtesse paya la rançon d'une multitude de ces malheureux. Le comte Madelgaire admirait la piété de son épouse, et s'édifiait tous les jours au spectacle des vertus dont elle donnait l'exemple.

Le Seigneur leur donna quatre enfants. Waldétrude — ou si l'on préfère, *Waltrude* — comprit tout ce qu'elle devait de soin à ces créatures dont le Créateur de toutes choses lui confiait la garde et le salut. Elle s'appliquait à les élever dans la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Au reste, sa vie admirable n'était-elle pas une prédication continuelle et un stimulant de tous les jours? Les obligations de la mère ont d'immenses conséquences pour la société. « C'est sur ses genoux, dit M. de Maistre, que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* » Waltrude le savait; mais elle ne se contenta pas de faire de ses enfants des hommes *honnêtes,* elle en fit des saints.

C'est, en effet, en grande partie aux soins et aux exemples admirables de leur mère, que ses enfants et son époux lui-même doivent l'honneur d'être inscrits au catalogue des Bienheureux. Saint Landry l'aîné, devint évêque de Metz. Deux filles qui le suivaient, sainte Aldétrude et sainte Madelberte, après une enfance passée toute entière dans une vive piété, sous l'influence des vertus maternelles, prirent plus tard le voile au monastère de Maubeuge que leur tante, sainte Aldegonde, sœur de Waldétrude, venait de fonder depuis quelque temps.

Le dernier de tous, nommé Dentlin, mourut peu après son baptême. Par un de ces sentiments de délicatesse admirable dont elle seule a le secret, l'Eglise n'en a pas moins inscrit le nom de Dentlin dans les litanies particulières de la ville de Mons, à côté des noms de son père, de sa mère, de son frère et de ses deux sœurs; elle n'a pas voulu priver ce petit ange des honneurs qu'elle rend à toute sa famille.

Quant au comte Madelgaire, touché des vertus de son épouse qui lui parlait souvent du prix de la continence, il s'éprit à son tour des attraits de cette vertu. Un songe où Dieu lui ordonna, par l'intermédiaire d'un ange, de bâtir à Hautmont une église en l'honneur du prince des apôtres, acheva de le décider à quitter le monde pour se consacrer au Seigneur. Le comte et son épouse firent vœu de garder la continence perpétuelle. A quelque temps de là, sur les conseils de saint Aubert, évêque de Cambrai, Madelgaire allait poser la première pierre d'une église et d'un monastère à Hautmont, sur la Sambre, près de Maubeuge. Il s'y fit moine, sous le nom de frère Vincent. Oublieux de toutes les vanités terrestres, il y acheva ses jours dans la pratique des plus excellentes vertus. L'Eglise l'honore d'un culte public le 14 juillet, sous le vocable de saint Vincent de Soignies, du nom de la ville qui possède encore aujourd'hui ses reliques.

CROIX INTÉRIEURES — UN ANGE LA CONSOLE

La pieuse Waltrude demeura quelque temps encore dans le siècle où elle continua de se livrer à la prière, aux bonnes œuvres et aux pénitences corporelles, veillant sur ses fils, et attendant sans doute une manifestation de la volonté de Dieu.

Une nuit, saint Géry, ancien évêque de Cambrai, lui apparut en songe et lui dit de la part du Seigneur : « Continuez : ces œuvres me sont très agréables. » Waltrude, en toute simplicité raconta le fait à quelques-unes de ses connaissances. Le bruit s'en répandit bientôt dans la foule. Ce fut pour la pauvre femme une source de railleries et d'injures qui la plongèrent dans des angoisses indicibles. Un jour qu'elle était en proie à une de ces tristesses poignantes qui étreignent l'âme, un ange lui apparut sous une forme humaine et lui dit : « Pourquoi êtes-vous si abattue? — Hélas! répondit la Sainte, je suis la risée de tout le monde. — Prenez courage, répliqua l'ange; il est écrit : Pas de couronne sans combat (II. Timothée II, 5). Les prophètes, les apôtres, les martyrs sont passés aussi par le creuset des persécutions. Notre-Seigneur l'a dit : Le disciple n'est pas au-dessus du maître ». Fortifiée par les paroles de l'ange, notre Sainte n'eut plus de peine à étouffer cette tristesse qu'elle comprit être l'œuvre de l'esprit infernal.

WALTRUDE QUITTE LE MONDE — FONDATION DU MONASTÈRE DE CHATEAULIEU

Sur les bords de la rivière de Haine, au fond d'une humble et étroite cellule qui devait être le berceau du monastère de Celles, vivait un saint ermite du nom de Ghislain. Cet ermite était prêtre. Sur un ordre qu'il avait reçu du ciel, l'homme de Dieu venait visiter souvent notre Sainte qu'il dirigeait dans les voies de la perfection. Il ne tarda pas à se rendre compte du profond dégoût que Waltrude professait pour les vanités du monde et de son vif désir de se consacrer à Dieu. Ghislain lui désigna une montagne située à quelques milles de là, comme un endroit éminemment propre à la construction d'un monastère.

Cette montagne, appelée depuis *Châteaulieu*, sert d'emplacement à la ville actuelle de Mons.

Waltrude fut ravie de la proposition de son directeur. Elle acheta immédiatement le terrain et fit procéder à la construction d'un ermitage. Puis elle dit un dernier adieu à son père, à sa mère et à ses enfants, et prit le chemin du désert. Elle arriva sur le plateau de la montagne ; mais le bâtiment lui parut trop grand et trop magnifique : on n'avait pas tenu compte des recommandations de notre Sainte qui avait ordonné la construction d'un humble et

pauvre oratoire. Elle ne voulut pas séjourner dans ce qu'elle nommait un palais et redescendit de la montagne. Or, la nuit suivante, cette maison neuve s'écroula.

L'ermitage fut rebâti cette fois dans des proportions plus conformes à la pauvreté évangélique, dont Waltrude voulait observer les étroites règles. Elle fit élever tout à côté un oratoire en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul. Les frais de la construction une fois couverts, Waltrude distribua son argent aux pauvres. Enfin, toujours sur les conseils de son directeur l'ermite Ghislain, elle vint à Cambrai recevoir le voile des vierges des mains de ce même saint Aubert qui avait puissamment contribué à la vocation religieuse de son époux, le brillant comte Madelgaire, devenu l'humble frère Vincent.

APPARITIONS DU DIABLE — HONTEUSE DÉFAITE

De retour dans sa cellule, la nouvelle épouse de Jésus-Christ embrassa résolûment le genre de vie qu'elle avait choisi. Dégagée des entraves du corps qu'elle domptait au prix de fréquentes macérations, son âme atteignit bientôt les hauts sommets de la contemplation. Le démon jaloux résolut de lui livrer une guerre à outrance, comme autrefois à certains Pères du désert. Tentations contre la foi, tentations de désespoir ; tableau des horreurs de la solitude et des austérités de la vie religieuse d'une part, des plaisirs du monde d'autre part ; souvenirs de ses richesses, de sa famille, de sa noblesse et de ses gloires, Satan fit jouer tous les ressorts du monde et de la chair pour triompher de la pieuse recluse. Mais Waltrude répondait à ces assauts de l'enfer par des prières plus ardentes. A bout de ressources, le démon lui apparaît un jour sous la figure d'un homme hideux, et la saisit dans ses bras vigoureux pour la battre. La Sainte invoque le nom de Jésus avec amour. A ce nom victorieux le démon lâche sa proie et s'efforce de disparaître. Mais, comme entravé par une force supérieure, il ne peut fuir qu'avec peine. La Sainte le poursuit de côté et d'autre en lui criant avec dédain : «Tant mieux, si tu es si misérable, tant mieux ! Un jour tu t'es exclamé : j'élèverai mon trône par dessus les astres du ciel et je serai semblable au Très-Haut. Insolent, ton orgueil n'a servi qu'à te précipiter du haut de ce trône, et maintenant il suffit d'une femme pour te faire la guerre. Quant à cette gloire dont tu t'es rendu indigne, le Seigneur en a fait don au genre humain. »

Le diable, si plein d'orgueil, semblait dévoré par la honte, plus encore que par le feu de l'enfer. Dès que la force divine qui l'enchaînait cessa d'agir, il disparut comme un éclair. Il n'osa plus de quelque temps revenir tenter notre Sainte.

La renommée des vertus de Waltrude ne tarda pas à se répandre au loin. On vit bientôt des jeunes filles, de race noble pour la plupart, abandonner le monde et ses faux biens et venir lui confier la garde de leur virginité.

SAINTE WALTRUDE ET SAINTE ALDEGONDE

Sainte Waltrude avait une sœur puînée dont nous avons déjà prononcé le nom. Elle s'appelait Aldegonde. Après une enfance angélique qui se ressentit sans doute de l'heureuse influence des rares vertus de sa sœur, Aldegonde fut éprise comme elle du désir de se fiancer à Jésus-Christ. Mais quand elle fut en état d'être mariée elle trouva les mêmes résistances qu'avait rencontrées sa sœur. Celle-ci qui venait de se retirer alors à Châteaulieu et comprenait tout le prix d'une vocation religieuse, voulait assurer cette grâce à sa sœur. Dans une lettre qu'elle écrivit à sa mère, Waltrude la suppliait de lui envoyer Aldegonde qu'elle avait hâte de revoir. Elle ajoutait qu'à la première manifestation d'un désir maternel, Aldegonde prendrait le chemin de la maison.

La princesse Bertile consentit enfin au départ de sa fille. Le séjour d'Aldegonde à Châteaulieu ne fut qu'une suite d'entretiens avec sa sœur sur les charmes et les avantages d'une vie consacrée à Dieu. Cependant la princesse Bertile n'était pas rassurée sur le sort d'Aldegonde. Il lui semblait entrevoir de loin le voile des vierges sur sa tête. Au bout de quelque temps elle rappela sa fille. Fidèle à sa parole, Waltrude congédie aussitôt sa sœur qui l'embrassa les yeux pleins de larmes. Notre Sainte la console de son mieux et l'engage à persévérer dans sa vocation avec une constance inébranlable. Mais, à son retour, en dépit de ses refus constants, ses parents veulent la marier à un jeune seigneur anglais. C'était abuser de leur autorité. Une nuit, Aldegonde quitte la maison paternelle et court se réfugier dans un endroit désert.

Elle put bientôt y construire un monastère, qui devint une abbaye autour de laquelle se forma, dans les siècles suivants, la ville de Maubeuge. De nombreuses compagnes vinrent se ranger sous la direction de la jeune abbesse. Ses deux nièces, Aldétrude et Madelberte, filles de sainte Waltrude, dirent un dernier adieu à leur aïeul le comte Walbert et à leur grand-mère la princesse Bertile, et prirent la route de Maubeuge où elles achevèrent avec les conseils de sainte Aldegonde, leur tante, l'œuvre de leur sanctification si bien commencée par sainte Waltrude.

VERTUS DE SAINTE WALTRUDE — MIRACLES CRAINTE QU'ELLE INSPIRE AU DÉMON

Mais revenons au monastère de Châteaulieu contempler la vie admirable de notre Sainte. Modèle achevé d'humilité, de patience et de douceur vis-à-vis de ses filles spirituelles, son exemple entraînait tous les cœurs. Dieu daigna plusieurs fois montrer aux hommes combien l'abbesse de Châteaulieu lui était agréable.

L'œuvre de prédilection de notre Sainte était, nous l'avons dit, le rachat des captifs. Un jour qu'elle pesait sur une balance la somme destinée au rachat d'un prisonnier, une main invisible doubla la rançon et suppléa ainsi largement au peu d'argent qui manquait pour le prix convenu. L'humble servante de Dieu supplia le témoin oculaire de n'en rien dire à personne de son vivant.

Les maladies ne résistaient pas davantage aux prières de la sainte abbesse. Elle guérit deux petits enfants qui semblaient déjà presque morts, l'un, en le touchant simplement de sa main, l'autre, en le marquant du signe de la croix.

Depuis, l'aventure que nous avons rapportée plus haut, le diable avait une peur indicible de sainte Waltrude. Un malheureux, tourmenté par toute une foule de ces esprits mauvais, n'eut qu'à invoquer le nom de l'abbesse de Châteaulieu pour être immédiatement délivré de leurs cruelles vexations.

ENTRETIENS DE L'ABBESSE DE CHATEAULIEU ET DE L'ABBESSE DE MAUBEUGE — AMOUR DE LA PAUVRETÉ CHEZ SAINTE WALTRUDE

Sainte Aldegonde venait quelquefois de Maubeuge visiter sa sœur au monastère de Châteaulieu. Elles s'éclairaient sur les moyens à prendre pour la direction de leurs religieuses. Puis, on parlait de Dieu,

de ses perfections, du paradis et de ses joies éternelles. Les âmes des deux sœurs, comme celles de sainte Monique et de son fils Augustin, sur les bords de la mer, à Ostie, atteignaient alors ces hauteurs de la contemplation, où l'intelligence et la volonté de l'homme sont en contact avec la divinité, et s'abreuvent aux torrents de lumière et de force qui s'épanchent du sein du Père Eternel.

« Mais un jour, la bienheureuse Aldegonde, poussée par un sentiment d'affection trop humaine : « Ma sœur, dit-elle à sainte Waltrude, ce monastère est bien étroit et incommode, ces plages bien pauvres ; venez plutôt à Maubeuge, vous y trouverez une abbaye plus belle, plus grande et bien mieux située. — Ma sœur, répliqua sainte Waltrude, Jésus-Christ n'a eu qu'une étable au jour de sa naissance; il a passé toute sa vie dans l'indigence : est-il juste qu'une créature aussi vile que moi recherche ses aises ? Au reste, j'espère vivre avec autant de sûreté dans mon humble couvent que dans les plus magnifiques abbayes. »

LE GAGE DU PARADIS — MORT DE SAINTE WALTRUDE (686)

Morte depuis longtemps au monde et à la chair, sainte Waltrude n'avait plus qu'un désir : celui d'aller au ciel. Un jour que son âme était toute absorbée dans la contemplation, elle vit un ange descendre du firmament et s'approcher du lieu où elle priait. Sainte Waltrude lui demanda si son nom était inscrit dans le livre de vie, et, mue par un motif de charité bien digne de son cœur de sainte, elle l'interrogea en même temps sur la destinée éternelle de sa sœur. L'ange lui répondit par ces paroles que Dieu adressait jadis au prophète Isaïe : « Sur qui porterai-je mes yeux, sinon sur celui qui est pauvre, en qui je vois l'humilité du cœur et le respect de ma parole. (Isaïe, LXVI, 2.) »

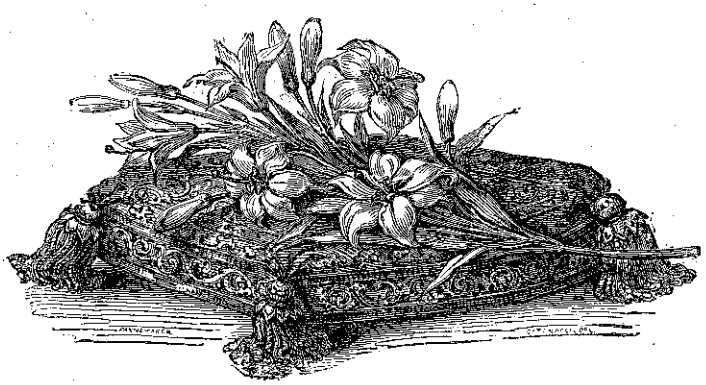
Tel est le bel éloge que le ciel lui-même a fait de la vie pauvre et cachée de notre Sainte. « Et loin de s'enorgueillir de cette révélation, ajoute son historien, Waltrude en prit texte pour s'enfoncer davantage dans la sainte humilité. » Car elle savait que tout bien vient de Dieu.

Enfin, après soixante ans passés sur cette terre d'exil, Waltrude s'endormit dans le baiser du Seigneur. C'était le 3 avril de l'an de J.-C. 686. Beaucoup de grâces ont été obtenues par son intercession, et sainte Waldétrude est encore très-aimée en Belgique, sous le nom de sainte Vautrude ou Vaudru. Cette dernière année, 1887, les fêtes de la sainte patronne de Mons ont été magnifiques.

« En 1349, le 7 octobre, dit Monseigneur Guérin, les reliques de sainte Waltrude furent portées en procession dans les rues de Mons, pour implorer la miséricorde de Dieu contre la peste, qui faisait d'affreux ravages. Une multitude d'habitants accourut en cette circonstance, pour rendre hommage à l'illustre patronne de Mons; de telle sorte que, dit de Boussu, dans son histoire de Mons, c'est à son culte que cette ville est redevable d'être la capitale de la province.

» Dans le village de Castiaux, on montre une fontaine qui porte le nom de Sainte-Vautrude. De nombreuses guérisons s'y sont opérées de tout temps. Ce lieu est encore aujourd'hui en grande vénération.

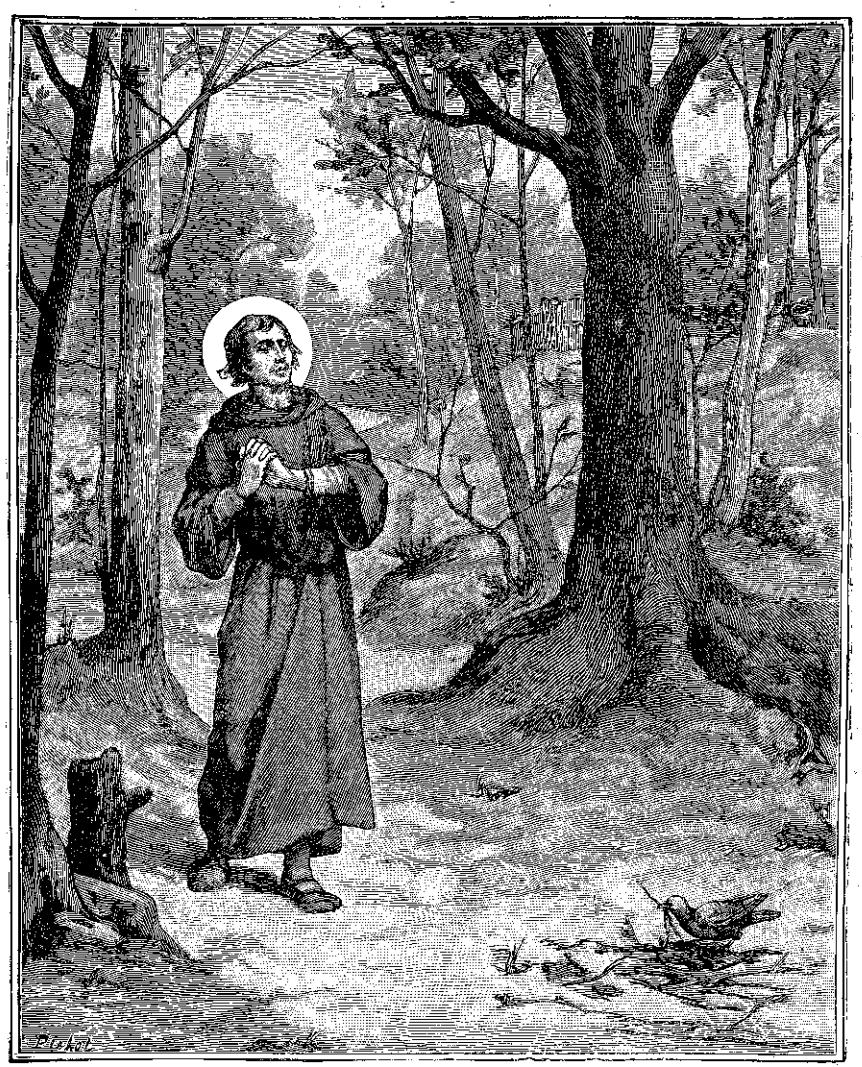
» Les reliques de sainte Vautrude reposent toujours à Mons dans une châsse très riche et d'un merveilleux travail. Chaque année, le lendemain de la Sainte Trinité, on fait une procession dans laquelle ces précieuses dépouilles sont portées sur un char que traînent les plus beaux chevaux des brasseurs de la ville. L'église de sainte Vaudru est un des plus remarquables monuments religieux de la Belgique. Elle fut construite, dans le XV^e^ siècle, sur les dessins de Jean Dethuin, l'un des plus savants architectes de l'époque. »



SAINT GAUCHER

FONDATEUR ET PREMIER PRIEUR DE SAINT-JEAN D'AUREIL, DIOCÈSE DE LIMOGES

Fête le 9 avril et le 19 septembre.



Une colombe indique à saint Gaucher l'emplacement de son futur monastère.

NAISSANCE DU SAINT — HEUREUX PRÉSAGES

Saint Gaucher vit le jour à Meulan, qui divisait alors les diocèses de Rouen et de Paris, vers l'an 1060, sous le pontificat du pape Nicolas II, Philippe Ier étant roi de France. Quelque temps auparavant, la mère du prédestiné avait eu des songes mystérieux, présages de sa sainteté future. Une fois, elle vit une cloche suspendue dans le ciel, elle tira la corde qui y était attachée et la cloche rendit un son tellement harmonieux et retentissant que son cœur fut rempli d'une joie indicible. Cette cloche représentait bien saint Gaucher dont la conversation devait être harmonieuse et divine et la vie exemplaire retentissante, appelant une multitude d'hommes au service de Dieu.

Il fut nourri dans un village nommé Jusiers où l'on voit encore, dit, en 1672, le chanoine Collin « une belle fontaine avec quelques chapelles où le nom de saint Gaucher est en très grande vénération. » Dès son enfance, guidé par des parents chrétiens, il fit les plus rapides progrès dans l'étude et la piété, puisant dans la Sainte Ecri-

ture cette maxime inoubliable pour lui : « la voie qui conduit au ciel est étroite. » Son plus vif désir fut de suivre ce chemin sans jamais s'en écarter.

COMMENT IL QUITTE SON PAYS POUR VENIR EN LIMOUSIN

Dès l'âge de dix-huit ans, Gaucher eut le désir d'abandonner le monde et ses dangers pour se consacrer à Dieu dans une solitude. Il y fut d'abord encouragé par un personnage nommé Rénier, réputé aussi vertueux que savant; puis, maître Humbert, chanoine de Limoges, qui dirigeait les études dans ce pays et qui était un homme vénérable, lui proposa de l'emmener dans sa province où il trouverait facilement un lieu favorable à ses desseins. Le jeune homme accepta et, sous sa conduite, prit le chemin de l'Aquitaine. Un de ses amis nommé Germond l'accompagnait.

SAINT GAUCHER SE MET SOUS LA PROTECTION DU GRAND SAINT LÉONARD ET ÉTABLIT SON ERMITAGE A CHAVAGNAC

Les miracles qui s'opéraient continuellement au tombeau de saint Léonard attiraient un nombre infini d'étrangers. Ce fut là que nos trois pèlerins se rendirent en arrivant en Limousin et qu'ils se séparèrent. Gaucher, après avoir grandement remercié son fidèle conducteur qui continua sa route sur Limoges, passa la nuit auprès des reliques du saint solitaire dont il voulait imiter le genre de vie, lui demandant avec instance de lui venir en aide; puis, se confiant en la divine Providence, Germond et lui s'enfoncèrent à travers un bois. Ils s'arrêtèrent dans un agréable vallon sillonné d'un ruisseau et nommé Chavagnac, et y dressèrent eux-mêmes deux cabanes auxquelles les châtaigniers voisins fournirent la toiture.

C'est dans cette solitude qu'ils vécurent pendant trois ans, se nourrissant de racines et endurant tous les tourments de la faim, de la soif et des rigueurs des saisons, faisant pénitence pour ceux qui, oubliant leur âme, ne songent pas à leur salut.

Malgré son désir de rester inconnu, la réputation de Gaucher lui attira bientôt une foule de visiteurs qui venaient le consulter ou se recommander à ses prières ; quelques-uns même voulurent se fixer auprès de lui et se donner aussi au Seigneur. Forcé de condescendre à leurs désirs, il songea à bâtir un monastère dans ce lieu.

COMMENT IL ADVINT QUE LE BIENHEUREUX GAUCHER QUI VOYAIT DIEU EN TOUTES CHOSES SUIVIT LES AVERTISSEMENTS D'UNE COLOMBE

Les religieux de Saint Augustin et les Dames religieuses de la Règle, auxquels appartenaient Chavagnac, étaient grandement satisfaits que les deux ermites se fussent établis chez eux, mais quand saint Gaucher voulut obtenir que ce lieu lui fût concédé à perpétuité afin de pouvoir s'y établir avec ses disciples, il essuya un refus.

Dieu se servit d'un innocent oiseau pour lui venir en aide. Une colombe, que saint Gaucher avait apprivoisée parut un jour toute courroucée ; voletant autour de notre Saint, elle allait ensuite se percher sur sa pauvre cabane, éparpillant les feuilles et le chaume qui la couvraient, puis, à tire-d'aile, elle emportait dans une forêt voisine les pailles qu'elle avait péniblement arrachées.

L'oiseau avait l'air de reprocher à saint Gaucher de vouloir rester en ce lieu et il crut voir là un avertissement providentiel. Laissant donc sa cabane de Chavagnac, il se fixa à l'endroit où sa colombe avait transporté avec tant d'ardeur les fétus arrachés. C'était à un stade (environ trois cents pas) de son premier ermitage, dans une forêt qui portait le nom de Salviat ou Silvaticus, qu'il changea pour celui d'Aureil. Il avait alors vingt-deux ans.

SAINT GAUCHER OBTIENT LA PERMISSION DE BATIR UN MONASTÈRE A AUREIL

Gaucher ayant appris que ce fonds de terre appartenait aux chanoines de la cathédrale Saint-Etienne de Limoges, il alla les trouver. Grâce à maître Humbert qui faisait partie du Chapitre, il fut accueilli avec la plus grande bienveillance et on lui accorda tout ce qu'il demandait. Le Saint, au comble de ses vœux, revint à Aureil s'occuper de la construction d'une église pour son monastère.

Chacun voulut contribuer à l'œuvre entreprise. Les plus riches donnaient de l'argent ou fournissaient des matériaux que les plus pauvres s'employaient à transporter, si bien qu'en très peu de temps, on vit s'élever une église spacieuse, solennellement consacrée le 21 août 1093. Le monastère qui l'entoura bientôt fut vraisemblablement fondé vers 1081 ou 1082, et si dans l'église d'Aureil on voit un tableau représentant saint Gaucher avec cette inscription : *Sanctus Gaucherius, fundator et primus prior Aurelii an. 1071*, l'erreur doit venir des historiens qui placent sa naissance en 1050 au lieu de 1060, date la plus probable.

SAINT GAUCHER FONDE UN COUVENT DE RELIGIEUSES

Plusieurs femmes ayant demandé à vivre sous sa direction, il fit bâtir pour elles un couvent (sous le patronage de Notre-Dame et de saint Marc), au lieu appelé depuis cette époque Bost-las-Mongeas (bois des religieuses) et il leur donna une règle. Ce monastère de religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin dut être fondé en 1085. Il subsista jusqu'en 1647, époque où la dernière prieure, Louise de David « de la très illustre et ancienne maison de Vanteaux, près Solignac, décédée en réputation de sainteté, le céda aux Jésuites de Limoges (1).

DISCIPLES DE SAINT GAUCHER

La règle adoptée par saint Gaucher pour lui et ses disciples était celle des Chanoines réguliers de Saint Augustin, approuvée, en 1063, par le pape Alexandre II. Parmi les imitateurs du Bienheureux, il faut citer tout d'abord Etienne de Muret, homme d'une abstinence admirable et d'une grande sainteté. Il resta trois ans à Aureil, qu'il quitta à l'époque de la fondation du Bost-las-Mongeas pour aller se fixer de l'autre côté de la Vienne, dans un lieu sauvage, sur une colline couverte de bois, nommée Muret. C'est là qu'il établit l'Ordre célèbre de Grandmont.

L'éloignement ne diminua point l'amitié des deux saints qui s'étaient promis l'un à l'autre que celui des deux qui mourrait le premier serait aidé par les prières du survivant. La nuit de

(1) L'église subsiste toujours, mais elle a été convertie en grange.

sa mort (8 février 1124), saint Etienne apparut en songe à saint Gaucher, couvert d'un vêtement tout lumineux. Gaucher, à son réveil, jugea que son ami avait quitté ce monde et il se transporta à Muret où, effectivement, il trouva la dépouille mortelle du saint fondateur. Il présida aux funérailles avec toute la dévotion possible, puis revint dans sa retraite en bénissant le Seigneur de lui avoir permis d'accomplir sa promesse.

Nous citerons encore saint Faucher dont les reliques sont vénérées dans l'église d'Aureil à côté de celles de son maître (Nadaud indique aussi sa fête au 9 avril); le bienheureux Lambert, fondateur de l'abbaye de la Couronne, puis évêque d'Angoulême; Germond, son compagnon fidèle, qui lui succéda comme prieur et fonda plus tard l'abbaye de Forest, en Auvergne. Le troisième prieur fut Guillaume de Placen dont on conserve encore la pierre tumulaire. Quantité de grands personnages ou vertueuses dames durent aussi leur sanctification à ses conseils

MIRACLES ET TRÉPAS DE SAINT GAUCHER

Dans sa solitude, le Saint accomplissait d'innombrables miracles, prophétisant l'avenir, guérissant les infirmités que la science humaine déclarait les plus incurables. Un jour il garantit un de ses religieux qui allait être écrasé par un arbre énorme. D'autres fois, c'est un malheureux, qu'une roue de moulin allait broyer, qu'il retire sain et sauf; un homme environné de flammes qu'il délivre d'une mort atroce. Il calmait les tempêtes et secourait les naufragés. Il convertissait les plus obstinés pécheurs, et les animaux sans raison eux-mêmes lui obéissaient.

Comme pour confondre ceux qui prennent un soin exagéré de leur corps sans pouvoir prolonger leur vie, le Seigneur permit que saint Gaucher, malgré sa vie active, ses veilles et ses austérités, atteignît l'âge de quatre-vingts ans.

Un jour qu'il revenait de Limoges où la nécessité de ses affaires l'avait appelé, comme il sommeillait sur sa pauvre monture, elle vint à broncher et le lança si rudement contre une pierre qu'il se blessa grièvement à la tête et ne put se relever. Le lieu où il tomba a été appelé depuis « Pas de saint Gaucher »; on y dressa un oratoire, dont Collin, en 1672, atteste l'existence, ajoutant qu'il s'y fait quantité de miracles. Quelques personnes se hâtèrent de lui porter secours et bandèrent sa blessure avec la coiffure dont une femme se dépouilla. (Plus tard, on se partagea cette précieuse relique à laquelle un grand nombre de malades durent le recouvrement de leur santé.)

On transporta le Saint au bourg de Feytiat qui était proche, et comme il était en danger de mort, on lui donna le Saint Viatique qu'il reçut avec une dévotion extraordinaire.

A la douloureuse nouvelle, les religieux d'Aureil accoururent en toute hâte, en proie à la plus vive douleur, et firent transporter le malade dans sa cellule où il devait encore vivre trois jours. Il avait déjà perdu connaissance quand on eut la pieuse pensée d'apporter auprès de lui le Corps sacré de Notre- Seigneur. Dès que le Saint Sacrement fut là, le moribond recouvra la parole et eut la force de consoler et d'exhorter ses disciples, puis, ayant communié, il s'endormit dans le sein de Dieu. C'était le 9 avril, jour où l'Eglise fête sa mémoire et l'an 1140, du vivant du pape Innocent II, sous le règne de Louis VII, dit le Jeune.

Dès que le seigneur Gérald, évêque de Limoges, connut l'accident, il accourut à Aureil, et, comme saint Gaucher était déjà mort, il voulut célébrer lui-même ses obsèques. Une grande multitude y assistait et pendant la cérémonie eurent lieu une quantité de miracles : un jeune garçon et une femme qui ne pouvaient marcher furent guéris dès qu'ils eurent touché le cercueil du Saint; un aveugle recouvra la vue, un grand nombre de malades furent guéris. En un mot, comme le dit l'historien, « on ne vit jamais tant de merveilles ! » Le corps fut enseveli dans l'église même.

GLORIFICATION DE SAINT GAUCHER

Sous le pontificat du pape Célestin III, et le 19 septembre 1194, cinquante-quatre ans après sa mort, le bienheureux Gaucher fut canonisé. L'évêque Sebraud de Chabot fut chargé d'ouvrir son tombeau d'où s'exhala une odeur exquise et de placer dans une châsse ses ossements exposés depuis à la vénération des fidèles. Beaucoup de miracles s'opérèrent encore ce jour-là.

On conserve toujours dans l'église d'Aureil le chef de saint Gaucher, avec le trou béant causé par sa chute, et celui de saint Faucher enfermés dans des coupes d'argent. A Saint-Léonard, dans la chapelle des Filles de Notre-Dame, et à Limoges, dans celle de l'école Saint-Martial et des Sœurs de Saint-Alexis, on conserve aussi des reliques de saint Gaucher. De plus, à Vareilles (Creuse), dans un mur de l'église, on a découvert, en 1858, un reliquaire en renfermant aussi.

Outre la fête du 9 avril, on célèbre solennellement à Aureil, le dimanche qui suit le 19 septembre, celle de l'ostension des reliques de saint Gaucher exposées avec celles de saint Faucher, à la vénération des nombreux fidèles qui accourent de très loin ce jour-là. De plus, tous les sept ans, les paroisses d'Aureil, Feytiat et Eyjeau organisent en l'honneur des Saints une procession qui se déploie souvent sur un parcours de 1 500 mètres, formant une splendide escorte à leurs reliques, portées, durant un assez long trajet orné de beaux reposoirs. Au retour, la vaste église d'Aureil est toujours insuffisante, et c'est de la place que le plus grand nombre des pèlerins entendent la messe. Le spectacle des gens du pays, si recueillis et si confiants en leurs « bons saints », est inoubliable. Il porte de plus à de salutaires pensées : ces manifestations grandioses qui durent depuis des siècles ne s'adressent pas aux puissants et aux heureux de ce monde qui ont joui des honneurs et des plaisirs de la terre au temps de saint Gaucher; plus personne ne se souvient d'eux.....; ces honneurs sont rendus à deux pauvres religieux qui, par quelques années d'une vie pénitente, toute remplie pour Dieu, ont mérité une éternité de gloire céleste et terrestre, car « quiconque s'abaisse sera élevé! »

Un poète limousin exaltait naguère dans un chant à saint Gaucher la doctrine du grand Saint bien résumée dans ces quelques vers :

Il chantait « Vanité sont les biens de ce monde!
Aimer Dieu sans partage est sagesse profonde.
Lui seul est notre fin; lui seul est sûr appui
Puisqu'il est mort pour nous, ne vivons que pour lui. »

Le prieuré d'Aureil brilla longtemps d'un grand éclat. Du vivant même de son fondateur, plusieurs églises avec leurs bénéfices furent données au monastère, on cite celles de la Brugière, Soursac, Burgnac, Bersac, etc....., les religieux Augustins de Limoges eux-mêmes regrettant leur refus, firent hommage de Chavagnac (devenu prieuré

en 1310, sous le patronage de sainte Madeleine, puis uni au collège des Jésuites). Le dernier prieur d'Aureil fut Simon Palays, qui résigna son prieuré en faveur des Jésuites auxquels était confié le collège de Limoges (maintenant lycée). C'était en 1598.

L'église construite par saint Gaucher est encore debout; on a légèrement modifié sa façade et une partie est convertie en grange. Elle est devenue l'église paroissiale d'Aureil.

LÉGENDES

Il est souvent question, dans les veillées du pays, des saints Gaucher et Faucher. De génération en génération, les mêmes récits se transmettent, mais fatalement se dénaturent. Néanmoins, dans ces légendes qui ne manquent pas de charme, on peut retrouver des indications vraisemblables sur les faits et gestes des saints.

La tradition veut que la « Pierre des Murets », rocher tout voisin d'Aureil et à la portée d'une source, ait servi d'abri aux bons saints qui s'agenouillaient dans sa cavité pour « y prier et faire pénitence ». De nombreux pèlerins venaient autrefois en mai et novembre emporter un peu de terre de cette cavité; ils lui attribuaient la vertu de guérir des fièvres.

A Aureil même, dans un chemin qui longe le cimetière, on peut voir sur un rocher l'empreinte très nette d'un pied, une petite cavité où l'on peut faire pénétrer les doigts d'une main et un creux profond ayant la forme arrondie d'une tête, réputés comme étant celles du pied, de la main et de la tête de saint Gaucher. Y a-t-il eu là un but de pèlerinage et ces empreintes avaient-elles été tracées pour maintenir la tradition existante que ce rocher servait de chaire à saint Gaucher, lorsqu'il s'adressait en plein air aux multitudes?..... Toujours est-il que la procession de septembre a pour but ce rocher et la croix dite « de saint Gaucher » qui le surmonte.

Lorsqu'on quitte Aureil pour se diriger sur Feytiat, on découvre, non loin de Pressac, encadrées par un des paysages si remplis de charmes du Limousin, et sous une belle allée ombreuse, une pierre surmontée d'une vieille croix en fer, mutilée par le temps, puis une fontaine aux eaux limpides : c'est le poétique pèlerinage des « Fonts Saint-Gauthi ». En mai et septembre l'on y accourt en foule, et la reconnaissance publique a enregistré maintes guérisons obtenues là. Les pèlerins boivent de l'eau à la fontaine, baisent pieusement la pierre et laissent en ex-voto pour appuyer leurs requêtes un objet quelconque, brassière ou lange d'enfant malade, couronne de branchage, ou bouquet, ou même une simple épingle. D'après la légende, c'est là, sur la limite de Feytiat et d'Aureil, marquée par la pierre, que saint Gaucher aurait trouvé la mort et, comme les habitants de Feytiat disputaient son corps à ceux d'Aureil, il fut convenu qu'on attellerait à une charrette neuve deux taureaux indomptés pris dans chacune des paroisses (1) et qu'on leur confierait le corps du Saint. Par miracle, les deux bêtes le conduisirent tout droit à l'église d'Aureil.

Ce qui est probable, c'est qu'en transportant saint Gaucher mourant de Feytiat (où une légende veut aussi qu'il trépassa) à Aureil, en passant à cet endroit, l'on fit sans doute halte pour humecter avec l'eau de la fontaine la plaie du malade dont on dut aussi étancher la soif. — Quelque miracle signala peut-être également le passage du Saint et donna à cet endroit sa pieuse célébrité qui augmenta encore lorsqu'à la Révolution fut détruite la chapelle dite du Pas de saint Gaucher.

D'après les renseignements les plus exacts recueillis, cet oratoire marquant le lieu certain de l'accident se trouvait à peu près sur le bord de la route actuelle de Limoges à Eymoutiers, à 600 mètres environ du Mas-Cerise et de Crezin, à un kilomètre de Feytiat dans un pré nommé Larvaud.

(1) C'est en souvenir de cela et surtout de l'empire que le Saint exerçait de son vivant sur les animaux, qu'on suspend aussi à la pierre des simulacres de joug pour obtenir le facile dressage des jeunes bœufs.

SAINTE CASILDA, VIERGE A BURGOS EN ESPAGNE

Fête le 9 avril.

L'ange de sainte Casilda repousse le démon qui voulait la précipiter dans la rivière.

LA FILLE DU ROI MAURE

Vers le milieu du x^e^ siècle, tandis que les princes catholiques de Léon, de Castille et de Navarre préparaient la grande lutte qui devait aboutir à la délivrance de l'Espagne chrétienne, vivait à Tolède un roi Maure, nommé Cano, en qui semblait s'être concentrée toute la haine musulmane contre les serviteurs du Christ.

Il pratiquait à la lettre la recommandation du Prophète : « Combattez les infidèles (c'est-à-dire les chrétiens), dans la guerre de religion; tuez-les quelque part que vous les trouviez. Le paradis est à l'ombre des épées. »

Guerrier intrépide et habile, ce prince se plaisait à combattre et à persécuter. Son nom inspirait à tous une légitime terreur. Ses prisonniers étaient presque toujours voués aux longs tourments, puis à la mort, dans de sombres cachots.

Tolède, la vieille capitale du roi des Visigoths, présentait alors cet étrange et douloureux contraste d'habitations et de palais d'un luxe et d'une splendeur inouïs, sous lesquels, entassés dans des souterrains privés d'air et de lumière, des centaines de malheureux se mouraient de misère et de consomption.

La Providence n'oubliait cependant pas les

siens. Au cours de leur douloureux martyre, elle leur ménageait de douces consolations.

Le persécuteur avait une fille unique, appelée Casilda, ange d'innocence et de charité. Dès l'âge le plus tendre, préservée, par une grâce du ciel, des erreurs et de la corruption du paganisme, la jeune vierge s'était appliquée à la piété et à la vertu, et elle y faisait chaque jour des progrès étonnants.

Comment, sans être baptisée, pouvait-elle, au sein d'une cour païenne, entourée comme elle l'était des plus funestes exemples, nourrir en son cœur de tels désirs de perfection? C'est le secret de Dieu qui voulait, pour l'édification des chrétiens et la conversion des infidèles, faire croître sur une tige perverse, sur un sauvageon improductif, cette fleur admirablement belle et pure.

SOLLICITUDE DE CASILDA ENVERS LES PRISONNIERS LE MIRACLE DES ROSES

Insensible aux plaisirs charnels qui faisaient les délices des siens, Casilda semblait avoir à cœur d'expier, par ses vertueux efforts, les cruautés de son père envers les chrétiens.

L'Esprit-Saint agissait en elle d'une manière admirable. Tout d'abord, elle prit instinctivement en dégoût la lecture du Coran, où elle ne trouvait du vrai Dieu qu'une notion trop vague et trop incomplète, incapable de satisfaire sa dévotion.

Elle fut amenée peu à peu à la connaissance et à l'amour du Christ. Naturellement douce et compatissante, elle sentait, dès ses jeunes années, son cœur ému d'une grande pitié envers toutes les misères, au point qu'elle ne pouvait voir quelqu'un dans la peine ou le besoin sans en verser des larmes d'attendrissement.

La grâce divine infuse en son âme venait accroître et perfectionner cette charité native; aussi, la noble enfant se plaisait-elle à visiter sans cesse les captifs pauvres et à les soulager de tout son pouvoir.

Qui eût pu reconnaître en elle la fille du farouche Sarrasin? N'était-ce point plutôt une apparition céleste que cette jeune fille traversant, à l'insu de son père, les obscurs cachots pour y faire briller un rayon d'espérance et y semer les bienfaits?

Si discrètes pourtant que fussent ses visites aux prisonniers, elles ne purent longtemps échapper à la surveillance inquiète du prince. Il s'aperçut des prédilections marquées de sa fille pour les chrétiens, et ses absences réitérées éveillèrent ses soupçons.

Un jour que, selon sa coutume, elle quitte le palais, prête à gagner les souterrains où s'étiolaient les victimes du roi Cano, et à porter à ces amis fidèles quelque nourriture, Casilda se rencontre face à face avec le redoutable prince. Son précieux fardeau est à peine dissimulé sous les plis de son manteau. Que va-t-elle dire? Comment échapper aux fâcheuses investigations de son père? Celui-ci l'interroge aussitôt, l'œil plein de menace:

— Que cachez-vous ainsi sur votre sein?

— Des roses, seigneur, répond humblement, mais sans crainte, la jeune vierge.

Et, comme si le ciel eût obéi à la secrète invocation de Casilda, voici que le manteau, brusquement entr'ouvert par la main du roi, laisse entrevoir, au lieu des aliments, des roses fraîches et merveilleusement parfumées.

Saisi d'étonnement, Cano pense que sa fille a été faussement accusée près de lui et soupçonnée à tort. Il s'apaise, reconnaît qu'il s'est trompé et la laisse poursuivre en paix sa route.

Casilda arrive aux cachots des chrétiens, et là, par un nouveau prodige, ce qui a paru des roses aux yeux de Cano est distribué aux prisonniers affamés sous forme d'aliments réconfortants. Des roses, il n'est resté que le parfum.

La jeune vierge fait à ces vaillants confesseurs, tout en se prodiguant pour les servir, le récit du miracle, et tous rendent ensemble de ferventes actions de grâces au ciel qui les a si visiblement protégés.

MALADIE DE CASILDA — SA GUÉRISON MIRACULEUSE

Casilda pratiquait depuis trop longtemps les vertus d'une chrétienne pour ne pas souhaiter d'appartenir enfin de nom et de fait à l'Eglise de Jésus-Christ.

Le miracle qui venait de récompenser sa charité, l'affermit encore dans la foi nouvelle.

Mais son vœu de recevoir le saint baptême semblait irréalisable; de toutes parts se dressaient devant elle des obstacles: la difficulté de quitter le palais, les défiances de son père et les soupçons justifiés de l'entourage.

Dans son impuissance, Casilda priait et se livrait avec plus de zèle à ses œuvres de charité. Enfin, un moyen s'offrit à elle de mettre son projet à exécution.

Elle tomba malade. Affligée d'un flux de sang qui parut bientôt incurable, la princesse fut abandonnée des médecins. Cano, malgré ses sanguinaires instincts, aimait passionnément sa fille et était au désespoir de ne pouvoir porter remède à son mal. Il se déclarait prêt à tous les sacrifices pour conserver une santé si précieuse.

Ce fut cette heure que choisit la Providence.

Casilda eut un songe dans lequel il lui fut révélé qu'elle serait guérie, si elle allait se baigner dans les lacs de Saint-Vincent de Burgos, situés sur le territoire du comte très chrétien de Castille, Ferdinand Ier. Elle supplia le roi son père de lui accorder ce voyage d'où, répétait-elle avec assurance, elle attendait sa parfaite guérison.

La chose était grave. Avant de la laisser partir en pays chrétien, le roi maure assembla ses conseillers et sollicita leur avis. D'une voix unanime, ils convinrent qu'on ne devait reculer devant aucun moyen pour sauver la vie de la princesse.

Cano n'hésita plus, donna à sa fille une suite nombreuse, sollicita l'alliance du prince Ferdinand afin qu'il fît bon accueil à ses envoyés et à sa chère enfant. On dit même que pour se concilier ses sympathies et sa bienveillance, il

aurait consenti à oublier ses anciennes cruautés et à relâcher les captifs chrétiens. Tout étant ainsi préparé, Casilda partit, pleine d'espérance.

Le biographe espagnol raconte qu'au passage d'un pont, le cortège rencontra un démon de forme horrible qui tenta d'effrayer le cheval de la princesse, afin de la précipiter dans la rivière. Mais soudain, ajoute-t-il, l'ange gardien de Casilda se dressa terrible devant le démon qui prit la fuite et ne reparut plus.

Arrivée sans encombre à Burgos, la jeune fille fut reçue avec honneur par le comte Ferdinand. Elle se baigna sans retard dans les lacs qu'elle avait aperçus en songe et, selon ses prévisions, recouvra aussitôt la santé.

BAPTÊME DE CASILDA — SA MORT

Burgos est une ville populeuse, sise sur les bords de l'Arlanzon, affluent du Douro.

Le royaume de la vieille Castille, dont elle était la capitale, fut l'un des premiers à s'arracher à la domination de l'islamisme.

Casilda respirait à l'aise dans ce pays de foi. Elle y trouva, avec la guérison du corps, l'atmosphère chrétienne après laquelle elle soupirait tant. Enfin il lui fut donné par le saint baptême d'entrer dans le sein de l'Eglise et de vivre de la vraie vie.

A quelques lieues à l'est de la ville, au sommet d'une roche escarpée, dont le pied baigne dans plusieurs grands lacs, s'élevait un sanctuaire dédié à saint Vincent, martyr du IVe siècle, dont les reliques avaient sans doute été apportées là par des moines, fuyant devant les Sarrasins.

C'est dans cette église que Casilda reçut le baptême, et avec elle, la suite nombreuse de ses serviteurs convertis au christianisme par son exemple et ses exhortations.

Elle ne pouvait plus songer désormais à retourner près de son père, ni à vivre au sein d'une famille païenne. Eprise d'ailleurs des attraits de l'Epoux divin, elle résolut de se consacrer entièrement à lui, et s'étant retirée sur le haut de la roche qui domine les lacs, elle y termina saintement ses jours au milieu de nombreux miracles.

L'église de Burgos fixe la date de sa mort au 9 avril de l'an 1007.

A ce récit simple et succinct des dernières années de Casilda, le biographe espagnol ajoute plusieurs circonstances merveilleuses, dont quelques-unes, peut-être, semblent confiner à la légende, mais qui attestent hautement la puissance d'intercession attribuée à notre Sainte et l'efficacité de ses prières.

Elle ne retint près d'elle, dans sa retraite, que deux jeunes filles et quelques serviteurs, et employa ces derniers à la construction d'une demeure et d'un oratoire qu'elle eût voulu édifier sur le bord du lac où elle avait miraculeusement recouvré la santé.

L'entreprise, plusieurs fois tentée, ne réussissait pas. La bâtisse, exécutée de jour par les esclaves au pied de la montagne, était, de nuit, transportée telle quelle au sommet par des mains invisibles, qui ne pouvaient être que celles des anges. La vierge comprit que son oratoire devait s'élever sur la cime du rocher, non loin du lieu de son baptême, et elle ne résista pas aux indications célestes.

Son ange l'avertit de sa mort prochaine. Casilda reçut avec joie cette heureuse nouvelle, et, sur le point de quitter cette terre, demanda à Dieu, comme grâce suprême, d'accorder à tous ceux qui l'invoqueraient par les mérites de son indigne servante, la guérison de leurs maux et particulièrement des flux de sang, infirmité dont elle avait elle-même souffert.

Quand elle rendit le dernier soupir, les cloches de l'église Saint-Vincent se mirent spontanément en branle pour célébrer cette glorieuse naissance à la vie du ciel.

UN VOLUME DE MIRACLES

Alonzo Diez de Lerme, protonotaire apostolique, chanoine de Burgos, et recteur de l'église dédiée par la piété des fidèles à sainte Casilda, publia, en 1553, à la louange de la vierge espagnole, le recueil admirable de ses bienfaits incessants durant l'espace de quatre siècles.

Nous ne pouvons mieux faire que de glaner, à la suite des Bollandistes, quelques épis dans ce vaste champ.

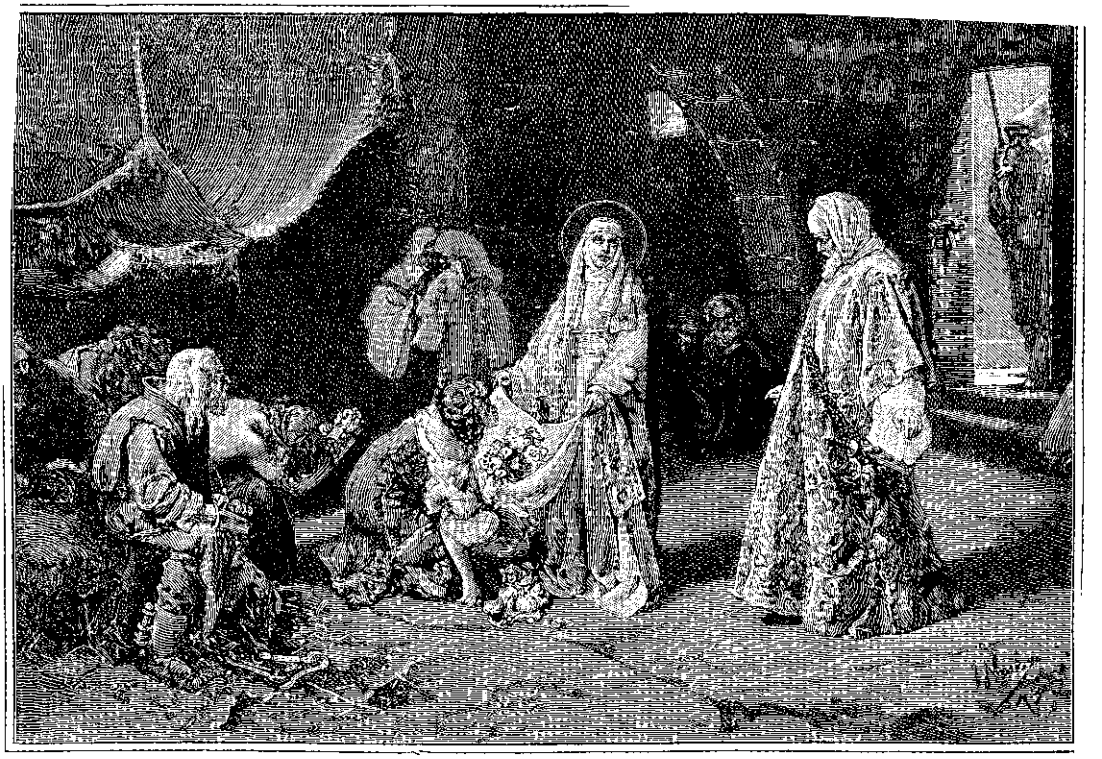
A Briviesca, petite ville située au bord des lacs de Saint-Vincent, non loin de l'ermitage de sainte Casilda, un seigneur avare et cruel accablait ses sujets de lourds impôts. Ceux qui ne pouvaient payer ces redevances exagérées étaient condamnés à marcher pieds nus sur des épines.

Outrées du traitement barbare infligé à leurs époux, les femmes de Briviesca s'assemblent une nuit dans l'oratoire de la Sainte, la supplient de porter remède à leur pénible situation, et, cette nuit même, l'usurier est emporté par une mort soudaine, au grand soulagement de tous ceux qu'il pressurait.

Un seigneur de la ville de Poze, mortellement blessé au cou dans un combat, eut l'heureuse inspiration de se recommander à la vierge de Burgos et de lui promettre, avec une généreuse offrande, une neuvaine de prières. Aussitôt qu'il eut émis ce vœu, le péril de mort disparut, la plaie se cicatrisa, mais le cou demeura contourné jusqu'à l'entier accomplissement de sa promesse. L'ex-voto du jeune seigneur fut un beau calice d'argent pour le sanctuaire de sainte Casilda.

Beaucoup de personnes, atteintes d'hémorragies et condamnées par les médecins, obtiennent leur guérison dans un pèlerinage au tombeau de la Sainte.

Un jeune enfant est un jour précipité du sommet de la roche; l'escarpement est tel que, selon toutes les prévisions humaines, on ne doit plus s'attendre à trouver dans le ravin qu'un cadavre tout ensanglanté. La mère, venue en cet endroit pour accomplir, sans prévoir le malheur qui l'attendait, un pèlerinage en l'honneur de sainte Casilda, pousse des cris déchirants, entrecoupés d'ardentes invocations que lui suggère sa confiance envers la Sainte.



Le miracle des roses.

Le chapelain du sanctuaire et quelques ouvriers, émus de sa douleur, se mettent à la recherche du petit corps auquel ils ne comptent plus pouvoir accorder que la sépulture. Quelle n'est pas leur surprise de retrouver l'enfant au pied de la colline, vivant et sans blessure.

Entre autres illustres malades guéris par l'intercession de sainte Casilda, on cite l'impératrice Isabelle, épouse de Charles-Quint, dangereusement atteinte et subitement rétablie. Elle envoya, comme gage de reconnaissante vénération envers sa bienfaitrice, sa robe royale, tissée d'or, avec 500 ducats pour la confection d'ornements sacrés, et chargea son connétable de veiller lui-même à l'exécution de ses ordres.

Le détail des miracles obtenus serait infini. Parfois, ce sont des chrétiens captifs chez les Maures dont les fers se brisent et qui recouvrent la liberté après une fervente invocation à la bienheureuse fille des rois maures. D'autres fois, la Sainte exauce les populations voisines de son tombeau, venues en procession solliciter une pluie, la cessation d'une épidémie ou quelque autre faveur temporelle.

Elle préserve d'une mort presque toujours certaine des hommes, des enfants, des animaux, que le malheur précipite du haut de la roche très abrupte sur laquelle s'appuie son oratoire, ou qui sont en voie de se noyer dans les lacs profonds de Saint-Vincent. On la vit sauver ainsi même des animaux, dont les pieds étaient chargés d'entraves, condamnés infailliblement à périr, et permettre aux propriétaires qui recouraient à son intercession de recouvrer sain et sauf leur bétail.

Aussi le culte de sainte Casilda est-il cher à tout le peuple castillan. Le 9 avril, jour de la fête, les mardis de Pâques et de Pentecôte, et en diverses autres solennités, les pèlerins viennent nombreux au sanctuaire où Dieu s'est plu à manifester sa miséricorde envers sa servante.

L'église métropolitaine de Burgos, où l'on conserve une partie de ses reliques, célèbre tous les ans une fête solennelle en son honneur. Tolède et plusieurs autres villes d'Espagne lui rendent aussi un culte spécial.

Par les témoignages quotidiens donnés à la sainteté de Casilda, par tant de miracles, Dieu a voulu montrer combien la charité de cette humble vierge lui fut agréable, et quelle magnifique récompense il réserve aux amis des pauvres, des affligés et des captifs.

PRIÈRE

Nous vous supplions, Seigneur, d'être propice à vos serviteurs, par les mérites de la sainte et glorieuse Casilda, afin que, grâce à sa pieuse intercession, nous soyons fortifiés contre tous nos ennemis et secourus dans les dangers de l'heure présente. (*Bréviaire de Burgos.*)

SOURCE CONSULTÉE

GRANDS BOLLANDISTES. *Acta Sanctorum*, t. X.

LA BIENHEUREUSE MARIE-CRESCENCE HOSS,

FRANCISCAINE

BÉATIFIÉE PAR S. S. LÉON XIII, LE 7 OCTOBRE 1900

Portrait de la bienheureuse Marie-Crescence.

LES PRÉDILECTIONS DE JÉSUS POUR MARIE-CRESCENCE

Bien des faits paraîtront extraordinaires dans la vie que nous entreprenons de raconter. Nous l'abordons néanmoins avec confiance, à la suite de la Sacrée Congrégation des Rites, qui en a examiné le détail, contrôlé les témoignages, vérifié les miracles, avec une sévérité qu'aucun critique ne peut espérer d'égaler.

On connaît le trait d'un protestant, qui, de passage à Rome, eut sous les yeux le récit d'un miracle présenté à ce tribunal. Il en fut émerveillé, convaincu. Son étonnement fut porté au comble lorsqu'il apprit que le miracle qui lui semblait si bien prouvé, irréfragable, n'avait pourtant pas été admis par le Saint-Siège. Dès lors, il ouvrit les yeux à la lumière de la foi et se convertit.

Marie-Crescence naquit le 20 octobre 1682, à Kaufberen, diocèse d'Augsbourg, en Bavière, de parents pauvres, mais vertueux.

Admirable de précocité, Anne — tel était son nom de baptême — eut pour premiers mots sur les lèvres les paroles du *Pater* et de l'*Ave Maria*. Dès l'âge de quatre ans, elle se faisait déjà une joie de parler de Dieu, d'aller à l'église et d'y demeurer longuement.

Jésus se complut en cette âme privilégiée.

Nous laissons ici le biographe franciscain retracer dans sa belle simplicité la scène de

la première apparition de Jésus à l'enfant.

*
* *

Un jour, sa mère venait de lui apporter son goûter et l'avait laissée seule.

La fillette aperçut tout à coup à ses côtés un petit enfant d'une ravissante beauté; son âme, trop ingénue encore, ne devina pas un mystère, et, s'adressant au visiteur :

« Viens manger avec moi, lui dit-elle naïvement.

— Mon Père a de meilleurs mets, et les fruits de son jardin sont plus doux », lui répondit l'Enfant qui n'était autre que Jésus lui-même.

La petite est surprise.

« Qui donc est ton Père? Où est ta demeure? Comment t'appelles-tu? Comment se nomme ta mère?..... » Les questions se pressent sur ses lèvres et le Verbe Incarné lui répond :

« Mon Père est le Père du ciel; ma demeure est la Jérusalem céleste. Je m'appelle Jésus. Le nom de ma Mère est Marie. »

En entendant ces mots, éprise d'un saint désir, Anne s'écrie : « O Jésus, emmenez-moi près de votre Père, dans son beau jardin. »

Sa prière était à peine achevée, qu'en extase, elle est transportée au pied du trône de Dieu.

« Enfant, lui dit le Père céleste, si tu veux être ma fille, tu dois aimer uniquement mon Fils. Ne te mêle point aux autres enfants, cherche la solitude, obéis fidèlement à tes parents. »

Quand elle revint à elle, Anne était étendue sur son petit lit. Sa mère, la croyant endormie, l'y avait transportée (1).

*
* *

Sa raison et sa piété si précoces permirent d'avancer pour elle le bonheur de la Première Communion et de la Confirmation.

Confirmée à l'âge de quatre ans, elle reçut, pour la première fois, à sept ans dans l'Eucharistie le divin Jésus qui avait pris possession de son cœur. Elle était alors si instruite de la doctrine chrétienne qu'elle pouvait l'enseigner aux jeunes enfants comme elle, discuter même sur ce sujet avec de grandes personnes.

Tel était son peu de goût pour les puérilités, les jeux, les amusements, que quand son pieux père lui racontait quelque trait de l'Evangile, elle y prêtait une oreille attentive; quand il lui parlait des souffrances de Notre-Seigneur, elle en était émue jusqu'aux larmes. Elle ne sortait que pour aller à l'église ou chez quelques voisins très chrétiens, et passait tout le reste du temps près de ses parents, aidant sa mère, ses deux sœurs, apprenant près de son père le métier de tisserand, réjouissant tous les siens par sa parfaite soumission.

Elle évitait avec un soin extrême les moindres fautes, et tout le monde l'appelait, avec plus de vérité qu'on ne le fait d'ordinaire à l'égard des enfants de cet âge, « le petit ange ».

(1) *La bienheureuse Marie-Crescence Hoss*, par les auteurs de la Bibliothèque franciscaine, p. 7.

L'ENTRÉE AU COUVENT

Favorisée comme elle l'était des prévenances divines, Anne y répondait par une admirable fidélité. Pour plaire à Jésus, elle se privait de toute friandise, touchait à peine aux aliments servis, réservait aux pauvres jusqu'à son morceau de pain.

Elle se levait de grand matin, courait à l'église, y priait dévotement; les dimanches et jours de fête, elle se préparait à la communion avec une ferveur angélique. Son air de profonde piété au retour de la Sainte Table toucha tellement les cœurs de quelques jeunes filles légères qu'elles résolurent de mieux vivre et de marcher sur ses traces.

Quel autre abri que le cloître pouvait protéger cette fleur d'innocence? Dès l'âge de quatorze ans, Anne y fut portée par l'invitation même de son ange gardien qui, de temps en temps, se montrait à elle. Ce jour-là, il lui apparut tenant d'une main une croix, de l'autre l'habit du Pauvre d'Assise. L'enfant comprit ce que cela signifiait et dit : « Oui, je serai Franciscaine. »

Il y avait à Kaufberen une communauté de Tertiaires de Saint-François connue sous le nom de couvent de Maierhoff. Anne demanda à y entrer, mais elle dut patienter deux ans avant d'y pouvoir être admise. Son père s'y opposait; il n'avait pas de dot à lui donner.

Dieu lui ménagea un secours inespéré.

Le maire de Kaufberen, bien que protestant, venait de rendre à la communauté des Franciscaines un service signalé. Dans le même temps, il apprenait que la pieuse Anne, « l'émule des anges », sollicitait son admission à Maierhoff, et que, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient l'enfant, la supérieure l'écartait obstinément. L'aimable vertu de la jeune fille l'avait gagné; ses instances auprès de la supérieure pour qu'on la reçût sans dot eurent enfin gain de cause, et ainsi, par une permission divine, un hérétique fit entrer au couvent une petite sainte. Celle-ci prit en religion le nom de Marie-Crescence.

TERRIBLES ÉPREUVES

Celle qui dirigeait alors le couvent de Maierhoff était Mère Thérèse Schmid. Fille d'un médecin de l'Electeur de Bavière, elle ne manquait pas de brillantes qualités. Riche, elle avait fait sortir sa communauté d'une situation précaire. Mais peut-être, en l'appelant à la conduite du monastère, avait-on trop exclusivement tenu compte des avantages matériels qui résulteraient de sa fortune personnelle.

Dieu permit que cette femme devînt le bourreau de la jeune novice.

Elle ne lui pardonnait pas son entrée à Maierhoff. Avec une indélicatesse rare, elle lui rappelait sans cesse qu'elle était venue sans dot et était ainsi une charge pour la communauté. Elle interprétait en mal ses moindres actes : ses manières aimables étaient une feinte douceur; sa ferveur, de l'hypocrisie; son humilité, de l'en-

têtement stupide ; sa ferveur à observer la règle, le masque dont elle se servait pour cacher ses fautes.

Quelques religieuses, soit par jalousie à la vue des dons naturels et surnaturels départis à Marie-Crescence, soit pour complaire à la supérieure, se mirent à la persécuter aussi. Ses confesseurs, prévenus contre elle et pour connaître si ses voies extraordinaires étaient de Dieu, n'eurent plus que des paroles dures et des reproches.

Enfin, le démon eut permission de la faire souffrir et il n'y manqua pas.

Il lui apparaissait le jour ou la nuit, sous des formes hideuses, pénétrait dans sa cellule, y faisait entendre, comme plus tard dans la chambre du curé d'Ars, des bruits lugubres, l'arrachait parfois de son lit, la rouait de coups, la frappait si violemment au visage que le sang jaillissait par le nez et la bouche.

Ces faits étranges, ces bruits effrayants de fouets et de chaînes qui réveillaient les Sœurs en sursaut et les jetaient dans une vive terreur, eussent bientôt fait regarder Marie-Crescence comme une possédée, si son calme, sa douce sérénité au milieu de tant d'épreuves, la pratique de toutes les vertus n'eussent dissipé ces soupçons.

Cependant, la supérieure était exaspérée de ce qui se passait. Elle fit enfermer quelque temps l'innocente fille et la mit au ban de la communauté, lui refusant même une cellule et un lit.

Enfin, pour apposer son sceau à toutes ces épreuves, Notre-Seigneur retira pour un temps ses consolations qui donnaient auparavant tant de force à la Bienheureuse et la comblaient de joie au milieu même des tribulations. Crescence ne sentit plus sa douce présence ; son âme fut envahie de douloureuses ténèbres, des scrupules pénibles l'agitaient, et elle se croyait vouée à la damnation éternelle.

Cette croix, la plus rude de toutes, elle la porta deux ans.

Enfin, la tempête s'apaisa et le calme reprit possession de son âme.

SŒUR MARIE-CRESCENCE ET MÈRE JEANNE

En dépit de toutes les préventions, la novice, après son année de probation, avait été admise aux vœux sans qu'aucune voix eût osé se prononcer contre elle. C'était le 18 juin 1704.

En 1707, des jours meilleurs se levèrent pour Marie-Crescence. Mère Thérèse Schmid — le fait est sans exemple dans les annales de l'Ordre — fut, pour son gouvernement déplorable, déposée de ses fonctions, et Mère Jeanne Altweger élue supérieure en sa place.

Celle-ci fut pour notre Bienheureuse, dont elle savait la sainteté, un guide et une mère.

Loin de s'étonner des voies particulières dans lesquelles il plaisait à Dieu de la conduire, elle les admira et les favorisa.

Un jour, Marie-Crescence, habituellement si humble et si réservée, se permit une observation. La pauvreté du monastère étant très grande, les Sœurs avaient pris l'habitude, pour accroître leurs menues ressources, de réciter Vêpres et Complies tout en continuant le travail. Crescence s'en vint trouver la supérieure et, d'un ton respectueux, mais convaincu, l'assura que la volonté de Notre-Seigneur était que l'on psalmodiât l'office au chœur. En retour, il promettait, disait-elle, de se faire lui-même le pourvoyeur du couvent.

Mère Jeanne crut à cette inspiration directe de Notre-Seigneur à son épouse fidèle. Elle obéit, fit cesser le petit abus et, selon la promesse divine, la misère diminua.

Elle permit à la Bienheureuse, sur ses instances réitérées, les mortifications que désirait sa ferveur. Une fois le jour, Marie-Crescence se flagellait avec une discipline, et parfois « si rudement que ses vêtements collaient ensuite à sa chair ensanglantée. Elle portait, en outre, habituellement, des bracelets et une ceinture de fer, une croix hérissée de pointes, et, autour de la tête, un cercle armé de piquants.

Mère Jeanne, après lui avoir fait remplir les humbles emplois de cuisinière, d'infirmière et de tisseuse, lui commit le soin de la porte et lui conserva pendant seize années cette charge de confiance. Ces fonctions permirent à Marie-Crescence d'exercer librement sa charité envers les pauvres de toute condition, fussent-ils même luthériens, auxquels le couvent subvenait par des secours en nature, et la firent appeler dans le pays « la mère des pauvres ».

Cependant, prudente autant que bonne, Mère Jeanne Altweger fit examiner par des directeurs éclairés la conduite de la Bienheureuse et les grâces extraordinaires dont elle était l'objet.

En 1716, le Père Provincial, de passage à Kaufberen, voulant être fixé dans ses hésitations sur ce sujet, demanda à Dieu un signe sensible. Il terminait son courrier et cachetait une lettre.

« Si la Sœur Marie-Crescence, pensa-t-il alors, me porte une lumière sans que je l'appelle, ce me sera une preuve que Dieu guide cette âme. »

A l'instant même, on frappe à la porte, et l'humble religieuse, un flambeau allumé à la main, ouvre. Dissimulant son émotion, le Père Provincial, d'un ton brusque, lui demande le motif de sa conduite. Apporter une lumière en plein jour, est-ce raisonnable ?

Douce et modeste, Crescence répond :

« J'ai cru que votre Révérence en désirait une pour cacheter sa lettre. Je me suis sentie poussée à la lui apporter. »

Le doute n'était pas possible. Dieu est avec cette enfant, se dit intérieurement le pieux Provincial.

Des âmes du Purgatoire apparurent plus d'une fois à notre Bienheureuse pour solliciter ses prières. En 1718, Crescence, malade, avoua à sa supérieure qu'elle ne pouvait dormir à cause des visites que lui faisaient chaque nuit les âmes souffrantes.

— Mon enfant, lui dit Mère Jeanne, désireuse de procurer à la malade un peu de repos, si les âmes viennent cette nuit, dites-leur que je vous ai ordonné de dormir et envoyez-les moi.

Marie-Crescence ne savait qu'obéir. Les âmes

se présentèrent : elle les envoya à sa supérieure. Mais celle-ci n'était pas favorisée des mêmes dons que son humble fille. A la vue des apparitions, elle entra dans une grande frayeur; son premier souci fut de les renvoyer à Crescence, et se promit bien de ne plus s'attirer ces sortes de visites.

PRODIGES — MAITRESSE DES NOVICES — SUPÉRIEURE

Il y aurait un beau chapitre à faire sur les vertus de notre Bienheureuse, vertus récompensées dès ici-bas par des prodiges.

Pour éprouver son obéissance, sa supérieure lui commanda un jour d'aller chercher de l'eau dans un crible. Sans s'inquiéter de ce que cette injonction peut avoir d'étrange, Sœur Marie-Crescence va à la fontaine, remplit le crible, traverse la cour, le réfectoire, et arrive près de sa supérieure, sans que le crible ait perdu une seule goutte d'eau.

« Allez, lui dit encore la supérieure, voulant l'éprouver jusqu'au bout, reportez cette eau où vous l'avez prise, et, toujours avec ce même crible, remplissez une grande cuve d'eau. » Marie-Crescence le fit sans hésiter et de nombreux témoins purent constater le miracle. Le crible, conservé à Kaufberen, est aujourd'hui encore un objet de vénération.

L'amour de la Bienheureuse pour Jésus et son désir de le recevoir dans l'Eucharistie étaient si ardents que pendant deux années entières (1721-1722), aux jours où la communauté n'approchait pas de la Sainte Table, un ange venait lui apporter la Sainte Hostie. Le fait est consigné dans les actes du procès de béatification.

Les épreuves, les actes de vertu héroïque, les dons surnaturels avaient mis en relief la haute sainteté de Marie-Crescence. On la crut plus que toute autre capable de conduire les âmes dans les voies de la perfection; aussi, dès 1726, fut-elle élue maîtresse des novices, et, en 1741, supérieure du couvent.

Sous sa direction, la régularité et la ferveur refleurirent avec un nouvel éclat. La maîtresse des novices plaçait au-dessus de toutes les austérités corporelles et des consolations sensibles la pratique constante de l'obéissance et de l'humilité. Entrant dans les plus petits détails, elle s'informait de l'exactitude au lever, à l'oraison, aux divers exercices de la journée, des moindres prescriptions de la règle. Elle veillait à ce que les âmes confiées à ses soins demeurassent dans l'union à Notre-Seigneur.

Parfois, rencontrant une novice, elle lui demandait à l'improviste : « A quoi pensez-vous, mon enfant? Quelle est votre intention? Travaillez pour Jésus! Offrez votre action à Jésus! »

Le don de pénétration des cœurs facilita bien des fois sa mission auprès de ses filles. Au cours des entretiens spirituels, raconte l'une d'entre elles, Mère Crescence était souvent ravie en Dieu. Son visage passait alors d'une pâleur mortelle au plus vif éclat. Cet état durait plus d'un quart d'heure. Nous, nous étions saisies de frayeur, non sans raison, car, à la suite de l'entretien, notre Mère, se penchant tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre, lui disait à l'oreille ce que personne ne savait, ou bien elle s'exprimait assez clairement pour prouver aux consciences troublées qu'elle avait pénétré le voile de leurs tentations ou de leurs fautes.

SOUFFRANCES DES DERNIERS JOURS

Sans être marquée de stigmates, Marie-Crescence obtint de participer d'une manière sensible aux douleurs de Jésus crucifié.

Pendant plus de dix ans, « chaque semaine, le jeudi, son visage commençait à s'altérer. Le vendredi matin, à peine pouvait-elle se soutenir; durant toute la journée, elle ne prenait que très peu de nourriture; à 3 heures, elle semblait expirante, puis ses forces revenaient graduellement ».

Durant le Carême de 1744, une maladie étrange, que des médecins même protestants attribuèrent à l'amour divin qui consumait Marie-Crescence, vint lui ravir ses forces. Comme si un feu intérieur l'eût consumée, sa langue se dessécha et se fendit comme une écorce d'arbre; une enflure lui survint dans l'épaule et dans la joue gauche; son dos devint une large plaie. Elle supporta le tout avec une énergie surhumaine : un peu d'eau tiède est tout ce qu'elle acceptait pour apaiser sa soif dévorante.

Le Carême touchait à sa fin. Le Lundi-Saint, le mal s'aggrava; des douleurs aiguës se firent sentir dans la tête, les mains, les pieds. Le Jeudi-Saint, après la communion, Marie-Crescence eut une longue extase, et une suave odeur s'exhalait de sa personne. Le Vendredi-Saint, la malade ne cessa de suivre en esprit le Sauveur dans les divers mystères de sa passion. Enfin, le jour de Pâques, 5 avril, elle réunit toute sa communauté, supplia les Sœurs de lui accorder l'aumône de leurs prières, leur demanda pardon; puis, pénétrant l'intime de leurs consciences, elle indiqua à chacune, comme elle l'avait fait déjà plusieurs fois durant sa maladie, ses défauts, les sacrifices que Jésus demandait d'elle, leur adressa à toutes son suprême adieu.

« Je mourrai à minuit », leur dit-elle enfin.

Elle songea à faire aux âmes du Purgatoire l'abandon de toutes les messes, prières, bonnes œuvres qui seraient offertes pour elle après sa mort.

A 11 h. 1/2, son confesseur, se souvenant que sa pénitente avait prédit que l'archange Raphaël la soutiendrait à son dernier instant, lui demanda :

« Ma Mère, saint Raphaël viendra sans doute bientôt?

— Il est déjà là..... » dit-elle simplement.

Ce fut sa dernière parole.

Ainsi vécut et mourut, en 1744, celle qui, en 1900, a reçu, par décret de S. S. Léon XIII, les honneurs de la béatification.

(D'après *La bienheureuse Marie-Crescence Hoss, Franciscaine*, par les auteurs de la Bibliothèque franciscaine, — la *Vita della beata Madre Maria-Crescentia*, par le R. P. IGNAZIO JEILER, O. F. M., 1900, — et les *Actes* du procès de béatification.)

LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL

Fête le 10 avril.

Vision d'Ézéchiel. *(Tableau de Schnorr.)*

Ezéchiel est un des quatre grands prophètes que Dieu choisit au sein du peuple hébreu pour manifester à ce peuple ses volontés et lui faire entrevoir dans le Christ l'accomplissement des promesses divines.

Lui-même est une des figures du Messie, et il reproduit dans sa physionomie quelques-uns des traits qui devaient un jour être réunis sur celle de l'Homme-Dieu. C'est ainsi qu'il est souvent appelé « Fils de l'homme, » qualité que prendra également le Sauveur dans l'Évangile.

Ezéchiel était d'une famille sacerdotale et fils de Buzi. Il ne porta point ce nom dès sa naissance, mais, comme les autres prophètes de Dieu, il le prit quand il reçut l'appel divin. Ce mot *Ezéchiel* signifie *force de Dieu* ou *Dieu fortifie* et il est bien conforme au genre de mission que le prophète devra remplir. La nature l'avait doué d'une admirable force d'esprit, Dieu ajoutera encore à cette force, car, dit Schrœder, quand l'homme est de fer, la préparation divine consiste en ce que Dieu le fait acier, le durcit, donne à ses qualités natives et à son énergie naturelle la consécration d'une épée de Dieu. De même qu'Isaïe est le salut de Dieu, Ezéchiel sera la force de Dieu.

Cette trempe énergique lui était nécessaire, car il devait aller sans crainte annoncer aux enfants d'Israël les dures vérités que l'ingratitude de ce peuple méritait d'entendre, et leur exposer les menaces les plus terribles de la part du ciel. Aussi Dieu lui adresse ces paroles : « La maison d'Israël a un front d'airain et un cœur endurci ; mais j'ai rendu votre visage plus ferme que leur visage, et votre front plus dur que leur front. Je vous ai donné un front de pierre et de diamant ; ne les craignez point, et n'ayez point peur devant eux. »

On a peu de détails sur la vie de ce grand prophète. Ezéchiel se trouvait dans Jérusalem, lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint assiéger cette ville. Sur l'ordre de Dieu, Jéchonias ou Joachim, roi de Juda, se rendit à l'assié-

geant qui l'emmena en captivité avec 10 000 de ses sujets. Ezéchiel fut du nombre des prisonniers. Il avait alors probablement vingt-cinq ans.

Sa résidence fut fixée dans un endroit nommé Tel-Abib, en Chaldée. C'est là que, dans la cinquième année de son exil, Dieu lui communiqua le don de prophétie.

Quatre ans plus tard, il perdit sa femme, et comme sa vocation divine avait fait de toute sa vie une figure, il reçut l'ordre de Dieu de ne verser aucune larme à cette occasion, de ne faire paraître aucun signe de deuil : ce qui était un symbole de la maison d'Israël, qui devait être privée par l'exil et le carnage de tout ce qu'elle avait de plus cher, sans oser manifester extérieurement sa douleur.

VISION DE LA GLOIRE DE DIEU

La vision qui inaugura son ministère prophétique est pleine d'éclat et de magnificence. Après avoir marqué avec soin le temps et les circonstances de cette vision, Ezéchiel poursuit :

« Je regardai, et voici qu'un tourbillon de vent venait de l'aquilon, et une grande nuée, et un globe de feu, entouré de splendeur : et au milieu, c'est-à-dire au milieu du feu, était comme un œil étincelant. Et au milieu du feu paraissaient quatre animaux, et, dans leur aspect, il y avait la ressemblance d'un homme.

» Chacun d'eux avait quatre faces, et chacun d'eux quatre ailes.

» Leurs pieds étaient droits, la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un bœuf, et ils étincelaient comme l'airain enflammé. Des mains d'hommes étaient sous leurs ailes aux quatre côtés..... Leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre : ils ne revenaient jamais sur leurs pas, mais chacun d'eux allait devant lui.

» Voici l'apparence de leurs visages : une face d'homme et une face de lion à la droite des quatre, une face de bœuf à la gauche des quatre, et une face d'aigle au-dessus.....

» Et l'aspect des animaux semblait celui de charbons ardents et de lampes allumées. On voyait au milieu des animaux courir une flamme de feu, et de ce feu sortait l'éclair. Et les animaux allaient, revenaient, comme des éclairs flamboyants.

» Et comme je regardais ces animaux, j'aperçus près d'eux, sur la terre, une roue qui avait quatre faces..... Partout où l'esprit allait et où l'esprit s'élevait, les roues s'élevaient aussi et le suivaient, car l'esprit de vie était dans les roues. Au-dessus de la tête des animaux paraissait un firmament semblable à un cristal terrible à voir, et il était étendu sur leurs têtes..... Et j'entendais le bruit de leurs ailes, semblables au bruit de grandes eaux, et comme la voix du Très-Haut..... Et sur le firmament qui touchait à leurs têtes apparaissait comme un trône semblable au saphir, et sur cette forme de trône apparaissait comme un homme assis..... Et je vis comme l'éclat d'un métal brillant, semblable au feu, au-dedans et autour de lui..... Comme l'arc qui paraît dans une nuée en un jour de pluie, telle était la splendeur qui l'environnait. »

ÉZÉCHIEL REÇOIT SA MISSION

Le prophète reçut alors sa mission.

« Je vis, continue-t-il, et je tombai sur la face, et j'entendis une voix qui me parlait et me dit : Fils de l'homme, lève-toi sur tes pieds et je te parlerai.

» Et l'esprit entra en moi après m'avoir parlé, et me plaça sur mes pieds, et je l'entendis me dire : Fils de l'homme, je t'envoie vers les enfants d'Israël, vers ces tribus apostates qui se sont retirées de moi : eux et leurs pères ont violé mon alliance jusqu'à ce jour. Ce sont des enfants au front dur, au cœur indomptable vers qui je t'envoie. Tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : peut-être entendront-ils, peut-être s'arrêteront-ils, car c'est une maison qui m'irrite.....

» Mais toi, fils de l'homme, écoute tout ce que je te dis. Ne m'irrite pas comme cette race rebelle : ouvre la bouche et mange tout ce que je te donne.

» Et je regardai, et une main s'approchait de moi, dans laquelle était un livre roulé : elle déploya devant moi ce livre qui était écrit en dessous et en dessus, et on y avait écrit des lamentations, des plaintes et des malédictions.

» Ensuite il me dit : Fils de l'homme..... dévore ce livre, et va parler aux enfants d'Israël. Et j'ouvris la bouche, et il me fit manger ce rouleau. Et il me dit : Fils de l'homme, ta bouche mangera, et tes entrailles seront remplies de ce livre que je te donne. Et je le dévorai, et il fut dans ma bouche comme le miel le plus doux. »

Toutes ces choses se passèrent en vision et non en réalité. Sous cette forme, le Seigneur investissait Ezéchiel de sa mission prophétique; il lui demandait de se pénétrer de sa parole, qui est douce pour le cœur comme le miel pour le palais.

Plus loin, le Seigneur établit son prophète pour être la sentinelle de la maison d'Israël, sentinelle toujours vigilante, toujours fidèle à observer les actions de ce peuple et à lui communiquer les avertissements de Dieu.

LES PROPHÉTIES ET LE STYLE D'ÉZÉCHIEL

Après avoir ainsi décrit sa vocation, le prophète peint la prise de Jérusalem avec toutes les circonstances horribles qui l'accompagnèrent, la captivité des dix tribus, celle de Juda, et toutes les rigueurs de la vengeance que le Seigneur devait exercer contre son peuple. Puis son regard inspiré s'arrête sur des visions plus consolantes, le retour de la captivité, le rétablissement de Jérusalem et du temple, figure du règne du Messie et de l'établissement de l'Eglise.

Ezéchiel passe pour avoir été le plus savant de tous les prophètes, et saint Jérôme l'appelle l'*océan des Saintes Ecritures et le labyrinthe des mystères de Dieu*. Son style est saisissant et imagé ; si tous les prophètes usent beaucoup du langage figuré, Ezéchiel a ceci de particulier qu'il ne s'exprime presque jamais d'une autre manière, et les figures et les comparaisons qu'il emploie sont toujours énergiques. Souvent les expressions semblent manquer à son esprit créateur et ingénieux : aussi est-il plus difficile et souvent plus obscur que les autres prophètes, et chez les Hébreux il n'était point permis de lire ces mystères avant l'âge de trente ans.

VISION DU JUGEMENT DERNIER

Un des plus beaux passages du livre d'Ezéchiel est sa vision du jugement dernier : la sublimité et la grandeur terrible de cette vision qui nous transporte à l'heure où les tombeaux s'ouvriront pour rendre leurs morts n'a d'égale dans aucune littérature.

« La main du Seigneur, dit le prophète, se reposa sur moi, et le Seigneur m'emporta en esprit; et il me déposa au milieu d'un champ, et ce champ était plein d'ossements. Il me fit par-

courir ce champ lugubre, et j'y contemplais des ossements sans nombre et blanchis par le temps.

» Et il me dit : Fils de l'homme, penses-tu que ces os puissent revivre? Je répondis : Seigneur Dieu, tu le sais. Et la voix reprit : Prophétise sur ces os, et dis-leur : Ossements arides, écoutez l'ordre de Jéhovah. Voici ce qu'a dit l'Eternel : Mon souffle va vous pénétrer, et vous vivrez; je mettrai sur vous des nerfs, je ferai croître sur vous des chairs que je recouvrirai d'une nouvelle peau; je vous donnerai l'esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur.

» Je prophétisai donc comme il m'avait été commandé. A ma voix, un cliquetis sonore retentit parmi les ossements agités en tous sens : et les os s'approchèrent des os, chacun dans sa jointure. Et je vis des nerfs se former sur ces os et la chair les couvrir, puis la peau s'étendit par-dessus, mais l'esprit de vie n'y était point.

» Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, prophétise à l'esprit, prophétise et dis-lui : Voici l'ordre d'Adonaï, le Seigneur : esprit, accours des quatre vents du ciel, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent.

» Je reproduisis l'ordre divin : à ma voix, l'esprit entra dans ces cadavres, et ils vécurent : et une armée innombrable se leva sur ses pieds.

» Le Seigneur me dit alors : Fils de l'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël. Ils ont dit : Nos os ont blanchi sur la terre étrangère, notre espérance s'est évanouie et nous avons été moissonnés. Prophétise donc, et dis-leur : Voici la parole du Seigneur : O mon peuple, je briserai la pierre de ton sépulcre, je te ferai sortir du tombeau pour te ramener dans la terre d'Israël. Et vous saurez, au jour de votre résurrection, quand vous secouerez la poussière du tombeau, que je suis le Seigneur, que j'ai promis ces merveilles et que j'ai tenu parole. »

SENTIMENT DES PÈRES SUR ÉZÉCHIEL

La mission sublime d'Ezéchiel, ses visions si hautes, sa manière de vivre et de manifester ses prédictions si extraordinaires l'ont fait appeler par l'auteur inspiré de l'Ecclésiastique le prodige de son temps et « un signe tout à fait extraordinaire donné à la maison d'Israël, pour lui prédire tout ce qui lui arriverait. »

Les Pères de l'Eglise ont tous tenu Ezéchiel en haute estime. Saint Jérôme admire son humilité profonde, au milieu de ses visions les plus sublimes : en face des révélations divines, le prophète en effet se prosterne le visage contre terre pour adorer le Seigneur et s'anéantir en sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze l'appelle le prophète des choses sublimes, le prophète très subtil et très éclairé. Saint Grégoire le Grand le considère comme la gloire des Maîtres et des Docteurs, et le plus parfait modèle des prédicateurs.

MORT DU PROPHÈTE

Ce que l'histoire et la tradition ne nous ont pas conservé de la vie d'Ezéchiel, la légende a essayé de le suppléer. Saint Isidore et saint Epiphane rapportent quelques miracles qui sont attribués à ce prophète, comme d'avoir fait passer le peuple hébreu à pied sec par le milieu du fleuve de Chobar, d'avoir multiplié les poissons pour nourrir ses compatriotes pressés par la faim, d'avoir fait paraître des serpents venimeux pour punir les juifs coupables; mais tous ces récits merveilleux ne se trouvent point racontés dans la Sainte Ecriture. On ne peut donc affirmer leur authenticité.

Ezéchiel aurait été mis à mort par le prince de son peuple qu'il engageait vivement à renoncer à l'idolâtrie. Le martyrologe romain le considère comme martyr et ajoute qu'il fut enterré dans la sépulture de Sem et d'Arphaxad, les ancêtres d'Abraham, sur les bords de l'Euphrate, à 15 lieues de Bagdad.

Un voyageur moderne (1) parle ainsi de ce tombeau qu'il visita en 1848 : « Le chef des tribus qui habitent ce pays me conduisit dans une grande salle soutenue à l'entour par des colonnes. Au fond de cette salle, une grande boîte contient une copie des cinq livres de Moïse, écrite sur un seul rouleau. Du côté Sud, une petite pièce renferme le tombeau d'Ezéchiel..... Le dôme de cette chambre est doré et continuellement illuminé par une grande quantité de lampes qui ne s'éteignent jamais. »

---

(1) Cité par DARRAS, *hist. de l'Église*, t. III, p. 343.

FLEURS DES SAINTS

SAINT ANTOINE DE PADOUE ET LES POISSONS

Se trouvant un jour dans la ville de Rimini, en Romagne, saint Antoine de Padoue y rencontra une multitude d'hérétiques qui avaient pour chef un certain Bonvillo, de la même ville. Enflammé de zèle pour leur conversion et poussé par un ardent désir de les ramener à la foi catholique, il multiplia ses tentatives dans l'espoir de les tirer de leurs égarements. Mais ses efforts demeuraient sans résultat : aveuglés par le démon et leur propre obstination, ces malheureux refusaient de l'entendre. Ce que voyant, le Saint leur promit un signe de la patience infinie du Seigneur, qui les invitait à la pénitence.

C'était sur le rivage de la mer, à l'endroit où le fleuve Marecchia vient confondre ses eaux avec celles de l'Adriatique. Le Saint invita à haute voix de la part de Dieu les poissons à venir écouter sa parole puisque les hommes, rachetés par le sang précieux du Christ, refusaient de le faire. Et voici que, tout à coup, on vit paraître sur la surface des eaux une multitude de poissons, variés d'espèce et de grandeur, tant de la mer que du fleuve : ils se rangèrent dans un ordre parfait, comme l'eussent pu faire des créatures raisonnables, et attentifs, tranquilles, ils se mirent en devoir d'écouter la parole de Dieu.

Devant ce gracieux spectacle, le cœur du Saint fut rempli d'une douce joie : un cri d'admiration sortit de ses lèvres à la vue de cette obéissance de créatures privées de raison, et il commença à leur parler en ces termes :

« S'il est vrai, chers et bien-aimés poissons, qu'en toute créature on découvre la puissance, la providence infinie de Dieu, comme dans le ciel, dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles, dans ce monde inférieur, dans l'homme, dans les autres créatures parfaites, néanmoins, en vous, particulièrement, brille et resplendit la bonté de la majesté divine. On vous nomme reptiles, vous tenez le milieu entre les pierres et les animaux, vous êtes confinés dans les abîmes profonds des océans, toujours agités par les flots, toujours secoués par les tempêtes, sourds devant tout son, muets devant toute parole, horribles à voir, et cependant, en vous se découvre merveilleusement la grandeur divine, vous servez à exprimer les plus grands secrets de la bonté de Dieu et jamais la Sainte Ecriture ne parle de vous sans que ses paroles ne voilent un profond mystère.

» Croyez-vous que ce soit sans un grand mystère que le premier don fait à l'homme par le Dieu tout-puissant ait été de vous, poissons? Croyez-vous que ce soit sans mystère que toutes les créatures et tous les animaux aient été offerts en sacrifice, excepté vous, poissons? Et si le Christ notre Sauveur, à partir de la Cène, se plut tant de fois à vous choisir pour sa nourriture, croyez-vous qu'il n'y eût point de secret en cela? Croyez-vous que ce soit par hasard que le Rédempteur du monde, devant payer, comme homme, le tribut à César, ait voulu le trouver dans la bouche d'un poisson?

» Mystère en tout cela, oui, mystère et profondeur! Aussi vous faut-il louer d'une manière spéciale votre Créateur. C'est de Dieu, bien-aimés poissons, que vous avez reçu l'être, la vie, le mouvement et le sentiment; pour demeure, il vous a donné l'élément liquide, selon les exigences de votre nature; au sein des ondes, il a construit pour vous de vastes refuges, des logements, des cavernes, des grottes, de secrets abîmes mille fois plus précieux à vos yeux que les salons et les palais des rois; vous vous jouez au milieu des eaux, élément diaphane, transparent, toujours limpide comme le cristal; vos yeux sont perçants comme ceux du lynx, et, guidés par un instinct qui ne vous trompe pas, vous poursuivez ce qui vous plaît, vous fuyez ce qui vous est nuisible, vous vous conservez selon vos espèces, vous allez partout où la nature vous pousse, sans obstacle d'aucune sorte. Ni le froid de l'hiver, ni la chaleur de l'été ne peut vous atteindre; le passage des heures, la course des jours, le vol des mois, la fuite des années, les changements des temps et des saisons ne sauraient vous préoccuper, mais votre vie s'écoule joyeusement dans une assurance et une tranquillité perpétuelles.

» Oh! combien grande apparaît en vous la majesté de Dieu, combien admirable sa puissance, combien étonnante et merveilleuse sa providence, puisque seuls, de toutes les créatures, vous n'avez point souffert du déluge universel! et tout cela ne doit-il pas vous porter à louer mille et mille fois celui qui vous a comblés de tant de faveurs? Que si vous ne pouvez dénouer votre langue pour chanter ses bienfaits, au moins donnez-lui quelque signe de respect; inclinez-vous devant son nom; montrez par vos manières que vous n'êtes point ingrats. »

A ces mots, ô merveille! on vit tous ces poissons s'agiter, battre de la queue, incliner la tête, comme pour approuver les paroles du Saint, et payer à Dieu le tribut de leurs muettes louanges.

Se tournant alors vers les hérétiques stupéfaits, confondus, tremblants, Antoine leur adressa ces paroles enflammées : « Jusques à quand, obstinés, abuserez-vous de la patience divine? Jusques à quand provoquerez-vous la juste indignation de Dieu, et jetterez-vous un superbe défi à sa clémence? Pour confondre votre obstination, voici, voici que les poissons, plus pieux et plus humains que vous, se mettent à louer Dieu et à le remercier : et vous, impies, vous le déshonorez, vous le méprisez par vos hérésies; vous crucifiez de nouveau son Fils unique! Ah! rentrez en vous-mêmes, et reconnaissez vos erreurs. »

Les hérétiques étaient vaincus; ils se jettent aux pieds du Saint, et promettent de rentrer dans le giron de l'Eglise catholique..... Saint Antoine, heureux de voir le triomphe de Dieu, donna sa bénédiction aux poissons et aux hommes et rentra dans la vile (1).

(1) Traduit d'un petit ouvrage italien sur la *Vie et les miracles de saint Antoine de Padoue*, du P. Elie de Cortone. Bassano, 1682.

SAINT MACAIRE

PATRIARCHE D'ANTIOCHE

Fête le 10 avril

Saint Macaire d'Antioche, dans son voyage en Occident, guérit en Bavière la femme du seigneur Adalbert. (D'après une gravure de Sodeler jeune.)

PARENTS ET PARRAIN

Ce fut vers le milieu du x^e^ siècle que naquit, d'une des plus nobles familles de l'Arménie, celui qui devait plus tard édifier l'Orient et l'Occident par la sainteté de sa vie et étonner le monde entier par ses nombreux miracles.

Ses parents, Michel et Marie, riches des biens de la terre, mais plus encore de ceux de la grâce, reçurent le petit enfant en remerciant le Dieu qui le leur donnait. Leur premier soin fut de faire purifier sa jeune âme dans les eaux du baptême.

L'illustre saint Macaire gouvernait alors l'Eglise d'Antioche. Ce fut à lui que fut porté l'enfant. Le patriarche voulut en être le parrain et lui donner son nom. Comme il était déjà vieux et brisé par des travaux incessants d'un fécond apostolat, il demanda qu'on lui confiât l'enfant aussitôt qu'il pourrait se livrer aux études. La

proposition fut acceptée, et Michel et Marie s'en retournèrent joyeux, bénissant Dieu de les consoler ainsi dans leurs vieux jours.

AMBITION DU JEUNE MACAIRE

Les premières années du jeune Macaire furent simples, innocentes et pures. Elles se passèrent au foyer de la famille, dans les bras maternels, où il puisa, à la double source des leçons et des exemples, le goût de la piété et de la vertu. L'enfant était bien jeune encore quand il partit, muni de la bénédiction de son père et des sages avis de sa mère.

Le saint patriarche le reçut avec joie, et en peu de temps, charmé de la douceur et de l'amabilité du jeune enfant, il l'aima comme un fils. Les succès du disciple furent brillants, surtout dans l'étude de l'Écriture Sainte, mais ce que Dieu aimait avant tout en lui, c'était sa piété tendre et naïve, son amour de la prière, son ardeur dans la récitation de l'office divin. Comme son illustre maître, il s'appliquait surtout à la méditation des choses divines. Les plaisirs du monde lui inspiraient une souveraine horreur, et aimer Dieu plus que tout autre était sa seule ambition.

COMMENT IL DEVIENT PATRIARCHE

Le saint vieillard ne cessait de bénir Dieu de lui avoir donné un tel disciple. De jour en jour, il se sentait pencher vers la tombe, il devait quitter bientôt son cher troupeau, aussi voulait-il se choisir un digne successeur. Le jeune homme avait grandi en âge en même temps qu'en sainteté, ce fut sur lui que s'arrêta le choix du patriarche. Par ses ordres, le peuple accourt au pied des autels; le disciple, ne se doutant de rien, accompagne comme d'habitude son maître bien-aimé. Tout le troupeau attend en silence que le pasteur ait pris la parole. « Mes frères bien-aimés dans le Christ, dit-il, voici l'heure venue de retourner à mon Dieu, de vous quitter sur cette terre. Je n'ai qu'un désir en mourant, celui de vous laisser pour pasteur un digne ministre de Jésus-Christ. Votre choix est libre et je ne veux en rien gêner votre élection. Pourtant, laissez-moi vous recommander celui qui a grandi à mes côtés..... » Il ne put terminer, le peuple qui pleurait d'abord en songeant à la séparation de son père, se lève consolé à la pensée que son disciple lui succédera. « Oui, donnez-nous Macaire, s'écrie-t-il, nous ne voulons que lui. »

Le saint patriarche expira peu après, et Macaire, peu avancé en âge, mais avancé en prudence et en sainteté, lui succéda. Celui-ci se jeta alors aux pieds de son Dieu, et, victime empressée, il lui offrit ses talents, ses espérances et sa vie.

Cette dignité ne l'enorgueillit pas, il n'en fut que plus simple, cherchant, par ses délicates prévenances, par sa douceur, son humilité, à faire oublier ce haut rang dont souffrait sa modestie.

Dieu, en créant l'homme, a dit Bossuet, y mit premièrement la bonté. C'est, en effet, le caractère principal de notre Saint. Les pauvres venaient à lui avec confiance, et jamais il ne les renvoyait les mains vides, il consolait les affligés, guérissait toutes les douleurs par ses prières, apaisait les disputes et réconciliait entre eux ceux qui se haïssaient auparavant. Toutes les vertus brillaient en lui.

Le zèle de la maison de Dieu le dévorait. Il aimait à orner de ses mains les temples consacrés au culte, et il ne négligeait rien pour les rendre moins indignes du Maître qui les habitait. C'est là que, prédicateur infatigable, il jetait dans les âmes la semence féconde de la parole divine, peignait la vertu sous les couleurs les plus séduidantes et faisait croître dans les cœurs la charité et la paix.

Bien qu'il ne refusât pas à son corps la nourriture nécesssaire, sous ses habits pontificaux, il portait un rude cilice, et passait sur une planche les quelques heures qu'il consacrait au repos. Mais nous serions trop long si nous voulions énumérer les vertus sacerdotales qui ornèrent l'âme de Macaire et qui firent de lui ce que doit être le vrai ministre de Jésus-Christ; l'image vivante de toutes les vertus. Disons cependant que quand il priait, il versait une telle abondance de larmes, qu'il devait toujours tenir un mouchoir à la main pour les essuyer.

COMMENT SAINT MACAIRE FAISAIT DES MIRACLES SANS S'EN DOUTER

La maison du pieux patriarche était ouverte aux infirmes surtout. Il les nourrissait, les réchauffait, leur donnait son pain et son argent. Les plus malheureux étaient les plus aimés, et il se plaisait à appeler les lépreux ses amis. Parmi eux s'en trouvait un plus misérable et plus affligé de la cruelle maladie que les autres. Longtemps il s'était demandé quel moyen il emploierait pour mettre fin à ses maux. Enfin une pensée salutaire lui vint à l'esprit. Un jour, saint Macaire, après avoir versé une grande abondance de larmes devant un crucifix, se retira dans son palais et oublia de reprendre son mouchoir. Le lépreux s'en aperçut, prit le mouchoir tout mouillé encore des pleurs du Saint, l'approcha de son corps ulcéré, et la lèpre disparut aussitôt.

Tous ceux qui recevaient quelque chose des mains du patriarche étaient aussitôt guéris, et l'eau même dont il s'était servi pour se laver les mains avait la vertu de guérir toutes les infirmités.

SAINT MACAIRE SE FAIT PÈLERIN

La renommée des vertus de saint Macaire croissait de jour en jour. De toutes parts on accourait à lui : mais que pouvaient les honneurs pour tant de vertus, des honneurs qu'un souffle de vent emporte? Le saint patriarche suivait d'un œil inquiet le flot qui entraînait au loin sa renommée. Il ne s'en montrait que plus humble et ne s'en croyait que plus indigne. Toujours il aspirait à une plus grande sainteté, à un plus grand détachement de lui-même. Ayant donné tout ce qu'il avait aux pauvres, ne possédant plus que sa dignité pontificale, il s'en dépouilla, se fit nommer pour successeur Eleuthère, homme pieux et vénérable, et embrassa la rude vocation de pèlerin et de mendiant.

CE QU'IL FAUT FAIRE QUAND ON VA EN TERRE SAINTE

Ainsi libre de tout, pauvre volontaire, à l'exemple du Christ, il quitta tout et, malgré les larmes de son cher troupeau, il suivit l'inspiration du ciel et partit pour visiter cette terre privilégiée où le divin Maître se revêtit de notre chair et passa sa vie mortelle. Avec quel amour il baisait cette terre que foulèrent les pieds du Rédempteur! Il profitait de tous les souvenirs, de toutes les circonstances pour exciter son amour et sa reconnaissance.

Et d'abord, c'est Capharnaüm que visite notre Saint, cette ville qui eut la première le bonheur d'entendre la parole du divin Maître et que l'Evangéliste appelle la ville de Jésus. Puis c'est

Naïm, où fut ressuscité le fils de la veuve; Cana, où l'eau fut échangée en vin; Nazareth, qui vit les premières années du Sauveur. Il vénère aussi les cendres de saint Jean-Baptiste, d'Elisée, d'Abdias, pleure les péchés des hommes sur le rocher où Amos pleurait les égarements du peuple d'Israël. Il ne peut éloigner ses pas du jardin de Gethsémani; il lui semble voir encore la divine Victime buvant le calice d'amertume et suant des gouttes de sang pour nos péchés. Enfin il se dirige vers Jérusalem où il espère mourir d'amour, comme son divin Modèle. Sa renommée l'y avait déjà précédé. Le patriarche vint à sa rencontre et le retint quelque temps chez lui. Qu'il était heureux dans cette ville toute parfumée encore du sang divin, où l'enfer fut vaincu et le monde racheté!

CRUCIFIEMENT DE SAINT MACAIRE

Le pieux pèlerin faisait l'admiration des Sarrasins comme des chrétiens. A tous il enseignait la seule vraie foi, à tous il parlait du Christ avec amour. Plusieurs se convertirent; ceux qui résistèrent à la grâce, animés d'une haine violente contre lui, s'en emparèrent et le frappèrent tellement de verges que la chair du martyr volait en lambeaux. Et pourtant, au milieu des tourments, il prêchait encore la vérité.

Peu après, les Sarrasins le jettent dans une prison et, comme le divin Maître, il se voit clouer sur une croix. Mais les clous tombent d'eux-mêmes, et les barbares, peu touchés de ce prodige, font appel à d'autres supplices. Ils lui lient les pieds et les mains et posent sur sa poitrine une pierre brûlante. Mais le feu de l'amour divin qui embrase son âme est plus véhément que ce feu matériel, et le bienheureux martyr n'en ressent aucune atteinte. Du fond du cachot où il est jeté, il chante la gloire du divin Crucifié; soldat blessé pour l'amour de son Roi, il demande en mourant de vaincre l'infidélité.

Pendant sa prière, un ange lui apparaît: « Lève-toi, Macaire, lui dit-il, lève-toi, serviteur du Christ, et va annoncer de nouveau la parole de Dieu à tes persécuteurs. »

Le martyr se lève aussitôt, les chaînes qui le retenaient captif se brisent, les portes de la prison s'ouvrent devant lui, et il apparaît au milieu de ses ennemis. Ceux-ci, étonnés de voir plein de force et de vie celui qu'ils croyaient mort, tombent à ses pieds, lui demandent pardon et le supplient de leur donner le baptême. Macaire s'empresse d'accéder à leurs désirs, mais avant il leur prêche l'amour de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Sauveur, et leur enseigne les mystères de notre foi.

Bientôt, comme à Antioche, les foules accourent pour entendre la parole du serviteur de Dieu. Comme un père au milieu de ses enfants, il bénit, console, encourage et absout. Un mot, une prière, un cri d'amour vers le ciel lui suffisent pour guérir toutes les infirmités.

Un jour que notre Saint annonçait la parole de Dieu, il vit venir à lui un noble vieillard sarrasin, sourd et muet depuis l'âge de neuf ans. Il avait de plus les doigts de la main droite desséchés. Ému de compassion, le Saint pria pour l'affligé qui fut aussitôt guéri. Ce miracle convertit un grand nombre d'infidèles qui pleurèrent leurs péchés et reçurent le baptême.

Mais ce concours du peuple, cette admiration enthousiaste que lui portaient les chrétiens ne tardèrent pas à blesser l'humilité du Saint. Il quitta Jérusalem avec ses compagnons et partit à la recherche d'une retraite où il pourrait vivre dans la pénitence, ignoré des hommes. Dieu ne permit pas qu'une telle lumière fût cachée sous le boisseau.

LES BREBIS A LA RECHERCHE DU BERGER

Cependant, on s'inquiétait à Antioche de la longue absence du saint patriarche, car on avait espéré qu'il reviendrait bientôt. Ce n'était plus le pasteur qui recherchait, inquiet, la brebis égarée, mais le troupeau tout entier qui pleurait son pasteur. Les parents de saint Macaire envoyèrent à sa recherche, ordonnant aux émissaires de supplier leur fils de se rendre à leurs vœux ainsi qu'à ceux du peuple, et d'employer la force s'il refusait.

Macaire ne tarda pas à être découvert, car qui ne connaissait ou n'avait entendu parler en Terre Sainte du pieux pèlerin, de l'illustre thaumaturge! Mais les prières comme les menaces ne purent le dissuader de son entreprise. En vain lui représenta-t-on les impatients désirs de ses chères ouailles, les pleurs de ses parents, l'inconsolable tristesse de ses amis, tout fut inutile. L'homme de Dieu ne voulut suivre que l'inspiration de son divin Maître. On en vint aux menaces, puis à la violence. Mais, du haut du ciel, Dieu, qui veillait sur son serviteur, frappa d'aveuglement les malheureux qui osèrent le toucher. Ceux-ci, reconnaissant leur faute, n'osaient se plaindre; mais le Saint, oubliant l'injure qu'ils lui avaient faite, fit le signe de la Croix sur leurs yeux et ils furent guéris aussitôt. Il leur dit alors : « Allez, maintenant, et dites au peuple d'Antioche de ne plus pleurer son pasteur, mais de se réjouir, car il va bientôt quitter la terre pour les joies de la patrie céleste d'où il veillera sur vous et vous bénira. »

VOYAGE ET MIRACLES DU PIEUX PÈLERIN

Macaire continua sa route, bénissant Dieu, annonçant le Christ à ceux qu'il voyait et guérissant les infirmes qui se présentaient à lui.

Un jour, il rencontra plusieurs chrétiens qui se rendaient à Jérusalem, conduisant avec eux un pauvre aveugle. Le Saint s'approcha de l'affligé et lui : « Où donc allez-vous?

— A Jérusalem, seigneur, si Dieu le permet. »

Et Macaire se mit à pleurer, demandant à Dieu d'avoir pitié de sa pauvre créature.

« Frères, dit-il aux pèlerins, invoquez le Seigneur avec moi. Vous savez que ce Dieu plein de bonté se trouve au milieu de ceux qui sont réunis en son nom. Le Christ, lumière véritable, est donc au milieu de nous et aucun œil ne peut rester fermé alors que cette lumière bienfaisante projette ses rayons. Tous se mirent à genoux, une prière ardente jaillit de leur cœur, et les yeux de l'aveugle s'ouvrirent. Mais, en même temps que la lumière corporelle, ce dernier reçut dans son âme les divines illuminations de la grâce; plein d'amour pour le Christ, il hâta son voyage vers le Saint-Sépulcre, et, comme autrefois saint Jean, y arriva le premier.

Le saint patriarche poursuivit sa route au milieu de terres arides, par un soleil brûlant. Ceux de sa suite étaient dévorés par la soif, et pas un ruisseau, pas une fontaine ne s'offrait à leur vue. Après avoir creusé la terre en maints endroits, mais toujours en vain, ils se couchèrent sur le sable en attendant la mort; ce que voyant, Macaire fut touché de compassion et leur dit : « Mes enfants, rien ne peut manquer à ceux qui craignent Dieu et ont confiance en lui. Ceux qui sont altérés ont de l'eau avec abondance, et ceux qui croient puisent à la fontaine d'eau vive. »

Il traça alors une croix sur la terre avec son crucifix et l'eau jaillit aussitôt. Dieu permit que la source ne tarît jamais afin de perpétuer dans les siècles futurs la mémoire de son pieux serviteur.

SAINT MACAIRE EN OCCIDENT

Saint Macaire alla jusqu'en Bavière, puis vint à Gand, après avoir passé par Mayence, Cologne, Malines, Cambrai et Tournai. Dire tous les miracles qu'il opéra pendant ce long voyage serait impossible. En Bavière, c'est la femme du seigneur Adalbert, son hôte, qu'il guérit d'un mal incurable; à Malines, c'est un incendie, menaçant la ville entière qu'il éteint; à Cambrai, ce sont les portes de l'église Notre-Dame, fermées par ses ennemis, qui s'ouvrent devant lui; à Tournai, c'est une sédition qu'il apaise, sédition si grande que les soldats de Baudouin ne peuvent s'en rendre maîtres; à Maubeuge, un malheureux est frappé de la lèpre après avoir jeté à la voirie un vase rempli du sang que le Saint s'était fait tirer pendant une maladie.

Il y avait bien longtemps déjà que le bienheureux patriarche supportait les fatigues de ce long et pénible voyage, lorsqu'il arriva au monastère de Saint-Bavon, à Gand. Là, comme partout, on eut bientôt une haute idée de sa sainteté. De nombreux malades lui étaient apportés, et il les guérissait tous. Un simple signe de la main, dit son hagiographe, lui suffisait pour délier la langue aux paralytiques et rendre l'ouïe aux sourds.

SAINT MACAIRE MEURT POUR LE SALUT DES PESTIFÉRÉS

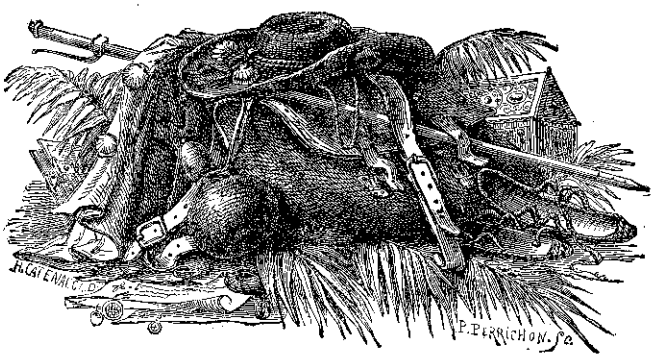
Cependant, saint Macaire, courbé sous le poids des infirmités, sentait que le moment était bientôt venu de quitter cette terre d'exil pour la véritable patrie, aussi aurait-il voulu voir une dernière fois le cher troupeau qu'il avait depuis si longtemps quitté. Mais Dieu ne permit pas que son serviteur quittât la ville qui lui avait donné l'hospitalité. Frappé subitement d'une dangereuse maladie, le saint vieillard en fut guéri, après une vision qu'il eut de saint Bavon, de saint Landoald et de plusieurs autres bienheureux.

Cinq mois après, le Saint se disposait de nouveau à retourner en Arménie, lorsqu'une peste terrible vint désoler les Pays-Bas. A Gand, les survivants ne suffisaient plus à enterrer les morts. Déjà, tout espoir humain de salut semblait perdu, lorsque, par une inspiration du ciel, le peuple se porte en foule aux tombeaux des saints de la ville et les conjure d'apaiser la colère de Dieu. Des processions sont organisées, un jeûne public tant pour les animaux que pour les hommes est ordonné, et on n'a plus d'espoir qu'en le secours du Tout-Puissant.

On était au troisième jour, la mort continuait ses ravages, et pourtant Macaire était plus joyeux que de coutume. C'est que Dieu lui avait parlé au fond du cœur, il lui avait dit qu'il le choisissait pour expier les crimes des pécheurs et qu'il serait le dernier frappé du terrible fléau. Mourir pour les pécheurs, être victime pour leurs fautes, c'était bien là, en effet, ce qu'avait toujours voulu le Saint, et, dans cette pensée, il ne pouvait contenir sa joie et, pendant que le peuple prévoyait la mort avec tremblement et désespoir, lui, toujours si compatissant pour les affligés, semblait, au grand étonnement de tous, ne pas souffrir des maux de ses frères.

Mais on cessa de s'étonner quand le saint vieillard, frappé de la maladie, prédit aux religieux en pleurs qu'il allait mourir, mais qu'il serait le dernier frappé. Sur sa demande, on le porta à l'église Notre-Dame où il marqua avec son bâton le lieu de sa sépulture; puis, ayant donné au peuple une dernière bénédiction, on le transporta dans sa cellule, où sa belle âme, escortée d'une multitude d'esprits bienheureux, s'envola dans le ciel. C'était le 10 avril 1012.

Le deuil fut grand en Flandre à la nouvelle de la mort du Saint. De toutes parts, on accourut pour vénérer ses reliques, et les miracles se multiplièrent et se multiplient encore sur son tombeau.



SAINT LÉON LE GRAND
PAPE ET DOCTEUR

Fête le 11 avril

Saint Léon arrêtant Attila (d'après la fresque de Raphaël au Vatican).

LÉON AVANT SON PONTIFICAT

Saint Léon le Grand naquit à Rome : il appartenait à l'une des plus nobles familles de Toscane. Dès sa plus tendre enfance, il fit de brillants progrès dans l'étude des lettres sacrées. « Dieu, dit un concile général, Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires sur l'erreur, à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis dans ses mains les armes puissantes de la science et de la vérité. »

Archidiacre de l'Eglise romaine, il se fit aussi remarquer par son talent d'administration sous le pontificat de saint Célestin et de saint Sixte III.

SON ÉLECTION

Après la mort de l'évêque Sixte, l'Eglise demeura quarante et un jours sans pasteur. Tous les suffrages s'étaient portés sur Léon. Mais celui-ci était absent. Il avait été envoyé dans les Gaules pour rétablir la paix entre le gouverneur Aétius et le général Albinus. Le clergé et le peuple attendirent son retour dans une paix et une concorde admirables. Il semblait que l'éloignement du pontife élu fît mieux ressortir le mérite de l'absent et la sagesse des électeurs. Une ambassade solennelle fut envoyée à saint Léon, qui fut reçu dans les murs de sa patrie avec des transports d'allégresse et sacré évêque de l'Eglise universelle, le 29 septembre 440.

DISCOURS DE SAINT LÉON LE JOUR DE SON SACRE

Le jour de sa consécration, Léon élevait, au milieu du peuple attendri, cette voix majestueuse et paternelle qui devait, pendant vingt ans retentir jusqu'aux extrémités de la terre, foudroyer l'hérésie, adoucir la férocité des Huns et des Vandales, sauver le monde romain de la barbarie et faire éclore une société nouvelle sur les ruines d'un empire en décadence.

« Que ma bouche célèbre la gloire du Seigneur ! disait-il ; que mon âme, mon esprit, ma chair, ma langue bénissent son saint nom ! Ce ne serait point de la modestie, mais de l'ingratitude, si je passais sous silence les bienfaits de Dieu. Je veux donc, par ce sacrifice de louanges à la majesté divine, inaugurer le nouveau ministère de mon pontificat. Le Sauveur s'est souvenu de nous dans notre bassesse ; sa bénédiction est venue nous chercher. Seul, il a fait

en moi de grandes choses. Votre affection me rendait présent à vos cœurs, au moment où la nécessité d'un long voyage me retenait loin de vous. Grâces donc soient rendues, dans le présent et dans l'avenir, à notre grand Dieu, pour toutes les faveurs dont il m'a comblé ! Grâces soient rendues à vous-mêmes pour le jugement si favorable que votre bienveillance a porté sur moi, sans aucun mérite précédent de ma part ! J'aime surtout à y voir le gage de l'attachement, du respect, de l'amour et de la fidélité que vous portez à votre nouveau pasteur. Il n'a qu'une ambition, qu'une pensée, qu'un désir : veiller avec une sollicitude infatigable au salut de vos âmes. Je vous en conjure, par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, aidez de vos prières celui que vos vœux ont appelé de si loin, afin que l'esprit de grâce demeure en moi, et que vos jugements soient sans repentance. Que le Dieu qui a inspiré l'unanimité de vos suffrages accorde à nos jours le bienfait inappréciable de la paix. Père Saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.

» Mes bien-aimés, quelle que soit mon insuffisance vis-à-vis du grand devoir de servitude que Dieu m'impose, n'oublions pas que la pierre fondamentale sur laquelle repose l'Eglise reste inébranlable au milieu des tempêtes et survit à toutes les ruines. Le prince des Apôtres demeure toujours avec la fermeté de la pierre dont il porte le nom et sur laquelle il a été établi; il n'a jamais abandonné les rênes du gouvernement de l'Eglise. Son ordination se distingue en effet de toutes les autres; il est appelé pierre et fondement; il est établi portier du royaume des cieux; il est le juge de ce qui doit être lié ou délié; l'autorité de ses jugements est respectée même au ciel. Le mystère de ses différents titres prouve suffisamment l'étroite union qui subsiste entre le Christ et lui. On peut dire que le bienheureux Apôtre, depuis qu'il a pris place dans le céleste royaume, poursuit, avec une plénitude de puissance supérieure, la mission terrestre qu'il avait reçue ici-bas ; il accomplit maintenant tous les devoirs, toutes les fonctions de sa charge suprême en celui et avec celui par qui il a été glorifié, c'est-à-dire Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

» Si donc nous, ses indignes successeurs, nous avons le bonheur d'agir avec quelque sagesse, de discerner avec quelque pénétration, si nous obtenons par nos supplications quotidiennes et incessantes quelques faveurs de la miséricorde divine, c'est le fruit des œuvres et des mérites du glorieux Apôtre dont la puissance vit toujours, dont l'autorité subsiste excellente et prééminente sur le siège qu'il a fondé. Dans toute l'Eglise, chaque jour, la voix de Pierre répète encore sa profession de foi : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

» Toute langue qui confesse le Seigneur a été formée par l'enseignement de cette voix magistrale. Telle est la foi qui triomphe du démon, brise les chaînes des captifs de Satan. Telle est la foi qui sauve le monde et ouvre le ciel aux âmes. « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » La foi de Pierre a été revêtue par Dieu lui-même d'une fermeté inébranlable : ni la perversité de l'hérésie, ni la barbarie païenne ne réussiront jamais à la renverser. »

LUTTES DU SAINT PONTIFE

Quand le nouveau pontife tenait ce langage, si plein de modestie personnelle et de confiance triomphante dans les promesses divines faites à l'Eglise ; quand il parlait à son religieux auditoire de la paix comme d'un bien que Dieu seul pouvait alors donner au monde, son regard ne rencontrait partout que des champs de bataille ensanglantés, que des luttes acharnées entre les catholiques et les hérétiques.

Les Manichéens, les Donatistes, les Ariens, les Priscillianistes infestaient l'Eglise; les Nestoriens et les Eutychéens surtout, semaient l'ivraie au milieu du bon grain et entraînaient dans leurs erreurs un nombre considérable de catholiques.

Le saint Pontife, armé du glaive de la parole de justice et de vérité, et revêtu de son autorité de Chef suprême de l'Eglise, combattit avec vigueur tous les ennemis que Satan avait suscités pour attaquer la religion, faire prévaloir le mensonge et l'erreur. Il fit châtier les Manichéens qui se trouvaient dans Rome, et ordonna de punir sévèrement tous ceux que l'on pourrait rencontrer soit en Italie, soit dans les autres pays.

Il favorisa grandement tous ceux qui, en Afrique, s'élevaient contre les Donatistes, et écrivit aux évêques d'Espagne des lettres pour leur recommander de veiller attentivement sur les Priscillianistes, qui s'agitaient sans cesse, et jetaient le trouble parmi les catholiques.

EUTYCHÈS — CONCILE DE CHALCÉDOINE

Enfin, pour couronner glorieusement son œuvre, le grand pape rassembla dans la ville de Chalcédoine un concile œcuménique composé de plus de six cents évêques, qui condamna solennellement la funeste erreur d'Eutychès.

Cet impie prétendait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, comme il n'y a qu'une seule personne; la nature divine ayant comme absorbé et fait disparaître la nature humaine. C'était nier le mystère même de l'Incarnation, car si la nature humaine ne subsiste plus distincte de la divinité dans l'unité de la personne du Verbe, on ne peut plus dire que le Fils de Dieu s'est fait homme. C'était renier ainsi toute l'œuvre de la Rédemption. Car si Jésus-Christ est seulement Dieu, il ne peut plus mourir pour nous, et s'il ne tient plus à nous par son humanité, il ne peut plus servir de médiateur entre Dieu et l'homme, auquel il est étranger. Il faut que Jésus-Christ soit homme pour représenter l'homme auprès de Dieu, et Dieu pour faire accepter de la justice divine, qui ne doit rien à l'homme, ses mérites et son intercession.

L'erreur d'Eutychès força saint Léon à expliquer avec une clarté nouvelle la doctrine de la distinction des natures dans l'unité de personne en Jésus-Christ. C'est à ce sujet qu'il écrivit son admirable lettre sur l'Incarnation : lettre qui n'est comparable qu'aux évangiles et qui a toujours été considérée dans l'Eglise comme l'expression la plus exacte, la plus noble, la plus auguste de la croyance catholique sur le dogme de l'Incarnation du Sauveur.

Dans le *Pré spirituel* de Jean Moschus, un abbé raconte avoir entendu le patriarche Eulogius d'Alexandrie, faire le récit suivant : « Grégoire, diacre distingué de Rome, m'apprit que le pieux pape Léon, après avoir écrit sa lettre à Flavien, la posa sur le tombeau du prince des Apôtres, en le conjurant par des veilles, des jeûnes et des prières de corriger les fautes ou les erreurs qui s'y seraient glissées par suite de la faiblesse humaine. Quatre jours s'étant écoulés, l'Apôtre lui apparut et lui dit : « J'ai lu et fait à ton travail

les corrections nécessaires. » Le pape, ayant repris la lettre sur le tombeau, y remarqua, en effet, les corrections exécutées de la main de saint Pierre. »

Cette lettre produisit un effet admirable au concile de Chalcédoine. Les six cents évêques, après en avoir entendu la lecture, s'écrièrent d'une voix unanime : « C'est Pierre qui a parlé par Léon. »

SAINT LÉON ET ATTILA

Le saint Pontife, après avoir calmé les esprits, rassuré les catholiques et glorieusement triomphé de tous ses implacables ennemis, se croyait en sûreté dans la Ville éternelle, quand Attila, le terrible *fléau de Dieu,* tomba sur l'Italie avec une armée formidable de Barbares.

Devenu maître d'Aquilée, il la réduisit en cendres et mit le pays à feu et à sang ; puis, continuant ses ravages, il saccagea Milan et s'empara de Pavie. L'empereur Valentinien III et sa cour quittèrent précipitamment Ravenne et vinrent s'enfermer dans les murs de Rome. L'empereur, le Sénat, le peuple, saisis d'effroi, ne virent qu'un sauveur possible : saint Léon.

Une députation des plus nobles Romains vint le prier d'aller au-devant d'Attila et de s'interposer pour eux. La mission était difficile et périlleuse : si Dieu lui-même n'intervenait, le seul espoir de salut était de compter sur la miséricorde d'un roi sans miséricorde, c'était compter sur un miracle. Le miracle eut lieu.

Le 11 juin 452, accompagné du consulaire Oriénus et du sénateur Trigétius, précédé des principaux membres du clergé romain, et suivi par les vœux, les prières, les larmes de toute la population, le pontife quitta Rome pour aller à la rencontre d'Attila. Le roi des Huns était en ce moment non loin de Mantoue, sur les bords du Mincio. Avant de pénétrer dans le camp des Barbares, saint Léon se revêtit des insignes pontificaux. Tout son clergé se mit en procession et il se présenta devant le *fléau de Dieu.*

Attila l'accueillit avec respect, promit de vivre en paix avec l'empire, moyennant un faible tribut annuel. Il fit aussitôt cesser les actes d'hostilité et, quelque temps après, fidèle à sa parole, il repassait les Alpes.

Les Barbares demandèrent à leur chef pourquoi, contre sa coutume, il avait montré tant de respect au pape. « Ce n'est pas, répondit-il, le personnage avec lequel j'ai conféré qui m'a subitement fait changer de résolution. Pendant qu'il me parlait, je voyais à ses côtés un pontife d'une majesté surhumaine. Il se tenait debout ; des éclairs jaillissaient de ses yeux ; il portait à la main un glaive nu ; ses regards terribles, son geste menaçant m'ordonnaient de consentir à tout ce que demandait l'envoyé des Romains. » Ce personnage était saint Pierre.

Léon ayant donc, par l'intermédiaire de l'Apôtre, triomphé d'Attila, rentra à Rome aux acclamations du peuple qui, dans son enthousiasme, lui décerna le titre de Grand.

INGRATITUDE DES ROMAINS

Le chef de l'Eglise prescrivit aussitôt des prières publiques pour remercier Dieu ; mais ce peuple léger, ingrat et corrompu, après quelques jours consacrés à ces témoignages de reconnaissance, se précipita avec plus de fureur aux jeux du cirque, aux théâtres, à la débauche. L'empereur Valentinien donna l'exemple de cette dégradation par les actes de l'immoralité la plus révoltante. Les beaux esprits du temps, pour se dispenser de rendre grâces à Dieu et à ses saints de la retraite d'Attila, attribuèrent le succès de l'ambassade de saint Léon à l'influence salutaire des astres.

LE SAINT PONTIFE LES ENGAGE A SAVOIR PROFITER DES BIENFAITS DE DIEU

Le cœur du pontife fut profondément affligé à la vue de ces désordres et de cette coupable ingratitude. Le jour de la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul étant venu, Léon-le-Grand prononça devant le peuple cette homélie, avec les accents de la douleur la plus expressive et d'une sévérité adoucie par une tendresse toute paternelle :

« Mes bien-aimés, la solennité religieuse, établie à l'occasion du jour de notre délivrance où toute la multitude des fidèles affluait à l'envi pour rendre grâces à Dieu, a été, en dernier lieu, presque universellement négligée : c'est un fait qu'a mis en évidence le petit nombre même de ceux qui ont assisté à cette sainte cérémonie ; un abandon si général a jeté dans mon cœur une profonde tristesse et l'a pénétré des plus vives appréhensions. Car il y a beaucoup de danger pour les hommes à se montrer ingrats envers Dieu et à mettre ses bienfaits en oubli, sans être touché de repentir, malgré les punitions qu'il inflige, et sans éprouver aucune joie pour le pardon qu'il accorde. Je crains donc, mes bien-aimés, qu'on puisse appliquer à des esprits aussi indifférents cette parole du Prophète : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti ; vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment. »

» Je rougis de le dire, mais je suis obligé de le déclarer : on dépense plus pour les démons que pour les Apôtres ; des spectacles insensés attirent une foule plus pressée que la basilique des bienheureux martyrs. Qui donc a sauvé cette ville ! qui l'a arrachée à la captivité ? qui, enfin, l'a soustraite aux horreurs du carnage ? Est-ce aux divertissements du cirque qu'on en est redevable, ou à la sollicitude des saints ? N'en doutons pas, c'est par leurs prières que la justice divine s'est laissé fléchir ; c'est grâce à leur puissante intercession que nous avons été réservés à une indulgence miséricordieuse, lorsque nous ne méritions qu'une colère implacable.

» Je vous en conjure, mes bien-aimés, laissez-vous toucher par cette réflexion du Sauveur, qui, après avoir guéri les dix lépreux, fit observer qu'il n'y en avait qu'un seul parmi eux qui fût revenu pour le remercier : marquant par là que les neuf autres, qui avaient aussi recouvré la santé du corps, sans en témoigner la même reconnaissance, n'avaient pu manquer à ce devoir de piété, sans une impiété manifeste. Ainsi, mes bien-aimés, pour qu'on ne puisse vous appliquer le même reproche d'ingratitude, revenez au Seigneur ; comprenez bien les merveilles qu'il a daigné opérer parmi nous ; gardez-vous d'attribuer votre délivrance à l'influence des astres, comme l'imaginent les impies, mais rapportez-la tout entière à la miséricorde ineffable d'un Dieu Tout-Puissant, qui a bien voulu adoucir les cœurs furieux des barbares. Recueillez toute l'énergie de votre foi pour graver dans votre souvenir un si grand bienfait. Une négligence rare doit être réparée par une satisfaction plus éclatante encore. Profitons de la douceur du Maître qui nous épargne pour travailler à nous

corriger, afin que saint Pierre et tous les autres saints, qui nous ont secourus dans une infinité d'afflictions et d'angoisses, daignent seconder les tendres supplications que nous adressons pour vous au Dieu de miséricorde. »

COMMENT SAINT LÉON CONVERTIT UNE STATUE DE JUPITER EN UNE STATUE DE SAINT PIERRE

Ce langage prouve évidemment que saint Léon croyait à la délivrance de Rome par un secours visible de la divine Providence et par la protection efficace des saints Apôtres.

Aussi, en actions de grâces d'un si grand bienfait, le pieux pontife fit jeter à la fonte le bronze idolâtrique, longtemps adoré sous le nom de Jupiter Capitolin, et le transforma en une statue de saint Pierre, qu'il fit placer dans la basilique Vaticane. Encore aujourd'hui, les fidèles viennent de tous les points du monde en baiser le pied, visiblement usé par la dévotion de tant de siècles.

INGRATITUDE DES ROMAINS PUNIE

Cependant, Rome, si ingrate envers Dieu qui l'avait sauvée de la fureur du terrible Attila, devait être châtiée. D'ailleurs, les derniers vestiges de l'empire romain, devenus un obstacle à la civilisation chrétienne, devaient disparaître. En 455, Genséric, roi des Vandales, qui s'était déjà emparé de l'Afrique, de la Corse, de la Sicile, marchait sur Rome avec une armée formidable. L'empereur, le Sénat cherchent leur salut dans la fuite, personne ne songe à se défendre: les portes de la Ville éternelle sont ouvertes, et les citoyens, tremblants, attendent la mort.

Saint Léon, avec le même courage qu'aux jours d'Attila, va au-devant du roi barbare, et obtient de lui qu'il se contentera de piller la ville sans y verser le sang, sans y mettre le feu. Les Vandales se retirèrent au bout de quinze jours, emmenant un immense butin et un grand nombre de prisonniers. Léon pourvut aux besoins spirituels et corporels de ces derniers, en envoyant en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables; il rendit propres au culte les églises dévastées, les pourvut de vases et d'ornements sacrés; car on n'avait pu sauver du pillage que ceux des églises des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

VERTUS DE SAINT LÉON

L'humanité, la douceur et la charité étaient les vertus principales de saint Léon-le-Grand. Ecoutons ce qu'il nous dit à ce sujet : « C'est une maxime fondamentale du christianisme, que les seules et vraies richesses consistent dans cette bienheureuse pauvreté d'esprit, si fortement recommandée par le Sauveur, c'est-à-dire dans l'humilité et le parfait détachement de toute affection terrestre. Plus on est humble, plus on est grand; plus on est pauvre d'esprit, plus on est riche. Notre progrès dans cette pauvreté d'esprit sera la mesure de la part que nous aurons à la distribution de la grâce et des dons célestes. »

DERNIÈRES ANNÉES DU PAPE

Le vénéré Pontife, après avoir sauvé Rome des fureurs d'Attila et de Genséric, employa le reste de sa vie à réparer les abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique, à la suite des troubles causés par les barbares. Il écrivit en même temps de nombreuses lettres aux évêques d'Afrique, de Sicile, d'Italie, d Espagne et des Gaules.

Enfin, il s'endormit dans la paix du Seigneur le 10 novembre 461, après avoir siégé vingt et un ans, un mois et treize jours.

Son corps fut déposé dans la basilique du prince des Apôtres.

LES ÉCRITS DE SAINT LÉON-LE-GRAND

Ce grand Pape doit à ses écrits la meilleure partie de sa gloire. Ils sont, en effet, les monuments les plus authentiques de sa piété, de sa science et de son génie. Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, transportent. Il est partout semblable à lui-même; partout, il se soutient, sans jamais laisser paraître d'inégalités. Sa diction est pure et élégante ; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passerait pour enflure dans un écrivain ordinaire n'est que grandeur dans saint Léon. On remarque, dans les endroits mêmes où il est le plus élevé, une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisait que suivre l'impression d'un génie naturellement grand, noble et porté au sublime.

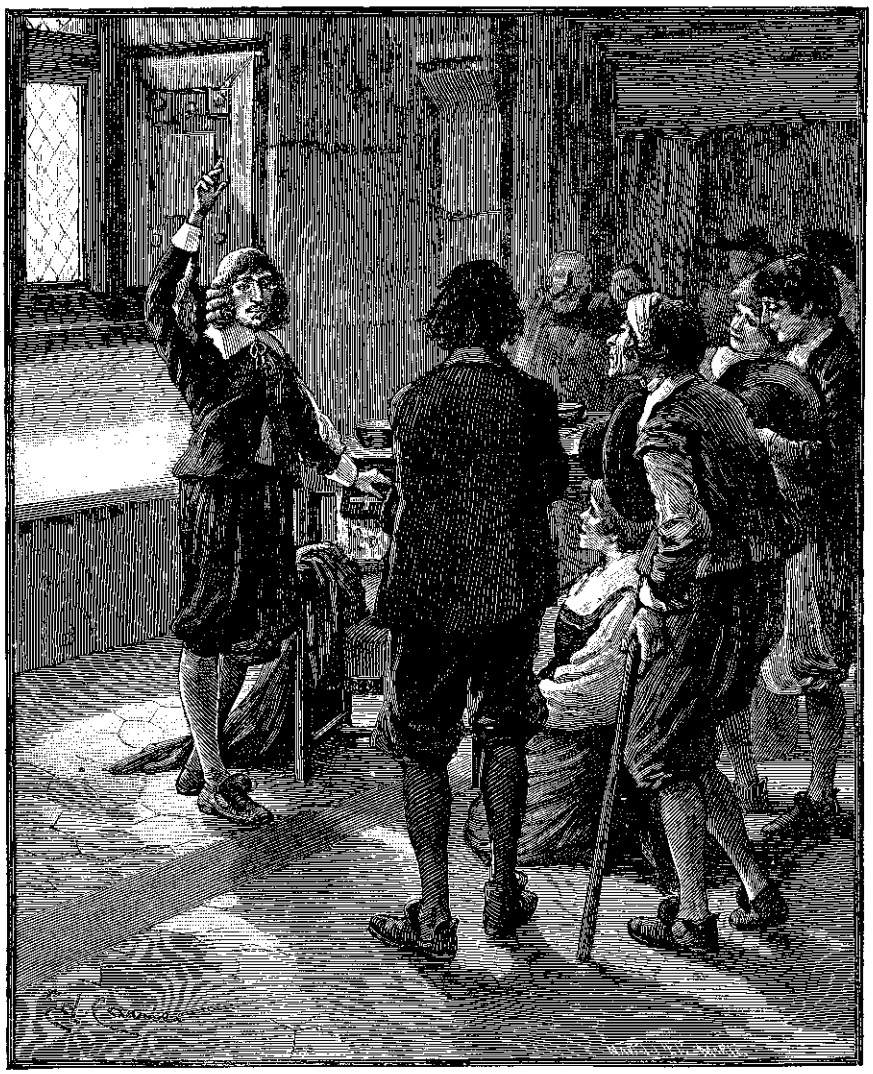
La manière dont saint Léon rend ses idées mérite moins encore l'attention que l'importance des sujets qu'il a traités. On trouve, dans ses sermons et dans ses lettres, une piété consommée et une connaissance parfaite de la théologie, ce qui fait que le lecteur est tout à la fois instruit et édifié. En un mot, on peut les comparer à une sorte d'arsenal où l'Eglise trouvera dans tous les siècles des armes propres à confondre les hérétiques.

Mais jamais sa parole n'est plus grande et plus inspirée que quand il parle de l'auguste mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, qu'il sut défendre si énergiquement contre tant d'hérésies ; c'est pourquoi on lui a donné le titre glorieux de *Docteur de l'Incarnation.*

LE VÉNÉRABLE GASTON DE RENTY

CO-INSTITUTEUR DE L'ASSOCIATION DES FRÈRES CORDONNIERS

(1612-1649)



Le vénérable Gaston catéchise les pauvres de l'hôpital Saint-Gervais.

UNE BONNE LECTURE — CHARTREUX MANQUÉ

Parmi ceux qui se sont efficacement occupés du peuple, à la façon des Thomas de Villeneuve et des Vincent de Paul, le vénérable Gaston de Renty, gentilhomme de la première moitié du XVII^e^ siècle, tient noblement son rang. Il est de ceux dont on peut dire en toute vérité qu'il s'est fait *tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.*

Il était de haute naissance. Par sa mère, il se rattachait à l'illustre famille de Croy; par son père, il appartenait à la maison plus ancienne encore des seigneurs de Renty, dont saint Bertulphe, abbé, que nos lecteurs connaissent, avait été au VII^e^ siècle le serviteur et l'ami.

Mais, de sa noblesse, Gaston fit toujours peu de cas, estimant la sainteté préférable à toute illustration humaine. Lui, future providence des pauvres, fut tenu sur les fonts de baptême par deux pauvres et y reçut le nom de Gaston. Plus tard, au jour de sa confirmation, il y joindra celui de Jean-Baptiste.

Il avait sept ans quand sa mère l'amena à Paris pour le mettre aux écoles : successivement il étudia au collège de Navarre, puis chez les Jésuites de Caen, enfin à l'Académie de Paris, et partout il se signala par de brillants succès; il cultiva avec un goût tout particulier les sciences mathématiques, et y devint si exercé qu'il composa dans la suite des traités sur cette matière. On cite encore un ouvrage intitulé : *Introducteur de la cosmographie*, par G. J.-B. D. R., Paris, 1645, un vol. in-8°.

Dans sa jeunesse, il préférait l'étude à toute autre distraction. Les vieux bouquinistes recevaient, dit-on, souvent sa visite. Un jour, l'un d'eux lui présente à lire l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mais l'étudiant avait alors d'autres soucis : c'était des livres de sciences qu'il cherchait. Le marchand insiste. Dans une autre visite, il renouvelle ses offres et ses instances, et presse tant son client, que celui-ci, par complaisance, prend le livre, en parcourt quelques pages, s'arrête à certaines pensées qui le frappent; enfin, touché et comme saisi par la grâce, il promet de ne plus s'appliquer désormais qu'à la grande affaire de son salut et de se donner tout à Dieu. Il tint parole.

Sous l'impression de cette première ferveur, il décide de tout quitter aussitôt, et d'aller, loin de sa famille, s'enfermer en quelque obscure chartreuse. Soumettre un tel projet à ses parents eût été le rendre irréalisable. Aussi ne prend-il conseil que de ce qu'il croit être la volonté de Dieu, et, passant un jour sur le pont de Notre-Dame avec sa mère, il lui demande la permission de descendre de carrosse pour faire un achat, se dérobe à ses yeux, quitte Paris à pied, au mois de décembre 1630, et se dirige vers le célèbre sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers.

En route, il envoie sans retard une missive à son père pour calmer les inquiétudes que devait causer à celui-ci sa disparition soudaine, et expliquer les motifs de son évasion. « Monsieur, lui écrit-il, sur le ton un peu solennel de l'époque, je ne doute nullement que ce changement ne vous donne de l'affliction, les premiers mouvements n'étant pas au pouvoir des hommes, et même la nature nous portant à regretter la perte de ce qu'elle aime. Mais, puisqu'il y va de Dieu, je vous supplie très humblement d'ôter toute passion de votre âme.....

» Je ne vous mande pas encore le lieu où je suis, craignant qu'au commencement la passion ne vous y fasse venir. Dans quelque temps, lorsque je saurai l'état de toutes choses, je ne manquerai pas de vous en avertir..... »

Mais, pour qui connaît le cœur d'un père, il comprendra que ces explications ne pouvaient suffire à M. de Renty. Celui-ci mit bientôt tous ses gens sur pied à la recherche de son fils, et l'on finit par découvrir le fugitif à Amboise, où il fut reconnu, malgré l'habit de pauvre dont il était revêtu et qu'il avait échangé contre son vêtement couvert de passements d'or.

Il revint à Paris, et de là au château familial, au Bény, un peu comme jadis sainte Thérèse ramenée par son oncle du pays des Maures où elle allait chercher le martyre, confus de sa mésaventure, mais adorant la volonté de Dieu et disposé à reprendre la vie convenable à son rang.

Dieu avait dessein de le laisser dans le monde pour qu'il servît d'exemple aux riches et leur montrât le bon emploi qu'ils peuvent faire de leur temps et de leurs richesses.

LE BARON DE RENTY JUSQU'A L'AGE DE VINGT-SEPT ANS

Gaston, de retour au foyer paternel, renonçait au cloître, mais non à la vie de perfection. Il savait qu'on peut se sanctifier dans le monde aussi bien que dans la vie religieuse, pourvu qu'on accomplisse la volonté de Dieu dans la condition où il nous a placés. Il épousa, à l'âge de vingt-deux ans, la fille du comte de Graville, jeune personne qui joignait à la beauté beaucoup d'esprit et de vertus. Il en eut cinq enfants et vécut avec elle dans la plus douce union.

Déjà alors, il était le type du gentilhomme chrétien. Levé tous les jours régulièrement à 4 heures, il s'en allait, sans éveiller son valet de chambre, prier dans son oratoire privé; à 5 heures, il se rendait à l'église pour la Sainte Messe; le soir, il récitait souvent l'office des morts ou celui de Notre-Dame; — actif, on le vit pendant longtemps se mêler aux ouvriers, qui, à ses frais, rebâtissaient l'église du Bény, et travailler avec eux, prenant même son déjeuner sur le chantier, et ne revenant chez lui que vers les 7 ou 8 heures du soir; — aimable et enjoué, il avait des reparties pleines d'esprit et des paroles agréables qui le rendaient sympathique à tous, et en particulier au roi Louis XIII; — prudent et très entendu aux affaires : dès l'âge de dix-neuf ans, il avait été député par la noblesse du balliage de Vire, pour assister aux Etats de Normandie qui se tinrent à Rouen, et il y étonna tout le monde par la maturité de son jugement.

Les traditions de famille lui imposaient de porter l'épée, et, pour satisfaire aux désirs des siens, il acheta, comme on le faisait alors, une compagnie de cavalerie. Il servit dans les guerres de Lorraine avec une distinction qui lui valut les éloges du roi et l'estime de ses chefs. Chose plus admirable encore, sa piété ne s'attiédit point dans la vie des camps : il y continuait ses exercices de dévotion comme il eût fait au château du Bény : quand il arrivait en son quartier, s'il y avait une église, son premier soin était de la visiter et d'y saluer Notre-Seigneur.

Il remplissait ses devoirs religieux avec tant de simplicité et de conviction que ses subordonnés ne songeaient pas à l'accuser de bigoterie, mais le respectaient et l'estimaient. Ils le craignaient aussi : car le baron savait user de son autorité pour réprimer les désordres. Un jour que ses soldats avaient logé chez l'habitant, M. de Renty, avant de partir, demanda, comme il en avait coutume, à ses hôtes, si on ne leur avait point fait tort en quelque chose. Une pauvre femme se plaignit qu'un des soldats eût enlevé de son vestiaire une chemise. Le capitaine réunit aussitôt ses hommes : le coupable, découvert, avoua qu'il s'était déjà revêtu de cette chemise et qu'il la portait sur le dos. Force lui fut de s'en dévêtir devant tout le monde et de la rendre à cette femme en lui présentant des excuses, car, dans une question de justice, le baron de Renty ne plaisantait pas.

CHANGEMENT DE VIE — LA JOURNÉE DE M. DE RENTY

Jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, Gaston de Renty vécut en bon chrétien. A cette époque de sa vie, à la suite d'une mission que donnaient les Pères de l'Oratoire et après une bonne confession générale, il entra résolument dans la voie des parfaits, sous la conduite du P. de Condren, Général de l'Oratoire, qui le dirigea deux ans.

Bien qu'il fût auparavant très réglé, il s'imposa

une réserve plus grande encore : ainsi, il s'abstint désormais de paraître à la cour, renonça à toute visite inutile, résolut de se consacrer tout entier aux bonnes œuvres et s'adonna de plus en plus à l'exercice de l'oraison.

Voici d'ailleurs quel fut, dès ce jour, le règlement presque invariable de cet homme du monde : nous en avons son propre témoignage dans un écrit qu'il présenta, sur ordre formel, à l'un de ses directeurs, non pour se vanter, mais pour lui faire connaître son âme :

« J'ai tardé quelques jours, après le commandement qui m'a été fait de détailler l'emploi de ma journée, n'y remarquant rien d'ordonné ni qui se puisse écrire.

» Pour l'extérieur, je me lève d'ordinaire à 5 heures — (M. de Renty ne dit pas que c'est après avoir passé en prières une partie de la nuit. On sait en effet qu'il se levait chaque nuit pour réciter matines et faire ensuite une heure de méditation quelle que fût la rigueur de la saison). — Etant levé, je prends de l'eau bénite, je me prosterne et j'adore Dieu pour le bienfait de l'Incarnation; je salue mon bon ange, saint Jean-Baptiste, sainte Thérèse et quelques autres saints, et puis je récite l'*Angelus*.

» J'achève de m'habiller, ce qui dure fort peu, et puis je passe, pour aller à la chapelle, dans une petite salle, où, sur la cheminée, j'ai mis une image de la Sainte Vierge tenant son Fils, comme la Dame de la maison, je baise la terre en sa présence, et je lui dis : *Monstra te esse matrem*, etc. Je me dédie et me renouvelle entièrement à son service, et je lui offre toute la famille, femme, enfants, domestiques.

» Ensuite, j'entre à la chapelle, où je me prosterne et j'adore Dieu, et je me tiens là en foi, ayant recours à son Fils et à son divin Esprit, pour faire tout ce qui lui plaira. Si j'ai quelque pénitence à faire, je la fais sur les 6 h. 1/2, et puis je lis deux chapitres du Nouveau Testament, tête nue et à genoux.

» A 7 heures, je monte dans un cabinet où il y a trois stations, la première à la Sainte Vierge, la seconde à saint Joseph, et la troisième à sainte Thérèse, auxquels je rends mes petits devoirs, et ensuite je vaque aux affaires.

» Avant dîner, je fais l'examen du matin et quelques prières pour l'Eglise et l'accroissement de la foi et pour les âmes du Purgatoire; puis je dis l'*Angelus*. Je dîne à midi, et, durant le dîner, je fais lire. Depuis midi 1/2, je parle l'espace d'une heure à ceux qui ont affaire à moi, et c'est le temps que je donne pour me trouver. Ensuite, je sors pour aller où l'ordre de Dieu m'envoie. S'il arrive que je n'aie rien à faire, je prie dans une église; mais, quoi qu'il advienne, je tâche de ne point manquer à visiter toutes les après-dînées le Saint Sacrement et de faire sur le soir une heure d'oraison.

» Sur les 7 heures, on soupe : pendant le souper, on lit le martyrologe et la vie du Saint du lendemain; le souper achevé, je parle à mes enfants, et je leur dis quelque chose pour leur instruction; à 9 heures, on sonne la prière à laquelle tous les domestiques assistent, après laquelle chacun se retire, et moi, je me tiens dans la chapelle en oraison jusqu'à 10 heures que je m'en vais à ma chambre; m'étant donné et recommandé à Dieu, à la Sainte Vierge, à mon bon ange et autres saints, je prends de l'eau bénite et je me couche; étant couché, je dis le *De Profundis* pour les morts et quelques autres prières et puis je tâche de reposer. »

Ce programme de vie, que l'on serait tenté de trouver austère, plus digne d'un anachorète que d'un gentilhomme, montre en M. de Renty un homme de règle, de foi et d'oraison.

MORTIFICATION ET ESPRIT DE PAUVRETÉ

Les mortifications effrayantes des plus illustres pénitents ne lui étaient pas inconnues. Il gardait plusieurs jours chaque semaine une ceinture de fer, garnie d'un double rang de pointes fort longues, et un bracelet du même genre. En d'autres jours, il prenait une rude discipline; d'autres fois, il revêtait un cilice. Il portait continuellement sur la poitrine un long crucifix de bronze dont les clous aigus lui entraient dans la chair.

Son jeûne eût été quotidien si ses directeurs n'y avaient opposé leur veto : il s'accoutuma quelque temps à ne faire qu'un repas, mais, sur l'ordre qu'on lui intima de se nourrir davantage, afin de pouvoir soutenir les grands travaux auxquels le poussait sa charité, il se modéra sur ce point.

Lorsqu'il était en voyage ou chez des hôtes, et qu'il trouvait pour la nuit une belle chambre et un bon lit, il lui arrivait d'y faire coucher à sa place quelqu'un de sa suite, tandis que lui dormait quelques heures sur un banc ou sur un fauteuil. Il ne permettait pas qu'on lui fît du feu, même au plus fort de l'hiver, et bien que de son propre aveu il souffrît grandement du froid.

Possesseur d'une immense fortune, il s'imposait plus de privations que ne sont forcés de s'en imposer les plus pauvres. Il se dépouilla peu à peu de tout superflu, et finit même par se détacher du nécessaire. « Je l'ai vu au commencement, dit son biographe, aller en carrosse avec un page et des laquais; ensuite, en carrosse avec un laquais, mais sans page; et puis seul sans laquais et à pied. »

Il se défit de quelques livres dont il se servait, parce qu'ils étaient richement reliés; il portait des habits très simples et tout unis, point de gants; « il avait les mains si occupées aux exercices de la charité qu'il n'avait pas le loisir d'y mettre des gants », écrit encore son biographe; il n'avait de l'argent que pour le distribuer.

Dans un parfait esprit de pauvreté, il acceptait toutes les charges que lui imposait l'administration de ses biens sans vouloir en retirer aucun avantage, et, le 6 mai 1648, par un acte écrit, il en fit à Dieu un abandon si entier qu'il équivaut à un vœu héroïque de pauvreté. Il y promettait de ne plus se regarder que comme un pauvre devant Dieu, de s'appliquer avec soin aux réparations, aux manufactures, aux marchés et aux baux qui seraient à faire dans le bien qu'il avait à administrer, d'y travailler comme un pauvre, s'abaissant, si l'occasion le demandait, aux œuvres les plus basses.

Il renonça de même à sa noblesse, défendant qu'on lui adressât le titre de marquis dû à sa maison que Charles-Quint avait érigée en marquisat, et il souffrait avec peine celui de baron que le public lui donnait.

Un tel détachement, inspiré par le seul amour de Dieu, disposait singulièrement le vénérable Gaston à se donner aux autres dans l'exercice d'une véritable charité.

LES INVENTIONS DE SA CHARITÉ

La charité de M. de Renty fut, on peut le dire, universelle. Elle visait aussi bien l'âme que le

corps de ceux qu'elle soulageait; elle s'étendit à de nombreuses villes de France, d'où on lui écrivait pour lui demander conseil et secours. Elle atteignait même les missions lointaines.

A Paris, il était de toutes les bonnes œuvres : assemblées de piété, hôpitaux, prisons, maisons religieuses vouées à la charité, l'avaient tour à tour comme collaborateur zélé et comme soutien.

Ce grand seigneur se fit enseigner divers emplois, dans le seul but d'être utile à tous et en toute occasion : il apprit à saigner, à composer des médicaments pour telle ou telle maladie, il les préparait lui-même, les mettait sur le feu, se tenant longtemps à la fumée comme un simple valet, et il enseignait ensuite aux Sœurs infirmières le moyen de s'en servir.

Son premier soin en entrant dans une ville était, après avoir visité Notre-Seigneur à l'église, de demander ensuite où était l'hôpital. Il s'y rendait sans retard, s'informait des besoins des malades, y pourvoyait, soit par les remèdes qu'il portait toujours avec lui, soit par une généreuse aumône. Puis, s'approchant du lit des infirmes, il leur disait une bonne parole, leur rendait quelque service, les exhortait à offrir leurs souffrances à Dieu, les préparait même, s'il en était besoin, à recevoir les sacrements.

Tout ce que dans la vie des saints on lit de plus admirable sur la charité envers les malades, le vénérable Gaston de Renty l'a pratiqué. Voici le témoignage que lui rend un vieux mémoire de l'Hôtel-Dieu de Paris :

« Nous avons vu M. de Renty venir ici avec grande assiduité pendant plus de douze ans. En entrant, il allait droit à l'église devant le Saint Sacrement. Ensuite, il venait dans les salles, où il exerçait sa charité envers les pauvres infirmes depuis 2 heures du soir jusqu'à 5, les instruisant et les soulageant dans tous leurs besoins. Nous l'avons vu panser, médicamenter et essuyer les plaies et les ulcères. »

En son château du Bény, il logeait les pauvres teigneux dans un riche appartement où il venait les soigner lui-même. Il se réservait les malades les plus repoussants. « Je l'ai vu, dit un témoin digne de foi, maniant un chancre qu'on ne pouvait regarder, même de loin, sans aversion et sans horreur. Lui, le pansait avec joie et respect. »

C'est qu'il considérait dans le malade la personne même de Jésus-Christ; il était si rempli de cette pensée qu'il se tenait toujours tête nue devant lui et s'agenouillait parfois pour lui baiser les pieds.

Les pauvres exerçaient sur lui le même attrait surnaturel. Dès l'année 1641, il prit l'habitude de recevoir à sa table deux ou trois des plus malheureux deux fois la semaine; il les servait lui-même de fort bonne grâce et faisait concourir à ce saint ministère sa femme et ses enfants.

Pendant de longues années, il se rendit chaque soir, à pied, hiver et été, par la pluie et par la neige, à l'hôpital Saint-Gervais, asile où l'on recevait gratuitement les indigents et les passants et où on leur donnait à souper et à coucher pendant trois mois (1). Il se chargea de catéchiser ces pauvres gens et de leur rappeler les principaux devoirs de la vie chrétienne. On l'écoutait volontiers. A la fin du catéchisme, il faisait mettre à genoux ses amis les pauvres et récitait avec eux la prière du soir.

L'œuvre lui survécut, car les Sœurs de l'hôpital et des ecclésiastiques zélés, enflammés par son exemple, résolurent de la continuer.

Gaston de Renty prit encore l'initiative d'un mouvement de charité envers les Anglais exilés en France pour la foi et organisa en leur faveur une sorte de Comité de bienfaisance qui leur assurât les moyens de vivre honnêtement. Lui-même, dans Paris, allait porter chaque mois des secours aux familles anglaises des quartiers les plus éloignés. Il s'intéressait aussi au sort des Irlandais, aux captifs de Barbarie et aux missions du Levant. Pour tout, il trouvait des ressources et suscitait des dévouements.

Les portes des prisons s'ouvraient devant lui, et on lui laissait distribuer aux prisonniers secours et consolations, quand il ne parvenait pas à procurer, en outre, leur élargissement.

LES FRÈRES CORDONNIERS

Un cordonnier, nommé Henri-Michel Buch, né dans le duché de Luxembourg, ayant placé sous le patronage de saint Crépin et saint Crépinien plusieurs de ses compagnons, les avait constitués en une sorte d'agrégation, dont les membres promettaient de remplir fidèlement leurs devoirs de chrétiens. L'œuvre, dirigée par ce saint ouvrier (dont la biographie pourra, nous l'espérons, figurer bientôt dans nos *Vies de Saints*), réussit à ce point qu'il vint à Paris pour y réunir, comme il l'avait fait au pays messin, les garçons ou maîtres cordonniers qui voulurent bien se rendre à ses exhortations.

Dieu plaça sur son chemin le baron de Renty, qui, dès le premier entretien qu'ils eurent ensemble, le prit en amitié, s'enthousiasma de son œuvre et résolut de la soutenir par ses richesses et son dévouement.

Leur zèle parvint à établir dans Paris trois communautés de Frères cordonniers et une autre de Frères tailleurs. Ces artisans vivaient dans un même local, prenaient ensemble leurs repas, disaient ensemble leurs prières du matin et du soir et pratiquaient quelque exercice de piété au commencement de chaque heure de travail. Ils s'appelaient *frères* et se distinguaient par une vie exemplaire.

Le vénérable de Renty a contribué plus qu'aucun autre à leur établissement temporel ; c'est lui aussi qui rédigea les règlements de l'Institut et en fut le premier supérieur. Il les visitait fréquemment, et, s'il les trouvait à genoux dans l'exercice de la prière, il leur défendait de se lever devant lui et il se mettait à prier avec eux.

Cette pieuse association, gagnant chaque jour de nouveaux adhérents, subsista jusqu'à la Révolution et elle produisit de nombreux fruits de salut dans le monde des cordonniers et des tailleurs. Nous en parlerons plus au long dans la vie du vénérable Henri-Michel Buch, son premier fondateur.

Pour Gaston de Renty, il alla recevoir au ciel la récompense due à ses travaux et à ses mérites, le 11 avril 1649, n'étant âgé que de trente-sept ans.

SOURCES

La Vie de M. de Renty, par le P. JEAN-BAPTISTE DE SAINT-JURE, contemporain du Vénérable, Paris, 1651. — *L'Association des Frères cordonniers et tailleurs*, article du *Dictionnaire des Ordres religieux*, de l'abbé MIGNE. — *Vie des Pères*, par GODESCART, au 25 octobre. — *Biographie universelle* de MICHAUD, article sur Gaston de Renty, etc.

(1) Cette maison hospitalisait ainsi par an jusqu'à 36 000 personnes.

SAINT GUTHLAC

Solitaire (667-714).

Fête le 11 avril.

Pendant sa prière, le saint solitaire se voyait tout à coup entouré de bêtes fauves. D'un signe de croix, il déjouait cette nouvelle ruse du démon.

UN PRODIGE DANS LE CIEL
UNE JEUNESSE AGITÉE

La vie de saint Guthlac, qui mourut, en 714, dans une île de la Grande-Bretagne, est une suite non interrompue de miracles et de merveilles.

Son histoire, écrite dans la première moitié du VIII[e] siècle par des témoins oculaires, a une fraîcheur de pensées et de sentiments qui réjouissent l'âme.

Au temps d'Æthelred, fameux roi des Mercians, vivait un noble seigneur qui avait nom Penwald. Très puissant et fort riche, ayant désiré, à l'apogée de sa grandeur, contracter alliance, il choisit pour épouse une jeune fille distinguée et de noble origine, du nom de Tette.

Une année plus tard, au moment où Tette devait donner un enfant à son époux, on vit dans le ciel une main rouge qui descendait et soutenait une couronne au-dessus de leur

demeure ; peu après, les témoins de ce signe virent la couronne et la main se relever pour se perdre dans les régions éthérées. Se prosternant, ils demandèrent au Seigneur de leur donner l'explication de ce prodige; alors une femme qui sortait de la maison leur cria :

— Courage et réjouissez-vous, car un homme dont la gloire sera grande vient de naître sur cette terre !

Et le bruit de la merveille se répandit si vite que quand le soleil se coucha, tous en avaient appris la nouvelle.

Huit jours plus tard, au saint baptême, le nom de Guthlac fut donné à l'enfant, qui grandit dans l'obéissance à ses parents, la pureté et l'innocence ; il rayonnait de vertu, et tous admiraient les germes de sainteté qui se développaient en lui.

Quand la jeunesse vint, Guthlac sembla s'éveiller d'un long sommeil ; répudiant les habitudes calmes et paisibles de son enfance, il ne songeait plus qu'à s'armer et à combattre. Il vainquit ses ennemis, saccagea leurs villes, les brûla et ravagea complètement le pays. C'est au plus fort de ses débordements qu'il fut inspiré de renoncer à sa vie aventurière.

RAPIDE CONVERSION

Il y avait environ neuf ans que Guthlac s'adonnait à cette vie d'aventures, quand, une nuit qu'il reposait, fatigué d'une longue expédition, il sentit soudain son âme envahie d'une clarté surnaturelle et inondée d'amour de Dieu. Il s'éveilla au milieu d'une joie ineffable et se prit à penser à tous les rois de jadis qui avaient abandonné le siècle, leurs richesses et leurs biens périssables pour conquérir la vie éternelle. Repassant sa propre existence dans son esprit, il la trouva vide et inutile ; alors, pénétré de la crainte de Dieu, il fit vœu, si la vie lui était conservée, de la consacrer au Seigneur.

Quand les ombres de la nuit se furent dissipées, il se leva, s'enveloppa d'un grand signe de croix et ordonna à ses compagnons d'armes de se choisir un autre chef, car il voulait devenir le héraut du grand Roi, comme devait le faire six siècles plus tard saint François d'Assise dont la vie présente plus d'une analogie avec celle du saint saxon.

A ces paroles, ses amis se refusèrent à le laisser aller et cherchèrent par tous les moyens possibles à le convaincre de rester parmi eux. Mais lui n'écouta pas leurs objections, décidé à réaliser son dessein. L'amour de Dieu brûlait si ardemment en son cœur que non seulement il lui fit mépriser le monde et sa vaine gloire, mais encore abandonner joyeusement la demeure et les richesses de ses parents.

Il avait vingt-quatre ans quand il laissa ainsi toutes les espérances terrestres pour suivre Jésus-Christ. Il se rendit au monastère de Hrypadun et y reçut la tonsure. A partir de ce moment, ses lèvres ne goûtèrent plus aucune liqueur enivrante. D'abord son austère vertu excita contre lui la haine de ses Frères en religion, mais ils ne tardèrent pas à l'aimer, vaincus par l'élévation de sa vie et la splendeur de ses vertus. Il était de grande taille, d'une pureté angélique, très beau et de caractère gai. Sa patience et son humilité rendaient ses paroles douces et modestes ; son cœur brûlait et se consumait constamment d'amour de Dieu. Il se consacra tout particulièrement à l'étude des psaumes, et le Seigneur lui enseigna lui-même la science divine.

APPEL DANS LA SOLITUDE

Après avoir passé ainsi deux ans dans la vie monastique, Guthlac se prit à soupirer après la solitude et à désirer la vie érémitique. Quand il entendait parler des anachorètes il ne songeait qu'à les imiter, à suivre leurs traces, et bientôt il demanda à ses supérieurs la permission de les quitter pour suivre l'appel de Dieu.

Non loin de Grantchester, sur le cours de la rivière Granta, s'étend un immense marécage coupé de cours d'eau, de buissons et de fourrés. Quand Guthlac découvrit cet endroit, il en éprouva une joie profonde et s'informa auprès des habitants s'il ne pourrait trouver un asile dans cette solitude. Un homme, nommé Tatwine, lui répondit qu'il connaissait une île particulièrement sauvage et sombre dans laquelle personne n'avait jamais pu demeurer tant elle était triste. En entendant ces paroles, Guthlac se sentit un invincible désir de se rendre dans cette île presque inconnue de Crowland ; Tatwine l'y conduisit en barque. Le saint homme, qui, avec l'aide du Seigneur, méprisait les tentations du démon, ne se laissa pas effrayer par tout ce que l'on rapportait sur les esprits mauvais qui peuplaient l'île.

La Providence permit que Guthlac arrivât à Crowland précisément le jour de la fête de l'apôtre saint Barthélemy, sous la protection duquel il se plaçait toujours.

LUTTES AVEC LES DÉMONS

Ici nous rapporterons tout ce que Wilfrid et Cissa nous ont raconté dans la légende du saint ermite.

Dans l'île se trouvait une grande butte, avec, tout auprès, une citerne, au-dessus de laquelle Guthlac éleva sa cabane. Il résolut de ne plus porter ni laine ni lin, et de ne se vêtir que de peaux de bêtes, et ainsi fit-il. Chacun de ses jours, il observa une abstinence telle qu'il ne se nourrissait que de pain d'orge et d'eau, et tout le temps de sa vie il ne prit cette nourriture qu'après le coucher du soleil.

Bientôt, le démon, jaloux de la mortification de Guthlac, vint le tenter et lui représenta qu'il avait tort de suivre l'appel spécial de Dieu et de vivre ainsi dans la solitude. Alors toutes les fautes et tous les crimes de sa vie passèrent devant ses yeux, et ce spectacle le plongea, trois jours durant, dans un tel désespoir que, dans la suite, il ne comprenait pas qu'il eût pu y survivre. La troisième nuit de cette torture, il s'écria avec confiance : « J'ai invoqué le Seigneur dans ma tribulation », et aussitôt, saint Barthélemy, rayonnant de gloire, lui apparut, le réconforta, l'encouragea et lui promit son appui. Dès lors, Guthlac n'eut plus de doute sur sa vocation.

Un jour qu'il se demandait ce qu'il pour-

rait faire pour être agréable à Dieu, deux esprits mauvais lui apparurent, lui rappelèrent toutes ses fautes, et après avoir évoqué le souvenir de tous les grands solitaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, de leurs macérations et de leurs jeûnes rigoureux, ils l'engagèrent vivement à se priver absolument de nourriture pendant toute la semaine et à ne s'alimenter un peu que le dimanche. Aussitôt Guthlac pressentit le danger de prêter l'oreille à ces discours ; il appela le Seigneur à son aide, et les démons disparurent. Méprisant leurs avertissements, il mangea quelques épis d'orge et il entendit les mauvais esprits gémir sur leur défaite.

LE DIABLE VEUT DÉCOURAGER GUTHLAC

Peu de jours après, raconte le chroniqueur, les démons revinrent à la charge ; au milieu de la nuit, ils accoururent innombrables : il en surgissait de partout. Ils étaient affreux, avaient de grosses têtes, de longs cous et des visages décharnés, des barbes incultes, des yeux féroces et des bouches infectes vomissant des flammes.

Ils se précipitèrent sur Guthlac, le lièrent comme un sac, le portèrent hors de sa tente et allèrent le plonger et le traîner dans le marais. Ensuite, ils l'amenèrent dans l'endroit le plus retiré et le plus sauvage de la solitude, au milieu d'épais buissons d'épines qui déchirèrent tout son corps ; ils le menacèrent de le tourmenter sans cesse et encore bien davantage s'il ne leur promettait pas de quitter la vie érémitique. Le Saint ne prêtait nulle attention à leurs paroles et récitait des psaumes. Les malins esprits le battirent avec des verges de fer et l'élevèrent sur leurs ailes vers les régions supérieures et glacées. Il était au milieu de nuages noirs, et d'autres esprits étant venus en grand nombre se joindre aux premiers, ils le conduisirent aux portes de l'enfer dont il put voir les flammes ardentes, l'épaisse fumée et l'insondable abîme ; tout ce qu'il avait précédemment enduré s'évanouit devant cette atroce torture. Les démons hurlaient.

— Pouvoir nous a été donné de te plonger dans les tourments de l'abîme, et voici le feu qui te consumera, car tes péchés et tes crimes t'ont précipité aux portes de l'enfer.

Mais il leur répondit :

— Malheur à vous, enfants de ténèbres, germes de ruines, cendre et poussière ; qui vous a donné, maudits, ce pouvoir sur moi ? Je suis entre les mains de mon Seigneur, pourquoi m'épouvantez-vous ainsi ?

Alors apparut saint Barthélemy tout rayonnant de gloire, et les démons ne pouvant soutenir son éclat se retirèrent dans leurs abîmes.

Mais l'apôtre, les rappelant, leur ordonna de reporter doucement Guthlac sur terre. Les esprits réunirent leurs ailes, en firent comme une barque dans laquelle le saint homme était doucement porté ; au matin, ils le déposèrent dans son ermitage et s'évanouirent comme une légère fumée.

FAITS MERVEILLEUX

Un prêtre du nom de Beccel vint trouver le saint homme, lui demanda de lui permettre de rester auprès de lui et de l'instruire dans les voies du Seigneur. Peu après, le démon s'empara du cœur de ce prêtre, lui inspira de tuer Guthlac et de prendre sa place dans la solitude pour s'attirer l'admiration et la vénération des hommes.

Or, il arriva qu'un jour où Beccel venait raser Guthlac, il fut obsédé par la pensée de lui trancher la tête. Par une grâce spéciale de Dieu, Guthlac, qui lisait toujours dans l'âme d'autrui comme dans un livre, et à qui aucune pensée n'était cachée, dit à Beccel :

— O Beccel, pourquoi as-tu donné asile dans ta pauvre âme à l'ennemi maudit et pourquoi ne rejettes-tu pas loin de toi les eaux mortelles de cet amer poison ? Le tentateur de l'humanité, l'ennemi de la terre, a déposé en toi l'agitation des mauvais propos ; détourne-toi donc des conseils de cet esprit pervers.

Et Beccel, reconnaissant qu'il avait été séduit par le démon, tomba aux pieds du Saint et, avec larmes, lui confessa son péché. Non seulement Guthlac lui pardonna, mais il lui promit d'être à jamais son protecteur.

Une nuit, comme le saint homme était en prières, il entendit des rugissements de fauves et vit auprès de lui un lion, un taureau et un ours prêts à l'attaquer. Des vipères rampaient aux alentours; il entendait des hurlements de loups, des croassements de corbeaux et les cris de nombreux oiseaux. Le démon pensait distraire l'esprit de l'ermite par tout cet attirail, mais Guthlac, après s'être armé du signe de la croix, le méprisa et lui ordonna de disparaître au nom du Seigneur, et le plus grand calme remplaça le tumulte.

POUVOIR DU SAINT SUR LES ANIMAUX

Il est rapporté que, non seulement les oiseaux lui étaient soumis, mais aussi les poissons et tous les animaux sauvages ; ils lui obéissaient, et lui, chaque jour, de sa propre main, leur distribuait la nourriture.

Il arriva qu'un jour, Guthlac fut visité par un vénérable Frère du nom de Wilfrith avec lequel il était depuis de longues années en relations, et comme ils devisaient ensemble pour s'exciter à l'amour de Dieu, voici que deux hirondelles accoururent en gazouillant et se perchèrent sur les épaules de Guthlac ; elles vinrent en sautillant sur sa poitrine, sur ses bras, et elles chantaient éperdument. Wilfrid considéra longuement et avec admiration les oiseaux, puis, ayant demandé à Guthlac d'où venait la confiance de ces petites créatures, il en reçut cette réponse :

— N'as-tu jamais vu, Frère Wilfrith, dans la Sainte Ecriture que les bêtes sauvages et les oiseaux sont familiers avec ceux qui vivent suivant la volonté de Dieu, que les anges s'approchent de ceux qui demeurent loin des hommes, tandis que ceux qui aspirent après les conversations mondaines n'entendent jamais les paroles angéliques ?

Non seulement les animaux lui obéissaient en tout, mais, encore, ils lui rendaient de petits services. Un grand seigneur du nom d'Athebald, étant venu converser avec le pieux ermite, avait laissé par mégarde ses

gants dans la barque qui l'avait amené ; à peine s'était-il aperçu de son oubli que déjà des corbeaux voletaient au-dessus de la hutte en rapportant les gants.

On venait de tous côtés à Guthlac, les malheureux recouraient à lui, et tous, quelle que fût leur souffrance, s'en retournaient soulagés. Il lisait les pensées de tous, savait tout ce qui se passait et donnait ainsi les plus utiles conseils et les plus précieux enseignements.

Il arriva, une nuit, qu'un compagnon fidèle du roi exilé Athelbald, qui avait nom Ova, en se rendant auprès de Guthlac, s'enfonça une épine dans le pied avec une violence telle qu'elle le transperça ; il ne put arriver qu'avec infiniment de peine à Crowland ; son corps tout entier se mit à enfler et à lui causer de telles douleurs qu'il ne pouvait rester ni debout ni assis.

On courut avertir l'ermite de ce qui se passait ; il ordonna que le malade lui fût amené, et, déchirant une partie de son vêtement, il l'en enveloppa ; aussitôt, telle une flèche rapide, l'épine sortit de la blessure et alla s'enfoncer un peu plus loin dans le sol, tandis que le corps reprenait son aspect habituel et qu'Ova se sentait absolument guéri.

ORDINATION DE L'ERMITE — SES PROPHÉTIES

En ce temps-là, Dieu inspira à l'évêque saint Hædda de se rendre auprès de Guthlac. Il s'entretint longtemps avec lui, désaltéra son âme dans la méditation des Saintes Ecritures et lui offrit de l'ordonner prêtre, ce que le Saint accepta avec autant de reconnaissance que d'humilité. Alors Hædda ordonna Guthlac, et celui-ci consentit à partager le repas de l'évêque ; or, ces choses se passaient à l'époque de la moisson, cinq jours avant la fête de saint Barthélemy.

Il arriva peu après que l'abbesse Ecgburh, fille du roi Aldwulff, lui envoya un cercueil et un linceul par un Frère de sainte vie et lui fit demander qui habiterait l'ermitage après lui. Guthlac répondit que ce serait un homme de race païenne qui n'était pas encore baptisé et qui ne tarderait pas à venir. Et cela fut ainsi, car Cissa, qui lui succéda, arriva peu après en Bretagne pour y être baptisé.

BIENHEUREUSE MORT DE GUTHLAC

Après que Guthlac eut passé quinze ans dans la solitude, il plut au Seigneur de l'enlever du monde pour le placer dans le repos de l'éternel royaume.

Un jour qu'il priait dans sa chapelle, il se sentit mortellement atteint, et grande fut sa joie à la pensée d'être appelé au saint paradis.

La maladie l'accabla durant sept jours, et, au huitième, ce fut la fin ; frappé le Mercredi-Saint, il sen alla vers Dieu le mercredi de Pâques.

Le Fr. Beccel m'a ainsi raconté les choses, poursuit le chroniqueur : « Le Mercredi-Saint, entendant la respiration de Guthlac oppressée et sifflante, il lui demanda :

— Que vous est-il arrivé ; êtes-vous malade ?

Et le Saint lui dit :

— La maladie, cette nuit, est tombée sur moi.

— Père, connaissez-vous la cause de votre maladie, et savez-vous quelle en sera l'issue?

Et il répondit :

— La signification de ma maladie, c'est que mon âme doit quitter mon corps, et, au huitième jour, ce sera la fin.

Beccel éclata en sanglots, les larmes couvraient son visage, tandis que le Saint ajoutait :

— Mon fils, ne t'attriste pas ; ce n'est pas une peine pour moi d'aller vers mon Seigneur !

Et, malgré sa souffrance, le saint jour de Pâques, il se leva, chanta la messe et prêcha l'Evangile avec si douce onction que le Frère n'avait jamais rien entendu de semblable.

Le septième jour, le Saint fit ses dernières recommandations, parla encore de choses saintes, des consolations qu'il avait reçues dans sa vie de privations, et l'haleine qui sortait péniblement de sa bouche exhalait les plus suaves senteurs.

La nuit suivante, la hutte fut remplie d'une céleste lumière, et ce prodige dura jusqu'au matin. Alors Guthlac, se soulevant sur sa couche, dit encore :

— Mon âme va quitter ce corps épuisé pour aller dans l'éternelle joie du céleste royaume.

Ayant dit ces choses, il étendit la main jusqu'à l'autel et y prit le corps et le sang du Seigneur ; il s'en munit en viatique et, ayant levé les yeux au ciel, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Une colonne de lumière, plus brillante que le soleil en son midi, s'éleva alors de la hutte vers le ciel, des chants célestes remplirent l'air, et l'île tout entière fut embaumée d'incomparables parfums.

Douze mois après, son corps, d'abord inhumé dans la chapelle, fut transporté en un autre endroit ; il n'avait subi aucune altération.

Les miracles et les merveilles se multiplièrent à son tombeau.

« Louange, gloire et honneur soient à notre Dieu et au saint homme Guthlac, pour toujours et à jamais, pendant toute l'éternité! *Amen.* »

C. DE L.

SOURCES

Life of St Guthlac. London. Catholic Truth Society. 18, West Square. S. E.

SAINT BARSANUPHE

reclus près de Gaza au VIe siècle.

Fête le 11 avril.

Portraits des saints Barsanuphe et Jean le Prophète d'après une vieille gravure grecque.

UN SAINT PEU CONNU SON RECUEIL DE LETTRES

Le saint dont nous allons essayer d'esquisser les traits n'est pas très connu. Il a obtenu une brève mention, fort exacte du reste, dans le martyrologe romain, une mention encore plus brève dans quelques synaxaires grecs.

Mais saint Barsanuphe a laissé des écrits, des lettres de direction pour mieux dire, lesquelles ont été imprimées à Venise en 1816 par les soins des moines grecs du mont Athos. C'est cette édition rarissime, restée à peu près inconnue en Europe, qui va nous aider à faire revivre cette intéressante figure.

Pour une fois, nous allons pénétrer dans la vie intime d'un religieux oriental, telle que lui-même l'a décrite au cours des événements, sans recherche et sans aucun souci de la postérité.

Il faut dire tout d'abord que saint Barsanuphe était un reclus, vivant séparé du monde et n'ayant, même avec les moines de son couvent, que des relations par écrit. Tous ceux qui s'adressaient à lui, aussi bien qu'à son ami saint Jean le Prophète, devaient remettre par écrit l'objet de leurs demandes à Séridos, le supérieur du monas-

tère, qui les transmettait ensuite à notre Saint et, sous sa dictée, écrivait la réponse.

Ces demandes et ces réponses furent réunies en un recueil par un moine du couvent de Séridos, lequel ne parle jamais de lui-même, mais que l'on devine, à certains détails, être un contemporain des deux reclus. Sur un total de huit cent quarante-deux lettres imprimées, trois cent quatre-vingt-seize appartiennent à saint Barsanuphe, quatre cent quarante-six à saint Jean le Prophète. Elles sont toujours reproduites dans leur intégrité et varient beaucoup en étendue, les unes comprenant jusqu'à plusieurs pages, les autres deux ou trois lignes seulement, parfois trois ou quatre mots.

ORIGINE DU SAINT — SA RÉCLUSION ABSOLUE

Par plusieurs de ses lettres, ainsi que par l'historien grec Evagre, nous savons que Barsanuphe était d'origine égyptienne. Outre sa langue maternelle, le copte, il possédait fort bien le grec, car toutes ses lettres sont écrites dans cette langue.

Nous ignorons où il était né, ce qu'il avait fait dans sa jeunesse et s'il avait déjà mené la vie religieuse avant de s'enfermer en Palestine dans une cellule de reclus. C'est là que nous le trouvons tout d'abord, au monastère bâti par un certain Séridos, tout près de Gaza, ou, pour parler d'une manière plus précise, à Thavatha, aujourd'hui ruines de Tell-el-Adjdjoul, la patrie de saint Hilarion.

Barsanuphe ne voyait personne autre que Séridos. A son frère qui était venu d'Egypte uniquement pour le visiter, il répondait avec beaucoup de sagacité :

« C'est Jésus qui est mon frère. Pour toi, si tu méprises le monde et si tu deviens moine, alors tu seras mon frère. » (Lettre 345.)

A un de ses plus chers amis, il opposait le même refus, le tempérant par des expressions fort aimables :

« Quant à l'entrevue, ne me tourmente plus à ce sujet ; je ne fais d'exception pour personne. Si je t'ouvre, il faudra ouvrir à d'autres, et si je ne t'ouvre pas, il est bien évident que je n'ouvrirai à personne. » (Lettre 55.)

Il arriva même un jour une aventure assez plaisante, causée par le scepticisme du Fr. Théodore et qui dépeint à merveille la réclusion absolue que Barsanuphe s'était imposée. A force de recevoir des réponses de Barsanuphe écrites par le supérieur, sans qu'on pût jamais ou voir le reclus ou causer avec lui, Théodore fit courir le bruit qu'il n'y avait personne dans la cellule du reclus, et que Séridos avait imaginé ce stratagème pour mieux tenir les religieux sous sa dépendance.

Voici comment le collectionneur des lettres, un témoin oculaire, nous raconte le fait :

« Comme le vieillard n'avait de relations avec personne, si ce n'est avec son propre serviteur, le supérieur, le Fr. Théodore demanda par lettre une entrevue avec lui, disant que l'abbé Moïse et les autres Pères s'entretenaient avec ceux qui le leur demandaient. Le vieillard lui répondit par écrit et en lui prédisant des choses que nous avons vu plus tard se réaliser.

» Quelque temps après, le même Frère tomba dans une tentation d'incrédulité ; il dit que le vieillard n'était nullement dans sa cellule, mais que le supérieur nous trompait au sujet de sa présence. Alors le vieillard appela le Frère et tous ceux qui se trouvaient là et il lava les pieds à tout le monde, et moi-même, pécheur, je fus jugé digne de cette grâce.

» Et le Frère, ayant eu les pieds lavés, se rappela la réponse que lui avait faite Barsanuphe, et il confessa devant nous son incrédulité et la prophétie du vieillard, et tous nous louâmes Dieu. » (Lettre 61.)

C'est la seule fois de sa longue réclusion que Barsanuphe sortit de sa cellule et entra en communication avec le dehors.

SES SOUFFRANCES CORPORELLES SA TEMPÉRANCE

Les lettres fournissent quelques données sur la vie antérieure de notre Saint et sur celle qu'il menait dans sa cellule de reclus. A un moine qui se plaignait un peu trop vivement de ses souffrances, Barsanuphe répondait avec simplicité :

« Lorsque j'ai été malade, je ne me suis jamais abandonné et je n'ai jamais laissé mon travail, bien qu'il me soit survenu des maladies assez graves. » (Lettre 169.)

Un autre aurait voulu atteindre d'un bond le sommet de la perfection et astreindre son corps au régime des anges ; il posait donc à Barsanuphe cette question :

« Comment puis-je contenir mon appétit et arriver à manger médiocrement? J'essaye, mais je ne puis y arriver. Un jour, je prends un peu moins de nourriture, puis, peu à peu, je reviens à mes habitudes précédentes, et ainsi de même pour la boisson. »

Et Barsanuphe lui répondit aussitôt fort modestement :

« Que ta charité se souvienne que j'éprouve moi-même et que je souffre tout ce que tu me dis, et personne n'en est exempt.....

» Je sais pourtant un homme que le Seigneur connaît et qui a la règle suivante : Un jour ou deux par semaine, et même parfois davantage, il se contente de nourriture spirituelle, et la douceur de celle-ci lui fait oublier la nourriture corporelle. Aussi, lorsqu'il se présente pour manger, tout d'abord, comme un homme qui est déjà rassasié et saturé, il ne veut pas manger. Puis, pendant qu'il mange, il se condamne lui-même en disant : Pourquoi ne suis-je pas maintenant comme lorsque je ne veux pas manger ? et ce, nonobstant, il désire manger encore.....

» Pardonne-moi, mon frère, de ce que, ne trouvant pas à me glorifier de ce qui est à moi, je me glorifie des travaux des autres, et cela pour ma propre condamnation. » (Lettre 95.)

En dépit des protestations de Barsanuphe et de ses attestations réitérées, il est probable qu'il s'agit de lui et non d'un autre dans ce passage. Et de ceci nous pouvons conclure qu'il restait un jour, deux jours

par semaine, et même davantage, sans prendre aucune nourriture, se contentant de la nourriture spirituelle, comme il dit, c'est-à-dire de la prière, car il ne paraît pas avoir en vue la sainte Eucharistie.

SA CONDESCENDANCE POUR LES AUTRES RELIGIEUX

Toutefois, ce religieux, qui était si dur pour lui-même, trace à ceux qui le consultent, pour le boire et le manger, et même pour le sommeil et le vêtement, une règle qui ne peut effrayer des moines du désert voués plus spécialement que d'autres aux austérités et aux privations. Il accorde six heures de sommeil par jour, une quantité suffisante de pain, de légumes cuits, de fruits et même de vin, et il concède une double ration de nourriture et de boisson lorsqu'on voyage ou qu'on se livre à quelque travail manuel un peu fatigant.

Si quelqu'un est tenté de trouver ses avis spirituels un peu trop relâchés en invoquant l'exemple des anciens Pères du désert, il lui répond avec autant de grâce que de bonhomie :

« Les Pères du désert menaient un régime plus austère parce qu'ils trouvaient leurs corps beaucoup plus obéissants que les nôtres..... Du reste, ce que je te dis au sujet de la tempérance, je l'ai déjà dit à ceux qui sont chez nous, et cela d'après ma règle. Si nous tenons le juste milieu, nous parviendrons progressivement au mieux. Il ne faut pas, lorsqu'on pose le pied sur le premier degré d'une échelle, vouloir tout d'un coup se trouver au sommet. » (Lettre 84.)

Jamais on ne trouve sous sa plume de reproches ou de remontrances qui puissent décourager les nombreux pécheurs qui se réfugiaient vers lui.

Il citait même parfois sa propre vie en exemple, du moins lorsqu'il s'agissait de tentations, afin de mieux encourager les moines à pratiquer le régime austère qu'ils avaient embrassé. A un religieux qui se plaignait à lui des mouvements désordonnés de la chair, il faisait cette confession touchante :

« Et moi aussi, dans ma jeunesse, j'étais souvent tenté par le démon de l'impureté et je luttais laborieusement contre ces pensées, et je leur résistais, et je ne leur donnais pas mon consentement, ayant toujours sous les yeux la représentation des supplices éternels. Et je faisais ainsi chaque fois que la tentation se présentait, et cela pendant cinq ans ; après quoi, Dieu me délivra. » (Lettre 256.)

MANIÈRE DONT IL CACHE SES FAVEURS SPIRITUELLES

L'humilité qui le poussait à parler avec tant de simplicité de ses tentations engageait saint Barsanuphe à cacher les grâces particulières qu'il pouvait recevoir du ciel. Nous avons déjà vu comment il parlait de lui comme d'une tierce personne lorsqu'il voulait, par l'exemple de ses mortifications, entraîner ses Frères dans la voie de la perfection. La lettre suivante nous le montre usant du même subterfuge pour dérober les faveurs spirituelles dont Dieu l'avait enrichi.

« Je parle devant Dieu, dit-il, et je ne mens pas. J'ai connu un serviteur de Dieu, de cette génération même, dans ce temps-ci, dans ce lieu béni, lequel pouvait ressusciter les morts au nom de notre Maître Jésus-Christ, chasser les démons, guérir les maladies incurables, accomplir d'autres prodiges qui ne sont pas inférieurs à ceux des apôtres..... Je ne dis pas ces choses de moi, mais d'un autre, et si quelqu'un veut dire que j'ai parlé de moi, qu'il le dise. » (Lettre 184.)

A supposer que ce soit son ami et son compagnon, saint Jean le Prophète, dont il est ici question, il n'en reste pas moins vrai que la rumeur publique attribuait les mêmes dons à saint Barsanuphe, comme l'insinue la fin de sa lettre.

Un autre jour, prié par les moines de mettre un terme aux malheurs qui accablaient l'empire romain et ses habitants, Barsanuphe répond que le ciel ne peut être touché que par les prières de trois hommes, Jean à Rome, Elie à Corinthe et un autre qui demeure dans le diocèse de Jérusalem. C'est évidemment saint Sabas, contemporain de saint Barsanuphe, qui est visé ici, et une fois encore lui-même s'est oublié.

SON DON DE PROPHÉTIE

Il est à remarquer pourtant que, quand l'occasion lui paraissait favorable, notre Saint ne taisait plus les dons spirituels que le ciel lui avait départis avec tant de libéralité. Il insistait en particulier sur le don de prophétie dont il jouissait avec son ami Jean, surnommé le Prophète.

« Il y a deux ans, dit-il, que Dieu m'a révélé que Jean de Mérosaba viendrait ici et que plusieurs religieux l'accompagneraient pour vivre à nos côtés. J'ai gardé pour moi cette révélation jusqu'à ce que j'aie su ce que ferait le Seigneur. Maintenant que le temps est venu, je te le dévoile. » (Lettre 1.)

Dans d'autres lettres, il prédisait à ce même Jean « diverses afflictions de l'âme, une maladie physique et le progrès spirituel qui pourrait en résulter pour lui » (Lettre 2). Ou bien il l'avertissait d'une épreuve qui menaçait ses religieux et du trouble qui ne tarderait pas à éclater dans son couvent (Lettre 4). Ou bien encore, il lui disait très simplement : « Tout ce que je t'ai écrit, je l'ai écrit, non pas de ma propre initiative, mais sur l'ordre de l'Esprit-Saint. » (Lettre 13.)

Parfois, il arrivait que de jeunes religieux, sceptiques ou malicieux, se permettaient de lui poser des questions captieuses, qu'ils voulussent le prendre en défaut ou bien tromper la perspicacité du supérieur, par les mains duquel passaient toutes les lettres destinées à Barsanuphe.

D'autres se risquaient à faire un pas de plus et à poser les mêmes demandes aux deux reclus qui vivaient séparément l'un de l'autre, Barsanuphe et Jean le Prophète, pour voir si l'Esprit-Saint leur suggérerait les mêmes réponses.

A l'un d'entre eux, qui prenait trop de goût à ces mauvaises plaisanteries, Barsanuphe se contenta de répondre une première fois : « Fais ce que t'a dit le Fr. Jean. » Et comme le brouillon novice osa renouveler sa tentative, le vieux contemplatif lui adressa cette fois une sévère réponse : « Le Dieu de Jean et celui de Barsanuphe, lui écrivit-il, ne diffèrent pas l'un de l'autre. » (Lettre 223.)

IL REMET LES PÉCHÉS ET LIT DANS LES CONSCIENCES

Mais où cette supériorité morale de Barsanuphe apparaît incontestable, c'est dans un don singulier qu'on lui reconnaît unanimement et qu'il exerce à distance, le don de remettre les péchés et de lire comme à livre ouvert dans les consciences. De sa cellule de reclus, fermée à quiconque, sauf à son serviteur Séridos, il envoie la rémission des péchés les plus graves comme les plus légers à tous ceux qui recourent à lui, qu'ils soient en bonne santé ou sur leur lit de mort.

Le Saint exigeait pourtant qu'on s'en confessât, et il citait fréquemment dans ses lettres des textes de l'Ecriture Sainte, comme : « Dis d'abord tes péchés afin que tu sois justifié », et encore : « J'ai dit, je confesserai au Seigneur mon iniquité et toi, tu as remis l'impiété de mon cœur. »

Il demandait aussi un vif repentir des fautes, car l'aveu sans le regret n'est qu'un simple récit. Sur ce point-là aussi, la doctrine de Barsanuphe est fort explicite, ainsi qu'il ressort de la correspondance suivante.

« Tu as dit, lui écrit un moine, que le pécheur peut effacer ses propres péchés par le repentir. Quoi donc ? N'a-t-il pas besoin aussi de la prière des saints ? Cela lui suffit-il réellement ? Et si lui-même n'a pas manifesté un repentir sincère et que les saints prient pour lui, ne sera-t-il pas dégagé de ses péchés ? »

« Non, lui répond en substance Barsanuphe, c'est comme si les autres étaient continents à sa place et que lui-même vécût dans la débauche. » (Lettre 623.)

IL DÉFEND LA FOI MISE EN PÉRIL PAR UN MAUVAIS PASTEUR

Toute une série de lettres, trente-quatre en tout, ont trait à un fait qui doit trouver place dans les dernières années de la vie de notre Saint ; elles mettent en relief le rôle prépondérant qu'il y joua.

L'évêque du diocèse, inculpé d'avarice et d'autres crimes, fut accusé auprès du synode de la province et déposé d'un consentement unanime. Le Saint fut alors interrogé pour savoir qui devait lui succéder, et, sur ses conseils, on fit choix d'un homme vertueux.

L'évêque déposé s'était, dans l'intervalle, enfui à Constantinople, et, par son argent et par ses intrigues, il avait réussi à tromper la bonne foi de la cour. Rétabli par l'empereur sur son siège, il accourait en Palestine pour reprendre, au besoin par la force, son trône épiscopal.

A ceux qui venaient lui exposer leurs craintes pour l'avenir, le Saint répondit sans hésiter :

« Soyez sans inquiétude. Si l'évêque arrive jusqu'à la porte de votre ville, il n'y entrera pas, et Dieu ne lui pardonnera pas. »

Tout se passa comme le reclus l'avait prédit. Au moment où le gouverneur de la province arrivait près de la ville avec la force armée, pour faire exécuter les ordres du souverain et réinstaller le prélat déposé, on apprit tout à coup la nouvelle de la mort de l'empereur. On laissa donc les choses dans l'état où elles se trouvaient auparavant.

SA RENOMMÉE — SA MORT ET SON CULTE

Tous les dons surnaturels de Barsanuphe faisaient de lui la providence de la région et le conseiller le mieux écouté. On s'adressait à lui de partout, on lui écrivait sans cesse, on lui demandait le suffrage de ses prières et l'aumône de quelque petit présent.

Pour tous, il avait un mot aimable, et il se dépouillait de quelques-uns de ses vêtements monastiques, de son pain et même d'une partie de son eau, qui étaient conservés comme des reliques.

Ainsi arriva-t-il à une extrême vieillesse et mourut-il plein de jours et de mérites, vers l'année 540, très probablement.

Il serait resté, d'après l'historien Evagre, qui écrivait en 594, plus de cinquante ans dans sa cellule. Même après sa mort, la tradition populaire assurait qu'il y était toujours vivant et qu'il se passait de toute nourriture.

Pour discréditer ces bruits, le patriarche de Jérusalem, Eustochius, fit détruire en 552, dès le commencement de son patriarcat, la cellule du célèbre reclus; mais il en sortit, à ce que rapporte Evagre, une flamme ardente, qui mit en fuite les travailleurs.

Du temps de saint Théodore Studite, au début du IX^e^ siècle, saint Barsanuphe était représenté sur la nappe d'autel de Sainte-Sophie à Constantinople avec saint Antoine, saint Ephrem et d'autres saints religieux. Le même saint Théodore nous apprend que le patriarche saint Taraise en faisait grand cas, et que lui, personnellement, n'avait rien trouvé de répréhensible dans ses écrits.

Au IX^e^ siècle, un moine grec transporta les reliques du Saint en Italie, dans la ville d'Oria, près de Brindisi; elles y furent déposées dans l'église Sainte-Marie, où on en fit la reconnaissance solennelle en 1170 et où elles sont encore vénérées. C'est le 30 août, jour du transfert des reliques, que la fête du Saint y est célébrée.

S. V.

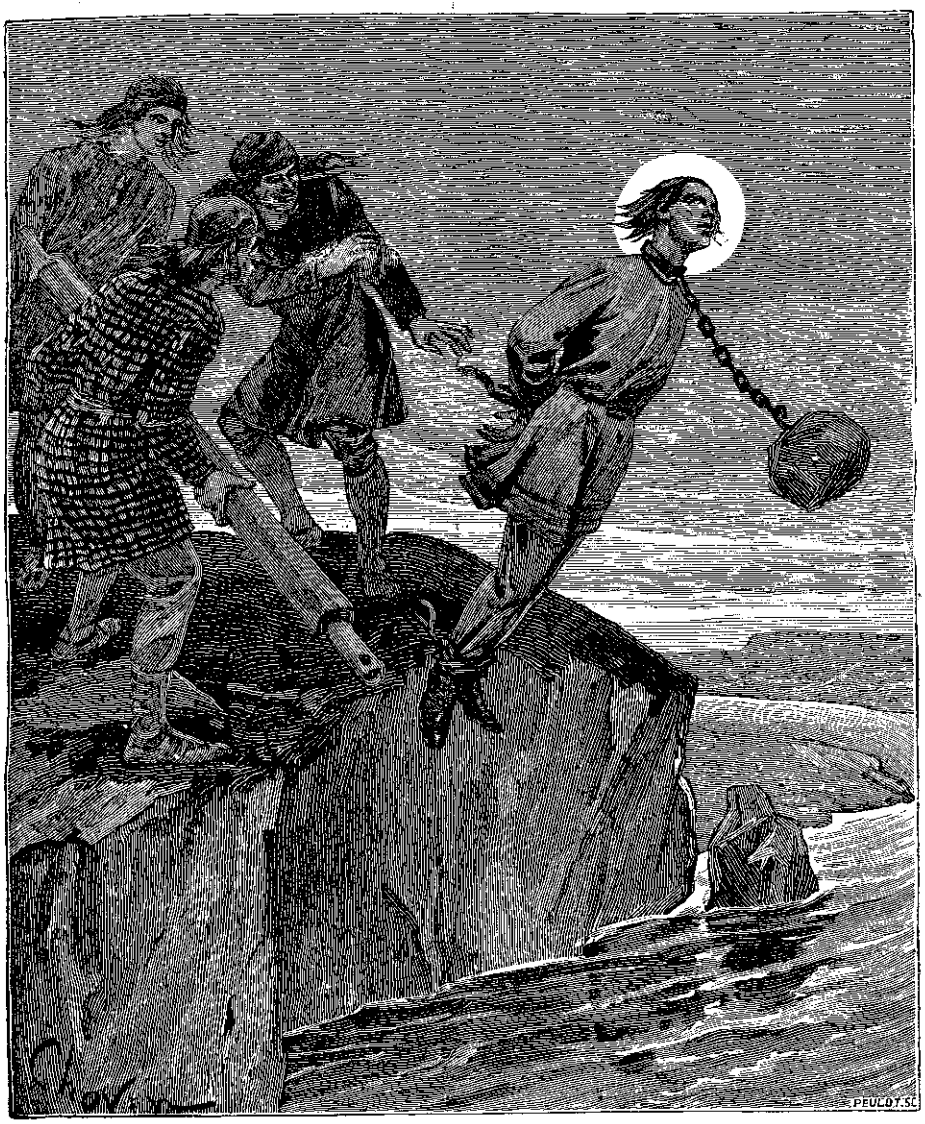
Pratique. — Les mérites de Jésus-Christ et des saints sont suffisants pour obtenir la rémission de tous les péchés des hommes, mais si nous voulons en obtenir l'application, il faut, comme l'explique ce saint moine, manifester un sincère repentir de nos fautes et en faire pénitence.

SOURCES CONSULTÉES

NICODÈME, *Œuvres de saint Barsanuphe et de saint Jean le Prophète ;* R. P. VAILHÉ, dans *Echos d'Orient,* t. VII et VIII.

SAINT SABAS LE GOTH

Fête le 12 avril.



Martyre de saint Sabas.

La nombreuse nation des Goths, descendue de la Scandinavie (Suède et Norvège, spécialement du Gothland) avait traversé l'Allemagne et était allée se fixer sur les bords du Danube et de la mer Noire. Encore païenne et barbare, elle faisait de nombreuses incursions sur le territoire de l'empire romain. Des prisonniers chrétiens, ramenés captifs à la suite de ces expéditions, furent les premiers apôtres des Goths et apportèrent la vraie liberté des enfants de Dieu aux durs maîtres qui les avaient réduits en esclavage. Des missionnaires catholiques vinrent à leur aide, et l'Eglise de Jésus-Christ compta de nombreux fidèles parmi les Goths, dès le troisième siècle de notre ère.

Saint Augustin nous rapporte qu'un grand nombre de Goths catholiques, alors que l'arien Valens tenait les rênes de l'empire romain, furent honorés de la couronne du martyre. Parmi ces généreux confesseurs de la foi, celui dont nous entreprenons d'écrire ici la vie, Sabas, brille d'un éclat tout particulier. Il semble, (c'est la remarque qu'ont faite ses premiers historiens) il semble que Dieu, en choisissant, au sein d'un peuple sauvage et grossier, une fleur aussi délicate et aussi suave pour son parterre céleste, ait voulu montrer encore une fois qu'il ne fait point acception de personnes, mais que *dans toute nation, il suffit, pour lui être agréable, de le craindre et d'aimer sa justice*, selon la parole de saint Pierre.

Ce qui n'est pas moins admirable que cette voca-

tion céleste, c'est le zèle avec lequel notre Saint correspondit à la grâce, dès sa plus tendre enfance. Tel qu'un astre resplendissant au milieu de ce monde, on voyait briller en lui tous les genres de vertus : sa foi était pure, son obéissance prompte à faire le bien. Il était doux et humble ; il n'avait point cette éloquence qui plaît aux oreilles mondaines, mais il possédait à un haut degré la science qui fait les saints. Affable envers tous, il savait à l'occasion fermer, au nom de la vérité, la bouche aux païens. Humble et réservé, il ne ménageait rien quand il s'agissait d'un bien à faire. Il mettait son bonheur à chanter les louanges de Dieu dans l'église, pour laquelle il avait d'ailleurs la plus grande sollicitude. Sobre et chaste, évitant avec soin toutes les occasions de péché, vaquant chaque jour à la prière et aux jeûnes, il ne lui suffisait point de tendre lui-même à la vertu, mais il excitait les autres à l'aimer ; bien des fois, avant son glorieux triomphe, on le vit se faire le champion de la vraie doctrine et particulièrement dans l'occasion suivante :

La persécution venait d'éclater : les chefs de la nation forçaient les chrétiens à manger des viandes offertes aux idoles. Quelques païens, pour sauver leurs proches leur faisaient présenter des viandes soi-disant immolées aux idoles, mais qui, en réalité, ne venaient pas des sacrifices païens. Notre Saint s'en aperçut ; la droiture de son âme s'opposait à cette hypocrisie. S'élançant donc au milieu de la foule : « Si quelqu'un, s'écrie-t-il, touche à ces viandes, il cessera d'être chrétien, » et sa fermeté déjoua la ruse.

Dans une autre occasion, ces mêmes païens avaient résolu de jurer en présence des commissaires d'Athanaric, le roi païen des Goths, que nul chrétien ne se cachait parmi eux. Sabas, inaccessible à la crainte, se présente de nouveau en public : « Que personne, dit-il, ne jure pour moi, car je suis chrétien. » On le traîna, lui seul au tribunal, mais comme il ne possédait aucun bien, l'inique magistrat le renvoya en disant : « Un pareil homme ne saurait nuire ni être utile. »

Enfin éclate une troisième et terrible persécution. Or le saint jour de Pâques approchant, notre Saint voulait célébrer cette fête en compagnie d'un prêtre nommé Guttica. Mais en chemin un homme d'un aspect majestueux lui apparut : Retournez, lui dit-il, et allez au prêtre Sansale. » Le prêtre, qui avait fui à cause de la persécution, était revenu ; mais Sabas l'ignorait : « Sansale, répond-il, est absent. » et il cherche à continuer sa route. A l'instant une neige abondante tombe et lui barre le chemin. A ce signe, le Saint reconnaît la volonté du Ciel. Il obéit, va trouver Sansale et célèbre avec, lui dans l'allégresse, les fêtes pascales.

Mais, dans la nuit du mardi au mercredi, Athanide, fils d'un prince nommé Rhoteste, se jeta sur le village avec une horde de brigands, soldats bien dignes d'un pareil chef. Sansale, garrotté, fut jeté dans un char. Quant à notre Saint, ces monstres l'arrachèrent de son lit et le traînèrent nu à travers les aspérités du chemin. Non contents d'un tel supplice, ils le fouettèrent cruellement le long de la route.

Mais ce redoublement de cruauté ne fit qu'exercer la patience du martyr. Au lever du jour il se mit à glorifier Dieu et, s'adressant à ses bourreaux : « Ne m'avez-vous pas, leur dit-il, traîné sans vêtement ni chaussure à travers les aspérités et les ronces ? Eh ! bien, voyez mes pieds, sont-ils blessés ? regardez si mon corps porte la moindre trace des tourments que vous lui avez infligés ! » Ce miracle si évident, cette sérénité du martyr ne fit qu'exciter la rage des barbares ; leur cruauté, féconde en tourments, s'épuisa sur ce corps, faible en apparence, mais que soutenait la grâce d'en haut. Ils l'attachèrent par les épaules à un des essieux du char et à l'autre par les pieds ; alors ils firent manœuvrer le char et s'amusèrent à le tourmenter une grande partie de la nuit ; après quoi ils le laissèrent attaché et s'endormirent. Une femme survint et délivra le martyr : mais notre Saint, loin d'en profiter pour échapper par la fuite à une mort certaine, aida tranquillement cette femme à préparer des aliments pour le déjeuner des gens de la maison.

Athanide, furieux en apprenant que son prisonnier avait échappé aux tourments, ordonne de le suspendre à une poutre de la maison. Il souffrait cruellement dans cette fâcheuse posture quand les envoyés du persécuteur se présentèrent, chargés de mets offerts aux idoles : « Voici, dirent-ils aux deux captifs, voici ce que vous envoie le grand Athanide ; mangez et vous êtes sauvés. — Nous, chrétiens, répondit Sansale, nous ne touchons point à ces mets : notre loi nous le défend. Ainsi donc retournez et dites à votre maître qu'il nous dévoue plutôt au gibet ou qu'il nous fasse périr de telle manière qu'il lui plaira. »

Et Sabas, à son tour : « Qui nous envoie ces choses ? — C'est, répondent les païens, le seigneur Athanide. — Il n'y a qu'un Seigneur, réplique Sabas, c'est le Dieu qui habite dans le Ciel. Quant à ces mets de perdition, ils sont impurs et profanes aussi bien que votre maître Athanide qui les envoie ! »

A ces mots, l'un des envoyés, enflammé de colère, lance contre la poitrine du Saint, son javelot avec une telle violence que les assistants purent le croire percé de part en part. Mais le Saint, dont la douleur que devait lui causer cette blessure ne pouvait affaiblir le courage, s'adressant au meurtrier : « Penses-tu, lui dit-il, m'avoir tué ? Sache que ce coup ne m'a pas causé plus de douleur que ne m'aurait fait un flocon de laine. » Et de fait pas un cri ne lui avait échappé et, ce qui n'est pas moins merveilleux, son corps ne portait aucune trace du coup.

Cet événement poussa le persécuteur à se débarrasser du héros chrétien ; par ses ordres, Sabas est séparé de son compagnon et traîné au bord du fleuve Mussée (aujourd'hui Mussovo en Valachie). Dans le feu de sa charité toute céleste, il s'écrie : « Par quel péché Sansale a-t-il mérité de ne pas mourir avec moi ? » — « Tu n'as point, répondent ces barbares, d'ordre à donner là-dessus. » Alors notre martyr, dont l'âme était inondée de la joie de l'Esprit-Saint, se répand en actions de grâces : « Vous êtes béni, Seigneur, et le nom de votre divin Fils est digne de louanges dans tous les siècles. Ainsi soit-il. Malheureux Athanide ! il se condamne lui-même à un trépas éternel, tandis qu'il me procure une vie qui n'aura point de terme. Ainsi vous en usez, Seigneur, avec vos serviteurs. » Il pria de la sorte pendant tout le chemin.

Cependant ses bourreaux se disaient entre eux : « Pourquoi ne pas laisser en liberté cet innocent ? Athanide n'en saura rien. » Mais le saint martyr : « Laissez vos hésitations, l'on vous ordonne, obéissez. Vous ne voyez point ce qu'il m'est donné de contempler ; déjà j'aperçois ceux qui vont recevoir mon âme et la conduire dans la gloire immortelle. » Alors ces hommes le traînèrent au bord du fleuve, lui attachèrent un poids au cou et le suffoquèrent dans les flots, en appuyant un essieu sur sa poitrine. Le martyr ne cessa jusqu'à la fin de louer Dieu et de lui rendre grâces. Il n'était âgé que de 38 ans. C'était le 12 avril 372.

Son corps, retiré de l'eau par les meurtriers, fut laissé sans sépulture sur le rivage. Mais Dieu préserva les restes de son serviteur de la dent des bêtes et des oiseaux de proie par le dévouement de

chrétiens fidèles, qui le gardèrent jour et nuit, jusqu'à ce qu'un noble Romain, nommé Junius Soranus, l'eût fait enlever et ensevelir sur le territoire de l'empire. Quelque temps après, Junius fit don de ce précieux trésor à la Cappadoce, sa patrie. On mit par écrit le récit du martyre de ce glorieux soldat de Jésus-Christ et on l'envoya aux autres églises. « Ne manquez donc pas, nos très chers frères, disait l'auteur du récit (1), en terminant sa lettre, d'offrir à Dieu le divin sacrifice le jour où le saint martyr a été couronné ; faites-le savoir aux autres fidèles, afin que tous ceux qui composent l'Eglise catholique et apostolique, se réjouissant saintement dans le Seigneur, unissent leurs voix pour le louer et le bénir. Saluez de notre part tous les saints. Ceux qui souffrent avec nous pour la foi vous saluent. Gloire, honneur, puissance, majesté, à Celui qui, par sa volonté et le secours de sa grâce, peut vous couronner dans le ciel, où il règne avec son Fils unique et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen. »

(1) On pense que cet écrivain était saint Ascholius évêque de Thessalonique.

SAINT ERKEMBODE, ÉVÊQUE

Fête le 12 avril.

ORIGINE DU SAINT

L'origine de saint Erkembode ne nous a pas été conservée par les historiens anciens ; elle a donné lieu à une foule de suppositions que nous ne saurions rapporter ici. Nous ne citerons que les deux suivantes qui nous paraissent plus vraisemblables.

La première fait de notre Saint un enfant de la Morinie (arrondissements de Boulogne et de Saint-Omer). Sa piété et son zèle pour le service de Dieu l'auraient porté à se faire en quelque sorte le guide et le disciple des saints Lugle et Luglien, ces deux martyrs irlandais, les premiers maîtres d'Erkembode dans la vie spirituelle.

La seconde opinion partagée, entr'autres par le P. Malbrancq, donne, au Bienheureux l'Irlande pour patrie. Cette assertion s'appuie sur les preuves suivantes : d'abord, le nom même d'Erkembode, lequel présente beaucoup d'analogie avec les noms alors usités en Angleterre. La seconde preuve est tirée de sa communauté de vie avec Lugle et Luglien qu'il aurait, selon cette hypothèse, suivis dans leur voyage en Gaule.

MARTYRE DES SAINTS LUGLE ET LUGLIEN

Nous le voyons, en effet, accompagnant ces serviteurs de Dieu à Thérouanne, fuyant avec eux cette ville où leur réputation de sainteté les avait poursuivis; enfin, lorsque des brigands, près de Ferfay, immolent ses deux maîtres dans la vie spirituelle, Erkembode seul parmi leurs nombreux disciples ne fuit pas le danger. Laissé pour mort par ces monstres, il se relève, puise, dans son cœur dévoué et profondément religieux, la force de regagner Thérouanne et d'annoncer à l'évêque, saint Bain, ce douloureux événement et ne songe à prendre du repos qu'après avoir fait ensevelir les deux Irlandais d'une manière digne de leur éminente sainteté.

SAINT ERKEMBODE A SITHIU

Le cœur de notre Saint dut être brisé par ce coup funeste qui lui enlevait son plus grand appui. Néanmoins Dieu, qui avait ses vues sur lui, veillait sur son serviteur. Il le conduisit dans l'abbaye de Sithiu et le confia au grand saint Bertin, l'un des plus célèbres personnages qui illustrèrent ce siècle si fécond en saints. Docile aux voies de la Providence, Erkembode mit toute son étude à imiter un Père si éminent, et à devenir comme un miroir où se reflétaient les vertus du fondateur de Sithiu.

SAINT ERKEMBODE ABBÉ

Mais le plus grand éloge que l'on puisse faire de notre Saint est certainement de dire qu'il fut abbé de ce célèbre monastère, quelques années seulement après la mort du fondateur. Sithiu, en effet, cette pépinière de saints, était alors, comme le fait remarquer le *Légendaire de la Morinie*, dans toute la ferveur de sa première institution. Quelle ne devait donc pas être la vertu, l'expérience, les talents d'Erkembode, pour que le choix unanime de ses Frères remît entre ses mains une charge aussi délicate ! Erlefride et Rigobert l'avaient précédé dans cette pénible fonction et tous deux étaient morts du vivant même du fondateur. Ainsi Erkembode recevait pour ainsi dire, des mains de saint Bertin, la crosse abbatiale encore toute resplendissante des vertus inimitables dont ce dernier l'avait ornée.

VERTUS DE L'ABBÉ DE SITHIU

Sera-t-il à la hauteur d'un tel choix ou trompera-t-il l'espoir de ses Frères ? Son historien, son successeur dans la charge abbatiale, va nous l'apprendre.

« Erkembode, dit-il, une fois promu à la dignité suprême, mit toute son étude à conserver les observances religieuses dans leur intégrité, à augmenter les possessions du monastère, à les défendre contre les agressions du dehors. Il voyait, en effet, dans sa nouvelle dignité, moins un honneur qu'un fardeau et désirait moins être appelé abbé que l'être en réalité. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les chartes et privilèges que ses pressantes sollicitations obtinrent de plusieurs rois de France en faveur de son abbaye. » — Autour de l'abbaye de Sithiu, s'est formée peu à peu une ville, aujourd'hui importante, sous le nom de Saint-Omer (Pas-de-Calais).

SAINT ERKEMBODE ÉVÊQUE

Cependant le siège de Thérouanne étant venu à vaquer par la mort de Ravenger, successeur de saint Bain, la voix du peuple, qui est aussi celle de Dieu, appela au trône épiscopal le pieux et savant abbé de Sithiu, qui néanmoins ne laissa pas de garder l'administration de son monastère. Ainsi il unit, selon la remarque de son historien, la fécondité de Lia à la beauté de Rachel, la vie active à la contemplation, sans que l'une nuisît à l'autre, mais les deux se consolidant. Et c'est là, sans contredit, l'un des caractères les plus remarquables de notre Saint.

Sa vie, selon la remarque du *Légendaire de la Morinie*, fut une vie de paix, de travaux obscurs mais incessants, une existence passée tout entière à consolider une œuvre difficile, celle de l'évangélisation des Morins, à élever des églises, à former des pasteurs, à défendre son troupeau contre les attaques du dehors.

MORT DE SAINT ERKEMBODE

Ainsi s'écoulait cette vie partagée entre la prière et les œuvres, entre la contemplation et la vie active, cette vie qui unit la part de Marie à l'office de Marthe, et qui est si agréable aux yeux du Seigneur, lorsque la mort vint donner au bon serviteur le prix de ses travaux. Ce fut l'an 742 que notre Bienheureux échangea les biens de la terre pour les biens du ciel, les biens périssables pour les biens éternels.

L'historien ne rapporte aucun miracle : « Non pas, dit-il, qu'il faille croire que notre Saint n'en ait point accompli, mais il faut accuser de cette négligence les historiens qui ne les ont point transmis à la postérité. »

TOMBEAU DE SAINT ERKEMBODE

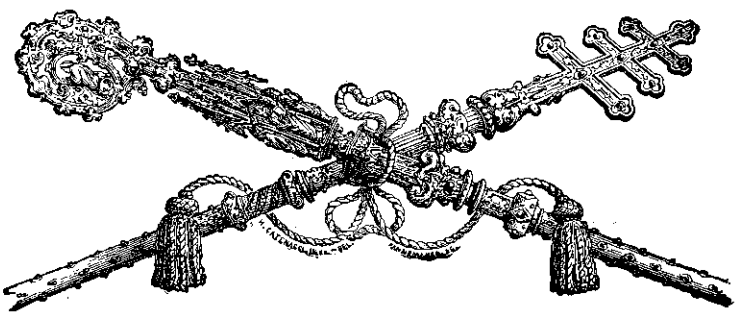
Quoi qu'il en soit, il ne faut rien moins que de nombreux miracles pour expliquer l'affluence à travers les siècles, de toutes les générations, au tombeau du Saint. Ce tombeau se voit encore aujourd'hui dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer, au côté de l'Evangile. En plusieurs endroits le grès, malgré sa dureté extrême, se trouve profondément usé, résultat du passage d'une longue suite de générations qui sont venues se frotter avec confiance contre cette pierre, pour être délivrées de leurs maux corporels.

Un autre acte de piété et de confiance très fréquent consiste à attacher au tombeau du Saint les petits enfants qui ne peuvent marcher seuls et dont sa vertu dissipe les craintes.

SAINT SABAS, GÉNÉRAL ROMAIN ET MARTYR

Fête le 24 avril

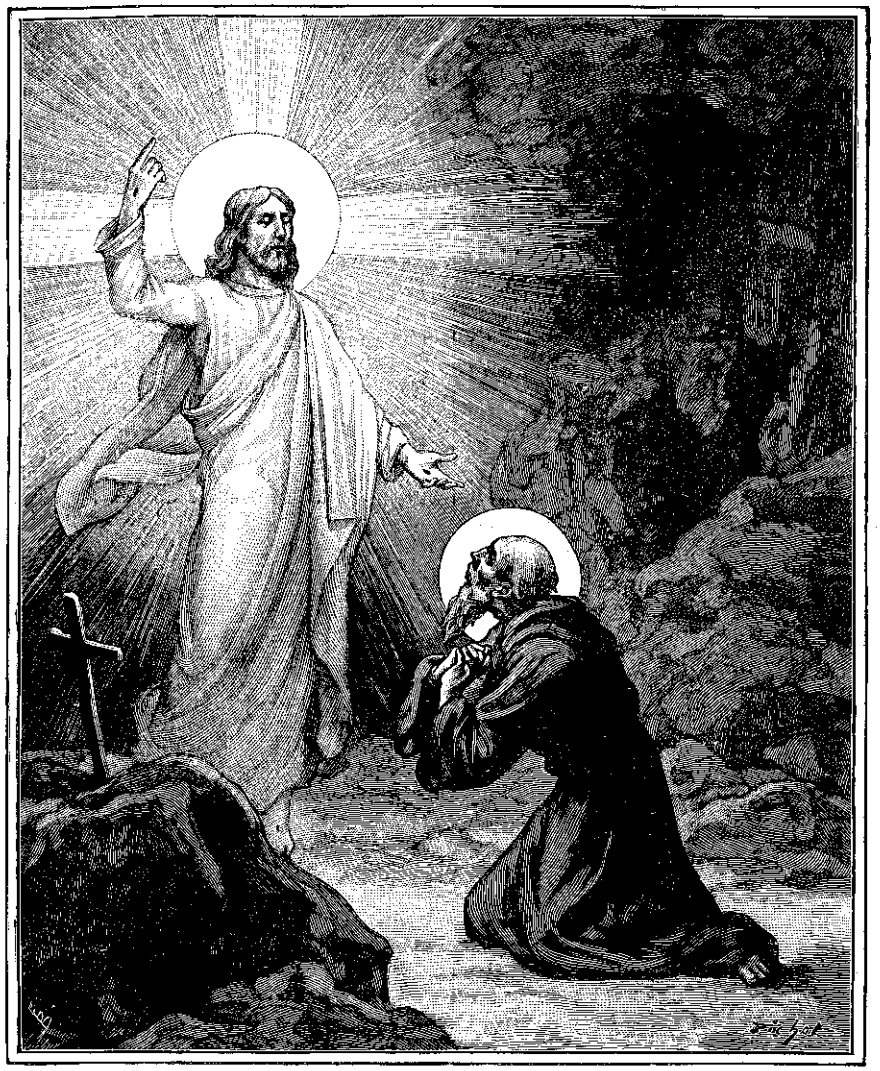
Saint Sabas, Goth d'origine, était un général romain qui reçut le tribunat militaire des mains de l'empereur Aurélien. Partisan secret de la religion chrétienne, il ne craignait pas de visiter ses frères plongés dans les cachots de Rome. Cet acte de courage, non moins que ses hautes vertus, le désignaient à la haine de ses envieux. Dénoncé auprès de l'empereur, il avoua franchement qu'il adorait Jésus-Christ et jeta loin de lui ses insignes. Un ordre du tyran le fit suspendre cruellement à une poutre, puis torturer avec des torches ardentes. Enfin, plongé dans un bain de poix bouillante, il en sortit sain et sauf. Ce miracle attira à notre sainte religion soixante-dix nouveaux chrétiens qui furent bientôt soixante-dix martyrs, car ils payèrent de leur tête leur généreuse confession. Quant à saint Sabas, il fut jeté dans un fleuve et mérita ainsi la couronne du martyre.



SAINT ALFIER

FONDATEUR DE LA CONGREGATION DE LA CAVA

Fête le 12 avril.



Six jours avant sa mort, saint Alfier reçoit l'apparition de Notre-Seigneur.

SAINT ALFIER MINISTRE ET AMBASSADEUR

Saint Alfier est originaire de Salerne en Italie. Il naquit en 930. Nous connaissons peu de détails sur ses premières années. Nous savons seulement que sa conduite était irréprochable aux yeux des hommes et agréable aux yeux de Dieu.

Ses vertus éminentes et son grand savoir lui valurent l'estime du prince de sa ville natale. Il le prit en affection, le combla de bienfaits, et en fit un de ses premiers ministres. Il ne tarda pas à montrer à tous la confiance que lui inspirait l'homme de Dieu : une première fois, il l'envoya comme ambassadeur auprès du roi de Germanie, et plus tard, il le chargea de traiter en France des affaires très importantes.

Le sage ministre, si habile dans les négociations et la diplomatie, ne l'était pas moins quand il s'agissait de la question du salut : son application aux affaires temporelles ne l'empêchait pas d'unir étroitement son âme au Roi des rois. Aussi Dieu, dans sa sagesse, le destinait à de plus grandes choses; l'heure de la grâce allait sonner.

IL RENONCE AUX VANITÉS DU SIÈCLE POUR SE FAIRE MOINE — SON SÉJOUR A CLUNY

La Providence se servit d'une maladie pour l'amener à son service. Il fut conduit aux portes

du tombeau dans un pèlerinage qu'il fit à l'église du bienheureux Michel de Clusa. Sur le seuil de l'éternité, la pensée de la mort et du jugement le remplit de saintes frayeurs. Touché de la grâce, il dit adieu pour toujours aux vanités du siècle et fit vœu de se faire religieux s'il recouvrait la santé. Sa prière fut exaucée, et il se trouva bientôt parfaitement guéri.

Par un concours de circonstances tout providentiel, le grand saint Odilon, abbé du célèbre monastère de Cluny, était venu visiter le couvent du bienheureux Michel de Clusa. L'ancien ministre se jeta à ses pieds, le suppliant de lui donner l'habit. Le sage abbé refusa d'abord, afin d'éprouver sa vocation ; mais, vaincu par ses pressantes sollicitations, il l'emmena avec lui à Cluny, où il satisfit son pieux désir.

Le nouveau religieux, revêtu de l'armure des soldats de Jésus-Christ, apporta à son service toute l'ardeur qu'il avait autrefois déployée au service de son prince. Il oublia toute préoccupation temporelle, et son âme, tout unie à son Dieu, semblait déjà ne plus vivre sur la terre, attachée qu'elle était à la méditation des choses célestes. Il fit ainsi des progrès si rapides dans la vie spirituelle, qu'en peu de temps il atteignit le sommet de la perfection.

RETOUR A SALERNE — FUITE

Il passa ainsi plusieurs années dans la plus grande ferveur sous la direction du saint abbé de Cluny. Aussi fut-ce avec grand regret qu'il quitta cette chère solitude. Le bienheureux Odilon, qui l'aimait tendrement, dut s'en séparer : il le renvoya au prince de Salerne qui le redemandait avec instance Ce dernier reçut notre Saint avec la joie la plus vive; et voulant lui donner de nouveaux gages d'amitié, il le combla de faveurs et le fit même nommer Supérieur de tous les monastères de la ville et des environs.

On chargeait saint Alfier d'en entreprendre la réforme.

A la fin du dixième siècle, beaucoup de monastères de France ou d'Italie, pêchaient par le manque d'ordre et de discipline. Ils étaient souvent ruinés par les usurpations des seigneurs. Leurs habitants, privés des moyens de subsistance, étaient forcés de déserter et de chercher quelque emploi dans le monde. Tout cela entraînait, on le conçoit, une fréquente violation des vœux et de graves désordres. Les monastères et spécialement ceux de l'ordre de Cluny, entreprirent partout une œuvre de réforme, et par eux la régénération de la vie religieuse se répandait dans toute l'Eglise.

Alfier, l'humble religieux, n'avait pas renoncé aux honneurs pour les revêtir de nouveau. Habitué aux splendeurs et aux illuminations de la vie contemplative et intérieure, il n'osa pas se replonger dans les soucis des affaires temporelles. Il résolut donc de se soustraire à ces dignités par la fuite.

Il profita d'une nuit sombre pour mettre son projet à exécution, et s'éloigna de la ville à la faveur des ténèbres. Il alla se cacher dans le flanc d'une haute montagne, où le creux d'un rocher lui servait de refuge. C'était la grotte de Métellien, qu'il devait plus tard transformer en un grand monastère, pépinière de saints religieux.

Le nouvel ermite commença par se bâtir un petit oratoire : il y oublia bientôt les vains bruits du monde, pour s'entretenir seul à seul avec son Dieu, et s'unir à lui par la prière et la contemplation. Mais il ne devait pas jouir longtemps des charmes de la solitude, Notre-Seigneur voulant se servir de lui pour sanctifier beaucoup d'âmes. C'est pourquoi le moment n'était pas éloigné, où il devait lui envoyer une foule de disciples, désireux de marcher sur ses traces.

FONDATION DU MONASTÈRE DE LA CAVA

En attendant, Dieu se plaisait à glorifier son serviteur par de nombreux miracles. On lui apportait les malades et il les guérissait. Sa sainteté le fit bientôt connaître ; on vint de loin pour le voir. Plus Alfier fuyait la vaine gloire du monde, plus elle semblait le chercher. Ainsi, tandis que, caché dans une caverne, il était uniquement occupé de servir Dieu et de lui plaire, il était devenu l'objet de l'admiration et des louanges de toutes les villes voisines.

Plusieurs, entendant parler de la sainteté de sa vie, résolurent de l'imiter. Ils quittèrent joyeusement le siècle, et vinrent se ranger sous sa conduite. C'est ainsi que prit son origine, dans une grotte sauvage des Apennins, le célèbre monastère de la Cava.

Les premiers disciples furent dignes du maître. Parmi eux, le vénérable Léon, qui devait lui succéder dans sa charge d'abbé, et le célèbre Didier de Bénévent, rivalisaient d'ardeur et de zèle, afin de suivre de si beaux exemples. Saint Alfier ne se doutait pas, dans son humilité, qu'il préparait à l'Eglise un de ses Papes. Didier de Bénévent en effet, tout d'abord abbé du Mont-Cassin, mérita, par ses vertus, l'insigne honneur d'être désigné par saint Grégoire VII, pour lui succéder sur le trône pontifical. Il prit le nom de Victor III.

LE DÉMON VAINCU ET HUMILIÉ

L'ennemi du genre humain voyait d'un œil jaloux et envieux tout le bien que Dieu opérait par les mains de son serviteur. Il mit en œuvre tous les ressorts de sa malice, et se proposa d'en finir d'un seul coup avec le Bienheureux.

Un jour qu'Alfier se rendait à Salerne, il l'attendit sur le sommet d'un rocher, juste à un endroit où la route longe un précipice. Quand il vit la jument, sur laquelle était monté le saint abbé, engagée dans cet étroit passage, il prit une forme horrible, effraya l'animal et le fit tomber dans le précipice avec son cavalier. Satan triomphait, mais Dieu veillait sur son serviteur, et il commanda à ses anges de le porter sur leurs ailes afin qu'il ne se fît aucun mal.

Conduit et gardé par les anges, il arriva sain et sauf sur le rivage de la mer ainsi que l'animal. Cependant ses compagnons descendaient la côte en pleurant, croyant le trouver mort. Quelle ne fut pas leur joie de le revoir sans blessure. Ils remercièrent Dieu de cette protection insigne, et leur vénération pour leur Père s'en accrut encore. Quant au démon, humilié et confus, il ne revint plus à la charge, honteux d'avoir augmenté la gloire de celui qu'il croyait anéantir.

IL RESSUSCITE UN MORT

Une bande de voleurs désolait Salerne et les environs par leurs vols, leurs meurtres et leurs brigandages. La terreur qu'ils inspiraient était si grande, que les habitants désertaient les lieux à leur approche.

Quelques fuyards passant dans le voisinage du

monastère, s'arrêtent sous un rocher pour se reposer. A peine y sont-ils assis depuis un moment, qu'un énorme quartier de roche se détache du flanc de la montagne et roule dans l'abîme avec fracas; sa chute a été si rapide, qu'il a écrasé et broyé sur son passage un de ces malheureux, nommé Burellus. A cette vue, ses compagnons poussent un cri d'effroi, ils se précipitent au secours de la victime, mais ils ne relèvent qu'une masse ensanglantée et informe. Pleins de douleur, ils portent le cadavre au monastère pour lui faire donner une sépulture chrétienne. Le vénérable abbé, touché de compassion à la vue de leurs larmes, leur dit: « Placez le corps dans cet oratoire, et revenez demain matin pour la cérémonie. » Ce qu'ils firent. Pour lui, il passa la nuit en prière auprès du corps mutilé, avec Léon, son disciple de prédilection.

Dès la pointe du jour, les compagnons du défunt revinrent au monastère. Le voyant venir au-devant d'eux en compagnie de l'abbé, ils crurent que c'était un fantôme et se signèrent. Mais ils purent bientôt se convaincre de la réalité de sa résurrection, en le touchant et en lui parlant. Alors, s'étant jetés à genoux, ils remercièrent Dieu d'un bienfait aussi signalé.

IL MULTIPLIE DES ŒUFS

Une autre fois, sept hommes viennent visiter le monastère. Saint Alfier les édifie par ses pieux discours, et leur distribue largement le pain de la vérité.

A l'exemple de Notre-Seigneur, il ne veut pas les renvoyer à jeun, et il ordonne de leur servir un repas. Le Frère cellerier s'empresse d'obéir, mais, hélas ! malgré toutes ses recherches, il ne parvient à trouver que cinq œufs pour sept. Il fait part de son embarras à l'homme de Dieu. Celui-ci se fait apporter les œufs et les bénit. O merveille surprenante et digne de la bonté divine, le cellerier trouve un œuf pour chacun.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans tous ces prodiges, ou les miracles eux-mêmes, ou la charité qui les fait opérer. Il en est ainsi de tous les saints qui ne font jamais de miracles, si ce n'est par charité pour le prochain ou pour procurer la gloire de Dieu.

SES PROPHÉTIES

Dieu avait aussi orné son serviteur du don de prophétie. Mais Alfier ne se servait de ce don, non plus que de celui des miracles, que pour l'utilité de ses frères.

Pendant sa vie, il avait ordonné au vénérable Léon et à ses autres disciples de n'être jamais plus de douze après sa mort. Il craignait que s'ils étaient plus nombreux, ils ne pussent subsister à cause de l'extrême pauvreté du monastère. Près de quitter cette terre d'exil pour s'envoler vers la céleste patrie, il réunit ses disciples, et leur dit :

« J'ai parlé et agi comme un homme, quand je vous ai ordonné de n'être jamais plus de douze après ma mort. Le Seigneur a daigné me faire connaître sa sainte volonté : il veut voir dans ce monastère un grand nombre de religieux uniquement occupés à le servir. C'est pourquoi ne faites pas attention à votre pauvreté présente, mais songez plutôt à l'abondance que la Providence nous réserve, car Dieu ne laisse jamais manquer de quoi que ce soit ceux qui le servent. »

Cette prophétie s'accomplit d'une manière admirable : le monastère devint dans la suite l'un des plus florissants de l'Italie, tant par le nombre et la ferveur de ses moines que par ses richesses temporelles.

L'enceinte du couvent ne tarda pas à devenir insuffisante pour le nombre des religieux. Des princes et des hommes puissants élevèrent ailleurs des maisons pour les moines et leur donnèrent des biens-fonds ; les Papes leurs cédèrent beaucoup de monastères et d'Eglises, et la mère-communauté, dit la chronique de la Cava, s'occupa elle-même de la construction de nouveaux édifices en divers pays.

Elle compta ainsi, en Sicile, dans les états de Rome et de Naples, peu de temps après la mort de saint Alfier, 333 couvents, tous soumis à la juridiction de l'abbaye fondée par le Saint.

Le Fondateur ne prédit pas seulement des avantages à ses disciples, il leur annonça encore des épreuves. « Après ma mort, dit-il, un loup rapace entrera dans le bercail du divin Pasteur, et s'efforcera de troubler la paix du troupeau. Ne craignez pas, car il disparaîtra bientôt. » C'est ce qui arriva. Un ambitieux, accompagné d'une troupe de sicaires, s'empara du monastère ; il en chassa l'abbé, et poussa l'audace jusqu'à usurper sa charge. Son sacrilège ne resta pas longtemps impuni. Frappé d'une horrible maladie, jusqu'alors inconnue, il s'humilia devant la main vengeresse de Dieu. Il se hâta de rappeler l'abbé, pria au tombeau de saint Alfier, et se trouva aussitôt complètement guéri.

HUMILITÉ ET MORTIFICATIONS

Alfier était un parfait modèle d'humilité. Plus il était comblé de faveurs, plus il s'efforçait de les cacher. C'est pourquoi bien des miracles et des merveilles de sa vie nous sont restés inconnus.

Qui racontera la rigueur de ses abstinences, ses veilles prolongées, ses pénitences excessives? Qui dira les larmes journalières qu'il répandait dans l'oraison; sa force dans les adversités et les épreuves; qui dira avec quelle horreur il méprisait le monde et ses vanités, et avec quel amour il soupirait vers le ciel. Que de traits édifiants, en effet, sur tous ces points, son humilité a cachés aux hommes.

Il accomplit à la lettre ce précepte de Notre-Seigneur : « Lorsque vous aurez à prier, retirez-vous dans votre chambre, et, en ayant fermé la porte, priez dans le secret, et votre Père céleste, qui voit ce qui est caché, vous en récompensera. » L'humble serviteur de Dieu se retirait dans sa grotte, où il se livrait à la prière et à la mortification sans être vu de personne. Cependant, par ses miracles et par la faveur insigne que lui fit Notre-Seigneur quelques jours avant sa mort, nous pouvons juger combien sa vie devait être sainte et ses vertus héroïques.

SA BIENHEUREUSE MORT A L'AGE DE CENT VINGT ANS

Six jours avant sa mort, Notre-Seigneur lui apparaît tout rayonnant de gloire, et lui dit avec bonté : « Le jour de ma Cène, tu viendras avec moi. » Ces paroles le remplissent de joie et de consolation; il ne songe plus désormais qu'à se préparer à ce grand jour par un redoublement de ferveur.

Le Jeudi Saint venu, il fait lui-même les cérémonies avec toute la solennité et toute la pompe qui conviennent à un pareil jour. Il célèbre le

Saint Sacrifice de la Messe, lave les pieds des Frères et distribue des aumônes aux pauvres. Puis il désigne pour son successeur le vénérable Léon, son plus fidèle disciple. Tous ces devoirs accomplis, il envoie ses Frères au réfectoire prendre leur modeste repas. Quant à lui, il avait voulu rester à jeun tout ce jour, afin de se mieux préparer au festin du ciel, et aussi pour être fidèle à sa règle jusque dans la mort.

Il se retire alors dans sa grotte, sa demeure habituelle : s'étant mis en prière, son âme se détacha du corps sans aucune souffrance, pour s'envoler innocente et pure, dans le sein de Dieu. Il avait cent vingt ans.

Cependant, ses Frères, au sortir du réfectoire, entrent dans sa cellule. Ils le trouvent dans l'attitude de la prière, les mains et les yeux tournés vers le ciel. Craignant d'abord de le distraire, ils n'osent l'interrompre. Enfin ils lui parlent; il ne répond pas; inquiets, ils s'approchent et le touchent. Hélas! ils s'aperçoivent qu'ils n'ont plus devant eux que sa dépouille mortelle. Ils éclatent alors en pleurs et en gémissements, et aucune plume ne pourra jamais dépeindre la véhémence de leur douleur. Ils l'ensevelirent dans la caverne même qui était sa demeure ordinaire.

NOMBREUX MIRACLES OPÉRÉS A SON TOMBEAU

Dieu continua de manifester la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles.

Pendant sa vie, on lui avait amené un possédé, le priant de lui imposer les mains, afin de chasser l'esprit immonde. « Non, avait-il répondu, il ne sera pas délivré de mon vivant, mais seulement après ma mort. » Ces paroles restèrent gravées dans leur cœur. A peine le Bienheureux fut-il mort, qu'ils s'empressèrent d'amener le possédé à son tombeau, et, selon sa prédiction, le démon le quitta aussitôt.

Il y avait dans le monastère un religieux très fervent, mais encore exposé aux attaques de l'ennemi de notre salut. Toutes les fois qu'il voulait communier, ce serpent infernal l'en empêchait par des troubles, des illusions, des scrupules. Cependant, le religieux priait, jeûnait, se mortifiait, mais ne parvenait pas à se débarrasser de cette terrible tentation. Enfin, il prit l'habitude d'aller prier au tombeau du saint abbé. Un jour qu'il suppliait le Seigneur avec larmes de lui rendre la pureté et la paix de la conscience, accablé de tristesse et de lassitude, il s'endormit. Pendant son sommeil, un vieillard vénérable, tout resplendissant de lumière, lui apparut : c'était saint Alfier.

Il s'enquiert avec soin du sujet de sa douleur; l'ayant appris, il fait jaillir une source d'eau vive près de son tombeau. Il prend alors le religieux, le lave à cette fontaine, et lui dit : « Va, désormais ton âme sera pure. » A partir de ce jour, il jouit en effet d'une grande paix, et le démon ne l'inquiéta plus.

On invoque avec efficacité saint Alfier, surtout dans les troubles de l'âme.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES *Acte Sanctorum*, avril, tome II. — *Supplément aux Petits Bollandistes*, par DOM PIOLIN

FLEUR DES SAINTS

SAINTE ÉLISABETH ET LE PETIT LÉPREUX

Sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, avait pour les pauvres lépreux une sorte de prédilection.

Il advint que le landgrave de Thuringe, époux d'Elisabeth, quitta pour un temps le château de la Warbourg. La duchesse y resta seule, et employa le temps que son mari devait être absent à soigner, avec un redoublement de zèle, les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle leur avait faits.

Parmi ces malades, il y avait alors un pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Elie, dont l'état était si déplorable que personne ne voulait plus le soigner. Elisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre; elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et puis le coucha dans le lit même qu'elle partageait avec son mari.

Or, il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Elisabeth était ainsi occupée. Aussitôt la duchesse-mère Sophie, que la conduite d'Elisabeth courroucait, courut au-devant de lui, et comme il mettait pied à terre :

— Cher fils, viens avec moi, dit-elle, je veux te montrer une belle merveille de ton Elisabeth.

— Qu'est-ce que cela veut dire? dit le duc.

— Viens seulement voir, reprit-elle, tu verras quelqu'un qu'elle aime bien mieux que toi.

Puis, le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit, et elle lui dit :

— Maintenant, regarde, cher fils, ta femme met des lépreux dans ton propre lit sans que je puisse l'en empêcher : elle veut te donner la lèpre; tu le vois toi-même.

En entendant ces paroles, le duc ne put se défendre d'une certaine irritation, et enleva brusquement la couverture de son lit. Mais au même moment, selon la belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et, au lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ crucifié étendu dans son lit. A cette vue, il resta stupéfait, ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes, sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre le lépreux :

— Elisabeth, dit-il aussitôt, ma bonne chère sœur, je te prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes : je t'en saurai toujours bon gré; ne te laisse arrêter par personne dans l'exercice de tes vertus.

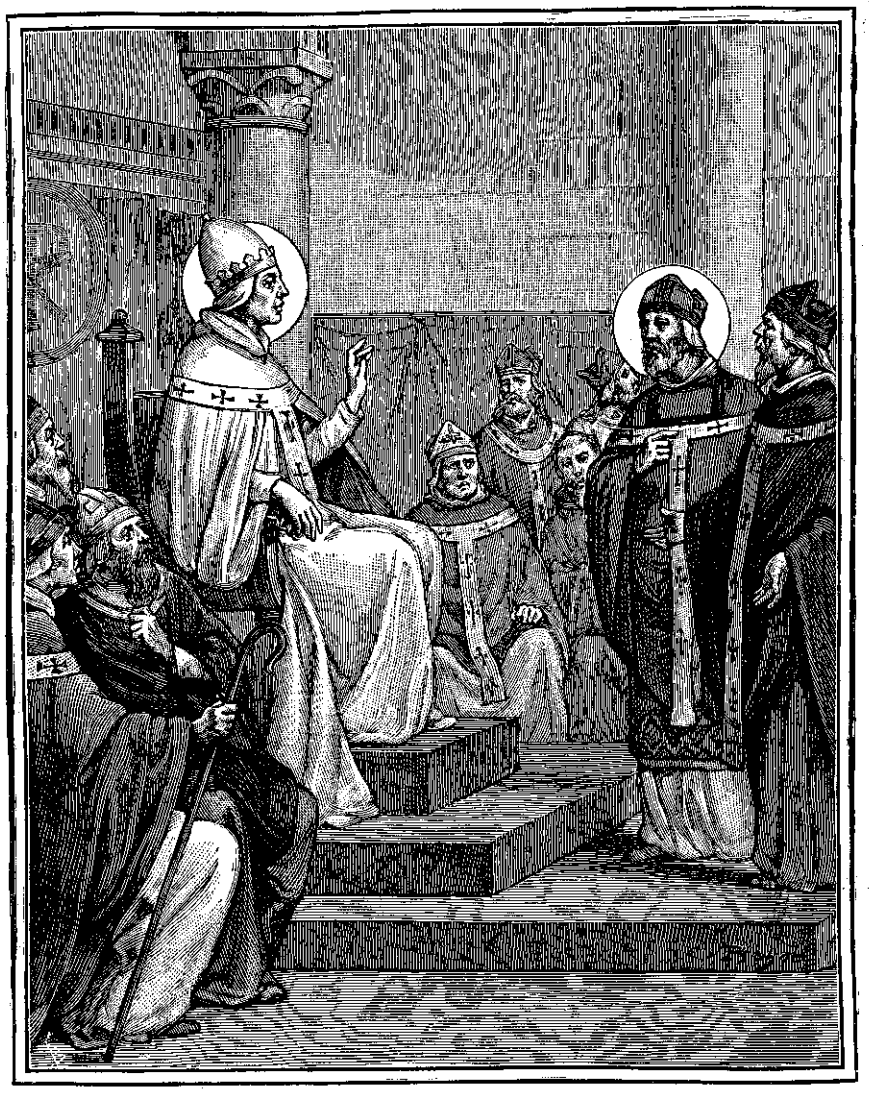
Ensuite, il se mit à genoux, et dit à Dieu cette prière :

« Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur; je ne suis pas digne de voir toutes ces merveilles; je ne le reconnais que trop : mais aidez-moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine volonté. »

(*Vie de sainte Elisabeth*, par MONTALEMBERT.)

SAINT JULES Ier, PAPE

Fête le 12 avril.



Saint Jules reçoit les envoyés de saint Athanase accusé par les Ariens.

De nos jours, l'Eglise romaine, plus qu'en aucun autre temps peut-être, jouit d'une autorité universelle et incontestée.

Un passé de dix-neuf siècles, la définition récente du dogme de l'infaillibilité, les deux pontificats si glorieux de Pie IX et de Léon XIII forcent aujourd'hui l'admiration et le respect

En était-il ainsi au IVe siècle?

La vie du pape saint Jules, qui gouverna l'Eglise pendant quinze années, de 337 à 352, nous permet de montrer que cette suprématie de l'évêque de Rome ne date pas d'hier, mais qu'elle était déjà, au IVe siècle, reconnue du monde entier et attestée par les ennemis mêmes du Saint-Siège.

Saint Jules, Romain de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre le 6 février 337, quelques mois avant la mort de l'empereur Constantin.

C'était au moment le plus aigu de la persécution exercée en Orient par la secte arienne, toujours vivante, malgré les anathèmes dont l'avait chargée le Concile de Nicée, malgré la mort de son chef, Arius, l'odieux négateur de la divinité de Jésus-Christ.

La plus illustre victime de cette persécution

fut sans contredit saint Athanase, patriarche d'Alexandrie. Voici en quelles circonstances le pape saint Jules fut amené à prendre en main sa cause et comment il sut la défendre.

DEUX DÉPUTATIONS AUX PIEDS DU PAPE

Saint Jules, peu après son élévation, vit venir à lui, de la ville d'Alexandrie, deux députations très disparates.

C'étaient, d'une part, les ennemis d'Athanase. Ils étaient envoyés par l'indigne Eusèbe de Nicomédie, le chef du parti hérétique à la mort d'Arius, devenu, par intrusion, patriarche de Constantinople dont il avait fait chasser le pasteur légitime.

Leur grand grief contre Athanase, c'est qu'il était le plus terrible défenseur de la foi orthodoxe en Orient et une menace perpétuelle pour l'arianisme. Il fallait donc le perdre à tout prix, et ils estimaient, non sans raison, qu'une condamnation édictée par l'évêque de Rome l'emporterait aux yeux du monde sur toute autre sentence juridique.

Ils espéraient surprendre l'inexpérience du nouveau Pape et le séduire comme ils avaient déjà séduit à Constantinople l'empereur Constance, successeur de Constantin.

Ils apportaient avec eux tout un dossier contre l'évêque d'Alexandrie. Ils l'accusaient de meurtre, de viol et de sacrilège. Ces calomnies n'étaient pas nouvelles. Elles avaient été formulées une première fois devant une assemblée de 109 évêques réunis à Tyr, et réfutées par Athanase lui-même de la façon la plus éclatante.

On peut en juger par le trait suivant :

« Athanase, disaient les calomniateurs, a attiré dans un piège un évêque nommé Arsène; il l'a égorgé, car nous avons découvert chez lui la main droite de la victime, dont il se servait pour des opérations magiques. » Et ils produisaient aux yeux des juges, comme pièce à conviction, une main coupée et desséchée.

Heureusement, saint Athanase avait prévenu leurs perfidies. Averti à temps de ce qui se tramait, il avait fait faire dans toute l'Egypte des recherches si actives qu'il parvint à découvrir, dans la solitude où il se cachait, Arsène, le prétendu assassiné, toujours vivant, et il l'avait amené à Tyr, à l'insu des accusateurs. Au moment où on l'accusait, il fit comparaître dans la salle du jugement l'évêque Arsène, qui put montrer aux juges ses deux mains intactes. Ce coup de théâtre ruina de fond en comble l'accusation.

C'étaient pourtant ces calomnies et d'autres non moins outrageantes que les émissaires eusébiens se proposaient de rééditer auprès du pape Jules Ier.

Une cruelle déception les attendait à leur arrivée à Rome. Quelle ne fut pas, en effet, leur surprise de s'y trouver face à face avec les envoyés de saint Athanase. Celui-ci, toujours vigilant, avait appris le départ de ses adversaires pour la Ville Eternelle. Il crut de son devoir d'instruire le Souverain Pontife de tout ce qui s'était passé à Alexandrie. Il choisit donc quelques-uns des plus intelligents et des plus dévoués parmi ses prêtres et leur ordonna de s'embarquer sans retard. Il était sûr d'eux comme de lui-même.

A leur vue, Macaire, le chef de l'ambassade eusébienne, faillit se trouver mal. L'échafaudage de calomnies dressé contre l'adversaire ne tiendrait pas un instant debout devant les réfutations de ses envoyés. Son courage faiblit à cette seule pensée, et il s'enfuit secrètement de Rome, à la faveur de la nuit.

Ses compagnons, consternés, mais non découragés, résolurent de payer d'audace, et ils se présentèrent au Pape en même temps que les gens d'Athanase.

« Investi d'une juridiction reconnue par un accord commun, éclairé par des informations contradictoires, le pape Jules se montra digne de l'hommage que le monde chrétien rendait à sa dignité. Il entendit successivement les deux députations et confronta avec soin leurs témoignages (1). »

Les députés d'Athanase n'eurent pas de peine à confondre sur tous leurs chefs d'accusation les eusébiens, et ceux-ci, voyant de quel côté allait pencher la balance, ne trouvèrent d'autre issue à leur mésaventure que de demander la convocation d'un Concile.

Saint Jules, avec une admirable impartialité, les prit au mot et leur accorda le Concile où les deux parties auraient toute liberté de produire leur accusation ou leur défense.

En même temps, il donnait à saint Athanase une preuve de haute estime en lui faisant secrètement demander quel lieu il préférait pour la réunion du Concile.

DEUX CONCILES AU LIEU D'UN — L'INNOCENCE VENGÉE

Autant saint Athanase, invité par le Pape, mit d'empressement à se rendre à Rome, autant les eusébiens, convoqués avec lui, témoignèrent de mauvaise volonté et de mauvaise foi.

Ils étaient véritablement pris au piège. Ils avaient compté sur une assemblée tenue chez eux et composée en majeure partie d'évêques ariens. Voici, au contraire, qu'on les appelait loin de leurs diocèses, de leurs partisans, d'un empereur qu'ils avaient eu l'adresse de circonvenir; ils avaient à se présenter seuls, devant une réunion d'évêques d'Occident, inviolablement attachés à la foi de Nicée, devant Athanase surtout dont l'argumentation calme, incisive, implacable, les terrifiait, enfin, devant un Pontife qu'ils avaient cru novice et inexpérimenté, mais qu'ils avaient appris à connaître et qu'ils savaient incorruptible.

Aussi, tandis qu'Athanase accourait à Rome au premier signe, même avant toute convocation officielle du Concile, dès la fin de l'année 339, les Eusébiens, au mépris de toute convenance, réunirent un conciliabule chez eux, à Antioche. 90 prélats, pour la plupart hérétiques, s'y mon-

(1) De Broglie, *L'Eglise et l'empire romain au IVe siècle.*

trèrent, et, tout naturellement, condamnèrent Athanase, qu'ils déposèrent, le remplaçant sur le siège d'Alexandrie par un intrus de leur parti, nommé Grégoire de Cappadoce.

Cependant, le Pape leur avait envoyé deux légats chargés de les inviter au Concile de Rome, les prêtres Elpide et Philoxène. Ils commencèrent par les retenir plusieurs mois. Enfin, ils daignèrent les congédier, les chargeant de transmettre au pape Jules cette misérable excuse : « Comment voulez-vous que nous quittions nos Eglises pendant la guerre des Perses. » Futile prétexte, car leurs diocèses étaient très éloignés du théâtre de la guerre. Les autres motifs qu'ils alléguaient équivalaient à celui-là.

Saint Jules ne se méprit point sur la frivolité de ces arguments. Aussi, sans attendre les eusébiens, il rassembla sans retard le Concile qui devait juger la cause d'Athanase. L'absence des eusébiens témoignait assez de leur mauvaise foi. Quant à saint Athanase, il réunissait en sa faveur tous les témoignages : celui de 80 évêques d'Egypte qui avaient unanimement signé une lettre admirable où ils dénonçaient au Pape les odieuses intrigues dont leur patriarche était la victime depuis dix ans; celui des prêtres et des diacres de la ville d'Alexandrie, et surtout celui de sa haute sainteté, de son calme héroïque au milieu des persécutions et de son zèle à défendre l'orthodoxie.

D'une commune voix, son innocence fut reconnue. Le Pape, son unique soutien, usa de sa suprême autorité pour le confirmer sur le siège d'Alexandrie, et il le renvoya en Orient, muni de lettres très vigoureuses à l'adresse des ariens qui l'avaient déposé.

Il rétablit en même temps à la tête de leurs Eglises d'autres persécutés, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaza et un grand nombre d'évêques de Thrace, de Syrie, de Phénicie et de Palestine, qui, chassés injustement de leurs sièges, s'étaient réclamés de la protection du Pape de Rome.

LA PRIMAUTÉ DU SAINT-SIÈGE AFFIRMÉE PAR SAINT JULES AU IVe SIÈCLE

La lettre de saint Jules aux eusébiens est un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Elle fait ressortir avec éclat les qualités privées de ce grand Pape, sa charité pleine de douceur vis-à-vis des adversaires d'Athanase, sa fermeté inflexible dans la défense des droits de l'Eglise et de l'innocence opprimée, son zèle qui cherche à ramener les dissidents à la vérité.

« J'ai lu, frères bien-aimés, dit-il dès le début, la lettre que m'ont apportée de votre part mes prêtres Elpide et Philoxène, et je suis étonné que, vous ayant écrit avec charité et dans la simplicité de mon cœur, vous m'ayez répondu avec un esprit de contention et d'arrogance. Quand je la lus devant les nôtres, je vous avoue que tous eurent peine à croire que vous l'eussiez écrite... »

Voici comment le saint Pape s'exprime, touchant la cause de saint Athanase et des autres évêques persécutés :

« Si Athanase, Marcel, et tous ceux que vous avez déposés de leurs sièges étaient coupables, il fallait procéder au jugement selon la règle de l'Eglise; il fallait nous écrire à tous, afin que, tous ici, nous eussions à décider ce qui était juste.

» C'étaient des évêques qui souffraient et leurs Eglises ne sont pas des Eglises ordinaires, mais celles mêmes que les Apôtres ont fondées. Pourquoi, en particulier, ne nous écriviez-vous pas au sujet de l'Eglise d'Alexandrie : *Ignorez-vous que la coutume en pareil cas est de nous écrire d'abord et que c'est d'ici que doivent partir les décisions?*

» Maintenant qu'on n'a daigné nous informer de rien et qu'on a fait tout ce qu'on a voulu, on exige que nous approuvions ce qui s'est passé.

» Sont-ce là les ordonnances de Paul? Est-ce là la tradition de nos pères? Cette conduite est une nouveauté étrange..... Pour moi, je vous répète ce qui a été enseigné par le bienheureux apôtre Pierre, et *ces choses sont si connues de tous*, que, sans ce qui est arrivé, je les aurais passées sous silence. »

Cette lettre remarquable de sagesse, de modération et de douceur, ne toucha point le cœur endurci des eusébiens.

SAINT JULES ET LE CÉLÈBRE CONCILE DE SARDIQUE

L'insoumission et les prétentions des hérétiques faisaient naître chaque jour de nouveaux troubles en Orient. Les ariens déposaient à leur gré des évêques orthodoxes, appelaient des hérétiques au gouvernement des Eglises et se permettaient, pour les introniser, toutes les violences.

L'empereur Constance, leur protecteur, s'inquiéta lui-même de leurs menées audacieuses. C'est pourquoi il accueillit avec plaisir la proposition que lui fit le pape saint Jules de convoquer un Concile qui mettrait fin à ces désordres. D'un commun accord, on choisit pour lieu de réunion la ville de Sardique (aujourd'hui Sofia, en Bulgarie), placée sur l'extrême limite des deux empires d'Orient et d'Occident, à égale distance, par conséquent, des deux Eglises.

Le pape Jules, après avoir convoqué les évêques au Concile, s'excusa d'y paraître, retenu par les besoins de son Eglise, mais il se fit représenter à l'assemblée par Osius de Cordoue, vieillard vénérable qui, dix-huit ans auparavant, avait présidé le premier des Conciles œcuméniques.

On crut un moment qu'on allait revoir les scènes imposantes de Nicée. Les évêques affluaient de plus de 35 provinces. Leur nombre dépassa 200.

Le groupe des prélats eusébiens tenta, selon sa coutume, de susciter des difficultés. Il n'arriva à Sardique qu'après mille récriminations. « A quoi bon, disaient-ils, un tel déplacement. Pourquoi faire quitter aux évêques le soin de leurs ouailles et celui de la prédication évangélique? Pourquoi imposer à des vieillards chargés d'années les fatigues d'un si long voyage? »

La volonté formelle de l'empereur les décida à se mettre en route, au nombre de 70 ou de 80.

Ils se firent accompagner par un général et un comte, car — c'est saint Athanase qui le remarque — ils n'étaient jamais pleinement rassurés, s'ils n'avaient à leurs côtés quelques représentants de la force armée.

A Sardique, ils se mutinèrent, s'enfermèrent tout d'abord en un grand palais, refusant d'en sortir avant qu'on eût exclu de l'assemblée Athanase et les autres évêques jadis déposés par eux. C'était prétendre prononcer un verdict avant le jugement.

Les évêques orthodoxes trouvèrent la chose exorbitante. C'était déjà beaucoup de remettre en cause le jugement d'Athanase, déclaré innocent par le pape Jules. Ils refusèrent d'accéder à ce désir. Pendant plusieurs jours, ils députèrent au palais des eusébiens quelques-uns des leurs pour tenter d'ébranler leur résolution. On descendit jusqu'à de véritables supplications : ce fut en vain. Un beau matin, on trouva le palais vide ; les eusébiens avaient levé le siège et étaient partis pendant la nuit.

Le Concile n'en tint pas moins ses assises au nom du Pape. Elles furent très fructueuses. Une seconde fois, on y proclama l'innocence et l'orthodoxie d'Athanase et de Marcel d'Ancyre. Les Ariens furent frappés d'une condamnation nouvelle. Tous les évêques intrus furent dépouillés de la dignité qu'ils avaient usurpée et frappés d'anathème. 21 Canons de discipline furent dressés.

L'assemblée fit ensuite hommage de ses décisions au Souverain Pontife, *comme il convient aux prêtres par rapport au siège de l'apôtre Pierre*, écrit quelques années plus tard saint Hilaire.

Ainsi s'affirmait, par de solennelles protestations, la prééminence du Saint-Siège apostolique.

Pendant ce temps, que devenaient les fugitifs? Un peu confus de leur retraite précipitée qui leur donnait l'apparence de coupables fuyant la vue des juges, ils avaient pris le parti de s'arrêter résolument à vingt lieues environ de Sardique, à Philippopolis, en Thrace, et là, d'opposer tribunal à tribunal et Concile à Concile.

Leur assemblée put excommunier à son aise les évêques orthodoxes déjà condamnés, et avec eux Osius, président du Concile de Sardique, d'autres évêques et le Pape lui-même, émaillant leurs rapports des invectives les plus déplacées, et, pour apposer à cette œuvre un sceau digne d'elle, ils signèrent leurs décrets de Sardique, indication évidemment fausse.

Leurs excommunications demeurèrent sans effet. Athanase, sur le désir du Pape et du Concile, ne devait pas tarder à remonter sur son siège patriarcal.

RÉHABILITATION ACHEVÉE — JOIE DU PAPE

Avant de rentrer triomphant à Alexandrie, le patriarche se sentit poussé par la reconnaissance à revoir Rome et le Chef auguste de l'Eglise. Ce fut une grande joie pour saint Jules. On sent cette allégresse déborder dans une lettre pontificale où il communique aux Alexandrins ses transports et ses espérances.

« Votre évêque Athanase est un vrai confesseur. Accueillez-le avec une sorte de fierté et une grande joie selon Dieu, lui et ceux qui ont partagé ses souffrances.

» Pour moi, ce m'est une douce consolation de me représenter en esprit le retour de mon frère, votre bonheur, la piété filiale du peuple allant à sa rencontre, l'allégresse de ceux qui accourent de toutes parts.

» Nous prenons d'avance à votre joie une part d'autant plus vive que Dieu nous a fait la grâce de connaître plus intimement un si grand homme. »

Le moment venu des adieux, ce fut au palais de Latran une scène touchante. Le Pape et le patriarche s'embrassèrent longuement et tendrement. Leurs âmes, qui s'étaient si bien comprises, ne pouvaient se quitter sans déchirement; tous deux pleuraient, tant est étroite l'amitié des saints, et cruelle, même pour eux, la nécessité des séparations.

FIN DU PONTIFICAT DE SAINT JULES

Le *Liber pontificalis* signale, sans autres détails, un exil du pape saint Jules. Dieu aurait ainsi voulu donner à ce beau pontificat une gloire nouvelle, la plus appréciée des saints, celle de la souffrance

Saint Jules rendit son âme à Dieu le 12 avril 352, Après sa mort, l'arianisme, qu'il avait humilié, releva la tête. Toutes les hérésies condamnées ont de ces retours imprévus. Elles renaissent quand on les croit anéanties. Ces brusques revirements de l'erreur n'enlèvent rien de leur mérite aux courageux pontifes qui, comme saint Jules, l'ont énergiquement combattue pendant de longues années.

Le corps du saint Pape fut déposé dans le cimetière de Calepodius, sur la voie Aurélia. Plus tard, on le transféra à l'église de Sainte-Marie du Transtévère, qui porta longtemps le nom de basilique de Saint-Jules.

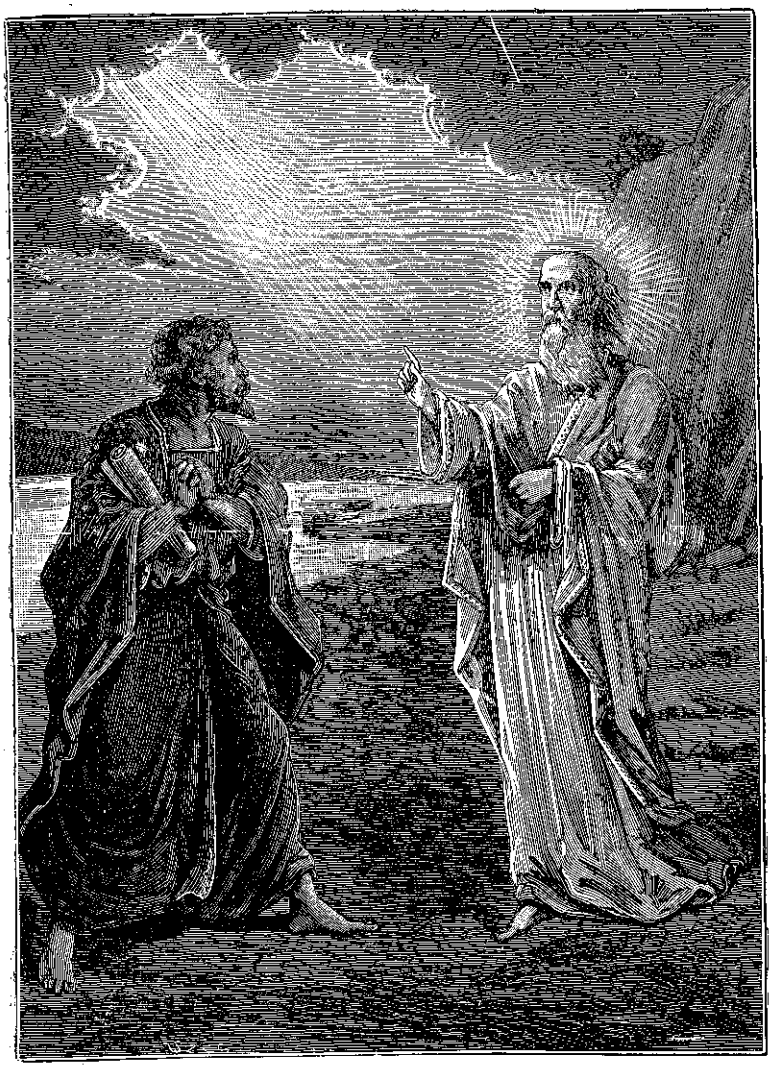
Il avait des droits particuliers à trouver là sa dernière demeure. De son vivant, il s'était plu à agrandir et à décorer ce sanctuaire, où il fit placer, dit-on, de nombreuses images de martyrs. Le culte des saintes images, aussi ancien que le christianisme lui-même, reçut donc un nouvel accroissement sous le pontificat de Jules Ier. Plusieurs autres monuments furent construits et décorés de peintures par ses soins: on cite entre autres deux basiliques dans la ville de Rome, l'une près du Forum, l'autre sur la voie Flaminienne.

Il ouvrit trois nouveaux cimetières ou catacombes.

Enfin, certains historiens lui attribuent le décret pontifical qui rendit obligatoire en Orient la célébration au 25 décembre de la Nativité de Notre-Seigneur, jusque-là confondue avec la fête de l'Epiphanie, le 6 janvier. Ce serait une preuve nouvelle de l'influence exercée de tout temps par le Siège de Rome sur le monde entier.

SAINT JUSTIN, PHILOSOPHE ET MARTYR

Fête le 13 avril.



Justin, avide de vérité, se promène sur le bord de la mer, quand un vieillard majestueux lui indique les Saintes Lettres comme source de la vraie philosophie.

LES PHILOSOPHES ET LES PROPHÈTES

Saint Justin naquit vers l'an 103, dans l'antique Sichem, aujourd'hui Naplouse, près du puits de Jacob. Fils et petit-fils de vétérans romains, il ne suivit pas cependant la carrière des armes. Dieu, qui voulait l'attirer à la connaissance de la vérité, lui avait donné un esprit pénétrant, avide de tout savoir, et porté de préférence à la recherche de la science.

« Dès ma première jeunesse, dit-il lui-même, je fus épris d'un amour ardent pour la philosophie.

» Je me mis sous la conduite d'un stoïcien. Mais, après être demeuré longtemps avec lui, je m'aperçus que je n'apprenais rien sur Dieu, dont la connaissance, à son avis, était inutile. Je le quittai donc pour m'adresser à un péripatéticien, homme d'une grande finesse d'esprit, il le croyait du moins.

» Après quelques jours, il me pria de convenir avec lui des honoraires, « afin, disait-il, que ses leçons nous fussent profitables à tous deux. » Je ne pouvais croire qu'une âme aussi basse fut celle d'un philosophe, car la sagesse ne se vend pas. Sans vouloir en entendre davantage, je m'éloignai de lui.

» Cependant mon ardeur pour la science était toujours la même; j'allai trouver un pythago-

ricien, qui était en grande réputation, et n'avait pas lui-même une moindre idée de son savoir.

» Lorsque je lui eus témoigné le désir d'être son disciple : « Très bien, me répondit-il, mais savez-vous la musique, l'astronomie et la géométrie? Sans ces connaissances préliminaires qui dégagent l'âme des objets sensibles, vous ne sauriez prétendre approfondir les secrets de la philosophie, ni arriver à la contemplation de la beauté et de la bonté souveraines. » J'avouai humblement que j'ignorais ces sciences, et il me congédia sans plus de formalités.

» Je ne fus pas médiocrement désappointé de ma mésaventure, elle m'affligeait d'autant plus que je croyais quelque mérite à ce docteur. Mais comme les études préalables qu'il exigeait de moi eussent été nécessairement trop longues, je ne me sentis point le courage de subir cette dure épreuve.

» Dans mon embarras, je songeai aux platoniciens. Il y en avait un dans notre ville, homme de bon sens et des plus distingués d'entre eux. J'eus avec lui plusieurs entretiens qui me profitèrent beaucoup; déjà je me flattais d'être devenu sage et, dans mon enthousiasme, j'avais conçu la folle espérance de voir Dieu bientôt, car c'est le but de la philosophie de Platon.

» Cette disposition d'esprit me faisait rechercher la solitude. Un jour que je me promenais au bord de la mer, je vis un vieillard qui me suivait pas à pas. Son extérieur était majestueux; un air de douceur et de gravité était répandu sur toute sa personne; nous entrâmes en conversation. « Tous les philosohes, dit le vieillard, se sont égarés dans les sentiments de l'erreur, et aucun d'eux n'a bien connu ni Dieu, ni l'âme raisonnable.

— Si ceux-là ne peuvent nous enseigner la vérité, m'écriai-je, quels maîtres devons nous donc suivre?

— A une époque très reculée, reprit-il, et bien avant ceux qu'on a cru philosophes, il y a eu des hommes justes et chéris de Dieu, qui, parlant par l'esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle prophètes, eux seuls ont connu la vérité, eux seuls l'ont annoncée aux hommes. Ils n'ont prêché que ce qui leur était révélé d'en haut. Leurs écrits, que nous avons encore, nous font très bien connaître la première cause, et la dernière fin de tous les êtres. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements subtils. Ce qui doit faire croire à leurs paroles, ce sont leurs prédictions qui se sont accomplies ou s'accomplissent tous les jours, et les miracles qu'ils opéraient. Ils faisaient ces prodiges au nom d'un seul Dieu, créateur de toutes choses, et de son fils Jésus-Christ, qui devait venir en ce monde, disaient-ils, et qui y est venu, en effet.

» Quant à vous, dit en finissant l'inconnu à Justin, faites d'ardentes prières pour que les portes de la lumière vous soient ouvertes, car nul ne peut comprendre ces choses si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence. »

A ces mots, le vieillard disparut, et nul ne le revit jamais.

Mais ces paroles frappèrent l'esprit du philosophe; il lut les prophètes, la lumière se fit dans son esprit; la force et le courage des martyrs lui firent embrasser une foi qui donnait de tels gages d'immortalité, que pour elle on supportait les plus cruels tourments et on bravait la mort. Saint Justin se fit baptiser.

Après avoir semé la bonne nouvelle dans une contrée, les apôtres allaient à d'autres conquêtes, mais ils laissaient à leurs disciples les plus fervents et les plus instruits le soin de maintenir la foi dans les cœurs. Les évêques, successeurs immédiats des apôtres, furent après eux les premiers docteurs auxquels recouraient les fidèles, mais bientôt les pontifes s'adjoignirent des prêtres qui enseignaient publiquement la religion chrétienne et démontraient par la raison la fausseté et l'absurdité du paganisme. Telle fut l'origine des écoles chrétiennes.

Le philosophe converti en fonda une à Rome même, au pied du trône de Pierre, au centre de l'idolâtrie. Les chrétiens allaient l'entendre pour fortifier leurs âmes, les païens pour tenter de le convaincre d'erreur, mais chacune des réponses de Justin lui valait une victoire, et souvent il eut le bonheur d'amener ses adversaires dans le chemin du salut.

Son zèle, cependant, ne pouvait se contenter de l'étroite enceinte d'une école, il aurait voulu annoncer la vérité au monde entier.

Il résuma dans un discours, qu'il adressa aux Grecs, les principaux points de la morale et des dogmes chrétiens; pour en faire saisir la supériorité divine, il les compara au tissu de mensonges et d'infamies qui faisaient toute la religion des païens.

« Ne croyez pas, dit-il, que j'aie renoncé sans motif à votre croyance et à votre culte. J'ai dû les abandonner parce que je n'y ai rien trouvé de saint, rien qui puisse être agréable à Dieu. Les fables imaginées par vos poètes ne sont autre chose que des monuments de déraison et de véritable folie. Mais vous ferez peut-être bon marché de vos poètes et des fables qu'ils débitent sur les dieux. Vous prétendez trouver la vérité parmi les philosophes; cependant, dites-moi, qui peut se reconnaître au milieu du pêle-mêle de leurs contradictions. Aucun d'eux n'a pu en amener un autre à son avis; bien plus, ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; ils ne méritent donc pas plus de foi que vos poètes dont ils n'ont fait qu'augmenter les erreurs. Abjurez donc des croyances aussi honteuses que ridicules, et venez participer à une sagesse qui ne se peut comparer à aucune autre.

» Notre chef à nous, le Verbe divin, qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la noblesse du sang, mais la sainteté de la vie et la pureté du cœur.

» Le mot d'ordre de ce conquérant des âmes, c'est la vertu. Arme merveilleuse, qui dompte toutes les passions. Ecole de sagesse où viennent mourir tous les feux impurs, sa doctrine ne fait ni poètes, ni philosophes, ni orateurs; mais, d'esclaves de la mort, elle nous rend immortels; de l'homme elle fait un Dieu; de cette terre elle nous transporte en un ciel mille fois supérieur à votre Olympe. Venez donc vous instruire à cette école divine. J'étais ce que vous êtes, soyez ce que je suis. Telle est la foi, tel est le Verbe dont la puissance m'a subjugué.

» Semblable à un charmeur habile, qui attire hors de son repaire le serpent qu'il veut mettre en fuite, le Verbe bannit du fond de l'âme les instincts sensuels, la cupidité, les dissensions, l'envie, la jalousie, la colère et tout ce qui leur ressemble. Délivrée de ces tyrans, l'âme entre dans une atmosphère de paix et de sérénité divines, avant-goût des joies qui lui sont réservées

après les épreuves de cette vie, quand elle sera réunie au Dieu qui l'a créée. Car c'est de Dieu qu'elle tient l'existence, et c'est à Dieu qu'elle doit retourner. »

SAINT JUSTIN ET LES PERSÉCUTEURS

Au commencement du règne de l'empereur Antonin, les chrétiens furent l'objet des plus terribles supplices, et l'Eglise souffrit cruellement, car le sang de ses enfants coula à grands flots. Saint Justin prit sa défense, et la voix éloquente du philosophe converti porta ses plaintes au trône des Césars. Il le fit sans faiblesse, et ne craignit pas de se dénoncer lui-même aux persécuteurs, en signant courageusement son *Apologétique*, qui commence ainsi :

« A l'empereur Titus, César Auguste, à Vérissimus, son fils, au Sénat et au peuple romain : en faveur des hommes qui sont injustement poursuivis comme chrétiens, moi Justin, fils de Priscus, citoyen de la colonie de Flavia Néapolis, chrétien aussi, j'adresse cette apologie. »

Au nom de la justice, saint Justin réclame pour les disciples du Christ le libre exercice de leur culte, faveur que Rome accordait à tous les peuples. « Bien plus, dit-il, notre foi est la vérité absolue, et dès lors c'est un devoir pour tous, pour les empereurs eux-mêmes, de lui sacrifier les traditions erronées des aïeux, les préjugés populaires, leur vie même. »

Après avoir démontré l'injustice des tourments que l'on faisait subir aux chrétiens, l'apologiste prouve la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ par les prophéties : « Si vous voulez savoir, dit-il, comment tout ce qui avait été prédit sur la passion de Jésus-Christ s'est accompli, lisez les *Actes de Pilate* (relation du procès de Jésus-Christ envoyée à l'empereur Tibère et conservée dans les archives de Rome). » Il renvoie à ces mêmes Actes, pour prouver que Jésus-Christ a guéri des aveugles et des lépreux et ressuscité des morts. Il venge ensuite les fidèles de toutes les calomnies dont les chargeaient leurs ennemis, et ajoute, en s'adressant aux princes :

« Si notre religion vous paraît conforme à la raison et à la vérité, respectez-la ; si au contraire tout cela vous semble un tissu de futilités, dédaignez-la. Pour nous, il nous suffit de vous avoir avertis. Vous n'éviterez pas le jugement du Seigneur. Quelle que soit votre sentence nous redirons toujours : Dieu soit béni. »

Cette noble liberté de langage toucha l'empereur ; un décret déclara bientôt les chrétiens innocents et leur donna la liberté de se réunir pour louer et adorer leur Dieu.

Mais la paix ne fut pas de longue durée. Marc-Aurèle, qui succéda à Antonin, renouvela les édits de mort contre les fils de l'Eglise.

Une injustice inouïe obligea de nouveau saint Justin à prendre la plume.

Une femme de mauvaise vie, devenue chrétienne, avait essayé de faire entrer son mari avec elle dans la voie du salut, en lui parlant des feux éternels réservés à ceux qui vivent dans l'incontinence et la débauche. Ses efforts furent infructueux. Craignant, dès lors, de participer à ses crimes et à ses impiétés, elle se sépara de lui.

Pour se venger, le païen la dénonça aux bourreaux, et la malheureuse femme fut mise à mort pour avoir renoncé à la compagnie d'un homme dont elle ne voulait plus partager la corruption.

Les accents de cette nouvelle défense n'étaient pas moins énergiques que les premiers, mais ils furent sans effet.

L'empereur avait pour favori un philosophe cynique, Crescent, que sa mauvaise vie et son avarice rendaient odieux aux idolâtres mêmes, et qui, le premier, accusait les chrétiens d'inceste, d'adultère et d'homicide.

Souvent il avait défié Justin dans des conférences publiques, mais toujours il en était sorti couvert de honte et de confusion, car toujours le Saint l'avait convaincu de mensonge et d'hypocrisie, sans qu'il pût lui-même le mettre un seul instant en défaut.

Le païen se vengea de tant de défaites en faisant enfermer son adversaire dans un horrible cachot.

COMMENT LES CHRÉTIENS SAVENT MOURIR

Six autres confesseurs : Charito, Charitana, Evelpiste, Hiérax, Pæon, et Libérianus eurent l'honneur de partager la captivité et le glorieux martyre du défenseur de l'Eglise.

C'était, disent les Actes, le temps où les fanatiques adorateurs des démons obtinrent la permission de promulguer des édits de persécution contre la religion chrétienne dans chacune des villes et des provinces de l'Empire. On voulait forcer tous les fidèles à sacrifier aux dieux.

Justin et ses compagnons furent amenés au tribunal du préfet de Rome, Rusticus.

« Sois docile aux décrets des empereurs, dit le juge au philosophe chrétien, et offre de l'encens à nos dieux.

— J'obéis aux préceptes du Christ, et nul n'a le droit de me contraindre à les violer, répondit l'intrépide témoin de la foi ; après avoir étudié successivement dans toutes vos écoles de philosophie, j'ai embrassé la foi des chrétiens, car c'est la seule vraie, quoiqu'elle ait autant d'adversaires qu'il y a d'esclaves de l'erreur.

— Misérable ! interrompit le païen, comment oses-tu te vanter de professer une pareille doctrine?

— Oui, je me fais gloire de partager la religion de ceux qui n'adorent qu'un seul Dieu, créateur de l'univers, et professent que Jésus-Christ, son Fils unique, est venu sur la terre, selon les prédictions des prophètes, pour sauver tous les hommes dont il sera le juge au dernier jour du monde.

— Dis-moi où se tiennent vos assemblées?

— Nous nous réunissons partout où nous pouvons ; notre Dieu est en tout lieu, et l'on ne saurait le circonscrire dans les limites d'un espace quelconque ; bien qu'il soit invisible, il remplit l'immensité de la terre et des cieux ; nous l'adorons partout, et partout nous chantons sa grandeur et sa gloire. »

Cette réponse ne satisfit pas le préfet, qui aurait été heureux de surprendre d'un seul coup de filet, tous les prêtres et tous les fidèles de l'Eglise de Rome. « Je veux savoir, dit-il, où les chrétiens se rassemblent dans cette ville. »

Mais Justin, loin de trahir ses frères, s'accusa lui-même : « J'habite près des thermes de Timiotinum ; tous ceux qui ont voulu venir m'y trouver ont reçu de moi communication de la doctrine, seule véritable, que je professerai jusqu'à la mort. »

Vaincu par tant de courage, Rusticus s'adressa à Charito, et lui demanda s'il était chrétien : « Je le suis par la grâce de Dieu, » répondit le confesseur. Interrogée à son tour, Charitana, son épouse, fit la même réponse.

« Et toi, demanda le juge à Evelpiste, qui es-tu?

— Je suis l'un des serviteurs de César, mais le Christ m'a donné la liberté véritable, je suis chrétien, et, comme tel, je suis entré en partage de la foi, des privilèges de la grâce et des espérances de ceux que vous venez d'interroger. »

Le magistrat romain se tourna vers Hiérax : « Es-tu aussi chrétien?

— Oui, répondit le confesseur, je crois comme eux à Jésus-Christ et je l'adore.

— Qui vous a instruits dans cette religion, demanda Rusticus, est-ce Justin?

— J'étais chrétien avant de connaître Justin, répondit Hiérax.

— Moi aussi, s'écria Pæon. — Et qui t'a instruit? dit le préfet. — Ce sont mes parents qui m'ont enseigné cette foi divine. »

Evelpiste prit alors la parole. « J'avais une grande joie à suivre les leçons de Justin; mais j'étais chrétien avant de le connaître, cette religion est celle de mon père et de ma mère. — Et où sont tes parents? reprit le magistrat. — En Cappadoce », répondit Evelpiste.

La même question fut adressée à Hiérax. « Notre père véritable, dit-il, est le Christ, la foi que nous avons en lui est notre mère. »

Quand Libérianus eut aussi généreusement confessé sa foi, le préfet de Rome s'adressa de nouveau à saint Justin, et lui dit : « Ecoute-moi donc, philosophe dont on vante tant la sagesse et l'éloquence, crois-tu sérieusement que tu monteras au ciel, quand je t'aurai fait meurtrir le corps de coups de fouet et trancher la tête?

— Si tels sont les supplices que vous me réservez, j'espère obtenir la récompense accordée à tous ceux qui ont confessé la foi du Christ, et j'ai la certitude que la grâce divine les conservera éternellement dans les joies célestes.

— Ainsi, tu t'imagines vraiment que tu iras au ciel?

— Je ne me l'imagine pas, je le sais d'une science certaine, et je n'ai pas à cet égard le moindre doute.

— Cessons tous les discours, dit le préfet irrité aux intrépides confesseurs, il s'agit du point capital : sacrifiez tous aux dieux; si vous n'obéissez pas de bonne volonté, les tortures vous y contraindront. »

Justin alors prit la parole pour ses frères. « Loin de redouter tes supplices, dit-il, nous ambitionnons la gloire de les souffrir pour le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur; ce sera notre immortel honneur devant le tribunal de ce juge suprême, quand le monde entier comparaîtra devant lui. »

Les six autres martyrs firent entendre la même réponse, et s'écrièrent : « Nous ne sacrifierons jamais à vos idoles. »

Rusticus rendit alors la sentence en ces termes : « Pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir aux édits de l'empereur, ces rebelles sont condamnés, selon les termes de la loi, à subir d'abord la peine de la flagellation, et ensuite à être décapités. »

Les saints confesseurs furent conduits au lieu ordinaire des exécutions; chemin faisant, ils chantaient les louanges du Seigneur. Après qu'on les eut flagellés, la hache du licteur trancha leur tête, et leur âme s'envola dans le royaume du Christ.

Le corps de saint Justin se trouve à Rome dans la basilique de Saint-Laurent-hors-les-murs, où il repose dans le même tombeau qui contient les restes des martyrs saint Etienne et saint Laurent. La cathédrale de Coutances possède aussi quelques reliques du philosophe martyr.

En 1882, Léon XIII ordonna à l'Eglise universelle de célébrer, le 14 avril, la fête de ce saint.

PRIÈRE

O Dieu, qui par la folie de la Croix, avez enseigné d'une manière admirable au bienheureux martyr Justin la science sublime de Jésus-Christ, faites qu'après avoir rejeté loin de nous les liens de l'erreur, nous obtenions la fermeté de la foi. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SAINT HERMENÉGILDE

ROI MARTYR

Fête le 13 avril.

Saint **Herménégilde, en prison, résiste aux instances de son père qui veut lui faire adopter l'hérésie d'Arius.**

L'ARIANISME ET GOSWINTHE

Les persécutions des premiers siècles ne firent pas seules des martyrs. A peine sortie des catacombes, l'Église vit se dresser contre elle les hérétiques, ennemis moins ouverts et moins violents que les empereurs romains, mais non moins dangereux et non moins pervers.

Les Visigoths, qui fondèrent la monarchie ibérique, d'où sortit notre saint Herménégilde, étaient ariens, et, comme tous les hérétiques, ils luttaient de fanatisme et de cruauté. « La persécution que subissent les catholiques en Espagne, disait saint Grégoire de Tours, est horrible : exil, confiscations de biens, emprisonnements, flagellations, massacres, ils endurent tout; et l'un des supplices les plus ordinaires, mais non le moins cruel, est de les faire mourir de faim. Une femme assume la responsabilité de tant de forfaits : c'est Goswinthe, la veuve d'Athanagild, qui a épousé en secondes noces le roi Leuvigild. Mais Dieu la punit en ce moment d'une façon exemplaire. Après avoir fait arracher les yeux à tant de catholiques, elle vient d'être frappée de cécité. Ses yeux se sont éteints sous le voile épais d'une cataracte. »

PREMIÈRES ANNÉES D'HERMÉNÉGILDE SON MARIAGE ET SA ROYAUTÉ

Leuvigild avait épousé en premières noces la reine Théodosia, tante de saint Léandre et de saint Isidore : de cette union étaient nés deux fils, Herménégilde et Récarède. Les jeunes princes furent envoyés à Séville, pour y étudier dans l'école épiscopale que saint Léandre, leur oncle, venait de fonder. Malgré cette circonstance, ils continuèrent à professer l'arianisme ; toutefois, il est bien certain que le saint évêque leur inculqua des sentiments plus sympathiques à l'orthodoxie, comme le prouvera plus tard leur conversion.

Cependant, on s'empressa de chercher pour Herménégilde, qui était l'aîné, une épouse digne de son mérite et de son rang. On sollicita à la cour de France la main d'Indegonde, fille de Sigebert et de Brunehaut; et, les négociations heureusement terminées, la princesse, avec une pompeuse escorte, s'en vint en Espagne, où elle fut reçue avec de grands applaudissements et de magnifiques honneurs. Herménégilde était au comble de la joie; il donna tout son amour et toute son estime à celle qui devait être sa compagne et qu'il voyait si accomplie. Indegonde rendit amour pour amour; mais elle était préoccupée d'un amour tout autre que celui de la chair et du sang : son époux était hérétique, et sa conversion fut l'objet de tous ses vœux.

Ce mariage contenta beaucoup le roi Leuvigild qui, pour assurer à ses descendants la couronne, élective jusque-là chez les Goths, associa ses deux fils à l'empire. La part d'Herménégilde fut l'Andalousie, avec Séville pour capitale.

UN BAPTÊME CHEZ LES ARIENS

La nouvelle princesse avait été, à son arrivée, comblée des plus grandes démonstrations d'amitié par Goswinthe, qui avait pensé la pervertir facilement; mais, ne pouvant arriver à ses fins, elle changea ses caresses en fureur. Un jour qu'Herménégilde était absent, « Goswinthe, continue Grégoire de Tours, vint la solliciter d'apostasier le catholicisme et de se faire rebaptiser par les ariens, Indegonde résista héroïquement : « Il me suffit, répondit-elle, d'avoir été baptisée une fois et régénérée au nom de la Trinité Sainte dont j'adore les trois personnes consubstantielles et égales. Telle est la croyance de mon âme; je vivrai et mourrai avec elle. » Goswinthe, se précipitant alors sur la courageuse princesse, la saisit aux cheveux, la jeta à terre, et, de ses talons, lui mit tout le corps en sang. Enfin, elle la fit dépouiller de ses vêtements et plonger nue dans l'eau d'une piscine, pour lui infliger de force une rebaptisation qu'elle ne voulait pas. » Indegonde garda longtemps le secret de cet affront; il lui suffisait de l'avoir enduré pour l'amour de Dieu et pour la conversion tant désirée de son époux. Les mérites de cette action sainte furent agréables aux yeux de Dieu.

UNE ÉPOUSE APOTRE BAPTÊME ET CONFIRMATION D'HERMÉNÉGILDE

Quand Indegonde s'entretenait avec son époux, elle amenait presque toujours la conversation sur ce qui empêchait leur union, la différence de croyance et de sacrements : « Pour moi, lui disait-elle avec tendresse, si je voyais le moindre rayon de vérité en la secte que vous professez et quelque espérance de salut, je m'y rangerais de bon cœur pour me lier davantage à votre personne, que j'aime après Dieu plus que les choses du monde ; mais il est certain que vous êtes dans l'erreur, que vous suivez un fantôme au lieu de la vérité et que, mourant en cet état, vous perdez votre âme, que je voudrais acheter au prix de tout mon sang. » Herménégilde ne savait que répondre à la force de la vérité et de l'amour. Cependant il réfléchit; et la princesse fit tant par son adresse qu'elle l'engagea à traiter de cette affaire avec saint Léandre, archevêque de Séville. Ce sage prélat ménagea si bien l'esprit du prince qu'avec l'assistance de Dieu et les bons offices d'Indegonde, il le retira de l'erreur. Ainsi se vérifia ce que dit saint Paul : *L'homme infidèle est gagné à Dieu et sanctifié par une femme fidèle.*

Dès que ce généreux prince se vit éclairé de la vérité, il la voulut suivre. Il reçut donc, des mains de saint Léandre, le baptême des catholiques parce que celui des ariens, qui n'était pas administré au nom et par l'invocation de la Très Sainte Trinité, était nul. Le pieux évêque lui donna le nom de Jean, bien que celui d'Herménégilde, comme le plus connu, lui soit toujours demeuré. Il lui administra ensuite le sacrement de confirmation; le prince le reçut avec grande pompe et solennité; il fit frapper à cette occasion des pièces d'or sur lesquelles son image fut gravée avec ces paroles : *Hereticum hominem devita : Fuyez l'hérétique.*

GUERRE ENTRE LEUVIGILD ET SON FILS LA RÉCONCILIATION

Cette conversion inattendue exaspéra Goswinthe dont les perfides conseils déterminèrent Leuvigild à déclarer la guerre à son fils. Herménégilde, apprenant que sa perte était jurée, se hâta de demander des secours à l'empereur de Constantinople, et le préfet des possessions maritimes de la cour de Byzance, en Espagne, reçut l'ordre d'unir les troupes grecques à l'armée du roi de Séville. « Mais le cupide fonctionnaire s'était laissé corrompre par l'or de Leuvigild et de Goswinthe; au prix de 30 000 solidi d'or, dit saint Grégoire, la trahison fut consommée. Dès l'abord, et avant d'en appeler aux armes, Leuvigild avait

fait dire à son fils : « Viens me trouver, j'ai à t'entretenir de choses graves. » Le jeune prince lui fit répondre : « Je n'irai point à cette conférence. Je sais que vous êtes irrité contre moi parce que je suis catholique. » Herménégilde comptait donc sur les Grecs auxiliaires. Le combat s'engagea; mais soudain ces traîtres lâchèrent pied et passèrent dans le camp de l'ennemi. Malgré cette trahison, la bataille aurait pu durer longtemps; mais le prince, ne comptant sur aucun secours humain, et d'ailleurs inspiré par son épouse, fléchit le genou, abandonne toute la justice de sa cause aux seules considérations de la vertu, et plutôt que de manquer au respect dû à son père, il est prêt à mourir et abandonne toute dissension. Puis il entre dans une église voisine; et, prosterné devant l'autel, il attend l'accomplissement de la volonté divine. C'est là que son frère Récarède vient le trouver. « Mon frère, lui dit-il, notre père m'envoie près de toi, pour t'assurer de son affection et te communiquer le désir qui le presse de te voir. Je t'en donne ma parole sur ma vie et sur mon honneur. » Récarède croyait à la sincérité de ces sentiments paternels, et Herménégilde s'en vint à la cour. Se jetant aux pieds du roi, il le supplia de le pardonner; celui ci le releva, l'embrassa très affectueusement et lui donna beaucoup d'autres marques extérieures de son contentement et de son amitié. Goswinthe, elle aussi, prodigua à son beau-fils toutes les tendresses possibles. Cependant le prince, averti par un fidèle ami, que ces caresses avaient pour fin de le faire renoncer à la foi catholique, envoya secrètement sa chère Indegonde à la cour de Constantinople, pour y être en sûreté, avec un fils que Dieu lui avait donné. Pour lui, ferme chrétien, ne voulant à aucun prix renier sa foi, il se prépara dans la prière aux épreuves qui l'attendaient.

PERFIDES MENÉES DE GOSWINTHE

Goswinthe, en effet, craignant que si Herménégilde rentrait dans les bonnes grâces du roi, les mauvais traitements qu'elle avait fait subir à la princesse ne fussent justement punis, mit tout en œuvre pour le perdre. Elle gagna des âmes vénales, corrompit des témoins et assembla un funeste Conseil qui fit ce rapport au roi Leuvigild : « Seigneur, votre fils est coupable de lèse-majesté. Méprisant vos avertissements et votre douceur, il a juré votre mort. Vous l'avez associé au royaume, mais, dans sa fierté, il voudrait en être le seul souverain. Pour arriver à ses fins, il a fait alliance avec l'empereur de Constantinople; et, pour preuve que cette affaire est faite, sa femme est déjà dans cette capitale de l'empire romain dont les forces s'apprêtent à fondre sur vos États. Roi, au nom de votre sûreté, prévenez ces pernicieux desseins qui compromettent votre royauté, votre gloire, votre honneur. »

HERMÉNÉGILDE EN PRISON

Leuvigild, entendant toutes ces calomnies que les agents de Goswinthe forgeaient avec tant d'adresse, entra dans une grande colère. Sur-le-champ, il fit arrêter le prétendu criminel, le dépouilla de ses habits royaux, le chargea de chaînes et le jeta au fond d'un cachot. « La prison devint pour lui le vestibule du ciel, dit saint Grégoire. Comme si le poids des chaînes n'eût pas suffi à ses mains habituées à porter le sceptre, il voulut encore, prisonnier du Christ, se couvrir le corps d'un cilice, cherchant force et courage dans la prière qu'il adressait sans cesse au Dieu tout-puissant, et méprisant d'autant plus le monde qu'il était lui-même un vivant exemple de sa fragilité. »

SON PÈRE LE VISITE ET L'ACCUSE — IL CONFESSE LA FOI

Leuvigild vint le voir dans cet affreux cachot. Il lui fit tous les reproches imaginables, l'appela ingrat, parricide, scélérat. Le jeune prince lui répondit avec douceur : « Mon père, si je savais deviner, je saurais bien ce que j'ai fait, et de quoi je suis accusé; mais puisqu'il ne me vient rien en l'esprit, je mourrai dans le silence. — Écoute, reprend le père, ta mauvaise conscience : n'as-tu pas attenté à la vie de ton père, et, pour réussir, fait alliance avec l'empereur Tibère? Indegonde est déjà à la cour de cet empereur et si l'on ne m'avait averti, en ce moment peut-être, mon royaume serait en proie à la dévastation des Grecs, et moi, j'aurais vécu. »

Herménégilde n'eut pas de peine à se justifier; « Si j'ai fait alliance avec cet empereur, dit-il, c'était pour défendre ma vie. Si mon épouse est à Constantinople, je l'y ai envoyée pour la sûreté de sa personne. En ce moment, tous les traités sont suspendus, et vous n'avez rien à craindre ni pour vous ni pour votre royaume. Quant à ma communion, qui est véritablement la cause des violences que je subis, j'avoue, je publie et je proteste que je suis catholique romain. Je voudrais mourir cent fois pour la gloire d'un si beau nom. C'est trop peu d'une bouche pour louer Dieu; qu'on déchire mon corps, si vous le voulez, aucun supplice ne pourra me contraindre à renier ma foi, et les plaies que je recevrai seront comme autant de bouches avec lesquelles je bénirai mon Sauveur. » Cette noble constance exaspéra jusqu'à la folie le roi Leuvigild; et le Saint, laissé tout seul dans sa prison, reçut la visite de l'ange du Seigneur qui le consola et lui prédit son martyre.

IL REFUSE LA COMMUNION DES MAINS D'UN ÉVÊQUE ARIEN LE MARTYRE

« Or, continue saint Grégoire de Tours, aux approches de la solennité pascale, pendant le

silence de la nuit, son père et bourreau lui envoya un évêque arien, chargé de lui offrir une communion sacrilège, au prix de laquelle on lui promettait l'oubli du passé et la restitution de son trône. Le captif, dominant cet évêque imposteur de toute la sublimité d'une âme que la foi rend libre, lui reprocha sa perfidie et la lâcheté de son rôle. L'évêque arien sortit, sans avoir pu vaincre sa généreuse résistance. » Alors, Herménégilde continua ses prières, que cette tentative impie avait interrompues; et, quand on l'eut averti que le roi allait envoyer les ministres de sa cruauté pour l'égorger, il rendit grâces à Dieu de ce que la vie que son père lui avait donnée, et qui était caduque, misérable, commune aux moucherons et aux fourmis, allait être changée en une vie noble, heureuse et éternelle.

Ne pouvant communiquer avec un prêtre catholique, ainsi qu'il le demandait, il fit sa confession à Dieu et se prépara à la mort, avec le seul témoignage de sa bonne conscience. Il n'oublia pas de prier pour son père, sa belle-mère et ses ennemis; il se rappela les obligations infinies qu'il avait envers sa chère Indegonde qu'il recommanda à Dieu; et, pendant qu'il invoquait la Très Sainte Vierge et son bon ange, les meurtriers entrèrent et lui tranchèrent la tête d'un coup de hache, le soir du Samedi-Saint, le 13 avril de l'an 586.

Indegonde le rejoignit quelques mois après dans la patrie céleste.

MIRACLES — LEUVIGILD RECONNAÎT SON CRIME SES DERNIERS MOMENTS

« Pour faire éclater la gloire de ce martyr, raconte l'historien, les miracles ne manquèrent pas. Au milieu du silence de la nuit, près du corps de celui dont le martyre avait consommé la royauté, des concerts angéliques se firent entendre; on dit aussi qu'au milieu des ténèbres apparurent soudain les flambeaux allumés, pour faire savoir aux fidèles qu'ils lui devaient rendre les honneurs dus aux martyrs. »

« Les remords pénétrèrent le cœur de ce père dénaturé. Il se repentit d'avoir si cruellement fait mourir son propre fils, mais sa pénitence ne fut pas efficace; car, bien qu'il reconnut que la foi catholique était la véritable, il n'eut pas le courage d'abjurer l'arianisme. Cependant il tomba malade. Vers sa fin, il fit venir près de lui le saint évêque Léandre, qu'il avait auparavant persécuté; et, lui recommandant Récarède, son fils et successeur, il le pria de reporter sur lui l'amour qu'il avait eu pour Herménégilde. Ayant ainsi parlé, il mourut. »

UN SAINT NE SE SAUVE JAMAIS TOUT SEUL

C'est à la suite de ce martyre que l'Espagne devint catholique. Voici comment saint Grégoire expliquait à son peuple cette admirable conversion : « Le bon roi Récarède, imitateur de son frère martyr, plutôt que de son père méchant, s'est converti de l'hérésie arienne à notre foi, et toute la nation des Visigoths, à l'exemple de son roi, a rejeté cette erreur détestable. Il n'est pas étonnant que le frère d'un martyr soit devenu un apôtre si fécond de la foi véritable; car les mérites du martyr l'ont aidé à ramener tant et tant d'âmes dans le sein du Dieu tout-puissant. Ce qu'il nous faut bien entendre, c'est que ce changement merveilleux n'aurait nullement pu se produire si Herménégilde n'avait donné son sang pour la vérité. Il est écrit : que si le grain de froment tombé en terre ne se corrompt, il demeure seul et ne rapporte pas; mais s'il meurt, il produit de nombreux épis. Le bien qui s'est opéré dans la tête a découlé dans les membres. Herménégilde est tombé, et sa mort a rendu la vie à toute la nation des Visigoths; comme le grain fidèle, il a fait surgir une abondante moisson d'âmes. »

RELIQUES

Le corps de saint Herménégilde est à Séville, à la réserve de la tête, qui fut emportée à Saragosse, lorsque les Maures se rendirent les maîtres de l'Andalousie. On conserve, avec beaucoup de vénération, dans l'Escurial et dans le collège des Jésuites de Séville, quelques parcelles de ces précieuses reliques; on en voit aussi dans les villes d'Avila, en Castille, et de Plaisance, au royaume d'Aragon.

LA BIENHEUREUSE IDE, COMTESSE DE BOULOGNE.

MÈRE DE GODEFROY DE BOUILLON

Fête le 13 avril.

Sainte Ide et ses trois enfants.

(D'après une gravure de la *Vie de sainte Ide de Lorraine*. Desclée, Lille.)

IDE, NOUVELLE RÉBECCA

La bienheureuse Ide, honorée d'un culte public dans les diocèses d'Arras et de Bayeux, naquit au château de Bouillon vers l'an 1040. Son père était Godefroi le Barbu, duc de Lorraine. Sa mère s'appelait Doda et appartenait à une illustre famille.

Ide avait un frère aîné qui est connu dans l'histoire des ducs de Lorraine sous le nom de Godefroi le Bossu.

La mère des deux enfants, la duchesse Doda, mourut prématurément et fut ensevelie auprès de son beau-père, Gothelon le Grand, dans l'église monacale de Bilsen, au diocèse de Liège.

La bienheureuse Ide, privée des soins de sa mère Doda, fut élevée dans un monastère. Elle profita admirablement de l'enseignement qui lui fut donné. A l'âge de dix-sept ans, elle connaissait les lettres humaines, elle savait le latin et excellait dans les travaux de son sexe. De précoces vertus ornaient son âme et répandaient jusque sur son visage ce charme de l'innocence qui est si grand, puisqu'il met au front de la vierge chrétienne comme un rayon, comme un reflet de la divine beauté.

Bientôt arrivèrent au palais de Godefroi des messagers d'une contrée lointaine, chevaliers

et barons, tous personnages d'un âge mûr et d'une sagesse éprouvée. Ils venaient au nom de leur seigneur et maître, Eustache II, comte de Boulogne et de Lens, demander au duc de Lorraine la main d'Ide sa fille. Une très véridique relation, qui avait été faite par beaucoup de gens de bien, avait appris aux Boulonnais la noble origine de la princesse, la pureté de sa vie et la délicatesse de ses sentiments. Son mariage avec Eustache-aux-Grenons, ajoutaient les messagers, unirait à jamais deux illustres familles par les liens de la plus sincère amitié.

Godefroi le Barbu voulut prendre conseil : il réunit ses amis et ses plus proches parents. Ide, nouvelle Rébecca, fut enfin remise aux messagers du comte Eustache avec une escorte d'honneur composée de personnes distinguées et vertueuses, des dames de compagnie et des officiers de la cour ducale.

Le mariage fut célébré dans la ville de Boulogne-sur-Mer, en 1057.

Peu de temps après les fêtes nuptiales, le comte Eustache II conduisit sa jeune épouse « dans toutes les villes et dans tous les endroits les plus considérables de ses domaines ». Il avait à sa suite, écrit Dubuisson, « une cour des plus nombreuses et la mieux fournie des gentilshommes de toute espèce ».

A son retour, la comtesse Ide habita le palais de son mari, qui s'élevait sur l'emplacement du beffroi actuel de Boulogne. Elle y resta toujours fidèle aux intérêts de la gloire de Dieu. Sans négliger les devoirs de sa dignité, elle détachait son cœur des frivolités de ce monde et vivait saintement, sous le regard du Seigneur, dans l'état du mariage. Elle donna le jour à trois fils, Eustache, Godefroi de Bouillon et Baudouin.

LES TROIS FILS DE LA BIENHEUREUSE IDE

Pendant que ses enfants étaient au berceau, la bienheureuse Ide ne voulut pas les confier à des soins mercenaires; elle les nourrit de son propre lait, de peur que des influences étrangères n'altérassent la pureté de leur sang.

Un jour que les trois fils jouaient ensemble autour de leur mère, comme le font les petits enfants, se harcelant les uns les autres et venant se réfugier dans les bras maternels, le vénérable comte Eustache, leur père, entra dans l'appartement au moment où ils étaient cachés sous le manteau de sainte Ide. Là encore et sous le vêtement qui les couvrait, les enfants se provoquaient à l'envi, en agitant leurs mains et leurs pieds. Le comte ayant demandé la cause des mouvements qu'il remarquait, on rapporte que la comtesse lui répondit : ce sont trois grands princes, dont l'un sera duc, un autre roi, le troisième comte (Voir notre gravure). La suite des événements prouva que la mère n'avait annoncé que la vérité.

Sainte Ide avait une conception véritablement chrétienne des devoirs de la maternité. Son premier soin fut d'inspirer à ses enfants une ardente piété. Elle leur enseigna elle-même et leur fit enseigner le latin, qui était la langue savante; elle leur apprit aussi à parler et à écrire correctement les idiomes vulgaires le plus en usage à cette époque : le roman et le tudesque.

Baudouin, son troisième fils, montra d'abord un goût prononcé pour l'état ecclésiastique. Des prébendes lui étaient réservées dans les diocèses de Reims, de Cambrai et de Liège. L'avenir ne devait pas consacrer cette vocation précoce. Baudouin quitta la carrière ecclésiastique pour embrasser le parti des armes.

Godefroi de Bouillon surpassa ses frères sous tous les rapports. Un de ses rivaux fut forcé de lui rendre ce témoignage flatteur : « Pour le zèle dans le service de Dieu, il est la fidèle image de sa mère ; pour l'esprit chevaleresque, il continuera son père. »

Poussé dès son enfance par le secret pressentiment de sa destinée future, le héros de la première croisade disait quelquefois à sa mère « qu'il désirerait aller à Jérusalem, non pas simplement comme les pèlerins y allaient d'ordinaire, mais de vive force et à la tête d'une nombreuse armée, s'il en avait les moyens. »

Eustache, l'aîné des enfants et l'héritier présomptif du comté, n'avait pas les qualités transcendantes de ses frères, mais son courage était semblable, et semblable était sa piété.

LA DIRIGÉE DE SAINT ANSELME

Cependant, Eustache-aux-Grenons, comte de Boulogne, faisait souvent la guerre. Il prit part à la conquête de l'Angleterre et aux campagnes de Flandre.

D'autres préoccupations d'un ordre plus élevé l'agitaient aussi. Il se distinguait par le soin qu'il prenait, de concert avec son épouse, de restaurer les églises et de construire des monastères.

Sainte Ide aimait, encore plus qu'Eustache-aux-Grenons, à offrir de riches présents aux abbayes et à relever de toutes manières la pompe des cérémonies religieuses. Elle travaillait elle-même aux ornements des ministres de Jésus-Christ, et en envoyait en divers lieux, car sa munificence était sans bornes.

Les églises Notre-Dame et Saint-Wulmer de Boulogne furent richement dotées à cette époque par les pieux époux. Celle de Lens fut reconstruite.

En récompense de cette générosité inépuisable, Dieu mit la comtesse de Boulogne en relations avec plusieurs saints, et surtout avec saint Anselme, prieur et abbé du Bec en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry en Angleterre.

Saint Anselme visita la Bienheureuse; il lui écrivit plusieurs lettres et accepta la direction de sa conscience.

« Nous voudrions de tout notre cœur rendre grâces à Votre Altesse, écrivait saint Anselme ; mais en vérité nous ne pouvons vous offrir des remerciements dignes de votre grande bienveillance et des bienfaits dont vous nous comblez, et que vous étendez à cause de nous à beaucoup de nos amis. Que le Dieu qui vous inspire tire lui-même votre récompense du trésor infini de ses richesses !..... Saluez de notre part notre seigneur le comte votre mari et vos fils; nous ne pouvons avoir d'interprète plus fidèle auprès d'eux que vous-même. »

Voici une autre lettre consacrée plus spécialement à la direction spirituelle de la Bienheureuse :

« A sa vénérable et très chère dame, la comtesse Ide, le Frère Anselme souhaite d'arriver par les biens temporels jusqu'aux biens éternels.

» De même que l'amour sincère que j'ai selon Dieu pour Votre Révérence ne peut rien perdre de son intégrité, ainsi ne doit-il cesser de m'inspirer de salutaires exhortations. J'espère toujours, il est vrai, que Votre Prudence veille sur elle-même de tous côtés, de peur que l'ennemi

perfide ne puisse, par ses ruses, vous faire violer l'engagement que vous avez pris de mener une vie sainte. Cependant ne croyez pas que je m'impose une tâche superflue, même si je ne vous conseille que de faire avec plus de soin ce que vous faites déjà bien. Quiconque ne s'efforce de monter au degré supérieur de la sainteté ne pourra se maintenir à celui où il est arrivé. Il est donc nécessaire de toujours avancer sous peine de reculer. Je souhaite que Votre Révérence se garde elle-même, ou plutôt que Dieu garde partout et toujours votre cœur, vos lèvres et vos actions, de sorte que vous ne tombiez jamais et nulle part ni dans une grande, ni dans une petite faute..... »

La mort avait déjà donné à la Bienheureuse des leçons plus austères. Au mois de février 1076, son frère Godefroi le Bossu était tombé sous le fer d'un assassin. A la suite de cette fin tragique, la sainte comtesse avait pressé son fils, Godefroi de Bouillon, de solliciter l'investiture du duché de Lorraine. Le jeune prince ne reçut d'abord que le marquisat d'Anvers. Il n'obtint le duché de la Basse-Lorraine qu'en 1088.

Eustache-aux-Grenons, comte de Boulogne, ne tarda pas à mourir lui-même et il fut enterré dans l'église abbatiale de Saint-Wulmer, à Samer.

La pieuse comtesse Ide fut très sensible à la perte de son mari. Elle ne put trouver de consolation que dans la pensée du ciel, dans l'amour de ses enfants et dans l'exercice de la charité à l'égard du prochain.

MARQUES DE SAINTETÉ

Le moment était venu où Dieu allait manifester aux hommes la sainteté de son humble servante. Comme elle se rendait en Lorraine afin de visiter ses proches parents, elle s'arrêta à une église dédiée à Sainte-Walburge.

Il y avait dans le vestibule une pauvre femme couchée par terre, incapable de faire un pas, atteinte d'une paralysie et d'une hydropisie générales. La sainte comtesse en eut pitié, elle prit doucement la malheureuse dans ses bras et toucha les membres souffrants. Au même instant la malade fut guérie; elle se leva, se mit à marcher et entra dans l'église avec sa bienfaitrice dont elle publiait à haute voix les louanges.

Un miracle semblable, opéré par la Bienheureuse en Angleterre, eut un retentissement plus considérable. A la porte d'une église, un boiteux étendu par terre sollicitait la charité des fidèles. Ce malheureux était connu de presque tous les habitants du pays, et son infirmité excitait la compassion. Sainte Ide avait pour règle invariable de ne refuser la charité à personne. En passant à côté du pauvre mendiant, elle lui remit une aumône, le boiteux fut aussitôt guéri et il se mit à marcher.

Ceux qui l'avaient vu dans son infirmité étaient frappés d'admiration. Ils lui disaient : « Comment avez-vous tout à coup recouvré l'usage de vos membres? »

Le mendiant répondait avec une simplicité semblable à celle de l'aveugle-né de l'Evangile : « Une dame que je ne connais pas, mais qui m'a semblé très vénérable et illustre, m'a donné l'aumône que je lui demandais, et en même temps elle m'a rendu la santé que je n'espérais plus obtenir. »

La sainte comtesse s'était retirée, craignant les louanges des hommes; mais elle fut découverte et elle se vit entourée des malades qui sollicitaient leur guérison. Elle niait de toutes ses forces avoir accompli le miracle qu'on lui attribuait, et elle faisait adresser à Dieu les actions de grâces qui lui sont dues qu'à lui seul. La foule grossissait, l'émotion devenait plus intense et les infirmes arrivaient plus nombreux, plus suppliants. A la fin, vaincue par la charité, la comtesse se mit en prières, elle imposa les mains et rendit la santé à beaucoup de malades. Tout le lamentable cortège des misères humaines était là, se déroulant sous ses yeux, demandant et emportant des bénédictions.

ŒUVRES DE ZÈLE

En revenant d'Angleterre, sainte Ide se rendit à Bruxelles; de là elle passa à Genappe, où elle séjourna quelque temps avec ses fils; mais c'était dans le Boulonnais que son zèle l'appelait.

A Boulogne, la bienheureuse Ide voulait faire adopter aux prêtres séculiers de Saint-Wulmer la règle d'un Ordre régulier. Elle bâtit dans ce but auprès du château un monastère, avec l'assentiment et l'aide de son fils Eustache III. Les chanoines réguliers qui y furent installés embrassèrent la règle de saint Augustin.

A trois lieues de Boulogne, dans une plaine arrosée par les eaux du Wimereux, et dont l'horizon, rétréci d'un côté par la sombre épaisseur des forêts, s'étend de l'autre côté sur une campagne riante et fertile, se trouve un petit village appelé Le Wast.

Les abbés de Saint-Bertin y avaient fondé en 954 le monastère de Saint-Michel. Malheureusement, les biens furent vite aliénés, l'église abattue, les cloîtres détruits.

Sainte Ide demanda à son fils Eustache III, comte de Boulogne, de lui céder le village du Wast. Eustache III y consentit avec empressement, et sainte Ide se rendit au Wast afin de rétablir le couvent dans son ancienne prospérité. Elle racheta les biens qui avaient été vendus, rebâtit l'église, l'enrichit d'ornements et de livres, et dota cette maison de nombreux revenus.

Elle pria ensuite saint Hugues, abbé de Cluny, d'y envoyer quelques religieux de son Ordre afin d'établir régulièrement un prieuré qui fût pour toute la contrée un centre d'édification et un exemple de rénovation monastique.

Elle sollicita en même temps pour elle-même la grâce d'être admise au nombre des filles spirituelles du bienheureux abbé et de participer aux mérites de l'Ordre de Cluny. Saint Hugues avait assisté un oncle de sainte Ide, le Pape Etienne IX, pendant son agonie. Il connaissait la piété de la comtesse et il agréa les deux demandes qui lui étaient adressées.

Il envoya donc au Wast quatre Frères et un prieur. La Bienheureuse les reçut avec joie et se montra pleine de sollicitude à leur égard. La petite communauté était obligée « de chanter chaque jour tout l'office divin, avec une messe à note, en y ajoutant une messe basse les dimanche, lundi et samedi de chaque semaine. Pour représenter la psalmodie perpétuelle, chacun des cinq religieux récitait en son particulier trente psaumes, de manière à parachever sans doute chaque jour les cent cinquante qui forment le psautier. Ils faisaient aumône de chair le jour de carnaval et portaient le froc ».

Près de Calais, sur le territoire de la paroisse actuelle des Attaques, sainte Ide entreprit encore de bâtir un monastère. Cette nouvelle abbaye

prit le nom de Notre-Dame de la Capelle et fut confiée aux Bénédictins que la comtesse fit venir de Ham. On y admirait la culture des arts libéraux et la science de l'Ecriture Sainte dans un degré supérieur à celui des autres établissements de même nature. La Vierge Marie y répondait à profusion ses grâces célestes.

SAINTE IDE PENDANT LA PREMIÈRE CROISADE

A la voix de Pierre l'Ermite, en l'an 1096, l'Europe entière s'ébranla pour marcher à la délivrance du tombeau du Christ. Les trois fils de sainte Ide, Godefroi de Bouillon, Baudouin et Eustache, prirent la croix.

Leur départ n'eut rien de précipité; ils le préparèrent dans un recueillement religieux.

La sainte comtesse de Boulogne se mit en voyage pour la Lorraine et demanda l'hospitalité au monastère d'Afflighem. Elle rejoignit bientôt son fils Godefroi. Pour la dernière fois en ce monde, le héros chrétien et sa pieuse mère allaient s'entretenir ensemble; ensemble ils allaient visiter les églises et les monastères de la Lorraine et du Brabant; ensemble ils allaient signer des chartes et prendre de véritables dispositions testamentaires comme font ceux qui s'en vont pour un pays d'où l'on ne revient pas.

Sainte Ide gouverna le comté du Boulonnais pendant toute la croisade. Il ne restait plus guère autour d'elle que les vieillards, les femmes et les enfants. La paix ne cessa de régner parmi eux.

En 1098, la comtesse fit à Marck une donation à l'abbaye de Saint-Bertin, de Saint-Omer, « pour la conservation de ses fils Eustache, Godefroi et Baudouin qui étaient partis à Jérusalem ».

La tradition rapporte aussi que la vénérable comtesse Ide aimait à prier pour ses enfants dans l'église de Saint-Wulmer à Boulogne. Un jour qu'elle y assistait à la messe dans une petite chapelle dédiée à Notre-Dame des Douleurs, elle fut soudain ravie en extase, et aperçut son fils Godefroi montant à l'assaut de Jérusalem, et recevant, après la prise de la ville, la couronne royale.

Jérusalem tomba au pouvoir des chrétiens le vendredi 15 juillet 1099. Godefroi, élu roi de Jérusalem, refusa de porter la couronne qu'on lui offrit : Il l'envoya à la Madone du Boulonnais; il fit en même temps parvenir à sa mère une relique du Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Godefroi de Bouillon mourut le 18 juillet 1100. Son frère Baudouin le remplaça sur le trône de Jérusalem.

Eustache III revint à Boulogne, reprit le gouvernement du comté et épousa en 1102 la princesse Marie, fille du roi Malcolm III et de sainte Marguerite d'Ecosse.

LA SOURDE-MUETTE TROIS FOIS GUÉRIE

Sainte Ide, libre désormais de toute préoccupation temporelle, rebâtit en 1104 l'église Notre-Dame de Boulogne; puis elle se retira au monastère de la Capelle, pour y finir ses jours à l'ombre du cloître. Elle s'y conforma aux observances de la vie bénédictine et s'astreignit aux jeûnes, aux veilles, à l'oraison. Elle avait sa stalle au chœur et chantait les psaumes sacrés en toute humilité et modestie.

La veille de quelque grande fête, il y avait dans l'église du monastère une pauvre jeune fille, sourde et muette de naissance. L'office se prolongeait, et la souffreteuse créature, vêtue de haillons, grelottait à côté de sa mère. La comtesse s'aperçut que la malheureuse était saisie de froid, elle l'appela et l'enveloppa pour la réchauffer dans les plis de son manteau. Un parfum délicieux s'exhalait des vêtements de la Sainte. La jeune fille était émerveillée de ce qu'elle éprouvait. Tout à coup, elle entendit le son de la voix et se mit elle-même à crier : « Ma mère! ma mère! » L'abbé Ravenger, informé du prodige qui s'était accompli, entonna une seconde fois le *Te Deum* qu'on venait d'achever. Le lendemain, il accorda une pension à la jeune fille miraculeusement guérie.

A quelque temps de là, cette jeune personne perdit son innocence et tomba dans le désordre. En punition de cette faute, elle fut de nouveau privée de l'usage de la parole et perdit sa pension.

Sa mère la conduisit cependant encore dans l'église de la Capelle aux Matines d'une fête solennelle. Les mérites de la très sainte comtesse obtinrent miséricorde auprès de Dieu pour la pécheresse.

Le croirait-on? La malheureuse retomba dans le même péché et fut de nouveau affligée des mêmes infirmités et privée de sa pension. Mais Dieu, qui est infiniment miséricordieux et qui a ordonné à saint Pierre de pardonner au pécheur, non pas sept fois, mais septante fois sept fois, guérit pour la troisième fois la sourde et muette de la Capelle, à cause de la sainteté de la comtesse Ide. La pécheresse devint une pénitente; elle vécut désormais dans la chasteté et conserva jusqu'à la fin de sa vie la pension qui lui avait été rendue.

Au commencement de l'année 1113, les forces de la Bienheureuse s'épuisaient de jour en jour.

Les jeûnes, les veilles et les tribulations de la vie avaient ruiné sa santé.

Peu à peu la maladie s'aggrava et la comtesse fut réduite à ne plus quitter son lit de douleur.

Dans cette extrémité, elle redoubla de piété et distribua d'abondantes aumônes. Elle se dépouilla volontairement des biens qui lui restaient, et donna aux veuves, aux orphelins et aux indigents les meubles et les vêtements dont elle se servait.

Quand elle fut dégagée de ces derniers liens qui la rattachaient à la terre, elle ne pensa plus qu'à son éternité.

Elle demanda et reçut très dévotement l'Extrême-Onction et le Saint Viatique.

Les moines du Wast vinrent la visiter à la Capelle.

« Allez, leur dit-elle, et soyez sûrs que dimanche prochain, vivante ou morte, j'irai fixer ma demeure dans l'église du Wast. »

Elle mourut, en effet, le dimanche suivant, 13 avril 1113, et fut enterrée, selon son désir, dans l'église du Wast.

Ses reliques furent transférées à Paris en 1669. Elles sont maintenant vénérées dans la chapelle des Bénédictines du Saint-Sacrement à Bayeux.

F. Ducatel.

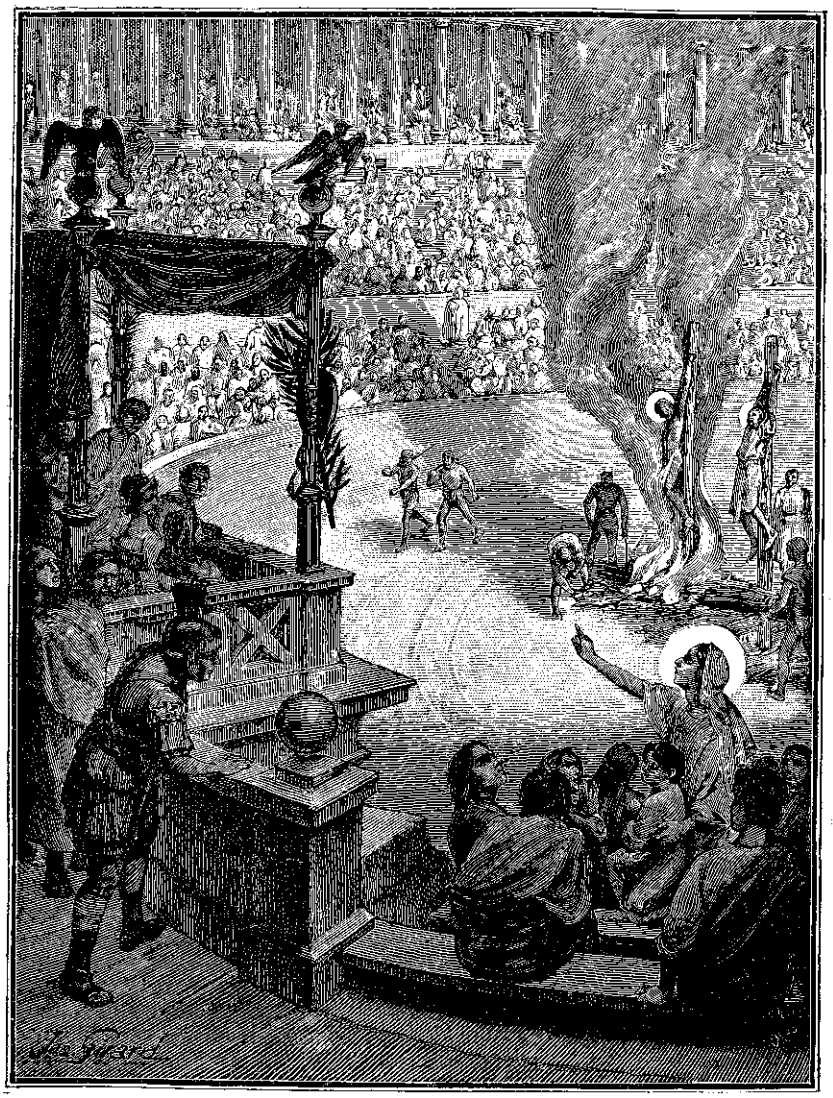
OUVRAGE A CONSULTER

La vie illustrée de sainte Ide par M. l'abbé Ducatel, Desclée, Société de Saint-Augustin.

SAINTS CARPUS, PAPYLUS ET AGATHONICÉ

martyrs à Pergame.

Fête le 13 avril.



Pendant que les saints Carpus et Papylus sont brûlés dans l'amphithéâtre, une des spectatrices, sainte Agathonicé, se déclare chrétienne.

L'ÉGLISE DE PERGAME

PERGAME était une ville de Mysie, située sur les bords de la rivière Selinus, au pied d'une montagne escarpée que dominait son acropole. De simple citadelle, elle était devenue rapidement une des cités les plus florissantes et les plus artistiques de l'Asie Mineure ; on citait partout ses peintres, ses sculpteurs, ses littérateurs et même ses médecins, parmi lesquels le nom de Galien, à lui seul, suffirait à justifier cette renommée.

De bonne heure la religion du Christ s'introduisit dans cette ville aux mœurs paisibles et douces ; vers la fin du 1er siècle, il y avait déjà une communauté chrétienne organisée, et, d'après l'Apocalypse de saint

Jean, le martyr Antipas avait payé de son sang son attachement aux doctrines du divin Maître. Il est même possible, si l'on en croit une tradition rapportée dans les *Constitutions apostoliques*, que Gaïus, à qui le même saint Jean adressa sa troisième Epître canonique, soit devenu évêque de cette communauté. Je rappelle aussi, en passant, que saint Attale, qui fut martyrisé à Lyon avec sainte Blandine, était originaire de Pergame.

Il paraîtrait même que, dès le IIe siècle de notre ère, sur une population totale de cent vingt mille habitants que comptait alors la ville, un bon nombre étaient déjà chrétiens. Le fait n'a rien de bien surprenant, quand on sait que des cités entières et même des régions d'Asie Mineure avaient dès lors embrassé la pure doctrine de l'Evangile. Et dire qu'aujourd'hui ce sont, sur ce point-là, les contrées les plus déshéritées !

LES MARTYRS ET LEURS ACTES

Les *Actes*, qui retracent l'interrogatoire et les souffrances de nos trois martyrs, vinrent entre les mains de l'historien Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, qui les utilisa dans son *Histoire ecclésiastique* au début du IVe siècle. Perdus depuis lors, ils ont été retrouvés il y a environ trente ans, et ils constituent un des joyaux de la littérature chrétienne primitive. A vrai dire, on ne saurait fixer exactement l'époque de leur rédaction, ni par suite la date précise du martyre des trois saints, car il manque le nom du proconsul d'Asie qui instruisit leur procès et les condamna à mort. Les meilleurs critiques discutent encore pour savoir si le fait s'est produit sous le règne de Marc-Aurèle, entre les années 160 et 180, ou sous le règne de Dèce, c'est-à-dire vers l'année 250.

Des trois martyrs, Carpus était évêque de Pergame ou d'un autre siège ; Papylus, diacre de Thyatire, une ville de la même contrée ; quant à Agathonicé, c'était une femme de qualité que les habitants de Pergame tenaient en grande considération. A ce que semblent indiquer ses propres réponses, Papylus avait mené la vie de missionnaire prédicateur, si commune à cette époque, et peut-être se trouvait-il à ce titre dans la ville de Pergame quand il y fut arrêté.

Nous ne ferons guère que transcrire les actes de ces trois martyrs, persuadés que rien ne saurait égaler leur simplicité et leur éloquence ni produire de meilleurs fruits de sanctification.

INTERROGATOIRE DE CARPUS ET PREMIERS SUPPLICES

Le proconsul d'Asie avait quitté Ephèse ou bien Smyrne et séjournait alors à Pergame. Carpus et Papylus, dénoncés comme chrétiens et arrêtés, avaient été amenés devant son tribunal ; il les interrogea successivement, comme le requérait la loi romaine. L'interrogatoire, d'ailleurs, ne présentait aucune difficulté. Les accusés étaient mis en demeure de s'avouer chrétiens ou de sacrifier aux idoles ; dans le premier cas, on les condamnait à mort ; dans le second, ils étaient absous, car c'était la profession seule de christianisme que l'on poursuivait à cette époque.

Le proconsul s'assit donc et, se tournant vers Carpus, il l'interrogea :

— Ton nom ?

— Mon nom est chrétien, c'est le plus beau ; mais dans le monde on m'appelle Carpus. (En grec *carpos*, d'où vient le nom latin Carpus, signifie *fruit*.)

— Tu connais les ordres des empereurs en vertu desquels vous devez sacrifier aux dieux tout-puissants. Approche donc et sacrifie.

— Je suis chrétien. J'adore le Christ, Fils de Dieu, qui, de notre temps, est venu sur la terre et nous a délivrés des pièges du diable. Je ne sacrifie pas. Agis comme bon te semblera. Je ne puis sacrifier aux simulacres abjects des démons, dont les adorateurs se font les semblables. De même que ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité se rendent semblables au Dieu de gloire, partageant son immortalité et participant par le Verbe à la vie éternelle, ainsi ceux qui adorent ces simulacres se rendent aussi vains que les démons et dignes de leur compagnie dans l'enfer. Un triste jugement les y retient. Tu sais maintenant pourquoi je ne sacrifie pas.

— Assez de sottises, sacrifie.

— Aux dieux qui n'ont fait ni le ciel ni la terre? dit Carpus en riant.

— Sacrifie, l'empereur le veut.

— Les vivants ne sacrifient pas aux morts.

— Alors, tu crois que ces dieux sont morts ?

— Veux-tu m'écouter ? Ces dieux n'ont-ils pas été en leur temps des hommes mortels ? Cesse de les adorer, et tu verras qu'ils ne sont rien, qu'ils sont faits de matériaux périssables et que le temps détruira. Notre Dieu à nous, qui échappe à la limite du temps et qui a fait le temps, n'est pas sujet à la corruption ; il est éternel et immuable, on ne peut lui ajouter ni lui retrancher quoi que ce soit. Ces dieux, au contraire, sont de fabrication humaine, et le temps en vient à bout. Quant au témoignage des oracles, qu'il ne compte pas pour toi. Dès le commencement, le diable, déchu du sommet de sa gloire, inspiré par sa perversité, porte envie à l'amour de Dieu pour l'homme. Foulé aux pieds par les saints, il combat contre eux et leur fait la guerre.

De même, étant plus ancien que nous, le diable prévoit ce qui nous arrive quotidiennement, et il lui est facile de prédire le mal qu'il compte nous faire. Dieu lui-même nous apprend que le diable fait le mal, et, en effet — dans la mesure où Dieu le lui permet, — il nous tente, s'efforçant de nous détourner de la piété. Sois bien assuré que tu es dans une profonde erreur.

— Comme je savais, reprit le proconsul, que tu allais accumuler les sottises, je t'ai poussé à des injures envers les dieux et envers les princes. Afin que cela ne recommence plus, sacrifie, ou qu'as-tu à dire ?

— Impossible; je ne l'ai jamais fait.

Sur-le-champ on suspendit Carpus et on commença à le déchirer avec des ongles de fer. Il ne cessa de crier : « Je suis chré-

tien », jusqu'au moment où, la voix lui manquant, il s'évanouit dans l'excès de la souffrance.

INTERROGATOIRE DE PAPYLUS ET PREMIERS TOURMENTS

Le proconsul laissa alors Carpus et, se tournant vers le diacre Papylus, il lui dit :

— Tu es sénateur?

— Je suis citoyen.

— D'où ?

— De Thyatire.

C'était une ville de la province de Lydie qui s'était rangée de bonne heure sous la bannière du Christ. L'apôtre saint Jean adressa dans son Apocalypse une lettre à son Eglise, à la fin du Ier siècle, et nous savons par saint Epiphane de Salamine que, dans les premières années du IIIe siècle, presque toute la ville était chrétienne.

— As-tu des enfants ? demanda le proconsul à Papylus.

— Beaucoup, par la grâce de Dieu, répondit le martyr.

Mais une voix s'éleva alors de la foule et dit :

— Ce sont les chrétiens qu'il appelle ses enfants !

— Pourquoi mens-tu en prétendant que tu as des enfants ? dit alors le proconsul.

— Apprends que je ne mens pas, je dis la vérité. Dans toute province, dans chaque cité, j'ai des enfants en Dieu.

— Sacrifie, ou qu'as-tu à dire ?

— Je sers Dieu depuis ma première enfance, je n'ai jamais sacrifié aux idoles. Je suis chrétien, je n'en dirai pas plus. D'ailleurs, je n'ai rien de meilleur ni de plus agréable à dire.

A son tour, il fut mis à la torture. Suspendu, il lassa, nous disent les *Actes*, trois bourreaux armés d'ongles de fer. Loin de perdre connaissance, il semblait redoubler de vigueur.

CARPUS ET PAPYLUS SONT BRULÉS VIFS DANS L'AMPHITHÉATRE

Furieux de cet échec, le proconsul condamna les deux confesseurs à être brûlés vifs. Aussitôt, on se mit en route pour l'amphithéâtre.

Seule avec Cyzique, de toutes les villes de l'Asie Mineure Pergame possédait un amphithéâtre, qui a été retrouvé de nos jours.

« Il est établi, dit Texier, sur un ravin profond, dans lequel coule un ruisseau qui forme un des affluents du Selinus. Toutes les dispositions que l'on observe encore dans l'édifice prouvent que, dans certaines circonstances, les eaux du ruisseau étaient arrêtées et que l'arène de l'amphithéâtre était subitement convertie en un vaste bassin..... Il n'est pas possible que cette arène, convertie en naumachie, ait présenté assez de surface pour y donner des joutes ; on devait se contenter d'y faire combattre des animaux amphibies, des crocodiles, des hippopotames, que d'habiles nageurs allaient attaquer au milieu des eaux. »

L'amphithéâtre de Pergame est en partie taillé dans le roc. Il n'est pas très vaste : le grand diamètre de l'arène a 51 mètres et le petit 37 mètres. Le monument devait paraître à peu près circulaire et compter environ trente rangées de gradins pour les spectateurs.

Carpus et Papylus, encore tout sanglants, furent donc portés à l'amphithéâtre ; les gradins furent aussitôt remplis de peuple.

Papylus fut d'abord cloué à un poteau, puis on le dressa debout ; mais à peine le feu avait-il été allumé, que le martyr rendit l'âme dans une douce prière.

Tandis qu'on liait Carpus au poteau, il se mit à rire. Les bourreaux et les spectateurs demeurèrent stupéfaits.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-on.

— J'ai vu la gloire du Seigneur, répondit le martyr, et je me suis réjoui ; me voilà maintenant délivré de vous et de vos crimes.

Au soldat qui rangeait le bois du bûcher, Carpus, déjà dressé en l'air, dit ces mots :

— Nous sommes nés d'une même mère, Eve, nous avons une chair semblable, mais quand nous fixerons les yeux sur le tribunal suprême, nous supporterons tout.

On alluma alors le feu ; Carpus se mit à prier tout haut :

— Soyez béni, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, d'avoir jugé un pécheur comme moi digne de cette part qui est la vôtre !

Puis il mourut

INTERVENTION DE SAINTE AGATHONICÉ

L'intrépidité des deux confesseurs de la foi fut contagieuse, comme il arrivait presque toujours. Au moment où la voix de Carpus se taisait, une femme de condition, nommée Agathonicé, qui se trouvait là parmi les spectateurs, se mit à crier :

— Moi aussi, j'ai aperçu le glorieux festin; il faut que je m'y assoie et que j'y prenne part.

On sait que les premiers chrétiens avaient l'habitude de désigner sous le nom de banquet et de représenter ainsi dans les peintures des catacombes les joies ineffables du paradis et de la vision divine. Avant de mourir, Carpus lui-même en avait été témoin.

Le peuple de Pergame, qui paraît n'avoir pris aucune part à ces poursuites des chrétiens et observait une attitude fort respectueuse, fut ému de l'intervention courageuse mais imprudente à ses yeux de cette jeune femme. C'était une mère de famille ayant un enfant fort jeune encore.

— Aie pitié de ton enfant, lui cria-t-on de toutes parts.

— Dieu qui veille sur tous le gardera, répondit-elle. Je le confie à celui pour qui je suis ici.

SON MARTYRE

Les Actes authentiques présentent ici une lacune, car ils ne mentionnent pas l'interrogatoire et la condamnation d'Agathonicé, qui dut intervenir et que suppose la suite du récit. Ils disent seulement que, se dépouillant de ses vêtements, elle alla se placer elle-même contre le poteau et au milieu du bûcher.

Le peuple maudissait le juge qui n'avait pas su fermer l'oreille au cri courageux d'une

jeune mère de famille éprise des joies de l'autre monde.

— C'est une cruauté, c'est une injustice ! ne cessait-il de proclamer en s'apitoyant sur elle.

Mais elle, toute joyeuse, dès qu'elle sentit les premières morsures de la flamme courir sur son corps, cria à trois reprises :

— Seigneur, Seigneur, Seigneur, aidez-moi ; je me suis réfugiée près de vous.

Puis elle rendit l'esprit, et son corps acheva de brûler avec les deux autres.

Les fidèles recueillirent secrètement les reliques des trois martyrs, et ils les mirent en lieu sûr pour la gloire du Christ et l'honneur de ses saints, disent les Actes en terminant.

SOURCES CONSULTÉES

AUBÉ, *L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du* III^e *siècle*, Paris, 1885, p. 499 sq. — P. ALLARD, *Histoire des persécutions pendant la première moitié du* III^e *siècle*, Paris, 1894, p. 420-424. — Dom LECLERCQ, *les Martyrs*, t. I^er, p. 77-81. — J. DE GUIBERT, *la Date du martyre des saints Carpos, Papylos et Agathonicé* dans la *Revue des questions historiques*, janvier 1908.

Fleur des Saints.

A peine saint François était-il revenu à la Portioncule, que, tout de suite, il se remit en chemin pour une mission. C'était comme si tout son zèle juvénile lui était revenu ; et sans cesse il parlait des grandes choses qu'il voulait faire. Evidemment, l'idée lui avait, un instant, traversé l'esprit, qu'il n'était pas encore trop tard pour tout recommencer et tout mener à bien.

« Je veux aller de nouveau chez les lépreux, pour les secourir et me faire mépriser des hommes comme autrefois ! », disait-il.

Toujours chevauchant sur un âne, il lui arrivait souvent de visiter jusqu'à quatre ou cinq villes et d'y prêcher ; et partout où il trouvait des lépreux, il s'empressait à les servir.

Il y avait un méchant lépreux qui se plaignait toujours d'être mal soigné par les Frères et les accablait d'injures et de coups, en y mêlant tant de blasphèmes contre Dieu et tous les saints que l'on avait peine à rester près de lui.

Mais voici que saint François vint lui-même vers le lépreux abandonné et le salua, et lui dit :

— Cher Frère, que Dieu te donne la paix !

A quoi le lépreux répondit :

— Quelle paix peut-il y avoir pour moi, tandis que Dieu m'a tout pris et m'a rendu tout infirme et tout puant ? Et puis, ce n'est pas seulement ma maladie qui me tourmente, mais je suis encore bousculé par les Frères que tu m'as donnés pour me soigner et me servir, et qui ne font rien comme ils le devraient !

Alors François lui dit :

— Mon Frère, puisque tu n'es pas satisfait des soins des autres Frères, c'est moi maintenant qui vais te soigner !

— Voilà qui est bien, répondit le malade ; mais que peux-tu faire de plus pour moi que les autres ?

— Je suis prêt à faire tout ce que tu désireras, répondit saint François.

— Eh bien ! répondit le lépreux, je désire que tu me laves tout le corps, car une telle puanteur s'en dégage que je ne puis me supporter moi-même.

Sur quoi saint François fit aussitôt chauffer de l'eau, où il fit mettre maintes herbes parfumées, et déshabilla le malade et commença à le laver de ses propres mains, tandis qu'un autre Frère l'essuyait. Et voici qu'il arriva, par miracle, que partout où saint François touchait de ses mains bénies, la lèpre disparaissait et la chair redevenait entièrement saine. Et lorsque la chair commença ainsi à guérir, l'âme guérit du même coup : car le lépreux, en voyant qu'il recouvrait la santé, fut saisi d'un grand remords, d'une grande douleur au souvenir de ses péchés, et il se mit à pleurer amèrement. Puis, lorsqu'il fut complètement guéri de corps et d'âme, il commença à s'excuser avec humilité et à dire très haut, en versant des larmes :

— Malheur à moi ! Je me suis mérité l'enfer par l'injustice que j'ai commise envers les Frères, et par mon impatience et par mes blasphèmes !

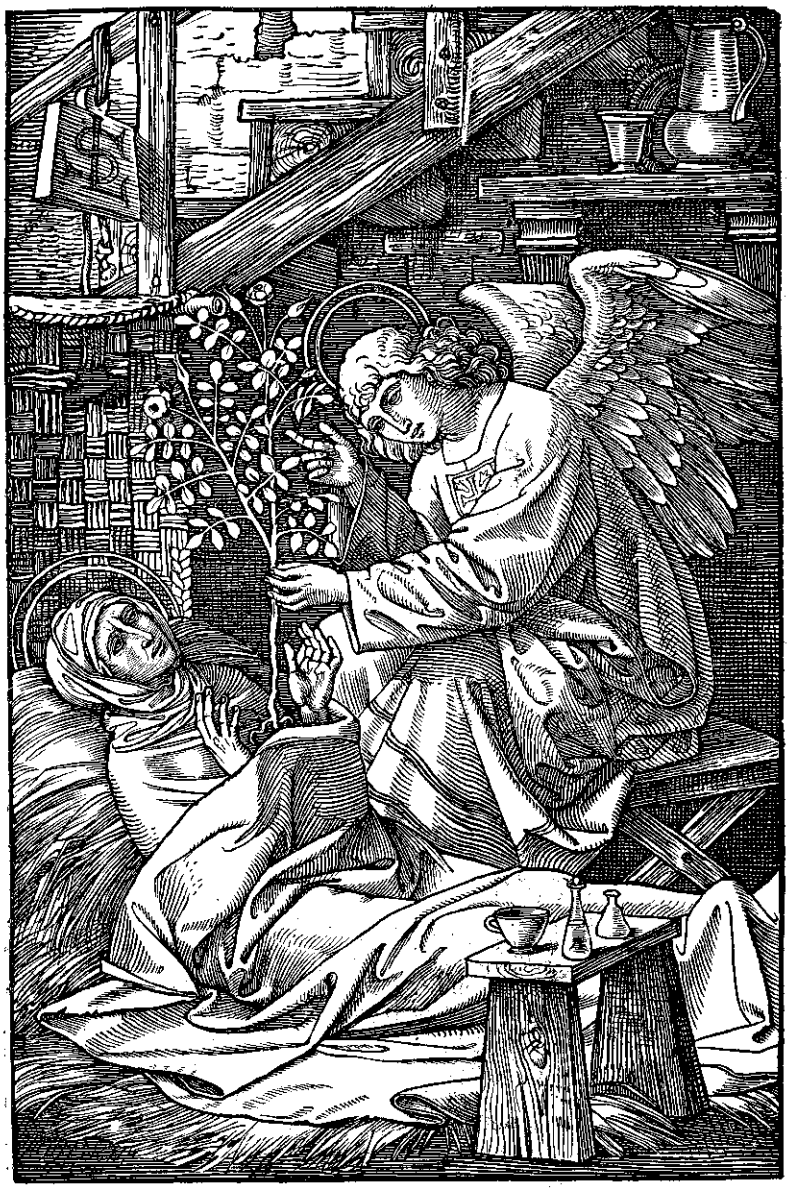
Mais saint François, lui, ne pensait qu'à remercier Dieu d'un aussi grand miracle ; et il s'en alla, le plus vite qu'il pouvait, très loin de cet endroit, voulant échapper à tous les honneurs par humilité ; car en toutes choses il ne cherchait que l'honneur et la glorification de Dieu, mais jamais les siens propres.

(Extrait de J. JOERGENSEN, *Saint François d'Assise*, p. 457.)

LA BIENHEUREUSE LIDWINE DE SCHIEDAM, VIERGE

MODÈLE ET PROTECTRICE DES PERSONNES SOUFFRANTES

Fête le 14 avril.



Sainte Lidwine voyait sortir de sa poitrine un rosier fleuri; un ange lui révèle qu'elle ne mourra qu'après l'éclosion du dernier bouton.

PREMIÈRES SOUFFRANCES ET PREMIÈRES VERTUS

Cette héroïque épouse de Jésus crucifié fut appelée à la rude et méritoire vocation de victime pour les péchés de son siècle; elle fut malade à peu près toute sa vie, et endura presque toutes les infirmités qui peuvent affliger la pauvre nature humaine. Elle naquit à Schiedam, en Hollande, le dimanche des Rameaux de l'an 1380, au moment où, à l'église, on chantait la Passion de Notre-Seigneur, aux souffrances duquel elle devait être si intimement unie. Elle reçut au baptême le nom de Lidwine (d'autres écrivent *Lidwiges*, ce qui est le même nom que Louise).

Diverses maladies lui arrachèrent bien des gémissements et des larmes dans son berceau; il semblait qu'elle ne fût née que pour souffrir. Elle guérit cependant et grandit au foyer paternel, sous la surveillance de Pierre, son père, et de Pétronille, sa mère, gens pauvres, gagnant leur vie à force de travail, mais excellents chrétiens et très unis. La petite Lidwine était d'une piété ravissante; elle évitait instinctivement toute mauvaise compagnie, et ne sortait guère que pour aller prier à l'église. Parfois sa mère trouvait qu'elle y restait trop longtemps et grondait un peu : « Bonne maman, répondait la petite fille, ne vous fâchez pas, je suis allée saluer la Sainte Vierge qui est si belle, et elle m'a doucement souri. » L'heureuse mère en comprit plus que la naïve enfant ne croyait dire et ne gronda plus. L'âge vint où les passions commencent leur guerre, mais l'innocence de cette enfant réjouissait son bon ange.

Lidwine était belle, d'une stature élégante et, malgré sa jeunesse, assez entendue aux affaires de la maison; de divers côtés, des jeunes gens plus riches qu'elle exprimèrent à son père le désir d'unir leur destinée à la sienne. Grande joie de Pierre; il en parle à sa fille : « Je ne veux pas être à d'autre qu'à Jésus-Christ, dit Lidwine, je vous en prie donc, cher père, ne me parlez plus d'époux terrestre. — Elle est encore trop jeune, dit de son côté la mère, et si notre fille veut se consacrer au Seigneur, c'est encore ce qu'il y a de mieux. »

Le père n'insista pas, mais Lidwine pria Notre-Seigneur de la mettre pour jamais à l'abri de pareilles propositions; elle fut bientôt exaucée, une longue maladie détruisit tous les charmes de son visage.

A QUINZE ANS LIDWINE TOMBE MALADE POUR LE RESTE DE SA VIE

Lidwine venait d'entrer en convalescence et commençait à sortir, elle avait alors quinze ans; c'était pendant l'hiver, ses compagnes, heureuses de la revoir l'invitent à venir patiner avec elles sur la glace. Ce n'était point son habitude; elle refuse d'abord. Enfin, elles insistent tant que la jeune convalescente les suit, et voilà la jeune bande à glisser à qui mieux mieux sur l'onde durcie par le froid. Lidwine les regarde faire. Tout à coup, une de ses compagnes, lancée de toutes ses forces, ne peut se retenir à temps, vient tomber sur elle et la renverse violemment sur la glace. Lidwine a une côte brisée. Le jeu cesse aussitôt, les pleurs succèdent aux cris de joie, les parents de la blessée accourent et l'emportent sur son lit.

Ce lit, elle venait à peine d'en descendre, elle s'y étendait, maintenant, pour le reste de sa vie.

En effet, chirurgiens et médecins, aussitôt appelés, ne purent rien; les ressources de la pauvre famille s'épuisaient, et le mal ne faisait qu'empirer tellement qu'on désespéra de la vie de la jeune fille.

Godefroy Souderdanch, l'un des meilleurs médecins de Hollande et très ami des pauvres, trouva qu'il y avait en cela quelque chose d'extraordinaire : « Cette maladie, dit-il à ses amis, est au-dessus des ressources de notre art; le Maître de la nature a des desseins particuliers sur cette sainte enfant. Je donnerais certes beaucoup pour qu'elle fût ma fille! »

LIDWINE SUR SA CROIX

Cependant, les douleurs de la pauvre enfant étaient immenses. Une grosse tumeur se forma près de la côte brisée, puis s'ouvrit à l'intérieur, et des matières putrides s'échappaient par la bouche de la malade. Impossible de dormir, impossible de manger; si elle s'efforçait de prendre quelque nourriture, son estomac la rejetait aussitôt avec de grandes souffrances. La putréfaction et la gangrène gagnèrent peu à peu le reste de son corps, des ulcères affreux se formèrent sur divers points. Lidwine se sentait dévorée toute vivante par les vers; son bras droit se désarticula et se détacha même presque complètement de l'épaule; il fallut le rattacher aux corps par des bandelettes; sa tête était affligée d'élancements si douloureux qu'il semblait qu'on lui enfonçait des clous jusqu'au milieu du front; ses yeux, ses dents, sa gorge, chacun des membres avait ses douleurs; le sang s'échappait souvent et en abondance des yeux, de la bouche, du nez et des oreilles endoloris de la pauvre malade. Le mal des ardents, appelé aussi feu de saint Antoine, la dévora longtemps jusqu'au plus intime des os; elle avait des spasmes et des étouffements, des fièvres violentes. Toutes les maladies semblaient vouloir s'acharner tour à tour sur elle; enfin, il n'y eut ni nerf, ni veine dans tout son corps qui ne fût agité et tourmenté de quelque douleur particulière. Toujours couchée sur le dos, sur un pauvre grabat, à peine pouvait-elle faire un mouvement. Tant souffrir et ne point mourir, c'était un continuel miracle.

UN MERVEILLEUX SECRET, LIDWINE ET JÉSUS CRUCIFIÉ

Ce martyre durait depuis deux ans, et il semblait à Lidwine qu'il y avait un siècle, lorsqu'un jour elle entendit de sa pauvre chambrette les cris joyeux de ses compagnes qui, au sortir du dîner, couraient au jeu dans la rue voisine. En comparant son triste état à leur bruyante allégresse, la pauvre enfant se mit à fondre en larmes et tomba dans un grand abattement. Mais voici qu'elle allait apprendre un merveilleux secret.

Sur ces entrefaites entra son confesseur, qui, du reste, venait la voir de temps en temps. Il la consola du mieux qu'il put, et il ajouta : « Puisque telle est la volonté de Dieu sur vous, il vaut mieux prendre courageusement votre parti de vous y conformer pleinement et de vous abandonner tout entière à son bon plaisir. En outre, si vous méditez bien la Passion de Notre-Seigneur, vous y trouverez une source intarissable de force et de consolation. — Et comment dois-je faire pour méditer ainsi? » dit la patiente. Le bon prêtre le lui enseigna et prit congé d'elle, en lui recommandant de parler désormais le moins possible avec les créatures et de s'entretenir le plus qu'elle pourrait avec son Dieu.

Lidwine le fit, et, peu à peu, elle profita si bien dans ce saint exercice, qu'elle passait ses jours et ses nuits en compagnie de Jésus crucifié, l'accompagnant dans toutes les circonstances de sa passion et unissant ses souffrances aux siennes. L'amour de son céleste Epoux grandissant sans cesse dans son âme, elle commença à éprouver une joie immense de souffrir avec lui et par amour pour lui; tellement qu'elle finit par dire que quand même il lui suffirait de réciter un seul *Ave Maria* pour être délivrée de toutes ses maladies elle ne le ferait point.

Au reste, Notre-Seigneur se plaisait à visiter son héroïque servante et à lui témoigner sa satisfaction par de nombreuses faveurs spirituelles. Souvent, en méditant la Passion de son cher Maître, elle était ravie en extase, son âme était inondée de consolations et illuminée de clartés sur les

mystères de notre religion; parfois, elle était transportée en esprit à Jérusalem et voyait se dérouler sous ses yeux les scènes de la Passion dans les lieux mêmes où elles se sont accomplies. Alors, son cœur semblait se fondre d'amour pour son divin Sauveur, et elle aurait voulu souffrir davantage, car ses douleurs lui paraissaient si peu de chose en comparaison de celles de Notre-Seigneur, et il y a tant de bonheur à souffrir pour un tel Maître!

De fait, ces ineffables consolations spirituelles étaient ordinairement suivies d'un renouvellement de douleurs; de temps en temps, le céleste Ami de son âme semblait se retirer et l'abandonner à sa propre faiblesse. Cela était utile pour augmenter ses mérites et la conserver dans l'humilité sans laquelle elle aurait tout perdu.

Ces heures de délaissement étaient bien dures. Elle s'entretenait alors humblement et doucement avec son bon ange gardien, parlant avec lui comme avec une personne qu'elle aurait vue de ses yeux. Elle lui demandait où était allé son Bien-Aimé, pourquoi il l'avait quittée; elle le suppliait de se faire son interprète auprès de lui, de présenter ses hommages à ce céleste Roi, de saluer pour elle sa Très Sainte Mère, et les saints Apôtres, et les Prophètes, les Martyrs et les Vierges, toute la cour des cieux.

Mais voici que son Bien-Aimé se laissa vaincre, et aux autres faveurs dont il la comblait, il en ajouta une nouvelle : il lui donna de jouir habituellement de la présence visible de son ange gardien. Cet ange était si merveilleusement beau et sa vue la remplissait d'une telle joie que ses tristesses les plus amères se dissipaient, et ses souffrances les plus aiguës semblaient disparaître dès qu'elle le voyait. Que sera-ce donc, remarque un historien, de contempler Dieu lui-même dans le ciel!

Parfois, quand les conversations des visiteurs avaient apporté à son âme un peu de dissipation, elle ne l'apercevait plus. Alors, elle faisait appeler son confesseur et purifiait son âme des moindres imperfections, afin de jouir de nouveau d'une si chère présence.

Elle voyait parfois s'élever au-dessus de sa poitrine un rosier couvert de fleurs et de boutons. Son bon ange lui dit qu'elle ne mourrait que quand tous les boutons auraient fleuri.

Il lui arriva aussi de voir d'autres anges, ou quelque saint, ou la Très Sainte Vierge, ou même son Bien-Aimé, ce qui était pour elle le comble de la joie. « O mon Dieu, disait-elle parfois, je suis heureuse de souffrir, ne m'épargnez pas, tout mon bonheur est de faire votre sainte volonté! »

Quand une épidémie s'abattait sur la province, elle s'offrait en victime à Notre-Seigneur, pour qu'il épargnât le peuple; elle était atteinte par la contagion l'une des premières, en souffrait beaucoup, mais n'en mourait pas.

La septième année de sa maladie, Jésus-Christ lui apparut un jour, debout au pied de son lit, ses plaies rayonnantes de lumière, et, comme à saint François d'Assise, imprima dans ses pieds et ses mains les stigmates de sa Passion; mais l'humble vierge, craignant que si ses visiteurs s'en apercevaient, cette glorieuse faveur ne devînt pour elle une tentation de vanité, pria son céleste Epoux d'en effacer la trace; les marques extérieures disparurent, mais la douleur resta.

La Sainte Eucharistie était la consolation et la force de son âme, c'était même l'unique aliment de son corps, qui ne pouvait supporter d'autre nourriture. Elle communiait souvent et avec une ferveur toujours nouvelle. Elle eut d'abord beaucoup de peine à obtenir cette grâce, et même, pendant un temps, le curé de Schiedam, s'étant laissé prévenir contre elle, la soupçonna d'hypocrisie et la priva de la communion pendant plusieurs mois. Ce fut pour elle un immense sacrifice. Elle se dédommageait comme elle pouvait par la communion spirituelle, s'unissant en esprit à tous ceux qui avaient le bonheur de communier ce jour-là, et priant Notre-Seigneur de la faire participer aux faveurs qu'il leur accordait. Enfin sa patience et son humilité remportèrent la victoire, et sa dévotion fut satisfaite autant qu'il convenait.

ELLE LÈGUE TOUS SES MÉRITES A SA MÈRE MOURANTE

Dix ans de souffrances s'étaient écoulés. Pendant ce temps, elle avait eu la douleur de perdre son père qui avait toujours été très bon pour elle. Sa vieille mère se sentit à son tour près de mourir. Elle s'effrayait beaucoup de paraître devant Dieu : « Hélas! disait-elle, je suis si pauvre de mérites, j'ai si peu fait pour le bon Dieu que j'ai souvent offensé; ma chère fille, prie bien pour moi. — Ayez bon courage, ma chère mère, dit celle-ci, voici venir le Seigneur, qui ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié; pour moi, je vous cède, devant le bon Dieu, tout ce que j'ai pu mériter jusqu'ici par mes souffrances et mes chétives prières. » Enrichie d'un pareil trésor, Pétronille quitta cette terre avec joie.

Quant à Lidwine, elle se remit à l'œuvre comme si elle n'eût rien fait pour Dieu. Elle fit distribuer aux pauvres le petit héritage que lui avaient laissé ses parents, elle donna même son matelas, gardant pour lit quelques planches recouvertes d'un peu de paille. Son grabat, ainsi dépouillé, lui paraissait plus semblable à la croix de son Sauveur. Elle se fit donner une large ceinture de crins de cheval qu'elle serra autour de son corps endolori et ne la quitta plus jusqu'à sa mort.

Au reste, son amour pour la pauvreté était très grand. Souvent, de riches visiteurs, à la vue de cette perle du ciel enchâssée dans une extrême indigence, lui offraient des secours; elle refusait, ou si elle acceptait, c'était pour tout donner aux pauvres. Un Flamand la supplia un jour de lui permettre de remplacer sa misérable cabane par une belle maisonnette. « Mon cher frère, répondit-elle, cette habitation suffit pour moi tant que je vivrai; mais si, après ma mort, quelqu'un veut utiliser cet emplacement pour construire un petit hôpital pour les pauvres, je prie Dieu de lui rendre son aumône au centuple. »

APOSTOLAT

Une chrétienne qui aimait Dieu avec tant d'ardeur ne pouvait manquer d'aimer beaucoup les âmes. Aussi, qui pourra dire toutes les conversions qu'elle obtint par ses souffrances et ses prières! La conversion des pécheurs était l'objet de ses continuelles supplications. Mais, qui aurait pu croire que cette enfant du peuple, cette perpétuelle mourante, fût appelée à exercer un autre apostolat que celui de l'expiation et de la prière? Il en fut ainsi cependant, et Dieu, une fois de plus, se servit de ce qui est faible, selon le monde, pour opérer de grandes choses.

Un jour sur trois ou quatre, ses douleurs terribles lui laissaient un peu de répit; elle pouvait alors recevoir les nombreuses personnes désireuses de voir ce prodige de patience, dont la renommée racontait les souffrances extraordinaires. Quelques-uns venaient par curiosité,

d'autres pour se moquer d'elle et l'insulter, ce qu'elle endurait avec une inaltérable humilité. Mais beaucoup venaient pour se recommander à ses prières et lui demander conseil. En franchissant le seuil de ce petit palais de la douleur et de la pauvreté, en s'approchant de ce cadavre vivant, rongé par les ulcères et la grangrène, au lieu de l'odeur fétide qu'on devait s'attendre à respirer, on se sentait pénétré d'un parfum très suave, comme si l'on était entré dans un coin du ciel. Lidwine répondait d'une voix douce et claire, elle souriait même quelquefois. Que d'âmes elle a ramenées à Dieu, que d'autres elle a soutenues dans le bien, que d'affligés elle a consolés, que de vocations elle a encouragées, entre autres, celle d'un jeune homme de Cologne, nommé Gérard, qui alla se faire anachorète dans le désert du Sinaï, où il parvint à une grande sainteté ! Elle reçut beaucoup de religieux, de prêtres, de théologiens et même des évêques; d'autres fois c'étaient des grands de ce monde, comme Marguerite, comtesse de Hollande, et Jean, duc de Bavière.

Douée du don de prophétie, elle dévoila à plusieurs des événements futurs qui les concernaient, parla à d'autres de péchés qu'ils tenaient cachés au fond de leur conscience, les avertissant de se confesser s'ils voulaient se sauver, se montra parfaitement au courant de certaines affaires avant qu'on lui en eût parlé, etc. Elle guérit miraculeusement de nombreux infirmes.

LA MÈRE DES PAUVRES

Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est de voir une indigente, malade et manquant de tout, devenir la mère des pauvres, être un trait d'union entre les riches et les malheureux, en secourir un grand nombre par les aumônes qu'on lui donne ou qu'elle suscite. Au besoin, les miracles viennent à son aide, les ressources se multiplient entre les mains des personnes amies qu'elle a chargées de les distribuer, elle a connaissance de misères dont personne ne lui a parlé, parfois même inconnues à tout autre et qu'elle fait secourir avec une générosité pleine de délicatesse et de discrétion.

Sa charité n'était pas moins grande vis-à-vis des âmes du Purgatoire. Elle en a délivré un grand nombre par ses souffrances et ses prières. Plus d'une fois elle connut par révélation l'état de certaines âmes qui venaient de quitter la terre et qui avaient besoin de ses suffrages.

Elle était d'une humilité parfaite, au point qu'elle se reprochait les moindres imperfections comme de grandes fautes. Une femme colère s'emporta un jour jusqu'à lui cracher au visage. Elle ne s'en émut point, et comme on s'en étonnait : « Il faut, répondit-elle, la corriger par notre patience. »

Un jour, ravie en extase, elle se vit à la porte du paradis; trois entrées y donnaient accès ; elle s'approchait, quand elle aperçut Pierre, son grand-père, venir au-devant d'elle comme pour l'introduire dans le bienheureux séjour : « Très douce fille, dit-il, le moment n'est pas encore venu pour toi d'entrer ici, il y a encore beaucoup d'âmes au Purgatoire qui attendent de toi leur délivrance, plus tard tu viendras, riche de nouveaux mérites. »

L'heure du triomphe finit cependant par sonner aussi pour elle. Notre-Seigneur lui apparut et, lui présentant une couronne à laquelle il manquait encore quelques fleurons, lui dit : « Ma fille, il faut que cette guirlande soit bientôt achevée. »

En effet, sa chambrette fut envahie par quatre soldats brutaux qui vinrent l'injurier et la battre. Alors, son bon ange lui dit que sa couronne était achevée.

LE RUDE HIVER EST PASSÉ, VOICI L'ÉTERNEL PRINTEMPS

Avant l'aurore du jour de Pâques de l'année 1433, Notre-Seigneur vint visiter sa servante, en compagnie de la Sainte Vierge et des Apôtres, et oignit ses membres d'un parfum précieux, comme s'il avait voulu lui donner l'Extrême-Onction. « Très doux Sauveur, dit la Bienheureuse, si j'ai encore quelque chose à expier, faites-le-moi souffrir en ce moment, afin que j'aille à vous sans passer par le Purgatoire. — Il sera fait comme tu désires, ma fille, dit le Sauveur, dans deux jours tu chanteras l'*Alleluia* avec les autres vierges dans le royaume de mon Père. »

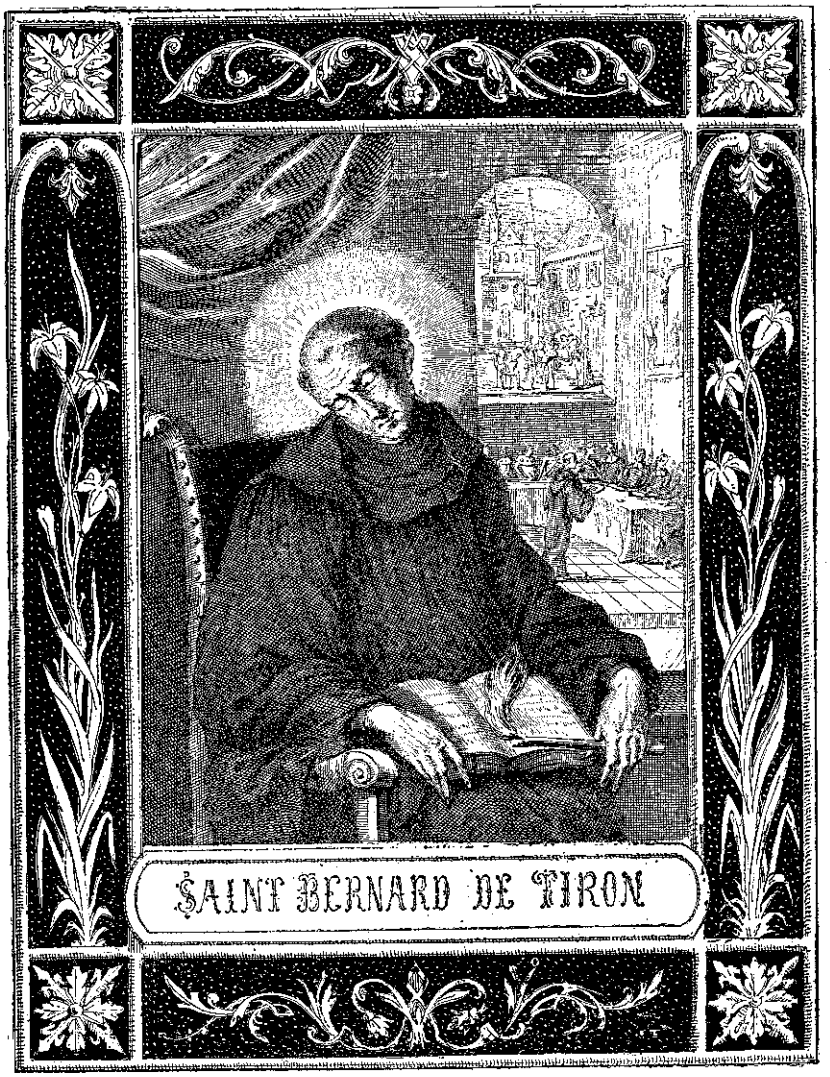
Quand son confesseur entra quelques heures après, il ne put retenir son admiration en respirant le parfum plus suave qu'à l'ordinaire qui remplissait la chambre. « Je vois bien, dit-il, que votre céleste Epoux vous a honorée de sa visite. »

Cette âme bienheureuse quitta cette terre deux jours après; deux saintes personnes qui vivaient loin de là virent, chacune de leur côté, le magnifique cortège qui la conduisait au ciel. Lidwine était âgée de cinquante-trois ans, et avait été trente-huit ans malade. Son corps redevint aussitôt frais et vermeil comme celui d'une personne en bonne santé qui vient de s'endormir. Elle fut enterrée dans l'église Saint-Jean-Baptiste, à Schiedam, où des miracles honorèrent son tombeau. Au siècle suivant, quand le protestantisme envahit les Pays-Bas, on dut transférer ses reliques à Bruxelles, pour les soustraire à la fureur intolérante des calvinistes.

O bienheureuse Lidwine, obtenez-nous la vertu de patience !

SAINT BERNARD DE TIRON. BÉNÉDICTIN

Fête le 14 avril.



Comme il prolongeait sa lecture au milieu de la nuit, il fut surpris par le sommeil. Son flambeau tomba sur le livre et ne le brûla point.

D'ABBEVILLE A POITIERS

Bernard naquit vers l'an 1046 dans le Ponthieu, au territoire d'Abbeville, de parents chrétiens. Confié de bonne heure à des maîtres savants dans les sciences humaines, il profita si bien de leurs leçons, qu'à vingt ans, il pouvait prétendre occuper une place distinguée dans le monde.

Mais déjà son âme avait une ambition plus élevée que celle des biens périssables de la terre. Jeune encore, il avait revêtu l'habit ecclésiastique, et, au moment de choisir définitivement sa carrière, loin de se repentir de ce premier pas, il résolut de compléter son sacrifice par la vie religieuse.

Avec trois jeunes gens de son âge, enflammés comme lui du désir de la perfection, il part pour l'Aquitaine, laissant derrière lui et pour toujours le pays qui l'avait vu naître et ceux qui l'avaient aimé. En chemin, les pieux voyageurs rencontrèrent le roi de France Philippe Ier. « Voilà que nous rencontrons un roi de la terre sans le chercher, dit Bernard à ses compagnons ; il faut espérer que nous trouverons aussi le Roi du ciel que nous cherchons de tout notre cœur. »

A Poitiers brillait le célèbre monastère de Saint-Cyprien, jadis fondé par un fils de Charlemagne. Le savant et pieux abbé Réginald, qui le gouvernait alors, en avait fait un asile de science et de régularité. Bernard et ses compagnons s'y présentèrent et eurent le bonheur de se voir acceptés au nombre des moines.

Ils reçurent bientôt l'habit et la tonsure monastiques.

Pendant dix ans, Bernard édifia ses Frères par ses vertus religieuses, et lorsque Gervais, l'un des moines de ce couvent, fut appelé au gouvernement de l'abbaye de Saint-Savin, qu'il fallait ramener à la régularité, il voulut avoir Bernard pour prieur.

Ce choix était parfait, et l'heureuse influence du jeune prieur rétablit à Saint-Savin la discipline et la ferveur. A la mort de Gervais, décédé en Palestine, en 1095, le moines de Saint-Savin voulurent choisir Bernard pour abbé.

Mais l'humilité de celui-ci fut plus prompte que leurs desseins. A peine eut-il soupçonné leur projet qu'il s'enfuit secrètement dans la solitude de Fontgombaud.

Accueilli par l'ermite Pierre de l'Etoile, il prit le nom de Guillaume et fut conduit par l'ermite auprès des solitaires qui se sanctifiaient dans les forêts du Maine et de la Bretagne. Le bienheureux Vital de Mortain (le saint Antoine de cette nouvelle Egypte) reçut comme un père le nouveau moine, dans le bois de Merle.

D'ordinaire, on assignait au nouveau venu la cellule qu'il devait habiter et le père sous la direction duquel il aurait à servir Dieu. Cette fois, Vital de Mortain laissa son disciple choisir lui-même. Après avoir visité les unes après les autres les cabanes des ermites, Bernard fixa son choix sur la dernière, parce que c'était la plus pauvre et la plus incommode. Celui qui l'habitait, un vieil ermite, habile à tourner le bois, félicita son nouveau disciple, et, pour marquer sa joie, invita à un festin les autres moines.

Mais il n'avait rien à leur offrir, car il n'avait ni jardin, ni légumes. Il se met à parcourir la forêt, recueille çà et là des pommes sauvages, des mûres et des noisettes ; enfin, la Providence lui fait trouver dans le creux d'un vieil arbre un abondant rayon de miel, et il revient heureux auprès de ses amis.

BERNARD DANS UNE ILE DE L'OCÉAN ANGLAIS ET BRETONS

Pendant deux ans, sous la conduite de l'ermite Pierre, Bernard put tout à son aise continuer dans la solitude le délicieux commerce qui s'établit par la prière entre l'âme et Dieu. Mais, un jour, des religieux de Saint-Savin arrivèrent dans la forêt. Après mille recherches, ils avaient enfin retrouvé les traces de leur ancien prieur et revenaient le chercher. A cette nouvelle, Bernard s'écria : « Si les forêts n'ont pu me cacher, je trouverai bien sur les côtes de l'océan quelque île où l'on ne me découvrira pas. »

Et il partit, accompagné d'un seul ermite. Celui-ci avait accepté dix-huit pièces de monnaie pour les nécessités du voyage. Bernard, l'ayant appris, en fut indigné : « Ou bien vous ne m'accompagnerez pas plus loin, dit-il au moine, ou bien vous vous débarrasserez de cet argent. Pensez-vous qu'au pays où nous allons le Christ soit pauvre, lui qui est la richesse de l'univers ! Avec Jésus-Christ pour guide, ne craignez jamais la pauvreté. » A ce moment, on vit passer un pauvre villageois. L'ermite s'empressa de lui donner les dix-huit pièces d'argent que le paysan, joyeux, reçut avec mille actions de grâces.

Arrivé sur les côtes de Normandie, Bernard apprend qu'à une distance de dix milles en mer, se trouve une île inhabitée, nommée Chaussey. Voilà le lieu de son refuge. Il dit adieu à son compagnon, monte dans une barque de pêcheur et se fait conduire à cette nouvelle terre promise.

Là, suspendu pour ainsi dire entre le ciel et les flots, sans aucune communication avec les hommes, sans pain, sans feu, vivant de quelques herbes sauvages, le solitaire passait ses jours et ses nuits dans la prière et la contemplation. Sa ferveur était admirable et souvent les larmes inondaient son visage.

Plusieurs mois s'étaient écoulés de la sorte, quand Bernard vit un jour des navires, battus par la tempête, venir chercher un refuge à Chaussey : c'étaient des pirates bretons. Après une lutte terrible, ils s'étaient emparés de deux vaisseaux anglais chargés de marchandises. Audacieux au combat, les pirates avaient été sans pitié dans la victoire; plusieurs des Anglais avaient été massacrés, les survivants, enchaînés aux bancs des rameurs, n'osaient guère espérer un meilleur sort.

En entendant les cris de triomphe des vainqueurs et les gémissements des vaincus, le bon solitaire ne fut pas moins ému de compassion pour les uns que pour les autres. Car, si les prisonniers avaient perdu leurs richesses et leur liberté terrestres, leurs maîtres perdaient des biens encore plus précieux, l'amitié de Dieu et le salut éternel de leurs âmes. « Cessez, leur dit le moine, de faire le métier des démons sur terre et sur mer. Restituez tout ce que vous avez pris à vos frères les Anglais et remettez-les en liberté. »

Il consolait aussi les malheureux prisonniers : « Priez, leur disait-il, pour la conversion de vos persécuteurs. Aimez leurs âmes; et imitez le Sauveur Jésus qui priait pour ses bourreaux. »

Mais les pirates répondaient à ses exhortations par des insultes. Vers le soir, le vent s'étant un peu calmé, ils reprirent la mer.

Bernard passa la nuit à prier pour ces misérables.

Leur voyage fut d'abord heureux. Le lendemain, ils approchaient du port où ils devaient débarquer. Déjà, ils se préparaient à jeter sur les points culminants de la rive leurs ancres armées de pointes de fer; ils avançaient les planches qui devaient servir de ponts volants, lorsque le vent se leva soudain avec une extrême violence, le ciel se couvrit de nuages noirs, les fracas du tonnerre se mêlèrent aux éclats de la foudre et aux mugissements des vagues soulevées.

Les vaisseaux sont rejetés en pleine mer, les voiles déchirées par le vent, les mâts sont brisés; le gouvernail est rompu sous la main du pilote. Plus de direction possible. A chaque instant, les navires semblent sur le point de sombrer dans les abîmes qui s'ouvrent devant eux. Epouvantés en face de la mort, les pirates se jettent aux genoux de leurs prisonniers, brisent leurs chaînes, leur demandent pardon, promettent la restitution de leurs biens. Plusieurs font vœu d'aller en pèlerinage à Rome, à Jérusalem ou à Saint-Jacques de Compostelle. Dans leur repentir, ils se confessent les uns aux autres, n'ayant point de prêtre; et ils prient en attendant la mort.

Tout à coup, l'un d'eux s'écrie, saisi d'une inspiration soudaine : « Nous avons outragé hier le saint ermite de l'île de Chaussey, nous nous sommes moqués de ses conseils; faisons tous le vœu, si Dieu nous ramène à cette île, d'exécuter ce qu'il nous commandera. »

Tous lèvent la main et font ce serment. L'orage redouble de fureur, les vagues se précipitent, faisant voler les navires à leur crête comme de légères

coquilles de noix, pour les lancer ensuite dans leurs abîmes. Enfin, un choc épouvantable se produit : tous se croient perdus. Tous étaient sauvés. La tempête venait de les jeter sur l'île de Chaussey, quatre navires étaient brisés; le cinquième restait seul. Mais aucun homme n'avait péri.

UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

Tous vinrent se jeter aux pieds du saint ermite, le priant de remercier Dieu qui les avait délivrés de la mort. Chacun fit au saint moine sa confession. Quelques-uns le supplièrent de les recevoir comme ermites. D'autres furent choisis pour aller au nom de leurs compagnons à Rome, à Jérusalem ou à Saint-Jacques de Compostelle. Les marchands anglais furent remis en possession de tout ce qu'on leur avait enlevé. Avec les débris des navires brisés, ils construisirent des cellules pour Bernard et ses nouveaux disciples.

Environ huit jours se passèrent ainsi, jours de réparation et de prières, vraies journées de retraite, sanctifiées par les saints discours de Bernard. Cependant, les provisions recueillies sur les navires s'épuisaient et l'île était sans ressources. Bernard congédia les Anglais et la plupart des Bretons : tous hésitaient à affronter de nouveau la mer. Mais l'ermite leur dit : « Allez en paix. Votre traversée sera heureuse. Chacun de vous reverra sa demeure. » Ils montèrent donc sur le vaisseau échappé à la tempête et retournèrent heureusement chez eux.

Bernard, resté avec ses nouveaux disciples, les formait avec zèle et charité aux vertus religieuses, quand le solitaire Pierre de l'Etoile aborda à Chaussey. En apercevant son vénérable ami, Bernard accourut, versant des larmes de joie, et l'appelant mille fois son doux père.

« Les moines de Saint-Savin se sont choisi un nouvel abbé, lui dit Pierre; ne craignez donc plus de revenir parmi nous. Notre commun Père Vital de Mortain et tous les solitaires vous attendent. — A Dieu ne plaise, répondit Bernard, que je contriste un député tel que vous et des frères qui me témoignent tant de charité. »

Il appela donc ses disciples et tous ensemble suivirent Pierre de l'Etoile dans la forêt du Maine.

On les aida à se construire des cellules à Font-Sihard, et les habitants des pays voisins accouraient à ce désert pour recevoir les conseils de saint Bernard.

LE TRÉSOR DE SAINT-CYPRIEN

La renommée du pieux solitaire s'étendit au loin Le vieux Réginald, abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, qui avait autrefois reçu Bernard dans la vie religieuse, en entendit parler. Il envoya quelques-uns de ses religieux à Font-Sihard pour s'informer si le saint solitaire n'était pas son ancien disciple. Ils revinrent, affirmant que c'était bien lui. Aussitôt, sans perdre une minute, le bon vieillard, secouant le poids des années et son corps plié en deux, se mit en route. Il arrive enfin à Font-Sihard où Bernard le reçoit, comme un fils accueille le plus tendre des pères.

Sur le point de repartir, Réginald dit à Bernard : « Mon fils, je me suis rendu dans ces contrées, pour procurer à mon monastère des sommes indispensables, vous me seriez un guide précieux à travers ces forêts et avec vous, j'aurais quelque assurance de ne pas voir les voleurs dérober mon trésor. » Bernard accompagne donc le vénérable vieillard jusqu'à une route parfaitement sûre; puis, se prosternant à ses pieds, il lui demande sa bénédiction, pour retourner dans son ermitage.

Mais Réginald, dévoilant alors son stratagème : « Mon fils, dit-il, à mon âge et avec mes infirmités, je ne suis pas venu ici pour satisfaire des désirs terrestres. Mon trésor, c'est vous; les ravisseurs redoutés, ce sont vos ermites. Maintenant, j'ai évité les ravisseurs; suivez-moi, vous serez la richesse de notre monastère. »

Bernard n'osait se dérober à l'autorité du vieillard à qui jadis il avait promis obéissance. Mais il lui exposa les angoisses de son âme à la pensée d'abandonner les ermites qui s'étaient confiés à lui. « Le monastère de Saint-Cyprien leur est ouvert, reprit Réginald, que celui qui vous accompagne aille annoncer à ses Frères ce qui s'est passé. »

Bernard, après de longues années, rentrait à Saint-Cyprien avec la réputation d'un saint. Peu après, Réginald mourait et les religieux, soutenus par l'évêque de Poitiers, imposaient à l'humilité de Bernard la dignité abbatiale.

A cette époque, le roi de France, Philippe Ier, avait renvoyé son épouse légitime afin de la remplacer par Bertrade, femme du comte d'Anjou. Ce fut un grand scandale pour tout le royaume. En vain, le pape, gardien de la morale chrétienne, multiplia les avis, les instances et les menaces, les coupables refusaient de se séparer, et trouvaient des imitateurs. Il fallait enfin sévir et retrancher de l'Eglise des membres gangrenés. Un concile se réunit à Poitiers, sous la présidence de deux légats du pape, Jean de Sainte-Anastasie et Benoît de Sainte-Eudoxie. Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, y assistait; voyant qu'on allait excommunier son suzerain, il craignit pour lui-même, car il était coupable des mêmes crimes. Il sortit furieux, et à peine la sentence d'excommunication eût-elle été prononcée contre Philippe et Bertrade, qu'une bande de soldats envahit l'église, frappant et massacrant ceux qui leur tombaient sous la main.

Les légats se levèrent, et, ôtant leurs mitres, offrirent courageusement leur tête aux assassins. Pendant que tous s'enfuyaient, deux moines restèrent intrépides auprès des légats, attendant le martyre avec eux, c'étaient notre Bernard et son ami Robert d'Arbrissel. Les assassins, les entendant chanter le *Te Deum*, furent touchés jusqu'aux larmes et se jetèrent à leurs pieds en demandant pardon.

Ce concile publia, en outre, plusieurs décrets pleins de sagesse pour ramener le clergé et le peuple à leurs devoirs. C'est par des efforts semblables, toujours renouvelés de siècle en siècle, malgré les révoltes sans cesse renaissantes des passions humaines, que l'Eglise a conservé dans le monde la morale de l'Evangile, et avec elle les principes indispensables de toute vraie civilisation.

Bernard, digne successeur du pieux Réginald, maintenait avec fermeté dans l'abbaye de Saint-Cyprien l'observance de la règle de saint Benoît. Deux fois il fit le voyage de Rome pour les intérêts de son couvent; et au lieu de la pourpre cardinalice que le Pape lui offrait, l'humble abbé demanda la permission de rentrer dans la solitude érémitique.

D'abord, il n'y trouva point le repos, car Dieu voulait se servir de lui pour le salut de beaucoup d'âmes. Robert d'Arbrissel et Vital de Mortain se l'adjoignirent pour évangéliser avec eux les popu_

lations de la contrée. A cette époque, la foi était profondément enracinée au cœur des peuples, mais obscurcie par l'ignorance et comme étouffée sous le poids des passions. Le mal avait envahi même une partie du clergé. Robert, Vital et d'autres encore sortaient de leur solitude, sans quitter leur vie austère, et s'en allaient pieds nus, couverts de pauvres habits, prêcher dans les campagnes, les villages, les châteaux et les villes, arrachant les populations aux vices et multipliant les conversions. Bernard fut envoyé évangéliser la Normandie, où, malgré de vives résistances, il ramena beaucoup d'âmes à Dieu.

Ensuite, il retourna avec quelques disciples dans l'île de Chaussey. Mais des pirates s'abattirent un jour sur l'île. Sous les yeux du Saint, abîmé dans la douleur, ils brûlèrent l'oratoire et les ornements sacerdotaux, et complétèrent leur dévastation par une orgie sacrilège dans laquelle ils se servirent des vases sacrés. De semblables scènes pouvaient se renouveler en ce lieu. Bernard et ses disciples le quittèrent pour toujours.

LE MONASTÈRE DE TIRON — L'ASTRE SUR SON DÉCLIN SES DERNIERS RAYONS

Ils s'établirent alors près de Vital de Mortain, dans un lieu appelé le Chêne-Savant. Mais les disciples affluèrent si nombreux que le comte de Fougères craignit de voir les pieux ermites défricher toute la forêt où il conservait le gibier pour ses chasses; il pria les solitaires de prendre dans ses propriétés un autre terrain.

Enfin, Rotrou, comte du Perche, leur offrit un site sauvage dans la forêt de Tiron, sur les limites du diocèse de Chartres.

L'an 1110, le saint jour de Pâques, après avoir reçu des mains de l'évêque de Chartres la bénédiction abbatiale, Bernard adressait ces paroles à ses disciples : « Le voilà donc, ce lieu tant désiré où, dans la solitude, le silence et la paix, tous ensemble nous pourrons vaquer à la prière et à la contemplation des choses divines. C'est ici que le Christ nous appelle à porter sa Croix. C'est ici l'arène préparée par la munificence du Seigneur, si longtemps cherchée par votre pieux zèle. Cette nature sauvage qui vous environne semble repousser toute habitation humaine, n'en ayez aucun regret, réjouissez-vous plutôt qu'un tel séjour ne puisse convenir qu'à des solitaires tels que vous. »

Cette première année de vie érémitique fut marquée par une affreuse disette, mais Bernard disait aux Frères que Dieu ne manquerait pas de venir au secours de leur détresse s'ils s'occupaient avant tout de le bien servir, de rechercher son royaume. C'est ce qui arriva : Guillaume, comte de Nevers, se faisant l'instrument de la Providence, leur donna une coupe d'or massif d'une valeur suffisante pour procurer la nourriture, non seulement à eux, mais encore aux pauvres des environs.

Les disciples continuèrent à se multiplier auprès de Bernard, comme les abeilles dans une ruche. Il n'offrait pour tout bien à ceux qui lui demandaient de vivre sous sa direction, que la plus austère pauvreté ; malgré tout, c'était du sein de l'opulence surtout que lui venaient des admirateurs, qui se transformaient bientôt en fervents imitateurs. Tiron était réputé comme la source, la plus pure école des vertus et c'était là que se donnaient rendez-vous ceux qui abandonnaient les erreurs du siècle, comme aussi les prêtres, les religieux déjà avancés dans les voies de la perfection.

Des diverses contrées de l'Europe, on accourait à cette solitude pour y retrouver la guérison des infirmités de l'âme et du corps. Le roi d'Angleterre, Henri Ier, désireux de voir l'homme de Dieu, le pria de venir en Normandie recevoir de sa main des aumônes pour son monastère. Le roi de France, Louis le Gros, guéri par ses prières d'une grave maladie, vint lui-même à Tiron offrir à Bernard l'hommage de sa reconnaissance et de sa vénération.

Il lui donna un de ses enfants, nommé Hugues. Le jeune prince, après son éducation, ne regretta point la démarche de son père et embrassa la vie religieuse avec les ermites.

Un des condisciples du prince, le jeune Amelin, écrasé sous la roue d'un chariot, fut ressuscité par les prières de Bernard.

L'empire du Saint s'exerçait même sur les animaux.

Un Frère, en rentrant au monastère, s'aperçut qu'un des veaux du troupeau, dont il avait la garde, s'était égaré ; depuis deux jours déjà, le prodigue laissait sa place inoccupée, quand, sur le soir du deuxième jour, Bernard se trouvant à la porte de sa cellule, entouré de quelques Frères, vit venir à lui le jeune veau, sous la garde d'un loup.

Le 5 avril 1117, le saint abbé tomba dangereusement malade. Les religieux s'étant réunis autour de lui :

« Je vous laisse, leur dit-il, comme souvenir de ma très humble personne, un trésor dans la sainte pauvreté, c'est la recommandation suprême que, du fond du cœur, comme à des fils tendrement aimés, vous adresse votre vieux père. »

Puis il demanda humblement pardon des fautes qu'il avait pu commettre, ce dernier acte d'humilité arracha des soupirs et fit couler des larmes.

Aux personnages qui étaient venus voir comment meurt un juste, et lui offraient des mets exquis, il répondit : « Est-ce qu'on ne meurt pas bien davantage pour avoir trop mangé que pour avoir gardé la diète ? » Aux médecins qui lui conseillaient les eaux : « Croyez-vous qu'elles puissent rajeunir un corps épuisé de vieillesse? »

Le 10 avril, il se fit étendre sur une planche qui lui servait de lit et le regard tourné vers le Crucifix, pour la dernière fois, il adressa la parole à ses Frères: « Mes bien-aimés, je vais entrer dans la voie de toute chair, j'ai voulu encore une fois vous dire adieu. Que vos larmes soient des larmes de joie, la tristesse ne convient pas quand Dieu m'appelle à son royaume, si les taches de ma vie me rendent indigne d'un tel bonheur, je vous en supplie, demandez au Seigneur de me faire miséricorde. » Il reçut ensuite l'Extrême-Onction, communia au Corps et au Sang de son Dieu; à partir de ce moment, ce fut fini avec la terre ; ses disciples n'entendirent plus sa parole ; mais, pendant quatre jours, ils furent les heureux témoins de la contemplation extatique de leur père. Le 14 avril, le bienheureux serviteur de Dieu prenait possession du ciel.

SAINT BÉNÉZET

FONDATEUR DES FRÈRES PONTIFES D'AVIGNON

Fête le 14 avril.

Saint Bénézet donne les plans du pont d'Avignon.

LE PETIT BERGER

Un jour d'automne de l'an 1177, Ponce, évêque d'Avignon, était dans la chaire de sa cathédrale, expliquant à son peuple la parole de Dieu, quand on vit un enfant du peuple entrer dans l'église et l'interrompre en criant d'une voix ferme : « Ecoutez-moi et prêtez l'oreille à ce que je vais vous dire : Jésus-Christ m'a envoyé vers vous pour construire un pont sur le Rhône. »

L'enfant paraissait âgé d'environ douze ans. On le prit pour un insolent ou un fou, et le viguier (premier magistrat de la ville), ordonna sur-le-champ de le conduire en prison, jusqu'à ce qu'une enquête décidât de son sort.

Le petit inconnu se nommait Bénézet (Benoît). D'où venait-il?

Il le déclara sans doute, mais son historien ne nous l'apprend pas : deux paroisses se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Le Villard, en Vivarais, et Hermillon, en Savoie. Nous n'essayerons pas de trancher la question, et nous préférons laisser chacune des deux localités se réjouir de ce qu'elle estime, non sans raison, sa gloire. Cependant, nous sommes obligés de dire que la Savoie a un titre plus pesant dans la balance : c'est la tradition constante d'Hermillon et de toute la Maurienne, assurant que saint Bénézet est né dans la commune d'Hermillon, tradition tellement précise, que l'on montre encore, en face de l'église, l'emplacement où était la maison de ses parents.

Ce qui est certain, c'est que les parents du futur patron des ingénieurs étaient pauvres des biens de ce monde : mais, chrétiens vertueux, ils pouvaient donner à leur enfant le plus indispensable des trésors, celui de la foi et d'une éducation sainte. Bénézet, né l'an 1165, était encore en bas âge quand il perdit son père, ce qui augmenta la pauvreté de la famille. La bonne veuve avait quelques brebis ; dès que son enfant fut en âge de les garder, elle le chargea de les conduire au pâturage, selon l'usage du pays.

VOCATION

Le 13 septembre 1177, Bénézet, âgé de douze ans, gardait son petit troupeau, comme à l'ordinaire, quand il se produisit une éclipse de soleil. Au milieu de l'obscurité, le jeune berger entend tout à coup une voix qui crie par trois fois : « Bénézet, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. — Qui êtes-vous, Seigneur? répond l'enfant, j'entends bien votre voix, mais je ne

puis vous voir. — Ne crains rien, reprend la voix, je suis Jésus-Christ; c'est moi qui, d'une seule parole, ai créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. — Et que désirez-vous de moi, Seigneur? — Je veux que tu laisses là tes brebis et que tu ailles bâtir pour moi un pont sur le Rhône. — Seigneur, reprit l'enfant tout surpris, je n'ose pas abandonner les brebis de ma mère et je ne sais pas où est le Rhône. — Ne t'ai-je pas dit d'avoir confiance, répondit la voix : tout obéit à ma puissance, va donc sans crainte, je ferai ramener les brebis à l'étable et je t'enverrai un guide pour te conduire au Rhône. — Mais il faudra beaucoup d'argent et je n'ai que trois oboles. — Je te donnerai les moyens nécessaires. »

Bénézet écoutait encore, mais la voix n'ajouta plus rien.

Obéissant, il partit aussitôt.

Il allait devant lui sans trop savoir où, lorsqu'il rencontra un pèlerin portant un sac de voyage et un bâton, et dont le visage aux reflets tout célestes inspirait une grande confiance. Déjà, sans doute, le jeune voyageur ouvrait la bouche pour lui demander son chemin, lorsqu'il fut devancé par la voix de l'étranger, qui lui dit : « Mon enfant, viens avec moi sans crainte. Je te conduirai à l'endroit où tu dois construire le pont de Jésus-Christ et je te montrerai ce que tu as à faire. »

Bénézet reconnaît le guide promis et marche à ses côtés d'un cœur joyeux. Quels édifiants entretiens ils durent avoir ensemble! Ce qui nous est le plus difficile de conjecturer en l'absence de tout document sur ce point, c'est l'itinéraire suivi par les deux voyageurs.

Ils arrivèrent sur les bords du Rhône, dit simplement l'historien, et à la vue de la largeur du grand fleuve, l'enfant s'écria : « Il est impossible que je fasse un pont ici! » Le berger avait peut-être pu croire jusque-là qu'il s'agissait de quelque torrent comme ceux qui descendent des montagnes de Maurienne. Mais l'ange reprit d'une voix grave : « Ne crains rien, l'Esprit-Saint est avec toi. Vois-tu cette barque, là-bas, qui attend sur la rive? Va trouver le batelier, il te fera passer le fleuve; tu entreras dans Avignon et tu te présenteras à l'évêque et à son peuple. » En achevant ces mots, le guide disparut soudain.

Sur quel point précis des rives du Rhône se passa cette dernière scène? On l'ignore. Si l'enfant venait du Vivarais, il fallait nécessairement franchir le Rhône, et le plus simple semblait d'exécuter ce passage non loin d'Avignon. Pour venir de la Savoie dans la future ville des papes, on pouvait se dispenser de recourir à la voie du fleuve et suivre les routes de terre : mais ce chemin répondait mal aux desseins de Dieu. Il convenait, en effet, que le futur constructeur du pont d'Avignon, avant d'entreprendre sa difficile mission, en eût bien constaté par lui-même la nécessité. L'ange aura su parfaitement l'amener à l'endroit le plus convenable à ce pénible apprentissage, dont le souvenir devait le soutenir plus tard dans ses travaux.

Le bon petit berger, plein de confiance, alla droit au batelier que l'ange avait montré. « Pour l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge, lui dit-il, je vous prie de me transporter à la ville d'Avignon où m'appelle une affaire importante. » Mais l'homme de la barque était juif : « Si tu veux passer, répondit-il froidement, tu donneras trois deniers comme les autres. » Bénézet ne les avait pas. Il renouvela sa prière, assurant au batelier que la Sainte Vierge le récompenserait d'un acte de charité fait en son honneur. « Que m'importe ta Vierge Marie! reprit le juif. Elle ne peut rien ni au ciel, ni sur terre; cela ne vaut pas mes trois deniers. »

Bénézet offrit alors ses trois oboles, que le juif regarda d'un œil dédaigneux. Cependant, voyant que l'enfant n'en avait pas davantage, il voulut gagner au moins cela; il prit le petit voyageur dans sa barque et alla le déposer sous les murs d'Avignon.

Bénézet monte aussitôt dans la ville, demande où est l'évêque, entre dans la cathédrale et adresse au pontife le message de Jésus-Christ.

Nous avons dit ce qu'il lui en coûta.

COMMENT ON RECONNUT LA MISSION DE SAINT BÉNÉZET

Le viguier, qui avait jeté l'enfant en prison, se nommait Bérenger et était de la famille de Sade. C'était un homme dur et sévère.

Il se hâta de faire amener devant lui le jeune prisonnier. Dès que Bénézet aperçut le magistrat, il lui dit avec assurance : « Le Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé en cette ville pour bâtir un pont sur le Rhône. — Comment, repartit le viguier, un petit mendiant comme toi pense-t-il construire un pont que ni Charlemagne ni aucun autre n'ont jamais osé entreprendre? » (En effet, le fleuve rapide est très large en cet endroit, et ses rives, alors privées de digues, se déplaçaient à chaque grande crue.)

Mais l'enfant insiste au nom de Dieu, à qui tout est possible et qui l'envoie. « En ce cas, répond froidement le magistrat, écoute ce que je vais te dire : les ponts se font avec des pierres et de la chaux; il y a dans mon palais une pierre énorme. Si tu peux la remuer et l'emporter, je croirai que tu peux bâtir le pont. »

Bénézet accepte. Bérenger en avertit l'évêque, qui vient au palais du magistrat, suivi d'une grande foule.

La pierre avait treize pieds de long sur sept de large. Arrivé devant cet immense bloc, l'enfant se met à genoux, récite une prière, puis, se relevant, il fait le signe de la Croix sur la pierre, la saisit de ses jeunes bras, et l'emporte, dit la chronique, « aussi facilement qu'un simple caillou. » Il la porta à travers la foule, jusqu'au fleuve, à l'endroit où l'on devait jeter les fondations de la première pile du pont.

A cette vue, le peuple d'Avignon tout entier pousse des cris de joie et d'enthousiasme, bénissant Dieu, par mille acclamations, de sa puissance et de sa bonté envers les hommes.

Le viguier fut le premier à se rendre à l'évidence du miracle, il se prosterna devant le messager de Dieu, lui baisa les pieds et lui offrit sur-le-champ la somme de trois cents *sols* pour commencer les travaux. La souscription ainsi inaugurée se continua au milieu de la foule et le soir, les collecteurs avaient déjà réunis cinq mille *sols*, somme considérable pour ce temps. C'était encore peu de chose pour la colossale entreprise du petit ingénieur, mais la charité chrétienne ne s'épuise pas en un jour. Au reste, le Saint, de son côté, n'était pas resté en retard : il avait guéri ce même jour des aveugles et des sourds et redressé dix-huit boiteux.

L'ACTION DE LA PROVIDENCE

Dans son remarquable ouvrage : *De la législation des voies publiques en France avant 1790*, M. Vignon, ingénieur en chef des ponts et chaussées, écrit ces lignes :

« Les constructions de routes et de ponts, les établissements de bacs, ainsi que l'hôtellerie où les voyageurs, les pèlerins, les marchands, pouvaient trouver refuge et main forte, et même les simples améliorations de grands chemins et de levées aux endroits submersibles, etc., étaient devenus au moyen âge des œuvres de piété, comme les constructions d'églises, d'hôpitaux et de monastères.

» La charité chrétienne, puissance inconnue au monde ancien, précéda alors les pouvoirs sociaux dans le travail de civilisation qui, dans ce temps-là, s'opérait Les dangers de toutes sortes auxquels la difficulté des lieux, ainsi que la violence des brigands et la cupidité souvent cruelle et criminelle des bateliers, dits *utriculaires*, exposaient les voyageurs, surtout au passage des rivières, les firent embrasser dans la même pitié généreuse qu'inspiraient les pauvres et les malades. »

Et de même que Dieu, dans sa paternelle bonté pour les hommes, a suscité à diverses époques, des saints et des corporations religieuses en vue de soulager telle ou telle misère de l'humanité, de même il venait d'envoyer saint Bénézet à la province d'Avignon pour lui donner un pont et une congrégation de *Frères bâtisseurs de ponts* ou *Frères pontifes*. Ce n'était pas d'ailleurs la première association de ce genre que l'Eglise eût vu naître : d'autres communautés l'avaient précédée en divers lieux, par exemple : les Hospitaliers de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris.

LES FRÈRES PONTIFES D'AVIGNON
SAINTETÉ DE BÉNÉZET

Plusieurs jeunes gens, poussés par la grâce de Dieu, et attirés par la sainteté de son jeune serviteur, lui demandèrent comme une faveur de se joindre à lui pour travailler à son œuvre. Sans doute qu'à la nouvelle de l'entreprise, d'autres *Frères pontifes* vinrent d'ailleurs apporter leur expérience dans l'art de construire à la corporation naissante.

Conduisant tout avec sagesse, Bénézet obtint de plusieurs personnes notables, entre autres de messire Bertrand de la Garde, cession complète de leurs droits sur le port du Rhône. C'était épargner des ennemis à l'entreprise. L'année suivante, le jeune Saint acheta de la dame Valburge et de Raymond Malvicini, son fils, une maison et un jardin situés près de l'endroit où commençaient à s'élever les fondations de la première pile du pont. Cette maison devait être la demeure de la communauté des *Frères pontifes* et leur servir en même temps d'hôtellerie pour loger les voyageurs indigents.

Les travaux du pont avançaient lentement, mais avec précision et solidité. Bénézet donnait à tous l'exemple du travail et de la patience, et s'efforçait en même temps de former à la vertu les membres de sa communauté. Par humilité, il ne voulut pas prendre le titre de *prieur*, et tant qu'il vécut, ses frères conservèrent l'habit laïque, plus commode pour leurs travaux.

Malgré les nombreux soucis d'une vaste entreprise et le gouvernement de sa *corporation*, Bénézet travaillait avec constance à sa propre sanctification. Sa foi était si vive, sa piété si tendre, la pureté de ses mœurs si angélique, toute sa conduite respirait une telle droiture et une telle simplicité que tous le vénéraient comme un saint. On lui amenait des malades en grand nombre ; le serviteur de Dieu appliquait une croix sur l'infirme, lui donnait le baiser de paix et le renvoyait guéri. Un homme perclus de tous ses membres envoya prier le Saint de venir le voir : dès que celui-ci eut touché l'infirme, l'usage des membres lui fut rendu. Bénézet rencontre un jour des joueurs qui blasphément Dieu, il les reprend et arrête le jeu. L'un des joueurs, furieux, répond au Saint par un violent soufflet; le Saint se tait, mais Dieu le venge : le coupable sent sa tête retournée en arrière par une soudaine contraction nerveuse qui la retient en cet état. Il se traîne aux genoux de l'homme de Dieu, implore son pardon; Bénézet prie pour lui et la santé lui est rendue.

Un jour, les pierres vinrent à manquer. Saint Bénézet dit aux maçons qui travaillaient avec les Frères : « Allez creuser en tel endroit, vous en trouverez en abondance. » On obéit et l'on découvrit une carrière.

Une nuit, le Saint priait, avec ses compagnons dans une église, quand le démon lui lança une grosse pierre : mais le projectile perdit sa force, contre les vêtements du saint jeune homme. Au même moment, éclairé par une lumière intérieure, Bénézet dit à ses compagnons : « Retournons à Avignon, car l'ennemi a rompu une arche du pont. Allons la refaire. » En présence de l'arche ruinée, au lieu de donner victoire au démon par le murmure et le dépit, les compagnons du Saint, imitant leur maître, se mirent à l'œuvre avec ardeur et bientôt le mal fut réparé.

LA RÉCOMPENSE — UN PATRON

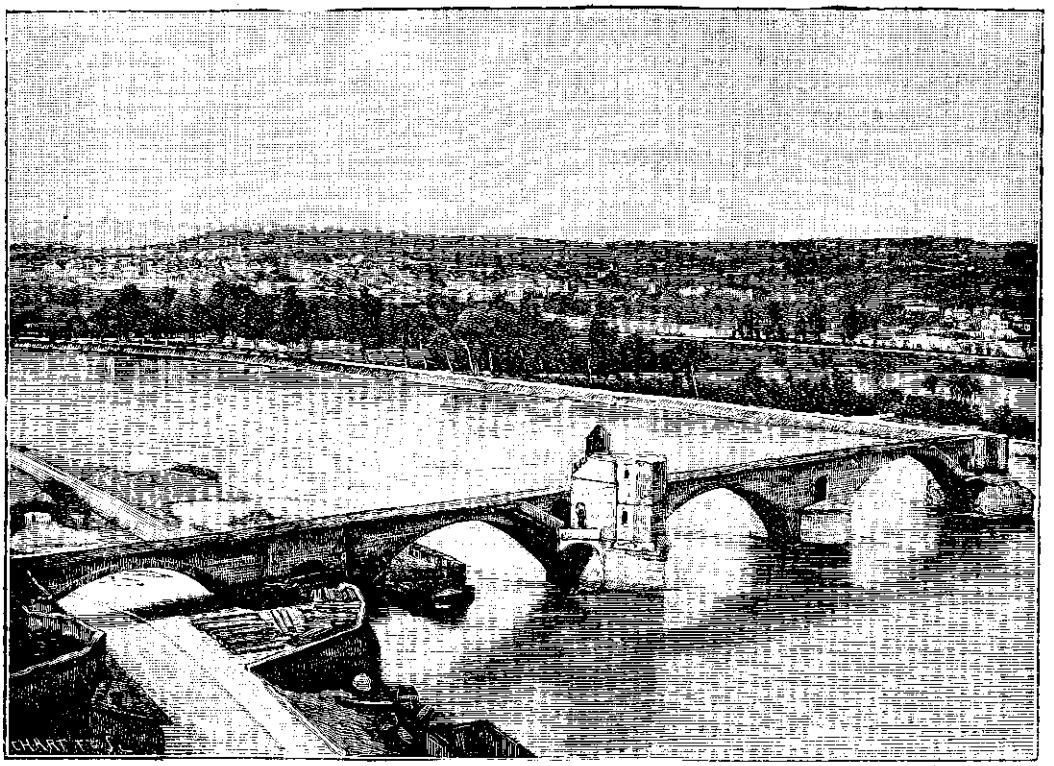
Saint Bénézet n'eut pas la consolation ici-bas de voir son œuvre achevée : Dieu lui offrit une récompense meilleure en l'appelant au ciel, le 14 avril 1184. Il avait dix-neuf ans et avait travaillé au pont d'Avignon pendant sept ans. Il fut enseveli, selon ses désirs, dans une petite chapelle, dédiée à saint Nicolas, patron des mariniers, et placée dans l'avant-bec de la deuxième pile du pont. Les miracles s'y multiplièrent et, en 1669, on y retrouva son corps dans un parfait état de conservation.

Sous Jean Benoît, successeur de Bénézet, la corporation des *Frères pontifes* fut définitivement organisée : ils reçurent un costume religieux, prononcèrent les trois vœux monastiques, Jean prit le titre de prieur, et enfin le pont fut achevé en 1188 : il avait vingt-deux arches et 900 mètres de longueur.

L'an 1318, la congrégation des Frères pontifes envoya une colonie régir l'hospice du Pont-Saint-Esprit. Cette branche subsista jusqu'en 1519; mais celle d'Avignon, à la suite de démêlés avec les consuls de la ville, qui voulurent la soumettre à leur autorité administrative, perdit sa régularité et s'éteignit vers le milieu du XIV^e^ siècle.

Les reliques de saint Bénézet furent transférées, l'an 1674, dans l'église des Célestins, d'Avignon. Au mois de juin 1793, cette église, changée en prison, renfermait parmi les condamnés des conscrits réfractaires. Un jour, ils brisèrent la châsse du Saint et n'y trouvèrent que des ossements qu'ils dispersèrent sur le pavé de l'église. Mais, durant la nuit, des catholiques fidèles, détenus avec eux, recueillirent tout ce qu'ils purent. Rendus plus tard à la liberté, ils conservèrent leur trésor. L'autorité ecclésiastique a pu en recouvrer une partie.

Du fameux pont d'Avignon, il ne reste plus aujourd'hui que quatre arches. « Cela ne tient à aucun vice de construction des piles ou des



Le pont d'Avignon.

arches, écrit M. Bunard, dans le *Cosmos*, ni des tympans évidés par de petites voûtes allégeant la charge et augmentant le débouché des hautes eaux. Cela tient à ce que le bas des piles cessa d'être convenablement entretenu dans les temps troublés. »

Terminons par ces paroles du comte de Saint-Venant, invitant les ingénieurs, ses collègues, à fêter leur patron : « Tous ceux qui voudront invoquer saint Bénézet ne seront jamais déçus dans leur confiance. Il est le plus affectueux des camarades et le moins intimidant des chefs. Notre profession, qui a été la sienne par ordre de Dieu, n'est pas seulement belle, elle est sainte. C'est la charité envers les voyageurs, les commerçants, les missionnaires de toutes les œuvres. »

SAINT PIERRE GONZALÈS

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Treizième siècle. — Fête le 15 avril.

Une courtisane vint trouver saint Pierre Gonzalès pour le séduire. Il entra dans une pièce voisine pour se préparer, dit-il, à la mieux recevoir. Il allume un grand feu, se place au milieu, et appelle la pécheresse. A cette vue, elle se rappelle les flammes de l'enfer qui l'attendent, se jette à genoux et fait pénitence.

C'est à Astorga que naquit, en l'an 1190, d'une famille illustre par sa noblesse, le bienheureux Pierre Gonzalès ou Gonzalve, dont le nom est si populaire parmi les marins d'Espagne, qu'il a tant de fois protégés. De bonne heure, ses parents l'envoyèrent étudier à Palencia, auprès de son oncle, alors évêque de cette ville. Il fut nommé chanoine de la cathédrale, malgré sa grande jeunesse et son manque de gravité.

PAR QUELS MOYENS DIEU INSPIRE AU JEUNE GONZALÈS LE DÉGOUT ET LE MÉPRIS DES CHOSES DU MONDE

Le jeune chanoine était très vaniteux; il aimait les honneurs et les dignités. Sa vie toute mondaine contrastait fort avec celle des autres chanoines, ses collègues, qui étaient scandalisés d'une telle conduite. Cependant, son oncle fit des instances auprès du Saint-Siège, dans le but

d'obtenir pour Gonzalès la dignité de doyen du chapitre. Sa demande ayant été agréée, il fut décidé que le nouveau doyen entrerait en possession de sa nouvelle dignité le jour de Noël.

Ce jour étant arrivé, Gonzalès s'habilla en jeune seigneur de la cour, et, monté sur un cheval magnifiquement paré, il traversa les rues de la ville, au grand scandale de tout le peuple. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, voulait se servir de la vanité de Gonzalès pour lui infliger une profonde humiliation, et, par là, le ramener à de meilleurs sentiments, en lui faisant sentir combien les honneurs du monde sont frivoles et passagers.

Arrivé sur la grande place de Palencia, Gonzalès voulut faire caracoler gracieusement son cheval, pour exciter l'admiration publique et provoquer des applaudissements. Il le lâcha à toute bride, mais le cheval se cabra au milieu de sa course, fit un faux pas et jeta son cavalier dans une mare pleine de boue. La foule accueillit cette chute par des huées et des moqueries. Comme on le conçoit, le premier sentiment de Gonzalès fut la honte et la confusion. Il osait à peine lever les yeux. Mais cette confusion lui fut salutaire; car, étant revenu à lui, il s'écria tout haut et sur la place même, de manière à être entendu de tout le monde :

« Hé quoi ! ce même monde à qui j'ambitionnais de plaire se moque de moi? Eh bien ! je me moquerai de lui à mon tour; dès aujourd'hui, je lui tourne le dos pour mener une vie meilleure. »

GONZALÈS SE SÉPARE DU MONDE ET PREND L'HABIT RELIGIEUX — SON ZÈLE

Gonzalès venait de rompre tout commerce avec le monde pour s'appliquer à servir Dieu avec ferveur. On vit bientôt que sa conversion était véritable ; car, renonçant tout à fait aux plaisirs et aux honneurs du siècle, il entra chez les Dominicains de Palencia, au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient connu, et travailla à sa perfection avec une telle ferveur qu'il fit de rapides progrès dans la sainteté, dès l'année même de son noviciat.

Il pratiquait la charité au plus haut degré, obéissait avec une soumission entière et absolue, et se considérait comme le dernier de tous. Son affabilité, sa bonté, sa bienveillance pour tous ceux qui l'abordaient étaient extraordinaires.

Après sa profession, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie. Appliqué à la prédication et aux confessions, il remplit ces deux ministères avec un zèle infatigable. Rien ne le retenait quand il s'agissait de travailler au salut de son prochain; il quittait tout, l'étude, le repos, le boire, le manger, et volait à la conquête des âmes.

Entre autres choses remarquables, on raconte de lui qu'il ne sortait guère des lieux où il avait logé qu'il n'eût porté tous ceux de la maison à se confesser, car il leur faisait en entrant une exhortation pleine à la fois de tant d'onction et de tant de vivacité, leur représentant la servitude du péché et les délices d'une conscience en état de grâce, qu'il amollissait les cœurs les plus endurcis.

Dans tous les lieux qu'il traversait, il prêchait la pénitence à qui voulait l'entendre. La foule se précipitait sur son chemin pour recueillir les paroles pleines de douceur et de suavité qui sortaient de sa bouche. Il ne faut pas s'étonner si, après tout cela, il faisait d'abondantes moissons d'âmes, puisque tout ce qu'il disait, il le confirmait par l'exemple de ses vertus.

IL EST APPELÉ A LA COUR PAR LE ROI SAINT FERDINAND

Le bruit d'une si éminente sainteté se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Le roi saint Ferdinand entendit parler de la vertu extraordinaire du bienheureux Pierre; il voulut l'avoir auprès de lui, afin d'attirer par ses prières les bénédictions de Dieu sur le royaume, et de se servir de ses conseils dans la guerre contre les Maures mahométans, qui occupaient alors la meilleure partie de l'Espagne.

Gonzalès accompagna le roi dans toutes ses expéditions, et eut une grande part à ses victoires par ses prières, ses jeûnes, ses austérités, par ses conseils sages et prudents, et surtout par la réforme des mœurs parmi les soldats. Il inspirait une grande crainte aux ennemis.

La prise de Cordoue fut pour lui une occasion de déployer son zèle et son courage. Il modéra l'élan des vainqueurs, sauva l'innocence des vierges de l'insolence des soldats, et fit épargner le sang ennemi. Il purifia les mosquées et les convertit en églises.

COMMENT IL TRIOMPHE D'UNE TENTATION

Saint Gonzalès profita de la confiance dont l'honorait le bon roi saint Ferdinand pour réformer la cour. Tous les jours, il distribuait aux courtisans et aux seigneurs le pain de la parole divine et les reprenait de leurs vices et de leurs défauts. Ses exemples donnaient à sa parole une puissante autorité; car il vivait au milieu du tumulte et de la magnificence de la cour avec la même régularité, la même austérité que dans le cloître. C'est alors que sa vertu fut soumise à une terrible épreuve dont elle sortit plus éclatante et plus forte.

Quelques seigneurs licencieux, jaloux de la faveur dont jouissait à la cour le saint religieux, cherchèrent un moyen de le perdre ou du moins de décrier sa vertu. Ils promirent une grande somme d'argent à une malheureuse courtisane, qui s'engagea à le séduire. Elle aborde Gonzalès, et demande à lui parler en secret sur une affaire très importante.

Lorsque tout le monde est sorti, et qu'elle se trouve seule avec lui, elle se jette à ses pieds et commence l'aveu de ses fautes, en répandant des pleurs en abondance, et en poussant des soupirs et des gémissements, pour se rendre le Saint plus favorable. Mais bientôt, jetant le masque, elle dévoile son intention, et emploie tous les artifices dont elle est capable et que le démon peut lui suggérer pour séduire le saint religieux. Gonzalès lui dit qu'il va se préparer à la mieux recevoir dans une chambre voisine. Il s'y retire, allume un grand feu, et se place au milieu enveloppé de son manteau. La malheureuse femme, croyant sa victoire assurée, entre à ce moment; à la vue de ce prodige, elle se rappelle les flammes de l'enfer qui l'attendent, et, saisie de repentir et d'effroi, elle tombe à genoux en demandant pardon à Dieu et au Saint.

Le Saint n'avait ressenti aucune brûlure au milieu des flammes; ses habits mêmes avaient été respectés. Dieu gardait son corps aussi bien que son cœur.

Les seigneurs, auteurs du complot, furent tellement touchés de ce miracle qu'ils se convertirent et menèrent désormais une vie édifiante.

GONZALÈS QUITTE LA COUR

Mais le serviteur de Dieu devait bientôt s'éloigner de la cour, où il avait fait tant de bien, et où sa présence n'était plus aussi nécessaire qu'auparavant. Malgré les instances et les prières du saint roi Ferdinand, qui voulait à toute force le retenir auprès de lui, il s'en alla évangéliser les pauvres des campagnes.

C'est alors qu'on le vit, parcourant les villages les plus délaissés, pénétrant dans les lieux les plus inaccessibles, braver toutes les difficultés pour étendre le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les âmes. Il avait une singulière affection pour les matelots qu'il allait chercher jusque dans les ports et sur les vaisseaux, pour leur annoncer la parole divine.

Avec un tel zèle, il recueillit des fruits merveilleux, surtout dans les diocèses de Tuy et de Compostelle.

Un jour, prêchant sur le Minho, il aperçut un grand nombre de pauvres gens qui essayaient de traverser à gué cette rivière, s'exposant ainsi chaque jour à la mort. Le Saint, touché de compassion, entreprit d'y bâtir un pont.

L'ouvrage était difficile et aurait semblé impossible à tout autre qu'à Gonzalès. Mais lui, convaincu que le secours de Dieu ne lui ferait pas défaut, se mit à l'œuvre avec ardeur. Il excita le roi Ferdinand et plusieurs autres seigneurs à lui venir en aide, si bien qu'en peu de temps, l'ouvrage, qui paraissait impossible, fut terminé et les pauvres gens purent désormais traverser la rivière sans aucun danger.

SES MIRACLES

Notre-Seigneur manifesta la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles. Il convient que nous en racontions au moins quelques-uns.

Le démon, furieux à la vue de tant d'âmes que le saint religieux lui ravissait tous les jours, faisait tous ses efforts et mettait tout en œuvre pour lui faire perdre le fruit de ses prédications.

Un jour qu'il prêchait dans la ville de Bayonne, où une grande foule était accourue de toutes parts pour entendre sa parole, il s'éleva une tempête si furieuse que tout le monde abandonnait le sermon pour chercher un abri. Alors, le bienheureux Père s'écria :

« Demeurez, mes amis, ne craignez point; Dieu dissipera devant vous cet orage, sans qu'il vous soit fait aucun mal. »

Puis, levant les mains vers le ciel, il fit le signe de la Croix sur les nuages, qui se divisèrent, et il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur toute la foule qui l'entourait.

Pendant qu'il prêchait dans le diocèse de Tuy, on vint lui annoncer qu'un de ses amis, demeurant à Bayonne, était sur le point de mourir. A cette nouvelle, il se met promptement en route accompagné d'un prêtre et d'un jeune religieux.

Après quelques heures de marche, ils arrivèrent au sommet d'une montagne ; les compagnons du Saint commencèrent à être tourmentés par la faim, ce qui les fit murmurer contre lui. Le religieux n'en pouvant plus, dit au prêtre :

« Ce bon Père est si vieux, qu'un peu de nourture lui suffit largement, et il ne sent point l'incommodité des autres. Il pense sans doute me traiter à sa façon, ce qui ne conviendrait guère à mon estomac épuisé. »

Le serviteur de Dieu connut le murmure de son compagnon. Il se retourna et, lui montrant un rocher à quelques pas du chemin :

« Mon fils, dit-il, si vous avez faim, approchez-vous de ce rocher, et vous trouverez à dîner pour cette fois. »

Le religieux et le prêtre ne se le firent pas répéter une seconde fois ; ils se dirigèrent vers l'endroit indiqué, et y trouvèrent deux beaux pains, bien blancs, enveloppés dans une serviette, et une cruche d'excellent vin. Il les portèrent au Bienheureux qui leur dit :

« Buvez et mangez autant qu'il vous plaira, et reportez le reste où vous l'avez pris. »

Après avoir réparé leurs forces, nos voyageurs continuèrent leur route et arrivèrent à Bayonne. Ils laissèrent alors le Bienheureux et revinrent à Tuy par le même chemin. Ils pensaient pouvoir faire un second repas avec les restes du premier; mais, à leur grande surprise, ils ne trouvèrent plus rien.

Un autre jour, pressé par la soif, saint Gonzalès entra dans un presbytère et demanda à boire. Le curé ne possédait plus qu'une petite fiole de vin qu'il réservait pour les grandes occasions. Il la donna cependant, et après que le Saint se fut désaltéré avec tous ses compagnons, la fiole se remplit d'un vin excellent.

SA MORT — MIRACLES QUI LA SUIVIRENT

Le temps était enfin venu où Gonzalès allait recevoir la récompense de ses travaux. Averti par une révélation divine de sa mort prochaine, il s'y prépara par un redoublement de ferveur. A la fin d'un sermon qu'il prononça dans un monastère de Bénédictins, il dit :

« Désormais, frères bien-aimés, vous ne me verrez plus en ce lieu : bientôt, le Seigneur tout-puissant va retirer mon âme de ce monde; c'est pourquoi je vous supplie de prier pour moi ; car, bien qu'il me semble avoir vécu parmi vous avec beaucoup de crainte de vous offenser et un grand soin de vous édifier, je ne me fie néanmoins pas tant à ma vie que je ne sache combien j'ai besoin de vos prières. »

Le saint religieux prêcha tous les jours de la Semaine Sainte dans la cathédrale de Tuy, environné d'une multitude innombrable qui venait savourer une dernière fois sa parole si douce et si suave.

Le jour de Pâques, il fut pris subitement d'une grande fièvre, et, désirant mourir entre les bras de ses frères, il s'achemina lentement vers Compostelle.

A Sainte-Colombe, il se trouva si faible qu'il fut obligé de s'arrêter. Dieu lui fit connaître que sa mort était proche. Communiquant alors cette révélation à son compagnon, il éclata en transports de joie et de sainte allégresse, et s'écria :

« Que la volonté de Dieu soit faite! et puisque cette sainte volonté est que je meure à Tuy, comment pourrais-je ne pas obéir? »

Il revint donc à Tuy, se confessa, reçut le saint Viatique, avec une joie et un amour incomparables, et, appelant le maître de la maison où il était logé, il lui dit :

« Mon ami, je m'en vais dans l'autre monde, où j'ai un Seigneur si bon et si libéral qu'il veut bien me faire mille fois plus d'honneurs que je n'en mérite. Il m'a promis de favoriser cette ville pour l'amour de moi, et de délivrer toute

cette contrée de plusieurs châtiments qu'elle a mérités par la multitude de ses péchés; de sorte que je demeurerai parmi vous comme votre ami et votre patron, pour vous faire voir que c'est un privilège immense de servir un si grand Seigneur. Pardonnez-moi l'ennui que j'ai pu vous causer par ma maladie; j'espère que Dieu vous en récompensera; pour moi, je suis pauvre, je n'ai rien à vous donner; mais prenez ma ceinture, et gardez-la pour l'amour de moi, car vous pourrez en avoir besoin un jour. »

En effet, Dieu fit plus tard des miracles par l'intermédiaire de cette précieuse relique.

Après avoir prononcé ces paroles, saint Gonzalès rendit tranquillement sa belle âme à Dieu, le dimanche de Quasimodo, de l'an 1246.

L'évêque de Tuy, qui l'avait assisté dans sa maladie, le fit enterrer solennellement dans sa cathédrale.

Quand le bruit de la mort du saint religieux se fut répandu, une foule immense vint prier sur son tombeau. On apporta des malades qui furent guéris miraculeusement.

Plus tard, lorsqu'on ouvrit le tombeau, il en sortit une huile odoriférante, que l'on recueillit avec soin, et qui opéra un grand nombre de miracles.

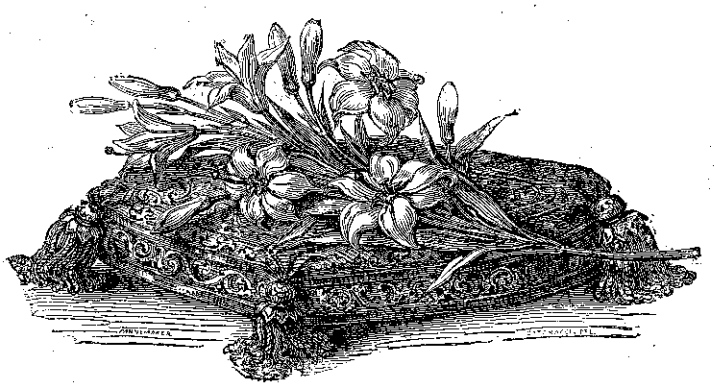
Douze ans après la mort du Saint, l'évêque de Tuy dressa une déclaration constatant cent quatre-vingts guérisons miraculeuses opérées sur des lépreux, des démoniaques, des aveugles, des sourds, des muets, et d'autres malades, par l'intercession du Bienheureux.

Saint Gonzalès s'est toujours montré favorable à ceux qui l'ont invoqué dans le danger. Un matelot fut emporté dans la mer un jour de tempête. Il se recommande au Saint, qui lui apparaît, revêtu de l'habit de son Ordre, et le ramène dans le vaisseau déjà très éloigné, en lui disant :

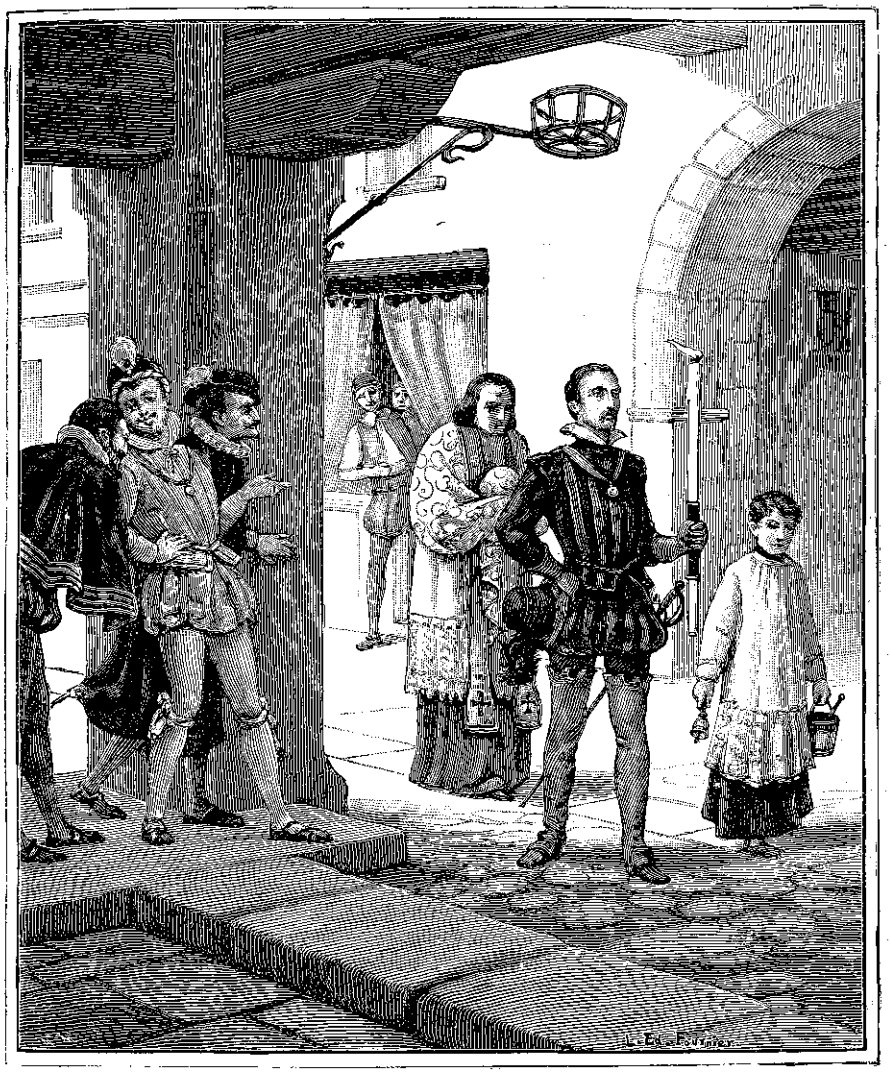
« Puisque vous m'avez appelé, il est juste que je vienne à votre secours. »

Il délivra miraculeusement des matelots en grand péril, qui implorèrent son secours.

Telle est l'origine de la dévotion des marins à saint Pierre Gonzalès. Dans les ports et les villages maritimes d'Espagne, on célèbre sa fête avec une grande solennité, et on l'invoque sous le nom de saint Elme ou San Telmo.



LE VÉNÉRABLE CÉSAR DE BUS



Nouveau converti, César de Bus brave le respect humain et accompagne le Saint Sacrement.

PREMIERS ATTRAITS — SOUS LES ARMES

Gentilhomme de province, soldat courtisan et familier du roi, arraché par la miséricorde de Dieu à une situation où sa vertu et sa foi étaient en péril, instruit et fortifié par ses chutes mêmes, plus tard prêtre et fondateur d'Ordre, tel se présente à nous le vénérable César de Bus.

Il naquit le 3 février 1544 à Cavaillon, ancienne ville épiscopale voisine d'Avignon. Sa famille comptait parmi les plus nobles du Comtat-Venaissin, et était apparentée, dit-on, à sainte Françoise Romaine. Treize enfants, six fils et sept filles, vinrent successivement réjouir ce foyer très chrétien. César fut le septième.

Il était doué du plus heureux naturel : piété précoce et naïve, tendre inclination pour les pauvres, vif attrait pour la mortification, jusqu'à jeûner exactement un Carême entier à quatorze ans, tels furent les premiers indices de sainteté que l'on put remarquer en lui. Il fit d'excellentes études au collège d'Avignon.

A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans les armées de la Ligue, où l'avaient devancé deux de ses frères, pour combattre les protestants, qui sous les règnes de François II et de Charles IX s'étaient livrés, en Provence surtout, à des excès sans nom. Son premier soin, avant d'aller au feu, avait été de purifier sa conscience par une confession générale.

Son intrépidité, son sang-froid en diverses rencontres le firent remarquer de ses chefs et lui eussent valu un prompt avancement, si l'édit de pacification signé à Amboise, le 19 mars 1563, n'eût suspendu soudain les hostilités et rendu à sa famille le jeune soldat.

Il s'adonna quelque temps aux belles-lettres, à la poésie et à la peinture, arts qu'il avait cultivés dès la jeunesse. Ainsi, il composa des tragédies à représenter par les jeunes gens de sa ville natale : le sujet en était emprunté à l'Histoire Sainte, ou aux faits les plus marquants de l'Histoire de France. Le peuple, l'élite de la noblesse, le clergé même assistaient à ces représentations : elles étaient pour tous un délassement charmant et instructif.

Bientôt, cependant, une nouvelle révolte des protestants lui remet les armes en main. César de Bus apprend qu'une armée navale destinée à faire le siège de La Rochelle, boulevard de l'hérésie, s'organise à Bordeaux. Alexandre de Bus, son frère, à peine âgé de vingt-deux ans, doit y commander un vaisseau. César s'empresse de le rejoindre et s'apprête à combattre sous ses ordres. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Un accès de fièvre maligne abat tout à coup le jeune conscrit et on le ramène dans un état presque désespéré chez son père, à Cavaillon.

Des soins assidus le rétablirent enfin après six mois pendant lesquels il avait été continuellement entre la vie et la mort.

COURTISAN — DE FÊTE EN FÊTE

Alors, porté par ce que le monde appelle une bonne fortune, le jeune et élégant seigneur qu'était César de Bus passa de la modeste ville de Cavaillon au palais de Charles IX à Paris. Alexandre, son frère, signalé à l'attention par de récents exploits, était en faveur à la cour, et, déjà gentilhomme de la chambre du roi, il venait d'être nommé capitaine des gardes du Corps et colonel d'un régiment. Son affection le poussa à attirer près de lui son frère.

Hélas ! il faut le dire, les funestes séductions de la capitale, les frivolités habituelles aux gens de cour, étourdirent et aveuglèrent notre gentilhomme : sa piété fit en cette circonstance un triste naufrage. « Il voulut être mollement vêtu, participer aux festins somptueux, s'associer aux amusements réprouvés par la foi, fréquenter les bals, les soirées, les théâtres. »

Si sa vertu ne sombra pas tout à fait parmi les dangereux amusements auxquels il se livra durant plus de trois ans, ce fut bien comme par miracle, car il avait fini par abandonner toute pratique religieuse.

Pourtant, tout ne lui souriait pas dans sa brillante condition. Il trouvait qu'il n'avançait pas assez vite au gré de ses ambitions. Son frère avait beau lui représenter que l'assiduité auprès des grands n'est pas moins nécessaire que l'adulation, et qu'il faut savoir attendre patiemment leurs bienfaits. Un invincible ennui s'empara de César de Bus et le ramena bientôt, dégoûté des grandeurs, mais non converti, à Cavaillon.

Ce fut un sujet de douleur pour ceux qui l'avaient connu jadis si fervent de le voir maintenant déserter l'église et continuer la vie mondaine et dissipée qu'il menait à Paris. Le jeu, les parties de plaisir, les joûtes de poésie ou d'esprit dans un cercle d'amis aussi frivoles que lui étaient ses principales occupations. Et comme Cavaillon était un théâtre trop modeste pour ses goûts et sa soif de paraître, il vint se fixer à Avignon.

La mort de son père et celle d'un de ses frères, survenue en 1573, fut pour lui un premier avertissement de la grâce. Après avoir rendu les derniers devoirs à son frère, il vécut quelques mois dans la retraite, loin des fréquentations et des amusements du siècle.

Dieu se servit, pour déterminer sa conversion, de deux saintes âmes, maître Louis Guyot, sacristain de l'église de Cavaillon, et une pauvre veuve nommée Antoinette.

CHEMIN DE DAMAS

Ces deux pieuses personnes prirent à tâche de ramener la brebis égarée. Antoinette, qui demeurait à la campagne, vint tout exprès loger à Cavaillon, en face de la maison de Bus et proche de l'église ; dans ses fréquentes visites au château, où elle se rendit familière, elle ne cessa de poursuivre de son zèle discret, mais persévérant, celui qu'elle avait entrepris de convertir. C'était une intrépide qui ne craignait pas de haranguer les protestants en plein Synode, à Orange.

Un soir, elle rencontre le gentilhomme prêt à partir pour son rendez-vous accoutumé, lieu de jeu et de danse ; la dévote femme l'arrête courageusement :

— Où allez-vous chercher des occasions de vous perdre, Monsieur? lui dit-elle. Vous feriez bien mieux de lire ceci.

Et elle lui présentait la Vie des Saints. Le jeune de Bus se détourna et alla à ses plaisirs. Le lendemain, Antoinette revint à la charge :

— Pour ma consolation, lisez, Monsieur, ne fût-ce que sept lignes de ce livre en l'honneur des sept douleurs de Notre-Dame, ou cinq en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, ou même seulement trois en l'honneur des trois Personnes de la Sainte Trinité.

Sans doute, pour se délivrer de ses instances, César de Bus prit le livre et lut, d'un ton gouailleur, un assez long passage :

— Eh bien ! Monsieur, lui dit-elle, que dites-vous de ces exemples? Ne rougissez-vous pas en comparant votre vie à celle des saints? Qu'avez-vous à alléguer en faveur de vos excès? Il faudra mourir, Monsieur. Gare la mort....., le jugement....., l'enfer....., éternellement !

Elle redit plusieurs fois avec force ces terribles paroles, mais déjà le jeune homme ne l'écoutait plus. Il avait pris son manteau, et, le sourire moqueur aux lèvres, il partait.

Quelques jours après, la scène se renouvela, et Antoinette décida le gentilhomme à se recommander à Dieu par une prière lorsqu'il se rendrait à ses plaisirs. Il était loyal, il tint parole. La grâce de Dieu n'attendait que cet effort pour toucher son cœur. A peine a-t-il prié, qu'il se sent saisi par le remords.

— Malheureux que je suis, s'écrie-t-il, je me recommande à Dieu et je suis en chemin pour l'offenser !

Son trouble augmente, la douleur l'oppresse à tel point qu'il tombe sans connaissance. Jésus apparut-il à ce nouveau Saul comme sur la route de Damas? Il y aurait lieu de le croire, car le jeune seigneur se releva transformé. Il vient confesser à Antoinette la merveille que la grâce a soudain opérée en lui. Celle-ci en verse des larmes de joie : elle lui révèle que le sacristain de Cavaillon, regardé de tous comme un homme de Dieu, s'était imposé depuis longtemps des jeûnes, des mortifications, des prières multiples pour obtenir sa conversion. César en est touché, et, dès ce jour, il se

lia d'un saint commerce avec le pieux sacristain, qui devint, on peut le dire, son Ananie et son guide.

Le démon tenta un dernier effort pour s'attacher l'âme du converti. Ses compagnons de dissipation ne voulaient pas croire à un changement aussi absolu, et une fois encore, malgré lui, il est vrai, ils l'entraînèrent à une de leurs soirées; mais la conscience, cette fois, parla plus haut que le monde, et, au beau milieu de la fête, César s'esquiva, sans dire adieu à qui que ce fût. Il était environ minuit. Chemin faisant, il entendit les religieuses du monastère de Sainte-Claire — le fait se passait à Avignon — chanter Matines :

— Misérable que je suis! se dit-il en tombant à genoux. Voici que je cours les rues pour offenser Dieu, et ces innocentes vierges s'assemblent pour le louer. Pardon, Seigneur, c'en est fait. Je renonce dès ce moment à mes folies.

Sa conversion, jusque-là indécise, fut définitive. Il se confessa, fit son jubilé (1575), et résigna généreusement en faveur d'ecclésiastiques recommandables les bénéfices dont il avait hérité à la mort d'un de ses frères, chanoine de Salon. On sait que la noblesse d'alors ne se faisait pas faute de s'approprier les revenus des églises et des monastères, malgré les lois canoniques, et souvent au détriment des moines et des pauvres.

LE PORTE-FLAMBEAU

Le fier gentilhomme, qui avait jadis tenu les armes et portait encore le panache et l'épée, eut à livrer un assaut décisif au respect humain.

César se trouvait à l'église, lorsqu'on vint chercher le Viatique pour un malade. Le sacristain voulut mettre à l'épreuve la vertu de son ami. Lui présentant une torche allumée :

— Monsieur, lui dit-il, accompagnez Notre-Seigneur chez le malade.

César se sentit ému, il n'était qu'au lendemain de sa conversion, ses anciens amis n'en étaient pas encore tous informés; traverser ainsi la ville, c'était s'exposer à leurs reproches ou à leurs risées. On avait donc du respect humain à Cavaillon, et les gens de qualité eussent cru s'abaisser en portant publiquement un cierge devant le Saint Sacrement. Pourtant, César n'hésite pas :

— Vous avez raison, maître Louis, il faut faire amende honorable de mes péchés.

Et, le chapeau d'une main, la torche de l'autre, il escorte modestement par les rues le Maître divin. Les quolibets ne lui furent pas épargnés; pour que la mortification fût complète, Dieu permit qu'il fît la rencontre du général de la cavalerie du Pape suivi de toute la noblesse de la contrée. Le néophyte se montra supérieur à toutes les railleries. Par cet acte héroïque, il remportait sur lui-même une victoire plus éclatante que les plus hauts faits d'armes.

Il en fut récompensé aussitôt par d'indicibles consolations intérieures dont il fit part à son entourage.

L'ÉCOLIER DE TRENTE ANS — L'APÔTRE

L'amour des âmes s'alluma en lui et lui fit concevoir le désir de devenir prêtre : son passé ne l'avait guère préparé à cette sublime vocation. Aucun obstacle pourtant ne l'arrête, et, à trente ans, il se déclare prêt à se remettre au banc des écoliers dans la poussière des classes, pour apprendre avec eux les rudiments du latin.

Les Pères Jésuites d'Avignon auxquels il s'adressa ne le permirent pas et s'offrirent à lui donner des leçons dans sa chambre. Des parents un peu sceptiques le raillaient de ce que, si tardivement, il se résignât ainsi à pâlir encore sur les livres, et lui demandaient s'il irait jusqu'au bout dans cette voie :

— J'irai, leur répondit César de Bus, et même, ajouta-t-il avec une pointe de malice, j'espère vous prêcher et vous confesser à mon retour.

C'est, en effet, à sa famille que, à peine tonsuré et déjà nommé chanoine, il offrit les prémices de son zèle. Ses frères, ses belles-sœurs, ses sœurs elles-mêmes menaient une vie assez mondaine : les conseils et les exemples du converti ramenèrent au foyer paternel la piété et les fruits de vertu qui l'accompagnent. Il continua l'œuvre et avec le même bonheur auprès de ses compatriotes. Il porta nombre de ses anciens amis à la réception fréquente des sacrements, et, par son zèle, la ville de Cavaillon changea de face. La dévotion refleurit partout et les bonnes œuvres furent remises en honneur.

PETITE ET MOYENNE DOCTRINE
INSTITUT DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Ordonné prêtre au mois d'août 1582, il se mit à prêcher dans l'église de sa ville natale. L'impression fut profonde à la vue de celui qui, naguère encore, brillait dans les salons, et condamnait maintenant du haut de la chaire les vanités qu'il avait tant aimées. Le peuple et la noblesse goûtaient extrêmement son éloquence solide et entraînante. « Allez voir M. de Bus, disait-on, comme il prêche dignement! » Chaque dimanche, l'église était envahie deux et trois heures avant le sermon. Tandis qu'il parlait, il arrivait à l'auditoire de fondre en larmes. Plusieurs ne voulaient pas quitter le sanctuaire sans s'être confessés : à toute heure du jour et parfois bien avant dans la nuit, les pénitents assiégeaient son confessionnal. Il eut le bonheur de ramener à la foi orthodoxe de nombreux protestants.

Mais son ministère le plus fructueux fut l'enseignement du catéchisme : il l'appelait la *petite doctrine*, par opposition à la *moyenne doctrine* qui était le catéchisme des grandes personnes, et à la *grande doctrine* présentée sous forme de sermons. Il excellait, disent ses biographes, dans la petite et la moyenne doctrine. Il parcourait les rues de Cavaillon, agitant une clochette pour appeler à lui les enfants. Quand il les avait groupés, il les menait à la cathédrale et les instruisait avec une admirable simplicité. Lorsque, ensuite, il traversait les rues, toute la jeunesse accourait au-devant de lui, le saluait affectueusement et bégayait les leçons et les histoires qu'il lui avait apprises au catéchisme. Pour la *moyenne doctrine*, il exposait les principaux articles du Concile de Trente : les enfants du catéchisme, mêlés aux parents dans l'auditoire, lui étaient d'un précieux concours pour ces sortes d'entretiens familiers où le dialogue avait la plus grande part. Il leur adressait dix ou douze demandes auxquelles ils devaient donner de vive voix la réponse soigneusement préparée à l'avance : lui-même intervenait pour préciser et parfaire l'explication. Ce procédé plaisait beaucoup, et, grâce au zèle éclairé du catéchiste, produisait les plus heureux fruits.

Cinq ou six jeunes gens de Cavaillon se formèrent à son école et devinrent capables d'enseigner selon sa méthode la doctrine chrétienne aux ignorants, aux paysans, aux travailleurs : ils se mirent à leur faire le catéchisme au milieu même de leur travail, partout où ils les trouvaient groupés, dans les champs, sur les aires où l'on battait le blé,

dans les carrefours. Plusieurs prêtres zélés encouragèrent ce mode d'apostolat, et ainsi furent évangélisées toutes les bourgades d'alentour.

Ces succès engagèrent le serviteur de Dieu à fonder une Congrégation de prêtres catéchistes. Le pape Clément VIII approuva le projet et en confia l'exécution à Taurugius, archevêque d'Avignon. Ce prélat offrit à César de Bus le couvent abandonné de Sainte-Praxède, et c'est là que, en 1593, avec quatre compagnons, Michel Pinelli, Jean-Baptiste Romillon, Jacques Thomas et Gabriel le Père, le Vénérable fonda la Congrégation dite de la *Doctrine chrétienne*. Nous ne pouvons retracer ici, même à grands traits, l'histoire de cet Institut.

César de Bus, animé du zèle le plus pur, offrait à Dieu des oraisons et des mortifications inouïes pour en hâter le développement. Il souhaitait qu'il y eût autant de maisons de la Doctrine chrétienne que de clochers dans le monde.

Si Dieu me disait : « Je te donnerai autant de *Doctrinaires* — tel était le nom de ses fils — qu'on pourrait faire de pièces de ton corps déchiré, je répondrais aussitôt : O mon Dieu, hachez mon corps aussi menu qu'il vous plaira ! »

L'Institut naissant eut à subir de rudes épreuves. Son fondateur devint aveugle; ses œuvres furent si injustement décriées que le nom même de *Doctrinaire* finit par devenir une injure et un déshonneur. Le serviteur de Dieu eut à soutenir de longs procès, mais ce qui lui fut le plus pénible, ce fut la défection de plusieurs de ses plus chers disciples, quittant l'Institut après y avoir fait beaucoup de mal par leur insubordination.

L'Institut sortit plus fort de ces tourmentes, et, au bout de peu d'années, Toulouse, Brive et diverses autres villes avaient leurs couvents de *Doctrinaires*.

SOUFFRANCES ET MORT DU VÉNÉRABLE

Nous n'avons rien dit encore de l'héroïque vertu du vénérable César de Bus. Son austérité était celle d'un Père du désert. Il aimait la solitude, et pendant quatre ans il logea dans un ermitage au haut de la colline qui domine Cavaillon. La petite fenêtre de sa cellule ouvrait sur une chapelle où était conservé le Saint Sacrement. C'est là que, à l'imitation des plus grands saints, il passait des nuits presque entières en prières, favorisé parfois d'extases et de ravissements. A d'autres époques, il habita un sombre et humide réduit, attenant au cloître de la cathédrale. Tels furent les lieux témoins de ses horribles mortifications.

D'importunes tentations, de celles que saint Paul appelle les « soufflets de Satan » le firent longtemps souffrir, à tel point, avoua-t-il plus tard, « qu'il eût préféré être écorché vif sept fois le jour que d'endurer un si odieux martyre ».

Pour les vaincre, il n'est point de remèdes auxquels il n'eut recours. Il porta continuellement la haire, et même, la trouvant trop douce, il s'arma, comme saint Guillaume d'Aquitaine, d'une cotte de mailles qu'il gardait jour et nuit sur la chair nue. L'extrême froid qu'elle lui occasionnait pendant l'hiver le contraignit de s'en dépouiller au bout de cinq ou six mois. Il se flagellait tous les jours, et jusqu'au sang. Des personnes dignes de foi assurent que le pavé de sa chambre et les couvertures de son lit en étaient rougis. Il restait à jeun jusque vers les 2 heures de l'après-midi, employant la matinée à confesser, et toute sa nourriture se réduisait à un maigre potage d'herbes.

Son amour des souffrances parut surtout quand Dieu permit qu'il fût privé de la vue. Pendant neuf mois il endura le martyre. Les douleurs aiguës qu'il éprouvait aux yeux étaient si continues qu'il regardait comme une faveur de pouvoir dormir une seule heure. Ses jours furent sérieusement menacés : il guérit néanmoins, sans toutefois revoir la lumière, et vécut encore quatorze ans. Il supportait sa cécité avec une joyeuse constance :

— N'ai-je pas sujet de me réjouir, répétait-il souvent, je perds les deux plus grands ennemis de mon âme. Et puis, que verrais-je, sinon que tout s'en va au rebours dans le monde, que les sages y sont réputés fous, et que les fous y passent pour hommes sages!

A cette infirmité vinrent s'ajouter bien d'autres maux physiques qui firent de son corps une ruine, l'âme restant toujours saine et maîtresse d'elle-même. La goutte, l'hydropisie, des maux de tête et d'estomac le tourmentaient sans relâche, sans qu'il se plaignît.

— Je suis bien aise, disait-il, d'endurer quelque chose pour Dieu.

A la fin, sa langue et son palais s'étaient desséchés et étaient devenus aussi noirs qu'un charbon. Il en perdit le goût et l'odorat, et il n'eut plus d'usage de ses sens que pour souffrir.

En cet état, il se démit de sa charge de Supérieur général, demanda le Viatique et l'Extrême-Onction, et, le 15 avril de l'an 1607, sans aucun trouble, « après une courte sueur et trois petits soupirs », selon qu'il l'avait lui-même annoncé, son âme se détacha du corps et s'élança vers le ciel. Pressentant avec joie sa fin prochaine, il avait dit peu auparavant à un ami : « Je veux, comme le cygne, sortir de cette vie en chantant, puisque j'y suis entré en pleurant », allusion comme prophétique à la douceur de son agonie. Trente-quatre ans après sa mort, son corps fut retrouvé sans corruption et des miracles s'opéraient à son tombeau.

Saint François de Sales, passant par Avignon en 1622, demanda à célébrer la Messe dans la chapelle où reposaient les restes du serviteur de Dieu. Comme on lui présentait des ornements noirs :

— Non, dit-il, donnez-moi des ornements blancs. Je veux dire la Messe des confesseurs, car le vénérable César de Bus est un saint. Je vais remercier le Seigneur des grâces qu'il lui a faites.

L'Eglise a confirmé ce jugement du grand évêque de Genève; elle a reconnu l'héroïcité des vertus en César de Bus; le temps est proche, espérons-le, où elle daignera l'élever sur ses autels.

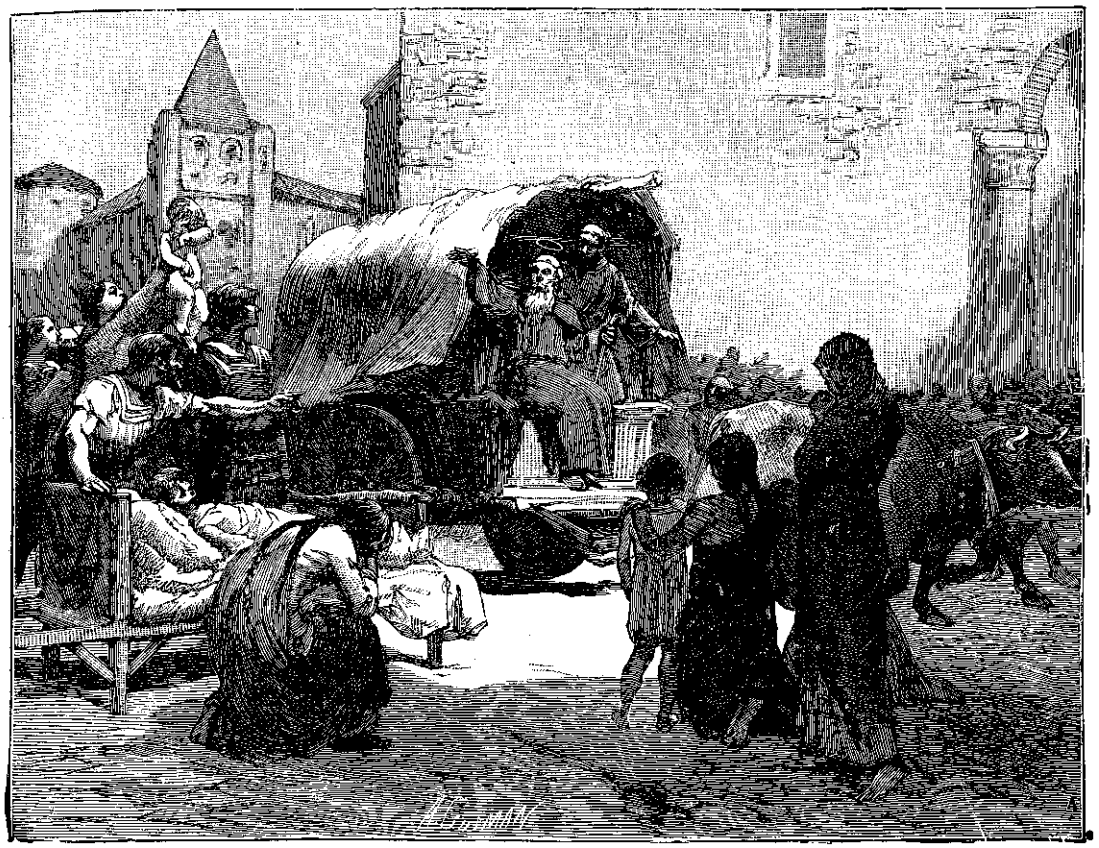
∴

D'après la *Vie du vénérable César de Bus*, par M. l'abbé Chamoux, Paris, Palmé.

LA VIE DE SAINT PAIR OU PATERNE

ÉVÊQUE D'AVRANCHES (1)

Fête le 16 avril.



Saint Pair guérit un enfant malade que l'on apporte à son passage.

SES PREMIÈRES ANNÉES

Saint Pair, connu en plusieurs endroits sous le nom de saint Paterne, naquit à Poitiers, de parents illustres par leur noblesse et par leurs emplois, vers l'an 482; sa mère, Julitte, était déjà avancée en âge lorsque le ciel lui accorda cet enfant de bénédiction; étant devenue veuve, cette pieuse femme confia son jeune fils à saint Généroux, abbé d'Ansion, monastère qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Jouin-de-Marne. Saint Pair fut donc élevé par les moines qui lui apprirent les belles-lettres en le formant aux bonnes mœurs. Julitte allait de temps en temps visiter son fils et n'oubliait aucun de ses besoins : une fois, elle avait préparé une pièce d'étoffe pour lui en faire une tunique, mais un oiseau de proie enleva cette précieuse toile ; on la chercha longtemps en vain, au bout d'un an elle fut retrouvée dans le nid de l'oiseau aussi pure et aussi entière que si elle fût sortie des mains de l'ouvrière. La Providence indiquait par ce fait extraordinaire le

(1) D'après saint Fortunat, évêque de Poitiers, et messire René Benoist, curé de Saint-Étienne, à Paris.

mérite et les vertus futures de l'enfant auquel cette étoffe était destinée. Bientôt, fidèle aux inspirations de la grâce, saint Pair, renonçant aux avantages de la fortune et de la naissance, voulut se consacrer à Dieu sans réserve : il prit l'habit religieux dans le monastère d'Ansion ; saint Généroux l'établit cellérier. Mais le jeune Saint, docile aux enseignements de la divine Sagesse, se prit à redouter le voisinage de ses proches et les attraits de la chair et du sang, il résolut de quitter Ansion ; s'étant concerté avec un autre religieux du même monastère, nommé Scubilion, plus âgé que lui, ils se dirigèrent tous deux vers la Neustrie, n'emportant pour toute richesse et toute provision de route que le livre des Psaumes. Chemin faisant, saint Scubilion se dépouilla par humilité du manteau qui le distinguait de son jeune compagnon, afin qu'il n'y eût entre eux aucune différence.

SA RETRAITE A SCISCY

Après une longue et pénible route, les saints arrivèrent dans la forêt de Sciscy, qui dépendait du diocèse de Coutances : ils se proposaient de passer de là dans une île déserte, peut-être à Chausey ou à Jersey, pour y mener la vie érémitique ; mais ayant reçu l'hospitalité d'un seigneur de la contrée, nommé Amabilis, celui-ci les engagea à rester plutôt dans le pays afin d'y travailler à la conversion des infidèles qui persévéraient encore dans l'idolâtrie malgré les prédications et les miracles de saint Gaud et des autres saints qui avaient déjà fait briller la lumière de la foi parmi ces peuples. Saint Pair et saint Scubilion reçurent cet avis comme un ordre du ciel, ils se mirent à enseigner la religion avec le plus grand zèle aux habitants du pays. Un jour, voyant les infidèles, après un sacrifice, offrir en grande quantité des viandes aux idoles, ils se munirent du signe de la Croix et, avec leurs bâtons, ils renversèrent tous les vases qui contenaient ces mets détestables. Cet acte de courage pouvait leur coûter la vie ; le Seigneur contint lui-même la rage des païens par un éclatant miracle : une femme éhontée se permit d'insulter les deux saints d'une façon très outrageante, mais au même instant elle se sentit frappée de paralysie, elle recourut donc à la compassion des serviteurs de Dieu, et ceux-ci lui rendirent la santé par leurs prières.

Ils opérèrent une infinité d'autres prodiges : une fois, saint Pair n'ayant que la moitié d'un pain, le donna à un pauvre qui venait lui demander l'aumône ; saint Scubilion étant venu le rejoindre exténué de fatigue et de faim, eut quelque déplaisir de ne trouver aucune nourriture; alors saint Pair se mit en oraison, et bientôt Witherius, le plus ancien de leurs disciples, arriva apportant des provisions en abondance; puis, comme ils manquaient d'eau, le Saint frappa la terre, et il en sortit une source très limpide.

Cependant, saint Généroux, abbé d'Ansion, ne pouvait se consoler du départ de ses deux fervents religieux; il vint leur rendre visite à Sciscy et, trouvant le genre de vie de saint Pair trop austère, il l'engagea à modérer ses jeûnes et ses autres mortifications : il s'était, en effet, retiré dans une froide caverne; il ne vivait que de légumes et d'eau, portant sur sa chair un rude cilice, et ne se mêlant à la société des hommes que pour la prière ou la prédication de l'Évangile. Saint Généroux obtint de ramener pour quelque temps saint Scubilion dans son monastère; celui-ci revint bientôt auprès de saint Pair, et les deux saints ayant été consacrés prêtres, se dévouèrent au salut du prochain avec une nouvelle ardeur. Grâce à leurs infatigables efforts, le paganisme disparut à peu près de la terre de Sciscy, et le temple des idoles fut changé en une étable, afin d'inspirer un perpétuel mépris pour les fausses divinités.

IL FONDE PLUSIEURS MONASTÈRES

Le nom de saint Pair était devenu célèbre : les princes et les peuples réclamaient les secours de ses prières et de ses œuvres; il fonda un grand nombre de monastères : les diocèses de Coutances, d'Avranches, de Bayeux, d'Évreux, du Mans, de Rennes, eurent de florissantes abbayes soumises à sa discipline.

Les miracles dont Dieu l'honora furent si grands, que le bruit en parvint jusqu'aux oreilles de Childebert, alors roi de France. Ce prince l'envoya prier de venir à Paris; le Saint y alla, voyageant dans un chariot couvert afin d'éviter les ovations des fidèles : il traversait la ville de Nantes, on le pria de bénir un enfant appelé Mileno qui était à l'agonie, par suite de la morsure d'un serpent venimeux; saint Pair obéit et aussitôt l'enfant recouvra la santé. Plus tard, on bâtit une église au même lieu en souvenir de ce miracle. L'illustre moine fut reçu par Childebert avec les plus grand égards : le roi entendit ses conseils et le combla en retour de magnifiques présents pour la continuation de ses travaux apostoliques. Toutefois, Crescence, un des intendants du prince, ayant négligé de donner au Saint une somme considérable qui lui avait été confiée à cet effet, perdit la vue; il ne la recouvra que le jour où, repentant de sa faute, il remit humblement cet argent à saint Pair.

IL DEVIENT ÉVÊQUE D'AVRANCHES

Le Saint étant arrivé à l'âge de soixante-dix ans environ, eut une nuit un songe prophétique : saint Léoncien, saint Mélaine et saint Vigor, évêques du voisinage, morts depuis quelques années, lui apparurent les mains étendues comme pour lui conférer la consécration épiscopale. En effet, peu de temps après, l'évêque d'Avranches vint à mourir, et saint Pair, aux acclamations de tout le clergé, fut élu pour lui succéder. Il ne se distingua pas moins au milieu du monde qu'il n'avait brillé dans la solitude; son zèle parut acquérir un nouvel éclat : il ne vécut désormais que pour la propagation de la religion, le soulagement des pauvres et la construction des églises. Il se fit remarquer spécialement au

troisième Concile de Paris, célébré du temps de saint Germain. D'autre part, ses œuvres monastiques étaient soutenues et continuées par saint Scubilion. On a prétendu, non sans fondement, que l'abbaye de Mandane, où ce digne compagnon de saint Pair se retira, était bâtie sur le mont qui devint si fameux dans la suite par l'apparition de l'archange saint Michel à saint Autbert. Quoi qu'il en soit, saint Scubilion y était honoré autrefois d'un culte particulier; un autel lui était dédié dans l'ancienne basilique. C'est ainsi que la sainte montagne aurait été préparée à devenir sur la terre le trône en quelque sorte du Prince des armées célestes.

SA MORT, SON CULTE, SES RELIQUES

Enfin, le commencement de la récompense allait venir pour les deux saints. Ayant gouverné l'Église d'Avranches avec une sagesse au-dessus de tout éloge, l'espace de treize ans environ, saint Pair, au lendemain des fêtes de Pâques de l'an 565 (selon plusieurs auteurs), voulut se reposer quelques jours au milieu des moines de Sciscy : là, sur cette terre ennoblie par ses pieux travaux, il fut atteint d'une maladie dont il connut promptement la gravité; à cette nouvelle, saint Lô, évêque de Coutances, accourut pour donner les suprêmes consolations de la religion à l'illustre Pontife. Fidèle au devoir de l'amitié, saint Pair fit envoyer un messager à saint Scubilion pour réclamer sa présence et les secours de sa charité; or, saint Scubilion, pareillement agonisant à Mandane, avait eu le même désir : ils apprirent ainsi leur situation réciproque, et, priant l'un pour l'autre, ils rendirent l'esprit à la même heure. Saint Lô célébra les funérailles de saint Pair; un autre évêque, nommé Lauscius, vint apporter le corps de saint Scubilion au monastère de Sciscy : les deux convois se rencontrèrent et ces deux saints, qui avaient toujours été inséparablement unis en Jésus-Christ pendant leur vie, le furent encore après leur trépas : on joignit ensemble leur tombeau sous un même autel; ils y sont encore aujourd'hui. Au x^e^ siècle, les Normands ayant envahi la contrée, une partie des reliques de saint Pair et de saint Scubilion fut emportée jusqu'à Paris par les moines de Sciscy fuyant avec ceux de Bretagne, qui cherchaient comme eux à sauver les précieux restes de leurs saints; la ville d'Orléans obtint par là cette relique de saint Paterne qu'on y vénère de temps immémorial; il y en eut aussi de transportées en Angleterre. Actuellement, selon toute probabilité, plusieurs ossements de saint Pair et de saint Scubilion sont encore gardés (sans titre distinctif) dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris, héritière des trésors sacrés de l'ancienne église de Saint-Magloire. L'autre portion de ces restes vénérables est demeurée dans leurs tombeaux, où les fidèles ne cessent de les entourer du plus profond respect depuis tant de siècles. L'église de Saint-Pair, près Granville, est le centre de l'un des plus anciens pèlerinages de France : outre les tombeaux des deux saints, elle renferme encore ceux de saint Gaud, de saint Sénier et de saint Aroaste. La forêt de Sciscy, inondée par la mer, est remplacée par une plage magnifique qui attire chaque année une foule d'étrangers, la plupart chrétiens, heureux de se mêler aux pèlerins. Du reste, saint Pair, sous le nom de saint Paterne, est honoré dans toute la Normandie et plusieurs autres provinces, le Maine, la Bretagne, le Poitou, l'Orléanais ont conservé sa mémoire. Voici l'oraison que l'on récite en son honneur : « Seigneur, accordez à votre peuple, en prêtant l'oreille aux prières de saint Paterne, votre pontife, de demeurer fidèle à vos sacrés enseignements et de persévérer dans votre grâce. Ainsi soit-il. »

SAINT FRUCTUEUX, ARCHEVÊQUE DE BRAGA

Fête le 16 avril.

Le même jour, l'Église célèbre la mémoire de saint Fructueux, l'une des principales lumières de l'Espagne au VII^e^ siècle. Il était fils d'un général d'armée. Pendant que son père se préoccupait du soin de ses domaines, lui ne rêvait que prière, solitude, vie monastique. Après la mort de ses parents, il réalisa son dessein, reçut la tonsure des mains de l'évêque de Palencia, distribua ses biens aux pauvres, aux églises, et fonda un monastère près de Vierzo, qui prit le nom de *Compludo*.

Après avoir tout organisé et gouverné un certain temps comme abbé, il se donna un successeur et se retira dans la solitude, où il mena une vie très rude, vêtu de peaux, marchant pieds nus, couchant sur la terre, vivant de ce qu'il trouvait, mais nourrissant abondamment son âme de prière et de contemplation.

Un jour, un laboureur le rencontra dans une forêt, et, le prenant pour un esclave fugitif, le malmena et le conduisit, la corde au cou, jusqu'à un endroit où il fut reconnu. Une autre fois, un chasseur le prenant pour une bête fauve, l'ajusta avec son arc; mais, avant de lancer le trait, il reconnut, à ses bras élevés au ciel, que c'était un homme en prière.

Plusieurs de ses disciples finirent par le découvrir et vinrent le rejoindre; alors, il leur bâtit un monastère à Rufane, où il voulut bien demeurer dans une petite cellule près de la chapelle. Mais les moines de *Compludo* ayant appris où il était vinrent l'enlever et le ramenèrent dans leur cloître. Il n'y resta pas longtemps et alla fonder d'autres monastères. Les membres des familles nobles demandèrent à y entrer en si grand nombre, que le gouverneur de la province craignait qu'il ne restât personne pour porter les armes.

Les femmes imitaient les hommes.

Saint Fructueux reçut un jour du désert voisin une lettre d'une jeune fille de noble race, nommée Bénédicte. Fiancée à un seigneur de la cour, mais brûlant du désir de rester vierge et de servir Dieu seul, elle s'était enfuie à travers les bois et les lieux déserts et se trouvait près du monastère. N'osant s'y présenter, elle avait écrit. Saint Fructueux alla la trouver, l'instruisit des obligations d'une épouse de Jésus-Christ et pourvut à sa subsistance. Cet exemple toucha beaucoup d'autres vierges qui se réunirent autour de Bénédicte. Elles furent bientôt au nombre de quatre-vingts. Alors l'abbé leur bâtit un monastère dans une autre solitude.

Les austérités et les voyages du Saint ne l'empêchèrent pas de cultiver les lettres et de les faire cultiver par ses moines. L'ascendant qu'il avait pris sur lui-même le rendait maître des hommes, et les animaux mêmes se sentaient attirés par la douceur de son visage.

Un jour, dans la forêt, un chevreuil, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier sous son manteau. Le Saint le prit sous a protection et le conduisit au monastère. L'animal reconnaissant ne le quittait plus. Il le suivait le jour, dormait à ses pieds la nuit, et ne cessait de se plaindre quand il s'absentait. Un jour, cependant, le chevreuil fut tué, pendant que saint Fructueux était en voyage, par un jeune homme qui n'aimait pas les moines. A son retour, il en éprouva une grande peine. Le coupable étant tombé malade bientôt après, fit demander à l'abbé de venir à son aide. Fructueux se vengea noblement en rendant la santé de l'âme avec celle du corps à celui qui l'avait offensé.

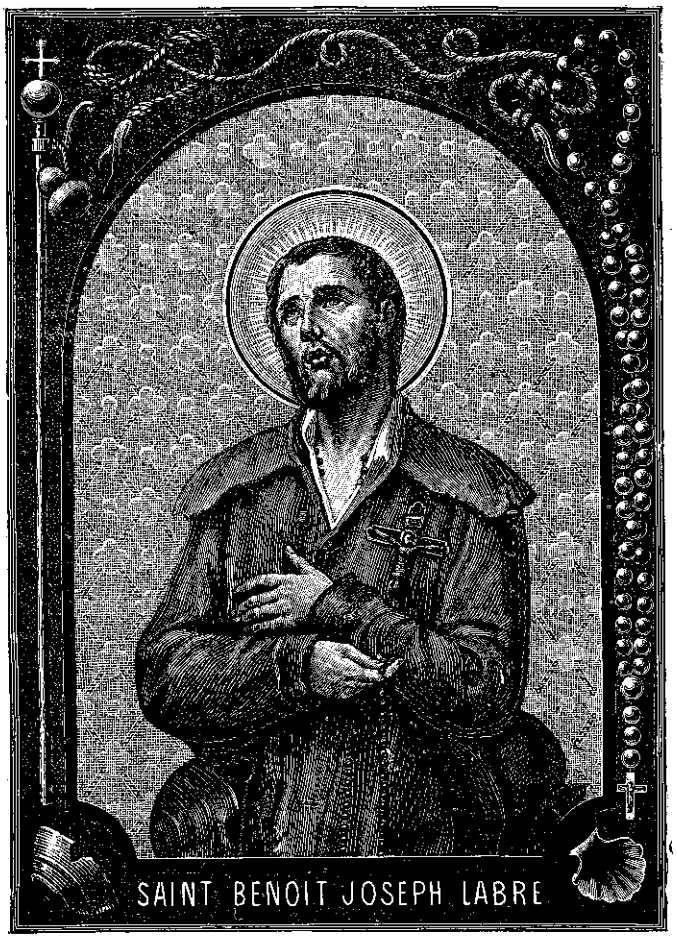
Le Saint ne pouvait plus trouver de déserts en Espagne, il en avait peuplé un grand nombre et était connu partout. Il résolut d'aller en Terre Sainte. Mais son dessein ayant transpiré, il fut arrêté par un ordre du roi, qui ne pouvait souffrir que l'Espagne fût privée d'une si grande lumière.

Plus tard, il fut fait évêque de Dume, puis archevêque de Braga. Dans cette situation élevée, il continua de porter l'habit monastique et de vivre de la vie du cloître. Il construisit encore de nouveaux monastères et se servit de l'autorité que lui donnait sa haute dignité pour y maintenir la règle dans toute sa pureté.

Quand il fut près de mourir, il se fit porter à l'église pour y recevoir les sacrements : il y demeura revêtu d'un habit de pénitence, prosterné devant l'autel le reste du jour, et toute la nuit d'après. Un peu avant le jour, il expira dans l'attitude de la prière, les mains élevées vers le ciel. C'était le 16 avril 665. Il fut enseveli dans le monastère de Montel. Puis, en 1102, ses reliques furent transportées à Compostelle, où on les vénère encore aujourd'hui.

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

Fête le 16 avril.



Jean-Baptiste Labre et sa femme, Anne Barbe Gransir, habitaient, vers le milieu du siècle dernier, le village d'Amettes, au diocèse de Boulogne. Leur union fut bénie, et ils eurent quinze enfants; Benoît-Joseph était l'aîné.

Dieu, qui voulait combler ce prédestiné de grâces extraordinaires, et faire de toute son existence une protestation vivante contre les vices du siècle, semble l'avoir, à dessein, fait naître dans une famille nombreuse pour marquer combien la fécondité des mariages lui est agréable.

Le Saint fut, dès l'âge le plus tendre, nourri de l'esprit de foi: il correspondait merveilleusement à ces premiers enseignements, et tout ce que nous savons de son enfance nous révèle une piété précoce, une assiduité exemplaire à ses devoirs et une soumission parfaite à ses parents. On le vit s'exercer en cachette à la mortification dont, plus tard, il devait être le héros, et passer des heures entières en adoration à l'église.

A l'âge de douze ans, il fut placé chez son oncle, M. Labre, curé d'Erin, afin d'apprendre le latin en vue du sacerdoce: ce fut l'époque de sa Première Communion, il y puisa un nouvel élan de dévotion et commença à partager strictement son temps entre l'étude, la prière et la lecture des livres de piété, spécialement celle des Saintes Ecritures. A pareille école, il puisa le sentiment profond du néant de l'homme en face des redoutables jugements de Dieu, de l'absolue nécessité du renoncement et de la pénitence. Dès lors, cette âme pure qui, certainement, ne commit jamais aucun péché mortel, se mit à soupirer après le martyre des sens et le supplice de la croix; cette jeune et innocente imagination cherchait les règles les plus dures pour obéir à des

appels dont nous autres pécheurs ne sommes pas dignes et que nous n'entendrions pas s'ils nous étaient faits.

DIEU FORME BENOIT-JOSEPH A L'HUMILITÉ ET AU DÉTACHEMENT COMPLET DE TOUTE CHOSE

En 1766, une circonstance imprévue vint tirer Benoît-Joseph de la voie qui devait le conduire à la prêtrise : le typhus, à l'état épidémique, vint fondre sur la paroisse d'Erin : le curé fut atteint et le Saint, qui s'était dévoué au soin des malades, eut la douleur de voir mourir son oncle et son bienfaiteur; il dut, au bout de dix années, retourner à Amettes; sa première parole fut pour solliciter de ses parents l'autorisation d'embrasser la vie religieuse chez les Trappistes. Les objections ne manquèrent pas, inspirées comme toujours par une tendresse toute naturelle: ce fut seulement au mois d'avril 1767, qu'après avoir passé quelque temps chez son oncle maternel, le curé de Conti-ville, dans les exercices de la plus tendre piété, il eut la liberté de suivre, non pas à la Trappe, mais chez les Chartreux, une vocation qu'il croyait certaine.

Benoît-Joseph se croyait au port, au lieu de son salut et de son repos : il se trompait et Dieu lui destinait une voie bien autrement dure : il ne devra réussir dans aucune de ses entreprises, ni demeurer nulle part, jusqu'au jour où il saura que, dans son pèlerinage en cette vallée de larmes, il ne lui est pas même réservé une tente pour s'abriter.

Le Saint frappa d'abord à la porte de la Chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde, au diocèse de Saint-Omer ; on n'y recevait pas des novices. Il revient à Amettes: un de ses oncles le voit et l'emmène pour le présenter au monastère de Neuville, il y trouve un refus motivé par le défaut de connaissance du chant et de la dialectique. Force lui fut de rentrer à Amettes encore une fois: quelques mois se passèrent chez le vicaire de Ligny-les-Aire, après lesquels il se présenta de nouveau à Neuville où il fut admis en qualité de postulant, mais bientôt le Père prieur, reconnaissant un manque de vocation, le renvoya.

En face de l'impossibilité de suivre la règle des Chartreux, la pensée de la Trappe revint tout naturellement, et les parents durent se prêter à son désir d'entrer dans cet Ordre: voilà donc notre Saint en route pour Mortagne, en Normandie; il y arrive le 25 novembre, mais c'est pour trouver encore un mécompte; il est trop faible de complexion et nul, avant vingt-quatre ans, ne peut franchir le seuil du noviciat. Il faut reprendre tristement le chemin d'Amettes, et retrouver les angoisses, les doutes et les perplexités d'une vocation incertaine. Malgré l'insuccès de ses tentatives à la Chartreuse, Benoît fera un nouvel essai : tout le monde le lui conseille, même l'évêque de Boulogne ; il s'y dispose par une confession générale, dit adieu à ses parents et, le 12 août 1769, il part, se dirigeant vers Neuville.

Dès le 2 octobre, il prenait la plume pour annoncer à Amettes un nouveau déboire : on ne l'a pas trouvé propre à l'état de Chartreux, il va reprendre le chemin de la Trappe : « Le bon » Dieu que j'ai reçu avant de sortir m'assistera » et me conduira dans l'entreprise qu'il m'a lui-» même inspirée. J'aurai toujours la crainte de » Dieu devant les yeux, et son amour dans le » cœur. J'espère fort d'être reçu à la Trappe. En » tous cas, on m'assure que l'Ordre de Sept-Fonts » n'est pas si rude et on y reçoit plus jeune; » mais je serai reçu à la Trappe. »

Cette espérance ne devait pas se réaliser, la Trappe maintint sa règle de ne point admettre de novices au-dessous de 24 ans, il fallut se rejeter sur Sept-Fonts, au diocèse d'Autun ; de grandes épreuves l'attendaient en ce lieu : peines d'esprit, maladies et, enfin, certitude de n'être pas appelé à ce genre de vie. Cependant, après l'avoir dépouillé de toute volonté propre, en lui montrant l'inanité de chacun de ses projets, Dieu daigna ouvrir à son esprit un horizon nouveau, lui faisant connaître la voie des pèlerinages que ses guenilles de pauvre devaient triomphalement parcourir parmi toutes les humiliations.

BENOIT-JOSEPH TROUVE ENFIN SA VOCATION DÉFINITIVE

C'était en premier lieu le chemin de l'Italie. A Rome, il devait trouver le couronnement et l'épanouissement de la sainteté. Il n'y a pas de saint sans une doctrine absolument pure. En ce temps, l'Eglise de France était plus ou moins sous l'influence rigoriste du jansénisme; sa foi, qui devait être lavée dans le sang de 1793, n'était pas irréprochable; atteinte dans sa fécondité, pendant un demi-siècle elle n'avait pas donné un seul saint. L'élu de Dieu devait respirer un autre air. L'enfant de lumière était attiré par le foyer de la vérité. Va donc à Rome, noble fils de la France! à Rome, on te nommera le saint français et, pour la France, tu seras un saint romain; tu seras le signe, tu porteras l'espérance de l'heureux retour de ta patrie à la Chaire de Pierre, à l'intégrité de l'esprit catholique que ta vie admirable lui a peut-être mérité!

A partir de ce jour, dit un des historiens (1) de Benoît, il obéit à l'inspiration divine, résolu à ne plus avoir de relation suivie avec personne, pas même avec ses parents, et à vivre en solitaire au milieu du monde. Il va toujours à pied, en prenant les chemins les moins fréquentés et en s'arrêtant dans les lieux qui rappellent quelque souvenir cher à la piété des fidèles ; il est revêtu d'un habit pauvre et déchiré qu'il ne quitte point, il porte un chapelet à la main, un autre au cou, un crucifix sur la poitrine, et sur les épaules un sac contenant tout son avoir : son Nouveau Testament, l'Imitation de Jésus-Christ, quelques autres livres de piété et son bréviaire qu'il récite chaque jour. La pluie, le froid, la neige, la chaleur, rien ne l'arrête; il couche le plus souvent en plein air; il évite les auberges et les hôtelleries, où son recueillement serait troublé par le bruit, les blasphèmes, les chants des voyageurs. Il vit de la charité, au jour le jour, sans mendier et sans rien se réserver pour le lendemain. Il ne prend que la nourriture indispensable pour soutenir son corps qu'il mortifie sans cesse et, s'il reçoit des aumônes abondantes, il donne aux pauvres tout ce qui ne lui est pas absolument nécessaire pour la journée. Souvent il est le jouet des enfants et de la populace ; on l'insulte, on le maltraite, on le regarde comme un insensé, et il supporte tout avec patience et amour.

Dans ces dispositions, il traverse toute l'Italie et arrive à Lorette où sa dévotion rencontre l'incomparable relique de la Santa-Casa : les nuits se passent en plein air, les jours ne suffisent pas à ses prières. Le 18 novembre, il est à Assise, au tombeau du grand patriarche saint François, il reçoit le cordon qu'il portera jusqu'à sa mort.

Enfin, le 3 décembre 1770, il entre dans cette

(1) *Vie de saint Benoît-Joseph Labre*, publiée par l'Œuvre de Saint-Paul.

Rome qui va devenir le centre de toute sa vie. On le voit dans les églises, aux pieds des madones vénérées; il prie toujours; pour gîte, il a choisi l'excavation d'une muraille du Colysée.

L'année suivante, il retourne à Lorette en passant par Fabriano où l'on vénère le corps de saint Romuald; puis, côtoyant l'Adriatique, il s'arrête au mont Gargan, célèbre pèlerinage en l'honneur de saint Michel. De là il se rend à Bari, ville illustrée par le tombeau de saint Nicolas d'où découle aujourd'hui encore une eau miraculeuse. Puis, c'est le mont Cassin qui garde le tombeau de saint Benoît, son patron, Naples et saint Janvier.

Il revient ensuite à Lorette et veut revoir Assise, la Portioncule, le mont Alverne, témoin des stigmates de saint François. Il fait en ce lieu une confession générale pour se disposer au plus long de tous ses voyages, celui de Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne; il traverse la France et s'arrête à Paray-le-Monial pour y vénérer le berceau du culte du Sacré-Cœur.

Cette grande entreprise était terminée en 1774, malgré des difficultés de toute nature accompagnées de fatigues inouïes. Benoît, de retour à Rome, retrouva sa vie habituelle jusqu'au jour où, pour la quatrième fois, il reprit le chemin de Lorette afin de s'élancer de là vers les sanctuaires de Lorraine, de Franche-Comté et de Suisse; les citer tous est impossible, il suffit de nommer Saint-Nicolas-du-Port, Einsiedeln, autrement Notre-Dame des Ermites.

Le grand pèlerin rentra à Rome le 7 septembre 1775, il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1776 qui fut marquée par de nouvelles courses dans toute l'Italie et en Suisse jusqu'à Einsiedeln; Lorette, comme d'habitude, en avait été la première station.

Ce fut le dernier grand pèlerinage. A partir de cette époque, la vie terrestre du Saint se partagea entre les diverses églises de la capitale du monde catholique et le voyage de chaque année à Lorette. Malgré sa modestie, sa profonde humilité et son désir d'être ignoré et méconnu, il avait fixé l'attention de plusieurs personnes. Ses confesseurs, émerveillés des trésors de sa conscience, le tenaient en grande estime, le peuple le proclamait bienheureux. « Ce n'est point un homme, disait-on, c'est un ange. » Ses discours, quand il se laissait aller à en tenir, le prouvaient autant que sa conduite.

Interrogé sur ce que doit être notre amour pour Dieu, il répond : « Pour aimer Dieu convenablement, il faut avoir trois cœurs en un seul. Le premier doit être *tout de feu* envers Dieu et nous faire penser continuellement à Dieu, parler habituellement de Dieu, agir constamment pour Dieu et surtout supporter avec patience le mal qu'il lui plaît de nous envoyer pendant toute la durée de notre vie. Le deuxième doit être *tout de chair* envers le prochain et nous porter à l'aider dans ses besoins spirituels par l'instruction, le conseil, l'exemple et la prière; il doit surtout s'attendrir pour les pécheurs et plus particulièrement pour les ennemis et demander au Seigneur de les éclairer pour les amener à la pénitence; il doit aussi être plein d'une pieuse compassion pour les âmes du Purgatoire, afin que Jésus et Marie daignent les introduire au lieu du repos. Le troisième doit être *tout de bronze* pour soi-même et faire abhorrer toute sorte de sensualité, résister sans relâche à l'amour de soi, abjurer la volonté propre, châtier le corps par le jeûne et par l'abstinence et dompter toutes les inclinations de la nature corrompue : car plus vous vous haïrez et plus vous maltraiterez votre chair, plus grande sera votre récompense dans l'autre vie »

Admirables maximes qui, à elles seules, surpassent le meilleur livre de spiritualité.

Nul ne saurait exprimer quelles lumières étonnantes versait dans cette âme celui qui aime les humbles. Ce fut en premier lieu le don de prophétie; les événements providentiels et terribles de la Révolution française lui furent révélés comme un châtiment réservé à l'impénitence de la société d'alors.

Benoît-Joseph connaissait l'état intérieur des âmes; plusieurs fois, l'ardeur de son amour et le feu de sa prière se révélèrent au dehors par l'éclat d'une lumière surnaturelle ou par l'élévation de son corps au-dessus de la terre. Il fit des miracles de son vivant, mais ce ne fut pas en très grand nombre.

Sa sainteté était tout intérieure, toute cachée, tout ignorée : *ce fut son caractère spécial.* Dieu se plaisait à voiler les sublimités de la grande victime expiatoire jusqu'au jour où elle irait recevoir au ciel sa récompense. A ce moment, tout apparaît, tout se révèle : une foule de témoins se rappellent d'innombrables circonstances; les prodiges, les guerisons se multiplient et, de ces éléments divers, l'Eglise édifie un impérissable monument à la gloire du Saint.

AU BIENHEUREUX TERME DE SON PÈLERINAGE

Cependant, la nature humaine ne pouvait résister indéfiniment à de pareilles austérités; nourri de la pitance des pauvres qu'il allait mendier à la porte des couvents et dont il donnait le plus souvent la meilleure part à d'autres pauvres, couchant en plein air, couvert de vermine, les jambes attaquées par des plaies, l'héroïque mendiant vit détruire sa santé. On lui proposa d'entrer à l'hospice évangélique pour y trouver au moins un abri pendant les nuits; il accepta et, dans ce lieu, s'écoulèrent les dernières années de sa vie. Pendant le jour, il continuait ses longues stations de prières à Notre-Dame des Monts ou dans d'autres églises; c'est à quoi il usa le reste de ses forces; on eût dit un cadavre et, cependant, il ne voulait rien s'accorder à lui-même.

Le samedi, 12 avril, il parut plus exténué que jamais. En sortant de l'église, il dut se soutenir en s'appuyant sur un bâton. Une personne s'approche et lui dit : « Vous êtes bien mal, mon brave. — *La volonté de Dieu soit faite!* » répond-il. Elle lui dit de prendre soin de lui; il incline la tête comme pour marquer son indifférence.

Benoît pressentait sa mort prochaine; il en parlait quelquefois, mais sans se troubler. Si on lui conseillait de se soigner et de ne pas s'exposer à tomber dans la rue, il disait : « *Eh! que m'importe!* » On l'entendait souvent s'écrier : « *Appelez-moi, mon Jésus, afin que je vous voie!* »

Le 15 avril, en sortant de l'hospice évangélique, il eut une première défaillance. Malgré sa faiblesse extrême, il se traîna vers l'église Sainte-Praxède où l'on terminait les Quarante-Heures. Près de l'église, il acheta du vinaigre, et le buvant, il dit : « *Il y a quelqu'un qui en a bu avant moi et qui, dans cette semaine, a souffert plus que moi pour l'amour des hommes.* » Il passa la matinée devant le Saint-Sacrement de l'église de Sainte-Praxède, auprès de la chapelle de la Sainte-Colonne. Le soir, il resta longtemps dans l'église de Notre-Dame des Monts, puis il alla assister

à la bénédiction à Notre-Dame de Lorette sur la place Trajane. Il eut plusieurs syncopes dans la journée; on le vit près de l'église du Pascolo, étendu par terre, et l'on craignit qu'il ne mourût.

Nous sommes au Carême de l'année 1783; depuis plusieurs jours, il pouvait à peine se soutenir; enfin, le Mercredi-Saint, on voulut le retenir à l'hospice tant son état semblait empiré, mais il se rendit comme d'habitude à l'église de Notre-Dame des Monts, il arriva péniblement et entendit deux messes, puis il demeura quelque temps en adoration devant le Saint-Sacrement. Vers sept heures, il se sent défaillir et tombe pour ne plus se relever, sur les marches de l'escalier.

C'est là qu'un ami, le boucher Zaccarelli, vient le prendre et l'emmène dans sa maison située à peu de distance: à huit heures du soir, il rendait le dernier soupir à l'âge de 35 ans et 21 jours.

Le mendiant sordide, couvert de vermine, avait terminé sa vie comme il l'avait passée : aux yeux du monde, nul n'était plus digne de mépris.

Or, aujourd'hui, ce pauvre, ce misérable, ce méprisé est placé sur les autels et la chrétienté tout entière proclame, à la face du monde, la grandeur du saint mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre.

GRANDE LEÇON

A la divine épouse du Christ, seule, il peut appartenir de s'attaquer ainsi corps à corps à l'esprit du siècle en exaltant le renoncement complet et le mépris absolu des richesses, de la considération et des autres biens si aimés des hommes. Ce grand acte prend une double signification en ces jours du culte de Mammon, du règne de l'avarice, de la passion des jouissances et de la conquête sensuelle des âmes par l'ardeur de toutes les concupiscences : il lance l'anathème sur ces choses, en même temps qu'il exalte les humbles et les pauvres.

Telle est la portée de la canonisation du nouveau Saint, tel est le sens de la vie dont nous avons entrepris d'esquisser quelques-uns des traits les plus saillants.

Humilité, pauvreté absolue, voilà sa devise : humilité conseillant la pauvreté volontaire et sordide, pauvreté volontaire et sordide servant à son tour d'aliment à l'humilité.

Plusieurs, en songeant à cette vie, se scandalisent, même parmi les catholiques. Est-il donc nécessaire d'être sale pour devenir un saint ? demandent-ils. La propreté n'est-elle pas une vertu ? Pourquoi s'abaisser de la sorte et se faire mendiant de gaieté de cœur? Mieux valait, pour un homme intelligent comme l'était le jeune Labre, tirer parti d'un naturel heureux.

La réponse est facile : En suivant d'une manière héroïque des conseils évangéliques si opposés à la nature, le Saint, on peut en être assuré, s'est appliqué davantage à ceux qui lui coûtaient le plus; s'il s'est condamné à l'abjection et aux tourments de la vermine, c'est que, par goût, il eût voulu être propre et soigné dans sa tenue. Pendant de longues années, il n'avait qu'un pas à faire et qu'un mot à dire pour reprendre dans le monde un rang convenable et, cependant, il sut accepter sans une plainte d'être abreuvé de toutes les amertumes, accablé de toutes les hontes de la pauvreté vraie : c'est là un magnifique triomphe de la grâce sur les instincts de la nature. Ici apparaît dans tout son éclat cette pauvreté d'esprit louée et bénie par le Fils de Dieu.

La pauvreté d'esprit c'est le renoncement, c'est le détachement des liens si forts qui nous enchaînent aux choses d'ici-bas. On peut être roi, disposer d'immenses richesses et cependant être pauvre : saint Edouard le Confesseur, saint Louis étaient des pauvres par le cœur et par l'esprit; le mendiant du coin, dévoré par l'envie et qui vous importune pour aller boire la pièce d'argent que vous lui jetez, est, tout au contraire, un riche par le cœur d'après le sens des paroles de l'Ecriture.

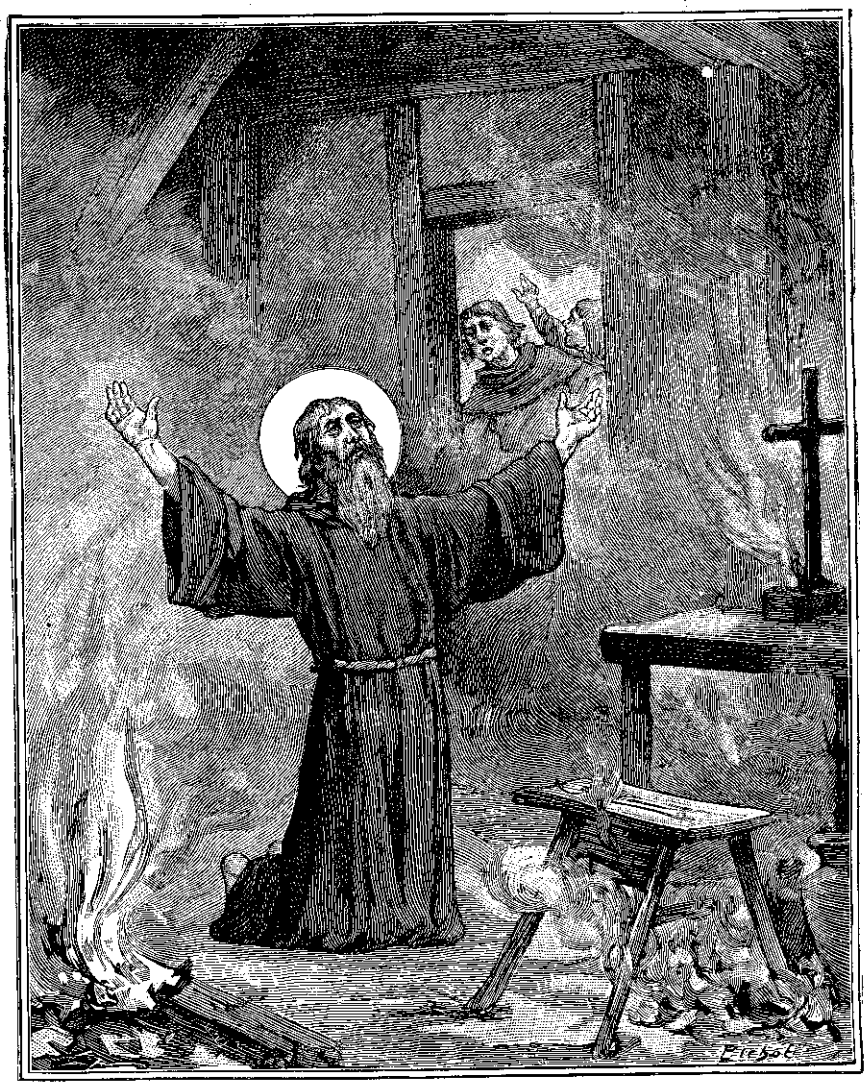
Benoît-Joseph fut un incomparable pauvre, parce que, chez lui, cette belle puissance d'aimer que Dieu met en tout homme, se détourna merveilleusement de la créature pour se porter comme un torrent impétueux vers le seul Créateur.

Il fut un humble sublime, avide d'être méconnu en tout et de boire le calice du mépris jusqu'à la lie. Une pareille abnégation ne vaut-elle pas mieux aux yeux de Dieu et n'est-elle pas plus efficace que tous les efforts du talent, même employé au service de la bonne cause ? Croyons-le : si les efforts de ceux qui luttent pour faire un peu de bien ne sont pas toujours stériles, c'est le plus souvent grâce aux prières de telle âme cachée, humble et vraiment généreuse, dont on ne connaîtra jamais l'action en ce monde.

Saint Labre est, en outre, le modèle des pèlerins. Au XVIIIe siècle, dans notre pays, la notion des pèlerinages était perdue, le culte des saints, la fréquentation des sanctuaires, délaissés. Si nous sommes sortis de ce lamentable état de choses, ne le lui devons-nous pas ? Visiter les lieux bénis où la grâce afflue, non dans un esprit de distraction ou de vaine curiosité, mais par désir de mortification, voilà ce qu'il faut apprendre de lui. Les grands pèlerinages s'organisent de toutes parts : après Lourdes et La Salette, Jérusalem devient l'objectif de centaines de chrétiens fervents. Puisse saint Labre les sanctifier de son esprit, les soutenir de sa protection et leur enseigner à inonder des larmes de la pénitence cette terre du Golgotha que le Sauveur du monde a baignée de son sang.

SAINT DRUON, RECLUS, PATRON DES BERGERS

Fête le 16 avril.



Le saint continue sa prière au milieu de l'incendie.

DOUBLEMENT ORPHELIN

Honorez votre père de tout votre cœur, dit l'Esprit-Saint au livre de l'Ecclésiastique, *et n'oubliez pas les douleurs de votre mère; souvenez-vous que vous ne seriez pas né sans eux, et faites tout pour eux comme ils ont tout fait pour vous.*

Ces paroles du Livre inspiré conviennent excellemment à saint Druon. Chez lui, une piété filiale exquise fut le point de départ de la sainteté.

Il naquit vers l'an 1102, à Epinoy, près de Carvin. Ce village, alors du diocèse de Tournai, appartient aujourd'hui à celui d'Arras. La famille de notre Saint était favorisée des dons de la fortune, et certains historiens disent que son père était le seigneur d'Epinoy. Mais la mort, qui n'épargne pas les gens riches, l'enleva de ce monde avant la naissance de l'enfant; et, non contente d'avoir frappé ce premier coup, elle ravit aussi à saint Druon sa mère, qui mourut en lui donnant le jour.

Doublement orphelin, l'enfant fut laissé entre les mains de proches parents, qui lui prodi-

guèrent les soins et l'affection d'un père et d'une mère.

Druon atteignait l'âge de dix ans, quand il connut, par quelques paroles d'une personne de sa famille, les circonstances douloureuses de sa naissance. La pensée qu'il avait causé les souffrances et la mort de sa mère produisit sur son âme une si vive impression, qu'elle ne le quitta plus. Il se mit à verser des larmes abondantes : on eut beau lui persuader qu'il était innocent, il n'en persista pas moins à se considérer comme le meurtrier d'une mère qu'il aimait sans l'avoir connue, et il chercha désormais par tous les moyens à expier ce que sa délicatesse de conscience, peu éclairée sans doute, mais néanmoins admirable, lui faisait considérer comme une faute.

Dieu se servit de ce stimulant pour faire embrasser à son serviteur une vie de pénitence héroïque, dans laquelle il persévéra jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il se tint à l'écart de tous les divertissements mondains, fréquenta l'église, recueillant avec avidité la parole de Dieu expliquée par les prêtres, et devint un modèle de piété et d'innocence.

Ses historiens nous le montrent dès ce temps occupé à verser l'aumône dans le sein du pauvre et à lui faire une large part des richesses que la Providence lui avait départies. Un jour, touché de cette parole de Notre-Seigneur au jeune homme riche de l'Evangile : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et suivez-moi*, il s'en fit à lui-même l'application et résolut de tout quitter.

Fortifié par la grâce et inspiré par l'esprit d'en haut, il se dépouille de tout, ne se réservant que le vêtement strictement nécessaire sous lequel il cache un cilice, quitte son pays natal et marche seul l'espace de 13 lieues environ sans autre guide, sans autre ressource que la bonne Providence.

BERGER

Après diverses pérégrinations, il arrive au village de Sebourg, près de Valenciennes. Là, une dame pieuse, nommée Elisabeth Le Haire, le recueille et lui propose de l'employer à la garde des troupeaux.

Druon y consent volontiers. Servir Dieu dans un état très humble, le prier tout le jour sans que rien vienne l'arracher à son oraison, c'est tout ce qu'il désire.

Il s'acquitta si bien de son nouvel emploi, que d'autres habitants le prièrent de se charger aussi du soin de leurs troupeaux. En retour de ses services, ils lui offraient souvent des dons en nature, des fruits, des aliments. Le saint berger les acceptait de bonne grâce, mais n'en profitait pas, car il les distribuait de suite aux pauvres; il se privait même souvent du nécessaire pour le leur donner.

Sa nourriture était des plus frugales : un morceau de pain d'orge trempé dans l'eau tiède était son menu le plus habituel. En revanche, son âme se nourrissait dans les exercices d'une oraison fervente et continue.

On pouvait le voir, agenouillé dans les champs et tout entier à la prière. Chaque fois qu'il le pouvait, il courait à l'église la plus voisine; son seul regret était de ne pouvoir prolonger selon son désir ses adorations devant le saint tabernacle.

Une tradition constante dans le pays affirme que, plus d'une fois, le pieux berger, désireux d'assister au Saint Sacrifice, obtint qu'un ange veillât à la garde de ses troupeaux tandis qu'il allait entendre la messe. Ce trait miraculeux est même rappelé dans un proverbe. On dit, quand on se trouve en présence de deux affaires également pressantes : « Je ne puis cependant pas, comme saint Druon, être en même temps aux champs et à la ville. »

Ainsi, chacun n'avait qu'à se féliciter du berger de Sebourg. Il vécut six ans de cette vie édifiante. Il ne l'aurait pas quittée, si le renom toujours grandissant de sa sainteté n'eût effrayé son humilité.

Ce motif, en même temps que sa dévotion, le poussa à s'éloigner quelque temps du village de Sebourg où il s'estimait trop en vue et à embrasser une carrière plus rude et plus pénitente. Il se fit pèlerin, au grand regret de sa maîtresse et de presque tous les habitants qui l'avaient pris en affection.

PÈLERIN

Rome est le grand attrait des saints pèlerins. Dans tous les siècles, on en a vu franchir à pied et sans aucune ressource des distances immenses pour avoir le bonheur de prier quelque temps sur le tombeau des apôtres.

Ce fut vers Rome que saint Druon dirigea ses pas. Son genre de vie fut celui qu'embrassera plus tard le pèlerin mendiant, saint Benoît Labre. Il supportait avec une égale sérénité le froid, le chaud, la faim, les fatigues et les périls du chemin, les affronts et les rebuts. Il s'arrêtait plus longtemps aux églises et oratoires célèbres de France et d'Italie.

On ignore combien de temps durèrent ces voyages de saint Druon, mais on sait qu'il renouvela plusieurs fois le pèlerinage de Rome; quelques-uns disent qu'il y retourna jusqu'à neuf fois. Dans les intervalles, il revenait à Sebourg où sa protectrice, trop heureuse de le recevoir, l'accueillait comme un fils, et il reprenait la garde des troupeaux.

Tant de fatigues lui firent contracter une douloureuse hernie. Ses souffrances l'obligèrent alors à songer au repos, et c'est ainsi qu'après de longues années d'incessants voyages, saint Druon se vit condamné à une réclusion absolue.

RECLUS

Il embrassa de grand cœur ce qu'il pensait être la volonté de Dieu, et, pour y répondre plus pleinement, il se fit construire à Sebourg une cabane qu'il fit vœu de ne plus quitter. Cette cellule, attenante à l'église, permettait au reclus d'assister aux divins offices sans se mêler au groupe des fidèles et de suivre librement les inspirations de sa ferveur sans attirer sur lui l'attention publique.

Loin de diminuer ses austérités à mesure que ses infirmités augmentaient, il jeûna et se mortifia plus encore que par le passé. Il se constitua en quelque sorte victime volontaire pour expier ses fautes et celles du peuple qui l'entourait.

C'était bien, d'ailleurs, l'idée qu'on se faisait des reclus à cette époque. Le reclus était aux yeux des populations un être sacré, une victime choisie qui se dévouait à une vie de pénitence pour les péchés de tous. On le respectait et on le regardait comme une bénédiction pour le pays. Chaque ville tenait à avoir son reclus, et souvent elle le logeait en un lieu éminent d'où il pût facilement édifier par sa vie tous les habitants, aux portes de la cité, par exemple.

Saint Druon ne chercha pas à être ainsi livré en pieux spectacle. Il n'en édifia pas moins, pendant ses quarante-cinq ans de réclusion, tous ceux qui l'approchaient.

On venait lui demander conseil dans les difficultés et se recommander à ses prières. Il recevait chaque visiteur avec la même bonté, avec une patience et une humeur toujours égales, et tous s'en retournaient d'auprès de lui fortifiés et consolés.

AU MILIEU DES FLAMMES

Un accident permit aux habitants de Sebourg de manifester au saint reclus leur estime et leur sympathie.

Le feu éclata un jour à l'une des extrémités de l'église voisine de sa pauvre cellule, que les flammes atteignirent bientôt et qu'elles enveloppèrent de toutes parts.

Les villageois, accourus au premier cri d'alarme, supplient le reclus de quitter au plus tôt la cabane embrasée, où, malgré les ardeurs du feu, il continuait à prier, à genoux, selon sa coutume.

L'homme de Dieu, inspiré sans doute par un sentiment intérieur, ne s'émeut ni du danger, ni de leurs instances, mais, les yeux et les mains élevés vers le ciel, il poursuit tranquillement son oraison. Cette conduite, que l'on serait tenté de qualifier d'imprudente, servit à manifester la bonté de Dieu envers son serviteur. La merveille opérée dans la fournaise de Babylone en faveur des trois jeunes Hébreux parut se renouveler pour saint Druon. Les flammes s'arrêtèrent autour de lui, à la distance de trois pieds, et ses vêtements même ne subirent aucune atteinte.

Les habitants émerveillés disaient: « Que Dieu est bon, lui qui garde ainsi son serviteur! »

Leur première pensée, à la suite de cet incident, fut de relever au Saint sa pauvre cabane, afin qu'il pût y achever dans la prière et le jeûne une vie dont on comprenait alors toute l'utilité pour le bien commun.

C'est dans cette modeste demeure que saint Druon rendit son âme à Dieu, après de longues souffrances supportées avec une patience admirable, le 16 avril 1186.

CÉLESTE GUÉRISSEUR

Dieu se plut à récompenser son serviteur en lui donnant le privilège spécial de guérir dans les autres l'infirmité dont il avait souffert, et qui avait ici-bas servi à perfectionner sa vertu.

Citons, parmi ces guérisons, celle de Jean d'Avesnes, comte de Hollande et du Hainaut.

Il éprouvait des douleurs intolérables auxquelles les médecins ne voyaient aucun remède. Quelques-uns de ses serviteurs lui parlèrent alors de saint Druon, de son intercession efficace en faveur de ceux qu'affligeait une maladie semblable à la sienne, et le malade voulut se faire transporter à Sebourg, près du tombeau du Saint.

Ses espérances ne furent point déçues. « Trois petites pierres de la grosseur d'une noix aveline qu'il rejeta presque aussitôt le délivrèrent de son infirmité. » Joyeux, le comte les laissa en ce même lieu en témoignage du miracle; il dota en outre le sanctuaire d'ornements précieux, et promit de s'employer de tout son pouvoir à obtenir du Siège Apostolique la canonisation de son céleste bienfaiteur. Le miracle eut lieu vers la fin du XIIIe siècle.

Un noble seigneur du pays de Beauvais, secrétaire à la cour de Charles IV, dit le Bel, vers l'an 1325, fut également guéri d'une hernie qui mettait ses jours en danger. Il obtint cette faveur, moyennant la promesse d'un pèlerinage au tombeau de saint Druon; mais, ayant négligé, d'après son propre aveu, de tenir ses engagements, le mal le reprit et ne l'abandonna que lorsqu'il vint, accompagné de son épouse, s'agenouiller près des reliques du Saint.

D'autres guérisons plus récentes montrent la

persistance du glorieux privilège accordé par Dieu à saint Druon.

SOUVENIRS

Les lieux sanctifiés par la vie de saint Druon, Sebourg et Epinoy, sont, aujourd'hui encore, remplis de son souvenir.

A l'extrémité du village de Sebourg, une petite hauteur porte le nom de *Mont-Joie-Saint-Druon.* C'est là, dit-on, que le char sur lequel on transportait la dépouille mortelle du Saint, réclamée à Epinoy par des parents et des amis, devint tout à coup si pesant qu'il fut impossible de faire un pas hors du territoire. Il fallut ramener le saint corps à l'église de Saint-Martin de Sebourg, et l'inhumer en ces lieux qu'il avait sanctifiés pendant plus de cinquante ans.

Saint Druon ne voulait point avoir ailleurs sa sépulture.

En 1214, Ferrand, comte de Flandre, en guerre contre les Français, s'empara des trésors amassés par la piété des fidèles au tombeau de saint Druon. Le prétexte apparent de cette sorte de profanation était de subvenir aux frais de démarches engagées pour la canonisation du Saint; en réalité, Ferrand s'en servit pour les nécessités de la guerre. Ce procédé lui profita peu, si l'on se rappelle l'humiliante défaite que lui infligea Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines.

Quoi qu'il en soit, on craignit qu'il n'advint pour les reliques ce qui était arrivé aux riches ex-votos, et on prit le parti de transporter à Binche, en Hainaut, place fortifiée et plus sûre, le corps de saint Druon. Il n'y resta que neuf ans, et, pendant ce temps, cessa d'opérer ses miracles. En dehors de Sebourg, il semblait perdre toute sa puissance d'intercession. On se hâta donc de l'y ramener, le 14 juin 1227.

L'empressement de la foule à cette translation fut telle, son concours si nombreux, que les blés déjà grands furent foulés aux pieds dans tous les champs qui bordaient le chemin. Les habitants, désolés, croyaient leur moisson perdue. Mais le lendemain, les épis se redressèrent et la récolte fut plus belle que jamais.

En souvenir de cette translation et de ce miracle, on porte en procession chaque année, le jour de la Trinité, les reliques du Saint.

Une cellule dite *cabane de saint Druon* a été pratiquée dans un enfoncement de l'église et rappelle celle que le reclus a habitée pendant quarante-cinq ans. Les vitres en sont rouges en souvenir du célèbre incendie qui respecta la personne du Saint.

C'est là que viennent les pèlerins, le 16 avril et le dimanche de la Trinité. Parmi eux, l'on remarque chaque année une députation des gens d'Epinoy, qui ne manquent jamais de venir invoquer leur saint compatriote.

Eux aussi, d'ailleurs, ont tenu à honneur de garder fidèlement sa mémoire. Outre l'église dédiée à ce Saint, ils montrent à quelque distance, au milieu des champs, un puits connu sous le nom de *puits de saint Druon.* Tous les ans, le lendemain de la Pentecôte, les habitants du village, après avoir pieusement entendu la Sainte Messe, vont puiser à ce puits de l'eau qu'ils font boire ensuite à leurs bestiaux en invoquant la protection du saint berger.

Ils ont confiance qu'il veillera sur leurs troupeaux, comme il le faisait si parfaitement, aux jours de son adolescence, sur les troupeaux confiés à sa garde.

ORAISON

O Dieu, qui, dans l'étendue de votre miséricorde, avez donné à saint Druon le pouvoir de guérir les maladies, soyez-nous propice, et faites que son intercession nous délivre de toutes les infirmités de l'âme et du corps. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SOURCES CONSULTÉES

Hagiographie du diocèse de Cambrai, par Destombes. — *Hagiographie du diocèse d'Amiens,* par Corblet. — *Grands et Petits Bollandistes,* au 16 avril. — *Les saints Patrons des corporations,* par Du Broc de Segange. — *Saints du diocèse de Cambrai,* par le chanoine Hélin. — Adrien Baillet, *Vie des Saints,* 1732, etc.

LE BIENHEUREUX JOACHIM PICCOLOMINI

DE L'ORDRE DES SERVITES

(1258-1305) — *Fête le 16 avril.*

Par ses prières, le bienheureux guérit un malade épileptique, en acceptant d'être saisi lui-même de cette terrible maladie.

PREMIÈRES AFFECTIONS

Le bienheureux Joachim naquit à Sienne, vers la fin de l'année 1258 ou aux débuts de 1259. Au baptême, le nom de Clermont, assez connu dans sa famille, lui fut donné. Il était le septième enfant de Rustichino Piccolomini, noble magistrat de Sienne, et de Ildebrandesca, tous deux foncièrement chrétiens, chez qui religion et patrie allaient de pair.

En ces temps de luttes et de partis où il fallait être guelfe ou gibelin, les Piccolomini, dans une ville gibeline, étaient du parti guelfe.

Dès sa plus tendre enfance, un double amour se partagea le cœur de Clermont : l'amour des pauvres et l'amour de la Sainte Vierge. Tout ce qu'il avait, tout ce qu'on lui donnait, jusqu'à ses propres vêtements, allait aux indigents. Dans sa simplicité enfantine, il était persuadé que les biens paternels appartenaient plus aux pauvres qu'à ses parents, et le jour vint où il fallut mettre un frein à son indiscrète charité.

C'était surtout quand on lui demandait l'aumône au nom de la Très Sainte Vierge que l'aimable

enfant ne savait rien refuser. Il l'aimait tant sa Mère du ciel ! Il se serait fait un scrupule de passer devant une de ses images — et l'on sait combien il y en avait alors — sans la saluer. Trois fois le jour, il allait à l'église prier au pied de l'autel de Marie. Il avait sans cesse sur les lèvres la Salutation angélique. En montant les degrés de l'escalier de la maison paternelle, il disait à chacun d'eux les mots : *Ave Maria*. Devenu plus grand, il ajouta à la prière le jeûne au pain et à l'eau, les mercredis et samedis, en l'honneur de sa Dame et Maîtresse.

Sa dévotion n'était pas moindre envers Jésus crucifié. Il veillait la nuit au pied de son crucifix. C'est là que son père le surprit entouré d'une vive lumière et priant à haute voix. Il l'appela, l'appela encore, mais en vain ; absorbé dans la contemplation des choses du ciel, le saint enfant n'entendait plus les bruits d'ici-bas.

Toute la maison des Piccolomini se ressentit de la présence de cet ange terrestre : elle en vint à ressembler beaucoup à un couvent, tellement la piété y était en honneur et l'union des esprits parfaite. Première et bien douce récompense pour celui qui, après Dieu, en était la cause.

MOINE — LA VISITE DE L'ÉVÊQUE

Clermont était trop désireux de vivre uni à Jésus et à Marie pour ne pas aspirer au bonheur de tant de saints religieux qui résidaient à Sienne. Entre autres, les Serviteurs de Marie, dont il fréquentait l'église, attirèrent ses sympathies, et il aimait à se représenter revêtu bientôt de leur habit et chantant avec eux les louanges divines.

Dans les premiers mois de l'année 1272, le Général des Servites, saint Philippe Bénizi, arriva à Sienne. Il visitait alors les couvents de Toscane. Comme partout ailleurs, le dévôt serviteur de Marie fit entendre au peuple cette parole qui emportait les esprits vers les régions sereines de la sainteté et du sacrifice.

Nul ne le comprit mieux que Clermont. Dès lors, son désir de se mettre sous sa direction, de devenir son disciple et même son frère en religion se changea pour lui en attrait irrésistible.

Une nuit, il vit en songe la Très Sainte Vierge entourée de chœurs angéliques et vêtue d'une robe d'éblouissante blancheur. Elle l'appelait par son nom et lui disait : « Mon très doux fils Clermont, viens à moi. Je sais combien tu m'aimes, et pour cela je t'ai choisi et veux que tu sois à jamais mon Serviteur. »

Quand il ouvrit les yeux, la vision avait disparu, mais sa résolution était prise. Le lendemain de bonne heure, Clermont se rendait au couvent des Servites et demandait à voir le Père Général. Saint Philippe, avec sa bonté ordinaire, mit le postulant à l'aise, se fit raconter la vision et, ravi de voir tant de sagesse unie à tant de simplicité chez cet adolescent, il lui promit son admission pour le lendemain. Clermont aurait désiré que ce fût à l'heure même. Pourtant, il se retira le cœur inondé de joie.

Hélas ! un de ses parents l'avait aperçu le matin entrer au couvent à une heure insolite, et à l'expression de ses traits, à sa contenance, il avait tout deviné. Le père et la mère furent bien vite mis au courant, et Clermont, incapable de dissimuler, acheva de justifier par ses réponses leurs inquiétudes. Il eut beau faire appel à leur piété, à leurs sentiments surnaturels pour obtenir qu'on le laissât suivre sa vocation. Son éloquence fut vaine. S'il se fût agi pour lui d'entrer au service d'un prince, eût-il dû pour cela quitter, non seulement la maison paternelle, mais encore son pays, on y aurait consenti avec empressement. Mais fuir l'esclavage du monde pour appartenir au Roi des cieux, pour servir la Reine des anges, cela ne se pouvait.

Plutôt que de le permettre, les parents, après s'être concertés, résolurent de faire entreprendre à leur fils un long voyage, espérant qu'avec le temps, la nouveauté des scènes et les distractions de toutes sortes, il changerait d'avis.

Heureusement, Celle qui l'avait invité à entrer chez ses fidèles Serviteurs veillait. Elle lui fit pressentir et prévenir le danger : Joachim quitta secrètement la demeure paternelle au matin du jour suivant.

Saint Philippe, persuadé que Rustichino et Ildebrandesca ne tarderaient pas à changer de sentiment, n'hésita pas. Ayant assemblé la communauté, il dépouilla Clermont de ses habits séculiers, et au milieu de l'attendrissement général il le revêtit de ces sombres livrées de la Mère des Douleurs, si ardemment désirées et si vaillamment conquises.

Par amour pour la sainte Mère de Dieu, l'heureux candidat choisit le nom du père de la Très Sainte Vierge, et s'appela désormais Joachim.

Il voulut oublier tout à fait ce qu'il avait été dans le monde pour se regarder comme le dernier des Frères. Pour lui, la nourriture la plus grossière ; pour lui, les vêtements les plus usés ; pour lui, les travaux les plus pénibles. Il faisait ses délices de balayer l'église et le couvent, de nettoyer les lampes, de travailler au jardin, d'aller par les rues de la ville, la besace sur les épaules, demander l'aumône.

Un jour, ordre fut donné aux Frères d'enlever un monceau de décombres qui se trouvait près de la porte du couvent. Joachim de son plein gré se mit de la partie.

Or, tandis que nos travailleurs étaient au plus fort de la besogne, l'évêque de Sienne, en compagnie de plusieurs membres de l'aristocratie siennoise, annonça sa visite au couvent, où il désirait saluer saint Philippe. A l'approche de ces illustres personnages, soit fausse honte, soit pour tout autre motif, les Frères convers s'éclipsèrent les uns après les autres. Joachim seul resta et continua allègrement le travail comme s'il fût né terrassier, et il besogna si bien, tout enfant qu'il était, que le monceau de terre avait disparu au moment du départ des hôtes : ce dont ils furent émerveillés.

Joachim persévéra dans sa résolution de rester Frère convers. Ce n'étaient pourtant pas les talents qui lui manquaient. Il avait reçu une brillante éducation et faisait preuve de beaucoup de perspicacité.

A plusieurs reprises, des personnes de haut rang pressèrent de leurs instances saint Philippe pour qu'il obligeât son disciple à recevoir les Ordres sacrés. Mais l'humble jeune homme le conjura de n'en pas tenir compte et mit en avant des raisons si surnaturelles, que le saint Général lui permit de rester toute sa vie le serviteur des Serviteurs de Marie.

Ayant achevé le temps de sa probation, il fit profession, le 7 mars 1276.

SÉJOUR A AREZZO — PRIÈRE TERRIBLEMENT EXAUCÉE

Dès avant sa profession, notre Bienheureux était l'objet de la sympathie universelle. Heureusement doué, bien fait, affable envers tous, surtout envers les petits, les pauvres et les malades, comment en eût-il été autrement ? Un naïf auteur nous raconte qu'à partir du jour où il alla mendier pour

le couvent, « si grande fut l'abondance du blé, du vin, de l'huile et des autres choses, qu'en peu de temps les religieux se trouvèrent bien pourvus de tout et eurent de quoi rendre grâces à Dieu de leur avoir donné un tel homme ».

Cette sympathie augmenta quand, avec la liberté plus grande que lui donnait sa profession religieuse, Joachim se dévoua plus encore aux œuvres de zèle. Non seulement on l'appelait au chevet des malades pour les consoler et leur rendre la paix de l'âme, ce en quoi il excellait, mais on accourait aussi au couvent pour le voir, lui demander des conseils et s'édifier de sa conversation céleste.

Le renom de sainteté qu'il acquit dans la ville commença à l'inquiéter, et il plaida si bien sa cause auprès de saint Philippe que celui-ci lui permit de se retirer au couvent d'Arezzo, petite ville à seize lieues environ au sud-est de Florence. Tel était son désir de rester ignoré du monde et de ses proches, qu'il fit promettre qu'on ne révélerait pas le lieu de sa retraite.

Durant son séjour au couvent d'Arezzo, un religieux du couvent, Fr. Acquisto, ayant un ministère à remplir hors de la ville, demanda et obtint comme compagnon de voyage le jeune religieux siennois.

Chemin faisant, à la tombée du jour, un orage accompagné d'une pluie diluvienne les surprit et les força à se réfugier dans un petit hospice, tout proche de là, en pleine campagne. Ils y trouvèrent un pauvre homme en proie à une crise d'épilepsie et dont les cris lamentables attiraient l'attention de tous.

Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir Joachim jusqu'au fond des entrailles. Il s'approche de l'infortuné. Celui-ci, aigri par le mal, se met à accuser le Ciel d'injustice et de cruauté. Joachim cependant cherche à l'apaiser; il lui montre dans ses souffrances une source de grands mérites, s'il sait les accepter chrétiennement.

— Mon bon Frère, lui dit ironiquement le malade, vous en parlez à votre aise. Il est plus facile de dire du bien de mon mal que de le supporter. Prenez-le un peu pour vous; ensuite, je vous consolerai, moi.

— Peut-être le bon Dieu voudra-t-il nous exaucer, répond Joachim avec sérénité.

Alors il s'agenouille, saisit son crucifix et adresse au Sauveur une prière si confiante que l'épileptique se relève guéri. Mais en même temps, Dieu avait agréé le sacrifice de Joachim: il eut une première attaque, et toute sa vie il resta sujet aux atteintes de ce terrible mal.

Ajoutons toutefois que la Providence, tout en laissant notre Bienheureux subir les conséquences personnelles pénibles de sa maladie, ne permit jamais que d'autres eussent à en souffrir.

PUISSANCE SURNATURELLE

On comprend aisément qu'un acte de charité aussi héroïque, accompli par un jeune homme de vingt ans, fit grand bruit dans la ville. L'épileptique guéri l'avait été d'âme aussi bien que de corps. Il publiait partout les louanges de son libérateur. Le peuple considérait à bon droit l'humble Frère comme un martyr de la charité. L'évêque d'Arezzo, messire Guillaume, ne pensa à rien moins qu'à élever le jeune religieux aux Ordres sacrés pour l'attacher ensuite à sa personne. Mais Joachim opposa toujours un respectueux et ferme refus aux avances du prélat.

Bientôt, sur les instances des Siennois qui agirent auprès de saint Philippe pour qu'il ramenât parmi eux le cher infirme, le Bienheureux revint dans sa patrie, probablement au mois d'octobre de l'année 1279.

La charité de Joachim trouva bientôt occasion de s'exercer. Bien que, en 1260, lors de la célèbre bataille de Montaperti qui assura pour un temps leur suprématie politique, les Siennois eussent fait trêve à leurs dissensions intestines pour courir sus à l'ennemi commun, les Florentins, les discordes civiles ne tardèrent pas à renaître.

Quelle fut l'influence du pacifique jeune religieux au milieu de ces luttes fratricides, on peut le relever du fait que, le 13 octobre 1280, vingt gentilshommes de la maison Piccolomini signèrent devant les quinze gouverneurs de la république un compromis solennel, en gage de paix avec les gibelins. On peut l'inférer aussi du nom de *paciere*, pacificateur, que la reconnaissance populaire lui décerna.

Il y avait à Sienne, pour l'hôpital de la *Scala*, une confrérie célèbre de gardes-malades, connue sous le nom de *Compagnie des Disciplinés*. Les religieux aussi bien que les séculiers pouvaient en faire partie. Un détail montre l'esprit de cette confrérie: un historien, relevant les noms des confrères en 1590, y énumère jusqu'à cinquante et un Bienheureux inscrits sur les registres, et parmi eux notre Joachim. On sait combien les devoirs des confrères entraient dans ses goûts.

On raconte qu'une nuit où le Bienheureux revenait de visiter ses chers malades, il trouva la porte du couvent fermée et le portier profondément endormi. Ne voulant pas le réveiller, il eut recours à la prière et la porte s'ouvrit toute grande devant lui.

Un accident qui lui survint en raison de son mal caduc n'eut heureusement pas de suites fâcheuses. Les convulsions le saisirent tandis qu'il montait un escalier: il se fit en tombant à la tête une blessure profonde d'où le sang coulait en abondance. Le médecin arrive, trouve le Frère les bras étendus, le visage joyeux, chantant des cantiques: il l'examine et ne trouve pas trace de blessure, ce qui lui fit dire en maugréant: « Mais cet homme n'a aucun besoin de mes services! »

Plus frappant peut-être, quoique moins tragique dans ses conséquences possibles, fut l'incident suivant. Le Bienheureux était à table avec la communauté. Une attaque d'épilepsie survint, inattendue et si violente qu'il roula à terre, entraînant dans sa chute et renversant la table et les portions des Frères en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Malgré cela, pas un plat ne fut brisé et l'on put recueillir facilement les portions intactes.

Un détail insinue plus qu'une longue dissertation la bonté de cœur et la simplicité de Joachim: nous voulons dire son affection pour les animaux eux-mêmes. Il aimait en particulier les petits oiseaux, et ceux-ci le payaient de retour. Ils venaient à lui, se perchaient sur ses épaules et se laissaient prendre dans ses mains. Quand il les avait caressés, il les invitait à louer le Seigneur et écoutait avec ravissement leurs roulades joyeuses.

« Moi-même qui écris ces lignes, j'atteste en avoir été témoin, » écrit son biographe, Christophe de Parme.

PRIÈRE ET PÉNITENCE — DÉLIVRANCES MERVEILLEUSES

Joachim, doux et humble de cœur, trouva vraiment dès ici-bas le repos de son âme. Il était content de tout, heureux de se dépenser pour autrui, heureux de s'oublier lui-même, heureux de souffrir

en son corps, heureux de se savoir au service d'un si bon Maître. Son esprit se portait comme d'instinct à la prière. Qu'il fût en voyage, ou au chevet des malades, ou au travail manuel, il priait.

Il y avait dans le jardin des Pères, du côté qui regarde la ville et juste au-dessous du couvent, une grotte assez spacieuse creusée dans le tuf. Emule des saints fondateurs et de son premier maître, saint Philippe, Joachim obtint de pouvoir faire de cette grotte sa demeure habituelle quand les exercices de la communauté ne requéraient pas sa présence au couvent. Là, il érigea un petit autel, surmonté de l'image de la Madone et il y fit brûler jour et nuit, avec de l'huile reçue en aumône à cet effet, une petite lampe, symbole de son cœur consumé d'un continuel amour envers la plus sainte des créatures.

Il ne se consumait pas moins dans l'exercice d'une rigoureuse pénitence. Outre la règle qu'il pratiquait avec une scrupuleuse exactitude malgré ses infirmités et le surmenage de sa vie de zèle, il voulut, rapporte un des plus anciens chroniqueurs, porter un habit grossier et rapiécé; en plus du cilice, il se ceignit d'une grosse corde sur la chair vive; il eut pour cellule la grotte située au-dessous du couvent : c'est là qu'il dormait sur la terre nue et se flagellait toutes les nuits.

Ce qui prouve mieux encore l'éminence de sa sainteté, c'est qu'à son contact, on se sentait animé à devenir meilleur. Un de ses frères d'Arezzo, qui l'avait vu en extase quand les religieux de Sienne vinrent le prendre pour le reconduire dans sa patrie, lui demanda humblement, au moment du départ, de se souvenir de lui dans ses prières. Joachim le lui promit; depuis lors, ce religieux se sentit si affermi dans la vertu, si rempli d'attrait pour la pureté du cœur, qu'il lui était comme impossible de pécher.

Le Bienheureux obtint, même de son vivant, des faveurs temporelles qui tenaient du prodige. Un possédé du démon était sujet à de tels accès de fureur qu'on pouvait à grand'peine le maîtriser avec des cordes. Amené de force au couvent des Pères Servites, il est présenté à Joachim qui se défend énergiquement de pouvoir le délivrer. « Quel empire aurais-je sur le démon, moi qui suis un si grand pécheur! » disait-il. Cependant, sur l'ordre formel de son supérieur, il s'approche du possédé et s'écrie : « Démon, de la part de Dieu, je te commande de t'en aller et de ne plus tourmenter cette créature du Seigneur. » Immédiatement, le mauvais esprit poussa un hurlement affreux et laissa sa victime comme morte. Une heure après, le pauvre homme revint à lui, mais il était délivré et le démon cessa désormais de l'obséder.

DERNIÈRE PURIFICATION ET RÉCOMPENSE

La vie de fatigues et de pénitence de Joachim jointe à son infirmité habituelle ne suffisait pas à son désir de souffrance. Il eût voulu être broyé, consumé, comme l'Agneau divin immolé sur le Calvaire. Ses prières furent exaucées. Son corps, comme celui d'un autre Job, se couvrit d'ulcères. Les vers y pullulaient, et, en peu de temps, la chair fut rongée jusqu'aux os. Il cacha ses plaies le plus longtemps qu'il put, mais à la fin, l'odeur insupportable qui s'en exhalait le trahit. Ses frères furent consternés à la vue des ravages du mal. Pleins de compassion, ils l'exhortaient à prier pour sa guérison, lui qui avait si souvent obtenu celle des autres. Mais il leur répondit : « Non, mes bien chers Frères, cela n'est pas utile : cette maladie est l'expiation de mes péchés..... »

Cependant, le temps de la récompense approchait. Une nuit qu'il était en prière, la Sainte Vierge lui apparut encore, entourée d'anges nombreux. « Mon fils, lui dit-elle, il est temps de vous préparer : votre père saint Philippe vous attend au ciel. »

C'était le Jeudi-Saint que Marie appelait ainsi son bien-aimé Serviteur. Amant passionné de Jésus crucifié, il demanda la grâce de mourir le lendemain, en ce jour où son Sauveur avait expiré en croix. Il se sentit exaucé et réunit ses frères autour de sa couche pour les remercier avec effusion de la charité avec laquelle ils l'avaient servi dans ses maladies, leur demanda humblement pardon à tous et sollicita leurs prières. Avant de les quitter, en signe de paix et de charité fraternelle, il voulut qu'ils se partageassent entre eux le vin qu'on lui donnait pour le fortifier et en but lui-même. Le lendemain, au moment où l'office allait commencer, il demanda à son supérieur de laisser quelques religieux auprès de lui pour l'aider dans la lutte des derniers instants. Rien ne faisait présager une mort aussi prochaine. Le Prieur lui accorda cependant quatre Frères.

L'office n'était point achevé qu'ils étaient témoins de sa sainte mort, tandis que les autres religieux, à ce moment précis, chantaient au chœur ces paroles de la Passion : *Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit.*

C'était le 16 avril 1305. Joachim achevait sa trente-troisième année de vie religieuse.

Au même moment, une lumière éblouissante, qui apparut dans l'église et disparut comme l'éclair, annonça à tous les religieux le passage du Bienheureux à une vie meilleure. Le lendemain, une foule immense, ayant à sa tête les neuf Seigneurs qui formaient le gouvernement de la République siennoise, se pressait aux funérailles du Serviteur de Marie.

Le corps du Bienheureux fut placé sous le maître-autel, témoignage non équivoque de la vénération que le bon peuple de Sienne lui portait déjà dans son cœur. Enfin, la grande voix de l'Église vint confirmer le culte que lui rendaient le clergé et les fidèles.

Vers le milieu du siècle dernier, Pie IX, de sainte mémoire, éleva pour l'Ordre des Servites la fête du bienheureux Joachim du rite double au rite double majeur. Cet acte serait, dit-on, un ex-voto personnel de sa reconnaissance. On raconte en effet que dans son enfance il était sujet à des attaques d'épilepsie; la comtesse Mastaï, sa mère, dont le palais était en face de l'église des Servites de Sinigaglia, le recommanda au bienheureux Joachim et le fit bénir avec sa relique, les attaques cessèrent dès ce moment.

Le saint corps repose aujourd'hui non plus sous le maître-autel, mais au-dessus de l'autel du transept, à gauche, dans une chapelle érigée en 1636 en l'honneur du Bienheureux. L'année 1905 a ramené le sixième centenaire de sa mort.

PRIÈRE

Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné endurer nos angoisses et nos peines, faites, nous vous en prions, que comme vous avez rendu le bienheureux Joachim votre parfait imitateur dans le support des infirmités du prochain, vous nous accordiez aussi d'être ses émules dans cette imitation et dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

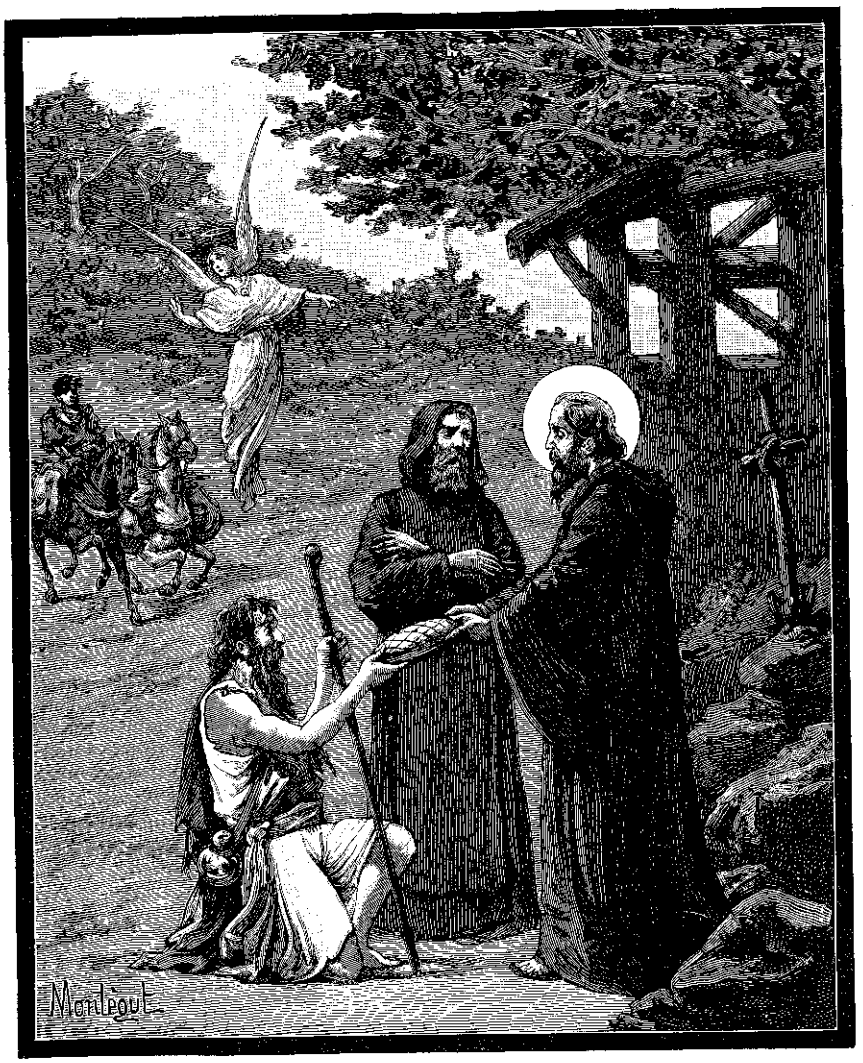
* * *

D'après une notice manuscrite sur le *B. Joachim Piccolomini*, par le P. Douache, Servite. (A paraître chez Casterman, à Tournai, unie à d'autres biographies dans l'ouvrage intitulé : *Jardin de Marie.*)

SAINT ROBERT

FONDATEUR ET ABBÉ DE LA CHAISE-DIEU (*Auvergne*)

Fêtes le 17 et le 24 avril.



Charité de saint Robert, miraculeusement récompensée.

PRÉSAGES DE VIE SOLITAIRE ET DE SAINTETÉ

Saint Robert, digne descendant du bienheureux Gérard, comte d'Aurillac, était l'unique fils d'une famille noble et foncièrement chrétienne.

Cet enfant, qui devait passer les plus belles années de sa vie dans la solitude, vit le jour au milieu d'une forêt, durant un voyage que faisait sa mère Raingarde, pour se rendre à un château voisin de sa maison.

Quand l'heureuse comtesse le présenta, peu de temps après sa naissance, au chevalier son père, celui-ci baisa l'enfant avec une vive joie, et tout content d'avoir un fils, « il lui mit dans la main une grande épée, comme pour indiquer au nouveau-né le noble métier qui devait être un

jour le sien, après avoir été celui de ses ancêtres ; mais l'enfant rejeta de sa petite main l'arme meurtrière, qui tomba à terre et se brisa : ce fut le présage de son amour pour la vie pacifique (1). »

Un autre fait plus prodigieux fut considéré comme un présage de sa sainteté future : il refusa à plusieurs reprises de prendre le lait d'une femme à qui on l'avait d'abord confié, et qui vivait dans le désordre. Par ce refus, dit son biographe, il condamnait déjà le péché, sans bien comprendre encore ce qu'il flétrissait, mais sous l'inspiration de Dieu qui agissait par lui.

UN ÉCOLIER MODÈLE

Les premières années de son enfance se passèrent à l'ombre du sanctuaire de saint Julien le martyr, dans la petite ville de Brioude. Là, il apprit la science en même temps que la piété, et ses progrès devinrent bientôt rapides dans l'une et dans l'autre. L'esprit rempli des choses éternelles, il méprisa de bonne heure les biens du temps et plaça son espérance en Dieu.

Ce Dieu, Robert, quoique petit, l'aimait déjà d'un grand amour. Pour demeurer près de l'Eucharistie, l'enfant passait souvent des nuits entières dans le sanctuaire, trompant la vigilance des gardiens qui le surprirent parfois absorbé dans son ardente prière.

Après Dieu, les pauvres et les malheureux tenaient la première place dans son cœur débordant d'une tendre compassion pour tous ceux qui souffraient. Sa charité pour eux le portait à laver leurs ulcères et leurs plaies de ses propres mains, et on raconte que Dieu se plaisait à récompenser son généreux dévouement par des guérisons miraculeuses.

Ces vertus croissaient dans son cœur avec l'âge et fructifiaient pour la vie éternelle. Sa tendresse pour les malheureux lui suggéra le projet de bâtir dans Brioude un hôpital où il pût les réunir et leur prodiguer plus facilement ses charitables soins : il le mit à exécution sans retard.

De si belles qualités attirèrent sur le jeune homme l'attention de ses maîtres, et comme il montrait une grande inclination pour l'état ecclésiastique, on n'hésita pas à le recevoir parmi les clercs de l'église de Brioude.

UN PROJET DÉCOUVERT — FUITE AVORTÉE

Bientôt Robert fut élevé au sacerdoce et nommé chanoine de Brioude et trésorier du Chapitre. Il se livra avec plus d'ardeur que jamais à tous les exercices du ministère apostolique, et sa parole, rendue féconde par la sainteté de sa vie, obtenait de nombreuses conversions.

Mais depuis longtemps son âme aspirait à un plus parfait dépouillement de toutes choses, et il lui tardait de se retirer du monde pour vivre plus près de Dieu dans le silence de la solitude.

L'illustre monastère de Cluny, dont la ferveur et la discipline régulière excitaient l'admiration du monde chrétien, avait surtout attiré ses regards. Il voulut aller finir ses jours au milieu de ces moines qui rivalisaient de zèle pour chanter avec les anges les louanges du Seigneur.

Un seul de ses amis reçoit la confidence de sa détermination. Sans éveiller le moindre soupçon, ils préparent activement leur voyage, et quittent à l'improviste leur chère ville de Brioude pour voler en toute hâte vers cette retraite bénie, si longtemps l'objet de leurs ardents désirs.

Cependant, leur absence est bientôt remarquée. La triste nouvelle de leur départ met la ville en émoi. Tous pleurent un père, un frère, un ami, et lui reprochent amèrement de les avoir ainsi abandonnés. Mais tout espoir de retrouver les traces des fugitifs n'est point perdu : on envoie de tous côtés à leur recherche, et ils ne tardent pas à être découverts et ramenés en triomphe par les heureux habitants.

Robert, honteux de sa mésaventure et affligé de voir ses projets ainsi traversés, en conçut tant de chagrin qu'il tomba dangereusement malade. Etendu sur un lit de douleur, il reconnut dans tout ce qui lui était arrivé l'expression de la volonté divine qui le voulait encore retenir dans cette contrée pour le plus grand bien des âmes.

VOYAGE A ROME

Cependant, toujours préoccupé de son projet de vie monastique, le saint prêtre, à peine revenu à la santé, essaya de le réaliser au milieu des siens ; mais ses efforts demeurèrent sans résultat.

Pour vaincre tant de difficultés, Robert prit la résolution de faire un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, dans la capitale du monde chrétien. La nouvelle de ce voyage, accompagnée sans doute d'une promesse de retour, ne rencontra aucune opposition, et le pieux pèlerin put aller s'agenouiller dans la Ville Eternelle sur la tombe des martyrs. Il pria, consulta, se rendit au Mont Cassin pour y étudier les saines traditions de la vie monastique, et revint à Brioude consolé et plus que jamais confirmé dans son dessein.

La volonté de Dieu ne tarda pas à se manifester, d'une manière inattendue, à son fidèle serviteur.

DIEU LUI ENVOIE SES PREMIERS DISCIPLES

Un jour, un soldat, nommé Etienne, converti par ses prédications et touché de la grâce, vint le consulter au sujet des moyens à prendre pour réparer les fautes de sa vie. Heureux de trouver ces dispositions de ferveur dans le nouveau converti, Robert l'engagea fortement à déposer les insignes de la milice terrestre pour se ranger à jamais sous le drapeau victorieux du Christ et à revêtir les glorieuses livrées de celui dont les récompenses sont impérissables et surpassent infiniment les services rendus.

Cette proposition sourit beaucoup au soldat qui s'offrit à embrasser la vie monastique, mais à condition de le faire en sa compagnie. Robert comprit alors que Dieu avait exaucé ses vœux et sa prière. Assuré de trouver dans ce jeune homme un fidèle coopérateur, il lui confia son projet, et s'étant mis tous deux sous la protection du ciel, ils se concertèrent aussitôt pour hâter l'exécution de leur pieux dessein.

Etienne voulut en assurer le succès par un fervent pèlerinage à Notre-Dame du Puy. Ce fut sans doute une inspiration divine, car la Vierge, pour récompenser sa tendre dévotion, lui fit découvrir, au retour, sur son chemin, une église en ruines, solitaire et très apte à servir d'ermitage.

Ravi de cette heureuse découverte, Etienne s'empressa d'en informer le Saint et lui exprima le désir de partir sur-le-champ pour s'y établir.

Sur ces entrefaites, un autre soldat, nommé Dalmace, suivant l'exemple d'Etienne, vint se présenter à Robert et lui demanda la faveur d'être admis au nombre de ses diciples.

---

(1) MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, d'après l'*Auvergne au moyen âge* de BRANCHE, t. 1er, p. 98.

LES TROIS PREMIÈRES FLEURS ÉPANOUIES DANS LE DÉSERT

Peu de temps après, tous trois s'acheminaient vers la solitude. L'endroit choisi pour leur séjour se trouvait être au sein d'une épaisse forêt, à cinq lieues de Brioude, non loin de la source de la Senoire, forêt si étendue qu'un cheval vigoureux aurait mis plus de quatre jours à la traverser à la course (1). Aujourd'hui, ce n'est pas sans émotion que le voyageur visite le site où le génie monastique a élevé une immense église et fait surgir toute une ville. Au milieu de bois de sapins qu'ont éclaircis des défrichements successifs, et de maigres cultures créées aux environs, l'on aime à se représenter Robert, le fils des preux, arrivant sur le plateau désolé, à trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et promenant ses regards à l'Ouest, sur le Cantal, puis au Nord et à l'Est, sur les monts du Forez, hérissés de noires forêts et où régnaient l'horreur et le silence. De grandes pierres dressées par la main de l'homme attestaient seules sa présence en ce lieu sauvage, qu'habitaient pourtant quelques paysans à demi païens, dont l'hostilité contre les trois chevaliers fut acharnée (2).

Mais Robert ne se laissa point effrayer par leurs menaces et leurs injures. Armé de la cognée et de la bêche, il ouvrit des clairières dans la forêt et se mit à labourer la terre. Bientôt s'éleva un petit oratoire, et une hutte de branchages abrita les trois ermites contre les rigueurs et les intempéries des saisons.

Leur ferveur était admirable. Dénués de tout secours humain, ne vivant que de leur labeur journalier, ils partageaient encore leurs provisions avec les voyageurs et les pauvres, sans vouloir s'en réserver la moindre portion pour le lendemain. Seul témoin d'un pareil renoncement, Dieu fit connaître à ses serviteurs combien il lui était agréable.

Un jour, entre autres, il ne restait plus qu'un seul pain pour l'entretien des trois solitaires. Un pauvre vint à passer et demanda l'aumône : Robert, qui ne savait rien refuser, s'empressa de lui apporter le pain tout entier, remettant à la divine Providence le soin de pourvoir à leur propre subsistance. Dalmace, encore novice dans le détachement, se plaignit de cette générosité qu'il taxait d'imprudence. Il parlait encore qu'on vit arriver deux chevaux chargés d'une abondante quantité de vivres. Ces provisions étaient envoyées par deux frères, chanoines du Puy, qui avaient cédé cette solitude aux trois ermites. Le conducteur des deux chevaux raconta comment un troisième cheval, également chargé de vivres, qu'il amenait avec lui, était demeuré à mi-chemin, comme épuisé et à bout de forces. Se tournant alors vers Dalmace, le Saint lui dit : « Voilà la récompense de notre confiance et la punition de vos murmures : car c'est votre part qui est restée en arrière. » Quelle est donc grande, la vertu de foi, ajoute le chroniqueur, puisque son défaut se fait sentir aux bêtes de somme elles-mêmes !

VICTOIRES OBTENUES PAR LES VERTUS DE ROBERT

Les habitants de la contrée, témoins constants de la sainteté et de la vie exemplaire des trois ermites, finirent enfin par reconnaître leur cruelle injustice, et leur humeur farouche se transforma bientôt en une bienveillance et une affection d'autant plus grandes que leur haine avait été plus invétérée.

Plusieurs furent tellement touchés par les ferventes exhortations de Robert qu'ils renoncèrent au monde pour se consacrer entièrement à Dieu sous la conduite éclairée du Saint, dont l'exemple leur avait fait comprendre le néant des biens et des plaisirs terrestres.

Peu à peu, la réputation de leur ferveur se répandit dans les pays limitrophes, et de partout accoururent en foule des personnages distingués, ecclésiastiques et hommes du monde, heureux d'embrasser une vie si austère et de trouver un maître qui pût les conduire sûrement dans la voie de la perfection. Du reste, les merveilles que Dieu opérait par son serviteur étaient bien propres à dissiper toute hésitation. On lui apportait un grand nombre de malades que Robert guérissait en leur imposant les mains : par modestie, il attribuait ces miracles aux mérites des saints Agricola et Vital, à qui l'église était dédiée. Mais les démons, chassés du corps des possédés, étaient eux-mêmes contraints, par une force supérieure, de rendre hommage à la sainteté du redoutable athlète, dont la seule présence faisait trembler les légions infernales, et ils divulguaient partout ce que l'humilité du Saint avait voulu taire.

FONDATION DE LA CHAISE-DIEU

Cependant, le nombre des ermites réfugiés auprès de Robert devint si considérable, et le besoin d'entretenir parmi eux l'esprit de communauté si pressant, qu'il fallut songer à remplacer par un vaste monastère les pauvres huttes éparses et disséminées autour de la cellule du Saint comme autour de la tente de leur général.

Ce projet, à peine connu, fut accueilli avec enthousiasme : les grands et les gens du peuple s'empressèrent d'offrir aux pieux solitaires leur généreux concours. Les uns, heureux de montrer leur reconnaissance pour les grâces reçues par leur intercession, fournirent les matériaux et tout ce qui était nécessaire pour la construction ; les pauvres apportèrent le secours de leurs mains et se firent les humbles ouvriers des serviteurs de Dieu ; la noblesse d'Auvergne, en témoignage de profonde estime pour le saint, combla Robert de riches donations : parmi ces donateurs, le comte Guillaume, les barons de Mercœur et de Livradois se montrèrent les plus généreux.

C'est ainsi que l'Auvergne vit s'élever dans son sein, vers l'an 1050, l'illustre abbaye de la Chaise-Dieu (*Casa-Dei, maison de Dieu*), qui sembla un moment devoir rivaliser avec Cluny, et qui compta deux cent quatre-vingt-treize prieurés parmi ses dépendances, dans les diverses provinces de France, d'Espagne et d'Italie.

Rencon, évêque de Clermont, avait appris avec joie la réalisation d'une œuvre qu'il prévoyait devoir être si féconde en fruits de salut. Bien que déjà sur le déclin de l'âge, ce pasteur infatigable voulut lui-même se rendre à Rome, et obtint du Pape saint Léon IX la confirmation du nouveau monastère avec d'insignes privilèges, preuve manifeste de l'estime dont jouissait saint Robert auprès du vicaire de Jésus-Christ. De son côté, Henri Ier, qui régnait alors en France, informé de cette heureuse fondation, ratifia toutes les donations faites aux ermites de la Chaise-Dieu. L'évêque Rencon put donc procéder sans retard à la dédicace du monastère. Puis il revêtit le saint fondateur de l'habit monastique, et lui remit,

(1) Dom Genoux. *hist. Casæ Dei.*
(2) Montalembert, *Les moines d'Occident.*

malgré les refus de son humilité, et à la grande joie de tous les religieux, le gouvernement de la communauté. La volonté du Souverain Pontife put seule faire accepter à Robert la dignité abbatiale.

UN ANGE APPORTE A SAINT ROBERT LA RÈGLE DE SAINT BENOIT

Saint Robert, placé définitivement à la tête de ceux que sa vertu avait attirés auprès de lui, songea à les soumettre à une règle commune. Jusque-là, en effet, parmi ses disciples, les uns pratiquaient le vie érémitique, d'autres vivaient en communauté, d'autres enfin avaient adopté la manière de vivre des chanoines réguliers.

Un jour donc, le Saint rassemble tous ses disciples en Chapitre et les exhorte à prier Dieu de manifester sa volonté et de faire connaître sous quelle forme il voulait être servi par eux. Au même instant, un inconnu à l'aspect vénérable se présente à la porte du monastère : « Voici un livre, dit-il au portier, que je vous prie de remettre aux Frères réunis en Chapitre : il leur est très nécessaire. » En même temps, il lui donne un manuscrit que le religieux se hâte d'apporter à l'abbé. Robert ouvre le précieux parchemin : il contenait la règle de saint Benoît (1). Quant au mystérieux inconnu, il avait disparu et personne ne put donner de ses nouvelles. Les religieux en conclurent que Dieu s'était servi d'un ange pour leur manifester sa volonté, et ils se soumirent avec joie à toutes les observances bénédictines.

Le nombre des moines s'augmenta rapidement et Robert en compta bientôt plus de trois cents qui vinrent se ranger sous sa direction.

L'APOTRE SE FAIT ARCHITECTE — MIRACLES

Le saint abbé avait le cœur trop large et trop préoccupé du salut des âmes pour renfermer son zèle dans les limites de son monastère. Dans ses dernières années, il s'appliqua à réparer les sanctuaires ruinés par le temps et la guerre. Il rétablit ainsi dans la contrée plus de cinquante églises, et remit partout en honneur les belles cérémonies du culte.

Les nombreux miracles qu'il semait sur ses pas contribuèrent beaucoup au succès de ses prédications. Un jour, s'étant arrêté à Allanches, dans les montagnes de l'Auvergne, il se disposait à célébrer la messe, quand le religieux qui l'accompagnait vint lui dire qu'il n'avait rien trouvé pour dîner. « Servez ma messe, répondit le Saint, et Dieu pourvoira à nos besoins. »

Il n'était pas encore à la *Préface*, qu'un aigle, passant au-dessus de l'église, laissa tomber un énorme poisson qui servit au repas du Saint et de sa suite.

SUR LE CHEMIN DU CIEL

L'heure approchait où Dieu, pour le récompenser de tous ses travaux, allait le délivrer des liens de la chair et l'introduire dans la patrie du ciel.

Le divin Maître lui avait révélé le jour de son trépas : « Ce sera le troisième jour après l'octave de Pâques, disait Robert à ses disciples, que je quitterai cette terre. »

Après avoir reçu les derniers sacrements, le saint vieillard se fit porter dans l'église devant une statue qui représentait l'Enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge, sa Mère. Déposant alors sa crosse abbatiale entre les bras du divin Enfant : « Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, s'écria-t-il, c'est vous qui m'avez confié ce bâton, symbole du gouvernemen de cette abbaye, et c'est à vous et à votre Mère que je le remets ; à partir de ce jour, soyez les véritables Maîtres et Supérieurs de ce monastère, et prenez-le sous votre divine protection (1). »

Puis il assembla ses nombreux disciples, leur donna ses derniers conseils et les embrassa tous les uns après les autres, leur promettant de continuer à les assister du haut du ciel.

Sa mort arriva le 17 avril de l'an de grâce 1067, jour où elle est mentionnée dans le martyrologe romain ; mais certaines églises célèbrent sa fête le 24 avril, parce que ce fut en ce jour qu'il fut inhumé, au milieu d'un immense concours de peuple et dans cette même solitude qu'il avait choisie pour être le principal théâtre de son merveilleux apostolat.

Au moment où il mourut, un de ses religieux vit la Mère de Dieu venir à sa rencontre et l'introduire dans le ciel. Un autre aperçut son âme s'élevant dans les airs sous la forme d'un globe de feu.

---

(1) Liber tripartitus, *de miraculis sancti Roberti.*

(1) Cette crosse était un bâton d'ivoire en forme de *tau*. Suivant la tradition, saint Robert l'avait reçu de la Sainte Vierge tandis qu'il priait, la nuit de l'Assomption, dans l'église du prieuré de Fournols, fondé par lui. On y vénéra ce bâton jusqu'à la Révolution. Don Tiolier, qui l'y vénéra, rapporte qu'il « avait 3 pieds de long et ressemblait à la potence d'un boiteux. » Le sceau de l'abbaye de la Chaise-Dieu porte, en effet, un long bâton en *tau*.

LA BIENHEUREUSE CLAIRE GAMBACORTI, VIERGE

PATRONNE DE LA VILLE DE PISE

Fête le 17 avril.

Un chevalier apporte à la bienheureuse Claire un crucifix miraculeux trouvé dans une église ruinée

PREMIÈRES VERTUS
SES JOIES ET LES TRISTESSES DU MONDE

La bienheureuse Claire appartient par sa naissance à l'illustre famille Gambacorti. Elle vint au monde en 1362 dans la ville de Pise. Elle reçut au baptême le nom de Thora ou Théodora : présent de Dieu. Dès sa plus tendre enfance, Thora témoigna une grande inclination pour la prière et les exercices de piété. Elle s'habitua de bonne heure au jeûne et à la pénitence.

Le père de notre jeune sainte, Pietro Gambacorti, aussi distingué par sa naissance que par les qualités de son esprit et de son cœur, avait été, après de longues discordes dont les cités italiennes étaient le théâtre à cette époque, revêtu du fardeau des choses publiques. Le nouveau gouverneur de Pise voulut consolider son pouvoir naissant. Il déclara, devant le peuple assemblé, qu'il fiançait sa jeune fille Thora, âgée de sept ans, au noble et illustre seigneur Simon de Massa. La foule éclata en applaudissements, et Pietro, au milieu des bruyantes acclamations des Pisans, plaça la main de son enfant dans la main de Simon. Thora pâlit : « Je demanderai au bon Dieu, dit l'enfant au jeune homme, qu'il me fasse la grâce de t'aimer, si je dois être un jour ta femme. — Cela te sera donc difficile? demanda Simon. — Je ne sais si Dieu le veut », ajouta Thora.

La jeune fille ne crut pas que ses fiançailles avec le noble seigneur de Massa fussent une raison de laisser sa piété se refroidir. Elle passait des nuits entières en oraison. Quand elle se prosternait devant le tabernacle pour y adorer son Dieu, Thora avait l'habitude d'enlever de son doigt l'anneau nuptial que son fiancé y avait déposé : « O mon Dieu, disait-elle alors, je ne veux pas d'autre époux que vous. » Les richesses de la terre n'avaient point d'attraits pour cette âme. Elle aimait à faire l'aumône. Sa plus grande récompense, déjà à cette époque, était de pouvoir aller visiter les pauvres et les malades. Elle leur apportait des secours et de l'or; mais elle avait surtout le secret de ces paroles consolantes qui faisaient renaître la joie dans ces cœurs affligés.

On raconte à cet égard un trait admirable. Cette jeune fille, si gracieuse et si belle, qui faisait l'honneur et la joie de deux grandes familles, s'acheminait chaque jour vers une humble maison, où gisait, abandonnée des siens, une pauvre malade. Son corps

n'était plus qu'une plaie. Son visage, fétide et repoussant, dévoré par un affreux ulcère, n'était plus reconnaissable. Là, notre Sainte consolait la pauvre affligée. Elle lui préparait sa nourriture, réparait le désordre de sa couche et pansait ses plaies horribles. Elle ne quittait jamais cet obscur réduit sans approcher son frais et chaste visage de ce visage souillé et infect, pour y déposer un baiser d'amour et de consolation.

Simon de Massa se réjouissait des éloges qu'il entendait faire partout de sa douce et charmante fiancée. Il la regardait d'un œil orgueilleux et satisfait, il attendait avec impatience le jour où il pourrait l'épouser. Mais Jésus-Christ l'avait choisie avant lui et veillait sur son épouse. Epuisée par ses jeûnes et ses longues oraisons, Thora tomba malade. Le jeune seigneur de Massa est lui-même frappé d'un mal subit. Il s'éloigne de Pise pour aller demander aux eaux la santé du corps. Mais la maladie fait de rapides progrès et Simon expire loin de sa patrie et de sa famille. Thora entrait en convalescence. Comment lui apprendre cette terrible nouvelle! Les serviteurs, les amis se refusent à le faire, et le malheureux père doit se charger du douloureux message. Il s'approche de la couche de sa fille; mais Thora le prévient : « Mon fiancé est mort, n'est-il pas vrai, mon père, lui dit-elle ? Les cloches de Pise, qui sonnaient à toutes volées, m'en ont apporté la nouvelle. Que la volonté de Dieu se fasse; qu'il soit béni en toutes choses ! » Puis elle mêle ses larmes à celles de son père; elle pleure son fiancé; mais elle comprend aussitôt que ses liens de la terre sont brisés. La première fois qu'elle put se lever, elle coupa sa longue chevelure, déposa ses vêtements de soie et ses bijoux, se couvrit de l'habit de la pénitence et parut ainsi au sein de sa famille qui songeait déjà pour elle à une nouvelle alliance.

« Tu pleures ton fiancé, lui dit son père, je l'ai pleuré avec toi; mais un autre, aussi aimable et aussi riche, te recherche en mariage, et avant peu de mois, il te mènera à l'autel ». Thora secoue la tête et répond : « Un autre, en effet, m'appelle à lui, mais ce n'est pas un époux mortel; un autre recherche ton alliance, mon père, ne le rejette pas, car cet époux, c'est Jésus-Christ même. — Tu veux te faire religieuse ? — Oui, mon seigneur et père, et je viens solliciter votre bénédiction. Vous êtes ce que je chéris le plus au monde et pourtant il faut que je vous quitte, car j'ai entendu la voix qui dit à ceux qui pleurent : « Le maître est là, et il vous appelle. »

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la plus sincère conviction, attristèrent vivement la famille. Thora redouble ses instances, elle fait chaque jour les mêmes prières : mais Pietro Gambacorti est sourd aux vœux de sa fille.

RELIGIEUSE ET PRISONNIÈRE

Désespérant d'obtenir le consentement de son père, Thora résolut de passer outre. Elle fit secrètement demander aux Clarisses la faveur d'être reçue dans leur communauté. Les sœurs crurent devoir lui accorder cette grâce. Le jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, sous prétexte de se rendre aux offices divins, elle alla au couvent des Clarisses et n'en revint pas. Elle y prit le voile et voulut s'appeler *sœur Claire*.

A cette nouvelle, son père tombe dans la plus profonde tristesse. Sa douleur éclate en gémissements et en sanglots, entrecoupés par ces cris plaintifs : « Nous l'avons donc perdue ! Elle ne nous appartient plus. » Bientôt son fils aîné accourt, et lui demande la cause de tant de larmes. Le pauvre père peut à peine laisser échapper ces mots : « Ma fille s'est enfermée au couvent des Clarisses. Nous l'avons donc perdue. — Calmez votre douleur, mon père, je vole au couvent et dans un instant je vous ramène Thora. » André Gambacorti rassemble aussitôt ses amis et ses gens de guerre et vole au couvent des Clarisses : « Rendez-moi ma sœur, leur crie-t-il, ou je livre votre couvent au pillage. » Les religieuses effrayées, haletantes, courent à Claire, la prennent et la déposent entre les bras de son frère. Mais voici que soudain Thora est frappée de paralysie. Ses jambes se refusent à la porter. Etendant alors la main, elle impose silence à la foule et aux guerriers qui l'entourent. Elle s'écrie : « Par quel prodige étonnant Dieu me frappe-t-il ainsi ? Mettez-vous tous à genoux et récitons ensemble, par trois fois, le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur de la très Sainte Trinité. Priez, afin que Dieu me guérisse. » Tous se prosternent. La prière est à peine achevée, que la Sainte se lève et suit son frère au palais Gambacorti. Son père refuse de la voir et la fait enfermer dans une étroite chambre éclairée par une seule fenêtre. C'est là qu'elle doit rester jusqu'à ce qu'elle cède aux désirs de sa famille.

Sa prison est sombre et dénuée de tout. Elle n'y trouve pas même de lit. Elle reste trois jours entiers dans un abandon complet.

Claire, joyeuse de n'avoir plus à s'occuper des choses du monde, se livre toute entière à la contemplation. Dieu l'inonde d'abord de consolations spirituelles. La Sainte oublie les souffrances de sa captivité. Son âme goûte la paix la plus profonde. Mais le céleste Epoux veut purifier son épouse, il la livre bientôt à toutes les angoisses de la sécheresse et de l'aridité. Son cœur éprouve de terribles souffrances, et ne trouve plus de repos que dans le souvenir de sa première ferveur et de ses résolutions; Thora ne cesse cependant d'invoquer le doux nom de Jésus. Elle lutte vaillamment contre la tentation : « Que mon corps périsse, s'écrie-t-elle souvent, avant qu'il ne plaise à d'autres yeux qu'à ceux de mon Jésus. »

Du fond de son cachot elle entend un jour une pauvre femme remplir la place publique des cris de sa détresse. Elle l'appelle aussitôt comme elle peut, se dépouille de sa belle robe, la jette par la fenêtre à la malheureuse femme, et lui recommande instamment de n'en rien dire. Mais celle-ci ne peut contenir les transports de sa reconnaissance et publie partout la générosité de sa bienfaitrice.

Pour vaincre la persévérance de Thora, son père prie Alphonse, évêque de Jaen (Espagne), alors en Italie, d'engager sa fille à se rendre aux vœux de sa famille. Alphonse avait été le confesseur de sainte Brigitte. Ce saint prélat se rend à la prison de Thora. La conversation s'engage, et l'évêque, frappé d'une constance à toute épreuve, constate avec joie la vérité de cette vocation. Loin de dissuader Thora, il l'engage vivement à marcher sur les traces de sainte Brigitte, et pour l'encourager il lui laisse la vie de la sainte reine. Il use de tout son ascendant sur Pietro Gambacorti pour lui persuader de permettre à sa fille de suivre l'appel de Dieu. D'autres personnages unissent leurs prières à celles de l'évêque, mais le gouverneur de Pise résiste toujours, et la captivité de Thora se prolonge.

Emue de compassion, une des sœurs de la captive vient lui dire, le 4 août : « Ma sœur, si tu promets de revenir ici avec nous, nous te conduirons à la sainte messe, célébrer la fête de saint Dominique. Notre père n'en saura rien; il est absent. » Thora, transportée d'allégresse, promet de revenir à sa prison et se rend à l'église avec ses sœurs. Là, elle se confesse, répand des torrents de larmes, reçoit la sainte communion avec une ferveur angélique et entend la messe dans une extase d'amour. Fidèle à sa pro-

messe, elle revient ensuite s'enfermer au palais de de son père.

DÉLIVRANCE ET TRIOMPHE

Cependant la fin de cette longue épreuve approchait. La mère de Thora doit quitter Pise pour aller chercher au loin un remède à ses maux. Mais son cœur maternel s'émeut de compassion à la vue des souffrances de sa fille. Elle prend la résolution de ne pas s'éloigner avant d'avoir obtenu la délivrance de sa chère enfant. André, fils aîné de la famille, vaincu par tant de constance et de sainteté, unit ses instances à celles de sa mère, Pietro Gambacorti se laisse enfin fléchir et permet à Thora de se retirer au couvent des Dominicaines. Toutefois, avant de la leur confier : « Je veux bien, dit-il aux religieuses, vous donner ma fille, mais j'y pose une condition : celle de pouvoir vous l'enlever quand je voudrai lui bâtir un monastère : » Il fut convenu de part et d'autre que le nouveau couvent serait établi sous la règle de saint Dominique et que Thora irait le fonder avec quatre de ses compagnes.

SŒUR CLAIRE ET LES PARFUMS DU CIEL

Thora prend définitivement le voile et l'habit de saint Dominique. Désormais elle ne s'appellera plus que sœur Claire : elle a dit au monde un adieu éternel. Elle commence enfin à goûter ce repos inexprimable et cette sérénité délicieuse qui sont le partage des âmes consacrées à Dieu. Sa principale joie était de passer de longues heures en oraison dans un oratoire silencieux. Un jour, sœur Andréa, chargée de la diriger dans les voies de la perfection, l'y surprit en extase, et quand la jeune novice reprit ses sens, un suave parfum embauma le monastère; ce prodige se renouvela plusieurs fois dans la suite de sa vie.

Sœur Andréa étant tombée malade, rien n'égala la charité de sœur Claire dans les soins qu'elle lui prodigua. Son exemple inspirait aux sœurs l'amour de leur règle et la ferveur de la vie religieuse un peu refroidie parmi elles. Elle était la plus humble et la plus pauvre.

Elle ne voulait porter que les vêtements abandonnés par ses sœurs comme trop usés. Pour nourriture, elle se contentait souvent de pain et de fruits sauvages. Parfois aussi, quoique sujette aux défaillances d'estomac, elle recueillait les restes de ses sœurs, les couvrait de cendres, et triomphant de sa répugnance naturelle, en faisait son unique repas. Sa faible santé ne l'empêchait pas de se livrer aux emplois les plus abjects et les plus fatigants du couvent.

FONDATION DU COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE

Pendant la première année de sa vie religieuse, Claire eut la douleur de perdre sa mère bien-aimée et son frère aîné qui lui était si dévoué. Elle les pleura, mais surtout elle pria pour leurs âmes. Quand son père eut achevé le couvent qu'il avait promis de bâtir, elle s'y enferma avec quatre autres religieuses, choisies parmi les plus ferventes, et refusa d'y être supérieure. Elle avait alors vingt ans.

La règle de saint Dominique fut appliquée dans le nouveau couvent avec toute sa rigueur et toute sa perfection. La clôture était rigoureuse et même un voile obscur suspendu devant la grille, cachait les religieuses aux regards des visiteurs qui venaient au parloir. Treize ans s'écoulèrent dans cette vie humble et cachée. Mais la première supérieure étant morte, Claire dut céder aux prières de ses sœurs et accepter la direction du couvent. « Il serait trop long, dit son biographe, de raconter toutes les merveilles de l'humilité, de la douceur, de la force et de la charité de notre bienheureuse mère. Sa sainteté grandissait chaque jour ; elle mettait sa gloire à servir Dieu. « Servir Dieu, c'est régner, » disait-elle souvent à ses filles. Elle avait le don de parler du ciel avec une telle abondance et tant d'efficacité, qu'elle embrasait tous les cœurs. Personne ne se retirait de ses entretiens sans être devenu meilleur.

Malgré la pauvreté du monastère, elle défendait de renvoyer les indigents sans les secourir. Elle venait souvent elle-même leur distribuer, avec ses faibles aumônes, des paroles de consolation et d'amour.

La bienheureuse Claire prolongeait un jour sa prière au pied de l'autel, après l'office de Matines, quand elle entend une voix lui dire : « Lève-toi et rends-toi à la porte de l'église. Ton époux attend. Il veut entrer ici pour y demeurer avec toi et tes filles. » La Sainte s'étonne tout d'abord, mais se sachant seule dans le sanctuaire, elle croit être l'objet de quelque illusion. Elle continue donc sa prière. Mais la voix se fait entendre de nouveau et lui répète les mêmes ordres. Elle se lève, prend les clés de l'église, et se rend à la porte, accompagnée de deux sœurs. Elle ouvre et se trouve en présence du seigneur Galeati de Sienne, entouré des membres du chapitre et d'une foule de Pisans. Galeati portait en ses mains un crucifix dont l'image est comme toute empourprée de sang. A cette vue, Claire se prosterne et adore son Dieu. Galeati prend alors la parole : « Vénérables Mères, dit-il, je me rendais à Sienne, chevauchant au milieu de mes gens, quand, venant à passer près des ruines d'une église détruite pendant nos dernières guerres, je m'inclinai vers les murs démantelés et vis au fond d'une embrasure de fenêtre ce crucifix. Je l'entendis aussitôt me dire : « Prends-moi et porte-moi à Pise au monastère de Saint-Dominique. Là mes servantes me rendront hommage et me vénèreront. » Ce crucifix placé sur le maître-autel du couvent devint l'instrument de nombreux miracles.

PARDONS HÉROÏQUES

Claire vivait heureuse et paisible au fond de son couvent, mais à cette époque les villes d'Italie étaient souvent troublées par l'ambition de familles rivales et des révolutions politiques. Un jour, la Bienheureuse priait au fond du sanctuaire quand des cris séditieux s'élèvent dans les rues voisines et la font frissonner de crainte. Les clameurs populaires deviennent de plus en plus menaçantes. Elle distingue au milieu de ces vociférations ce cri sinistre : « Mort, mort à Gambacorti ! Vive Appiano ! » Cet Appiano avait été jusqu'alors l'ami et le confident du père de Claire, c'est à lui qu'il devait sa fortune, il venait maintenant de trahir son bienfaiteur et de se révolter contre lui par ambition. « O mon père, s'écria notre Sainte, quelle mort affreuse menace ta tête blanchie ! O mon Dieu ! mon Dieu, sauvez-le !... ou, s'il doit tomber sous les coups de ses ennemis, recevez la victime dans le ciel et pardonnez à ses bourreaux. » La Sainte rejoint ensuite ses sœurs alarmées; au moment où elle arrive près d'elles, elle entend des clameurs qui redoublent : « Mort, mort ! frappez-le ! tuez-le ! pas de grâce !... » La porte du couvent semble vouloir céder, Claire y court et à travers la grille qui donne sur la rue, elle aperçoit une populace ivre de fureur et de sang, à la poursuite d'un homme déjà blessé, qui est parvenu à se cramponner aux

barreaux de la porte. Elle reconnaît cet homme : c'est son frère Lorenzo. « Asile, s'écrie-t-il d'une voix défaillante, et reconnaissant Claire : « Ma sœur, ajoute-t-il, notre père vient d'être massacré par les sicaires d'Appiano; un de nos frères a péri avec lui; ce peuple ingrat me poursuit et veut aussi ma mort. Asile, ma sœur, asile !... » Or, ce couvent n'avait pas droit d'asile. Ouvrir les portes à Lorenzo, c'était les ouvrir à la populace, exposer l'honneur et la vie des religieuses confiées à sa garde, et violer gravement la règle qui défendait aux hommes de pénétrer dans la clôture des religieuses.

Une lutte terrible éclate dans l'âme de Claire; sacrifiera-t-elle ses religieuses et sa règle, ou bien laissera-t-elle mourir son frère ? Son devoir l'emporte sur sa tendresse. « Lorenzo, dit-elle, il ne m'est pas permis d'ouvrir... » Lorenzo comprend; il s'éloigne et expire à quelques pas du couvent sous les coups de la populace. A cette vue, Claire tombe comme morte dans les bras de ses filles. Elle venait d'accomplir l'acte le plus héroïque de sa vie.

Sa santé déjà ébranlée ne put résister à ce choc; une grave maladie se déclara bientôt. Se croyant près de mourir, Claire se confesse en répandant des torrents de larmes. En présence de la sainte Eucharistie qu'on lui apporte, elle dit à haute voix : « Mes sœurs, devant mon Dieu que je vais recevoir pour la dernière fois sans doute, je déclare que je pardonne à Appiano et aux siens le mal qu'il a fait à ma famille... Je lui pardonne de tout mon cœur et je prie le Seigneur de lui faire miséricorde. » Quand le prêtre eut déposé la sainte Hostie sur ses lèvres, ses yeux se rallumèrent, son front brilla d'un vif éclat, un sourire paisible éclaira tous ses traits. Elle resta longtemps plongée dans l'oraison et l'action de grâces. Puis la sous-prieure s'approcha d'elle et lui demanda si elle ne désirait rien prendre. « Je prendrais volontiers quelque chose, répondit-elle, pour me fortifier, mais j'aurais à cet égard une prière à vous adresser. — Parlez, ma chère Mère, vous serez obéie. — Eh bien ! je désire qu'on aille de ma part chez Jacopo Appiano le prier de m'envoyer un plat de sa table, ainsi que le faisait, quand j'étais malade, mon bien-aimé père. Il me semble que ce mets me guérirait. — Ma mère, s'écrie la sous-prieure étonnée, y songez-vous ? Appiano, le meurtrier !... — Ne renouvelez pas ces souvenirs, ma sœur, ils n'ont été que trop vivants dans mon âme... J'aimais ceux qui ne sont plus, autant que jamais fille et sœur ait aimé, jugez de ce que j'ai ressenti pour leur assassin ! Mais la grâce victorieuse de Jésus a subjugué mon cœur; je veux, comme notre bon Maître, aimer et pardonner. Hélas ! pourquoi haïr ? nous sommes pour si peu de temps sur la terre. Oui, ma fille, le Seigneur se réserve la vengeance... Appiano n'y échappera pas... Ah ! prions plutôt pour qu'il se repente et que nous soyons tous réunis au ciel. »

Un serviteur est aussitôt envoyé chez Appiano. Il y arrive à l'heure du repas et fait part de son message, gage de pardon et d'amitié. Le nouveau gouverneur reste confondu, il devient pâle et se tait. Sa femme fond en larmes et s'écrie : « Il faut lui obéir... O sainte et malheureuse fille !.. » Elle remplit aussitôt une corbeille de pain et de fruits, et la donne au serviteur : « Porte ceci à la Sainte qui t'envoie, lui dit-elle, et demande-lui de prier pour de pauvres pécheurs. » le serviteur se retire, et la femme regardant son mari demeure silencieuse et consternée : « Oh ! Jacopo, ajoute-t-elle, qu'avez-vous fait ? La fille de notre bienfaiteur... — Taisez-vous, lui répondit-il, le ciel la venge déjà. »

Plusieurs jours de suite, la pieuse malade envoya demander cette aumône, et ce pain du pardon lui rendit la santé. Elle priait pour Appiano, mais Dieu avait décidé de châtier cet ingrat dès ce monde. Le peuple se lassa vite du nouveau maître qu'il s'était donné, et le poignarda dans une émeute. « O grand Dieu, que vos vengeances sont promptes et terribles, s'écria Claire à cette nouvelle. Je ne vous avais pas demandé la mort de cet homme, mais sa conversion; et maintenant, Seigneur, j'implore de vos éternelles miséricordes le salut de son âme. » A peine a-t-elle achevé cette prière qu'elle apprend que la femme et les filles d'Appiano sont errantes dans les rues de Pise : « Elles n'ont plus rien, lui dit-on, leur palais est pillé, leurs richesses sont dispersées, leurs amis sont en fuite. — Qu'elles viennent ici, s'écrie Claire, les portes du couvent leur seront ouvertes, allez les chercher : la fille de Gambacorti a le droit de sauver la veuve et les enfants d'Appiano. Allez, au nom du ciel, allez. »

Deux serviteurs dévoués courent à la recherche des fugitives, et les amènent bientôt au couvent de Saint-Dominique. Claire les attend, elle les reçoit dans ses bras et leur dit avec une joie inexprimable : « Ici, vous n'avez rien à craindre. » La colère du peuple n'osa pas poursuivre ses victimes dans l'asile sacré. La vengeance s'arrêta devant la vertu de Claire.

DERNIÈRES SOUFFRANCES ET MORT DE LA BIENHEUREUSE CLAIRE

Cependant le temps approchait où Claire devait aller cueillir au ciel la récompense de ses vertus héroïques. Dieu, pour embellir la couronne de son épouse, lui envoya de cruelles et longues maladies. Claire conserva au sein de ses souffrances une paix et une joie inaltérables. Elle eut révélation du jour de sa mort, deux ans avant qu'il n'arrivât. Elle dit alors à ses filles qu'elle les quitterait bientôt, sans toutefois leur préciser l'époque de son départ. Vers le milieu du Carême de 1419, elle fut prise d'un violent accès de fièvre. Sa dernière heure approchait. Claire demanda à se confesser; elle le fit en versant d'abondantes larmes, et le matin de la fête de Pâques, elle reçut son divin Epoux avec des transports d'allégresse et d'amour que la plume est impuissante à décrire.

Puis, levant les yeux au ciel, elle ouvre les bras, les étend vers la croix, et s'écrie : « Seigneur, me voici en croix avec vous. » Sa joie surabonde; ses regards se portent vers Dieu; elle se tourne vers ses filles et les bénit une dernière fois. Soudain son visage s'illumine d'un reflet céleste. Son âme rompt ses liens et s'envole dans le sein de Dieu. C'était le 17 avril 1419. A peine a-t-elle rendu le dernier soupir, qu'une odeur suave s'exhale de tout son corps, de ses vêtements et de tous les objets dont elle s'est servie. Ces parfums embaumèrent la cellule de la Sainte pendant plus d'un mois. Claire avait 57 ans, et depuis 37 ans elle donnait au couvent de Saint-Dominique l'exemple des plus héroïques vertus.

Beaucoup de personnes pieuses eurent révélation de la gloire dont elle jouissait au ciel; elle apparut à plusieurs. De nombreuses grâces et de nombreux miracles furent obtenus à son tombeau. Treize ans après sa mort, les Clarisses obtinrent la faveur d'ouvrir son sépulcre pour placer ses restes dans un lieu plus honorable. Sa langue trouvée intacte fut placée dans un beau reliquaire. Plusieurs miracles signalèrent cette translation. On vit parfois les ossements de la Bienheureuse s'agiter pour annoncer qu'une religieuse du couvent allait bientôt quitter ce monde pour le ciel.

Le culte immémorial rendu à l'humble vierge de Pise fut approuvé en 1830 par le Pape Pie VIII.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION

Fête le 18 avril.

NAISSANCE ET ENFANCE DE LA BIENHEUREUSE

La bienheureuse Marie de l'Incarnation naquit à Paris, en l'an 1566. Elle appartenait à une noble famille du royaume. Son père, Nicolas Avrillot, était maître des comptes en la Chambre de Paris. Sa mère s'appelait Marie Lhuillier. Ayant eu déjà plusieurs enfants qu'elle n'avait pu élever, elle eut recours à la prière, elle voua à la Très Sainte Vierge celui qu'elle portait dans son sein et promit de le vêtir de blanc jusqu'à l'âge de sept ans.

Ses prières furent exaucées : elle mit au monde une fille pleine de santé, qui reçut le nom de Barbe sur les fonts du baptême, le jour de la Purification de la Sainte Vierge. Quand elle eut sept ans, ses parents la conduisirent au sanctuaire de Notre-Dame de Liesse, en Picardie, où elle quitta ses vêtements blancs qui furent donnés à une pauvre orpheline.

Elle fut ensuite placée au couvent de Longchamps pour s'y exercer dès l'enfance à la prière et à toutes les vertus chrétiennes. Elle profita si bien de l'enseignement qui lui fut donné, que, au bout de peu de temps, elle parut n'être entrée dans ce monastère que pour y servir de modèle. A l'âge de douze ans, elle fit sa Première Communion avec une grande ferveur, et Dieu prit alors une nouvelle possession de son âme.

LA BIENHEUREUSE DANS LE MONDE

La jeune Barbe resta encore deux ans dans cette solitude. Elle aurait bien voulu y passer toute sa vie : la vie religieuse l'attirait fortement ; mais ses désirs, ses prières et ses larmes durent céder devant l'ordre formel de ses parents. Sa mère, par un amour mal entendu, ne voulut jamais consentir à son entrée dans le cloître. Peut-être Dieu se servait-il de ces refus obstinés pour faire accomplir à sa jeune servante les desseins qu'il avait sur elle. En effet, c'est dans le monde qu'elle devait condamner, par une vie de souffrances continuelles, un siècle déjà corrompu. Barbe crut que Dieu lui parlait par la bouche de sa mère. « Mes péchés, disait-elle, me rendent indigne du titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ : il faut que je me contente d'être sa servante dans un état inférieur. »

SON MARIAGE

Elle rentra donc dans le monde, mais elle n'y rentra que pour le fuir avec plus de soin. Elle conserva dans son cœur les pensées saintes du monastère, et elle garda les habitudes austères auxquelles elle s'y était formée. Ses vêtements étaient d'une simplicité peu en rapport avec sa condition. Mais ce dédain de la parure et des plaisirs irrita sa mère contre elle. Sa fille était belle naturellement; elle aurait encore voulu qu'elle éclipsât toutes ses compagnes par la somptuosité de sa mise. Barbe résistait. Sa mère en fut tellement mécontente qu'elle la condamna, malgré sa délicatesse, à passer plusieurs jours dans une chambre sans feu, au cœur de l'hiver. Ses pieds furent gelés et il fallut en extraire plusieurs os qui étaient cariés.

Du reste, elle n'avait pas besoin pour plaire de se parer. Ses grâces extérieures, jointes à beaucoup de vertus, la faisaient rechercher par beaucoup de jeunes seigneurs. Elle refusait cependant de leur donner sa main. Mais ses parents, sans tenir compte de ses larmes, l'accordèrent enfin au vicomte de Villemor Pierre Acarie. C'était, du reste, un jeune gentilhomme d'une haute noblesse et plein de piété et de charité.

Aussi, la Bienheureuse, son sacrifice une fois fait, ne songea plus qu'à une chose : remplir les devoirs que lui imposait sa nouvelle position.

COMMENT ELLE ÉLÈVE SES ENFANTS

De ce mariage naquirent trois garçons et trois filles. Notre Sainte en prit un soin extrême. Leur éducation, disait-elle, était sa consolation. Elle leur apprit de bonne heure à mener une vie rude et chrétienne. Elle les faisait lever de grand matin et ils consacraient un long temps à l'oraison. Elle les surveillait toujours : travail, études, jeux, elle présidait à tout. C'est ainsi qu'elle les formait elle-même : elle savait que les leçons maternelles restent plus profondément gravées dans l'esprit de l'enfant.

Aussi, ses soins ne furent pas inutiles et une fois, elle put leur dire : « Maintenant, je suis vrai-» ment heureuse : je vois que vous aimez Dieu, » et je sais que Dieu vous aime : être la mère » d'enfants que Dieu aime est un bonheur indi-» cible. »

A ses amies qui lui demandaient si elle voulait faire de ses filles des religieuses, elle répondait : « Je les destine à accomplir la volonté de Dieu. » Si j'étais reine, et que je n'eusse qu'un seul » enfant appelé à l'état religieux je ne l'empê-» cherais pas d'y entrer. Si j'étais pauvre, et que » j'eusse douze enfants, sans aucun moyen de » les élever, je ne voudrais pas être la cause de » l'entrée d'un seul en religion : une vocation » religieuse ne peut venir que de Dieu. »

SA CONDUITE ENVERS SES DOMESTIQUES ET SON MARI

Envers ses domestiques, Mme Acarie était d'une bonté presque maternelle; on aurait dit qu'ils étaient de la famille. Elle avait même associé à ses pratiques de dévotion sa fille de chambre, Andrée. Le soir, l'humble maîtresse se mettait à genoux devant elle, et lui confessait avec larmes jusqu'à ses moindres fautes. Si Andrée se détournait, ou se bouchait les oreilles pour ne pas entendre, elle exigeait que sa servante agît à son égard comme une supérieure envers une inférieure.

Mais son attachement, son obéissance et son dévouement se manifestaient surtout envers son mari. Elle lui en donna de nombreuses preuves, particulièrement à l'époque où Henri IV lui ordonna de s'exiler. M. Acarie, zélé partisan de la Ligue, avait contracté des dettes pour la défense de cette cause. Quand on apprit sa disgrâce, ses créanciers accoururent et demandèrent le remboursement. Ils poussèrent leurs exigences jusqu'à faire saisir ses biens. Mme Acarie était à table quand on exécuta cette rigoureuse mesure. On ne lui laissa rien, pas même la chaise sur laquelle elle était assise. « Quand on croit à la Providence, » dit-elle alors, on n'est étonné d'aucun événe-» ment. J'ai de grandes grâces à rendre à Dieu » de m'avoir détachée des biens temporels » avant qu'on me les enlevât réellement. »

Ainsi réduite à la misère, repoussée en outre par ses parents, notre Sainte ne souffrait que pour ses enfants et son unique préoccupation fut de leur trouver un asile sûr et tranquille. Quand elle eut rempli ce devoir, une autre infortune vint la frapper.

M. Acarie fut alors accusé de conspiration contre le roi et on lui intenta un procès. A cette nouvelle, sa fidèle épouse comprit plus que jamais la grandeur de l'amour qu'elle lui portait; elle résolut de le sauver à tout prix. On lui conseillait de séparer ses biens de ceux de son mari. Elle n'y voulut point consentir. Elle entreprit, au contraire, de le défendre elle-même; elle rédigea les mémoires, dirigea les procédures et réussit enfin à prouver l'innocence de l'accusé. Au milieu de ces épreuves et de ces tristesses, sa foi s'affermissait; jamais elle ne fut plus calme, plus ferme ni plus gaie. Plus tard même, elle ne parlait de ces épreuves qu'avec une joie surprenante. « Quels temps! disait-elle, quels heureux jours! » Qu'il faisait bon alors, et qu'on trouve Dieu » aisément en pareille circonstance! Cette époque » a été la plus heureuse de ma vie. »

Elle cherchait à inspirer de semblables sentiments à son mari et, pour cela, elle allait souvent le visiter dans son lieu d'exil. Un jour, pendant une de ces courses, elle tomba de cheval et se cassa la jambe. Elle était seule et elle dut attendre pendant deux heures que des paysans vinssent à passer. Un chirurgien entreprit de la soigner, mais il le fit si maladroitement qu'il fallut recourir à une de ces secondes opérations qui sont si douleureuses. La Sainte, cependant, ne poussa pas un cri. Le chirurgien, effrayé de son silence, lui demandait même si elle était morte.

Cet accident se renouvela jusqu'à cinq et six

fois dans sa vie; et elle fit toujours paraître la même force d'âme.

ÉTABLISSEMENT DU CARMEL FRANÇAIS

Notre-Seigneur ne l'abandonnait pas. Souvent il la favorisait de suaves entretiens où elle apprenait à tout supporter pour l'amour d'un Dieu qui l'avait tant aimée. Ces douces visions, ces ravissements, qui devaient se continuer jusqu'à la fin de sa vie, lui faisaient goûter par avance les joies du Paradis. C'est à cette époque qu'elle entra vraiment dans l'état extatique.

Dans une de ces extases, Notre-Seigneur lui fit comprendre qu'il serait heureux de la voir établir en France les Carmélites, que sainte Thérèse venait de réformer en Espagne. Sainte Thérèse elle-même lui apparut deux fois pour la presser d'accomplir les volontés de Dieu, et elle lui prédit qu'elle deviendrait un jour sa fille. Du reste, M^me^ Acarie était intimement persuadée que rien ne pouvait mieux affermir la tranquillité de la France, encore désolée par les guerres de religion, que l'établissement d'un Ordre, dont les prières et les austérités devaient achever de fléchir la colère de Dieu. Aussi n'est-il pas de démarche qu'elle n'entreprît, pas de prière qu'elle ne fît pour l'obtenir.

Elle seconda de toutes ses forces saint François de Sales et ceux qui s'occupaient avec lui de cette œuvre, ils parvinrent à la faire réussir. Mais la plus grande part de succès fut due à M^me^ Acarie. Ce fut elle qui bâtit le premier couvent où devaient se réunir les Carmélites.

En attendant leur arrivée, elle avait rassemblé dans une maison particulière quelques jeunes personnes qu'elle formait à la vie religieuse. Elles vivaient là comme dans le cloître, adonnées à la prière et aux exercices monastiques. Aussi, la plupart d'entre elles devinrent les premières filles du Carmel français, et celles à qui la vocation ou la santé faisait défaut, furent les premières Ursulines. C'est encore M^me^ Acarie qui contribua le plus à l'établissement de ces dernières. Elle y attachait, en effet, une grande importance : « Nos » travaux, leur disait-elle, contribueront beau» coup à la réforme générale des mœurs : les » filles sont plus sous la surveillance de leur » mère que sous celle de leur père. Ces mères, » élevées dans de bons principes, les transmet» tront à leurs enfants qui, lors même qu'ils s'en » écarteraient un instant, y reviendront plus » tard, parce que les premières impressions qu'on » a reçues ne s'effacent jamais. »

CHARITÉ DE LA BIENHEUREUSE

Si admirable qu'elle fût dans ses grandes œuvres, M^me^ Acarie ne l'était pas moins dans sa vie ordinaire. Elle avait une charité inépuisable, et on était toujours sûr d'être bien accueilli auprès d'elle. « On ne pouvait l'importuner », disait-elle, si bien qu'elle passait tout le jour et même parfois des nuits entières à écouter ceux qui avaient recours à elle. « Quand on donne son » temps à Dieu, répétait-elle souvent, on en a » toujours assez pour s'acquitter de ses devoirs. »

Elle visitait régulièrement les hôpitaux, et elle y conduisait ses amies, afin de les préserver des fumées de l'orgueil, en mettant devant leurs yeux le spectacle des misères humaines. Sa charité s'exerçait aussi à l'égard de tous les malheureux que la misère ou la séduction entraînait dans le mal. Par ses conseils et ses largesses, elle parvenait presque toujours à les faire rentrer dans le sentier de la vertu.

On connaissait ses bonnes œuvres, on savait avec quelle sagesse elle distribuait ses aumônes. Sa réputation de charité était même parvenue aux oreilles du roi, et celui-ci avait promis de ne jamais jouer sans lui réserver une part de son gain. Les courtisans, entraînés par l'exemple du souverain, ne faisaient plus passer leurs aumônes que par ses mains.

M^me^ ACARIE ENTRE EN RELIGION

L'œuvre de la Bienheureuse dans le monde était accomplie. Dieu s'apprêtait à rompre des liens qui l'importunaient depuis longtemps. M. Acarie était mort en 1613. Aussitôt, la Bienheureuse mit ordre à ses affaires, et libre désormais de sa personne, elle annonça ouvertement son dessein de suivre la voix de Dieu qui l'appelait au Carmel. Déjà, ses trois filles y avaient pris le voile; ses fils avaient tous choisi leur carrière. Rien ne pouvant donc plus entraver son projet, elle sollicita la faveur d'être admise au nombre des filles de sainte Thérèse. Sa réception ne souffrit aucune difficulté, mais M^me^ Acarie ne l'accepta qu'à la condition d'être Sœur converse.

On lui désigna, pour faire son noviciat, le couvent d'Amiens, le plus pauvre de tous. En y arrivant, elle courut se jeter aux pieds de la Mère Prieure : « Ma Mère, lui dit-elle, je suis une » pauvre mendiante qui viens supplier la misé» ricorde divine et me jeter entre les bras de » la religion. » Elle commença aussitôt son humble office de converse. Elle réclama les plus bas emplois de la maison, et force fut de les lui accorder. Jamais elle n'avait été aussi contente. Cependant, ses infirmités qui l'empêchaient de se tenir debout mettaient bien quelque borne à ce zèle ardent. Mais elle demandait qu'on lui réservât tout ce qu'elle pouvait faire étant assise : elle lavait la vaisselle à la cuisine, raccommodait les habits de ses Sœurs, remplissait même leurs offices. « Le seau du puits ne s'emplit pas, disait-elle, à moins qu'il ne s'abaisse; et moi, je reste vide faute de m'abaisser. »

Sa joie n'était jamais plus grande que lorsqu'on la corrigeait de ses défauts; elle s'attristait, au contraire, si on paraissait la ménager. A la croire, sa vie tout entière s'était passée dans le mal, et elle n'avait pas assez de larmes pour pleurer ses péchés : « Je suis gonflée d'orgueil, disait-elle, comme les reptiles sont gonflés de venin. »

Ses souffrances étaient très grandes, mais elle les endurait avec une admirable résignation. Elle en avait même tellement soif, qu'on l'entendait parfois s'écrier : « Quoi, mourir sans souffrir! » et encore : « Je crois que le désir de souffrir me fera mourir. » Cependant, on pouvait bien croire qu'elle n'avait rien à souhaiter à ce sujet, mais plus elle avançait dans la perfection, plus elle s'unissait à son Dieu, plus aussi les douleurs devenaient aiguës. Elle dut même prononcer ses vœux sur son lit, mais elle demanda à être transportée dans une chambre voisine de l'église, d'où elle pût apercevoir le tabernacle. C'est à ce moment qu'elle prit le nom de Sœur Marie de l'Incarnation.

Peu de temps après, malgré son état de maladie et sa qualité de Sœur converse, on l'élut pour Mère Prieure, cette charge étant devenue vacante. A cette nouvelle, la Bienheureuse, toute en larmes, protesta de son indignité et opposa un refus formel à toutes les sollicitations qui lui furent faites. Cette énergie déconcerta les Sœurs, et du

reste, elles comprenaient que ses infirmités grandissant de jour en jour la rendaient incapable de porter un tel fardeau. Mais, pour se dédommager en quelque sorte, elles élurent sous-prieure sa fille aînée. Quand vint le tour de la Bienheureuse de prêter obéissance à la nouvelle supérieure, elle se jeta à ses pieds avec respect. L'émotion fut générale, quand on lui entendit adresser ce doux nom de Mère à celle qu'elle avait si longtemps appelée : « Ma fille. » A partir de ce moment, il sembla qu'elle avait totalement perdu les droits de la nature, tellement elle était pénétrée pour elle d'un amour respectueux.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION A PONTOISE

Cependant, ses infirmités décidèrent les supérieurs à l'envoyer au couvent de Pontoise, afin qu'elle pût y recevoir les soins que réclamait son état. Lorsqu'elle fut arrivée, elle se jeta aux pieds de la Mère Prieure, en lui disant : « Ma Mère, je viens ici vous donner bien de la peine, car j'en donne beaucoup partout où je vais. » Mais la joie n'en était pas moins générale parmi les Sœurs, qui avaient le bonheur de posséder leur véritable Mère, et qui allaient jouir de la présence d'une Sainte.

La Sœur Marie de l'Incarnation, en arrivant à Pontoise, remarqua que le couvent était peu prospère, les bâtiments trop petits, et que l'église elle-même n'était pas digne du Dieu qu'elle renfermait. Avec la permission de la supérieure, elle fit commencer les travaux de réparation. A la prieure, qui s'inquiétait parfois du payement, elle répondait : « Le Seigneur y pourvoira; le couvent ne sera pas longtemps à s'acquitter. Avant deux ans, vous ne devrez plus rien. » La prédiction s'accomplit à la lettre, et, au moment fixé, les dettes étaient payées, le couvent agrandi, l'église réparée et décemment ornée.

DERNIERS MOMENTS DE LA BIENHEUREUSE

Il y avait un peu plus d'un an qu'elle était arrivée à Pontoise, quand sa dernière maladie se déclara, le 7 février 1618. Le mal avait ruiné ses forces, et cependant, malgré de très profonds ravages, il devait rencontrer une résistance qu'on a peine à croire. Notre-Seigneur voulait couronner dignement cette vie de souffrances, par un surcroît de nouvelles douleurs. Une des pensées favorites de la Bienheureuse à ses derniers moments, c'est qu'elle expirait pour procurer à la France la paix et le calme dont elle avait un si pressant besoin. Sa patience et sa soumission à la divine volonté furent admirables, elles se manifestaient par des élans pleins d'amour : « Quelle miséricorde, Seigneur, quelle bonté à l'égard d'une pauvre créature! »

D'autres fois, pour ranimer son courage, elle disait encore : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, faites-moi miséricorde. Je n'en puis plus, mais prêtez-moi votre puissance. »

Notre-Seigneur ne l'abandonnait pas. Souvent même il la visitait par de longues extases : l'une d'elles dura douze jours consécutifs.

Elle semblait alors tout absorbée en Dieu : pendant ces heureux moments, elle ne ressentait pas les atteintes de la maladie. Mais, au sortir de l'extase, ses maux redoublaient d'intensité. La sainte religieuse les trouvait encore trop doux.

« Comment, lui disait la Mère Prieure, vous » souffrez déjà tant, et vous pouvez désirer » souffrir davantage?

— Ce que je souffre, répondait-elle, n'est rien » en comparaison de ce que je voudrais endurer, » et pourtant quels maux, quelles douleurs! » Mon Dieu, ayez pitié de moi!

— Vous souffrez donc beaucoup!

— Je ne sais comment Notre-Seigneur a pu » unir dans mon cœur deux choses si opposées : » le désir de souffrir et la peine qu'en éprouve » la nature. »

C'est ainsi qu'il récompensait sa vie de prière et de bonnes œuvres. Cependant, les Sœurs attendaient à chaque instant l'heure de sa mort. Un jour qu'elles étaient réunies autour d'elle, la Mère supérieure interrogea la Bienheureuse :

« Quand vous serez près de Dieu dans le ciel, » que lui demanderez-vous pour nous?

— Je lui demanderai que les desseins de Jésus- » Christ, son Fils, soient accomplis pleinement » sur vous toutes.

— Ma fille, en attendant que vous puissiez » nous rendre ce précieux bienfait, donnez votre » bénédiction à vos Sœurs.

— Mon Dieu, dit-elle alors en levant les yeux » au ciel, je vous demande pardon du scandale » que je leur ai donné, et de tous mes torts » envers elles. » Puis elle les bénit, et se recommanda à leurs prières, afin que l'heure de sa délivrance sonnât bientôt.

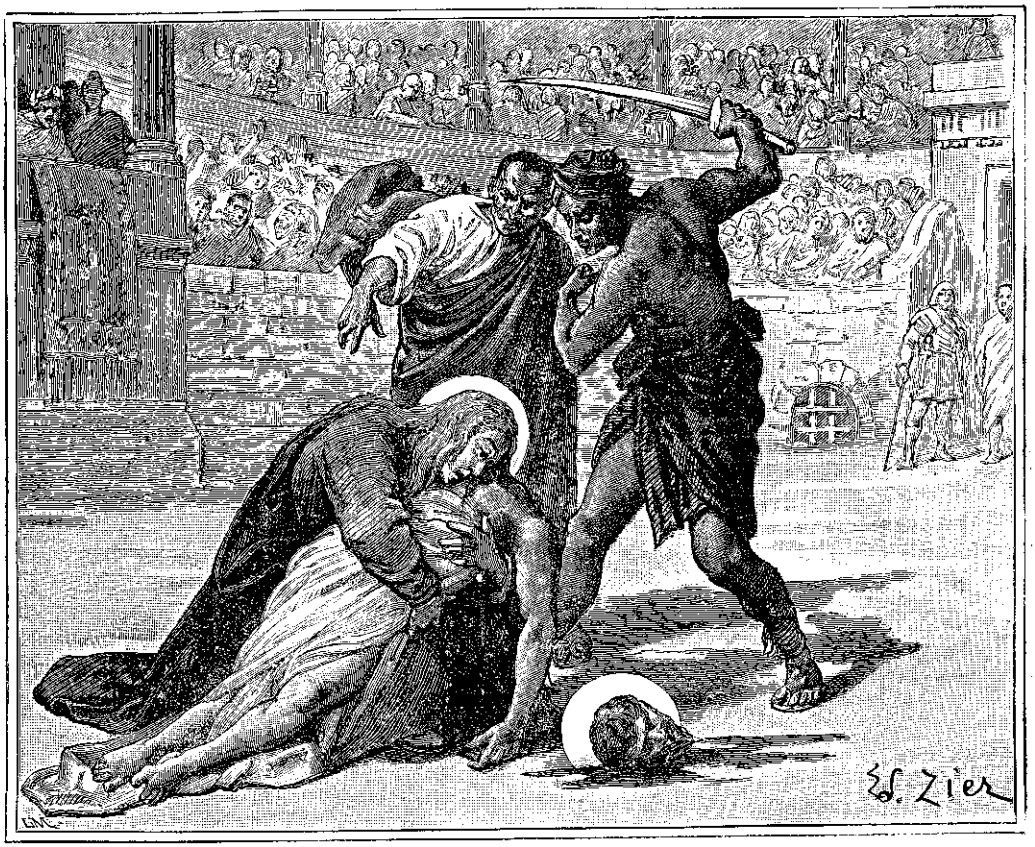
Elle ne devait plus tarder. Malgré la sérénité de son visage, il était facile de prévoir que son corps usé ne résisterait plus que quelques moments. La Sainte demanda elle-même à recevoir le Saint Viatique. Le mercredi de la semaine de Pâques, elle entrait en agonie. Le prêtre n'eut que le temps de commencer les onctions saintes. A peine avait-il fait la première, que la Bienheureuse passa des peines de cette vie aux joies de l'éternité, le 18 avril de l'an 1618. Le prêtre s'arrêta en disant aux Sœurs assemblées : « Au » moment où je vous parle, la défunte jouit déjà » de la vue de Dieu. »

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau sont très nombreux. Saint François de Sales y vint deux fois en pèlerinage, et sainte Chantal voulut aussi y prier. Elle fut béatifiée par Pie VI le 24 mai 1791.

SAINT ÉLEUTHÈRE, ÉVÊQUE

ET SA MÈRE SAINTE ANTHIE, MARTYRS

Fête le 18 avril.



La mère de saint Éleuthère martyr, embrassant le corps de son fils.

FAMILLE DE SAINT ÉLEUTHÈRE — SA NAISSANCE

L'empereur des Romains, Œlius Adrien, qui régna de 117 à 138, avait un grand culte pour les idoles et voulait que tous partageassent sa vénération pour les faux dieux. Mais dans le même temps, l'Eglise, persécutée, devenait néanmoins de plus en plus florissante, et de vaillants champions luttaient et répandaient leur sang pour affirmer sa vérité. Saint Eleuthère et sa mère sainte Anthie sont du nombre de ces heureux martyrs et confesseurs de la foi.

Saint Eleuthère naquit à Rome, sous l'empire de Trajan, de parents nobles et illustres. Son père avait été trois fois consul, et sa mère, convertie à la foi chrétienne par les lettres apostoliques de saint Paul, s'adonnait avec zèle à la vertu et destinait une grande partie de ses richesses au culte divin. Quand Dieu lui eut donné un fils, Anthie mit tous ses soins à l'élever dans la crainte du Seigneur; elle lui donna au baptême le nom d'Eleuthère.

ORDINATION ET ÉPISCOPAT

L'éducation chrétienne que reçut le jeune Eleuthère porta des fruits abondants et le fit progresser rapidement en sainteté. Parvenu à l'âge viril, il fut conduit au pape Anaclet par sa mère, qui avait le désir de consacrer ce fils chéri à son Dieu. Eleuthère ne demandait pas mieux. Le Pontife s'aperçut bientôt de la vertu extraordinaire de ce jeune homme et lui conféra successivement le diaconat et la prêtrise, enfin il l'ordonna évêque, lui confiant la mission d'évangéliser l'Illyrie. C'est ainsi qu'il fut placé, comme il est dit dans l'Evangile, sur le chandelier, pour éclairer les âmes par la lumière de sa parole.

SON ZÈLE — IL CONVERTIT LE GÉNÉRAL QUI VIENT L'ARRÊTER PAR ORDRE DE L'EMPEREUR

En Illyrie, Eleuthère prêcha la foi avec le zèle d'un apôtre. Le démon, auquel il enlevait chaque jour des milliers d'âmes pour les consacrer à Jésus-Christ, fit de grands efforts pour arrêter ce progrès de l'Evangile et trouva dans la personne de l'empereur Adrien un ministre tout disposé à faire sa volonté.

L'empereur persécutait, en effet, les disciples de Jésus-Christ et s'attaquait de préférence aux chrétiens d'une plus haute noblesse. Aussi Eleuthère ne tarda-t-il pas à frapper son attention. Il conçut le dessein de l'arrêter et ordonna à Félix, l'un de ses généraux, de passer en Illyrie et de lui amener de force le saint évêque.

Le général partit avec une nombreuse troupe de soldats armés, et fit cerner de toutes parts l'église où se trouvait saint Eleuthère. Lui-même, forçant l'entrée, pénètre jusque dans l'assemblée des fidèles. Le saint évêque, assis sur sa chaire, annonçait sans se troubler la parole de Dieu à son peuple. Le général païen se mit à écouter avec curiosité une doctrine si nouvelle pour lui. Peu à peu, la lumière se faisait dans son esprit, la beauté des vérités chrétiennes et la sainteté de la morale évangélique ravissaient son âme, la tendresse paternelle et la piété du pontife le charmaient, ses préjugés païens tombaient les uns après les autres, enfin c'en était fait, la grâce de Dieu aidant, le loup était devenu une brebis fidèle et le persécuteur un disciple. Au lieu de mettre la main sur Eleuthère pour le conduire chargé de chaînes à l'empereur, il va se jeter à ses pieds. Celui-ci le reçoit avec la bonté d'un père, lui adresse des paroles de paix et commence à l'instruire des vérités de la religion chrétienne.

SOIF DU MARTYRE — BAPTÊME DE FÉLIX

Félix ne voulait plus retourner vers celui qui l'avait envoyé, mais Eleuthère, dans son ardeur à donner sa vie pour Jésus-Christ, ne voulut pas attendre que de nouveaux émissaires de l'empereur vinssent le chercher. Il avait soif du martyre, comme d'autres souhaitent un festin. Il obligea donc le nouveau converti de le conduire à Rome selon les ordres de l'empereur.

Pendant le voyage, Félix fut baptisé par saint Eleuthère, comme autrefois l'eunuque d'Ethiopie par saint Philippe.

SAINT ELEUTHÈRE DEVANT L'EMPEREUR

L'arrivée de saint Eleuthère à Rome fit grande sensation dans toute la ville. L'empereur ordonna de le faire comparaître devant son tribunal. Le Saint, dans la fleur de l'âge, avait encore toutes les grâces de la jeunesse. Adrien, remarquant sa beauté à laquelle sa vertu donnait je ne sais quel éclat céleste, lui dit: « Pourquoi, Eleuthère, après avoir abandonné la religion de tes pères, adores-tu un nouveau Dieu, qui non seulement est mort comme tous les hommes, mais qui a subi la mort la plus ignominieuse? » Eleuthère ne prit pas la peine de répondre à ce raisonnement insensé, imitant en cela le silence du Christ pour lequel il souffrait Mais l'empereur poursuivit: « Qui donc a eu la folie de te pousser à embrasser la religion insensée des chrétiens? » Puis, adoucissant la voix: « Obéis-moi, lui dit-il, sacrifie aux dieux immortels. Si tu le fais, je te comblerai des plus grands honneurs; si tu refuses, je t'infligerai les supplices les plus cruels. »

Eleuthère se souvint alors de ces paroles de Notre-Seigneur : *Quand on vous conduira devant les juges, ne vous mettez pas en peine de ce que vous répondrez; il vous sera alors donné une sagesse à laquelle on ne pourra résister.* Fort de cette promesse, il s'écria : « Comment pourrais-je consentir à servir de tels dieux? ne dois-je pas plutôt vous conseiller d'abandonner leur culte; si vous n'accédez à ce désir, je pleurerai sur votre démence, parce que Dieu vous ayant honoré jusqu'à vous donner la raison, vous êtes devenu plus vil que le bois et la pierre que vous prenez pour des dieux, et, pour les adorer, vous abandonnez le seul Dieu qui a créé l'univers; il est, en effet, de toute vérité que le ciel et la terre sont l'œuvre de ses mains. Mais dans cet univers, l'œuvre la plus parfaite et la plus précieuse, c'est l'homme, c'est nous-même. De même que dans un combat livré la nuit on frappe au hasard, ami ou ennemi, de même, dans la nuit de l'ignorance, nous combattons contre notre propre Seigneur et Maître, tandis que nos véritables ennemis sont les démons auxquels nous rendons de grands honneurs par des sacrifices innombrables.

» Pour moi, je le confesse hautement, je reste attaché à mon Seigneur et lui demeurerai toujours fidèle. Je servirai le Christ, et souffrir pour lui toutes sortes d'injures et de supplices ne me sera qu'un jeu d'enfant. Ainsi que le disait le grand docteur saint Paul: « Le monde est mort pour moi, et moi je suis mort pour le monde; mes délices et ma joie sont de mourir pour Jésus-Christ. »

UN LIT D'AIRAIN BRULANT DEVIENT COMME UN LIT MOELLEUX

Ces paroles d'Eleuthère irritèrent l'empereur, qui fit apporter un lit d'airain, sous lequel on plaça un brasier ardent. Saint Eleuthère fut étendu sur le lit et les bourreaux attisèrent encore le feu.

Toute la ville de Rome était accourue à ce spectacle et tous s'indignaient de voir l'empereur faire périr, comme le dernier des criminels, un homme si illustre par son rang et par sa science. Cependant, personne n'osa prendre la défense du martyr; mais Dieu veillait sur lui, et saint Eleuthère, miraculeusement protégé contre l'ardeur des flammes et de l'airain embrasé, semblait reposer sur un lit moelleux, comme si une rosée bienfaisante eût rafraîchi ses membres.

Après quelque temps de ce supplice inutile, l'empereur, jugeant que sa victime devait avoir expiré, la fit retirer. Le saint évêque était sans aucune blessure, joyeux et plein de vigueur. Dans son allégresse il chantait ces paroles des psaumes : « *Laudabo Deum qui lætificat juventutem meam. — Generatio et generatio laudabit opera tua; et potentiam tuam pronunciabunt et mirabilia tua narrabunt.* — Je louerai Dieu qui réjouit ma jeunesse. — Les générations se transmettront les louanges de vos merveilles : elles publieront les admirables effets de votre puissance et raconteront vos œuvres merveilleuses. »

L'HUILE SUR LE FEU — NOUVEAU MIRACLE

Se tournant ensuite vers l'empereur : « Regarde-moi, lui dit-il, tu croyais me faire consumer par le feu? Reconnais maintenant celui que je

te prêche, mais reconnais en même temps l'impuissance de tes dieux. »

Adrien se crut insulté par cette courageuse liberté de langage, et, craignant les moqueries du peuple s'il restait vaincu, il imagina un supplice plus violent. Il fait apporter un gril de fer, on y étend saint Eleuthère pour le faire rôtir ou brûler au-dessus d'un grand brasier dont on s'efforce d'activer la flamme en y versant de l'huile en abondance. Mais que peut la malice des hommes contre la puissance de Dieu? Cette huile se change en une douce rosée qui éteint le feu, et le martyr se lève de ce lit épouvantable aussi joyeux et aussi intact que la première fois.

Il semble que de tels miracles auraient dû convaincre l'empereur de la puissance du vrai Dieu. Il n'en fut rien. Dans l'obstination de son orgueil, il ne pense qu'à imaginer de nouveaux supplices.

TROISIÈME SUPPLICE

Les bourreaux placent sur le feu une grande chaudière qu'ils remplissent de cire, de poix et de graisse. Quand tout cela fut devenu un liquide bouillant, Adrien dit à Eleuthère : « Voilà ce qui t'attend, sauve ta vie tandis que tu le peux encore, ne reste pas ainsi entre la vie et la mort; les honneurs que je t'ai promis, je te les offre encore. Vois mon amour pour toi, je t'aime comme un père aime son fils. Je le jure par nos dieux immortels, jamais je ne souffrirai qu'un homme d'une si noble naissance, aussi bon et aussi savant, d'une beauté aussi ravissante, se jette lui-même dans le péril et la mort sans aucun autre motif que son opiniâtreté vaine et inutile. »

Saint Eleuthère, avec une grandeur d'âme incomparable, repousse toutes ces faveurs mondaines et cette compassion traîtresse; il compare le persécuteur au loup d'Arabie tendant des pièges aux brebis du troupeau, et finit en disant : « Fais tout ce que tu veux, jamais je ne changerai de sentiment, jamais je ne renoncerai à Jésus-Christ. »

Adrien, blessé dans son orgueil, ne répondit rien, mais il fit signe aux bourreaux qui s'empressèrent de plonger le saint évêque dans la chaudière. Comme autrefois l'apôtre et évangéliste saint Jean, le martyr sortit de la chaudière d'huile bouillante comme d'un bain salutaire et mieux portant.

LA PRIÈRE DU NOUVEL ÉTIENNE
CONVERSION ADMIRABLE

L'empereur restait immobile et muet de stupeur. Le préfet de la ville, nommé Corèbe, était réputé excellent inventeur de supplices contre les chrétiens dont il n'ignorait pas entièrement les dogmes. Il résolut donc, pour tirer Adrien de son embarras, d'imaginer un tourment plus cruel et plus efficace que les précédents : « Prince, dit-il à l'empereur, j'ai trouvé un moyen de vous délivrer de ce jeune homme qui méconnaît vos ordres. Qu'on apporte un fourneau en bronze, garni au dedans de pointes de fer très aiguës. »

La proposition plut beaucoup à l'empereur qui fit apporter l'instrument. Le martyr, les yeux élevés au ciel et le visage radieux, s'écria : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, de ce que vous daignez me combler de tant de faveurs; je vous rends grâces de ce que votre puissante main m'a revêtu d'une si grande force. Maintenant, regardez du haut du ciel et voyez ce que font contre moi ceux qui vous haïssent. Délivrez-moi de leurs filets; sauvez-moi, vous qui êtes la bonté même, sauvez-moi des mains de ces hommes sanguinaires, que tous reconnaissent que vous êtes le seul Dieu dans tous l'univers. » Puis, comme saint Etienne premier martyr, il ajoute une prière pour ses bourreaux :

« Touchez leur cœur, ô Seigneur, Dieu de miséricorde, dit-il; faites que tous connaissent votre saint nom et amenez-les à obéir à votre volonté, afin que tous sachent que vous êtes le seul vrai Dieu et qu'ils abandonnent le culte des idoles. »

La prière du généreux martyr monta vers le ciel et fut à l'instant exaucée. Corèbe, qui venait d'entendre les touchantes paroles de sa victime, sentit la grâce descendre en son âme, et, soudain changé, il se tourne vers l'empereur : « Mais pour quel crime, s'écrie-t-il, pour quels maléfices Eleuthère est-il donc condamné à ces supplices? Quelle est la cause d'une mort si cruelle?

— Toi aussi, Corèbe! dit l'empereur, en jetant sur le préfet un regard de surprise et de colère. Que t'est-il donc arrivé? Aurais-tu reçu de l'or de la mère de ce misérable pour changer si subitement de résolution? Et qui pourrait te donner mieux que tu n'as reçu de moi? toi qui n'as de considération dans Rome que par mon amitié et les richesses dont je t'ai comblé. En désires-tu davantage? Tout ce qui est à moi t'appartient, tous mes trésors te sont ouverts, viens y puiser à pleines mains et ne te laisse pas gagner par les quelques pièces de monnaie d'une femme. »

Corèbe, illuminé par les prières du martyr, fit cette admirable réponse : « Que tes récompenses périssent avec toi! Que ton argent soit consumé par le feu qui te dévore! Mais pourquoi persister dans ton aveuglement et vouloir changer ce qui est immortel, et cela quand tu sais par expérience qu'aucun de tes dieux ne peut sauver ceux qui sont livrés aux flammes. Au contraire, le Dieu qu'adore Eleuthère l'a rendu plus puissant que le feu et que tous les supplices. »

On a coutume de dire que les fortes amitiés produisent des inimitiés aussi fortes. Nous en voyons ici un exemple, car l'empereur, comme fou de colère, voulut punir Corèbe par le supplice même qu'il avait conseillé d'employer contre saint Eleuthère. Il le fit donc enfermer dans le four garni de pointes et chauffé par un feu ardent, mais Corèbe en sortit sain et sauf; et Adrien, fatigué de l'impuissance de ses supplices, ordonna de trancher la tête au préfet.

Corèbe fut ainsi baptisé dans son sang et gagna en quelques instants ce trésor que d'autres désirent pendant longtemps.

LE MIRACLE DE LA FOURNAISE DE BABYLONE

Adrien revint alors à sa première victime, qui fut jetée à son tour dans le four embrasé, mais ce fut encore inutilement, car le feu perdit sa force, et les aiguilles, respectant les chairs de saint Eleuthère, replièrent leurs pointes, de sorte que le martyr était libre dans ce four, comme autrefois les trois jeunes princes, Ananie, Azarie et Misaël dans la fournaise de Babylone.

A cette vue, la foule s'écria, ravie d'admiration : « Il est grand le Dieu des chrétiens, il est puissant le Dieu que prêche Eleuthère. » Jadis Nabuchodonosor rendit aussi gloire au vrai Dieu, en voyant les trois jeunes hommes sauvés des flammes de sa fournaise. Adrien eut moins de grandeur d'âme, il se tut dans une muette rage, et fit renvoyer le martyr en prison. Puis, réunissant les fidèles ministres de ses cruautés, ils

délibérèrent ensemble sur le supplice qu'on pourrait infliger à saint Eleuthère.

UNE COLOMBE APPORTE AU MARTYR SA NOURRITURE CHEVAUX DOMPTÉS PAR UN ANGE

A bout d'inventions, Adrien eut recours à la faim. Il fit enfermer le courageux évêque dans une prison très étroite, dont personne ne pouvait approcher; mais Dieu, qui avait autrefois nourri le prophète Elie par le ministère d'un corbeau, envoya à son martyr une colombe qui lui apportait chaque jour de quoi vivre dans ce cachot.

L'empereur s'en étant aperçu, commanda qu'il fût attaché à une charrue tirée par deux jeunes chevaux indomptés, et qu'on les lâchât dans la campagne afin que ses chairs fussent déchirées par les pierres et les épines et toutes les aspérités des champs.

Le tyran croyait bien que les chairs de sa victime ne tarderaient pas à voler en lambeaux et qu'elle expirerait dans ce supplice. Mais Dieu, pour le salut de plusieurs âmes, voulut bien manifester encore sa puissance divine par un miracle. Un ange parut, qui dompta soudain ces chevaux féroces; quand il eut détaché saint Eleuthère, il le plaça sur la charrue, et les chevaux le conduisirent ainsi paisiblement sur une colline voisine. Là, il offrit un sacrifice de prières et de louanges au Tout-Puissant qui l'avait délivré, et les animaux des forêts accouraient autour de lui, louant et adorant Dieu à leur manière par leur docilité et leur obéissance.

SAINT ÉLEUTHÈRE EST DÉFENDU PAR DES BÊTES FÉROCES CONVERSION DE PLUSIEURS SOLDATS

Après quelque temps de séjour sur cette montagne, le Saint fut découvert par des chasseurs. Ceux-ci, émerveillés du spectacle des animaux sauvages qui l'entouraient sans lui faire aucun mal, en allèrent avertir l'empereur. Adrien, plus cruel que les animaux eux-mêmes, envoya des soldats armés pour s'emparer d'Eleuthère, mais les bêtes féroces se jetèrent sur les ennemis du Saint et peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous mis en pièces; c'eût été l'affaire d'un instant, si saint Eleuthère n'eût arrêté ses terribles défenseurs, et ne leur eût ordonné de retourner dans leurs forêts.

Les soldats purent alors sans crainte exposer l'objet de leur mission. Le vaillant athlète fut heureux de les suivre, et, durant le voyage, il les exhortait à prendre exemple sur ces animaux sans raison, qui l'avaient défendu, et à reconnaître eux-mêmes le Créateur et le Maître de la nature entière. Il leur parlait ensuite du ciel et de l'enfer et les instruisait ainsi le long de la route avec une grande force et une grande piété, si bien que beaucoup de ces soldats, illuminés par ses paroles et par la grâce, embrassèrent la foi chrétienne.

SAINT ÉLEUTHÈRE ET LES LIONS

Dès que saint Eleuthère fut arrivé à Rome, Adrien assembla son Conseil pour avoir les avis de ses ministres sur les supplices nouveaux à infliger au martyr.

Quand tout fut préparé, le peuple accourut en foule pour être de nouveau témoin de la puissance du Christ. Saint Eleuthère devait descendre dans l'arène selon que l'avait décidé le conseil de l'empereur. Une lionne des plus féroces fut tout d'abord lâchée sur le martyr. L'animal s'élança avec impétuosité sur sa proie; mais, arrivée près du Saint, loin de le déchirer et de lui faire aucun mal, cette lionne le caressait et lui léchait les pieds. Ce spectacle attendrissant ne fit rien sur le cœur de fer du barbare empereur, qui ordonna de lancer un lion dans l'arène. Mais ce lui-ci respecta également saint Eleuthère; il se coucha à ses pieds et se mit à le caresser comme un chien fidèle caresse son maître. Les spectateurs ne purent plus contenir leur admiration, et de toutes parts on s'écria : « Qu'il est grand, le Dieu qu'adore Eleuthère! » Cependant, d'autres attribuaient ces merveilles à des maléfices, mais à ceux-là Dieu n'accorda pas sa grâce à cause de leur persévérance dans leur aveuglement.

MORT DE SAINT ÉLEUTHÈRE

L'empereur ne comprenait rien à ce qui se passait, et son orgueil confondu ne faisait que le rendre plus aveugle. Voyant que tout cédait devant le martyr, il fut obligé d'user du dernier moyen et condamna saint Eleuthère à être décapité.

Le glaive mit fin à tant de merveilles qui n'avaient pu ouvrir les yeux de l'empereur, et saint Eleuthère ayant cueilli la palme du martyre qu'il avait tant désirée, alla recevoir dans le ciel la récompense de sa fidélité, le 18 avril de l'année 140.

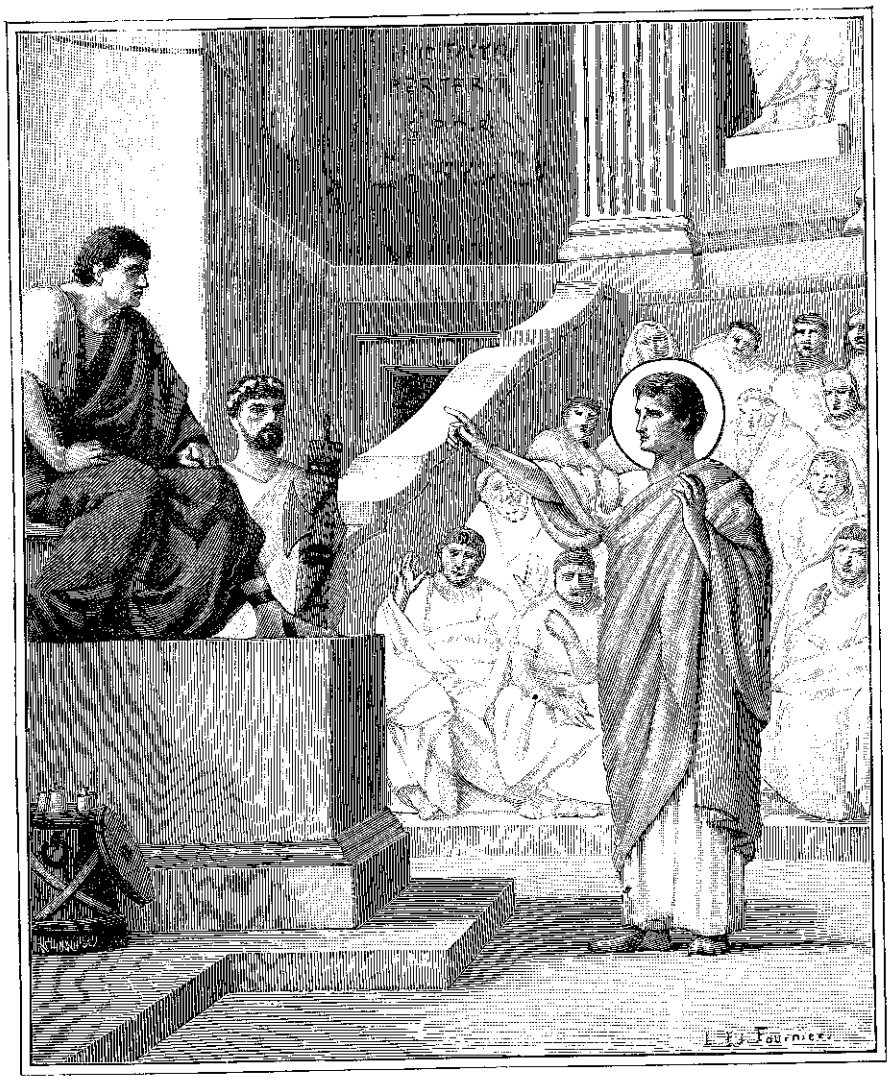
MARTYRE DE SAINTE ANTHIE

Sainte Anthie se jeta sur le corps de son fils pour le baiser. Quelle scène touchante de voir cette courageuse mère allant au milieu de l'arène recueillir les dépouilles de son fils. Mais le cœur des impies est plus dur que l'airain; ils ne craignent pas d'enlever la vie à une mère qui tient son enfant dans ses bras. C'est ainsi que sainte Anthie, saisie par deux ministres de la fureur du tyran, fut mise à mort par le tranchant de l'épée, et son corps demeura attaché à celui de son fils comme leurs âmes étaient unies dans une même gloire. Et ainsi se réalisa à la lettre cette parole des Saintes Ecritures : *Matrem propter filium lætantem;* le fils fait la joie de sa mère.

Quelques chrétiens de l'Illyrie, qui avaient été témoins des combats des deux martyrs, recueillirent secrètement leurs dépouilles et les ensevelirent avec un grand respect. Ces précieuses reliques furent dans la suite transportées à Riéti, où elles sont encore vénérées de nos jours.

SAINT APOLLONIUS, SÉNATEUR ROMAIN, MARTYR

Fête le 18 avril.



Interrogatoire et déposition de saint Apollonius, au milieu du Sénat romain.

LE SÉNATEUR DEVENU CHRÉTIEN

A toutes ses gloires, à celle même d'avoir été loué par l'Esprit Saint dans le livre des Machabées, le Sénat romain devait, à son insu, ajouter celle de fournir à l'Eglise un témoin de Jésus-Christ.

Peut-être, avant ou après saint Apollonius, d'autres chrétiens ont-ils relevé par l'éclat du martyre la dignité de sénateur romain. Mais saint Apollonius reste jusqu'ici le seul, semble-t-il, dont le glorieux combat nous soit marqué par des actes authentiques, et si nos sénateurs d'aujourd'hui pouvaient jamais avoir l'idée de se donner un patron, c'est lui qu'ils devraient choisir.

Nul doute qu'il ne fût de famille aristocratique et personnage considérable dans l'empire. Il était très versé dans les belles-lettres et la philosophie, et après sa conversion, il se livra avec ardeur à l'étude des Ecritures.

Comment fut-il amené au christianisme et gagné à la cause de l'Eglise? Il serait difficile de le préciser, et l'on conçoit que, d'une date si reculée, peu de détails nous soient parvenus sur ce sujet. Ce que l'on sait, c'est que le règne de l'empereur Commode, prince vicieux et dé-

bauché, mais imbécile et indifférent à tout ce qui n'était pas course du cirque ou combat de gladiateurs, fut, par son calme, plutôt favorable à l'expansion de l'Evangile, et que des familles entières, surtout parmi les nobles, s'enrôlèrent alors dans la milice chrétienne.

Apollonius, converti, resta sénateur.

Sa nouvelle condition ne le rendait pas indigne de siéger dans cette haute assemblée, dont Bossuet a relevé si magnifiquement « la prudence et les conseils vigoureux », de cette sage compagnie, « où personne ne se donnait de l'autorité que par la raison et dont tous les membres conspiraient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie (1) ».

Il pouvait exercer ses nobles fonctions qui ne regardaient que le bien de l'Etat, sans aller contre sa conscience et sans changer cette disposition intérieure où il était, de confesser, s'il le fallait, le nom de Jésus-Christ, fût-ce même aux dépens de sa vie. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter.

ÉTRANGE JURISPRUDENCE
APOLLONIUS DEVANT LA HAUTE COUR

Si l'insouciance de Commode le rendait personnellement assez inoffensif, il n'en était pas de même des décrets portés contre les chrétiens par ses prédécesseurs.

On n'avait point aboli une loi qui défendait d'absoudre en aucun cas un chrétien traduit en justice, s'il n'abjurait sa religion. Cette ordonnance, digne d'une nation barbare, avait été édictée à Rome même, sous l'empereur Trajan, ce prince « si équitable et si bon », à en croire ses adulateurs ou des historiens complaisants. Adrien, après lui, l'avait maintenue.

Antonin en avait un moment suspendu l'effet, en décidant de renvoyer absous le chrétien et de punir celui qui l'aurait dénoncé. Mais, en 174, elle fut solennellement rétablie par l'empereur Marc-Aurèle, prédécesseur de Commode. Ce fut toute la reconnaissance que ce prince témoigna aux chrétiens, qui, par leurs prières, venaient de lui obtenir une victoire sur les Allemans.

Des peines sévères atteignaient en même temps les dénonciateurs des chrétiens, et quand le délateur était un esclave dénonçant son maître, il devenait par le fait même passible de la peine de mort.

Tel fut le cas d'un des serviteurs d'Apollonius. Ignorant sans doute le sort qui l'attendait et poussé par je ne sais quel démon, il déféra son maître comme chrétien au tribunal de Perennius, préfet de Rome et favori de l'empereur Commode. Mal lui en prit, car, au rapport de l'historien Eusèbe, il fut lui-même saisi, condamné, eut les jambes rompues et paya de sa vie sa honteuse délation.

Cependant, Apollonius comparaissait devant le préfet et était sommé d'abjurer, comme l'exigeait la loi. Sur un premier refus d'apostasier, il fut cité devant le Sénat, et, par un privilège attaché à son titre de sénateur, invité à parler lui-même pour sa défense.

Il le fit éloquemment et avec beaucoup de détails. Ce qui a fait croire à saint Jérôme qu'Apollonius avait présenté à l'illustre assemblée « un insigne volume » qui était une apologie en règle de la religion chrétienne.

D'après de récentes découvertes, ce livre n'aurait jamais existé, mais l'on a retrouvé les actes ou le procès-verbal officiel de l'interrogatoire subi en cette circonstance par notre Saint. Ses longues et énergiques réponses constituent de fait une excellente apologie du christianisme, laquelle dut certainement émouvoir, sinon convertir cette *Haute Cour* romaine.

Nous reproduisons ici presque intégralement cette pièce intéressante (1). On pourra se convaincre, aux procédés pleins de courtoisie de ses juges, de la considération dont jouissait auprès d'eux l'accusé.

A remarquer encore que l'inculpation portait pour Apollonius sur le seul fait d'être chrétien. Aucun autre délit ne lui est reproché. C'est donc bien pour la religion qu'il est condamné et qu'il meurt, méritant ainsi dans toute son exactitude le titre de confesseur et de martyr.

Ces événements se déroulaient, croit-on, en l'année 183 de l'ère chrétienne.

INTERROGATOIRE ET DÉPOSITION D'APOLLONIUS

Le préfet donna ordre d'introduire Apollonius devant le Sénat. Il lui dit :

— Apollonius, pourquoi résistes-tu aux lois invincibles et aux décrets des empereurs et refuses-tu de sacrifier aux dieux?

APOLLONIUS. — Parce que je suis chrétien; c'est pourquoi je crains Dieu qui a fait le ciel et la terre et je ne sacrifie pas aux faux dieux.

LE PRÉFET. — Tu dois te repentir de ces pensées à cause des édits des empereurs et prêter serment par la fortune de Commode.

APOLLONIUS. — Ecoutez maintenant l'exposé de ma conduite..... En ce qui me concerne, je suis absolument résolu d'observer le beau et glorieux commandement que nous a enseigné Notre-Seigneur Jésus-Christ..... En ce qui concerne le serment, il est préférable de ne pas jurer du tout, mais de vivre en toutes choses dans la paix et dans la foi. La vérité n'est-elle pas en elle-même un grand serment?..... Je veux néanmoins jurer volontairement par le vrai Dieu, que, nous aussi, nous aimons l'empereur et prions pour lui.

LE PRÉFET. — Approche alors, et sacrifie à Apollon et aux autres dieux et à l'image de l'empereur.

APOLLONIUS. — Quant à changer d'idées ou à prêter serment, je m'en suis expliqué. En ce qui concerne le sacrifice, les chrétiens et moi, nous offrons un sacrifice non sanglant à Dieu, maître du ciel et de la terre, et de la mer et de tout ce

(1) BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle : les empires.*

(1) Nous en empruntons le texte au *Recueil de pièces authentiques* sur les martyrs, traduites par DOM LECLERQ, et en cours de publication.

qui a la vie..... Nous offrons nos prières à celui qui habite dans le ciel, au seul Dieu qui puisse gouverner la terre avec justice, ayant pour assuré que l'empereur tient de lui ce qu'il est, et d'aucun autre, si ce n'est du Roi, du Dieu qui tient toutes choses dans sa main.

LE PRÉFET. — A coup sûr, ce n'est pas pour philosopher qu'on t'a amené ici. Je te laisse un jour de répit; tu peux réfléchir sur tes intérêts et choisir la vie ou la mort.

Et il le fit reconduire en prison. Trois jours après, il le fit comparaître de nouveau et lui dit:

— Eh bien! à quoi t'es-tu décidé?

— A demeurer ferme dans ma religion, comme je te l'avais dit auparavant.

— Vu le décret du Sénat, je te réitère de te repentir et de sacrifier aux dieux auxquels la terre entière rend hommage et offre des sacrifices. Il est préférable pour toi de vivre parmi nous, plutôt que souffrir une mort avilissante. Il me semble que tu ne dois pas ignorer le décret du Sénat.

— Je sais le commandement du Dieu tout-puissant et je demeure ferme dans ma religion, je ne rends pas hommage aux idoles fabriquées de main d'homme, façonnées avec de l'or, de l'argent ou du bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, parce qu'elles sont l'ouvrage d'hommes qui ignorent le vrai service de Dieu..... Il est honteux de rendre hommage à de vils objets; c'est une action ignominieuse d'adorer en vain, et les hommes qui le font commettent le péché. Ceux qui ont inventé ces adorations étaient fous, plus fous encore que ceux qui adorent et rendent hommage.

Dans leur folie, les Egyptiens adorent un oignon. Les Athéniens, jusqu'à nos jours, fabriquent et adorent une tête de bœuf en cuivre qu'ils nomment la fortune d'Athènes, et ils lui font une place en évidence près de la statue de Jupiter et d'Héraclès, à telle enseigne qu'ils lui adressent leurs prières. Et cependant, cela ne vaut guère mieux que de la boue séchée ou une poterie brisée. Ces dieux ont des yeux et ils ne voient pas; ils ont des oreilles et ils n'entendent pas; ils ont des mains, mais ils ne savent qu'en faire. C'est qu'apparence n'est pas substance, et je pense que Socrate, lui aussi, se moque des Athéniens quand il jure par l'arbre populaire, par le chien et par le bois sec.

Les hommes, en adorant ces choses, pèchent d'abord contre eux-mêmes. De plus, ils sont coupables d'impiété envers Dieu, parce qu'ils ignorent la vérité. Les Egyptiens, je reviens à eux, ont donné le nom de Dieu à l'oignon, à la truelle de bois, aux fruits des champs que nous mangeons, qui entrent dans l'estomac et que nous rejetons. Ils ont adoré cela. Mais ce n'est pas tout. Ils rendent hommage au poisson, à la colombe, au chien, à la pierre, au loup, dans lesquels ils adorent les fantaisies de leur imagination. Enfin, les hommes pèchent encore toutes les fois qu'ils adressent leurs hommages aux hommes, aux anges ou aux démons et les appellent leurs dieux.

LE PRÉFET. — Assez philosophé, nous sommes pleins d'admiration. Maintenant, Apollonius, rappelle-toi ce décret du Sénat qui ne tolère nulle part de chrétiens.

APOLLONIUS. — Sans doute, mais un décret humain, fût-il du Sénat, ne prévaut pas contre un décret de Dieu.....

Tu n'ignores pas que Dieu a décrété la mort, et après la mort le jugement pour tous les hommes, rois ou mendiants, potentats, esclaves ou hommes libres, philosophes ou ignorants. On peut mourir de deux manières. Les disciples du Christ meurent tous les jours en mortifiant leurs désirs et en se renonçant à eux-mêmes, suivant ce qu'enseignent les Saintes Ecritures. Quant à nous, nous ne cédons pas aux mauvais désirs, nous ne jetons pas des regards impurs, pas de coups d'œil furtifs; notre oreille se refuse à écouter le mal, de peur que nos âmes en soient souillées. Mais puisque nous observons une doctrine si pure et que nous pratiquons de si saintes résolutions, nous ne trouvons rien de si ardu à mourir pour le vrai Dieu, de qui vient tout ce que nous avons, par qui nous sommes tout ce que nous sommes, pour qui nous affrontons les tortures afin d'éviter la mort éternelle.

Bien plus, nous ne nous offensons pas quand on confisque nos biens, parce que nous savons que, soit dans la vie, soit dans la mort, nous appartenons à Dieu. La fièvre, la jaunisse et toute autre maladie peut tuer un homme. Moi-même, je puis m'attendre à mourir de l'une d'elles.....

LE PRÉFET. — Tu veux mourir?

APOLLONIUS. — Mon désir est de vivre dans le Christ. Il n'y a rien de plus désirable que la vie éternelle, source d'immortalité pour l'âme qui a mené une vie honnête.

LE PRÉFET. — Je n'y comprends plus rien du tout.

APOLLONIUS. — Et cependant, que puis-je dire de plus? C'est à la parole de Dieu d'illuminer le cœur comme la lumière naturelle luit devant les yeux.

Un philosophe qui se trouvait là dit: « Apollonius, tu te fais tort à toi-même. Tu es sorti du chemin de la vérité, ce qui ne t'empêche pas de croire que tu développes de hautes vérités. »

APOLLONIUS. — J'ai appris à prier et non à outrager, mais la façon dont tu parles témoigne l'aveuglement du cœur, car la vérité ne semble une insulte qu'à ceux qui ont perdu le sens.

LE PRÉFET. — Explique-toi.

APOLLONIUS. — Le Verbe de Dieu, le Sauveur des âmes et des corps, s'est fait homme en Judée et il a pratiqué tout le bien possible, il était rempli de sagesse et enseignait une religion pure. Il enseignait à apaiser la colère, modérer les désirs, détruire ou contenir les appétits, chasser la mélancolie, être compatissant, accroître l'amour, repousser la vaine gloire, s'abstenir de la vengeance, n'être pas intraitable, mépriser la mort, non pas tant par mépris que par indulgence pour ceux qui ont perdu toute loi, obéir aux lois de Dieu, honorer les princes, adorer Dieu, garder notre volonté fidèle au Dieu immortel, prévoir le jugement qui suit la mort,

attendre la récompense qui suit la résurrection et que Dieu accorde à ceux qui ont vécu dans la sainteté.

Il enseignait avec beaucoup de force tout ce que je viens de dire par ses paroles et par ses actions; tous ceux à qui il avait accordé quelque bienfait lui rendaient gloire. Mais enfin, il fut mis à mort, comme avant lui les sages et les justes l'ont été eux aussi, car il semble que les justes soient un reproche aux méchants.

Nous lisons dans la divine Ecriture : « Saisissons-nous de l'homme juste, car il est un sujet de reproche pour nous », et un philosophe (Socrate) dit de son côté : « Le juste sera torturé, on lui crachera au visage; enfin, il sera crucifié. »

De même que les Athéniens ont porté contre Socrate une injuste sentence de mort et l'ont accusé faussement pour obéir à la canaille, de même notre Sauveur fut condamné à mort par les méchants que l'envie et que la malice dévoraient, suivant la parole prophétique : « Il fera du bien à tous et les persuadera, par sa bonté, d'adorer Dieu le Père et Créateur de toutes choses », en qui nous aussi nous croyons et à qui nous rendons hommage, parce que nous avons été instruits de ses saints commandements que nous ignorions, ce qui rend notre erreur moins profonde; aussi, après une vie sainte, comptons-nous recevoir la vie future.

LE PRÉFET. — J'espérais que la nuit te porterait conseil.

APOLLONIUS. — Et moi aussi, j'espérais que la nuit te porterait conseil et qu'une réponse t'ouvrirait les yeux, et que ton cœur porterait des fruits, que tu adorerais Dieu, le Créateur de toutes choses, et que tu lui offrirais tes prières sous forme de compassion, car la compassion réciproque est un sacrifice non sanglant qui ne laisse pas d'être agréable à Dieu.

LE MAGISTRAT. — Je voudrais bien t'accorder ton pardon, mais c'est impossible; il y a ce décret du Sénat. Mais c'est sans haine que je prononce ta sentence.

Et il ordonna qu'on lui coupât la tête.

APOLLONIUS. — Dieu soit béni pour ta sentence!

Et aussitôt, les bourreaux l'entraînèrent et lui coupèrent la tête. Lui n'avait pas cessé de rendre honneur au Père, au Fils et au Saint-Esprit, à qui soit la gloire pour toujours. Amen.

APRÈS APOLLONIUS — RELIQUES DU SAINT SÉNATEUR

Ainsi, sous un empereur naturellement pacifique et peu porté à répandre le sang chrétien, avec un Sénat et un préfet animés envers Apollonius des meilleures dispositions, son seul titre de chrétien réussit à acquérir à ce dernier la couronne du martyre.

Après lui, il y eut encore, sous Commode, de nombreux témoins du Christ qui confessèrent leur foi aux dépens de leur vie.

On s'accorde à reconnaître pourtant que la mort du célèbre sénateur fut comme le point de départ d'une période de calme pour l'Eglise de Rome. La présence à la cour impériale de plusieurs chrétiens influents, et surtout de Marcia, épouse du souverain, femme intelligente et énergique, chrétienne de sentiment si elle ne l'a pas été par la grâce du baptême, adoucit quelque temps les instincts du faible et grossier empereur. Il n'eut point pour les chrétiens les férocités de ses devanciers. Même, il se laissa toucher jusqu'à rayer des listes de proscription et jusqu'à rappeler de l'exil des confesseurs qui travaillaient aux mines de Sardaigne.

Faut-il attribuer au sang d'Apollonius et à son intercession ces quelques jours de paix laissés à l'Eglise? Nul doute que les saints et les martyrs n'exercent une souveraine action sur le cœur de Dieu.

Plusieurs villes se sont disputé l'honneur d'avoir reçu en héritage quelques-uns des restes de l'illustre sénateur. Les Carmes d'Evora, en Portugal, croient en avoir le chef, les Jésuites d'Anvers en montrent un ossement assez important. Enfin, la ville de Bologne, en Italie, prétend posséder le corps presque entier dans l'église de Saint-François, où l'on dit qu'il fut apporté de Rome en 1622, sous le pontificat de Grégoire XV. Toutes ces suppositions sont vraisemblables : on sait que Rome s'est toujours montrée généreuse pour accorder aux diverses églises, qu'elles qu'elles fussent, une parcelle des trésors de reliques dont elle est si riche.

SOURCES

Source principale : *Le martyre du saint ascète Apollonius*, actes traduits par DOM LECLERCQ, O.S.B., dans son livre : *Les temps hiéronymiens et le IIe siècle*, Oudin, 1902. — Autres sources consultées : *Vies des Saints*, d'ADRIEN BAILLET. — *Le christianisme et l'empire romain*, par PAUL ALLARD. — *Histoire des persécutions, Ier et IIe siècles*, par le même auteur. — *Anciennes littératures chrétiennes*, par PIERRE BATTIFOL. — *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), PETITS BOLLANDISTES, au 8 avril, etc.

SAINT LÉON IX, PAPE

Fête le 19 avril.

SAINT LÉON IX NAIT EN ALSACE — SON ADOLESCENCE TERRIBLE AVENTURE

Saint Léon IX naquit le 21 juin 1042, sur les confins de la « douce Alsace », de parents nobles et vertueux. Son père était Hugues, comte d'Egisheim, cousin germain de l'empereur Conrad le Salique, qui gouvernait alors l'Allemagne. Sa mère s'appelait Helwide; il reçut au baptême le nom de Bruno, et fut consacré par sa mère au Seigneur, au moment de sa naissance. Quand l'enfant eut atteint l'âge de cinq ans, la pieuse Helwide jugea que l'heure d'accomplir son vœu était venu et que Bruno appartenait dès lors à Dieu. Elle le remit entre les mains du vénérable évêque de Toul, Berthold, qui dirigeait une école florissante dans son palais épiscopal. Cette école, où toute la noblesse de Lorraine envoyait ses fils, était disciplinée comme un monastère, sous la règle du patriarche saint Benoît; Bruno fut confié particulièrement aux soins de son parent Adalbéron, fils du prince Frédéric de Luxembourg, qui achevait alors le cercle de ses études scolastiques, et qui était l'exemple vivant de toutes les vertus. Bruno l'aima bientôt comme un père, et l'imita comme un modèle. Sous sa direction, il fit de rapides progrès dans les lettres humaines en même temps que dans la piété. Ses études scolastiques terminées, il devint l'égal d'Adalbéron par le talent et la science, sans cesser de le chérir et de le vénérer. Ils s'exerçaient ensemble aux luttes oratoires du barreau et aux tournois pacifiques de la poésie. Ce doux commerce d'une amitié sainte n'était point interrompu par la saison des vacances scolaires. Ils les passaient ensemble dans les châteaux de leurs parents communs. Un soir d'été, comme ils étaient à Egisheim, il advint, dit un chroniqueur contemporain, qu'après leurs prières accoutumées, les deux amis se retirèrent chacun dans l'appartement qui lui était destiné. Bruno ne tarda point à s'endormir. Durant son sommeil, un horrible reptile s'introduisit dans la chambre, monta jusque sur le visage du jeune homme et

se mit à sucer le sang à divers endroits en perçant la chair vive. Eveillé par une douleur atroce, Bruno poussa un cri et s'élança hors de sa couche ; d'un coup vigoureusement asséné, il fit tomber l'animal sur le coussin.

Les serviteurs, attirés par le bruit, accoururent près de leur jeune maître. Il leur fut impossible de retrouver le hideux reptile, mais les morsures empoisonnées qu'il avait faites n'étaient que trop visibles. Tout le visage, le cou, la poitrine du jeune homme se tuméfièrent au point de lui faire perdre l'usage de la parole. Il resta deux mois en cet état; pendant ce temps, Adalbéron ne le quitta ni le jour ni la nuit. L'enflure croissait toujours, Hugues et Helwide n'attendaient plus qu'une issue fatale, Adalbéron redoublait de prières. Tout à coup, à un moment où il se trouvait seul près du malade, il le vit se dresser sur son séant. Ses lèvres, si longtemps fermées, s'ouvrirent sans effort : « Je suis guéri, dit-il; un vieillard à cheveux blancs, environné d'une auréole céleste et que je crois être le patriarche saint Benoît, vient de m'apparaître. Il a touché mes lèvres, mes joues, mon oreille à l'endroit des morsures, et le venin a disparu. » Adalbéron appela les pieux parents qui accoururent en versant des larmes de bonheur. Leur fils était complètement guéri, et Dieu permit, pour attester la vérité du miracle, que les cicatrices demeurassent toujours marquées sur le visage du Bienheureux.

BRUNO, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR CONRAD, EST ÉLU ÉVÊQUE DE TOUL

Vers cette époque (1018), Bruno perdit son bien-aimé maître Berthold, évêque de Toul. Il fut remplacé sur le siège épiscopal par un clerc nommé Herman, qui conféra successivement au saint jeune homme les Ordres sacrés, et le força à entrer dans le Chapitre canonial de cette ville. Peu après, cédant aux vœux de ses parents, Bruno alla s'adjoindre aux clercs de la chapelle impériale dans le palais de Conrad le Salique. L'empereur apprécia promptement ses grandes qualités; il estimait surtout sa douceur et sa modestie, et lui donnait par affection le titre de neveu Il songea bientôt à lui, malgré son jeune âge, pour quelque siège important.

Au printemps de l'année 1026, des clercs de Toul vinrent annoncer à l'empereur la mort de leur évêque, Herman, et le choix, fait par la population entière, de la personne de Bruno, pour occuper le siège vacant. Conrad refusa d'abord son consentement, alléguant le peu d'importance de cette ville. Mais Bruno lui repartit : « Je préfère à toutes les grandeurs du monde la pauvreté, le dénuement, l'humilité de Jésus-Christ, notre Dieu et le modèle des pasteurs. L'élection spontanée du clergé et du peuple de Toul m'appellent à un ministère humble et obscur, qui n'est peut-être pas sans péril. Je refuserai des dignités plus éclatantes, mais voyez vous-même s'il m'est possible de résister à une invitation comme celle qui m'est adressée. » En parlant ainsi, Bruno remit à l'empereur la lettre que lui envoyaient les habitants de Toul, et qui était conçue en ces termes : « Vous connaissez notre pauvreté, ne la dédaignez pas; Jésus-Christ Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour sauver tous les hommes. Ce n'est point par un sentiment de vanité déplacée que nous osons demander pour évêque un pasteur que se disputeraient les Eglises les plus puissantes, mais la pauvre ville de Toul a été votre mère nourricière, vous êtes son fils, elle vous conjure de devenir son père. Ici vous pourrez redire la parole du bon pasteur : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. »

En achevant la lecture de cette lettre, Conrad ne put contenir son émotion; il céda et laissa partir son très doux neveu. Celui-ci fut reçu à Toul avec enthousiasme. Son sacre fut retardé jusqu'au 9 septembre 1027, parce qu'il n'avait point encore l'âge canonique; mais il sut, dans l'administration de son diocèse, suppléer à ce défaut par sa vertu et son talent. Le bien spirituel et temporel de son troupeau était son unique préoccupation. Il s'y consacra lui-même avec la plus grande générosité, et épuisa en bonnes œuvres l'héritage paternel. Au milieu des difficultés sans nombre qui l'environnaient, il allait chaque année puiser à Rome, auprès du prince des pasteurs, le courage nécessaire pour ne point défaillir.

Cette dévotion extraordinaire et les miracles que Dieu faisait par le moyen de son serviteur, le rendirent populaire à Rome et dans toute l'Italie. C'est ainsi que le Seigneur préparait à Bruno, sans que celui-ci s'en doutât, le chemin au trône pontifical où nous le verrons monter bientôt.

BRUNO DEVIENT PAPE MALGRÉ LUI

Damase II, qui n'avait fait que passer sur le siège de saint Pierre, étant mort le 8 août 1048, les Romains envoyèrent une députation à l'empereur Henri III, successeur de Conrad le Salique, pour lui demander de désigner le nouveau Pontife. Le prince réunit à cet effet, dans une diète, à Worms, tous les évêques de l'empire (décembre 1048). Aussitôt qu'on eut mis en délibération le choix d'un futur pape, toutes les voix dans cette immense assemblée désignèrent le digne Pontife du Christ, Bruno, évêque de Toul : « Lui seul, s'écriait-on, saura porter le fardeau de la charge apostolique. »

Après de longues résistances, le pieux évêque, ayant consulté Dieu dans le jeûne et la prière, finit par répondre : « Puisque vous le voulez, j'irai à Rome. Là, si le clergé et le peuple, librement et spontanément, font choix de ma personne, j'accepterai d'être pape; sinon, je considérerai votre élection comme nulle. »

Cette condition fut reçue avec grande joie. On était sûr, en effet, de l'assentiment des Romains qui connaissaient et aimaient Bruno. Celui-ci, avant de franchir les Alpes, voulut revoir sa chère église de Toul; il y célébra avec une ferveur extraordinaire la fête de Noël, il y revêtit ensuite un habit de pèlerin et partit à pied pour l'Italie. Il amenait avec lui un saint et courageux moine bénédictin, nommé Hildebrand, qui devait être un jour le grand pape saint Grégoire VII.

Quand il arriva sous les murs de la Ville Eternelle, le peuple entier se porta à sa rencontre en chantant des hymnes d'allégresse. Mais l'humble évêque, indifférent aux acclamations qui saluaient son arrivée, marchait pieds nus, les yeux baignés de larmes, recueilli dans une prière ininterrompue. Ce fut ainsi que, le bâton de pèlerin à la main, l'escarcelle sur l'épaule, il entra à Saint-Pierre et vint se prosterner au tombeau du Prince des Apôtres.

Le lendemain, il prit la parole devant tous les Romains rassemblés, leur annonçant qu'ils étaient libres d'élire tel pape qu'ils voudraient, car il comptait pour rien tout ce qui avait été fait à Worms. Tous lui répondirent d'une voix una-

nime: « C'est vous seul que nous voulons pour souverain pontife. » L'humble évêque, porté en triomphe, fut aussitôt intronisé sur la chaire apostolique, le 12 février 1049.

SES LUTTES GLORIEUSES

A cette époque, la liberté sacrée de l'Eglise Romaine était gravement menacée par l'intervention abusive des empereurs d'Allemagne. En n'acceptant le souverain pontificat qu'après une élection régulière, suivant le droit antique, Bruno rendait à l'Eglise un service immense.

Mais ce n'était là que le commencement d'autres luttes glorieuses pour la liberté de toute l'Eglise. L'Eglise, en effet, était alors opprimée par les princes et les seigneurs, qui, au mépris de ses lois saintes, vendaient les dignités ecclésiastiques à des hommes indignes. Ainsi, les plus graves désordres envahissaient le clergé, et la société chrétienne allait à sa ruine.

Le nouveau pape prit le nom de Léon. Il devait imiter le lion vainqueur de la tribu de Juda et terrasser la simonie, le schisme et l'impiété.

On appelait *simoniaques* les clercs indignes qui avaient acheté à prix d'argent, des princes laïques, l'investiture des charges ecclésiastiques parce que Simon le Mage se rendit le premier coupable de ce crime. A peine intronisé, saint Léon IX rassembla un synode à Rome et y fit définitivement condamner cet abus déplorable.

Aussitôt après, il se mit en route, se faisant le propagateur infatigable de la grande réforme qu'il voulait établir dans toute l'Eglise en ramenant petit à petit évêques, princes et peuples à des sentiments plus conformes à la doctrine de l'Evangile.

Il tint successivement trois conciles à Pavie, à Reims, à Mayence, où il fit accepter pour l'Italie, la France et l'Allemagne les décisions du synode romain. Il s'y montra le redresseur énergique de toutes les violences, de toutes les injustices ecclésiastiques ou civiles, se réservant d'être en pratique plein de douceur et de miséricorde envers les pécheurs repentants, autant qu'il était implacable pour ceux qui s'obstinaient dans le mal.

COMMENT LES MONASTÈRES SAVENT RESSUSCITER

Avant de retourner à Rome, Léon IX, se trouvant en Allemagne, voulut visiter de nouveau l'Alsace, sa douce patrie. Son neveu, Adalbert, comte de Calvo, l'invita à s'arrêter une semaine dans son château, situé au milieu de la forêt Noire, dans la magnifique vallée de Nagold. Les aïeux du comte avaient fondé dans cette possession un monastère qu'ils avaient richement doté. Mais un de leurs descendants, plus avide des biens temporels que des spirituels, l'avait complètement détruit.

Un jour, Adalbert accompagnait le saint pape son oncle dans une excursion sur la montagne qui domine la vallée de Nagold : tout à coup, Léon IX s'arrêta pour contempler la beauté du paysage qui s'étendait à ses pieds :

« Mon fils, dit-il au comte, ce lieu semble prédestiné. Quel emplacement pourrait-on mieux choisir pour élever un monastère où l'on chanterait nuit et jour les louanges du Créateur ?

— Très bienheureux Père, répondit Adalbert, mes ancêtres avaient eu la même pensée. C'est ici qu'ils avaient construit un monastère placé sous le patronage de saint Aurèle. Mais, dans la suite des temps, la ferveur primitive se relâcha, les religieux oublièrent les saintes lois de la discipline et l'établissement fut supprimé. »

Le Pontife ne fit aucune observation; mais, à peine rentré au château, il se mit à feuilleter toutes les chartes du monastère, consulta la tradition et acquit la certitude que les aïeux du comte de Calvo avaient détruit l'abbaye par pure cupidité.

Le lendemain, il fit venir Adalbert et lui dit en présence des cardinaux de sa suite, seuls admis à cet entretien solennel : « Très cher neveu, la ruine du monastère de saint Aurèle n'est pas votre fait personnel; mais, jusqu'ici, vous avez joui sans scrupule de biens repris injustement. Vous avez considéré comme vôtre ce qui appartient à Dieu et à saint Aurèle, et qui, loin d'être pour vous un élément de prospérité, ne fera qu'attirer sur votre famille la ruine et la désolation. Donc, pour l'intérêt de votre âme, par l'autorité de Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous vous enjoignons, sous peine d'anathème, de rétablir en son premier état le monastère de saint Aurèle, d'y rappeler les moines de saint Benoît et de leur rendre tous les biens dont ils jouissaient auparavant. »

Emu par cette allocution du pontife, Adalbert se prosterna, fondant en larmes, à ses genoux; il déplora sa négligence passée et promit de la réparer. Le pape le releva affectueusement et le bénit.

Le comte se mit aussitôt à l'œuvre, tandis que Léon IX retournait à Rome pour livrer à Satan de nouveaux combats.

SAINT LÉON SOUMET LES NORMANDS D'APULIE

De retour dans sa capitale, le pape-roi se proposa de réprimer l'audace des Normands d'Apulie, qui ravageaient continuellement le domaine de saint Pierre et dont le saint pape décrit ainsi, dans une lettre, la tyrannie :

« Des villages entiers, maisons, églises, sont par eux livrés aux flammes et tous les habitants égorgés. Certes, je ne veux pas la mort des Normands, moi qui leur reproche de s'être faits les meurtriers et les exterminateurs des populations italiennes; je ne désire la mort d'aucun homme vivant, mais je veux que les lois divines et humaines soient observées sur cette terre. »

Pour arriver au but, le pape n'épargna aucun labeur. Non content d'écrire, il alla lui-même à la cour de Germanie rappeler à l'empereur l'obligation de sa charge et demander des secours. Cédant à ses instances, Henri III les lui promit.

Revenu en Italie, en 1053, saint Léon IX passa à Rome les fêtes de Pâques, puis se rendit à l'abbaye du Mont Cassin pour y attendre l'armée germaine. Mais celle-ci n'arriva point, car, au moment où elle franchissait les Alpes, les généraux qui la commandaient reçurent l'ordre de retourner en Allemagne. Seuls, cinq cents guerriers, parents ou amis du pape, refusèrent d'obéir et continuèrent leur marche vers l'Apulie. Sur la route, quelques Italiens se joignirent à eux. Le pontife accueillit avec joie cette troupe généreuse qui se trouva bientôt en face des Normands. Ceux-ci, croyant avoir à combattre une nombreuse armée, avaient rassemblé tous leurs hommes d'armes. La lutte s'engagea, ce ne fut qu'un carnage. Les Italiens s'enfuirent au premier choc, mais les soldats germains, ou plutôt lorrains se firent tuer sans reculer d'un pas. Aucun n'eût survécu, si le chef normand, Robert Guiscard, n'eût fait cesser le massacre.

Les vainqueurs se précipitèrent aussitôt sur la ville de Civitella. Ils ignoraient que le pape y fût enfermé. A leur approche, Léon IX fit ouvrir les portes et se présenta devant eux. A peine l'eurent-ils reconnu que, malgré l'ivresse du combat, ils se prosternèrent devant lui, le suppliant de leur pardonner et de les bénir. Le saint pontife leur parla avec sa mansuétude accoutumée et tous les cœurs s'ouvrirent à sa voix. Sa victoire était complète. Il fit jurer aux Normands de respecter désormais les droits de l'humanité et d'être en tout les fils dévoués de l'Eglise. Après la ratification solennelle de ce traité, il fut ramené en triomphe par ses vainqueurs à Bénévent.

MORTIFICATION ET ESPRIT DE PRIÈRE DE SAINT LÉON IX

Sa vie était une mortification continuelle. Un tapis étendu sur le sol, avec une pierre pour chevet, lui servait de lit durant les quelques instants de sommeil qu'il s'accordait. Chaque nuit, il récitait intégralement tout le Psautier avec un nombre infini de génuflexions. Le jour lui suffisait à peine pour recevoir les pauvres qu'il servait de ses mains et auxquels il lavait les pieds. Un soir, accompagné d'un serviteur fidèle, il rencontra à la porte de son palais un lépreux couvert de haillons; il le prit dans ses bras et le porta dans le lit de parade, toujours soigneusement orné, de son appartement pontifical, bien qu'il ne s'en servît jamais pour son usage personnel. Agenouillé devant ce lépreux, il s'entretint avec lui comme un père avec le plus aimé de ses enfants, le couvrit de son manteau, puis sortit, ferma la porte, et se retira dans son oratoire pour la psalmodie accoutumée. Quand il revint, le lépreux avait disparu. Etait-ce le Christ en personne qui voulut permettre à son serviteur de le servir? Nul ne le sut, à l'exception du saint pape qui eut une révélation à ce sujet, mais ne voulut jamais en parler.

Si sa modestie put dissimuler cette faveur céleste, elle n'arrivait point cependant à cacher d'autres miracles par lesquels Dieu manifestait chaque jour la vertu de saint Léon IX.

Un paysan lui amena, à Bénévent, sa fille atteinte d'une folie furieuse, et le supplia de la guérir. L'humble pontife s'en excusa : « Je ne suis point dit-il, un thaumaturge; si vous voulez un miracle, conduisez votre enfant au tombeau des saints Apôtres. »

Mais le père, obstiné dans sa foi, insista tellement que, pour se débarrasser de ses importunités, le pape, rencontrant sous sa main du sel, le bénit et en mit quelques grains sur les lèvres de la jeune fille en invoquant le nom du Seigneur. La malade recouvra aussitôt la raison et la santé.

MORT DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

Cependant, la fin du bon combat approchait pour le vaillant soldat du Christ. Il avait droit à la récompense, et la maladie, douce messagère du bonheur céleste, vint lui annoncer que l'heure était venue. Le 12 février 1054, il célébra pour la dernière fois les Saints Mystères, et adressa à la foule qui l'entourait une exhortation touchante. Le lendemain, sachant que son heure était proche, il voulut être transporté de Bénévent à Rome. Les Normands revendiquèrent l'honneur de le porter dans sa litière avec toutes les marques du dévouement le plus filial. C'est ainsi que le pape, triomphant de ses vainqueurs, rentra au palais de Latran, aux premiers jours d'avril 1054. C'était l'époque, où, d'ordinaire, il rassemblait en synode les évêques des diverses provinces environnantes. Malgré sa maladie, il les convoqua pour le 17 avril. En ce jour, il les appela près de lui, et après les avoir suppliés de veiller avec grande vigilance sur le troupeau qui leur était confié, il ajouta : « Je me recommande à votre fraternité, car le temps de ma dissolution est venu. La nuit dernière (du 16 au 17), dans une vision, la gloire de la patrie céleste me fut manifestée. J'étais plongé dans un transport extatique, lorsque je reconnus, parmi les groupes des martyrs, ceux qui sont morts en Apulie, pour la défense de l'Eglise : « Viens et demeure avec nous, me disaient-ils, c'est par toi que nous avons obtenu la palme des éternelles béatitudes. »

» Mais une voix se fit entendre qui disait : « Pas encore, dans trois jours seulement tu seras admis au nombre des élus. »

» Donc, frères bien-aimés, supportez-moi encore trois jours et vous verrez s'accomplir en moi la volonté du Seigneur. »

Après ces paroles, le pape congédia les évêques pour passer la nuit dans la prière. Le lendemain, 18 avril, il les réunit de nouveau, se plaça dans une litière, et ses fidèles Normands le conduisirent processionnellement à la basilique de Saint-Pierre. Prosterné devant le tombeau du Prince des Apôtres, il fit une prière pour demander à Dieu de protéger son Eglise et de convertir les pécheurs. Quand il eut fini, une odeur délicieuse, dont le parfum était supérieur à l'arome le plus pur, s'exhala de l'autel du bienheureux Pierre. Le pape fut encore près d'une heure absorbé dans une contemplation silencieuse; puis il se fit apporter du pain et du vin. Il les bénit, mangea trois bouchées de pain, et fit distribuer le reste aux assistants, qui le conservèrent comme une relique.

Se levant alors, il se dirigea vers le tombeau qu'il s'était fait préparer dans la basilique : « Voyez, dit-il, frères, combien est misérable, fragile et éphémère la gloire humaine. Que cet exemple ne sorte jamais de votre mémoire. De rien, je fus un jour élevé au plus haut faîte de ce qu'on appelle la gloire, et maintenant, je vais être réduit à rien. La cellule que j'habitais comme simple religieux s'est changée plus tard en de vastes palais; maintenant, je n'aurai pour demeure que cet étroit cercueil. Aujourd'hui encore, avec vous, chair et sang; demain, je serai poussière et cendre. »

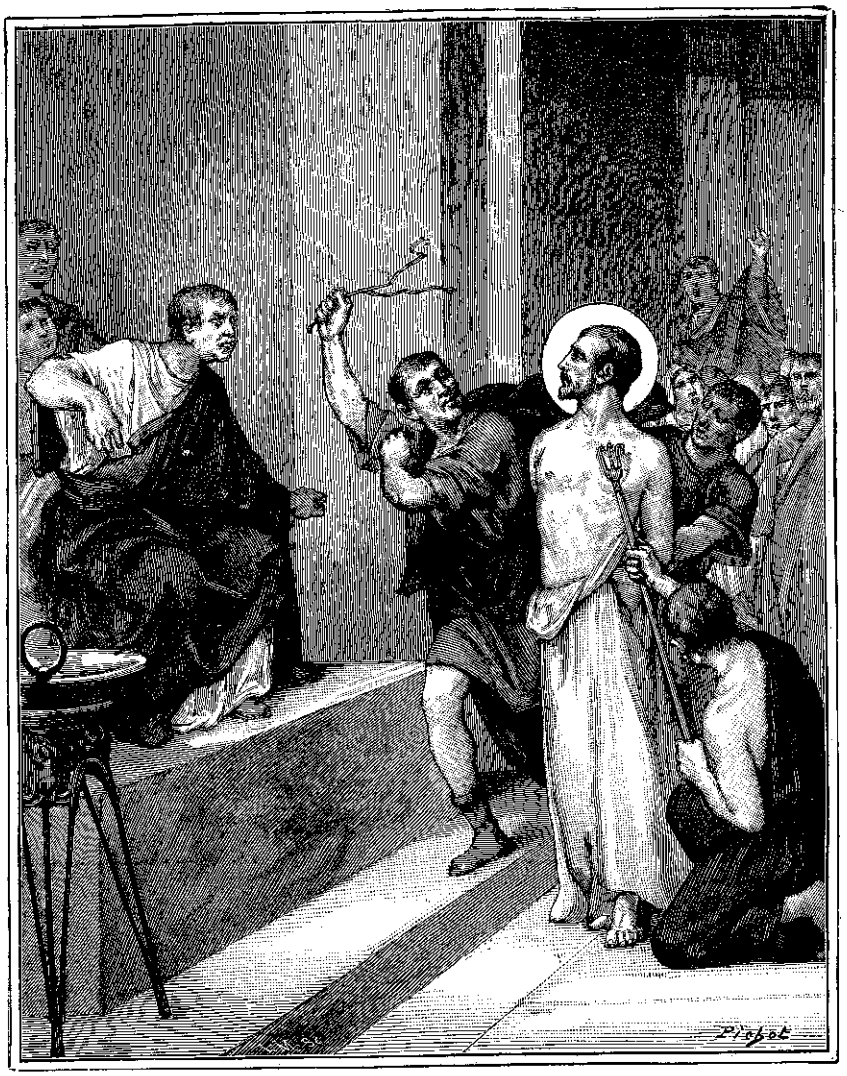
Tous les assistants fondaient en larmes, le pontife les congédia en disant : « Frères, je vous rends grâces d'avoir ainsi passé avec moi cette journée, retournez à vos demeures et revenez demain recevoir mon dernier soupir. »

Saint Léon se retira dans le palais épiscopal proche de Saint-Pierre. Il passa dans la prière toute la nuit. Le lendemain, soutenu par deux assistants, il rentra dans la basilique, et vint se prosterner devant le maître-autel. Son visage était baigné de larmes. Il resta dans cette attitude environ une heure; puis il s'étendit sur le lit qu'on avait apporté, fit signe de la main pour imposer silence et adressa au peuple une courte exhortation. Il appela ensuite près de lui les évêques, et leur fit sa confession. Sur son ordre, l'un d'eux célébra la messe et lui administra le Corps et le Sang du Seigneur. Après quoi il dit : « Faites silence, il me semble que je vais dormir, » et, inclinant la tête, il s'endormit dans un calme céleste, pour ne se réveiller que dans la patrie.

C'est ainsi que mourut, devant l'autel de Saint-Pierre, le bienheureux pontife Léon IX, le 19 avril de l'an de grâce 1054.

SAINT VINCENT DE COLLIOURE, MARTYR

Fête le 19 avril.



Au milieu de ses supplices, saint Vincent se redresse devant le proconsul, avec une noble fierté.

LA VILLE DE COLLIOURE — DACIEN

Collioure, ville très ancienne, mentionnée dans les historiens latins sous le nom de *Caucoliberis*, est située au point où les Pyrénées, sous le nom d'Albères, atteignent la Méditerranée.

Sous la domination romaine et durant tout le moyen-âge, époque si troublée pour le Roussillon, elle fut un port stratégique et commercial très considéré. Aujourd'hui, le voisinage de Port-Vendres en a beaucoup diminué l'importance; mais aux temps où nous reporte le martyre de saint Vincent, elle était assurément la cité la plus florissante de la région.

Bien que reculée aux extrêmes confins de l'empire romain, elle eut à subir le contre-coup de la persécution générale exercée à travers l'Europe entière et jusqu'en Asie par Dioclétien et Maximien Hercule. Ces empereurs, en effet, n'étaient que trop bien servis par une armée de préfets de province, chargés d'exécuter leurs ordres sanguinaires, tyrans souvent plus cruels que leurs souverains eux-mêmes.

L'un d'entre eux, Dacien, vint à passer à Collioure. Il avait déjà dans les Gaules versé le sang chrétien en abondance, et signalé son passage en Septimanie par des massacres sans précédents. Il se dirigeait maintenant vers l'Espagne, sans se priver en route du bonheur de persécuter les partisans du Christ.

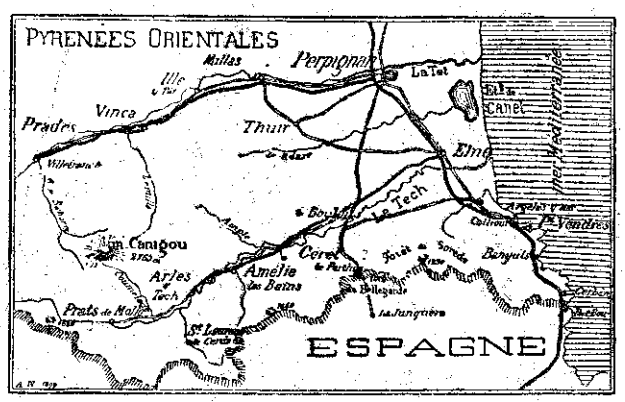
Quelques-uns en ont fait un habitant et un citoyen de Collioure. Il serait, ce semble, plus exact de dire qu'il était originaire et habitant des environs de la cité. Le mot latin employé dans les Actes du martyre de saint Vincent prête plus à cette dernière interprétation.

Dacien fit sans doute explorer les environs de Collioure, pour y découvrir des sujets plus nombreux à envoyer au martyre. A moins que Vincent ne fût venu, par un de ces actes saintement audacieux si fréquents alors, reprocher au tyran sa barbarie et chercher à gagner des âmes à la foi. Cette hypothèse n'est point sans fondement, car saint Vincent était un homme influent, capable de produire un grand bien par son exemple. Cela ressort des harangues même rapportées dans les Actes.

Dacien le rappelle fréquemment au martyr : « Un homme de votre rang, lui dit-il, de votre qualité, de votre intelligence. » D'autre part, l'insistance du magistrat cherchant à le gagner, montre quel prix l'on attachait à son apostasie et quels précieux effets l'on en espérait.

LE TRIBUNAL

Dacien, pour tous ces motifs, ne dut pas tarder longtemps à citer Vincent à sa barre. Les Actes montrent bien quelle hâte il avait d'en finir, puisque dès la première entrevue avec le martyr, laissant de côté tout interrogatoire préliminaire, il s'écria : « Obéissez à nos dieux et aux décrets des empereurs. »



Collioure et ses environs.

Le confesseur comprit le sous-entendu de cette injonction et répondit avec un grand calme :

« Quiconque obéit aux préceptes de Jésus-Christ notre Sauveur ne saurait être blâmé ni condamné. »

A cette réponse, le magistrat comprit que l'intimidation n'aboutirait à rien; il changea de tactique et essaya la douceur :

« C'est dans votre intérêt, dit-il, que je vous donne ce conseil. Choisissez donc ce qui vous est le plus avantageux : attachez-vous au culte de nos dieux et venez leur sacrifier avec nous. A ce prix, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez. Réfléchissez sérieusement, et considérez quel est le parti qui convient le mieux à votre naissance et à la supériorité de votre intelligence. N'attirez pas sur vous tout le poids de notre colère et n'apprenez pas à vos dépens combien l'impiété entraîne de maux après elle.

« Si vous refusez de m'obéir et de prêter la voix à mes conseils, je me verrai obligé d'exercer contre vous, bien à regret, une rigueur non moins grande que ma bonté et ma douceur actuelles; alors, peut-être sera-t-il trop tard : le repentir et la soumission ne vous serviront de rien. »

Vincent avait subi d'un air indifférent cette harangue assez banale, et, animé d'un saint enthousiasme, il reprit :

« Jésus-Christ est ma vie et mon trésor. La mort que je puis avoir à souffrir pour lui m'est beaucoup plus précieuse que la vie. Ce m'est un gain de mourir pour Jésus-Christ! Aussi, les supplices dont vous me menacez me semblent plutôt des jouissances que des peines, et je voudrais, si c'était possible, donner mille vies pour la gloire du nom de mon Dieu!

« Accomplissez donc sans délai ce qui fait l'objet de votre mission et ce que vous inspire la férocité de vos mœurs : je ne prostituerai jamais mes adorations à des dieux de bois ou de pierre. »

LE SUPPLICE

A ces mots, le magistrat dépouillant ses airs de feinte douceur, ordonna le supplice.

On commença par des soufflets, qui mirent en sang la figure du martyr. Puis on lui arracha ses vêtements et on l'exposa ainsi, comme autrefois le divin Maître, à la dérision du peuple, tandis que son corps était tiraillé avec des ongles de fer; au bout de quelque temps de ce supplice, le martyr, épuisé par la perte du sang, s'affaissa, et Dacien triomphant de s'écrier :

« Qui pourra, dit-il, vous arracher de mes mains, si vous persistez à ne pas obéir? Je ferai couper votre corps en lambeaux, que je donnerai en pâture aux animaux sauvages.

« Revenez donc de votre folie! C'est un suprême déshonneur pour un homme de votre rang, que d'être exposé nu aux yeux des hommes! Revenez, et, si vous vous laissez fléchir par la généreuse indulgence de nos dieux, libre alors et comblé d'honneurs, vous recevrez les plus grandes récompenses. »

Au milieu de ses souffrances, le glorieux confesseur se redressa et, montrant un visage impassible, il répliqua avec fierté :

« Ma nudité, loin d'être pour moi une honte, est au contraire mon plus bel ornement; car dépouillé du vieil homme, je serai bientôt revêtu de l'homme nouveau dans la justice et la vérité. Vous me menacez de me donner la mort; je suis prêt à l'affronter et vous ai dit que c'était là l'objet de mes désirs. Si vous disséquez les membres de mon corps, vous ne ferez qu'ajouter à ma gloire. Tous mes membres pourront ainsi s'offrir à Dieu mon Créateur ornés des marques brillantes de la confession. »

Cette fois, la fureur du proconsul ne connut plus de bornes.

Par son ordre, Vincent eut tout le corps violemment disloqué sur le chevalet, et comme rien ne pouvait abattre sa constance, on imagina un genre de supplice assez nouveau dans l'histoire des persécutions. Au moyen de poulies, le bourreau élevait le patient à une certaine hauteur d'où il le laissait brusquement retomber de tout son poids sur des cailloux aigus qui meurtrissaient les chairs et fracturaient les membres. Cette tor-

ture fut renouvelée à plusieurs reprises. Le saint martyr fut ensuite jeté dans un cachot affreux.

C'est là que la Providence l'attendait, prête à verser le baume sur ses blessures, et à lui accorder une trêve au milieu de ses grandes souffrances.

GUÉRISON MERVEILLEUSE

Dans sa prison, le héros, heureux d'avoir souffert pour le nom du Christ, remerciait avec effusion d'avoir été jugé digne de cet honneur. Il s'écriait :

« Gloires vous soient rendues, Seigneur, vous ne confondrez jamais ceux qui espèrent en vous! »

Toutefois, dans son humilité, il ne se confiait point en ses propres forces, et sollicitait le secours divin, pour supporter avec courage les tortures qui l'attendaient encore.

Soudain, une lumière éclatante et mystérieuse inonda sa prison, et il se sentit fortifié au point de pouvoir se soulever et se mettre sur son séant. Bientôt, continuant à prier et à rendre grâces, il se trouva complètement guéri, et sur son corps tout à l'heure brisé et ensanglanté, on ne voyait plus trace de blessure ni la plus légère cicatrice.

COMBAT SUPRÊME — VICTOIRE — PRODIGES

Dacien cependant, sur le point de partir pour Barcelone, connaissant l'inébranlable fermeté du caractère espagnol en face des tourments et des disgrâces, résolut (si toutefois son prisonnier respirait encore), de le sortir de sa prison, de le faire comparaître une dernière fois, d'en finir avec lui. Vincent fut amené.

Stupéfait à la vue de ce corps, si mutilé la veille, à présent plein de force et de vie, le magistrat fut sur le point de se déclarer vaincu; sa rage pourtant prit le dessus, et il apostropha ainsi sa victime :

« Vous croyez vous sauver par les artifices de la magie? Insensé! renoncez à vos folles extravagances, et sachez bien que si vous vous voyez encore libre en ce moment, ce n'est point par vos artifices, mais par le seul effet de la bonté de nos dieux, afin que, reconnaissant enfin et abjurant vos erreurs, vous veniez rendre à nos divinités le culte d'adoration qui leur est dû. »

Le soldat du Christ crut le moment venu de confesser solennellement sa foi. Le ton menaçant de Dacien l'avertissait que sa fin était proche. Recueillons d'après les Actes ses dernières paroles :

« Je ne connais pas les artifices de la magie, et je me garderais d'adorer ou même de reconnaître dans vos dieux les auteurs de ma guérison. Mon seul Maître et Seigneur, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui est descendu des cieux pour nous sauver, s'est incarné dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, pour dissiper l'aveuglement et les ténèbres dans lesquels le monde était enseveli, et répandre dans tout l'univers la clarté de sa divine lumière, Jésus-Christ! Voilà, ô préfet, quel est celui qui, pour dissiper les ténèbres de mon esprit, a daigné m'envoyer un rayon de sa bienfaisante lumière au fond même de mon étroite prison : c'est grâce à l'action de cette céleste lumière que j'ai vu mes blessures guéries et me sens maintenant disposé et encouragé à endurer de plus grandes souffrances. Ce ne sont donc pas vos divinités méprisables qui m'ont guéri, mais mon Dieu, et lui seul. »

Cette magnifique profession de foi porta le proconsul aux dernières rigueurs. Il fit allumer un immense brasier sur lequel Vincent fut jeté, pieds et poings liés. Suffoqué par les flammes, on entendait encore le martyr confesser le Dieu pour lequel il sacrifiait généreusement sa vie.

Enfin, son âme partit pour le ciel où l'attendait la palme si vaillamment acquise. Pendant ce temps, sur la terre, on constatait un nouveau miracle accompli par Dieu en faveur de son serviteur.

Le feu, tout en occasionnant la mort du martyr, en avait presque entièrement respecté le corps, Les cheveux étaient intacts; les liens qui attachaient les pieds et les mains n'étaient pas atteints par la flamme. Le visage, loin d'être défiguré et noirci, brillait d'un éclat surnaturel. A la vue de ces merveilles, un grand nombre d'infidèles de la contrée, touchés de la grâce, embrassèrent la foi chrétienne.

Ceci se passait en l'année 303, pendant la dernière persecution. C'est dire que saint Vincent fut l'une des dernières victimes du paganisme à son agonie, puisque, dix ans après, Constantin rendait la paix à l'Eglise.

TRADITIONS RELATIVES A SAINT VINCENT SES RELIQUES ET SON CULTE

D'après une tradition locale basée sur un manuscrit espagnol du XVIII[e] siècle, saint Vincent aurait été marié à sainte Eladie. Cette Sainte n'est pas officiellement reconnue, bien que son culte n'ait jamais été improuvé; on ignore d'ailleurs si elle subit le martyre. Dans l'église paroissiale de Collioure, au rétable de l'autel de saint Vincent, se trouve un médaillon représentant sainte Eladie. Une statue de la même Sainte occupe la niche voisine de celle de saint Vincent.

Une autre tradition veut que le saint ait subi le martyre dans l'îlot où s'élève la petite chapelle en son honneur. Aucun document ne confirme cette assertion.

L'oratoire qui s'y dresse aujourd'hui date de 1742. L'année précédente, en effet, la modeste chapelle érigée en cet endroit de temps immémorial avait été enlevée par un coup de mer. Depuis lors, les plus violentes tempêtes sont toujours demeurées impuissantes contre le nouvel édifice.

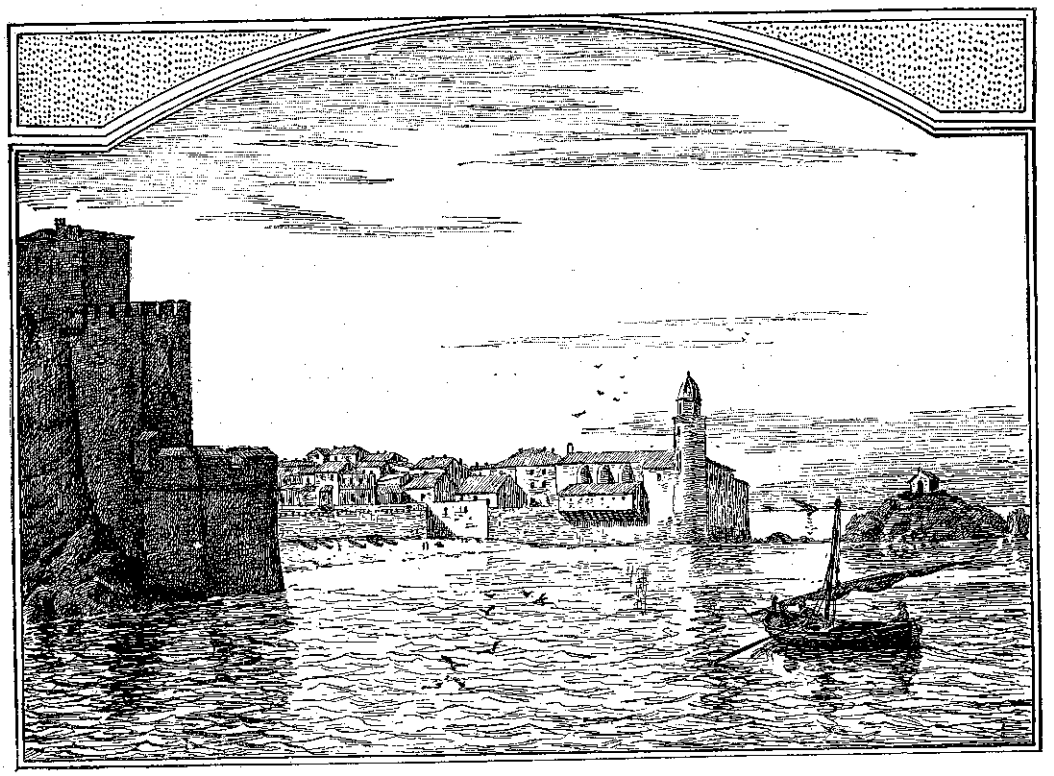
Le corps de saint Vincent avait été conservé à Collioure et gardé avec sollicitude durant les guerres nombreuses qui ravagèrent le Roussillon jusqu'au traité des Pyrénées (1642). A cette date, lors de l'évacuation espagnole, un soldat (d'autres disent le gouverneur) emporta ce précieux trésor qu'il plaça en l'église de Concavella sans que les habitants de Collioure pussent savoir ce qu'il en était advenu.

En 1700, ils obtinrent de ce saint corps un tibia et un autre os plus petit.

L'arrivée à Collioure de ces reliques, accompagnées de celles des saintes Maxime et Liberate, fut signalée par une cérémonie originale et imposante qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, interrompue seulement pendant la période révolutionnaire. C'est la procession de saint Vincent, spectacle grandiose et qui laisse dans l'âme de ceux qui peuvent le contempler un ineffaçable souvenir.

LA PROCESSION DE SAINT VINCENT

Elle a lieu chaque année le 16 août, date anniversaire de la réception des reliques.



Collioure et l'îlot Saint-Vincent.

A la tombée de la nuit, une embarcation magnifiquement ornée et traînée par six autres se rend de la plage à l'îlot Saint-Vincent. Là, on repose, dans la barque où se trouve déjà le clergé, les trois reliquaires, et la procession navale se forme. Des centaines d'embarcations illuminées précèdent, suivent ou escortent celle qui porte les saintes reliques. Toute la population est là, elle chante des cantiques religieux qu'accompagnent de leurs notes légères les musiciens catalans. Le cortège décrit un long circuit en mer et regagne le port. A terre attend le capitaine du port qui *hèle* la barque, et le dialogue suivant s'engage en catalan, au milieu du silence général :

« Holà de la barque! Quelle est cette barque?

— C'est la barque de saint Vincent, répond le patron.

— D'où vient la barque?

— Elle vient de Saint-Vincent-de-l'Ile.

— Qu'apporte-t-elle?

— Elle apporte les reliques de saint Vincent, sainte Maxime et sainte Libérate.

— Y a-t-il des passagers et sont-ils en règle?

— Oui, il y a des passagers et ils sont en règle.

— Que demandez-vous?

— Nous demandons bonne entrée.

— Au nom de Dieu, bonne entrée! » crie le capitaine.

Et aussitôt un câble est amarré à l'étrave de la barque, une centaine de matelots le saisissent et *halent à terre* à la course jusque devant l'église paroissiale. Alors la procession entre à pied dans l'église où les fidèles, viennent baiser la relique.

Rien de plus pittoresque que ce défilé en mer avec ces milliers de lumières qui scintillent sur l'eau; rien de plus touchant que cette arrivée au rivage et à l'église, tandis que sort de toutes les poitrines ce cri par lequel nous terminerons.

Vive saint Vincent!

Saint Vincent, priez pour nous.

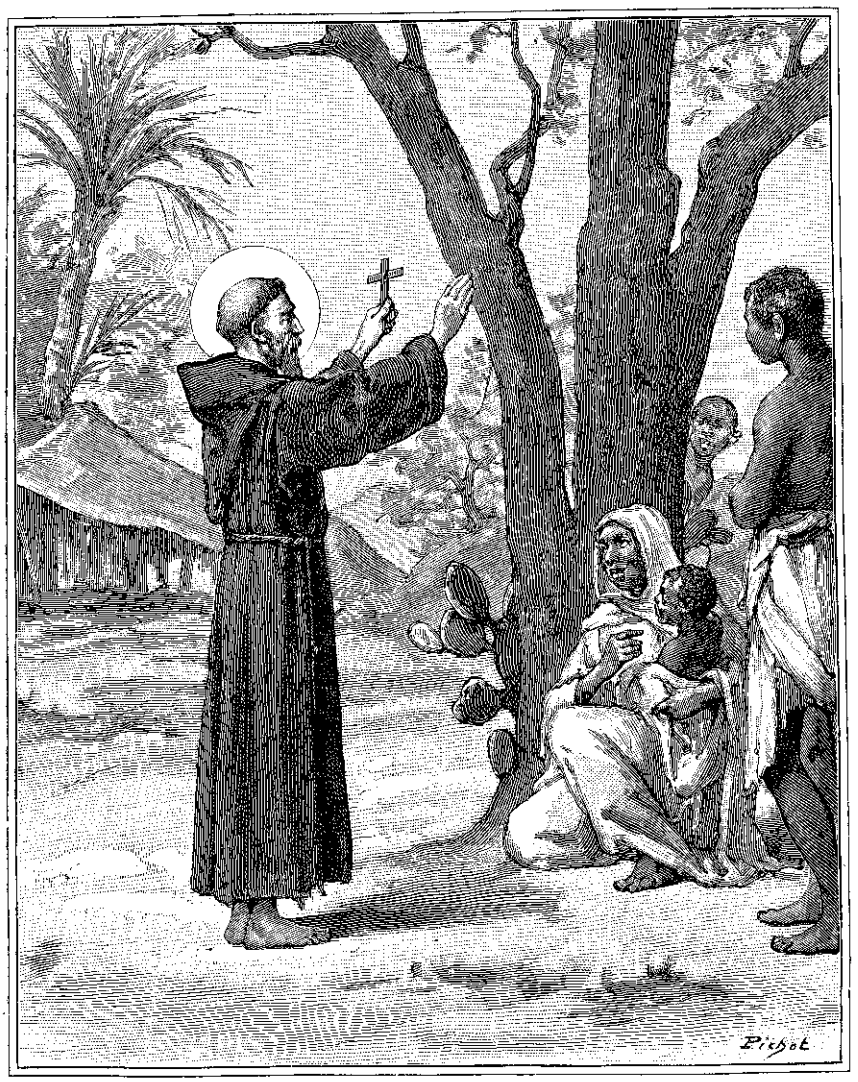
SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES, au 19 avril. — *Collioure, Notice historique*, par M. l'abbé JOSEPH FALGUÈRE. — *Histoire de saint Vincent de Collioure*, par M. l'abbé ROLLAT. — *Notice sur saint Vincent de Collioure*, par M. l'abbé TOBRA DE BORDAS, publiée par : *Les saints de France*, t. III (1662). — *Propre du diocèse de Perpignan*, etc.....

LE BIENHEUREUX CONRAD D'ASCOLI

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 19 avril.



Le bienheureux Conrad évangélise les païens des côtes de l'Afrique.

LE PETIT PROPHÈTE

Le bienheureux Conrad naquit, le 18 septembre 1234, à Ascoli, ville des États de l'Eglise, dans la Marche d'Ancône.

Son père, François Miliani, et sa mère, Agnès Saladini, jouissaient dans le pays d'une haute considération, accordée à leur vertu plus encore qu'à leur fortune.

Avant d'être une des gloires de l'Ordre de Saint-François, Conrad fut, au foyer domestique, la joie et la consolation de ses pieux parents. Il manifesta dès le bas âge les plus saintes dispositions; son attrait pour la mortification était vraiment extraordinaire, et l'on ne pouvait s'expliquer que par une grâce spéciale de Dieu la conduite de ce petit enfant, encore porté dans les bras de sa mère, et attentif déjà à s'imposer mille privations, surtout aux jours de jeûne.

Les années qui suivirent ne démentirent point ces heureux débuts.

L'enfant grandit en sainteté à mesure qu'il

croissait en âge; les petites mortifications firent place peu à peu chez lui à celles des grands pénitents, et, tandis qu'il se livrait avec ardeur à l'étude des belles lettres, il s'attachait plus encore à dompter sa chair en vue de conserver son âme pure. Haire, cilice, discipline, jeûnes et veilles, l'étudiant mettait tout en œuvre pour réduire son corps en servitude.

Quoi d'étonnant, après cela, que l'esprit des prophètes semblât s'arrêter avec complaisance sur la tête de cet enfant prédestiné et découvrît à ses yeux quelques-uns des secrets de l'avenir! Les lumières surnaturelles ne sont-elles pas promises à ceux qui ont le cœur chaste?

Il rencontra plusieurs fois un petit paysan du bourg de Lisciano, village voisin d'Ascoli, et, chaque fois qu'il le voyait, sans rien dire, il se mettait respectueusement à genoux devant lui.

Des personnes témoins de ce fait en furent vivement intriguées.

Comme elles demandaient l'explication de ces hommages rendus au jeune Jérôme Massi (c'était le nom de l'humble paysan de Lisciano), Conrad répondit qu'il apercevait dans les mains de cet enfant les clefs du ciel.

L'explication ne fut sans doute pas comprise sur le moment; mais lorsqu'on vit Jérôme s'élever graduellement jusqu'aux plus hautes dignités, devenir ministre général de l'Ordre franciscain, puis cardinal, et enfin Souverain Pontife sous le nom de Nicolas IV, il fallut bien reconnaître que les vues de Conrad d'Ascoli enfant avaient été vraiment prophétiques.

DEUX INSÉPARABLES

Jérôme et Conrad se lièrent bientôt d'une étroite amitié, et, comme deux frères, ils marchèrent ensemble d'un pas ferme vers la perfection.

Conduits par un même attrait, ils se présentèrent tous deux en même temps chez les Franciscains d'Ascoli, prirent l'habit le même jour, et firent ensemble leur noviciat et leur profession religieuse.

Quand ils eurent prononcé leurs vœux, on les envoya au couvent d'Assise. Il y avait environ trente ans que leur séraphique Père saint François avait quitté ces lieux pour un monde meilleur; mais le parfum de sa sainte vie les embaumait encore, et le souvenir de ses vertus y était toujours aussi vivant. Ce fut donc une année de joie et de bénédiction pour nos deux nouveaux profès que cette année de séjour au berceau de leur Ordre.

D'Assise, on les fit passer au couvent de Pérouse pour y achever leurs études théologiques et se préparer au sacerdoce. Ils conquirent sans retard le grade de Docteur, d'une façon si brillante, qu'on les jugea capables de remplir dans l'enseignement les plus importantes fonctions, et qu'on leur offrit aussitôt une chaire de théologie.

Leur humilité s'y résignait avec peine; mais un avertissement céleste leur fit comprendre que telle était la volonté de Dieu. Ils se soumirent donc et vinrent à Rome, où, durant plusieurs années, ils s'essayèrent avec succès à former de jeunes théologiens. Entre temps, ils annonçaient aussi, avec non moins de fruit, la parole de Dieu.

La communauté d'idées, de sentiments et de désirs qui unissait ces deux âmes d'élite leur fut très profitable à l'une et à l'autre. Conrad et Jérôme se soutenaient mutuellement pour aller à Dieu et rivalisaient d'ardeur pour acquérir la science.

Le résultat de cette constante émulation fut de donner à l'Eglise un Saint de plus sur les autels, et un Pape en qui tous admiraient « une science très profonde de la théologie, une parfaite pureté de mœurs et une prudence consommée ».

MISSIONNAIRE EN AFRIQUE

Les deux Frères Franciscains avaient une égale répugnance pour les charges et dignités.

Néanmoins, Jérôme fut appelé bientôt aux premiers emplois de l'Ordre, tandis que Fr. Conrad réussit à demeurer ce qu'il était, trouvant encore sa situation trop honorable pour lui, et s'estimant incapable de diriger les âmes.

Son zèle lui faisait rêver une seule gloire : celle de passer en Afrique et de s'y dévouer jusqu'à la mort, dans un apostolat humble et obscur, au salut des pauvres idolâtres de ces contrées.

Aussitôt que Jérôme d'Ascoli eut été promu au généralat de l'Ordre, le premier souci de Conrad fut de solliciter cette mission privilégiée, et il l'obtint facilement de celui qui, plus tard, pendant son court pontificat, n'eut rien tant à cœur que la propagation de la foi chez les peuples d'Orient, depuis la Grèce et la Hongrie jusqu'à l'Inde et la Corée.

Notre missionnaire partit donc, évangélisa les côtes de l'Afrique et s'avança jusqu'en Lybie. Là, au prix de fatigues inouïes, de courses et de prédications incessantes, il arracha au paganisme six à sept milliers d'âmes.

Il prêchait comme un saint Paul et menait la vie d'un Père du désert : c'était tout le secret de ses conquêtes.

Vêtu d'une tunique grossière, toujours nupieds, même dans ses plus longues marches, il se contentait, au soir d'une journée de fatigue, de reposer quelques heures sur une simple planche, après un repas composé le plus ordinairement d'un morceau de pain trempé dans l'eau.

Il se contentait, en effet, de ce maigre menu quatre jours par semaine, le lundi, en l'honneur des saints anges, le mercredi, en réparation du pacte infâme de Judas, le vendredi, en mémoire de la Passion, et le samedi, en l'honneur de la Sainte Vierge.

Il consacrait spécialement le mardi et le jeudi à prier pour les âmes du Purgatoire, et Dieu daigna révéler à cette époque, par le ministère de ses anges, que cette dévotion de son serviteur avait abrégé pour de nombreuses âmes le temps de leurs peines.

La Passion du Sauveur était l'objet habituel de ses méditations.

Il fut récompensé de sa ferveur à l'égard de ce mystère par la vue de Notre-Seigneur qui s'offrit à lui le jour du Vendredi-Saint, tel qu'il apparut devant Pilate et le peuple juif, attaché à la colonne, abreuvé d'affliction et couronné d'épines.

Austère et inflexible pour lui-même, Conrad était d'une bonté inaltérable à l'égard des infidèles; par sa douceur, il apprivoisait, pour ainsi dire, ces barbares qui se laissaient toucher et gagner à Jésus-Christ.

Le don des miracles communiqué par Dieu au bienheureux Conrad lui fut un précieux secours dans son œuvre de conversion.

Il guérissait les malades au nom de l'adorable Trinité.

Ce mystère était, d'ailleurs, l'objet favori de ses instructions à des païens qui, tout en croyant à un Dieu unique, ne pouvaient, avant qu'on le leur eût enseigné, soupçonner l'existence d'un Dieu en trois Personnes; il exhortait ses néophytes à commencer par l'invocation de ces divines Personnes, chacune de leurs actions; il ne négligeait rien pour faire rendre à cet adorable mystère la vénération et l'amour qu'il mérite de la part des hommes.

On compte parmi ses miracles la résurrection de deux morts, la vue rendue à plusieurs aveugles, l'usage de leurs membres à des paralytiques et des boiteux, et la santé à des lépreux. Il exorcisa aussi quelques possédés.

Quand la prédication d'un missionnaire est fortifiée par l'exemple de ses vertus et l'éclat des miracles, rien ne lui résiste.

Des familles entières se convertissaient à la parole de Conrad.

Le démon, irrité, ne manqua pas de faire sentir son dépit; il suscitait chaque jour au Saint de nouvelles tribulations; il lui apparaissait sous des formes hideuses, et alla jusqu'à le frapper; mais celui-ci le mit en fuite par sa prière, et fut toujours victorieux.

EN AMBASSADE

En 1277, Jérôme d'Ascoli, Général des Franciscains, fut nommé légat du Saint-Siège et chargé, en cette qualité, par le pape Nicolas III, de négocier la paix entre le roi de France, Philippe le Hardi, et celui de Castille, qui avaient pris les armes l'un contre l'autre.

Dans une mission si relevée et si délicate, le Général sentit le besoin d'avoir près de lui un conseiller éclairé, un compagnon sûr et dévoué, et il ne crut pouvoir mieux faire que de choisir Fr. Conrad, son ami d'enfance, aujourd'hui le plus fidèle de ses fils en religion.

Il n'hésita pas, sur l'avis favorable du Saint-Siège, à l'arracher à cette obscurité volontaire dans laquelle il vivait en Afrique, pour le retenir à ses côtés comme son bras droit dans la direction de l'Ordre.

L'humble missionnaire obéit sans murmure. Il avait répandu ses sueurs sur le sol de la Lybie : à d'autres d'en recueillir le fruit et de continuer son œuvre solidement assise désormais et qu'il pouvait laisser sans regret comme sans inquiétude. Il quitta tout avec le désintéressement d'un apôtre.

A son arrivée en Europe, il suscita dans les villes qu'il traversait, soit en Italie, soit en France, à Paris surtout, un véritable enthousiasme.

De jeunes nègres convertis par ses soins, témoignage vivant de l'action de la grâce, n'avaient pas voulu le quitter, et lui faisaient cortège dans son voyage.

Outre l'impression que produisait cette suite imposante, le Bienheureux portait encore sur ses traits la marque de ses austérités et des fatigues inouïes qu'il avait endurées.

Quand Jérôme revit son ancien ami revenir pieds nus, la face brûlée par le soleil du désert, le corps affaibli, il s'écria avec un accent de compassion mêlé de respect. « Cet homme est plus grand que le prophète Jonas, le convertisseur des Ninivites ».

Depuis longtemps, la renommée de ses œuvres merveilleuses et de ses prodiges l'avait précédé à Paris. Le peuple se pressait sur ses pas, et des personnages considérables venaient lui témoigner leur respect et leur admiration.

Le Bienheureux avait rapporté d'Afrique une image de la Sainte Vierge et une autre de saint François. Il s'en servait pour opérer des miracles.

La légation eut un plein succès.

En retour, Jérôme reçut le chapeau de cardinal, gage de la satisfaction du Pape.

Après l'avoir longtemps refusé, il ne l'accepta que sur un ordre formel, en protestant que son désir était de rester jusqu'à la mort dans son humble condition de Frère Mineur, et il ajoutait que, s'il avait réussi dans son ambassade, il le devait surtout aux conseils et aux prières de son saint ami.

SÉJOUR A PARIS

Conrad revint à Rome avec le cardinal Jérôme d'Ascoli. C'était en l'année 1279.

Il n'y resta que deux années après lesquelles le Pape le renvoya à Paris pour y enseigner la théologie.

L'Université de Paris attirait alors dans ses chaires les professeurs les plus renommés; ils y faisaient ordinairement un stage de trois ans, au bout desquels ils pouvaient, comme l'avait été quelques années auparavant saint Thomas d'Aquin, être prorogés dans leur charge.

Conrad d'Ascoli acquit un rang distingué parmi les savants professeurs formés à l'école de saint Thomas et de saint Bonaventure.

C'était, on le voit, un digne émule du docte Jérôme d'Ascoli.

Sa vertu brilla plus encore que sa science. Il demeura, au milieu même des dignités, un humble et simple Frère, tel que nous l'avons vu en Lybie. Apparemment, il dut sacrifier quelques-unes de ses austérités, peu compatibles avec la noblesse de sa charge et le milieu distingué qu'il fréquentait à Paris. On lui intima l'ordre d'avoir un vêtement moins grossier et de porter des sandales. Mais ses mortifications secrètes surent bien compenser ces légers compromis avec les exigences du monde.

Souvent, Conrad passait de la chaire du théologien dans celle du prédicateur.

Chaque dimanche, il se faisait un devoir d'annoncer la parole de Dieu, et, malgré l'imperfection de son langage, il attirait un nombre considérable d'auditeurs et faisait par sa parole un bien immense.

Il trouvait aussi le loisir, entre ses prédications et ses cours, de visiter les hôpitaux, de servir et de consoler les malades et de pratiquer à leur égard, et de mille manières, les œuvres de miséricorde. C'était toujours la même douceur, la même bonté qui lui attirait et lui gagnait tous les cœurs, en France, comme en Italie ou en Afrique.

EN ROUTE POUR LE CARDINALAT

Au mois de février de l'an 1288, une grande nouvelle, arrivée à Paris, faisait tressaillir d'une douceé motion le bienheureux Conrad. L'évêque de Préneste, le cardinal Jérôme d'Ascoli, montait sur la Chaire de Pierre, sous le nom de Nicolas IV.

La première pensée du nouveau Pape fut, on peut le dire, d'appeler près de lui l'ami de toute

sa vie, le Fr. Conrad, et, se souvenant des importants services qu'il avait rendus à l'Eglise, de le revêtir au plus tôt de la pourpre cardinalice.

Sa lettre d'invitation ne disait rien de ce dessein secret, mais les Parisiens ne s'y méprirent point, et si, au départ de Conrad, les bourgeois et les grands seigneurs de Paris ne couvrirent point de fleurs le pauvre moine confus, ils eurent du moins pour lui un redoublement d'égards et lui adressèrent de discrètes félicitations pour sa prochaine promotion.

Ces éloges mondains ne plaisaient que médiocrement au Bienheureux, ou plutôt, ils le laissaient indifférent; mais il résolut de tirer parti, pour la plus grande gloire de Dieu, des dispositions de ce peuple de Paris qu'il aimait et dont il était si estimé.

Ses adieux solennels à la grande cité furent un sermon remarquable, prêché sur la place publique, devant une immense multitude. Il lui parla de la beauté de la vertu, de son joug plein de douceur, et exhorta vivement ses auditeurs à la poursuivre de leurs efforts. Adieux touchants et dignes d'un Saint.

Comme des personnages distingués proposaient de l'escorter jusqu'à une certaine distance de la ville, il ne voulut point souffrir pareil honneur, remercia humblement et partit avec deux religieux qui avaient coutume de l'accompagner.

En route, il prêchait dans presque toutes les villes et confirmait sa prédication par des miracles.

CONRAD MEURT A ASCOLI

Il arriva enfin à Ascoli.

Ce fut une explosion générale de joie. La population était heureuse de revoir le Saint d'Ascoli, qui avait rempli le monde du bruit de ses vertus et de ses prodiges, et dont l'Eglise allait, par les honneurs de la pourpre sacrée, proclamer la gloire.

Hélas! cette joie fut de courte durée. Dieu réservait au Bienheureux une glorification plus haute et plus durable que celle des dignités humaines : celle des autels.

Les fatigues de son long voyage imposèrent à Conrad quelque temps de repos au couvent d'Ascoli.

Puis, pour mieux se préparer aux sacrifices et aux dévouements que le Pape allait lui demander, il crut devoir se recueillir, converser seul avec Dieu dans une austère retraite et alla se cacher dans une caverne au milieu d'un bois.

Là, il châtiait par la pénitence son corps déjà affaibli. Il se livrait avec d'autant plus d'ardeur aux exercices de la retraite qu'il savait devoir en être plus privé dans les fonctions nouvelles auxquelles l'appellerait l'obéissance.

La caverne de saint Conrad est devenue un lieu de pèlerinage.

C'est là qu'il tomba malade et qu'il eut en même temps révélation du jour et de l'heure de sa mort. Sans doute, il avait, dans son cœur, conjuré le Tout-Puissant de lui laisser, jusqu'au trépas, son humble bure de moine, et de le ravir à lui plutôt que de l'élever à un poste que son humilité n'envisageait qu'avec frayeur. Son vœu fut exaucé.

Le 4 avril 1289, il sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, et fit part à ses amis de son prochain départ pour le ciel.

Le Souverain Pontife fut très douloureusement affecté, quand il connut l'état désespéré de son saint ami.

Comme témoignage de son constant attachement et afin de procurer au malade une suprême consolation, il ouvrit pour lui le trésor de faveurs spirituelles dont il disposait depuis quelques mois comme Pape.

Il lui accorda une indulgence plénière chaque fois qu'il prononcerait trois fois de suite le doux nom de Jésus et qu'il baiserait le crucifix qu'il tenait toujours à la main.

Le bienheureux Conrad fut ému jusqu'aux larmes de cette extraordinaire bonté du Saint-Père.

Bientôt, il demanda les derniers Sacrements, se fit étendre par terre sur une planche nue, demanda pardon à tous ses Frères d'Ascoli des mauvais exemples qu'il avait pu leur donner par ses manquements à la règle, eut, en l'honneur de la Vierge Marie, une dernière parole de louange, baisa encore le crucifix et mourut en disant : *Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai point confondu dans l'éternité. Faites luire la lumière de votre face sur votre serviteur.* On était au 19 avril de l'année 1289, jour prédit par le Bienheureux pour la date de sa mort.

APRÈS LA MORT

Le corps resta trois jours exposé à la vue et à la vénération des pieux fidèles, aussi beau, aussi souple et flexible dans tous ses membres que lorsqu'il était vivant.

Une suave odeur, constatée par une foule de visiteurs, s'en exhalait.

Nicolas IV, à la nouvelle de cette mort qu'il redoutait, exprima, en termes émus, sa profonde douleur aux cardinaux réunis, et il leur déclara, en plein Consistoire, qu'ils venaient de perdre un homme sur le point d'entrer dans le Sacré Collège, et que c'était une perte qui méritait d'être pleurée. Le bienheureux Conrad, s'il eût été cardinal, était appelé à rendre à la Sainte Eglise des services signalés.

Le Pape daigna veiller personnellement aux détails de la sépulture de son ami, et, par son ordre, le corps fut mis dans une belle châsse en bois, que l'on renferma dans un tombeau de marbre, surmonté de l'image du Bienheureux.

Quatre-vingt-deux ans après, à l'occasion de la construction d'un nouveau couvent, les Franciscains d'Ascoli, ayant décidé d'y transporter le corps du bienheureux Conrad, le trouvèrent sans corruption et répandant le même parfum que quelques jours après la mort.

Il fut déposé, au milieu d'un concours immense, dans la nouvelle église, sous une voûte pratiquée dans le mur, non loin de la sacristie.

Plus tard, la précieuse relique fut placée sous l'autel d'une chapelle construite à dessein, par la famille de Conrad, la famille Miliani, d'Ascoli.

Pie VI approuva le culte immémorial qui, sans cesse entretenu par de nouveaux miracles, avait été accordé au Bienheureux par la piété des peuples, et, fixa, pour tout l'Ordre franciscain, sa fête au 19 avril.

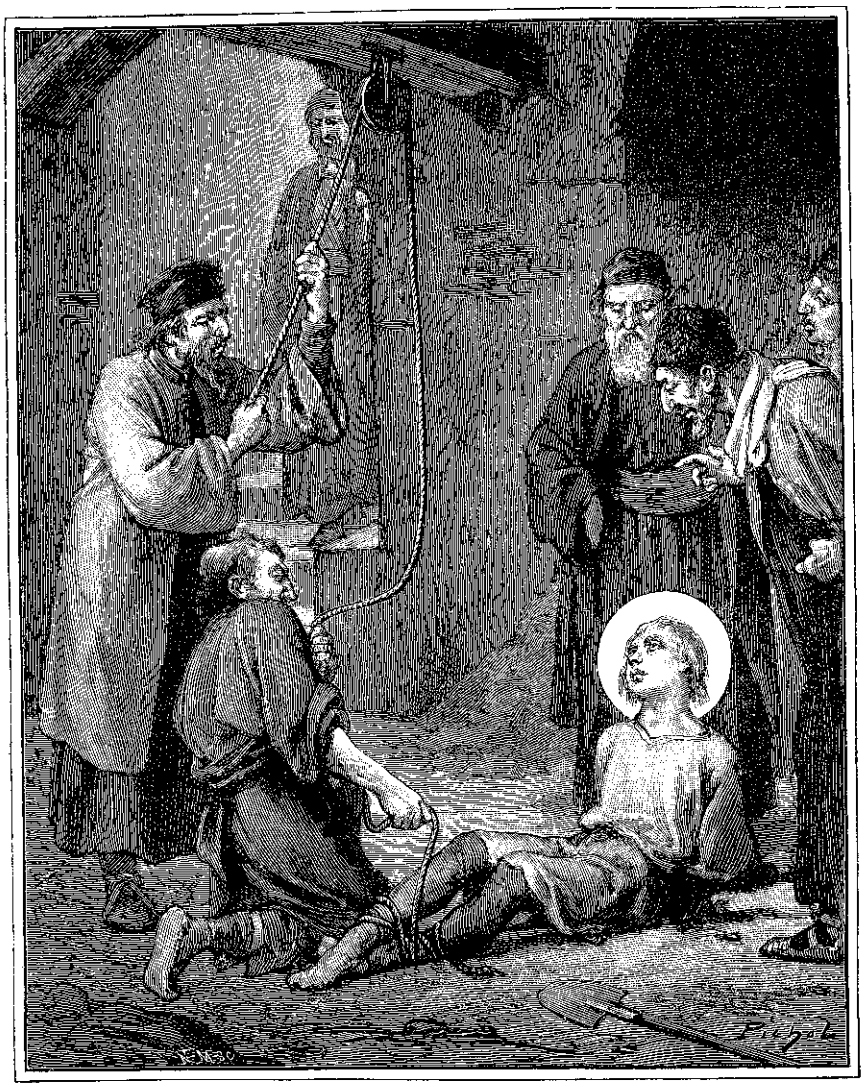
SOURCES CONSULTÉES

L'Auréole séraphique, Vie des Saints et Bienheureux des Trois Ordres de Saint-François, par le T. R. P. LÉON, Franciscain. — *Le Palmier séraphique.* — Abrégé de la *Vie des Saints des Trois-Ordres de Saint-François*, par le P. FÉROT. — Leçons de l'Office du Bienheureux. — GRANDS BOLLANDISTES, au 19 avril. — *Histoire ecclésiastique* de DARRAS, t. XXIX.

SAINT VERNIER OU WERNER

MARTYRISÉ PAR LES JUIFS A WESEL, EN SILÉSIE

Fête le 19 avril.



**Saint Werner est suspendu par les Juifs,
qui veulent lui faire rendre la sainte Hostie reçue peu auparavant.**

MEURTRES RITUELS

En 1882, à l'époque des Pâques juives, à Tisza-Eszlar, petite bourgade de Hongrie, une jeune fille de quatorze ans disparaissait subitement sans qu'on pût en retrouver trace. A quelques jours de là, on découvrait qu'elle avait été saignée et égorgée par les Juifs.

Le fait n'est pas isolé, tant s'en faut, même de nos jours. En cette même année 1882, à Constantinople, un enfant est attiré dans une maison du quartier de Balata où se trouve le ghetto et y est massacré. (*Moniteur de Rome, 15 juin 1883.*)

En 1883, à Smyrne, un enfant de bonne famille est volé aux approches de la Pâque juive, et l'on retrouve son corps percé de mille coups d'épingle.

Presque chaque année voit ce drame se renouveler sur quelque point de l'Europe civilisée.

L'histoire, d'ailleurs, est là pour attester que le meurtre rituel a été pratiqué par des Juifs talmudistes de tout temps et de tout pays. Le texte de leur loi leur défend d'immoler dans leurs sacrifices des taureaux, des boucs ou des agneaux; mais ils ne se font pas faute d'y substituer, à l'occasion, même à leurs risques et périls, une victime humaine choisie parmi les *fils des Gentils*, aussi belle et aussi pure que possible : ils prennent son sang pour le mêler à leurs pains azymes, et ils la font périr au milieu de tortures raffinées, afin d'assouvir leur éternelle haine contre le nom chrétien.

Il serait facile, dans ces *Vies des Saints*, de constituer comme une galerie des jeunes victimes sacrifiées ainsi à la fureur des Juifs. Déjà, nous avons fait connaître saint Dominique de Val (1), crucifié à Saragosse en Espagne (1250); Saint-Siméon (2), percé à coups d'aiguille et de poinçons, à Trente, en Italie (1475).

Bien d'autres seraient à passer en revue : en France, saint Richard de Pontoise, sous le règne de Philippe-Auguste (1180); en Angleterre, saint Guillaume de Norwich (1137); en Suisse, saint Rodolphe de Berne (1287); dans le Tyrol, le bienheureux André d'Insprück (1462); en Bavière, le bienheureux Henri de Munich, pris par les Juifs en 1345, saigné et percé soixante fois; en Allemagne, saint Vernier ou Wernër, de Wesel (1287).

Arrêtons-nous, dans ce numéro, à cette dernière et intéressante figure.

PREMIÈRES ANNÉES DE WERNER
IL TOMBE AUX MAINS DES JUIFS — UNE LACHETÉ

Werner naquit à Wammerath, village situé à quelques milles seulement de la ville de Baccarac, sur la rive gauche du Rhin, dans la Basse Allemagne. C'était un enfant simple, modeste, timide même, et ignorant le mal. Ses contemporains ajoutent qu'il se montrait joyeux, serviable, et qu'il exécutait promptement les petites commissions dont on le chargeait.

Il perdit de bonne heure son père, qui était vigneron. Sa mère étant très pauvre, il lui fallut, dès le jeune âge, gagner son pain au prix de ses sueurs.

De plus rudes épreuves l'attendaient. Le nouvel époux que sa mère se choisit, celui qui eût dû entourer le pauvre orphelin d'une paternelle affection, était un homme très violent. Ses mauvais traitements contraignirent l'enfant à quitter le toit qui l'avait vu naître, et, âgé seulement de quatorze ans, celui-ci vint, en mendiant, jusqu'à Wesel, au pays de Trèves, où il comptait trouver de l'ouvrage.

Une légende veut que sur sa route, après avoir reçu de quelques bergers du voisinage un morceau de pain par charité, comme ils avaient grand soif et se trouvaient loin de tout ruisseau, Werner leur obtint de la bonté divine une source d'eau vive, qui jaillit à l'instant même en cet endroit. C'est du moins la tradition qui se rattache encore aujourd'hui au *puits dit de Saint-Werner*, entre Baccarac et Saint-Wendelin.

Arrivé à la ville, l'enfant se garda bien d'imiter tant de jeunes gens qui abandonnent toute pratique religieuse dès qu'ils se sentent affranchis de la tutelle de leurs parents. Il fit ses Pâques, et c'est le jour même où il reçut la Sainte Communion que des Juifs, instruits du fait, l'attirèrent insidieusement chez eux, s'offrant à lui procurer du travail. L'enfant accepta sans défiance.

On approchait des solennités pascales. « Prends garde, avait dit à Werner une bonne chrétienne qui s'intéressait à lui, voici pour les Juifs le temps de leur Pâque : ils pourraient bien te manger. — Je me confie en Dieu, » répliqua simplement l'enfant.

Les Juifs, ayant entre leurs mains la proie qu'ils convoitaient, ne la lâchèrent plus.

Ils proposèrent à Werner d'extraire de leur cave un monceau de terre qui s'y était amassé, mais, dès qu'ils l'eurent amené dans ce souterrain, ils se mirent à le suspendre par les pieds, comme pour lui faire rendre l'Hostie sainte reçue le matin même.

N'y parvenant point, ils remirent à plus tard leur infâme projet, gardant l'enfant chez eux. Rien ne les pressait. Vraisemblablement, la date de leur Pâque était passée. Dès lors, mieux valait, pensaient-ils, attendre quelques jours, afin de voir si personne ne viendrait réclamer l'enfant, et perpétrer ensuite leur crime en toute sécurité.

Une démarche fut tentée pour arracher aux Juifs leur victime. Une jeune chrétienne ayant appris les violences qu'ils s'étaient une première fois permises sur le petit Werner, justement effrayée, en avait informé aussitôt le bourgmestre de Wesel. Celui-ci vint au ghetto : après informations prises, et aussi sur la prière suppliante de l'enfant, il voulut obliger ses bourreaux à le relâcher.

Mais que ne peut l'or des Juifs! Le magistrat se laissa corrompre, ferma l'oreille à la voix de sa conscience comme aux gémissements du pauvre prisonnier, et, rentrant chez lui, abandonna ce dernier à son malheureux sort.

Grâce à une telle lâcheté, le silence se fit sur saint Werner, et, quatorze jours après l'avoir emprisonné, les Juifs, sûrs de n'être pas inquiétés s'apprêtèrent à immoler cet innocent agneau.

LE SACRIFICE SANGLANT — GLORIFICATION

Au jour fixé, probablement le 18 avril, les Juifs s'assemblèrent, comme pour une fête, des divers points du quartier. C'était un vendredi, jour qui rappelait bien à propos la Passion du Sauveur.

On commença par bâillonner l'enfant, en assujettissant dans sa bouche une grosse boule de plomb pour étouffer ses cris. On le dépouilla ensuite de ses vêtements, on lui écorcha tout le corps à coups de verges; puis, s'armant d'un couteau qui fut dans la suite longtemps conservé comme une relique, les bourreaux lui ouvrirent les veines en divers endroits; ils se servirent même de pinces qui, introduites sans pitié dans les blessures béantes des pieds, des mains, du corps, devaient en faire découler le plus de sang possible.

Des pieds à la tête, l'enfant n'eut bientôt plus une partie saine. Il vécut jusqu'au lendemain dans cet affreux état, attaché à une colonne de bois que l'on peut voir encore dans l'église de l'hôpital d'Oberwesel. De temps en temps, ses persécuteurs venaient le visiter pour lui infliger quelque nouvelle torture, le suspendant la tête en bas pour faciliter l'écoulement des dernières gouttes de son sang.

Le lendemain samedi, leur fureur pouvait se déclarer satisfaite. Werner avait succombé à ses souffrances. Pour ne pas violer le jour du sabbat, ils gardèrent chez eux le cadavre jusqu'au dimanche. Alors, la nuit venue, à la faveur des

(1) N° 969 de la *Collection*.
(2) N° 359.

ténèbres, ils gagnèrent silencieusement les murs de la ville au pied desquels coule le Rhin et, remontant le cours du fleuve sur une barque qu'ils avaient eu soin de tenir prête, ils se proposaient d'engloutir le corps à une grande distance de là.

Dieu fit échouer leur dessein. Malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent, durant cette longue nuit, qu'à s'éloigner à peine à un mille des remparts, et, de plus, la sainte relique que Dieu semblait investir déjà de sa puissance, demeurait miraculeusement à la surface des eaux, au grand désespoir de ces scélérats qui cherchaient à l'enfoncer à coups de rames.

Le lever du soleil les surprit tandis qu'ils essayaient vainement de faire disparaître leur victime. Effrayés, tremblants d'être découverts et de voir leur crime révélé au grand jour, ils se hâtèrent de regagner le rivage, ramenant avec eux le corps du saint martyr.

Bien à propos, une caverne abandonnée se trouva sur leur route (non loin de Baccarac, à un endroit où s'éleva dans la suite un monastère de Guillelmites); ils y jetèrent précipitamment le cadavre, au milieu des broussailles, et s'enfuirent. Pour rien au monde, on le sait, un Juif ne consentirait à ensevelir honorablement un chrétien.

Ils comptaient sur l'impunité. Mais Dieu, qui prend soin des ossements de ses serviteurs, fit briller une lumière éclatante au-dessus de l'endroit où reposait la dépouille mortelle de saint Werner. Des chrétiens accoururent et, trouvant un corps criblé de blessures et maculé de sang, ils n'eurent pas de peine à soupçonner les auteurs du meurtre. La jeune femme qui avait informé le bourgmestre du danger que courait l'enfant retenu chez les Juifs se hâta de dénoncer les homicides qui furent punis comme ils le méritaient.

Le saint corps, déposé dans un cercueil de chêne, avec la serpette dont se servait l'adolescent pour tailler la vigne, fut porté à Baccarac, sur le Rhin, et mis dans la chapelle de saint Cunibert. Sur le tombeau on plaça cette inscription :

« Ici repose le corps de saint Werner, qui, dans la plus tendre jeunesse, fut mis à mort pour la foi de Jésus-Christ. »

Il s'illustra presque aussitôt par de nombreux miracles.

En 1426, au moment où des démarches étaient tentées auprès du Saint-Siège pour la reconnaissance du culte public rendu à saint Werner, et pour réparer certains dégâts survenus au saint tombeau, le curé de Baccarac, entouré des notabilités du pays, fit ouvrir le cercueil qui renfermait ces restes vénérés, et l'on découvrit alors avec quel soin pieux ils avaient été ensevelis. La tête du martyr, ceinte d'un bandeau orné de roses d'or, reposait sur un coussinet de soie qu'on avait rempli de violettes, emblème touchant de ses humbles vertus; ces fleurs convenaient bien à la saison où mourut saint Werner. A son côté, l'on retrouva aussi la serpette.

Les saints ossements, très conservés, furent replacés en ordre dans un sarcophage plus précieux, et, à deux ans de là, l'Eglise qui venait de s'enquérir avec le soin minutieux que l'on sait de la sainteté de l'enfant, des circonstances de son martyre et de ses miracles, autorisa son culte public et permit un office en son honneur.

AU DIOCÈSE DE BESANÇON

Le diocèse de Besançon rend un culte spécial à saint Werner, plus connu en notre pays sous le nom de saint Vernier.

Voici comment la dévotion à cet enfant martyr pénétra en Franche-Comté.

Dès 1426, au temps où il n'était bruit sur les bords du Rhin que des miracles accomplis par saint Werner et de sa prochaine canonisation, Thiébaut de Rougemont, archevêque de Besançon, vint à Baccarac et visita ses saintes reliques. A son retour, il enflamma ses ouailles par le récit des merveilles qu'il avait vues et entendues.

Le siècle suivant, en 1548, Jean Chuppin, chanoine de Sainte-Madeleine, rempli du désir de glorifier Dieu dans ses saints, se transporta, lui aussi, au pays de saint Werner, et à force de pieuses instances, obtint pour son église, par la bienveillance de l'électeur palatin et de Jean, évêque de Trèves, l'index de la main droite et une partie du suaire teint du sang du jeune martyr.

Quand la précieuse relique arriva à Besançon, écrit l'auteur des *Saints de Franche-Comté,* les chanoines de Sainte-Madeleine et tout le clergé allèrent à sa rencontre et la reçurent avec le plus grand respect.

L'archevêque de Besançon en fit une reconnaissance authentique et accorda une indulgence de quarante jours à tous ceux qui visiteraient dévotement la châsse du martyr, exposée dans l'église de Sainte-Madeleine.

Le nom de saint Vernier devint bientôt célèbre dans toute la Franche-Comté.

Les vignerons de Besançon le choisirent pour leur patron spécial, et formèrent une confrérie sous son invocation.

Les confrères de Saint-Vernier, qu'on appelait aussi les *Bousbots,* nom populaire donné aux vignerons des environs de Besançon, unis dans une commune dévotion à leur glorieux patron, se rendirent illustres dans la contrée par leur fidélité à certaines traditions religieuses dont l'expression naïve se retrouve dans les vieux noëls bisontins.

Aux jours de fête, ils portaient « l'habit de camelot *gorge de pigeon* et le chapeau tricorne aux larges ailes, placé horizontalement sur la tête ». C'est dans ce pittoresque costume qu'ils s'essayaient à représenter au temps de Noël, selon les coutumes du moyen âge, avec leur patois et leurs idées, les mystères de la *Crèche.*

Sans doute, ajoute l'auteur déjà cité, la corporation des *Bousbots* a perdu cette physionomie originale qui la distinguait jadis des autres classes de la cité. Néanmoins, les confrères de Saint-Vernier se réunissent encore chaque année dans la chapelle de leur patron pour célébrer sa fête. Ce jour-là, on place un vase rempli de vin sur une table dressée près d'un pilier, et chacun des confrères en boit quelques gouttes, selon l'ancienne coutume.

L'offrande se fait aussi sur un bassin antique, d'une forme particulière et qu'on appelle le *plat de saint Vernier.*

Le suaire, porté autrefois en procession, et l'os du doigt du martyr, ont malheureusement disparu pendant la grande Révolution.

Quant au reste de son corps, caché dans une muraille au temps des calvinistes, par crainte des profanations, il fut découvert en 1621 et porté à Bruxelles.

En Auvergne, les vignerons, honorant également saint Vernier, ne manquent pas, au jour de sa fête, d'orner sa statue de grappes de raisin conservées à dessein jusqu'à la date reculée du 19 avril, et, ainsi chargée, ils la portent en procession au milieu des cantiques de joie.

SAINT RICHARD DE PARIS, ENFANT MARTYR

Fête le 25 mars.

Au IXe siècle, les Juifs s'étendaient comme une plaie sur le royaume de France. En 835, un roi se vit obligé de refouler au-delà des frontières tous ceux qui ne consentiraient pas à recevoir le saint baptême.

Mais les fils d'Israël, prompts à courber le dos sous la verge qui les frappait, l'étaient plus encore à se redresser, et, en dépit de toutes les menaces, dix ans après, ils avaient reparu plus nombreux, accaparant de nouveau toutes les richesses et recouvrant, grâce à leur or, le droit de tout oser.

Il en était ainsi sous le règne de Louis VII dit le Jeune, et dans les premières années de celui de Philippe-Auguste, son successeur.

Chaque année, dit Rigord, historien de Philippe-Auguste, les Juifs de Paris s'emparaient d'un chrétien, le saignaient et le mettaient à mort.

Ce qui est certain, c'est qu'ils le firent en 1180, sur la personne d'un enfant de douze ans, de très bonne famille, nommé Richard.

Ils l'attirent, par de fallacieuses promesses, dans leur maison, l'enferment dans un souterrain et commencent par lui demander ce qu'il croit et la doctrine que lui ont enseignée ses parents.

L'enfant répond noblement qu'il croit en un seul Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son fils unique, né de la Vierge Marie, crucifié et mis à mort sous Ponce-Pilate.

Cette profession de foi met le rabbin en fureur. Il commande à ses gens de dépouiller de ses vêtements la victime et de la fustiger sans merci. Puis, viennent les raffinements accoutumés, véritable reproduction de ceux que se permirent les bourreaux du Sauveur. On crache au visage du patient, et tandis qu'il ne se lasse point de prononcer le nom béni de Jésus, on profère autour de lui mille horribles blasphèmes. On lui fabrique même une croix à laquelle on le suspend, jusqu'à ce que, affaibli par tant de mauvais traitements et épuisé par la perte de son sang, le martyr rende enfin à Dieu son âme innocente.

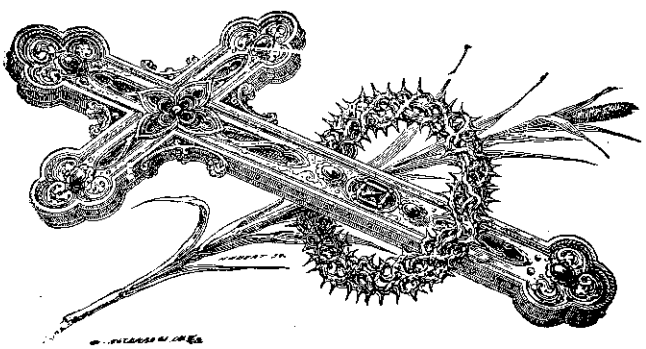
Le roi Philippe-Auguste, à la nouvelle de ce crime, ne se contint plus. Déjà, il était exaspéré par les récits que lui faisait son entourage sur la cupidité et sur la cruauté de Juifs. Cette nouvelle infamie porta au comble sa fureur, et il promulgua sans retard un édit ordonnant à tous les Israëlites sans distinction de quitter le territoire du royaume avant la Saint-Jean-Baptiste. Il les eût tous exterminés, si on ne l'eût retenu.

Le saint martyr fut inhumé au cimetière dit des Petits-Champs; puis, des miracles venant proclamer sa sainteté, on le déposa avec honneur dans l'église des Innocents, où il demeura jusqu'à ce que les Anglais, devenus maîtres de Paris, sous le malheureux roi Charles VI, se fussent emparés de ce trésor et l'eussent emmené en leur pays, alors catholique, ne laissant aux Français que son précieux chef.

La Révolution se chargea de nous dépouiller même de cette dernière relique.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, par les Grands Bollandistes, au 19 avril. — *Vies des Saints de Franche-Comté,* par un groupe de professeurs du Petit Séminaire de Besançon, t. IV. — *L'affaire de Tisza-Eszlar,* par le P. Ollivier, des Frères Prêcheurs, dans le *Correspondant* (numéro du 25 novembre 1883). — *Les Juifs devant l'Eglise et l'histoire,* par le P. Constant, des FF. Prêcheurs.



LE VÉNÉRABLE CÉSAR SPORTELLI

Rédemptoriste (1701-1750).

Le Vénérable, frappé d'apoplexie, est secouru par des brigands.
(*Photographie d'un tableau qui se trouve chez les RR. PP. Rédemptoristes, à Rome.*)

L'ENFANCE ET LES ÉTUDES

C'est dans le midi de l'Italie et dans la province de la Pouille, à Mola di Bari, petit port sur l'Adriatique, que le 19 juin 1701 naquit le vénérable Sportelli. Le lendemain, à son baptême, il recevait les noms de Jean-César-Jacques.

Son père, Bernardin Sportelli, menait une vie exemplaire, et sa mère, Barbe Pavia, devait mourir en odeur de sainteté. Leur fils n'avait qu'à marcher sur leurs traces. Aussi bien sa mère l'éleva-t-elle dans les sentiments d'une forte piété. Sa vigilance écarta de lui toutes les occasions de péché, plus fréquentes pour l'enfance qu'on ne le pense communément.

Ses succès dans les lettres et les sciences égalaient ses progrès dans la vertu. A quinze ans, il avait presque achevé ses études littéraires et philosophiques. Pour les compléter, il se rendit à Naples en 1716. Sa pieuse mère l'y rejoignit bientôt, autant pour surveiller l'éducation de son second fils, Félix, que pour continuer à exercer sur son aîné, avec sa vigilance maternelle, sa bienfaisante influence.

L'ami préféré de César était à cette époque le jeune marquis Charles de Marco, étudiant comme lui, et devenu plus tard le consciencieux ministre d'Etat de Ferdinand IV et le défenseur auprès du roi, de la Congrégation des Rédemptoristes, violemment attaquée à son origine.

Sa philosophie achevée, César Sportelli consacra plusieurs années à l'étude du droit sous la direction du savant jurisconsulte Blaise Troisi; en 1725, il conquit la palme du doctorat; il avait vingt-quatre ans.

L'AVOCAT MODÈLE — CONVERSION D'UN JEUNE HOMME

Devenu avocat, don César ne tarda pas à se faire un nom au barreau et dans Naples par son éloquence et sa droiture dans les affaires. Sa clientèle était aussi nombreuse que choisie. Les plus grandes familles, comme celle du marquis de Vasto, n'hésitaient pas à lui confier le soin de leurs intérêts. C'est que, sans nul souci du respect humain et avec un noble désintéressement, il repoussait toutes les causes injustes ou douteuses : celles des pauvres lui étaient chères et il les préférait aux autres.

A ses multiples travaux, le pieux avocat savait unir les exercices de la piété chrétienne. Jamais il ne se rendait au tribunal sans avoir fait sa méditation et entendu la messe; matin et soir, dans

l'église du Refuge, on le voyait agenouillé au pied de l'autel de la Sainte Vierge; il était fidèle à la visite au Saint Sacrement et à la communion hebdomadaire. Sa ferveur s'alimentait encore au foyer des bonnes œuvres. Don César était membre de la Congrégation dite des Chevaliers et des Docteurs et en suivait assidûment les exercices dans l'église des Pieux-Ouvriers; chaque lundi, avec plusieurs de ses collègues du barreau, entre autres saint Alphonse de Liguori, il allait visiter, servir et consoler les malades de l'hôpital des incurables.

Entre-temps, son directeur, le P. Falcoia, depuis évêque de Castellamare, le formait à l'humilité, au renoncement et à la mortification.

Le trait suivant fera voir à quel degré de vertu était déjà arrivé le serviteur de Dieu.

Il avait pris en affection et assistait de ses aumônes un jeune homme pauvre. Son protégé, abusant de sa charité, ne tarda pas à se livrer au désordre et à fuir son bienfaiteur pour échapper à ses justes remontrances. Le malheureux alla plus loin : il poussa l'ingratitude jusqu'au crime. Un jour qu'il ne pouvait éviter la rencontre de don César, il tira sur lui un coup de pistolet, heureusement sans l'atteindre. Loin de manifester la moindre indignation et d'abandonner à son sort son indigne protégé, le serviteur de Dieu lui pardonna généreusement et continua à lui témoigner la plus tendre affection.

Tant de grandeur d'âme toucha enfin le coupable qui se repentit et revint à ses devoirs de chrétien pour ne plus s'en écarter. La charité de son bienfaiteur l'avait sauvé.

LA VOCATION RELIGIEUSE — LE NOVICIAT DE SCALA

César Sportelli avait trente ans. Il était dans la pleine maturité de son talent; la gloire et la fortune lui souriaient, et, cependant, il n'était pas heureux. Souvent, il répétait à ses amis : « Je ne suis pas fait pour le monde; vous verrez que je mourrai dans le cloître. » Sa mère l'entretenait dans ces sentiments. « Mon fils, lui disait-elle, prenez en main la cause du salut éternel des âmes; laissez à d'autres la défense des intérêts purement terrestres. »

Don César en était là, quand son directeur lui apprit qu'une nouvelle Congrégation de missionnaires, destinés à l'évangélisation des pauvres et des campagnes, venait d'être fondée à Scala par un de ses plus éminents collègues du barreau devenu prêtre, le chevalier don Alphonse de Liguori. Sportelli se sentit aussitôt porté à entrer dans l'Institut naissant. Toutefois, au dire du P. Landi, chroniqueur rédemptoriste, sa détermination devint irrévocable après un songe dans lequel il vit Jésus-Christ jugeant le monde. Ce spectacle fit sur lui une telle impression qu'il abandonna décidément la magistrature et dit au monde un adieu définitif. Au commencement de juin 1733, il arrivait à Scala.

Rien de plus pittoresque que cette petite ville, vrai nid d'aigle accroché au flanc d'une montagne, d'où l'œil aperçoit les bourgs et les villages disséminés sur la côte riante d'Amalfi, les flots de la Méditerranée, les blanches voiles des barques de pêcheurs, et, dans le lointain, cet horizon mystérieux qui semble cacher un autre monde. Sur ces sommets, à l'écart des foules bruyantes, l'âme se sent plus près de Dieu.

C'est sur ce mont solitaire que, le 5 novembre 1732, saint Alphonse de Liguori avait fondé la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. L'hospice Saint-Sauveur en fut le premier couvent. C'était une maisonnette étroite et incommode, composée d'un modeste oratoire, de trois chambres et d'une salle commune. Quelques mauvaises chaises, de pauvres paillasses pour la nuit, des vases de terre à l'usage de la cuisine et de la table en formaient tout le mobilier.

César Sportelli éprouva des transports de joie en entrant dans cette masure dont le dénûment lui rappelait l'humble maison de Nazareth. Et puis, il y retrouvait son ami, sa première conquête, Vitus Curzius. C'est une figure originale que celle de cet héroïque religieux. La vocation et plus tard la sainteté de Vitus Curzius sont un exemple frappant de la puissance de la grâce au service d'une âme généreuse. Dans le monde, ce jeune gentilhomme ne ressemblait guère à son ami. Orgueilleux et arrogant, il avait oublié les leçons puisées au sein de sa noble et chrétienne famille. *Voilà mes instruments de piété*, disait-il en montrant son épée et son pistolet. Et il en faisait un si fréquent usage qu'il ne comptait plus ses duels..... Les exemples de Sportelli et de sa pieuse mère le firent rentrer en lui-même.

Ardent pour le bien comme il l'avait été pour le mal, le nouveau converti fit de rapides progrès dans la vertu. Sur les conseils de son ami, il n'hésita pas à tout sacrifier pour se mettre à la suite de saint Alphonse en qualité de Frère servant. Toutefois, le fier gentilhomme n'avait pas tardé à comprendre qu'il est plus facile de se dépouiller de ses biens que de son caractère. On lui avait commandé un jour de servir à table. Cet acte d'humilité, auquel il ne s'attendait pas, le fit bondir. « Moi, dit-il, servir à table, laver la vaisselle, avilir ainsi ma naissance! » Il se révoltait à cette pensée, quand saint Alphonse, dont la noblesse éclipsait la sienne, vint s'unir à lui pour servir ses frères et laver ensuite les plats à la cuisine. A ce spectacle, Vitus s'indigne contre lui-même : « Orgueilleux, se dit-il, tu rougis de servir, et Alphonse de Liguori se fait le serviteur de tous! » Depuis lors, humble et soumis, il se livra tout entier à l'action de la grâce et parvint à une si haute sainteté que le duelliste de jadis est aujourd'hui honoré du titre de *Serviteur de Dieu*.

L'arrivée de César Sportelli consola merveilleusement saint Alphonse, plongé alors dans la tristesse et presque découragé : trois de ses meilleurs amis, qui avaient tout quitté pour le suivre, venaient de l'abandonner. Seuls, un prêtre et Vitus Curzius lui étaient restés fidèles. Après six mois d'existence l'Institut menaçait ruine.

Cette situation alarmante n'ébranla pas un instant le nouveau postulant, qui se mit généreusement à l'œuvre de sa formation religieuse. Le caractère propre de la vie surnaturelle du vénérable Sportelli fut l'imitation des vertus de Notre-Seigneur. Parmi les premiers compagnons de saint Alphonse, aucun ne le surpassa, au dire d'excellents juges, dans cette reproduction habituelle de la vie du Sauveur. Et, pour y arriver, il s'attacha surtout à dompter sa chair par des disciplines sanglantes et le port du cilice, à étouffer en lui tout sentiment d'orgueil par de fréquents actes d'humilité, à mortifier la volonté propre en obéissant, comme un enfant, au moindre signe de saint Alphonse. Si nous ajoutons qu'à ce renoncement parfait, il joignait un grand esprit d'oraison et une sainte allégresse qui rayonnait jusque sur son visage et rendait son commerce très agréable, nous aurons esquissé dans ses grands traits la physionomie du vénérable Sportelli.

Après quelques mois de noviciat, le serviteur de Dieu fut chargé de faire l'école aux petits garçons de Scala, tout en étudiant la théologie sous la direction de saint Alphonse. Et le distingué mais très humble avocat passa deux années dans ces modestes fonctions d'instituteur primaire, enseignant aux enfants à lire, à écrire et surtout à connaître et aimer le bon Dieu.

LE MISSIONNAIRE (1737-1748)
ÉCLATANTES CONVERSIONS

Ordonné prêtre en 1737, le P. Sportelli fut aussitôt appliqué aux travaux apostoliques. « Il fit un bien immense, dit le P. Landi, par ses prédications et par ses catéchismes, d'autant plus que Dieu l'aidait d'une grâce singulière. Pour moi qui l'ai connu et souvent entendu, je puis assurer qu'il était admirable et qu'il attirait à lui tous les cœurs. Il exerça son ministère dans un grand nombre de paroisses rurales et de villes considérables. »

En mission, la chaire et le confessionnal l'occupaient sans relâche; très souvent, il passait dix heures de suite au saint tribunal, et parfois sans prendre aucune nourriture jusqu'au soir. Non content d'arracher les âmes au péché, il avait à cœur de les pousser et de les guider dans la voie de la perfection. Et ce n'était pas un médiocre surcroît de travail pour lui que de répondre à ses pénitents, religieux et séculiers, qui le consultaient de toutes parts.

Mais aussi quels fruits de salut sa sainteté, son zèle, sa charité douce et compatissante n'ont-ils pas produits!

Un jour que le P. Sportelli devait prêcher à Caposele, où avait lieu une mission, le Frère convers le trouva en extase dans sa cellule, élevé de cinquante centimètres au-dessus de terre et enveloppé d'une éblouissante clarté. Son sermon remua tous les cœurs.

Une autre fois, il parcourait une paroisse de campagne pour engager le peuple à fréquenter la mission. On lui parle d'un homme très redouté qui avait commis de vingt-cinq à trente meurtres (le bandit les avait marqués sur son bâton par autant d'entailles). Sur-le-champ, le Père va le trouver, et avec cette politesse de formes dont l'Italie a le secret : « Votre Seigneurie, lui dit-il, ne veut-elle point suivre la mission? — Volontiers, répondit l'assassin. » Il la suivit, en effet, et se convertit. « Le P. César, avouait-il plus tard, fit bien de me parler avec douceur, sinon, je lui aurais tiré un coup de fusil. »

Fils dévoué de la Très Sainte Vierge, le vénérable Sportelli aimait à prêcher sur la puissance et la bonté de la Mère de Dieu et se réservait toujours ce sermon. Il faisait à cette occasion les meilleures conquêtes. Une pauvre femme s'y convertit un jour d'une façon aussi frappante que durable. « Je la vis, dit un témoin oculaire, je la vis fondre en larmes, en proie à une douleur si vive que j'en fus tout ému; la suite montra combien son repentir était sincère. » Le P. Sportelli avait coutume de dire : « La Très Sainte Vierge est la fenêtre du Paradis; qui trouve la porte fermée cherche à entrer par la fenêtre; recourez donc à Marie et vous pourrez encore entrer au ciel. »

C'est à lui qu'arriva le fait suivant rapporté par saint Alphonse dans les *Gloires de Marie* (t. II, XLVe exemple) : On venait de prêcher sur la toute puissante intercession de la Très Sainte Vierge. Après le sermon, les confesseurs sont à leur poste. Un homme très âgé s'approche du P. Sportelli : « Mon Père, lui dit-il en s'agenouillant, la Madone m'a fait une grande grâce. — C'est bien la coutume de cette bonne Mère, répond le prêtre. — Mais vous, vous ne pourrez point m'absoudre; je ne me suis jamais confessé. » Le Père alors l'encourage, lui fait comprendre que le nombre et la grandeur de ses fautes ne sont point un obstacle à la miséricorde divine; puis il l'interroge avec bonté, pénètre ainsi les secrets de sa conscience, l'affermit dans ses sentiments de repentir, l'absout et le renvoie au comble du bonheur.

FONDATION DE NOCERA DE PAGANI (1744)
ÉPREUVES ET CONFIANCE EN DIEU

A six lieues de Naples et à deux lieues de Salerne, dans une magnifique vallée des Apennins, s'élève la ville de Nocera de Pagani, ville antique et riche en souvenirs. Mais demandez aux habitants ce qui rend leur cité à jamais glorieuse, ils vous répondront que saint Alphonse de Liguori y a vécu de longues années, qu'il y est mort et qu'enfin Nocera conserve son tombeau vénéré.

C'est là qu'en 1744 le Saint établit une des premières maisons de son Institut. Il confia cette fondation au sage et vaillant Sportelli. Tout d'abord, les missionnaires furent accueillis avec enthousiasme. Mais il manquait à cette fondation, pour la rendre durable, la pierre angulaire de l'épreuve; la haine et la jalousie se chargèrent de l'y placer.

Un groupe de mécontents et d'envieux se forma, qui n'eurent pas honte d'attaquer la légitimité de la fondation et de l'Institut lui-même et de les dénoncer au roi et au Pape comme également contraires aux lois civiles et aux lois canoniques. Dans un mémoire aussi mensonger que haineux, ils représentaient les Rédemptoristes comme des vagabonds, composant une Congrégation non approuvée, réduits, pour vivre, à soutirer dans les paroisses le pain des prêtres et des religieux, usurpant les droits des curés et ne rendant d'ailleurs aucun service.

De ces accusations calomnieuses, habilement répandues, il résulta que la partie ignorante de la population considéra les missionnaires comme des malfaiteurs qu'il fallait chasser à tout prix. On les accabla d'outrages dans les rues et jusque dans les églises. Un Père se vit arracher des mains l'amict dont il se revêtait pour dire la messe. Un Frère, travaillant au jardin, fut insulté et souffleté par un misérable. Sans dire un mot, le Frère se mit à genoux et présenta l'autre joue, ce qui remplit de confusion l'agresseur. Pendant la nuit, des bandes de libertins hurlaient sous les fenêtres des Pères toutes sortes d'impiétés et de blasphèmes.

C'est dans ces difficiles conjonctures que se manifestèrent l'énergie, la sagesse et surtout la confiance en Dieu du vénérable Sportelli. Au plus fort de la lutte, alors que ses confrères se demandaient avec anxiété quelle serait l'issue des procès à Rome et à Naples, lui seul ne doutait pas de la victoire. « Courage, leur disait-il, ce sont là des vétilles; laissons faire le bon Dieu et confions-nous en lui. Cette maison ne périra pas: elle deviendra glorieuse un jour entre toutes dans la Congrégation. Vous verrez comment Dieu va la bénir! » Les événements ne devaient pas tarder à justifier cette prédiction. Au mois de juillet 1745, la cour de Rome et, deux ans après, le Conseil royal de Naples se prononçaient définitivement en faveur des Rédemptoristes.

L'Institut et la fondation de Nocera étaient sauvés. Le P. Sportelli poussa activement la construction de l'église et du couvent. Il était sans ressources; mais, cette fois encore, son inébranlable confiance en Dieu lui mérita d'obtenir de nombreux secours. Des créanciers importuns venaient-ils le trouver, il leur disait joyeusement : « Que tout vienne à se perdre, je suis prêt à tout payer sur les fonds de la divine Providence; si je sors une fois, la besace sur l'épaule, je vous rapporte ici cinq à six cents ducats. » Il ne fut pas nécessaire qu'il sortît : les aumônes vinrent d'elles-mêmes.

FONDATION DE CAPOSELE (1747)

L'église et le couvent de Nocera de Pagani étaient à peine achevés que, sur l'ordre de saint Alphonse, le P. Sportelli se rendait à Caposele, dans l'archidiocèse de Conza, pour y établir une maison de l'Institut. On offrait comme siège de la nouvelle fondation l'église de *Mater Domini*, située sur une colline, à proximité de Caposele. La Vierge miraculeuse honorée dans ce sanctuaire attirait de nombreux pèlerins, et, de ce centre, les missionnaires pourraient facilement rayonner dans l'archidiocèse et les diocèses voisins.

Au mois d'août 1747, le P. Sportelli, avec deux de ses confrères, prenait possession de l'ermitage de *Mater Domini*. Les habitants de Caposele aimaient et vénéraient le serviteur de Dieu qui, trois mois auparavant, leur avait prêché le Carême aux pieds de la Madone miraculeuse. Quarante jours durant, ils l'avaient vu, vivant seul sur la colline, ne prenant presque aucune nourriture et logé dans l'ermitage délabré où pénétraient le vent et la pluie.

Dix pauvres carlins (cinq francs) composaient tout l'avoir du P. Sportelli et de ses compagnons à leur arrivée à *Mater Domini*. « Pour tout mobilier, écrit l'un d'eux, nous possédions trois paillasses et une chemise de rechange. Dans la maison, il n'y avait que le toit et les murs. Nous n'avions pour nous trois qu'un couteau et une fourchette; mais je m'ingéniai à fabriquer deux fourchettes de bois. Plusieurs fois, nous fûmes obligés de mendier un morceau de pain à un ermite, notre voisin. »

Dieu bénit cette fondation de Caposele. Sous la direction de l'intrépide Sportelli, toujours malade et toujours sur la brèche, les missions ravivèrent la foi dans l'archidiocèse de Conza. Bientôt, un couvent spacieux s'éleva sur la colline et put abriter une communauté régulière et même de nombreux retraitants.

SPORTELLI ET LES BRIGANDS — LA MORT (1750)

Le serviteur de Dieu ne vit pas l'achèvement de l'édifice. « Dieu sait, écrivait-il à saint Alphonse, ce que me coûte de peines et d'angoisses cette maison de Caposele. J'ai bien souvent la tentation de me faire Trappiste ou de m'enfuir au désert. » L'infatigable ouvrier ne fit ni l'un ni l'autre : il resta au poste que lui avait assigné l'obéissance et mourut victime du devoir.

En décembre 1748, épuisé et la tête en feu, il se dirigeait par les sentiers de la montagne vers le couvent de Ciorani pour y prêcher la retraite au clergé. Le vent soufflait en tempête et la neige tombait à gros flocons. Le pauvre Père avançait péniblement, quand, tout à coup, il s'affaissa sur le chemin, frappé d'apoplexie. Des brigands, sortis de leur repaire pour l'attaquer, le trouvèrent étendu : il avait un côté presque entièrement paralysé et faisait de vains efforts pour se relever. Les bandits furent touchés de compassion : « Mon Père, lui dirent-ils, c'est sans doute la peur qui vous a mis dans cet état. — Mes amis, répondit-il gaiement, un homme tout à fait vivant aurait tout à fait peur; mais un homme à moitié mort n'a qu'à moitié peur. » On le transporta dans cet état à Ciorani, où une seconde attaque d'apoplexie lui enleva presque l'usage de la parole et lui laissa un tremblement dans tous les membres. Cette infirmité dura plus d'un an, sans que jamais aucune plainte ne s'échappât des lèvres de l'héroïque malade. Toujours soumis à la volonté de Dieu, il se conduisait en toutes choses avec la candide simplicité d'un enfant. Plusieurs fois, il avait prédit le jour de sa mort. Avant d'expirer, calme et joyeux comme l'exilé qui rentre dans sa patrie, il entonna le psaume *In exitu Israel de Ægypto* et rendit le dernier soupir (19 avril 1750). Il était âgé de quarante-neuf ans.

Dieu mit en lumière la sainteté de son serviteur par les nombreux miracles qui suivirent sa mort. Quatre mois après, on ouvrit son tombeau : le corps était conservé et n'exhalait aucune odeur. Trois ans plus tard, à l'occasion du transfert dans un caveau nouvellement creusé, le cercueil fut ouvert une seconde fois. Sous les linges et les vêtements presque consumés, le cadavre, intact et flexible, apparut tel qu'il était au moment de la mort, sans nulle trace de putréfaction. D'une légère incision pratiquée au bras, il coula un sang frais et vermeil. Cette conservation du corps, les guérisons obtenues par l'intercession du serviteur de Dieu et l'héroïcité de ses vertus ont mérité au P. Sportelli le titre de vénérable (15 déc. 1896).

SOURCES CONSULTÉES

Extrait de la *Sainte Famille*, revue ascétique et morale, publiée à Antony (Seine), de la *Vie de saint Alphonse de Liguori*, par le P. Berthe. Retaux, Paris. — *Posizioni e Articoli per i processi ordinarii su la fama di Santità, delle virtù e dei miracoli del Servo di Dio P. Cesare Sportelli*, par le P. Benedetti, Rédemptoriste.

SAINTE AGNÈS DE MONTEPULCIANO

Quatorzième siècle. — Fête le 20 avril.

La veille de l'Assomption, sainte Agnès de Montepulciano priait pour se préparer à la fête du lendemain. Ravie en extase, elle voit apparaître la Reine des Anges qui descend vers elle, portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Pleine de joie et de confiance, la Sainte demande et obtient de tenir un instant dans ses bras le divin Fils de Marie.

NAISSANCE D'AGNÈS — MIRACLE QUI L'ACCOMPAGNA

Dès ses premières années, l'arbre monastique planté par saint Dominique au sein de l'Eglise prit une rapide extension dans l'ordre de la doctrine comme dans celui de la sainteté. La bienheureuse Agnès de Montepulciano fut un des plus beaux fruits de cette fécondité merveilleuse. Elle naquit dans une humble bourgade de Toscane, située aux environs de Montepulciano. Ses parents, pauvres, mais craignant Dieu, méritèrent, par leur piété, l'honneur de la donner au monde et à l'Eglise.

Agnès avait été choisie, dès le sein de sa mère, pour accomplir de grandes choses. On vit, en effet, au moment de sa naissance, des flambeaux inonder d'une clarté toute céleste l'appartement où se trouvait sa mère. Les anges saluaient ainsi l'envoyée du Seigneur.

L'enfant bénie ne démentit pas les espérances que ce prodige avait fait concevoir. Dès l'âge le plus tendre, elle sentit germer en son âme l'at-

trait de l'oraison. On peut dire qu'elle en éprouva les douceurs avant d'avoir appris à parler. Dès qu'elle put bégayer le *Pater* et l'*Ave*, on la voyait, délaissant les jeux des enfants de son âge, rechercher les lieux les plus retirés de la maison paternelle ; et là, les mains jointes, à genoux, elle se plaisait à redire ces saintes prières.

Le Saint-Esprit établit dès lors son palais dans ce jeune cœur et l'inonda de ses grâces. Il lui inspira un ardent amour pour la sainte vertu de pureté. Aussi, toute jeune, elle était déjà la terreur du démon. Qu'on en juge par le trait suivant :

La petite Sainte avait atteint sa neuvième année, lorsqu'un jour, se rendant de son village à Montepulciano, elle vint à passer près d'une maison de débauche. Une bande de corbeaux, s'élançant d'un champ voisin, se précipita vers elle, voltigeant au-dessus de sa tête, poussant des cris affreux et menaçant de la déchirer. Ils n'osèrent cependant lui faire aucun mal. Les démons qui habitaient ces lieux maudits témoignaient, par l'organe de ces sinistres oiseaux, la fureur que la seule présence de cette enfant si pure excitait chez eux. Agnès, comme on le verra plus loin, devait changer en un sanctuaire de prière et de vertu la maison qui était alors le séjour du vice.

L'ANGE DU COUVENT

Cette même année, Agnès demanda à se consacrer au Seigneur, afin de mettre plus à l'abri, sous les ombres du cloître, cette pureté que le démon lui enviait si fort. Il y avait, à Montepulciano, un couvent de religieuses *Sachines*, ainsi nommées de leur habit, fait de toile très grossière. C'est là qu'elle voulut entrer tout d'abord ; car elle ne devint fille de saint Dominique que quinze ans plus tard.

Une fois admise dans ce lieu de retraite, la sainte enfant commença à se traiter comme une personne avancée en âge. Elle embrassa avec ardeur toutes les pratiques de la vie religieuse. Assidue à mortifier son corps par les jeûnes, les veilles et autres austérités, elle s'appliquait à crucifier sa volonté par une obéissance rigoureuse et entière aux moindres indications de sa supérieure.

Mais ce qui était le plus remarquable en elle, c'était son ardeur pour la prière, les lectures saintes et la méditation. Cet attrait qu'elle avait éprouvé dès son jeune âge n'avait fait que se fortifier. Elle volait à la prière, comme le cerf altéré court à la source d'eau vive. Tous ses loisirs étaient consacrés à ces entretiens intimes avec Jésus-Christ. Aussi fit-elle en peu de temps de rapides progrès dans la contemplation.

Souvent, on la voyait s'élever de terre et s'approcher peu à peu du Crucifix devant lequel elle priait, jusqu'à pouvoir appliquer ses lèvres et déposer un fervent baiser sur les plaies sacrées du Rédempteur.

Tant de vertus, jointes aux grâces extérieures dont Dieu l'avait douée, la firent appeler l'Ange du couvent.

AGNÈS ABBESSE A QUINZE ANS PAR LA VOLONTÉ DE DIEU

Une nuit, la Sainte Vierge apparut à la Bienheureuse et lui remit trois perles éclatantes de beauté en lui disant :

« Ma fille, je te destine à élever une église et un monastère en mon honneur. Je veux que l'édifice soit fondé sur la foi en la Très Sainte Trinité que représentent ces trois perles. »

Agnès avait alors quinze ans.

A peu de temps de là, les habitants de Procéna, dans le comté d'Orvietto, résolurent de bâtir en leur ville un monastère destiné à l'éducation de leurs enfants. Ayant entendu parler des vertus de Sœur Agnès, ils commencèrent des démarches pour obtenir qu'elle fût chargée de diriger la nouvelle fondation. Dieu, qui leur avait inspiré cette pensée, fit aboutir leur requête, et la Supérieure des Sachines finit par céder à leurs instances réitérées. Agnès se soumit à la voix de l'obéissance et partit pour Procéna, accompagnée de sa maîtresse des novices. Elle surveilla les travaux, et, quand l'édifice fut terminé, elle y établit une communauté de vierges.

Le Souverain Pontife Nicolas IV, informé de sa sainteté et de sa prudence admirables, lui conféra par un bref le titre et la charge d'abbesse. La Bienheureuse accepta ce nouveau fardeau avec une résignation aussi humble que courageuse. La vertu du Saint-Esprit, qui avait autrefois transformé douze pauvres pêcheurs de Galilée en docteurs du monde, suppléa merveilleusement à ce qui manquait à la jeune supérieure du côté de son âge. Sous sa direction, dit le chroniqueur, le monastère de Procéna devint un vrai paradis, tellement la Sainte qui le dirigeait répandait d'influence autour d'elle et communiquait son esprit de ferveur à tous ceux qui l'approchaient.

VERTUS DE MÈRE AGNÈS

Les habitants de Procéna n'eurent qu'à s'applaudir de l'heureux résultat de leurs négociations. Mais leur joie n'égalait pas les angoisses qu'éprouvait la Sainte en se voyant de si bonne heure chargée de diriger les âmes des autres. Sentant la responsabilité qui pesait sur ses faibles épaules, elle suppliait le Seigneur de lui donner la lumière et les forces nécessaires.

Elle se livrait à de très rudes austérités. Pendant les quinze années qu'elle passa à Procéna, elle ne coucha jamais que sur la terre nue, jeûnant en outre, continuellement, au pain et à l'eau.

Malgré son penchant pour la solitude et pour la contemplation, elle était dévouée tout entière aux devoirs de sa charge. Il lui en coûtait souvent des larmes d'interrompre son oraison ; elle le faisait cependant avec un généreux désintéressement, sachant que Dieu veut, avant tout, que nous accomplissions nos devoirs d'état.

Le Seigneur montra en plusieurs circonstances combien cette conduite lui était agréable. On voyait quelquefois la Sainte sortir de l'oraison, le manteau couvert d'une manne céleste, blanche comme la neige. D'autres fois, des fleurs et des violettes jaillissaient soudain de terre, à l'endroit où elle avait posé les genoux.

La Sainte Vierge ne délaissa pas non plus sa pieuse servante. La veille de l'Assomption, Agnès veillait et priait pour se préparer à la solennité. Tout à coup, elle voit apparaître, au milieu d'un éclat merveilleux, la Reine des Anges qui descendait vers elle, portant dans ses bras l'Enfant Jésus. Remplie d'une joie et d'une confiance admirables, la Bienheureuse demanda à la Mère de Dieu qu'elle voulût bien lui permettre de tenir un moment son Fils entre ses bras. Marie condescendit en souriant à sa requête, et Sœur Agnès crut un moment goûter les joies du paradis.

Quand il fallut rendre l'Enfant divin, elle res-

sentit une peine indicible. Il lui semblait qu'une telle séparation devait lui arracher la vie. L'Enfant portait au cou un crucifix d'une merveilleuse beauté, suspendu à un cordon de soie. Agnès rendit l'Enfant, mais elle voulut du moins garder le crucifix. La vision disparut alors, laissant notre Sainte comme privée de sentiment et inondée à la fois de joie et de tristesse.

MALADIE D'AGNÈS — SA RECONNAISSANCE ENVERS LES BIENFAITEURS DE SON MONASTÈRE

La jeune Supérieure était obligée de veiller, non seulement à la direction spirituelle de sa communauté, mais aussi à l'entretien matériel. Ce dernier point n'était pas toujours chose facile; car le monastère de Procéna était des plus pauvres. Plus d'une fois, les provisions de pain, d'huile et d'argent venaient à manquer tout à coup. La Sainte avait alors recours à Dieu qui ne lui fit jamais défaut.

Malgré le secours de cette assistance providentielle, la servante de Dieu n'en était pas moins accablée de fatigues. Elle tomba enfin en une grave maladie qui dura assez longtemps. La Sainte Vierge vint la consoler et la fortifier dans cette épreuve par des apparitions.

Mais ce qui n'est pas moins propre à édifier le lecteur, c'est le trait suivant : les médecins avaient ordonné à sainte Agnès de faire usage de viande. La Bienheureuse n'en avait jamais touché de sa vie; elle s'était promis de garder cette abstinence jusqu'à la mort. L'ordonnance des médecins la jeta dans une angoisse extrême. Mais Dieu vint à son secours. Comme on lui apportait le remède si redouté, la Sainte fit le signe de la Croix sur le plat, qui se trouva aussitôt chargé de deux beaux poissons. Agnès remercia le Seigneur de sa bonté, et les médecins n'osèrent plus contrarier sa sainte résolution.

La Bienheureuse montrait une grande reconnaissance envers les bienfaiteurs de sa communauté. Ne pouvant leur rendre des biens temporels, elle offrait à Dieu de ferventes prières pour le salut de leurs âmes.

Une nuit, Sœur Agnès se vit transportée en songe dans un lieu ténébreux; l'air y était embrasé, peuplé de fantômes hideux, et retentissait sans cesse de cris et de lamentations déchirantes; véritable image de l'enfer et de ses horreurs. Au milieu de ce séjour de la souffrance, plusieurs démons apprêtaient une chaise de feu qu'ils semblaient réserver à quelqu'un. Remplie de terreur, et à demi morte, la Sainte se hasarde à demander à qui est destiné ce siège horrible. Les démons lui répondent en ricanant que c'était pour un des bienfaiteurs de son monastère, au salut duquel elle s'intéressait vivement. Le malheureux, depuis trente ans, négligeait ses confessions, et cachait des péchés qu'il n'osait déclarer.

En proie à une douloureuse surprise, la Sainte se réveilla et s'empressa d'appeler son bienfaiteur, pour lui communiquer ce qu'elle avait vu. Celui-ci mit à profit ces avertissements; il mourut peu de temps après, et Agnès eut le bonheur de voir son âme monter au ciel, sans passer par les flammes du Purgatoire.

LA SAINTE EST RAPPELÉE A MONTEPULCIANO ET Y FONDE UN MONASTÈRE DE DOMINICAINES

Cependant, la renommée de la jeune vierge fit comprendre aux habitants de Montepulciano quelle perte ils avaient faite en la laissant partir. Jaloux de posséder un si précieux trésor de vertus, ils prétendirent la rappeler au milieu d'eux. Leur réclamation paraissait juste, puisque c'était aux environs de leur ville que la Sainte avait pris naissance. Mais, en agissant ainsi, les habitants de Montepulciano n'étaient que les instruments dont se servait la divine Providence pour accomplir ses desseins sur Agnès. Saint Augustin, saint François et saint Dominique apparurent à la jeune abbesse, et l'engagèrent à se rendre aux désirs de ses concitoyens. Dieu voulait qu'elle fondât un nouveau monastère, sous la règle de saint Dominique, sur l'emplacement même de cette maison impure, près de laquelle les démons étaient venus l'attaquer sous la forme de corbeaux.

La Sainte se mit aussitôt en devoir d'accomplir l'ordre céleste. Elle donna une nouvelle abbesse à son monastère et partit avec quelques compagnes. Grâce au concours des habitants de Montepulciano, Agnès fut bientôt établie avec vingt autres Sœurs dans sa nouvelle fondation. Elle avait adopté la règle de saint Augustin, et un bref du Pape lui permit bientôt d'y ajouter les Constitutions de saint Dominique, selon l'ordre de la vision.

L'ancienne habitation des démons se convertit alors en une demeure bénie que commencèrent à fréquenter les esprits célestes. Plusieurs saintes âmes virent une échelle lumineuse, dont le sommet se perdait dans les cieux, et dont le pied reposait dans le chœur du monastère.

Les anges, célestes intermédiaires entre Dieu et les hommes, portaient les prières des ferventes religieuses jusqu'au trône du Très-Haut, et rapportaient en retour d'abondantes grâces qu'ils distribuaient à la terre.

D'où l'on voit que les âmes qui se réfugient dans le cloître ne fuient pas la société par antipathie ou par haine, mais afin de se rendre par leurs prières et leur pénitence plus utiles au monde, qui ne cesse d'offenser Dieu.

Agnès était attentive à écarter de ses filles spirituelles toute occasion de péché. Une d'entre elles s'étant grièvement blessée à la tête dans une chute, elle aima mieux la guérir miraculeusement, en traçant de sa main virginale le signe de la Croix sur la plaie, que d'envoyer la Sœur chercher dans le monde la santé du corps au péril de son innocence.

Une nuit, comme elle veillait, selon sa coutume, en oraison, elle vit des démons pénétrer dans le dortoir de la communauté. Epouvantée d'une pareille visite, elle s'empresse de réveiller les Sœurs, et ne les renvoie reprendre leur sommeil qu'après leur avoir fait faire leurs coulpes, et leur avoir imposé quelques pénitences.

Elle avait aussi le don de lire dans les cœurs. Elle s'en servait pour réprimander ou encourager ses filles, selon les dispositions qu'elle voyait en elles.

Un dimanche, Agnès était allée, dès l'aurore, se prosterner sous un olivier du jardin pour y faire oraison. Elle fut ravie en extase, et, quand elle revint à elle, il était déjà cinq heures du soir. Comme elle s'affligeait d'avoir manqué la messe ce jour-là, et de n'avoir pas pu recevoir son Dieu sous les espèces eucharistiques, un ange lui apparut, et lui administra la Sainte Communion. Cette nourriture céleste la remplit de consolation et d'une telle force qu'elle oublia la réfection corporelle et poursuivit longtemps encore son oraison.

Elle eût bien voulu visiter les lieux saints de

Jérusalem; mais ni la bienséance de son sexe, ni la règle de la clôture ne lui permettaient de faire un si long voyage. Pour la dédommager, Dieu chargea un ange de lui apporter un peu de la terre qu'avait imbibée le sang du Sauveur mourant sur la Croix.

Ce fut d'une manière non moins miraculeuse qu'elle put avoir un fragment des habits de saint Pierre et de saint Paul. Etant encore Supérieure du couvent de Procéna, elle eut occasion de venir à Rome pour obtenir du Saint-Siège la confirmation des privilèges de son monastère. Elle désirait vivement avoir quelques reliques des deux princes de l'Eglise. Pendant qu'elle priait avec ferveur devant leurs tombeaux, deux fragments se détachèrent des vêtements qui enveloppaient les ossements sacrés, et vinrent se déposer sur les genoux de la Sainte, qui les recueillit avec dévotion, et revint toute joyeuse à son monastère.

SECONDE MALADIE ET MORT BIENHEUREUSE DE LA SAINTE — MERVEILLES QUI SUIVIRENT SON TRÉPAS

Cependant, le moment approchait où Dieu voulait récompenser sa fidèle servante. Un jour, succombant à la fatigue, la Sainte était allée prendre un peu de repos. Il lui sembla qu'un ange la conduisait dans le jardin du couvent, sous un olivier, et là lui présentait une coupe remplie d'une liqueur amère : « Bois, disait-il, épouse du Christ, bois en l'honneur de Celui qui but pour toi le calice de la Passion. »

Peu après, la Sainte tomba malade. Elle but avec ferveur le calice que Dieu lui envoyait, et montra, au milieu des souffrances, une patience inaltérable. Les médecins lui ordonnèrent des bains; elle obéit, bien qu'elle eût peu de confiance dans les remèdes humains. Elle guérit plusieurs malades, fit jaillir une nouvelle source, dont l'eau opéra bientôt de nombreux miracles ; mais elle-même dut revenir à Montepulciano sans avoir éprouvé aucune amélioration.

Dieu lui révéla alors l'heure où son âme serait délivrée des liens de la chair pour aller jouir de l'éternel repos. Elle attendit cet heureux moment avec une sorte d'avidité. Ses filles gémissaient de la voir si joyeuse de les quitter. Mais Agnès les consolait par des paroles pleines de douceur et d'espérance.

« Si vous me portez une véritable affection, leur disait-elle, ne pleurez pas ma mort, puisqu'elle n'est, à mes yeux, qu'un passage de la terre au ciel. Il n'est pas convenable qu'un ami s'afflige du bonheur de son ami. Je pars; mais soyez certaines que je ne serai absente que de corps; dans le ciel, où j'espère être admise, avec la grâce de mon Dieu, mon âme se souviendra de vous. »

C'est ainsi qu'elle cherchait à employer au profit de ses chères filles spirituelles les derniers instants et le peu de forces qui lui restaient Enfin, au milieu de ses élans d'amour et des prières de ses compagnes, elle leva une dernière fois les yeux au ciel, et rendit doucement son âme entre les mains des anges qui la portèrent au paradis. C'était le 20 avril 1317, un peu après minuit. Elle avait vécu quarante-trois ans.

En ce même moment, à Montepulciano et dans les environs, tous les enfants furent réveillés en sursaut, par une force surnaturelle, et se précipitant vers leurs parents, ils s'écriaient : « Sœur Agnès est morte; elle est partie pour le ciel. » C'est de cette façon miraculeuse que la nouvelle se divulgua bientôt dans tout le pays. La Sainte apparut elle-même à diverses personnes leur annonçant qu'elle montait au séjour du bonheur.

Une odeur suave se répandit dans le monastère et les lieux environnants. Les Sœurs envoyèrent aussitôt chercher à Gènes des aromates pour embaumer le corps de leur mère et fondatrice. Mais Dieu voulut montrer que les parfums de la terre sont inutiles à ceux qu'il oint des parfums de sa grâce. Les mains, le visage de la Sainte commencèrent à se couvrir d'une sueur odoriférante, en telle abondance que ses habits en étaient imprégnés. On recueillit dans des vases de cristal une grande quantité de ce baume céleste que le saint corps continua à distiller pendant plusieurs années.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE AU TOMBEAU DE SAINTE AGNÈS

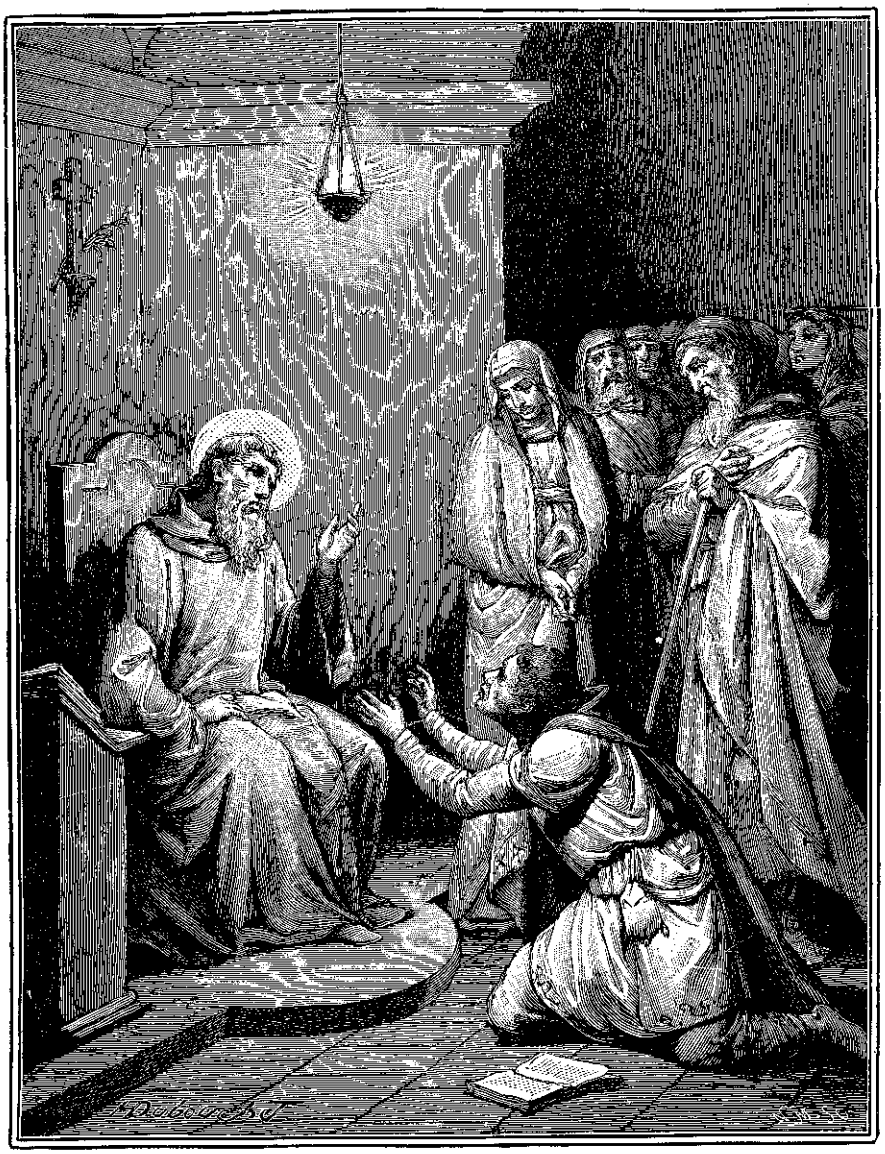
Sainte Catherine de Sienne professa une grande dévotion pour sainte Agnès de Montepulciano. Cette vierge, d'une vertu si éminente, et qui avait atteint un si haut degré de contemplation que Jésus-Christ lui-même ne dédaignait pas de venir, en personne, s'entretenir des heures entières et réciter des psaumes avec elle, connut, par révélation, qu'elle jouirait au ciel du même degré de gloire que sainte Agnès. C'est là, sans doute, le plus bel éloge que l'on puisse faire de la vierge de Montepulciano.

Sur cet avis, désireuse de nouer, dès ici-bas, des liens d'une tendre charité avec celle dont elle devait être la compagne durant toute l'éternité, sainte Catherine vint deux fois en pèlerinage à son tombeau. La première fois, le pied de sainte Agnès, sortant de la châsse, se présenta lui-même aux baisers de la vierge de Sienne. La deuxième fois, une rosée de manne blanche comme la neige tomba sur Catherine et les assistants. Sainte Agnès témoignait par ses signes extérieurs combien ces visites lui étaient agréables.

Le nom de la bienheureuse vierge de Montepulciano fut inscrit au catalogue des Saintes par le pape Benoît XIII, en 1726.

SAINT GIRAUD DE SALES

Fête le 20 avril.



Le Bienheureux Giraud donne de salutaires conseils à ceux qui viennent le visiter.

LES TROIS FILS DU CHEVALIER

Giraud (ou Girald) naquit au petit village de **Sales**, près de Bergerac, au diocèse de Périgueux, **vers** l'an 1070.

Son père, le brave chevalier Foulques, et sa **pieuse** mère Adéarde, ornaient, par leurs vertus **chrétiennes**, la noblesse et la richesse qu'ils tenaient de leurs aïeux. Trois fils vinrent successivement réjouir leur foyer domestique: Giraud, Grimoard et Foulques. Leurs parents s'efforcèrent de les élever dans les habitudes de foi et de courage qui faisaient l'honneur de leur famille.

Les habitants du pays, dit l'hagiographe, étaient violents et belliqueux. Les trois frères en eurent l'énergie sans en avoir la rudesse; et, doux disciples du Christ, ils devaient un jour tous les trois, victorieux d'eux-mêmes, renoncer au monde et embaumer la solitude du parfum de leurs vertus.

Après l'éducation maternelle, les fils du chevalier reçurent les soins d'un maître, que l'historien appelle vigilant et docte, mais sans nous dire en

quelle ville il enseignait. Quoi qu'il en soit, ses disciples répondirent à ses efforts et en peu de temps réalisèrent, dit-il, de rapides progrès dans l'étude de la « langue maîtresse » (le latin).

Mais Giraud n'était pas seulement l'aîné de ses frères par l'âge, il l'était aussi par l'intelligence et la vertu, et la grâce de l'Esprit-Saint illuminant son âme pure, il s'assimilait les sciences avec rapidité.

Il termina le premier le cycle des études de son temps, c'est-à-dire des sept arts libéraux.

GIRAUD ET LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISELLE

Par quel chemin le brillant jeune homme va-t-il maintenant diriger sa vie? ira-t-il, monté sur un rapide coursier, lutter de courage et de vigueur avec les chevaliers bardés de fer? ira-t-il à la recherche des fêtes et des plaisirs dans les châteaux ou les grandes villes? ira-t-il se faire un nom parmi les savants de quelque université déjà fameuse?

Non. Dès son enfance, Giraud éprouve un secret attrait pour la solitude. A mesure qu'il avance en âge, il comprend, dit l'historien, que « le monde est animé de l'esprit du mal », et il veut le fuir. Il veut acquérir une science qui ne trompe pas, « une logique qui ne craint pas les objections de la mort », la science et la logique des saints. Il hésite seulement entre le monastère et la vie érémitique.

Or, à cette époque, un célèbre missionnaire remplissait le centre de la France du bruit de ses prédications et de l'éclat de ses vertus, c'était le bienheureux Robert d'Arbriselle. Fuyant un monde corrompu, Robert s'était d'abord enseveli dans la solitude, se perfectionnant sous le regard de Dieu dans l'austérité et la prière.

Puis, rempli de lumière et d'ardeur par l'Esprit-Saint, dévoré de zèle pour le salut des âmes, il avait commencé sa vie de missionnaire. Sans nul souci des intérêts de la terre, uniquement préoccupé de la gloire de Dieu et du salut de ses frères, il parcourait les cités et les campagnes, ébranlant les multitudes par sa parole apostolique et les exemples de sa vie austère. Des jeunes gens, de nobles vierges, des personnes de toutes conditions, arrachés par sa prédication aux vanités du monde, abandonnaient leur maison pour lui demander un asile où ils pussent, sous sa direction, servir Dieu uniquement et sauver leur âme.

Pour les recevoir, Robert fonda à Fontevrault un monastère de religieux et un couvent de religieuses. Dans l'un et l'autre régnait une grande ferveur.

Tel était l'homme de Dieu à qui Giraud vint demander conseil sur sa vocation. Giraud penchait pour la vie érémitique, mais le bienheureux Robert, après l'avoir gardé quelques jours auprès de lui, le jugea trop jeune encore pour affronter les austérités des ermites; il lui conseilla de se former d'abord à la vie religieuse dans une communauté et sous une règle plus douce. Giraud obéit docilement et alla prier les Chanoines Réguliers de Saint-Avit-le-Sénieur, non loin de son pays natal, de vouloir bien le recevoir dans leur société.

CHEZ LES CHANOINES RÉGULIERS

Le chevalier Foulques et la noble Adéarde ne voulurent point s'opposer à la vocation de leur fils bien-aimé, mais ils se réjouirent de pouvoir l'offrir à Dieu comme un fruit de prédilection.

Giraud reçut donc l'habit des Chanoines Réguliers, et s'efforça de faire passer dans son âme, avec le détachement des biens de ce monde, cet esprit de simplicité et de charité qui caractérise la Règle de saint Augustin.

Son humilité, son obéissance, son assiduité à la prière, lui conquérirent la vénération de ses frères en religion. Toujours ennemi de l'oisiveté, il se perfectionna dans les sciences sacrées, et ses supérieurs l'obligèrent à recevoir successivement le sous-diaconat et le diaconat. Ils souhaitaient vivement le voir élever au sacerdoce, mais il les supplia avec tant d'instance de ne pas imposer à son indignité un ministère si sublime, qu'il fallut renoncer à ce projet: « Je ne veux pas, disait-il, ajouter cette audace à toutes mes fautes passées. »

CHEZ LES ERMITES DE FONTEVRAULT

Cependant, Giraud n'oubliait pas que Robert d'Arbriselle l'avait envoyé dans la communauté de Saint-Sauveur pour se préparer, comme dans une sorte de noviciat, à une vie plus sévère et encore plus séparée du monde. Il recourait fréquemment aux conseils du saint missionnaire et lui rendait souvent visite, « ne se lassant jamais de puiser, à cette source très pure, les eaux vives de l'amour de Dieu. »

Giraud devait avoir environ trente ans, quand son maître spirituel consentit enfin à le recevoir au nombre des austères ermites de Fontevrault. Le nouveau disciple ne tarda pas à dépasser les plus fervents en austérités.

Déjà pauvre parmi les Chanoines de Saint-Avit, il trouva le moyen de pratiquer une pauvreté encore plus extrême à Fontevrault. Il n'avait qu'une tunique et un manteau, et ils étaient d'une étoffe rude et grossière.

Toujours sous le cilice et toujours avec la croix, on aurait pu dire de lui ce que le Sauveur disait de saint Jean-Baptiste qu'il ne mangeait, ni ne buvait. Tous les jours de sa vie, hiver comme été, qu'il fût bien portant ou malade, il ne prenait jamais rien avant le coucher du soleil. A cette heure tardive, un peu de pain noir et quelques légumes, avec un peu d'eau rougie, rarement un peu de fromage ou de petit poisson, étaient sa seule nourriture. Quelquefois même, il lui arrivait de se priver de ce maigre repas en faveur de quelque pauvre.

Ainsi cet héroïque serviteur de Dieu domptait son corps et ses sens et les réduisait avec énergie sous l'obéissance de l'âme. Pendant ce temps, sa vraie nourriture lui était commune avec les anges, c'était la prière et la contemplation des vérités divines. Son cœur s'élevait vers Dieu dans les extases de l'amour.

Et que de nuits passées aux pieds du Sauveur, dit l'hagiographe, à l'exemple de Madeleine, dans la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu et de l'ingratitude des hommes pécheurs!

La Sainte Ecriture était le plus souvent entre ses mains, il en méditait assidûment les lumineux oracles et Dieu éclairait son âme pour lui en mieux faire saisir les profondeurs et les beautés.

Aussi, à mesure que son cœur s'embrasait de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes, son intelligence s'illuminait davantage des feux de la science sacrée.

Au bout de quelques années, le pieux ermite était mûr pour l'apostolat. Il fut donc associé à son maître Robert d'Arbriselle dans le ministère de la parole sainte. « Il y brilla comme un astre étincelant, dit l'historien; la fournaise la plus ardente ne jette ni plus de lumière, ni plus de chaleur; le parfum de la charité, comme le nard précieux de Marie-Madeleine, débordait de son cœur et se répandait de ses lèvres embrasées sur les multitudes. »

A son tour, il se mit à parcourir en missionnaire les villes, les villages, les châteaux et les campagnes. Partout, il jetait le filet de la parole évangélique et son labeur n'était jamais stérile. Chacun trouvait en lui un remède aux infirmités de son âme, *il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ*, « encourageant les bons, domptant la résistance des méchants, sans distinction de rang, de fortune, d'âge, de sexe ou de condition sociale. Il ne voyait que les âmes, les embrassant toutes dans la même communion de la charité et de la prière. »

Sa renommée s'étendit au loin et les évêques et les prélats entendaient avec joie les merveilles que l'on racontait de son apostolat.

Pierre II, évêque de Poitiers, pontife remarquable par sa science et ses vertus, lui délégua son autorité pour l'exercer dans toute l'étendue de son diocèse. Plusieurs autres évêques lui confièrent également des pouvoirs de *vicaire général* (comme nous dirions aujourd'hui), pour évangéliser leurs peuples, réformer les abus, faire fleurir la foi et les vertus chrétiennes.

« Il allait donc, reprend le chroniqueur, *comme le soleil dans sa course, et s'avançait à pas de géant*, renversant le vice, reprenant les pervers, ranimant les engourdis, réchauffant les tièdes, enfin *préparant au Seigneur un peuple parfait.* »

Après les excursions apostoliques, « comme l'aigle qui revient à son nid pour y puiser des forces nouvelles, il se retirait humblement au désert. »

SAINT GIRAUD FONDE NEUF MONASTÈRES

Heureuses les âmes prudentes qui peuvent s'arracher aux mauvais exemples du monde pour servir Dieu librement à l'abri du cloître; heureux les cœurs vaillants, qui, par un généreux sacrifice, renoncent à tous les biens de la terre pour s'immoler eux-mêmes tout entiers à Jésus-Christ dans la profession religieuse. C'est le bonheur que désiraient pour eux et pour beaucoup d'autres plusieurs des chrétiens convertis par notre saint missionnaire. On lui offrit donc successivement des biens-fonds et des territoires pour bâtir des couvents et des abbayes, qui ne tardèrent pas à être remplis de communautés florissantes. C'était d'ailleurs l'époque de la foi héroïque et des croisades.

Ainsi furent successivement fondés par le zèle du bienheureux Giraud, les monastères de Cadouin (près de Bergerac), de Grand-Selve (au diocèse actuel de Montauban), de Dalon (près d'Exideuil, en Dordogne), du Bournet la Sainte-Vierge (au diocèse d'Angoulême), de l'Absie de Gâtines (au diocèse de la Rochelle), des Alleuds (au diocèse de Poitiers), et celui des Châtelliers, près de Niort.

Outre ces sept abbayes de moines, le Bienheureux assura la fondation de deux couvents de religieuses : celui de Bibio et celui de Tutio (Le Tusson, au diocèse d'Angoulême).

Dans toutes ces maisons fut établie la Règle de saint Benoît avec sa rigueur primitive, sans aggravation, mais aussi sans adoucissement soit pour la nourriture, soit pour le vêtement.

LA FAMILLE DE SAINT GIRAUD

Telle était la magnifique famille spirituelle du bienheureux missionnaire, mais sa famille selon la nature ne resta pas en arrière de ce mouvement de foi et de sainteté. Les deux frères de Giraud le rejoignirent dans la solitude.

Grimoard fut successivement chapelain de Tutio, prieur des Châtelliers, abbé des Alleuds et enfin, l'an 1141, élevé malgré lui sur le siége épiscopal de Poitiers. « Je dis malgré lui, reprend l'historien, car déjà il avait fallu forcer sa volonté pour lui faire accepter la bénédiction abbatiale : j'aimerais mieux être lépreux qu'abbé », avait-il dit. Mais quand il fallut recevoir, non plus seulement le gouvernement d'un couvent, mais celui d'un diocèse, il fut épouvanté : « Je préférerais l'exil ou le martyre à l'épiscopat », répondit-il. Mais il fallut se soumettre au désir de Dieu.

Toutefois, le Seigneur se contenta de sa bonne volonté et ne lui laissa pas longtemps porter le fardeau des sollicitudes épiscopales : il mourut quelques mois après, consolé dans sa dernière maladie par des apparitions de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge. Il fut enseveli dans l'église de Fontevrault; ses funérailles furent honorées par la présence des archevêques de Bordeaux, de Reims et de Tours, des évêques de Soissons, de Meaux et de Noyon, de l'évêque de Chartres, Geoffroy de Lèves, légat apostolique, du comte d'Anjou et d'une multitude immense de peuple.

Foulques, le second frère de notre Saint, prit l'habit religieux dans l'ermitage de Boschaud, au diocèse de Périgueux, et, digne émule de son frère aîné, y acheva saintement sa vie dans le silence, la prière et de grandes austérités. Une abbaye remplaça plus tard le modeste ermitage, et on voulut transférer dans l'église du monastère les restes du pieux moine, car les miracles opérés à son tombeau lui avaient valu la vénération des peuples. Quand on ouvrit le sépulcre, on retrouva son corps dans une intégrité parfaite, et dans un tel état de conservation, dit l'historien, qu'on l'eût dit enseveli de la veille.

Le père de ces trois grands serviteurs de Dieu, le brave chevalier Foulques, les avait précédés dans l'éternité, mais après avoir eu le bonheur de recevoir, durant sa dernière maladie, l'habit monastique des mains de son fils aîné, le bienheureux Giraud.

Restée veuve, la pieuse Adéarde, leur mère, prit le voile des religieuses (probablement à Fontevrault) et termina saintement sa vie.

DERNIÈRES ANNÉES

Le temps approchait aussi pour Giraud d'aller goûter au ciel le repos mérité par tant de travaux. Les dernières années de sa vie n'avaient pas été moins admirables.

On racontait de lui divers miracles : A Saint-Maixent, il avait converti une femme de mauvaise vie en se couchant au milieu d'un brasier ardent: « C'est ici, lui dit-il, que je vous donne rendez-vous. » A ces paroles, au souvenir de l'enfer, à la vue du miracle qui protégeait l'homme de

Dieu, la malheureuse était rentrée en elle-même et, renonçant à sa vie coupable, était venue au couvent de Fontevrault consacrer le reste de sa vie à la pénitence.

On assurait aussi qu'un naufragé, en péril au milieu des flots, avait invoqué le Bienheureux, et celui-ci, apparaissant sur les ondes, l'avait ramené sain et sauf sur le rivage.

Un homme, qui avait donné l'hospitalité au saint missionnaire, eut sa maison miraculeusement préservée dans un incendie qui dévora les maisons voisines.

Les Religieuses de Fontevrault portaient les cheveux longs suivant l'usage alors général en Occident; un jour qu'il prêchait dans leur monastère, le Bienheureux leur conseilla d'offrir encore à Dieu ce dernier sacrifice; et dociles à ses paroles, elles s'empressèrent de faire tomber leur chevelure sous le ciseau.

L'ERMITAGE DES CHATELLIERS — DERNIERS JOURS

L'ermitage des Châtelliers fut la dernière fondation de saint Giraud (1). L'évêque de Poitiers, Guillaume II, lui avait permis de choisir le site qui lui conviendrait le mieux dans les terres dépendantes de l'évêché. Sur les indications d'un habitant de Saint-Maixent, un disciple de notre Saint, nommé Pierre Duvar, conduisit Giraud au lieu appelé les Châtelliers : là était une prairie solitaire, entourée de bois, et arrosée de nombreux cours d'eau, merveilleusement propre à l'établissement d'un ermitage.

C'était au mois de mai de l'an 1119. Les habitants du bourg voisin accueillirent avec enthousiasme le saint missionnaire, il leur prêcha avec son éloquence accoutumée; dès le lendemain, il prit possession de la terre où devait s'élever le futur couvent, et se retira.

Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, il envoya Pierre Duvar et deux autres ermites commencer la fondation, par la construction de quelques cellules de branchage. Le jour de la fête de saint Barthélemy (24 août), il leur envoya quelques autres Frères, leur promettant d'aller les rejoindre dès qu'il aurait achevé la visite de ses autres couvents.

Mais la maladie l'arrêta à l'abbaye d'Absie de Gâtines. Saisi d'une fièvre violente, il dut s'étendre sur un lit, dit l'hagiographe, lui qui n'avait jamais connu le repos.

Les religieux, désolés de perdre un tel maître, multipliaient leurs prières pour obtenir de Dieu la guérison du saint malade. Il sembla un moment que leurs supplications étaient exaucées et que leur bienheureux Père ne leur serait pas encore enlevé. Un mieux sensible se produisit à l'approche du printemps, et le serviteur de Dieu en profita pour tenir la promesse qu'il avait faite à ses fils des Châtelliers. Il s'y fit transporter en brancard.

C'est au milieu d'eux, dans la pauvreté de cette fondation nouvelle, qu'il voulait mourir.

Il arriva le dimanche de la Passion (4 avril 1120). Son âme, plus vaillante que jamais, triomphait des défaillances du corps. Il voulut assister à la procession des Rameaux, et ne pouvant marcher, il pria les Frères de le porter. Il passa en prières toute la journée de Pâques, dans la petite chapelle de bois qui servait d'église au nouveau couvent. Après sa communion, il fut ravi en extase et y resta pendant une heure.

Enfin, il revint à lui, et comme ses disciples le pressaient de leurs questions respectueuses, il leur dit : « Jésus-Christ mon Seigneur a daigné me visiter; il avait à ses côtés l'évêque Pierre de Poitiers et Robert d'Arbriselle, mon cher maître. » Puis il adressa une suprême exhortation à ses fils spirituels, rangés autour de lui, leur recommandant la sainte obéissance, la charité fraternelle, l'amour des pauvres et par-dessus tout une inviolable fidélité à toute la Règle de saint Benoît.

Vers le soir, les Frères le reportèrent sur sa couche de bois et de paille. A cause de la solennité du jour et de sa faiblesse, ils lui offrirent un œuf et un peu de fromage pour son repas. « Que faites-vous, malheureux ? dit aussitôt, l'intrépide vieillard, cette nourriture est trop recherchée pour des ermites. N'en usez jamais. »

Il vécut encore deux jours, régla lui-même l'ordre de ses funérailles, prescrivant la simplicité et la pauvreté.

Enfin, le mercredi de Pâques (20 avril 1120), à l'aube du jour, il répéta à haute voix cette prière du divin Maître : « Père Saint, conservez les fils que vous vous êtes choisis par mon ministère (S. Jean XVII, 1.) » et il remit doucement son âme à Dieu. Il avait vécu cinquante ans.

La nouvelle de cette mort se répandit rapidement dans la contrée, et une immense multitude accourut aux funérailles. Guillaume, évêque de Poitiers, arriva tout en pleurs : « Où est mon ami et mon maître ? » disait-il.

Quand il aperçut le corps du bienheureux défunt, revêtu seulement d'un cilice et d'un misérable froc de laine : « Otez, dit-il aux Religieux, ces habits de pénitence et décorez-le des insignes de sa cléricature, des ornements du diaconat. »

Par son ordre, le corps du saint missionnaire resta exposé le reste de la semaine à la vénération des fidèles qui ne cessaient d'accourir de tous côtés; on lui fit des funérailles solennelles, et on l'ensevelit dans un sarcophage de pierre dans l'église du couvent. Beaucoup de fidèles aperçurent dans les airs, au-dessus de l'église, trois croix lumineuses, qui ne disparurent qu'à la fin de la cérémonie.

De nombreuses guérisons s'opérèrent dans la suite à ce tombeau. Au XIII^e^ siècle, Thomas, abbé des Châtelliers, fit reconstruire magnifiquement l'église abbatiale et l'on procéda à l'élévation solennelle des reliques du saint fondateur.

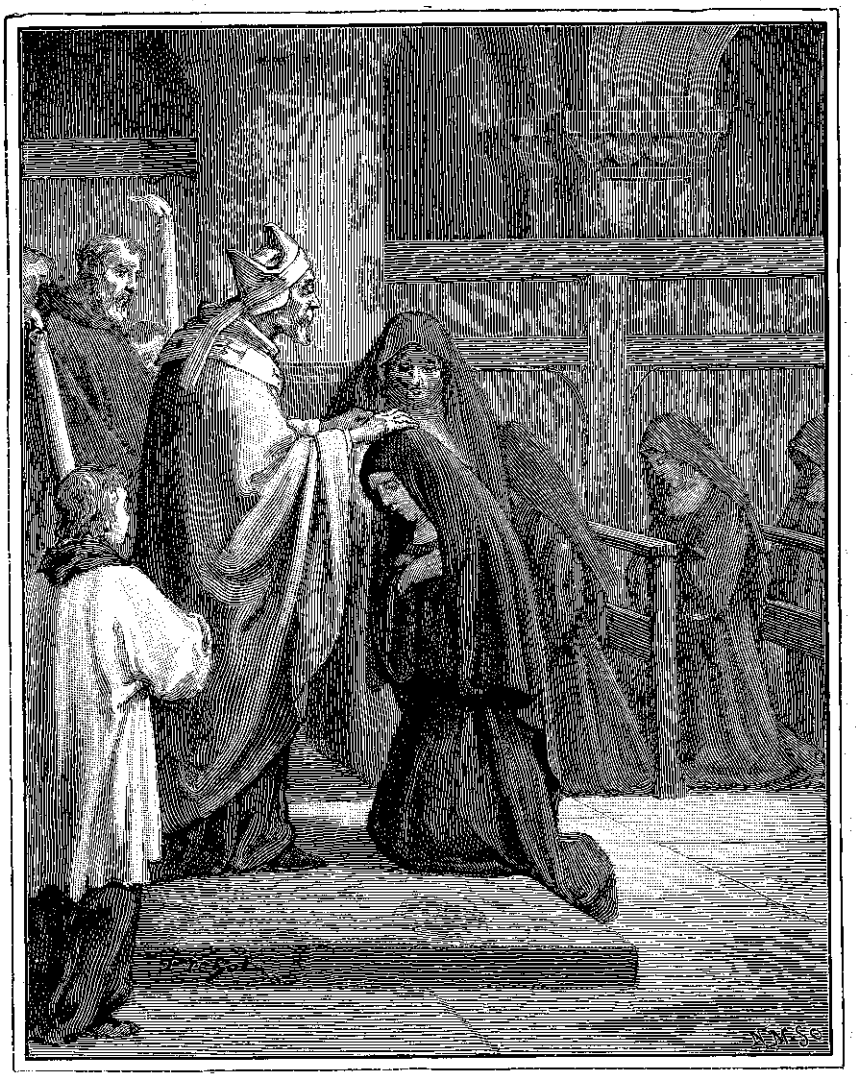
Les divers couvents fondés par le Bienheureux furent affiliés à l'Ordre de Cîteaux par saint Bernard et persévérèrent longtemps dans la ferveur. La Révolution les a détruits, mais les Saints vivent éternellement avec Dieu.

(1) Nous donnons au serviteur de Dieu le titre de *Saint*, pour nous conformer à l'usage traditionnel des Châtelliers et du culte séculaire qui lui est rendu; mais nous devons dire que les Bollandistes et la plupart des hagiographes lui donnent seulement le titre de *Bienheureux*.

LA BIENHEUREUSE ODA, VIERGE

DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Fête le 20 avril.



La bienheureuse Oda reçoit le voile.

SECRET TRAHI

La vie de la bienheureuse Oda a été écrite au lendemain de sa mort, sur les instances de ses Sœurs, par un religieux de l'Ordre de Prémontré, Philippe de Harveng, prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance. Il déclare avoir connu personnellement la vierge dont il se fait l'historien, et avoir assisté à ses funérailles.

Oda naquit au château de l'Allouet, sous Anderlues, dans le Hainaut, vers l'an 1131. Son père s'appelait Wibert et sa mère Tesceline, distingués l'un et l'autre par leur respectueux attachement à la religion et par la véritable noblesse que donne la vertu.

Dès son enfance, Oda manifesta des prédilections pour l'angélique pureté et, soucieuse d'écarter les moindres souffles capables d'en ternir l'éclat, elle ne quittait presque jamais la compagnie de ses parents, et n'admettait dans sa familiarité

que quelques jeunes personnes de son âge, pieuses et modestes comme elle.

Jeune encore, elle résolut de vouer sa virginité au Seigneur. Elle voulait, dit l'historien qui reçut ses confidences, aller sur les collines du Liban, c'est-à-dire dans une maison religieuse, en la douce société des vierges consacrées à Dieu. Elle n'osa point en faire directement la demande à ses chers parents; elle pressentait sans doute qu'ils avaient sur elle d'autres vues et que leur cœur serait brisé à la seule proposition de son départ. Mais elle communiqua son projet à un parent qu'elle croyait discret, le priant de l'aider de ses conseils et de solliciter auprès de l'abbé de Bonne-Espérance son admission dans quelque monastère de Norbertines.

C'était une imprudence. Celui auquel la vierge s'était fié n'eut rien de plus pressé que de trahir le secret et de découvrir sa résolution à Wibert et à Tesceline, qui, de leur côté, mirent aussitôt tout en œuvre pour entraver le dessein de leur fille et le faire échouer.

Aussi, dans le temps même où la jeune vierge croyait toucher au terme de ses désirs, les plus terribles obstacles allaient surgir contre elle.

REFUS DE DONNER SA MAIN

Les châtelains de l'Allouet, plus dociles à écouter la voix de la chair et du sang que celle de Dieu, cherchèrent à Oda un parti digne de sa naissance et de sa fortune, et, sans lui demander son adhésion, ils promirent sa main à un gentilhomme nommé Simon, issu d'une des premières familles du pays, et réunissant, à leur gré, toutes les qualités qui devaient faire le bonheur de leur fille. Le jour même des noces fut fixé selon les désirs du jeune chevalier.

Tout se prépara dans le plus profond mystère, au point qu'Oda, persuadée que son parent travaillait à la faire entrer au couvent, ne devina rien de ce qui se passait autour d'elle.

Quelle ne fut pas sa douloureuse surprise quand elle apprit à quelle épreuve délicate allait être soumise sa vertu. La vierge se jette à genoux et adresse à Dieu cette ardente supplication: « Seigneur, sauvez-moi comme vous avez sauvé vos apôtres menacés par la tempête. Vous savez que j'ai fait vœu de n'appartenir qu'à vous seul. Épargnez-moi, par votre grâce, une union qui me rendrait parjure et préservez ma virginité! »

Dès lors, son parti est irrévocablement arrêté. En dépit des séductions, des instances, des menaces, elle gardera son vœu : elle attendra, dans le calme et la prière, l'instant décisif, forte de la volonté de Dieu, et rien ne pourra ébranler sa décision.

Cependant, le jour des noces approche; il est annoncé partout, la maison est ornée avec un grand luxe de tentures et de guirlandes; la famille est dans l'allégresse. A voir la tranquillité de la jeune vierge au milieu de tous ces apprêts, les parents ne peuvent croire qu'elle ait pris dans son cœur une détermination contraire à leurs désirs.

Une nouvelle déclaration de son enfant fait pourtant pressentir à Wibert qu'il n'a pas vaincu toutes les résistances : il craint de la voir tomber malade ou se soustraire, par la fuite, à de nouveaux assauts. Alors, il a recours à la ruse, et la veille du jour fixé pour la célébration des noces, prenant à part sa fille Oda, il lui donne à entendre qu'il a renoncé pour le moment à son projet et remis à une date éloignée et incertaine le mariage qui devait avoir lieu le jour suivant.

Néanmoins, le lendemain matin, arrivait au château le chevalier Simon, accompagné de ses parents et d'un brillant cortège d'invités et d'amis. On prie Oda de ne pas assombrir par sa tristesse une fête de famille : elle se laisse revêtir de ses riches atours, et naïve, et confiante, elle descend dans la chapelle seigneuriale.

Le mystère se dévoile tout à coup à ses yeux : le prêtre est là, sur le point de donner la bénédiction nuptiale. Voici qu'il interroge Simon et il lui demande, à trois reprises, selon la coutume, s'il consent à prendre Oda pour sa légitime épouse. Le jeune seigneur répond affirmativement et promet de garder la foi conjugale.

Alors, le ministre du Seigneur, se tournant vers Oda, lui dit : « Et vous, consentez-vous à prendre le chevalier Simon, ici présent, pour votre légitime époux? » La jeune fille pâlit, incline la tête et garde le silence. L'assistance se trouble. « C'est de la timidité, » disent les uns. « C'est du dédain, » hasardent les autres.

L'une des nobles dames qui font partie du cortège des invités s'approche de la vierge, se flattant de vaincre son obstination, et l'engage à ne point écouter plus longtemps la fausse modestie qui lui ferme la bouche.

La bienheureuse Oda, reprenant son assurance, explique sa conduite en ces termes: « Puisque vous me pressez de vos instances, apprenez que je ne puis accepter pour époux ni ce jeune seigneur, ni aucun autre. Mon amour et ma foi sont engagés à Jésus-Christ, à qui j'ai, dès mes premières années, consacré ma virginité. Ni l'amour d'aucune créature, ni les présents, ni les menaces, ne pourront me séparer de Celui que j'ai choisi et que j'aime de toute l'ardeur de mon âme. »

Devant un langage aussi formel, il fallut bien arrêter l'émouvante cérémonie.

Le chevalier, auquel Wibert n'avait rien révélé des secrètes aspirations de sa fille, indigné, s'éloigne précipitamment, remonte à cheval, et retourne plein de colère au château de son père. Parents et invités se sentent offensés.

En vain, tentent-ils un dernier effort sur le cœur d'Oda. La vertueuse jeune fille s'afflige du trouble dans lequel elle jette ses proches et les amis de sa famille, mais sa conviction que Dieu l'appelle à une vie plus parfaite la rend supérieure à tous les assauts, et tandis que son père, redoutant les ressentiments du puissant chevalier Simon, se rendait en hâte auprès de lui pour tâcher de l'apaiser, pour lui donner peut-être l'assurance qu'il déciderait enfin sa fille Oda à l'agréer pour son époux, celle-ci se retirait dans les appartements de sa mère pour y pleurer et y prier Dieu plus à son aise.

EXEMPLE PLUS ADMIRABLE QU'IMITABLE

Le trait suivant de la vie de la vierge Oda pourrait paraître incroyable, si le biographe qui le

rapporte, le prieur de Bonne-Espérance, ne se trouvait être le conseiller et le directeur même de la Bienheureuse.

Prévoyant de nouvelles violences, elle résolut de les prévenir à tout prix, et conçut l'idée de s'enlever à elle-même cette beauté qui lui paraissait l'obstacle à la réalisation de ses vœux. Elle saisit donc l'épée de son père, appendue au chevet du lit, demande à Dieu de fortifier son bras et se porte un premier coup sur la partie supérieure du nez. Le sang coule en abondance, mais l'incision n'est pas assez profonde : il faut, pour sauvegarder la vertu d'Oda et couper court à toutes les espérances, une blessure plus ignominieuse et une cicatrice plus durable. Malgré sa vive souffrance, elle reprend le glaive d'une main tremblante et frappe un second coup plus violent que le premier.

C'en est fait : par cet acte héroïque, Oda a détruit les charmes de son visage : elle est assez défigurée ; désormais, elle n'a plus à craindre d'attirer sur elle les regards du monde. Rien ne l'empêchera plus de vivre dans la maison du Seigneur, en la compagnie de Celui qui n'apprécie que l'immatérielle beauté des âmes.

Cependant, brisée par la douleur de la blessure et par la perte de son sang, la jeune vierge tombe comme inanimée sur le sol. C'est dans cet état que sa mère la retrouve. Elle pousse un cri d'horreur. La consternation se répand aussitôt dans le château et aux alentours.

Le seigneur Wibert, revenu de chez Simon, trouve son épouse, ses parents, ses serviteurs dans un trouble indescriptible, et lui-même, à la vue de sa chère Oda toute couverte de sang, commence à reconnaître les torts qu'il a eus envers elle et s'accuse d'être le bourreau de son enfant.

Seule, la jeune fille, revenue peu à peu de son évanouissement, paraît calme et même joyeuse, comme si le vœu de son cœur était déjà réalisé. Elle sentait avoir obéi à l'inspiration de l'Esprit d'en haut, qui souffle où il veut et comme il veut, et cette assurance lui ôtait toute inquiétude. Elle avait cru trouver dans ce martyre spontané le moyen unique et légitime de sauvegarder sa vertu et sa vocation.

Est-il besoin d'ajouter que de semblables exemples ne sauraient être proposés à l'imitation ? Dieu est le maître de nos membres comme de notre vie, et il n'est pas plus permis de se mutiler que de se suicider. Des actions aussi extraordinaires que celle que nous venons de rapporter n'ont été accomplies que sur une inspiration très particulière de l'Esprit-Saint, rarement accordée, et qu'il serait au moins téméraire de présumer.

AU MILIEU DE SES SŒURS

L'abbé de Bonne-Espérance (1), instruit de tout ce qui s'était passé, reconnut que Dieu appelait Oda à la vie du cloître, et s'offrit à seconder ses pieux projets.

Deux de ses religieux, envoyés par lui à une mission, demandèrent en passant l'hospitalité au seigneur Wibert, qui les reçut avec empressement. Leurs exhortations eurent pour effet de déterminer le père au sacrifice devant lequel il reculait depuis si longtemps, celui de laisser partir sa fille, et, quelques jours après, Oda, au comble du bonheur, recevait le voile des mains de l'abbé Odon, pour entrer ensuite dans une communauté de vierges qui suivaient la règle de Prémontré, au couvent de Riveroel. Ce monastère avait été construit quelques années auparavant par Odon, dans le voisinage de Bonne-Espérance.

Les supérieurs n'eurent qu'à se louer des vertus de la fervente novice. Son humilité et son esprit d'obéissance la portaient à se regarder comme la dernière des Sœurs et à rendre à chacune, avec joie et simplicité, toutes sortes de bons offices. L'énergie qu'elle avait déployée dans le siècle se reconnaissait à l'ardeur avec laquelle elle embrassait maintenant les austérités prescrites par la règle, qu'elle trouvait trop douce.

Dieu mit à l'épreuve sa patience par une maladie grave et contagieuse, assez semblable à la lèpre, qui obligea les Sœurs, bien malgré elles, à séquestrer la bienheureuse Oda. On lui réserva une cellule écartée dans les jardins du monastère, et elle fut, pour de longs jours, livrée à la solitude. L'humble servante de Dieu se réjouit de se voir ainsi le rebut de la communauté ; elle songeait alors à Celui qui, selon saint Paul, frappé à cause de nous, voulut être regardé comme un lépreux, et abandonnée un jour par une Sœur âgée, qui ne se sentit pas le courage de la soigner plus longtemps, elle ne fit entendre aucune plainte.

Enfin, la santé lui revint, les tumeurs et les plaies disparurent ; Oda put reprendre rang parmi ses Sœurs.

Sa conduite était si exemplaire, que lorsqu'il fut question d'élire une nouvelle prieure, tous les suffrages se réunirent sur elle, et elle dut, malgré ses répugnances, prendre en main la direction du couvent.

Elle eut, dans l'exercice de cette charge, la douce consolation de se livrer sans contrainte à l'exercice de la charité. Elle-même allait à la porte recevoir les pauvres et les malheureux qui s'y présentaient chaque jour en grand nombre. Les malades du dehors avaient aussi ses sollicitudes, et, ne pouvant les visiter elle-même, elle leur faisait parvenir des remèdes et des secours.

La discipline régulière fleurit aisément sous sa vigoureuse impulsion : ses exhortations et ses exemples auraient réchauffé les plus tièdes.

Les autres actes de vertu de cette humble religieuse, accomplis obscurément derrière les murs de son cloître, sont connus de Dieu seul. Edifions-

(1) *Bonne-Espérance*, à une demi-lieue de Binche, au diocèse de Tournai. Un des compagnons d'armes de Godefroy de Bouillon, Renier de Croix, avait fait don à saint Norbert d'un vaste domaine, pour le remercier d'avoir converti son fils, Guillaume de Croix. Odon, religieux de Prémontré, y établit en 1125 une colonie monastique. L'abbaye subsista jusqu'à la Révolution. Les bâtiments servent aujourd'hui de Petit Séminaire pour le diocèse de Tournai.

nous du moins par le récit qui nous a été conservé de sa dernière maladie.

DERNIÈRE MALADIE ET PRÉCIEUSE MORT

Jeune encore — elle avait tout au plus vingt-sept ans, — elle se sentit atteinte d'une fièvre mortelle et se prépara à quitter cette terre. Au milieu de cruelles souffrances, Oda ne cessait de prier. Son état de langueur se prolongea durant plus de six mois : l'intensité du mal allait toujours croissant ; l'estomac de la Bienheureuse ne supportait plus aucune nourriture. Voyant approcher l'heure de la délivrance, la vierge se réjouit et reçut avec piété les derniers secours que l'Eglise tient en réserve pour les mourants.

Comme ses Sœurs, agenouillées autour de sa couche, lui demandaient en larmes de vouloir bien se souvenir d'elles quand elle serait au ciel : « O mes filles, répondit-elle vivement, comment osez-vous dire cela à une pécheresse telle que moi? Pourquoi demander, à moi qui n'ai fait aucun bien, ce que les apôtres et les saints peuvent seuls vous obtenir? Ne parlez pas ainsi ; mais plutôt, suppliez Dieu de me pardonner mes péchés et de me recevoir au sortir de ce monde. »

Peu après ces humbles paroles, Oda s'endormit paisiblement de son dernier sommeil, tandis que les Frères et les Sœurs récitaient pour elle les prières des agonisants. Cette bienheureuse mort eut lieu le jour de Pâques, le 20 avril 1158.

Le lendemain, la dépouille mortelle de la vierge fut transportée à l'abbaye de Bonne-Espérance et inhumée au milieu d'un grand concours de religieux et de pieux fidèles.

« Heureuse vierge, s'écrie en terminant son biographe, heureuse vierge digne de la louange qu'exprime votre nom ! *Oda* ou *Ode* est la louange portée jusqu'au lyrisme. »

Les contemporains lui décernent le titre de *bienheureuse*. Les Bollandistes n'ont cru devoir lui accorder que la qualification de *vénérable*. D'autres écrivains se contentent de la faire figurer au nombre des personnages jugés dignes d'une *pieuse mémoire*.

Pour nous, nous déclarons conformément aux décrets d'Urbain VIII, que si nous aimons à donner à la vierge norbertine Oda, à la suite de son premier historien et d'autres écrivains, le titre de *bienheureuse*, c'est en n'attribuant à ce mot qu'une valeur purement historique, et ne prétendant nullement prévenir les décisions de la sainte Eglise romaine, à laquelle nous nous soumettons sans réserve aucune.

SOURCES

D'après la *Vie de la bienheureuse Oda, de l'Ordre de Prémontré*, par le chanoine IGNACE VAN SPILBECK, de l'abbaye de Tongerloo, et la notice donnée au 20 avril dans les *Vies des Saints du diocèse de Cambrai*, par l'abbé DESTOMBES. — Autres sources : *Acta Sanctorum*, vie ancienne, par PHILIPPE DE HARVENG. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIV, etc.

SAINT ANSELME

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 21 avril.

Depuis quatre ans, le roi Guillaume le Roux laissait vacant l'archevêché de Cantorbéry. Tombé gravement malade et craignant la justice de Dieu, il offre cette dignité à saint Anselme. Saint Anselme refuse, mais les évêques l'obligent à accepter.

ENTRE UN MAUVAIS PÈRE ET UNE BONNE MÈRE

Anselme naquit (1033) dans la cité d'Aoste, située sur les confins du Piémont et de la Suisse. Sa pieuse mère, Ermengarde, lui apprit de bonne heure à aimer le Dieu Créateur et la Mère virginale du Sauveur Jésus. Un jour, l'enfant se vit transporté en esprit près du grand Roi: il en reçut un pain blanc comme la neige et d'une suavité toute céleste.

Ainsi prévenu des faveurs divines, Anselme ne voulait vivre que pour Dieu. A quinze ans, il frappa à la porte d'un monastère de sa ville natale; mais les religieux, vu son jeune âge, craignant surtout les représailles de son père Gondulfe, homme emporté et mondain, repoussèrent le postulant.

Lancé sans guide au milieu du monde (car Ermengarde venait de mourir), le jeune homme céda bientôt au torrent qui l'entraîna; il heurta

bien des écueils, car il cherchait loin de Dieu la paix du cœur qui le fuyait sans cesse.

Le séjour à la maison paternelle lui devint intolérable, car, bonnes ou mauvaises, toutes ses actions déplaisaient à Gondulfe; l'humble soumission même de son fils l'irritait. Aussi, pour éviter de plus cruels démêlés, le jeune homme s'enfuit. Il parcourut la Bourgogne, la France, et vint enfin se fixer en Normandie à l'abbaye du Bec, où florissait le célèbre Lanfranc, son compatriote.

Captivé par les leçons du maître, le jeune étudiant, ami passionné de la vérité, ne se donnait ni trêve ni repos. « Je pourrais, se dit-il un jour, sanctifier mes travaux en me consacrant à Dieu; je n'aurais pas plus de mal..... mais où aller? Cluny est trop sévère ; au Bec, Lanfranc m'éclipsera. »

Mais, par la grâce divine, il comprit que le désir de briller était indigne d'un religieux. Aussi alla-t-il se jeter aux genoux de Lanfranc, prieur de l'abbaye et lui dit, plein de confiance en ses lumières : « Trois voies s'ouvrent devant moi : Etre religieux au Bec, vivre en ermite, ou rester dans le monde, pour répandre dans le sein des pauvres la fortune que vient de me laisser mon père en mourant; parlez, j'obéirai. » Lanfranc en conféra avec l'archevêque de Rouen, Maurille, qui se prononça pour la vie religieuse. L'abbaye du Bec faisait en ce jour une de ses plus brillantes conquêtes : Anselme avait 27 ans.

ANSELME AU MONASTÈRE

Son mérite, sa science l'élevèrent bientôt; et en dépit de ses résistances, quand Lanfranc eut été promu à l'archevêché de Cantorbéry, il fut élu prieur.

On vit, dans l'exercice de cette charge, briller sa rare prudence et sa sagesse. Il sut rallier les dissidents, éteindre les jalousies de plusieurs qui souffraient d'être sous la tutelle du dernier venu.

Il était tout à tous, et guérissait les maladies de ses frères par un signe de Croix; mais plus habile était-il encore à découvrir les plaies de l'âme; on eût dit qu'il lisait au fond des cœurs.

Un religieux, nommé Alborge, qui, maintes fois, avait murmuré contre le prieur, vint à tomber malade, il fut même sur le point de mourir, criant que deux loups lui serraient la gorge. Anselme accourt : « Béni soit Dieu, mon frère, » dit-il, et aussitôt le malade guéri raconte que des traits de feu sont partis des lèvres du Saint et ont mis les deux animaux en fuite.

Ardent à fuir les honneurs, Anselme voulut se démettre de l'autorité de prieur, mais les religieux, peu après, le nommèrent abbé à la place du vénérable Harluin qui venait de mourir.

Ce fut le point de départ d'une plus grande vertu. Anselme donnait audience aux 150 religieux placés sous sa garde. Dans ses moments libres, il étudiait l'Ecriture Sainte et composait ses ouvrages. Il mangeait très peu et seulement ce que l'industrie de ses Frères glissait sous main, au moment favorable. L'aube le retrouvait fréquemment en prière. Un jour, le Frère excitateur, en allant réveiller les Frères pour chanter matines, passa devant la salle du chapitre et y aperçut une vive lumière; c'était le saint abbé en prière entouré d'une auréole de feu.

Tous étaient heureux sous cette sage direction : seul, Anselme gémissait en son âme. Ennemi de ses propres grandeurs, il alla de nouveau trouver l'archevêque de Rouen pour remettre entre ses mains la crosse abbatiale. « Confiance, reprit doucement l'archevêque, soyez fort, car Dieu vous appelle à de plus rudes épreuves. »

Les actes accomplis jusqu'ici par l'abbé du Bec n'étaient, en effet, que le prélude de combats plus glorieux.

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

Le royaume d'Angleterre, imitant l'Allemagne, offrait alors un navrant spectacle. Des hommes ambitieux et cupides, scandaleux et lâches, étaient mis par le roi en possession des dignités ecclésiastiques. Evêchés et abbayes étaient vendus au plus offrant; et le désordre régnait partout. Le roi, c'était Guillaume Le Roux, refusait même souvent de désigner des évêques pour confisquer à son profit les biens des évêchés. Cantorbéry était sans évêque depuis quatre ans. Le Pape réclamait en vain contre ces abus sacrilèges du pouvoir laïque; on ne l'écoutait pas.

Des seigneurs et des évêques demandèrent au roi l'autorisation de faire des prières publiques pour obtenir du ciel un pasteur capable de réparer les maux de l'Eglise de Cantorbéry. « Faites toutes les prières que vous voudrez, répondit Guillaume indigné, moi je ne ferai que ce qu'il me plaira. »

Quelques jours après, le roi s'entretenait avec un de ses chambellans : « En vérité, dit celui-ci, je ne connais personne d'une sainteté égale à celle de l'abbé du Bec, il n'aime que Dieu et rien de ce qui est terrestre. — Rien ! reprit Guillaume avec ironie, pas même l'archevêché de Cantorbéry? Mais, devant le ciel qui m'entend, moi seul en serait le maître ! »

Comme il achevait ces paroles, il fut pris de maladie et mis en peu de jours aux portes du tombeau. Averti du danger, Anselme accourt et détermine le roi à faire une confession générale.

Quelques hommes de bien osèrent alors prononcer le mot de Cantorbéry; cette pensée tourmentait beaucoup Guillaume. « Quel est le plus digne ? demanda-t-il. — Désignez-le, prince. — L'abbé Anselme ! » murmura le roi d'une voix éteinte. Une acclamation retentit : « Anselme, archevêque ! » Mais lui, pâle et tremblant, refuse la charge : « J'ai soixante ans, dit-il; trente ans de travaux ont épuisé mes forces, je plierai sous le fardeau. Eh quoi! attellerez-vous une vieille brebis avec un taureau indompté ? » Mais les évêques, sourds à ses protestations, l'entraînent vers le roi. « Vous voulez donc ma mort, dit le prince : je suis damné si je meurs en retenant Cantorbéry; ayez pitié de moi ! » Tous fondaient en larmes; Anselme demeurait impassible. « Jetez-vous à ses pieds, reprit Guillaume, il faut le fléchir. » Mais Anselme s'agenouilla lui-même demandant grâce. Pour en finir, on lui met de force la crosse entre les mains. « Tout ceci est nul ! » répétait le saint abbé : mais il est entraîné à l'église voisine, et là, au milieu des *vivats* de la multitude, et au chant du *Te Deum*, on le fait asseoir sur le trône des pontifes.

Huit mois s'écouleront avant la cérémonie du sacre. C'est que, comme le Saint l'a dit lui-même au roi, il ne consentira jamais à son élection s'il ne restitue à l'église de Cantorbéry tous les biens qu'elle possédait sous Lanfranc.

L'astucieux Guillaume fit de belles promesses, mais ce fourbe, qui violait sans honte les serments les plus solennels, changea bientôt d'attitude.

Guillaume convoitait le duché de Normandie, possession de son frère Robert. Une expédition

est projetée : Les vassaux apportent leur offrande et Anselme envoie 500 livres (1). Circonvenu par des flatteurs, le roi repousse l'offre comme insuffisante. « Tant mieux, dit l'archevêque, on eût pu dire que c'était de la simonie après coup : les pauvres en profiteront. »

Au retour du roi, Anselme insista pour obtenir l'autorisation d'aller à Rome chercher le pallium des mains du pontife Urbain II. (Le trône de saint Pierre était alors disputé par un intrus, Guibert.) Guillaume raille et s'obstine : « Nul ici n'a le droit de proclamer légitime un pape que le roi n'a pas reconnu. » Mais, Anselme, dans un langage plein de force et de noblesse, expose devant toute la cour les motifs qui l'obligent à aller à Rome.

Le roi, pour se tirer d'un embarras qui le couvrait de confusion, eut recours à la ruse. Il envoya secrètement à Rome deux de ses chapelains solliciter du pape Urbain II le pallium pour le primat de Cantorbéry; mais ils ne devaient pas nommer Anselme; le prince espérait pouvoir le faire déposer en une assemblée, et donner le pallium à qui bon lui semblerait, moyennant une large offrande.

Le pape envoya le pallium, mais par un légat *a latere*, Vaultier, évêque d'Orléans. Guillaume voulut remettre lui-même le pallium à l'archevêque, mais il s'y refusa absolument : « C'est l'insigne de mon autorité spirituelle, dit-il, j'irai moi-même nu-pieds le prendre à l'autel, comme si je le recevais des mains mêmes du Souverain Pontife.

— Au moins, lui manda-t-on, verserez-vous dans le trésor les sommes que votre voyage eût coûté; le roi y compte. — C'est le patrimoine des pauvres, répondit l'archevêque, je ne puis l'aliéner. »

La situation se tendait de jour en jour. Anselme crut donc de son devoir d'aller consulter le Souverain Pontife, et renouvela sa demande près du roi. « S'il va à Rome, Cantorbéry est à moi! » dit le prince qui alla même jusqu'à exiger du Saint le serment de ne jamais en appeler au pape: il y avait à choisir entre le serment ou l'exil.

La résolution du Saint était prise, quand survinrent des messagers lui annonçant qu'il pouvait partir, mais à la condition de ne rien emporter qui appartînt au roi. « Dites à votre maître que je prendrai mon bien; s'il s'y oppose, je partirai pieds nus, mais j'irai voir le pape. »

Puis Anselme, consommé dans l'art de posséder son âme en patience, vint au palais, et, le visage rayonnant de sérénité, dit au roi : « Seigneur, je pars; si cela se pouvait faire de votre plein gré ce serait et plus convenable et plus agréable aux gens de bien..... Maintenant donc, ne sachant quand il me sera permis de vous revoir, je vous recommande à Dieu; et comme votre père spirituel, comme archevêque, je veux, si vous y consentez, vous donner ma bénédiction. — Bien volontiers », dit Guillaume, confondu d'une telle intrépidité; et il baissa la tête.

Le lendemain, Anselme prenait sur l'autel le bâton et le sac de pèlerin et s'embarquait à Douvres.

VOYAGE A ROME

Il s'éleva pendant la traversée une violente tempête que le Saint apaisa par ses prières. En descendant à Wissant, on s'aperçut qu'il y avait au fond du navire une ouverture de plus de deux pieds: nulle voie d'eau pourtant ne s'était déclarée.

Le passage d'Anselme à travers la Gaule fut une marche triomphale. A Lyon, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie et de respect; il y passa l'hiver. Mais le pape, par des lettres pressantes, appelait Anselme. Il partit donc habillé en simple moine, s'attirant néanmoins la vénération de tous, car on accourait en foule implorer la bénédiction du *saint étranger*.

A Rome, Urbain II le fit loger au palais de Latran. En présence des cardinaux, le pape loua hautement Anselme, « héros de doctrine et de vertu, intrépide dans les combats de la foi ». Puis il adressa une lettre à Guillaume, lui enjoignant de rendre la tranquillité aux églises et de restituer à l'archevêque tous les domaines usurpés.

Bientôt Anselme fut contraint de quitter Rome; l'air était contraire à sa santé. Il se retira chez les religieux de Saint-Sauveur, à Sclavia, dont Jean, ancien moine du Bec, était abbé; et là fit jaillir une source dont l'eau guérit plusieurs malades.

Il se rendit ensuite au concile convoqué par le Souverain Pontife à Bari dont la superbe basilique garde les reliques du grand saint Nicolas.

La question dogmatique de la procession du Saint-Esprit y fut vivement disputée.

Les Grecs s'obstinaient et demandaient les raisons des raisons. « Père et maître Anselme, dit le pape, où êtes-vous? On attaque la foi de la Sainte Eglise, notre Mère, et vous gardez le silence! Venez, car Dieu vous a envoyé ici pour le triomphe de la vérité. » Il fit monter le Saint près de lui, et Anselme parla avec force, avec science, éclaircit les difficultés, au point que les Grecs témoignèrent leur repentir d'être restés si longtemps opiniâtres; tous étaient conquis à la vérité.

Anselme exposa ensuite avec des accents qui arrachaient des larmes, la désolation des Eglises de la Grande-Bretagne : « J'ai vu fouler aux pieds la loi divine, l'autorité des saints canons et des décrets apostoliques; et quand j'ai fait entendre mes réclamations, on m'a répondu que que tels étaient les usages d'Angleterre et le bon plaisir du roi. » Surexcités de tant de crimes, les évêques, d'une voix, demandaient au Pontife de lancer l'anathème contre le roi sacrilège. Mais Anselme, se jetant aux genoux du pape, obtint encore un délai.

En vain, Guillaume tenta-t-il de justifier sa conduite auprès du Pape, en vain eut-il recours à de secrètes influences achetées à prix d'or, la sentence fut solennellement rendue six mois plus tard.

Anselme avait obtenu la répression des abus; il reprit donc le chemin de la France, laissant Rome dans l'admiration de son courage et de sa charité. Le Saint fut de nouveau reçu à Lyon par l'archevêque, non comme un hôte, mais comme un supérieur et un père. C'est là qu'Anselme apprit la mort tragique de Guillaume, transpercé par une flèche dans une partie de chasse. « La nuit dernière, lui disait saint Hugues, j'ai vu Guillaume paraître devant Dieu; la condamnation est prononcée. » Le fait fut bientôt confirmé par deux moines venus du Bec: « Hélas! dit Anselme fondant en larmes, j'eus donné ma vie pour lui épargner cette mort terrible! »

L'élection des seigneurs porta sur le trône le troisième fils de Guillaume le conquérant, Henri Ier, surnommé *beau clerc*, qui prit à tâche de réparer les ruines amoncelées pendant le règne de son frère. La joie publique surtout fut

(1) Environ 12 500 francs de notre monnaie.

grande, quand on apprit le rappel du vénérable archevêque de Cantorbéry.

L'envoyé royal avait remis au prélat une lettre où Henri protestait de sa soumission filiale. L'homme de Dieu bénit la Providence et hâta son voyage.

Comme souvenir de son passage en France, Anselme laissait de nombreux miracles : à Vienne, deux seigneurs guéris en mangeant des miettes de sa table, un autre en assistant à sa messe; sur le chemin de Cluny, une jeune fille délivrée du démon; à Mâcon, la fin d'une sécheresse désastreuse; à la Chaise-Dieu, un violent incendie éteint par un signe de Croix.

Après un exil de trois ans, le primat revoyait enfin sa chère église, pour laquelle il souffrait persécution. L'Angleterre tressaillit d'allégresse : il semblait que l'ère des rébellions était enfin terminée. La paix s'annonçait d'autant plus durable que, grâce à l'intervention d'Anselme, Henri conservait le trône, malgré les revendications à main armée de son frère aîné Robert. Le saint archevêque avait, de plus, aplani les difficultés soulevées à propos du mariage de Henri avec la princesse Mathilde, solennellement béni cette union et sacré le jeune roi.

Tant de dévouement échoua pourtant devant l'orgueil et la cupidité conjurés.

Henri voulut à tout prix ressaisir le droit d'investiture tel que le possédait Guillaume, au mépris des anathèmes pontificaux. Mais il fallait briser une volonté de fer et éteindre les foudres du Latran.

Anselme reçoit l'ordre de prêter serment d'hommage-lige avec promesse de sacrer les clercs investis par l'autorité royale. C'eût été trahir sa conscience, il refusa. « Quiconque ose contrevenir à mes ordres, dit le prince, n'a plus le droit de résider en mon royaume. » Ces paroles annonçaient un nouvel exil. Le Saint ne s'y méprit pas. Il attendit la tourmente.

La violence ne servirait à rien, Henri le savait; aussi eut-il recours à la fourberie.

DEUXIÈME VOYAGE A ROME — VICTOIRE DÉFINITIVE

Des prélats vendus osèrent alors faire mentir le pape et affirmèrent avec serment qu'ils avaient obtenu de vive voix du Souverain Pontife ce qui était formellement refusé dans les deux lettres adressées au roi et à l'archevêque. Anselme demeurait inébranlable. Pour toute concession, il différa de prononcer l'anathème contre les clercs investis, mais il refusa absolument de les sacrer.

Les grands réunis supplièrent Anselme de se rendre lui-même auprès du pape; son crédit puissant pouvait tout obtenir pour la pacification de l'Angleterre. C'était l'exil, l'archevêque le comprit, mais son âme était brisée à tous les sacrifices.

« Je suis vieux et infirme, dit-il, mes forces défailliront peut-être en route; mais Dieu est ma fin suprême. J'irai à Rome; mais sachez que vous n'obtiendrez de moi rien qui puisse porter atteinte à mon honneur et à la liberté de la Sainte Eglise. »

Il serait trop long de suivre le saint vieillard dans ce second voyage; il fut reçu partout en triomphe comme un martyr. Le Pape, alors Pascal II, admirant le courage et la foi du Saint, maintint sans faiblir les décrets des Conciles.

Anselme avait déjà regagné Lyon, quand il reçut la défense de ne jamais remettre les pieds en Angleterre. « Dieu soit béni », dit le Saint, et il alla dans sa chère abbaye du Bec se placer sous la direction du prieur.

C'était merveille de voir ce vieillard, brisé par l'âge et les fatigues apostoliques, suivre comme un simple novice les moindres détails de la règle. « J'ai enfin trouvé, disait-il, le lieu de mon repos ! » et il espérait y mourir. Dieu, pourtant, attendait de nouvelles preuves de son amour. L'athlète allait rentrer dans la carrière, mais en triomphateur.

De guerre lasse, en effet, le Souverain Pontife avait lancé l'anathème contre les perfides conseillers qui entretenaient le roi dans sa rébellion, le glaive de saint Pierre allait enfin frapper le prince lui-même, quand, sincèrement repentant, Henri proposa la paix; il renonçait à ses injustes prétentions d'investiture; Anselme, de son côté, consentait à prêter hommage au roi pour les domaines qu'il tenait de la couronne.

Il reprit le chemin de Cantorbéry, partout reçu avec des transports d'allégresse et une magnificence royale, grâce aux largesses de la pieuse reine Mathilde.

A partir de ce jour, les temps heureux reparurent où saint Edouard tenait le sceptre et donnait au peuple la première charte de ses libertés.

La concorde entre l'autorité spirituelle et temporelle ne fut plus troublée. Saint Anselme réprima avec force les abus invétérés; on vit refleurir les vertus monastiques, la sainteté des mariages. L'Eglise, en un mot, avait recouvré tous ses droits. Le royaume même, dont Henri confiait l'administration au primat de Cantorbéry, dans les moments où il s'absentait, trouva sous cette sage direction le bonheur et la prospérité.

Cependant, au milieu de ses occupations, Anselme poursuivait ses recherches théologiques; il composait ses admirables ouvrages qui lui ont mérité le titre de *Docteur* de l'Eglise, et l'ont fait regarder à juste titre comme l'initiateur de ce grand enseignement scolastique dont l'éclat ennoblit les siècles suivants. C'était, à vrai dire, une âme d'acier dans un corps d'argile.

L'heure de la récompense était proche; tant de travaux et de combats avaient épuisé ses forces. Il tomba dans une faiblesse extrême, et dut, pendant six mois, se faire transporter à l'église pour entendre la messe qu'il ne pouvait plus célébrer.

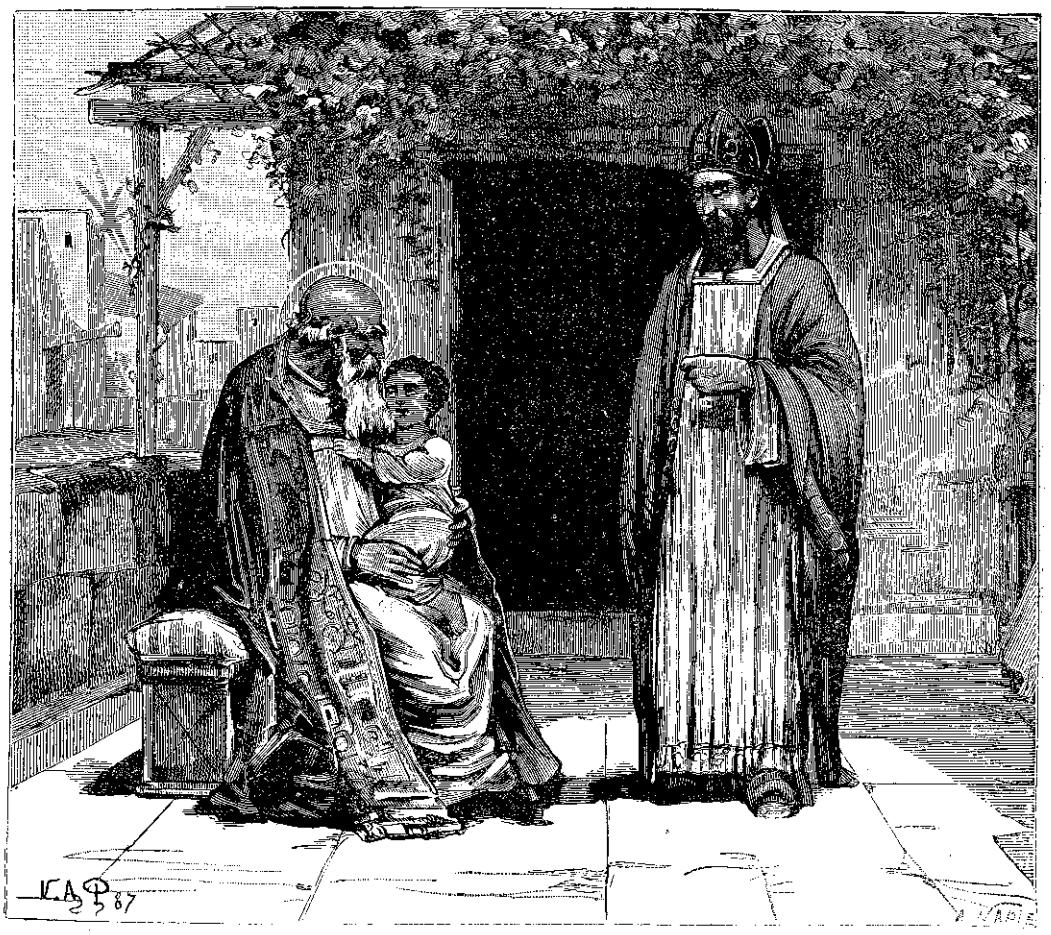
« Je suis prêt à paraître devant Dieu, disait-il, dans ses derniers jours; toutefois, j'aurais désiré écrire sur l'*Origine de l'âme*, question que j'ai longtemps méditée. » Il donna, au milieu des pleurs et des sanglots, une dernière bénédiction à la famille royale, à toute l'Angleterre; puis, sentant sa vie se consumer, le moribond se fit lire la Passion selon saint Luc. Et quand on en vint à ces paroles : « A vous qui avez été fermes avec moi dans les luttes et les épreuves, voici que je vais vous préparer le royaume comme mon Père me l'a préparé à moi-même » (XXII. 28.), sa respiration se ralentit. Le primat d'Angleterre demanda à être mis sur la cendre, suivant l'usage religieux. Dans cette humble attitude, il reçut le Viatique, et comme l'huile sainte manquait, on la vit miraculeusement remplir l'ampoule.

Peu après, le vaillant serviteur recevait, des mains du Christ Jésus, la palme des héros. C'était le 21 avril 1109; Anselme, le disciple de saint Augustin, avait, comme son maître, 76 ans.

LES MARTYRS EN PERSE

LES SAINTS ACCEPSIME, JOSEPH, MILLES, EITHALE, LES SAINTES THÈCLE, MARIE, MARTHE, AMA, ETC.

Fête le 22 avril.



Un enfant prédit à saint Accepsime que son front recevra la couronne du martyre.

MARTYRS EN PERSE DANS LA PERSÉCUTION DE SAPOR

Les martyrs dont nous allons raconter l'héroïque fidélité à la foi versèrent leur sang pour l'amour de Jésus-Christ dans la cruelle persécution qui sévit en Perse au IVe siècle, sous le règne si long de Sapor. Nous avons déjà parlé dans d'autres livraisons de plusieurs de leurs frères dans la souffrance et le triomphe. Bien que le récit de ces scènes sanglantes, où la vertu désarmée fut aux prises avec la force brutale, puisse paraître un peu monotone, nous continuerons encore aujourd'hui une étude si propre à nous faire connaître la tactique, si monotone elle-même, de l'enfer contre le ciel, du méchant contre le juste, du bourreau contre sa victime. « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, » avait dit le Maître! Et cette parole va s'accomplissant dans le cours des siècles. Tantôt les persécuteurs imitent les procédés violents des Néron et des Dioclétien, tantôt ils ont recours à la tactique perfide des Julien l'Apostat et des Constance. Aujourd'hui, la maxime qui prévaut est celle très ancienne des Egyptiens avant Moïse : *Venite, sapienter opprimamus eum:* unissons-nous pour les opprimer, mais avec prudence et habileté!

SAINT ACCEPSIME

Au moment où les ministres de Sapor exécutaient le plus activement les ordres de persécution et que pour être plus agréables à leur maître,

ils en exagéraient encore la rigueur, un saint vieillard, du nom d'Accepsimas fut arrêté par eux. Natif d'une petite ville de Perse, appelée Naesson, il était parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. D'un aspect vénérable, Accepsime se recommandait surtout par son immense charité. Sa fortune passait aux mains des pauvres de sa ville épiscopale. Son grand âge, sa fortune, son influence, le respect et l'estime dont il était entouré, ne pouvaient manquer d'attirer sur lui l'attention, et d'ailleurs Dieu, qui a dit que la vérité sort des lèvres innocentes, l'en avait averti par la bouche d'un enfant.

Un jour qu'il caressait un petit enfant, celui-ci déposant un baiser sur le front déjà chauve de l'évêque, s'écria tout à coup, poussé par une inspiration soudaine : « Oh ! la bienheureuse tête ! Oh ! la bienheureuse tête, qui recevra, pour l'honneur du Christ, la couronne du martyre ! — O mon fils ! repartit le Saint, qu'il me soit fait selon votre parole ! » L'évêque d'une cité voisine, qui se trouvait présent, dit alors en riant : « Et moi, mon fils, que m'arrivera-t-il ? — Vous, dit l'enfant inspiré par Dieu, vous ne rentrerez pas dans votre ville, mais vous mourrez en route dans le village d'Ethradaran ! » Cette double prédiction, rapporte Métaphraste, se vérifia à la lettre. Ceci se passait bien des années avant ce que nous allons dire.

Quand le saint vieillard fut arrêté, un des serviteurs s'approcha de lui, comme il franchissait le seuil de sa maison, et lui dit en la lui montrant : « Que faudra-t-il en faire ? » Mais le Saint lui dit : « Elle n'est plus mienne, car voici que je m'en vais à la maison de mon Père céleste ? »

Il fut conduit dans la célèbre ville d'Arbelles, dont saint Abraham avait été évêque, et il comparut devant le chef des mages, nommé Adrachus. « Est-il vrai, lui demanda ce dernier, que tu méprises les ordres de notre auguste prince et que malgré les édits, tu persévères dans tes erreurs ? — Rien n'est plus certain, reprit le vieillard avec une noble assurance, et c'est pour nous un devoir d'affermir la foi de tous ceux qui nous approchent ! — J'ai entendu vanter ta sagesse et j'en attends la preuve que tu nous dois, en obéissant aux ordres du roi et en adorant ce soleil magnifique et le feu, principes de toutes choses, que nous adorons tous. — Le royaume de Perse est tombé, reprit Accepsime, dans une erreur bien grossière, puisqu'il adore des créatures, au mépris du Créateur lui-même. Ne pensez pas que je souille ma vieillesse par une lâcheté et que je rachète par une apostasie le peu de jours qui me restent encore ! »

Après cette réponse, Adrachus, voyant que rien n'ébranlerait une telle constance, le fit frapper de verges si cruellement, que le sang du vieillard se répandit tout autour de la colonne où il était attaché. Il fut ensuite chargé de chaînes et, tout sanglant, il reparut devant le juge qui lui dit : « Eh bien ! Accepsime, où donc est le Dieu que tu adores ? Qu'il vienne et, s'il le peut, qu'il t'arrache de mes mains ! — Mon Dieu, reprit le martyr, peut, quand il lui plaît, opérer de plus grands prodiges, mais sache bien, ô juge impie, que toi tu n'échapperas pas à sa vengeance. » Pour toute réponse, le juge ou plutôt le bourreau le fit jeter en prison.

SAINT JOSEPH — SAINT EITHALE

Le lendemain, on arrêta un autre vieillard, nommé Joseph, prêtre d'un village nommé Bethlabuca, ce qui veut dire *le bon écrivain*. Un grand zèle le distinguait, et son cœur, attaché dès l'enfance à la foi chrétienne, en pratiquait toutes les vertus. Il avait soixante-dix ans. Un diacre, du bourg de Bethnoadora, nommé Eithale, fut pris avec lui, et les deux confesseurs parurent en même temps devant Adrachus : « Race impie, leur cria-t-il, quand cesserez-vous donc de tromper le peuple et de le détourner de l'adoration du soleil notre dieu ? Où donc est la vérité ? Est-elle avec le roi puissant, qui est en ce moment le maître de la terre, ou bien avec quelques hommes aussi vils et abjects que vous ?

— Vils et abjects, nous le sommes, dit Joseph, selon le précepte de Notre-Seigneur et Roi Jésus-Christ, car nous ne faisons pas consister notre ambition à posséder les richesses, mais, humbles volontairement, donnant aux pauvres ce que nous possédons, nous gardons la vérité en attendant les trésors du ciel !

— Vous ne les attendrez pas longtemps, reprit le juge en colère, hâtez-vous d'obéir aux ordres du roi ! — Nous n'obéirons qu'aux ordres du Roi des rois ! » dit Joseph.

Alors le mage cruel le fit jeter à terre et frapper longtemps avec des branches de grenadier armées de leurs pointes aiguës.

« O mon Dieu ! disait le martyr, pendant que ses chairs volaient en lambeaux, je vous remercie de m'avoir jugé digne de vous confesser et d'expier ainsi mes péchés ! »

Les licteurs l'entendant parler de la sorte, redoublèrent leurs coups, jusqu'à ce que le Saint fût impuissant à se faire entendre. Quand ils furent lassés, ils entourèrent de deux chaînes cette plaie vivante et le portèrent dans le cachot où déjà était enfermé son évêque.

Le tour d'Eithale vint ensuite : « Et toi, lui dit l'implacable bourreau, que vas-tu faire ? imiteras-tu la folie de Joseph, ou bien consens-tu à adorer le soleil, en te sauvant ainsi, toi et les tiens, d'une mort prochaine et horrible ? — Je suis chrétien ! dit simplement le diacre, je ne trahirai jamais mon Sauveur Jésus-Christ ! »

AFFREUX SUPPLICE

Adrachus inventa pour lui un nouveau supplice. Il lui fit attacher les mains au-dessous des jarrets et passant en travers un long pieux, il commanda à six hommes robustes de prendre chacune des extrémités, en appuyant avec force, et de briser ainsi tous les membres du martyr. Puis il le fit frapper de verges comme Joseph.

Cependant Eithale demeurait intrépide et ces épouvantables tourments ne le firent pas trembler. Regardant le juge, il lui dit avec ironie : « Tu trouves donc une grande jouissance à repaître tes yeux de mes blessures et de mon sang. Les chiens et les tigres éprouvent une semblable volupté. Sache que tes tortures ne me font rien. Tu peux en inventer de nouvelles, car tout cela m'est indifférent. »

Le mage furieux s'adressa aux licteurs : « En traitant avec douceur ce misérable, lui laisserez-vous longtemps la facilité de nous insulter ? » Excités par ces mots, les bourreaux tirèrent si fort sur le long bois qu'ils tenaient, qu'ils brisèrent les veines et les muscles du saint diacre, et, ne sachant plus que faire de ces lambeaux sanglants, ils transportèrent le martyr dans la même prison qui avait reçu les deux premiers.

Cinq jours après, nos trois Saints vivaient encore. Adrachus se les fit apporter devant la porte du temple du soleil : « Persévérez-vous dans votre fol entêtement ? — Jusqu'à la mort,

répondirent-ils d'une seule voix. — Qu'on leur passe sous les aisselles, les reins et les jambes, de grosses cordes, et sous les cordes, des bois que l'on puisse tourner avec force. »

On vit alors un affreux spectacle. Les bois, en tournant, s'enfonçaient dans les chairs, où ils traçaient de profonds sillons, et l'on entendait au loin les os se briser sous l'effort. Commencé à 3 heures, ce supplice se prolongea jusqu'à 6, et lorsque les bourreaux furent lassés avant leurs victimes, celles-ci furent reportées dans leur cachot. On les y laissa sans vêtement et sans nourriture, et on avait averti les gardiens que s'ils étaient aperçus, montrant aux martyrs la moindre marque de compassion, ils seraient impitoyablement mis à mort. D'autres chrétiens, détenus comme eux, réussirent à leur faire parvenir en secret quelque nourriture.

Ils vécurent trois ans de la sorte, invincibles dans leur constance. Leurs forces revinrent peu à peu et leurs blessures se guérirent. Dieu les réservait pour un plus glorieux martyre.

Sapor étant venu à Bithmada, ville où se passaient ces atrocités, accompagné du prince des mages; celui-ci tenta de nouveau leur courage et les fit comparaître devant lui. Il usa vainement de tous les moyens de séduction et finit aussi par la violence, dernière ressource des tyrans. Il fit étendre Accepsime à terre les bras en croix, et le fit frapper sur le dos et sur la poitrine jusqu'à ce que ses os fussent à nu. Epuisé, perdant le sang par mille plaies, le noble vieillard trouva la force de se retourner, et levant les yeux au ciel, il remit son âme à Celui qui couronne les vainqueurs.

Ivres de fureur, les bourreaux s'acharnent sur son cadavre qu'ils mettent en pièces, faisant sévère défense aux habitants de lui donner la sépulture. Mais trois jours après, comme les gardiens étaient occupés à la fête qu'on donnait à l'occasion de l'arrivée de la fille du roi d'Arménie — envoyée comme otage à Sapor, — les chrétiens enlevèrent et ensevelirent les précieuses reliques.

Accepsime était mort le 10 octobre. Le même jour, Joseph fut amené à son tour devant le juge cruel et, toujours inébranlable dans sa foi, fut condamné au même supplice que son évêque. Les bourreaux le frappèrent tant qu'ils le crurent mort; mais lassés eux-mêmes et voyant qu'il donnait signe de vie, ils le reportèrent à la prison. Eithale eut enfin le même sort, montrant le même courage.

Afin que leur mort fût d'un plus grand exemple sur l'esprit des chrétiens, le juge les fit conduire à Arbelles, leur patrie. Comme ils étaient dans l'impossibilité de s'y rendre, ne pouvant faire un pas, ils furent chargés sur des bêtes de somme.

ADMIRABLE DÉVOUEMENT D'UNE FEMME D'ARBELLES

Transportés à Arbelles où ils devaient être lapidés, les deux martyrs furent jetés en prison, et le gouverneur feignit de les oublier.

Cependant, leurs plaies étaient horribles et répandaient une insupportable odeur. Personne d'ailleurs n'avait permission de les approcher. Mais une pieuse femme de la ville, nommée Isdandule, obtint, à prix d'argent, la faveur de les faire transporter chez elle, où elle les soigna pendant la nuit, avec autant de dévouement que de respect. Elle poussait si loin l'honneur qu'elle rendait à leurs glorieuses blessures, qu'elle répandait, comme elle eût fait d'un parfum, sur sa tête, ses mains et sa figure, l'humeur qui en découlait.

Avant le point du jour, elle les fit reporter dans leur sombre cachot. Un nouveau gouverneur, plus méchant, ayant remplacé le premier, condamna les deux athlètes à être lapidés, mais de la main des chrétiens, selon le diabolique système de cette persécution.

On amena donc Joseph sur la place publique, et on l'enterra dans une fosse jusqu'à la ceinture.

Ce qui restait de chrétiens dans la ville fut alors forcé de s'armer de pierres contre le Saint. Les uns, hélas! poussés par la crainte, le faisaient, quoique avec répugnance; d'autres s'y refusaient absolument. De ce nombre fut Isdandule : « N'avez-vous pas honte, dit-elle aux bourreaux, de vouloir forcer une pauvre femme à frapper des hommes désarmés et si malheureux? » Cependant, une montagne de pierres s'amoncelaient autour de la tête du martyr. Cette tête vénérable émergeait seule, quand le juge envoya un de ses licteurs, chargé d'une grosse pierre, pour mettre fin à cette horrible tragédie. Saint Joseph rendit enfin son âme au Dieu qu'il avait si vaillamment confessé.

Son corps fut réclamé par les chrétiens, mais le gouverneur s'y opposa et mit des gardes. Dieu se chargea lui-même de rendre miraculeusement ces précieux restes aux chrétiens. Le quatrième jour, la foudre tomba sur les sentinelles, qui furent tuées autour de la victime qu'ils gardaient.

Quant à Eithale, il fut conduit à Patras et lapidé dans les mêmes circonstances que le prêtre Joseph. Son corps fut, par un pieux larcin, enlevé malgré les gardes et porté dans un monastère voisin, et Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur.

Un myrte planté sur son tombeau avait la vertu de guérir plusieurs maladies, et les chrétiens en recueillaient précieusement les feuilles; mais les païens arrachèrent l'arbre, pensant par là détruire la puissance du martyr.

APOSTASIE D'UN PRÊTRE

La persécution qui a pour but, dans les desseins de Dieu, d'accroître le nombre des élus, a pour résultat secondaire de séparer la paille du bon grain. Tandis que des milliers de chrétiens rendaient au Sauveur l'hommage de leur sang, quelques autres, en petit nombre, affligeaient l'Eglise par de honteuses défections.

Parmi ceux-ci, on remarqua un certain Paul, prêtre d'une petite ville où il exerçait le saint ministère, dans un couvent de vierges. Il fut dénoncé au gouverneur Narsès-Tamsapor. On le disait très riche, et cette circonstance ne contribua peut-être pas peu à son arrestation. Les soldats, chargés d'exécuter cet ordre, trouvèrent en effet chez lui une somme considérable qu'ils emportèrent.

En même temps que Paul, on arrêta cinq vierges consacrées à Dieu; Thècle, Maria, Marthe, une autre Marie et Ama. Enchaînées comme le prêtre, elles furent amenées dans les prisons de Tamsapor. Paul fut interrogé le premier : « Si tu veux adorer le soleil, lui dit le gouverneur, tu conserveras tes richesses. »

Le malheureux, qui préférait, comme Judas, l'argent à son âme, consentit à faire ce qu'on lui demandait. Cette lâcheté, à laquelle les gouverneurs n'étaient guère accoutumés, ne satisfaisait pas les secrets desseins de Tamsapor, qui avait moins en vue l'apostasie que la fortune de Paul.

Il fut donc déconcerté d'abord, mais ayant réfléchi, il ajouta que la vie ne lui serait conservée que si, de sa propre main, lui prêtre, il égorgeait les vierges arrêtées avec lui.

Il espérait qu'une pareille infamie arrêterait Paul. Mais il est écrit que le meilleur, quand il est gâté, ne connaît pas de mesure dans le mal. Le pauvre apostat était parvenu à ces profondeurs.

Les vierges, dont il avait été, dont il était encore le pasteur, comparaissent à leur tour, et toutes les cinq repoussent avec horreur les propositions qui leur sont faites de renier leur foi et de sauver leur vie. Le gouverneur prononce contre elles la sentence de mort, leur annonçant qu'elle sera exécutée par Paul lui-même.

Elles se refusèrent à croire à tant de perfidie; mais quelle ne fut pas leur douleur, quand elles virent se précipiter sur elles, un glaive à la main, le nouveau Judas qui avait été le pasteur de leurs âmes? « Lâche! lui cria l'une d'elles, quoi! c'est vous, qui, par avarice, vous êtes converti en loup, vous préparant à égorger vos propres brebis! hâtez-vous, fils d'iniquité, ne tardez plus à nous donner le coup de la mort, afin que nos yeux n'aient pas la douleur de voir l'horrible spectacle de votre corps pendu à une poutre, s'agitant dans un affreux désespoir, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'enfer. »

Ces courageuses paroles ne firent aucune impression sur ce scélérat; devant une foule indignée, il mit à mort les cinq vierges, auxquelles il trancha lui-même la tête. Ceci se passait le 6 juin 343.

Son crime ne lui servit guère, et la nuit même, il fut étranglé par ordre du gouverneur qui craignait de perdre les richesses qu'il convoitait par cette mort.

SAINT MILLES OU MELISIEUS

Reposons notre esprit de cette horrible scène et contemplons, avant de finir, la majestueuse figure d'un grand évêque, qui souffrit comme tant d'autres la persécution et que l'on honore le 22 avril.

Saint Milles avait passé sa jeunesse à la cour des rois de Perse, où il avait occupé successivement de hautes fonctions. S'étant converti au christianisme, il se retira à Elam ou Elymaïs, ainsi nommée d'Elam, fils de Sem. Son humilité fut contrainte de recevoir les honneurs et les charges de l'Eglise et il devint évêque de Suze.

Cette ville, où l'on montre encore le tombeau de Daniel, était voisine de Babylone et ses richesses y avaient amené une corruption qui rappelait celle de l'antique et coupable cité de Nemrod. Pendant trois ans qu'il en fut évêque, Milles y déploya un zèle infatigable, mais presque stérile. Les chrétiens, en petit nombre, n'échappaient pas à la corruption de leurs concitoyens, et saint Milles, les trouvant incorrigibles, et chassé d'ailleurs par la persécution, résolut de s'éloigner d'un troupeau indocile. Mais il ne les quitta pas sans leur annoncer le terrible châtiment que Dieu se disposait à leur envoyer.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis le départ de saint Milles, que Sapor, irrité d'une révolte qui s'était élevée à Suze, y envoya une armée, avec ordre de détruire la ville de fond en comble et d'y massacrer jusqu'au dernier habitant. L'ordre fut exécuté à la lettre; les maisons furent rasées et la charrue passa sur cette cité coupable.

Saint Milles, ne portant avec lui que le livre des Evangiles, se rendit à Jérusalem, puis à Alexandrie; enfin, en 325, il vint à Séleucie, où, par une permission divine, il frappa de paralysie l'orgueilleux évêque de cette ville. Sa sainteté éclatait partout par d'innombrables miracles. A travers les plus célèbres que l'histoire rapporte, nous n'en citerons que deux, opérés par le Saint dans son pays natal.

Une riche dame avait perdu l'usage de ses membres, et depuis neuf ans, elle ne sortait pas de son lit. Ayant entendu parler de la vertu de saint Milles, elle se fit porter à son logis. L'évêque lui dit d'espérer en Dieu : « Oh! je confesse hautement sa puissance, dit la malade! — Eh bien! en son nom, levez-vous et marchez! » Et la dame se levant, s'en retourna seule à sa maison, en remerciant Dieu et en glorifiant son serviteur.

Deux hommes vinrent à leur tour le trouver. L'un soupçonnant l'autre de vol lui déféra le serment. L'autre ayant accepté sans condition, Milles l'avertit de la gravité de cette invocation solennelle du nom de Dieu. Malgré cet avertissement, le coupable ne craignit pas de prendre à témoin la Vérité éternelle. Mais le Saint, fixant sur lui un œil sévère : « Si ton serment a été conforme à la droiture, retourne chez toi sain et sauf; si tu as commis un parjure, que la lèpre hideuse t'envahisse. » Et l'horrible maladie parut à l'instant sur le menteur.

Le 1er octobre 341, Hormisdas, gouverneur de la province, fit arrêter saint Milles avec ses deux disciples, le prêtre Abrosime et le diacre Sina. Conduits dans la capitale, ils furent chargés de chaînes et par deux fois, ils subirent une cruelle flagellation. Enfin, le 5 novembre, le gouverneur Hormisdas, l'ayant fait comparaître à un troisième interrogatoire, fut tellement outré des réponses du saint évêque, que perdant toute dignité, et de juge se faisant bourreau, il perça, dans le prétoire même, le Saint d'un coup de poignard; Narsès, frère du gouverneur, imita cet exemple, et le martyr succomba sous leurs coups, non sans leur prédire une mort très prochaine.

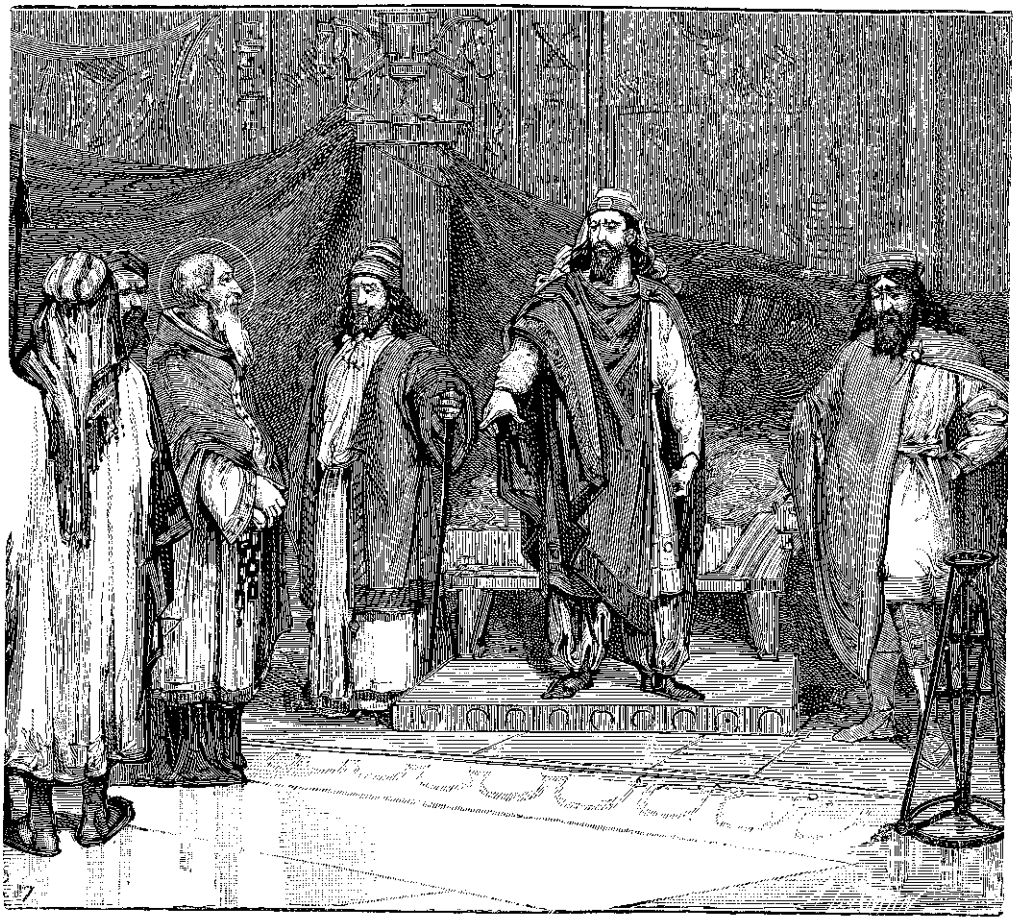
Le lendemain, en effet, les deux frères, passionnés pour la chasse, poursuivant chacun de leur côté un cerf qui s'enfuyait, lui décochèrent au passage chacun une flèche qui les atteignit en même temps.

Les deux disciples de Milles souffrirent avec lui le 5 novembre 341; leurs corps réunis furent portés au château de Malcan, où les habitants les honorèrent.

Nous pourrions encore rapporter ici le récit du martyre de deux frères célèbres, neveux et successeurs de saint Siméon, évêque de Séleucie, à savoir : saint Sadoth ou Jésu-Dust et Barbascymès; mais, outre que ces récits se ressemblent, nous ne pouvons rapporter ici tous les actes d'héroïque courage que vit alors l'Eglise de Perse, qu'il fut, hélas! plus facile de tromper que de vaincre. Elle avait, par le sang de plus de cent mille de ses fils, affirmé sa croyance; mais elle ne sut pas se garder de l'hérésie des nestoriens qui fit disparaître en partie cette chrétienté si fidèle et qui avait grandi dans les lieux mêmes qui furent le berceau du monde.

LES SEIZE MILLE MARTYRS DE PERSE

Fête le 22 avril



Saint Siméon est amené devant Sapor qui veut lui faire adorer le soleil. Le Saint s'y refuse en disant : Le Dieu que j'adore est le Créateur des hommes et du soleil.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

Tandis que l'Empire romain, ivre depuis trois cents ans du sang des martyrs, goûtait quelque paix sous le sceptre de Constantin miraculeusement converti, la Perse, qui dès la fin du IIIe siècle se glorifiait d'une chrétienté florissante, allait être éprouvée par une horrible persécution. Sapor II, pendant un règne de 70 ans, le plus long que mentionne l'histoire, allait par ses édits barbares et les raffinements de sa cruauté, se faire l'égal des Néron et des Dioclétien, Sozomène, Eusèbe, Théodoret portent à 16 000 le nombre des victimes; un auteur persan affirme que le chiffre des martyrs s'éleva jusqu'à deux cent mille.

Les actes de cette persécution, écrits dès les IVe et Ve siècle, ont été, pour la plupart, conservés dans les monastères de Nitrie en Egypte, où le pape Clément XI, au commencement du siècle dernier, en fit acheter quelques-uns au poids de l'or; mais les moines égyptiens gardent les plus précieux dont ils refusent de se défaire. C'est d'après ces manuscrits, d'après les récits de Siméon Métaphraste et de Sozomène, que nous allons étudier cette page si glorieuse de l'Eglise notre mère.

La persécution eut des phases diverses, comme nous le dirons: commencée en 327, elle sévit avec une très grande rigueur jusqu'en 346, mais en vérité elle ne s'arrêta qu'à la mort du tyran, en 380.

Le mobile de tant de haine se doit chercher tout d'abord dans les instincts pervers de Sapor et dans l'orgueil insensé de ce prince. Il s'intitulait le frère du soleil, cousin de la lune et camarade des étoiles. On sait que la religion des Perses consistait principalement dans l'adoration du feu ou du soleil; or, adorer le soleil, la lune ou les étoiles, c'était adorer implicitement leur frère et leur cousin.

Peut-être faut-il en chercher une autre raison toute politique. Sapor fut poussé à persécuter les chrétiens de ses Etats, en haine de Constantin, qui avait reçu parmi les officiers de ses armées, un certain Hormisdas, son frère, mais issu d'une autre

mère. Sapor l'ayant fait jeter en prison, ce prince parvint à s'échapper et réfugié près du premier empereur chrétien, chrétien lui-même, Hormisdas devint à son insu la cause des horreurs que nous allons raconter. Qu'on nous permette une dernière réflexion avant de commencer le récit. Nous avons, avec les Bollandistes, fixé au 22 avril la date de ce martyre, mais toutes les victimes ne rendirent pas témoignage le même jour.

La persécution fut longue et les martyrs confessèrent la foi à diverses époques. Les uns sont honorés le 14 janvier, d'autres le 8 et le 21 février, d'autres enfin le 22 mars, le 9 avril, le 5 mai, le 3 juin et le 5 novembre. Il nous a paru nécessaire de grouper tous ces grands souvenirs au 22 avril, qui fut le jour d'une plus nombreuse hécatombe. C'est également à cette date que les martyrologes d'Usuard et des autres fixent leur fête commune.

COMMENCEMENTS DE LA PERSÉCUTION — SAINT JONAS ET SAINT BÉNI-JÉSUS

La persécution commença donc par un édit de l'année 327, la dix-huitième du règne de Sapor. Deux frères vivaient dans la ville de Beth-Asa. Leur vertu leur avait concilié l'estime de tous, et bien qu'ils ne fussent pas prêtres, ils exerçaient une grande influence sur leurs coreligionnaires. Apprenant que l'édit du roi, commandant d'adorer le soleil, s'exécutait dans quelques villes et qu'on commençait à tourmenter les chrétiens, ils quittèrent leur maison et vinrent dans la ville de Hubaham, où déjà un grand nombre de fidèles avaient été jetés dans les prisons. Ces deux frères surent si bien exhorter les chrétiens que ceux-ci résistèrent courageusement et remportèrent la palme du martyre.

Dénoncés et saisis, saint Jonas et Béni-Jésus parurent devant le juge et confessèrent avec intrépidité leur attachement à la foi. Nous ne répéterons pas ici le détail de leur martyre qui a déjà été raconté dans le mois dernier. (Voir le n° 318). Leur triomphe fut partagé par quelques autres chrétiens de la ville de Hubaham, dont nous transcrivons ici les noms glorieux. Ce sont les saints Zébine, Lazare, Maruthas, Narsès, Elie, Maharis, Sabas et Scembaise. Ces noms nous ont été transmis par un témoin oculaire, qui termine ainsi sa narration : Puisse avoir part à vos prières, Isaïe fils d'Adab, d'Erzeroum, des cavaliers du roi, qui a été présent aux interrogatoires des martyrs et s'est chargé d'écrire leur triomphe !

SAINT SIMÉON — SAINT ISAAC — SAINT SAPOR, ÉVÊQUES

Saint Siméon, natif de Suse, était surnommé Barsabée, ou *fils du foulon*, à cause de la profession de son père. Il gouvernait avec sainteté l'église de Séleucie et de Ctésiphon, deux villes bâties en face l'une de l'autre sur les deux rives du Tigre, capitales de la Perse. Ces deux cités ne formaient qu'une église à laquelle le concile de Nicée accorda la prééminence sur tous les autres siéges après les quatre grands patriarcats. Séleucie, construite avec les débris de Babylone, fut détruite par les Sarrazins et remplacée par Bagdad.

Saint Siméon en était donc le pasteur zélé, quand Sapor, qui par respect l'avait épargné lors du premier édit, revint furieux de l'échec qu'il venait de subir au siège de Nisibe, en 338. Poussé par les mages ou prêtres du soleil, excité par la confusion qu'il éprouvait de son insuccès, Sapor déchargea sa colère sur les chrétiens de ses Etats.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les chrétiens fidèles, que les pasteurs, de préférence, sont donnés en pâture aux passions populaires ou royales.

Les mages firent donc entendre à Sapor que son échec devant Nisibe venait de ce que les Perses, séduits par les Nazaréens, n'adoraient plus le soleil: « J'ordonne, dit le roi, que l'on recherche les coupables dans tout mon royaume et qu'on les interroge sous trois jours! »

Des cavaliers partirent dans toutes les directions, et, marchant jour et nuit, arrêtèrent ceux que les mages avaient surtout désignés. C'était Siméon, évêque de Séleucie, Sapor, évêque de Beth-Nictor et Isaac, évêque de Beth-Séleucie, avec Manahès et Abraham. Sapor les fit comparaître devant lui : « Ne savez-vous pas, leur dit-il, que je suis issu du sang des dieux et que cependant je sacrifie au soleil; mais vous, qui êtes-vous donc pour désobéir à mes ordres? — Nous ne connaissons qu'un seul et vrai Dieu, créateur du soleil et de toutes choses et nous n'adorons que lui seul! » répondirent les confesseurs.

L'évêque Sapor ajouta : « Nous adorons de même le Fils de Dieu, Jésus de Nazareth, à qui soit la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles! »

Pour toute réponse, le roi fit frapper au visage le saint évêque, et l'ordre fut exécuté si cruellement, que plusieurs de ses dents furent cassées dans sa bouche, puis on lui brisa les os à coups de bâtons, et enfin on le mena en prison chargé de chaînes.

Isaac comparait à son tour et en même temps que lui furent amenés les principaux habitants de Beth-Séleucie. Sapor leur dit : « Comment avez-vous été assez peu soucieux de ma gloire, pour ne pas m'avertir, qu'Isaac, votre évêque, conspirait contre moi? » Et ces nobles, qui jusque-là se disaient chrétiens et les amis du Pontife, reçoivent l'ordre d'expier leur faute en lapidant Isaac. Ils eurent la lâcheté de le faire et le saint évêque périt sous les pierres que lui jetèrent ses propres enfants.

C'est d'ailleurs un des caractères particuliers de cette persécution, qui s'étudia à contraindre les brebis à égorger leurs propres pasteurs, et parfois hélas! quelques pasteurs à immoler de leurs mains les ouailles confiées à leur zèle.

L'évêque Sapor se réjouit en apprenant la mort glorieuse d'Isaac et le rejoignit deux jours après par la suite des ses nombreuses blessures.

Des deux autres martyrs, Manahès fut écorché depuis la tête jusqu'au milieu du corps et expira dans ce supplice; Abraham eut les yeux percés avec un fer rouge et mourut deux jours après.

Quant à Siméon, évêque de la capitale, et que Sapor avait jusque-là entouré de son respect et de son amitié, sa constance fut éprouvée dans le sens que nous indiquions tout à l'heure et qui semble le caractère distinctif de cette satanique persécution en Perse. Le roi lui proposa de lui conserver sa bienveillance s'il voulait dénoncer et livrer lui-même ses chrétiens. On devine la réponse du pasteur à cette odieuse proposition : « Si Jésus est mort, lui dit-il, pour tout l'univers, ne doutez pas que je sois résolu à vous offrir ma tête, plutôt que de trahir mon troupeau. Dieu me préserve de chercher ma sécurité au péril de ceux qu'il a rachetés par son sang. Je ne suis pas assez lâche pour craindre de marcher sur les traces de Jésus. Ma résolution est donc de vous livrer ma tête et de mourir pour mon troupeau. Quant à la ruine dont vous menacez les fidèles de ma religion, cette ruine sera le fait de votre impiété et non pas de mon amour pour Dieu et pour son peuple. Ce sera un crime à laver dans votre sang et non dans le mien. Pour moi et mon peuple, nous en serons innocents. »

Cette réponse si noble dans sa simplicité mit Sapor en fureur. Les Juifs, toujours ennemis des chrétiens, saisirent cette occasion pour exciter encore la colère du roi.

Par son ordre, Siméon est arraché de son église avec deux des douze prêtres qui composaient son conseil. Ils s'appelaient Ahdhaïcla et Hananias. Comme le roi était alors à Lédan, capitale des Huzites, les bourreaux y conduisirent Siméon, en le faisant passer par Suse, sa patrie.

Arrivé devant le prince, Siméon ne se prosterna pas, comme c'était l'usage : « Pourquoi, lui dit Sapor, me refuses-tu les honneurs que tu avais accoutumé de me rendre? — C'est, répondit Siméon, sans se troubler, que jamais je n'avais comparu devant vous chargé de chaînes, ni pour être contraint de renier le vrai Dieu! »

Sapor prit alors un visage moins sévère : « Siméon, lui dit-il, croyez-moi je vous veux du bien : adorez le soleil, vous y trouverez votre salut et celui de votre peuple. — Il est inutile, ô prince, de me faire une semblable demande; je ne puis sans impiété vous adorer vous-même, quoique vous soyez plus excellent que le soleil, étant doué d'esprit et de sagesse. Comment donc adorerais-je ce prétendu Dieu, privé de raison, qui ne sait pas plus vous récompenser, vous qui l'adorez, que me punir, moi qui l'insulte? Quant au salut de mon peuple, que vous dites assuré, si je le veux, sachez que je le confie au Seigneur qui est le Christ, le Crucifié; je ne suis point un enfant que l'on puisse gagner par des bagatelles; j'achèverai saintement mon œuvre, comme il sied à un vieillard. »

Sapor reprit : « Si tu adorais un Dieu vivant, j'excuserais ta folie, mais tu viens de dire toi-même que ton Dieu est un homme qui a expiré sur un gibet infâme. Sois plus sage, adore le soleil, par qui l'univers subsiste. — Grand roi, répondit Siméon, le Jésus que j'adore est le Seigneur du soleil et le créateur des hommes. Lorsqu'il expira pour nous sauver, le soleil, comme un serviteur qui pleure la mort de son maître, se cacha; mais le Christ se ressuscita après trois jours, il est monté au ciel où il règne à jamais. — Prends garde, Siméon! sauve ta vie pendant qu'il en est temps encore; aies pitié de toi-même! — Je ne crains rien, ô roi, je vous abandonnerai volontiers cette vie qui d'ailleurs bientôt va finir pour moi, afin de posséder celle qui m'est réservée dans le Christ! »

Voyant qu'il ne gagnait rien sur cette âme virile, Sapor fit jeter Siméon dans un cachot; il espérait encore pouvoir le sauver, car il l'avait beaucoup aimé.

ÉPISODE

A la porte du palais se tenait un vieil eunuque, nommé Usthazane, qui avait élevé Sapor et qui jouissait à la cour de la plus grande puissance. Il était le premier seigneur de Perse et occupait la place de grand chambellan. Converti à la foi chrétienne, il avait apostasié depuis quelque temps en face de la persécution. Quand Siméon passa devant, Usthazane se mit à genoux pour saluer le Pontife, mais celui-ci détourna la tête, marquant l'horreur qu'il avait de l'apostasie. Cette sévère leçon toucha plus vivement le vieillard que n'eussent fait les plus amers reproches : Eh quoi! se dit-il, si Siméon qui m'était étroitement uni, est tellement indigné contre moi, que sera-ce de Dieu, dont j'ai trahi la foi? Sous l'empire de cette pensée, l'eunuque rentre au palais, quitte ses habits précieux, et couvert de vêtements de deuil, retourne à ses fonctions.

Le roi, informé de cette conduite, le fait venir : « Faites-moi exécuter, s'écrie le vieillard, je suis indigne de vivre davantage, car j'ai commis la trahison contre Dieu et contre vous. Contre Dieu, en violant la foi que je lui avais jurée; contre vous en feignant d'adorer le soleil, ce que mon cœur ne fit jamais! Je prends à témoin le Seigneur du ciel et de la terre que je ne vous obéirai plus désormais en cela. Je suis chrétien et je ne préférerai point un homme au Dieu véritable! — J'ai pitié de ta vieillesse, reprit le roi, et je me rappelle tes longs services envers moi et envers mon père; je t'en prie, reviens à la raison! — Jamais, ô roi, vous ne me persuaderez d'abandonner mon Créateur; c'est là mon irrévocable résolution. »

Sapor, outré de colère, le condamna à mourir sur-le-champ. Usthazane demanda une grâce suprême : accordez-moi, dit-il au roi, de faire publier la cause de ma mort.

Son but était de réparer ainsi publiquement le scandale de son apostasie. Le roi lui accorda sa demande, mais pour un motif bien différent : je vais par là, pensait le monarque, frapper l'esprit de la multitude et cette sévérité envers un si vieux serviteur épouvantera les chrétiens. Il se trompait dans son calcul.

MARTYRE DE SAINT SIMÉON

Cette bienheureuse mort eut lieu le Jeudi-Saint, 16 avril 341.

Cependant Siméon apprit dans sa prison la mort de son vieil ami, et saintement jaloux, il suppliait le Seigneur de ne plus différer sa récompense. Ah! disait-il à ses deux prêtres prisonniers avec lui, ah! si je pouvais offrir mon sang à Jésus le jour même où il offrit lui-même le sien pour le salut du monde!

Cette prière fut exaucée. Le lendemain, à trois heures du soir, Sapor le fit de nouveau mander près de lui : « J'ai usé de bonté envers toi, Siméon, lui dit-il, veux-tu sauver ta vie en adorant le soleil? — Jamais! jamais! jamais! fut la seule réponse du pontife. »

Le roi se détourna le visage : « Je n'ai vu nulle part, dit-il à ses satrapes, une beauté plus merveilleuse, une majesté plus grande que dans cet homme! — Et qu'importe cette beauté corporelle, reprirent les satrapes, si l'esprit est pervers? » Sapor ordonna qu'il serait décapité avec cent chrétiens qui étaient dans les prisons.

Quelques-uns étaient évêques, d'autres prêtres, d'autres simples clercs. Siméon assista à leur supplice, les encourageant par ses paroles et sa bénédiction. Il reçut le dernier la couronne du martyre, avec les prêtres Abdhaïcla et Hananias.

Comme ce dernier ôtait ses habits, il fut pris d'un tremblement involontaire. Un païen, nommé Phusikius, intendant du palais, s'en aperçut et eut pitié : « Courage! Hananias, lui dit-il, fermez les yeux, et bientôt vous verrez la lumière divine! » Le roi, témoin de ce bon mouvement, lui en fit un reproche. Alors Phusikius, touché de la grâce, s'écria : « Et moi, aussi, je voudrais échanger ma vie contre leur mort! Je renonce à tous vos honneurs, et la grâce que je réclame, c'est d'être associé à leur supplice, qui n'est autre chose qu'un magnifique triomphe! » Accédant à ce désir, insatiable de cruautés, Sapor lui fit pratiquer dans la gorge une large ouverture, par laquelle il lui fit arracher la langue. Phusikius mourut dans ce supplice, et sa fille, qui était une vierge chrétienne, fut aussi condamnée à mort.

Saint Siméon termina son martyre le Vendredi-Saint, 17 avril 341. Saint Maruthas, évêque de

Mésopotamie, qui a composé les actes des martyrs, transporta les reliques de saint Siméon à Tagrit, sa ville épiscopale, qui prit dès lors le nom de Martyropolis.

LA PERSÉCUTION REDOUBLE
LES DEUX SŒURS DE SAINT SIMÉON

Le jour même où saint Siméon conquit la couronne du martyre, Sapor publia un édit qui condamnait à mort tous les chrétiens. L'on ne vit bientôt, dans toutes les provinces du royaume, que des instruments de supplice. La croix, dit saint Maruthas, fleurit sur des ruisseaux de sang. On ne cessa de massacrer les chrétiens, depuis la sixième heure du Vendredi-Saint, jusqu'au dimanche après Pâques.

Les ordres étaient si précis qu'il n'y avait aucune forme de procès : Quiconque se disait chrétien, ou refusait d'adorer le soleil, était condamné à mort et exécuté sur l'heure. Parmi les victimes se trouva un jeune homme que le roi aimait tendrement et qui s'appelait Azade. Sapor, apprenant qu'il avait été sacrifié, en fut si chagrin qu'il porta un second édit, restreignant la persécution aux seuls évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Mais il y avait eu déjà une multitude innombrable de victimes de tout sexe et de tout âge.

La reine étant tombée malade sur ces entrefaites, les juifs, qui avaient toute sa confiance, lui persuadèrent que sa maladie venait d'un sortilège employé contre elle par les sœurs de saint Siméon. Elles furent toutes les deux arrêtées avec leur servante, qui était vierge comme elles. Conduites devant les juges, on leur reprocha d'avoir rendu la reine malade par leurs sortilèges : « A quoi bon tous ces détours ? dit Tharbuta ou Pherbuta, qui était l'aînée, vous savez l'inanité de vos accusations sur un pareil crime, avouez donc le véritable motif qui nous amène devant vous ; c'est parce que nous sommes chrétiennes ! Eh bien ! sachez-le, rien n'ébranlera notre courage, et, par la grâce de Dieu tout-puissant, nous resterons, et s'il le faut, nous mourrons chrétiennes. Vous avez fait périr notre frère, nous n'avons qu'un désir, celui de le rejoindre !

Cette fière réponse déconcerta les juges. Mais comme Tharbuta était d'une rare beauté, les juges, comme autrefois les vieillards de Babylone pour Suzanne, conçurent pour elle une passion violente. A l'insu des autres, chacun d'eux chercha à la gagner par l'appât des honneurs et par la promesse de la liberté pour elle, sa sœur et sa servante. Toutes ces honteuses propositions, repoussées avec horreur, redoublèrent la haine et la cruauté dans le cœur des juges, qui tous les trois, les condamnèrent à un épouvantable supplice. Inspirés par les mages, ils ordonnèrent qu'on sciât en deux leurs corps et qu'on les rangeât sur deux lignes, afin que la reine pût passer au milieu et recouvrer par là la santé.

Quand les saintes vierges furent arrivées au lieu du martyre, elles s'embrassèrent en s'encourageant l'une l'autre. On les attacha à des poteaux, puis on les scia par le milieu du corps. Chaque moitié fut ensuite coupée en six, et l'on jeta les morceaux dans autant de corbeilles, qui furent suspendues à des pieux sur deux rangs. La reine, conduite par les Mages, passa au milieu de ces lambeaux sanglants, et après elle toute l'armée.

Leur martyre eut lieu le 5 mai 341.

Dans une prochaine livraison, nous raconterons les souffrances et les victoires de quelques autres héros chrétiens, victimes de la même persécution.

SAINTE OPPORTUNE

VIERGE ET ABBESSE BÉNÉDICTINE

Fête le 22 avril.

Sainte Opportune préfère les humbles travaux du monastère aux grandeurs du monde. La Sainte sauve un noyé qui l'invoque.

NOBLESSE ET VERTUS — MÉPRIS DU MONDE

L'illustre vierge sainte Opportune, si recommandable par ses grands miracles et ses vertus, naquit à Exmes, ville autrefois importante au diocèse de Séez, au commencement du huitième siècle. Son père, qui descendait de nos rois de la première race, gouvernait cette contrée à titre de comte; son frère, Chrodegand, occupait le siège épiscopal de Séez et Lanthilde, sa tante, était abbesse des Bénédictines d'Alménèches, fondées deux siècles auparavant dans le même diocèse.

Opportune était donc d'une noble race, mais sa foi était encore plus admirable. D'une beauté remarquable, elle gardait sa pureté avec un soin jaloux et se distinguait, parmi toutes les jeunes personnes de son âge et de son rang, par la modestie et la simplicité de ses vêtements.

Tant de vertu unie à tant de charmes rendaient la jeune vierge l'objet de tous les regards. Aussi un grand nombre de jeunes seigneurs riches et puissants aspiraient-ils à sa main.

Ils lui montraient des habits somptueux, des pierres précieuses, ils lui promettaient des serviteurs en grand nombre, enfin ils mettaient tout en œuvre pour gagner le cœur d'Opportune. Mais les pensées de notre Sainte étaient élevées bien au-dessus de ces vanités et de ces ornements d'un jour. Plus les promesses qu'on lui faisait étaient magnifiques, plus son cœur se détachait de l'amour des choses de ce monde. C'est que l'infinie beauté de Dieu l'avait ravie, et pour lui garder intact le parfum de son innocence et de sa virginité, elle était disposée à tout fouler aux pieds même une couronne royale.

Il y a, dit son historien, saint Adelelin, évêque

de Séez, deux sortes de martyres, l'un caché et l'autre public. Opportune eut la gloire du premier, car, chaque jour, par la pratique de la mortification, elle portait la croix de Jésus-Christ et luttait avantageusement contre les embûches du démon, de la chair et du monde.

OPPORTUNE DÉCLARE SON DESSEIN D'EMBRASSER LA VIE RELIGIEUSE

Un jour, la bienheureuse Opportune accompagnant ses parents à l'église entendit lire ces paroles de Notre-Seigneur à un jeune homme : « *Allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres. Venez ensuite, suivez-moi, et vous aurez un trésor dans les cieux.* » Ces paroles pénétrèrent au fond du cœur de la jeune fille comme un trait de lumière et décidèrent de la direction de sa vie. Rentrée à la demeure paternelle, elle se jette aux pieds de ses parents et les supplie avec larmes de lui permettre de se faire religieuse pour se donner toute à Dieu et n'avoir plus rien au monde.

« O mon père, ô ma mère, leur dit-elle, ne soyez plus en peine de me trouver un époux sur la terre, je n'ai qu'un désir, c'est de me consacrer à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne veux plus avoir d'autre époux que le Fils de la Vierge Marie. »

Les parents de notre Sainte furent d'abord très étonnés de cette demande, mais la joie succéda aux premières surprises de la nature. Ils rendirent grâces à Dieu qui avait daigné choisir leur fille pour son épouse, et donnèrent immédiatement leur consentement.

OPPORTUNE ENTRE AU MONASTÈRE DE MONTREUIL

L'abbaye d'Alménèches était peu éloignée : un sentiment naturel aurait pu décider Opportune à y chercher un asile près de sa tante. Notre Sainte se mit en garde contre cette inclination qui lui faisait craindre une trop grande recherche d'elle-même ; elle préféra la petite solitude de Montreuil, située dans la vallée d'Auge, à trois lieues de Séez.

Montreuil, ou le *petit monastère, Monasteriolum*, était célèbre en ce temps-là par son étroite observance et sa discipline régulière.

Quelques jours après son entrée dans cette pieuse retraite, notre Sainte y reçut le voile des mains de Chrodegand, son frère, en présence de ses parents et d'un grand concours de peuple.

Lorsqu'elle entra dans le monastère, les autres religieuses aperçurent visiblement son bon ange qui marchait à ses côtés pour l'instruire de ce qu'elle avait à faire. Il n'est donc pas étonnant si ses progrès dans la perfection furent si rapides, et si elle surpassa bientôt les anciennes, et même ses maîtresses dans la science de Jésus-Christ.

Sa vie était si pure que personne ne pouvait y découvrir la moindre faute. Les Saintes Ecritures faisaient l'objet continuel de ses méditations et de ses lectures.

L'obéissance et l'humilité étaient les vertus vers lesquelles elle dirigeait tous ses efforts, poussée dans cette pratique par ces paroles du divin Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Plus sa naissance était élevée, plus elle s'efforçait de se mettre aux derniers rangs, suivant cette parole de l'Ecriture : « Plus vous êtes élevés en dignité, et plus vous devez vous humilier afin de trouver grâce devant Dieu. »

OPPORTUNE EST ÉLUE ABBESSE DE SON MONASTÈRE SES VERTUS

L'abbesse de Montreuil étant morte, toutes les religieuses jetèrent les yeux sur Opportune pour lui succéder. Son humilité ne voulut point d'abord y consentir. Elle demanda trois jours de délai afin de consulter la volonté de Dieu, qui lui fit enfin connaître, par une révélation, que tel était son bon plaisir.

Notre Sainte se soumit donc, mais sa nouvelle dignité ne lui servit qu'à augmenter ses dévotions et ses pénitences. Elle passait souvent les nuits en prières et se privait quelquefois de nourriture pendant des jours entiers. Le mercredi et le vendredi de chaque semaine, elle jeûnait. Les autres jours, elle prenait le soir un peu de pain d'orge auquel elle ajoutait, le dimanche, quelques petits poissons. Et si l'une de ses religieuses lui demandait de modérer ses jeûnes : « Non, non ! répondait-elle ; Adam a été chassé du Paradis pour avoir mangé du fruit défendu, nous devons y rentrer par le jeûne. »

Mais si elle était austère pour elle-même, elle avait grand soin de ses religieuses et veillait à ce que rien ne leur manquât.

Les malades et les pauvres étaient l'objet de sa plus tendre sollicitude, elle voyait en eux Notre-Seigneur Jésus-Christ et se faisait un plaisir de les servir, se rappelant les paroles du saint Evangile : « J'ai été malade et vous m'avez visité. Ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites. »

Elle couchait sur la dure et n'avait pour couverture qu'un simple cilice, mais, pendant le jour, elle avait soin de couvrir son lit d'un voile précieux, afin de cacher ses pénitences aux nombreux visiteurs qui affluaient au monastère.

Elle portait continuellement un cilice et quelqu'autre vêtement de grosse étoffe, toujours la même en été comme en hiver.

Notre sainte abbesse avait une adresse particulière pour instruire ses filles ou pour les corriger. Elle tempérait toujours la justice par la miséricorde, et elle faisait si bien par ses prières et par ses remontrances, que les plus opiniâtres se rendaient enfin dociles aux mouvements de l'Esprit de Dieu qui la conduisait.

Sa douceur était si grande que personne ne la vit jamais agitée ni troublée par des mouvements d'impatience ou de colère.

Son esprit de prière était si profond qu'elle obtenait tout de Dieu.

Elle prenait un grand soin du temporel du monastère, de crainte que la communauté ne suffisant pas aux besoins des religieuses, elles ne fussent tentées ou de violer la clôture, ou de posséder quelque chose en propre.

Dieu lui-même semblait garder le bien du monastère. Quand des voleurs, ou même des animaux, avaient enlevé quelque chose, ils le rapportaient, tant était grand le pouvoir de la Sainte auprès de Dieu.

Ces vertus éclatantes attirèrent au monastère un grand nombre de jeunes filles qui vinrent, à l'école d'Opportune, apprendre les règles de la perfection.

SAINT CHRODEGAND EN PÈLERINAGE — PERFIDIE DE CHRODOBERT

Opportune gouvernait en paix son monastère, lorsque son vénérable frère, saint Chrodegand, brûlant du désir de la céleste patrie, entreprit un

voyage à Rome et en Terre Sainte. Il voulait passer sept années en pieux pèlerinages, afin d'obtenir, par ses fatigues et ses prières, le pardon de ses péchés et les joies éternelles.

Il pourvut avant son départ à la bonne administration de son Eglise. Il la confia à son parent Chrodobert, curé d'Exmes, qu'il croyait plein de dévouement ; mais hélas ! la cupidité et l'ambition rongeaient secrètement cette âme traîtresse.

Au lieu de remplir dignement ses fonctions, ce malheureux prêtre se livra à toutes les fureurs de l'avarice et de l'ambition. Bien loin de défendre le troupeau qui lui était confié et de remplir le rôle de bon pasteur, il fut un loup dévorant qui porta la désolation dans la bergerie de son maître. Il mit au pillage les biens des fidèles. Foulant aux pieds les droits de l'amitié et de la parenté, au mépris des lois de l'Eglise, il poussa l'ambition jusqu'à se faire sacrer évêque de Séez.

Au milieu de ces calamités, Opportune faisait monter vers Dieu des prières ardentes, pour qu'il daignât délivrer les fidèles de cette tyrannique et sacrilège oppression, en hâtant le retour de son frère.

RETOUR DE CHRODEGAND — SON MARTYRE

Les prières de la Sainte furent exaucées, car, après sept ans d'absence, Chrodegand revint sain et sauf de son voyage, l'âme purifiée par les prières et les fatigues endurées par amour pour Dieu et prêt à recevoir la couronne du martyre.

Ayant appris la tyrannie du traître Chrodobert et son intrusion sur le siège de Séez, le saint évêque se jeta à genoux et supplia instamment le Seigneur de pardonner au malheureux coupable.

Pour ne pas exciter inutilement la colère de l'intrus, il différa son entrée dans la ville de Séez, et alla demander l'hospitalité dans les dépendances du monastère dont sa sœur était abbesse. De là, il envoya à Chrodobert un messager pour lui faire de charitables remontrances et l'inviter au repentir.

Chrodobert reçut l'envoyé du saint évêque et, feignant de se réjouir du retour de son ami ; il lui écrivit ces mots : « Très doux Père, des voyageurs revenant des pays lointains m'avaient apporté la nouvelle de votre mort, mais puisque vous êtes revenu sain et sauf, il est juste que vous repreniez possession de votre siège. Puissiez-vous en jouir heureusement et longtemps. Il ne convient pas que deux évêques occupent le même siège. Demandons donc au Seigneur de renouer notre vieille amitié. »

Le messager se hâta de rapporter cette nouvelle à Chrodegand. Mais sa sainte sœur, remplie aussitôt de l'esprit prophétique, lui dit : « Sachez, mon frère, que ces paroles douces comme l'huile cachent un trait mortel. » Le Saint, comprenant que la mort l'attendait, se mit néanmoins en route et se prépara à verser son sang pour le salut de son troupeau.

En effet, Chrodobert, qui cherchait le moyen de se débarrasser du saint évêque sans éveiller les soupçons du peuple, corrompit par une forte somme d'argent et par l'appât des honneurs un filleul de Chrodegand.

Un jour donc que le généreux pasteur allait visiter la vénérable abbesse Lanthilde, sa tante, et s'entretenir avec elle de choses spirituelles, Chrodobert le vit passer au village de Nonant. Appelant alors l'assassin : « Hâte-toi, lui dit-il, si tu veux obtenir ta récompense. »

Le misérable se dirigea donc vers Chrodegand en cachant sous l'aménité de son visage ses perfides desseins. Mais le saint évêque l'ayant aperçu lui dit en souriant : « Quoi donc, mon fils ! Quelles tristes pensées remplissent votre esprit ? Ignorez-vous que je suis Chrodegand, votre père spirituel ? Qu'attendez-vous ? Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! »

Semblable à Judas, l'assassin demande au saint évêque de l'embrasser. Celui-ci s'approche et lui donne le baiser de paix. A ce moment, le traître, tirant son épée, en frappe deux fois le crâne du saint évêque qui tombe baigné dans son sang.

Ce crime horrible ne demeura pas impuni ; l'assassin et son complice périrent d'une façon tragique, sans avoir pu jouir du fruit de leur forfait.

Quelques personnes pieuses étant accourues sur le lieu du martyre essayèrent de prendre le corps du saint évêque pour lui donner la sépulture, mais personne ne put le soulever tant était grand le poids qui le tenait attaché à la terre.

A cette nouvelle, sainte Lanthilde, accompagnée de ses religieuses, vint en pleurant pour lui rendre les suprêmes honneurs, mais elle éprouva la même difficulté, personne ne put soulever de terre le saint corps, cette faveur était réservée à la sœur du martyr.

Opportune leva seule et avec aisance le corps de son saint frère, et le porta entre ses bras jusque dans son monastère, où il fut solennellement inhumé.

MIRACLES DE SAINTE OPPORTUNE

Après la mort du saint pontife Chrodegand, Dieu se plut à faire reluire la sainteté de sa servante de l'éclat des miracles. De toutes parts, on accourait à son monastère. Les maladies les plus rebelles trouvaient en elle un remède. Sa prière était douée d'une puissance merveilleuse. Une invocation suffisait pour rendre l'usage de leurs membres aux paralytiques, aux aveugles la vue, aux possédés le calme et la paix.

Sa charité était extrême et se faisait toute à tous. Elle pleurait avec les affligés et leur donnait des paroles de consolation. Nul ne vint à elle accablé par la maladie ou par le malheur qui ne s'en retournât consolé. Elle avait un don spécial pour éclairer ceux qui avaient été pillés par les voleurs ou qui avaient souffert dans leurs biens.

Entre autres miracles, celui du Pré-Salé est resté célèbre dans le diocèse de Séez. — La vertueuse abbesse ayant envoyé un de ses serviteurs chercher du bois de chauffage à la forêt commune, le garde forestier mit en fourrière la bête de somme et sa charge ; sur la réclamation de sainte Opportune, il répondit avec moquerie, en montrant son pré du doigt : « Lorsque ce pré sera tout couvert de sel, le prisonnier sortira et vous sera rendu. » Puis il tourna les talons. Mais, le lendemain, grand fut son effroi, quand la rumeur publique vint lui apprendre que son pré était blanc de sel. Depuis ce temps, on a toujours appelé ce lieu Pré-Salé. Autrefois, on y faisait deux processions par an.

Cette puissance miraculeuse avait sa source dans un esprit de prière porté à un degré extraordinaire. Elle vivait par avance dans le ciel ; tous ses vœux et tous ses désirs étaient dirigés vers la patrie éternelle. Aussi avait-elle un dégoût extraordinaire des choses de la terre et priait-elle Notre-Seigneur de l'en retirer.

ELLE CONNAIT PAR RÉVÉLATION LE JOUR DE SA MORT SON TESTAMENT SPIRITUEL

Sa prière fut exaucée et Opportune connut par révélation le jour de sa mort. Elle réunit toutes ses religieuses et leur annonça cette nouvelle, en leur disant qu'elle leur serait plus utile dans le ciel qu'ici-bas.

Se jetant alors à leurs pieds, elle demanda à chacune pardon des offenses qu'elle pouvait leur avoir faites. Mais ces pieuses filles la relevèrent en pleurant et en l'assurant que, loin de les avoir contristées, elle n'avait fait au contraire que les édifier et les porter au bien.

La sainte abbesse exhorta ensuite ses filles à la paix, à l'union et à l'observance de leurs vœux et de leur règle.

« O mes chères Sœurs, leur dit-elle, nos œuvres ont trois racines : la foi, l'espérance et la charité. Mais la charité l'emporte de beaucoup sur les deux premières. Aimez donc Dieu avant toutes choses et votre prochain comme vous-même. Ayez une véritable et parfaite humilité. Obéissez à vos supérieurs et montrez les unes envers les autres une parfaite charité. Aimez le silence, car le flux de paroles engendre souvent le péché. Soyez ouvertes, franches, mortifiées et vigilantes. Adonnez-vous avec ardeur aux pieuses lectures et ne vous laissez jamais aller à l'oisiveté, elle est la perte de l'âme. Evitez le péché, et s'il vous arrivait par malheur d'en commettre quelqu'un, faites-en une prompte pénitence. Que les louanges de Dieu soient sans cesse sur vos lèvres. Ayez un grand soin des malades, faites de larges aumônes, car l'aumône délivre de la mort et efface le péché comme l'eau éteint le feu. Enfin, je vous demande qu'après ma mort, qui aura lieu dans douze jours, vous m'ensevelissiez auprès de mon frère Chrodegand. »

SAINTE LUCIE ET SAINTE CÉCILE LUI APPARAISSENT

Tel fut le testament magnifique de la sainte abbesse à ses filles. Après les avoir fortifiées par ces saintes paroles, elle fut saisie d'une grande fièvre.

Pendant les vives douleurs qu'elle éprouvait, la prière faisait ses délices, les louanges de Dieu étaient continuellement sur ses lèvres.

Un matin, lorsque l'aurore commençait à poindre, une vive lumière apparut sur la maison où elle était et de suaves parfums la remplirent.

A ce moment, sainte Cécile et sainte Lucie apparurent à la bienheureuse vierge qui les salua avec de douces paroles: « Salut, ô mes sœurs Cécile et Lucie. Quels ordres m'apportez-vous de la part de la Vierge Marie, la Reine du ciel et des vierges?

« O chère Opportune, dirent les deux Saintes, épouse bien-aimée du Christ, la Vierge notre Reine attend votre arrivée et votre réunion avec son divin Fils que vous avez aimé ici-bas de tout votre cœur. »

VICTOIRE SUR LE DÉMON

Opportune était au comble de ses vœux et son âme surabondait de joie à la nouvelle qu'elle allait rejoindre son Bien-Aimé, lorsque le démon apparut dans un coin de la cellule. Son aspect était horrible, son corps était noir, ses yeux lançaient des flammes et de sa bouche et de ses narines s'exhalaient des vapeurs de soufre.

A la vue de ce monstre, la bienheureuse Opportune lui dit sans s'effrayer: « Esprit pervers, auteur de tous les maux, reste ici, je te l'ordonne. »

Alors la Sainte, appelant ses religieuses, leur dit: « Voilà ici présent l'ennemi de notre salut. Par la grâce du Christ, je l'ai vaincu. Je vous supplie, mes Sœurs, de ne jamais consentir à ses infâmes suggestions. »

Se tournant alors vers le démon: « Au nom du Seigneur, lui dit-elle, fuis loin d'ici, jamais tu ne vaincras sa servante. »

Cette vision effroyable et les paroles de la sainte abbesse rendirent les religieuses plus ferventes que jamais dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Au bout de douze jours, comme elle l'avait prédit, Opportune, sachant sa dernière heure arrivée, ordonna aux prêtres d'offrir le Saint Sacrifice pour le repos de son âme, et à toutes les religieuses de faire de nombreuses prières et d'abondantes aumônes.

La vénérable abbesse demanda ensuite qu'on lui apportât le Saint Viatique. Elle le reçut avec des sentiments admirables de ferveur et dit: « Que votre corps, ô mon Jésus, serve au salut de mon âme. »

Les clercs et les religieux chantaient les prières des agonisants et la Sainte chantait avec eux, lorsque, jetant les yeux vers la porte de sa cellule, elle dit aux assistants: « Voici la Bienheureuse Vierge Marie qui vient me chercher, je vous recommande à elle, car je vais vous quitter. » Etendant alors les bras comme pour embrasser la Mère de Dieu, la sainte abbesse expira. C'était le 22 avril 770.

Les religieuses pleurèrent abondamment sur le départ de leur Mère et ensevelirent ses saintes dépouilles auprès du corps du glorieux martyr Chrodegand, son frère.

Le Seigneur se plut à glorifier dès ici-bas ses deux fidèles serviteurs. Une multitude de miracles s'opérèrent sur leurs tombeaux et les rendirent un objet de vénération pour les peuples.

Le culte de sainte Opportune est très répandu et, avant la Révolution, beaucoup d'églises, dont une à Paris, portaient son nom et possédaient de ses reliques.

PRIÈRE

Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur, et faites qu'en célébrant avec joie la fête de votre bienheureuse vierge Opportune, nous y puisions la ferveur d'une tendre dévotion. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SAINT GEORGES, MARTYR

PATRON DES GUERRIERS CHRÉTIENS

Fête le 23 avril.

Saint Georges, martyr, patron des guerriers, avec le dragon qu'il a vaincu.
(Tableau de M. Gautier.)

GEORGES, OFFICIER SUPÉRIEUR DANS LA GARDE IMPÉRIALE

Saint Georges naquit, en l'an 200, en Cappadoce, ou, suivant d'autres, dans la ville de Diospolis ou Lydda en Palestine, de parents illustres qui eurent soin de l'élever dans la religion chrétienne et de lui donner une instruction conforme aux grands talents dont il était doué.

Sa jeunesse nous est peu connue, et les vingt premières années de sa vie ne semblaient pas annoncer encore les glorieuses destinées que le ciel lui réservait.

Georges, dont le père avait été officier dans l'armée romaine, embrassa la même carrière à l'âge de dix-sept ans. La beauté de ses traits, sa distinction, l'intelligence et la bravoure dont il ne tarda pas à faire preuve dans les combats, le firent admirer de ses compagnons d'armes, et lui gagnèrent les faveurs de l'empereur Dioclétien qui l'éleva au grade envié de tribun militaire (colonel) dans sa garde.

Nul officier ne fut plus fidèle à son devoir et à son chef terrestre, car tout vrai chrétien est homme de conscience et d'honneur.

Mais, si un sous-officier avait l'audace de donner des ordres contraires à ceux du général, les soldats devraient-ils obéir à ce révolté? Non, certes. Ainsi Georges obéit avec fidélité à son prince tant que les ordres de celui-ci ne furent pas contraires à ceux du Roi des rois. Mais, quand son devoir fut de résister à l'empereur, ni l'intérêt, ni la peur, ne purent lui faire trahir sa conscience, son honneur et son Dieu.

SAINT GEORGES, VRAI HÉROS CHRÉTIEN, NE CRAINT PAS D'AFFIRMER SA FOI

Un jour, l'empereur avait rassemblé son conseil, Georges était présent, ainsi que l'exigeait sa charge. Excité contre les chrétiens par le césar Galère, qui avait mis deux fois le feu à son palais pour les accuser de ce crime, Dioclétien proposa à l'approbation de son conseil, de nouvelles mesures qu'il voulait prendre contre les disciples du Christ.

Indigné des blasphèmes que le tyran proférait contre le Sauveur des hommes, Georges s'élance devant son trône :

« Empereur, dit-il d'une voix vibrante, je suis chrétien, et je n'ai point peur d'affirmer publiquement ma foi et mon amour au céleste Roi que vous outragez. Quelle étrange erreur est la vôtre de vous avilir dans le culte des idoles et de vous prosterner devant des blocs de pierre et de métal. C'est le démon que vous adorez dans les statues qui remplissent vos temples. Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, c'est le Dieu des chrétiens qui a créé le ciel et la terre, lui seul mérite nos hommages et nos adorations. »

Dioclétien fronçait les sourcils avec fureur : « Insensé! répliqua-t-il, apprends que tous les honneurs sont dus à nos puissantes divinités, et qu'elles sont dignes du respect de tous les mortels; songe aux bienfaits que nos dieux t'accordent chaque jour par mes mains, et hâte-toi de

leur immoler, pour obtenir le pardon de tes outrages et apaiser leur juste courroux, sinon d'affreux supplices te sont réservés, et une cruelle mort t'attend. »

Georges se le tint pour dit. Il connaissait bien, d'ailleurs, la cruauté de Dioclétien, mais son courage, aidé de la grâce de Dieu, était à la hauteur de tous les combats; aussi, méprisant les lâches conseils de quelques amis, il prit aussitôt ses mesures pour la lutte suprême, distribua ses biens aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves et se prépara dans la pénitence et la prière.

Il ne tarda pas à paraître au tribunal de l'empereur; il y confessa énergiquement sa foi :

« Jeune homme, dit Dioclétien, pense à ton avenir. »

Le brillant officier n'avait guère que vingt ans.

« Je suis chrétien, répond saint Georges, et le Dieu que je sers me donnera la victoire sur Satan et ses ministres; sache donc que tes prières ne peuvent m'ébranler, ni tes menaces m'épouvanter. Tous tes bienfaits sont vains et tes présents semblables à la fumée que dissipe le vent; ta puissance est passagère et ton trône chancelle déjà sous tes pieds. Je ne regrette pas les honneurs que tu m'as accordés jusqu'à ce jour, car j'aspire à la gloire éternelle. Oh ! fasse le ciel que tu connaisses bientôt le Dieu tout-puissant qui me réserve, à moi et à tous ceux qui sont fidèles, des biens impérissables. »

SAINT GEORGES AFFRONTE BRAVEMENT LES SUPPLICES ET LA MORT

La réponse de notre Saint enflamme de colère le cœur de l'empereur, qui ordonne aussitôt de le battre de verges et de l'emprisonner.

C'est alors que des soldats, dignes d'un tel tyran, saisissent Georges, le frappent à coups redoublés, au point que des flots de sang s'échappent de ses profondes blessures.

On l'entraîne ensuite dans un affreux cachot.

Là, on l'étend sur le pavé pour rouler sur sa poitrine une énorme pierre qui lui permet à peine de respirer.

Le lendemain, la fureur de Dioclétien augmente et, sans vouloir même interroger de nouveau le valeureux champion du Christ, il le soumet au cruel supplice de la roue.

Tandis que les pointes d'acier lui lacéraient le corps, Georges rendait grâces à Dieu de pouvoir souffrir pour son nom. Il marchait avec allégresse dans ce chemin royal de la Croix que Jésus avait le premier rougi de son Sang divin.

JÉSUS-CHRIST VIENT AU SECOURS DE SON SOLDAT

Après avoir joui des souffrances de sa victime, Dioclétien se retira dans son palais, satisfait du supplice qu'il venait d'infliger à l'un des meilleures soutiens de son empire; mais, vers la dixième heure (quatre heures du soir), un bruit terrible se fit entendre et terrifia toute la cité : l'ange du Seigneur descendait du ciel pour consoler le martyr et fermer les plaies horribles qui couvraient son corps : « Réjouis-toi, serviteur de Dieu, lui dit l'ange, place ta confiance dans le Christ, car déjà ta place est réservée dans nos rangs et ta couronne est prête. »

SAINT GEORGES ALLANT AU-DEVANT DE DIOCLÉTIEN

Plusieurs jours après, au moment où Dioclétien offrait un sacrifice à Apollon, notre Saint parut au milieu du temple, et, s'approchant de Dioclétien, il lui dit :

« Reconnais, ô prince, la puissance de mon Dieu qui m'a délivré de mes douleurs. Sache que le Christ dont tu méprises l'autorité commande en maître toutes les créatures et que l'empire de la terre lui est dévolu. C'est par un effet de sa bonté que je viens d'échapper à la mort afin de toucher ton cœur et de te ramener à de meilleurs sentiments envers ses serviteurs. Ouvre donc les yeux à la vérité, empereur, et que l'éclatant miracle dont tu viens d'être le témoin te fasse reconnaître le Dieu des chrétiens comme le seul véritable. »

DIOCLÉTIEN DEMEURE OBSTINÉ CONVERSION ET MARTYRE DE DEUX TRIBUNS

L'empereur croyait que le saint martyr avait rendu l'âme au milieu des supplices. Comment dépeindre sa surprise et son étonnement quand il le revoit plein de force et de santé?

Un si grand miracle ne touche cependant pas ce cœur de pierre dont le diable gardait toutes les entrées. Cette éclatante manifestation de la puissance divine ne parut au tyran de Nicomédie que le pur effet d'une magie condamnable dont, selon la croyance alors en vogue, les chrétiens auraient eu le secret.

Mais deux tribuns militaires qui se tenaient près du trône impérial ne pensaient pas de même. Ils avaient été témoins du supplice épouvantable infligé à leur ancien compagnon d'armes; la constance du héros chrétien et la merveille opérée en sa faveur les remplit d'admiration et de crainte.

Anatole et Protoléon (c'est ainsi qu'ils se nommaient) désirèrent ardemment connaître et embrasser une religion pour laquelle ses adhérents savaient souffrir et mourir ! En effet, parmi leurs coreligionnaires païens, avaient-ils jamais vu quelque chose de semblable? un idolâtre aurait-il consenti à verser son sang pour ses dieux? Assurément non, et l'histoire n'en donne pas d'exemple. Le christianisme seul engendre de tels sacrifices, et ce n'est pas là une des moindres preuves de son origine divine.

Pendant que les tribuns se sentaient de plus en plus inclinés vers la religion du Crucifié, saint Georges priait le Seigneur d'éclairer ceux qui l'entouraient. Il fut exaucé, car Anatole et Protoléon, touchés par la grâce, s'écrient tout à coup : « Vive le Christ! vive le Dieu que Georges révère ! »

On conçoit quelle dut être, devant ces paroles, la fureur du tyran.

Sur-le-champ, il ordonne aux bourreaux de décapiter ces généreux confesseurs.

Leurs âmes, délivrées de la prison corporelle où elles étaient retenues, s'envolèrent glorieuses et pures au séjour de la vraie liberté.

NOUVEAUX TOURMENTS HEUREUSE CONFUSION D'UN MAGICIEN

Cette double conversion impressionna vivement le peuple; les uns confessaient hautement le nom du Christ, les autres blâmaient la cruauté de Dioclétien, la plupart demandaient à grands cris l'élargissement du martyr.

Tout fut inutile; ces rumeurs ne firent qu'irriter davantage ce tigre enivré de sang. Par son ordre, le chevalier du Christ fut jeté dans une fosse de chaux vive, où il resta trois jours durant.

Ce terme expiré, non seulement les bourreaux le retrouvèrent vivant, mais ils virent autour de lui une éblouissante lumière. Saint Georges, assisté par un ange du ciel, était à genoux, invoquant son Dieu et le remerciant de l'avoir préservé de la mort.

Un autre genre de supplice l'attendait.

Amené devant l'empereur, il persista dans son refus d'adorer les idoles et de renier Jésus-Christ.

L'ordre est aussitôt donné de lui mettre aux pieds des chaussures de fer rougies au feu, et de le conduire ainsi dans sa prison en le flagellant tout le long du trajet.

Le jour suivant, il fut soumis à une nouvelle flagellation qui le mit tout en sang.

Son courage héroïque finit par lasser Dioclétien; on raconte qu'il fit appeler à son aide un habile magicien du nom d'Athanase. Celui-ci lui assura qu'il confondrait saint Georges par la puissance de son art. A cet effet, il assaisonna de formules magiques une liqueur empoisonnée et la lui présenta. Le saint martyr avait à sa disposition un antidote bien préférable : c'était la promesse faite par Jésus-Christ à ses serviteurs que le poison même ne leur nuirait pas. Aussi but-il cette liqueur sans éprouver aucun mal.

Puis, dans le but de dessiller les yeux de ces aveugles volontaires, il ressuscita un mort, enterré depuis plusieurs jours.

Athanase était vaincu; mais sa défaite même lui valut un triomphe plus grand que celui qu'il espérait. Il rejeta le culte des idoles, confessa le nom du Christ et fut martyrisé le jour même.

JÉSUS-CHRIST APPARAIT A SAINT GEORGES DANS SA PRISON

Cependant, l'empereur le regardait toujours comme un magicien et un sorcier. Remettant au lendemain le soin d'assouvir sa vengeance, il le fit reconduire en prison.

Mais, pendant la nuit, les nouveaux convertis gagnèrent la confiance du geôlier et purent ainsi pénétrer jusqu'au serviteur de Dieu pour recevoir le baptême de ses propres mains. Ils avaient amené avec eux des hommes accablés de diverses maladies. Saint Georges, voyant combien leur foi était grande, adressa au Seigneur de ferventes prières et obtint leur guérison.

Quand la foule des pieux visiteurs se fut écoulée, saint Georges s'endormit profondément; durant son sommeil, il vit en songe Jésus-Christ descendant des cieux vers lui et entouré de toute la cour céleste : « Georges, lui dit-il en lui présentant une couronne de pierres précieuses, voilà la récompense que je te réserve au ciel; ne crains rien; je combattrai avec toi et demain tu remporteras une victoire définitive sur le démon. »

Dès lors, le martyr, fortifié par ce secours surnaturel, désira avec plus d'ardeur que jamais d'être livré à la mort, puisqu'une vie sans fin devait en être le prix.

SAINT GEORGES RENVERSE LA STATUE D'APOLLON

Le tyran, voyant l'impuissance des tourments à le faire changer de sentiment, prit un autre moyen. Il lui promit honneur et gloire, s'il consentait à sacrifier aux dieux.

« Mais où sont donc tes dieux? s'écrie saint Georges, allons les voir. »

Ces paroles remplissent de joie Dioclétien.

Il ordonne aussitôt de publier cette heureuse nouvelle par toute la ville et de convoquer le peuple au sacrifice, que, disait-il, Georges se préparait à offrir au dieu Apollon.

Un profond silence régnait dans l'assemblée, quand le serviteur de Dieu fit son entrée au temple. Tous les regards se fixèrent alors sur lui; les païens se réjouissaient dans l'espérance de le voir apostasier la religion du Christ.

Mais ils furent bientôt détrompés.

Parvenu au pied de la statue, le Saint s'adresse au dieu et lui dit : « Apollon! au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne d'abandonner ces lieux. » Soudain, un bruit terrible se fait entendre; les démons qui habitaient invisiblement ce temple et recevaient les hommages qu'on rendait aux statues des idoles poussent des clameurs et des hurlements affreux. Le peuple épouvanté se précipite hors du temple; la statue d'Apollon tombe réduite en poussière.

Les prêtres des idoles, revenus de leur frayeur, se jettent sur le Saint, le chargent de chaînes et demandent à grands cris qu'il soit mis à mort sur-le-champ.

L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA SE CONVERTIT ET SOUFFRE LE MARTYRE AVEC SAINT GEORGES

La femme de l'empereur, Alexandra, attirée par ce bruit, fut tellement frappée des discours de saint Georges et de sa fermeté extraordinaire, qu'elle se jeta aux pieds de son époux en s'écriant que le Dieu des chrétiens était son Dieu. « Seigneur Jésus! disait-elle, je ne suis qu'une misérable et une scélérate, mais je vous supplie d'oublier tous mes crimes, et d'achever le changement que votre grâce a opéré dans mon âme, afin que, purifiée de toutes mes souillures, je sois digne de participer au bonheur de vos élus (1). »

Cette conversion inopinée, le renversement des idoles firent une impression salutaire sur un grand nombre d'assistants. Quant à l'empereur, sa fureur s'envenima et il ordonna de mettre à mort son épouse et le bienheureux Georges. Ils furent conduits en dehors de la ville et leurs têtes tombèrent sous la hache du bourreau pour être couronnées dans les cieux. Avant de mourir, saint Georges prophétisa la victoire du christianisme sur le paganisme; elle devait, en effet, arriver quelques années plus tard sous le règne de Constantin le Grand, premier empereur chrétien.

LE CULTE DE SAINT GEORGES

Une légende fort ancienne nous montre le héros chrétien saint Georges allant seul combattre un effroyable dragon qui dévastait la contrée et dont il triomphe par la puissance de Jésus-Christ. Plusieurs critiques, entre autres M. Jean Darche, dans son *Histoire de saint Georges*, croient pouvoir prendre ce récit au pied de la lettre; mais d'autres, en plus grand nombre, n'y voient qu'une allégorie représentant le triomphe de saint Georges sur le dragon infernal, c'est-à-dire le démon. C'est qu'en effet, les *Actes* de saint Georges ayant été

---

(1) Parmi les diverses femmes que le caprice de Dioclétien fit successivement asseoir sur le trône à ses côtés, l'histoire signale encore deux autres chrétiennes : sainte Séréna et Prisca; la première mourut à Rome, et le martyrologe romain en fait mémoire le 16 août; mais Prisca n'eut pas le courage d'affronter les supplices et la colère de l'empereur; elle eut le malheur d'apostasier à Nicomédie avec sa fille Valérie et périt misérablement après que son époux eût été obligé d'abdiquer l'Empire.

altérés au IVe siècle par les hérétiques ariens, il est assez difficile aujourd'hui de démêler les détails véridiques d'avec les autres, et, bien que l'histoire de ce glorieux martyr soit incontestable dans son ensemble, il est possible que certains détails soient apocryphes.

Quoi qu'il en soit, il est peu de saints aussi populaires que saint Georges; l'Eglise l'invoque comme un de ses protecteurs dans les bons combats de la vérité et de la justice; les Grecs lui donnent le titre de *grand martyr* et sa fête est chez eux de précepte.

Saint Théodore Sicéote, prédisant au comte Maurice son futur avènement à l'empire grec, lui recommandait une dévotion spéciale à saint Georges.

La ville de Constantinople avait autrefois plusieurs églises dédiées sous son invocation; la plus fréquentée par les fidèles se trouvait sur les bords de l'Hellespont ou détroit des Dardanelles; ce qui fit donner à ce bras de mer le nom de *Bras de Saint-Georges*. La Géorgie le considère comme un de ses patrons.

L'Occident prie saint Georges comme le patron des guerriers chrétiens, avec saint Sébastien et saint Maurice.

Le culte du héros martyr a été florissant dans nos contrées dès les temps anciens: sainte Clotilde, qui l'invoquait souvent, voulut que l'autel de l'église de Chelles, monastère fondé par elle, fût dédié sous le nom de saint Georges.

Les croisés éprouvèrent souvent sa protection dans leurs combats contre les musulmans.

Les Anglais en particulier (alors catholiques) augmentèrent alors leur confiance en ce saint martyr, et un concile national tenu à Oxford, en 1222, statua que sa fête serait de précepte dans toute l'Angleterre.

Saint Georges était le principal patron de la république de Gênes.

La ville de Chevières, près de Compiègne (Oise), possède encore de ses reliques, et dans la ville de Diospolis en Orient, où il fut jadis enseveli, se voit encore une église bâtie par Justinien à la gloire de ce célèbre soldat de Jésus-Christ.

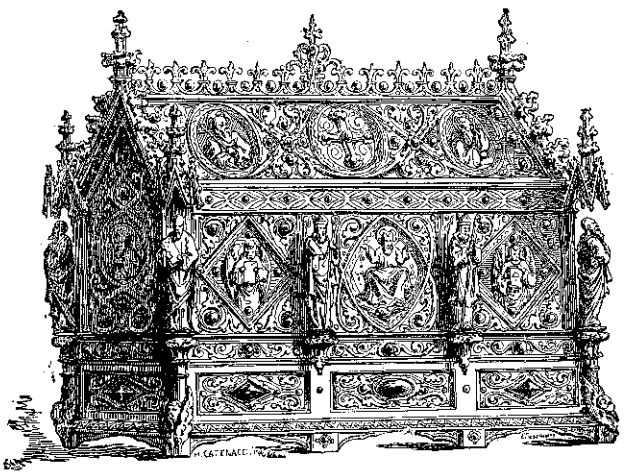
SAINTE GEORGIE OU GEORGETTE

Sainte Georgie (ou Georgette) était de Clermont en Auvergne.

Elle vivait deux siècles plus tard que saint Georges martyr.

Elle consacra à Dieu sa virginité malgré les oppositions du monde, et, pour servir plus librement son céleste Roi, elle se retira dans une solitude près de la ville.

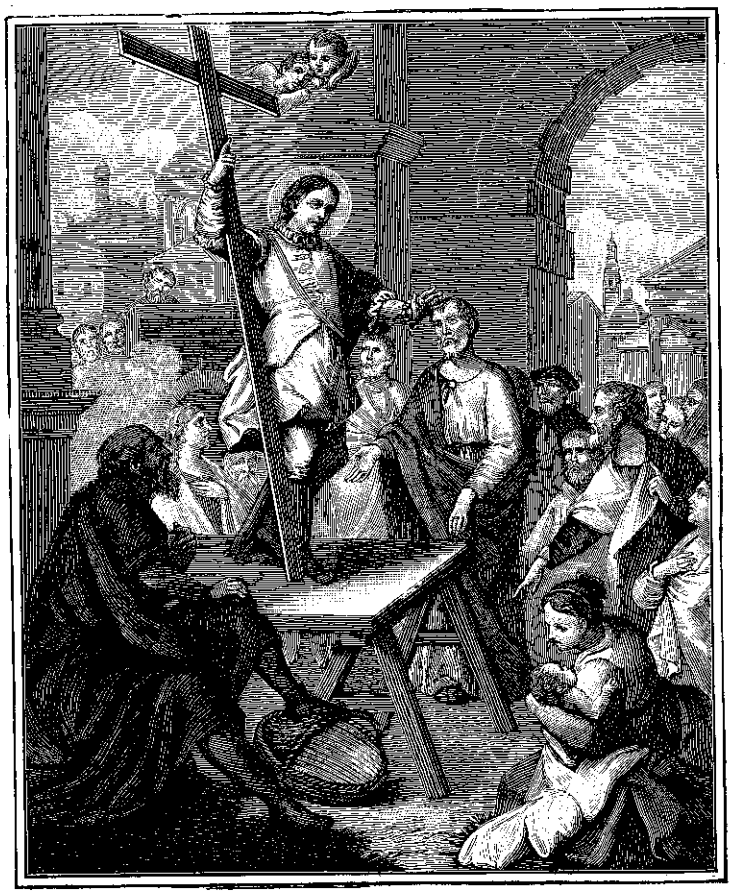
Après une vie de prière et de mortification, elle échangea cette terre contre le ciel; à ses funérailles, une grande troupe de blanches colombes accompagnèrent son cercueil en voltigeant tout autour, jusqu'à ce qu'il fût déposé dans le tombeau, et les assistants étonnés se demandèrent si ce n'était point des anges ou des âmes virginales descendues un instant des cieux, sous cette forme, pour l'escorter. Sa fête est le 15 février.



LE BIENHEUREUX ALEXANDRE SAULI

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES BARNABITES, ÉVÊQUE D'ALÉRIA ET DE PAVIE

Fêtes le 23 avril et le 11 octobre.



Le jeune Alexandre Sauli, bravant le respect humain, prêche la pénitence à la foule qui s'amuse.

UNE AME GÉNÉREUSE

La noble famille des Sauli est originaire de Gênes. Dominique Sauli, établi à Milan, devint cher au duc François II Sforza et à l'empereur Charles-Quint, à cause de son intégrité et de sa capacité dans les affaires. Il fut nommé seigneur de Putéoli, membre du Sénat de Milan, et exerça, pendant plusieurs années, l'une des plus importantes magistratures de la cité.

Son épouse, Thomasie Spinola, était également noble et estimée. L'an 1535, Dieu leur accorda un fils qu'ils nommèrent Alexandre. Ils ne négligèrent rien pour lui donner une éducation digne d'un gentilhomme et d'un chrétien.

Intelligent, docile et pieux, le jeune Alexandre fit des progrès rapides.

A dix-sept ans, il avait terminé, avec de brillants succès, le cours de ses études littéraires ; on admirait sa modestie, son savoir et ses vertus ; il pouvait prétendre aux plus belles carrières de ce monde, lorsqu'il se décida à tout quitter pour se consacrer à Dieu et au salut des âmes. Il entra dans la Congrégation des *Clercs réguliers de Saint-Paul*, connus sous le nom de *Barnabites* à cause de l'église de Saint-Barnabé, à Milan, qui fut le berceau de cet Ordre.

UN PRÉDICATEUR INATTENDU — UNE VOCATION RÉFLÉCHIE — LUTTE CONTRE SOI-MÊME

Dès les premiers jours, il donna une rare preuve de son humilité et de son courage. Sur l'ordre ou du moins avec la permission de ses supérieurs, le jeune gentilhomme, élégamment vêtu, sort du couvent en portant une grande croix et s'avance au milieu d'une des places les plus fréquentées de la ville, où une bande de comédiens avait groupé une foule nombreuse. Accueilli par l'étonnement des uns et les moqueries des autres, Alexandre ne se déconcerte pas et, dans un véhément discours, exhorte ses auditeurs à mépriser le

monde et ses vains plaisirs pour s'attacher au Roi immortel, Jésus-Christ.

Plusieurs âmes profitèrent de ce sermon inattendu et se convertirent sérieusement. Mais nul n'en retira autant d'avantages qu'Alexandre lui-même, qui remporta ce jour-là une victoire signalée sur l'amour-propre et le respect humain.

On ne manqua pas de faire au jeune homme de nombreuses objections contre sa vocation : Comment pourrait-il, lui, élevé délicatement dans un palais, accoutumé à être servi par de nombreux domestiques, comment pourrait-il supporter la vie religieuse, humble, austère et pleine de renoncements? Enfin, pourquoi choisir une Congrégation naissante au lieu d'un Ordre plus ancien et plus célèbre ?

« Depuis un an que Dieu m'a envoyé le désir de quitter le monde, répondit Alexandre, je n'ai cessé de demander avec instances à Notre-Seigneur de me faire connaître ce qui était le plus conforme à sa volonté et le plus utile à mon salut. Or, chaque jour, je me suis senti davantage affermi dans la résolution de me consacrer au service de Dieu chez les Clercs réguliers. Sans doute, j'aurais pu trouver dans d'autres Ordres une Règle plus sévère et des austérités corporelles plus grandes; mais ici, j'aurai à immoler davantage ma volonté propre, ce qui est le sacrifice le plus agréable à Dieu. »

« Quelles sont les vertus que vous aimez le mieux? lui demandait un jour un Père Barnabite.

— L'humilité et la chasteté, répondit Alexandre, car c'est par ces deux vertus que la Vierge Marie a plu davantage au Seigneur. »

Pendant son noviciat, il s'appliqua avec énergie à corriger ses défauts naturels, en particulier l'orgueil et la timidité. Déjà nous en avons cité un exemple. Il priait le maître des novices de l'envoyer sans ménagements aux plus vils emplois du couvent.

Il avait beaucoup de peine à vaincre le sommeil pour se lever le matin : non content d'être debout au premier signal, il ne tarda pas à demander comme une faveur la charge de réveiller les Frères, ce qui l'obligeait à se lever avant les autres.

C'est dans la prière et la méditation assidues qu'il trouvait lumière et force. Il fut fidèle à cette pratique toute sa vie, et telle fut la source toujours féconde de sa ferveur et de son zèle.

La contemplation du crucifix semblait l'inviter à toutes les générosités et à tous les sacrifices pour l'amour de Dieu.

Après trois ans d'épreuve, selon l'usage alors établi chez les Barnabites, Alexandre Sauli fut admis à prononcer ses vœux perpétuels.

A la suite de ce grand acte, si vivement désiré, il ne se relâcha en rien de son obéissance, de son humilité et de sa fidélité à tous les points de la règle.

PRÊTRE, PROFESSEUR, SUPÉRIEUR ET ÉVÊQUE

Ses supérieurs lui ordonnèrent ensuite de se préparer au sacerdoce par de solides études de philosophie et de théologie. Au bout de quelques années, l'élève, jugé capable d'être un excellent professeur, fut obligé, par obéissance, de recevoir le grade de docteur en théologie, afin de pouvoir enseigner avec plus d'autorité.

Il fut alors envoyé à Pavie pour enseigner la philosophie et la théologie aux étudiants de son Ordre. Parmi les docteurs scolastiques, il aimait surtout saint Thomas, dont il savait presque toute la *Somme* par cœur. Parmi les Pères, ceux qu'il lisait le plus souvent étaient saint Grégoire, saint Jean Chrysostome et Cassien. Il enseignait avec un esprit très humble, apportant toujours à ses élèves la pensée des grands docteurs et non la sienne propre.

Ses fonctions ne lui enlevèrent rien de sa simplicité antérieure au milieu de ses Frères et il continuait à remplir volontiers les plus vils offices du couvent.

Il commença aussi dès lors à se rendre utile aux âmes par la prédication.

A l'âge de trente-trois ans, Alexandre Sauli fut élu par ses Frères recteur du collège des Saints Paul et Barnabé, à Milan, et supérieur général de sa Congrégation.

Saint Charles Borromée, alors archevêque de Milan, eut vite apprécié les vertus et la science du nouveau supérieur des Barnabites, et il le choisit pour son confesseur. Il avait en lui une grande confiance, et aimait à le voir travailler au salut des âmes avec un zèle tout apostolique.

Il gouvernait toute sa Congrégation avec une très vigilante fermeté, qui maintenait sans cesse la règle et les premières coutumes de l'Ordre; mais il joignait à la rigueur une bonté toujours paternelle qui lui gagnait les cœurs.

Il veillait avec un soin spécial sur les jeunes religieux, afin que rien ne manquât à leur formation, soit dans les études, soit dans la piété. Il était très attentif à leur santé, voulait les voir toujours joyeux et contents au service de Dieu, leur témoignait une grande bonté et ne dédaignait pas de se mêler parfois à leurs jeux pendant les récréations.

Par ses ordres, l'Office divin était récité posément et pieusement, de manière à pouvoir être suivi facilement par les fidèles.

La renommée du zélé religieux arriva jusqu'aux oreilles du pape saint Pie V. Le Père commun des fidèles cherchait alors un homme vraiment apostolique pour l'envoyer en Corse où règnaient de grands maux spirituels. Il jeta aussitôt les yeux sur Alexandre Sauli pour le nommer évêque d'Aléria. Le saint religieux, qui redoutait vivement l'épiscopat et désirait maintenir parmi ses Frères la fuite des honneurs, écrivit immédiatement au Souverain Pontife pour exprimer son refus, avec tout le respect dû au Vicaire de Jésus-Christ. Les Barnabites, de leur côté, supplièrent le pape de ne pas priver leur Congrégation d'un homme dont elle avait si grand besoin.

Mais le pape répondit par un ordre formel, enjoignant à l'humble religieux d'accepter la mission qu'il lui confiait, et où l'attendaient d'ailleurs plus de fatigues, de périls et d'ennuis que d'honneurs. Il n'y avait plus à hésiter; Alexandre se soumit et saint Charles Borromée lui conféra la consécration épiscopale. Le pieux successeur de saint Ambroise voyait à regret un si bon ouvrier s'éloigner de son diocèse, mais il en faisait volontiers le sacrifice au bien de l'Eglise.

L'APOTRE DE LA CORSE

Accompagné de quelques religieux Barnabites, destinés à l'aider dans ses missions, le nouvel évêque s'embarqua pour la Corse.

La Corse avait été évangélisée dès les premiers siècles du christianisme, et la ville d'Aléria comptait parmi les plus anciens évêchés de l'île; mais, à l'arrivée de notre Saint, ce n'était plus qu'un titre: Aléria, ruinée, n'avait plus d'habitants. Sans cathédrale et même sans maison, l'évêque

vint d'abord se fixer dans la petite bourgade de Tallone, dans une maison louée, et commença à visiter son diocèse.

Mais quel spectacle de douleur : il rencontrait partout des montagnards à demi barbares, violents et vindicatifs, plongés dans la plus grossière ignorance, ne sachant pas même les vérités fondamentales de la religion chrétienne; un clergé peu nombreux, mal instruit et mal formé à ses devoirs; à peine une église où l'on pût célébrer convenablement l'Office divin; les sacrements négligés, les lois de la morale chrétienne violées; en un mot, tout était à ressusciter et à refaire. En vérité, la mitre d'Aléria était au front du nouvel évêque une dure couronne d'épines.

Mais le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Confiant dans le secours de Dieu, qu'il invoquait sans cesse dans l'oraison, le messager du Christ se mit à la recherche des brebis égarées. Presque chaque année, il visitait tout son diocèse, parcourant les vallées et les montagnes, les bourgades et les villages, faisant de longues marches à pied par des sentiers escarpés, inaccessibles aux montures. Sa suite était peu nombreuse, pour ne pas être à charge à ses hôtes; encore ne recevait-il l'hospitalité gratuitement du curé que le premier jour et par convenance; s'il restait davantage, il payait lui-même tous les frais.

La vue d'un Père si bon, qui affrontait toutes les fatigues pour les sauver, attendrissait les plus sauvages parmi ces rudes insulaires. Ils accouraient en foule se jeter à ses pieds, écoutaient avec avidité ses enseignements, promettaient d'oublier leurs querelles et d'obéir aux lois de l'Eglise.

A son arrivée dans une paroisse, il se rendait d'abord à l'église, prêchait au peuple réuni, et se mettait au confessionnal pour entendre les pécheurs. Le lendemain, il célébrait la messe, donnait la Communion et la Confirmation. Puis il s'informait de tout, corrigeait les abus, rappelait les vraies pratiques de la vie chrétienne, instruisait de leurs devoirs les prêtres de la localité.

Ne pouvant suffire à cette évangélisation de tout un diocèse, il appela de zélés Pères Capucins qui le secondèrent puissamment.

Convaincu que le peuple ne tarde pas à ressembler à ses prêtres, l'un des premiers soins du saint évêque fut le relèvement du clergé. Il convoqua des synodes diocésains, comme saint Charles Borromée faisait à Milan, afin de conférer avec ses prêtres, les instruire de leurs obligations et des meilleurs moyens d'apostolat. Pendant ce temps, et toutes les fois que ses prêtres venaient le trouver, il leur donnait une généreuse hospitalité; on l'a vu quelquefois céder son propre lit à l'un de ses hôtes, et prendre son repos par terre.

Une œuvre plus importante encore fut la fondation d'un Séminaire, où l'on pût former dès leur jeunesse à la science et aux vertus ecclésiastiques les aspirants au sacerdoce. Le saint évêque ne recula devant aucun sacrifice pécuniaire pour assurer l'avenir de cet établissement.

Après avoir successivement séjourné à Tallone, à Algajola, à Corte, le prélat fixa enfin sa résidence dans la petite ville de Cervione. Il y fit construire une cathédrale, y constitua un chapitre de chanoines et y fit bâtir une maison pour lui et ses successeurs.

Non content d'annoncer de vive voix la parole de Dieu en toute occasion, il écrivit aussi plusieurs ouvrages remarquables, pour l'instruction du clergé ou des fidèles; tels sont ses *Constitutions diocésaines*, son *Examen des ordinands*, la *Doctrine du catéchisme romain*, l'*Abrégé de ce qui est nécessaire au salut*, ses *Lettres pastorales*, etc.

Son rare talent à réconcilier les cœurs divisés et les familles ennemies lui valut le beau surnom d'*ange de paix*.

PÈLERINAGES A ROME — HUMILITÉ — PAUVRETÉ — CHARITÉ — PRIÈRE

Le saint pontife fit plusieurs fois le pèlerinage de Rome pour prier au tombeau des saints apôtres, et rendre compte de son administration au Chef de l'Eglise.

Pendant un de ces voyages, il convertit à la foi chrétienne quatre juifs des plus importants de la synagogue.

Saint Philippe de Néri se lia avec lui d'une tendre affection.

Les villes de Gênes et de Tortone le demandèrent pour évêque, mais il n'y voulut point consentir. Il refusa également le titre de cardinal que lui offrait le pape Grégoire XIV.

Sur le trône épiscopal, il était fidèle aux vertus du moine autant que le comportaient ses obligations nouvelles. Sa vie était austère et pauvre.

Peu de choses suffisaient à son entretien, et tout le reste de ses revenus était pour les pauvres et les bonnes œuvres. Un gentilhomme de ses amis lui offrit un jour de faire orner sa chambre avec des tentures espagnoles : « Non, répondit le bon prélat, j'aime mieux couvrir les pauvres que les murailles. »

Mais il aimait la décence et même la splendeur du culte divin, et il fournit à de nombreuses églises de son diocèse les ornements et autres objets dont elles manquaient pour la célébration des Saints Mystères.

Il accueillait tout le monde avec une bonté et une patience exquises. Il avait donné ordre à ses serviteurs de ne rebuter personne, si pauvre qu'il fût, et, autant que cela pouvait dépendre de lui, il renvoyait contents tous ceux qui l'approchaient.

Les Pères Barnabites lui envoyèrent une fois un jeune religieux de noble famille en le priant de lui conférer les saints Ordres. « Pourquoi êtes-vous venu vous adresser à moi? lui demanda l'évêque d'Aléria. — Pour obéir à mes supérieurs, répondit le jeune homme. — Oh! que vous êtes heureux d'obéir, dit le Saint avec un soupir; que je voudrais vivre encore, moi aussi, sous le joug de l'obéissance! »

Chaque jour il récitait l'Office divin avec ferveur et attention, la tête découverte, et ordinairement à genoux. Souvent, il y ajoutait le reste du psautier ou du moins les psaumes de la Pénitence.

Il ne manquait jamais chaque matin d'offrir le Saint Sacrifice de la messe, à moins qu'il n'en fût empêché par la maladie. Il s'y préparait avec soin par la confession et la prière. Parfois, au cours du Sacrifice, il était ravi en extase; aussi préférait-il dire sa messe dans sa chapelle particulière, assisté d'un seul prêtre de ses amis intimes, qui pût lui rappeler au sortir de ses extases à quel endroit des prières saintes il s'était arrêté.

La nuit, le serviteur de Dieu ne s'accordait que quatre ou cinq heures de sommeil; puis il se levait et s'habillait sans le secours d'aucun domestique et se rendait silencieusement à sa chapelle. Il restait là, à genoux, immobile, en oraison, deux heures et souvent trois heures de suite. Plusieurs fois, un des prêtres de sa maison le vit alors tout resplendissant d'une lumière

céleste. Le soir, il consacrait encore une heure à l'oraison. Dans la journée, il gardait sans cesse son cœur uni à Dieu, et tout le temps que lui laissaient ses occupations il le donnait à la prière.

Il ne négligeait aucunement pour cela les nombreux devoirs de sa charge; mais, se considérant comme l'ambassadeur de Dieu auprès de son peuple, il sentait vivement le besoin de demander sans cesse au divin Roi les lumières et les grâces dont il avait besoin pour bien remplir ses fonctions.

LE SERVITEUR DE MARIE — UNE PROCESSION POUR LA PLUIE — ALEXANDRE MEURT ÉVÊQUE DE PAVIE

Comme toutes les âmes qui aiment vraiment Jésus-Christ, le Bienheureux avait une dévotion toute filiale envers la Très Sainte Vierge Marie. Chaque jour, il récitait le rosaire, les litanies et d'autres prières en son honneur. Il jeûnait le samedi et la veille de toutes les fêtes de la Sainte Vierge. Ce qui ne l'empêchait point d'ailleurs de garder fidèlement non seulement les jeûnes obligatoires dans l'Eglise, mais d'autres encore, que sa dévotion s'imposait et qu'il observait tous les jours de l'Avent, ainsi que le mercredi et le vendredi de chaque semaine.

Lorsqu'il devait voyager sur mer, il ne consentait pas à s'embarquer avant que tous les matelots ne se fussent confessés; il célébrait alors la messe et leur donnait la Sainte Communion de sa main. Il ne tolérait pas non plus parmi les gens de l'équipage des hommes qui blasphémaient ou tenaient des conversations déshonnêtes. Pendant la traversée, le pieux évêque priait avec ses compagnons, souvent même avec les matelots, ou se livrait à d'utiles et salutaires entretiens.

Le bienheureux Alexandre observa toute sa vie une modestie angélique. Il gardait vis-à-vis des femmes une respectueuse réserve qui commandait à son tour le respect et la discrétion; lorsque les devoirs de sa charge l'obligeaient à leur parler, il les recevait toujours dans un endroit ouvert aux regards de tous.

Une année, la sécheresse menaçait d'anéantir les récoltes. Les habitants du pays vinrent en grand nombre supplier le saint évêque de les aider à conjurer le fléau. Le prélat ordonna un jeûne de trois jours, qu'on devait terminer par une procession expiatoire. La procession alla de la cathédrale jusqu'à l'église de Saint-François. L'évêque la suivit pieds nus. Quand on eut achevé les prières accoutumées pour demander la pluie, le Bienheureux s'écria par trois fois: « Seigneur, miséricorde! » Et chaque fois, le peuple répéta: « Seigneur, miséricorde! »

Aussitôt le ciel s'obscurcit et la pluie commença à tomber. Elle fut bientôt si abondante que, pendant trois heures, la foule fut retenue à l'église sans pouvoir sortir. « Voyez, dit le saint évêque, comme il est nécessaire de nous mettre bien avec le bon Dieu, si nous voulons qu'il nous accorde ses grâces. »

Au lieu de la famine que l'on craignait, la Corse eut cette année-là une récolte magnifique.

Cependant, les travaux de l'apostolat avaient fini par épuiser les forces du saint évêque. L'an 1591, le pape Grégoire XIV le transféra à l'évêché moins pénible de Pavie, en Italie. Son départ fut un deuil pour la Corse qui le pleura comme un père.

Pavie se réjouit de recevoir un saint pour pasteur, mais elle n'eut pas longtemps le bonheur de le posséder: Alexandre Sauli mourut saintement, au cours d'une visite pastorale, le 11 octobre de l'année suivante.

Son corps fut enseveli dans l'église des Barnabites, à Pavie, mais ses miracles attestèrent que Dieu avait couronné son âme de la gloire éternelle des bienheureux.

LE BIENHEUREUX GILLES OU ÉGIDE D'ASSISE

Troisième disciple de saint François.

Fête le 23 avril.

Saint François accueille avec tendresse son nouveau disciple.

« J'ai vu de mes yeux ce saint Frère : sa vie était plutôt celle d'un ange que celle d'un homme ; à chaque instant, il était ravi en Dieu. » Ainsi s'exprime saint Bonaventure, le Docteur séraphique. « En lui, ajoute Célano, s'est incarné vraiment tout l'esprit franciscain primitif dans sa pureté. » Parcourons les étapes successives de sa longue vie.

COMMENT FR. ÉGIDE EST AMENÉ A SUIVRE FRANÇOIS D'ASSISE

Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane, deux citoyens d'Assise, venaient de renoncer entièrement au monde. Suivant le conseil évangélique, ils avaient tout donné aux pauvres de ce qui constituait leur patrimoine. Leur conversion et leur enrôlement à

la suite de François, le fils de Bernardone, faisaient grand bruit à Assise. On s'en entretenait dans toutes les maisons, « aussi bien le jour sur les places que le soir à la veillée ».

Plusieurs en firent le sujet de leurs plaisanteries ; mais d'autres en jugèrent autrement et en conçurent une véritable admiration. De ce nombre fut Egide. A la nouvelle de cette rupture éclatante et si héroïque de François avec le monde, il fut vivement ému.

Sa résolution est bientôt prise de renoncer, lui aussi, comme ses deux compatriotes, à toutes ses possessions terrestres et de les suivre sous la bannière de la pauvreté. Aussitôt, il va trouver saint François, s'agenouille devant lui et lui demande la faveur d'être reçu au nombre de ses disciples. C'était le 23 avril 1209.

Ayant considéré le pieux visage du jeune homme, François lui dit en le relevant tendrement :

— Mon bien cher Frère, voici que Dieu t'accorde une grâce très grande. Car si l'empereur venait à Assise et choisissait l'un des citoyens de la ville pour être son chevalier ou son chambellan, certes, ce citoyen s'en réjouirait fort. Mais combien plus tu dois te réjouir, toi que Dieu a choisi pour son fidèle chevalier et serviteur et appelé à pratiquer la sainte perfection évangélique !

Puis il le conduisit au lieu où se trouvaient les autres Frères et le leur présenta en ces termes :

— Le Seigneur notre Dieu vient de nous envoyer un bon Frère de plus ! Réjouissons-nous donc dans le Seigneur et mangeons ensemble en nous aimant !

COMMENT LE NOUVEAU NOVICE DONNE SON MANTEAU

Lorsque le repas fut fini, François et Egide remontèrent à Assise pour se procurer le drap qui allait servir à habiller le nouveau venu. En route, ils rencontrèrent une vieille femme qui leur demanda une aumône. Sur quoi, François se retourna vers le Fr. Egide, le considéra avec le visage d'un ange et lui dit :

— Mon très cher Frère, il faut que, pour l'amour de Dieu, tu donnes ton manteau à cette pauvre femme.

Et le Fr. Egide, tout de suite, se dévêtit de son manteau luxueux qu'il donna à la pauvresse, et il lui sembla, d'après ce qu'il devait raconter plus tard, qu'il voyait cette aumône monter vers le ciel. Et lui-même, dans son cœur, éprouva un plaisir indicible.

FR. ÉGIDE EN MISSION AVEC SAINT FRANÇOIS

Réunis au nombre de quatre dans une cabane à proximité de la Portioncule, les Frères, dépourvus de véritable demeure fixe, passaient la plus grande partie de leur temps en mission. C'était une innovation dans la vie religieuse. Avant saint François d'Assise, les fondateurs d'Ordres avaient tiré leurs phalanges du monde pour les entraîner au désert. Ni saint Basile ni saint Benoît n'avaient conçu le dessein d'unir au silence et aux austérités du cloître les travaux de l'apostolat. Leurs monastères étaient de saintes solitudes, où l'on se sanctifiait par la prière, l'obéissance et le travail, aussi l'étonnement du peuple fut grand de voir des moines sortir de leur couvent pour prêcher l'Evangile.

Bien des gens les prenaient pour des insensés; des femmes, notamment, s'enfuyaient en les voyant venir avec leurs habits de paysans « et l'aspect sauvage ». D'autres les accablaient de railleries et d'injures, lançant encore contre eux la boue des chemins. Certains allaient même jusqu'à les dépouiller de leurs vêtements. D'autres encore, parmi ces mauvais plaisants, empoignaient les Frères par leur capuchon et les traînaient sur le dos, « comme des sacs de farine ». Fr. Egide, pas plus que François, ne sera exempt de ces mauvais traitements. Dans sa première mission en compagnie de son séraphique Père, il paraît cependant avoir été généralement bien accueilli.

COMMENT SAINT FRANÇOIS ET FR. ÉGIDE PRÊCHAIENT

Quant à sa formation dans le genre apostolique, on peut dire que Fr. Egide ne pouvait être à meilleure école. En contraste « avec l'éloquence officielle des gens d'église », les discours de François n'étaient pas du tout des thèses savantes, construites à grand renfort d'arguments philosophiques et théologiques et vernissées de belle littérature au goût du jour. C'étaient des paroles très simples et dépouillées de tout artifice oratoire, « qui sortaient du cœur et qui allaient au cœur ».

Craindre Dieu, aimer Dieu et se convertir du mal au bien, tel était le thème ordinaire de ses prédications.

Aussitôt que François avait fini, Egide intervenait à son tour et disait avec une simplicité délicieuse :

— Il faut croire ce que vous dit mon Frère François. Ce qu'il vous dit là, mes amis, c'est la vérité. Ecoutez-le bien, et faites comme il vous dit.

Si l'on juge de ce genre d'éloquence par les résultats produits, on conviendra sans peine qu'il était infiniment supérieur à tout autre.

NOUVELLE MISSION AVEC FR. BERNARD

De retour à la Portioncule, les deux missionnaires eurent la joie d'y trouver quatre nouveaux disciples, originaires d'Assise comme eux. François songea à les envoyer en mission. Mais auparavant il voulut leur donner des instructions qui montrent combien son âme grandissait avec la tâche qui lui était confiée :

— Allez deux à deux, leur dit-il, annoncez la paix aux hommes, prêchez la pénitence pour la rémission des péchés. Vous êtes peu nombreux et vous manquez de science ; que cela ne vous arrête pas. Mettez votre confiance dans celui qui a vaincu le monde. C'est lui qui parlera en vous et exhortera par votre bouche. Encore un peu de temps, d'ailleurs, et beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Dieu

veut augmenter à l'infini cette petite famille. Allez donc sans rien craindre.....

En l'entendant parler de la sorte, ces hommes au cœur droit reconnaissaient qu'il était assisté de Dieu et qu'il leur parlait en son nom. Ils se jetèrent à ses pieds et se déclarèrent prêts à marcher joyeusement où il les enverrait. Il les releva avec bonté, les embrassa et bénit chacun d'eux en lui disant :

— Mon Frère, jetez toute préoccupation dans le sein de Dieu ; il pourvoira à vos besoins !

Puis ils s'en allèrent deux à deux, dans quatre directions différentes. Fr. Egide partit avec Bernard de Quintavalle, le premier disciple de saint François.

De Fr. Bernard, les historiens ont écrit qu'il était la bonté parfaite. Il ne pouvait mal juger personne. Rencontrait-il un pauvre en haillons, il disait : « En voilà un qui est plus fidèle à la pauvreté que je ne suis. » Apercevait-il un homme vêtu richement : « Peut-être, disait-il, porte-t-il ou portera-t-il bientôt un cilice sous ses vêtements. » Et ainsi en toute occasion. Comme beaucoup de ceux qui unissent la *douceur* à l'*intelligence*, il réussissait aux affaires. On l'employa souvent pour les fondations de l'Ordre.

Fr. Egide dira de lui : « Il ressemble aux hirondelles qui se nourrissent en volant ; il est sans cesse et par voies et par chemins, et par monts et par vaux, et tout en allant il vaque à la méditation et se nourrit de consolations célestes. »

COMMENT ÉGIDE ET BERNARD SONT REÇUS A FLORENCE

Les deux apôtres allaient donc ensemble, annonçant la paix, suppliant ceux qu'ils rencontraient dans les villes, dans les chemins, dans les maisons, d'aimer en vérité le Créateur du ciel et de la terre et d'observer ses commandements. Un certain nombre d'hommes les écoutaient avec émotion et profit. Mais d'autres leur disaient :

— D'où êtes-vous donc et de quel Ordre nouveau ?

— Nous sommes, répondaient-ils, des pénitents d'Assise.

A Florence, où ils arrivèrent, ils eurent particulièrement à souffrir. La nuit survenant, ils demandaient en vain l'hospitalité à toutes les portes. On les rebutait partout. Enfin, ils avisèrent une maison qui avait un portique et un four sous ce portique.

— Nous pourrons toujours coucher là, se disaient-ils.

Ils commencèrent par demander à la dame du logis si elle voudrait les recevoir dans sa maison. Sur son refus :

— Au moins, ajoutaient-ils, vous nous permettrez de passer la nuit sous ce porche!

Elle y consentit. Mais à peine venaient-ils d'obtenir cette autorisation que le maître de la maison rentra :

— Pourquoi avez-vous souffert ses routiers, dit-il à sa femme en lui reprochant son imprudente hospitalité.

Cependant, cet homme lui-même finit par consentir à les laisser dormir sous son hangar, car sa femme lui fit comprendre que, en tout cas, il n'y avait rien là qu'ils pussent voler, sauf quelques bûches de bois. Le mari s'opposa à ce qu'on leur donnât aucune couverture, convaincu qu'il avait affaire à de malhonnêtes gens. Bernard et Egide s'accroupirent auprès du four et dormirent assez mal, « n'ayant que l'amour de Dieu pour s'échauffer, et pour se couvrir que les vêtements de Madame la Pauvreté ».

Au point du jour, glacés de froid et épuisés de faim, ils prirent congé de leurs hôtes peu aimables et se rendirent à l'église la plus proche, où l'on venait de sonner la messe. Leur hôtesse y vint à son tour ; lorsqu'elle les vit prier dévotement, elle commença à craindre de s'être trompée, elle et son mari, à leur sujet.

— Si ces hommes étaient des voleurs et des brigands, se dit-elle, ils ne seraient pas ici à cette heure et ne suivraient pas avec autant de dévotion le service divin.

Pendant qu'elle pensait ainsi, un homme charitable, du nom de Guido, entra à l'église pour distribuer des aumônes aux mendiants, comme il le faisait chaque matin. Arrivé aux Frères, il voulut leur remettre une pièce de monnaie, comme aux autres, mais ils la refusèrent. Stupéfait, Guido leur demanda :

— N'êtes-vous donc pas des pauvres comme les autres, et pourquoi ne voulez-vous rien accepter ?

— Nous sommes pauvres, à la vérité, répondit Bernard, mais la pauvreté n'a pour nous rien de pénible, car, par la grâce de Dieu, nous l'avons volontairement embrassée.

De plus en plus étonné, Guido poursuivit ses questions et apprit ainsi que Bernard, récemment encore, avait été un homme très riche, mais qu'il avait tout distribué aux pauvres, afin de pouvoir prêcher librement l'Evangile de la paix et de la conversion. A ce moment, la dame s'approcha d'eux et leur dit en s'excusant :

— Si vous vouliez revenir sous mon toit, ce serait bien volontiers que je vous accueillerais.

— Que Dieu vous bénisse pour cette bonne volonté un peu tardive, lui dirent-ils.

Et, sur les instances de Guido, ils acceptèrent l'hospitalité qu'il leur offrait de son côté et passèrent quelques jours chez lui, l'édifiant tellement par leurs exemples et leurs paroles, que, dans la suite, il offrit une grande partie de sa fortune aux pauvres.

DE CE QUI ARRIVA A FR. ÉGIDE EN ALLANT A JÉRUSALEM

Un jour, avec la permission de saint François, Egide partit pour visiter le Saint-Sépulcre. Au cours de son voyage, il s'arrêta à Brindisi, et, n'ayant pu trouver aucune occasion de s'embarquer aussitôt, il fut forcé de passer plusieurs jours dans cette ville.

Voulant vivre de son travail, il obtint par la quête une vieille conque de grandes dimensions, la remplit d'eau et se mit à parcourir les rues de la ville, en criant à la manière des vendeurs ambulants : « Qui veut de l'eau ? » En échange de son eau, il consentit à recevoir du pain et d'autres choses qui lui étaient nécessaires ainsi qu'à

son compagnon. Au retour de ce pèlerinage, il fut débarqué dans les environs d'Ancône, et là encore il se procura du travail. Il coupa des roseaux, en tressa des paniers et des étuis de bouteilles et vendit tout cela pour du pain, se refusant toujours à recevoir de l'argent. Il s'employa également à enterrer les morts et se gagna ainsi deux habits neufs pour lui et pour le Frère qui l'accompagnait, et il disait que cette aumône de l'habit prierait pour lui pendant son « sommeil ».

C'est sans doute à Ancône, pendant ce séjour, qu'un prêtre, rencontrant Egide qui rentrait en ville avec sa marchandise, murmura sur son passage le mot « fainéant ». Sur quoi le pauvre Egide fut si accablé qu'il ne put retenir ses larmes, et comme son compagnon lui demandait pourquoi il pleurait, il lui répondit :

— Je pleure parce que je suis un fainéant, ainsi qu'un prêtre me l'a dit aujourd'hui !

— Et c'est à cause de cela que tu crois vraiment être un fainéant ?

— Mais oui, répondit Egide ; un prêtre ne peut jamais mentir.

Et il fallut alors que son Frère lui expliquât qu'une différence existait entre le prêtre en tant que tel et le prêtre en tant qu'homme, et que ce dernier pouvait fort bien se tromper, ce qui consola un peu le malheureux Egide.

DE CE QUE SOUFFRIT FR. ÉGIDE EN ALLANT EN ESPAGNE

Après Jérusalem et le Saint-Sépulcre, c'est vers l'Espagne, à Saint-Jacques le Majeur, que Fr. Egide demanda à saint François la permission de se diriger.

Pendant tout le voyage, il ne put se rassasier qu'une fois, tant était grande la disette qui régnait dans la contrée.

Un jour, ayant quêté sans résultat, il se réfugia dans une aire où on avait laissé quelques fèves ; il les ramassa et en fit son souper ; il passa la nuit dans cet endroit, préférant les endroits retirés pour mieux s'y livrer aux veilles et aux prières, et ce frugal repas le réconforta mieux que s'il eût mangé les meilleurs mets. En poursuivant son chemin, il rencontra un petit mendiant qui lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu ; il n'avait que l'habit de l'Ordre, il en coupa le capuce, le donna au petit mendiant et voyagea vingt jours ainsi vêtu. Les humiliations qu'il récolta en route ne se comptent pas.

COMMENT FR. ÉGIDE INTERROMPT UN PRÉDICATEUR

Pendant son séjour à la Portioncule, Fr. Egide, « bien qu'il restât constamment enfermé dans sa cellule », venait de temps à autre faire visite à sainte Claire, au monastère de Saint-Damien, et c'est pendant une de ces visites que se produisit une scène qui mérite d'être rapportée. Un docteur en théologie, Franciscain anglais, occupait la chaire de Saint-Damien et y faisait un discours qui, sans doute, avec toute sa science, était bien différent des paroles prononcées jadis par saint François dans ce même lieu. Et tous sentaient cette différence lorsque, tout à coup, le Fr. Egide éleva la voix du fond de l'église et s'écria :

— Arrête-toi de parler, maître, car je veux prêcher !

Sur quoi le docteur anglais se tut, et Egide parla, « tout enflammé de l'esprit de Dieu », nous dit l'ancienne légende.

Après quoi il donna de nouveau la parole au prédicateur étranger, et celui-ci put achever son sermon.

Mais sainte Claire avoua ensuite que ce qui venait de se passer lui avait fait plus de joie que si elle avait vu un mort rappelé à la vie : « Car c'était bien là ce que notre saint Père François désirait, qu'un docteur en théologie eût assez d'humilité pour consentir aussitôt à se taire quand un Frère convers lui manifestait son intention de parler à sa place. »

IL DÉLIVRE LES AMES DU PURGATOIRE

Cependant, cinquante-deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où saint François avait reçu Egide à la vie religieuse. Sa vie du temps était terminée, Dieu l'appela à la gloire du paradis, le 22 avril 1262.

Un saint homme étant en prière quand Fr. Egide mourut, « vit l'âme de ce dernier, entourée d'une foule d'autres âmes, sortir du purgatoire et monter au ciel. Il vit aussi Jésus-Christ, suivi d'une multitude d'anges, aller à la rencontre du Fr. Egide et monter avec toutes ces âmes au ciel au milieu des plus douces mélodies ».

Un Frère Prêcheur apparaissant après sa mort à un de ses amis, lui dit :

— Je suis mort le même jour qu'un saint Frère Mineur qui s'appelait Fr. Egide, et par la sainteté duquel Jésus-Christ a permis que toutes les âmes qui étaient dans le purgatoire le suivissent au paradis ; je m'y trouvais au milieu des plus grandes souffrances, et, par les mérites du Fr. Egide, j'en suis délivré.

Après avoir dit cela, le Frère disparut, et son ami ne révéla à personne ce qu'il avait vu. Cependant, étant tombé malade, il lui vint à l'idée que Dieu le frappait parce qu'il n'avait pas révélé la vertu et la gloire de Fr. Egide. Il envoya aussitôt appeler les Frères Mineurs, qui vinrent au nombre de dix. Il leur révéla la vision qu'il avait eue, et l'on trouva que l'ami du malade était mort, en effet, le même jour que Fr. Egide.

Fr. Egide fit plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. « Dieu, dit de lui le Fr. Bonaventure de Bagnioreggio, l'avait comblé de grâces spéciales pour lui et pour tous ceux qui lui recommandaient le salut de leur âme. »

Pratique. — Appliquons-nous, suivant le conseil de ce saint religieux, à ce qu'aucune grâce de Dieu ne demeure stérile en nous, mais faisons-la fructifier par les bonnes œuvres.

SOURCES CONSULTÉES

JOERGENSEN, LEMONNIER, *Fioretti : Vies de saint François.*

LE BON LARRON

Fête le 24 avril.

O admiranda Latronis conversio ! Crucifixum videt et Regem proœdicat. Alleluia.

O admirable conversion du larron! il voit le Crucifié et il proclame qu'il est Roi. Alleluia. (Ant. de l'office.)

CANONISATION

Le bon larron a été mis au nombre des saints par Notre-Seigneur lui-même sur la croix, lorsque le Sauveur lui dit : *En vérité, je te le déclare, tu seras aujourd'hui avec moi en paradis.*

Cette canonisation, extraordinaire entre toutes, doit exciter une vive dévotion pour ce voleur pénitent. L'Eglise lui a consacré un office et une messe le 24 avril, et son nom figure au martyrologe au jour du 25 mars, qui fut à la fois la date de l'Incarnation à Nazareth et de la mort du Sauveur à Jérusalem. Nous dirons plus loin les différents motifs qu'on a de l'invoquer et les circonstances où il convient de le faire.

D'après la tradition la plus autorisée, le bon larron s'appelait Dismas et le mauvais larron Gestas. On ne connaîtra l'histoire de leur vie qu'au jugement dernier, lorsqu'ils se retrouveront, comme au Vendredi-Saint, à la droite et à la gauche de Jésus; toutefois, le pardon du Sauveur ayant effacé d'une façon toute royale les crimes de Dismas, le monde assemblé ne pénétrera de son histoire que ce qui lui fait honneur et gloire.

Peut-être serons-nous émerveillés de voir alors au milieu de cette vie de crimes, des élans de l'âme pour répondre à la grâce, qui eussent largement suffi à le convertir, si cette grâce avait été aussi abondante pour lui que pour nous. Notre-Seigneur, qui voulait conquérir cette âme, laissait accumuler ses premiers bons mouvements pour les inonder, au Calvaire, des mérites de son sang.

Ce qu'une tradition assez autorisée nous rapporte des premières années de Dismas nous le montre, en effet, dès lors au milieu même de ses désordres, l'objet des prévenances de Jésus. Cette tradition est rapportée par saint Anselme, il la raconte à l'une de ses sœurs à propos d'une méditation sur l'enfance de Jésus, et il la donne comme une légende, sinon certaine, du moins très répandue de son temps.

PREMIÈRE RENCONTRE DE JÉSUS AVEC DISMAS

C'était à l'époque du massacre des Innocents; seph, Marie et Jésus fuyaient la colère d'Hérode, brigand illustre qui usurpait le pouvoir pour commettre de grands crimes.

Lorsque la Sainte Famille eut dépassé la région de Bethléem, elle entra sur les terres d'Égypte. L'Egypte est, dans l'Ecriture Sainte, le pays du péché, d'où Dieu retire son peuple, et c'est pour cela qu'il convenait que Jésus, portant la similitude du péché, fût envoyé en Egypte et vécût au milieu de ce monde ennemi, qu'il venait racheter à force de pardon.

Or, dans cette fuite vers le pays du démon, Jésus, Marie et Joseph pénétrèrent en une forêt où vivaient des brigands, et parmi eux Dismas.

Dismas, déjà dans la force de l'âge, était assassin de profession, dit saint Anselme; ce qui explique ce malheur, c'est qu'il avait pour père le chef d'une nombreuse troupe de malfaiteurs qui vivaient en ce lieu. Il avait donc été nourri dans le crime, comme d'autres sont nourris dans la vertu; mais, semblable à ces âmes que le souffle d'une éducation toute mondaine ne parvient pas à corrompre complètement, il conservait au fond du cœur les grâces cachées du remords.

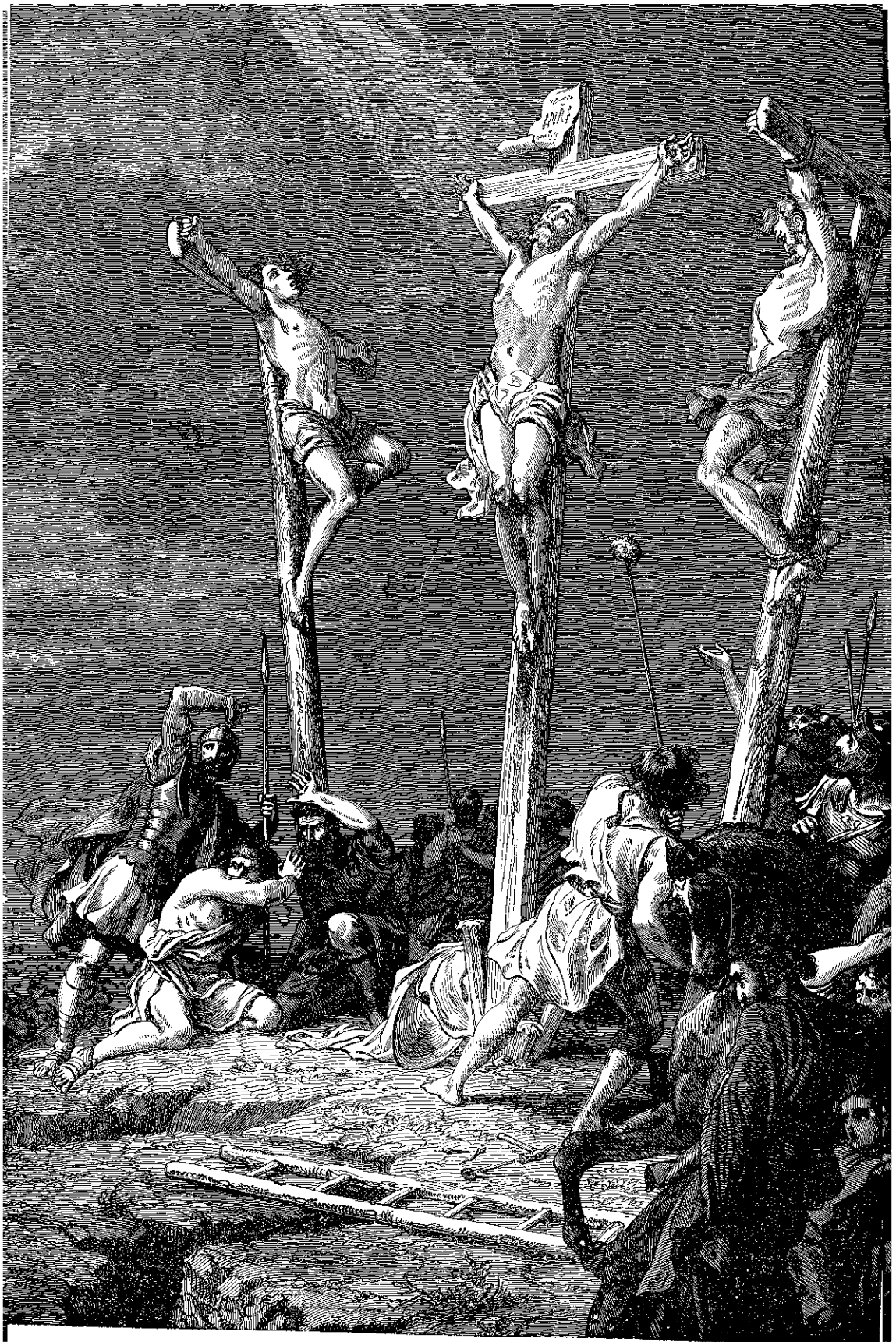
Or, un jour, où il se tenait en embuscade, attendant l'occasion de faire quelque mauvais coup et de se souiller d'un nouveau méfait, il vit arriver le vieillard, la jeune femme et le petit Enfant; ces trois voyageurs portaient quelque bagage, peut-être les dons des mages, dons réservés, par la Providence, pour ce lointain voyage.

Dismas jugea que cette faible caravane n'opposerait aucune résistance; le bâton de saint Joseph, qu'on vénère aujourd'hui avec amour à Florence, ne l'effrayait guère, et il s'avança vers les voyageurs pour les maltraiter et les dépouiller. Ses compagnons étaient là.

Quand il fut proche de la Sainte Famille, son regard rencontra le visage du petit Jésus, et cette physionomie lui apparut si merveilleusement illuminée de beauté, qu'au lieu de frapper, il recula attendri, et, pris de commisération, non seulement il ne dépouilla pas les pauvres voyageurs, mais, après avoir renvoyé ses compagnons, il leur offrit l'hospitalité dans la caverne qu'il habitait.

C'est ainsi que le moment d'angoisse auquel la Sainte Famille venait d'être soumise se terminait, comme dans les angoisses précédentes, par la consolation. En effet, la route était longue, le soir descendait et ils étaient sans abri; or, voici qu'au lieu d'un ange, pour les secourir, ils trouvaient un voleur prêt à les massacrer, mais, tout à coup, ce voleur attendri se transformait en bon ange.

Dès qu'ils furent en cette caverne, comme naguère à Bethléem, les dons abondèrent. Dis-



— Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis.

mas, qui avait renvoyé ses mauvais complices sans tenir compte sans doute de leurs blasphèmes, se prodiguait à ses hôtes ; cet homme, armé jusqu'aux dents pour le meurtre, regardait avec tendresse l'Enfant Jésus ; celui-ci daignait se laisser caresser par ce brigand qu'il voulait sauver, et Marie admirait ce spectacle sans terreur.

L'hospitalité de l'Orient est frugale, on partagea quelques fruits ; c'étaient les fruits de la forêt, car la Sainte Famille n'a certainement jamais touché à ce qui devait provenir du vol ; c'étaient le lait des chèvres et le produit de la chasse : on étendit les meilleures nattes et l'on reposa, mais l'empressement de Dismas montrait qu'il voulait donner, avec sa pauvre caverne, son cœur, plus pauvre encore.

Le lendemain, Marie, considérant le respect et l'affection du brigand pour l'Enfant, qu'il ne cessait de regarder, rendit grâces ; puis, elle l'assura avec solennité, qu'il serait récompensé avant sa mort. Dismas conserva le souvenir de cette promesse, et, au milieu de ses débordements, il en attendait l'accomplissement avec une invincible espérance.

Quiconque secourt un pauvre sur la route, lui sacrifie son repas et sa maison, reçoit Jésus ; et Marie, continuée par l'Eglise, est là pour lui promettre qu'il sera récompensé avant sa mort.

La Sainte Famille poursuivit sa route vers l'Egypte, laissant partout des traces de ses bienfaits et jetant des germes de salut dans les âmes ; mais l'heure de prêcher la vérité n'était pas venue, et le Sauveur, s'il eût parlé, aurait pu, comme à Cana, répondre à sa Mère qui promettait un miracle : « Ne savez-vous pas que mon heure n'est pas encore venue ? »

SECONDE RENCONTRE DE JÉSUS AVEC DISMAS

Que se passa-t-il pour le brigand de la forêt pendant les trente-trois ans qui suivirent ? Nous ne savons rien, sinon que lui, Gestas et Barabbas se trouvaient l'an 33 dans les prisons de Jérusalem comme d'insignes coquins, condamnés pour leurs crimes innombrables au supplice infamant de la croix.

Barabbas fut délivré par l'acclamation universelle, et les deux autres portèrent la croix à la suite de Jésus.

Ces deux larrons furent accolés au cortège de Jésus pour le couvrir d'infamie ; comme la couronne d'épines et le sceptre de dérision, ils étaient des instruments destinés à grandir le supplice et ils accomplissaient, dit l'Evangile, la prophétie d'Isaïe : *Cum sceleratis reputatus est*, il a été mis au rang des scélérats.

Mais ce fut une bien grande grâce pour eux de faire ainsi le chemin de la Croix avec Jésus, d'en suivre toutes les lamentables stations, tandis que les Apôtres, en fuite, eurent le regret de n'en avoir pas été les témoins.

Dismas vit le long de ce chemin la tête blonde du petit Enfant de la forêt couronnée d'épines sanglantes, elle était plus belle encore qu'en Egypte ; l'innocence de la face divine le toucha peut-être, mais il ne reconnut ni Jésus ni Marie. Les crimes avaient épaissi son regard.

Jésus fut cloué sur la croix. Dismas entendit, avec Marie, les coups de marteau, et les deux larrons furent attachés avec des cordes. Ils admiraient qu'on les épargnât, tandis que tant de fureurs, de flagellations et de raffinements étaient dirigés contre Jésus, et cependant ils se mêlaient tous les deux aux blasphémateurs.

Les trois croix furent élevées entre le ciel et la terre, l'un des larrons à droite, l'autre à gauche, et le tableau du crucifiement, devant lequel l'humanité entière demeure depuis dix-huit siècles en adoration, apparut dans sa réalité. Dismas en fait partie.

Du haut de sa croix, durant trois heures, Dismas fut associé à Jésus pour voir le spectacle de cette foule qui représentait le monde entier et qui blasphémait, il vit les soldats se diviser les vêtements, jouer la robe sans couture ; Marie, qui avait tissé cette robe, était debout au pied de la croix.

On attacha le *titre : Celui-ci est Jésus, roi des Juifs*, et il y eut un cri de joie ; la foule pleine de sarcasmes disait, en hochant la tête et en se moquant :

« Toi qui détruis le temple de Dieu et le relèves en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es fils de Dieu, descends de la croix.

— Descends, et nous croirons ! » répétait le peuple.

Et, chose affreuse ! les deux larrons et Dismas lui-même, entraînés par ce spectacle, disaient comme le peuple et le maudissaient. (S. Matthieu et S. Marc.)

Marie, entendant ces blasphèmes, le regarda, reconnut sans doute Dismas et pria pour lui.

CONVERSION DU LARRON

Cependant, la sixième heure, celle des ténèbres, approchait, l'ombre de la croix de Jésus s'allongeait sur la colline et elle passa sur le corps de Dismas ; à ce moment, l'autre larron blasphémait avec fureur, disant :

« Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi. » (Luc, XXIII, 39.)

Mais l'ombre des plaies divines pénétrait au cœur de Dismas et on l'entendit répondre :

« Ne crains-tu pas Dieu parce que tu es condamné au même supplice que lui ?

» Pour nous, c'est juste, car nous recevons un châtiment mérité par nos crimes, mais celui-ci n'a point fait de mal. » (Luc, XXIII, 40-41.) Gestas, le mauvais larron, fut surpris, Barabbas, s'il était dans la foule, fut étonné, les pharisiens sentirent comme une morsure.

Puis cette confession suprême faite avec contrition, le larron, devenu le bon larron, prononça un acte sublime de foi, d'espérance et d'amour en se tournant vers Jésus :

« Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous entrerez dans votre royaume. » (Luc, XXIII, 42.)

Et Jésus, sur ce tribunal où il siégeait en juge, quoique les hommes aient cru le mettre parmi les condamnés, Jésus prononça la sentence et lui dit :

« En vérité, je te le déclare, tu seras avec moi aujourd'hui en paradis. » (Luc, XXIII, 43.)

HODIE MECUM ERIS IN PARADISO

Si la légende de l'Egypte est vraie, Jésus, à ce moment, a rempli la promesse de Marie, et sans doute, Dismas reconnut enfin la Mère qui lui fit la promesse lorsque le Sauveur mourant s'adressant à elle lui dit :

Femme, voici votre fils.

Ce fils c'était Jean, mais c'était Dismas aussi et tous les pécheurs convertis.

Il était midi ; une nuit de trois heures se

répandit sur toute la terre, le voile du temple se déchira et le désarroi se mit dans la foule consternée.

Gestas entra dans un affreux désespoir, Dismas priait et il entendit: *Eli, Eli lamma sabbacthani;* c'étaient les dernières paroles de Jésus; le soldat lui présenta le vinaigre, le Sauveur poussa un grand cri et il expira.

Aussitôt, la terre trembla, la croix de Dismas s'agita; une fente large et profonde s'était produite dans le sol et allait jusqu'au tombeau d'Adam.

LA MORT DU BON LARRON

Le soleil éclairait à nouveau la scène de désolation. Les Juifs préparaient le temple et disaient: C'est demain le grand sabbat de la Pâque, il ne faut pas que ces corps restent sur les croix. Ils allèrent trouver Pilate et lui demandèrent qu'on brisât les os des condamnés et qu'on enlevât les cadavres.

Des soldats arrivèrent donc à nouveau au Calvaire, le centurion qui avait conduit ceux du crucifiement s'était converti.

Ces nouveaux soldats brisèrent les jambes et les cuisses et, sans doute, tous les os de Dismas et de Gestas; ils étaient mourants, lorsque ces soldats, se tournant vers Jésus et voyant qu'il était déjà mort, ne prirent point la peine de les briser, mais l'un d'eux, Longin, fit au côté droit une profonde ouverture avec la lance.

Cette plaie du côté droit s'ouvrait du côté du bon larron expirant, elle allait jusqu'aux profondeurs du Cœur de Jésus et elle versa l'eau et le sang du pardon. Dismas, purifié, mourut; il avait reçu les prémices de la Rédemption.

La croix du bon larron, retrouvée par sainte Hélène, en même temps que celle du Sauveur, fut longtemps honorée à Chypre; aujourd'hui, elle est à Rome, à Sainte-Croix de Jérusalem, sur l'autel où s'exposent la vraie Croix, le clou et les épines.

SON PATRONAGE

Le bon larron est le patron des condamnés à mort; mais, à ce titre, il n'aurait pas assez de clients.

Il est de plus le patron des malheureux dont les affaires sont douteuses, qui ne savent comment restituer et ne voudraient pas mourir voleurs impénitents, et, à ce titre, combien de chrétiens sont les débiteurs insolvables de l'Eglise!

Le bon larron est la planche de salut de tant de grands coupables qui blasphèment Jésus et qui, tombant dans le malheur, se tourneront enfin vers leur Créateur.

Il y a des pays où, à ce titre, on devrait lui dresser des autels sur les places publiques.

Il est le patron des grands pécheurs, des enfants prodigues, et il délivre de l'impénitence finale.

« L'impiété de l'impie ne lui nuira point, au jour quelconque où il sera détourné de son impiété et converti. » (Antienne du *Magnificat*, à l'office du bon larron.)

Le bon larron est aussi le patron des âmes qui se découragent, soit parce qu'elles ont péché, soit parce que tout va mal dans leurs entreprises, soit surtout parce que la persécution triomphe.

« Le bon larron, dit saint Jean Chrysostome en l'Office de la fête, a vu le Sauveur, non sur le trône royal, non adoré au temple, non point parlant du haut de son ciel et commandant à ses anges, mais il l'a vu associé au larron dans le châtiment. Il l'a vu dans les tourments, et il l'adore comme s'il était dans la gloire: il le voit sur la croix et il le prie comme s'il était puissant au ciel. Il voit le condamné et il invoque le roi, disant: Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous arriverez dans votre royaume. Tu vois le Crucifié et tu annonces le Roi. Tu le vois suspendu au gibet, et à ce spectacle, tu penses au royaume des cieux. O admirable conversion du larron! (Leçon II de l'office.)

Autrefois, on l'invoquait beaucoup *contre les voleurs*, et le moyen âge nous a transmis une antienne versifiée que récitaient en son honneur les personnes dont les biens sont exposés à la rapacité des larrons. Nous en donnons la traduction:

« Pour des raisons différentes, trois corps sont suspendus au gibet: Dysmas d'un côté, Gestas de l'autre, au milieu, le Dieu tout-puissant, Dysmas monte aux cieux, Gestas descend aux abîmes. Que la souveraine puissance nous conserve nous et nos biens. Récite ces vers pour ne pas perdre, par le vol, ce qui t'appartient. »

Voici maintenant l'oraison solennelle de l'Eglise pour son office:

ORAISON DU BON LARRON

Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui justifiez les impies, nous vous en prions et vous en supplions, dirigez vers nous, pour exciter nos cœurs à la pénitence, le doux regard de votre Fils, qui lui gagna le cœur du bienheureux larron; et daignez nous accorder à nous-mêmes la gloire éternelle qu'il lui promit. Nous vous le demandons par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SAINT GUILLAUME FIRMAT

Fête le 24 avril.

CHANOINE ET SOLDAT

La vie de saint Guillaume Firmat a été écrite par Etienne de Fougères, évêque de Rennes, son contemporain. C'est de son récit, reproduit par l'abbé Darras, que nous tirons cet abrégé.

Guillaume Firmat naquit à Tours, de parents nobles et pieux. Dès qu'il fut en âge d'être appliqué aux études, il y montra tant de rectitude de jugement et de vivacité d'esprit, qu'il excitait l'admiration de ses maîtres. Ces qualités, jointes à une aimable modestie et à une tendre piété, le faisaient citer comme le modèle des jeunes gens.

A peine sorti de l'adolescence, les chanoines de Saint-Venant de Tours demandèrent à inscrire

son nom sur la liste de leur collège canonial. Il reçut donc la tonsure cléricale et resta quelque temps parmi eux ; puis, cédant peut-être à la volonté de sa famille, il dut embrasser la carrière des armes. Mais, sous la cuirasse, il continua de garder la règle des chanoines. Après avoir suivi quelques années la milice du siècle, libre enfin de suivre son attrait, il revint à la collégiale de Saint-Venant, et reçut l'ordination sacerdotale.

LE TRÉSOR DU DIABLE
GUILLAUME SE RETIRE DU MONDE

Parmi les sciences qu'il avait étudiées, il possédait la médecine à un degré éminent. Les cures extraordinaires qu'il opérait lui attiraient l'admiration des hommes, et les malades guéris apportaient souvent à ses pieds des sommes considérables. Guillaume laissa prendre son cœur à l'appât de l'or. Mais Dieu ne permit pas que son serviteur périt dans cette tentation.

Une nuit, comme il rentrait de chanter Matines au chœur avec les chanoines, il aperçut un monstre hideux accroupi sur le coffre où il renfermait son argent : « Qui est là? » s'écria-t-il. Et une voix terrible répondit : « C'est mon trésor que je garde; il est à moi et non à toi, c'est le trésor du démon. »

Guillaume comprit. Il traça sur son cœur le signe de la croix, s'agenouilla et passa la nuit à déplorer sa faute.

Trois jours après, il vint trouver sa mère, qui habitait avec lui, et lui dit : « Vous savez, ma mère, que la figure de ce monde passe. S'appuyer sur lui, c'est s'appuyer sur un roseau fragile. Faisons donc un échange des biens de la terre pour les biens du ciel, des richesses périssables pour celles de l'éternité. De tous les trésors que la bonté divine m'a départis, choisissez la part qu'il vous conviendra de réserver à votre usage, nous donnerons le reste à Dieu dans la personne des pauvres. Pour moi, je me dispose, si vous y consentez, à embrasser la vie érémitique.

— Me quitterez-vous ainsi, mon fils? répondit sa mère. Quel appui restera à ma vieillesse? Quelle consolation à ma viduité? Vous voulez servir le Roi du ciel; moi aussi, je veux le servir. Permettez à celle qui vous a nourri de son lait de vous suivre au désert comme une humble servante. Du reste, faites de vos biens l'usage qu'il vous plaira. »

A cette réponse, le fils et la mère versèrent des larmes de joie. Tous les biens furent vendus, et le prix fut distribué aux pauvres. Ensuite tous deux sortirent de Tours et allèrent se fixer dans une solitude, au lieu dit les Sept-Frères. Ils s'y construisirent une cabane et y vécurent ensemble, la mère préparant au fils la nourriture corporelle, et le fils donnant à sa mère l'aliment spirituel de l'âme.

SAINT GUILLAUME FAIT UN PÈLERINAGE DE PÉNITENCE A JÉRUSALEM

La sainteté de sa vie et sa réputation si connues dans le pays de Tours lui attiraient de nombreux visiteurs. Son humilité s'en effrayait; cependant, par amour pour sa mère, il resta dans ce lieu tant qu'elle vécut.

Mais quand la sainte femme se fut endormie dans la paix du Seigneur, il quitta secrètement les Sept-Frères, se dirigea du côté de Laval, et trouva dans la forêt de Coneise une solitude nouvelle. Il y fut bientôt découvert, sans toutefois être reconnu. La vue de ce prêtre ermite, célébrant la messe au fond des bois, les cheveux longs, la barbe touffue, causa un grand émoi aux bûcherons des villages environnants. Les outrages ne lui manquèrent pas, et il s'estimait heureux de les souffrir pour Jésus-Christ.

Il fût sans doute demeuré en ce lieu sans un incident qui fit éclater sa sainteté et lui attira un nouveau concours de peuple. Un soir d'hiver, quelques misérables jeunes gens pénétrèrent jusqu'à la cabane de l'ermite. Ils avaient amené avec eux une malheureuse créature dont ils avaient acheté la complicité. Ils l'envoyèrent tenter le saint homme, tandis qu'eux-mêmes, cachés sous les grands arbres, attendaient l'issue de leur ruse pour faire un scandale. Cette femme vint en pleurant frapper à la porte de l'ermitage. D'une voix entrecoupée de sanglots, elle disait : « Très saint prêtre, ouvrez-moi, je vous en prie. Je suis une pauvre femme égarée dans les bois. Ne me laissez point exposée à la dent des bêtes sauvages, à la rigueur du froid, à l'horreur de la nuit. » Guillaume ouvrit sans défiance, alluma du feu, et lui donna le seul morceau de pain qui lui restât. Mais il pénétra bientôt les intentions criminelles de l'inconnue. Alors, saisissant un tison enflammé, il se l'appliqua sur le bras, et l'y tint si longtemps que le feu, dévorant la chair, atteignit jusqu'à l'os. A la vue de cet acte héroïque du chaste ermite, la malheureuse se prosterna à ses genoux, en poussant des cris de repentir. Les jeunes gens, entendant ces cris, pénétrèrent dans la cellule. Frappés d'épouvante, ils se jetèrent aux pieds du Saint et demandèrent pardon. Ils racontèrent à leur honte et à la gloire du serviteur de Dieu ce qui s'était passé dans la forêt, et bientôt la solitude de l'humble ermite fut envahie par une multitude de pieux fidèles, avides de recevoir sa bénédiction.

Guillaume, dont la vie entière se passe à fuir la gloire qui le poursuit toujours, se déroba, encore une fois, à ces honneurs. Son amour pour la Croix du Sauveur le poussa à entreprendre un pèlerinage à Jérusalem. C'était vers l'an 1094, quelques années avant la première croisade. La Terre Sainte était encore au pouvoir des infidèles. Le voyage du pèlerin, à travers la Syrie et la Palestine, fut pénible. Seul, au milieu d'un peuple ennemi des chrétiens, sans ressources et sans guide, il souffrit la faim, la soif, la fatigue. Mais Dieu, qui avait inspiré son dessein, le secourut par des miracles : plusieurs fois, il fut nourri par des corbeaux, et des sources d'eau vive jaillirent à ses pieds pour l'empêcher de mourir de soif.

Aux portes de Jérusalem, au moment où il allait atteindre au terme tant désiré, il fut saisi par les mahométans et réduit en esclavage. On le forçait à marcher sur les pieds et sur les mains comme une bête de somme, et à traîner ainsi les plus lourds fardeaux. Ses maîtres barbares le piquaient à coups d'aiguillon pour le faire avancer. La nuit, on le chargeait de fers et on le jetait dans un cachot. Le serviteur de Dieu souffrait tout sans se plaindre, toujours le sourire sur les lèvres. Sa douceur toucha enfin le cœur des musulmans, qui le rendirent à la liberté. Il put pénétrer dans l'enceinte de Jérusalem, vénérer le Saint-Sépulcre et baigner de ses larmes tous les lieux sanctifiés par le sang de l'Homme-Dieu. Il revint ensuite par Rome et l'Italie dans les Gaules.

GUILLAUME FIRMAT, ÉLU ÉVÊQUE, SE SOUSTRAIT A CET HONNEUR

Au retour, il passa par une ville de l'Italie, que l'historien ne nomme pas, dont le siège épis-

copal était vacant. Tandis qu'il était humblement agenouillé à la porte de l'église, le clergé et le peuple, occupés d'élire un nouvel évêque, par une inspiration du ciel, portèrent sur lui leur suffrage unanime. On le saisit malgré sa résistance, et les évêques de la province le sacrèrent. Mais son clergé voulut ensuite le forcer, selon l'usage de ses précédesseurs, à recevoir l'investiture des mains du prince laïque du pays. Le Saint s'y refusa nettement, et déposa la crosse, l'anneau et les autres insignes de sa dignité, entre les mains des chanoines de son église. Ceux-ci se retirèrent, comptant revenir le lendemain et le trouver plus accommodant. Mais, au milieu de la nuit, le serviteur de Dieu, reprenant son habit de pèlerin, s'échappa sans être aperçu et revint en France.

Le lendemain matin, quand on apprit la subite disparition de l'évêque, il y eut un grand émoi parmi le peuple. Des clercs furent expédiés dans toutes les directions. Ils étaient chargés de l'assurer qu'il ne serait plus question d'investiture. Ils allaient, s'informant partout de l'homme de Dieu et racontant le malheur qui avait frappé leur ville. Quelques-uns parcoururent les Gaules; mais Guillaume échappa à toutes les recherches.

L'ERMITE DE MANTILLY

L'évêque fugitif traversa toute la Gaule et, après avoir essayé de plusieurs retraites qui ne lui parurent jamais assez sûres pour son humilité, il se fixa enfin dans la forêt de Mantilly, près de Passais, au diocèse du Mans.

Suivi d'un clerc nommé Aubert, et de quelques autres disciples, il se construisit une hutte de branchages, et y vécut dans une abstinence incroyable et dans une prière continuelle. Son lit était une natte étendue par terre et attachée par les quatre coins à des troncs d'arbre. Il plaçait dessus un trépied mobile sur lequel il s'asseyait la nuit pour chanter des psaumes et des hymnes. Quand, vaincu par le sommeil, il s'assoupissait un instant, son siège instable se renversait et l'entraînait dans sa chute. Réveillé, il reprenait sa prière jusqu'à ce qu'enfin sa lassitude fût telle que sa chute même ne suffît plus à triompher du sommeil. Il prenait alors quelques heures de repos.

La forêt où il s'était réfugié appartenait au comte Grimoard de Landivy. Celui-ci ne tarda pas à découvrir sa retraite. Des miracles obtenus par l'intercession de l'ermite révélèrent sa sainteté. Grimoard et sa femme, Délicata, aimaient à venir rendre visite au serviteur de Dieu, et assistaient à la messe qu'il célébrait chaque jour avec une dévotion admirable. La foule les suivit. Tous les matins, on déposait sur le seuil de l'ermite de l'or, de l'argent et d'autres offrandes: mais il n'en gardait qu'un peu de pain pour lui et pour ses disciples. Le reste était pour les pauvres. Quelquefois même, il ne se réservait rien du tout et attendait d'un miracle son pain quotidien.

Un charpentier du voisinage, par vénération pour le Saint, voulut consolider sa cellule, réclamant pour tout salaire l'honneur de partager pendant quelques jours la vie de ses disciples. Une fois, vers midi, Aubert, qui était constitué économe de la petite communauté, dit à Guillaume: « Veuillez, mon seigneur, pourvoir vous-même à la nourriture du charpentier; car, ce matin, votre distribution aux pauvres a épuisé toute la provision de pain. — Mon fils, répondit le Saint, Dieu prendra soin de nourrir ses serviteurs. » Vers le soir, un jeune homme, envoyé par une pieuse chrétienne des environs, apporta quatre pains frais à l'ermitage. Mais, au même instant, un pauvre se présentait, demandant l'aumône. Guillaume prit les quatre pains et les lui donna. Aubert, à cette vue, éclata en reproches : « Nous voici à la onzième heure, dit-il; le charpentier a porté tout le poids du jour et de la chaleur; il est encore à jeun, et cet étranger s'en va emportant les quatre pains, sans que vous en ayez réservé une miette. Qu'allons-nous faire?— N'avez-vous pas lu dans l'Evangile, répondit Guillaume : Ne soyez point inquiets, et ne dites point : Que mangerons-nous et que boirons-nous? car notre Père céleste sait ce dont vous avez besoin. Dressez la table et appelez le charpentier pour le repas du soir. » Aubert obéit; l'ouvrier se mit à table, mais il n'y avait rien à lui servir. En ce moment, on frappa à la porte, Aubert y courut et vint dire à son maître : « Il y a là un adolescent d'une figure noble, vêtu d'un riche costume, qui porte dans un linge trois pains frais. — Allez recevoir cet adolescent et son offrande, dit Guillaume. » Mais quand Aubert revint à la porte, l'adolescent avait disparu, laissant les trois pains sur le seuil. Leur saveur était si suave que le charpentier et les Frères ne doutèrent pas que ce ne fût du pain angélique. Guillaume, qui mangeait toujours seul, pour mieux dissimuler ses jeûnes, rompit un peu de ce pain, l'emporta dans sa cellule, et, après une longue action de grâces, il goûta de cet aliment miraculeux.

La femme du comte Grimoard, Délicata, était aussi avare et dure aux pauvres que son époux était large et généreux. Guillaume quitta un jour son ermitage et se rendit au château de Landivy, pour la ramener à de meilleurs sentiments. Il lui représenta avec beaucoup de force la vanité des richesses qui passent avec le temps, et termina par cette prophétie : « En ce moment, vous méprisez les pauvres. Un jour, vous-même irez chercher le pain de l'aumône pour soutenir votre vieillesse. Mais, réjouissez-vous, ma fille, car, au prix de cette punition temporelle, le Seigneur vous épargnera ses vengeances dans l'éternité. » La comtesse, consternée de cette prédiction, conçut un repentir sincère, et désormais rivalisa de charité avec son mari.

NOUVELLE FUITE DE SAINT GUILLAUME FIRMAT

Le baron Arthur de Champeaux, qui avait la garde de la forêt de Landivy, au nom de Grimoard, et Guillaume d'Espéchel vinrent un jour trouver l'homme de Dieu : « Père saint, lui dirent-ils, permettez-nous, pour l'utilité de vos solitaires et des pèlerins, de faire creuser ici un étang, où l'on pourra entretenir du poisson. — Mon petit ruisseau me suffit, répondit le Saint. A quoi bon des travaux semblables pour les hommes qui ne cherchent que la cité future? »

Cependant, on passa outre, et l'on fit commencer les terrassements. Un jour, Aubert travaillait avec les ouvriers; il crut pouvoir prendre la pioche de l'un d'eux, mais cet homme entra dans une grande colère, le renversa brutalement d'un coup de poing et ressaisit son instrument.

Guillaume fut fort attristé de cet incident. La nuit suivante, il partit seul, dans le plus grand secret, et abandonna son ermitage. Il traversa toutes les Gaules, et vint se fixer, près de Yenne, en Savoie, dans un îlot désert formé par le cours du Rhône. Il passa là plusieurs années dans une solitude absolue. Puis il entreprit un nouveau pèlerinage à Jérusalem, alors délivrée des musul-

mans par l'épée de Godefroy de Bouillon, et revint dans son île.

Cependant, depuis le départ du saint ermite, la contrée de Mantilly était désolée par la guerre et la famine. On attribuait ces fléaux à l'absence de l'homme de Dieu. Les barons Arthur de Champeaux et Guillaume d'Espéchel résolurent de se mettre à sa recherche. Ils voulaient, pour attirer la faveur du ciel, entreprendre la route nu-pieds; mais on les força à prendre des chaussures afin de pouvoir résister aux fatigues d'un voyage dont ils ne connaissaient pas l'issue. Leur foi fut exaucée.

Dieu dirigea leurs pas vers l'Italie. Arrivés au pied des Alpes, comme ils longeaient le Rhône en récitant leurs prières accoutumées, ils rencontrèrent un pêcheur qui abordait à la rive. Ils eurent la pensée de lui demander s'il ne connaissait pas dans le pays un vénérable ermite nommé Firmat : « Je viens de lui rendre visite, » répondit le pêcheur; et, les prenant dans sa barque, il les conduisit à l'homme de Dieu. Les deux barons tombèrent à ses genoux en fondant en larmes : « Pourquoi, lui dirent-ils, nous avez-vous abandonné, vous, le meilleur des pères? Le peuple que nourrissait votre charité s'est vu, depuis votre départ, en proie à la guerre, à la famine, à l'exil et à la mort. Nous vous en conjurons, venez le consoler par votre présence. Vive Dieu! nous mourrons de douleur à vos pieds, si vous n'avez pitié de nous. »

A ces mots, Guillaume lui-même ne put retenir ses larmes, il embrassa tendrement ses nobles visiteurs, et leur dit : « Cessez, mes fils, vos lamentations et vos plaintes. La volonté de Dieu a seul déterminé mon départ; elle permet aujourd'hui mon retour. » Puis il leur marqua l'époque précise où il reviendrait à Mantilly : « Retournez-y vous-même, ajouta-t-il, ensemencez mon petit jardin dans la forêt, et, au jour fixé, je serai au milieu de vous. »

HISTOIRE D'UN RAYON DE MIEL — PÉNITENCE D'UN SANGLIER

La nouvelle du retour prochain de Guillaume ramena la joie parmi le peuple désolé de Mantilly. Au jour dit, il se retrouva dans sa cellule, au milieu de ses disciples, sans que personne l'eût rencontré dans la forêt. Il sembla qu'il avait rendu la vie à ce bon peuple. Les foules accoururent de nouveau auprès du pontife ermite, qui reprit le cours de ses saintes œuvres.

Délicata, la comtesse de Landivy, avait été réduite à la misère. Son époux, Grimoard, avait péri durant les guerres, et tous ses biens étaient confisqués; mais, préparée par les exhortations de Guillaume, elle supportait son malheur avec une foi résignée. Elle vint saluer le Saint, et lui parla de sa misérable situation actuelle et de l'espérance céleste qui la soutenait. Puis elle lui demanda : « Accepteriez-vous comme autrefois, vénérable Père, un présent de votre servante, un mets offert de sa main? — Retournez à votre demeure, répondit Guillaume, et apportez-moi un peu de miel. » Délicata chercha donc quelques rayons de miel; mais elle ne pouvait en rencontrer. Enfin, un laboureur qu'elle ne connaissait pas vint lui en proposer. Comme elle n'avait point d'argent pour le payer, elle offrit en échange une vache, l'unique bien qui lui restait de sa fortune d'autrefois. Le laboureur accepta avec joie. La comtesse l'offrit à l'homme de Dieu : « Ma fille, lui dit Guillaume, pour vous procurer ce rayon de miel, vous avez vendu la vache qui vous faisait vivre. Que Dieu vous donne en échange les rayons de sa gloire éternelle. » Mais un lépreux étant venu à ce moment lui demander l'aumône, le Saint lui donna le miel sans en réserver une seule goutte. Délicata s'en offensa; mais le saint ermite lui dit : « Ma fille, votre acte de charité a été pour mon âme plus doux que le miel, il l'a nourrie surabondamment. Voilà pourquoi j'ai voulu consacrer ce miel lui-même à la nourriture du lépreux. »

En retournant à sa demeure, Délicata rencontra le laboureur qui lui avait vendu le miel. Touché de repentir, il dit : « J'ai péché en vous prenant cette vache pour un peu de miel. Je vous la rends en vous demandant une part au mérite de l'aumône que vous avez faite. » Ainsi, ajoute l'historien, le miel avait profité à l'âme de quatre personnes : pour Délicata et pour le laboureur, il avait été un gage de charité; pour Firmat, un moyen d'aumône; et pour le lépreux, un aliment presque céleste.

L'homme de Dieu exerçait un empire souverain sur les animaux. Les oiseaux venaient voltiger autour de lui et se poser sur sa main; les poissons de l'étang accouraient à sa voix; il les caressait et leur rendait leur liberté.

Un jour, Aubert accourut, tout effrayé, lui dire qu'un énorme sanglier ravageait le jardin et avait déjà bouleversé la plantation de choux. Guillaume vint au sanglier, qui resta immobile à son approche. Il le prit doucement par l'oreille. Le farouche animal se laissa docilement conduire. L'ermite l'amena dans sa cellule, et le menaça de lui imposer un long jeûne s'il dévastait encore les jardins. Il le garda toute la nuit dans sa cellule, et, le lendemain matin, le mit en liberté, le menaçant de peines plus graves s'il recommençait ses méfaits.

Les jeunes chevreaux, les lapins, les lièvres de la forêt accouraient de même à sa voix. Il les appelait, leur faisait quelques caresses, et, en les renvoyant, les frappait légèrement sur le dos, avec défense d'entrer dans l'enceinte cultivée.

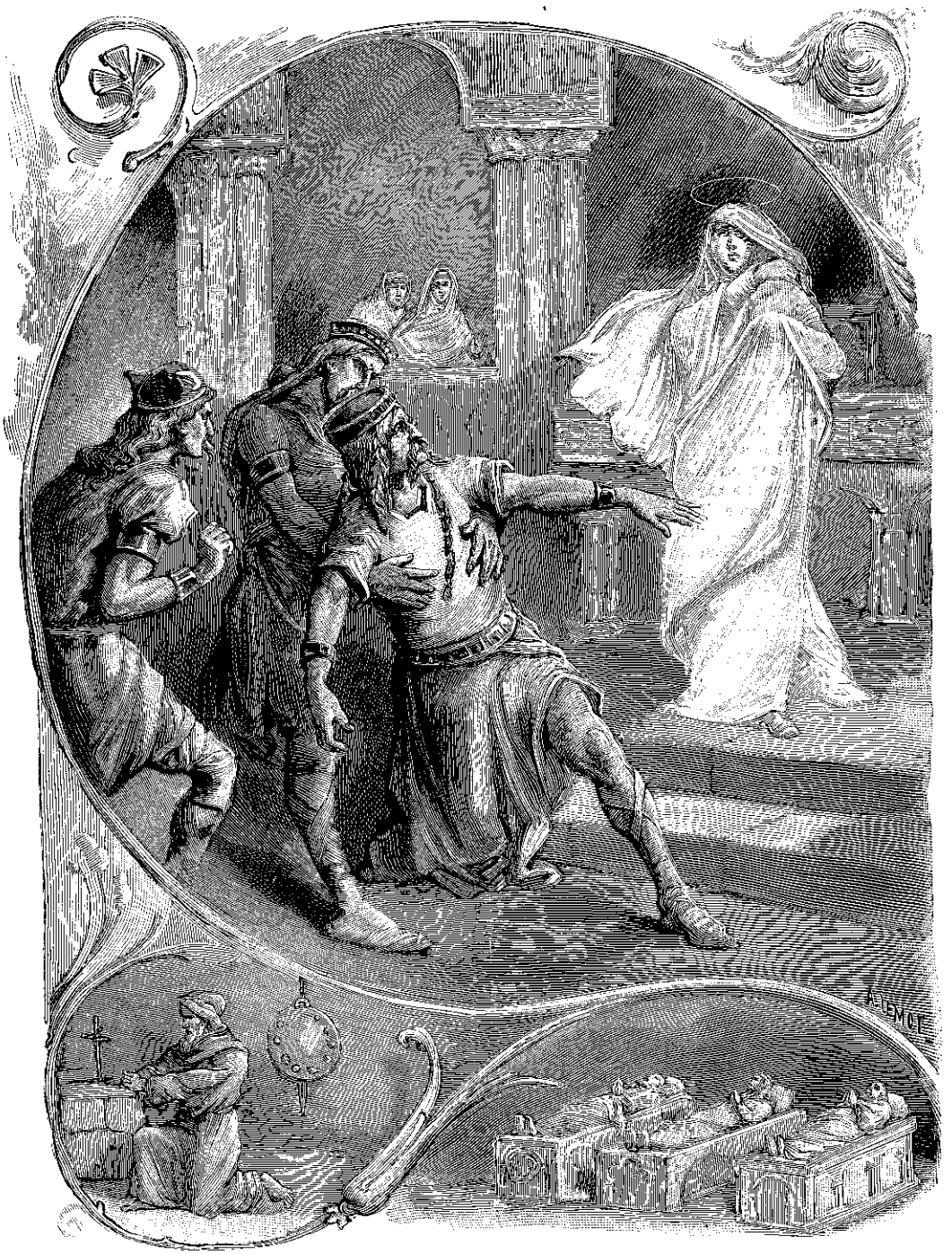
MORT DE SAINT GUILLAUME FIRMAT

Le Saint, arrivé à un âge très avancé, sentit que le jour de sa mort approchait. Il se coucha sur la natte qui lui servait de lit. Le cœur plein d'allégresse, le visage serein, il fit une dernière exhortation aux solitaires, et son âme s'en alla doucement à Dieu. C'était le 24 avril 1143.

La mort du serviteur de Dieu fut un deuil pour toutes les provinces voisines. Les villes de Mortain, de Mayenne et de Domfront se disputèrent les précieuses reliques. Durant les onze jours que dura le débat, le corps du Saint demeura sans corruption, exhalant un parfum céleste, exposé à la vénération des fidèles. Enfin, Mortain l'emporta. Saint Guillaume fut enseveli dans l'église de Saint-Evroul, où il aimait à aller prier lorsqu'il se rendait à Mortain.

SAINTE BEUVE ET SAINTE DODA, VIERGES

Fête le 24 avril.



Un seigneur austrasien, qui voulait s'emparer de Doda, sent son bras soudainement paralysé. — Guéri, il se fait moine. Les trois tombeaux de l'église de Sainte-Marie.

UNE PRINCESSE FRANÇAISE

Sainte Beuve est une des gloires de la ville de Reims, qu'elle a illustrée par ses vertus et ensuite par ses miracles.

Cette humble religieuse était une princesse française, petite-fille du roi Dagobert Ier. D'après quelques auteurs, elle était fille du roi Sigebert II; mais il est plus probable qu'elle n'était que la nièce de ce prince. Celui-ci, toutefois, la traitait comme sa fille.

Elle avait un frère nommé Baldéric, qui renonça aux grandeurs de la cour d'Austrasie et devint prêtre à Reims.

Beuve reçut une éducation aussi complète qu'il convenait à une personne de son rang. D'une intelligence vive, d'un caractère sérieux et assidue au travail, elle fit des progrès remarquables dans les études et dépassait beaucoup en instruction les jeunes filles de son âge.

Elle était d'ailleurs sans prétentions, simple et douce envers tout le monde, d'un abord agréable, d'une humeur gaie et sans mélancolie; mais, en même temps, sa tenue était digne et réservée, son regard humble et modeste.

Sa noblesse et ses vertus lui offraient dans le monde les plus flatteuses espérances, soit à la cour de Metz, soit à la cour de Paris.

Mais, peu à peu, l'unique amour du divin Roi avait captivé son noble cœur; elle souhaitait n'appartenir qu'à lui seul. Il fallait s'attendre à de grands obstacles; aussi suppliait-elle constamment notre divin Sauveur de venir à son aide et de favoriser ses désirs, si telle était sa sainte volonté. Plus d'une fois, dit son historien, elle passa la nuit sans sommeil, mêlant ses larmes à ses soupirs et à ses prières.

Elle fut exaucée.

Son frère Baldéric, apprenant la résolution de sa sœur, fit construire un couvent dans la ville même de Reims, et quand l'édifice fut terminé, il y réunit une communauté de pieuses vierges consacrées à Dieu. Beuve se joignit à elles avec joie.

Comment raconter, dit son biographe, ses jeûnes, son assiduité à la prière et aux saintes lectures, sa ferveur à l'office divin, son activité au travail des mains et à l'étude, son dévouement à ses Sœurs.

Elle eût souhaité rester toujours la dernière parmi les Sœurs, dans la voie sûre de l'obéissance et de l'humilité ; mais ses compagnes, heureuses de trouver dans la sœur du généreux fondateur toutes les qualités d'une bonne supérieure, la choisirent pour leur Mère.

Beuve résista autant qu'elle put; elle craignait de se perdre elle-même en travaillant au salut des autres. Il fallut la persuasive intervention du prêtre Baldéric, son frère, pour la décider à accepter. Celui-ci, en effet, voyant le désir des religieuses, dit à la Bienheureuse qu'elle ne devait pas préférer sa volonté à celle de Dieu, et Beuve se soumit.

Sa nouvelle charge fut pour elle un motif de s'instruire davantage de la doctrine spirituelle, afin d'en nourrir l'âme de ses filles.

Elle les exhortait souvent à la charité fraternelle, qui est le lien de la vie de communauté, puis à l'humilité et à l'obéissance.

Elle leur recommandait le travail des mains, et les suppliait d'éviter l'oisiveté, source de beaucoup de tentations.

Méfiez-vous de l'orgueil, disait-elle encore, le démon présente parfois ce vice sous la fausse apparence de la vertu, et pourtant c'est une peste qui ronge et détruit les bonnes œuvres.

Aux anciennes, la pieuse abbesse rappelait que, plus rapprochées de la fin de leur carrière, elles devaient vivre plus détachées de la terre et aspirer davantage aux biens éternels.

Aux religieuses d'un âge moyen, elle recommandait le respect pour les anciennes.

Aux plus jeunes, elle conseillait d'éviter autant que possible les rapports avec le monde, de se défier même de certaines relations qui peuvent s'introduire sous prétexte de piété, sans cesser pour cela d'être dangereuses. Enfin, pour chasser les pensées mauvaises, elle leur disait d'occuper leur imagination en songeant aux tourments de l'enfer.

UNE PENSIONNAIRE

Parmi les âmes qui vinrent se soumettre à la sage direction de la princesse devenue religieuse, il s'en présenta une qui lui était particulièrement chère. C'était une jeune parente, sa propre nièce, dit l'historien, dont la cour lui confiait l'éducation.

Elle se nommait Doda. Ses parents l'avaient fiancée, dès son enfance, à un des principaux seigneurs de la cour du roi Sigebert. Et, comme nulle part on ne donnait une aussi bonne éducation que dans les monastères, la jeune Doda fut amenée à sa tante par son oncle Baldéric.

Sainte Beuve commença par l'instruire solidement des vérités de la foi chrétienne, base indispensable d'une véritable éducation.

Elle lui ouvrit ensuite le champ des lettres et des sciences humaines, et s'efforça d'orner l'intelligence de son élève de cette variété de connaissances, qui devait plus tard la rendre plus utile et plus chère à son mari et l'aider enfin à être une femme chrétienne accomplie.

Doda répondait par ses efforts personnels aux soins de sa digne maîtresse. Mais, à mesure qu'elle grandissait en âge, elle mesurait avec un jugement plus sûr la vanité des biens terrestres, et sentait croître dans son cœur le dégoût du monde. Elle s'affligeait à la pensée que ses parents l'avaient destinée à un époux terrestre et mortel, car le Roi immortel des anges lui paraissait seul capable de satisfaire son cœur.

Cependant, les années s'écoulaient et l'époque fixée d'avance pour les noces approchait. Les derniers jours paraissaient trop longs à l'impatience du fiancé; Doda, au contraire, les voyait s'écouler avec une rapidité qui l'effrayait. L'heure du combat allait sonner.

La jeune fille confiait à sa pieuse tante ses désirs et ses craintes.

Un jour enfin, les habitants de Reims virent arriver un magnifique cortège : c'était le seigneur austrasien qui venait réclamer sa fiancée.

L'abbesse le reçut avec honneur dans la partie du couvent destinée aux hôtes ; puis, avec tous les ménagements possibles et cette douceur de parole qui lui était familière, elle fit comprendre au noble seigneur qu'il arrivait trop tard : Doda venait de se donner à un prince plus noble et plus grand que lui.

A ces mots, une profonde stupeur jeta d'abord l'Austrasien dans le silence. Mais, bientôt, une fureur terrible succède à ce premier abattement. Avec cette violence barbare, encore trop commune dans ce temps-là, il déclare qu'il veut voir Doda à tout prix ; sinon, il va enfoncer, avec ses

hommes d'armes, la clôture du monastère et saisir sa fiancée de vive force.

Toute résistance était inutile. L'abbesse fait appeler Doda. La jeune fille, tremblante, place sur l'autel un voile de religieuse; puis, le reprenant, elle s'en couvre la tête de ses propres mains, et ainsi parée de l'insigne des vierges, comme d'un bouclier, elle se présente à son ennemi.

Dès qu'il l'aperçoit, le seigneur austrasien s'approche vivement pour la saisir par ses habits et l'entraîner dehors. Il étend la main..... à l'instant son bras se raidit et reste desséché, sans force et sans vie.

A cette époque, encore voisine de la barbarie germanique, les passions étaient rudes et violentes, mais la foi du baptême était sincère, et parfois elle produisait des merveilles de repentir et de réparation. Le seigneur austrasien ne résista pas devant le miracle. Terrassé et soumis, il demanda aux assistants de l'aider à obtenir de Dieu son pardon. On se mit en prières, et, grâce à l'intercession de Doda, ajoute l'historien, Dieu rendit la santé au coupable.

Celui-ci donna au monastère toutes les richesses qu'il destinait à sa future épouse, et lui-même, dit la tradition, alla se faire moine dans une abbaye, où il acheva saintement sa vie.

Parmi les biens concédés à cette occasion au monastère de sainte Beuve, se trouvaient une propriété située au lieu appelé Nogant, et une autre située à Vaulx-Monstreul.

A partir de cette victoire, Doda continua paisiblement sa vie à l'ombre du cloître, comme elle l'avait désiré.

Elle fut surtout admirable par son humilité, sa modestie et son obéissance. Son assiduité à méditer les Saintes Ecritures la rendit très versée dans la science sacrée, et ses conversations étaient très utiles à l'instruction spirituelle des Sœurs. Toutefois, dit la tradition, elle ne voulut jamais consentir à être abbesse, aimant mieux obéir que commander.

MORT DE SAINT BALDÉRIC

Les instructions et les conseils du saint prêtre Baldéric étaient d'un grand soutien pour sainte Beuve et son monastère.

L'abbesse eût souhaité que ses visites fussent plus fréquentes et plus longues. On raconte qu'un jour, au moment où Baldéric allait se retirer, sainte Beuve, comme autrefois sainte Scholastique, obtint du ciel le déchaînement d'un violent orage, afin de retenir plus longtemps son frère.

Mais la joie de ce jour ne devait pas tarder à faire place au deuil. Baldéric vit sa santé décliner rapidement; enfin, la maladie ne lui permit plus de sortir et il sentit que le terme de sa vie approchait.

Il ne craignait point la mort; mais il se demandait avec anxiété ce qu'allait devenir, après lui, ce couvent qu'il avait fondé, protégé et dirigé. Il envoya chercher sa sœur et sa nièce. Beuve et Doda arrivèrent l'âme pleine de tristesse.

Le malade s'efforça de les consoler; il leur dit de mettre leur confiance en Dieu et leur donna les meilleurs conseils pour persévérer dans leur sainte vocation et bien conduire leur communauté.

Peu après, il alla recevoir la récompense de ses vertus. Sa mort fut une grande douleur pour sa sœur et sa nièce; mais les prodiges qui signalèrent les funérailles du saint prêtre et lui attirèrent la vénération des peuples, adoucirent leur tristesse, en leur montrant qu'elles avaient un protecteur au ciel.

Les restes de Baldéric furent ensevelis dans l'église de Sainte-Marie, située en dehors des murs de la ville. Sa fête est fixée au 16 octobre.

LE RENDEZ-VOUS AU CIEL

La mort de son frère fut pour sainte Beuve un signal pour achever de détacher son cœur de toutes les choses d'ici-bas. Elle n'aspirait plus qu'à la bienheureuse patrie et à la possession parfaite de son Dieu.

Le terme de son pèlerinage arriva aussi; elle en eut révélation et en avertit ses filles. Cette nouvelle jeta la consternation dans le monastère; on ne pouvait se résoudre à perdre une telle mère. L'abbesse réunit la communauté auprès de son lit de souffrance et promit à ses filles de les protéger au ciel autant qu'elle en aurait le pouvoir.

Puis, elle rendit paisiblement son âme à Dieu et fut ensevelie à droite de son frère Baldéric.

Nul ne sentit ce deuil aussi douloureusement que Doda, sa nièce : elle perdait sa tante, son éducatrice, sa mère spirituelle. Le monde lui parut bien vide après ce départ, et plus que jamais, elle comprit que le ciel est seul digne de notre espérance. Elle redoubla donc de ferveur et d'austérités, donnant à toutes ses Sœurs un parfait modèle de vie religieuse jusqu'au jour où Dieu l'appela à son tour.

On raconte que, peu avant son dernier soupir, Notre-Seigneur et sa Sainte Mère l'appelèrent aux noces éternelles. Son corps fut enseveli à gauche de celui de saint Baldéric, le 24 avril.

Plus tard, ces trois corps vénérables furent rapportés comme un précieux trésor dans l'église du couvent de Sainte-Beuve, à Reims.

SAINT GEORGES, ÉVÊQUE DE SUELLO

COMMENT LE FILS D'UNE SERVANTE DEVINT ÉVÊQUE

Dans le cours du XI^e^ siècle, vivait, en Sardaigne, une riche veuve d'origine grecque, qui avait à son service de nombreux esclaves ou serfs. Parmi les plus dévoués, se trouvaient deux époux, Lucifer et Viventia, non moins fidèles à Dieu qu'à leur maîtresse.

Celle-ci, qui aimait la vertu et le dévouement, leur témoignait une véritable affection, et ils étaient contents d'être à son service. Cependant, à mesure que les années s'écoulaient, un voile de tristesse s'appesantissait sur leur cœur : ils n'avaient point d'enfant, et n'avaient plus d'espoir humain d'en obtenir. Pourtant, ils espéraient encore en Dieu, qui peut tout et le priaient assidûment.

On raconte qu'une nuit, la riche veuve eut un songe, dans lequel un ange lui annonça que sa servante Viventia donnerait le jour à un fils que Dieu réservait à de grandes choses.

Quoi qu'il en soit, l'événement justifia cette attente. Dieu, qui aime la prière des humbles, exauça Lucifer et Viventia et leur donna un fils. Il fut aussitôt baptisé et appelé Georges.

Cet enfant parut dès son berceau prévenu de grâces extraordinaires. Le mercredi et le vendredi, sa mère ne pouvait lui faire prendre une

goutte de lait avant le coucher du soleil : le petit Georges avait déjà ses jours de jeûne. Il y fut fidèle jusqu'au temps de sa vieillesse.

On se demandait avec étonnement ce que serait un jour cet enfant.

Ses premières années s'écoulèrent dans l'innocence et la piété. Grâce, sans doute, aux libéralités de la riche dame, maîtresse de ses parents, il fut appliqué de bonne heure aux études ; il apprit la langue latine et la langue grecque et ne tarda pas à surpasser en science les jeunes gens des meilleures familles.

Alors, sa maîtresse lui donna la liberté et Georges fut élevé au sacerdoce. L'Eglise catholique en effet, toujours amie du peuple, ne refuse point d'élever aux honneurs ecclésiastiques les enfants des pauvres, quand ils en sont dignes.

Le nouveau prêtre, loin de s'enorgueillir de cette dignité, se montra plus que jamais assidu au service de Dieu, austère dans ses jeûnes et appliqué à toutes les vertus de son état. Aussi, à l'âge de vingt-deux ans, il fut jugé capable de prendre rang parmi les pontifes et fut sacré évêque de Suello, évêché aujourd'hui réuni à celui de Cagliari.

VERTUS ET MIRACLES

Le fils de l'esclave, devenu le premier pasteur de son diocèse, vécut sans arrogance et sans faste. Tel on l'avait vu parmi les simples prêtres, tel il resta parmi les pontifes, toujours humble et doux, accessible à tous, austère pour lui-même et bon pour tous ceux qui l'approchaient.

On admirait surtout sa grande charité envers les pauvres : il avait une liste de tous les indigents de son diocèse et les secourait autant qu'il en avait les moyens. Dans une disette qui affligea la contrée, il se montra vraiment le père de son peuple.

Mais le salut des âmes lui était mille fois plus cher encore, et Dieu vint plus d'une fois au secours de son zèle par des miracles.

Au cours d'une visite pastorale, le saint évêque traversait, avec ses compagnons, un endroit désert, sous un soleil ardent.

Pas une source, pas une goutte d'eau pour se rafraîchir et l'on souffrait d'une grande soif. Georges, saisi de pitié pour ses compagnons, lève les mains au ciel, et supplie le Tout-Puissant de l'exaucer comme il avait autrefois exaucé Moïse au désert. Puis, il frappe trois fois le sol avec son bâton et une source jaillit.

Le biographe ajoute ce trait gracieux : le saint homme, dont le cœur était plein de bonté pour toutes les créatures, renouvela un jour ce même miracle en faveur d'une volée de petits oiseaux. Voyant ces innocentes créatures haletantes sous un soleil d'été, le Saint fit jaillir pour eux une source pure. Et celle-ci, comme la précédente, dit notre auteur, ne s'est plus jamais tarie depuis.

L'évêque entrait au village de Vigullo et la population accourut au-devant de lui. Un aveugle demanda à être présenté au pontife : « Ayez pitié de moi, lui dit-il. » Georges fit le signe de la Croix sur ses yeux et ils s'ouvrirent à la lumière. La foule, témoin du prodige, éclata en acclamations enthousiastes, et rendit gloire à Dieu pour une telle faveur.

On conçoit combien de tels événements devaient accroître la vénération du peuple pour son premier pasteur. Un homme le pria de venir visiter son fils qui était gravement malade. Georges, qui ne savait rien refuser de ce qu'il pouvait accorder, suivit aussitôt le malheureux père. Mais, quand on arriva à la maison, le jeune homme était mort. Pendant que le père mêlait ses sanglots à ceux de la famille, l'homme de Dieu, sans s'émouvoir, s'agenouille près du lit funèbre et implore avec confiance le suprême Auteur de la vie. Bientôt, le mort ouvre les yeux et se met à parler : il était ressuscité.

Deux riches propriétaires se disputaient sur les limites d'un champ. L'évêque fut choisi pour arbitre. Georges, après avoir examiné les raisons des deux parties, fit planter deux bâtons en guise de limites. Les bâtons germèrent, se couvrirent de feuilles et de fleurs, devinrent des arbres et rappelèrent longtemps au peuple la mémoire du saint prélat.

Pierre de Sinosa était un homme violent, qui, dans sa colère, battait cruellement ses esclaves. Un jour, le fouet à la main, il poursuivait l'un d'entre eux, qui se réfugia auprès de l'évêque. Mais le forcené, sans respect pour le pasteur, lui arracha le fugitif et le flagella. Un pareil attentat ne resta pas impuni : Dieu permit au démon de s'emparer de cet homme et l'esprit de ténèbres ne cessa de le tourmenter jusqu'à ce que le saint évêque l'eût délivré.

Ce grand serviteur de Dieu était très redoutable aux démons. Comme il entrait dans la bourgade de Galli, un possédé s'avança en criant: « Georges me tourmente, Georges me tourmente, ses prières me brûlent! » L'évêque s'arrête, ordonne au démon de quitter sa victime, et le possédé, se sentant délivré de son ennemi, se jette aux pieds de son pasteur pour le remercier.

Torquitor, gouverneur de la province de Cagliari, se vit en butte, nous ne savons pourquoi, aux persécutions quotidiennes de l'ennemi infernal. A peine la table était-elle servie pour son repas qu'elle était envahie par des crapauds et des serpents. Toutes les précautions des serviteurs restaient inutiles devant cette invasion hideuse.

A bout de ressources, le gouverneur eut l'idée d'inviter l'évêque Georges à sa table. Dès que le repas fut servi, il fut envahi comme à l'ordinaire. Sans se troubler, Georges bénit la table, et aussitôt ces bêtes disparurent ou tombèrent mortes. Elles ne reparurent plus jamais. Le gouverneur, plein de joie, déclara au saint évêque qu'il le laissait maître absolu dans sa ville épiscopale : il le priait d'y exercer désormais l'autorité temporelle, comme l'autorité spirituelle.

Ce fut une grande joie pour son peuple qui l'aimait comme le plus tendre des pères. Mais il ne devait pas garder toujours le vénéré pontife, que la couronne attendait au ciel. Muni des sacrements de l'Eglise, Georges mourut saintement le 23 avril 1117.

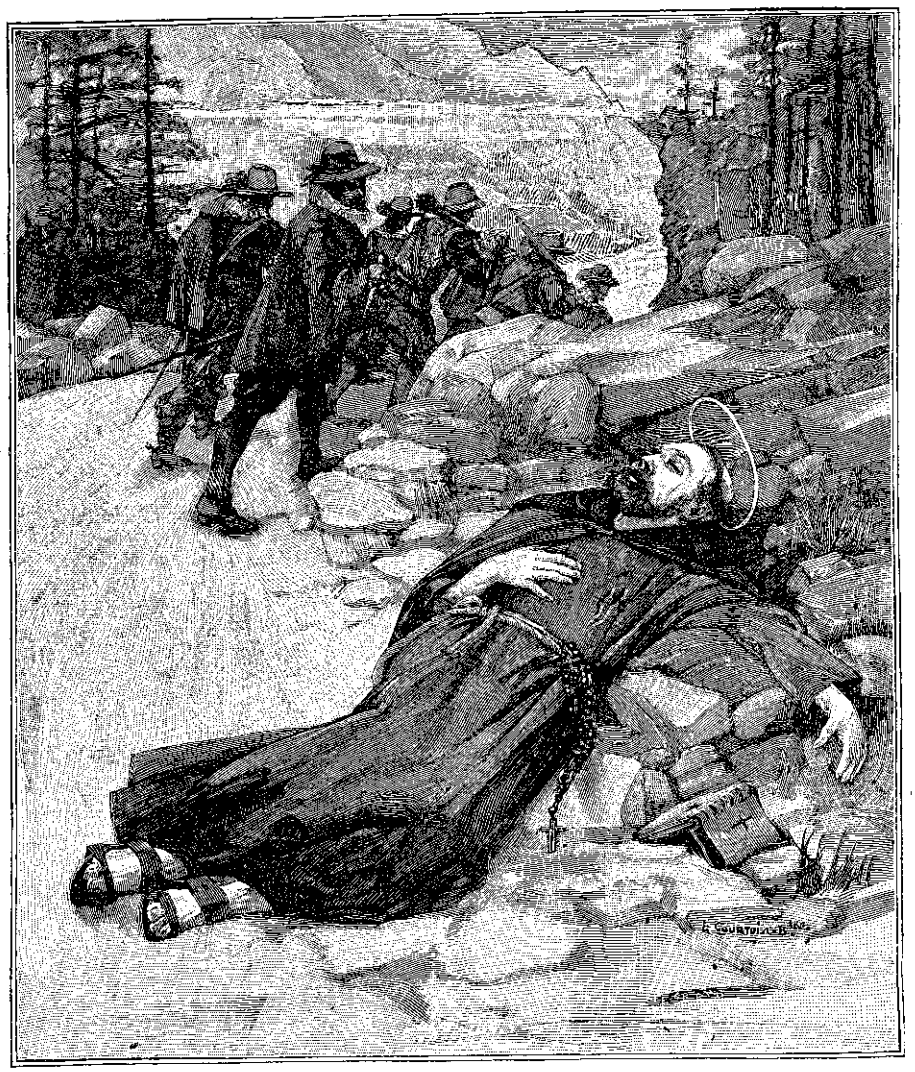
Son corps fut enseveli dans sa cathédrale; mais son âme continua à protéger son peuple du haut du ciel, comme l'attestèrent les nombreux miracles obtenus par son intercession, particulièrement à son tombeau.

En différentes localités de la Sardaigne, des églises furent dédiées en l'honneur du saint prélat. On venait surtout l'y invoquer contre les embûches du démon, et beaucoup de possédés furent guéris par l'invocation de son patronage.

SAINT FIDELE DE SIGMARINGEN

CAPUCIN, PREMIER MARTYR DE LA PROPAGANDE (1577-1622)

Fête le 24 avril.



Martyre de saint Fidèle.

SA JEUNESSE — L'ÉTUDIANT

Ce glorieux martyr de Jésus-Christ naquit en 1577, à Sigmaringen, petite ville de la principauté de Hohenzollern. Son père, nommé Jean Rey, et sa mère, Geneviève de Rosenberg, tous deux catholiques, se recommandaient plus encore par leur vertu que par leur noblesse.

L'enfant reçut au baptême le nom de Marc, qu'il porta jusqu'à son entrée en religion. Sa naissance avait failli coûter la vie à sa mère, et on craignit de le voir passer lui-même presque sans transition du berceau à la tombe, mais Dieu veillait sur cette précieuse existence, et sa main toute-puissante écarta ce premier danger.

Les parents du jeune Marc déposèrent dans son âme une piété profonde, qui fut le germe des plus solides vertus; et comme aux qualités

du cœur, l'enfant joignait celles de l'intelligence, ils songèrent à les cultiver et à les développer et l'appliquèrent aux études. Bientôt, Marc fut envoyé à l'Université catholique de Fribourg-en-Brisgau, pour y étudier la philosophie et y prendre ses grades.

D'aucuns affirment qu'il est difficile à un étudiant, maître de ses volontés, de se maintenir dans le chemin de la vertu. La vie de notre Saint leur donne un absolu démenti. Le jeune homme puisait dans la prière, la fréquentation des sacrements, et surtout dans la dévotion à la Sainte Vierge, la force de résister aux entraînements des passions. La continence et la sobriété furent ses deux vertus favorites : par elles, il évita les écueils où les jeunes gens, même les mieux disposés, échouent quelquefois misérablement lorsqu'au milieu du monde, ils ne se tiennent pas sur leurs gardes.

DOCTEUR

Beau, bien fait, de haute et élégante stature, le jeune Rey était remarqué parmi les étudiants par la pureté de ses mœurs, par un ascendant qu'il exerçait même sur ses professeurs, à tel point qu'on l'avait surnommé le *Philosophe chrétien*.

Il eut bientôt franchi tous les degrés universitaires, et, en peu de temps, il conquit le grade de docteur en droit canonique et en droit civil. Il avait à peine vingt ans.

VOYAGE A TRAVERS L'EUROPE

Trois jeunes gentilshommes des premières familles du pays, qui se proposaient de visiter les différents royaumes de l'Europe, le prièrent de les accompagner ; il y consentit et transforma ce voyage de touriste en un vrai pèlerinage. Il visitait les sanctuaires, les hôpitaux, soulageait les malades par ses exhortations et ses abondantes libéralités.

En France, il soutint des controverses publiques contre les protestants. A Dôle, en Bourgogne, il entra dans la confrérie de Saint-Georges, dont la mission était d'ensevelir les condamnés à mort.

Malgré sa piété et les austérités sanglantes par lesquelles il affligeait son corps, surtout le samedi, en l'honneur de la Très Sainte Vierge, il était, comme à l'Université, toujours affable, gai et même de belle humeur dans la conversation.

IL EXERCE LA PROFESSION D'AVOCAT

Au retour de ce voyage, il exerça à Colmar, en Alsace, la profession d'avocat avec beaucoup de distinction et d'intégrité. Il flétrissait l'abus criant de traîner les affaires en longueur par mille incidents suscités à dessein, par des procédures superflues, où l'on ruine les plaideurs en multipliant les écritures à l'infini.

Toutefois, un incident providentiel vint lui apprendre combien il était difficile d'être à la fois un riche avocat et un bon chrétien.

Un jour, plaidant une cause très juste, il défendit le droit de son client avec des arguments si solides que l'avocat de la partie adverse ne put répondre. Irrité, ce malheureux lui dit au sortir de l'audience : « Du train dont vous allez, maître Rey, vous ne ferez jamais grande fortune. A quoi pensez-vous donc de citer tout d'abord tout ce que vous avez de plus convaincant pour la défense de votre cause? Il n'y a point d'affaire si épineuse que vous ne terminiez à la première séance. Vos preuves sont fortes, il est vrai, mais les devez-vous produire si tôt? Il est bon que les parties achètent leur bon droit un peu cher. Notre art demande une prudente dissimulation, sans quoi nous ne tirerions aucun parti de nos sueurs et de nos veilles. Vous êtes jeune, du reste, il faut espérer que l'âge vous modérera, vous donnera de l'expérience et vous fera régler mieux ce zèle ardent pour la justice. »

Ce discours inattendu fut un coup de foudre pour le jeune avocat : « J'avais cru jusqu'ici, répondit-il, que tous les frais inutiles, les dépenses occasionnées par la seule négligence de l'avocat, étaient autant de dettes qu'il contractait avec sa partie, et le temps et l'expérience ne me feront point sortir de ce sentiment. Il est de la noblesse de notre profession de protéger l'innocent, de défendre la veuve et l'orphelin opprimés, dépouillés par la violence et la ruse. Notre étude n'est point un travail mercenaire; c'est notre gloire de l'employer à faire respecter les lois : quiconque penserait autrement serait indigne d'exercer un si noble ministère. »

Cependant, les paroles scandaleuses de son adversaire retentissaient sans cesse à son oreille et bouleversaient son cœur. « O monde malheureux, se disait-il, que tu es dangereux à quiconque suit tes pernicieuses maximes! Jusqu'où ne va pas ta corruption? Hélas! où suis-je? Que mon sort est à plaindre dans un si grand danger de perdre mon âme? » Et il résolut de renoncer à la profession d'avocat.

IL ENTRE CHEZ LES CAPUCINS

Après quelques jours passés dans la retraite, il alla trouver le provincial des Capucins de Fribourg, lui ouvrit son cœur et lui déclara sa ferme résolution de quitter le monde pour se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Le sage directeur l'encouragea à persévérer dans cette voie, et approuva son désir de recevoir les Ordres sacrés avant de revêtir l'habit franciscain.

Ce fut le 4 octobre 1612, à l'issue de sa première messe, que le Saint reçut l'habit de novice des mains du Père Gardien, qui lui donna le nom de *Fidèle. Soyez fidèle jusqu'à la mort*, lui dit-il, prenant pour thème de son discours ce texte de la Sainte Ecriture, *et je vous donnerai la couronne de vie*, paroles prophétiques, que le Saint devait réaliser un jour en donnant sa vie pour Jésus-Christ.

Une fois engagé dans la milice séraphique, il devint un modèle de toutes les vertus et se mit à marcher à pas de géant dans la voie de la perfection. Soumis à la règle et au maître des novices, le gentilhomme devenu religieux capucin accomplissait gaiement tous les devoirs de son nouvel état. Le lever à minuit, la discipline, la règle, les exercices religieux, les pratiques les plus austères, il embrassait tout avec ferveur, sans se plaindre et sans faiblir.

Cependant l'heure de la tentation devait sonner pour lui comme elle a sonné pour tous les saints. Il est un ennemi redoutable qui poursuit les âmes jusque dans les solitudes les plus reculées, c'est le démon. Furieux de la sainteté du P. Fidèle, il jura de le faire sortir du couvent.

Un jour donc il se présenta au novice sous la forme d'un bienveillant visiteur et lui dit : « A quoi bon ces psaumes, ces jeûnes, ces génuflexions, ces prières! Combien de pauvres, de

veuves et d'orphelins vous appellent à leur secours! Vous pourriez accomplir mille fois plus de bien dans le monde : quittez ce couvent. »

Le cœur si tendre du Saint fut profondément impressionné par ces paroles, et Fidèle s'en vint à se demander s'il était bien réellement dans sa vocation. Il fit part de ses perplexités au P. Ange de Milan, supérieur du noviciat. L'habile directeur reconnut vite la ruse du démon et conseilla au Saint d'avoir recours à la prière : « O mon adorable Sauveur! s'écria le zélé novice, rendez-moi cette joie salutaire et cette sérénité d'esprit dont je goûtais les douceurs dans les heureux commencements de ma vocation; faites, ô mon Dieu, en me découvrant votre volonté, que je triomphe de mon ennemi et de mes passions! »

Dieu exauça cette fervente prière de son serviteur; les ténèbres qui avaient envahi son âme s'évanouirent, ses incertitudes se dissipèrent pour faire place à une grande paix et à une force nouvelle.

UN VRAI FILS DE SAINT FRANÇOIS

Dès lors, Fidèle résolut de s'attacher à Dieu par des liens plus étroits. Le terme de son noviciat approchait. Avec la permission du supérieur il envoya chercher un notaire et signa devant lui une renonciation complète à tous ses biens dont il fit une fondation au Séminaire, en faveur de plusieurs jeunes ecclésiastiques, afin de leur faciliter les moyens de continuer leurs études ; il leur légua en commun sa bibliothèque, afin qu'ils pussent en profiter tous ensemble. Ainsi dépouillé, il choisit pour son partage l'heureuse pauvreté des enfants de saint François. Toute sa vie, il se félicita de ce choix : « Quel échange plus avantageux que celui que j'ai fait avec Dieu! je lui ai donné les biens de la terre et il me donne le royaume du ciel : que je suis donc devenu riche en m'appauvrissant de la sorte! »

Il voulut pratiquer ce vœu de pauvreté dans toute sa rigueur, se contentant du strict nécessaire et s'attribuant toujours ce qu'il y avait de plus incommode et de plus simple. Les habits les plus pauvres et les plus rapiécés lui semblaient de riches vêtements.

A la pauvreté, il joignit la mortification : « Seigneur, disait-il, il faut que je souffre pour vous, si je veux être glorifié avec vous. » Et les cilices, les ceintures armées de pointes de fer et les disciplines dont il faisait usage prouvaient que ces paroles n'étaient point de vains mots sur ses lèvres. Ses jeûnes étaient presque continuels, et l'Avent, le Carême et les vigiles, il ne vivait que de pain, d'eau et de fruits secs. Aussi, le P. Jean-Baptiste de Pologne, qui avait été son professeur de théologie, pouvait rendre de lui ce beau témoignage : « Le P. Fidèle, pendant tout le cours de ses études, a mené une vie telle que notre Père saint François pouvait la souhaiter. »

Une prière ardente et continuelle soutenait cette austère pénitence. Il craignait tant de tomber dans le relâchement, que la moindre négligence lui paraissait une faute considérable : « Quel malheur, disait-il, si je combattais mollement, soldat sous un chef couronné d'épines! » Signalons encore son humilité qui lui faisait rechercher les occupations les plus viles et sa dévotion tendre et filiale envers la Très Sainte Vierge, à laquelle il attribuait la grâce de sa vocation, et qu'il appelait son espérance après Jésus-Christ. Pour plaire à cette Reine de la virginité, il exerçait la plus extrême vigilance sur ses yeux. Quand on lui demandait pourquoi il marchait toujours la vue baissée : « Celui qui porte son Dieu dans le cœur, répondait-il, méprise aisément les créatures. »

PRÉDICATEUR

Son cours de théologie achevé, le P. Fidèle alla, sur l'ordre de ses supérieurs, prêcher dans diverses localités de la Suisse. Selon la recommandation de saint François, l'apôtre, dédaignant les formes oratoires auxquelles le barreau l'avait habitué, avait coutume de prendre les fins dernières pour sujet de ses discours, et exhortait avec une sainte hardiesse ses auditeurs à la pénitence.

A cette époque, s'il faut en croire les historiens, les désordres et les scandales s'étalaient au grand jour comme en notre fin de siècle. Le célèbre prédicateur capucin tonna contre le vice, sans craindre les récriminations des demi-chrétiens, ni même les menaces des impies. Il mettait le fer rouge sur la plaie de son siècle, afin de la guérir plus vite et plus radicalement. C'était l'orateur *apostolique* par excellence.

Un jour, prêchant dans la ville de Feldkirch (Weltkirchen), il s'éleva avec tant de véhémence contre les désordres du temps et surtout contre le luxe inouï des femmes, source de ruine pour les familles, qu'il impressionna vivement son auditoire et décida un grand nombre de coupables à s'amender.

Mais, comme les abus étaient autorisés par les exemples des citoyens les plus influents, son zèle lui attira beaucoup de contradictions. Cité devant le sénat, il comparut, exposa les motifs de sa conduite, et proposa des règlements remplis de sagesse pour arrêter le cours des désordres et les abolir totalement. Les magistrats, étonnés de cette noble hardiesse, lui donnèrent gain de cause. Il obtint même du sénat un édit qui supprimait tous les libelles enfantés par l'hérésie contre la religion catholique. Lui-même s'en fit l'exécuteur, et, se transportant chez les libraires, jeta au feu tout ce qu'il trouva de ces pernicieux écrits, après avoir fait trouver bon son intrépide courage.

SUPÉRIEUR ET AUMONIER MILITAIRE

Des vertus si héroïques jointes à son grand savoir le réclamaient à la tête de ses Frères. Peu de temps après sa profession, il fut nommé Gardien, fonction qu'il exerça à trois reprises différentes. Dur envers lui-même, il déployait une tendresse toute paternelle envers ses inférieurs, et surtout envers les pauvres et les malades. Bientôt, une circonstance douloureuse vint lui fournir l'occasion d'exercer sa charité.

En 1621, le P. Fidèle était gardien au couvent de Feldkirch. L'armée autrichienne était campée dans les environs. Une maladie contagieuse se déclara parmi les troupes qu'elle décimait, et fit même son apparition dans la ville. Dans cette extrémité, le Saint multiplia ses charitables efforts. Il visitait les malades deux ou trois fois par jour, s'agenouillait près de leur grabat, leur portait la Sainte Eucharistie, les consolait, et lorsqu'il les savait hors d'état de se procurer les remèdes nécessaires, il quêtait pour eux auprès des riches. Il écrivit même au grand-duc Léopold d'Autriche en faveur des pauvres soldats pestiférés.

MIRACLES ET PROPHÉTIE

Dieu a coutume de communiquer à ses saints quelque chose de sa divine puissance; les miracles, les prophéties et les autres dons extraordinaires sont la marque habituelle de leur sainteté. Saint Fidèle ne fut point privé de ces grâces merveilleuses : ses prières obtenaient de nombreux miracles, et surtout d'éclatantes conversions. Un jour, c'est une princesse, aveuglée par l'esprit du mal, qu'il arrache à l'hérésie et ramène à Dieu; un autre jour, il convertit à la foi catholique le comte Armsbal de Hohen-Ems.

Un soldat, mauvais chrétien, ivrogne et blasphémateur, ne voulait pas se corriger. « Convertissez-vous, lui dit le Saint, sinon vous mourrez bientôt par l'épée. » Le soldat ne tint pas compte de cet avertissement prophétique, et, quelques semaines après, il tombait mort dans une querelle, frappé par un de ses camarades.

Saint Fidèle, au milieu des travaux de son apostolat, se sentait consumé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ : « Je demande à Dieu constamment, disait-il un jour à ses compagnons sur le chemin de Mayenfeld, deux grandes grâces : la première, de passer toute ma vie sans avoir le malheur de l'offenser; la seconde, de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour son amour et notre sainte foi. »

Il savait, du reste, que Dieu avait exaucé sa prière, car il disait à un officier de ses amis, nommé Louis Wictz : « Je suis disposé à la mort et je m'y attends; je sais que Dieu me prépare la couronne du martyre, quoique j'en sois très indigne. »

MISSIONNAIRE CHEZ LES GRISONS

L'hérésie, prêchée par Luther, en Allemagne, et par Zwingle, en Suisse, avait trouvé de bonne heure accès chez les Grisons. Sur la demande de Léopold d'Autriche, la Congrégation de la Propagande, récemment établie, envoya saint Fidèle à la tête de quelques missionnaires pour arrêter le torrent qui envahissait la Suisse, et surtout les contrées du Nord. Le saint religieux obéit, et, en adressant ses adieux au sénat de Weltkirchen, il annonça que bientôt il verserait son sang pour la religion : « Je me présente pour la dernière fois devant vous, dit-il, le temps de ma mort approche; je vous laisse entre les mains le dépôt de la foi; c'est à vous à le conserver précieusement. » Puis, s'arrachant à l'étreinte de ses frères, il dit à ses compagnons : « Allons où la grâce de Dieu nous appelle, la mission presse. »

Chacun de ses pas fut marqué par des conversions. Aussi ses adversaires, ne trouvant point d'autre moyen de répondre à la puissance de sa parole, résolurent sa mort. Il ne s'en émut pas et continua ses travaux apostoliques. Il signait ses lettres, à cette époque : *Frère Fidèle, qui doit être bientôt la pâture des vers.*

SON MARTYRE

Le 24 avril 1622, saint Fidèle, étant entré à Gruch, y célébra les saints Mystères, et fit une instruction au peuple et aux soldats. Au milieu du discours la voix lui manqua tout à coup, sans raison apparente, et il resta quelque temps en extase, les yeux levés au ciel. Dans ce ravissement, Dieu lui révéla que ce jour-là même serait le jour de son triomphe.

Il se mit en route pour Sévis, où les catholiques attendaient son arrivée. Là, il commença à parler sur ce texte de saint Paul : *Un Dieu, une foi, un baptême.* Tout à coup des bandits calvinistes, armés de massues, d'épées, de hallebardes et de mousquets se précipitent dans l'église en poussant des hurlements et des vociférations. Les catholiques, saisis de terreur, prennent la fuite : mais le Saint reste debout, calme, au milieu de cette troupe en furie.

Les assassins tirèrent inutilement sur lui quelques coups d'arquebuse, puis ils l'entraînèrent hors de l'église.

« C'est donc toi, malheureux fanatique, lui dit l'un d'eux, qui veux faire le prophète. Dis que tu as menti, ou tu vas périr de ma main.

— Je ne vous ai enseigné que la vérité éternelle, répondit avec une douce et sainte fierté le bienheureux martyr; c'est la foi de vos pères, et je donnerais volontiers ma vie pour que vous la reconnaissiez.

— Nous ne sommes pas ici pour raisonner, reprit un soldat; veux-tu, ou ne veux-tu pas embrasser notre religion?

— J'ai été envoyé au milieu de vous pour vous éclairer et non pour embrasser vos erreurs. »

A l'instant un de ces furieux lui donna un coup de sabre sur la tête et le terrassa. Mais le martyr eut encore la force de se mettre à genoux, et, les bras en croix, le regard tourné vers le ciel, il s'écria, à l'exemple du Sauveur : « Pardonnez, ô mon Dieu! pardonnez à mes ennemis que la passion aveugle; ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié de moi, Marie, Mère de Jésus, assistez-moi! »

Un second coup de sabre le renversa de nouveau, et en même temps un violent coup de massue lui ouvrit le crâne. Les hérétiques, craignant qu'il ne fût pas encore mort, le percèrent de plusieurs coups de poignard, et lui taillad ̀rent la jambe gauche, pour le punir, disaient-ils, de toutes les courses qu'il avait entreprises pour leur conversion.

Ainsi mourut cet homme de Dieu, dont la devise avait été : « Jésus est ma vie, et mourir pour lui est ma plus chère pensée! » C'est le premier martyr de la Congrégation *de Propaganda fide* qui ait versé son sang dans la lutte engagée contre le protestantisme.

Des miracles nombreux s'accomplirent sur son tombeau, et un lis y poussa miraculeusement.

Quelque temps après, une guerre ayant éclaté, saint Fidèle apparut dans les airs au plus fort de la mêlée, tenant en main une massue, l'instrument de son martyre, dont il menaçait les hérétiques. Ceux-ci, épouvantés, s'enfuirent.

En même temps, Dieu poursuivait de sa vengeance les meurtriers du Saint. Au siège de Mayence, l'un d'eux fut frappé d'un boulet qui lui coupa les doigts avec lesquels il avait tenu l'arme sacrilège; un autre fut tué d'un coup de canon.

Ses reliques reposent à Weltkirchen et dans la cathédrale de Coire. Il fut canonisé par Benoît XIV, le 24 avril de l'an 1745.

SAINT MELLITE

PREMIER ÉVÊQUE DE LONDRES ET ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

Fête le 24 avril.

Saint Mellite, distribuant la communion, refuse d'y admettre les fils de Sighebert.

L'ARRIVÉE DE SAINT MELLITE EN ANGLETERRE

« La moisson est grande et les travailleurs n'y suffisent plus, » écrivait dès le début du VII^e^ siècle, au pape saint Grégoire le Grand, saint Augustin, le premier apôtre du pays qui s'appelle aujourd'hui l'Angleterre.

En effet, la mission qu'il avait entreprise, sur le désir du Souverain Pontife, en ces contrées lointaines, réussissait au delà de toutes les espérances. A peine avait-il abordé avec ses moines dans le royaume de Kent, que le roi Ethelbert se convertissait, 10 000 Saxons demandaient à la fois le baptême (597), l'Evangile gagnait de proche en proche, s'étendant au Northumberland, à l'Essex et aux autres royaumes de l'Heptarchie.

Augustin bénissait Dieu d'une conquête si glorieuse pour l'Eglise. Mais, en même temps, lui et ses compagnons ployaient sous la tâche, et l'on comprend quelle joie dut remplir le cœur

de ces saints missionnaires quand ils apprirent que le Pape leur envoyait du renfort. Douze moines composaient cette seconde expédition, et à leur tête était Mellitus, qui avait le titre d'abbé.

Ceux-ci arrivent enfin, après un heureux voyage, et tombent dans les bras d'Augustin qu'ils avaient connu à Rome cinq ans auparavant. On devine leurs premiers épanchements.

« Le Pape bénit avec tendresse cette mission, objet de toutes ses sollicitudes, dit Mellitus. Il a les yeux fixés sur elle et rien ne saurait dépeindre l'effusion de sa joie à la nouvelle de vos succès.

— Il est la cause de tout le bien qui s'accomplit ici, répond Augustin. Parlez-moi, je vous prie, de ce Père bien-aimé. En quel état de santé l'avez-vous laissé?

— Il souffrait d'un douloureux accès de goutte au moment où nous l'avons quitté. Mais la faiblesse de son corps ne diminue en rien l'énergie de son zèle. Je suis chargé de vous remettre ses réponses au mémoire que vous lui avez adressé et aux questions que vous avez cru devoir lui soumettre. Malgré sa maladie, il s'est hâté de les rédiger pour pouvoir nous les confier. Il nous a remis en même temps un énorme paquet de lettres pour les évêques et les souverains que nous devions rencontrer sur notre itinéraire. Il y en avait pour les évêques de Marseille, Arles, Toulon, Gap, Vienne, Lyon, Châlons, Metz, Angers, Paris, Rouen.....

— Et quel accueil avez-vous reçu dans ces villes?

— Les recommandations du seigneur Pape ont été très efficaces; les évêques et les princes ont facilité de tout leur pouvoir notre voyage. A la cour de Neustrie, nous avons été reçus avec honneur par le roi Clotaire. Brunehaut et ses petits-fils ont été pour nous pleins de prévenance. La reine s'est montrée sensible aux éloges que lui décernait le seigneur Pape dans la lettre que nous lui remîmes de sa part.

— Dieu soit loué de tout! dit Augustin, allons lui rendre grâces. »

Et les nouveaux venus entrèrent à la suite de leurs frères aînés dans la petite église de Cantorbéry, dédiée depuis longtemps déjà au saint évêque Martin de Tours, bâtie au temps de la domination romaine, abandonnée lors de l'invasion saxonne, heureusement rendue au culte par saint Augustin. Là, sans doute, ils adressèrent au ciel un joyeux *Te Deum*, et des chants d'espérance durent retentir alors dans ce vieux sanctuaire, que l'on dit avoir subsisté jusqu'à nos jours.

LES PRÉSENTS DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

Les nouveaux apôtres n'arrivaient pas de Rome les mains vides. Saint Grégoire le Grand, d'une main généreuse, les avait chargés d'aumônes et de présents pour la mission.

Ils apportaient de sa part à Augustin et à ses frères des autels portatifs, des paremens d'autel, des vases sacrés, des chapes, dont une était bleue, et des chasubles de soie et d'or. Il y avait aussi des reliques: Un léger fragment de la vraie Croix, un morceau de la tunique sans couture de Notre-Seigneur, des ossements des Apôtres, des cheveux de la Sainte Vierge, et même, si l'on en croit un chroniqueur, un débris de la verge d'Aaron.

Le cadeau le plus précieux était celui des livres destinés à former la première bibliothèque de l'Angleterre chrétienne. Plusieurs de ces manuscrits étaient de véritables objets d'art. « On montrait aux pèlerins du moyen âge qui visitaient le monastère de saint Augustin la *Biblia Gregoriana* sur feuillets roses ayant d'étranges reflets à la lumière. Sur le retable du grand autel, au milieu des reliquaires de toutes formes, étaient exposés les psautiers, les passionnaires, les évangéliaires à reliure d'argent ciselé ornés de béryls et de cristaux, tout cela présents du Pape (1). »

En outre, Mellite se voyait investi par le Pape d'une mission bien douce à remplir, celle de remettre à saint Augustin le pallium et de le constituer ainsi primat de l'Eglise d'Angleterre.

L'évêque de Cantorbéry reçut avec respect ce précieux gage de la bonté et de l'affection du Souverain Pontife, heureux d'apprendre que cet ornement de laine blanche, symbole de l'union avec Rome, avait été posé une nuit sur le tombeau de saint Pierre, et était devenu, par ce contact, une sorte de relique.

Puis il ouvrit les lettres pontificales.

CONSEILS DU PAPE

« Très saint frère et coévêque, écrivait Grégoire à Augustin, dites au très glorieux seigneur, notre excellent fils, Ethelbert roi, qu'après de mûres et graves réflexions sur l'affaire du peuple anglais, j'ai arrêté dans mon esprit plusieurs points importants; en premier lieu, il faut se garder de renverser les temples des idoles; il ne faut que détruire les idoles, puis faire de l'eau bénite, en arroser les temples, y construire des autels et y placer des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu.

» Secondement, on dit que les hommes de la nation anglaise ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice, il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne, et que le jour de la dédicace des temples changés en églises, ainsi qu'aux fêtes des saints dont les reliques y seront placées, on leur laisse construire comme par le passé des cabanes de feuillage autour de ces mêmes églises, qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs animaux qui alors seront tués par eux, non plus comme offrandes au diable, mais pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à qui ils rendront grâces après s'être rassasiés. C'est en réservant à ces hommes quelque chose pour la joie extérieure que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures. »

Les conseils de saint Grégoire furent religieusement suivis, autant du moins que le permettaient les mœurs du pays, par les premiers apôtres de l'Angleterre; çà et là, les temples païens se transformèrent en basiliques chrétiennes. Les fêtes de l'Eglise prirent de même la place des solennités du culte idolâtrique.

Le Pape réglait encore, en cette même lettre, la constitution de l'Eglise naissante. Il voulait de suite la création de douze évêchés, soumis à l'autorité de l'évêque de Londres, à qui il se réservait d'envoyer bientôt le pallium, et douze autres, dépendant de l'évêque d'York.

Cette organisation, qui témoigne des aspira-

(1) P. Brou, S. J., *Vie de saint Augustin de Cantorbéry*, coll. Lecoffre, p. 87.

tions du saint Pontife, put paraître un peu prématurée aux missionnaires, qui, sur place, étaient plus à même d'apprécier l'étendue des divisions alors existantes entre les sept royaumes saxons, et la difficulté de placer les évêques de ces divers pays sous la dépendance d'un primat.

Augustin résolut néanmoins de donner au plan du Souverain Pontife un commencement d'exécution, et, peu après, il ordonnait deux évêques: Mellitus, qu'il établissait à Londres, et Justus, autre membre éminent de la seconde expédition romaine, qu'il plaçait à Rochester.

CONVERSION DE L'ESSEX

Saint Mellite est maintenant à Londres, au centre de l'Essex, dans le champ d'action que lui a réservé la Providence. Il prêche par tout le royaume avec autant d'assiduité que de patience; il parvient à gagner au christianisme le roi Sighebert, qu'on nommait familièrement Seb, et qui se trouvait être le neveu du roi de Kent, Ethelbert, converti par saint Augustin.

Dès lors, son apostolat fut grandement facilité; le roi était plein de zèle, il entourait d'honneurs son clergé et lui prêtait le concours de sa puissance pour aider à la conversion de ses sujets. En peu de temps, le pays se trouva transformé. Saint Mellite fit bâtir à Manchester une église en l'honneur de saint André et dédiait à Londres un sanctuaire à saint Paul. Plus tard, sur le même emplacement, la piété des âges de foi éleva, sous le vocable du même apôtre, l'un des plus vastes édifices du monde. On attribue également à ce Saint les commencements de la grande abbaye de Saint-Pierre, appelée Westminster.

La conversion de l'Essex fut une des dernières joies ici-bas de saint Grégoire le Grand, qui mourut un an plus tard, en 605. Saint Augustin ne tarda pas à le rejoindre dans la tombe, et Mellite resta seul avec deux autres évêques, Laurent et Justus, à la tête de la mission anglaise.

VOYAGE A ROME

L'œuvre de Dieu ne prenait pas de tels développements sans susciter de nombreuses et graves difficultés à nos saints missionnaires. Mellite, en plusieurs circonstances, confère avec ses deux coévêques des besoins des nouveaux convertis. Mais, sur des points plus importants, il désirait l'avis et la sanction du Pontife romain, et c'est ce qui lui fit entreprendre, en l'année 610, le voyage de Rome.

Le pape Boniface IV venait précisément d'assembler en Concile les évêques de la péninsule pour prendre certaines décisions au sujet des Ordres monastiques. Il invita Mellite à siéger parmi les Pères. C'était un hommage rendu à son titre de missionnaire et de pasteur d'une chrétienté florissante. C'était aussi pour que cet ardent apôtre, de retour en Grande-Bretagne, communiquât à ses frères dans l'épiscopat et à son peuple les décrets du Concile.

Le Pontife le retint quelque temps à la Cour romaine: il aimait à s'entretenir avec lui de l'Angleterre et de ses nouveaux chrétiens, car il avait hérité de l'amour de son prédécesseur pour cette intéressante nation. A son départ, il remit encore à Mellite ses instructions pour Laurent, archevêque de Cantorbéry, et l'évêque de Londres revint, armé d'un nouveau courage, à son poste de dévouement, où ses fidèles l'attendaient avec impatience.

Il allait, sans s'en douter, au-devant des orages et des combats.

L'ÉPREUVE — L'EXIL

Le catholicisme implanté en Angleterre depuis huit ans subit tout à coup un terrible échec.

Ethelbert, le roi très chrétien de Kent, vint à mourir. Sighebert, son neveu, roi d'Essex, disparut à son tour, et leurs fils, loin de marcher sur leurs traces, se mirent à persécuter les deux Eglises privées soudain de leur principal appui temporel.

Au pays de Kent, Edbaud, le fils d'Ethelbert, était d'un caractère fier et indompté. Jamais il n'avait pu se résoudre à accepter le joug austère de Jésus-Christ et il vivait dans la débauche. Mellite confessait avoir rarement trouvé un homme aussi pervers. Ses exemples scandaleux eurent sur ses sujets la plus funeste influence.

Dieu le punit dès ici-bas. De temps en temps, le prince avait des accès de folie et semblait alors comme possédé de l'esprit infernal.

A Londres, la mort de Sighebert laissait son royaume partagé entre ses trois fils, tous païens. Sous leur domination, Mellite devait s'attendre à voir son Eglise persécutée et le catholicisme supplanté comme autrefois par le culte des idoles.

Un incident précipita la ruine de l'œuvre. Un jour que saint Mellite donnait la communion aux fidèles, les trois fils de Sighebert entrent dans l'église, s'approchent de la table sainte et demandent à l'évêque de leur donner comme aux autres l'Eucharistie. Mellite, qui connaît son devoir, la leur refuse sans violence, mais avec autorité.

Eux s'irritent:

— Pourquoi, disent-ils, nous refuses-tu ce pain si blanc que tu donnais autrefois à notre père Seb?

— Si vous consentiez, leur répond l'évêque, à vous purifier dans l'eau régénératrice du baptême, comme le fit votre père, vous pourriez, à son exemple, recevoir ce pain sacré.

— Nous ne voulons pas entrer dans la fontaine, disent les jeunes rois; nous n'en avons nul besoin, cela ne nous servira de rien. Mais nous avons envie de goûter de ce pain mystérieux.

Ils eurent beau insister. L'évêque leur répétait qu'il ne pouvait accéder à leur désir. Les lois de Dieu et de l'Eglise le lui défendaient. Mais eux, considérant ce refus comme une offense, s'emportèrent au point de chasser de son église et du royaume le saint évêque, et de lui en interdire l'accès.

Saint Mellite se réfugia à Cantorbéry, près de l'archevêque Laurent. Là, il se rencontra avec Justus, exilé, lui aussi, de son diocèse de Rochester. Les trois prélats étaient également persécutés: c'en était fait, semblait-il, de l'œuvre d'Augustin et de Grégoire en Angleterre. Justus et Mellitus, découragés, n'avaient plus qu'à se retirer, car, demeurer à Cantorbéry, n'était-ce pas exciter davantage, et sans aucun profit pour la cause du catholicisme, les dispositions hostiles du roi Edbaud? D'un commun accord, dit l'ancien historien, ils résolurent de fuir quelque temps en France pour y travailler à leur propre

salut, puisqu'il ne leur était plus possible de travailler efficacement au salut des autres.

REVIREMENT

Sans doute, les deux apôtres ne s'étaient portés à cette douloureuse extrémité que lorsque tout espoir humain avait comme disparu.

L'archevêque Laurent les eût volontiers suivis; mais, s'il faut en croire la tradition de Cantorbéry, saint Pierre, qu'il vit en songe, lui représenta que c'était faiblesse que d'abandonner ainsi le champ du Seigneur. Bref, il resta, et la Providence se servit de lui pour changer la face des choses.

En effet, le roi Edbaüd, que l'on croyait intraitable, ayant su que l'archevêque songeait à quitter le pays, fit des instances pour le retenir, disant qu'il n'oubliait pas les liens d'amitié qui avaient uni autrefois son père Ethelbert et l'archevêque : il avait, ajoutait-il, promis de les renouer; il voulait, lui aussi, la grâce du baptême, et était prêt à renoncer à l'idolâtrie. Laurent n'osait croire à de telles paroles, mais il reconnut bientôt leur sincérité. Le roi demanda à être instruit, fut baptisé, son peuple revint en même temps à ses anciennes pratiques, et le changement fut si complet qu'Edbaud fit bâtir une église à la Sainte Vierge et rappela les deux évêques Justus et Mellitus.

Son influence, il est vrai, ne s'étendait pas au delà des limites du royaume de Kent, et il ne put rendre à saint Mellite son siège épiscopal de Londres. Cette malheureuse Eglise était bien punie de son infidélité, et les tristes nouvelles qui en arrivaient faisaient subir un vrai martyre au cœur du pasteur exilé. Les trois fils de Sighebert, s'étant engagés dans une guerre contre les Saxons de l'Ouest, avaient péri en une sanglante rencontre, mais le peuple, que cet avertissement n'avait pas converti, s'abandonnait à tous les désordres de l'idolâtrie. En vain Mellite s'efforça-t-il d'aller le prêcher de nouveau : ses avances furent rejetées et le diocèse de Londres se trouva anéanti pour longtemps. De cette apostasie, il résulta que la primatie réservée à ce siège par saint Grégoire fut à jamais perdue pour la future capitale de l'Angleterre.

Repoussé par les siens, le saint évêque dépensa son zèle dans le pays de Kent, y annonça la parole de Dieu avec une ardeur infatigable, et cette Eglise revit les beaux jours d'Augustin et d'Ethelbert.

MELLIT ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY — SA MORT

En 619, l'archevêque saint Laurent alla recevoir au ciel la récompense de ses immenses travaux. Son successeur était tout indiqué, et Mellite dut céder aux instances du clergé et du peuple qui l'appelaient à monter sur le siège de Cantorbéry. Il ne l'occupa que cinq ans. Les labeurs apostoliques, les épreuves, les ans, l'infirmité de la goutte, avaient brisé son corps sans affaiblir son courage.

A mesure qu'il sentait sa fin approcher, il s'adonnait davantage à l'exercice de l'oraison. Ses derniers jours s'écoulèrent dans le recueillement de l'abbaye de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où il s'était retiré afin de mieux se préparer à la mort.

Il s'éteignit en paix, le 24 avril de l'année 624, et son corps fut déposé entre ceux d'Augustin et de Laurent, ses prédécesseurs, dans l'église du monastère de Cantorbéry, qui était la cathédrale.

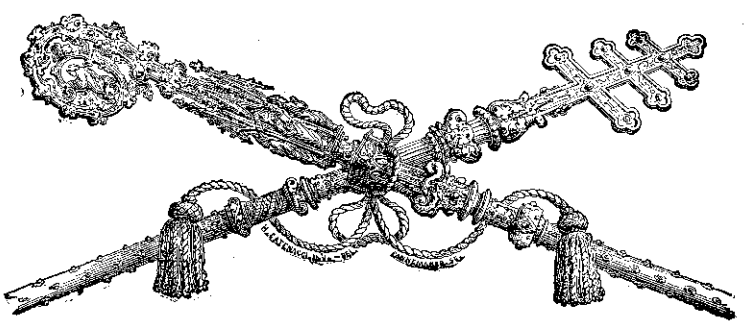
Plus tard, une partie de ses reliques fut donnée à l'église de Saint-Paul de Londres qui l'a toujours honoré comme son premier évêque. Son culte d'ailleurs subsista, vivace et populaire, dans toute l'Angleterre, jusqu'à la désastreuse réforme de Henri VIII, entretenu par les miracles fréquents qui venaient récompenser la confiance de ceux qui le priaient. L'Eglise anglicane n'a pas jugé à propos de conserver même son nom dans le calendrier de sa nouvelle liturgie.

Ce glorieux nom y paraîtra, nous en avons la confiance, lorsque l'Angleterre, accentuant le mouvement qui la porte de nos jours vers Rome, sera par la grâce de Dieu rendue toute entière à l'unité catholique.

Puisse l'intercession de saint Mellite, qui, du haut du ciel, ne cessa point d'aimer ce peuple, hâter cet heureux jour, objet des vœux les plus ardents du successeur actuel de saint Grégoire le Grand sur le siège apostolique, S. S. Léon XIII, glorieusement régnant.

SOURCES CONSULTÉES

Saint Mellite, dans les *Vies des Saints* d'ADRIEN BAILLET, au 24 avril. — *Saint Augustin de Cantorbéry et ses compagnons* (collection Lecoffre), par le R. P. BROU, S. J. — *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, par AUGUSTIN THIERRY, t. Ier. — *Histoire d'Angleterre*, par GOLDSMITH, traduite par Mme ALEXANDRINE ARAGON, t. Ier (Paris, 1840).



LA VÉNÉRABLE MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER.

31 juillet 1796 — 24 avril 1868.

Portrait de la vénérable Marie de Sainte-Euphrasie.

LA RELIGIEUSE

Un médecin, M. Pelletier, que ses idées religieuses et ses bonnes œuvres rendaient suspect à Soullans, dans la Vendée, quitta cette bourgade en 1791, avec sa femme et ses enfants, pour se réfugier dans l'île de Noirmoutier. Là, naquit, en 1796, Rose-Virginie, que l'Eglise a déclarée Vénérable.

Née sur un sol béni qu'arrosa le sang des martyrs, issue de parents chrétiens qui n'avaient pas craint de compromettre leur sécurité en cachant des prêtres, Rose-Virginie se distingua, dès ses premières années, par son amour des choses de la religion, par sa dévotion à saint Philibert, patron de Noirmoutier, et par sa science du catéchisme, dont un prix lui fut décerné.

Les croix vinrent de bonne heure éprouver cette enfant prédestinée.

A treize ans, elle perdit son père; à quinze ans, il lui fallut se séparer de sa mère, qui l'envoya chez une de ses amies, Mme Chobelet, maîtresse d'institution à Tours; à dix-sept ans, elle apprit la mort de sa mère et elle en demeura plusieurs années inconsolable. Elle avait heureusement, pour soutenir son courage chrétien, une jeune maîtresse

qu'elle affectionnait beaucoup, Mlle de Lignac, qui devint plus tard supérieure des Ursulines.

Rose-Virginie, à dix-huit ans, voulut se donner toute à Dieu et réussit, pour entrer dans un monastère de Notre-Dame de Charité du Refuge, à vaincre la résistance de son tuteur, qui l'eût préférée dans un couvent du Sacré-Cœur. Cette œuvre, d'un dévouement caché, établie par le vénérable P. Eudes au XVIIe siècle, pour ramener au bien les jeunes filles ou préserver les enfants du mal, enthousiasma cette âme ardente et ce cœur d'apôtre. Travailler comme le prêtre au salut des âmes séduisait Rose-Virginie, nature vive, exubérante, dont une de ses maîtresses avait dit dans le passé :

— Ce sera un ange ou un démon.

— Moi, avait répondu l'enfant, je serai religieuse.

Ce fut en 1814, le 20 octobre, jour où la communauté célébrait la fête du Sacré Cœur, comme le font encore aujourd'hui les enfants du vénérable P. Eudes, instituteur du culte liturgique des Saints Cœurs de Jésus et de Marie et le premier apôtre de ces dévotions.

Il lui fallut attendre jusqu'à la Nativité de la Sainte Vierge 1815 le consentement de son tuteur, pour revêtir l'habit blanc, symbole de la pureté, et recevoir le nom de Marie de Sainte-Euphrasie.

Elle comprit aussitôt que toute la religieuse est en germe dans le noviciat. Elle s'appliqua avec toute l'ardeur de son tempérament aux exercices de la communauté et à l'accomplissement minutieux de la règle.

Elle eut un attrait spécial pour la lecture de l'Ecriture Sainte, à ce point qu'un de ses directeurs lui écrivait quelques années plus tard : « Je dois dire, à ma honte, que je connais moins que vous la Sainte Bible. »

La vie et les ouvrages de sainte Thérèse faisaient aussi ses délices; mais plus encore l'étude des règles et des constitutions rédigées par le P. Eudes : « Mon plaisir étant novice à Tours, racontait-elle un jour à ses Sœurs, était, après la lecture des Saintes Ecritures, de lire la vie manuscrite de quelques-unes des premières Mères, les lettres de notre P. Eudes, l'abrégé de l'histoire de sa vie, non encore imprimée. Quand il arrivait une lettre des maisons du Refuge, je n'en dormais pas la nuit. »

Enfin, le 9 septembre 1817, elle prononça solennellement ses vœux de religion.

* * *

Désormais, la pauvreté sera sa compagne journalière et la suivra en tous lieux : à Tours, dans sa cellule, où elle n'eut jamais qu'une chaise de paille; à Angers, dans sa modeste chambre de rez-de-chaussée, basse et mal éclairée. Euphrasie prêchera toute sa vie le détachement évangélique; son lit sera plus dur que celui de ses filles, et ses vêtements, toujours propres, seront portés jusqu'à complète usure.

« L'ordre et la propreté, disait-elle, entrent dans la pratique de la pauvreté. »

Elle eut la chasteté en si particulière estime que, devenue maîtresse de la classe des *Pénitentes*, — l'on désigne sous ce nom les filles renfermées dans le Refuge — elle tint à rester dans l'ignorance des désordres auxquels elle avait à remédier. Il lui suffisait de savoir qu'elle faisait la guerre au péché. Malgré sa nature affectueuse et communicative, elle sut se mettre à l'abri des amitiés humaines et particulières, exclure toute familiarité et garder ses sens dans une retenue parfaite.

Dès son noviciat, l'attrait qu'elle se sentit pour l'obéissance lui fit demander et obtenir d'en prononcer secrètement le vœu quelque temps avant sa profession. Pour ne pas s'y soustraire pendant sa supériorité, elle s'engagea de la même manière à accepter sans observation toutes les décisions de son confesseur, comme à ne rien faire d'important sans le consulter.

Elle ne respecta pas moins le quatrième vœu, ajouté par le P. Eudes, pour associer, autant que cela se peut faire, la femme au sacerdoce chrétien, en lui faisant prendre l'engagement de travailler à la conversion des filles ou des femmes qui sont tombées dans le désordre. Elle disait souvent à ses Sœurs que ce vœu formait l'essence de leur vocation. « Si vous abandonniez les Pénitentes pour vous occuper d'autres œuvres, ajoutait-elle, vous n'auriez plus les grâces et les bénédictions de Dieu. »

Fidèle aux prescriptions du P. Eudes, dont elle ne cessera jusqu'à la fin de sa vie de se dire l'humble fille, elle refusera aux bienfaiteurs et aux évêques, à Metz, à Sens, à Port-Saïd, de laisser faire des fondations plus brillantes, pour exiger, avant tout, la création de la classe des Pénitentes.

* * *

Le dévouement sublime que pareille œuvre requiert se puisait pour elle dans l'esprit de foi, les méditations, les communions, les visites au Saint Sacrement. « Aimez beaucoup l'oraison, mes chères Filles, disait-elle, aimez la Sainte Communion, car où prendrez-vous les grâces nécessaires pour bien remplir vos missions, si ce n'est près de l'Auteur même de la grâce? »

Elle-même, au milieu de ses nombreuses occupations, ne perdait jamais l'idée de la présence de Dieu et n'abandonnait pas facilement, ni pour voyage, ni pour autres causes, la Sainte Communion qui faisait toute sa force. Elle s'y entretenait familièrement avec son Créateur : « Dieu m'a dit dans la Sainte Communion d'agir ainsi », répétait-elle souvent, ou bien encore : « Je traiterai cette affaire avec Notre-Seigneur pendant mon action de grâces. »

On la voyait de longues heures agenouillée devant le Saint Sacrement, quand elle avait à prendre quelque importante décision.

La Sainte Vierge était aussi sa conseillère, à laquelle elle adressait des lettres pour lui exposer ses besoins. Mère Sainte-Euphrasie écrivait un jour à une de ses Sœurs : « Je vais en direction près de la Sainte Vierge, elle seule me comprend et me console. »

Elle avait également toute confiance en saint Joseph qu'elle nomma solennellement supérieur du couvent d'Angers.

Dans cette maison, les autels, les statues, qu'on rencontre à chaque pas, en l'honneur de Notre-Dame de la Piété, de Notre-Dame de la Salette, de saint Joseph, de sainte Philomène, de sainte Germaine Cousin, de saint Victor, dont le corps avait été envoyé de Rome, redisent combien Mère Sainte-Euphrasie avait de confiance dans leur intercession.

De cet esprit de foi découlait aussi l'amour de notre bonne Mère pour la Sainte Eglise, le respect qu'elle portait au Pasteur suprême et aux évêques. Peu de jours dans sa vie lui causèrent autant de joie que ceux où elle put s'agenouiller aux pieds de Grégoire XVI. Ce Pape qui la vit deux fois et l'avait de suite appréciée, daignait l'appeler : « l'un des plus beaux rubis de sa tiare ! »

Quand la révolution vint chasser Pie IX de Rome et lui voler ses Etats, Mère Sainte-Euphrasie fit prier pour lui chaque jour et, malgré la pauvreté de son Institut, elle lui offrit une somme de 3000 francs. Ses dernières paroles, sur son lit de souffrances, furent : « Je déclare mourir fille de la Sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine. »

LA SUPÉRIEURE D'ANGERS

Mère Sainte-Euphrasie, peu de temps après avoir prononcé ses vœux, fut chargée de la classe des Pénitentes et remplit avec tant de zèle et de succès ce poste difficile, qu'en 1825, à peine âgée de vingt-neuf ans, elle fut élue supérieure du Refuge.

Effrayée d'une pareille charge, mais confiante en Dieu, elle se mit résolument à l'œuvre.

Souvent elle avait rencontré, dans son ministère près des Pénitentes, des âmes d'élite qui, revenues sincèrement à Dieu, auraient désiré la vie religieuse. Elle eut donc l'heureuse idée de les séparer, sous le nom de *Madeleines*, de les revêtir d'une robe de bure et d'un scapulaire semblables à ceux des Carmélites, de les assujettir, sous la direction de leurs anciennes maîtresses, à une vie de prière et de mortification et de les admettre aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ce fut une inspiration du ciel, car cet Ordre devint bientôt, pour les âmes généreuses, un sujet d'émulation et une garantie de persévérance.

Le monastère de Tours commençait à jouir d'une prospérité inconnue quand, en 1829, Mgr Montault s'y adressa pour la création d'un Refuge dans sa ville d'Angers. Le curé de la cathédrale, M. Breton, se rendit à Tours et eut le bonheur d'en ramener Mère Sainte-Euphrasie et Mère Sainte-Victoire.

Aux portes d'Angers, ce vieux prêtre qui ne manquait pas d'originalité, descendant de voiture, leur dit :

— Comment, Mesdames, vous voulez imiter les apôtres et vous voudriez entrer à Angers en voiture !

Aussitôt, le parapluie à la main, il s'avance à travers la ville tout fier de sa conquête et suivi des deux Sœurs, qu'il conduit à l'évêché.

Le lendemain dimanche, il les présente aux fidèles :

— Mes Frères, dit-il, nous avons ici des religieuses, qui sont pour toutes les infirmités de l'âme et du corps. Que les aveugles, les boiteux, les paralytiques, aillent se présenter à elles.

Grande fut la surprise de nos Sœurs en entendant cette invitation, mais plus grand encore fut leur embarras quand elles se virent, malgré leurs protestations, entourées de malades dont elles ne pouvaient plus se défaire.

L'usine et les hangars, connus sous la dénomination de Tournemine, qu'on leur destinait sur les bords de la Maine, se trouvaient dans un délabrement lamentable. Mais Mère Pelletier fut ravie de les voir entourés de prairies et de jardins favorables à l'extension du monastère. Elle repart aussitôt pour rendre compte de sa mission à Tours et en ramène cinq religieuses.

Elles arrivaient à Angers vers minuit, quand le cocher, perdu de boisson, faillit les jeter dans la Loire.

Mère Sainte-Euphrasie était alors âgée de trente-trois ans. Petite de taille, elle avait un extérieur grave et distingué, un visage calme et plein d'aménité, un regard doux et pénétrant.

Mgr Montault les accueillit avec une bonté et une bienveillance qui ne se démentirent jamais.

M. Breton continua de quêter, pour leur fondation, avec un zèle admirable. Un jour, ayant appris que les officiers de la garnison s'étaient réunis pour un banquet, il s'y présenta :

— Mes amis, leur dit-il, vous avez sans doute eu quelques petites fredaines à vous reprocher, je viens vous proposer un moyen de les réparer. On fonde à Angers une maison destinée à recevoir les pauvres filles entraînées dans le mal. Voulez-vous contribuer à cette fondation?

Les officiers aussitôt crièrent bravo et abandonnèrent leur solde d'un jour.

* * *

Les Sœurs, installées dans ce couvent, qu'elles nommèrent le *Bon-Pasteur*, dressèrent un petit autel dans une chambre, travaillèrent à tout nettoyer, n'ayant à manger que du pain noir, qui même parfois leur fit défaut. Elles attendirent ainsi avec impatience que la Providence leur envoyât quelques jeunes filles.

Plusieurs venaient d'arriver, quand Mère Sainte-Euphrasie fut rappelée à Tours, pour y achever son second triennat de supériorité. Ce ne fut qu'en 1831 que, déchargée de ce fardeau, réclamée au monastère d'Angers, qui depuis son départ était en souffrance, elle en fut officiellement nommée supérieure et partit avec une obédience illimitée, signée par son évêque.

Aussitôt revenue au Bon-Pasteur, elle y rétablit un ordre parfait et elle y révéla son rare talent d'organisation, en procurant aux religieuses, aux Madeleines, aux Pénitentes, aux Préservées, des bâtiments distincts et susceptibles d'agrandissements.

Aux premiers mois de 1835, la maison fut attristée par la maladie et la mort, et, en octobre de la même année, on compta jusqu'à vingt-cinq malades à la fois, dont six succombèrent. Mais, dans ces situations pénibles, la Révérende Mère,

qui se multipliait, restait calme et résignée. Elle s'étudiait à relever les courages, désirant que les peines fussent toutes pour elle seule et les joies pour les autres.

Aussi, l'affection pour elle devint si profonde que son départ rendait tout le monde triste, et que, à son retour, c'étaient des effusions de joie indicible.

Son gouvernement était ferme et cependant sa direction douce et maternelle. Dans ses entretiens, elle parlait d'un ton si convaincu, d'une voix si insinuante et en même temps si pleine d'autorité, que personne n'était tenté de lui résister, d'autant plus qu'elle ne demandait rien qu'elle ne pratiquât elle-même, car elle était esclave de la règle. Pour tous ces motifs, elle put dire dans les dernières années de sa vie :

— Ici, je n'ai jamais besoin de commander, on va au-devant de mes désirs.

On cite à ce sujet un miracle d'obéissance de la Sœur Saint-Anselme, morte à vingt-six ans, avec une telle réputation de sainteté que les religieuses voulurent conserver son cœur. Le médecin n'ayant pu écarter les bras raidis sur la poitrine, Mère Sainte-Euphrasie s'approcha :

— Ma chère fille, dit-elle, vous avez toujours été bien obéissante, souffrez donc par obéissance ce que nous allons faire.

A ce commandement, Sœur Saint-Anselme ouvrit les bras. Elle n'eût pas voulu désobéir à une si bonne Mère.

*
* *

Longtemps, Mère Sainte-Euphrasie eut seule la direction des novices, tout en prenant un soin particulier des Madeleines, qu'elle avait établies comme à Tours. Elle avait en outre acquis sur les Pénitentes une telle influence par l'affection dévouée et par la puissance irrésistible de ses paroles, que leur conduite était des plus édifiantes.

Le préfet de Maine-et-Loire, étant venu voir les classes, fut si frappé de leur bonne tenue qu'il confia aussitôt au Bon-Pasteur les jeunes filles au-dessous de quinze ans enfermées dans les prisons.

Le célèbre orateur Odilon Barrot, après avoir visité les Pénitentes en 1844, disait :

— C'est une communauté de religieuses qu'on m'a fait voir, tant les visages sont calmes, tant la tenue générale est modeste et édifiante.

Mère Sainte-Euphrasie avait de bonne heure séparé les plus âgées des plus jeunes, qu'elle avait placées dans un autre bâtiment sous la protection de saint Michel.

De plus, elle avait rédigé un règlement et choisi un costume pour les Pénitentes, qui, sans vouloir faire la profession de Madeleines, et, d'autre part, craignant de retourner dans le monde, réclamaient la faveur de rester dans la maison qui les avait abritées et sauvées. Elles furent, sous le titre de *Consacrées*, admises à prononcer un vœu renouvelable de persévérance pendant un an et elles rendirent aux Sœurs les plus grands services.

C'est ainsi que par son activité, par son génie organisateur, Mère Pelletier pourvoyait à tous les besoins, et que, par de pieuses industries, elle affermissait l'œuvre du P. Eudes. Dieu entoura du reste notre zélée supérieure de puissants et dévoués auxiliaires.

Ce fut d'abord M. de Neuville, qui donna d'importantes sommes pour la fondation du monastère, pour la construction de la chapelle, qui voua au Bon-Pasteur jusqu'à son extrême vieillesse le plus religieux attachement et consacra pour son entretien, pour son développement, tous les revenus de ses terres. Son humilité et sa dévotion à la Sainte Vierge étaient telles qu'il disait aux religieuses :

— Ne me remerciez donc pas; ce n'est pas à vous que je donne, mais à la Sainte Vierge.

Mme d'Andigné, qui appartenait aussi à une riche famille de l'Anjou, gagnée dès les premiers jours par la piété, le dévouement, le joyeux entrain de Mère Sainte-Euphrasie, ne voulut plus la quitter, fut la confidente de ses peines et de ses consolations, l'accompagna dans ses voyages à Metz, à Rome, se chargeant de tous les frais, et combla le Bon-Pasteur de ses dons généreux.

La contagion du bien atteignit plusieurs membres de cette noble famille. C'est ainsi que les religieuses reçurent un jour de Mme de Boylesve, sœur de Mme d'Andigné, un matelas qui leur parut bien lourd. Elles ouvrirent un des coins et y trouvèrent trois cents francs que cette charitable dame y avait déposés pour elles.

Aussi Mère Pelletier, qui disait à ses filles : « L'ingratitude est abominable; je la crains plus que toute autre chose », témoignait de toutes façons sa reconnaissance à ces bienfaiteurs du monastère et de l'Institut.

Quand la chapelle fut rebâtie en 1857, l'autel dut être transporté à Saint-Nicolas, Mère Pelletier dit à ses Sœurs :

— Lorsqu'on enlèvera l'autel, je m'en irai. Cela me ferait trop de peine à la pensée que c'est M. de Neuville qui l'a donné. La reconnaissance me martyrise.

Sous une pareille direction et avec de tels appuis, le monastère d'Angers prit une extension extraordinaire. Des bâtiments simples mais bien aérés s'élevèrent rapidement pour la communauté, pour le noviciat, pour les Madeleines, pour les Préservées, c'est-à-dire pour plus d'un millier de personnes.

Une superbe abbaye, dite Saint-Nicolas, bâtie par les Bénédictins au XVIIIe siècle, fut achetée, reliée à l'enclos du couvent par un tunnel.

Aussi, quand mourut Mère Sainte-Euphrasie, le monastère d'Angers était peut-être, comme maintenant encore, le plus vaste et le plus peuplé du monde entier.

C'est à Dieu que notre vénérable Mère, toujours humble jusque dans ses entreprises les plus hardies, en rapportait toute la gloire; c'est au divin Architecte qu'elle avait demandé tous ses plans, car elle savait que c'est en vain que les hommes veulent bâtir, si le Seigneur n'y met la main.

SOURCES CONSULTÉES

Vie de la V. Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, par Mgr Pasquier. — *Le V. P. Eudes et ses œuvres*, 1901, par le P. Pinas, Eudiste.

LA VÉNÉRABLE MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER
ET L'INSTITUT DU BON-PASTEUR

— O petit berger, comme toi, j'ai bien des brebis blanches, mais il me manque des noires!.....

Dans tous les cloîtres du monde, on trouve de saintes âmes consacrées à Dieu par les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. C'est par eux que la femme est devenue un être aussi fort et souvent plus fort que l'homme, pour tous les dévouements et tous les sacrifices.

A ces trois vœux, le P. Eudes en avait ajouté un quatrième, celui de se dévouer au salut des âmes pécheresses. C'est ce vœu qui alluma dans l'âme de Mère Sainte-Euphrasie un zèle d'apôtre, qu'elle poussa jusqu'au sublime.

Il lui sembla que l'œuvre du P. Eudes ne produirait tous ses fruits que par le groupement des forces et par l'unité de toutes les fondations. Sans doute le généralat, pour un Institut religieux, peut offrir quelques légers inconvénients, restreindre la liberté des maisons particulières dans l'administration de leurs biens temporels, désintéresser les donateurs, qui ne veulent favoriser qu'une seule maison; et, pour un Ordre cloîtré, occasionner des sorties trop fréquentes de la Supérieure générale et des membres du Chapitre.

Mais que d'avantages pour compenser ces faibles inconvénients!

Si les liens de la charité entre plusieurs maisons ont souffert, la visite d'une Supérieure générale

intelligente et discrète et les Chapitres triennaux terminent tous les différends. D'autre part, les élections ne viennent plus périodiquement troubler la tranquillité du monastère. La dépendance directe de Rome est une garantie contre les fluctuations des autorités locales. Elle assure par l'unité de toutes les fondations le discernement des vocations spéciales, et pour les emplois et pour les missions; elle permet d'organiser un noviciat nombreux et plein de vie, où la formation religieuse ne laisse rien à désirer.

Elle est aussi la meilleure sauvegarde des constitutions et des coutumes d'un même Ordre. Les Ursulines ne compteraient pas en France quatre branches principales si elles avaient dépendu d'une maison-mère.

Et sous le rapport matériel, qui ne voit l'utilité d'une centralisation modérée des ressources financières, qui prévient souvent les abus d'une administration inexpérimentée et qui facilite des fondations nouvelles?

Malgré tous ces avantages, Rome, au temps du P. Eudes, ne permettait guère aux religieuses de former congrégation, et même une Bulle d'érection fut, pour ce motif, refusée à saint Pierre Fourier, fondateur des Religieuses de Notre-Dame. Ce fut sans doute pour des raisons de ce genre que saint François de Sales ne chercha pas à donner une Supérieure générale à la Visitation.

Dès lors, le vénérable P. Eudes, pour qui les désirs du Saint-Siège étaient des ordres, se serait bien gardé d'innover dans ce sens.

Mais le changement des mœurs et des habitudes, la facilité des relations, des correspondances et des voyages ayant fait sortir Rome de son ancienne ligne de conduite, surtout pour les Instituts de femmes qui se consacrent aux œuvres de charité, Mère Sainte-Euphrasie se demanda pourquoi les progrès matériels ne pourraient pas être utilisés par l'amour des âmes et par le zèle apostolique aussi bien que par le commerce et l'industrie. Son ardeur de missionnaire la rendit impatiente de donner à l'œuvre du P. Eudes une catholicité et une perpétuité que le généralat seul assure. Enthousiasmée par cette idée mère, elle voyait déjà les essaims sortant par centaines de la ruche pour s'envoler au bout du monde.

Sous cette impression, d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux pendant le chant du *Magnificat*, un jour de 1834. Elle dut se faire remplacer au chœur et prit aussitôt la plume pour écrire au cardinal Odescalchi, dont le nom lui avait été signalé. Sa lettre se terminait par ces mots: « Je ne désire que la plus grande gloire de Dieu. Si le Souverain Pontife et votre Puissance trouvent des obstacles à l'érection d'un généralat, je me soumets très humblement. »

Ce cardinal devait être un jour le meilleur appui de l'Institut. Mais écoutons à ce sujet la Révérende Mère parlant à ses filles en 1858:

— Quelque temps après avoir écrit au cardinal-vicaire, il m'arriva une chose extraordinaire. Une nuit, comme je venais de m'endormir d'un sommeil bien plus calme que de coutume, il me sembla voir un prélat que je ne connaissais pas: il portait un habit de cardinal; sa figure respirait la douceur, la sainteté; toute sa personne commandait le respect. Il me dit: Ne craignez rien, ma fille! votre œuvre sera approuvée. Dieu m'a choisi pour en être le protecteur. Après ces mots il disparut et me laissa pleine de confiance et de consolation. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, quelques années plus tard, étant allée à Rome, je reconnus dans Son Eminence le cardinal Odescalchi, notre vénéré protecteur, le prélat qui m'était apparu.

* * *

Mère Pelletier avait, pour réaliser cette entreprise grandiose, une sûreté de coup d'œil, une énergie douce et ferme qu'aucun obstacle ne pouvait ni étonner ni arrêter, car elle disait avec l'Apôtre: « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

Elle fut heureusement secondée par son évêque, Mgr Montault, et par plusieurs saints religieux. Mais aussi de tous côtés les oppositions surgirent de la part des autres Refuges, qui s'imaginèrent à tort que Mère Sainte-Euphrasie voulait s'assujettir tous les monastères de l'Ordre; de la part de Mgr Montblanc, évêque de Tours; de la part de celui du Mans et de quelques autres prélats.

Dans toutes ces épreuves, Mère Pelletier restait calme et pouvait dire:

— Je souhaite la gloire de Dieu et le salut des âmes. Que les hommes me jugent comme ils le voudront.

En dépit de toutes les oppositions, le généralat fut reconnu par un bref de Grégoire XVI en 1835. Il définissait les attributions de la Supérieure générale, des évêques, ainsi que du cardinal chargé de la protection, de la correction et du gouvernement de la Congrégation.

En résumé, le Saint-Siège partageait l'Institut en provinces ayant chacune un noviciat. La Supérieure générale et son Conseil nomment les supérieures provinciales et les conseillères, les maîtresses des novices et les supérieures locales. Les Sœurs demeurent ordinairement dans la province où elles ont fait leurs vœux. Les supérieures provinciales ne peuvent pas ériger de nouvelles maisons sans l'autorisation de la Supérieure générale. Elles doivent visiter leur province au moins tous les deux ans.

Mère Sainte-Euphrasie, recevant le décret de Rome, fut transportée de joie et d'espérance.

« Maintenant, mes bien-aimées Sœurs, écrivit-elle à Metz, livrons-nous à la reconnaissance envers les Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Nous allons travailler avec un nouveau zèle au salut de pauvres âmes qui eussent été abandonnées sans la faveur du généralat. Nous allons être demandées de tous côtés pour les fondations. »

Toute la communauté prit part à ses transports. L'allégresse fut telle, que les jeunes enfants désignées sous le nom de *Préservées*, ne comprenant rien à ces manifestations insolites, en demandèrent la raison. On eut bien de la peine à la leur expliquer. Tout ce qu'elles comprirent et répétèrent entre elles, c'était que « M. le Décret et M. le Généralat venaient d'arriver de Rome. »

L'attente de la Révérende Mère ne fut pas trom-

pée. Dix années plus tard, l'Ordre comptait déjà trente-cinq maisons, tant en France qu'à l'étranger; et, en 1855, cinquante-quatre fondations avaient été semées, non seulement en France, mais en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Irlande, en Egypte, en Autriche, en Angleterre et dans les Amériques. Mère Pelletier écrivait à cette époque à la Supérieure de Grenoble :

« Ah ! si nous étions plus saintes, que nous ferions de bien ! Encore deux fondations ! Voici donc ce cher généralat qui prend son essor à travers les croix et les peines. Que d'âmes seront sauvées par ce cher généralat ! Mais les premières pierres de cet édifice seront taillées par la tribulation et la douleur. »

* * *

Cependant, au milieu de ces épreuves, quelle joie pour elle de voir, en 1838, une première maison s'établir à Rome ! L'heureuse Mère se mit en route avec cinq de ses filles et Mme d'Andigné. Elles arrivèrent aux portes de Rome, le 4 juin, à dix heures du soir. Les soldats prirent pour des espions ces voyageuses inconnues, visitèrent avec soin leurs passeports et les suivirent pour voir où elles allaient s'arrêter. Elles-mêmes ne le savaient guère. Elles avaient bien l'adresse d'un couvent où elles espéraient passer la nuit, mais, dans celui-là, comme dans plusieurs autres, on refusa d'ouvrir à des étrangères qui se présentaient si tard et qui ne pouvaient se faire comprendre.

Enfin, le voiturier, fatigué de les conduire inutilement de porte en porte, les arrêta sur la place du Gesù, les pria de descendre, et, comme il avait été payé d'avance, il disparut. Elles finirent, après bien des recherches, par trouver un hôtel pour la nuit.

Grégoire XVI lui-même porta le plus grand intérêt à cette fondation, et, quelques années plus tard, félicita Mère Sainte-Euphrasie du dévouement de ses filles. Ce fut pour elle le plus consolant des encouragements : elle était si fortement attachée au Saint-Siège :

— Rome, disait-elle, est pour nous le chêne, auquel, petits lierres, nous devons nous attacher.

La bénédiction du Père commun des fidèles tombant sur l'œuvre lui prépara des accroissements admirables. Des postulantes vinrent d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Irlande. Mgr de Hercé, l'évêque de Nantes et l'ami dévoué du Bon-Pasteur, fut obligé de les prêcher en trois langues différentes. Il eut aussi à cette époque, en 1847, la consolation de donner le baptême à dix négresses achetées en Ethiopie. Ainsi se réalisaient les rêves et les désirs de Mère Sainte-Euphrasie.

— Un jour, allant à Rome, disait-elle à ses Sœurs, comme nous gravissions une colline, nous fûmes obligées de marcher à pied pour alléger la voiture. Nous rencontrâmes un petit berger qui gardait son troupeau, composé de brebis blanches et de brebis noires, et je me disais : O petit berger, que tu es heureux, toi qui as des brebis blanches et des brebis noires ! Moi, j'ai bien des blanches, mais il me manque des noires. Ces noires, mes chères filles, après lesquelles je soupirais, ce sont de pauvres négresses volées à leurs parents ou qu'eux-mêmes ont vendues.

* * *

Electrisées par ces paroles entraînantes de leur Mère, les Sœurs partaient avec l'ardeur des apôtres, pour les missions les plus lointaines, heureuses de se voir choisies de préférence à beaucoup d'autres. Mère Sainte-Euphrasie se contentait de leur dire :

— Filles de l'obéissance, allez en Afrique; allez-y par obéissance, restez-y par obéissance.

Et la petite colonie partait. Mais la bonne Mère l'accompagnait de ses prières et de sa sollicitude. Une lettre des plus affectueuses l'attendait à Toulon et portait encore cette sentence :

— Enfants de l'obéissance, courez à la conquête des âmes.

Quand eut lieu le premier départ pour les Indes, la Mère Pelletier voulut accompagner elle-même ses filles jusqu'à Paimbœuf. A l'heure de la séparation, les effusions de tendresse furent si touchantes que les spectateurs émus disaient :

— Jamais nous n'aurions cru qu'une Supérieure puisse tant aimer ses religieuses et en être si tendrement aimée. Cette communauté est une famille

C'était bien une famille, en effet, où chacune des enfants se sentait aimée d'une affection si vraie, si franche et si cordiale, qu'elle croyait qu'aucune autre ne pouvait l'être davantage. Aussi jamais supérieure ne trouva plus d'écho dans le cœur de ses filles, avec lesquelles elle continuait de vivre par ses lettres, s'intéressant aux moindres détails de leur existence.

— Etes-vous délogées ? écrivait-elle à la Supérieure du Puy en 1837. Combien avez-vous de pauvres brebis ? Dites-leur que nous les aimons bien.

Et à la Supérieure de Turin, en 1843 :

— Oh ! qu'il vous faut de patience, ma bonne, ma chère fille ! Que je suis peinée à cause de vous, d'avoir été malade, parce que je vous ai fait languir, vous, une des plus dévouées de mes filles.

Toutes ses lettres respiraient la même simplicité, le même abandon, la même tendresse maternelle.

Mais ce ne fut pas seulement par ses lettres que Mère Pelletier encouragea ses enfants, ce fut souvent par des visites, qui, vu la difficulté des communications, lui imposèrent des fatigues inouïes. Toujours malade, surtout en voyage, elle n'en parcourait pas moins la France du Nord au Midi, à maintes reprises, souvent enfermée, de jour et de nuit, dans de mauvaises diligences. Elle fut même victime de plusieurs accidents dans lesquels elle faillit périr.

Elle partait pour Angoulême, en 1842, quand la voiture, trop chargée, se renversa. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que des secours insuffisants arrivèrent pour en retirer les voyageurs. Mère Sainte-Euphrasie ne se plaignit pas, mais, dans ses derniers jours, elle avoua que le mal de côté dont elle souffrait datait de cette époque.

En 1843, on lui annonce que ses filles de Poi-

tiers sont menacées de la prison, elle part immédiatement et passe deux nuits en voiture.

Si dans un hiver rigoureux les Sœurs de Perpignan ne peuvent payer leurs dettes, la Révérende Mère part aussitôt avec des secours; elle reste bloquée assez longtemps dans la neige et soutient le courage de sa compagne.

Quand l'intérêt de l'Institut est en jeu, il n'est ni danger ni fatigue qui l'effraye. C'est ainsi que pour des fondations projetées elle se rend à Angoulême et jusqu'à Mons, en Belgique; c'est ainsi qu'elle fait le voyage de Munich et deux fois celui de Rome, d'où elle revient en visitant ses maisons de Turin, de Gênes et de Nice.

Si, en 1848, les maisons de Bourg, de Mâcon, de Gênes, de Dôle, sont pillées et les Sœurs dispersées, elle souffre avec ses filles et s'applique à les consoler.

Si le choléra ravage le monastère de Bourges, en 1854, elle choisit aussitôt, non sans exciter des jalousies, dix des plus anciennes de son monastère pour voler au secours des pauvres pestiférées.

Cette bonne Mère n'abandonnait aucune de ses maisons, et, quelque nombreuses qu'elles fussent devenues, elle était présente partout, pour soutenir, encourager, secourir.

* * *

Quand on examine jour par jour le travail accompli, on se demande comment elle a pu suffire à la création, au gouvernement, au développement du monastère d'Angers, à des fondations si importantes dans le monde entier, à tant de correspondances et de voyages. C'est un problème qui, humainement, ne semble pouvoir se résoudre. Elle consacra, il est vrai, sans ménagements, sa vie, ses forces, ses talents naturels à ensemencer, à planter; mais elle ne compta que sur Dieu pour donner l'accroissement. Elle fut entre ses mains un instrument humble et docile, pour donner à l'institut du vénérable P. Eudes un développement et une fécondité qui doivent combler de joie son fondateur :

— Demain, mes chères filles, disait-elle un jour, nous faisons mémoire de notre vénérable Instituteur. Je me rappelle que, au commencement de cette chère fondation d'Angers, j'avais quelque inquiétude sur la volonté de Dieu. Le P. Suchet, à qui je me confessais, me dit : Mais, ma chère enfant, l'extension de votre Ordre réjouit grandement le P. Eudes. Du haut du ciel il regarde avec bonheur toutes les fondations nouvelles, toutes les âmes qui se sauvent. Nous n'avons, mes filles, qu'à lire les *souhaits* du P. Eudes pour voir combien il désirait qu'il y eût un grand nombre d'âmes sauvées, et remarquez ce qu'il dit : « que nous devions peupler la terre ».

Pour une si sublime entreprise, Dieu donna à Mère Sainte-Euphrasie l'intelligence des besoins et des ressources de son époque, l'anima d'un zèle apostolique et bénit ses efforts.

« Quand elle s'endormit dans le Seigneur, le 24 avril 1868, dit le décret relatif à sa cause de béatification, elle laissait, en guise d'héritage, cent dix maisons et près de dix-neuf mille enfants, et dans la maison-mère et dans les autres maisons du Bon-Pasteur. »

La même sève circule toujours dans cet arbre gigantesque, dont les branches ont continué de se fortifier et de se multiplier depuis la mort de la vénérable Mère.

Sous ses deux successeurs, Marie de Saint-Pierre et Marie de Sainte-Marine, le nombre des monastères a plus que doublé.

Citons à ce sujet la lettre de Mgr Rumeau, évêque d'Angers, à la R. Mère Sainte-Marine, en novembre 1899 :

« Votre pieux Institut a été, dans ces derniers temps, l'objet d'attaques qui ont fait le tour de la presse en France et à l'étranger. Votre cœur, comme celui de vos filles, en a été abreuvé d'amertume, et les amis de la religion en ont été attristés avec vous, tandis que ses ennemis se réjouissent bruyamment.

» Continuez, ma Révérende Mère, votre mission sublime, sous le regard de Dieu.

» Si quelques détracteurs vous méconnaissent, souvenez-vous que le disciple n'est pas au-dessus du Maître, et que c'est le privilège des œuvres de Dieu d'être en butte à la contradiction; c'est même un signe des bénédictions qu'il leur réserve.

» Ces bénédictions, la Providence vous les a largement dispensées jusqu'à ce jour. Votre pieux Institut n'a que soixante-dix années d'existence, et déjà il a planté sa tente dans les cinq parties du monde. Près de sept mille religieuses composent votre grande famille; elles sont répandues dans deux cent vingt et une maisons, dont cent une en Europe, quatre-vingt-douze en Amérique, six en Asie, six en Afrique, six en Océanie. Vous y exercez à peu près tous les genres d'apostolat, dont bénéficient à cette heure quarante-sept mille trois cent quatre-vingt-cinq enfants ou jeunes filles, qui, sans vous, seraient une lourde charge pour la Société.

» De tels chiffres sont, à mon humble avis, le plus éloquent panégyrique des merveilles que Dieu a faites pour vous et de celles qu'il daigne accomplir pour vous.

» Ah ! si, ce qu'à Dieu ne plaise, un vent de persécution venait à souffler de toutes parts et vous forçait, du jour au lendemain, à rejeter dans la rue ces quarante-sept mille épaves que votre charité abrite, on ne peut penser sans effroi, même en dehors de toute pensée religieuse, au désordre, à la démoralisation qui en résulteraient autour de vos monastères. Non, il n'en sera pas ainsi; le jour viendra, au contraire, où indifférents, sceptiques, impies, vaincus par l'évidence, s'inclineront avec respect devant vos bienfaits, rivaliseront avec les amis de la religion, pour admirer votre héroïsme, et ce sera un nouveau signe des bénédictions de Dieu.

» Courage et confiance! Que la fécondité du passé vous soit un gage de l'avenir. »

SOURCES CONSULTÉES

Vie de la vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, par Mgr Pasquier. — *Le vénérable P. Eudes et ses œuvres*, 1901, par le P. Pinas, Eudiste.

SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE

Premier siècle. — Fête le 25 avril.

Fresque de Consoni au Vatican.

LE LION DE SAINT MARC

Saint Marc est une des plus grandes figures de la loi nouvelle. Fils spirituel de saint Pierre dont il était l'interprète et le confident, docteur évangélique, apôtre, martyr, il est un de ces quatre animaux mystiques qui assistent devant le trône de Dieu. Le saint prophète Ezéchiel et le disciple bien-aimé du Seigneur le virent l'un et l'autre sous le symbole du lion, type céleste que Marc a merveilleusement réalisé, car il ouvre son Evangile par le récit de la prédication de Jean-Baptiste, rappelant que le rôle de ce précurseur du Messie avait été annoncé par Isaïe, quand il avait parlé de la voix de celui qui crie dans le désert : voix du lion qui ébranle les solitudes par ses rugissements.

Ce disciple chéri de Pierre, ce brillant satellite du soleil de l'Eglise, comme on l'a si justement appelé, avait reçu dans son cœur un rayon

de cette lumière céleste qui est la splendeur du Père, et il fut chargé par le Vicaire de Jésus-Christ d'aller répandre son éclat sur ce sol d'Egypte « où tout était dieu, excepté Dieu lui-même ».

Il ne fallait rien moins que la splendeur d'un tel flambeau pour dissiper les ténèbres qui planaient sur ces contrées. Le bienheureux apôtre sema la parole sainte dans ces cœurs endurcis; ses sueurs et son sang fécondèrent ce sol ingrat et le fertilisèrent au point que la moisson s'élevait au centuple quand il la transporta dans les celliers du Père de famille.

SAINT MARC ET SAINT PIERRE

A vrai dire, on ne connaît de saint Marc que sa vie apostolique : son origine et son enfance sont restées ignorées et ont donné libre champ à toutes les suppositions des hagiographes. Une opinion très accréditée fait de saint Marc un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Ce serait saint Pierre qui l'aurait engagé à suivre le divin Maître.

Après la Pentecôte, il s'attacha à la personne du prince des apôtres, et quand ce dernier, conduit par l'Esprit-Saint, vint établir son siège immuable dans la capitale du monde. Marc le suivit à Rome, où il eut part à la plus grande partie des labeurs que son maître dut s'imposer pour l'établissement de la foi de Jésus-Christ.

Saint Pierre plantait, ou, pour mieux dire, jetait la divine semence; saint Marc arrosait, et Dieu faisait croître avec tant d'abondance le nombre des fidèles, qu'on ne parlait dans tout le monde que de la foi des Romains.

Cependant, saint Pierre ne se fixa pas tellement à Rome qu'il n'en sortît jamais pour aller porter la bonne nouvelle aux peuples voisins. Pendant qu'il vaquait ainsi aux fonctions de son apostolat, il laissait dans la grande ville son disciple Marc. A son retour, c'était une grande consolation pour lui de trouver accru le nombre des fidèles.

L'ÉVANGILE SELON SAINT MARC

Ceux-ci se sentant tous les jours plus embrasés de la vérité et plus pénétrés des grands mystères de la loi nouvelle, désirèrent joindre au récit évangélique de Matthieu, qui avait déjà cours dans l'Eglise, la narration personnelle de leur apôtre. Ils s'adressèrent à son fidèle disciple saint Marc et le prièrent de leur mettre par écrit les enseignements de son Maître.

Marc céda à leurs désirs, prit la plume et, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, écrivit les pages immortelles de son *Evangile*.

« Marc, dit dom Guéranger, s'attache à la narration de Matthieu; il l'abrège, mais en même temps il la complète. Un mot, un trait de développement viennent attester à chaque page que Pierre, témoin et auditeur de tout, a suivi de près le travail de son disciple. Mais le nouvel évangéliste passera-t-il sous silence ou cherchera-t-il à atténuer la faute de son maître? Loin de là; l'Evangile de Marc sera plus dur que celui de Matthieu dans le récit du reniement de Pierre. On sent que les larmes amères provoquées par le regard de Jésus dans la maison de Caïphe n'ont pas encore cessé de couler. Le travail de Marc étant terminé, Pierre le reconnut et l'approuva; les Eglises accueillirent avec transport ce second récit des mystères du salut du monde, et le nom de Marc devint célèbre par toute la terre. »

VIE APOSTOLIQUE

La carrière apostolique s'ouvrit devant Marc lorsqu'il eut écrit son Evangile. Pierre le dirigea d'abord sur Aquilée, où il fonda une insigne église, mais c'était trop peu pour un évangéliste. Le moment était venu où l'Egypte, la mère de toutes les erreurs, devait recevoir la vérité, où la superbe et tumultueuse Alexandrie allait voir s'élever dans ses murs la seconde Eglise de la chrétienté, le second siège de Pierre; Marc fut destiné par son maître à ce grand œuvre. Par sa prédication, la doctrine du salut germa, fleurit et produisit le bon grain sur cette terre la plus infidèle de toutes; et l'autorité de Pierre se dessina dès lors, quoique à des degrés différents, dans les trois grandes cités de l'empire: Rome, Alexandrie et Antioche.

Marc descendit d'abord à Cyrène dans la Pentapole. Sa parole et ses miracles y opérèrent une multitude de conversions. Les temples furent détruits, les idoles brisées, et les bois sacrés abattus.

Quand cette chrétienté fut suffisamment fortifiée dans la foi, Marc passa dans les autres parties de la Lybie. Partout, le démon fuyait à l'approche de ce conquérant céleste. La haute et la basse Egypte, l'une et l'autre Thébaïde, où le paganisme régnait depuis tant de siècles avec tant d'opiniâtreté, reconnurent le vrai Dieu. Le Seigneur répandit une bénédiction si abondante sur les travaux de son saint apôtre que ces pays, jusque-là si stériles en fruits de salut et de vérité, devinrent une terre fortunée, le séjour de tant de saints anachorètes, et la contrée de tout l'univers où la semence évangélique donna les plus heureux résultats.

L'Enfant Jésus, en effet, exilé par la fureur d'Hérode, porté dans les bras de Marie et conduit par le nouveau Joseph, était venu demander l'hospitalité à la terre d'Egypte, et il avait versé sur elle cette pluie de grâces qui devait, au jour marqué, la rendre si fertile, lui faire produire les Athanase, les Paul, les Antoine, et tant d'autres de ces illustres Pères du désert, qui se comptèrent par centaines et par milliers.

ALEXANDRIE — LA SCIENCE DIVINE ET LA SCIENCE HUMAINE

Après avoir défriché ce vaste champ, Marc, inspiré de l'Esprit-Saint, en laissa la culture à ses disciples, et se dirigea vers Alexandrie, cette ville fameuse, où toutes les sectes philosophiques s'étaient donné rendez-vous, et où régnait un mouvement intellectuel si considérable, que les porte-faix eux-mêmes s'arrêtaient, dit-on, sous les portiques des écoles, pour prendre part aux discussions du jour.

Fort du secours de Dieu, Marc, homme sans lettres, vint attaquer de front ces légions de philosophes et d'orateurs épris de leur science humaine, et dont la renommée s'étendait jusqu'au bout de l'univers. L'erreur ne put tenir contre la vérité, et l'intelligence de l'Evangile prépara de bonne heure dans ce grand centre des études humaines, les éléments de la brillante école chrétienne qu'on y voit fleurir dès le IIe siècle.

Comme il entrait dans la ville, sa chaussure se rompit. L'ouvrier qui la lui répara se blessa la main et s'écria avec douleur : « Ah ! mon

Dieu ! » Vraiment, pensa Marc, le Seigneur a rendu mon voyage prospère. Et aussitôt, formant un peu de boue avec sa salive et de la terre, il appliqua cet onguent sur la blessure en disant :

« Au nom de Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles, sois guéri. » Et la blessure fut guérie à l'instant.

Cet homme, qui avait nom Anianus, plein d'admiration pour la puissance de ce médecin :

« Je t'en prie, homme de Dieu, lui dit-il, viens loger aujourd'hui dans la maison de ton serviteur, ne dédaigne pas de rompre avec moi le pain de l'hospitalité ; tu t'assiéras à ma table, parce qu'en ce jour ta miséricorde a été grande envers moi. »

Tout transporté de joie, le bienheureux apôtre répondit :

« Qu'en récompense de ton hospitalité, le Seigneur te donne le pain de la vie éternelle. »

Arrivé sur le seuil de la demeure de son hôte. Marc s'écria :

« Que la bénédiction du Seigneur soit sur cette maison. Prions Dieu, mes frères. »

La parole grave de l'apôtre, son extérieur plein de noblesse en imposèrent à tout le monde. Tous obéissent à sa voix et tombent à genoux. Après la prière, chacun souhaita la bienvenue à cet étranger qui montrait un tel respect pour la Divinité, et l'on se mit à table.

Pendant le repas, Anianus s'adressant à son hôte :

« Je vous en prie, mon père, lui dit-il, daignez satisfaire une curiosité bien légitime ; il nous serait doux de connaître notre bienfaiteur ; qui êtes-vous, ô mon Père, n'êtes-vous pas quelque divinité descendue de l'Olympe, et d'où vient que votre prière a une telle puissance et une telle efficacité ?

— Je suis le serviteur du Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant.

— Ne pourriez-vous me le montrer ce Dieu qui opère de si grandes merveilles ? Nulle part je ne l'ai entendu nommer. Je voudrais cependant le remercier de la bienveillance qu'il m'a témoignée aujourd'hui.

— Je te le montrerai, et ce Dieu tout-puissant t'aura pour agréable si ta reconnaissance consiste à l'aimer et à le servir le reste de tes jours. »

Alors, ouvrant le livre des Ecritures, il lui expliquait les prophéties et lui montrait que Dieu avait promis d'envoyer son Fils sur la terre pour racheter le genre humain qui s'en allait dans les voies de l'erreur.

« Mais, quelles sont ces Ecritures ? interrompit Anianus ; je ne crois pas qu'on les enseigne dans nos écoles. Je connais l'Iliade et l'Odyssée, et tout ce qu'on a coutume d'apprendre aux fils des Egyptiens, mais jamais je n'ai entendu parler de ces prophéties que vous m'exposez. »

Alors, le saint évangéliste lui fit voir combien était vaine cette sagesse dont le monde se vantait tant. Ensuite, il lui annonça Jésus-Christ et lui développa les mystères les plus élevés de notre religion.

En entendant une si sublime doctrine, Anianus ne douta plus que la vérité ne parlât par la bouche de cet homme qui accomplissait d'ailleurs de si grands prodiges, et la grâce, pénétrant dans son cœur, il renonça au culte des idoles et se convertit avec toute sa maison.

Telle fut la première conquête de Marc dans cette grande ville, et la foi s'y répandit avec une telle rapidité qu'Alexandrie vit s'élever dans son sein la chrétienté la plus florissante de l'univers.

Ce même Anianus, qui passait auparavant sa vie à raccommoder les vieilles chaussures, fit de tels progrès dans la connaissance et la pratique des vérités chrétiennes, que saint Marc le sacra évêque d'Alexandrie deux ans après. A côté du siège épiscopal s'éleva ce didascalé, cette école des catéchumènes qui sera le germe de cette fameuse école qu'illustreront plus tard les Panthène, les Clément et les Origène.

La ferveur des nouveaux chrétiens semblait s'accroître avec le nombre. Plusieurs, touchés du désir de s'élever jusqu'au plus haut point de la perfection chrétienne, s'efforcèrent de joindre la pratique des conseils de l'Evangile à l'observation des préceptes, comme ils le voyaient faire à Marc lui-même. L'on vit bientôt cette grande ville et son territoire remplis de ces généreux chrétiens, qui, renonçant à toutes les commodités de la vie, ne s'occupaient plus que de Dieu et passaient leurs jours dans la pratique des plus grandes austérités, dans la lecture des Livres Saints, et dans une continuelle méditation des vérités éternelles.

Ces fervents chrétiens d'Egypte furent nommés *Thérapeutes*, mot qui signifie serviteurs de Dieu : ils furent comme la semence de ce nombre prodigieux de saints solitaires, qui, quelques siècles après, peuplèrent l'Egypte et la Thébaïde.

Le nombre des fidèles augmentant sans cesse, les Alexandrins, furieux, tendirent toutes sortes de pièges au bienheureux Marc, et cherchèrent à le faire mourir. Le Saint, apprenant leurs mauvais desseins, créa Anianus évêque en sa place, ordonna trois prêtres, sept diacres et onze autres ministres pour le service de l'Eglise, puis il se retira dans la Pentapole. Il y demeura deux ans à fortifier les frères qui avaient déjà reçu la foi ; il ordonna aussi des évêques et des clercs dans ces régions, puis il revint à Alexandrie. A son retour, il trouva que la foi et la grâce du Seigneur avait fait de nouvelles conquêtes. Le Saint s'en réjouit beaucoup, et, fléchissant les genoux, il rendit gloire à Dieu.

Cependant, les païens connurent l'arrivée du Saint. Jaloux de le voir multiplier les miracles, ils cherchèrent plusieurs fois à s'emparer de lui ; dans leurs théâtres, leurs festins, ils ne cessaient de crier : « Cet homme dispose d'un grand pouvoir ! »

MARTYRE — VISION — TRIOMPHE

Il arriva cette année-là que la solennité de Pâques coïncida avec la fête du dieu Sérapis.

Rassemblés pour la circonstance, les païens se dirigent vers la demeure du saint évangéliste. Ils le trouvent, offrant à Dieu l'hommage de ses prières. Alors, ils se saisissent de sa personne, lui passent une corde au cou et le traînent par la ville en criant :

« Traînons le buffle au quartier du bouvier ! »

Pendant ce temps, le bienheureux Marc rendait grâces à Dieu et disait :

« Soyez béni, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai été jugé digne de souffrir pour votre nom ! »

Sa chair tombait en lambeaux sous les coups, et le pavé de la route était teint de son sang. Le soir venu, les idolâtres le jetèrent en prison, en attendant qu'on imaginât le genre de mort qu'on lui ferait souffrir.

Vers le milieu de la nuit, comme les portes étaient fermées et les gardes endormis, il se fit

un violent tremblement de terre, car l'Ange du Seigneur descendit du ciel, toucha le saint martyr et lui dit :

« Marc, serviteur de Dieu, le premier de ceux qui ont propagé dans l'Egypte la loi du Seigneur, voici que ton nom est écrit au livre de la vie éternelle, et ta mémoire ne périra jamais; car tu as mérité d'être uni à la Vertu céleste. Ton âme va être enlevée au ciel pour y jouir de l'éternel repos et de la lumière qui ne s'éteint jamais. »

Pendant cette vision, le bienheureux Marc élevait les mains et disait :

« Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez pas délaissé, et de ce que vous m'avez compté au nombre de vos saints. Je vous supplie, mon Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme dans la paix, et ne souffrez pas qu'elle soit séparée de votre grâce ! »

Sa prière étant finie, le Seigneur Jésus-Christ vint à lui sous les mêmes traits et avec les mêmes vêtements qu'il avait lorsqu'il se trouvait avec ses disciples, avant sa Passion, et il lui dit :

« *Pax tibi, Marce, Evangelista mi.* » (La paix soitavec toi, Marc, mon Evangéliste.)

A quoi le disciple répondit :

« Seigneur ! »

Sa joie et son amour ne trouvèrent pas d'autres paroles. Ainsi Madeleine, au matin de Pâques, avait gardé le silence, après ce cri du cœur : « Cher Maître ! »

Le lendemain, Marc fut immolé par les païens, mais il avait rempli sa mission sur la terre, et le ciel s'ouvrait au lion qui allait occuper, au pied du trône de l'Ancien des jours, la place d'honneur où le prophète de Pathmos le contempla dans sa sublime vision.

Après l'avoir mis à mort, toute cette multitude de gentils, transportée de fureur, alluma un grand feu sur le bord de la mer, pour y brûler les reliques du saint martyr. Mais, par la providence de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, il s'éleva une violente tempête et un vent impétueux; le soleil cacha ses rayons; de fréquents coups de tonnerre se firent entendre, et du matin jusqu'au soir, la pluie tomba par torrents, en telle abondance que les maisons de plusieurs en furent renversées, et que bon nombre de personnes furent englouties. Dans leur frayeur, les gardes abandonnent le saint corps et prennent la fuite.

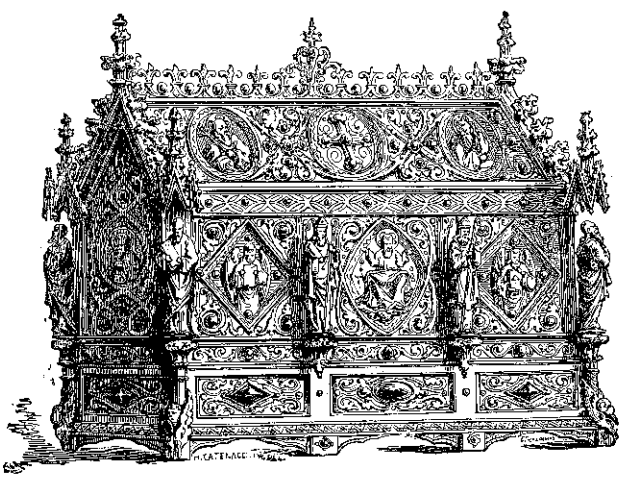
D'autres disaient en se moquant : « Notre grand dieu Sérapis a voulu, dans sa fête d'aujourd'hui, visiter cet homme. »

Cependant, des fidèles vinrent chercher le corps, et ils le portèrent au lieu où le Saint avait coutume d'offrir à Dieu ses prières.

Quand la cérémonie fut achevée, les fidèles l'ensevelirent comme le voulait l'usage du pays, et ils le placèrent dans un petit caveau, creusé dans le roc. Ils honorèrent sa mémoire dans le jeûne et la prière, le félicitant d'avoir, le premier, occupé le trône glorieux d'Alexandrie.

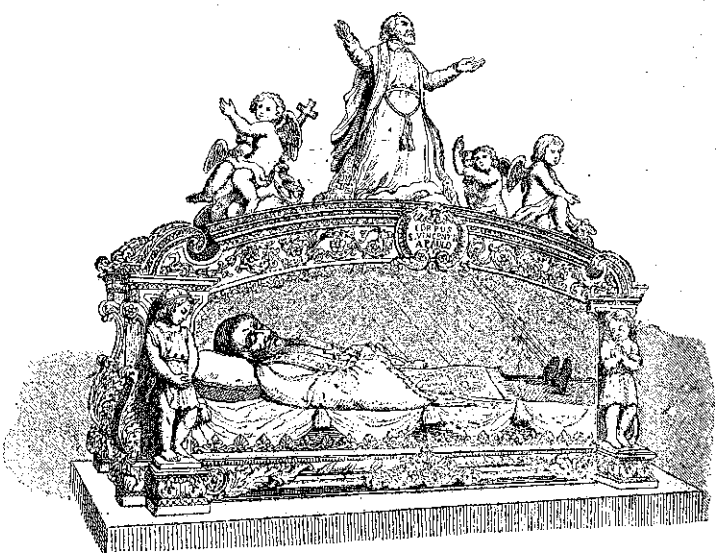
LES RELIQUES DE SAINT MARC A VENISE

Au IXe siècle, dit dom Guéranger, l'Eglise d'Occident s'enrichit de la dépouille mortelle de Marc. Ses restes sacrés furent transportés à Venise, et sous les auspices du lion évangélique commencèrent pour cette ville les glorieuses destinées qui ont duré mille ans. La foi en un si grand patron opéra des merveilles dans ces îlots et ces lagunes d'où s'éleva bientôt une cité aussi puissante que magnifique. L'art byzantin construisit l'imposante et somptueuse église qui fut le palladium de la reine des mers, et la nouvelle république frappa ses monnaies à l'effigie du lion de saint Marc : heureuse si, plus filiale envers Rome et plus sévère dans ses mœurs, elle n'eût jamais dégénéré de sa gravité antique, ni de la foi de ses plus beaux siècles !



LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT VINCENT DE PAUL

Le 25 avril. — Fête le IIe dimanche après Pâques.



Châsse de saint Vincent de Paul.

HIER SOUS LES PIEDS, AUJOURD'HUI SUR LES AUTELS

Vers la fin de sa longue carrière, saint Vincent de Paul disait un jour à ses missionnaires : « Bientôt le misérable corps de ce vieux pécheur sera mis en terre : il sera réduit en cendre et vous le foulerez aux pieds. »

Mais voilà que Dieu qui exalte les humbles a relevé de la poussière les restes précieux de son serviteur, et le corps de Vincent de Paul a été placé sur les autels. Aujourd'hui il est exposé à la vénération des fidèles, dans l'église de la Congrégation de prêtres qu'il a fondée; jour et nuit vingt lampes brûlent autour de ses restes sacrés; Paris les regarde comme un de ses plus précieux trésors.

C'est en 1830, le 25 avril, que ces saintes reliques ont été transportées avec une pompe extraordinaire, à travers les rues de la capitale, de Notre-Dame de Paris à l'église des missionnaires de Saint-Vincent de Paul ou Lazaristes, 95, rue de Sèvres, où elles reposent encore. Chaque année la mémoire de cette solennelle translation est l'objet d'une fête qui se célèbre le deuxième dimanche après Pâques.

LA MORT DE SAINT VINCENT DE PAUL — SES SAINTES RELIQUES

A la mort de Vincent de Paul, 27 septembre 1660, on inhuma ses restes dans le chœur de l'église de Saint-Lazare, à Paris. C'était avec l'espoir que ces ossements en sortiraient bientôt glorifiés. Son cœur si semblable à celui de Jésus « qui avait tant aimé les hommes » avait été conservé. Il fut mis dans une petite châsse d'argent que la Dsse d'Aiguillon fit faire pour le recevoir.

La foule chrétienne accourut pour rendre ses derniers devoirs au prêtre si bienfaisant et si vénéré. Le nonce du Pape, Bossuet, de nombreux évêques, des princes, des magistrats, avec la double famille religieuse de Vincent de Paul et l'immense famille des pauvres, voulurent une fois encore contempler les traits du défunt. L'archevêque de Vienne arriva lorsque la bière venait d'être fermée : il demanda la consolation de voir le Saint une dernière fois, et, l'ayant obtenue, il lui baisa les mains.

On se partagea les vêtements du serviteur de Dieu. Ils avaient déjà fait des miracles. Un des jeunes disciples de saint Vincent, encore occupé à ses études, fut atteint d'une maladie qui lui interdisait toute application et allait lui fermer les portes du sanctuaire, malgré son désir de se consacrer aux missions. Il se rappela la foi de cette humble femme de l'Evangile qui fut guérie en touchant la robe du Sauveur; et, s'agenouillant sur le passage de l'homme de Dieu, il toucha avec confiance son vêtement : sur-le-champ, lui aussi reçut la guérison.

PREMIÈRE OUVERTURE DU TOMBEAU EN 1712 — LE CORPS DE VINCENT DE PAUL EST RETROUVÉ INTACT

Les miracles se multipliaient en France et dans les contrées lointaines, par l'intercession de Vincent de Paul et par l'emploi de ses reliques. C'est ainsi que le Supérieur du Séminaire de Chartres, Jean Bonnet, lui-même prêtre de la Congrégation de la Mission, fut subitement guéri d'une hernie complète après une prière à Vincent de Paul.

On songea alors à constater l'état des restes mortels du serviteur de Dieu, et, le 19 février 1712, eut lieu l'ouverture de son tombeau. Plus de

cinquante ans s'étaient écoulés depuis sa mort. Sans doute ce n'est qu'au seul Saint des saints qu'il a été promis que son corps ne connaîtrait pas la corruption : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem* : aussi se demandait-on en quel état allait apparaître le corps du serviteur de Dieu aux yeux des assistants. Le cercueil est ouvert. Un cri de joie part de toutes les bouches et de tous les cœurs : la mort une fois de plus a été « absorbée dans sa victoire » et elle a dû respecter Vincent de Paul. Quand chacun eut satisfait sa pieuse curiosité et sa dévotion, les experts firent un procès-verbal qu'ils terminaient en disant : « qu'ils avaient trouvé un corps tout entier sans aucune mauvaise odeur. »

LA BÉATIFICATION — LA SECONDE OUVERTURE DU TOMBEAU — LES RELIQUES

Après la visite des précieux restes de Vincent de Paul, on remit tout dans le même état, espérant que Dieu hâterait la glorification de son serviteur et multiplierait au besoin pour cela les miracles. Cet espoir ne fut pas trompé, et Vincent de Paul fut béatifié le 29 août 1729.

Le 25 septembre suivant, on procéda à une seconde ouverture du tombeau. Malheureusement, l'action de l'air, et surtout deux inondations qui douze ans auparavant avaient noyé la cour et la chapelle de Saint-Lazare, avaient altéré la sainte relique; la soutane portait encore la trace du limon laissé par les eaux. Du reste, le corps n'exhalait aucune mauvaise odeur.

L'archevêque de Paris prit pour lui la main gauche du Bienheureux dont il distribua quelques phalanges aux plus illustres personnages de l'assemblée, le duc de Noailles, la maréchale de Grammont et quelques autres. Le Supérieur général retira un ossement destiné au Pape. — Déjà, le 21 mars 1727, on avait offert un cœur peint avec le sang du Bienheureux à Benoit XIII qui le reçut avec respect et le mit dans son bréviaire. Après la béatification on lui envoya un linge teint du même sang enfermé dans une belle châsse; le Souverain Pontife le reçut avec une joie plus grande encore et l'envoya à Bénévent dont il avait été archevêque, pour être exposé dans la cathédrale. Un pieux souvenir de même nature fut donné à la reine d'Angleterre en 1730, et un autre avec un ossement fut envoyé, en 1731, à Clément XII.

Dieu attachait une vertu céleste à ces restes sacrés et les reliques de Vincent de Paul, comme celles de tant d'autres saints de l'Ancien Testament et de la loi nouvelle, ou même l'invocation seule de son nom, devinrent l'instrument de nombreux miracles.

PUISSANCE DE VINCENT SUR LES ÉLÉMENTS ET SUR LE DÉMON

Les éléments cédèrent au pouvoir du fidèle serviteur de celui qui avait commandé aux vents et à la mer. La veille de Pâques, 3 avril 1706, le feu prit à la forêt de la Vallière et de Vaujour, en Anjou, et, favorisé par un vent impétueux, il en eut bientôt consumé 40 arpents. Sur la lisière du bois était une maisonnette appartenant à l'hôpital de Luble, et habitée par une pauvre veuve et cinq petits enfants. Une Fille de la Charité, employée à cet hôpital, court à la maisonnette pour conserver, s'il est possible, aux pauvres ce petit bien, et surtout pour sauver ces malheureux. Elle est déjà menacée par les flammes qui s'avancent avec furie. Destituée de tout secours humain, la Sœur se met en prière et s'adresse à Vincent, au nom de la tendresse que Dieu lui avait donnée pour tous les misérables. En même temps, elle place à une certaine distance un morceau de la chasuble du saint prêtre et défend à la flamme de passer outre. Comme la mer devant le grain de sable, le flot ardent, devant la faible limite posée par la foi, s'arrête tout court et rebrousse chemin.

Comme son Maître encore, le serviteur de Jésus-Christ fit reconnaître sa puissance aux démons. Dans la paroisse de Sonac, au diocèse de Cahors, était une fille de condition, nommée Marguerite Darcimoles, dont la possession avait été déclarée réelle par le pieux et savant évêque Nicolas Sevin.

Celui-ci, au mois de mai 1663, députa le chanoine régulier Etienne Guinguy pour faire les exorcismes de l'Eglise. Guinguy se rendit à Sonac avec un jeune clerc, Pierre Rivière, que Nicolas Talec, supérieur du Séminaire, lui avait donné pour compagnon. Le Père veut confesser la possédée : le démon la tourmente davantage. « Laisse-la en liberté, dit l'exorciste. — Oui, liberté, répond le malin esprit, pour faire descendre le feu du ciel et me brûler! » Guinguy le presse alors par les mérites de plusieurs saints; et, tout étant inutile, il lui vint en pensée de le conjurer par les mérites de Vincent de Paul, dont Alain de Salminihac l'avait souvent entretenu. Au nom de Vincent : « Tais-toi, tais-toi! » s'écrie le démon en se jetant à son cou. L'exorciste se dégage de ses étreintes et multiplie les conjurations. Alors, le démon, à haute voix : « Vincent, dit-il, s'est nourri sur la terre d'un aliment qui est le poison de notre enfer : c'est le néant, c'est l'anéantissement de soi-même. C'est de ce néant que Vincent a vécu, et il vit aujourd'hui de la plénitude de la grâce. Le néant fait mourir et il fait vivre; il fait mourir au monde, il fait vivre à la grâce. — Quoique tu sois le père du mensonge, reprend le prêtre, tu viens de dire la vérité. — Ah! réplique le démon, que je voudrais bien avoir menti! »

Cependant, Guinguy, pour achever de profiter de son avantage, se met en devoir de conduire M^lle^ Darcimoles à l'église : elle reste immobile à l'entrée du cimetière. Il recourt de nouveau à l'homme de Dieu : « Vincent, Vincent, s'écrie enfin le démon vaincu, que tu es élevé dans le ciel, et que je suis profond dans l'enfer! » et il lâche sa proie.

LES MALADES SONT GUÉRIS

A peine Vincent avait-il été descendu dans la tombe, que son sépulcre était devenu glorieux par les miracles qui s'y accomplissaient.

En 1661, à Tréguier, Marie André, abandonnée par les médecins, boit un peu d'eau dans laquelle a trempé un linge teint du sang de l'humble prêtre; elle est guérie. Comme Claude-Joseph Compoin et Antoine Greffier, tous deux de Paris, les aveugles recouvrent la vue et les sourds l'ouïe, au tombeau de Vincent. Comme un pauvre enfant, Alexandre-Philippe Legrand, comme Louise-Elisabeth de Sackeville, noble fille originaire de l'Angleterre, et comme Jean Descroisilles, prêtre de la Mission, à Toul, les paralytiques reçoivent la guérison. Des ulcères horribles, comme pour la Sœur Saint-Basile, des Bénédictines de Montmirail; des plaies ou des squirres qui paraissent inguérissables, ainsi que l'atteste, pour la Sœur Marie-Antoinette Robbe, un mandement de l'archevêque de Sens, en 1742; diverses autres maladies, comme pour François

Richer et pour Marie-Anne Lhuillier, et Geneviève-Catherine Marquette, ainsi que le constatent des rapports authentiques, disparurent miraculeusement par l'intercession de Vincent.

Catherine Jean était atteinte d'un tremblement universel et d'une paralysie presque complète. Elle s'écrie dans l'église de Saint-Lazare : « Bienheureux Vincent, priez pour moi! » et elle se met à réciter neuf *Pater* et neuf *Ave*. Elle n'avait pas fini, qu'elle se lève sans appui, retourne chez elle d'un pas ferme, « droite comme un I, » dit-elle dans sa déposition, et portant son bâton haut en signe de victoire.

Les enfants spirituels du bienheureux Vincent de Paul furent en particulier l'objet ou les ministres de ses grâces miraculeuses. Mathurine Guérin, supérieure des Filles de la Charité, fut guérie par l'invocation de son bienheureux Père, d'un ulcère cancéreux qui lui avait, en partie, dévoré la jambe. Un jeune missionnaire, Jean Polly, ou des Filles de la Charité obtiennent par le même moyen la guérison des malades auxquels ils s'intéressent.

LES RELIQUES DE SAINT VINCENT PENDANT LA RÉVOLUTION

Le 13 juillet 1789, la maison de Saint-Lazare avait été l'objet d'un premier pillage. Le 30 avril 1792, Devitry, commissaire des biens nationaux, s'y présenta pour enlever les vases sacrés et l'argenterie de l'église, y compris la châsse de saint Vincent. Les missionnaires réclamèrent le corps de leur Père, et Devitry le leur remit, comme il le constate dans son procès-verbal.

Les missionnaires placèrent donc la sainte relique dans une caisse de chêne, avec l'aube et l'étole dont elle était revêtue. Le cœur fut emporté à Turin, puis rapporté en France : on le garde à la cathédrale de Lyon. Le corps, porté rue des Mathurins-Sorbonne, puis rue des Bourdonnais, fut déposé, en 1795, rue Neuve-Saint-Etienne où on le tint caché plusieurs années dans l'enfoncement d'un mur. Le 18 juillet 1806, la sainte relique fut enfin remise aux mains des Filles de saint Vincent de Paul, les Sœurs de Charité, dont la maison-mère était alors rue du Vieux-Colombier. Lorsqu'elles s'établirent dans leur nouvelle demeure, 140, rue du Bac, elles y transportèrent le précieux dépôt, qui attendit là, placé sous un autel, la solennelle translation de 1830.

LA TRANSLATION DES RELIQUES EN 1830

Dieu est admirable dans la récompense qu'il prépare à ses saints. Il veut que, dès ici-bas, leur soient rendus des honneurs tels que n'en obtinrent jamais les rois. C'est ainsi que la munificence des princes et la piété du peuple fidèle avaient érigé au saint prêtre un monument digne de la grandeur de ses œuvres.

Le corps du Saint fut provisoirement déposé à l'archevêché de Paris, vérifié et authentiquement reconnu par ordre de Mgr de Quélen. Il fut alors richement paré et déposé dans la magnifique châsse où il repose encore. Après de solennelles cérémonies à la Métropole, eut lieu, le dimanche 25 avril 1830, la translation à la nouvelle maison-mère de la Congrégation de la Mission, 95, rue de Sèvres.

« Le jour où eut lieu cette marche triomphale, écrit un éloquent témoin, Mgr Gerbet, un peuple immense s'agitait dans Paris; le nom de Vincent de Paul était dans toutes les bouches, on eût dit qu'il s'agissait d'un contemporain, d'un homme que chacun avait connu. On parait la façade des maisons devant lesquelles passait, il y a deux siècles, un prêtre pauvre et ignoré. Ces mêmes rues qu'il allait encore traverser, que de fois il les avait parcourues dans ses courses charitables! Elles semblaient avoir retrouvé le souvenir de l'homme de Dieu.

» Pendant ce temps, l'auguste cérémonie commençait dans la basilique métropolitaine Notre-Dame de Paris. Ce temple qui, lui-même, avait vu Vincent de Paul, qui possédait encore sa dépouille mortelle, se montrait dans toute la pompe des grands jours.

» Au signal donné, la troupe sainte s'ébranle, et les prêtres, et les vierges, et les pontifes, formés en cortèges, environnent le corps du saint prêtre. A peine Vincent a-t-il franchi le seuil de la basilique, qu'un des premiers objets de sa sollicitude arrête ses pas. L'Hôtel-Dieu, la demeure des pauvres malades, est encore la première maison qui se présente à lui au sortir de la maison du Seigneur. Il ne doit pas franchir sans s'y arrêter le lieu où son cœur habita toujours. On le dépose quelques instants à la vue du temple de sa charité; il salue encore, il bénit, il encourage ses enfants.

» La marche sacrée recommence. Au milieu des flots d'un peuple immense, la multitude s'avance solennellement. Bientôt paraît le corps nombreux des jeunes lévites, espoir du sanctuaire, fiers de faire partie d'un triomphe si éloquent pour eux. Le clergé des paroisses, le corps des curés venaient ensuite. Et, au milieu de ses disciples, les prêtres de la Mission, au milieu des admirables coopératrices de sa charité, au milieu des enfants qui lui doivent l'existence et le bonheur de la foi, Vincent de Paul s'avançait lui-même, attirant les regards et paraissant reposer au milieu des trophées pacifiques de tant de victoires.

» A la suite du Chapitre métropolitain, 17 pontifes rehaussaient par l'éclat de leur présence le triomphe du saint prêtre. Enfin la chaîne religieuse se terminait par le premier pasteur de la capitale, Mgr de Quélen, qui, revêtu des ornements pontificaux, présidait à cette fête dont la gloire a rejailli sur son épiscopat.

» Sur la route qui conduisait Vincent au lieu de son repos, on rencontrait encore deux asiles du malheur : l'hospice de la Charité et celui des Ménages. On voulut qu'ils eussent part aux bénédictions particulières du Père des pauvres, et des autels élevés par les pieuses mains des Filles de la Charité reçurent le dépôt précieux.

» Enfin le jour commençait à baisser et l'on était à la vue du temple qui devait seul désormais garder les restes de Vincent. Il touchait le seuil de cette nouvelle demeure qui abrite aujourd'hui ses enfants chassés de la maison qu'il habita lui-même. Il venait en prendre possession, et faire d'un temple à peine terminé l'un des temples les plus révérés de la France.

» Au-dessus de l'autel était préparée la place où devait reposer le corps du saint prêtre. A l'entrée du sanctuaire on déposa le précieux fardeau, et la suite des prêtres et des pontifes s'avança jusqu'à l'autel du Très-Haut. Le tabernacle sacré s'ouvrit et le Dieu de Vincent vint prendre part à la fête de son serviteur. Toute la gloire de ce jour fut rapportée à l'Auteur de toute sainteté, et, de son autel de la terre, il bénit encore le saint prêtre et ses enfants prosternés. La journée finit au milieu des chants de l'action de grâces, et la nuit avait depuis longtemps commencé son cours que les flots du peuple religieux

inondaient encore le voisinage du temple de Vincent.

» Durant neuf jours, le même zèle qui avait animé les chrétiens au jour de la Translation a conduit aux pieds du saint prêtre une affluence telle qu'on aurait peine à s'en former l'idée si l'on n'en avait été témoin. Chaque jour des sacrifices innombrables étaient offerts à tous les autels, la table sainte était assiégée, les louanges divines étaient célébrées, le pain de la parole était rompu à la multitude affamée. Les fidèles de toutes les conditions venaient fléchir le genou devant le serviteur de Dieu, et nul ne se retirait sans se sentir meilleur. Le monarque lui-même, Charles X, vint s'agenouiller devant les restes précieux de l'humble prêtre et lui recommander le bonheur de son peuple. »

LA CHASSE DE SAINT VINCENT DE PAUL

La châsse où reposent aujourd'hui les reliques de saint Vincent de Paul est placée derrière la grille dorée qui surmonte l'autel. Elle est découverte chaque année pendant l'octave qui suit la fête du Saint (19 juillet) et pendant la neuvaine qui suit l'anniversaire de la Translation (IIe dimanche après Pâques).

Cette châsse d'argent est un chef-d'œuvre où le prix du travail surpasse encore celui de la matière. Admirée à l'exposition de l'Industrie française en 1827, elle fut offerte par le diocèse de Paris à Vincent de Paul et à ses enfants. Son prix élevé fut acquitté à l'aide de quêtes et de souscriptions, en tête desquelles s'inscrivirent le roi et les princes et princesses de sa famille. C'est un carré long de sept pieds de longueur, sur deux et demie de hauteur et de largeur avec dessus cintré. De belles glaces en ferment les trois faces latérales. Le montant et le cintre sont ciselés avec goût. A chacun des deux montants antérieurs, deux socles portent de petits enfants d'argent d'un pied de haut : orphelins des deux sexes, à mains jointes, qui regardent avec une vive expression de respect et de reconnaissance leur bienfaiteur et leur père. Une statue de saint Vincent de Paul, de trois pieds et demi, en habits sacerdotaux, à genoux sur un nuage, les yeux et les mains au ciel, couronne la châsse. Autour de lui, quatre anges, de deux pieds et demi, portent les attributs de la Religion, de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. L'intérieur de la châsse est revêtu de soie blanche ornée de broderies d'or.

Tous ceux qui ont au cœur le feu sacré de la charité chrétienne sont heureux lorsqu'ils peuvent venir en raviver la flamme auprès de ce tombeau. Nous avons mentionné les grâces miraculeuses obtenues par les saintes reliques.

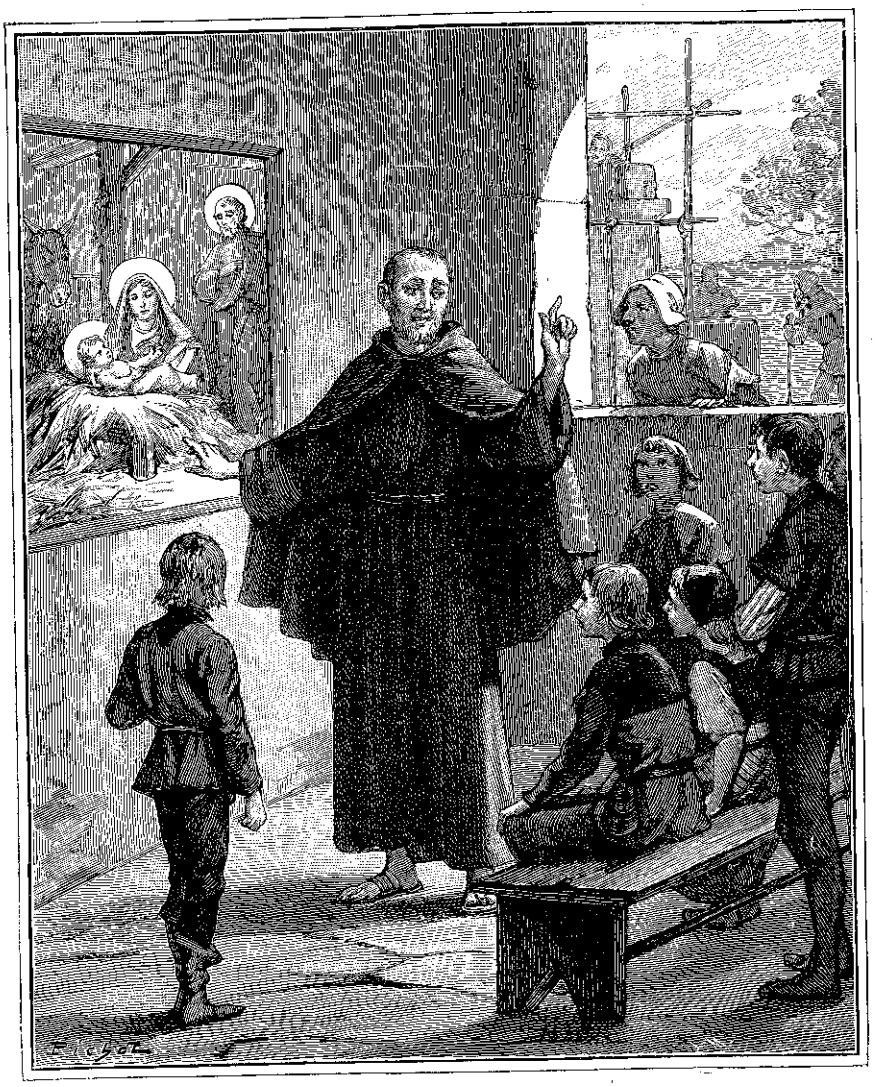
« Il en est toujours ainsi, a pu écrire un de ses récents historiens, notamment à la maison-mère de la Mission, où son saint corps repose. Pas une des fêtes du Saint qui ne soit marquée par quelques miracles, particulièrement opérés sur les petits et les pauvres, par ce père et ce patron des misérables. Tous les ans, et plusieurs fois chaque année, ce fidèle disciple du débonnaire Sauveur semble répéter la parole divine : « Allez, et dites partout : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les infirmes sont guéris, les pauvres sont évangélisés. »

ORAISON

O Dieu qui avez enrichi le cœur du bienheureux Vincent d'un admirable trésor de miséricorde pour qu'il puisse subvenir aux si nombreuses misères des autres hommes, nous vous en prions, accordez-nous, dans cette solennité de la Translation, de désirer, par une sainte émulation, cette charité que ses cendres respirent encore, et de participer aux fruits abondants qu'elle a produits. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

LE VÉNÉRABLE PIERRE DE BÉTANCOURT

Fondateur des Frères de Bethléem (1626-1667).



Le Vénérable développait, parmi les jeunes gens qu'il instruisait, le culte de la sainte Vierge et de Jésus Enfant.

NAISSANCE — UNE FAMILLE CHRÉTIENNE — LE PATRE

Le vénérable Pierre de Bétancourt naquit à Villafler, dans l'île Ténérife, le 19 mars 1626. Ses parents, Amadour de Bétancourt et Anne Garzia, étaient de famille noble, mais réduits à une extrême pauvreté.

Pierre, l'aîné de cinq enfants, fut baptisé le 21 mars et reçut le sacrement de Confirmation à l'âge de quatre ans seulement, suivant un usage de certains pays.

Dès qu'il fut en état de gagner sa vie, son père lui confia la garde d'un troupeau. Le petit Pierre s'adonna aussitôt avec sollicitude à ces humbles fonctions; tandis que les brebis paissaient tranquilles ou se reposaient aux heures chaudes de la journée, il récitait dévotement son rosaire. Ces occupations durèrent douze années, pendant lesquelles Dieu parlait fréquemment à son cœur, l'appelant à une vie plus héroïque. Le jeune homme, sans mépriser ces avances de la grâce, ne savait trop comment y répondre.

EN ROUTE VERS LES INDES — A GUATEMALA

Lorsque sonna sa vingt-troisième année, après avoir longuement réfléchi, de Bétancourt résolut de s'expatrier pour se dévouer complètement au service de Dieu. Il s'ouvrit de ce projet à une de ses tantes, femme de bon conseil, qui l'approuva. Son confesseur encouragea aussi ce zèle tout apostolique. Un navire en partance pour la Havane était dans le port, le jeune homme fit une démarche auprès du capitaine et obtint le passage gratuit. Le jour même de l'embarquement, à genoux sur le pont du navire, il écrivit une lettre à ses parents pour les avertir de son départ et leur demander une dernière bénédiction. La traversée fut heureuse, et les voyageurs purent sans encombre débarquer à Guatemala, capitale du même Etat, le 17 février 1651.

Son premier salut fut pour la Sainte Vierge; à genoux, le front dans la poussière, il récita trois fois le *Salve Regina,* puis il entra dans la ville.

Les fatigues du voyage, les privations que lui imposait son extrême pauvreté lui occasionnèrent dès les premiers jours une maladie grave. Transporté à l'hôpital de Saint-Jean de Dieu, il fut entouré par les religieux de soins empressés qui hâtèrent sa guérison. Parmi les visiteurs de l'hôpital se trouva un jour le capitaine Antoine de Bétancourt qui résidait dans la ville; apprenant le nom et la patrie du malade, il ne douta pas qu'il n'y eût entre eux des liens réels de parenté. Il voulut connaître le pieux jeune homme, et le pria, après sa guérison, de venir habiter en sa maison.

Sa vie matérielle assurée momentanément, grâce aux libéralités de son parent, Pierre de Bétancourt choisit un guide pour son âme, ce fut le P. Emmanuel Lolio, de la Compagnie de Jésus. Aidé de ses précieux conseils, il résolut de commencer les études pour le sacerdoce.

ÉCOLIER A VINGT-CINQ ANS — UN MARIAGE ÉLUDÉ POUR REMONTER SON VESTIAIRE

Malgré ses vingt-cinq ans, il se mit à suivre les cours de latin au collège des Jésuites, puis, la délicatesse lui faisant un devoir de gagner sa vie sans rester toujours à la charge de son bienfaiteur, il entra comme employé de nuit dans une manufacture de draperies. Le jour, il était étudiant, la nuit, il redevenait ouvrier. Les dimanches et les jours de fête, alors que les classes vaquaient, il s'improvisait catéchiste pour instruire les esclaves nègres qui travaillaient aux mêmes ateliers que lui; avec eux il récitait le rosaire et parlait de la Mère de Dieu dans les termes de l'amour filial le plus élevé. Il logeait alors chez Pierre d'Almengol, surintendant de la manufacture, et avait tous les matins une lieue de chemin à faire pour gagner le collège. Cependant, le patron admirait l'activité, le sérieux, les façons distinguées et surtout l'énergie de son ouvrier. Toutes ces qualités ne pouvant faire de lui qu'un gendre excellent, il résolut de se l'attacher plus étroitement en lui donnant une de ses filles. Le serviteur de Dieu ne soupçonna pas plutôt les intentions de son maître qu'il songea à se dérober par la fuite à toute offre matrimoniale. Il ne voulait pas en effet humilier par un refus celui qui avait été si bon pour lui, ni renoncer par le mariage à la vocation ecclésiastique.

Prétextant la difficulté de mener de front des études sérieuses et le travail de la fabrique, il quitta la maison si hospitalière de d'Almengol pour venir habiter près du collège.

Dans son nouveau logement, il eut beaucoup à souffrir de la pauvreté. Lorsque sa misère était extrême, il s'adressait à sa céleste bienfaitrice, et la Sainte Vierge se hâtait de le secourir.

Une fois qu'il avait un pressant besoin de remonter son vestiaire, il se rendit dans la chapelle des religieux de la Merci, pour supplier sa bonne Mère de venir à son aide. Il avait à peine quitté l'église qu'il s'entendit, en pleine rue, appelé par son nom; il se retourna et se trouva face à face avec un des plus riches négociants de Guatemala, Don Ignace d'Arnas. Celui-ci le fit entrer dans sa maison, et à brûle-pourpoint : « J'ai appris, dit-il, que vous étiez étranger en notre ville; à ce titre vous devez être dépourvu de bien des choses de première nécessité, aussi ai-je réservé à votre intention ces habits que vous allez prendre. » Le pauvre jeune homme ne savait trop comment remercier son bienfaiteur; ses larmes en dirent plus long que ses paroles.

UNE MÉMOIRE INGRATE
TERTIAIRE DE SAINT-FRANÇOIS

Son ardeur pour l'étude était exemplaire. Il passait une partie de ses nuits à apprendre ses leçons, et cependant il ne faisait aucun progrès, au grand étonnement de ses maîtres.

Après trois ans d'efforts infructueux, il résolut, sur l'avis de son confesseur, de laisser les études et de s'adonner aux œuvres de charité. Il alla mûrir son projet dans l'église de la Merci, devant l'autel de Marie. Cette chapelle, qu'il appelait sa *chambre d'audience*, était son séjour favori.

Un dimanche matin, après avoir fait la communion à l'église de la Merci, il se rendit à l'église des Franciscains pour assister à une autre messe. Il était depuis un certain temps à genoux devant l'autel de Notre-Dame de Lorette, lorsque le P. Ferdinand de Spina, gardien du monastère, vint le trouver et lui dit : « Pourquoi donc, jeune homme, ne prenez-vous pas l'habit de Tertiaire? » Légèrement interloqué, le serviteur de Dieu répondit qu'il en avait depuis longtemps le désir, mais que sa pauvreté ne lui permettait pas d'acheter l'étoffe nécessaire. Aussitôt, le Père gardien le conduisit à la sacristie et le présenta au président du Tiers-Ordre qui était alors Don Antoine Strada.

Ce riche gentilhomme ne connut pas plus tôt les intentions du jeune homme et sa pauvreté qu'il lui facilita par sa générosité la réalisation de son pieux désir.

Le Père gardien le revêtit aussitôt du saint habit : c'était en l'année 1655.

Les fonctions du nouveau Tertiaire furent de balayer l'église, d'orner les chapelles et de veiller

sur la sacristie. Il s'y adonna avec une ardeur qui témoignait de son zèle pour la maison de Dieu. Toujours près de l'Eucharistie, sa ferveur s'accrut de jour en jour. Il acquit dans le recueillement de l'oraison une telle science de la vie surnaturelle, que Mgr de Ribeira, évêque de Guatemala, avoua que nul théologien n'avait parlé en termes plus profonds de la vie contemplative.

CATÉCHISTE VOLONTAIRE — DIRECTEUR DE PATRONAGE

Dans sa petite cellule du couvent de Saint-François, le Fr. de Bétancourt sentait bien que sa vie de Tertiaire n'était encore qu'un acheminement vers sa vocation véritable. Il cherchait donc toujours.

Il avait remarqué dans les quartiers populeux de la ville, des groupes nombreux d'enfants laissés à eux-mêmes, qui, chaque jour, vagabondaient sans surveillance. La pauvreté de leurs parents ou leur négligence les condamnait nécessairement au vice, à l'ignorance et à l'irréligion. Le mal était grand; le serviteur de Dieu résolut d'y porter remède. Il commença par apprivoiser ces petits sauvages en allant au milieu d'eux, s'intéressant à leurs jeux, leur distribuant de temps en temps quelques friandises. Peu à peu il en réunit un grand nombre autour de lui. Il commença alors à cultiver ces âmes frustes en les instruisant des mystères de la foi, et leur recommandant une grande réserve dans les paroles et les actions. Ces instructions avaient lieu tout d'abord sur la place publique, mais le Fr. Pierre s'aperçut bientôt que pour faire une œuvre durable il fallait un local approprié. Il loua, avec le concours de quelques personnes pieuses, une maison assez vaste où il ouvrit une école de catéchisme et institua une sorte de patronage. Aux plus jeunes, il apprenait les prières vocales les plus usuelles et terminait toujours ses leçons par la récitation du rosaire. Il développait beaucoup parmi ces enfants le culte de la Sainte Vierge, leur faisant célébrer ses fêtes avec une grande solennité, les excitant à porter chacun des fleurs et des lumières pour orner son petit autel.

Tout en s'occupant des âmes, il ne négligeait pas les corps de ses protégés. Lui, si timide, devint un solliciteur inlassable auprès des personnes riches.

Lorsque ses enfants étaient suffisamment instruits et en âge de gagner leur vie, il les préservait de l'oisiveté corruptrice en leur trouvant un travail rémunérateur ou une place d'apprenti. Quand ils étaient malades, il les visitait journellement, leur procurant les remèdes nécessaires à une prompte guérison. C'est ainsi qu'en passant par le corps, le bon Frère arrivait jusqu'à l'âme de ses chers enfants et la donnait à Dieu.

LE PÈRE DES PAUVRES — UNE ŒUVRE NÉCESSAIRE

La renommée de sa charité s'étendit au loin, et, dès lors, il fut considéré comme le refuge de tous les malheureux. Les mendiants, les veuves, les orphelins, les pauvres honteux, les malades, tous recouraient à lui.

La ville de Guatemala possédait, il est vrai, trois hôpitaux, mais les demandes d'entrées étaient si nombreuses que les hospitalisés s'en allaient à peine guéris pour céder leur place à d'autres malades; aussi, parmi eux, les rechutes étaient fréquentes et, la plupart du temps, mortelles.

Le serviteur de Dieu jugea nécessaire de fonder un nouvel hôpital où seraient reçus les convalescents jusqu'à leur complet rétablissement. Il exposa cette idée à son confesseur, reçut son approbation et se mit à l'œuvre.

Avec quelques centaines de francs que lui prêtèrent des amis, il acheta la maison d'école dont il n'était encore que simple locataire, et quelques misérables taudis qui l'avoisinaient. A la place de ces masures délabrées, il résolut de bâtir un grand hôpital. Lui-même réunit les matériaux pour la construction. Tous les jours, on le voyait transporter des pierres, des traverses, des briques, de la chaux et du sable. Mais que pouvait-il faire seul et sans argent?

Mgr de Ribeira, témoin de sa tranquille confiance, lui demanda sur quel appui il comptait pour mener son entreprise à bonne fin. « Monseigneur, je ne le sais pas, mais Dieu le sait bien, il m'aidera. » Ces paroles prouvèrent à l'évêque que la hardiesse du saint religieux n'était que de la confiance surnaturelle. Dieu montra d'ailleurs qu'il voulait cette œuvre, car les bienfaiteurs nombreux se révélèrent, apportant qui de l'argent, qui des matériaux, si bien que la maison, en peu de temps, surgit de terre.

Aussitôt les convalescents y accoururent. Grâce à une nourriture saine et substantielle et aux soins assidus dont ils étaient l'objet, la plupart recouvraient en peu de temps une santé vigoureuse; ils quittaient alors la maison pour aller gagner honnêtement leur vie.

LES OUVRIERS DE LA PREMIÈRE HEURE

Cependant, les Tertiaires que ses exemples avaient attirés au couvent du Calvaire, l'avaient suivi dans sa nouvelle maison de Bethléem, et, tout en restant Tertiaires de Saint-François, ils dépendaient du Fr. Pierre comme de leur aîné; tout cela se fit avec l'assentiment du Père gardien du Calvaire et du président du Tiers-Ordre. C'est ainsi que furent jetées les bases de la Congrégation nouvelle; cet Institut se fonda bien en fait pendant la vie et sous l'inspiration du vénérable, mais l'organisation définitive ne fut décidée qu'après sa mort, sous le généralat du P. Rodrigue.

Le soin des malades ne faisait pas oublier au saint fondateur l'instruction religieuse des enfants pauvres. Il avait fait aménager pour eux plusieurs grandes salles où on les réunissait chaque jour.

LA SONNETTE DES TRÉPASSÉS — L'OCTROI DES AMES

Le Vénérable prenait en pitié toutes les souffrances et s'efforçait de les soulager; pour abréger celles des âmes du Purgatoire, il institua plusieurs coutumes fort touchantes.

Deux heures après le coucher du soleil, lorsque la nuit était tombée, il sortait du couvent, portant une petite sonnette qu'il agitait fréquemment.

De temps en temps, il s'arrêtait et rappelait aux fidèles, d'une voix forte et sonore, de prier pour les âmes des trépassés et pour celles des vivants qui étaient en état de péché mortel. Cet exercice, qu'il continua pendant quatorze ans, et que par testament il recommanda à ses religieux, fut l'occasion de nombreuses conversions. Ces paroles graves lancées dans la nuit noire par une voix forte et pieuse excitaient à la contrition les pécheurs les plus endurcis et les amenaient, tôt ou tard, à la pénitence. Cependant, ces courses nocturnes lui attirèrent aussi bien des affronts, des moqueries et même des coups, de la part de ceux qu'un tel rappel à l'ordre trouvait dans l'acte du péché.

Une autre de ses pieuses pratiques consistait à recueillir dans la ville et les campagnes environnantes les noms de tous les défunts; il les écrivait sur des billets qu'il distribuait à des personnes chrétiennes, pour leur confier une âme à délivrer.

Aux différentes portes de la ville, il avait fait placer une guérite où se tenait constamment un de ses religieux. Il était chargé de recueillir les aumônes des fidèles pour les défunts. Ces aumônes étaient ensuite distribuées aux prêtres les plus pauvres, qui, en retour, célébraient les messes pour les âmes souffrantes. C'était là, disait-il, l'octroi spirituel.

HÉROÏSME DE LA CHARITÉ
LES RESSOURCES D'UN VESTIAIRE

Une charité inépuisable, tel fut le caractère principal de la vie du Fr. Pierre. Pauvre pour lui-même, jusqu'à manquer du nécessaire, il trouvait d'abondantes ressources pour soulager toutes les misères qui s'offraient à lui. L'héroïsme de sa charité révoltait souvent toutes les délicatesses de la nature. Dans ses visites aux malades, c'était pour lui une pratique habituelle de baiser les plaies les plus répugnantes. « En 1667, raconte un témoin, j'avais accompagné le Fr. Pierre à l'hôpital de Saint-Alexis. Nous trouvâmes un Indien qui souffrait à un pied d'une plaie horrible. Le membre démesurément gonflé laissait échapper par plusieurs ouvertures un pus fétide. Le chirurgien s'apprêtait à le panser, lorsque le serviteur de Dieu s'approcha et lui demanda si un petit chien avec sa langue ne nettoierait pas bien cette plaie. « A merveille », répondit le médecin. Alors, le Frère s'agenouilla, colla sa bouche sur la blessure, la nettoya longuement avec sa langue jusqu'à ce qu'apparût la chair vive.

Il avait dans l'hôpital un vestiaire toujours abondamment fourni de vêtements et de linge, non seulement pour les convalescents, mais pour tous ceux dont il apprenait les pressantes nécessités. Suivant les circonstances, il les donnait ou les prêtait. Très au courant, par des agents fidèles, de toutes les infortunes cachées et publiques, il savait ménager l'amour-propre des personnes de la société qui, tombées dans la misère, ne pouvaient sortir décemment qu'avec les vêtements d'emprunt du Fr. Pierre.

Pendant que ses protégés allaient vêtus de neuf, il portait lui-même des habits usés jusqu'à la corde. Plusieurs fois la semaine, prenant sa besace, il parcourait les rues de la ville et frappait de porte en porte, toujours pour ses pauvres.

Sa bonté s'étendait jusqu'aux animaux. Lorsque, sur sa route, il trouvait un chien malade ou épuisé par la faim, il le prenait dans ses bras, le portait au couvent et le soignait jusqu'à la guérison complète.

LA MORT
MERVEILLEUX DÉVELOPPEMENTS DE L'INSTITUT

Le soir du 17 avril 1667, le Fr. Pierre parcourait, comme d'habitude, les rues de la ville pour rappeler aux fidèles le souvenir des morts. De retour au monastère, il fut pris d'un violent accès de fièvre. Le malade, transporté à l'infirmerie, appela dès le lendemain le directeur de son âme; il se confessa et reçut le saint Viatique. A partir de ce moment toutes ses pensées allèrent à sa Congrégation naissante; il la recommanda à l'indulgence des supérieurs ecclésiastiques et à la charité de tous ceux qui venaient le voir. Il réunit autour de son lit tous les Frères présents, leur demanda pardon des mauvais exemples de sa vie, et les supplia de se dévouer au soin des convalescents et à l'instruction religieuse des enfants.

Il indiqua alors comme son successeur le Fr. Rodrigue, l'enfant de son cœur, dont il connaissait la piété et les saintes énergies. C'est à son successeur que, dans un entretien particulier, il confia ses dernières instructions : changer d'habit, et obtenir de Rome l'autorisation du nouvel Institut. Après cela, il ne pensa qu'à son âme. Lorsque commença son agonie, il fit chanter par la communauté réunie l'hymne *Pange lingua*. Ce fut le chant du départ; il était à peine fini que le serviteur de Dieu tendit les bras vers une image de saint Joseph, se souleva péniblement pour l'embrasser et expira dans ce dernier effort et cet acte d'amour. C'était le lundi 25 avril 1667.

La Congrégation des Frères Bethléémites, sous la direction du Fr. Rodrigue, se développa d'une façon merveilleuse. Des maisons furent fondées à Cuzco, Quito, Lima, etc., etc. Toutes les difficultés du début étant aplanies, le pape Innocent XI, par un bref en date du 26 mars 1687, érigea la nouvelle Compagnie en Congrégation religieuse, lui donna la règle de saint Augustin, approuva les Constitutions et la combla de privilèges.

Son fondateur, Pierre de Saint-Joseph de Bétancourt, a été déclaré Vénérable le 31 janvier 1739.

SOURCES CONSULTÉES

Storia della vita di Pietro di S. Giuseppe di Betancur, cavata dai processi per la sua Beatificazione, per Fr. Giuseppe, Trinitario Scalzo. — *Acta Beatificationis Petri de Bettancour, fundatoris Fratrum Bethleemitarum*, Romæ, 1711. In-fol. de 400 p.

N. C.

LE VÉNÉRABLE JEAN DE LA BARRIÈRE

Fondateur de la Congrégation des Feuillants (1544-1600).

Portrait du vénérable Jean.
(D'après un tableau conservé dans l'église Saint-Bernard à Rome. Cliché Déprez.)

PREMIÈRE ÉDUCATION — ABBÉ DES FEUILLANTS

JEAN de la Barrière naquit à Saint-Céré, dans le diocèse de Cahors, le 29 avril 1544, de Barthélemy de la Barrière et de Léonarde de Amadon. De sa famille, Jean reçut, avec la noblesse et la fortune, le précieux héritage de la foi catholique et des vertus chrétiennes.

De très bonne heure, l'enfant auquel l'on avait imposé, au baptême, le nom de Jean-Baptiste manifesta une extraordinaire piété, dans laquelle ses parents crurent discerner la vocation ecclésiastique ; ils se préoccupèrent aussitôt de lui assurer la meilleure éducation. Jean fut envoyé à l'Université de Toulouse et il termina ses humanités à Bordeaux en 1562.

De retour au pays natal, cet adolescent de dix-huit ans s'imposa aussitôt à ses compatriotes par sa science et par l'éclat de sa vertu ; il évangélisa Saint-Céré, car déjà il attirait et touchait les âmes par le charme et l'onction de sa parole.

A la même époque, l'abbé commendataire des Feuillants, au diocèse de Rieux, manifesta l'intention de se démettre de son abbaye en faveur de Jean de la Barrière. Celui-ci refusa absolument une telle donation. Quand on lui représenta les dangers que pourrait courir l'abbaye et ses bénéfices sous la direction d'un abbé relâché ou entaché d'hérésie, le jeune homme se résigna à condition que son frère François s'engageât devant notaire à prendre soin du temporel de l'abbaye, tandis que lui vaquerait librement à la piété et aux études. Rome accorda cette dispense. Le nouveau titulaire prit possession de son abbaye en 1565 et abandonna une part de son revenu aux moines, utilisant le reste pour aller compléter ses études à Paris, à la Sorbonne.

ÉTUDIANT A PARIS — VIE MONASTIQUE

Jean était à peine à Paris, déjà engagé dans le courant de la vie mondaine, que la Providence mit sur son chemin le futur cardinal d'Ossat, alors pauvre ecclésiastique gascon, avide de s'instruire et s'imposant, dans ce but, les plus dures privations. A travers cette misère, Jean aperçut la finesse d'esprit et la sûreté de jugement de d'Ossat. Il le prit chez lui, en fit le directeur de ses études et s'unit à lui d'une amitié profonde ; d'Ossat s'attacha au jeune homme que sollicitaient les périls de la capitale et le prémunit, par de sages conseils, tout en lui prodiguant ses savantes leçons.

Après cinq ans de cette formation sérieuse, Jean se sentit puissamment attiré vers la vie monastique ; aussitôt, de violentes tentations l'assaillirent. Le vertueux jeune homme comprit et ressentit ce qu'il n'avait pas soupçonné jusque-là. Par malheur, il ne confia ses troubles à personne, pas même à d'Ossat. Après quelques mois d'atroces souffrances, il décida de passer plusieurs jours en retraite au couvent des Chartreux. Avec le silence et le recueillement, la paix de l'âme revint, et aussi, plus nette que jamais, la vocation monastique. Le prieur des Chartreux conseilla au jeune abbé d'entreprendre la réforme du monastère des Feuillants.

Le conseil fut bien accueilli ; Jean de la Barrière et Arnaud d'Ossat se séparèrent donc, mais avec peine, car ces deux âmes d'élite s'étaient étroitement unies. Ils ne devaient plus se revoir qu'à la mort.

L'abbaye avait été fondée vers 1145 par Bernard IV, comte de Comminges, avec des religieux Cisterciens de Morimond, dans un val très ombragé, qui lui valut son nom de Feuillants. Quand Jean de la Barrière la reçut en commende, elle se trouvait en pleine décadence, peuplée de moines paresseux et entrés là sans vocation. Le nouvel abbé en éprouva une douleur profonde et songea aussitôt à promouvoir une réforme qui était, de fait, devenue indispensable. Afin d'avoir sur ses religieux un pouvoir que ne lui donnait pas son titre d'abbé séculier, Jean se fit recevoir successivement novice et profès en 1573. Il sollicita, et reçut peu après, des mains de Mgr de Laneran, évêque de Lombez, la grâce du sacerdoce. L'ouvrier était prêt pour la mission que Dieu lui avait visiblement assignée.

Pour mieux promouvoir la sanctification de ses religieux et la sienne propre, il se préoccupa tout d'abord de devenir le modèle de ses frères. Il se défit de tous les ornements de sa dignité, se revêtit d'une bure grossière, partagea l'ordinaire des moines et finit par jeûner au pain et à l'eau ; il alla même, pendant trois étés, jusqu'à ne manger par jour qu'une poignée de fleurs de genêt ou de feuilles de rosier. La nuit, Jean restait prosterné au pied de l'autel, dans l'église abbatiale et prenait à peine une heure de repos sur le pavé du sanctuaire.

Héroïque dans sa pénitence, il s'arma de haires, de cilices, de chaînes, de pointes de fer, se donnant fréquemment la discipline, parfois avec des orties ou avec des chardons. Tout le temps que ses occupations lui laissaient libre s'écoulait dans une oraison ininterrompue. Joignant la charité à l'austérité, il consacra au soulagement des pauvres tous les revenus de l'abbaye qui n'étaient pas nécessaires à l'entretien des religieux et ne se réserva rien. De la sorte, s'étant placé d'un coup au sommet de la perfection monastique, il put, au Chapitre, reprendre ses moines avec autorité, leur représenter la gravité spéciale de leurs désordres et les fléaux que les fautes du clergé attiraient sur l'Eglise.

ÉPREUVES SPIRITUELLES

La majorité des moines s'opposa nettement aux vues si nobles de l'abbé. L'ordre que Jean de la Barrière avait mis dans la gestion des revenus, son souci constant de maintenir les droits du monastère avaient aussi irrité les gentilshommes du pays. La plupart, en mettant au couvent leurs cadets, avaient eu la prétention d'y intervenir ensuite en maîtres.

Plusieurs attentats se produisirent. Jean pardonna toujours aux coupables, mais devant le danger grandissant, il céda aux instances de ses amis et se retira, pour un temps, à Toulouse. On lui conseillait d'abandonner les Feuillants et de porter sa réforme dans des abbayes plus hospitalières à son zèle ; mais Jean comprenait que Dieu lui imposait de poursuivre sa rude tâche et, quand la prudence le lui permit, il regagna son monastère.

Jusque-là, Dieu avait visiblement soutenu son serviteur en le comblant de ses suavités. Quelle ne fut pas sa stupeur quand il sentit tout à coup le ciel se fermer, ses passions se déchaîner comme des lions qu'une longue prison a rendus plus furieux. Toutes ses bonnes œuvres lui paraissaient détestables, son zèle pour la réforme un scandale et une violence, ses austérités une grande indiscrétion, son oraison et ses communications avec Dieu des illusions du démon. S'il se tournait vers Dieu, il ne le trouvait pas ou le voyait terrible dans sa justice ; s'il regardait les créatures, il les voyait soulevées contre lui et se sentait abandonné aux mains de ses ennemis. La santé de l'abbé s'altéra au point que l'on crut à sa mort prochaine ; il dut céder aux injonctions de ses médecins et cesser ses austérités.

N'obtenant rien de ses religieux, Jean se livra, pendant quelque temps, à la prédication. Il inaugura son ministère dans l'église de la Daurade, à Toulouse. L'impression qu'il produisit fut considérable. Jean s'était préparé à ce ministère par la méditation incessante des Saintes Ecritures et une étude approfondie de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. L'austérité de sa vie et sa charité pour les pauvres complétaient heureusement cette préparation. Allant à pied d'une mission à l'autre, l'abbé des Feuillants n'acceptait jamais de rétribution, à moins de pouvoir l'abandonner totalement aux pauvres.

Pour sa nourriture, il se contentait de pain et d'herbes grossières et prenait son sommeil sur des planches. Aussi, les foules accouraient-elles au pied de sa chaire à tel

point qu'à Toulouse le vide se faisait autour de tous les autres prédicateurs.

LA RÉFORME CHEZ LES FEUILLANTS

Après le Carême de 1577, qu'il prêcha dans la basilique de la Daurade, à Toulouse, Jean de la Barrière demanda et reçut de Mgr de Laneran la bénédiction abbatiale. Le nouvel élu regagna son monastère, la noblesse fêta son retour, et les religieux ne purent rester étrangers à ces manifestations de respect et d'estime. Après une retraite de trois jours, l'abbé imposa la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Les moines présentèrent des doléances, elles tendaient toutes à maintenir les adoucissements que le relâchement avait introduits, mais l'abbé demeura inflexible.

Les religieux, à l'exception de quatre — deux profès et deux novices — prirent alors le parti d'abandonner l'abbaye. Jean ne les retint pas, car avec le petit groupe resté fidèle, la réforme devenait possible. Il reprit ses austérités, s'exerçant à tous les emplois, même aux plus humbles.

Mais le démon veillait, inlassable. Les anciens religieux, honteux de leur situation, persuadèrent au prieur de l'abbaye de Boulbonne, en Ariège, représentant de l'abbé général de Cîteaux, que Jean de la Barrière était un fou orgueilleux dont les extravagances étaient insupportables. Le prieur ajouta foi aux accusations, et, ne pouvant obtenir de Jean la réintégration des calomniateurs, il alarma Dom Boucherat, abbé de Cîteaux. Celui-ci, dans l'intérêt de la paix, menaça Jean de la Barrière. « M. de Cîteaux, répondit celui-ci, me demande d'agir contrairement à ce que j'ai promis au jour de ma profession, je ne puis obéir. » Au nom du général, le prieur de Boulbonne l'excommunia sans rien obtenir d'ailleurs, et, sur l'intervention d'amis communs, cette mesure ne tarda pas à être rapportée.

L'abbé des Feuillants reçut, peu après, une invitation à se présenter devant le Chapitre général des Cisterciens, en 1578. Il s'y rendit à pied, et, dans l'intervalle, la Providence changea les dispositions de Dom Boucherat. Jean fut reçu avec les plus grands égards ; le Concile de Trente venait, en effet, d'imposer la réforme à tous les monastères. L'abbé des Feuillants fut préposé à la charge de visiteur des monastères de Guyenne, du Béarn et du Lauraguais.

Tous les obstacles étaient levés. Jean de la Barrière vit bientôt affluer un grand nombre de postulants, dont plusieurs apparentés aux premières familles de France. La ferveur devint si grande que tous voulurent vivre selon l'interprétation la plus rigide de la règle bénédictine. Leur nourriture se composait de mauvais pain de son et d'herbes bouillies, encore ne la prenaient-ils qu'à genoux.

Ils dormaient quatre heures par nuit et multipliaient l'usage des haires et des disciplines ; l'habit fut réduit à une tunique de laine blanche, serrée autour des reins par une corde, sans coiffure ni chaussures pour l'ordinaire. L'affluence des hôtes et des mendiants, aussi bien que l'accroissement de la communauté déterminèrent l'abbé à imposer aux moines le travail des mains.

FONDATIONS A ROME ET A PARIS

Mis au courant de ces merveilles de sanctification, le pape Grégoire XIII adressa un Bref élogieux à Jean de la Barrière. Celui-ci députa deux de ses moines à Rome pour solliciter l'approbation de ses Constitutions.

Sixte-Quint avait succédé à Grégoire XIII dans l'intervalle. Le nouveau Pontife retint longuement les Feuillants, examina de très près leur règle et l'approuva séance tenante, contrairement aux usages ; il exprima ensuite sa volonté d'avoir un monastère de cet Ordre dans la Ville Eternelle.

De son côté, le roi Henri III sollicitait cet honneur pour Paris. L'abbé des Feuillants donna satisfaction au Pape et se décida à prendre la tête de la caravane destinée à Paris. La France vit alors ce spectacle étrange, de soixante religieux défilant en procession à travers les villes et les campagnes, n'interrompant leur marche et leurs pieuses psalmodies que le soir pour prendre un peu de repos auprès des églises.

Après vingt-cinq jours de marche, les moines furent accueillis à Vincennes par le roi et sa cour. Peu de temps après, les Feuillants s'installèrent au faubourg Saint-Honoré. Le roi venait solliciter fréquemment leurs conseils, et finit par aménager une aile du Louvre dans le but de garder constamment auprès de lui douze de ces religieux. Dans les épreuves que la politique ondoyante de Catherine de Médicis lui suscita, Henri III, tour à tour menacé par les protestants et les ligueurs, trouva dans Jean de la Barrière l'ami fidèle et le saint capable de l'éclairer et de le soutenir.

Jean de la Barrière était encore à Paris quand Mgr du Bourg, évêque de Rieux, donna le voile aux premières Feuillantines et les établit dans le couvent de Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne), le 19 juin 1588. La prédication de l'abbé des Feuillants avait, peu auparavant, arraché au monde et préparé à la vie religieuse les pieuses fondatrices. A la même époque, Jean de la Barrière prit congé du roi et abandonna la direction du couvent de Saint-Honoré à Dom Bernard, jeune moine que sa sainteté et son éloquence avaient rendu célèbre dans la France entière.

L'HUMILIATION ET LE TRIOMPHE

L'heure des plus redoutables épreuves avait sonné pour Jean de la Barrière. Sa fidélité au roi Henri III le perdit dans l'esprit des ligueurs de Toulouse qui l'accusaient d'avoir conseillé le meurtre du cardinal de Lorraine et du duc de Guise. Il ne fallut rien moins qu'une levée générale de la noblesse du voisinage pour éloigner ces furieux accourus avec l'intention de ruiner l'abbaye et de massacrer l'abbé.

De son côté, Dom Bernard entraînait les religieux de Paris dans la sédition organisée contre le roi. Désavoué par son supérieur, il se révolta et tenta de pousser tous les Feuillants dans la rébellion. Sous le prétexte que Jean de la Barrière n'avait pas

écrit ses Constitutions et que sa réforme n'était qu'un schisme dans l'Ordre de Cîteaux, il en rédigea de nouvelles et sollicita l'adhésion des religieux établis à Rome. Il lui fut plus difficile d'obtenir l'approbation pontificale. La Cour romaine n'entra pas dans les vues de Dom Bernard, qui abandonna la réforme et rentra dans l'Ordre cistercien, avec les moines de Saint-Honoré.

L'hostilité des ligueurs contre l'abbé des Feuillants, devenant plus alarmante, celui-ci consentit à s'éloigner. C'est à Bordeaux, ville restée fidèle au roi, que Jean de la Barrière apprit l'assassinat de Henri III. Un message du Pape vint l'inviter à se rendre à Turin pour présider le Chapitre général des Feuillants et décider lui-même les modifications à introduire dans leur règle. Au mépris de tous les périls, Jean de la Barrière prit la route de Rome. Parvenu à Turin, l'abbé n'eut pas de peine à rallier les suffrages de ses moines.

La mort du pape Sixte-Quint modifia quelque peu les événements. Un de ses successeurs, Clément VIII, délégua le procureur général des Dominicains, le P. Alexandre de Saint-François, pour présider le Chapitre général. Celui-ci écouta les deux parties et jugea bon de frapper les ennemis de Jean de la Barrière et de déposer l'abbé lui-même comme le dernier obstacle à la paix. L'humble fondateur se réjouit de cette décision, qui ne suffit pas, toutefois, à désarmer ses ennemis. Le commisaire apostolique finit par arracher au Pape, qui n'avait pas été mis au courant de cette affaire, une Bulle de déposition contre l'abbé Jean de la Barrière qui, de plus, était réduit à la communion laïque et retenu à Rome.

L'humiliation dura huit années ; Jean les passa dans le monastère de Saint-Bernard des Thermes. Malgré les tortures de son cœur, il se montra doux, humble et tranquille ; jamais on ne surprit sur ses lèvres un mot de ressentiment contre personne. Sa santé était très ébranlée ; il ne retrancha rien cependant de ses austérités, se plaisant à être tenu pour le dernier de tous les religieux. Quand les amis du malheureux abbé le pressaient de se justifier, il se bornait à leur répondre par l'exemple de Jésus calomnié et silencieux, et il ajoutait : « Je ne puis me tromper en l'imitant. »

L'héroïque humilité de Jean désarma ses adversaires eux-mêmes. Après le Chapitre général de 1596, ils demandèrent au Pape de lever toutes les censures portées contre lui. L'ancien juge de l'abbé des Feuillants s'interposa, et le condamné fut simplement autorisé à dire la sainte messe. Quatre années s'écoulèrent encore, au bout desquelles le cardinal Bellarmin, instruit de la cause et mis en rapport avec Jean de la Barrière, résolut de procéder à la revision de l'inique procès.

Clément VIII, en écoutant cet homme éminent, fut à la fois peiné de constater qu'il avait été indignement trompé, et joyeux d'avoir l'occasion de réparer une injustice commise contre son gré. Quelques jours plus tard, Bellarmin avait réuni les preuves les plus éclatantes de l'innocence de Jean de la Barrière. Dans une assemblée générale des Feuillants de Rome, le cardinal fit lire la Bulle de réhabilitation et remit à l'abbé la crosse, la mitre et l'anneau que lui offrait le Pape.

Tandis que le peuple de Rome, la noblesse et la cour pontificale se réjouissaient de la justice rendue à la sainteté, le glorieux réhabilité demeura aussi humble que par le passé, il espéra un instant fuir ces honneurs et rentrer dans sa solitude de Gascogne ; la mort ne lui en donna pas le temps.

MORT DU VÉNÉRABLE

A la suite d'un refroidissement, Jean de la Barrière contracta une pleurésie. Il voulut résister d'abord aux premières atteintes du mal et il ne consentit à s'aliter et à recevoir quelques soins qu'après avoir fait à genoux sa confession et reçu le saint Viatique. L'espoir de quitter bientôt cette terre le comblait de joie ; aussi demanda-t-il au médecin de ne point lui dissimuler la gravité de son état, et, informé de ses réticences, il lui reprocha son peu de respect pour la vérité et le mal que ses mensonges pouvaient occasionner en exposant les malades à mourir sans s'être réconciliés avec Dieu.

La maladie ne dura que cinq jours, pendant lesquels l'âme de Jean de la Barrière ne parut pas se ressentir des accablantes tortures du corps. Le saint abbé demeura comme dans une extase continuelle, ne pouvant contenir son bonheur d'aller bientôt rejoindre le Maître bien-aimé pour lequel il avait accepté tant de souffrances. Le cardinal d'Ossat, l'ami des premiers jours, accourut auprès du moribond et lui transmit la Bénédiction apostolique. Quelques heures plus tard, le 25 avril 1600, Jean de la Barrière expirait entre les bras de son illustre ami.

Pendant trois jours, Rome tout entière se porta au couvent de Saint-Bernard pour vénérer la dépouille mortelle de ce moine que tous appelaient le Saint. Clément VIII lui-même, dérogeant aux usages de la cour romaine, vint s'agenouiller devant le corps du serviteur de Dieu. Après sa prière, le Pape se leva et dit à haute voix : « L'Eglise a perdu de notre temps trois grands saints : un cardinal en Italie (saint Charles Borromée), une religieuse en Espagne (sainte Thérèse), un abbé en France (Jean de la Barrière). »

En 1626, le supérieur de Rome fit transférer les restes de Jean de la Barrière dans un beau mausolée de marbre ; autour de ce tombeau, les prodiges ne cessaient de se multiplier et la foule d'accourir.

Plusieurs reliques furent distraites au profit des monastères de Paris et de Turin ; la maison-mère des Feuillants, au diocèse de Rieux, obtint le cœur et le chef vénérable du saint abbé. Par un Bref conservé dans les archives de cette maison jusqu'au 14 octobre 1791, Rome avait permis de leur rendre un culte public.

F. S.

SOURCES CONSULTÉES

A. BAZY, *Vie du vénérable Jean de la Barrière*, Toulouse, 1885.

NOTRE-DAME DE BON CONSEIL

Fête le 26 avril.

LA MADONE DE GENAZZANO

Le culte de Notre-Dame de Bon Conseil prit naissance dans la petite ville de Genazzano. Cette ville, située à peu de distance de Rome, sur le penchant d'une belle colline, offre un des sites les plus agréables de l'antique Latium. Elle était célèbre sous le paganisme comme lieu de plaisir. On y faisait, le 25 avril, la fête de la *Rubigale*, en l'honneur de la déesse *Rubigo*, c'est-à-dire *nielle*, qu'on suppliait d'éloigner des blés la maladie de ce nom. On y avait aussi établi des fêtes infâmes en l'honneur de Vénus.

Peu après le triomphe de la foi sous Constantin, le pape saint Marc conçut le dessein de purifier Genazzano des superstitions idolâtriques et d'en ôter les scandales qui mettaient en danger la foi encore mal affermie de plusieurs. Il y établit des colons chrétiens et remplaça la Rubigale par une fête solennelle en souvenir de l'évangéliste saint Marc, son patron (336).

Un siècle plus tard environ, les chrétiens construisirent, au lieu même où se célébraient les fêtes de Vénus, un sanctuaire à la Sainte Vierge. Le rendez-vous de la débauche fut ainsi sanctifié par le culte de la Virginité. Ce sanctuaire porte le nom de *Chapelle de Sainte-Marie*. Il est probable que dès lors on y vénéra Marie sous le titre du Bon Conseil. Dans cette chapelle on plaça une petite statue de marbre, conservée encore aujourd'hui dans le couvent des Augustins. Ce fut la première madone de Genazzano.

Dans la suite, Genazzano devint un fief de la famille princière des Colona. Un seigneur de cette famille, Pierre Giordano, fit don du sanctuaire, devenu église paroissiale, aux Ermites de Saint-Augustin qui possédaient un couvent dans le voisinage. C'était l'époque où ces religieux venaient d'être réunis en un seul Institut par le pape Alexandre IV, et ils s'étaient gagné tous les cœurs par leur régularité et leurs bonnes œuvres. — L'Ordre de Saint-Augustin devint donc dès lors le gardien et le propagateur de la dévotion à Notre-Dame de Bon Conseil et c'est encore aujourd'hui l'une de ses gloires et de ses protections les plus précieuses.

PÉTRUCCIA. — L'IMAGE MIRACULEUSE

Vers le milieu du XVe siècle, l'ancienne chapelle tombait en ruines. Il y avait alors à Genazzano une pieuse veuve nommé Pétruccia, du tiers Ordre de Saint-Augustin, qui édifiait toute la contrée par ses vertus. Elle avait entendu parler des ravages que les Turcs faisaient en Europe, depuis leur récente conquête de Constantinople. Déjà ils étendaient leurs conquêtes sur les rivages de la mer Adriatique et s'étaient emparés de l'Albanie, en face de la côte italienne. Toute l'Italie tremblait à ces nouvelles.

Pétruccia, profondément émue des dangers que courait la foi, priait sans cesse avec une grande abondance de larmes, conjurant le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. Une nuit qu'elle avait prolongé sa prière, elle eut une extase pendant laquelle la Sainte Vierge vint la consoler. Il lui fut révélé que l'image célèbre de Notre-Dame de Bon Conseil, honorée à Scutari, dans l'Albanie, allait passer miraculeusement dans un autre pays, et que c était Genazzano qui devait recevoir ce pieux trésor. La Sainte Vierge lui ordonna en même temps de lui construire un sanctuaire, assurant que son secours ne lui manquerait pas.

La bienheureuse Pétruccia crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'entreprendre la reconstruction de l'église des Augustins, où Marie était déjà honorée sous le même titre que la Vierge de Scutari. Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Elle vendit son petit patrimoine et, avec ce qu'elle en tira, elle commença la construction. Les contradictions et les railleries ne lui manquèrent pas. Les gens de Genazzano la traitaient de folle et d'imprudente. Il y avait, en effet, peu d'apparence qu'une pauvre femme menât à bon terme une entreprise aussi considérable; car elle voulait que l'édifice fût digne de la Reine du ciel. Mais quand on la traitait ainsi, elle répondait avec douceur: « Ne me retardez pas, mes enfants; avant que je meure, la Sainte Vierge et saint Augustin achèveront cette église. »

Souvent on l'entendait répéter : « Ma foi dans la Sainte Vierge est si grande, que cette année-ci ne se passera pas sans que l'église ne soit achevée. » Et quand on lui demandait pourquoi elle la faisait construire, elle répondit pleine de joie : « Oh ! quelle grande Dame viendra habiter cette nouvelle église ! »

Sa confiance ne fut pas trompée. Au mois d'avril 1467, l'édifice était terminé, et Pétruccia attendit avec confiance le miracle que la Sainte Vierge lui avait promis.

Le 25 avril de cette année ramenait à Genazzano la solennité de saint Marc. Par une disposition de la Providence, le concours y fut plus grand qu'à l'ordinaire. La fête n'avait plus alors un caractère purement religieux ; on s'y occupait de trafic et d'affaires, et on y mêlait des divertissements plus ou moins profanes. Tandis que les pèlerins se livraient à cette dissipation, Pétruccia priait avec toute la ferveur de son âme.

Tout à coup, vers le soir, un spectacle inattendu vint jeter dans la stupeur toute cette multitude. Une lumière éclatante apparut dans le ciel, on entendit retentir des concerts angéliques, et bientôt on aperçut, portée dans les airs par des mains invisibles, une image de la Sainte Vierge, qui vint s'arrêter sur la muraille de la nouvelle église des Augustins, du côté de la voie publique. En même temps, les cloches s'ébranlèrent d'elles-mêmes et se mirent à sonner à toute volée.

Les jeux et le bruit de la fête furent brusquement interrompus, et le flot de la multitude se porta autour de la sainte image. A la frayeur du premier moment, succéda bientôt un sentiment intime de reconnaissance et d'allégresse, quand on vit la Vierge animer peu à peu son visage d'un sourire plein de tendresse, comme pour saluer ce peuple de sa prédilection. Des larmes coulaient de tous les yeux ; il n'y avait qu'une voix pour crier au miracle. Cette acclamation vint remplacer les chants profanes.

Les pèlerins qui avaient déjà repris la route de leurs demeures furent bien surpris d'entendre les cloches retentir de nouveau, comme pour l'annonce d'une autre fête. Ils se hâtèrent de revenir sur leurs pas. La nouvelle du miracle se répandit promptement dans toute la contrée, et, comme le lendemain était un dimanche, le peuple put accourir en foule de toutes les campagnes voisines pour saluer la Madone miraculeuse. Les places et les rues de Genazzano étaient trop petites pour contenir les pèlerins qui affluaient sans cesse. Les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu un pareil concours.

Ce concours continua. De toutes les parties de l'Italie on accourait à Genazzano. C'était à qui ferait les plus belles et les plus riches offrandes pour orner l'église bâtie par la bienheureuse Pétruccia. La Sainte Vierge récompensa la piété des fidèles par d'éclatants miracles. Le nombre en fut si grand que les Augustins durent bientôt renoncer à les consigner tous.

DE SCUTARI A GENAZZANO

Nous avons déjà dit que l'image merveilleuse promise à Pétruccia était précédemment honorée à Scutari Cette ville, par sa situation et par ses remparts, était le boulevard de toute l'Albanie. Lorsqu'Amurat II s'empara de l'Albanie, ce prince la laissa avec sa principauté à Jean le Castriote et à son fils Scanderbegh. Ces deux guerriers la défendirent plus de vingt ans et rêvaient de reconquérir tout le pays. Mais les crimes du peuple méritaient un châtiment et devaient rendre vains leurs efforts.

La protection de Scutari était moins sa forte citadelle, confiée à la garde des Vénitiens, qu'une petite église élevée sur une gracieuse colline, à un mille de distance de la ville. Dans cette église, on honorait une image de la Sainte Vierge dont l'Albanie avait souvent éprouvé la protection. D'où venait cette image? Les uns disaient qu'elle avait été peinte par les anges, d'autres qu'elle était venue d'un pays éloigné dont le trouble causé par les guerres des Turcs avait fait perdre le souvenir. On l'appelait *Notre-Dame de Bon Conseil.* C'est à ses pieds que Scanderbegh venait déposer son épée avant de marcher au combat.

Cependant les Turcs faisaient chaque jour de nouveaux progrès, et les Albanais s'exilaient en grand nombre de leur patrie en ruines, afin de ne pas tomber sous la domination du Coran. La mort de Scanderbegh, en 1467, brisa leurs dernières espérances.

DEUX PIEUX AMIS

Il y avait alors deux pieux amis, Giorgi et Sclavis, qui, considérant le malheur de leur pays et la fuite de tant de leurs concitoyens, venaient souvent répandre des larmes et des prières devant la Vierge de Scutari. Un jour, ils eurent révélation que la sainte image allait bientôt quitter cette terre ingrate et être transportée au milieu d'un peuple plus digne de ses bienfaits. La Sainte Vierge leur commandait en même temps de s'exiler de leur pays et de la suivre où elle irait.

Attristés et consolés tout à la fois par cette vision, les deux amis firent leurs préparatifs pour

le départ. Mais, avant de se mettre en route, ils voulurent faire leurs adieux à la Madone. Tandis qu'ils priaient en la regardant avec amour, tout à coup ils virent une blanche nuée qui semblait sortir de la muraille. Elle environna doucement la sainte image, qu'on entrevoyait comme au milieu d'une vapeur transparente. La Madone se détacha du mur de l'église et se dirigea vers l'Occident. Giorgi et Sclavis se mirent en marche à sa suite, les yeux attachés sur la nuée, entraînés comme par un doux aimant.

Ils arrivèrent ainsi sur les bords de l'Adriatique, éloignée de vingt-quatre milles de Scutari. L'image continua sa course aérienne au-dessus des flots. Les deux pèlerins n'hésitèrent pas; la Sainte Vierge leur avait ordonné de la suivre. Ils s'engagèrent sans trembler sur les flots, comme saint Pierre quand il vint au-devant de la barque qui portait son divin Maître. La mer devint un chemin solide sous leurs pas. Ils allaient sans se fatiguer. La nuée qui enveloppait la Madone, obscure pendant le jour, s'illuminait la nuit et prenait l'éclat du feu, comme la colonne qui guidait les Hébreux dans le désert. Elle servait ainsi tour à tour d'abri contre le soleil et de flambeau dans les ténèbres.

Ils touchèrent au rivage d'Italie. L'image avançait toujours, et les deux amis la suivaient avec foi et confiance. Mais cette foi fut mise à une cruelle épreuve. Quand ils furent près de Rome, la Madone bien-aimée disparut tout à coup vers le soir et les laissa sans guide et sans lumière, au milieu d'un pays inconnu.

Leur douleur fut grande; pourtant ils ne perdirent pas l'espoir. Les larmes aux yeux, l'inquiétude dans le cœur, ils erraient çà et là, demandant des nouvelles de leur trésor. Enfin, des gens qui revenaient de Genazzano leur apprirent que l'image était dans cette ville, guérissant les malades, redressant les boiteux, éclairant les aveugles, soulageant toutes les infirmités de l'âme et du corps. A cette heureuse nouvelle, ils eurent bientôt oublié leur tristesse, et, soutenus par leur amour, sans songer à la fatigue, ils coururent plutôt qu'ils ne marchèrent pour revoir leur sainte image.

Guidés par la foule des pèlerins qui couvraient les routes, ils arrivèrent bientôt à Genazzano, et, au milieu des transports de joie de toute l'assistance, ils racontèrent tout ce qui leur était arrivé, comment l'image avait quitté Scutari et le peuple albanais, en punition de ses crimes, comment elle était venue en Italie et comment ils l'avaient suivie jusqu'auprès de Rome et retrouvée à Genazzano. Puis, déplorant le malheur de leur patrie, ils félicitaient les heureux chrétiens que la Vierge avait jugés dignes de la posséder. Leur récit fut encore confirmé par les Albanais réfugiés en Italie, qui accoururent pour revoir leur chère Madone et qui furent unanimes à la reconnaître.

Cette histoire est tirée d'un livre du P. Ange-Marie de Orgio, religieux augustin, et surtout d'un travail plein d'érudition du P. Raphaël Buonanno, de l'oratoire de Naples (*Della immagine di Maria sanctissima del Buon Consiglio, che si venera in Genazzano*), où l'auteur accumule les preuves qui démontrent l'authenticité de sa révélation.

Les deux fidèles serviteurs de Marie qui avaient suivi sa sainte image ne voulurent plus se séparer d'elle. Ils se fixèrent à Genazzano, où la famille des Giorgi existe encore aujourd'hui.

LA MADONE DU BON CONSEIL

Les historiens rapportent que les habitants de Genazzano honoraient d'abord la Madone miraculeuse sous le titre de *Notre-Dame du Paradis*. Mais elle reçut bientôt celui de *Notre-Dame de Bon Conseil*, sous lequel la Sainte Vierge était honorée chez eux de temps immémorial et que, d'après plusieurs, elle portait à Scutari.

C'est un tableau de deux palmes de hauteur sur une palme et demie de largeur. On y voit représentée la Sainte Vierge inclinant doucement la tête vers l'Enfant Jésus qui, à demi enveloppé dans le manteau de sa mère, la serre tendrement dans ses deux bras et approche d'elle ses lèvres comme pour lui donner un baiser. Les deux figures portent une expression de douceur et de majesté affectueuse qui saisit l'âme d'amour et de respect. En la contemplant, on ressent un vif désir de la vertu de pureté et une tendre affection pour Marie. Tous les pèlerins qui ont pu la voir en rendent témoignage.

Il y a encore plusieurs particularités merveilleuses, relatives à la sainte image. Nous en empruntons la description à un célèbre peintre de Gênes, Louis Tosi, dont les déclarations ont été recueillies par les Pères Augustins.

Louis Tosi avait fait une étude spéciale des images de la Sainte Vierge, anciennes et modernes. Le 11 juillet 1747, il vint à Genazzano pour prendre une copie exacte de la Madone de Bon Conseil. Afin qu'il pût étudier plus attentivement l'original, on enleva la glace et les divers ornements qui l'entourent.

Assis sur l'autel devant la sainte image, après l'avoir longuement examinée et étudiée, il a reconnu et déclaré que de toutes les copies, soit sur toile, soit sur cuivre ou sur acier qui en avaient été tirées, il n'en existe pas une seule qui ressemble parfaitement à l'original ; et, selon lui, il sera toujours difficile, sinon impossible, de trouver un peintre qui puisse réussir à en prendre une copie très ressemblante, parce qu'il y a dans les traits de la Sainte Vierge et du divin Enfant une expression si élevée de douceur et de tendresse que l'image semble être plutôt l'œuvre d'un ange que d'un homme.

De plus, L. Tosi a déclaré que la Madone de Genazzano n'a de rapport avec aucune des images jusqu'ici connues, de style grec, gothique, ancien ou moderne. Il est impossible, ajoute-t-il encore, de discerner si l'image est véritablement peinte ou incrustée dans le mur, et les couleurs en sont plutôt divines que terrestres. Le peintre est convaincu que ce n'est point là une œuvre humaine, mais le travail d'un artiste surnaturel.

Tandis qu'il était assis sur l'autel pour regarder de plus près l'image et en peindre une copie plus exacte, son esprit se troubla tout à coup, ses idées se brouillèrent, il devint incapable de se rendre compte de ce qui se trouvait devant lui.« Cependant, dit-il, obéissant à un mouvement secret de mon cœur, je me jetai à genoux devant l'image de Marie, et, à peine ma prière achevée, le trouble de mes sens disparut; je pus reprendre mon travail que j'achevai au bout de deux jours, constamment agenouillé devant l'image.

Tosi a de plus déclaré que l'image ne reste pas constamment semblable à elle-même. Quand elle fut exposée à nos regards, dit le rapport des Augustins, nous la vîmes telle qu'elle était d'habitude; pâle de figure, et cependant joyeuse et pleine de douceur et d'attraits; une heure après, son aspect changea tout à coup; elle prit une couleur de rouge ardent, et ses joues ressemblaient à deux roses fraîchement écloses. L'émotion s'empara de tout les spectateurs, une émotion de frayeur et d'amour. Tous fondirent en larmes, remués jusqu'au fond de l'âme. L'artiste fut forcé de suspendre son travail; le pinceau lui tomba des mains. Mais quand les Pères Augustins l'eurent assuré que cette appa-

rition était un heureux présage, il se remit à l'œuvre et acheva heureusement sa copie qui est de toutes la plus conforme à l'original.

Louis Tosi fait encore remarquer la parfaite conservation de l'image. Malgré son antiquité, elle a gardé toute sa fraîcheur. Et cette circonstance ne lui paraît pas non plus pouvoir s'expliquer naturellement.

Enfin, il est une autre merveille très remarquable que constate Louis Tosi, et qui a été de nouveau vérifiée lors de la fête centenaire de 1867 : c'est que l'image est suspendue au mur sans être attachée ou soutenue par quoi que ce soit. En sorte que la Madone du Bon Conseil se tient à la place où elle apparut d'abord par l'effet d'un miracle continuel.

Nous ne pouvons raconter ici l'histoire du culte rendu à la Vierge de Genazzano par les saints, par les pontifes et par les peuples, ni les innombrables miracles qu'elle a opérés. Il faut signaler cependant la tendre dévotion que saint Alphonse de Liguori avait pour Notre-Dame de Bon Conseil. La congrégation du Saint-Rédempteur, recueillant ce pieux héritage de son fondateur, rivalise avec les Augustins à qui l'honorera avec plus d'amour. Benoît XIV institua une confrérie en son honneur. Pie VI concéda aux Augustins le privilège d'en faire la fête au 26 avril.

Pie IX enfin avait une dévotion très spéciale à Notre-Dame de Bon Conseil. Il fit en 1864 un solennel pèlerinage à Genazzano, et il avait toujours devant lui, dans son cabinet de travail, une copie de la sainte image. — Notre-Dame de Bon Conseil fut aussi le premier vocable de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon.

POURQUOI MARIE EST APPELÉE NOTRE-DAME DE BON CONSEIL

Il est rapporté au second livre des Rois, que Joab, général des armées de David, étant venu assiéger la ville d'Abéla, commençait déjà à en saper les murailles, quand une femme sage et prudente cria aux assiégeants: « Ecoutez, écoutez; dites à Joab: Approche-toi, car je veux te parler. » Joab s'approcha et elle lui dit: « Es-tu Joab? — Oui », répondit-il. Et elle lui parla ainsi: « Ecoute les paroles de ta servante. On disait dans un ancien proverbe: Que ceux qui demandent conseil le demandent dans Abéla, et ils terminaient ainsi leurs questions. N'est-ce point moi, ajouta-t-elle en parlant au nom de la cité, qui dis la vérité dans Israël à tous ceux qui me la demandent? Et cependant tu veux ruiner cette cité, renverser une ville qui est dans Israël la mère des bons conseils. »

Saluons dans la Très Sainte Vierge Marie la véritable Abéla de l'Eglise, la cité du Bon Conseil où tous les chrétiens peuvent recourir avec assurance dans leurs doutes et leurs angoisses.

Le conseil est une réflexion que fait la raison sur la conduite à tenir pour la direction de la vie et des actions. Il est un acte de la vertu de prudence; car l'homme prudent n'agit qu'avec conseil, et l'on appelle imprudent celui qui marche sans réflexion et sans dessein.

Dans l'ordre surnaturel, la prudence de l'homme, trop courte par elle-même, est éclairée et soutenue par le don de conseil, troisième don du Saint-Esprit.

Le conseil, qui sert à l'homme pour se diriger soi-même, lui sert aussi pour diriger les autres; car celui qui porte la lumière devant ses pas éclaire par le fait même ses compagnons de voyage.

Marie est de toutes les pures créatures la plus éclairée pour elle-même, et elle est, à cause de cela, à la lumière la plus sûre pour ceux qui marchent sa suite avec dévotion; la mieux conseillée et la meilleure conseillère de toute la famille humaine.

ELLE EST LA MIEUX CONSEILLÉE

La prudence et le conseil s'éclairent aux rayons du soleil sans tache et sans ombre de la sagesse divine. Jésus-Christ, Verbe de Dieu fait homme, est la sagesse essentielle de Dieu. Cette sagesse répand ses rayons avec d'autant plus d'intensité sur les âmes, qu'elles sont plus rapprochées de lui. Marie étant donc la plus proche de Jésus, puisqu'elle est sa Mère, participe à tous ses biens plus parfaitement qu'aucune autre créature.

Il est même vrai de dire qu'elle a comme Jésus la plénitude de la sagesse et de toutes les perfections; car la Mère a reçu par grâce tous les biens que le Fils avait par nature, comme le canal reçoit toute la plénitude de l'eau qui jaillit de la source avant de la distribuer en ruisseaux.

C'est pourquoi l'Eglise appelle souvent Marie la sagesse, et lui applique les textes des livres saints sur la sagesse divine, qui est par nature Jésus et par grâce Marie.

Dans l'office consacré à honorer Marie sous le titre de Notre-Dame de Bon Conseil, on lit ces paroles du livre des Proverbes: « Moi, qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil de Dieu, et j'assiste aux pensées judicieuses des hommes. La crainte du Seigneur hait le mal: je déteste l'insolence et l'orgueil, la voie corrompue et la langue double. C'est de moi que vient le conseil et l'équité; c'est de moi que vient la prudence et la force. »

Qu'elle fut bien conseillée la Vierge très prudente, dont la raison s'éclaira toujours de si près aux rayons de la divine sagesse! Bien conseillée, quand elle résolut de garder l'humilité et la virginité qui l'ont rendue digne d'être Mère de notre Sauveur; quand elle conversa si sagement avec l'ange, et qu'après avoir connu les desseins de la miséricorde et de la puissance divines, elle prononça son *Fiat* qui devait ôter la malédiction entrée dans le monde par l'imprudence d'Eve; quand elle recueillait et conservait dans son cœur toutes les paroles qui tombaient de la bouche du Fils de Dieu; quand enfin elle sut connaître la sagesse et le pouvoir des humiliations et des douleurs de l'Homme-Dieu, scandale pour les Juifs, folie pour la raison des Gentils, et qu'elle offrit elle-même généreusement son Fils en holocauste à Dieu pour la rédemption de tous ses frères.

LA MEILLEURE CONSEILLÈRE

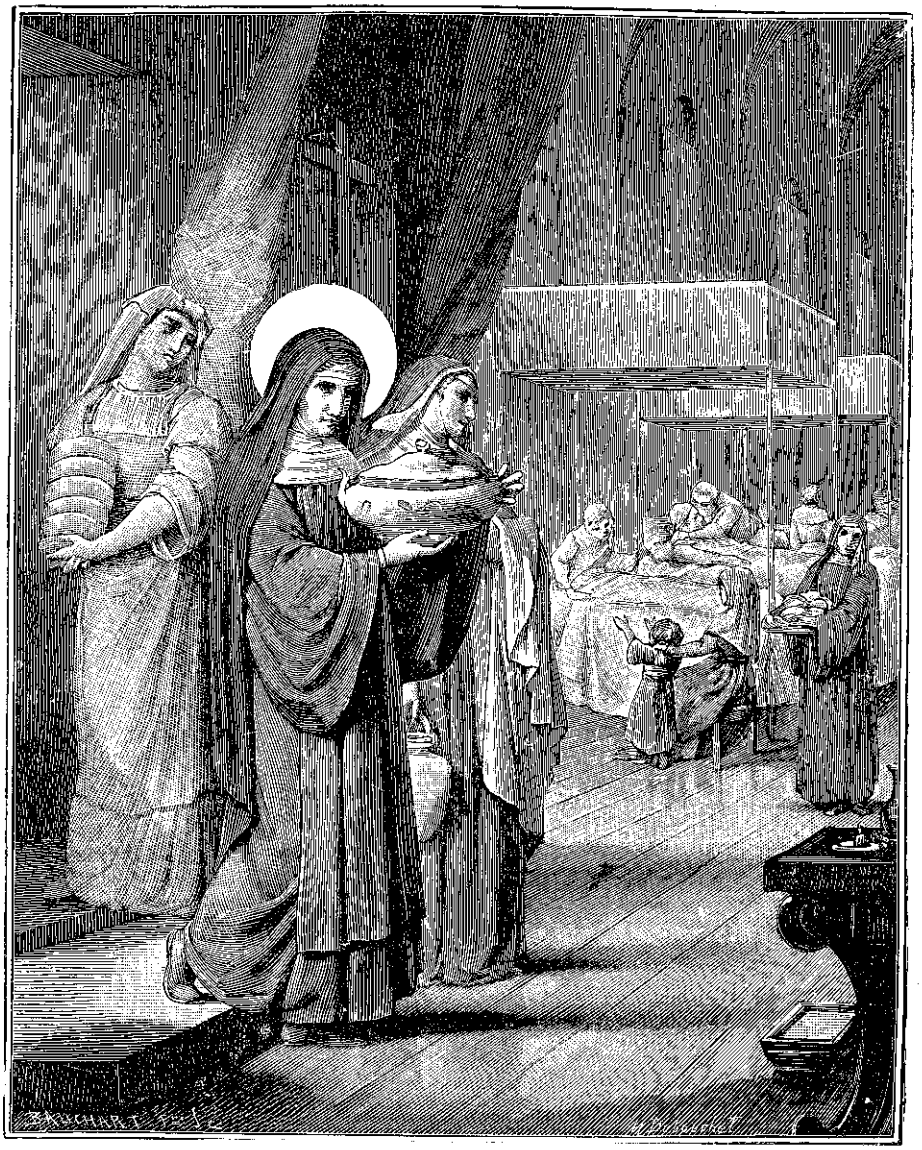
Marie est aussi la meilleure conseillère; car Dieu n'a pas créé le soleil sans resplendissement et sans rayons. Les saints non plus ne brillent pas pour eux seuls. Ce qu'ils ont reçu de biens, c'était pour les répandre par charité sur leurs frères et sur tout le corps mystique de l'Eglise. Leurs mérites, comme ceux de Jésus-Christ, sont un trésor ouvert où nous pouvons tous puiser, et ils nous aident davantage par les perfections où ils ont le plus excellé.

Mais cela est bien plus vrai de Marie qui nous a été donnée pour Mère. Une mère est en particulier la plus sûre et la plus douce conseillère de ses enfants; car pour qui serait sa sagesse, sinon pour ceux qu'elle a portés si tendrement dans ses entrailles?

C'est donc avec raison que les chrétiens honorent Marie sous le titre glorieux de *Notre-Dame de Bon Conseil*. Invoquons-la avec confiance dans toutes nos difficultés, surtout quand nous avons quelque décision à prendre.

LA BIENHEUREUSE ALDA, VEUVE

Fête le 26 avril.



La noble veuve Alda sert les pauvres à l'hôpital de Saint-André.

NAISSANCE DE NOTRE BIENHEUREUSE — SON ÉDUCATION

La bienheureuse Alda naquit à Sienne, en Italie, le 28 février 1250. Son père, Pierre Ponzi, appartenait à une famille très honorable, et exerçait le commerce des armes de guerre. Il avait pour épouse la vertueuse Agnès Bulgarini, renommée par sa grande honnêteté. Les deux époux n'avaient eu d'autre vue, en entrant dans le mariage, que de donner à Dieu de nouveaux serviteurs dociles à ses saintes volontés.

Un songe surnaturel qu'Agnès eut, peu de temps avant d'être mère, lui fit connaître que ses vœux étaient exaucés. Il lui semblait, dans cette vision, qu'elle avait reçu de Dieu une petite fille toute lumineuse, devant laquelle plusieurs personnes s'inclinaient avec respect. Et une voix partant du ciel lui disait : « Agnès, veille bien sur cette enfant, car Dieu se l'est choisie. »

A son réveil, Agnès parut plus soucieuse que de coutume ; mais elle refusa d'en dire la cause, même à son mari. Bientôt la naissance d'une

petite fille lui rendit la gaieté de son caractère. L'enfant reçut le nom d'Alda (Aude) au baptême. C'est alors qu'Agnès raconta à son mari le songe qu'elle avait eu, et le pria de travailler, de concert avec elle, à seconder les desseins de Dieu sur cette enfant. Le père rendit grâces au ciel, et promit d'être fidèle à la mission que la divine Providence lui confiait.

Dès que la petite Alda fut en âge d'étudier, ses parents veillèrent à lui faire donner une éducation en rapport avec sa condition. Les attraits de l'enfant la portaient surtout vers les études saintes; elle ne négligea pourtant pas les autres sciences, car elle voulait plaire et obéir à ses parents plutôt que de se satisfaire elle-même.

Son éducation distinguée et sa belle modestie lui valurent l'admiration de tous.

Bientôt elle fut recherchée en mariage. Un jeune homme, nommé Bend, plaisait plus particulièrement aux parents d'Alda. Il était aussi distingué par ses vertus que par sa noblesse; sa modestie, sa piété et son excellente éducation le rendaient digne de leur confiance. Ils en parlèrent donc à leur fille.

Alda répondit que ses attraits la portaient plutôt du côté de la vie religieuse que vers l'état du mariage; que, cependant, leur proposition lui paraissant un indice de la volonté de Dieu, elle s'y soumettrait par obéissance.

L'ÉPOUSE CHRÉTIENNE — ÉPREUVES

Le mariage fut donc célébré sans retard. La jeune épouse, se souvenant de l'exemple de Tobie et de Sara, engagea son mari, par respect pour le sacrement qu'ils avaient reçu, à passer huit jours avec elle, dans la chasteté parfaite, le jeûne et la prière.

Comprenant que le devoir de l'épouse chrétienne est de ne plaire qu'à son mari, elle évita tout ce qui aurait pu attirer sur elle les regards étrangers et nuire au salut de son prochain. Elle portait dans toute sa personne une excessive modestie. On ne la voyait jamais oisive dans les rues, ni aux fenêtres de sa maison. Elle s'occupait activement des soins du ménage, veillait scrupuleusement sur ses domestiques, s'adonnait aux œuvres de charité, pratiquait courageusement le jeûne et la mortification, et consacrait le plus de temps possible à la prière. Une vie si sainte ne laissait pas d'être agréable à son mari, en même temps qu'elle plaisait à Dieu. Alda vécut ainsi sept ans dans le mariage sans avoir d'enfants.

C'est alors que Dieu voulut éprouver la vertu de sa servante. D'abord, elle subit de grosses pertes dans son commerce. Puis son mari lui-même fut atteint d'une maladie cruelle : il endurait les tortures d'une fièvre dévorante et avait le corps couvert d'ulcères purulents. Sa vertueuse épouse, non contente de le soigner avec un dévouement et une affection que rien ne rebutait, s'efforçait de le consoler et de soutenir son courage, l'aidant à faire de ses épreuves une source de richesses impérissables pour le ciel. Enfin, la mort vint ouvrir au malade la porte de la bienheureuse patrie.

Dieu avait permis ces événements pour détacher complètement le cœur de sa servante de l'affection aux créatures. Il allait maintenant lui inspirer sa vocation définitive.

A peine son mari avait-il rendu le dernier soupir, que, prosternée à genoux devant son crucifix, Alda fit vœu de se consacrer tout entière au service de Dieu. Elle ensevelit elle-même le corps de son époux, et lui fit donner une sépulture honorable dans l'église de Saint-Dominique.

Alda se proposa d'imiter les exemples des saintes veuves Judith et Anne, louées par l'Ecriture. Elle fréquentait l'église, assistait souvent aux offices divins, jeûnait et macérait son corps avec la discipline.

Sa probité et ses grandes qualités la firent cependant demander en secondes noces; mais, cette fois, elle résista respectueusement aux instances de ses parents qui lui conseillaient de se remarier. Alda soutint qu'elle ne voulait, ni ne devait oublier le souvenir de son premier mari.

Pour éviter tous les pièges que le monde lui tendait, et faire tomber toutes les espérances contraires à sa résolution, elle entra dans l'église des Frères Humiliés, demanda le Père Gardien, et lui avoua son dessein de quitter le siècle pour consacrer à Dieu le reste de sa vie. Le vénérable religieux la reçut dans l'Ordre, en qualité de tertiaire, et la revêtit du saint habit.

VEUVAGE — SOLITUDE ET PÉNITENCE

Dès lors, Alda, déclarant la guerre à son corps, se traça un règlement de vie très austère, et le garda jusqu'à la mort. Elle ne buvait que de l'eau; le vendredi, sa boisson consistait en un mélange de fiel, de vinaigre et de myrrhe, qu'elle prenait en souvenir du breuvage qu'on offrit au Sauveur, dans sa Passion. Elle ne se nourrissait que d'herbes et de légumes; et quand elle sentait ses forces faiblir, elle prenait du pain pendant quelques jours, pour reprendre un peu de vigueur. Elle ne faisait jamais qu'un repas par jour.

Néanmoins, l'ennemi de tout bien n'avait pas désespéré de triompher de cette âme héroïque. Souvent il venait troubler son sommeil par des souvenirs dangereux et des images qui effrayaient sa pureté. Aussitôt réveillée, la servante de Dieu se jetait à genoux au pied de son lit et se meurtrissait le corps avec une chaîne de fer. Alors elle entendait une voix infernale qui lui répétait avec ironie : « Misérable et insensée. C'est en vain que tu espères apaiser par tes pénitences le Dieu redoutable que tu as outragé par tes péchés.

— Ce n'est pas dans mes mérites que je mets mon espérance, répondait Alda, mais dans l'infinie miséricorde du Seigneur. » Et l'ennemi se retirait confus.

Pour être plus forte contre le démon, elle augmenta ses pénitences et ses austérités; elle se revêtit d'une ceinture pleine de gros nœuds, en disant: « Seigneur, ceignez mes reins pour que je ne ressente plus les révoltes de la chair. » Aussitôt, elle comprit que sa prière était exaucée; une joie ineffable se répandit dans son âme; et désormais, elle ne ressentit plus l'aiguillon de la concupiscence.

Elle continua cependant à imposer à son corps des mortifications de plus en plus austères. Le jour et la nuit, elle se donnait la discipline avec sa chaîne de fer; elle couchait sur le plancher, et ne prenait jamais plus de quatre heures de sommeil. Le reste de la nuit, elle le passait dans les pénitences, la méditation et la prière. Enfin, pour ressembler davantage à son divin Sauveur souffrant, elle mettait sur sa tête une couronne d'épines dont les pointes s'enfonçaient dans sa chair.

Pour être plus séparée du monde et vaquer

aux bonnes œuvres, loin des applaudissements des créatures, elle se retira dans une petite maison de campagne, à quelques milles de la ville de Sienne. Dans cet ermitage solitaire, elle fit construire une chapelle, où elle aimait à s'entretenir de longues heures dans le recueillement et l'oraison.

FAVEURS CÉLESTES

Un jour que le prêtre, qui venait habituellement y célébrer les divins mystères, tardait d'arriver, la Bienheureuse sentit en elle un violent désir de voir Notre-Seigneur lui apparaître tel qu'il avait conversé autrefois avec les hommes. Or Jésus, qui est proche de tous ceux qui l'invoquent, exauça le désir de sa fidèle épouse, et lui apparut sous sa forme humaine, avec un vêtement éclatant de blancheur et émaillé d'innombrables pierres précieuses. Ces ornements signifiaient qu'il voulait purifier de toute souillure l'âme de sa servante, et l'orner de la parure de toutes les vertus. La vision disparut à l'arrivée du prêtre.

Au moment de la communion, le célébrant s'aperçut que la sainte dame était en extase ; il l'entendait parler, mais sans pouvoir comprendre ce qu'elle disait. Revenue à elle-même, la Bienheureuse sentit son cœur se consumer de charité et d'amour.

Pour éprouver sa patience, Dieu l'affligea dans le sens de la vue. Elle perdit l'œil droit, et supporta courageusement cette affliction pendant sept mois. Au bout de ce temps, un ange vint l'avertir de prendre un plus grand soin de sa santé. Alda, ne sachant si elle devait attribuer cet avis au bon ou au malin esprit, se rendormit et entendit en songe ces paroles : « Quitte ce lieu et retourne à Sienne où tu retrouveras la vue, car Dieu le veut ainsi. »

Cependant, elle n'était pas encore rassurée. Un troisième message du ciel la convainquit enfin et elle s'empressa d'obéir. En route, elle arriva à la chapelle de Montcelle, qui appartenait aux religieux capucins; y étant entrée, selon sa coutume, elle trouva, à l'autel, un prêtre qui, en communiant, avait laissé tomber une goutte du précieux sang sur la patène. Alda, le voyant tout perplexe et ne sachant que faire, lui cria, sur une inspiration du ciel : « Mon Père, prenez avec votre langue ce que vous avez laissé tomber sur la patène, et croyez que le Dieu de miséricorde vous pardonne votre négligence. »

A ces mots, une lumière éclatante sortit de la patène, remplit toute la chapelle, et jeta tous les assistants dans la stupeur. Un rayon plus brillant rejaillit sur le visage d'Alda, et lui enleva tout le mal de son œil. Elle s'en retourna pleinement guérie.

Comme la servante de Dieu n'avait point de vin chez elle, son jardinier prit un jour un verre d'eau, et lui dit : « Allons, Mère, puisque le vin manque, bénissez au moins cette eau, pour qu'elle me soit plus douce et plus bienfaisante. » Alda, levant les yeux au ciel, fit un signe de croix sur le verre, et le jardinier s'aperçut, en buvant, qu'il n'avait jamais bu un meilleur vin. Tant qu'il vécut, il ne cessa de publier ce merveilleux changement de l'eau en vin. La sainte veuve renouvela le même prodige en faveur d'une personne qui dînait chez elle.

Sa piété la portait surtout à considérer les mystères de la Passion du Sauveur.

Un jour, elle ressentit un violent désir de voir les clous qui avaient attaché notre Salut à la croix. Aussitôt un ange lui apparut et lui montra trois clous sanglants. L'un des trois, celui destiné aux pieds du Sauveur, était plus long que les deux autres. Elle en grava si bien l'image dans sa mémoire que, prenant un couteau et une branche d'olivier, elle en tailla un parfaitement semblable. Ce clou de bois confronté plus tard avec le vrai clou conservé avec le trésor royal, à l'église de Notre-Dame de Paris, fut trouvé en tout conforme à l'original.

Elle avait une affection toute filiale pour la Bienheureuse Vierge Marie, Mère du Rédempteur. Elle osa demander, un jour, la faveur de la contempler de ses yeux corporels. Son désir fut exaucé. Le jour de Noël, elle vit se dérouler sous ses yeux les scènes de la naissance du Sauveur, ainsi que l'adoration des Mages et la fuite en Egypte. Et comme elle faisait des efforts pour prendre le divin Enfant dans ses bras, la vision disparut, et la laissa remplie d'une joie toute céleste.

Elle contempla de même, en vision, toutes les scènes douloureuses de la Passion. Elle souhaita dès lors s'abreuver du sang divin, qu'elle avait vu couler du Côté du Rédempteur. Un jour qu'elle implorait cette grâce, prosternée devant l'image du Sauveur, elle aperçut une goutte de sang qui coulait du Côté du Crucifix : elle la recueillit avec ses lèvres et sentit une douceur ineffable dans sa bouche. En souvenir de cette faveur insigne, elle fit peindre une image de la Mère de Dieu, tenant entre ses bras le corps inanimé de son Fils détaché de la Croix; Marie était représentée, les lèvres appliquées sur la blessure du Côté du divin Sauveur.

Plusieurs fois, aux fêtes de Pâques et de l'Ascension, elle put contempler en vision les mystères de Jésus sortant glorieux du tombeau, ou montant au ciel en présence de ses disciples. Son âme en éprouvait une joie indicible.

Mais tant de faveurs célestes ne servaient qu'à la rendre plus humble. Elle se jugeait très indigne de toutes ces grâces insignes; elle ne pouvait supporter les louanges et ne cherchait que l'abjection et le mépris.

La pieuse veuve poussa la pauvreté jusqu'à vendre, au profit des pauvres, tous les biens qu'elle possédait dans la ville de Sienne. Elle ne garda pour elle que sa petite maison de campagne ; et encore, elle en distribuait les revenus aux pauvres, ne gardant chez elle qu'un misérable sac sur lequel elle couchait, et un petit escabeau, où s'asseyaient les pauvres qui venaient lui demander l'aumône. Jamais on ne put la décider à se réserver quelque chose pour l'avenir.

LA BIENHEUREUSE DEVIENT SERVANTE DES PAUVRES

Alda était arrivée à un âge assez avancé.

Un jour qu'elle méditait la vie du Sauveur qui s'était dévoué au service des hommes, elle eut comme honte d'elle-même, d'être restée en paix, chez elle, à jouir des joies de la contemplation. Elle résolut donc de quitter sa solitude et de consacrer le reste de sa vie au service des veuves et des orphelins, des infirmes, des abandonnés, et aussi à la conversion des femmes pécheresses.

Elle se rendit à l'hôpital Saint-André, et demanda qu'on voulût bien l'y employer comme une humble servante. Elle se donna tout entière au soin des infirmes et des étrangers; jour et nuit, elle était au service de ceux qui avaient besoin de son secours; son dévouement infati-

gable excitait l'admiration de tous ceux qui en étaient témoins.

Dieu voulut glorifier sa fidèle servante. On lui avait donné, comme suivante, une certaine Jacomine qui assura avoir vu la Sainte marcher, constamment précédée de deux flambeaux, sans avoir jamais pu distinguer par qui ils étaient portés.

Alda était souvent favorisée des apparitions de la Mère de Dieu, pour laquelle elle avait une dévotion si filiale. Les saints anges lui apparurent aussi plusieurs fois. Ces visions célestes remplissaient son âme d'une consolation divine et lui inspiraient un profond dégoût des biens terrestres.

Douée du don de prophétie, elle prédit à un de ses neveux qu'il serait blessé dans un combat, et qu'il mourrait des suites de ses blessures. Elle lui conseilla donc de renoncer au métier des armes. Le jeune homme, inconsidéré et avide de gloire, se moqua des prédictions et des avis de la Bienheureuse et partit pour l'armée. Peu de temps après, arriva la nouvelle qu'il avait été tué dans un combat.

Une femme, très connue dans la ville, avait perdu l'usage de la raison dans une grave maladie: tous les remèdes restaient impuissants. La servante de Dieu traça sur elle le signe de la croix en lui disant: « Allez maintenant, laissez de côté tous les remèdes, et croyez que vous guérirez le jour de la fête de la Purification, car le Seigneur a exaucé les prières de votre famille. » Elle guérit, en effet, sans le secours des remèdes, au jour indiqué.

Dans une autre circonstance, sa suivante, Jacomine, la trouvant ravie en extase, poussa un cri d'effroi qui fit accourir tout le monde. Les uns admiraient, les autres se moquaient, beaucoup la croyaient morte. Pour la faire revenir à elle-même, on se mit à la piquer avec des aiguilles, et à la brûler aux mains. Quand Alda sortit de son extase, elle sentit vivement la douleur de ses blessures, mais elle se contenta de dire avec douceur : « Que Dieu vous pardonne ! »

Mais voilà que tous restaient muets et immobiles. Une sorte de paralysie les privait de tout mouvement. La Sainte, ayant compassion de leur état, pria pour leur délivrance. Aussitôt ils retrouvèrent l'usage de leurs membres et la Sainte elle-même fut guérie des blessures qu'on lui avait faites.

DERNIERS JOURS

Dans son désir de la bienheureuse patrie, elle souhaita connaître le temps de sa mort. Une vision le lui apprit pendant son sommeil. Elle sut même qu'il y aurait une dispute au sujet de sa sépulture. Comme le jour de sa mort approchait, elle recommanda aux personnes de l'hôpital de mener une vie bien chrétienne, d'exercer avec patience la charité envers les malades et les étrangers, et de ne pas lui ôter la corde qu'elle portait pour ceinture.

Mais, avant de l'enlever à la terre, le Seigneur voulut encore glorifier sa servante par de nombreux miracles. Elle guérit, par un simple signe de croix, plusieurs personnes affligées de cancers, rendit la vue à une petite fille, et la santé à un vieillard, que son fils pleurait déjà comme mort.

Enfin, le moment de sa mort étant arrivé, Alda se retira dans sa petite cellule, se mit à genoux devant son Crucifix, et, dans l'attitude d'une personne qui fait oraison, elle expira, dans les sentiments de la plus vive pénitence et de la plus ardente charité, le 26 avril 1310.

Les personnes de l'hôpital, ne la voyant plus reparaître, selon son habitude, se dirigèrent vers sa cellule qu'elles trouvèrent fermée. Elles y pénétrèrent par la fenêtre : une merveilleuse lumière enveloppait le corps de la Bienheureuse, une très suave odeur embaumait toute la cellule; la Sainte semblait en oraison; mais on s'aperçut bientôt que son corps seul était sur la terre et que son âme était envolée au ciel. Aussitôt retentirent des cris et des gémissements; tous les malades, quittant leur lit, se transportèrent au pied de la dépouille mortuaire, et la plupart se trouvèrent guéris de leurs infirmités.

Alors eut lieu la dispute prédite au sujet de la sépulture de la Sainte. D'un côté, les religieux Humiliés réclamaient le corps, parce que la Bienheureuse Alda avait revêtu l'habit de leur Ordre; de l'autre, le curé de Saint-André ne voulait pas abandonner ses droits sur la dépouille de sa paroissienne. Le procès fut porté devant l'évêque qui donna gain de cause aux religieux Humiliés.

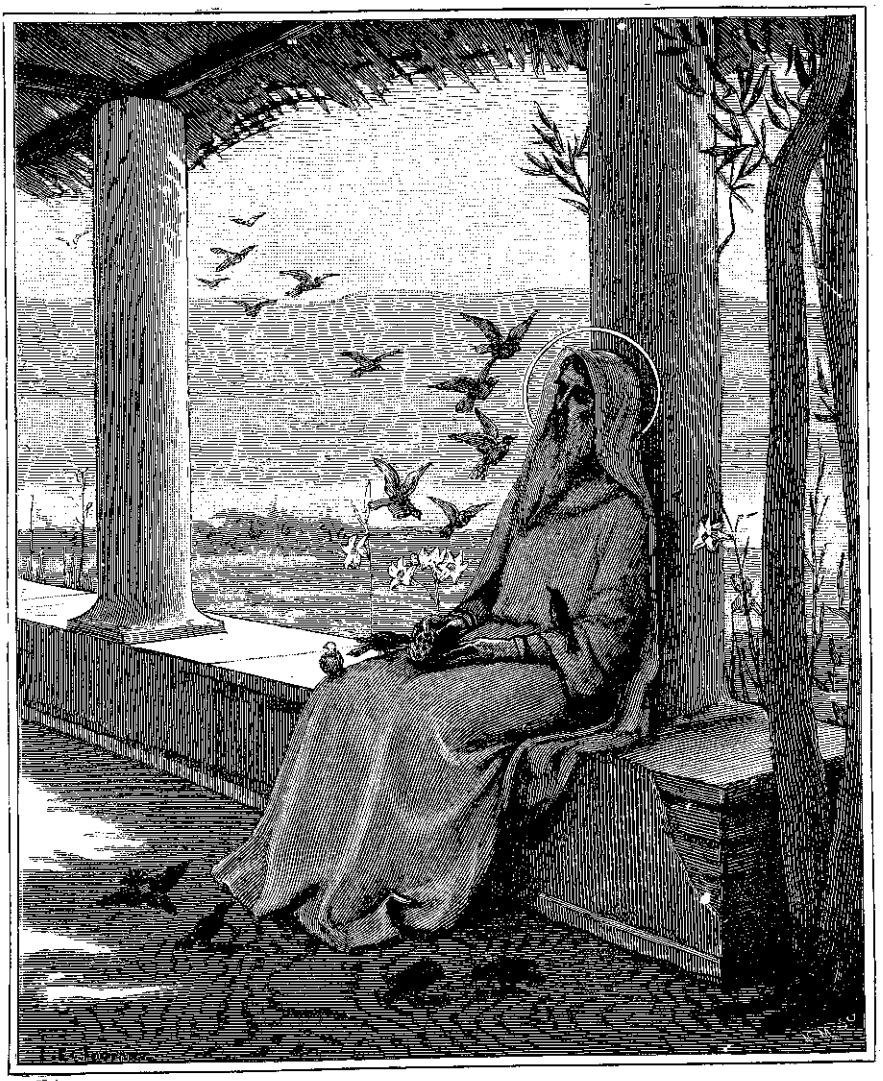
Les obsèques eurent donc lieu le 29 avril, au milieu d'un immense concours de peuple; le corps fut inhumé dans la chapelle des religieux, sous l'autel de la Bienheureuse Vierge Marie.

Dieu manifesta la sainteté de sa fidèle servante par un grand nombre de miracles et de guérisons qui s'opérèrent sur sa tombe.

Pendant longtemps, le tombeau de la Sainte fut fréquenté par de grands pèlerinages et glorifié par de nombreuses merveilles. En 1489, on ouvrit cette tombe, d'où s'exhala une odeur très suave, et on en recueillit les ossements pour les exposer, dans une magnifique châsse, à la vénération des fidèles.

SAINT RIQUIER, ABBÉ DE CENTULE

Fête le 26 avril.



Les oiseaux venaient jusque dans ses mains becqueter les miettes de son frugal repas.

Le Breton saint Patrice avait évangélisé l'Irlande. Celle-ci, à son tour, contribua à l'évangélisation de la Gaule. Nombreux furent les missionnaires irlandais qui, au début du VIe siècle, se répandirent dans nos campagnes pour annoncer aux peuples restés païens la foi au Christ Rédempteur.

L'un des plus connus parmi ces missionnaires est le célèbre abbé de Luxeuil, saint Colomban. Deux de ses disciples, Caïdoc et Frichor, que l'Eglise devait plus tard mettre sur les autels, furent chargés par lui d'évangéliser le nord-ouest de la Gaule. Ils furent les apôtres du Ponthieu, c'est-à-dire de cette partie de la Picardie qui, située au nord de la Somme, s'étend entre l'Amiénois, l'Artois et la Manche.

Plusieurs historiens prétendent que, parmi les guerriers de Clovis, un certain nombre, mécontents de sa conversion, s'étaient retirés précisément sur les bords de cette rivière, afin de pouvoir continuer à honorer les dieux auxquels ils restaient attachés. Aussi, quand les deux missionnaires se mirent à prêcher l'Evangile, rencontrèrent-ils une opposition violente.

Ils furent accueillis partout par des cris, des menaces et même des voies de fait.

CENTULE — ENFANCE ET JEUNESSE DE SAINT RIQUIER SA CONVERSION

D'étape en étape, les deux missionnaires étaient arrivés dans une petite ville, gracieusement assise sur les rives d'un cours d'eau alors important, le Scardon, qui prend sa source dans l'Artois et se jette dans la Somme, à Abbeville. La vallée du Scardon était défendue par cette ville appelée Centule, à cause de ses cent tours :

Turribus a centum, Centula nomen habet.

Notre Saint avait vingt ans. Son père était le personnage le plus considérable de la cité. Confiant dans sa jeunesse et dans l'autorité que lui donnait la puissance de son père, à la nouvelle que deux étrangers sont là, sur la place publique, exposés à la colère de la multitude ameutée contre eux, le jeune Riquier n'hésite pas : il vole à leur secours, il les ramène dans sa demeure et leur offre l'hospitalité.

Ce respect de l'humanité et cette fierté chrétienne lui valurent une grâce de choix. Jusque-là, le jeune homme, issu de parents chrétiens, avait vécu, sinon dans l'oubli des suprêmes destinées, au moins dans une indifférence dangereuse. Pendant que Riquier offrait aux étrangers le pain des enfants de Dieu, ceux-ci lui offrirent la nourriture substantielle de la vérité sainte. Le cœur, on l'a vu, était bien disposé, la terre était riche : la semence divine y germa facilement.

L'âme du jeune seigneur était faite pour comprendre l'importance des vérités du salut. Contemplant ces hommes qui, pour étendre la Rédemption selon leurs forces, avaient quitté patrie, famille, et la paix du foyer domestique, il fut pris de honte pour l'inutilité de sa vie mondaine. En lui la grâce fit des conquêtes rapides et souveraines. Non seulement il se dépouilla allègrement des pompes de sa première condition, de ces ceintures d'or, de ces étoffes de soie qui étaient l'apanage de son rang; non seulement il coupa sa longue chevelure, symbole aimé de la noblesse de son origine, mais il libéra ses esclaves, et résolut de devenir, lui aussi, un apôtre. Pour cela, non content d'avoir renoncé aux vanités de ce monde, il voulut encore pratiquer les mortifications les plus austères.

AUSTÉRITÉS DE SAINT RIQUIER — SON APOSTOLAT

Depuis sa conversion jusqu'à sa mort, il s'abstint entièrement de pain de froment, d'huile, de légumes, et, à plus forte raison, de viande et de poisson, de vin et de toute boisson fermentée. Mais comme la matière de notre corps ne peut subsister sans nourriture, il rétablissait ses forces en mangeant un peu de pain d'orge mêlé de cendre, et en buvant de l'eau à laquelle il avait mêlé les larmes de son repentir.

En faisant de son corps une hostie vivante, sainte et agréable au Seigneur, Riquier se rendit bientôt digne d'exercer le ministère sacré du prêtre et de continuer lui-même l'œuvre des apôtres. Il mérita l'honneur de toucher d'un main pure le corps sans tache de notre Sauveur et d'être compté parmi les soldats de Jésus-Christ.

A peine revêtu du sacerdoce, Riquier, à qui l'Esprit-Saint avait inspiré une pénitence qui effraye ses panégyristes eux-mêmes, se sent poussé par le même Esprit de Dieu à commencer sans retard l'œuvre de son apostolat. Toute la contrée et même l'Angleterre vont bientôt bénéficier de son zèle ardent pour le salut des âmes.

Il entre résolument dans le champ du Père de famille. Il arrache par le fer, comme le fait un bon cultivateur, les ronces de ce champ, il arrose les cœurs arides de la rosée de la grâce. Le succès couronne d'autant mieux sa prédication que ses vertus sont un exemple vivant et qu'il marche toujours le premier dans le chemin qu'il montre aux autres. Caïdoc et Frichor, émerveillés des miracles de grâce opérés par leur pupille, ne peuvent se résigner à le quitter. Ils se fixent à Centule et se font les aides et les collaborateurs de celui qu'eux-mêmes ont converti et ramené à Dieu.

Centule devient, dès lors, un foyer d'action apostolique. Le domaine de Riquier fut désormais comme un nouveau cénacle d'où les ouvriers de la parole évangélique partaient à l'envi pour multiplier les prodiges de zèle.

Le Ponthieu est bientôt converti. Les superstitions païennes qui avaient repris le dessus sont bientôt refoulées. A la place des sanctuaires des idoles que l'on avait reconstruits, Riquier bâtit des chapelles. Les arbres sacrés et les fontaines dédiées aux fausses divinités sont consacrés par lui au vrai Dieu.

Mais ce qui étonne le plus les infidèles, c'est son inépuisable charité.

Ses aumônes sont intarissables. Jamais la veuve et l'orphelin ne s'adressent à lui sans qu'il prenne en main leur défense. Il est le consolateur des affligés et le soutien des pauvres, et, parmi ceux-ci, il affectionne tout particulièrement les lépreux dont il lave les plaies, se lavant lui-même dans les eaux qui avaient purifié toutes sortes de sanies, pour montrer que le Père céleste protège ceux qui se dévouent au salut de ses enfants.

MIRACLES DE SAINT RIQUIER

Les mains de Riquier n'étaient pas seulement riches de bienfaits, elles répandaient les faveurs célestes. Dieu se fait le collaborateur de ses apôtres : s'il met dans leur cœur toutes les pitiés de son Cœur, il prête aussi à leurs bras toutes les énergies de sa puissance. Saint Riquier eut le don des miracles. Un signe de croix fait par lui sur le front d'un aveugle ouvrait les yeux jusque-là fermés à la lumière. Le simple contact de sa main faisait tressaillir et ranimait des membres paralysés. Le démon fuyait devant sa prière, et sa seule présence opérait des prodiges.

Un jour, saint Riquier était assis sur les bords de la rivière d'Authie, qui sépare la Picardie de l'Artois. Il attendait une barque pour passer la rivière. Un pauvre aveugle l'apprend, se fait conduire au thaumaturge, et, d'une voix suppliante, lui demande d'avoir pitié de sa misère. Le Saint s'émeut à la vue d'une telle infortune, fait approcher le malheureux, lui met de la salive sur les yeux, et la puissance divine produit par l'humble serviteur ce qu'elle avait fait autrefois par l'attouchement du Maître de la vie. La guérison fut si prompte, le miracle si éclatant, que le lieu même perdit son propre nom pour prendre celui de Dom Riquier, aujourd'hui Douriez, dans le Pas-de-Calais. Plus tard une collégiale y fut fondée, sous le vocable de saint Riquier, pour perpétuer le souvenir de ce miracle et obtenir l'intercession du grand thaumaturge.

Mais le nord de la France ne fut pas le seul théâtre de l'apostolat et des miracles de saint Riquier.

La Grande-Bretagne était alors un repaire de pirates. De temps à autre, des bandits venus de cette île inhospitalière assaillaient les côtes de la Gaule, dépouillaient les pauvres paysans

perdus sans défense dans leurs marais et enlevaient des familles entières pour en faire des esclaves. Ce que Jean de Matha, aidé de Félix de Valois, fit plus tard en Espagne et au Maroc, Riquier résolut de le faire en Angleterre. Au rachat des captifs, le Saint joignit la prédication des Anglais. Aussi le souvenir reconnaissant de ses bienfaits se conserva-t-il longtemps dans ce pays. Saint Riquier, heureux du succès dont Dieu avait couronné ses efforts, revint en France; mais là, des épreuves inattendues devaient servir à rendre sa vertu plus éclatante encore vis-à-vis de la terre et du ciel.

LA CALOMNIE S'ATTAQUE A SAINT RIQUIER — PRODIGES ACCOMPLIS PAR DIEU POUR GLORIFIER LA VERTU DE SON SERVITEUR

Tous les saints ont été calomniés. La calomnie, d'ailleurs, ne s'est-elle pas attaquée au divin Maître lui-même?

Les œuvres de saint Riquier devaient donc, elles aussi, être passées au crible de la contradiction des hommes.

Soit à son départ pour l'Angleterre, soit au retour de ses excursions apostoliques, il lui était arrivé souvent de demander l'hospitalité à une noble châtelaine du Ponthieu, Sigetrude, femme du comte de Boulogne.

Un jour d'hiver, il ramenait en France bon nombre de captifs délivrés par ses soins. Il se présente avec sa troupe à la porte du château de la noble dame. Celle-ci, prévenue contre le Saint par d'indignes calomniateurs, refuse d'ouvrir son manoir, bien qu'on fût déjà à la tombée du jour. Sans se déconcerter, l'homme de Dieu se met à parcourir la campagne pour chercher un abri où il puisse donner asile à ses malheureux compagnons. N'en trouvant pas, il les fait descendre dans un ravin où, du moins, ils seront à l'abri des rafales du vent de mer. Mais, toute la nuit, la neige tombe avec une telle abondance que la contrée en est couverte comme d'un immense linceul. L'avalanche respecta le ravin, et les paysans, en se rendant le matin à la recherche d'un passage pour leurs troupeaux, furent tout étonnés de voir Riquier et sa troupe absolument indemnes alors qu'ils auraient dû être ensevelis les premiers.

Dieu avait vengé son serviteur.

Ce prodige fit entrer le remords dans l'âme de Sigetrude.

Elle voua dès lors à Riquier une de ces affections respectueuses que rien n'entame plus. Elle lui fit donation irrévocable de la terre dont elle lui avait refusé l'entrée.

La généreuse châtelaine fut d'ailleurs amplement dédommagée par la Providence.

Un jour que, se trouvant auprès du Saint, elle lui exposait sa ruine, conséquence d'une sécheresse qui désolait la nouvelle terre qu'elle avait adoptée, le saint missionnaire planta son bâton dans le sol. Il en jaillit une fontaine qui coule encore aujourd'hui, mais sans se répandre hors de la maison rurale de Sigetrude. Bien des malades y trouvèrent la santé.

La fontaine miraculeuse continue de verser son eau bienfaisante, image de la protection du Saint qui ne cesse de faire du bien à ceux qui ont recours à son intercession. Les merveilles opérées par le serviteur de Dieu furent si nombreuses et si extraordinaires qu'au témoignage des *Acta sanctorum* « personne ne l'avait surpassé depuis les apôtres ».

FONDATION DU MONASTÈRE DE CENTULE
APOSTOLAT DE RIQUIER EN FLANDRE ET EN BELGIQUE

A se dépenser ainsi au service de Dieu, les forces s'usent vite. Malgré sa haute stature, attestée par les reliques vénérables qui nous restent de lui, malgré sa force physique qui dut être peu commune, Riquier ne tarda pas à entendre dans ses membres cette réponse de mort que tout homme réfléchi sait entendre comme l'annonce d'une fin plus ou moins prochaine.

L'idée vint alors à notre Saint que la fondation d'un monastère serait le complément de son œuvre libératrice. Sur le domaine paternel il résolut de construire un foyer de vertu et de piété qui serait à la fois un abri pour ses vieux jours, un refuge pour les pénitents et une école de perfection pour tous ceux que ses courses apostoliques avaient attirés vers lui.

La fondation de ce monastère sur le domaine de ses aïeux n'arracha pas pour cela saint Riquier aux exercices de la vie évangélique. Au contraire, c'est à cette époque, c'est-à-dire vers la soixantième année de sa vie, qu'on le voit pousser le plus loin ses courses apostoliques. On le rencontre alors aux environs de Marchiennes, de Douai, d'Elnon, en Flandre et en Belgique.

A Douai, il rencontre une noble famille avec laquelle il se lie d'une sainte amitié, la famille d'Adalbaud, seigneur d'Ostrevent et petit-fils de sainte Gertrude, fondatrice du monastère d'Hamay, sur la Scarpe. La femme de ce seigneur, Rectitude, fille du seigneur d'Elnod de Toulouse, était une âme d'élite.

Quand un premier enfant eut été donné à ces deux pieux personnages, le saint abbé fut prié de le tenir sur les fonts baptismaux et de lui servir de parrain. L'enfant reçut le nom de Mauront. C'était un nouveau lien entre les fidèles amis de Dieu. Les visites devinrent donc plus fréquentes, les entretiens plus joyeusement pieux.

Or, un jour que saint Riquier reprenait sa route, monté sur un cheval fougueux, sainte Rectitude voulut l'escorter le plus loin possible par honneur, selon l'usage du pays. Elle portait le jeune Mauront dans ses bras, et au moment de l'adieu la pieuse mère approcha l'enfant du Saint pour lui obtenir une dernière bénédiction. L'abbé prit paternellement son pupille, l'embrassa et le bénit; mais au moment où il le tendait vers les bras de sa mère, le cheval, pris de peur, se cabra, battit du pied et finalement partit à toute bride à travers la plaine.

Qu'on juge de la terreur de la pauvre mère! Elle se détourne pour ne point voir l'horrible malheur qui la menace. La suivante pousse de grands cris et se tord les bras de désespoir. Mais, ô bonté divine! Quel ne fut pas leur étonnement, quelle ne fut pas leur reconnaissance lorsqu'elles aperçurent l'enfant qui glissait doucement vers la terre, tel un petit oiseau aux ailes déployées! Rectitude accourut aussitôt et recueillit son fils avec une tendresse d'autant plus grande qu'elle s'était crue plus près de le perdre. Le cheval s'arrêta, calmé, mais, ajoute la chronique, le Saint ne consentit plus à se servir désormais d'une telle monture : un âne paisible eut ses préférences.

Bien que sexagénaire, Riquier eut le temps de voir croître en sagesse cet enfant prédestiné. Celui-ci grandit à Douai et mourut en odeur de sainteté, sous l'habit religieux, à Forest-Montiers, en Picardie, dépendance de l'abbaye de Centule. Adalbaud fut tué, en 652, martyr de la foi. Quant

à Rectitude, quittant le monde où rien ne la retenait plus, elle fonda un monastère à Marchiennes et y mourut, en 688, après une longue vie de pénitence.

VISITE DU ROI DAGOBERT A SAINT RIQUIER CELUI-CI SE RETIRE DANS LA SOLITUDE

Les rois francs avaient de grandes possessions dans le Ponthieu. La forêt de Crécy, encore existante, leur appartenait notamment, avec ses hautes futaies si favorables aux plaisirs de la chasse et une villa qui invitait les monarques guerriers aux jouissances de la paix. Cette villa était le centre de nombreuses métairies, appartenant, elles aussi, à la couronne.

Un grand seigneur, nommé Gislemar, l'ami et le protecteur des religieux de Centule, conçut le dessein de profiter d'une visite du roi Dagobert à ses possessions du Ponthieu pour mettre celui-ci en relations avec l'homme de Dieu.

Gislemar entrevoyait l'heureuse influence que Riquier pourrait prendre sur son maître.

Le roi avait beaucoup à se faire pardonner. Bien qu'entouré d'hommes fort respectables, de saint Ouen son chancelier, de saint Eloi son trésorier, cet artiste qui décorait si bien ses palais, il était loin d'être exempt de reproches. Saint Amand l'avait solennellement rappelé aux lois de la justice et de la moralité chrétienne.

Notre Saint reçut Dagobert avec tout le respect dû à la majesté royale, mais il sut lui faire entendre de grandes et de saintes vérités. Loin de s'en offenser, le roi prit le Saint en affection et l'invita plusieurs fois à sa table. Il lui offrit même trois domaines dont les revenus serviraient uniquement à l'entretien des lampes du sanctuaire, et l'histoire ajoute que, revenu au milieu des grands seigneurs qui composaient sa cour, il ne tarissait pas en éloges sur le compte du religieux qui avait fait sur son âme de roi une impression si grande.

La faveur royale attira dès lors à Centule une foule de courtisans désireux de plaire à leur maître. Toutes ces allées et venues fatiguaient le bon Saint, parvenu aux limites de la vieillesse. Sentant sa fin venir, il voulut se préparer en paix à la mort. Pour cela, il quitta secrètement son monastère et alla se cacher dans un ermitage de la forêt de Crécy; il avait quelque temps auparavant chargé du soin de gouverner son monastère un de ses disciples nommé Olciade, homme d'une grande vertu. Il était donc libre de penser uniquement à son âme.

Un seul compagnon, nommé Sigobard, l'accompagnait dans la retraite où il allait rendre sa belle âme à Dieu.

MORT DE SAINT RIQUIER

Les religieux de Centule ne se désintéressèrent pas de leur pieux abbé.

Tout en regrettant son départ, ils surent respecter sa détermination. Ils voulurent lui bâtir eux-mêmes un petit ermitage, composé d'une cabane de roseaux, d'un jardinet et d'une chapelle rustique, que Riquier dédia à la Vierge Marie. Cette humble habitation devait être l'origine d'un monastère dont nous avons déjà parlé, le monastère de Forest-Montiers, où devait plus tard venir vivre et mourir Mauront, le pupille de Riquier, le fils d'Adalbaud de Douai et de Rectitude sa femme.

C'est à Forest-Montiers que la mort vint visiter saint Riquier. Il s'y était préparé par une pénitence austère de tous les jours qu'égayait seul le chant des oiseaux. Comme plus tard pour saint François d'Assise, les habitants ailés de la forêt étaient devenus ses amis. Ils accouraient autour de lui, voletaient autour de sa tête, se posaient sur ses genoux, venaient jusque dans ses mains vénérables becqueter les miettes de son frugal repas.

Comme les oiseaux, les infirmes du voisinage, les aveugles, les sourds, les muets, avaient eu, eux aussi, bientôt fait de découvrir la retraite du Saint. Ils accouraient en foule, venant lui demander la santé du corps et celle de l'âme, et le Saint les renvoyait heureux et guéris.

Le moment solennel de la séparation de l'âme toujours jeune et du corps devenu caduc arriva enfin. Averti divinement de l'heure de sa mort, Riquier fit à Sigobard ses dernières recommandations. Puis il s'étendit sur un peu de paille et se mit en prières. Il reçut le viatique du Corps et du Sang du Sauveur, et pendant que son cœur s'exhalait en actes d'amour, son âme partit joyeuse vers les demeures éternelles, le 26 avril 645. Riquier avait soixante-dix ans.

Sigobard entreprit aussitôt de rendre les honneurs convenables à la précieuse dépouille de son Père en Dieu. Pendant qu'il accomplissait ce funèbre devoir, il fut pris d'un sommeil mystérieux, et, ravi en extase, se trouva dans un magnifique palais tout brillant d'or et de pierreries. Il vit alors venir à lui le bienheureux Père qui lui dit en souriant : Frère, voilà ma nouvelle demeure, celle que Dieu m'a préparée dans l'éternité.

Les moines de Centule vinrent quelques mois plus tard chercher son corps. Ils le transportèrent dans l'église du monastère que le Saint avait bâtie en l'honneur de la Mère de Dieu.

Depuis lors, ses vénérables reliques n'ont jamais cessé d'être honorées dans la ville de Centule, qui prit plus tard le nom de Saint-Riquier.

Sur le tombeau du Saint se dresse encore l'église admirable, véritable chef-d'œuvre de l'art gothique du XVe siècle, que la piété de l'un de ses successeurs éleva dans la suite. A l'ombre de cette église, subsistent les restes imposants du monastère bénédictin qui remplaça le monastère fondé par saint Riquier. Dans les bâtiments conservés, les évêques d'Amiens ont installé leur Petit Séminaire diocésain. Saint Riquier est en quelque sorte par là même le second patron des prêtres de ce diocèse fondé par saint Firmin au IIIe siècle.

Son culte, très populaire en Picardie, s'est étendu dans toute la France du Nord. Les diocèses de Rouen, d'Arras et de Cambrai comptent de nombreuses églises dédiées à ce Saint. Les miracles et les grâces de toutes sortes obtenus par son intercession ne se comptent plus.

Telles furent la pieuse vie et la sainte mort d'un de ces moines qui ont converti la France. Souhaitons, en terminant ce récit, que notre bien-aimée patrie comprenne enfin le rôle que ces moines ont joué dans son existence et les bienfaits sans nombre qu'ils pourraient encore lui rendre, si elle connaissait le don de Dieu. *Si scires donum Dei!*.....

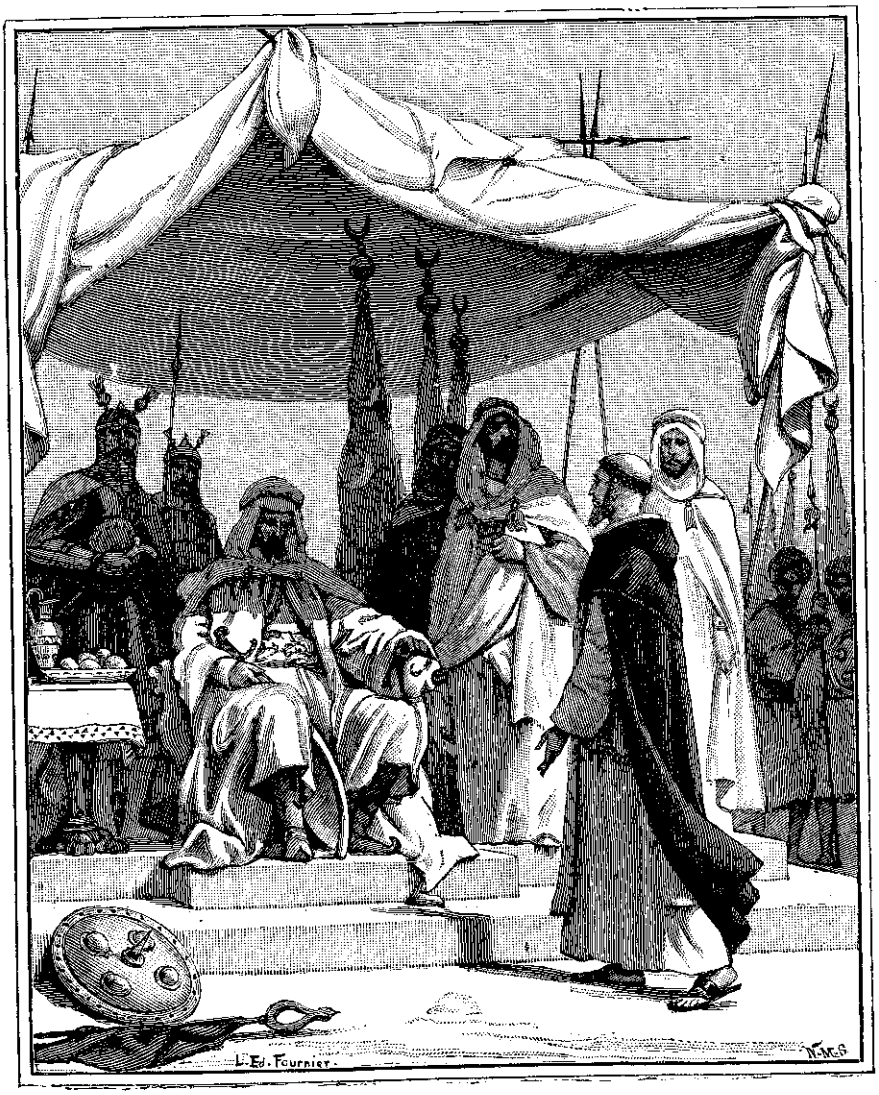
* * *

D'après l'*Histoire de saint Riquier. Le Bienheureux. L'abbaye. La ville. Le Petit Séminaire,* par l'abbé Léon Bouthors, chanoine honoraire d'Amiens, ancien aumônier de l'hospice de Saint-Riquier. C. Paillard, imprimeur-éditeur, Abbeville. En dépôt chez V. Brandicourt, 52, rue Jules Barni, Amiens.

LE BIENHEUREUX ANTOINE NAYROT DE RIVOLI

MARTYRISÉ A TUNIS (1423-1460)

Fête le 26 avril.



Le bienheureux Antoine Nayrot va trouver le roi de Tunis dans son camp, lui déclare qu'il regrette amèrement son apostasie, et confesse avec force qu'il est prêt à subir tous les tourments pour le nom de Jésus.

La vie de ce Bienheureux ne relate point une suite d'actions dont l'héroïsme terrifie notre faiblesse; il doit être mis, au contraire, au rang des convertis et des repentants de tous les siècles, auxquels la miséricorde infinie de Dieu a accordé, en échange de leurs regrets et de leur pénitence, la gloire du ciel et parfois, sur la terre, les honneurs de la sainteté.

Qu'elle soit pour les âmes déchues une nouvelle preuve de la bonté de Dieu qui pardonne tout et toujours au sincère repentir!

Trois phases distinctes partagent la vie du bienheureux Antoine de Rivoli : c'est d'abord une vie religieuse d'une régularité très ordinaire, puis une honteuse apostasie; enfin, rachetant l'une et l'autre, un héroïque et glorieux martyre.

Nous possédons comme sources biographiques : une relation envoyée aux Pères Dominicains par le Fr. Constance, qui, devenu prisonnier du roi de Tunis en même temps qu'Antoine de Rivoli, fut tour à tour le témoin oculaire et de sa défection et de son expiation sanglante; enfin une

lettre au pape Pie II du Dominicain Pierre Ranzano, qui avait été en Sicile son supérieur comme provincial, et qui fournit d'intéressants détails sur la vie religieuse de cet apostat-martyr.

LE RELIGIEUX

Antoine Nayrot était originaire de Rivoli, dans le diocèse de Turin, où il avait vu le jour vers 1423. De sa famille de la terre, comme de ses premières années, nous ne savons absolument rien. Très probablement, Antoine entra de bonne heure dans la vie religieuse. Nous le trouvons pour la première fois au célèbre couvent des Dominicains à Florence, le monastère de Saint-Marc. C'est là qu'il avait reçu l'habit de saint Dominique, et Dieu le favorisait d'un prieur qui était saint Antonin, plus tard archevêque de Florence. Voici ce qu'en dit Touron dans l'histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique :

« Prieur à Naples, à Gaëte, à Cortone, à Sienne, à Fiesole et à Florence, saint Antonin rétablit ou affermit la régularité, en y renouvelant l'esprit de ferveur, l'amour de la prière et de l'étude, et le zèle dans l'exercice du ministère apostolique. »

Tel était le prieur d'Antoine de Rivoli. Hélas! celui-ci semble avoir fait mentir le proverbe : tel père, tel fils. Sur le chemin de la perfection, il ne se pressait guère de rejoindre le guide émérite qui marchait à sa tête.

D'après un historien, le novice Dominicain se fit remarquer par une grande inconstance de caractère. Néanmoins, il était religieux obéissant, ne manquait pas de piété et menait une vie suffisamment régulière. Les nombreux voyages, qui bientôt rempliront une partie de son existence, et ses fréquents changements de résidence nous permettent de conjecturer avec raison qu'Antoine possédait quelque talent oratoire, un grand zèle pour la prédication et peut-être aussi des aptitudes remarquables au maniement des affaires, à moins qu'on ne doive attribuer ces multiples pérégrinations à la mobilité de son esprit. Son provincial Ranzano nous le peint, en effet, comme une âme amoureuse de ses aises, toujours en quête du nouveau et sans cesse la proie d'une douloureuse inquiétude.

Un caractère de cette trempe pouvait, à la rigueur, suffire aux exigences d'une vie médiocre, ordinaire et paisible; il risquait fort de fléchir sous le fardeau des épreuves et des difficultés qui assiègent parfois les existences sacerdotales.

Un jour, le religieux, fatigué sans doute d'un séjour trop prolongé au même endroit, et sur lequel les détails nous font défaut, s'en fut consulter son prieur avec l'intention bien résolue d'ailleurs de ne point écouter ses conseils et lui manifesta son désir de s'embarquer pour la Sicile.

Saint Antonin, éclairé par une lumière surnaturelle, essaye de le détourner de son dessein. C'est en vain. Alors il lui prédit qu'un terrible danger assaillira son âme et son corps s'il s'avise jamais de monter sur un navire.

Antoine devait connaître la sainteté de son supérieur. Cet avertissement aurait dû le faire réfléchir et modifier ses résolutions. Il n'en fut rien. Pauvre inconsidéré! Mais est-on jamais prudent et raisonnable dès que l'on croit voguer vers le bonheur? Et c'est à la conquête du bonheur qu'Antoine de Rivoli s'embarqua pour la Sicile, l'an 1457.

Pierre Ranzano était depuis quatre ans provincial de cette région quand le nouvel arrivant vint le trouver à Palerme. Il le reçut avec toute la cordialité d'un père, écouta ses confidences avec une tendre charité, et, le troisième jour, acquiesçant à sa demande, lui permit de s'établir en Sicile dans la maison de son choix et de ses préférences.

Au comble de ses vœux, Antoine sortit de Palerme. Pendant une année, il vécut en bon religieux. Pourtant, la vertu de stabilité n'était pas encore sa qualité dominante. Diverses maisons de différentes villes possédèrent quelque temps à tour de rôle le moine gyrovague.

Douze mois s'étaient à peine écoulés qu'on le vit rentrer à Palerme. Il revenait, dévoré par « cet inexorable ennui » qui est souvent la misère du riche et parfois aussi le lot des religieux affadis, dans l'âme desquels ne règnent pas l'ardent désir de la perfection et la douce nostalgie du ciel. Il revenait, l'esprit blasé et le cœur découragé. Ses fréquentes pérégrinations, qui avaient jusque-là consumé le meilleur de sa vie, avaient fini par le dégoûter des voyages, et ce grand ami du changement accourait pour obtenir de son provincial la permission de gagner Naples et Rome, à l'effet de voir, dans cette dernière ville, son Supérieur général et de lui demander en grâce un endroit pour y finir ses jours.

Cet étrange découragé, en quête d'une retraite agréable pour y mourir en paix, franchissait à peine les limites de la jeunesse. Il n'avait pas trente-cinq ans et parlait de son trépas! La miséricorde divine le lui réservait, autrement glorieux qu'il ne le désirait.

LE CAPTIF

La première partie de la prédiction faite par saint Antonin allait se réaliser. Le 31 juillet 1458, Antoine de Rivoli monte à bord de la caravelle commandée par Jean Sarde, qui met le cap sur Naples. Les deux premiers jours, tout se passe dans les meilleures conditions. Le 2 août, on était à la hauteur de la cité napolitaine quand, tout à coup, on signale à l'horizon un corsaire sarrasin. Bientôt, en effet, le navire ennemi, monté par Nardus Anequinus, chrétien apostat exerçant la piraterie au profit du roi berbère de Tunis, assaille la caravelle dont tous les passagers sont faits prisonniers.

Le convoi des captifs, parmi lesquels se trouvait Antoine de Rivoli, arriva à Tunis le 9 août. On les fit comparaître devant le roi qui était alors probablement Abou-Omar-Othman (1435-1488), puis, dans les rues et dans les quartiers les plus fréquentés, on les offrit en spectacle à la curiosité malveillante des habitants. Les prisonniers défilèrent, les mains liées derrière le dos, et, après avoir subi cette humiliante exhibition, virent se refermer sur eux les portes de la prison.

Antoine ne s'était, comme on l'a vu, que très vaguement préparé au rôle périlleux de confesseur de la foi. Dieu lui ménagea, dans le grand désarroi où l'avait jeté cette mésaventure, une précieuse faveur. A peine était-il emprisonné qu'il reçut la visite du Fr. Constance, religieux Hiéronymite, ancien captif du roi de Tunis. Celui-ci entendit sa confession et lui prodigua, avec les exhortations de la piété, les consolations de l'amitié. Pendant toute la durée de sa captivité, il vécut avec lui dans les termes d'une excellente fraternité et lui rendit tous les services que lui dicta son affection ou que réclamait l'état du prisonnier.

Mais toute la délicatesse de cette affection n'allégea pas beaucoup pour Antoine les incommodités de l'esclavage et ne firent pas éclore dans son âme mal préparée à la souffrance la résignation chrétienne, à défaut de sainte allégresse.

Aussi, au bout de quelques jours d'emprisonnement, le captif impatient se mit en mesure de se faire élargir. Le roi auquel il fait demander sa délivrance lui permet de sortir de prison, mais sur la foi du serment. Un tel procédé l'indigne. Il écrit au consul de Gênes, proteste énergiquement contre son incarcération et réclame à grands cris sa mise en liberté. Mais il le fait avec si peu de pondération et de réserve dans l'expression que sa lettre scandalise le consul, au point que celui-ci refuse d'abord de s'intéresser à son sort. Ce ne fut que sur l'intervention du Fr. Jean, Dominicain et chapelain des Génois, qu'il consentit à prendre pitié du prisonnier et à exiger sa mise en liberté. Antoine, aigri par la captivité, fut enfin libéré au mois d'octobre ou novembre 1458.

L'APOSTAT

Antoine de Rivoli exerça le ministère sacerdotal pendant environ cinq mois, dans l'église de Saint-Laurent, qui servait de paroisse aux Génois. Il célébrait, entendait les confessions et portait au peuple la parole de Dieu.

Néanmoins, nous dit Constance, « il supportait avec aigreur les petites privations de la vie de Tunis ». Cet état d'âme était le prélude d'une crise terrible. Cette vie religieuse, si entachée de médiocrité, allait aboutir à une honteuse apostasie.

A pareille époque, au Japon où l'Eglise agonisait dans le sang des martyrs, un Père Jésuite, le P. Christophe Ferreira, âgé de soixante ans, apostasiait dans le terrible supplice de la fosse, soit que la vieillesse eût affaibli son énergie morale, soit que vingt-quatre années d'un difficile apostolat dans ces pays eussent refroidi sa ferveur religieuse.

Antoine ne devait pas avoir pour excuse l'horreur des tourments et la crainte d'une mort affreuse. Mais, du moins, il répara magnifiquement sa lourde faute et mourut martyr comme le P. Ferreira. Celui-ci, en effet, à l'âge de quatre-vingts ans, racheta sa faiblesse d'une minute et subit pendant trois jours le supplice de la fosse que, vingt ans auparavant, il n'avait pu supporter pendant cinq heures!

Il plane un peu d'obscurité sur le motif dernier qui provoqua la déplorable défection d'Antoine. Constance l'attribue à quelque suggestion diabolique, Suriano, au démon de l'impureté. Ranzano prétend que pour entraver le succès de ses prédications, l'ennemi du genre humain suggéra à un individu de répandre contre Antoine d'atroces calomnies. Très longtemps, la victime aurait supporté avec la plus héroïque patience les faits et les dires du calomniateur, mais, à la longue, désespéré de cette persécution qui n'en finissait pas et ne trouvant aucun moyen de se laver des accusations portées contre lui, il aurait perdu courage et se serait laissé entraîner aux pires conséquences.

Peut-être est-il plus simple de croire que, par une suite de petites infidélités, l'infortuné religieux s'était frayé le chemin à la plus grande de toutes, l'apostasie.

Toujours est-il que, le 6 avril 1459, les chrétiens de Tunis furent témoins d'un spectacle écœurant. En présence du roi musulman et des autorités locales, cet apôtre du Christ renia son Maître Jésus-Christ, dit anathème à la foi chrétienne et se déclara fidèle observateur de la religion du Prophète.

Ce fut une joie délirante pour les Sarrasins, quand, selon l'usage musulman, le renégat reçut la circoncision.

Mais la honte de cette apostasie fut grande pour les chrétiens de Tunis.

Antoine était bien musulman. Durant quatre mois, il vécut au milieu des Sarrasins, se posant en belliqueux champion de sa nouvelle religion et en ennemi irréconciliable du christianisme qu'il dénigrait à bouche que veux-tu.

Pendant ce temps, il se mit à l'école d'un précepteur barbare dont l'autorité et la profonde connaissance en la loi musulmane donnaient beaucoup de crédit à son enseignement. De plus, il connaissait parfaitement les langues italienne et latine.

Antoine voulut savoir de lui les arguments sur lesquels s'appuyait la religion de Mahomet et la meilleure façon d'en faire l'apologie. On lui remit entre les mains le « Coran ».

On sait que, d'après les exégètes musulmans, le Coran est un des feuillets détachés du « Livre » qui se trouve dans le ciel et qu'Allah a fait descendre sur la terre pour servir de guide aux hommes. D'après eux, c'est l'ange Gabriel qui l'apporta à Mahomet.

Antoine se mit avec ardeur à l'étude « de la doctrine de cet imposteur, pleine, dit un vieil historien, par tant de si impudentes bagnauderies dont il n'a laissé néanmoins d'engluer les deux tiers du monde : « Bien est vrai que le tout n'est » pas de sa forge, mais de ceux qui sont venus » après lui, suivant l'ordinaire des choses » humaines. »

Le fervent disciple de Mahomet ne crut pouvoir mieux faire pour en graver dans sa mémoire les enseignements que de les traduire en latin et en italien.

LE CONVERTI (août ou septembre 1459).

Dieu pourtant n'avait pas abandonné son indigne serviteur. Depuis l'année 1446, saint Antonin, l'ancien prieur du Fr. Antoine de Rivoli au couvent de Saint-Marc, illustrait de sa sainteté le siège archiépiscopal de Florence. La prophétie qu'il avait faite à son novice était complètement réalisée. Le 2 mai 1459, il mourait comme meurent les saints, dans la soixante-dixième année de son âge et la treizième année de son épiscopat, et sur ses lèvres d'agonisant couraient encore ces paroles qu'elles avaient murmurées tant de fois: « Servir Dieu, c'est régner! » Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans l'église des Dominicains de Saint-Marc. Il s'opéra un grand nombre de miracles par la vertu de ses reliques.

Sur ces entrefaites, des marchands, venus d'Italie, arrivèrent à Tunis, Antoine leur demanda quelques nouvelles du pays. Ils lui firent alors le récit de la sainte mort de l'archevêque et lui détaillèrent les merveilles qui germaient sur son tombeau.

Leur récit impressionna vivement le pauvre renégat et lui suggéra de salutaires réflexions.

Bientôt le remords s'empara de son âme et le repentir l'y suivit. Constance nous dit qu'à force de relire la traduction de son Coran, il aperçut clairement que ce n'était qu'une compilation d'erreurs et de fausses doctrines, élucubrations d'un imposteur de génie. Mais sans doute que les prières de saint Antonin avaient plus fait pour toucher son cœur que l'étude pour détromper son esprit. Lopez nous raconte même que le saint archevêque lui apparut et le reprit vivement de ses égarements. Antoine était converti.

Désireux de gagner malgré tout ce ciel dans les splendeurs duquel il avait peut-être vu rayonner saint Antonin, il conçut le plus vif mépris de ce

paradis sensuel et voluptueux, que lui promettait le prophète.

Mais redevenir chrétien était mériter la mort. Une loi barbare punissait ainsi ce retour à la religion de Jésus-Christ de tout chrétien qui avait embrassé l'islamisme. Il ne trouva pas que ce fût trop pour expier la faute de son reniement, et résolut d'affronter n'importe quel genre de trépas.

Le futur soldat du Christ désormais se prépare au dernier combat. Il va trouver le Fr. Jean, de l'Ordre des Frères Mineurs, et lui fait avec le plus vif repentir sa confession générale; il reçoit l'absolution et la Sainte Eucharistie, puis reprend sa vie de religieux et ses exercices réguliers et distribue tous ses biens aux pauvres.

Le roi, absent, était alors à 50 000 pas de Tunis. On lui conseille d'attendre son retour afin d'abjurer son erreur et de confesser le christianisme devant celui qui avait été témoin de son apostasie.

Durant les quelques mois qu'il attendit, Antonin, pour obtenir le courage du martyre, livre son corps à une sévère pénitence. Nuit et jour il pleure son crime, plein de confiance dans le divin Pasteur, toujours disposé à accueillir la brebis égarée. S'il ne reprend pas les saintes livrées de l'Ordre, c'est pour éviter d'être massacré avant le retour de leur roi par les Sarrasins, furieux de sa défection.

LE MARTYR

Nous sommes au 6 avril 1460, dimanche des Rameaux. C'est le jour anniversaire de l'apostasie d'Antoine. Le roi est rentré la veille. Dans l'église des Génois, où Constance prêche à son tour, toute la communauté chrétienne s'est rassemblée. Antoine paraît. En quelques mots, simplement, sans forfanterie, il déplore son erreur, abjure l'islamisme et encourage les fidèles à la pratique de la religion catholique. Les adieux sont finis. Le Fr. Jean, Dominicain, a revêtu le futur martyr de la bure monastique; sur sa tête brille la grande couronne monastique, sur son front rayonne la plus vive allégresse.

Là-bas, au camp royal, dans tout l'éclat de la pompe orientale, au milieu des grands de sa cour, l'attendait le monarque musulman.

Antoine apparaît devant le roi. D'une voix claire et élevée, le renégat déclare qu'il est de nouveau chrétien, déplore son égarement, magnifie le nom de Jésus et se déclare prêt à subir la mort pour sa foi.

A cette déclaration, le roi s'étonne d'abord. Puis, par des paroles empreintes de douceur, il l'engage à revenir sur sa résolution, sinon cette existence, qu'il lui a faite si joyeuse et si délicieuse, il lui faudra la finir par le plus cruel trépas! Il fait scintiller à ses yeux l'appât de la grandeur et les avantages de la richesse. Tout cela est à lui s'il redevient fidèle disciple du prophète.

« Je n'ai nul besoin de vos présents, répond Antoine. » Et à son tour, il l'exhorte à se soumettre au Christ, lui et tout son peuple, s'il veut conquérir les trésors célestes et mettre ainsi le comble à sa gloire de monarque. Le roi l'écoute, tantôt plongé dans la stupeur, tantôt bouillonnant de colère; enfin il ordonne de le conduire en prison, pour que le chef de la religion musulmane instruise son procès et décrète son juste châtiment.

Impossible de décrire la fureur de ses gardiens, les soufflets, les coups de poing qui pleuvent sur la tête et le visage du prisonnier. Mais le martyr du Christ supporte tout avec force et patience. Ses lèvres ne murmurent que la louange du divin Maître. Il est ainsi conduit en prison.

Le lendemain, il comparaît devant le juge. Celui-ci essaie tous les moyens pour venir à bout de sa constance : caresses, promesses, enfin menaces. Tout est inutile. Après lui avoir fait le tableau de a mort affreuse qui l'attend, il le renvoie en prison.

On lui a donné trois jours pour réfléchir. Ces trois jours viennent de s'écouler. Antoine a réfléchi, Antoine a surtout prié en compagnie des chrétiens qui partageaient sa captivité. Il est prêt à la mort.

C'est le Jeudi-Saint. Le juge renouvelle son interrogatoire, et Antoine confesse de nouveau le Christ devant des milliers de Sarrasins. Alors la sentence est portée. Le martyr périra du supplice de la lapidation.

Aussitôt, la victime est entraînée au lieu ordinaire des exécutions par les bourreaux qui le fustigent en route, au dire de Ranzano. Deux d'entre eux, parlant aisément l'italien, sont à ses côtés. Ils ont reçu l'ordre d'essayer tout le long du parcours de faire fléchir sa volonté et de profiter jusqu'au dernier soupir du moindre signe de faiblesse, pour faire cesser le supplice et proclamer son retour à l'islamisme.

Le martyr ne prend pas garde à eux. Plus on le tourmente et plus sa prière devient fervente.

Le quartier des chrétiens était proche du lieu de l'exécution.

Comme le cortège s'en approchait, Antoine se dépouilla de sa blanche robe : « Gardez cette soutane, dit-il aux bourreaux; si vous la remettez pure de toute tache aux chrétiens, vous en recevrez un bon prix. » Ils promirent de le faire et tinrent plus tard parole.

Arrivé au lieu du supplice, Antoine demande aux bourreaux quelques instants pour prier. Alors il s'agenouille, et, les mains tournées vers le ciel, du côté de l'Orient, il se plonge dans une oraison fervente. Il paraît en extase. Un long cri s'élève dans la foule, un frémissement la parcourt; bourreaux, spectateurs se précipitent sur le martyr toujours à genoux, et le frappent, qui à coups de sabre, qui à coups de pierres, en poussant des hurlements de fureur.

Sous l'effroyable avalanche, Antoine ne pousse ni un cri ni ne fait un mouvement et demeure comme cloué au sol. Mais la grêle de projectiles redouble et s'abat lourdement sur son corps ensanglanté; le martyr s'affaisse, le martyr est mort, expiant glorieusement son passé regrettable.

Vite un amas de bois est rassemblé..... on l'allume et on y jette le corps de la victime. Les flammes l'entourent de tous côtés..... et pendant longtemps on le laisse dans ce brasier ardent. O merveille! Il reste intact. Pas un cheveu n'est brûlé. Les spectateurs et Constance lui-même sont témoins de ce miracle. Puis, la dépouille sacrée est retirée du bûcher et les bourreaux la jettent dans un cloaque infect.

Quelques jours plus tard, les marchands génois réussirent, à prix d'argent, à faire retirer les précieuses reliques, qui, déposées d'abord dans l'église des génois, opérèrent de suite des miracles. En 1469, Amédée, troisième duc de Savoie, fit transporter à Rivoli ce précieux dépôt. Un culte public fut bientôt rendu au saint martyr et approuvé par le pape Clément XIII, le 22 février 1767.

BIBLIOGRAPHIE

Acta Sanctorum Aug., t. VI. — *Analecta Bollandiana*, t. XXIV. — Jean Lopez, *Histoire des Frères Prêcheurs*.

SAINTE ZITE

VIERGE ET SERVANTE

Treizième siècle. Fête le 27 avril.

Sainte Zite, revenant du pèlerinage de Saint-Pierre-a-Grando, s'assied, épuisée de fatigue, auprès d'une fontaine. La Sainte Vierge lui apparaît et lui indique de la main le fort de Pontetollo, dont les portes vont s'ouvrir d'elles-mêmes pour les laisser passer.

L'Evangile ne prêche pas une égalité chimérique. Sainte Zite n'était qu'une humble servante et, cependant, on retrouve dans sa vie les mêmes traits que dans celle de sa contemporaine sainte Elisabeth, princesse de Hongrie et comtesse de Thuringe.

ENFANCE DE ZITE

C'est en 1218, sous le pontificat d'Honorius III, que Zite vint au monde, dans une petite chaumière située sur un des riants coteaux qui avoisinent Lucques. Du seuil de la maison, on aper-

cevait la Brentina dont les eaux transparentes reflètent les cimes boisées du mont Catina, du Marendote et du Lapelia.

Que de fois le doux regard de la sainte enfant se sera arrêté sur ce spectacle et aura lu les splendeurs de Dieu dans le grand livre de la nature, le seul probablement qu'elle ait jamais connu.

Les parents de Zite étaient pauvres des biens de la fortune, mais riches des bieus de la grâce. Un de ses oncles vécut en ermite sur le mont Lapelia et sa mémoire est restée en vénération dans la contrée. Sa sœur aînée, Marguerite, mourut dans un monastère de l'Ordre de Citeaux. Les bons exemples entourèrent donc son enfance et formèrent son âme aux vertus qu'elle devait si courageusement pratiquer.

Bonissima forma de bonne heure le jugement et le cœur de sa fille. Le premier mot qu'elle lui apprit fut celui de Jésus, et le premier exercice celui de joindre ses petites mains et de lever ses yeux bleus vers le ciel, en disant : « Notre Père, qui êtes aux cieux, aimez bien votre enfant. »

Elle lui apprenait à rapporter ses actions et sa volonté, ses sentiments à la volonté de Dieu, ne craignant pas de lui parler déjà de l'immortalité de l'âme et de la fragilité de la vie.

Bonissima faisait mieux encore : elle donnait l'exemple.

Pauvre, elle ne refusait jamais l'aumône, au moins celle d'un service. Sa journée était un exemple vivant d'une vie chrétiennement remplie.

Zite l'aidait dans les soins du ménage, travaillait aux champs et s'acquittait à merveille de tous ses devoirs.

Quand, par suite de sa vivacité naturelle ou de la légèreté de son âge, elle allait se livrer à quelque action répréhensible, sa mère lui disait simplement :

« Ma fille, ce que tu fais déplaît à Dieu. »

Et aussitôt l'enfant y renonçait.

ZITE QUITTE SON VILLAGE

Zite était à peine âgée de douze ans, quand son père lui dit :

« Dieu le veut, ma chère enfant, il faut nous séparer. Ta mère est infirme, nous avons besoin de ton travail; compte sur le secours de Dieu. Il sera ton protecteur. »

La pieuse enfant, ignorante encore des périls du monde, forte seulement de sa candeur et de son innocence, partit le lendemain pour Lucques.

ZITE SERVANTE A LUCQUES

Lucques était alors une ville forte, très commerçante et capitale d'une petite république. L'existence de l'enfant, qui, jusqu'alors, n'avait connu que son village, allait être extérieurement bien changée.

Fatinelli (c'était le nom de son maître) était un riche commerçant; il tenait un rang élevé dans la république et avait de nombreux domestiques; les croix de Zite furent donc nombreuses aussi.

Fatinelli était bon, mais vif et emporté; néanmoins, la douceur de la petite servante ne se démentit jamais, car elle la puisait au pied du tabernacle.

Parmi toutes les vertus qui brillaient en elle, une des principales fut sans contredit l'obéissance. La volonté de son père et de sa mère avait toujours été pour elle l'expression de la volonté de Dieu. Elle obéit de même à Fatinelli, ne montrant jamais la moindre humeur, la moindre hésitation; que ses maîtres fussent présents ou absents, sa conduite était toujours aussi exemplaire.

La main au travail, le cœur à Dieu, telle était sa devise.

Elle servait ses maîtres, non par intérêt, mais par dévouement; aussi lui abandonnaient-ils, sans contrôle, l'administration des choses les plus importantes; et, plus occupée encore de leurs intérêts spirituels que de leurs intérêts temporels, elle élevait sans cesse sa prière vers Dieu pour lui demander la sanctification de tous.

ZITE EN BUTTE A LA CALOMNIE

Les serviteurs de Fatinelli, peu consciencieux dans leur service, craignirent d'être dénoncés par Zite, et, ne pouvant l'entraîner au mal, ils la calomnièrent. Ses actions les plus louables furent dénaturées, et Dieu permit que ses maîtres ajoutassent foi au mensonge. L'amitié fit place aux soupçons; au lieu d'encouragements, on ne lui adressait que des reproches. Cette épreuve dura plusieurs années pendant lesquelles Zite, loin de se plaindre, bénit Dieu de lui avoir confié une parcelle de sa croix.

DIEU MANIFESTE PAR UN MIRACLE LA SAINTETÉ DE L'HUMBLE SERVANTE

Un jour, Zite descendait l'escalier, emportant du pain dans son tablier. C'étaient des restes dont sa maîtresse lui avait permis de disposer et qu'elle voulait donner à de pauvres familles du voisinage. Fatinelli l'ayant rencontrée, lui demanda avec humeur où elle allait et ce qu'elle emportait encore de chez ses maîtres. Zite abaissa son tablier et lui répondit en souriant :

« Ce sont des fleurs, mon bon maître, voyez plutôt. »

Et, en effet, le tablier était rempli des fleurs les plus charmantes.

Elle poursuivit son chemin et distribua aux pauvres son aumône, car les fleurs étaient redevenues des pains.

A la vue de ce prodige, Fatinelli rendit toute sa confiance à Zite et lui donna même la garde de ses enfants.

L'humble fille était illettrée; mais, divinement instruite à l'école de Jésus-Christ, elle comprenait que l'éducation est un véritable sacerdoce, et elle s'efforça de faire naître en ces jeunes âmes l'amour de Dieu, le respect envers leurs parents et le culte de la vérité.

Zite avait dès longtemps voué sa virginité au Seigneur et sa tendre dévotion envers la Reine

des anges était la sauvegarde de sa vertu. Un jour, un des serviteurs de Fatinelli ayant voulu l'entraîner au mal, la jeune Sainte, généralement si timide, n'hésita point, et de ses ongles déchira le visage de l'insolent.

LA SAINTE VIERGE APPARAIT A ZITE

Munie de la permission de ses maîtres, Zite partit avec une de ses compagnes pour le pèlerinage de Saint-Pierre-a-Grando. Elles étaient à jeun, et la route était longue et difficile, le courage abandonna son amie. Zite n'en continua pas moins son chemin.

Arrivée à Saint-Pierre, elle y communia avec sa ferveur accoutumée, puis elle repartit, refusant les divers abris qui lui furent offerts pour la nuit. Cependant, épuisée par le jeûne et la fatigue, elle sentit enfin ses forces défaillir, et, vers l'heure du chant du coq, disent les biographes, elle s'assit au bord d'une fontaine.

Elle puisait de l'eau, et la portait à ses lèvres, quand elle sentit une main se poser doucement sur son épaule, et, en même temps, une voix harmonieuse s'éleva :

« Voulez-vous venir avec moi à Lucques? »

Loin d'être troublée, Zite se sentit divinement fortifiée. La faim, la soif, la lassitude, elle avait tout oublié, et elle se mit joyeusement en marche.

Il fallait traverser un fort appelé Pontetollo; les portes en étaient fermées; mais, à l'approche des deux femmes, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes pour les laisser passer.

Zite, arrivée devant la demeure de Fatinelli, tendit la main à sa compagne inconnue, la priant de venir prendre un peu de repos, mais elle avait disparu.....

Une chapelle s'élève maintenant auprès de la fontaine où Marie Immaculée daigna venir en aide à son humble servante.

SAINTE ZITE MEMBRE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

C'est vers cette époque que Zite s'engagea dans le Tiers-Ordre de Saint-François. Elle ceignit ses reins de la corde qui en est l'insigne, et la serra si étroitement qu'après sa mort, on la trouva recouverte par les chairs.

LA VILLE DE LUCQUES EST MISE EN INTERDIT CONDUITE DE ZITE EN CETTE OCCASION

La république de Lucques ayant déclaré la guerre au Saint-Siège, le pape Grégoire IX prononça contre elle une sentence interdisant les cérémonies publiques du culte.

Plus d'ornements sur les autels, plus de chants sacrés, plus de cérémonies religieuses; les prêtres priaient en silence, la désolation régnait dans tous les cœurs.

Quelle ne fut pas celle de Zite et combien ses prières montèrent, ardentes, vers le ciel, pour obtenir la conversion de la cité!

Elle ne reculait devant aucune fatigue pour aller chercher les secours religieux dans les lieux où ne s'étendait pas l'interdit. Ni la terreur qu'inspiraient les hommes de guerre, ni l'âpreté des chemins, rien n'arrêtait son zèle.

La maison de Fatinelli était souvent un théâtre de luttes et d'intrigues, mais l'humble et douce Zite n'était nullement troublée dans son recueillement.

LES ANGES DE DIEU FONT L'OUVRAGE DE ZITE PENDANT QU'ELLE EST EN ORAISON

Fidèle à ses devoirs d'état, Zite prenait sur son sommeil le temps de ses prières. Une fois cependant, absorbée devant Dieu, elle oublia qu'elle devait rentrer pour pétrir le pain. Quel ne fut pas son étonnement de trouver à son retour le pain pétri et prêt à être mis dans le four.

Elle courut remercier sa maîtresse et les autres servantes. Personne ne sut ce qu'elle voulait dire, et comme ce pain répandait une odeur suave et céleste, nul ne douta que Dieu lui-même, se plaisant dans la compagnie de sa servante, n'eût envoyé ses anges la remplacer dans les soins du ménage.

DIEU RÉCOMPENSE L'AMOUR DE ZITE POUR LES PAUVRES

Zite aimait tendrement les pauvres. Elle se dépouillait de tout pour leur venir en aide, et quand elle n'avait plus rien à leur donner, elle sollicitait pour eux.

Pendant une famine, elle obtint de ses maîtres la permission d'user de leurs provisions et de distribuer des aumônes si abondantes, que la maison de Fatinelli était devenue la providence de tout le pays. Entre autres choses, elle donna une grande quantité de fèves sans songer que, bientôt, la provision serait épuisée. Quand les coffres furent vides, la pauvre servante se fit d'amers reproches. Ses maîtres lui avaient permis d'être généreuse, mais lui avaient-ils permis d'être prodigue? N'avait-elle pas abusé et disposé inconsidérément du bien d'autrui.....

Elle roulait ces pensées dans son esprit quand elle entendit Fatinelli demander la clé de ses coffres et dire qu'il avait vendu sa provision de fèves.

Elle approche, tremblante, mais quelles ne sont pas sa reconnaissance et sa joie, en voyant les coffres plus pleins qu'ils ne l'avaient jamais été!

La veille de Noël, pendant un hiver très rigoureux, Fatinelli s'étant aperçu que la Sainte était vêtue aussi légèrement qu'en été, lui prêta un manteau, en lui recommandant de le rapporter avec soin. Zite remercia et, étant à peine arrivée à l'église, elle vit, gisant sur la pierre, un pauvre grelottant de froid. Elle lui donna le manteau :

« Je serai à l'église tout le temps de l'office, lui dit-elle, je le reprendrai en sortant. »

Là-dessus, elle se met à prier avec tant de ferveur qu'elle tombe en extase. Elle priait encore quand les premières lueurs de l'aurore l'appelèrent à ses devoirs habituels, mais le pauvre avait disparu.

Fatinelli reprit vivement sa servante ; mais, à ce moment, le pauvre accourut rapporter le manteau et, à sa vue, tous les assistants furent pénétrés d'une telle joie, que pas un ne douta qu'il ne fût un ange envoyé de Dieu.

Un jour, Zite était occupée à son travail, quand un pèlerin l'aborda. Il était épuisé de lassitude et implorait d'elle la charité d'un peu de vin. Zite n'en avait pas; mais, remplie de foi, elle tira de l'eau du puits, la bénit, et l'offrit au pèlerin qui assura n'avoir jamais bu un vin aussi excellent.

MORT DE SAINTE ZITE — MIRACLES QUI LA SUIVIRENT

Après soixante ans d'une vie si bien remplie devant Dieu et devant les hommes, sainte Zite alla recevoir sa récompense.

Une nouvelle étoile brilla, dit-on, au-dessus de la ville de Lucques et répandit un tel éclat qu'il n'était effacé que par les rayons du soleil. Chacun pensa que l'âme de la Sainte, pareille à une brillante étoile, avait paru devant le Soleil de justice.

Quelques jours après les funérailles, une liqueur semblable à du baume s'échappa du tombeau. On la recueillit et on l'appliqua sur des infirmes qui furent guéris. Un mort même fut ressuscité.

Pierre Fatinelli voyageait en Provence. Il appartenait à la famille chez qui la Sainte avait servi et on croit même qu'il avait été élevé par elle. Etant tombé malade et condamné par tous les médecins, il invoqua sainte Zite, et la nuit suivante, une douce lumière s'étant répandue dans la chambre, il vit venir à lui une femme admirablement vêtue.

« Zite, pourquoi m'avez-vous abandonné, lui dit-il, je vais mourir loin des miens, hâtez-vous de me secourir. »

La Sainte le rassura et disparut, le laissant absolument guéri.

Les miracles opérés auprès du saint tombeau devinrent si nombreux que la coutume s'établit, à chaque nouveau prodige, de sonner la cloche de l'église de Saint-Fridien.

Quelques libres penseurs de l'époque se moquèrent de celle qu'ils appelaient la *faiseuse de miracles*. Un d'eux, le batelier Mandriano Torsello, voyant un jour un infirme qu'on portait auprès du tombeau de la Sainte.

« Mettez-moi cet homme en terre, dit-il, il sera plus vite guéri. »

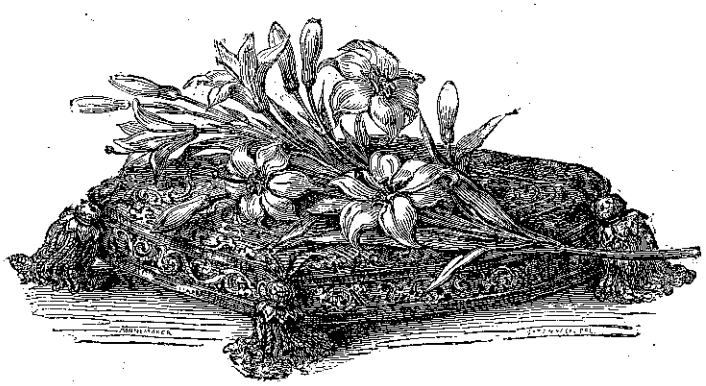
Ces paroles étaient à peine prononcées qu'il devint subitement muet et, le lendemain matin, on le vit entrer à Saint-Fridien, et, à genoux devant le tombeau de la Sainte, répandre d'abondantes larmes de repentir; puis, les pieds nus, la corde au cou, visiter successivement les principales églises de la ville.

Revenu à Saint-Fridien, la parole lui fut rendue.

Sainte Zite est représentée portant une cruche, pour rappeler le miracle par lequel elle changea de l'eau en vin.

Les servantes et les femmes de charge l'invoquent comme leur modèle et leur protectrice spéciale.

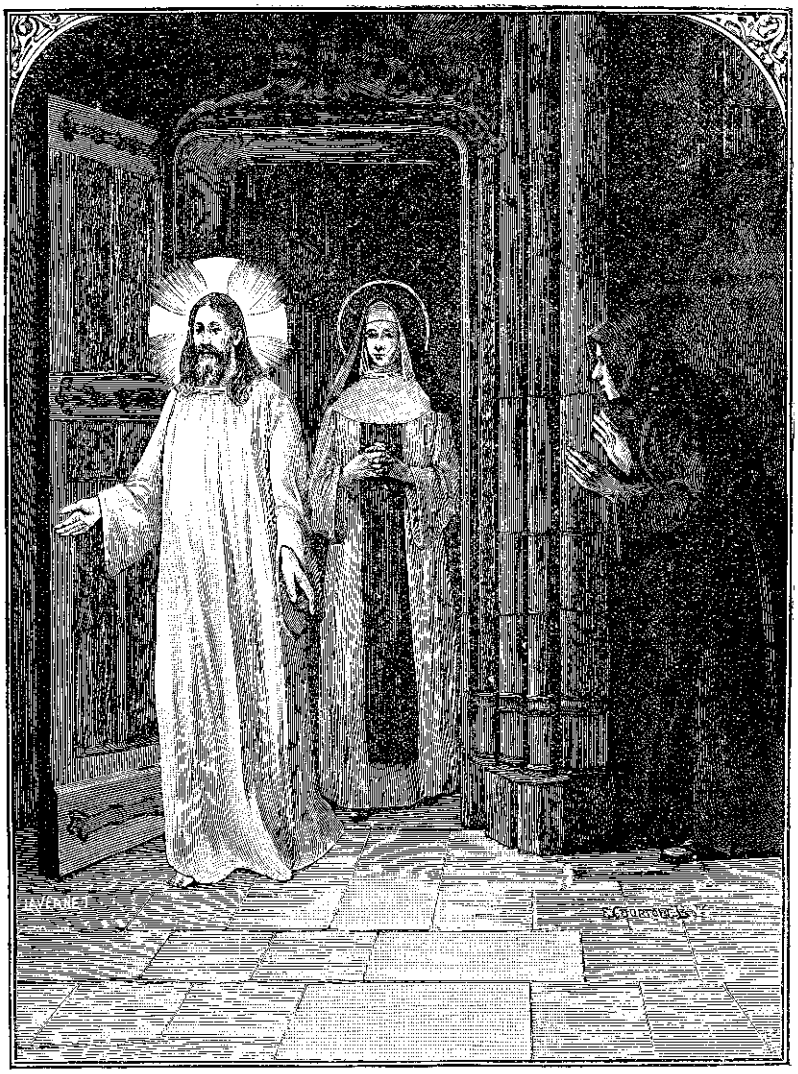
Elle leur a laissé plusieurs maximes parmi lesquelles nous ne citerons que celle-ci : « Une servante paresseuse ne doit pas être appelée pieuse; une personne de notre condition qui affecte d'être pieuse, sans être essentiellement laborieuse, n'a qu'une fausse piété. »



SAINTE FRANCA

ABBESSE DE L'ORDRE DE CITEAUX

Fête le 27 avril.



Sainte Franca passait les nuits à l'église dont Notre-Seigneur daignait lui-même lui ouvrir les portes.

LA VOCATION

Non loin du Pô et de la ville de Plaisance en Italie, se trouvait, au XIIIe siècle, un château aux remparts inexpugnables, environné d'une campagne riante et fertile arrosée par les eaux abondantes du fleuve.

Là, vivait dans la solitude et le recueillement une famille vertueuse et sainte qui avait déjà voué au service de Dieu plusieurs de ses enfants. Un autre allait naître bientôt. Les parents espéraient, cette fois, que Dieu leur laisserait ce dernier soutien de leur vieillesse. Mais le Seigneur ne règle pas ses volontés d'après les désirs de l'homme. Cet enfant devait donc encore être offert en holocauste à Celui qui aime les âmes pures et virginales.

En effet, la pieuse châtelaine eut une vision dans laquelle l'enfant qu'elle attendait lui apparut sous l'image d'un chien courant de tous côtés autour d'un troupeau, et impatient de faire

entendre ses cris, comme s'il eût voulu le préserver de l'invasion des loups. La noble chrétienne comprit, dès lors, que son enfant devait remplir un grand rôle dans le monde ou dans l'Eglise.

Aussi, dès l'âge de deux ou trois ans, la petite Franca fut portée au monastère de Syrus, situé à quelque distance du château. En ce lieu, se trouvaient de saintes religieuses que tout le pays vénérait. Elles élevèrent avec soin la jeune enfant et s'appliquèrent à fixer en Dieu seul son esprit et son cœur. En contact continuel avec le monde surnaturel et divin, la jeune fille en fit le séjour habituel de sa vie et le terme de toutes ses aspirations. Aussi ne tarda-t-elle pas à acquérir une pureté et une innocence extraordinaires. Quand donc vint le moment de se décider entre le choix du monde et celui de la vie religieuse, elle n'hésita pas à se déclarer pour celle-ci, le premier ne lui inspirant que dégoût et amertume. Elle fit sa profession religieuse à l'âge de quatorze ou quinze ans. C'était le point de départ d'une vie de ferveur et de zèle dans laquelle elle ne devait point s'arrêter avant d'avoir atteint les plus hauts sommets de la perfection.

LA RÉFORME DES ABUS

Mais, avant d'arriver au sommet de cette montagne élevée de la perfection d'où l'on voit des horizons sublimes, il faut en gravir les flancs escarpés et semés de tant de précipices dangereux. Il faut donc se débarrasser de tout le bagage inutile des biens de la terre et des aspirations mondaines afin d'être plus agile et aussi plus apte à fournir une longue marche. De plus, il importe de se munir des armes puissantes de la prière et de la mortification pour lutter contre les obstacles de toute nature qu'on rencontre à chaque instant sur le chemin. Notre Sainte n'oublia pas de prendre tous ces préparatifs. A peine avait-elle fait profession, que non contente d'avoir renoncé à toutes ces pensées du monde qui n'avaient jamais pu effleurer son âme, elle s'adonna courageusement à des jeûnes et des macérations continuelles. Trois ou quatre fois par semaine, elle ne prenait aucun aliment, et, les jours ordinaires, elle se contentait d'un morceau de pain trempé dans de l'eau froide. Ces austérités et surtout la grande charité qu'elle manifestait envers tous ceux qui l'approchaient lui attirèrent l'affection de ses compagnes. Aussi, quand la Supérieure du couvent vint à mourir, quelques années après la profession de Franca, elles n'hésitèrent pas à la choisir pour leur abbesse, bien qu'elle fût plus jeune que toutes ses sœurs spirituelles. La Sainte voulut résister. Tout fut inutile. Elle accepta donc, mais avec la résolution de ne pas transiger avec la règle. Certains abus, en effet, s'étaient introduits dans le couvent depuis plusieurs années, Franca les avait déjà déplorés lorsqu'elle n'était que simple religieuse. Aujourd'hui, elle était élue abbesse sans l'avoir désiré : elle comprit que Dieu voulait se servir d'elle pour réformer ces abus.

Les religieuses, vouées d'abord à une grande austérité, s'étaient relâchées peu à peu, et pour la nourriture en particulier, elles ne se contentaient pas de manquer aux jeûnes de règle, mais encore elles préparaient leurs aliments avec plus de soin qu'il ne convenait à l'austérité de leur Ordre. Cet abus était dû à une Sœur de mauvais esprit. Sainte Franca priait avec larmes et cherchait le moyen le plus sûr pour parvenir à rendre à ses Sœurs leur ancien courage. Or, un jour qu'elle redoublait ses instances auprès de Dieu, les vivres vinrent à manquer. Aussitôt, les Sœurs, irritées contre les économes, s'en vinrent, tout éplorées, trouver leur abbesse : « Mes filles, leur dit sainte Franca, Dieu veut nous punir de l'abus que nous faisons de ses bienfaits. Nous avons fait vœu de vivre d'une manière pauvre et austère, et voici que, méprisant nos promesses, nous recommençons à vivre comme les mondains. Reprenons notre premier genre de vie, et Dieu nous viendra en aide. » A ces mots, elles s'apaisèrent et demandèrent pardon à Dieu de leurs fautes. Hélas! elles retombèrent bientôt dans leur tiédeur, et elles ne voulurent plus écouter les sages conseils de sainte Franca.

A MONTELANA

La Sainte eut beaucoup à souffrir de leur indocilité, mais Dieu la consola, car elle devint bientôt abbesse d'un nouveau monastère qui la choisit pour le gouverner.

Ce couvent fut fondé par une noble dame appelée Carentia. C'était une personne d'une haute intelligence. A l'âge de seize ans, elle avait terminé ses études de philosophie et de théologie entreprises à treize ou quatorze ans. Elle était donc venue trouver sainte Franca pour lui demander conseil sur le genre de vie qu'elle devait choisir. L'abbesse lui avait conseillé d'aller vivre quelque temps dans le monastère de Puorta, où elle apprendrait à connaître la vie religieuse qu'elle ne tarderait pas à préférer à toutes les gloires passagères du monde. C'est ce qui arriva. Carentia revint retrouver sa sage conseillère et lui découvrit son dessein de se retirer dans un cloître. Franca lui conseilla de fonder un couvent de Cisterciennes à Plaisance, où il n'en existait pas encore de semblable. Mais plusieurs obstacles empêchèrent ce projet de se réaliser. Carentia établit son couvent à Montelana, situé aux environs de la ville. La noble dame s'y retira avec un certain nombre de ses amies que son exemple avait bientôt entraînées. Elles proposèrent à sainte Franca de venir les diriger.

La Sainte quitta le monastère, où son action était stérile, pour se rendre auprès d'âmes bien disposées, que ses vertus devaient édifier et mener à la sainteté.

LES VEILLES DE L'ABBESSE

Les nouvelles religieuses ne tardèrent pas à connaître combien heureuse avait été leur pensée de choisir la Sœur Franca pour abbesse. Sous sa tutelle, elles avançaient de jour en jour dans la connaissance et la pratique de la vie surnaturelle. De son côté, Franca s'efforçait de se mettre à la hauteur des nobles aspirations qu'elle remarquait dans ses filles. C'est pourquoi elle redoublait de prières et de mortifications, afin de pouvoir posséder elle-même la science et la sainteté qu'elle devait communiquer aux autres. Outre les jeûnes et les macérations nécessaires, disait-elle, pour dompter et réduire au silence les cris confus et sourds de la bête, elle passait encore toutes ses nuits en oraison. Il lui arrivait parfois alors d'être ravie en extase et transportée en esprit au pied du trône de l'Eternel, où elle recevait les connaissances et les ordres qu'elle transmettait à ses compagnes. Mais comme son humilité était grande, elle se gardait de parler de ses veilles à qui que ce fût.

Quand toutes les religieuses étaient couchées,

notre Sainte, après s'être procuré la clé de l'église, descendait discrètement et s'enfermait dans le lieu saint qu'elle quittait le matin, pour le réveil de la communauté. Une fois seule en présence de Dieu, elle plaçait sur l'autel une tête de mort qu'elle avait apportée avec elle, se mettait à genoux, et, les yeux fixés sur cette vision terrible de la mort elle méditait sur le néant des choses de ce monde, en face de l'éternité. Pour éviter les surprises du sommeil, elle tenait entre ses mains ou sur ses bras un gros livre dont la chute la réveillait si elle venait à s'endormir. C'est là qu'elle puisait les lumières nécessaires pour la conduite de son monastère.

LE DIVIN PORTIER

Cependant, ces nuits passées sans repos affaiblissaient sa santé. Les Sœurs ne tardèrent pas à en deviner la cause. Aussi défendirent-elles à la sacristine de confier la clé de l'église à l'abbesse. Franca ne s'affligea pas de cette mesure, et, comme de coutume, après le coucher de la communauté, elle descendit à la sacristie, avec la certitude que la porte lui serait ouverte. En effet, lorsqu'elle entra à la sacristie, elle vit son Epoux céleste Jésus-Christ qui l'attendait. Quand il la vit entrer, il ouvrit la porte, entra avec elle à l'église, et disparut, ou plutôt cessa d'être visible pour rester présent à son cœur d'une manière invisible. Cette scène touchante se renouvelait assez fréquemment. Plusieurs religieuses en furent témoins. Car, s'apercevant que leur Mère passait encore les nuits en prières, elles se cachèrent dans la sacristie pour observer par quelle singulière industrie elle ouvrait sans clé la porte de l'église. Stupéfaites à la vue de cette merveilleuse apparition, elles en avertirent leur aumônier, religieux du monastère de Colomba, voisin de Montelana. Le moine ne voulut pas y croire. Pour s'assurer du fait, il se cacha dans l'église le soir, un peu avant la fermeture des portes. Il attendit quelque temps. Puis, dans le silence, il perçut un léger bruit à la porte qui s'ouvrit lentement. Et le vieillard vit entrer Jésus suivi de sa fidèle servante. Le pauvre homme eut de la peine à contenir sa joie. Il eût voulu venir se jeter aux pieds du divin Maître, car il sentait que Jésus l'avait vu, mais il n'osait se présenter à lui sans en être appelé. Le Sauveur disparut, et Franca se mit en oraison. Le moine veilla toute la nuit et fut témoin de plusieurs extases où il vit la sainte élevée plus d'une coudée au-dessus de terre. Le matin, il sortit tout rempli de l'amour divin, et, dans la journée, il raconta sa sainte aventure aux religieuses, en leur affirmant qu'il ne pouvait rendre les merveilles qu'il avait vues, tant sublimes elles étaient. Il profita de ce fait pour exhorter le couvent à rendre grâces à Dieu de lui avoir donné pour abbesse une si grande sainte.

LA RAGE DE SATAN

Les Sœurs n'osèrent plus jamais, dans la suite, empêcher leur abbesse de passer les nuits en oraison. De son côté, la Sainte avançait sensiblement dans le chemin de la perfection. Les extases se multipliaient non plus seulement à l'église, mais encore dans les autres endroits du monastère. En présence d'un tel modèle, les religieuses se sentaient portées vers le ciel. Le monde n'avait plus accès dans leur cœur surnaturalisé. Mais cette ferveur qui régnait dans le couvent jetait dans des transports de rage l'éternel ennemi de Jésus et des âmes. Sa haine éclata souvent contre cette pauvre femme dont les prières avaient tant de fois déjoué ses infernales combinaisons.

Une nuit que l'abbesse était comme d'habitude en oraison à l'église, elle entendit soudain un bruit sourd au fond de l'édifice. Ce bruit se rapprochait peu à peu du sanctuaire et augmentait d'intensité. C'était l'ennemi. Il voulait distraire notre héroïne, mais il n'y réussit pas. Plein de colère, il redoubla son tumulte en circulant autour d'elle. Comme autrefois saint Hilarion dans le désert, Franca, rassurée par la présence de Jésus eucharistie, continue paisiblement sa prière. Satan, furieux, frappe, dans son dépit, la Bienheureuse à coups redoublés jusqu'à la laisser demi-morte et couverte de blessures. A l'heure ordinaire, elle parvint à se lever, et alla, comme de coutume, donner le signal du réveil à la communauté.

ON VEUT DIMINUER SES AUSTÉRITÉS — MIRACLE

Cependant, ces coups avaient affaibli considérablement la santé de Franca. Cette faiblesse s'aggravait.

On voulut diminuer ses austérités. Elle résista. Les Sœurs insistèrent; son humilité lui fit alors accepter une nourriture plus délicate. On lui présenta un mets composé de plantes diverses. Mais, avant d'y toucher, elle se mit silencieusement en prière pour connaître si c'était la volonté de son divin Epoux crucifié, qu'elle cesse pour un temps ses mortifications. Puis elle fit le signe de la croix sur les aliments qu'on venait de lui apporter. O surprise! de ces légumes délicatement apprêtés, on voit jaillir du sang en abondance. Les Sœurs, présentes à ce prodige, sont saisies d'effroi : « Mes filles, dit la Sainte, vous m'êtes témoins que Dieu ne veut pas que je transige avec ma chair. Ce sang est la marque de sa volonté. Après une telle preuve, seriez-vous d'avis que j'essaye de désobéir au Seigneur? Eloignez donc cette nourriture de ma vue, et laissez-moi désormais servir en paix les désirs de mon Epoux céleste. » Les Sœurs se retirèrent, et il ne fut plus question de s'opposer aux austérités de la sainte abbesse.

A LA MORT — GLOIRE DES SAINTS

Il arrive un temps, disent les auteurs mystiques, où l'âme est tellement embrasée du feu de l'amour divin, qu'elle ne peut plus être retenue par les liens de son corps mortel; il faut qu'elle s'échappe pour aller s'unir à son Bien-Aimé qui l'appelle. Ainsi en arriva-t-il pour sainte Franca. Son âme aspirait avec une invincible ardeur à s'unir pour jamais à Jésus-Christ dans le ciel, et, comme sainte Thérèse, elle pouvait dire : *Je meurs de ne pas mourir.* Enfin, dans une dernière extase, ce pauvre corps, usé par les souffrances et les austérités, ne put retenir davantage sa captive, et l'âme sainte s'envola vers son céleste Epoux.

Elle laissait à ses filles les plus sages conseils et les plus grands exemples; celles-ci conservèrent son souvenir, continuèrent à la prendre pour modèle, et un grand nombre d'entre elles parvint à un très haut degré de perfection.

Les restes mortels de la sainte abbesse furent inhumés, suivant l'usage ordinaire, dans l'église du couvent. Mais Dieu voulait que sa servante qu'il venait de glorifier dans le ciel fût aussi honorée

sur la terre. Des anges apparurent à diverses religieuses pour leur enjoindre de donner à leur Mère une sépulture plus honorable. Craignant d'être victimes d'une illusion, celles-ci n'osèrent d'abord en parler. Les anges les menacèrent de châtiment si elles désobéissaient encore. Elles racontèrent alors humblement leur vision à Carentia, la nouvelle abbesse, et à leur aumônier. Ce dernier les crut facilement, car il avait été témoin lui-même de la sainteté de l'abbesse. On procéda donc à la translation des reliques. On enleva la terre qui recouvrait la tombe de la défunte. Mais, à peine rejetait-on la dernière pelletée de terre, que le cercueil monta de lui-même jusqu'à fleur de terre, de manière qu'on pût le prendre commodément. L'aumônier souleva le couvercle de la bière. Aussitôt, un parfum suave se répandit dans l'église. Cette odeur provenait d'une eau odoriférante qui s'écoulait des ossements de la Sainte. Cette eau fut recueillie dans des vases que l'on plaça dans un endroit convenable de la sacristie du monastère. Le cercueil fut ensuite refermé, et déposé sous un autel qui avait été fait pour le recevoir. Dans la suite, on l'ouvrit encore plusieurs fois, et, chaque fois, on le trouva rempli d'une eau parfumée qui sortait des ossements comme d'une source embaumée.

UNE HISTOIRE DE BRIGANDS

Une nuit, une troupe de brigands s'arrêta près du monastère de Montelana. Ils délibérèrent un instant pour décider de quel côté ils se dirigeraient, puis, l'un d'eux prit la parole : « Compagnons, dit-il, voici qui va faire notre affaire. Voyez-vous ce couvent qui est devant nous? Il est habité par une vingtaine de religieuses. Que pourraient contre nous toutes ces femmes? Il suffira d'enfoncer les portes pour voir en nos mains tous les trésors du monastère. Allons, décidez-vous, nous ne trouverons pas cette nuit de meilleure occasion. » Plusieurs brigands firent observer qu'on n'attaquait pas ces religieuses impunément, et qu'on ferait mieux de les laisser en paix. L'autre insistait. Soudain, il se mit à pousser des cris déchirants. « Au secours, ne voyez-vous pas ces lumières éblouissantes qui m'aveuglent? » Il eut beau crier, les brigands ne purent rien pour le soulager. Il devint aveugle. A la vue de ce châtiment, la bande se garda bien de prendre la direction du couvent.

Quant au malheureux, il vint le lendemain prier au tombeau de sainte Franca. En présence des religieuses, il demanda pardon à la Sainte du crime qu'il voulait commettre, et promit de ne plus voler nulle part à l'avenir. La vue lui fut rendue, mais il manqua à sa promesse et redevint aveugle. Cette fois encore, il vint prier au tombeau de la Sainte, obtint sa guérison et mena désormais une conduite exemplaire le reste de sa vie.

DÉLIVRANCE D'UN PRISONNIER DE GUERRE

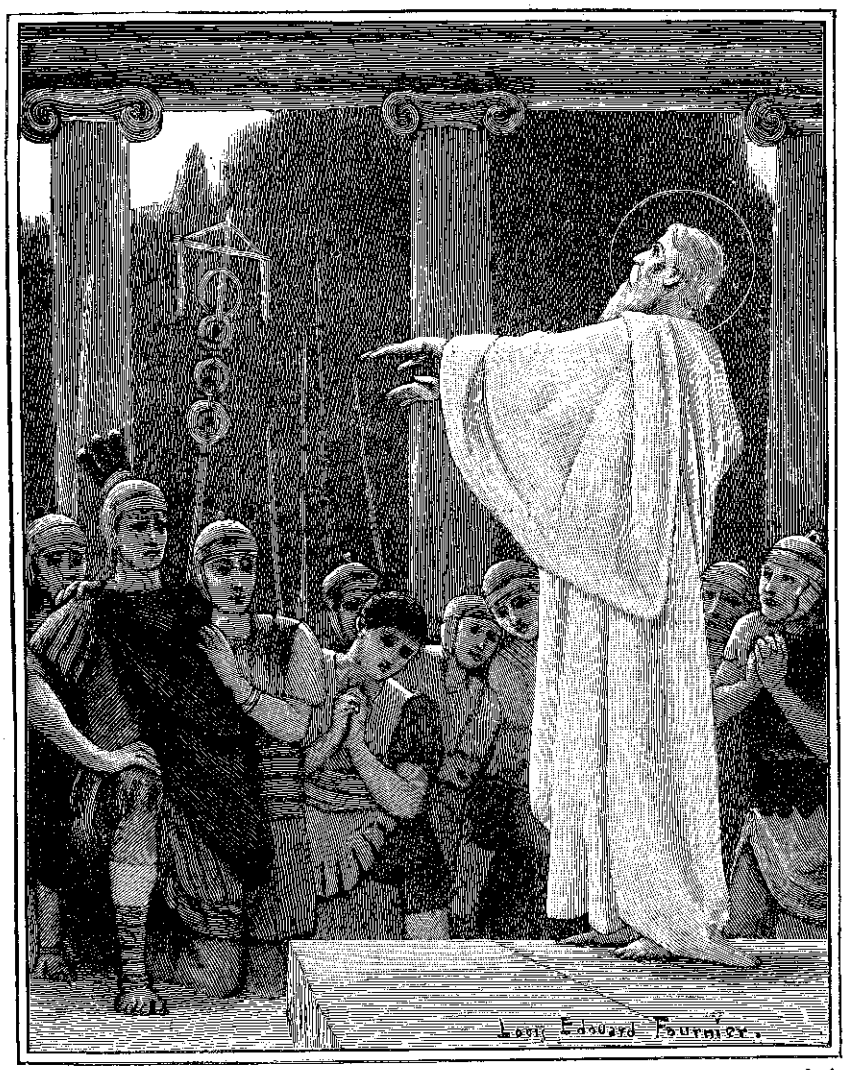
Au XIII^e^ et XIV^e^ siècle, des guerres fréquentes éclataient entre les diverses villes d'Italie, qui étaient comme autant de républiques ou de principautés plus ou moins indépendantes. Souvent et pour les moindres motifs, elles livraient entre elles des combats sanglants. Dans l'une de ces luttes terribles, un jeune homme fut fait prisonnier et enfermé dans une prison soigneusement gardée par des soldats. Tout espoir de délivrance était perdu pour lui. Vainement, il attendit que la suite des évènements lui permît de sortir. Se voyant dépurvu de tout secours humain, il eut recours à sainte Franca, qu'il priait souvent quand il allait au monastère de Montelana. Tout à coup, une lumière éclaira la prison. Franca lui apparut. Le captif, comme autrefois saint Pierre dans la prison de Jérusalem, sentit tomber ses chaînes. La Sainte le prit par le bras. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Elle passa devant les soldats qui ne virent rien. Elle mena le jeune guerrier dans la campagne où elle disparut.

Sainte Franca quitta cette terre pour la patrie céleste le 25 avril, mais c'est le 27 du même mois que l'Ordre de Citeaux célèbre sa fête.

On n'a pas conservé le souvenir d'une béatification solennelle de la sainte, mais on regarde aujourd'hui comme très probable qu'elle ait été canonisée de vive voix au Concile de Lyon en 1273 par le pape cistercien Grégoire X, proche parent de Carentia.

SAINT ANTHIME, ÉVÊQUE DE NICOMÉDIE, MARTYR
ET LES MARTYRS DE SON ÉGLISE

Fête le 27 avril.



Dans sa prison, saint Anthime convertit les soldats détenus avec lui.

ROLE DE SAINT ANTHIME DANS LA DIXIÈME PERSÉCUTION GÉNÉRALE — VINGT MILLE MARTYRS A SA SUITE

Saint Anthime de Nicomédie et les fidèles qui partagèrent avec lui la gloire du martyre furent les premières victimes de la dixième persécution générale, organisée par Dioclétien et Galère Maximien, contre les chrétientés de l'Orient. On sait que de toutes les persécutions, celle-ci fut la plus terrible, la plus inouïe en fait de raffinements de cruauté, la plus féconde en apostasies, mais aussi et surtout en héros chrétiens, généreux confesseurs de la foi jusqu'à la mort.

Elle commença à Nicomédie. Sous un évêque lâche et faiblissant, presque toute cette Eglise, terrorisée par la puissance des païens et par la présence même de ses persécuteurs, Dioclétien et Galère, qui assistaient aux exécutions, eût sans doute apostasié. Il lui fallait donc un évêque ferme dans sa foi et capable d'y affermir les autres.

Tel fut Anthime.

Il soutint si bien le courage de ses diocésains, que vingt mille, dit-on, endurèrent généreusement le martyre à son exemple et à sa suite. Quand ils eurent eu sous les yeux le spectacle d'une si sublime constance au milieu des tourments, soldats dignes de leur chef, ils se présentaient spontanément et par groupes nombreux au-devant de leurs bourreaux, confessaient qu'ils étaient chrétiens

comme leur évêque et versaient joyeusement leur sang. Avant de retracer les actes du martyre de saint Anthime, il nous est nécessaire de connaître les origines de cette persécution qui fit tomber tant de héros.

NICOMÉDIE — GALÈRE MAXIMIEN, PREMIER AUTEUR DE LA PERSÉCUTION

Rome étendait de plus en plus ses conquêtes du côté de l'Orient. Sous Dioclétien, cet empire toujours grandissant avait la Perse pour frontière. L'empereur, en politique habile, comprit que le siège du pouvoir devait se déplacer, et de Rome il le transporta à Nicomédie, capitale de la Bithynie. Cette ville charmante, appuyée sur le penchant d'une colline, bâtie en amphithéâtre sur les bords d'un magnifique golfe, baignant ses pieds dans les eaux limpides de la Propontide, était bien digne de devenir la capitale des Césars, et surtout, par son admirable situation, elle leur permettait de surveiller en Europe et en Asie les provinces immenses récemment conquises.

Une fois établi à Nicomédie, Dioclétien se choisit un associé, Galère Maximien, destiné à être le bras droit de l'empereur pour la défense de son territoire, et à lui succéder.

Le nouveau César était l'ennemi né de la religion du Christ. Fils d'une paysanne superstitieuse de Dacie, qui ne pouvait pardonner aux chrétiens de ne pas partager avec elle les viandes qu'elle offrait en sacrifice aux dieux, de ne pas paraître dans les festins et cérémonies publiques en leur honneur, Galère avait sucé, pour ainsi dire, avec le lait maternel, la haine de la religion nouvelle. Il fut l'âme de la dixième persécution; elle eut lieu sur ses perfides instigations et lui-même en fut l'exécuteur le plus acharné.

COMMENT FUT RÉSOLUE LA PERSÉCUTION

Le César Galère voulait entraîner dans ses sentiments le César Auguste, Dioclétien, dont tout dépendait. Ce fut le but de ses menées et de ses délibérations avec l'empereur pendant l'hiver de l'an 302, qu'il passa à Nicomédie.

Dioclétien balança, hésita longtemps. Reprendre le plan de Néron, tenter un coup terrible mais décisif qui exterminât à jamais le christianisme, voilà ce que lui proposait Galère. Le vieil empereur diplomate calculait les avantages plus ou moins chanceux de tant de sang versé, de tant de citoyens exterminés. N'était-ce pas une lutte inutile, dangereuse même? « A quoi bon troubler le repos de l'empire? répondit-il d'abord. Après tout, ces gens-là ne demandent qu'à mourir. »

Enfin, pressé par les instances de Galère, il consent à soumettre la question à un Conseil de magistrats et de gens de guerre. Les conseillers, tous aux ordres de Galère et tremblant devant lui, s'accordèrent sur la nécessité de poursuivre les ennemis du culte officiel.

Dioclétien veut consulter encore. Il avait, dit Lactance, la malice de ne consulter personne quand il voulait faire du bien, afin de ne pas avoir à en partager la gloire; mais il prenait conseil quand il voulait faire du mal, afin de pouvoir en rejeter le blâme sur d'autres. Il interroge donc l'oracle d'Apollon de Milet. La réponse du dieu païen fut, on le devine, contraire aux chrétiens, et la persécution résolue.

Un édit allait paraître, redoutable pour l'Eglise de Nicomédie.

L'ÉVÊQUE DE NICOMÉDIE

Le pasteur de cette Eglise, Anthime, avait reçu le jour en cette même ville. Dès sa plus tendre enfance, il s'était fait remarquer par sa piété et sa modestie. Adolescent, il s'était fortement adonné à l'étude de la philosophie chrétienne, et se préparait à devenir par sa science un zélé défenseur de la vérité. Un mérite si éclatant le désignait pour le sacerdoce. Quelque temps après son ordination, Cyrille, évêque de Nicomédie, ayant rendu son âme à Dieu, Anthime fut, du consentement unanime de tous les chrétiens, appelé à lui succéder.

Il n'avait pas recherché cet honneur dont il se jugeait indigne. Loin de là, son humilité s'en était effrayée, et il n'avait accepté que sur des preuves manifestes de la volonté de Dieu à cet égard.

Depuis lors, il s'acquittait avec grand zèle des devoirs de sa nouvelle charge. Ce parfait évêque gouvernait son Eglise dans le calme et la paix, quand éclata la lutte à mort engagée contre le christianisme par Galère Maximien et Dioclétien. La première victime à choisir était le pasteur du troupeau: le pasteur étant pris, les brebis seraient facilement dispersées; plus aisément aussi, privées de leur soutien, elles en viendraient à renier leur foi. C'est, du moins, ce qu'espéraient les persécuteurs: le saint évêque, nous l'avons vu, ne cessa, même après sa mort, de veiller sur son Eglise et de protéger ses ouailles.

DÉMOLITION DE L'ÉGLISE DE NICOMÉDIE

Dans la pensée de Galère, superstitieux autant que cruel, le dernier jour de l'année romaine (23 février 303), appelé fête des Terminales, était une date merveilleusement choisie pour anéantir la religion chrétienne. Il lança donc son édit; il décrétait la fermeture ou la démolition des églises, la saisie de tous les vases et livres sacrés; les chrétiens devaient être dépouillés de tous les honneurs, tenus à l'écart de toutes les dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre ni de rang.

Le préfet du prétoire de Nicomédie, suivi de quelques soldats, donna le premier le signal. De grand matin, il marcha contre l'église des chrétiens, en força les portes avant qu'Anthime et les serviteurs chargés du soin de l'église, ne fussent avertis, chercha, mais en vain, quelque statue ou quelque figure du Dieu que ces chrétiens adoraient. Puis, ses gens se saisirent des Livres Saints et les jetèrent au feu. Un horrible pillage commença.

L'église, située sur le sommet de la colline, était bien en vue du palais impérial. D'une des fenêtres, Dioclétien et le César Galère assistaient à cette première dévastation, et encourageaient leurs émissaires de la voix et du geste. Galère aurait voulu incendier l'église. Dioclétien s'y opposa: de grands bâtiments attenants à l'édifice fussent devenus la proie des flammes et une partie de la ville eût été embrasée; il se contenta d'envoyer des soldats de la garde prétorienne. Armés de cognées, de haches et de marteaux, ils rasèrent en quelques heures le majestueux temple des chrétiens.

UN INCENDIAIRE MYSTÉRIEUX

Dioclétien pensait encore épargner les personnes, mais Galère, son mauvais génie, ne lui

laissa pas de relâche. Il profita de tous les incidents pour ranimer les passions populaires contre ses ennemis. Un personnage chrétien de Nicomédie déchira en plein jour l'édit de l'empereur et fut mis à mort. Des perquisitions furent faites chez les particuliers pour saisir les Bibles, les Apologies et les Livres Sacrés. Ces malversations ne s'exercèrent pas sans provoquer des résistances. Beaucoup refusèrent, à la grande indignation des païens, de livrer leurs trésors. Quand il eut ainsi déchaîné la haine publique, Galère demanda un édit contre les personnes.

Dioclétien hésitait encore; mais, une nuit, le feu prit au palais impérial. On ne manqua pas d'en accuser les chrétiens et de les produire comme des ennemis publics. Galère, l'auteur secret de cet incendie, accourut pour voir griller les innocentes victimes de son artifice.

Une seconde fois, l'incendie se déclara, sans que l'empereur, qui prétendait passer pour l'homme le plus fin et le plus pénétrant de son siècle, pût arriver à éclaircir ce mystère. Pour détourner les soupçons, Galère partit le même jour comme un homme surpris et effrayé, criant à qui voulait l'entendre qu'il s'enfuyait pour n'être pas brûlé vif.

Il parvint ainsi à ses fins. Dioclétien, devenu furieux, porta un nouvel édit, qui frappait les têtes du troupeau, et ordonnait de jeter en prison les chefs de l'Eglise.

SINGULIÈRE ARRESTATION

Le vaillant évêque de Nicomédie ne pouvait rester longtemps inconnu. Galère le fit chercher par vingt soldats. Ceux-ci, sans le connaître, rencontrèrent bientôt l'évêque, et lui demandèrent s'il savait la retraite d'un certain Anthime qu'ils cherchaient :

— Oui, leur répondit-il.

— En ce cas, livrez-le nous.

L'évêque le leur promit, et, en attendant, les invita à se reposer chez lui.

Là, il leur fit servir un grand festin, et lorsqu'ils furent rassasiés, il leur dit :

— Je vous ai promis de vous amener et de vous livrer Anthime, évêque de Nicomédie. C'est moi; je suis celui que vous cherchez. Réjouissez-vous donc, et conduisez-moi devant l'empereur.

Un fond d'humanité restait en ces âmes de païens.

Les paroles du vieillard, sa sérénité, la joie qui brillait sur son visage, les émurent, non moins que la grande bienveillance dont ils avaient été l'objet. Ils lui conseillèrent la fuite.

Mais le Saint commença à les exhorter. Il fit briller à leurs yeux les sublimes enseignements de la religion chrétienne, leur découvrit la beauté et le bonheur du martyre, les convertit, les baptisa; puis, comme ils refusaient de conduire à la mort leur père dans la foi, il marcha résolument devant eux, après s'être fait lier les mains derrière le dos, et alla se présenter à Galère.

DEVANT LE CÉSAR GALÈRE

Maximien se réjouit grandement à l'arrivée de cet inconnu, qui se dit chrétien. Il s'assure d'abord qu'il est bien cet Anthime accusé d'être le contempteur des divinés païennes et le corrupteur du peuple par ses prédications.

« Cèsar, reprend le généreux prisonnier, votre demande ne recevrait pas de réponse, si saint Paul, le grand Apôtre, ne nous avait appris que nous devons toujours être prêts à rendre raison de notre foi, et si Jésus-Christ, notre Maître, ne nous avait promis son inspiration quand nous serions devant les tribunaux, et des paroles si puissantes, que nos persécuteurs eux-mêmes pourraient en être touchés. Je déplore infiniment votre aveuglement, j'ai pitié de vous voir adorer comme dieux de vains simulacres; mais, ce qui me surprend plus encore, c'est que vous prétendiez m'obliger, par vos menaces ou par vos supplices, à imiter votre folie. Je ne renoncerai jamais à la foi que je dois à Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu. »

Galère ne fit que rire de ce discours. « C'est une vaine bravade, se dit-il. Les supplices auront bientôt réduit au silence cet insensé. »

Et il commanda que l'on meurtrît la tête du martyr à coups de pierre et de cailloux. Loin de se plaindre, celui-ci ne cessait de crier dans ses souffrances : « Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre périssent maintenant. Gloire et vie au seul vrai Dieu! »

Le tyran lui fit ensuite percer les talons avec de longues alènes rougies au feu. D'après son ordre, on roula le saint vieillard sur des têts pointus, on le fouetta avec une cruauté inouïe; enfin, on lui mit aux pieds des sandales de bronze chauffées à une température extrême.

Anthime souffrit tout avec constance. Dieu, d'ailleurs, l'assistait au milieu des supplices; il lui faisait entrevoir la récompense de ses travaux après l'entière victoire et inondait son âme de célestes consolations.

SAINT ANTHIME ATTACHÉ A LA ROUE — SES BOURREAUX RENVERSÉS

Une parole du martyr porta au paroxysme la rage du César : « Vous verrez bientôt, dit Anthime, quelle folie il y a à servir de fausses divinités et à blasphémer le saint nom de Jésus-Christ? »

C'était mettre de l'huile sur le feu. Les supplices redoublèrent. Anthime fut attaché à une roue. Chaque tour de roue devait présenter aux flambeaux ardents des exécuteurs le corps du saint vieillard.

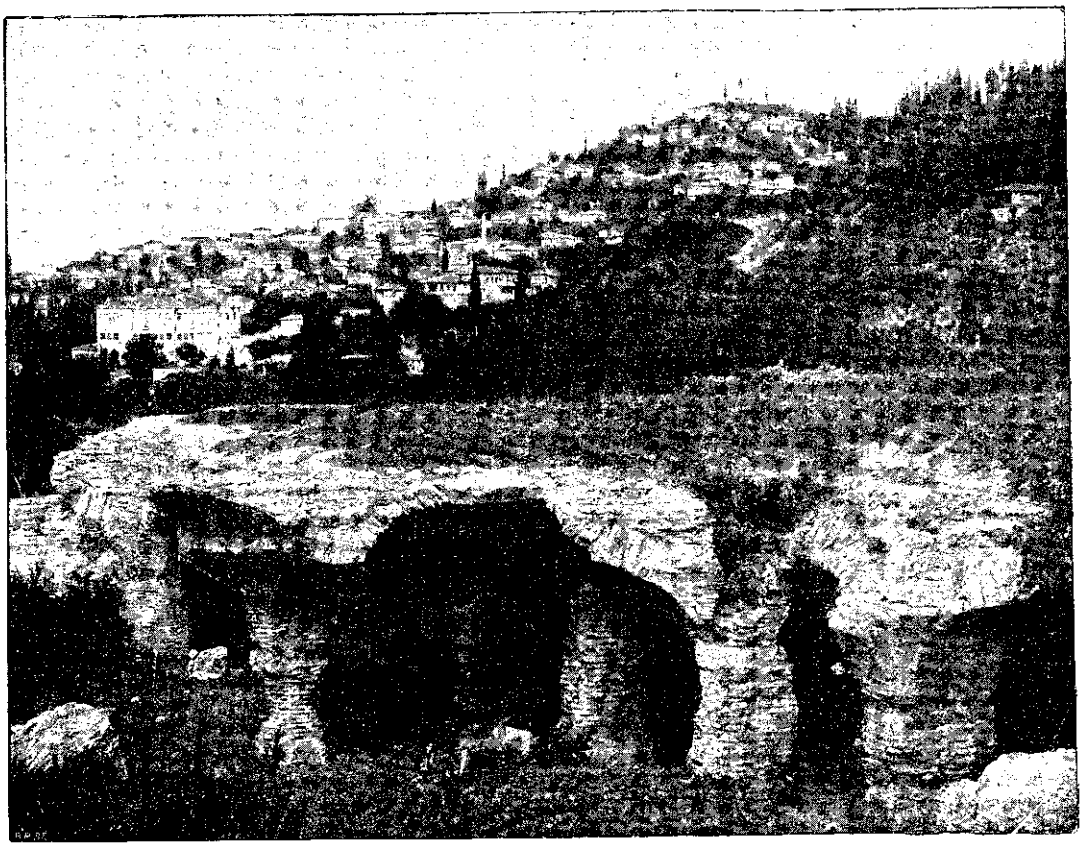
Les bourreaux faisaient leur œuvre avec beaucoup d'habileté, mais ils furent soudain renversés par une force supérieure, les instruments leur tombèrent des mains et ils demeurèrent comme paralysés. Maximien avait beau les exciter de ses sarcasmes et de ses menaces : « Nous ne pouvons agir, s'écriaient ces malheureux. Ce n'est pas le courage qui nous manque pour accomplir vos ordres, ô César, mais une vision terrible réduit nos forces à néant. »

Galère était vaincu par sa victime. Il se décide à détacher de la roue le corps du martyr et le renvoie en prison, accablé sous le poids de lourdes chaînes. En route, les chaînes cassent, tombent d'elles-mêmes, laissant libres les pieds et les mains d'Anthime; les soldats sont encore une fois renversés. Anthime les relève, les prend par la main, et les engage à remplir jusqu'au bout leur mission.

Enfin, l'on arrive à la prison. Le Saint, tout rempli de joie et de consolation, chantait et rendait grâces à Dieu des miracles opérés en sa faveur.

FIN GLORIEUSE

Les criminels avec lesquels Anthime partageait sa prison, témoins de tant de souffrances unies à une joie toute céleste, furent si touchés de ses



Ruines actuelles du palais de Dioclétien à Nicomédie.

saints entretiens, qu'ils se convertirent tous à la foi catholique et reçurent le baptême. Ils étaient nombreux. C'était une nouvelle défaite infligée à Galère, que le ciel avait plusieurs fois déjà convaincu de son impuissance.

Résolu d'en finir, il se fit encore amener le prisonnier. Par une étrange aberration, incroyable si l'on ne savait jusqu'à quel point la passion aveugle, il changea de tactique, promit à sa victime de grandes faveurs et même la charge de souverain prêtre des dieux s'il voulait leur offrir de l'encens.

Le vieillard ne pouvait, au dernier instant, démentir une vie de fidélité à son Dieu. Il s'écria avec force : « Je suis prêtre du grand et souverain pontife Jésus-Christ, à qui je m'offre moi-même en sacrifice. » Ce sont les dernières paroles rapportées par ses actes.

Le César, ne pouvant supporter plus longtemps cet outrage, lui fit trancher la tête. Anthime acheva ainsi son glorieux martyre, le 27 avril, l'an de Notre-Seigneur 303.

CONCLUSION

Après sa mort, la persécution se déchaîna avec une fureur jusque-là inconnue. Le dernier édit de Dioclétien, écrit, dit Constantin, avec une plume trempée dans le sang, condamna aux derniers supplices tous ceux qui ne sacrifieraient pas.

Le troupeau d'Anthime fut presque entièrement égorgé. Pour découvrir les chrétiens, on avait élevé au coin de chaque rue et sur les marchés des statues d'idoles : on devait y sacrifier avant de faire un achat. De même à l'entrée des tribunaux, des autels étaient dressés; les parties étaient obligées de faire acte de culte païen avant que de plaider; tous les disciples du Christ, fidèles à leur foi, étaient ainsi reconnus et remplissaient les prisons. Nous ne pouvons raconter les scènes de carnage qui désolèrent Nicomédie. Disons seulement que ce magnifique golfe aida puissamment les bourreaux et engloutit un grand nombre de courageuses victimes. Les noyades en masse furent mises en honneur. On réserva plusieurs fois ce supplice aux vierges chrétiennes. De la sorte, on les soustrayait à la pitié que leur jeunesse et leur douceur auraient pu susciter parmi le peuple. On les conduisait au milieu du golfe, attachées deux à deux, et on les précipitait dans les flots. Tous les genres de tourments imaginés dans les neuf persécutions précédentes, furent réédités dans cette dernière.

L'Eglise cependant sortit triomphante de cette sanglante épreuve; Dioclétien, le grand persécuteur du nom chrétien, nourrissait dans son palais Constantin qui, quelques années plus tard, embrassera le christianisme et plantera la Croix sur le vieux monde converti.

Le sang d'Anthime et de son peuple eût la gloire de préparer ces triomphes.

SOURCES CONSULTÉES

Les Petits Bollandistes, au 27 avril — *Vies des Saints avec l'histoire de leur culte*, édition de 1739. — *Les actes des martyrs, depuis les origines de l'Eglise chrétienne jusqu'à nos temps*, par les RR. PP. Bénédictins. — Darras, *Histoire de l'Eglise*. — *Les empereurs romains*, par Jules Zeller.

SAINT PAUL DE LA CROIX

Fête le 28 avril.

Portrait authentique du Saint.

Paul-François de la Croix, né le 3 janvier 1694, eut des parents chrétiens. Son père, Luc Danei, descendait d'une famille illustre : mais des malheurs de fortune l'avaient obligé à entrer dans le négoce.

On raconte qu'au moment de la naissance de Paul, une lumière extraordinaire remplit la chambre et fit pâlir celle des flambeaux.

Dès son enfance, Paul eut un goût prononcé pour l'oraison et toute sa joie était de construire des petits autels, d'y prier; de faire pénitence avec son frère Jean-Baptiste, plus jeune que lui d'une année. Il fit d'ailleurs de rapides progrès dans l'étude; mais son attrait le plus constant était sa dévotion à Jésus souffrant et humilié. Il éprouvait le besoin de se rendre chaque jour plus semblable à son divin Maître, voulant, selon la belle expression de saint Paul, compléter dans sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ. Il prenait de rudes disciplines et, outre ses jeûnes fréquents, il ne mangeait le vendredi qu'un peu de pain et ne buvait que du fiel mêlé de vinaigre.

Désirant ardemment accomplir en tous points la volonté divine, Paul répétait sans cesse : « Seigneur, montrez-moi la voie où vous voulez que je marche. » Mais Dieu le préparait en silence et quoiqu'il eût été souvent favorisé de grâces extraordinaires, il arriva à sa vingt-quatrième année sans se douter de sa future vocation et, même alors, Dieu ne lui en donna qu'une idée bien vague, se réservant de la lui faire connaître peu à peu.

Paul voyageait un jour sur les bords du golfe de Gênes. Arrivé près de Sestri, au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait une humble église

dédiée à la Vierge Marie, il s'arrêta tout à coup et, illuminé par une lumière surnaturelle, il se trouva pénétré du désir de tout abandonner pour l'amour de Dieu. Ce désir, venu d'en haut, était si ardent qu'il l'eût mis aussitôt à exécution s'il n'eût été le soutien de ses parents et de leur nombreuse famille. Néanmoins, l'Esprit-Saint n'avait point parlé en vain au cœur du jeune homme; et, tout en se soumettant aux entraves que Dieu mettait à sa vocation, Paul ne cessait de prier et se tenait prêt.

L'année suivante, il était en oraison quand, ravi en extase, il lui sembla voir le Seigneur qui tenait dans ses mains une discipline dont chaque fouet portait à son extrémité le mot *amour*. Cette vision lui apparut plusieurs fois et lui laissa la certitude qu'il aurait de grandes souffrances à endurer. Plusieurs fois aussi, Notre-Seigneur lui montra une tunique noire en lui disant distinctement : « Mon fils, qui s'approche de moi s'approche des épines. »

Enfin, un jour d'été de l'année 1720, Paul-François venait de recevoir la divine Eucharistie et, en retournant chez lui, il était encore tout absorbé en Dieu, quand, au milieu même de la route, il fut de nouveau ravi en extase. Il se vit revêtu d'une tunique noire, avec une croix blanche sur la poitrine et, sous la croix, le très saint nom de Jésus en lettres blanches. Une voix venant du ciel lui disait: « Ceci marque combien il faut que soit pur le cœur qui doit porter gravé sur lui le très saint nom de Jésus. » La même vision lui apparut une seconde fois. Paul alors ne douta plus que la volonté de Dieu ne fût qu'il fondât la congrégation des *Pauvres de Jésus*.

Cependant, sachant que l'obéissance est la base de toute vertu et de toute grande œuvre, Paul soumettait ses visions et ses pensées au directeur de son âme, et celui-ci, imitant la sage prudence de l'Eglise, réservait encore son jugement.

Un jour la Très Sainte Vierge, prenant en pitié les angoisses de son serviteur hésitant à suivre les inspirations du ciel ou les exigences de l'obéissance, lui apparut revêtue elle-même d'une tunique noire et la poitrine ornée d'un cœur. Ce cœur était surmonté d'une croix et portait cette inscription : JESU XPI PASSIO (Passion de Jésus-Christ) avec les clous du crucifiement. Le visage de Marie était empreint de douleur, et le regard fixé sur Paul-François, elle lui dit :

« Mon enfant, vois ce deuil dont je suis revêtue ! c'est en souvenir de la douloureuse Passion de Jésus, mon Fils bien-aimé. C'est ainsi que tu dois te vêtir toi-même, et fonder une congrégation où on porte un habit semblable et où l'on ne quitte jamais le deuil de la Passion et de la mort de mon Fils. »

Et la Sainte Vierge disparut.

Suffisamment convaincus par la clarté de cette vision, rendue certaine par la vertu, l'humilité et l'obéissance du serviteur de Dieu, son confesseur et d'autres saints personnages conseillèrent à François de suivre fidèlement les indications de la Providence.

Le démon chercha par tous les moyens possibles, par le découragement, la tristesse, les répugnances et les incertitudes, à détourner le jeune homme de son entreprise; mais, sûr désormais de la volonté de Dieu, fort de son obéissance, Paul triompha. Le 21 novembre 1720, jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge, après avoir reçu l'Eucharistie, il se fit couper les cheveux, en signe de renoncement aux choses du siècle, implora de son père et de sa mère la permission de les quitter pour toujours, reçut à genoux leur sainte bénédiction, se prosterna devant sa famille réunie et demanda pardon de tous les mauvais exemples que, dans son humilité, il croyait avoir donnés. Puis il partit. Il se renferma dans une petite cellule située sous un escalier, derrière l'église Saint-Charles de Castellazo. Cette pièce était extrêmement humide et ne laissait pénétrer la lumière que par une étroite fenêtre. Un peu de paille étendue sur des fagots de sarments, voilà pour le lit; un peu de pain reçu par aumône, telle était sa nourriture. Il ne prenait que quelques heures de sommeil, se levait à minuit pour réciter l'Office de l'Eglise et faisait ensuite, agenouillé devant le Saint-Sacrement, deux heures d'oraison. Le matin, il servait plusieurs messes, communiait et employait le reste du jour à la prière, ou à des exercices de pénitence.

Suivant l'ordre de son père spirituel, il n'avait cessé de demander à Dieu la lumière pour rédiger les constitutions de l'Ordre des Pauvres de Jésus. Il vit le ciel ouvert et la glorieuse Vierge Marie, les anges et un grand nombre de saints, principalement les fondateurs d'Ordres, prosternés devant Dieu et priant pour l'établissement de sa congrégation.

Assuré des secours d'en haut, Paul rédigea ses règles :

« J'écrivais, a-t-il raconté lui-même, aussi vite » que si quelqu'un m'eût dicté; je sentais les » paroles me venir du cœur. Je fais cette déclaration afin que l'on sache que tout ce que j'ai » écrit est le résultat d'une inspiration particulière de Dieu; car, pour ce qui me regarde, je » ne suis qu'iniquité et ignorance. C'est pourquoi » je m'en rapporte totalement à l'examen de mes » supérieurs. »

La retraite de quarante jours ordonnée par ses guides spirituels étant terminée, Paul commença sans plus tarder sa vie à la fois contemplative et apostolique. Retiré dans un ermitage, il n'en sortait que pour faire le catéchisme aux enfants et enseigner aux fidèles l'amour de Jésus crucifié. Il leur apprenait à méditer sur les mystères de la Passion, et Dieu se plut à récompenser par de nombreuses conversions le zèle de son serviteur. « Si nous ne devenons pas saints aux instructions de cet homme de Dieu, disaient ses auditeurs, nous ne le deviendrons jamais. »

LES PASSIONISTES BÉNIS PAR LE PAPE

Etant allé à Rome, Paul y fut vivement encouragé par le pape Benoît XIII à persévérer dans sa sainte entreprise. Il la continua donc avec un nouveau zèle et s'adjoignit son frère Jean-Baptiste qui, depuis sa plus tendre jeunesse, suivait les exemples de son aîné. Paul-François instruisait ce novice dans l'amour de Jésus crucifié.

Que la très sainte Croix de Jésus, disait-il, soit toujours plantée dans notre cœur, afin que notre esprit soit enté sur cet arbre de vie, et qu'ainsi il produise de dignes fruits de pénitence par les mérites de la mort du véritable auteur de la vie !

Paul-François et ses premiers compagnons résolurent d'aller se fixer à Rome, où les institutions religieuses prennent racine, germent et fructifient comme les plantes dans le terrain qui convient à leur nature. Ils n'étaient pas encore prêtres et leur humilité les eût tenus éloignés du sacerdoce, si leurs supérieurs ecclésiastiques ne le leur eussent pas imposé comme un devoir.

Ils s'y préparèrent dès lors par une étude approfondie de la théologie, reçurent la tonsure le 6 février 1727, et le 7 juin de la même année, Benoît XIII voulut lui-même les ordonner prêtres. Paul-François avait trentre-quatre ans.

Les nouveaux prêtres avaient consacré leur vie à honorer la Passion du Sauveur. Leur désir le plus ardent était de souffrir pour leur Maître. Dieu ne leur refusa pas cette grâce et, pour éprouver leur constance, il sembla lui-même les abandonner, tant leur œuvre rencontra de difficultés et d'obstacles.

D'abord, les quelques hommes venus pour partager leur vie se découragèrent et les abandonnèrent. Bientôt, la calomnie les attaqua et l'autorité civile s'opposa à la construction de leur couvent.

Cependant, parfois, une grâce spéciale leur apportait un encouragement. Ainsi, ayant enfin obtenu l'autorisation de bâtir sur le mont Argentaro, Jean-Baptiste s'affligeait de la difficulté d'aller chercher de l'eau à une très grande distance. Il pria et, se rendant processionnellement avec les religieux, la croix en tête, auprès des constructions, il ordonna de creuser la terre. Aussitôt, il jaillit une source d'eau limpide qui, depuis lors, n'a jamais tari.

Deux fois, des hommes, inspirés par l'esprit mauvais, voulurent mettre le feu au monastère et tuer l'architecte; mais, deux fois, ils s'enfuirent sans avoir fait aucun mal, car l'archange saint Michel leur était apparu tenant dans sa main une épée flamboyante.

Ces grâces d'encouragement n'étaient d'ailleurs que des rayons de soleil dans un ciel plein de nuages. Les Passionistes avaient fait leur entrée solennelle dans leur retraite au mont Argentaro, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, et c'était sans doute par une permission spéciale de Dieu, comme le disait Paul-François, désormais appelé Paul de la Croix. Notre gloire est dans la Croix. Aussi avait-il pris pour devise de sa congrégation: *Passio Domini nostri Jesu-Christi, sit semper in cordibus nostris.*

Le démon ne se contenta pas d'attaquer les saints religieux par des difficultés extérieures. Il suscita contre eux des hommes perdus qui allèrent jusqu'à Rome les accuser auprès du Père commun des fidèles. Ils les traitèrent « d'imposteurs, de loups dangereux cachés sous la peau des brebis, de gens scandaleux et suspects en matière de religion, discréditant la hiérarchie ecclesiastique, portant le trouble dans les communautés religieuses, dépouillant les séculiers de leurs biens, etc... » Benoît XIV n'ajouta aucune foi à ces propos; néanmoins, dans sa sagesse, il voulut examiner si les Passionistes n'avaient en rien donné lieu à ces calomnies, et il députa une Commission de cardinaux chargés de s'informer minutieusement de leur conduite.

Paul de la Croix, heureux de souffrir au moins avec son Maître, exhorta ses enfants à prendre patience, à se confier en la bonté de Dieu et à prier pour leurs persécuteurs. « Le Seigneur, leur disait-il, tirera un grand bien de cette épreuve. »

Et, en effet, les informations rigoureusement prises servirent à faire connaître les humbles et solides vertus pratiquées par les Passionistes: leur esprit de détachement et de pauvreté, leur amour pour la retraite et la mortification, la pureté de leur doctrine, leur zèle infatigable pour la sanctification des âmes et plus spécialement leur héroïque patience à supporter de bon cœur les calomnies.

Aussitôt que Benoît XIV connut l'heureux résultat de l'iniquité, il donna au R. P. Paul de la Croix, et aux siens, un témoignage solennel de sa haute estime, en leur confiant l'honneur de prêcher dans une des églises de Rome le jubilé de l'année 1750.

Les successeurs de Benoît XIV bénirent aussi l'œuvre naissante, et, dans leur sollicitude paternelle, ils adoucirent un peu la règle par trop austère que Paul avait imposée à ses disciples. Toujours humble, le Saint se soumit et il plut un jour à Dieu de récompenser par un miracle l'obéissance de son serviteur.

Paul était malade, les médecins ne lui donnaient plus une semaine à vivre. Le pape, alors Clément XIV, profondément affligé, dit aux Passionistes qui étaient venus lui faire part de cette triste nouvelle: « Je ne veux pas qu'il meure encore; dites-lui que je lui donne un répit, et qu'il n'oublie pas la sainte obéissance, je ne veux pas qu'il meure cette fois. » Et le Saint, en entendant ces paroles, se souleva sur sa couche: « Mon Jésus crucifié, dit-il, je veux obéir à votre Vicaire. » Et, à l'instant même, il se sentit guéri. Son obéissance était récompensée, non que la mort ne soit pas un gain pour celui qui aime Jésus-Christ et méprise le monde, mais parce qu'il est un gain plus élevé encore, celui de continuer à souffrir pour mieux prouver à Dieu son amour.

Ce gain, Dieu le donna à son fidèle serviteur, car sa vie ne fut plus qu'une longue suite d'infirmités et de souffrances. C'était bien la meilleure des récompenses pour celui qui avait fait le vœu spécial de propager la dévotion à Jésus souffrant.

Saint Paul de la Croix enseignait à ses disciples un grand abandon à la divine Providence. Il ne voulait pas que les disciples eux-mêmes se laissassent trop absorber par le soin de pourvoir aux nécessités temporelles: « Quand nous étions trois, disait-il, le Seigneur nous envoyait des provisions pour trois; quand nous étions dix, il en fournissait pour dix; maintenant que nous sommes nombreux, il en donne encore pour tous. Il suffit que nous soyons bons et que nous observions les saintes règles; il ne nous manquera jamais rien de ce qui convient à notre pauvre état. » Aussi appelait-il la sainte pauvreté un glorieux drapeau; mur inexpugnable de la congrégation.

« Si vous êtes pauvres, disait-il à ses disciples, vous serez saints. Les fils de la Passion doivent être dépouillés de tout bien créé; notre congrégation doit être pauvre d'esprit et dénuée de tout. »

L'humilité, l'obéissance, la pauvreté, toutes les vertus de saint Paul de la Croix avaient leur principe dans l'union avec Dieu, dans la vie d'oraison. « Si nous sommes des hommes d'oraison, avait-il coutume de dire, Dieu se servira de nous malgré notre extrême misère, pour accomplir des choses merveilleuses qui feront éclater sa gloire. »

LES RELIGIEUSES

Il ne suffit pas au zèle de saint Paul de la Croix d'avoir donné à Notre-Seigneur une pieuse légion d'hommes consacrés au culte de sa Passion. Il voulut que les femmes eussent leur part dans cette glorieuse mission. La Très Sainte Vierge et sainte Marie-Madeleine n'étaient-elles

Saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes, avec la Croix du Sauveur, guérissant les malades, venant en aide à toutes les infortunes et réconfortant ceux qui tombaient désespérés au chemin de la vie. La Croix est l'arche de salut pour tous.

pas aussi bien que saint Jean au pied de la Croix pour compatir aux souffrances de l'Homme-Dieu? Et le cœur de la femme, ce cœur si aimant et si tendre, ne doit-il pas puiser dans la Croix la force de se consacrer à celui qui, seul, est infiniment aimable, et lui donner tout ce qu'il renferme de dévouement et d'abnégation?

Cette œuvre fut, comme toutes les œuvres de Dieu, marquée au sceau de la souffrance et des difficultés. Un généreux bienfaiteur, M. Constantini, s'était chargé de bâtir le monastère; mais, ayant été fortement éprouvé dans son négoce, et une disette ayant ruiné ses terres, il se vit obligé d'arrêter les constructions. Paul de la Croix étant venu lui rendre visite, il lui raconta ses malheurs, ajoutant qu'il n'avait plus que douze sacs de blé, tandis qu'il lui en faudrait au moins cinquante jusqu'à l'époque de la récolte prochaine. Le Saint monta au grenier, pria quelques instants et bénit le grain. Or, ce grain ayant été moulu, la farine se multiplia si bien qu'il en restait encore au mois d'août, quoique le propriétaire eût abondamment pourvu à tous les besoins de sa maison. Depuis lors, il fut constamment favorisé du ciel et réussit dans toutes ses entreprises. Aussi, il reprit avec bonheur et acheva la construction du monastère.

Après de nombreuses difficultés, le premier couvent des Passionistines s'ouvrit enfin le 3 mai 1771, jour de l'Invention de la très Sainte Croix.

Paul vécut encore plusieurs années, durant lesquelles son travail constant fut de propager le culte et l'amour de la Passion de Jésus-Christ. Les derniers mois de sa vie, Dieu lui fit la grâce de se préparer à la mort par un redoublement de souffrances. Quand on lui adressait quelques paroles de commisération, ce fidèle disciple de Dieu souffrant répondait : « Si mon mal vous attriste, j'y serai complètement indifférent ; je me tiens en paix dans les plaies de mon Jésus. »

Averti par une vision du jour de sa mort, il rendit son âme à Dieu le 18 octobre de l'année 1775. Pie VI, en apprenant cette perte, s'écria : « Qu'il est heureux ! Mourir en la fête de saint Luc, dont il est dit qu'il a porté la mortification de la Croix dans sa chair : *Carnis mortificationem in suo corpore portavit !* »

L'influence de saint Paul de la Croix ne disparut pas avec lui. On l'invoquait comme un saint, on recourait à ses reliques pour obtenir des guérisons extraordinaires et d'autres faveurs. Il apparut à plusieurs âmes pieuses et rendit la santé à beaucoup de malades. L'Eglise approuva la dévotion des fidèles, et le pape Pie IX proclama la sainteté du fondateur des Passionistes, dont il a fixé la fête au 28 avril. Il a prédit le bien que font aujourd'hui ses religieux en Angleterre.

Adressons-nous à ce grand saint, prions-le de nous communiquer quelque chose de son amour envers la Croix.

SAINT PRUDENCE, ÉVÊQUE DE TARRAGONA

Fête le 28 avril.

Saint Prudence, enfant, marche miraculeusement sur les eaux.

SAINT PRUDENCE QUITTE LE CHATEAU DE SES PÈRES

Saint Prudence naquit à Armentia, ville du nord de l'Espagne, en 642, de parents nobles et pieux.

Son père, Simon, et sa mère, Sancha, voulurent eux-mêmes former son jeune cœur; ils lui enseignèrent à lire, inculquant en même temps dans son âme la doctrine de la foi. Ils l'amenaient avec eux à tous les exercices de dévotion et lui donnaient de continuels exemples de vertu.

Le jeune Prudence s'adonna ardemment à l'étude, mais plus ardemment encore à la prière. Il résolut de bonne heure de quitter le monde pour vivre dans la solitude.

Sachant bien que ses parents ne le lui permettraient jamais, il ne leur en dit rien. Mais le jour arrivé où il devait exécuter son dessein, il vint, après le repas du soir, embrasser ses parents plus tendrement que jamais et recevoir leur bénédiction.

Son visage était doux et serein; mais, rentré dans sa chambre, il se mit à pleurer.

La grâce fut plus forte que la nature : le jeune homme prit ses habits de voyage, fit à Dieu une ardente prière et demanda à son saint ange de le protéger. Allant alors à la cuisine, il prit deux pains et partit ainsi sans argent, mais riche de vertus.

Au matin, la noble châtelaine d'Armentia chercha partout son cher enfant et toute la ville fut bientôt en émoi.

COMMENT IL PAYE SES HOTES PAR DES SERMONS

Prudence, cependant, cheminait doucement, et, pour repousser les assauts du démon qui l'invitait à retourner, il chantait le long du chemin les psaumes de David.

Le soir, il arriva sur le bord du Douero et pria quelques pauvres bergers de lui céder un coin de leur cabane pour y passer la nuit. Les pâtres y consentirent de bon cœur. A la lueur du foyer, le fugitif récita l'office divin; puis, après avoir mangé les restes de son premier pain, il fit à ses hôtes un petit sermon.

Le lendemain, suivant le cours du fleuve, il arriva à un moulin tout près de Soria. Les meuniers lui donnèrent un peu de paille pour se reposer; il les remercia également par un petit discours, et, sur leur demande, leur expliqua ce qu'il voulait faire.

« A quelques minutes d'ici, lui dit-on, vit, dans une grotte, un vénérable ermite nommé Saturius. C'est un homme d'une vie merveilleuse et d'une grande sainteté. »

Illuminé soudain par le Saint-Esprit, Prudence comprit qu'il avait trouvé son guide dans la voie de la perfection. « Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Dieu! s'écria-t-il en tombant à genoux. J'ai enfin trouvé l'ange que je cherchais pour me guider; soyez béni, ô mon Seigneur! »

IL MARCHE SUR L'EAU

L'aurore s'était à peine levée que Prudence avait repris son chemin. Il arriva bientôt devant la grotte du saint ermite, mais le fleuve l'en séparait et il n'y avait point de pont.

A genoux sur le sable, en face de la caverne, il pria longtemps le Seigneur avec larmes et gémissements; puis il entonna les sept psaumes de la Pénitence, levant les bras au ciel, ou les tendant vers la grotte.

L'enfant chanta si harmonieusement que les anges du ciel descendirent pour l'entendre.

« Permettez-moi, mon Dieu, ajouta-t-il, de vivre avec votre serviteur. Jetez sur moi un regard de miséricorde; exaucez ma prière; je veux quitter le monde pour toujours, car semblables aux eaux de ce fleuve, ses plaisirs sont passagers et inconstants, et moi je veux m'attacher à vous, qui ne changez pas. Je tends les mains vers vous, ô mon Sauveur, je vous invoque, écoutez-moi. Faites qu'en votre nom je puisse traverser ce fleuve. Indiquez-moi par un signe si telle est votre volonté, et que votre saint ange me conduise sur l'autre rive! »

Il avait à peine achevé, que Saturius passa hors de la grotte sa tête vénérable.

L'enfant comprit que c'était le signe demandé à Dieu, et aussitôt, armé du signe de la Croix, il s'élança hardiment sur les eaux.

Le vieil ermite, effrayé, lui cria de ne pas avancer, mais déjà il était prosterné à ses pieds et embrassait ses genoux en pleurant.

Saturius, à la vue du miracle, se prosterna dévotement, lui aussi, pour baiser les traces des pieds de saint Prudence.

POURQUOI SATURIUS VOULAIT ÊTRE BÉNI PAR L'ENFANT ET CELUI-CI PAR LE VIEILLARD ET QUEL EST CELUI QUI TRIOMPHA

Le vieillard et l'enfant étaient agenouillés sur le bord du fleuve. Aucun ne voulut se lever le premier, chacun désirant être béni par l'autre.

« Je suis jeune, dit l'enfant, et je viens pour être votre disciple ; il ne convient pas que je me fasse supérieur à mon maître ; bénissez-moi donc, Père saint.

—Je ne suis qu'un malheureux pénitent, répondit le vieillard, venu dans cette solitude pour laver dans les larmes mes fautes passées ; tandis que l'innocence baptismale resplendit encore en vous, car je vous ai vu courir sur le Douero aussi sûrement que je marche sur ces rochers. Le Seigneur vous conduit ici, non pour pleurer des fautes, que vous n'avez point commises, mais pour vous faire avancer davantage dans la vertu, car il veut faire de vous un vase d'élection Bénissez-moi donc.

—C'est votre humilité profonde, reprit l'enfant, qui vous fait parler ainsi. Je ne mérite pas ces éloges ; mais la vue de votre vertu me force à ne pas céder, car je ne suis pas digne de vous bénir. Quant au miracle, Dieu l'a fait en considération des mérites du maître, et non du disciple. »

Saturius se tint pour vaincu et bénit l'enfant.

LES DEUX SÉRAPHINS DE LA GROTTE DE SORIA

Tous deux se rendirent alors au petit oratoire de saint Michel, dressé au fond de la grotte.

Prudence était désormais retiré du monde; tombant à genoux devant l'autel, il chanta le *In exitu Israel de Egypto*. Puis il ajouta : « Vous avez fait pour moi ce que vous avez opéré autrefois en faveur d'Israël ; vous m'avez délivré de l'Egypte du monde, vous m'avez fait passer le fleuve à pied sec, comme jadis vous avez fait traverser la mer Rouge à votre peuple; vous avez envoyé du paradis votre saint Ange qui m'a conduit jusqu'ici. Soyez béni ; qu'à votre nom ineffable soit toute gloire, toute puissance et tout honneur.»

Saint Saturius, à cette vue, disait de son côté : « Seigneur, qui faites sortir votre louange de la bouche des petits enfants, soyez béni! Mon cœur est rempli de joie en voyant ce chaste adolescent que vous m'avez envoyé; ma langue ne peut exprimer mon contentement à la vue de cet enfant qui sera le soutien de mes vieux jours. Qu'auprès du chaste Prudence, je retrouve, Seigneur, l'innocence de mon baptême! »

Les deux saints, semblables à deux séraphins, firent pendant longtemps monter vers le ciel d'ardentes prières.

Retirés dans un coin de la caverne, ils prirent ensuite un peu de nourriture. Prudence raconta son voyage; Saturius à son tour fit connaître sa vie passée; il y avait vingt-neuf ans qu'il était dans cette solitude.

MORT DE SAINT SATURIUS

Prudence vécut pendant sept ans avec Saturius; ils avaient pour toute nourriture des racines et les herbes des champs, et pour boire, l'eau du Douero. Ils passaient toute la nuit et une grande partie du jour dans leur modeste oratoire, occupés à chanter les louanges de Dieu. « Leurs plaisirs étaient la lecture des saintes Lettres; leurs exercices, celui de toutes les vertus; leur faim et leur soif, celle de la justice et de la sainteté. »

Le 2 octobre 664, le vieil ermite sentit sa mort prochaine. « Place-moi, dit-il, à son jeune disciple, sur la terre nue. » Prudence obéit. « Voici, ô mon bien-aimé, ajouta-t-il, que Jésus-Christ m'appelle pour me donner la couronne éternelle; je désire mourir et aller jouir pour toujours de la gloire de mon Seigneur. Je n'ai plus qu'une seule chose à te dire, que je t'ai cachée jusqu'ici : Dieu veut que tu te livres désormais à la vie apostolique, il t'a donné cinq talents, tu ne dois pas les enfouir, mais les faire valoir, pour en gagner cinq autres.

» Tu m'enterreras dans cette grotte. Adieu, mon cher fils Prudence. Que le Seigneur te garde, qu'il te conduise et t'assiste toujours! »

Le vieillard, se soulevant alors un peu, étendit les mains et bénit; puis, en prononçant le nom de Jésus, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

DOULEUR DE PRUDENCE — DIEU LUI ORDONNE D'ALLER PRÊCHER LA PÉNITENCE

En voyant mourir le solitaire, Prudence, hors de lui, s'écria : « O mon Seigneur, pourquoi m'enlevez-vous si vite celui que j'aimais tant, pourquoi me l'enlevez-vous quand j'aurais eu tant besoin de son secours? »

Puis il pleura; mais, comprenant bientôt que sa douleur était trop forte, il ajouta : « Pardonnez, ô mon Sauveur, ces sentiments trop humains. Je ne méritais pas de jouir un seul jour, une seule heure de ce maître chéri, et vous me l'avez donné pendant sept ans! Je vous en rends grâces. Que votre nom soit béni! »

Se jetant ensuite sur le corps du vieillard : « O Saturius, s'écria-t-il, pourquoi me laissez-vous seul dans cette vallée de larmes? Que ferai-je sans vous qui adoucissiez mes peines? A qui irai-je? A qui? sinon à vous, Seigneur, père des orphelins. Secourez-moi donc, Jésus, vous qui seul savez tout ce que j'ai perdu en perdant mon maître chéri. »

Le vieillard lui avait dit de la part de Dieu de se livrer désormais à la vie apostolique, et il voulait obéir; mais il lui en coûtait de quitter sa solitude, si pleine de doux souvenirs.

Il hésitait, quand soudain un ange apparut et illumina la grotte entière de ses clartés.

« Dieu, dit-il à Prudence, t'ordonne de quitter ce lieu et d'aller à Calahorra pour y prêcher la pénitence, exciter l'ardeur des chrétiens et convertir les païens et les juifs. »

Saint Prudence obéit aussitôt; il laissa le corps

du solitaire étendu sur le rocher et se contenta de fermer l'entrée de la grotte avec de grosses pierres.

L'ancien petit châtelain d'Armentia partit, pieds nus, un bâton à la main; ses reins étaient ceints d'une ceinture de cuir et il n'avait pour tout vêtement qu'une peau de mouton.

Partout il raconta la vie édifiante de son maître Saturius. Des foules nombreuses allèrent bientôt visiter la solitude, et un grand nombre de miracles s'y opérèrent. Le concours des pèlerins n'a pas diminué, et on s'y rend encore aujourd'hui de tous les points du diocèse d'Osma et des pays environnants.

COMMENT ON CONVERTIT LES PEUPLES

Saint Prudence était arrivé à Calahorra. Monté sur une borne au milieu de la place publique, il parla en ces termes à la foule immense qu'avait attirée l'étrangeté du spectacle :

« Habitants de Calahorra, faites pénitence! Pourquoi, serviteurs de Satan, adorez-vous les fausses divinités? Pourquoi êtes-vous les esclaves de vos péchés? Et vous, juifs, pourquoi vous obstinez-vous à observer l'ancienne loi que Jésus-Christ, Rédempteur du monde, a transformée par son sang et changée en la loi de grâce? Et vous, chrétiens, marqués du sceau du baptême, pourquoi péchez-vous sans cesse contre ce Dieu que vous adorez?

— Qui es-tu, vilain pâtre? s'écrièrent les habitants. Comment oses-tu t'ériger en docteur? va, guéris ta folie! »

Et, en même temps, ils lui jetaient des pierres et lui donnaient des coups et des soufflets, tandis que les enfants lui lançaient de la boue.

Saint Prudence remercia Dieu d'avoir été jugé digne de souffrir quelque peine pour son saint nom, et continua, les jours suivants, ses prédications. Il s'attacha d'abord aux chrétiens dégénérés, qu'il convertit bientôt; puis ce fut le tour des juifs et des païens, qui, eux aussi, quittèrent leurs rites abolis ou leurs idoles pour venir adorer le vrai Dieu et reconnaître Jésus de Nazareth.

Un jour, un aveugle de naissance s'approcha du Saint, au moment où il venait de prêcher. Prudence traça sur ses yeux le signe de la Croix, et l'aveugle fut aussitôt guéri. La foule entière, à la vue du miracle, demanda à faire partie du troupeau de Jésus-Christ.

POURQUOI SAINT PRUDENCE QUITTA CALAHORRA ET SE FIT SACRISTAIN

Il avait passé quatre ans (664-668) à Calahorra et presque tous les habitants étaient convertis. Les moqueries et les insultes avaient fait place à l'admiration et au respect! Les miracles se multipliaient sous ses pas, et la foule le vénérait comme un saint.

C'en était trop pour son humilité : il résolut de quitter une ville où tout le monde l'honorait et où il n'y avait plus à souffrir.

Le lendemain, il était à Tarragona; le sacristain de la cathédrale le prit à son service. Prudence s'acquitta avec ardeur de son travail, remplissant ses heures inoccupées par la prière et les bonnes œuvres.

A la mort du sacristain, il fut nommé à sa place; mais le flambeau ne pouvait être caché plus longtemps sous le boisseau.

L'évêque l'appela un jour dans son palais et lui ordonna de la part de Dieu de se préparer à recevoir les Ordres sacrés. Prudence, qui n'avait jamais su qu'obéir, se soumit à la volonté divine.

Nommé archidiacre en 681, il s'acquitta de cette fonction avec tout le zèle possible, donnant à manger aux pauvres, secourant les indigents, visitant les malades et les guérissant souvent par le signe de la Croix.

LE CIEL LE DÉSIGNE POUR ÊTRE ÉVÊQUE

A la mort de l'évêque Népotien (697), les fidèles s'assemblèrent dans la cathédrale pour se choisir un nouveau pasteur.

On hésitait sur le choix à faire, quand soudain une voix du ciel cria : « Que Prudence, serviteur du Christ, soit notre évêque! »

Tous les clercs et les fidèles se prosternèrent et redirent : « Amen! Amen!

» Qu'il soit notre évêque, lui, le salut des infirmes, le secours des faibles!

» Que Prudence, le consolateur des affligés, le père des orphelins et le soutien des pauvres soit notre évêque!

» Oui, que Prudence, le docteur de la Sainte Eglise de Dieu et l'ange de la paix, soit notre évêque! »

Tandis que le temple retentissait de ces acclamations, saint Prudence, effrayé, le front dans la poussière, s'humiliait et disait : « O Seigneur, que suis-je pour que vous m'exaltiez de la sorte! Je suis moins qu'un grain de sable, ou pour mieux dire, je ne suis rien, et vous voulez m'honorer; je suis écrasé sous le poids de vos bontés. »

Malgré sa résistance, il fut élu, et Sonna, évêque d'Osma, avec deux autres évêques, vinrent le sacrer.

La cérémonie était à peine commencée, qu'un bruit extraordinaire se fit entendre. L'assemblée entière fut consternée, et pendant que tous : évêques, clercs et fidèles, étaient prosternés, on entendit tout à coup, au milieu de ce silence général, la voix de la Majesté divine dire distinctement : « Celui-ci est mon serviteur fidèle, c'est celui que je me suis choisi et en qui j'ai placé toutes mes complaisances. Ecoutez-le. »

Tous, se relevant alors, s'approchèrent de saint Prudence, pour baiser ses mains et toucher ses vêtements. Puis, d'un seul accord : « Père saint, dirent-ils, bénissez-nous et nous serons guéris! »

Saint Prudence voulut en vain se défendre de ces marques de respect : « Eloignez-vous de moi, disait-il, vous vous trompez. Vous m'honorez comme un saint et je ne suis en réalité qu'un misérable, un ignorant et un pécheur. »

Mais la foule répétait sans cesse : « Père saint, bénissez-nous et nous serons guéris! »

Prudence donna enfin sa bénédiction. Deux aveugles placés à ses côtés recouvrèrent aussitôt la vue.

Ce fut alors un enthousiasme indescriptible; les boiteux, les muets, les sourds s'approchèrent, les infirmes furent apportés, et presque tous obtinrent leur guérison.

SAINT PRUDENCE VIENT A OSMA — COMMENT DIEU, POUR L'HONORER, FAIT SONNER LES CLOCHES PAR SES ANGES

Le nouvel évêque s'adonna avec ardeur à la prédication; tous les dimanches, assis dans sa chaire, il expliquait les Saintes Ecritures à son peuple; et les autres jours de la semaine, il enseignait son clergé.

« Mes petits enfants, répétait-il sans cesse, aimez-vous les uns les autres, vivez en paix, et

le Seigneur de l'amour et de la paix sera avec vous. »

Or, à cette époque, certains différends s'étaient élevés entre l'évêque et le clergé d'Osma. Poussé par son zèle apostolique, saint Prudence résolut, à cette nouvelle, de venir, au nom du Sauveur, porter la paix à cette Eglise. Il monta sur sa pauvre mule et se mit en marche, accompagné seulement de quelques clercs et de son neveu, l'archidiacre Pélage.

On ne l'attendait point à Osma. Personne ne vint donc au-devant de l'envoyé du Seigneur. Mais Dieu voulait honorer son serviteur. A peine saint Prudence eut-il atteint le sommet de la colline et fut-il arrivé aux portes de la ville qu'aussitôt toutes les cloches de la vieille cité retentirent et sonnèrent à grande volée.

Le saint évêque entra en pacificateur dans Osma, le 20 avril 719, et les cloches continuèrent leur joyeux carillon, jusqu'à ce qu'il se fût prosterné devant le maître-autel de la cathédrale.

SA MORT — COMMENT LES ANGES VIENNENT CHANTER EN DEUX CHŒURS DES PSAUMES ET DES ANTIENNES AUTOUR DE SON CORPS

Les habitants entourèrent bientôt le serviteur de Dieu. Les deux jours suivants, il apaisa le différend et avertit ses clercs qu'il repartirait le lendemain; puis il s'enferma dans sa chambre, et, selon son habitude, chanta les sept psaumes de la Pénitence.

Mais, pendant la nuit, une fièvre violente le saisit, et il dut rester à Osma. Il sut bientôt par l'Esprit-Saint qu'il devait y terminer ses jours.

« Apportez-moi, dit-il, le saint viatique, car je suis sur le point d'entreprendre un voyage, non pour Tarragona, mais pour ma patrie céleste où je désire aller depuis longtemps. »

On lui apporta Notre-Seigneur, et, pendant quelques jours, les habitants d'Osma purent venir contempler un saint sur son lit de mort. « Quand apparaîtrai-je, disait-il, devant le trône de mon Dieu. Quand me délivrerez-vous, Seigneur, de ce corps de mort? Je désire mourir et aller à mon Dieu. »

Pélage lui demanda alors où il voulait être enterré.

« Pélage, répondit le Saint, mon Seigneur Jésus-Christ sait où mon corps doit être enseveli. Ecoute ce que je te demande et t'ordonne : Après ma mort, tu revêtiras mon corps de mes pauvres vêtements, tu le placeras sur la mule qui est accoutumée à me porter et tu l'enterreras à l'endroit où la mule s'arrêtera. »

Le 28 avril, saint Prudence donna ses derniers conseils à ses clercs, les bénit, et, à l'heure même qu'il avait prédit, il expira en disant à haute voix! « Seigneur Jésus, recevez mon âme! »

Aussitôt, de délicieux concerts se firent entendre. Tandis qu'une foule d'anges portaient au ciel cette âme bienheureuse, une cohorte semblable d'esprits célestes divisés en deux chœurs chantait des psaumes et des antiennes au-dessus de la maison où était mort le saint évêque. Ils commencèrent par cette antienne : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* « La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. » Puis ils chantèrent celle-ci : *Non est inventus similis illi, qui conservavit legem excelsi.* « Il ne s'en est point trouvé de semblable dans l'observance de la loi du Très-Haut; » antiennes qu'ils alternaient avec les versets des psaumes.

Ces célestes harmonies se firent entendre pendant une heure.

POURQUOI LES HABITANTS D'OSMA NE PURENT POINT MOUVOIR LE CORPS DU SAINT

Le corps fut porté à la cathédrale, et l'évêque d'Osma donna ses plus riches ornements pour l'en revêtir.

Après l'office des morts, une discussion s'éleva entre les clercs d'Osma et ceux de Tarragona pour la possession des saintes reliques.

« Que le corps appartienne, dit Pélage, à ceux qui pourront le mouvoir avec facilité. »

La proposition fut acceptée par tous.

L'évêque d'Osma s'approcha le premier et essaya de remuer les reliques; ses chanoines vinrent à son aide, le Saint ne remua pas davantage : les hommes les plus robustes essayèrent pendant tout un jour et toute une nuit, mais ces efforts multipliés n'aboutirent point.

Pélage et ses compagnons se rappelèrent alors les paroles du Saint : « Après ma mort, vous revêtirez mon cadavre de mes pauvres vêtements, vous le placerez sur ma mule et Dieu pourvoira à ma sépulture. » Ils dépouillèrent donc le corps des riches ornements de l'évêque d'Osma et, sans difficulté aucune, le placèrent sur la mule.

Sur le point de partir, Pélage se tourna vers les assistants et leur dit : « Jamais, illustres seigneurs et très chers Frères, nous ne pourrons vous remercier assez, ni oublier les honneurs que vous avez rendus à notre prélat. Vous désiriez avec raison garder le corps de celui qui a apaisé vos différends, afin qu'il protégeât votre ville d'Osma; mais la Sainte Eglise de Tarragona veut revoir son saint évêque. Cette épouse mystique attend son bien-aimé plein de vie. Hélas! elle n'en recevra que la dépouille mortelle. Ne lui refusez pas cette dernière consolation! Et encore lui sera-t-elle donnée? nous l'ignorons. « Mon Seigneur Jésus-Christ, nous a » dit Prudence avant de mourir, connaît le lieu » de ma sépulture. »

» Nous allons, sans la perdre de vue, suivre la mule qui porte ce trésor si précieux. Nous vous remercions de vos bienfaits; promettez-nous le concours de vos prières. Que Dieu vous garde! »

DIEU DONNE UN TOMBEAU A SAINT PRUDENCE

La mule descendit alors doucement la colline, traversa la plaine qu'arrose l'Usero et prit la direction de Soria. Les habitants d'Osma, montés sur les remparts, l'accompagnèrent longtemps de leurs regards.

Au bout de quelques heures, la mule quitta le chemin et s'engagea dans les montagnes à travers les précipices. La nuit arrivée, elle s'arrêta.

« C'est ici sans doute, dit Pélage, que Dieu a préparé la sépulture de son serviteur. » Et il voulut, avec ses compagnons, déposer le corps sacré. Mais ce fut impossible et les reliques présentèrent la même immobilité que dans la cathédrale d'Osma.

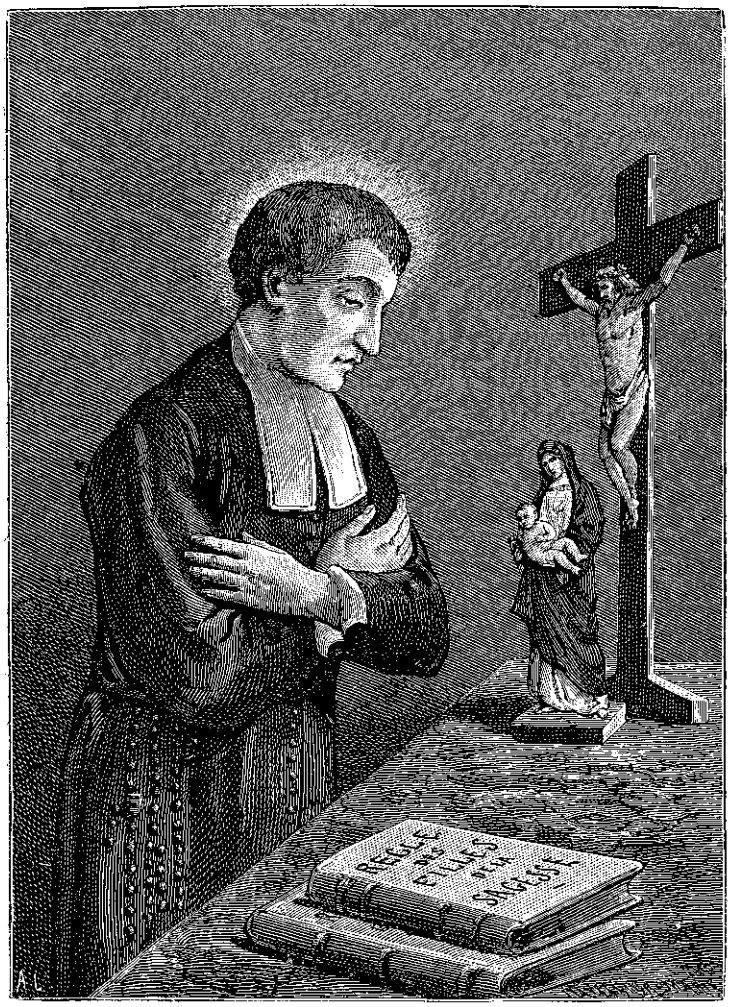
Le jour suivant, au lever de l'aurore, la mule reprit sa marche. Arrivée sur les hauteurs de Soria, dans une grotte profonde, elle s'agenouilla.

Pélage comprit que c'était enfin le lieu choisi par le Seigneur. Les clercs déposèrent le corps sur le rocher, le placèrent dans un tombeau, et, tenant des cierges à la main, ils chantèrent les louanges du Seigneur. (1er mai 719.)

Cette vie de saint Prudence est tirée de *l'Espagne sacrée*, de FLORÈS.

LE BIENHEUREUX LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT

Fête le 28 avril.



Le bienheureux Grignon de Montfort.

« Les saints n'apparaissent pas fortuitement sur la scène du monde, disait l'illustre cardinal Pie, évêque de Poitiers. Dans le ciel des élus, comme au firmament visible, c'est sur un signal du Très-Haut que les étoiles accourent en criant: Nous voici ! et qu'elles commencent de briller joyeusement pour celui qui les a faites. »

NAISSANCE — PREMIÈRE ÉDUCATION — SAINT-SULPICE

Louis naquit le 31 janvier 1673, à Montfort-la-Canne, petite ville auprès de Rennes, de Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, gentilhomme breton, avocat, et de Jeanne Robert-Visuelle.

Au nom de Louis, qu'il reçut au baptême, le serviteur de Dieu ajouta celui de Marie et, sous l'inspiration de la grâce, il quitta celui de sa famille pour celui de Montfort sous lequel il est plus connu.

Il fut un des aînés des huit enfants qu'eut M. Grignon. Celui-ci, malgré sa modeste fortune, l'envoya étudier à Rennes, dans un collège florissant, dirigé par les Jésuites. La piété et l'intelligence de l'enfant se développèrent sous l'habile direction du P. Gilbert. Louis se fit remarquer par sa dévotion à la Sainte Vierge.

Il avait dix-huit ans et venait d'achever sa philosophie, quand Dieu lui fit entendre le mystérieux appel qu'il adresse à ceux dont il veut faire ses prêtres. Il fut envoyé à Paris, afin d'y suivre le cours de théologie au Séminaire de Saint-Sulpice. Trop pauvre pour payer la pension ordinaire, il ne put continuer ses études qu'au prix des plus rudes sacrifices et qu'en acceptant de veiller les morts de la paroisse de Saint-Sulpice. Des heures de nuit qu'il passait ainsi trois ou quatre fois par semaine, il employait les quatre premières à l'oraison faite à genoux, deux autres à la lecture spirituelle, deux au sommeil et le reste à l'étude de la théologie. Ce fut à cette

grande école que le futur apôtre apprit les leçons de la mort, leçons qu'il répétait avec une si singulière énergie. Dans ces longs tête-à-tête, « son génie poétique, semblable à la fleur qui a germé sur la fosse des morts, plus tard s'y épanouissait à l'aise. et telles furent les veillées d'armes de ce chevalier (1) ».

Il exerçait dès lors sur lui d'effrayantes mortifications : disciplines sanglantes, chaînes de fer, cilices, tout fut mis en œuvre pour apaiser cette soif qu'il avait du sacrifice.

Ces austérités exagérées eurent bientôt épuisé cette nature robuste, mais encore incomplètement formée. A l'âge de vingt ans, il tomba malade et on dut le porter à l'Hôtel-Dieu. Sa patience y fut si admirable que tous, malades, Sœurs et infirmiers le considéraient comme un saint. Il guérit et put reprendre ses études; mais, sa pauvreté l'empêcha de suivre les cours de Sorbonne, et, par suite, il ne put jamais prendre les grades. Mais Dieu se chargea de suppléer aux leçons des docteurs, et le crucifix lui en apprit plus que les livres.

Cependant, les singularités de sa vie, ses mortifications, sa piété qui revêtait souvent les formes les plus extraordinaires, tinrent plus d'une fois en suspens l'esprit de ses supérieurs; mais les plus rudes épreuves, les humiliations publiques qu'ils lui infligèrent, ne trouvèrent jamais son humilité en défaut, non plus que son obéissance. Vivant de la foi, jugeant toutes choses à cette mesure, Montfort ne gardait des bienséances sociales que ce que l'amour de Dieu ou du prochain, surnaturellement entendu, lui montrait respectable ou utile. De là ses façons de parler ou d'agir humainement inexplicables; de là les persécutions, les blâmes dont il fut l'objet. Les impies le considéraient comme un extravagant; les gens de bien, les évêques même trouvèrent son zèle intempestif; sa conduite parut une énigme à ses contemporains, et pour plusieurs sa vie fut une folie et un scandale; mais le peuple ne s'y trompait pas et le considérait comme un saint.

Il convient peut-être ici de répondre à cette objection qui, de son vivant et depuis, a été si souvent reproduite. Si Montfort faisait fi de la prudence humaine, s'il s'appuyait dans ses entreprises sur Dieu seul, c'est qu'il était un saint, et que les saints, sous l'influence d'une grâce spéciale, suivent une voix qui n'est pas et ne peut être la voie du commun. D'un seul coup de son aile et du premier vol, l'aigle gagne ses sommets que le lion lui-même n'atteint que lentement. Montfort passait les nuits en prière; mais le Sauveur faisait-il autre chose? Il fut un scandale aux jansénistes, aux libertins et aux prudents selon la chair; mais Notre-Seigneur cherchait-il donc tant à plaire aux pharisiens, dont il flagellait sans pitié les hypocrisies et les vices? Nous plaçons ici ces réflexions parce qu'elles répondront d'avance aux critiques qu'amènent les singularités de cette vie et qui donnèrent à Montfort un cachet de si forte et si sainte originalité. D'ailleurs, la voix de Rome, la seule juge en ces matières, ayant parlé, nous approuvons ce qu'elle approuve et nous trouvons bon ce qu'elle recommande.

Le Séminaire de Saint-Sulpice envoyait tous les ans deux députés porter au nom de tous à Notre-Dame de Chartres les hommages de la maison. En 1608, Montfort fut l'un de ces ambassadeurs.

(1) L'abbé Pauvert, Poitiers, *Vie de Montfort.*

IL EST ENVOYÉ A NANTES, PUIS A POITIERS

Montfort fut élevé au sacerdoce le 5 juin 1700. Il passa toute la soirée de ce jour et une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement, attendant avec autant d'impatience que de sainte terreur le moment de dire sa première messe. Il avait alors 27 ans. Avant même d'être prêtre, le saint jeune homme avait plusieurs fois manifesté son désir d'aller dans les missions lointaines : « Que faisons-nous ici, disait-il souvent à ses condisciples, tandis qu'il y a au Japon et aux Indes tant d'âmes qui se perdent ? » Dieu avait sur lui d'autres desseins; hélas ! ce n'est pas seulement au Japon que les âmes se perdaient et se perdent encore ! Ses supérieurs cependant, tenant compte des premiers tressaillements de son sacerdoce et de son zèle pour les âmes, lui conseillèrent d'aller à Nantes, où une Société de prêtres se vouait aux missions, dans les paroisses de la Bretagne. M. Lévêque, le supérieur de cette maison, était un des premiers disciples de M. Ollier, dont il était l'imitateur.

Cependant, la petite Société de Nantes n'était pas à beaucoup près aussi sainte que son supérieur. Plusieurs de ses membres inclinaient au jansénisme, dont notre saint fut toujours l'ennemi déclaré. Cette remarque le détermina bientôt à suivre une autre voie; il quittait Nantes vers le milieu de l'année 1701. Il se rendit à la célèbre abbaye de Fontevrault, où sa sœur devait prendre l'habit. Mme de Montespan, alors retirée près de sa sœur, Gabrielle de Rochechouart, l'illustre abbesse de Fontevrault, voulut faire quelque avantage au vénérable Montfort et le pressa de se rendre auprès de Mgr Girard, évêque de Poitiers; celui-ci était à Niort, et le saint prêtre dut l'attendre quatre jours. Il employa ce temps à faire une retraite à l'hôpital général. Les pauvres furent si touchés de sa piété et de la pauvreté de ses habits, qu'ils se cotisèrent entre eux pour lui faire l'aumône : ils conçurent de lui, dès lors, une telle estime qu'ils supplièrent l'évêque de le leur donner pour aumônier : Montfort accepta, malgré ses répugnances, non pas pour les pauvres, mais pour un ministère un peu étroit pour son zèle, sa vocation l'appelant aux missions des campagnes. Il accepta donc, mais à la condition d'exercer gratuitement ses fonctions et de n'avoir que la nourriture des pauvres.

MONTFORT A PARIS ET AU MONT VALÉRIEN

Le saint homme resta dix mois à l'hôpital général où il rétablit le bon ordre depuis longtemps troublé. Mais les inquiétudes qu'il eut au sujet de la vocation de ses sœurs le déterminèrent, l'année suivante, à se rendre à Paris. Mme de Montespan lui portait une singulière estime. Expiant par la charité le triste éclat d'une vie scandaleuse et ne pouvant rien faire accepter au serviteur de Dieu pour lui-même, elle fournit à trois de ses sœurs la dot nécessaire à leur entrée en religion. A Paris, des calomnies habilement semées lui avaient aliéné ses anciens protecteurs de Saint-Sulpice.

Cependant, malgré ces mépris, s'agissait-il d'entreprendre quelque dessein réputé malaisé ou impossible, c'était à sa vertu que l'on avait recours. C'est ainsi que la discorde s'étant mise dans un couvent d'ermites, qui vivaient d'une façon fort austère sur le Mont Valérien, l'abbé,

M. Madot, plus tard évêque de Châlons, pria Montfort de s'y rendre. Il le fit humblement, et les religieux, touchés de ses exemples et de sa vertu se firent de mutuelles concessions qui ramenèrent la paix.

IL REVIENT A POITIERS
COMMENCEMENT DE L'ORDRE DE LA SAGESSE

Cependant, les pauvres de l'hôpital de Poitiers ne se consolaient pas du départ de leur aumônier. Ils écrivirent une lettre, que l'on garde à la bibliothèque d'Issy, par laquelle ils réclament le retour de celui qu'ils avaient si bien apprécié. Montfort obéit aussitôt. On lui donne trente francs pour sa route; mais lui, décidé à voyager aux frais de la Providence, distribue cet argent aux pauvres, part à pied et en mendiant.

Nous touchons ici l'époque la plus féconde de la vie si courte de ce saint prêtre : nous allons le voir, dénué de tout secours humain, heurtant toutes les délicatesses de la nature, méprisé, calomnié, persécuté par ceux mêmes qui devraient le secourir, jeter les fondements d'une œuvre admirable.

Le berceau de cette œuvre, qu'il appela la Sagesse, fut un hôpital, et les premières colonnes furent vingt filles des plus pauvres et des plus disgraciées de ce même hôpital, auxquelles il donna pour supérieure la plus pieuse d'entre elles, mais qui était aveugle. Au milieu de la salle où il les réunit la première fois, il planta une croix et leur dit : « Votre sagesse, mes filles, sera dans la folie de la croix! » Et tel fut le commencement de cette Congrégation qui compte aujourd'hui plus de trois mille religieuses, qu'il appela et qui est encore la Sagesse! Dieu veuille lui conserver toujours l'esprit de ferveur et de pauvreté qui marquèrent ses débuts!

La première novice du dehors qu'il reçut et qui en fut à la vérité, sous sa direction, la fondatrice, fut la fille d'un procureur au présidial de Poitiers. Marie-Louise Trichet n'avait que seize ans, quand, un jour, sa sœur aînée, qui avait assisté à un sermon de Montfort, lui dit : J'ai aujourd'hui entendu parler un saint! Piquée par cette parole, et d'ailleurs en quête d'un confesseur, elle se présente dès le lendemain au confessionnal de Montfort : « Qui vous envoie? lui dit-il. — C'est ma sœur, répondit-elle simplement. — Non, ma fille, c'est la Sainte Vierge qui vous adresse à moi !..... » Admirant quelle grâce il y avait déjà dans cette âme, il en devint le conducteur: il l'admit à la communion quotidienne selon l'usage de l'Eglise que les jansénistes avaient alors presque aboli partout. Puis, le 2 février 1703, alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans, il lui fit prendre un habit particulier, tel que le portent encore les filles de la Sagesse. C'était une robe de laine grise, grossière, une coiffe, qui n'est autre que celle des paysannes de la Basse-Bretagne; enfin, des sandales sans talon complétèrent ce costume sur lequel il jeta une cape noire qui enveloppe la religieuse tout entière comme dans un manteau de deuil.

Cependant, les difficultés qu'il avait éprouvées une première fois se renouvelèrent bientôt sous l'empire des mêmes causes. Les hospices étaient alors à Poitiers, comme presque partout, privés de ces anges de la terre, que l'on veut éloigner du chevet des mourants. Ils étaient gouvernés par des veuves ou de pieuses filles qui voyaient dans ces fonctions plutôt une position qu'un poste de dévouement. C'est en voyant de près le vice de cette administration laïque de la charité que le saint aumônier conçut le dessein de fonder une association basée sur l'esprit de sacrifice et composée de membres liés par les vœux de religion.

IL QUITTE L'HOPITAL ET COMMENCE LES MISSIONS

Les difficultés s'accrurent au point qu'il résolut d'abandonner à la Providence le berceau qui contenait ses plus chères espérances. Il se présenta à l'évêque de Poitiers, Mgr de la Poype de Vertrieu, le priant de lui permettre de suivre son attrait pour les missions. L'évêque, qui était un saint homme et qui appréciait l'apôtre, y consentit volontiers.

Montfort avait alors trente ans. Doué d'une santé que ses austérités effrayantes n'avaient pas encore trop affaiblie, il se mit à l'œuvre et commença ses prédications dans un des faubourgs de Poitiers, à Montbernage, dépendant de la paroisse Sainte-Radegonde.

Sa parole ardente, saisissante et populaire à la façon de Bridaine, les élans de sa foi, les enthousiasmes de son amour, la seule vue de ce visage étrange où se lisaient les austérités de sa pénitence, tout en lui prêchait Dieu. Le peuple accourait pour l'entendre, et presque à chaque sermon les sanglots de l'auditoire répondaient à ses accents convaincus. Les conversions s'opérèrent en masse dans ce quartier de Poitiers sur lequel, après deux siècles, on peut encore retrouver les impressions que produisit cette parole vibrante. Cette remarque s'applique dans une certaine mesure aux cent quatre-vingt paroisses qu'il évangélisa pendant les douze dernières années de sa vie.

Mais le démon ne tarda pas à entraver, comme il le put, l'œuvre de l'apôtre. Mille épreuves lui furent suscitées. La plus douloureuse fut celle qui lui vint de l'évêque de Poitiers. Ce prélat, d'ailleurs pieux, se laissa circonvenir par les ennemis du saint missionnaire, et, non content de lui retirer la sympathie dont il l'avait jusque-là honoré, il lui fit notifier un interdit, motivé sur les prétendus excès de son zèle. Cette mesure sévère, dont l'évêque se repentit plus tard, fut très sensible à notre apôtre, mais aucune parole de murmure n'effleura ses lèvres. Il prêchait alors une retraite aux religieuses de Sainte-Catherine. Il l'interrompit et profita de ce repos pour aller à Rome.

IL SE REND A ROME

Montfort entreprit ce pèlerinage à pied et sans argent. Trouvant encore dans sa poche dix-huit deniers, il les distribua à quelques malheureux. Après bien des dangers, il arriva à Lorette et s'y reposa quinze jours, après quoi il se rendit à Rome. Ayant obtenu une audience de Clément XI, il se mit à sa disposition, en lui manifestant toutefois son désir d'aller faire des missions dans l'Orient. Le Pape le considéra longuement et lui dit : « Vous avez en France un champ assez vaste, n'allez point ailleurs, mais travaillez-y dans une parfaite soumission aux évêques! » Et il le congédia en lui donnant, avec sa bénédiction, le titre de missionnaire apostolique.

Cette bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ fut un grand encouragement pour notre saint prêtre; il partit donc de Rome et revint par Saumur et le Mont Saint-Michel.

SA VIE APOSTOLIQUE

Après une retraite, Montfort vint à Rennes, où habitaient son père et sa mère. Il prêcha une première mission, puis il vint à Montfort, sa patrie,

puis à Dinan, où son frère était Dominicain. Il y fit une mission aux soldats de la garnison et en convertit plusieurs. De là, il se rendit dans le diocèse de Saint-Brieuc. Partout les fruits de ses prédications étaient en rapport avec les humiliations qu'il recevait.

Elles ne lui étaient point ménagées. Le clergé de ce diocèse partageait les doctrines jansénistes de son évêque, et parvint si bien à noircir le missionnaire auprès du prélat que celui-ci lui retira l'autorisation de prêcher ailleurs que dans quelques églises déterminées. Soumis à ces ordres, dans lesquels il voyait la punition de ses péchés, Montfort quitta son ingrate patrie et vint à Nantes. Il fit dans cette ville plusieurs missions; un trait donnera la mesure de ses saintes audaces.

Un jour, sur la place de Nantes, il voit une foule considérable, et, comprenant qu'une danse publique était la cause de cet attroupement, il fend sans hésiter les rangs des curieux et pénètre au milieu des danseurs. Ceux-ci l'entourent et le raillent, et l'un d'eux, par moquerie, entonne un des cantiques qu'il chantait dans la mission. Mais lui, prenant son chapelet et levant son crucifix : « S'il y a, dit-il, dans cette assemblée des amis de Dieu, qu'ils se mettent à genoux ! » Son air inspiré, sa vertu reconnue subjuguent les plus audacieux, et tous, danseurs, danseuses et spectateurs tombent à genoux, récitent le chapelet et se dispersent.

En 1709, il fit la mission à Pont-Château et dans les paroisses du voisinage. C'est là qu'il fit élever ce célèbre calvaire, qui devint le prétexte de nouvelles accusations contre lui auprès de l'évêque de Nantes; celui-ci lui retira la permission de prêcher dans son diocèse.

Partout combattu, mais jamais découragé, le serviteur de Dieu profita de ce nouveau loisir pour fonder à Nantes, comme il avait fait à Poitiers, un hospice pour les incurables; puis il vint dans le diocèse de Luçon et à La Rochelle; la croix le suivait partout. Cependant, l'évêque de cette dernière ville, Mgr de Champflour, le reçut comme un envoyé de Dieu.

IL FONDE UNE SOCIÉTÉ DE MISSIONNAIRES

Malgré sa constitution robuste, le vénérable Montfort sentait que sa jeunesse ne résisterait pas longtemps aux extrêmes fatigues de la vie des missions. Il voyait le bien immense que produisaient partout ces exercices. Il songea à se survivre dans des fils capables de continuer cette œuvre. Mgr l'évêque de la Rochelle l'encouragea. Le saint prêtre partit aussitôt pour Paris, afin d'affilier la congrégation qu'il rêvait au Séminaire du Saint-Esprit, fondé par M. Desplaces. Ses démarches eurent un plein succès, et il trouva dans ce Séminaire les premiers éléments de sa future famille qu'il appela la Compagnie de Marie. En revenant à Poitiers, il eut la joie d'y retrouver sa petite communauté de la Sagesse toujours plus fervente, et la sœur Marie-Louise de Jésus toujours aussi fidèle. Mais l'évêque de Poitiers, toujours mal conseillé, vint mettre encore la goutte de vinaigre qui semblait le condiment nécessaire de toutes les entreprises de l'homme de Dieu, et lui enjoignit de quitter la ville dans les 24 heures. L'humble missionnaire obéit aussitôt sans se plaindre et porta son zèle dans les paroisses du diocèse de La Rochelle et de Saintes. Il évangélisa successivement Mauzé en Aunis, le Vanneau, Fourax, Tauzon-la-Ronde. A Saint-Amand-sur-Sèvre, il déracina d'antiques superstitions. A Fontenay-le-Comte, il courut deux fois risque de la vie. Pendant la mission de Villiers-en-Plaine, il avait été vu, priant les bras en croix, et élevé de plus de deux pieds au-dessus de terre. Il vint à Mervent, où il excita les paroissiens à réparer leur pauvre église. Puis, pour se reposer, car ses forces commençaient à le trahir, il vint fixer sa retraite momentanée dans une grotte sauvage, au bas de laquelle serpente la Vendée.

Cette grotte est aujourd'hui le but d'un pèlerinage : Mgr Catteau, évêque de Luçon, a permis d'y élever une chapelle. Le Saint se rendit ensuite à Saint-Pompain, où il attira à sa Congrégation le vicaire de la paroisse, M. Mulot, qui, avec M. Vatel, fut un de ses premiers disciples et devint son successeur.

Là encore il décide trente-trois hommes de la paroisse à faire avec lui le pèlerinage à Notre-Dame des Ardillers, à Saumur. Les pèlerins firent, pieds nus, une partie de la route, qui est de plus de trente lieues.

MISSION DE SAINT-LAURENT — SA MORT

Pendant ce pèlerinage, il sentit les premières annonces de sa fin prochaine. Il retourna donc à La Rochelle, où il fonda plusieurs écoles et mit la dernière main à la règle et aux constitutions des Filles de la Sagesse. Accompagné de M. Mulot, il vint commencer la mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre. C'était une paroisse qui faisait alors partie du diocèse de Poitiers et aujourd'hui de Luçon. Il n'y avait que cinq jours que la mission était commencée, quand le mal l'obligea à se mettre au lit. Il vit venir la mort avec intrépidité, et le mardi, 28 avril 1716, il rendait doucement sa belle âme à Dieu. Il n'avait que 43 ans, 2 mois et 28 jours.

Une foule immense, accourue de toutes les paroisses voisines, lui fit un magnifique cortège. Chacun voulait le voir et le toucher une dernière fois. D'après son désir, il fut enterré auprès de l'autel de la Sainte Vierge dans l'église paroissiale de Saint-Laurent. La confiance des peuples en a fait le but d'un pèlerinage. De nombreux miracles opérés à ce tombeau, miracles dont l'authenticité vient d'être solennellement reconnue par cette bouche infaillible qui, seule, ne se trompe jamais ici-bas, ont donné naissance, puis raison à la dévotion populaire.

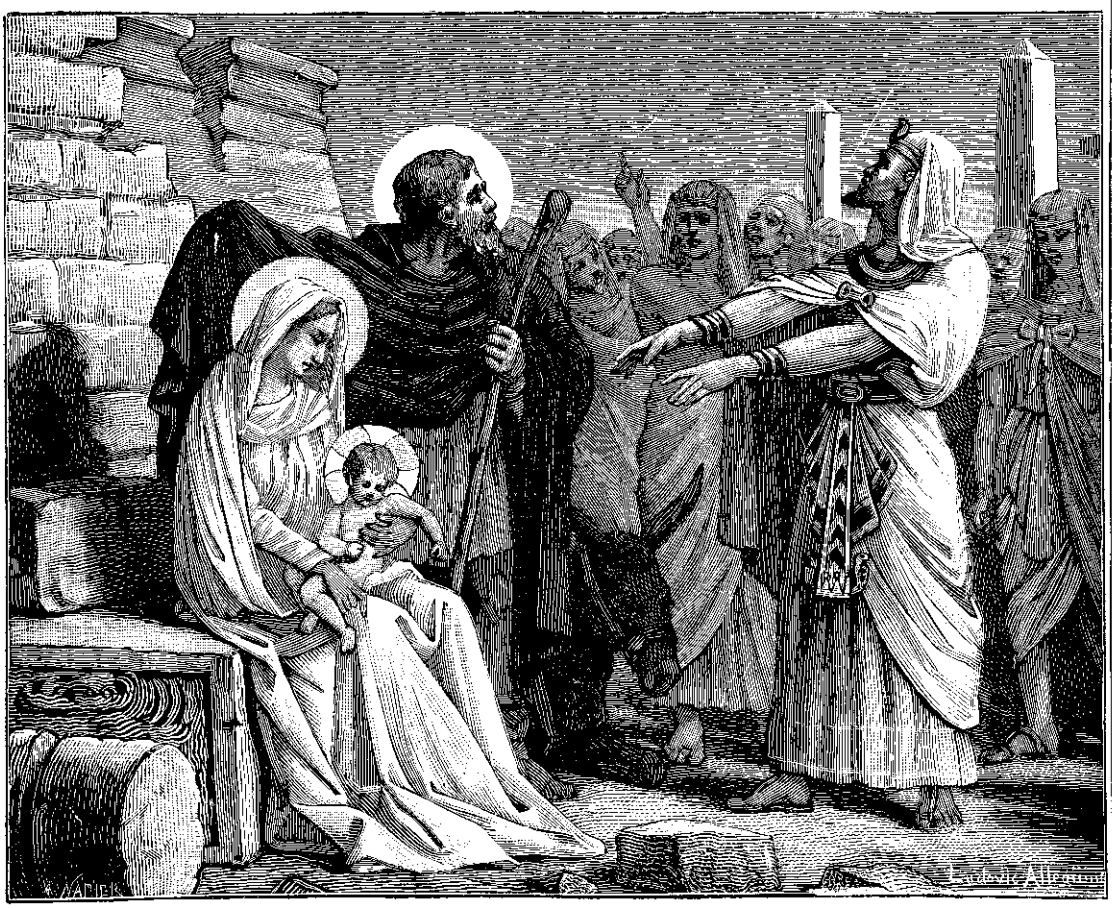
Près de ce tombeau, ses filles et ses fils ont abrité leur berceau, et les deux Congrégations ont grandi, vivent et prospèrent à l'ombre de cette tombe vénérée.

Il nous plairait de montrer maintenant, avec un de ses modernes historiens, le vénérable Montfort comme l'inspirateur et la raison historique des guerres de la Vendée. Nous renvoyons au beau livre de M. l'abbé Pauvert.

SAINT APHRODISE, MARTYR

PREMIER ÉVÊQUE ET PATRON DE BÉZIERS

Fête le 28 avril.



A l'arrivée de la Sainte Famille, en Egypte, les idoles de la ville d'Hermopolis s'écroulent. La foule furieuse s'ameute contre les augustes étrangers. Aphrodise, gouverneur de la ville, se présente à la tête de ses concitoyens irrités, mais la vue de l'Enfant-Jésus le convertit, et il le reçoit avec la Sainte Famille dans sa maison.

Aphrodise naquit à Hermopolis, en Égypte, vers l'an 36 avant Notre-Seigneur.

Les anciennes traditions de Béziers racontent qu'il était préfet de cette ville, lorsque saint Joseph, averti par un ange, fut contraint de quitter la Judée et de s'enfuir en Égypte, avec Jésus et Marie, pour éviter la persécution d'Hérode. Ces saints fugitifs furent obligés de séjourner en la ville d'Hermopolis; or, il se trouvait dans cette ville un temple de grand renom, dédié à Mercure. Au rapport de saint Épiphane, il avait été prédit aux habitants de cette ville que leur temple durerait jusqu'à l'apparition d'une Vierge Mère apportant son Enfant avec elle dans la cité. C'est, en effet, ce qui arriva. A peine la Sainte Famille fut-elle dans les murs de la ville, que l'idole se mit à trembler, les murs du temple furent agités, et peu après, l'édifice fut renversé jusque dans ses fondements. Le peuple épouvanté fit des recherches et, tout irrité, allait faire un mauvais parti à la Sainte Famille. Aphrodise, encore païen comme les autres, arrive à son tour pour apaiser la colère des séditieux et venger sur notre Sauveur l'injure qu'ils croyaient avoir été faite à la majesté de leur dieu Mercure. Mais il n'eut pas plutôt contemplé le visage adorable de cet Enfant et les doux embrassements de sa

Mère qu'il se sentit touché de tendresse et de compassion. Il jugea que cet Enfant, si redouté de ses dieux, était le Dieu véritable qui méritait ses adorations. Il s'opposa donc à la violence de ceux qui voulaient l'immoler à leurs idoles, il calma la fureur du peuple, et, s'approchant de saint Joseph, il s'informa du lieu de leur naissance et de leur demeure. Charmé de plus en plus de la beauté de cet Enfant adorable et de la sainteté de ses parents, Aphrodise offrit à la Sainte Famille une généreuse hospitalité qui dura jusqu'à la mort d'Hérode.

Durant ce temps, la conversation de la Sainte Vierge et de saint Joseph, par une suite de bons exemples, imprima dans le cœur de cet Égyptien des vertus excellentes et des désirs secrets d'être complètement l'ami du Dieu véritable.

Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis le départ de la Sainte Famille de sa maison et Aphrodise, souffrant en son cœur depuis ce temps de l'absence de l'Enfant Jésus, apprit les merveilles qui s'opéraient en Judée. Sans hésiter, il abandonna aussitôt son pays, sa maison, ses honneurs, pour aller s'attacher à la suite de Notre-Seigneur.

Jésus ne pouvait ne pas récompenser cet homme généreux, qui lui avait offert une si gracieuse hospitalité. Il le reçut parmi ses disciples. Et ainsi saint Aphrodise, ferme dans l'amour de notre Sauveur, assista aux prédications et aux miracles opérés pendant la vie publique de Jésus-Christ. Après la résurrection de Notre-Seigneur, saint Aphrodise s'attacha plus particulièrement à saint Pierre et l'accompagna dans tous ses voyages et surtout à Rome, lorsque cet apôtre vint y établir son siège. Saint Paul y vint aussi. Dans une conférence qu'ils eurent sur ce qui était le plus expédient pour la gloire de Dieu et pour la prédication de l'Évangile, il fut résolu que saint Paul passerait dans les Espagnes et que saint Pierre resterait en Italie; saint Aphrodise fut donné comme auxiliaire à saint Paul. Il le suivit donc jusques en France avec Paul Serges, proconsul, que l'apôtre des Gentils avait instruit et baptisé en l'île de Chypre. L'apôtre saint Paul continua sa route pour l'Espagne. Paul Serge se fixa à Narbonne, après avoir sacré son compagnon Aphrodise premier évêque de Béziers.

Aphrodise arriva en cette ville, monté sur un chameau; Béziers était une grande et très ancienne ville d'origine ibérienne. Lorsque saint Aphrodise y fut nommé évêque, il n'y trouva que des consciences corrompues par le vice; le pays était plongé dans l'idolâtrie, les esprits étaient ensevelis dans les plus épaisses ténèbres et les cœurs étaient entraînés dans tous les dérèglements dont notre nature viciée est capable. Ces obstacles, humainement insurmontables, ne lui firent point perdre courage, au contraire, ils enflammèrent d'autant plus son zèle qu'ils étaient plus difficiles à vaincre. Aphrodise commença à prêcher, avec une ferveur incroyable, le nom de Jésus-Christ et à reprendre les mœurs déréglées de ce peuple. Beaucoup de païens, charmés de ses saints entretiens, faisaient paraître en même temps de l'étonnement et de la satisfaction, et se pliaient aux principes de la vertu qu'il leur présentait.

SON MARTYRE

Mais un jour que ce bon pasteur, tout embrasé d'un feu céleste, distribuait à ses ouailles le pain de la parole de Dieu, une troupe d'idolâtres, armés de fureur et de rage, se jetant au travers de l'assemblée, se saisirent de sa personne et lui abattirent enfin la tête, ainsi qu'à trois de ses compagnons, Caralippe, Agape et Eusèbe. C'était en l'an 65 de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 28 avril, et la première année de son épiscopat.

Le lieu du martyre de saint Aphrodise se nomme place Saint-Cyr. Cette place ayant un puits au milieu, se trouvait auprès des arènes de la ville. Les bourreaux de notre Saint, après avoir consommé leur forfait, se saisirent de sa tête et la jetèrent au fond de ce puits. Mais, par un miracle de la toute-puissance divine, les eaux remontant jusqu'au sommet, amenèrent au dehors le chef ensanglanté; le corps de saint Aphrodise, se relevant alors de lui-même, prit entre ses mains sa tête abattue, et passant par le milieu de la ville, il l'apporta jusqu'à une petite chapelle qu'il avait auparavant dédiée à saint Pierre: c'est là qu'il fut enseveli.

On raconte que des ouvriers voyant passer saint Aphrodise apportant sa tête entre ses mains en firent un sujet « de scandale et de risée, mais Dieu se vengea aussitôt sur ces insensés, laissant leurs cols tordus en la posture qu'ils tenaient en le regardant. » Les marques de cette punition paraissent encore à Béziers, par neuf têtes de pierre en relief, rangées dans le mur d'une ancienne maison de la rue *des Têtes*.

SES RELIQUES

Les reliques de saint Aphrodise reposent à Béziers, dans une magnifique châsse placée sur l'autel des Saintes-Reliques, dans l'antique église dédiée à ce Saint. La Révolution essaya de les faire disparaître. On raconte qu'elles avaient été apportées à l'Hôtel de Ville pour y être brûlées, mais, par un prodige divin, le feu les respecta. Étonné de ce qui se passait, l'employé municipal les emporta et les confia à une honorable famille qui les remit avec bonheur au curé de la paroisse quand la paix et la liberté furent rendues à la France.

Les faveurs que Dieu accorde à cette contrée par l'entremise de ce Saint, disent les historiens de Béziers, se manifestent si clairement dans les nécessités publiques et particulières, que l'on peut dire à ceux qui les ignorent comme la Samaritaine à ses concitoyens : « Venez et voyez. » Par son invocation, les fièvres les plus rebelles disparaissent, les douleurs les plus aiguës s'apaisent, les aveugles ouvrent leurs yeux à la lumière, les sourds peuvent entendre la parole de Dieu; les boiteux, les paralytiques sortent guéris du temple du Seigneur, les lépreux peuvent se ranger parmi les fidèles et guérir, en même temps que la lèpre de leur corps, la lèpre de leur âme.

Que de fois, dans les nécessités publiques, la ville de Béziers est venue se prosterner devant les reliques précieuses de ce Saint et toujours ses vœux ont été exaucés. C'est la sécheresse qui ravage la campagne, une procession a lieu en honneur de saint Aphrodise et, avant la fin de la cérémonie, la pluie vient rafraîchir l'atmosphère et arroser nos champs. La peste, ce fléau terrible, vient infester plusieurs fois cette contrée, la ville se réunit auprès des reliques de ce Saint et la peste disparaît aussitôt. Les archives municipales racontent elles-mêmes les bienfaits obtenus par l'intercession de saint Aphrodise, et il faudrait être insensé pour en nier l'authenticité.

Ne faut-il donc pas s'étonner aussi si le culte de ce Saint est très répandu dans la contrée. La piété des fidèles a élevé une magnifique église en son honneur. Jusqu'au VII^e^ siècle, elle fut le siège des évêques de Béziers; elle devint dans la suite une abbaye régulière sous la règle de saint Benoît. Après la Révolution, cette église fut rachetée et restaurée par M. Martin, ancien député aux États-Généraux et premier curé de la paroisse.

Tous les ans, au jour de sa fête, le 28 avril, la ville entière et une foule innombrable d'étrangers vont se prosterner dans cette église, berceau de leur foi, auprès des reliques de saint Aphrodise, patron de la ville de Béziers.

Comme il a été dit au commencement de cette notice, saint Aphrodise fut un compagnon fidèle de saint Paul Serge et fut sacré évêque par lui. En souvenir de cette amitié, le clergé de Saint-Paul de Narbonne va tous les ans présider les offices en l'église de Saint-Aphrodise, pour la fête de ce Saint, et le 11 décembre, le clergé de Saint-Aphrodise préside les cérémonies de la fête de saint Paul Serge, à Narbonne.

(*Extrait de plusieurs auteurs.*)

PRIÈRE A SAINT APHRODISE

Grand saint Aphrodise, qui avez eu l'inestimable bonheur de recevoir dans votre maison la Sainte Famille et qui avez pu converser si longtemps avec Jésus, Marie et Joseph, nous vous en supplions de toute notre âme, obtenez-nous la grâce de recevoir souvent avec le même amour et les mêmes fruits pour notre sanctification, Jésus, notre divin Rédempteur, dans la Sainte Communion. Au nom de la reconnaissance, suppliez encore Marie et Joseph, vos anciens hôtes, de nous protéger et de nous bénir; obtenez-nous le détachement des choses de ce monde, préservez-nous des maladies de l'âme et du corps; que votre protection nous soit toujours efficace afin que, servant Dieu comme vous sur la terre, nous puissions nous réjouir avec vous dans le ciel pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

LES SAINTS ZÉNON, EUSÈBE, NÉON, VITAL ET CERCYRE, MARTYRS

Fête le 28 avril.

Les îles que baigne la Méditerranée eurent, la plupart, l'insigne privilège de recevoir, dès les temps apostoliques, les semences de la parole évangélique. Saint Luc, dans son admirable livre des *Actes des Apôtres*, presque exclusivement consacré au récit des courses apostoliques de saint Paul, son maître, nous retrace les nombreuses conquêtes du grand Apôtre dans ces contrées qui bordent la Méditerranée. Corfou ou Corcyre, la plus septentrionale des sept îles Ioniennes, n'eut pas le bonheur de recevoir la visite du Docteur des nations; mais, en retour, deux grands saints, Jason et Sosipâtre, unis à l'apôtre par les liens du sang (1), allèrent lui porter la bonne nouvelle. Leur mission fut féconde en résultats : les infidèles se convertirent en si grand nombre qu'ils durent élever une église pour les recevoir, et bientôt les temples païens demeurèrent déserts. Satan se voyant ainsi chassé ou délaissé par la puissance du Christ, eut recours à ses moyens ordinaires de vengeance, la violence et le sang.

Sur l'ordre du gouverneur de l'île, les deux apôtres sont jetés en prison; plusieurs chrétiens sont saisis, chargés de chaînes et traînés devant son tribunal par les idolâtres. De ce nombre étaient Zénon, Eusèbe, Néon et Vital, que Jason et Sosipâtre avaient instruits dans la foi. Les menaces du gouverneur et la vue des instruments de supplice furent impuissantes à les précipiter dans l'apostasie. On les dépouille alors de leurs vêtements, et, après leur avoir lié les pieds et les mains, les bourreaux du gouverneur déchirent leurs membres à coups de lanières et réduisent tout leur corps en lambeaux. Vaines cruautés : les saints martyrs n'en sont que plus affermis dans la foi de Jésus-Christ. Le gouverneur, exaspéré, donne l'ordre de les reconduire en prison et, peu de jours après, comme ils refusaient d'offrir aux démons un encens qui n'appartient qu'au vrai Dieu, on les jeta dans un brasier ardent. La flamme acheva ainsi de les purifier de toute tache, et leurs âmes s'envolèrent vers le ciel, pures comme l'or qui a passé par la fournaise.

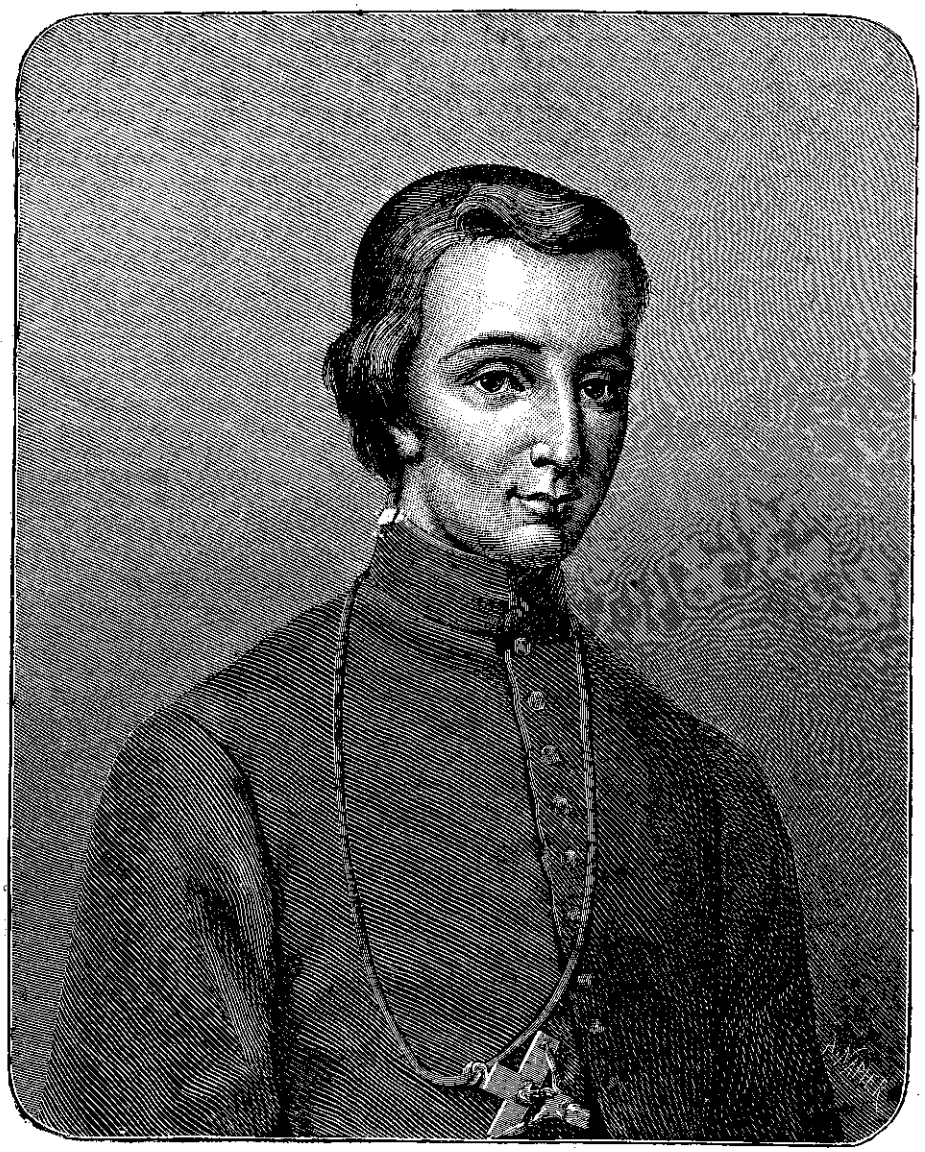
La fille du gouverneur avait vu de sa demeure les martyrs conduits au supplice. Elle s'appelait *Cercyra*, du nom de l'île, car c'était un usage assez fréquent chez les grands du vieux monde de porter le titre des contrées qu'ils habitaient. Frappée de la constance héroïque des saints confesseurs de la foi, elle crut en Jésus-Christ et se déclara ouvertement chrétienne. Par un fanatisme sanguinaire qu'on ne saurait expliquer autrement qu'en supposant une instigation réelle du démon, son père, idolâtre, voulut la contraindre à renier la foi qu'elle venait d'embrasser. Dans ce but, il la livre à un Éthiopien chargé de lui ravir son innocence. Mais, par une merveilleuse permission de Dieu, un ours d'une grande taille vint au secours de la vierge du Christ, et la défendit contre les tentatives impies de l'étranger. Frappé de ce prodige, l'Éthiopien se convertit aussitôt, et, peu de jours après, il versa généreusement son sang pour la foi. Quant à sainte Cercyre, on la suspendit d'abord au-dessus d'un bûcher dont la fumée devait la suffoquer peu à peu. Toutefois, les idolâtres, trouvant sans doute cette mort trop lente, achevèrent son martyre en faisant pleuvoir sur son corps une grêle de flèches et de pierres. « Mais, ajoutent en terminant les Actes de la Sainte, les plaies qu'elle reçut sont autant de diamants dont elle resplendit maintenant dans la gloire. »

(1) *Epître aux Romains*, XVI, 2.

LE BIENHEUREUX PIERRE-MARIE-LOUIS CHANEL. MARISTE

PREMIER MARTYR DE L'OCÉANIE

Fête le 28 avril.



Le bienheureux Chanel, prêtre de la Société de Marie, premier martyr de l'Océanie.

Pierre-Marie-Louis Chanel naquit le 12 juillet 1803 à la Potière, village de Cuet, dans l'Ain.

Il était le cinquième des huit enfants de Claude Chanel et de Marie-Anne Sibellas. Il reçut au baptême le nom de *Pierre*. Sa mère, chrétienne fervente, le voua à la Sainte Vierge et Pierre ajouta à son nom celui de *Marie*, pour ratifier le vœu fait par sa mère. Au jour de la Confirmation, il choisit pour troisième patron saint *Louis*.

Les parents de notre Bienheureux étaient de bons chrétiens. Sa mère, comme beaucoup d'autres personnes élevées pendant la Révolution française, n'avait pas appris à lire, mais elle connaissait sa religion et en remplissait tous les devoirs avec exactitude et ferveur. Non contente d'être pieuse pour elle-même, elle faisait régner la crainte de Dieu dans sa maison. Il n'aurait pas fallu que quelqu'un laissât échapper un blasphème ou tînt un mauvais propos en sa présence, ou qu'il s'abstînt des offices le dimanche; à

l'instant, elle l'aurait chassé sans miséricorde.

Pierre ne savait pas encore parler que sa mère, dirigeant ses petits bras, lui avait appris à faire le signe de la Croix. A mesure qu'il grandissait, elle lui enseignait ses prières et les récitait avec lui.

Quand il fut assez grand, il accompagna ses parents à l'église pour assister à la messe. Pierre eût voulu y aller tous les jours; mais la distance était trop considérable; il se dédommageait en imitant, à la maison, les cérémonies religieuses.

L'extérieur du jeune Pierre semblait refléter la beauté de son âme. Sa taille était mince, sa démarche modeste, ses traits réguliers et candides, son regard doux et intelligent. Sur toute sa personne se peignait je ne sais quoi d'angélique et on ne pouvait le voir sans l'aimer.

LE PETIT BERGER ET LE JEUNE ÉCOLIER

Dès l'âge de sept ans, Pierre eut à garder le troupeau de la ferme. Devenu prêtre, il parlait ainsi de sa vie de berger : « Il fallait se lever de grand matin. Ma mère (elle était si pieuse et si bonne!) ne manquait jamais de me demander, avant mon départ, si j'avais fait ma prière. Je l'embrassais comme pour recevoir sa bénédiction. Elle me passait au bras un petit panier dans lequel elle avait eu soin de mettre quelques provisions pour mon dîner. Puis elle me recommandait d'être bien sage : je partais gaiement suivi de mon chien qui faisait bonne garde autour de mon troupeau..... Pour le payer de ses services, je ne l'oubliais jamais à l'heure du repas. »

Il construisait de petits autels et quelquefois même il prêchait ses petits camarades. Dans la belle saison, presque toujours il rapportait, en rentrant à la maison, un bouquet de fleurs qu'il plaçait devant l'image de la Sainte Vierge au pied de laquelle il s'agenouillait soir et matin pour faire sa prière.

Dieu amena, vers 1814, une circonstance qui devait décider de l'avenir de l'enfant.

Celui-ci gardait le troupeau paternel lorsqu'un jour il fut rencontré par le curé de Cras, M. Trompier, prêtre instruit et plein de zèle. Le curé fut charmé des manières aimables et de la candeur du petit berger, et il obtint de ses parents de le faire venir à l'école de Cras, ce qui eut lieu à la Saint-Martin 1814.

L'heureux caractère de Pierre lui gagna tous les cœurs, et M. Trompier salua en lui un futur prêtre. Il le prit avec lui dans son presbytère, l'emmena même dans sa nouvelle paroisse de Monsols, département du Rhône, et le ramena à Cras, où sa santé le força de revenir bientôt.

L'élève était très studieux malgré sa faible santé; dans ses moments de loisir, il lisait les *Lettres édifiantes*, aujourd'hui *Annales de la Propagation de la foi*. Il puisa dans cette lecture l'amour de l'apostolat et des missions. Sa piété naïve et simple grandissait avec lui; dans le jardin de la cure, il cultivait un petit parterre, dont les fleurs étaient employées à parer l'autel de la Sainte Vierge.

Aux heures de récréation, il s'amusait gaiement avec ses compagnons. Au jeu, il n'était point mauvais joueur, et il savait perdre la partie sans perdre jamais sa bonne humeur.

PREMIÈRE COMMUNION — TENTATION SECOURS DE MARIE

Le 23 mars 1817, dimanche de la Passion, à l'âge de treize ans et demi, Pierre Chanel fit sa Première Communion dans l'église de Cras.

Il redoubla d'ardeur pour le travail et pour le service de Dieu.

Mais l'heure de l'épreuve était venue. Vers l'âge de quinze ans, il se trouva pris soudain d'un si profond dégoût pour le travail qu'il ne put le surmonter. Un jour, n'y tenant plus, il quitte le presbytère sans rien dire, pour rentrer à la Potière.

Il est à peine sorti de la cour qu'il rencontre une personne pieuse : « Eh bien! Pierre, où vas-tu? — *Je m'en vais.* — As-tu consulté la Sainte Vierge? »

Les yeux baissés, Pierre ne répondit rien.

« Crois-moi, Pierre, va d'abord à l'église et prie la Sainte Vierge. »

Le jeune homme obéit. Bientôt il sort tout joyeux, et, tenant ses livres sur sa tête :

« Eh bien! je reste », dit-il à la sage conseillère.

Chanel n'oublia jamais cette protection maternelle de Marie, et il ne voulut plus passer un seul jour sans réciter le chapelet.

CHANEL AU SÉMINAIRE ET DANS LE MINISTÈRE — IL ENTRE DANS LA SOCIÉTÉ DE MARIE — DÉPART POUR L'OCÉANIE

A seize ans, il entra au Séminaire de Meximieux, où il acheva ses études de latin; il y passa quatre ans. Il fit sa philosophie à Belley et vint ensuite au Grand Séminaire de Brou, où il fut ordonné prêtre par Mgr Devie, le 15 juillet 1827.

Vicaire pendant un an à Ambérieu, puis curé de Crozet, il obtint de quitter le ministère et d'entrer dans la Société de Marie. L'abbé Chanel fut placé au Petit Séminaire de Belley et y remplit successivement les fonctions de professeur, de directeur et de supérieur.

Notre Bienheureux avait eu dessein, en entrant dans la Société de Marie, de se dévouer à l'apostolat des nations infidèles. Il obtint du R. P. Colin, fondateur et supérieur de cette Société, de faire partie du premier envoi de missionnaires. En apprenant cette heureuse nouvelle, sa joie fut au comble. Il tomba à genoux pour remercier Dieu de cette mission et lui demander la grâce de la bien remplir. Dès lors, il se considéra comme un *exilé en France*.

Il courut embrasser sa mère, mais il n'osa pas lui dévoiler son secret.

Avant de quitter Lyon, Chanel et les autres missionnaires ses compagnons, firent le pèlerinage de Notre-Dame de Fourvières. Mgr Pompalier, évêque de Maronée et supérieur de la mission, assisté du P. Chanel son pro-vicaire, y célébra la Sainte Messe. Puis les missionnaires s'agenouillèrent au pied de l'autel. Le prélat fit, au nom de tous, une consécration solennelle de leur personne, de leurs travaux et des îles qu'ils allaient évangéliser. Cette consécration, signée de leur main, fut renfermée dans un cœur en vermeil, que le P. Chanel suspendit au cou de la statue de la Sainte Vierge.

L'Océanie avait été assignée aux Maristes. De Lyon, les missionnaires se rendirent au Havre pour s'y embarquer.

Ce fut le 24 décembre 1836.

Au moment où le vaisseau leva l'ancre, tous entonnèrent l'*Ave maris Stella*. En mer, le vaisseau, très endommagé par suite d'une grave avarie, fut surpris par une tempête horrible et faillit périr. Les missionnaires se jettent à genoux, invoquent l'Etoile des mers par le *Sub tuum* et le *Memorare*. La bonne Mère apaise la tempête et les fait aborder quelques jours après

à *Santa-Cruz*. Il fallut cinquante-deux jours pour réparer le navire et le mettre en état de continuer sa route. On se remit en mer le 28 février. Mais un des plus ardents missionnaires, le P. Bret, mourut sur le navire, le 20 mars, au milieu des larmes de ses compagnons.

Sa mort si édifiante, la piété des autres Pères portèrent leur fruit : ce fut le signal de la conversion de tout l'équipage, que nos apôtres cherchaient à ramener à la pratique des devoirs religieux. Tous les matelots s'approchèrent de la Table Sainte, et ceux qui n'avaient point encore été confirmés reçurent le sacrement de Confirmation.

Le 25 juin, la *Delphine* (c'était le nom de leur bateau) entrait dans le port de Valparaiso (Chili). Les missionnaires en repartaient le 20 août sur un brick anglais. Enfin, le matin du 5 octobre, les Pères découvrent plusieurs îles de l'Océanie occidentale. A cette vue, un saint transport les saisit. Le *Magnificat* éclate sur leurs lèvres. Cependant, *Vavao*, la première île où ils abordent, refuse de les recevoir.

Trois jours après, *Uvéa*, appelée *Wallis* par les Anglais, les accueille. Le P. Bataillon et le Fr. Joseph sont désignés pour cette première mission.

Le 7 novembre, en passant devant l'île de *Futuna*, Mgr de Maronée descendit à terre avec le P. Chanel. Le roi *Niuluki* consentit à recevoir les missionnaires, et le P. Chanel fut chargé de *Futuna*. Le Fr. Marie-Nizier lui était donné pour compagnon et pour catéchiste.

LE P. CHANEL A FUTUNA

Parti du Havre le 24 décembre 1836, le P. Chanel avait mis dix mois et dix-sept jours pour arriver à une terre si lointaine, dans cette île jusque-là inconnue de lui.

Dieu fournit aux deux missionnaires un auxiliaire inattendu dans la personne d'un Anglais protestant, Thomas Boog. Par dévouement pour le P. Chanel, qui s'était concilié son estime, l'Anglais lui servit d'interprète auprès des naturels et mérita par ses bons offices d'être ramené de l'hérésie à la foi catholique.

Le premier soin du P. Chanel fut de consacrer à la Très Sainte Vierge l'île qui lui était confiée, et, en signe de cette consécration, il suspendit à un arbre la *médaille miraculeuse*.

Futuna avait une population de mille âmes environ, et elle était divisée en deux royaumes presque continuellement en guerre.

Cette île est sujette à de fréquents tremblements de terre. Selon les indigènes, un de leurs dieux (car ils en reconnaissent plusieurs) est couché à une grande profondeur sous l'île. Les efforts qu'il fait pour dormir, tantôt sur un côté et tantôt sur l'autre, ébranlent la terre. Les dieux que les Futuniens adorent ressemblent plutôt à des démons qu'à des divinités. Ils les regardent comme la cause de tous leurs maux, et leur culte n'a d'autre but que celui d'apaiser leur colère.

Ils conviennent volontiers du ridicule de leur croyance, mais ils n'osent y renoncer. « Si nous nous faisions chrétiens, disent-ils, nos méchants dieux nous mangeraient de colère. »

De plus, ils sont persuadés que les dieux s'incarnent dans certains hommes privilégiés. Le roi Niuluki, pour maintenir son autorité, se donnait pour le dieu du pays.

Prêcher l'Evangile et le règne de Jésus-Christ était donc détruire et ruiner la divinité de Niuluki.

Cependant, le roi fit d'abord bon accueil au missionnaire, il le déclara *grand Tapou*, c'est-à-dire sacré et inviolable.

Il lui bâtit une case près de sa résidence, à deux cents pas de la mer.

Des bâtons arrangés en forme de claies et recouverts de feuilles de cocotier formèrent les murs, et le toit fut également recouvert de feuilles entrelacées. Un petit jardin entoura l'habitation, et le Père y joignit une basse-cour. C'était le lieu préféré de sa récréation. Elle lui rappelait la ferme de la Potière et les premières joies de son enfance auprès de sa mère. Il s'appliquait à apprendre la langue de ces sauvages, notant avec soin tous les mots dont il arrivait à connaître le sens.

En mai 1837, six missionnaires Maristes, en route pour la Nouvelle-Zélande, abordèrent à Futuna pour visiter son apôtre. Une messe solennelle fut célébrée le 9 mai, fête de l'Ascension, dans la principale maison, à la vue d'un peuple nombreux qui ne savait comment exprimer sa surprise, son bonheur. Le petit orgue qu'on avait apporté du vaisseau ravissait d'admiration le roi et le peuple; aussi fallut-il en jouer plusieurs fois le même jour.

La multitude se réunit avec le même empressement tous les soirs jusqu'à la fête de la Pentecôte, célébrée par tous les missionnaires avec la plus grande solennité.

Le P. Bataillon, venu avec ses confrères, resta quelques jours avec le P. Chanel après leur départ. Ils visitèrent l'île ensemble. Un jour, ayant prêché contre les idoles, le P. Bataillon proposa au roi de les livrer aux flammes. « Si vous commettiez un tel attentat, reprend le roi, nos dieux se vengeraient et vous seriez vous-même frappé de mort. — Je brave leur colère, réplique le missionnaire. — Eh bien! dit le roi, je vous livre à leur vengeance. »

Les idoles sont réunies et le P. Bataillon met le feu à ce bûcher.

Le roi et les naturels s'étaient éloignés, s'attendant à voir le feu du ciel tomber sur le sacrilège profanateur.

La flamme prend aux idoles, les consume rapidement et bientôt il n'en reste qu'un peu de cendre. Quand les naturels virent revenir à eux les missionnaires sains et saufs, ils ne savaient comment exprimer leur admiration. Cet acte, hardiment accompli, fit tomber sensiblement le crédit des fausses divinités. Deux villages entiers demandèrent à être préparés au baptême. Jusque-là, l'apôtre n'avait baptisé que trois adultes et une vingtaine d'enfants.

LA GUERRE — TRAVAUX DU SERVITEUR DE DIEU — LE ROI DEVIENT HOSTILE A LA MISSION — LE P. CHEVRON

La guerre éclata entre les deux rois de l'île. Le P. Chanel court d'un camp à l'autre pour désarmer et réconcilier les combattants. Vains efforts!

La bataille s'engage, terrible et sanglante. Niuluki est vainqueur, son rival est parmi les morts et toute l'île n'aura plus qu'un seul maître.

Le missionnaire et son compagnon, le Fr. Nizier, secourent les blessés, arrachent le fer des lances, étanchent le sang qui coule à flots, transportent ces malheureux dans les habitations les plus voisines. Un mourant put recevoir le baptême.

Le P. Chanel reprit ses courses dans les villages. Les insulaires se montraient de plus en plus avides de le voir et de l'entendre. Les petits

enfants, en particulier, s'attachaient à ses pas et accouraient à lui dès qu'ils l'apercevaient. Lui-même, à l'exemple du divin Maître, les caressait et traçait sur leur front le signe de la Croix. Il ne mourait presque plus d'enfants sans qu'il eût la consolation de leur administrer le baptême.

L'île, pour se convertir tout entière, n'attendait plus que l'exemple du roi. Hélas! Niuluki avait changé de sentiments vis-à-vis des missionnaires et de l'Evangile.

Il comprenait qu'il allait perdre son prestige de *dieu* si ses sujets se convertissaient.

Plusieurs de ses conseillers, qui, comme lui, vivaient de l'ignorance du peuple et avaient intérêt à l'y entretenir, excitaient le roi contre l'homme de Dieu.

Niuluki qui, jusque-là, avait nourri le missionnaire, lui retira toute subsistance et tout secours. Pour se faire une existence, le P. Chanel et le Fr. Nizier se virent obligés de cultiver de leurs mains le jardin qui entourait leur cabane. Il en était réduit à cette extrémité, lorsque lui arrivèrent le P. Chevron et le Fr. Attale (mai 1840).

La joie du missionnaire fut bien vive, et, de grand cœur, les petites provisions, déjà insuffisantes pour deux, furent partagées fraternellement entre les quatre ouvriers évangéliques.

Pour augmenter encore cette pénurie, les maraudeurs venaient leur dérober les produits de leur jardin. Le roi aurait voulu les contraindre, par la misère, à quitter le pays. Vain espoir!

Nos missionnaires ne songeaient qu'à redoubler de zèle.

Dieu leur ménagea alors la conversion de l'Anglais Thomas Boog, qui avait rendu de si grands services au P. Chanel et qui était devenu son ami fidèle et dévoué.

La veille de la Toussaint 1840, il abjura le protestantisme, et reçut le baptême sous condition. Le lendemain, en présence d'un certain nombre de naturels, il fit sa Première Communion avec de grands sentiments de piété.

Le P. Chevron, rappelé par ses supérieurs, s'arracha de Futuna les larmes aux yeux, et enviant le sort de son confrère persécuté.

MARTYRE — TRIOMPHE DE LA CROIX

Resté seul, le P. Chanel, qui déjà possédait bien la langue des indigènes, bravant toutes les fatigues et tous les dangers, se livra avec plus d'ardeur à la prédication de l'Evangile. Un jour, le Fr. Nizier annonça au Père qu'il était question de le mettre à mort· « Oh! ce jour, répondit-il, ne sera pas compté comme le moindre de nos beaux jours. »

Le P. Chanel, dont la chaussure et les vêtements étaient usés, venait de faire nu-pieds une grande course à travers les pierres aiguës dont les sentiers de l'île sont parsemés. Les blessures qu'il s'était faites le forçaient depuis quelques jours à garder la résidence. Ce repos nécessaire lui permit de recevoir les catéchumènes, toujours plus nombreux, qu'il préparait au baptême. Parmi eux était Meitala, fils aîné du roi.

Niuluki, voyant son fils lui-même désireux d'être chrétien, se regarde déjà comme à demi détrôné et jure de se venger. Il assemble son conseil : le missionnaire est condamné à mort, et le ministre Musumusu est chargé d'exécuter l'arrêt. Celui-ci, avec quatre bourreaux, se rend à la résidence du Père. Il était en ce moment occupé dans sa basse-cour.

Un des bourreaux l'appelle et lui demande un remède pour Musumusu. Tandis qu'il le prépare dans une pièce à part, son linge est pillé. Le Père, en rentrant dans sa chambre, s'en aperçoit.

« Pourquoi viens-tu voler dans ma maison, Filitika? » dit-il à son voleur.

Sans rien répondre, Filitika s'approche de la fenêtre et jette dehors sa brassée de linge. C'était le pillage avant le meurtre. Le Père s'avance sur le seuil de la porte et voit la foule qui se dispute ses hardes.

Musumusu, impatienté, s'écrie : « N'est-on venu que pour voler? Que tarde-t-on à le frapper? »

Au même instant, Filitika le pousse dehors en s'écriant : « Frappez, frappez! »

Soudain, Umutuaouli s'élance en brandissant le casse-tête dont il était armé. Le P. Chanel, mû par le sentiment de la conservation, dans un premier mouvement, s'écrie : « Arrête, arrête! » et porte en avant le bras droit pour parer le coup. Le bras fracassé retombe, et, par la violence du coup de massue, le Père est repoussé deux pas en arrière.

Un second coup le frappe à la tempe et le renverse; le sang coule avec abondance.

A ce moment, le martyr, maître de lui-même et dans la plénitude de sa volonté, prononce plusieurs fois : « La mort est un bien pour moi. » Et le voilà qui fait à Dieu le sacrifice de sa vie. Comme Jésus sur la Croix, il prie et veut mourir pour ses bourreaux.

Tous les témoins de son martyre attestent qu'il ne lui échappa aucun cri, aucune plainte, aucune larme, aucun gémissement. Les meurtriers ne se donnent pas le temps d'achever leur victime. Après lui avoir porté de nouveaux coups, ils pillent la maison et s'enfuient.

Musumusu rappelle en vain ses complices en criant de toutes ses forces : « Qu'on vienne donc l'achever. » Personne ne répond à sa voix, et le ministre, saisissant une herminette sur le lit du Fr. Nizier, frappe le Père. Le tranchant entre si avant dans le crâne de la victime que l'assassin peut à peine l'en arracher.

Le martyre était consommé. Au même instant, bien que le ciel fût serein, éclate comme un violent coup de tonnerre (1). Le corps du P. Chanel restait seul, baigné dans son sang.

Quelques femmes courageuses, et, parmi elles, deux filles de Niuluki, le prirent avec respect, et, selon l'usage du pays, l'oignirent d'huile de coco. Puis elles l'ensevelirent avec trois pièces d'étoffe. Musumusu et le roi, restés seuls, se virent obligés de creuser eux-mêmes la fosse où ils l'enterrèrent, non loin de sa résidence.

Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. La violente détonation qui avait retenti immédiatement après la mort du Bienheureux avait produit et laissé une durable impression sur les naturels du pays. Depuis, Forrok, frère du roi, son principal conseiller et connu pour sa haine du catholicisme, avait été frappé de mort. Niuluki, d'un embonpoint extraordinaire, devint bientôt d'une maigreur effrayante, et il expira au milieu d'horribles douleurs.

Les naturels y virent la vengeance du Dieu des missionnaires, et ils réclamèrent de nouveaux apôtres, en particulier le Fr. Nizier, connu et aimé dans l'île entière. Les principaux bourreaux furent des premiers convertis.

Aujourd'hui, Futuna forme une chrétienté digne des premiers âges.

---

(1) *Vie du Vénérable P.M.L. Chanel*, par l'abbé Martin, chez Gibaud, libraire, à Bâgé-le-Châtel (Ain).

LE BIENHEUREUX AUGUSTIN NOVELLO

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES AUGUSTINS

Fête le 28 avril.

Jacques de Pagliarez reconnaît Mathieu, son ancien condisciple à l'Université de Bologne, devenu Augustin et révèle aux Pères quel trésor inépuisable de science ils possèdent dans cet humble frère convers.

L'ÉTUDIANT EN DROIT

Augustin en qui l'on vit refleurir l'esprit et les vertus du saint évêque d'Hippone, son père dans la vie religieuse, s'appelait dans le siècle Mathieu de Termini. Il naquit en Sicile, au bourg de Termini ou Théramo, non loin de Palerme, environ vers l'an 1240. Sa famille, originaire de Catalogne, appartenait à la première noblesse du pays.

A peine Mathieu eut-il franchi le seuil de l'adolescence, qu'il sentit s'allumer en lui l'amour des grandes études. Il se rendit donc à l'Université de Bologne alors très florissante. Le jeune Sicilien ne tarda pas à faire de rapides progrès dans la jurisprudence et la philosophie. Mais à quoi bon s'instruire, si c'est pour se damner? L'étudiant chrétien écartait donc de son âme le poison de l'orgueil par une piété sincère; et en même temps qu'il ornait son intelligence, il embellissait son cœur par la pratique des vertus chrétiennes.

Ardent à l'étude, bon et affable pour tous,

Mathieu se distinguait surtout par une grande innocence de vie. La pureté, cette belle vertu, que les jeunes gens sont si exposés à flétrir à cause des inclinations fougueuses de leur âge, fut de sa part l'objet de la plus scrupuleuse attention. Evitant avec soin le commerce, l'entretien même des jeunes personnes de l'autre sexe, et la conversation des étudiants libertins, il se faisait un devoir d'assister régulièrement aux saints offices.

Dieu bénit visiblement la bonne conduite du jeune étudiant: ses succès furent tels qu'au bout de quelques années, il quittait Bologne avec le double titre de docteur en droit canonique et en droit civil. On l'accueillit avec joie au château paternel, et la renommée qui l'avait précédé lui donnait l'assurance d'arriver aux plus hautes dignités.

La Sicile était alors gouvernée par un tyran aux mœurs barbares et dissolues, nommé Mainfroi. Ce prince, fils naturel de Frédéric II, empereur d'Allemagne, avait usurpé le trône des Deux-Siciles au détriment de Conradin, petit-fils du même Frédéric. Allié aux Sarrasins de Nocera, et, soutenu par eux, il faisait de fréquentes incursions sur les Etats du Pape.

LE MINISTRE DE LA JUSTICE D'UN ROI PERVERS

Mathieu de Termini était à peine rentré chez lui, qu'il recevait l'ordre de se rendre à la cour: Mainfroi voulait avoir auprès de lui un homme dont tout le monde reconnaissait la valeur et se plaisait à faire l'éloge. Un tel soutien n'était pas à dédaigner pour son trône, d'ailleurs chancelant, parce qu'il n'était pas bâti sur le roc inébranlable de la vérité, mais sur le sable mouvant de l'injustice et de l'impiété. Mathieu, dans l'espoir d'être utile à sa patrie, accepta de se rendre auprès de celui qui la gouvernait, malgré le peu de sympathie qu'il lui inspirait. Le prince, admirant sa science et son intégrité, le nomma chancelier du royaume et président du tribunal suprême. C'était en 1259.

Parvenu à cette haute dignité, Mathieu sut allier la bonté et la justice. Rien ne lui répugnait tant que de condamner ou de punir, et la seule pensée d'un arrêt de mort lui faisait horreur. Dieu sans doute lui inspirait ces sentiments, ne voulant pas que des mains qui devaient plus tard offrir l'Hostie pacifique et faire descendre sur les pécheurs repentants le pardon de Dieu, se souillassent, même par voie de justice, de sang humain.

La cour de Mainfroi était loin d'être une école de vertu. Le jeune magistrat souffrait vivement d'être obligé de paraître dans une telle société, pleine de dangers pour son âme. Il la fuyait autant que ses fonctions le lui permettaient, et cherchait un refuge dans le travail assidu, la pénitence et la prière. Inspiré par la grâce, il se décida à opposer à l'ennemi une barrière infranchissable en prononçant le vœu de chasteté perpétuelle. Il avoua lui-même plus tard qu'il ne l'avait jamais violé.

Telle était l'énergie intérieure de cet homme, vainqueur dans ces mille combats intimes et journaliers dont le cœur humain est le théâtre. Il n'était pas moins ferme dans l'accomplissement de sa charge.

Il est un vice bien commun à toutes les époques, c'est l'amour exagéré de ses intérêts terrestres. On ne voit que soi et l'on ne travaille que pour améliorer sa situation en ce monde. Que de tentations entrent dans l'âme par cette porte de la cupidité. Mathieu de Termini la tenait fermée. Tout l'or du monde n'aurait pas été capable de lui faire condamner un innocent ou de lui faire donner tort à un pauvre. Le peuple trouva en lui non seulement un juge, mais un père toujours prêt à prendre la défense de ses droits et de ses intérêts.

GUERRE, DÉFAITE ET MALADIE
VICTOIRE SPIRITUELLE — LA VOCATION

Rien n'est changeant comme la fortune; Mathieu éprouva, comme tant d'autres, que, semblable au verre, elle est aussi fragile qu'elle est brillante. Voici comment:

Le roi de Sicile, Mainfroi, continuait toujours ses dévastations et ses crimes. Urbain IV, fatigué de ses félonies, l'excommunie, jette l'interdit sur ses terres, délie ses sujets du serment de fidélité, et, en 1264, usant des droits de suzerain accordés au Pape par le fondateur même du royaume des Deux-Siciles, Robert Guiscard, le Souverain-Pontife invite le prince Charles d'Anjou, frère de saint Louis, à prendre possession de ce royaume. Son successeur, Clément IV, renouvelle cette invitation. Charles d'Anjou accepte. Il arrive à Rome avec une armée française et reçoit la couronne des mains des cardinaux-légats, le 6 février 1266.

Il s'avance ensuite au-devant du prince excommunié et le rencontre le 26 février de la même année, sous les murs de Bénévent. Mainfroi, vaincu, périt dans la bataille et son corps fut enseveli sous un monceau de pierres.

Mathieu de Termini avait pris part au combat avec toute la noblesse sicilienne. Après la bataille, on ne le revit plus. On le crut au nombre des centaines de morts qui couvraient le champ du carnage. Il n'en était rien. Echappé au glaive du vainqueur, le jurisconsulte de Mainfroi, suivi de deux serviteurs fidèles, s'était réfugié dans l'une de ces îles qui bordent le littoral de la Sicile. Il y tomba malade. Au milieu de ses longues heures d'immobilité et de souffrance, il se mit à réfléchir sur les événements auxquels il venait de prendre part. En quel état aurait-il paru devant son juge, s'il était mort dans la bataille? Un jour pourtant, il mourra; peut-être bientôt. A quoi servent à la mort les biens et les dignités de ce monde, que les événements peuvent anéantir si vite? Qu'est-ce que la vie puisque la maladie peut nous l'enlever à tout âge? Si longue soit-elle, qu'elle est courte devant l'éternité qui la suit! Toujours! Jamais! Être en enfer pour toujours; sans plus d'espoir d'en sortir jamais, jamais! Quel homme, à moins d'être fou, peut s'exposer à une destinée pareille!

Le magistrat conclut avec sa fermeté ordinaire: Je veux me sauver, coûte que coûte, et je ne veux travailler que pour les biens éternels. Il promit donc à Dieu, s'il guérissait, d'entrer dans un Ordre religieux. Dieu, qui n'avait frappé son corps que pour guérir son âme et l'attirer pleinement à son service, lui rendit aussitôt la santé. Il ne restait plus à Mathieu qu'à accomplir sa promesse.

DOMINICAIN OU AUGUSTIN?

Un point seul l'embarrassait: quel Ordre religieux choisirait-il ? Il y avait alors dans l'île, où Mathieu s'était retiré, deux couvents, également fervents, l'un de Dominicains, et l'autre d'Ermites de Saint-Augustin. Le choix de Mathieu se porta

sur les premiers. Il envoya ses deux serviteurs au monastère de Saint-Dominique chercher un religieux avec qui il pût traiter de son dessein. Les deux serviteurs partent; pendant qu'ils cheminaient, voici que deux ermites de Saint-Augustin se présentent à eux. Les deux valets, par un miracle étonnant, croient voir en eux des Dominicains et les conduisent vers leur maître.

Mathieu tout étonné reçoit les religieux avec respect, et après quelques paroles de politesse, les congédie. Il gronde ensuite ses deux valets, et les renvoie une seconde fois vers les Dominicains. Ils reviennent bientôt avec deux Augustins. Mathieu a beaucoup de peine à maîtriser son impatience devant ces visiteurs inattendus; dès qu'il les a congédiés, il appelle ses domestiques et leur adresse une verte réprimande. Ceux-ci, tout confus, ne s'expliquaient pas eux-mêmes leur erreur. Leur maître leur dépeint clairement le costume des enfants de saint Dominique, et les renvoie une troisième fois. Sans s'en douter, ils se trompent de route, arrivent au couvent des Augustins, demandent le Père Prieur, et l'amènent triomphants à leur maître. Mathieu est saisi de stupeur. Une lumière intérieure éclaire alors son âme et lui fait comprendre que Dieu le destine à l'Ordre de Saint-Augustin. Il ouvre donc son cœur au bon religieux; celui-ci encourage ses saints désirs et lui promet de le recevoir au couvent.

LE NOUVEL AUGUSTIN — LE DERNIER DES FRÈRES

Mathieu déclare à ses serviteurs qu'ils doivent considérer leur maître comme mort et il les congédie. Sans reparaître dans le monde pour disposer de ses biens ou faire ses adieux, il se présente au couvent et demande à recevoir avec l'habit religieux le nom de *Frère Augustin*.

Désormais nous ne l'appellerons plus autrement.

Frère Augustin ne dit point le nom de sa famille, ni le rang qu'il avait occupé dans le siècle. Obéir, prier, servir les Frères, se mortifier, éviter les rapports avec le monde, semblait sa seule préoccupation.

Un jour, arriva un Augustin d'Italie, nommé Bindo Nenni; il fut accueilli en frère dans le couvent, et donna d'intéressants détails sur les progrès de l'Ordre dans la péninsule. Frère Augustin apprit ainsi qu'il y avait près de Sienne un petit couvent solitaire, fort propre à la vie contemplative et retirée; il demanda à son supérieur la permission de s'y rendre. Elle lui fut accordée, et il partit.

Un soir, les quelques religieux augustins qui servaient Dieu dans l'ermitage de Sainte-Barbe, à quelques lieues de Sienne, virent arriver le moine sicilien, brisé de fatigues, le teint hâlé par le soleil, couvert de vêtements pauvres et poudreux.

Il se contenta de faire connaître qu'il venait d'un couvent de Sicile, avec la permission de son supérieur, et demanda avec humilité à être admis au nombre des Frères de Sainte-Barbe, pour continuer à expier ses péchés et à servir Dieu. Il fut donc reçu parmi les Frères convers, comme un homme ignorant et sans littérature, mais de bonne volonté. Heureux de pratiquer l'humilité et la charité, ce saint homme, jadis le premier magistrat d'un royaume, se livrait, avec une ponctuelle obéissance, aux plus humbles emplois du couvent: il balayait les coridors, lavait la vaisselle, servait les Frères, et ne sortait guère que pour aller à la quête, demander en aumônes quelques ressources, pour les besoins des Religieux. Cet ancien seigneur, autrefois nourri délicatement dans un palais, se contentait d'une nourriture grossière.

Plusieurs années se passèrent ainsi, sans que jamais une parole s'échappât de ses lèvres, qui pût révéler sa science et son ancien rang. Mais Dieu l'élevait d'autant plus dans la vraie grandeur de la sainteté qu'il s'abaissait davantage dans le mépris des vanités de ce monde. Chaque jour, le serviteur de Dieu réalisait de nouveaux progrès dans l'amour divin et s'unissait plus intimement à Dieu dans la prière. Les Religieux du couvent étaient profondément édifiés de ses vertus. Le Père Bon, prieur de Sainte-Barbe, avait conçu pour Fr. Augustin une telle affection et une telle estime, qu'ayant été nommé prieur du couvent de Sainte Lucie *in Valle Rosia*, il emmena avec lui le bon Frère convers dans sa nouvelle résidence.

UN PROCÈS DIFFICILE — LA LUMIÈRE SUR LE CHANDELIER

Fr. Augustin fut à Sainte-Lucie ce qu'il avait été à Sainte-Barbe, toujours humble, toujours dévoué, toujours priant, toujours obéissant.

Cependant Dieu jugea que son serviteur s'était suffisamment préparé, dans l'humilité, aux grandes œuvres qu'il voulait accomplir par lui, et il permit qu'un événement inattendu attirât l'attention sur Augustin.

Un jour le Père prieur revint au couvent, le visage plein de tristesse et d'inquiétude. Un adversaire puissant et cupide, contestait injustement aux Religieux la possession d'une petite propriété indispensable à la communauté. Le spoliateur s'était ménagé des protecteurs, et avait confié sa défense à un habile avocat. La cause des bons Religieux semblait désespérée. Toute la communauté s'entretint avec affliction de ce triste événement. Dès qu'il fut au courant de l'affaire, Fr. Augustin sentit un grand combat s'élever dans son âme, entre l'humilité et la charité. Enfin, la charité l'emportant, l'ancien magistrat vient trouver secrètement le Père procureur et lui demande ce qu'il faut pour écrire. Le Père le regarde avec étonnement: il croyait que le bon Frère ne savait ni lire ni écrire. Enfin, sur ses instances, il lui donne une plume, de l'encre et une feuille de papier. Fr. Augustin trace rapidement un exposé de la question, clair, concis, nerveux, et inébranlablement appuyé sur le texte des lois. Puis il remet cette feuille au Procureur, en lui disant: « Portez ce document à Don Jacques de Pagliarez. »

Jacques de Pagliarez, jurisconsulte savant, était l'avocat de la partie adverse.

Jacques n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur cet écrit qu'il s'écria: « Il n'y a qu'un ange, ou un diable, ou Mathieu de Termini qui ait pu rédiger cette pièce.

— Vous vous trompez, reprit le Procureur, c'est un Frère convers de notre couvent.

— Ce n'est pas possible. Quel est ce Frère? Je veux le voir. »

Il vint au couvent, et, après bien des instances auprès du Père Prieur, on lui amena Fr. Augustin.

Dès qu'il l'aperçut: « Mathieu! s'écria-t-il, mon ancien condisciple à l'Université de Bologne! Je vous croyais mort à la bataille de Bénévent. » Et il le serra dans ses bras. « Taisez-

vous, lui disait tout bas Augustin, ne troublez pas la paix dont je jouis ici. » Mais Jacques de Pagliarez, se tournant vers les religieux étonnés, leur dit: « Je renonce à poursuivre le procès: votre cause est gagnée et vous le devez à mon ancien ami. Mes Pères, vous possédez dans vos rangs un trésor inépuisable de science, un diamant qui pèse plus qu'il ne brille. »

Il révéla alors, malgré les supplications d'Augustin qui voulait rester inconnu, la naissance illustre et l'ancienne dignité de celui qui s'était fait au couvent le serviteur de tous, pour l'amour de Dieu.

AUGUSTIN EST ORDONNÉ PRÊTRE IL DEVIENT CONFESSEUR DU PAPE ET GRAND PÉNITENCIER

L'Ordre des Augustins avait alors pour supérieur général le bienheureux Clément d'Osimo. Celui-ci, ayant appris à Sienne ce qui s'était passé à Sainte-Lucie, vint constater de ses propres yeux les mérites d'Augustin.

Ravi de sa science et de ses vertus, il l'emmena avec lui à Rome, où notre Bienheureux se vit forcé par l'obéissance de recevoir les Ordres sacrés.

Dès qu'il fut prêtre, Clément voulut se l'associer dans ses multiples et importantes fonctions de supérieur général. Aidé d'un homme aussi capable, il révisa les *Constitutions* de l'Ordre avec une admirable sagesse.

Sur ces entrefaites, le pape Nicolas IV demanda au supérieur des Augustins un confesseur et pénitencier qui fut aussi saint que savant. Clément ne crut mieux choisir qu'en nommant le P. Augustin.

Celui-ci fut donc présenté, l'an 1277, à Sa Sainteté en présence des cardinaux. Les membres du Sacré Collège, étonnés tout d'abord à la vue des habits grossiers et des traits amaigris de notre Bienheureux, demandèrent au Père Général de quelle forêt profonde il avait tiré cet ermite. Mais dès qu'ils purent converser avec lui, et voir sa manière de vivre, le Pape et les cardinaux n'eurent plus assez de paroles pour exprimer leur admiration. Le souverain Pontife le retint auprès de lui et lui accorda toute sa confiance.

IL EST NOMMÉ SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES AUGUSTINS

Il y avait vingt et un an que le bienheureux Augustin remplissait les hautes et délicates fonctions dont le Pape l'avait investi, lorsqu'en 1298, Clément d'Osimo vint à mourir. Le chapitre général fut donc convoqué à Milan, le 25 mai de la même année pour précéder à l'élection d'un nouveau supérieur général. Le choix unanime tomba sur Augustin. Notre Bienheureux refusa une dignité dont il se jugeait incapable de remplir les nombreuses obligations, mais le pape Boniface VIII lui enjoignit formellement d'accepter. Il se soumit humblement.

AUGUSTIN SE DÉMET DE SA CHARGE. SOLITUDE — APOSTOLAT PROVIDENTIEL

Après avoir porté sans faiblir, pendant deux ans, le poids du gouvernement de l'Ordre, Augustin crut avoir suffisamment rempli les obligations que l'obéissance et la charité lui avaient imposées malgré lui. Il soupirait après le jour où il pourrait déposer ce lourd fardeau pour ne s'occuper que de Dieu seul, dans la contemplation. Enfin, il convoque le chapitre général à Naples, et, au grand étonnement de tous, donne sa démission. Pas un des assistants ne voulut accepter. Charles II d'Anjou, roi des Deux Siciles, qui venait de donner aux Augustins une relique insigne de saint Luc, unit ses instances à celles des religieux. Tout fut inutile: il fallut nommer un autre supérieur.

Une fois libre, notre Bienheureux, refusant les offres de Boniface VIII, qui voulait l'avoir à Rome, se retira avec quelques religieux dans l'ermitage de Saint-Léonard, non loin de Sienne.

Il y vécut six ans d'une vie toute de piété et d'austérité ; on eût dit que son âme avait hâte de briser la prison de son corps pour s'envoler au ciel.

Cependant, sa carrière d'apôtre n'était pas terminée. Malgré le soin qu'il avait pris de se cacher, la Providence permit à la renommée de publier partout ses louanges, et une multitude d'ecclésiastiques et de laïcs venaient le consulter et se recommander à ses prières. Augustin trouvait pour chacun une parole convenable, parole d'encouragement, de consolation ou de direction.

Parmi ces pieux visiteurs se trouvait souvent un riche habitant de Sienne, nommé Don Restauro, qui avait conçu la généreuse pensée de donner ses richesses à Dieu, Augustin aurait pu en faire profiter son Ordre; mais, plein de désintéressement, il jugea plus utile la fondation d'un hôpital à Sienne, et il décida Don Restauro à donner, non seulement sa fortune, mais sa propre personne, en prenant la direction de l'hôpital. Le saint religieux traça lui-même le règlement que devaient suivre les Confrères voués au soin des pauvres dans l'hôpital, et, par son crédit, obtint de Rome, à ce pieux Institut, divers privilèges.

SA MORT — SES MIRACLES — SON CULTE

L'année 1309 commençait à peine quand Augustin tomba malade; il annonça lui-même le jour de sa mort, déclarant qu'il quittait son corps et la vie avec autant de joie que le captif voit tomber ses chaînes, pour se revêtir de la robe nuptiale du festin éternel. Ce fut le lundi de la Pentecôte, 18 mai 1309, qu'il quitta cette terre. L'évêque de Sienne fit enfermer son corps dans un beau sépulcre, qu'il plaça dans l'église de Saint-Augustin. Dieu ne tarda pas à manifester la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles.

Un jeune homme de Massia, en Italie, creusait une fosse profonde; tout à coup, une masse de terre s'éboule sur lui et l'ensevelit. Quand on le retira de dessous les décombres, il était mort. On allait faire les funérailles, lorsque sa sœur eut la pensée d'invoquer le bienheureux Augustin, mort récemment, et dont tout le monde proclamait déjà la sainteté. Sa prière était à peine terminée que le jeune homme revenait à la vie comme s'il se fût réveillé d'un long sommeil.

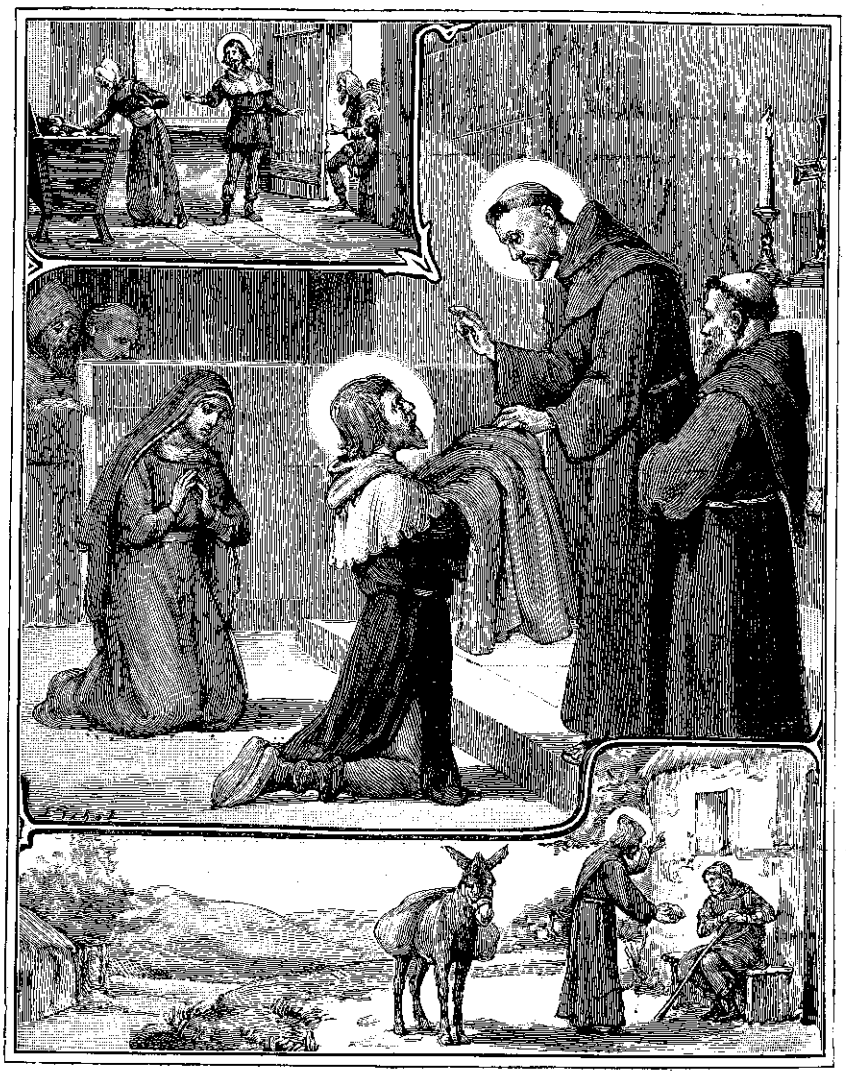
Une jeune fille de Sienne se promenait un jour sur les bords d'un lac : elle glissa par mégarde et se noya. Son père ne parvint à retirer son corps de l'eau que le lendemain. Fou de douleur, il se rend au sépulcre d'Augustin, le suppliant de ressusciter sa fille: sa foi fut récompensée; un miracle lui rendit sa fille pleine de vie.

Le bienheureux Augustin commença à être honoré publiquement dans la province de Sienne peu de temps après sa mort. Le 11 juillet 1759, le pape Clément XIII approuva son culte déjà fort ancien et lui décerna le titre de Bienheureux. Il est vénéré dans son Ordre sous le nom d'*Augustin Novello*, ou le *Nouvel Augustin*.

BIENHEUREUX LUCHESIO

Premier membre du Tiers-Ordre de Saint-François (+ 1241),

fête le 28 avril.



1° A la prière du Bienheureux la huche se remplit pour la clientèle de l'auberge des pauvres. — 2° Le Bienheureux reçoit de saint François l'habit gris du Tiers-Ordre. — 3° Avec un petit âne, il parcourait le pays, soulageant et guérissant les infirmes.

Le Tiers-Ordre de Saint-François a été, dès le XIIIe siècle, un moyen puissant de sanctification pour les personnes qui, ne pouvant entrer dans le cloître, désiraient cependant travailler plus particulièrement à leur sanctification. De nos jours encore, cette institution n'a rien perdu de sa vertu, et nombreuses sont les personnes qui vont y puiser une énergie spéciale pour la pratique de la vie chrétienne. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la biographie du premier tertiaire franciscain.

UN HABILE COMMERÇANT

Né à Caggiano, dans les environs de Sienne, en Toscane, Luchesio n'avait pas précisément pour principal souci les choses de Dieu, puisqu'il songeait surtout à s'enrichir. Il était aussi mêlé aux questions politiques de l'époque; on le considérait même, dans la contrée, comme le chef d'un des partis qui se partageaient alors l'Italie, les Guelfes et les Gibelins.

Ces divisions intestines avaient souvent de graves

conséquences, non seulement pour les cités, mais encore pour les simples particuliers. Luchesio, redoutant qu'il en fût ainsi pour lui, aima mieux fuir que de résister ouvertement à un adversaire puissant et irréconciliable; avec sa femme, Bona-Donna, ses enfants et tout ce qu'il put emporter, il se retira à Poggi-Bonzi.

Il était alors à la fleur de l'âge. Son extérieur avenant, sa physionomie agréable non moins que les charmes de sa conversation, lui gagnaient les cœurs. Il aimait, du reste, à fréquenter les grands et les riches, quoique son genre de vie le mît plus en relation avec les petits et les humbles: il était marchand épicier. Sa femme le secondait dans son négoce et n'était pas moins ardente que lui au travail et au lucre.

Cependant son cœur n'était pas fermé entièrement aux inspirations du ciel. Sa conscience éprouva quelques inquiétudes; dans ses ventes au détail il crut que le démon de l'avarice pouvait plus facilement le prendre dans ses filets, et il changea de profession.

Il fit alors le commerce des blés. Il en achetait de grandes quantités quand le prix était moins élevé, au moment des récoltes par exemple, pour les revendre ensuite plus tard, à gros bénéfices, sans tenir grand compte, dit naïvement son biographe, « des misères des miséreux ».

CHANGEMENT DE VIE

Mais la grâce de Dieu poursuivait notre commerçant; Luchesio, laissant un peu de côté les affaires du siècle, se prit à fréquenter les églises; il se plaisait à entendre la parole de Dieu et la méditait avec amour.

C'était un bon commencement, mais il restait encore beaucoup à faire pour transformer notre marchand, d'autant plus que sa femme était pour lui, jusque-là du moins, plutôt un obstacle à la pratique des vertus, et qu'il ne pouvait raisonnablement se désintéresser de ses enfants. Pour triompher de ces difficultés, il recourut à Dieu dans des prières prolongées, en même temps qu'il ouvrit son cœur à la compassion, en voyant dans le besoin les orphelins, les veuves, les pauvres en général. Bientôt, il leur distribua sans compter le blé et les diverses provisions qu'il avait en réserve; il se proposa même d'aller plus loin en se dépouillant de tout pour leur venir en aide.

Surmontant la nature, il pria le Seigneur, non sans verser d'abondantes larmes, de prendre à son service ses enfants, afin que la pensée de leur avenir ne l'arrêtât pas dans l'œuvre de sa sanctification. Il s'ouvrit un jour de ces projets à la compagne de sa vie, et sa joie fut grande de constater qu'elle partageait ses sentiments. Bona-Donna se jeta en effet aux genoux de son mari, le félicita de ses bonnes dispositions et lui demanda la permission de le suivre dans les sentiers de la perfection.

O profondeur des richesses de la science et de la sagesse de Dieu! s'écrie à ce propos un ancien auteur! Que ses jugements sont impénétrables! Que ses voies sont insondables! Il transforme, quand il le veut, les rochers les plus durs en sources d'eaux vives où la soif dont ses fidèles sont altérés, viendra s'étancher! C'est le sang de l'Agneau immaculé qui a la vertu de briser ainsi des cœurs jusque-là insensibles comme le bronze et de les remplir tout à coup d'une tendre commisération pour le prochain.

Luchesio et Bona-Donna vont lutter désormais de générosité dans le service de Dieu et le dévouement aux malheureux.

Bientôt tous leurs biens sont vendus et le prix en est distribué aux pauvres. Luchesio ne s'est réservé qu'un petit champ qu'il cultivera de ses propres mains; il en tirera le nécessaire pour sa modeste subsistance et celle de sa femme; il trouvera encore de quoi faire l'aumône à de plus pauvres que lui, et, quand il n'aura plus rien à donner, il se donnera lui-même, visitant les malades dans les hôpitaux ou leurs misérables réduits, afin de leur rendre tous les services dont ils ont besoin.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

On était alors en 1221. François d'Assise, qui venait de célébrer autour de Notre-Dame des Anges un Chapitre général de son Ordre, avait repris ses prédications dans l'Italie centrale. Nous ne pouvons que très difficilement, à sept cents ans de distance, nous faire une idée de l'enthousiasme qu'excita cet homme extraordinaire.

Quoi qu'on ait pu dire, rien ne prouve qu'il ait eu, dès le principe, la pensée de réformer l'Eglise et le monde: il voulut se réformer lui-même. Cette réforme, il voulut la faire aussi complète que possible, en prenant l'Evangile à la lettre, en marchant généreusement sur les traces de Jésus-Christ.

On se moqua de lui d'abord! On lui jeta des pierres, de la boue, pendant que son père le maudissait comme le déshonneur de sa famille. François continua son chemin.....

Peu à peu, on examina de plus près sa conduite: après tout, ce n'était pas celle d'un insensé. On passa de l'étonnement à l'admiration, bientôt des âmes généreuses se proposèrent de l'imiter. Il y en eut d'abord douze puis ce fut comme une traînée de poudre, et celui qui, la veille, était tourné en ridicule et abreuvé d'injures vit autour de lui des centaines, des milliers de disciples. Au Chapitre des Nattes, en 1219 — environ dix ans après que François s'est entièrement donné à Dieu, — cinq mille Frères Mineurs, représentants d'une multitude d'autres répandus déjà à travers le monde, sont groupés dans la plaine d'Assise, à l'ombre de la petite chapelle de la Portioncule.

Et les femmes ne sont pas restées en arrière. Dès 1212, Claire, bientôt suivie par sa sœur Agnès et par une foule d'autres de tout rang et de tout âge, s'est enfermée à Saint-Damien, et les monastères de Pauvres-Dames, comme les couvents de Frères Mineurs, vont se multiplier en Italie et dans le monde entier avec une rapidité qui tient du prodige.

A l'époque où nous sommes arrivés (1221), ils sont déjà nombreux, mais ils ne suffisent pas à recueillir toutes les vocations qui semblent comme germer sous les pas de François. Sa parole, sa vue seule, est une prédication si éloquente que tous veulent abandonner le siècle et se consacrer à Dieu. Il n'y avait pas jusqu'aux personnes engagées dans les liens du mariage qui ne voulussent tout quitter pour travailler uniquement à leur sanctification. « Les hommes saluaient leurs femmes, dit naïvement un chroniqueur, et entraient au couvent; les femmes, loin de protester, couraient de leur côté s'enfermer dans le cloître, tellement, ajoute-t-il, que les villes et les villages menaçaient de se dépeupler. »

Evidemment, cela ne pouvait durer; François avait le sens trop droit pour autoriser ces exagérations : « Restez dans vos maisons, dit-il à ces

populations enthousiasmées; vivez-y en parfaits chrétiens! Bientôt je vous donnerai une règle de conduite qui vous aidera à pratiquer la vertu et vous donnera, même dans le monde, les avantages de la vie religieuse. »

LE TIERS-ORDRE DE LA PÉNITENCE

François méditait ces pensées lorsqu'il arriva à Poggi-Bonzi. Sa renommée l'y avait précédé; il n'eut qu'à paraître pour susciter, là comme partout, un véritable enthousiasme. Plus que d'autres, Luchesio était préparé à cette visite de la grâce; aussi, foulant aux pieds toutes les considérations humaines, il vient se jeter aux pieds de François et lui dévoile les secrets de son cœur.

L'homme de Dieu a vite compris du reste. Dans celui qui est ainsi prosterné devant lui, il ne remarque pas seulement une grande distinction de manières, il sent par-dessus tout le parfum des vertus. Il devine, en particulier, une tendre compassion pour les pauvres, en même temps qu'une dévotion ardente envers le Christ Jésus.

L'esprit d'obéissance envers l'Eglise romaine n'est pas moins grand, et il est soutenu par un profond mépris du siècle et un désir sans limites de connaître la voie de la perfection pour s'y engager résolument.....

François expose à Luchesio les lignes générales de la règle du troisième Ordre qu'il veut fonder, et il l'invite à y entrer.

Au comble de ses vœux, Luchesio reçoit, des mains du séraphique Père, la longue tunique gris-cendré et la corde; Bona-Donna lui tient compagnie, et se couvre la tête d'un voile noir. Le Tiers-Ordre de la pénitence est institué. Sans doute, les chrétiens qui vont s'y enrôler à l'envi ne recevront une règle écrite que dans la suite, et cette règle ne sera définitivement approuvée que par Nicolas IV, soixante ans plus tard; mais n'importe, le premier pas est fait.

Dans la fondation de son troisième Ordre comme dans celle des deux premiers, saint François d'Assise a d'abord en vue la sanctification des âmes de bonne volonté, mais il travaille aussi à la régénération de la société, comme l'a constaté Léon XIII dans son Encyclique du 17 septembre 1882.

Nous ne résistons pas au désir de citer quelques mots de l'immortel pontife Léon XIII : « Appliquez-vous, écrivait-il à tous les évêques du monde catholique, à faire connaître et estimer à sa valeur le Tiers-Ordre franciscain.....

» Il est vrai de dire que la paix domestique et la tranquillité publique, l'intégrité des mœurs et la bienveillance, le bon usage et la conservation du patrimoine, qui sont les meilleurs fondements de la civilisation et de la stabilité des états, sortirent, comme d'une racine, de cet Institut, et l'Europe doit en grande partie à François la conservation de ces biens.

» Plaise à Dieu que les populations chrétiennes accourent à la règle du Tiers-Ordre avec autant d'ardeur et en aussi grand nombre qu'elles affluaient autrefois à l'envi auprès de François lui-même! » (1)

PROGRÈS DANS LA DÉVOTION

Dès avant son entrée dans le Tiers-Ordre, le bienheureux Luchesio s'appliquait à la piété et aux bonnes œuvres: quand il eut trouvé, tout en restant dans le monde, les avantages de la vie religieuse, il avança d'un pas bien plus rapide encore dans les sentiers de la perfection.

Deux fois par semaine, il s'agenouillait aux pieds du prêtre pour recevoir l'absolution de ses fautes; très souvent il s'approchait de la Table Sainte pour s'y nourrir du Pain des anges. Il ne le faisait jamais sans une grande abondance de larmes.

Imitant saint François, dit l'auteur de sa vie, comme un valeureux soldat aime à marcher sur les traces de son capitaine, il s'appliquait constamment à la prière: à la maison ou au dehors, assis ou debout, toujours son esprit était occupé de Dieu. Il méditait les vérités de la religion, et contemplait les choses du ciel avec une telle persévérance, qu'il semblait avoir consacré à cette seule occupation son corps et son âme.

Un jour qu'il surveillait, par amour pour saint François et ses disciples, la construction d'un couvent près de Poggi-Bonzi, il se retira dans l'église après l'office de complies et resta absorbé dans la contemplation. Le Frère portier l'appelle en vain plusieurs fois. Luchesio ne répond rien. Alors le bon Frère s'approche et le secoue pour le réveiller, mais l'homme de Dieu est comme inanimé; bien plus, son corps ne repose plus sur le sol..... Il semblait mort au monde, mais la vie surnaturelle, la vie divine n'était que plus abondante en lui.

Souvent, on le surprit ainsi tout absorbé en Dieu, spécialement une nuit, pendant l'office de matines, car, aux jours solennels, il ne manquait pas cet exercice. Un religieux qui lui était plus attaché l'ayant appelé à plusieurs reprises, le Bienheureux ne répondit rien. Plus tard, son ami lui ayant adressé une observation à ce sujet, Luchesio se contenta de répondre : « Cher ami et vénéré Père, quand vous m'avez appelé, je n'étais pas là. »

VERTUS PRIVÉES ET PUBLIQUES

Le Bienheureux était très charitable pour le prochain; jamais on ne surprit sur ses lèvres une parole contraire à cette vertu; bien plus, s'il arrivait qu'on parlât mal d'un tiers en sa présence, il avait bien vite imposé silence au coupable par l'air de son visage, ses yeux sévères ou attristés, selon les cas.

Luchesio suivait d'aussi près qu'il lui était possible son bienheureux Père dans les sentiers de la pénitence. Son abstinence et son jeûne étaient pour ainsi dire ininterrompus: il prenait habituellement si peu de nourriture qu'on se demandait, non sans raison, comment il pouvait vivre ainsi.

Il s'était réservé, avons-nous dit, quelques arpents de terre; de ses propres mains, il cultivait ce champ, quoiqu'il n'eût pas été accoutumé à ce genre de travail. Dieu, du reste, ne manquait pas de bénir ses fatigues. Un jour, il avait vendu un carré de légumes à un prêtre du voisinage, du nom de Raynuccius. Celui-ci avait à peu près tout ramassé, mais sans doute qu'il ne trouvait pas sa provision suffisante: à force d'instances, il obtient que Luchesio fasse le signe de la croix sur le peu qui reste en terre; le lendemain matin, les légumes étaient aussi abondants que si on n'y avait pas encore touché.

Sa modeste demeure devint, comme on dit en Italie, l'*albergo dei poveri*, l'*auberge des pauvres* de toute la contrée, et Luchesio voulait qu'on donnât à chacun selon son besoin. Bientôt il ne se contenta plus de les bien accueillir quand ils se présentaient: il voulut les prévenir et s'en alla lui-même les inviter à prendre sous son toit un

(1) Encyclique *Auspicato*. — 17 sep. 1882.

peu de nourriture et de repos. On le vit quelquefois rentrer chez lui avec trois de ces infortunés, portant sur ses épaules le plus invalide et soutenant les deux autres de chaque main. Dans sa demeure, il les entourait de tant de soins, élevait si bien leurs pensées, qu'il lui fut donné souvent de les réconcilier avec leur misérable situation.

Il poussa le dévouement jusqu'à se faire infirmier ambulant pour soulager les habitants d'une contrée marécageuse que les fièvres dévoraient pendant l'été. Avec un petit âne qui portait des médicaments et diverses provisions, il parcourut le pays en tout sens, soulageant, guérissant les infirmités corporelles et faisant encore, peut-être, un plus grand bien aux âmes.

Un jour, dans une de ces charitables tournées, il rencontre un groupe de jeunes débauchés qui se proposent, en le voyant venir, de mettre à l'épreuve sa vertu. « Nous jugerons nous-mêmes, se disent-ils, si ce brave Frère Luchesio est aussi saint qu'on le dit et qu'il paraît être. »

Et ils ne songent à rien moins qu'à lui enlever son âne et tout ce qu'il porte, à le dépouiller même de sa tunique et à le rouer de coups pour voir, par la manière dont il supportera ces mauvais traitements, quelle est sa vertu.

Luchesio, à qui l'esprit de Dieu a révélé leurs desseins, avance sans hésiter, et d'un visage plutôt joyeux, il leur dit : « Soyez les bienvenus, mes enfants! Mais prenez garde! Avant de réaliser vos projets, réfléchissez bien! Je suis sous la garde de Dieu; tout ce que je fais, c'est pour son amour; le peu que je possède, c'est pour les membres souffrants de Jésus-Christ; encore une fois, prenez garde! » Humiliés, confus, nos jeunes gens tombent à ses pieds, lui demandent pardon et se recommandent à ses prières.

Un dernier trait prouvera combien les pauvres avaient confiance en lui, combien, en même temps, Dieu lui avait communiqué de puissance pour les secourir.

Parmi ses clients habituels de Poggi-Bonzi, il y avait une famille des plus misérables qu'il soutenait quotidiennement de ses libéralités. Mais le père s'en étant allé à Florence avait été jeté en prison. Comme on peut se l'imaginer, le souvenir de sa femme et de ses enfants ne le quittait pas; même la pensée de leur triste sort lui était plus pénible que sa propre infortune. Mais tout à coup, le nom de Luchesio lui vient à l'esprit et lui donne un rayon d'espoir. Il l'invoque comme s'il était déjà au ciel, et à l'instant, « chose admirable à dire, plus admirable à entendre, mais beaucoup plus admirable encore dans la réalité », dit le vieux biographe, à l'instant, il se trouve libre, hors de prison, avec son petit paquet de hardes, et peu après, par un nouveau miracle, il est à Poggi-Bonzi, dans sa maison. Tous les siens dormaient, mais il les réveille pour se bien rendre compte qu'il ne rêve pas lui-même et pour leur raconter les merveilles du Tout-Puissant en sa faveur.

MORT DES DEUX SAINTS ÉPOUX

Luchesio, nous l'avons vu, avait une femme digne de lui. Bona-Donna hésita pourtant un peu avant de se donner tout entière aux bonnes œuvres. Un jour que « l'Auberge des pauvres » avait déjà reçu de nombreuses pratiques, voici que d'autres se présentent inopinément. Luchesio dit à sa femme de les servir. Celle-ci de répondre avec une certaine impatience : « On le voit bien maintenant, vos abstinences et vos veilles prolongées vous ont affaibli la tête! Toutes les provisions ont été distribuées, il ne reste rien pour nous-mêmes, où voulez-vous que je prenne quelque chose pour ces importuns? — Allons ma femme, répond tranquillement Luchesio, soyez bonne de fait comme de nom! Ayez confiance en Celui qui a nourri cinq mille hommes avec quelques pains et deux petits poissons; allez à la huche et donnez à ces pauvres pour l'amour de Dieu! »

Bona-Donna n'est guère convaincue, sachant bien qu'elle a tout donné; elle obéit néanmoins. O prodige! la huche, qu'elle avait vue vide peu auparavant, apparaît pleine de pains. Désormais Bona-Donna n'aura plus besoin que son mari la pousse dans les œuvres de miséricorde.

Cependant, un jour, Luchesio tombe malade. Sa pieuse femme comprend que l'heure de la récompense ne tardera pas à sonner pour lui, mais il lui en coûte de rester seule sur la terre: en toute simplicité, elle prie son mari de l'agréer pour compagne de ce grand voyage, Luchesio offre à Dieu ce vœu de son épouse, et bientôt elle est saisie d'une fièvre violente. Surmontant son propre mal, notre Bienheureux invite sa femme à recevoir les derniers sacrements, et il assiste lui-même dévotement à la pieuse cérémonie. Puis, après avoir fait un grand signe de croix sur le lit de Bona-Donna, il regagna péniblement sa couche, très ému en même temps que très affaibli.

Il prie un de ses amis, son frère dans le Tiers-Ordre, de faire venir son confesseur, le P. Hildebrand, de l'Ordre des Mineurs, avec lequel il était lié d'une étroite amitié. En le trouvant à son arrivée, pâle et défait, le religieux lui dit : « Très cher Frère Luchesio, sois fort et prépare ton âme à aller au-devant de son Sauveur; crois-moi, il n'est plus loin le moment où tu recevras la couronne de gloire. » Le moribond, levant un peu la tête, répond en souriant: « Bien-aimé Père Hildebrand, si j'avais attendu jusqu'à maintenant pour me préparer, j'aurais encore confiance dans la miséricorde de Dieu, mais, à vrai dire, je sortirais de ce monde avec moins de sécurité, à cause de ce qu'il y a de redoutable dans ce passage. » Puis, levant les yeux et les mains vers le ciel : « Grâces à la Très Sainte Trinité, poursuivit-il, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à mon bienheureux Père François et à tous les saints, je me sens libre et prêt. »

Dans les sentiments de la foi la plus vive, il reçoit les sacrements de l'Extrême-Onction et de l'Eucharistie, puis, apprenant que sa femme est en agonie, il fait un dernier effort pour se traîner auprès d'elle, lui prend tendrement la main et reste là, à l'encourager, jusqu'à ce que sa sainte âme soit entrée au ciel. Les assistants durent le reporter sur son lit tellement il était épuisé. Il fait le signe de la croix; d'une voix presque éteinte, mais avec un accent plein d'amour, il prononce de nouveau les saints noms de Jésus, de Marie et de François, et il s'endort dans le Seigneur, entouré d'un grand nombre de religieux et de pieux amis.

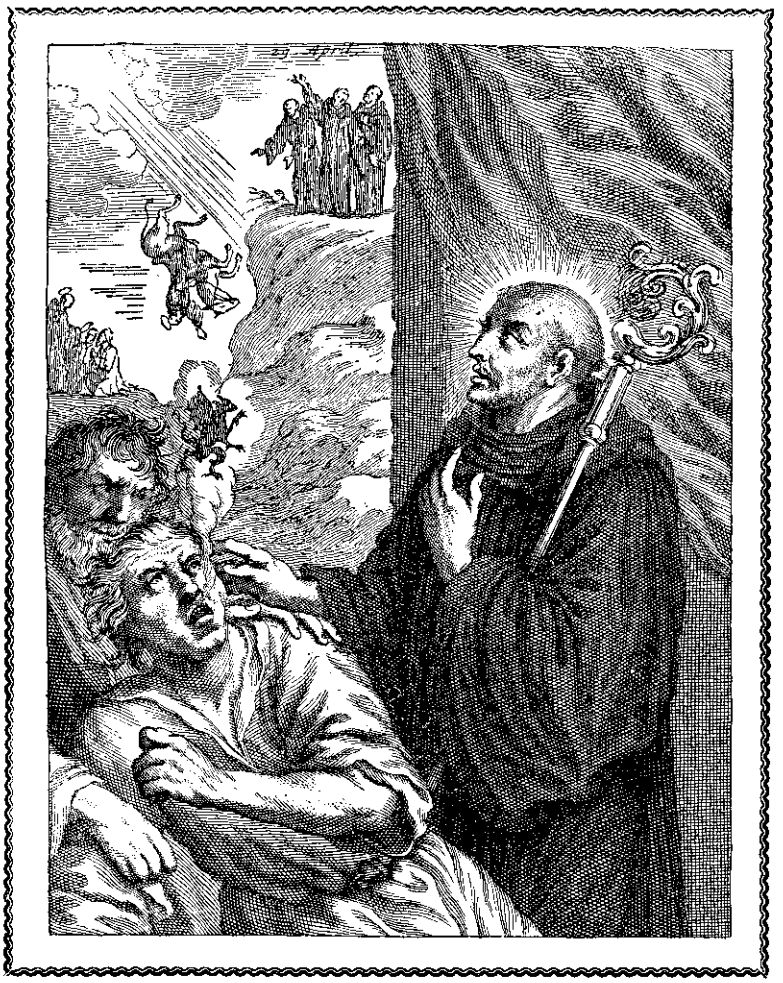
C'était le 27 avril 1240. Les habitants de Poggi-Bonzi l'ont choisi comme patron; chaque année, le 28 avril, ses reliques sont exposées à la vénération publique avec celle, de la bienheureuse Bona-Donna : car « ils sont unis dans la mort ».

SOURCES

Acta Sanctorum, t. XII, die 28a aprilis. — *Wadding. Annal Minor*, t. I.

SAINT HUGUES, ABBÉ DE CLUNY

Fête le 29 avril.



Saint Hugues chasse le démon du corps d'un possédé.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT HUGUES

Saint Hugues naquit en 1024 d'une noble et riche famille de la Bourgogne. Dalmatius son père, comte de Semur, éprouva une grande joie à la naissance de cet enfant. Il espérait trouver en lui un digne héritier de ses richesses et de sa vaillance sur les champs de bataille. Aussi chercha-t-il, dès ses plus tendres années, à l'enthousiasmer pour les exploits guerriers. Mais tels n'étaient pas les desseins de sa pieuse mère, Aremberga de Vergy. Avant la naissance de son fils, elle avait recommandé aux prières d'un saint prêtre le fruit qu'elle portait en son sein. L'homme de Dieu, en offrant le Saint Sacrifice de la messe, aperçut dans le calice la rayonnante image d'un enfant d'une admirable beauté. La vision fut rapportée à la pieuse mère et lui fit espérer que son fils serait un jour ministre du Seigneur.

Cependant Dalmatius lui fit donner une éducation noble et militaire. Mais les chevaux, les armes et la chasse, tout ce qui séduit si facilement le jeune homme, n'avaient aucun charme pour Hugues. Il aimait au contraire à se retirer à l'écart pour prier, il aimait à visiter les églises et se plaisait à la lecture des Saints Livres. A l'âge de dix ans, grâce à l intervention de la comtesse sa mère, il obtint de son père la permission de passer sous la direction de son grand oncle, Hugues, évêque d'Auxerre. Il fut admis à l'école épiscopale et se distingua bientôt par l'élévation de son esprit et la vivacité de son intelligence. Il surpassa en peu de temps tous les clercs. L'étude des lettres humaines et divines ravissait son

âme : la prière et la contemplation seules avaient pour lui un charme supérieur. Ses progrès étaient encore plus rapides dans la vertu que dans la science.

SAINT HUGUES ENTRE AU MONASTÈRE DE CLUNY

Après avoir passé cinq ans sous la direction de l'évêque d'Auxerre, Hugues quitta l'école épiscopale et s'en alla frapper à la porte du monastère de Cluny. Saint Odilon y exerçait alors la charge abbatiale; il ne tarda pas à donner l'habit monastique au vaillant jeune homme. La cérémonie fut belle et touchante. « Quel trésor reçoit en ce jour l'église de Cluny! » s'écria l'un des vénérables vieillards qui assistaient le saint abbé, pendant que celui-ci remettait l'habit de saint Benoît au nouveau soldat du Christ. A partir de ce jour, Hugues redoubla de ferveur; en quittant les vêtements du siècle, il avait vraiment dépouillé le vieil homme. Une grâce céleste, une angélique modestie rayonnaient sur son visage. Bientôt, purifié au creuset de la discipline, nous dit l'hagiographe, sa vertu brilla d'un éclat resplendissant. A peine eut-il prononcé ses vœux, que saint Odilon le fit prieur du monastère de Cluny. Il n'avait que vingt-cinq ans, et sa charge, loin d'être un écueil pour sa vertu, ne fit que l'accroître.

SAINT HUGUES A LA COUR DE L'EMPEREUR HENRI III

L'empereur Henri III, croyant avoir à se plaindre d'un manque d'égards de la part du prieur d'un monastère qui dépendait de Cluny, fit parvenir ses plaintes et son mécontentement à saint Odilon. Le vénérable abbé, se confiant aux lumières et à la sainteté de son jeune collaborateur, envoya saint Hugues en Germanie, afin de calmer le courroux du prince.

Dans cette épineuse négociation, le disciple de saint Odilon donna des preuves éclatantes de sa sagesse. Sans blesser les droits de l'empereur, il sauvegarda toutes les prérogatives du monastère, réconcilia Henri III et le prieur, et rétablit la paix la plus grande. Toute la cour, charmée de ses vertus et de la noblesse de son caractère, l'entourait d'égards et le vénérait comme un saint. L'empereur lui fit décerner les plus grands honneurs, lui remit de riches offrandes pour le monastère de Cluny et pour le vénérable Odilon.

Mais, pendant que la cour impériale se livrait à la joie, et pendant que la négociation de saint Hugues produisait ses fruits les plus doux et les plus consolants, les moines de Cluny étaient dans la douleur. Ils pleuraient leur père, saint Odilon était monté au ciel. A cette nouvelle, le cœur de saint Hugues fut brisé de douleur. Il se hâta de retourner à Cluny afin de rendre les derniers devoirs au saint abbé, et de mêler ses larmes à celles de ses frères.

SAINT HUGUES DEVIENT ABBÉ DE CLUNY

Son retour fut salué avec joie par la communauté de Cluny. Hugues alla se prosterner sur le tombeau de son vénéré père et maître; là, il se fit raconter les derniers instants de saint Odilon et sa mort édifiante. Il fallut cependant procéder à une nouvelle élection; les fils de saint Odilon se rassemblèrent sans retard. Le plus ancien religieux, invité à désigner celui qu'il voyait le plus digne de succéder à saint Odilon, n'hésita pas à dire : « Devant Dieu, qui me jugera bientôt, et devant vous tous, mes Frères, j'élis pour abbé le prieur Hugues. » Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme. Les religieux ne lui donnèrent pas le temps de les consulter, ils étaient déjà aux pieds de l'humble prieur, et, malgré ses efforts et ses protestations, le portaient en triomphe sur le trône abbatial.

A cette scène attendrissante et solennelle assistait un sous-diacre de l'Eglise romaine, moine de Cluny, Hildebrand, qui plus tard devait gouverner l'église sous le nom de Grégoire VII. Assis auprès du trône abbatial, au moment où saint Hugues prit la parole, Hildebrand vit apparaître Jésus-Christ, qui se tint à droite du nouvel abbé. Il semblait lui dicter chacune de ses paroles. A cette vue, Hildebrand quitta son siège, et, debout, dans l'attitude du plus profond respect, il vint se placer à côté de Jésus. L'assemblée entière remarqua cette particularité. Le nouvel abbé lui demanda pourquoi il avait quitté son siège, Hildebrand révéla la vision dont le ciel l'avait favorisé. Les religieux éclatèrent en actions de grâces et s'applaudirent de l'heureux choix qu'ils avaient fait, en mettant saint Hugues à leur tête.

SAINT HUGUES LUTTE CONTRE LA SIMONIE

Le XI[e] siècle est resté célèbre dans l'histoire ecclésiastique, par les luttes des Souverains Pontifes contre la *simonie* (c'est-à-dire le crime de ceux qui achètent à prix d'argent les dignités de l'Eglise). L'Eglise catholique tient ses droits de Jésus-Christ son divin fondateur, l'Etat a donc le devoir de les respecter et même de les protéger. Malheureusement, c'est souvent le contraire qui arrive; à cette époque, les princes temporels s'étaient attribué le droit abusif et tyrannique d'imposer aux évêchés et aux abbayes des titulaires de leur choix, sans que l'autorité ecclésiastique et le Pape lui-même pussent contrôler l'élection. L'ambition et l'avarice se tendaient alors la main; et, au lieu de nommer aux dignités ecclésiastiques les plus capables, il arrivait trop souvent que le prince vendait ces dignités au plus offrant. Ainsi, le sanctuaire se trouvait envahi par des hommes indignes et sans vocation, au grand scandale des fidèles.

La France, pas plus que l'Angleterre et l'Allemagne, n'avait échappé à cet abus. Le pape saint Léon IX, désireux d'y porter remède, se rendit à Cluny. Il y trouvait, dans la personne de saint Hugues, un auxiliaire vigoureux et puissant pour seconder ses projets de réforme. Il fut convenu qu'un Concile national serait tenu à Reims. Mais le jeune roi Henri I[er] opposa une résistance opiniâtre.

Le pape, malgré tous les obstacles, se rendit dans cette ville et ouvrit le Concile. Saint Hugues, à peine revêtu de la dignité abbatiale, fut appelé à parler un des premiers; et il inaugurait ainsi une lutte qui devait se poursuivre jusqu'à sa mort. Quand le Souverain Pontife l'interrogea solennellement sur son élection, il s'écria : « Dieu m'est témoin, que je n'ai rien promis, à qui que ce soit, pour être élevé à la dignité abbatiale. La chair et le sang l'eussent voulu peut-être, mais l'esprit et la raison y répugnaient. » Le Saint s'éleva ensuite, avec toute l'autorité que lui donnaient ses vertus et sa science, contre les honteux désordres de la simonie. Le succès du Concile fut immense et remplit de consolation le cœur du Souverain Pontife.

Nous retrouvons bientôt saint Hugues au Concile de Rome, où il occupe une des premières places parmi les abbés. Tous les Conciles et les Synodes qui se tiennent en France veulent s'honorer de la présence du saint abbé. Toujours et partout, il attaque vivement les abus, réclame la réforme du clergé et la liberté de l'Eglise.

LE PARRAIN DE L'EMPEREUR

L'empereur Henri III n'avait pas oublié les brillantes qualités de saint Hugues; il s'était réjoui de son élection, et il témoigna, en 1051, combien il l'estimait. Dieu venait de combler les vœux de l'empereur en lui accordant un fils dont la naissance fut saluée, par les peuples allemands, comme un gage de prospérité et d'avenir. Henri III, au comble de la joie, pria le vénérable abbé de Cluny de venir lever son fils des fonts baptismaux. Saint Hugues accepta l'invitation impériale et se rendit à la cour. On donna à l'enfant le nom de son père, dans l'espoir qu'il en ferait revivre les vertus. L'Eglise et l'empire, si étroitement unis, voyaient, dans ce berceau, un gage de perpétuité pour leur alliance. Mais, hélas! le jeune prince démentit cruellement plus tard tant d'espérances et, malgré les avis et les touchantes exhortations de saint Hugues, devint un persécuteur acharné de l'Eglise et le fléau de l'empire.

SAINT HUGUES ASSISTE LE PAPE ÉTIENNE X A SES DERNIERS MOMENTS

Athlète généreux, apôtre infatigable, saint Hugues est mêlé à tous les grands événements. Les Souverains Pontifes trouvaient en lui un auxiliaire puissant. C'est ainsi que nous le voyons accompagner le pape Etienne X dans un voyage qu'il fit en Toscane. Le Souverain Pontife tomba malade à Florence et comprit bientôt que l'heure de sa mort allait sonner. Saint Hugues passa des journées entières aux pieds du Souverain Pontife, dans des entretiens pleins de charme et d'onction céleste. Il mérita d'entendre ces belles paroles de la bouche même du pape : « Je demande au Seigneur de mourir entre vos bras. Aussitôt que vous me quittez, l'ennemi du genre humain m'assiège de visions terribles; quand vous rentrez, il disparaît. » Le saint abbé ne s'éloigna plus du Souverain Pontife; il reçut son dernier soupir; lui ferma les yeux, revêtit son corps des insignes pontificaux et le déposa de ses propres mains dans le cercueil.

RAPPORTS INTIMES DE GRÉGOIRE VII ET DE SAINT HUGUES

Le dévouement de saint Hugues au Saint-Siège était déjà bien grand, mais il devait augmenter encore, quand la tiare fut placée sur la tête d'Hildebrand ou Grégoire VII. Ce grand pape n'avait pas oublié le berceau de sa vie religieuse; et il appelait saint Hugues du doux nom de Père vénéré. Au milieu des luttes qu'il eut à soutenir contre l'empereur Henri IV, au milieu des persécutions qu'il eut à souffrir, quand son âme était brisée de douleur, Grégoire VII aimait à verser dans le cœur de saint Hugues ses cruelles angoisses et à faire du saint abbé le confident de ses plaintes éloquentes sur les maux de l'Eglise. Bien des fois, il eut recours à son intermédiaire pour rappeler au malheureux prince ses devoirs les plus sacrés. L'empereur, acharné contre l'Eglise, déchirait le sein de sa mère, suscitait des antipapes, et les soutenait de ses armes souvent victorieuses.

Frappé des anathèmes de l'Eglise, pressé par les exhortations de saint Hugues, il parut plusieurs fois se réconcilier avec saint Grégoire VII. Mais il ne concluait un traité que pour le rompre bientôt après; il ne signait la paix que pour la violer et recommencer ses persécutions avec plus de violence. Cependant, quand il sollicita le pardon de ses fautes, l'empereur pria saint Hugues d'intercéder en sa faveur, le vénérable abbé y consentit, et obtint que l'excommunication fût levée. Quand le prince, après plusieurs jours d'une pénitence publique, reçut, à Canossa, l'absolution, saint Hugues se porta garant de sa bonne foi. Mais la pénitence de l'empereur n'était pas sincère, ce n'était qu'une ruse et une hypocrisie, et il continua bientôt de persécuter Grégoire VII.

Fatigué, à la fin, de tant de trahisons, le saint moine rompit courageusement avec son terrible filleul, et lui déclara qu'il n'y aurait plus de rapports entre eux tout le temps qu'il demeurerait sous les anathèmes de l'Eglise.

URBAIN II ET SAINT HUGUES

Le monastère de Cluny était devenu comme le noviciat du Sacré Collège et du Souverain Pontificat. Saint Hugues vit monter, presque successivement, sur le trône de saint Pierre, trois de ses disciples et fils spirituels : Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Dès la première année, dans un langage noble et délicat, Urbain II se plaignit à saint Hugues de ne l'avoir pas encore vu au tombeau des saints apôtres : « Je vous en conjure, disait-il, ô le plus regretté des pères, si vous n'avez point perdu le souvenir de votre fils et disciple, s'il vous reste encore pour moi des entrailles de charité, répondez au plus ardent de mes vœux, venez me consoler par votre présence et apporter à la sainte Eglise romaine, votre mère, la joie si désirée de votre visite. »

Quelque temps après, quand Urbain II vint en France présider le Concile de Clermont, exhorter les chevaliers chrétiens à voler au secours de la Terre Sainte, exciter l'enthousiasme universel des Croisades, saint Hugues se trouvait à côté de lui. Il unit sa voix à celle des chevaliers pour pousser ce cri enthousiaste qui retentit au loin : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Avant de quitter le sol français, le Souverain Pontife voulut revoir le berceau de sa jeunesse cléricale et religieuse. Depuis dix ans, saint Hugues travaillait avec une ardeur infatigable à la construction de l'église abbatiale de Cluny. Des masses énormes de pierres furent employées à cette œuvre. Un jour, il s'en trouva une si lourde que, ni les ouvriers, ni leurs machines, ne parvinrent à la hisser. Le lendemain, on fut étonné de la trouver en place et de voir la main du saint abbé empreinte sur le bloc qu'il avait miraculeusement remué pendant la nuit.

Malgré les offrandes recueillies dans toutes les contrées de l'Europe, malgré les sommes fort considérables envoyées d'Espagne par le roi Alphonse VI, le Vaillant, les travaux étaient loin d'être terminés à l'arrivée d'Urbain II. Mais saint Hugues avait fait tout disposer, pour qu'au moins le maître-autel pût être consacré sous l'invocation du prince des apôtres, par un pape légitime successeur de saint Pierre et fils spirituel de Cluny. Urbain consacra le maître-autel, et encore un autre appelé : Matutinal. Ce Saint, pour perpétuer le souvenir de cette magnifique solennité, décréta que, durant la vie du pontife Urbain II, on chanterait, à toutes les messes conventuelles, les oraisons *pro papa Urbano*, et qu'après sa mort, les religieux de Cluny célébreraient à perpétuité un service anniversaire pour le repos de son âme. L'église fut ensuite achevée peu à peu. Hélas! cette magnifique basilique, l'une des plus belles du monde, et la plus grande après Saint-Pierre de Rome, a été stupidement renversée par les barbares de la Révolution française.

Jusqu'à son dernier soupir, Urbain II porta la plus tendre affection à saint Hugues et ne cessa de l'appeler : Père vénéré. Il était digne d'un tel amour; et, dans toutes les circonstances, il se montra l'humble serviteur du Saint-Siège, en même temps que son plus ardent défenseur contre les rois et les princes qui ne craignaient pas d'en violer les droits les plus sacrés.

Guillaume le Conquérant voulut l'attirer en Angleterre et lui confier la direction de tous les monastères de ce royaume. Mais saint Hugues refusa, pour ne pas paraître s'associer aux violences du roi contre le clergé anglo-saxon.

Cependant, d'autres seigneurs lui confiaient les monastères de leurs domaines, en le priant de rétablir partout la discipline religieuse. Saint Hugues acceptait avec joie, quand ces offres et ces donations étaient conformes aux droits de l'Eglise.

Certains seigneurs firent mieux que de lui donner des couvents; ils se donnèrent eux-mêmes. Sa sainteté et ses vertus lui attiraient tous les cœurs. Le duc de Bourgogne, le comte de Mâcon avec trente de ses chevaliers, renoncèrent à la milice du siècle pour s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ et vivre sous la direction de saint Hugues. Il y eut, à cette époque, comme une sainte contagion de vertu qui portait toutes les âmes à la pénitence.

COMMENT SAINT HUGUES APPREND SA MORT PROCHAINE

Un jour, l'un des laboureurs des domaines de Cluny vint demander à parler au saint abbé: « Père, lui dit-il, je faisais ces jours derniers une plantation de jeunes vignes dans mon champ, lorsque je vis apparaître plusieurs personnages dont la gloire et la majesté semblaient au-dessus de la condition mortelle. Devant eux marchait une dame dont je ne pus voir le visage, mais un vénérable vieillard s'arrêta près de moi : « A qui appartient le champ que tu cultives? me demanda-t-il.

— Seigneur, répondis-je, c'est un domaine du bienheureux Père et seigneur Hugues, abbé de Cluny.

— Alors, reprit l'inconnu, et le champ et son propriétaire sont à moi. Je suis l'apôtre Pierre. La dame qui me précède est la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, escortée du chœur des âmes saintes. Hâte-toi d'aller trouver l'abbé de Cluny, pour lui dire : « Mettez ordre à votre maison, car vous allez entrer dans la voie de toute chair. » Telle est la mission que j'ai reçue, ajouta l'homme des champs. Je n'osai point d'abord m'en acquitter. Mais, la vision m'est de nouveau apparue, me reprochant ma négligence, et je n'ai pas voulu différer davantage. »

Saint Hugues accepta cet avis avec humilité, et redoubla d'austérités et de ferveur pour se préparer à la mort. L'humble condition du messager n'était pas pour lui une raison de douter de ses paroles, car Dieu préfère les humbles.

MORT DE SAINT HUGUES

Malgré son âge avancé et le déclin de ses forces, pendant le carême de 1109, saint Hugues porta jusqu'au bout le poids du travail et des austérités monastiques. Le Jeudi Saint, le vénérable abbé se rendit au chapitre et ordonna de distribuer aux pauvres les aumônes accoutumées. On le pria ensuite de donner l'absolution générale à la communauté. A ces mots, il fondit en larmes, et d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Comment pourrai-je vous absoudre, s'écria-t-il, moi, misérable pécheur, chargé devant Dieu du poids de tant de fautes? Tout indigne que j'en suis, je vais pourtant accomplir les devoirs de ma charge. Que le Seigneur, le Dieu qui délivre les captifs et relève les cœurs brisés, daigne opérer dans vos cœurs l'œuvre de sa grâce et de sa miséricorde. » Elevant ensuite les yeux au ciel, il bénit ses enfants.

Il lava encore les pieds de ses frères, à l'heure du *Mandatum*, et leur adressa, sur l'Evangile du jour, une exhortation qui fit couler bien des larmes. Il assista à tous les offices du Vendredi et du Samedi Saint. Il eut encore assez de force pour célébrer les offices de la solennité de Pâques. Mais, après vêpres, on dut le mettre au lit : « Je suis, disait-il, un soldat inutile. Le divin Maître daignera-t-il m'accorder la récompense? » Ses yeux se couvrirent bientôt comme d'un nuage, sa langue pouvait à peine articuler quelques sons, tous ses membres devinrent rigides. On lui apporta le Corps sacré du Sauveur, en lui demandant : « Le reconnaissez-vous? — Oui, dit-il; je le reconnais, et je l'adore. »

On lui présenta le crucifix et il le baisa avec une tendre vénération. Il se fit encore apporter la châsse renfermant les reliques du Pape saint Marcel, et il implora, avec effusion de larmes, l'intercession de ce glorieux martyr pour conduire son âme au ciel. Il perdit ensuite la parole. Ses religieux le transportèrent, vers la fin du jour, dans la chapelle de la Vierge Marie, où ils l'étendirent sur la cendre et le cilice. « Lorsque les derniers rayons du soleil s'éteignirent à l'horizon, nous dit Hildebert, son biographe, s'éteignit aussi ce grand soleil de l'Ordre monastique. L'exilé entrait dans la patrie. »

Saint Hugues mourut donc le 29 avril 1109; il avait quatre-vingt-cinq ans.

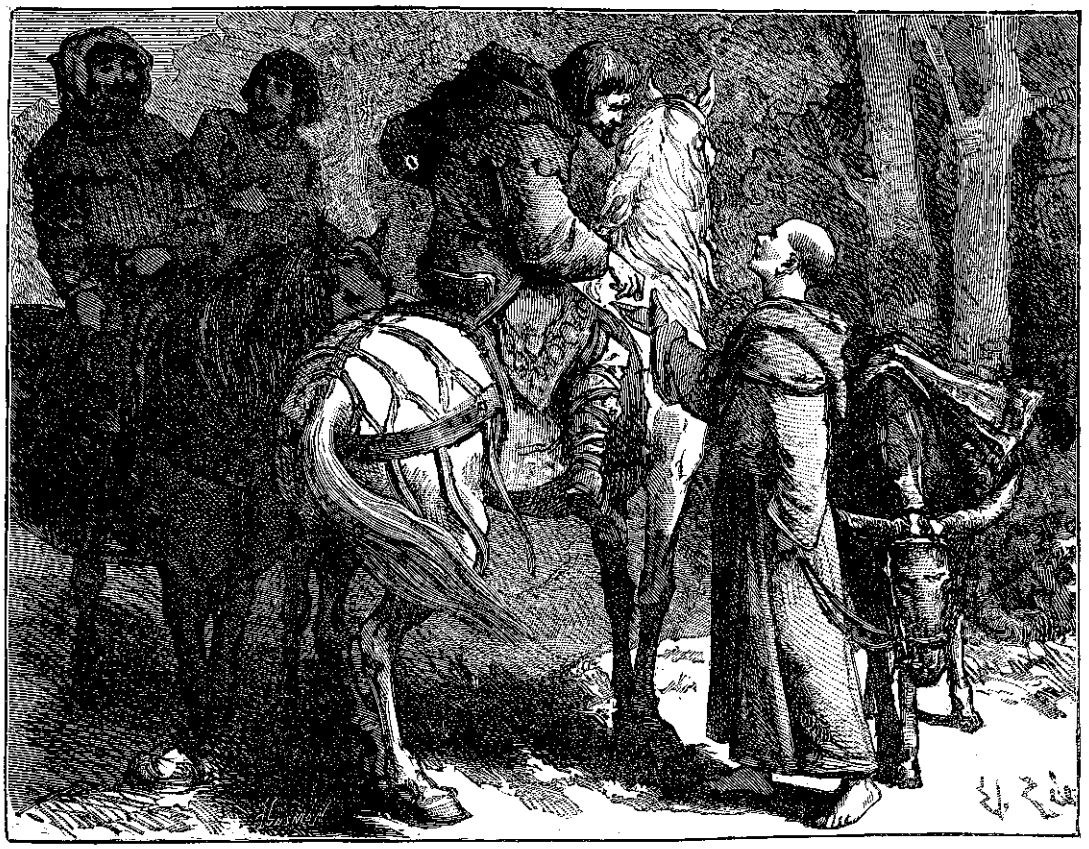
Digne successeur de saint Odon, saint Mayeul et saint Odilon, il avait continué, agrandi, consolidé leur œuvre. On peut dire que, sous sa direction, Cluny était parvenu à son apogée. Lié avec tous les grands personnages qui illustrèrent cette époque, Hugues fut l'ami de saint Udalric, de saint Pierre Damien, de saint Bruno et d'une foule d'autres saints. Il se vit père de plus de trente mille cénobites qui furent de puissants auxiliaires pour le Saint-Siège, dans sa lutte contre la simonie.

La mort de saint Hugues fut révélée à plusieurs saints personnages. Fulgence, abbé d'Affigny, vit les anges porter au ciel deux lits magnifiquement ornés et crier d'une voix suave : « En ces lits reposeront bientôt deux illustres prélats, Anselme de Cantorbéry et Hugues de Cluny. »

Une religieuse vit la Reine des cieux, assistée d'un grand nombre de saints, préparer un trône splendide, qu'on lui dit être pour le grand Hugues, abbé de Cluny.

SAINT ROBERT DE MOLESME

Fête le 29 avril



Saint Robert avait envoyé à la ville, pour acheter des provisions, un Frère sans un sou. Celui-ci rencontre en chemin un riche seigneur qui lui donne le nécessaire.

LA VISION MYSTÉRIEUSE

Aux flancs d'une des collines de la Côte-d'Or, s'élevait un château féodal qui remontait au règne de Charles le Chauve. Là, vivaient heureux, dans la pratique de leurs devoirs, le seigneur Thierry, vassal et courtisan du C^te^ de Champagne, et sa femme Ermegarde, fille d'un des plus accomplis chevaliers du temps. Une nuit, comme la noble dame était enceinte, une femme, d'une beauté merveilleuse, lui apparut, escortée d'une légion d'anges : elle tenait à la main une bague d'un prix inestimable, brillante comme un diamant : « Cette bague est pour ton fils, dit-elle à Ermegarde; je viens l'épouser. » La châtelaine se troubla d'abord de cette vision et ne sut qu'en penser, mais avec le temps, son inquiétude se calma.

Un mois s'est passé; pour éviter les rayons d'un soleil brûlant, Ermegarde s'en est allée s'étendre sous les ombrages de son parc, et le sommeil l'y a surprise, quand soudain voici encore cette femme mystérieuse; comme autrefois, lui présentant la bague et répétant : « Cette bague est pour ton fils, Ermegarde, je viens l'épouser. » Puis elle ajoute : « Ne te trouble pas, je suis la Mère de Dieu; le temps est proche où tu donneras un saint au monde et à moi un serviteur aimant. »

LA CHANSON DE LA VIERGE

L'enfant naquit. On le nomma Robert. De bonne heure, ses parents prirent soin de son éducation; son père lui donnait lui-même des leçons d'équitation, fier d'en faire un preux chevalier; sa mère lui réservait les leçons les plus douces de la vertu et de tous les tendres sentiments. Jamais l'enfant n'oubliait de prier soir et matin Marie, nom qu'il avait appris à aimer sur les genoux de sa mère.

Un soir, il y a fête au château; tous les conviés sont réunis dans la grande salle, autour d'un de ces poètes errants, qu'au moyen âge on rencontre si souvent à la cour des princes ou sur le chemin du manoir. Le troubadour, suivant la coutume,

fait la tournée et demande à chacun ce qu'il veut entendre chanter.

L'un veut l'olifant du neveu de Charlemagne, l'autre un appel au combat; celle-ci la complainte de la belle Aude, celui-là les aventures du roi Artus. Arrivé au petit Robert, il lui demande ce qu'il veut : « Chante-moi la chanson de la Vierge, lui dit l'enfant, elle est si belle! » Le chanteur fut très embarrassé, et l'auditoire fort enchanté. Robert avait alors huit ans.

L'APPEL DE LA MÈRE DE DIEU

Le jeune enfant sentit bientôt en son cœur quelque chose qui lui disait de se donner à Dieu, un attrait naturel vers la vie monastique, mais cette voix parlait encore vaguement, ce qui lui était une source d'indécision et d'inquiétude. Il allait prier fréquement au bas du coteau, dans une petite chapelle élevée par la piété des chrétiens à la Vierge Marie. « Un jour, raconte un ancien chroniqueur, Robert courut prier, non pas riant et en gaieté comme par avant, ains moult chagrin et angoisseux, et dit : « Bonne Mère de Dieu et ma Mère, qu'ai-je à faire pour être ton féal chevalier? » Et la bonne Mère oyant cela lui dit : « Va au moutier pour l'amour de mon Fils. » Depuis, Robert n'hésita plus, et, âgé seulement de quinze ans, il quitta le château pour le cloître, suivi des vœux de sa mère et des regrets de son père.

SA VIE A SAINT-PIERRE DE CELLES

Ce monastère qui, naguère, était sur le point de s'éteindre, comme un enfant condamné à mourir dès son berceau, sembla revivre à son arrivée. Comme on dit de Jésus-Christ qu'il commença par faire, et qu'ensuite il enseigna, ainsi Robert travailla d'abord à sa propre sanctification et pratiqua lui-même tout ce qu'il devait enseigner plus tard aux autres. Il se soumit avec un zèle passionné aux exercices les plus humbles et les plus crucifiants de la règle de saint Benoît, et sa vertu se développait avec une telle vigueur qu'elle étonnait même le saint vieillard qui gouvernait cette école où l'on apprenait Jésus crucifié. Par égard pour sa jeunesse, il lui conseilla de modérer ses jeûnes et ses disciplines, mais Robert répondit doucement. « Mon Père, Jésus n'avait pas mon âge, quand il commença à fabriquer des croix dans l'atelier de Nazareth. » A quelque temps de là, l'abbé, vieilli et incapable de tous les soins de la communauté, nomma Robert prieur. Il n'avait que vingt et un ans. Loin de se prévaloir de cette charge pour se reposer de ses fatigues, il n'en devint que plus austère. Au milieu de ses occupations multiples, il tenait toujours son cœur en contact avec les flammes de la divine charité, toujours en communication intime avec Dieu. Aaussi, dans toute la suite de sa vie, garda-t-il un souvenir attendri de ce temps où il était à la fois actif et passif, où il puisa une foule de connaissances surnaturelles et de grâces. Sa renommée vola bien loin, et les religieux de Saint-Michel de Tonnerre envoyèrent à Celles une députation pour obtenir que Robert vînt les diriger et remettre l'ordre là où un abbé sans vertu avait laissé courir le désordre. Ce ne fut pas sans regret que ses frères le laissèrent partir.

SA VIE A SAINT-MICHEL DE TONNERRE

Cependant, les moines de Saint-Michel l'avaient attiré, non pas pour corriger leur vie passée, mais pour faire taire les langues médisantes qui les décriaient en public. Ce fut en vain que par ses actes et ses paroles il les exhorta à réformer leurs habitudes licencieuses; ils n'y voulurent rien changer, et leur obstination fut pour lui une source de fatigues, de peines, d'amertumes et de mérites.

Pendant que l'ouvrier de Dieu semait ainsi dans une terre ingrate, sept ermites de la forêt voisine vinrent le prier d'être leur guide dans la vie anachorétique. Deux d'entre eux se jetèrent à ses pieds et lui racontèrent comment la grâce les avait convertis : C'étaient deux frères très riches. Jadis ils avaient formé le dessein de se battre en duel, parce que chacun convoitait la fortune de l'autre. En se rendant au lieu convenu pour la lutte, conduits sans doute par leurs anges, ils passèrent devant un ermitage où travaillaient de pieux cénobites. Emus des mêmes sentiments, ils fondirent en larmes, s'embrassèrent et, depuis, s'étaient bâti deux cellules à côté de l'ermitage. Touché de cette conversion et de la vie plus angélique qu'humaine des sept ermites, Robert voulut les suivre, mais ses religieux s'y opposèrent formellement. Huit mois après, son supérieur le nommait prieur de l'abbaye de Saint-Ayoul.

LE TRIOMPHE DES SEPT ERMITES

Cette fois, il crut pouvoir vivre obscur et un dans l'humilité à son Dieu; mais, comme il arrive à tous les saints, il ne resta pas longtemps caché. Un jour, sept hommes en robe de bure se présentent devant lui et lui enjoignent de les suivre. Il reconnaît les sept ermites, mais ne s'explique pas leur apparente témérité. « Mon Père, lui dit alors l'un d'eux, nous vous parlons au nom du Souverain Pontife », et il lui montre un bref du Pape qui lui permet de quitter l'abbaye de Saint-Ayoul.

Muni de cette permission apostolique et du consentement de son supérieur, l'abbé de Celles, il s'en alla avec ces ermites, qui le prièrent de les mener partout où il voudrait.

LE COUVENT DE MOLESME

L'homme de Dieu choisit à sa nouvelle famille une retraite aux confins de la Champagne et de la Bourgogne, dans la forêt sauvage de Molesme, et là les ermites se construisirent de misérables huttes avec du bois et des gazons, et un petit oratoire à la Sainte Vierge. C'était assez pour leur pauvreté. Ils vécurent d'abord sans règle déterminée, sous le regard de Dieu, dans la plus austère abnégation. Ils marchaient pieds nus, jeûnaient presque toute l'année et ne mangeaient que du pain noir et des légumes. Ils partageaient la journée entre la prière de la chapelle et le travail de la forêt, et, de l'aube au crépuscule, on n'entendait que le bruit de la hache et le chant des oiseaux. Robert donnait à tous l'exemple du recueillement et de l'activité, si bien que ceux qui le voyaient traînant du bois ou remuant la terre ne pouvaient s'empêcher d'admirer tant de vertu.

Attiré par sa renommée, l'évêque de Troyes voulut le voir, et vint le trouver dans sa solitude. Tout le jour, il s'entretint avec lui, et, le soir, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Bénissez Dieu avec moi, mes frères, aujourd'hui il m'a donné de voir un Saint. »

L'ARGENT DU MIRACLE

Les moines, occupés sans relâche à l'amélioration de leur couvent, n'avaient encore pu gagner

leur pain du travail de leurs mains. La première culture ne leur donna qu'un peu d'orge, et autour d'eux on était trop pauvre pour les pouvoir secourir. L'hiver vint ajouter à ces rigueurs, et Molesme eut beaucoup à souffrir. Un jour, il ne restait plus pour provisions qu'un petit pain et quelques légumes, sans huile et sans sel. Robert, très affligé de la pénurie de sa famille, entra dans l'oratoire, en sortit quelques moments après et appela un des ermites : « Guibert, mon fils, lui dit-il, prends l'âne et va chercher des vivres au marché du castel.

— Mon Père, me donnerez-vous de quoi payer?

— Dieu tient la bourse; aie confiance. — Mon Père, si je m'en vais les mains vides, je crains fort de revenir les mains vides. — Mon fils, va toujours, et ne crains rien. »

Guibert se détourne en souriant, selle l'âne et part.

A peine est-il sorti de la forêt, qu'il rencontre sur le grand chemin, chevauchant avec une suite joyeuse, un seigneur opulent. Celui-ci n'a pas plus tôt remarqué la mine piteuse du pauvre Guibert, qu'il s'avise de l'interroger. Le moine raconte tout dans la plus grande simplicité, et quand le seigneur a tout appris : « Voilà pour du pain et des légumes », dit-il, en jetant dans la main du religieux plusieurs écus d'or. Guibert a de quoi acheter plus qu'il ne faut. Il revient en hâte, et le pieux Robert lui dit : « Je te l'avais annoncé : Dieu est bon trésorier. »

ABONDANCE ET MOLLESSE

L'affaire était arrivée aux oreilles de l'évêque de Troyes, qui fit aussitôt charger deux chariots de vivres de toute espèce pour Molesme. Plusieurs semaines après, deux gentilshommes frappèrent à la porte du couvent, revêtirent la bure et donnèrent à Robert les revenus de leurs immenses biens. La terre, en pleine vigueur, se couvrait chaque année de moissons luxuriantes. Dieu avait éprouvé ses serviteurs par la disette, et les avait trouvés fidèles; il voulut les éprouver par l'abondance. Ils y succombèrent. Le nombre des ermites s'était accru, et parmi les nouveaux venus, quelques-uns étaient peu fervents : un ver suffit à gâter la pomme; le relâchement s'introduisit insensiblement dans la communauté. Comme à Saint-Michel de Tonnerre, tous les conseils de Robert furent inutiles, jusqu'à ce qu'enfin, il secouât la poussière de ses pieds.

ROBERT A L'ERMITAGE D'OR

Il se déchargea sur un autre du priorat, et, suivi seulement de quatre religieux, parmi lesquels les deux frères réconciliés et convertis, il se retira dans un lieu nommé Or, au milieu des montagnes. Pendant les deux ans qu'il vécut dans cette solitude, il était en continuelle communication avec Dieu, qui se manifestait souvent à lui. Jamais il n'aurait consenti à la quitter, si une inspiration céleste n'était venue lui révéler que le Seigneur attendait quelque chose de plus parfait de lui. Ce fut à cette époque que le Saint-Esprit lui suscita la pensée de fonder un Ordre dans l'Eglise. Fidèle à la voix de Dieu et de concert avec ses compagnons, il revint recruter des hommes à Molesme.

Celui-ci avait bien souffert depuis son départ : Dieu avait châtié les religieux; ils étaient beaucoup moins nombreux qu'au temps de leur abondance; mais, en retour, la pauvreté et la sainteté avaient reconquis leur domaine.

FONDATION DE L'ORDRE DE CITEAUX

Les Ordres religieux qui se succèdent dans l'Eglise sont assujettis plus ou moins aux lois qui président à toutes les exigences de la nature. Semences imperceptibles à leur origine, ils croissent, fleurissent et fructifient; décroissent, se décolorent et meurent. Mais leur fruit, qui contient la semence d'une germination nouvelle, sort vigoureux de son enveloppe usée et perpétue son espèce. C'est ainsi que l'arbre de saint Benoît, après avoir ombragé le mont Cassin pendant quatre cents ans, dépérit et lègue sa sève à la branche fertile de Cluny; deux siècles passent et usent cette branche elle-même, et la sève toujours jeune se retire dans le rameau de Molesme, qui doit se développer jusqu'à ce que de ses fruits sorte la belle et forte tige qui portera saint Bernard.

Quand Robert eut communiqué aux moines de Molesme le grand dessein qui lui venait de Dieu, tous se déclarèrent prêts à le suivre. Il n'en choisit que six : Albéric, Etienne, Jean, Létald, Odon et Pierre, et il s'adjoignit au groupe. Et voilà le grain de sénevé dont la fécondité longtemps douteuse doit un jour étendre son ombrage sur toute la terre et disperser par tout le monde ses fruits divins. Mais où le planter? Robert va d'abord dans l'évêché de Langres, mais il en est chassé par la malveillance des hommes. Alors, il passe au diocèse de Châlons, et, pour n'empiéter sur le domaine de personne, il jette sa semence dans les brousailles de Cîteaux : c'est un désert dont la main de l'homme n'a jamais aplani l'abord ni adouci l'aspect, un repaire de brigands.

LA RAISON ET LA CROIX

Le nouveau monastère s'attacha d'abord à la pratique de la règle de saint Benoît. A Cîteaux, toute la vie tendait au dépouillement du moi, à l'union immédiate de l'âme avec le monde supérieur, à tout ce qui peut développer dans l'homme le sens divin. L'obéissance ponctuelle, les veilles, les jeûnes, les macérations, la pauvreté, jusqu'au dénûment, l'éloignement de tout ce qui réveille l'imagination, rendaient la vie de Cîteaux d'une rigidité extrême, accessible seulement aux hommes d'élite. Elle trouva vite d'ardents détracteurs, surtout dans les couvents. « Quoi! Dieu nous a-t-il donné une sensibilité si délicate pour l'anéantir, des organes pour les martyriser? Dieu se plaît-il dans nos souffrances? Dieu veut-il de l'homme qu'il se tue? » C'est demander pourquoi le Christ est monté au Calvaire; c'est ignorer la bassesse de la nature déchue.

Saint Robert, un moment ébranlé par les cris et les reproches qui, de toutes parts, montaient vers lui, se jeta dans les bras de la croix, devint plus ferme que jamais et ne retrancha pas un iota à la règle.

LA CHARTE DE CHARITÉ

Il arrivait assez souvent en ces temps-là que, par suite de son éloignement ou de sa prospérité, un monastère oubliait celui à qui il devait la vie et, comme un enfant ingrat, se constituait indépendant. C'était un malheur que saint Robert sut prévoir et détourner. Pour unir toutes les maisons qui sortiraient de Cîteaux dans la même observance et dans la fraternité mutuelle, il établit ce qu'il appela la *Charte de charité*, rédigée avec sagesse et pleine de salutaires conseils. Son Ordre fut ensuite solennellement approuvé par une lettre Hugues, archevêque de Lyon et de

légat du Saint-Siège en France. Dès lors, le saint abbé se reposa sur Dieu de l'avenir de sa famille.

RETOUR DE ROBERT A MOLESME

Il travaillait depuis trois ans à vivifier Cîteaux, quand les moines qu'il avait laissés à Molesme eurent recours au pape Urbain II, comme autrefois les sept ermites, pour le ramener parmi eux. Ils avaient besoin d'un Saint pour gravir à sa suite les sommets de la perfection. Le Pape les écouta et leur donna des lettres pour son retour. Robert ne connaissait que l'obéissance, et, après avoir planté, arrosé, cultivé, sué sur son travail, il s'arracha à la solitude, en munissant Albéric de son pouvoir. En approchant de Molesme, il vit accourir au-devant de lui tout un peuple enthousiaste, et ce fut au milieu de cette escorte q'il rentra dans le silence pour n'en plus sortir.

DEUX PAINS JETÉS DANS LA RIVIÈRE

Depuis longtemps, les pauvres connaissaient le chemin de l'ermitage à travers les chênes de la forêt. Un jour, vinrent supplier à la porte deux enfants déguenillés et d'un air si souffreteux que Robert demanda au cellérier pourquoi on ne leur donnait rien. « Nous n'avons plus rien à donner. — Donnez-leur le pain des religieux. — Nous n'avons plus de pain aux religieux. » Et Robert congédia avec peine les pauvres petits mendiants.

A midi, la cloche du dîner sonna. Le pieux abbé, étonné, appela le cellérier. « Que sonne cette cloche? Vous me disiez qu'il n'y avait plus de pain. — Mon Père, j'en avais réservé deux pour le repas, car je savais bien que vous alliez les donner. — Apportez-moi les deux pains. — Le Frère les apporta : le Saint, indigné, les saisit et courut les jeter dans la rivière : puis en revenant au Frère : « Mon fils, allez prier pour ces deux pauvres que vous avez privés de leur pain quotidien. » En même temps une voiture s'arrêtait devant la porte : c'était une charretée de vivres envoyés par des dames charitables de Châtillon.

SOLLICITUDE POUR CITEAUX

Encore qu'il eût quitté Cîteaux, il n'en avait pas quitté le soin. Son grand âge ne lui permit pas d'y retourner jamais, mais ses lettres suppléèrent à sa présence. Il le gouvernait par ses conseils autant qu'Albéric lui-même. Lorsque Albéric vint à mourir, tous les yeux et toutes les voix se portèrent sur Etienne, Anglais de nation. On en déféra à Robert : il connaissait Etienne comme un de ses meilleurs fils, capable de continuer son œuvre, et sa bénédiction patriarcale sanctionna cet heureux choix.

LES MATINES DES PETITS OISEAUX

Par une belle aurore de printemps, pendant que les religieux se préparaient à la méditation, dans le bois, les petits oiseaux chantaient à tue-tête : merles, pinsons, fauvettes, rossignols, hirondelles, moineaux, tous babillaient à la fois. C'était une musique à ravir, si bien que le vénérable abbé, s'apercevant que beaucoup de frères, la tête en l'air et l'oreille tendue, se distrayaient de Dieu pour écouter ceux qui le chantaient, s'avança sur le seuil de la chapelle et doucement dit : « Petits oiseaux, c'est avoir assez chanté matines, faites oraison maintenant. » L'orchestre se tut peu à peu et bientôt l'on n'entendit plus un murmure.

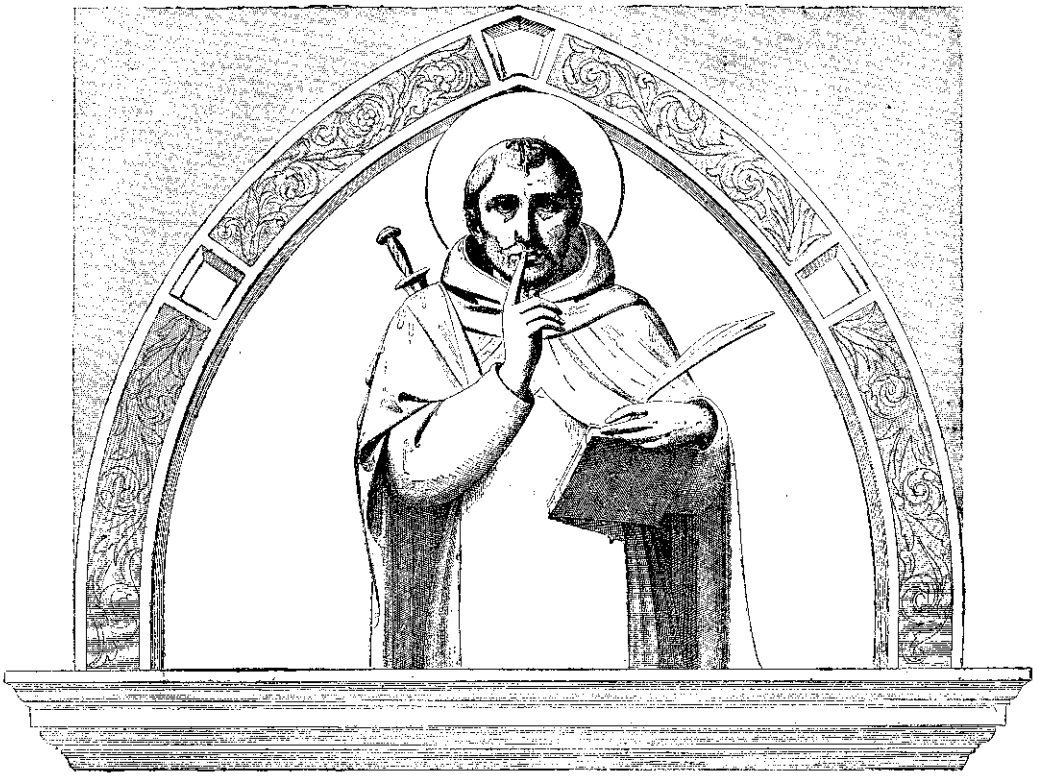
MORT DE SAINT ROBERT

Robert avait près de quatre-vingts ans et approchait à pas lents de la porte du ciel. Une nuit qu'il prenait le léger repos de règle, sa cellule s'illumina soudain et une voix le réveilla qui lui dit : « Robert, mon serviteur, encore un peu de temps et tu seras avec moi près de mon Fils. » C'était Marie qui venait l'avertir de sa mort prochaine. En effet, le matin même, il tomba malade; on appela des hommes de science, mais il les éloigna doucement. « Ce n'est pas l'homme, disait-il, c'est la mort qui me donnera la vie. »

Cependant, on eût dit que la mort craignait d'éteindre une vie si belle devant Dieu, et ce ne fut qu'après huit mois de souffrances et d'agonie, que son âme brisa son enveloppe corporelle et s'envola, pure et légère, pour s'abîmer dans les ineffables splendeurs de l'éternité.

SAINT PIERRE DE VÉRONE, DOMINICAIN, MARTYR

Fête le 29 avril.



Saint Pierre, martyr.

D'après une fresque de Fra Angelico, sur une des portes du couvent de Saint-Marc. Le pieux artiste a voulu que son glorieux Frère rappelât aux visiteurs comme aux religieux le silence et le recueillement.

LA ROSE SORTIE DES ÉPINES — UN CONTROVERSISTE DE SEPT ANS

Pierre, que la postérité devait appeler *saint Pierre martyr*, naquit à Vérone, en Italie, l'an 1206. Rien de touchant comme les paternelles prévenances de la bonté de Dieu envers cette âme de prédilection : né au sein d'une famille hérétique, obstinée à lui voir partager ses erreurs, Pierre, éclairé par la grâce de Dieu, abhorre comme instinctivement l'hérésie, s'en préserve et devient l'un des plus admirables défenseurs de la foi catholique.

Les parents de Pierre, dit son historien, appartenaient à la secte des *Cathares*. C'était une de ces nombreuses sectes manichéennes, qui se glissèrent dans l'Europe occidentale au XII^e^ siècle. Elles portaient divers noms, dont le plus connu est celui d'*Albigeois*. C'étaient les francs-maçons de ce temps-là. Cependant, le père du petit Pierre, ne trouvant pas à Vérone de professeur appartenant à sa secte, confia son fils à un maître catholique. Celui-ci, fidèle à sa conscience, enseignait en catholique : à son école, on apprenait non seulement la science humaine, mais aussi les éléments de l'instruction religieuse. Le petit Pierre s'épanouissait de toute la joie de son âme en présence de la beauté des dogmes chrétiens, car Dieu l'éclairait de lumières spéciales.

Un soir, le petit écolier, alors âgé de sept ans, revenait tout joyeux de la classe, quand il rencontre son oncle, un avocat très attaché à l'hérésie. Celui-ci arrête l'enfant et lui demande : « Qu'as-tu appris à l'école aujourd'hui? » Et Pierre de répéter avec assurance sa leçon : *Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre*, etc. L'oncle, d'une voix sévère, lui ordonne de se taire, mais l'écolier imperturbable ne s'arrête qu'à la fin.

« Ce n'est pas vrai, ce que tu viens de réciter, reprit l'avocat, Dieu a créé le ciel, mais c'est le diable qui a fait la terre. » Chez les Manichéens, en effet, on admettait deux principes coéternels, ou deux dieux, l'un auteur des choses spirituelles, l'autre maître des choses temporelles. Cruelle tromperie de Satan, désireux, dans son orgueil, de se faire adorer et servir comme Dieu, comme *le dieu du monde présent* et de tous les plaisirs sensibles, de toutes les voluptés et de tous les vices, afin que ceux qui l'auront servi en ce monde soient à jamais ses esclaves dans l'éternité.

Pierre répondit à son oncle que le diable n'était qu'une simple créature révoltée et châtiée, et la discussion continua sans que l'avocat pût

fermer la bouche à cet adversaire de sept ans. Alarmé pour les intérêts de sa secte, il court auprès du père de l'enfant et lui raconte l'incident. « Il ne faut plus envoyer Pierre à l'école, conclut-il, sinon il embrassera cette maudite religion romaine, deviendra savant et causera de grands torts à notre parti. » L'hérétique prophétisait sans le savoir, comme Caïphe, mais Dieu saura bien arriver à ses fins.

Le père de l'écolier répondit aux terreurs de son frère par un éclat de rire : les convictions d'un enfant de sept ans lui paraissaient peu effrayantes pour l'avenir; d'autre part, lui, qui désirait faire de son fils un savant, était ravi de le voir si éveillé et si intelligent. La conclusion qu'il prit fut de l'envoyer bientôt continuer ses études à l'Université catholique de Bologne.

Dans cette ville, loin de ses parents hérétiques, Pierre se trouvait plus libre; il en profita pour s'attacher définitivement à la Sainte Eglise romaine.

Mais il y avait, à Bologne, un autre ennemi non moins perfide à dévorer les âmes que l'hérésie : c'était la mauvaise conduite d'un grand nombre d'étudiants, venus de divers côtés et trop abandonnés à leur liberté. Par la prière, la mortification, la pratique des sacrements, et surtout par une fuite assidue de toute compagnie dangereuse, Pierre échappa à ce péril, comme il avait échappé au premier.

PIERRE AUX PIEDS DE SAINT DOMINIQUE

Saint Dominique, après de longues et fructueuses prédications contre les hérétiques albigeois du Languedoc, avait fondé l'Ordre des *Frères Prêcheurs*, et maintenant il le répandait dans toute l'Eglise. L'an 1222, il se trouvait à Bologne, où il y avait un couvent de son Ordre. On parlait partout de son zèle, de sa sainteté et de la ferveur de ses disciples. Pierre, comprenant combien son salut était exposé dans le monde, vint se jeter aux pieds du pieux fondateur et le pria de lui donner l'habit religieux. Saint Dominique, éclairé par une lumière intérieure, devina quel trésor Dieu lui envoyait, et, bien que le jeune homme n'eût que seize ans, il le reçut et lui donna l'habit.

Le fervent novice se mit à l'œuvre de sa sanctification avec une étonnante ardeur. Ses mortifications étaient effrayantes et continuelles.

Croyant les forces de la nature humaine plus puissantes qu'elles ne sont, il ne s'aperçut pas, dans l'élan de sa ferveur, qu'il en abusait; mais il finit par tomber gravement malade, au point de ne pouvoir presque plus prendre de nourriture; on désespéra un moment de sa vie, mais Dieu, qui ne voulait pas priver son Eglise de ce bon serviteur, lui rendit la santé. Instruit par l'expérience, Pierre soumit mieux désormais ses austérités au contrôle de l'obéissance; et, ajoute son historien, il fut toujours singulièrement compatissant pour les autres, tout en étant très austère pour lui-même.

Dès le noviciat de ce saint religieux, on vit briller en lui cette charité fraternelle, cette affabilité prévenante, cette humilité qui aime à remplir les plus humbles offices de la communauté et toutes les vertus qui furent, avec une très grande pureté, l'ornement de son âme. La prière était continuelle, sinon sur ses lèvres, du moins dans son cœur.

Après sa profession, il s'appliqua aux études sacrées avec un grand zèle, conformément à sa vocation de prédicateur. Il méditait surtout assidûment la Sainte Ecriture. Dieu l'avait doué d'une mémoire très heureuse, d'une intelligence pénétrante et d'une merveilleuse facilité d'élocution. Philosophe, théologien, orateur, controversiste, il allait devenir la terreur de l'hérésie. Sa piété, que des études faites en méditant la parole de Dieu n'avaient fait que nourrir davantage, reçut un nouvel épanouissement par son ordination sacerdotale. Son amour pour Jésus dans l'Eucharistie ressemblait à celui d'un séraphin, et chaque fois qu'à l'autel, après la consécration, il élevait le calice du Sang divin, il suppliait Jésus-Christ de lui accorder la grâce de verser aussi son sang pour l'amour de lui. Un jour viendra où il sera exaucé.

SAINT PIERRE PRÉDICATEUR

Les supérieurs de l'Ordre employèrent aussitôt le nouveau prêtre à la prédication. Dans toutes les provinces de l'Italie, qui s'étendent depuis Rome jusqu'aux Alpes suisses, sa voix retentit successivement « comme les trompettes de Gédéon, » dit son historien. Sa sainteté et ses miracles confirmaient l'autorité de sa parole. Il convertit à une vie chrétienne des milliers de pécheurs plongés dans le vice, ramena dans la vraie foi un grand nombre d'hérétiques, et renouvela des régions entières.

Souvent, les églises étaient trop petites pour contenir la foule accourue pour l'entendre; le Saint prêchait sur la place publique, dans une chaire portative, entourée d'une forte balustrade.

Un jour, il prêchait à Florence, quand les auditeurs entendirent soudain accourir d'une rue voisine un grand cheval noir furieux; ils le voient avec effroi bondir sur eux; mais le Saint trace le signe de la Croix vers l'animal, et il disparaît en fumée : c'était un démon qui avait pris cette forme pour troubler le sermon, mais il fut pris dans son propre piège.

Le succès de saint Pierre fut si grand dans Florence que les habitants se décidèrent à chasser de la ville tous les hérétiques qui s'y trouvaient, afin que leur foi ne fût plus exposée à leurs séductions perfides. A Milan, quelques personnes présentent au saint religieux un jeune homme muet : le Saint pose sur les lèvres de l'infirme un de ses doigts consacrés pour l'offrande du Saint Sacrifice et le muet est guéri. A Mantoue, il rend la parole à une femme qui l'avait perdue depuis longtemps, pour lui permettre de faire sa confession générale. Ailleurs, un homme, se traînant avec peine sur des béquilles, sollicite avec instance la guérison de ses maux; mais, en recevant la bénédiction du Saint, il est pris d'une fièvre si intense que ses amis sont obligés de l'emporter chez lui : c'était un hérétique, fort bien portant, qui avait feint d'être malade, pour se moquer ensuite des « prétendus miracles de Frère Pierre. » Bien malade cette fois, et sur le point de mourir, il appelle le pieux Dominicain, se convertit et retrouve la santé.

Après avoir touché les âmes par la prédication, saint Pierre de Vérone les réconciliait avec Dieu par le sacrement de Pénitence.

Un pécheur vint un jour s'accuser, entre autres fautes, d'avoir donné un coup de pied à sa mère. « Ah ! lui dit le Saint, peut-on outrager ainsi sa mère; le pied qui a servi à ce crime méritait d'être coupé. » Et, continuant son exhortation, il inspira à son pénitent un vif repentir de ses fautes; puis il lui donna une pénitence convenable et lui accorda le pardon de Dieu. Cet homme revint chez lui avec une telle contrition que, non

content d'accomplir la pénitence du confesseur, il prit une hache et coupa son pied coupable. Mais la douleur lui arracha aussitôt des cris, et on accourut à son secours : « Je me suis confessé au Frère Pierre d'avoir donné un coup de pied à ma mère, dit le blessé; il m'a dit que ce pied méritait d'être coupé et je l'ai fait. » On se mit à murmurer dans le public contre l'homme de Dieu. Celui-ci, l'apprenant, vient à la maison du blessé, prend le pied coupé, le rapproche de la jambe, fait le signe de la Croix, et la guérison est parfaite.

UN TRIOMPHE ET UNE HUMILIATION

Le zélé prédicateur se trouvait un jour entouré d'une foule assez considérable, lorsqu'un docteur hérétique lui cria qu'il voulait discuter avec lui en présence de tous les assistants. C'était un homme audacieux, d'une élocution vive et facile, habile surtout à trouver des subterfuges propres à troubler ses adversaires, quand les arguments véritables lui manquaient. Bien que pris à l'improviste, le défenseur de la vérité accepta la lutte, parce qu'un refus, en cette circonstance, aurait paru aux yeux du peuple une fuite et une défaite.

Le docteur de mensonge prend la parole, et, avec des phrases vives et abondantes, s'efforce de revêtir les erreurs de sa secte des apparences de la vérité. Après avoir longtemps parlé, il s'arrête enfin et regarde son adversaire. Son discours avait été si long, les idées soulevées si nombreuses et si mêlées, que Pierre de Vérone ne savait trop par quel côté en entreprendre la réfutation d'une manière claire pour le peuple. Il répond à l'hérétique : « Vous ne m'avez pas donné le temps de me préparer à cette controverse, je vous prie de m'accorder un moment de réflexion avant de répondre à vos arguments. » L'hérétique, s'estimant déjà victorieux, y consent volontiers.

Tout près de là était une église, le religieux s'y rend aussitôt, et là, prosterné devant l'image de Marie, il supplie avec larmes cette Mère de la divine Sagesse incarnée de venir au secours de son cœur et de son intelligence troublés. Une voix céleste résonna sur les lèvres immobiles de la statue : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille pas, poursuis avec fermeté ta mission. »

En même temps, l'âme du controversiste se sent toute remplie de calme et d'assurance.

Il se lève alors, retourne reprendre sa place au milieu du peuple qui l'attend avec inquiétude, et, d'une voix ferme, il dit au docteur hérétique : « Pourriez-vous reprendre l'exposé de votre premier argument? » L'hérétique ouvre aussitôt la bouche pour répondre, mais..... aucun son n'en peut sortir : la prière de Marie l'a rendu muet. La conférence est terminée, à la grande confusion de l'erreur, car aucune docte réfutation n'aurait produit autant d'effet que ce miracle.

Au milieu des travaux de ses prédications, le fils de saint Dominique restait homme de prière et d'oraison, en communication parfois avec les bienheureux. On raconte que, pendant son séjour à Côme, les saintes vierges martyres Catherine, Agnès et Cécile lui apparurent ensemble pour s'entretenir avec lui des beautés de notre foi, dont les saints ont la claire vision au ciel.

Pour préserver l'humilité de son serviteur au milieu de ses triomphes, Dieu lui envoya une épreuve pénible. Il fut accusé, sur de fausses apparences, d'avoir violé un point grave de la règle de son Ordre.

Pour se justifier, Pierre eût été obligé de révéler une faveur miraculeuse dont le ciel l'avait favorisé; par humilité, il se tut, et ses supérieurs, le croyant coupable, l'envoyèrent aussitôt dans un petit couvent, situé dans les Marches, afin de s'y livrer à la pénitence et à la retraite.

Au bout d'un certain temps, Pierre, brûlant du désir de semer la parole de Dieu, commença à trouver long le temps de son exil. Il craignait sans doute aussi que ses frères ne fussent scandalisés à cause de lui. Se trouvant en prières devant un crucifix, il dit à Notre-Seigneur avec tristesse : « Vous savez pourtant bien mon innocence, ô Seigneur !.... » Jésus répondit des lèvres du crucifix : « Et moi, qu'avais-je fait pour être crucifié? »

Ces paroles excitèrent dans l'âme de Pierre un vif désir de souffrir avec patience toutes les humiliations qui pourraient lui arriver.

Cependant, peu après, ses supérieurs reconnurent sa complète innocence et le rappelèrent pour l'envoyer à de nouvelles prédications.

INQUISITEUR GÉNÉRAL DE LA FOI

L'an 1232, le pape Grégoire IX, qui connaissait la science et les qualités du zélé religieux, le nomma *inquisiteur général de la foi*, en Italie. Cette fonction consistait à déployer toute la fermeté et l'activité possibles pour préserver le peuple chrétien de la peste de l'hérésie : l'inquisiteur ecclésiastique devait donc prémunir le peuple contre l'erreur, par de solides instructions, rechercher les hérétiques, essayer, par tous les moyens de la douceur et de la persuasion, de les éclairer et de les réconcilier avec l'Eglise. Quant à ceux qui, s'obstinant dans leur erreur, devenaient un danger public, l'inquisiteur avait le droit de les livrer aux magistrats civils, afin qu'ils fussent punis selon les lois du pays.

Mais pour Pierre de Vérone, sa grande force était le miracle. Dieu l'avait armé de cet argument invincible qui a converti le monde. Il n'est guère de ville où il ait prêché sans guérir quelque malade. Par un signe de Croix, il rendit la santé à une religieuse, nommée Thérasie, qui, depuis sept ans, était percluse de tout son corps. A Iésie, un groupe d'estropiés et de malades attendaient, à la porte de la ville, la sortie du saint homme : quand il passa, il les bénit et tous s'en retournèrent chez eux en bonne santé.

Un soir, il arrive inopinément à Ravenne, et reçoit l'hospitalité chez le curé de la paroisse Saint-Jean. Il annonce qu'il prêchera le lendemain. « Il n'y aura personne, dit le curé, le peuple n'est pas prévenu. » Peu après, un flambeau immense brillait sur le clocher de Saint-Jean; les habitants, étonnés, accouraient chez le curé pour lui demander explication de la merveille, et apprenaient que le saint prédicateur les attendait pour le lendemain.

Au temps des semailles, Pierre de Vérone traversait la campagne aux environs, quand il entendit deux laboureurs se disputer. L'un, qui était catholique, semait son champ en invoquant le vrai Dieu; l'autre, qui était hérétique, invoquait le diable, censé « le dieu de cette terre », d'après sa croyance. Et chacun d'eux reprochait à l'autre sa manière de prier. Pierre dit à l'hérétique : « Si, par la grâce de Jésus-Christ, ce champ semé sous l'invocation de notre Dieu produit une magnifique moisson, tandis que le tien reste complètement stérile, promets-tu d'embrasser notre religion? — Je le promets, » répondit le paysan.

Au temps de la moisson, la récolte du catholique fut des plus abondantes qu'il eût jamais vues : le champ du voisin, au contraire, était resté stérile comme la terre d'un grand chemin. Fidèle à sa promesse, l'hérétique se convertit.

MARTYRE ET GLOIRE

Les sectaires ne pouvaient plus contenir leur rage contre leur terrible adversaire. Ils cherchèrent deux hommes prêts à tout, et qui, moyennant une somme d'argent, promirent d'assassiner l'homme de Dieu.

L'Esprit-Saint avait révélé tout le complot à son serviteur. Le Mercredi-Saint, il s'était écrié du haut de la chaire : « Aujourd'hui même où Judas a vendu le sang de son Maître, les hérétiques ont acheté le mien, et l'argent est déjà entre les mains de celui qui doit m'assassiner. Ils réussiront dans leur entreprise entre Côme et Milan ; mais je suis heureux de verser mon sang pour mon Dieu. Qu'ils ne se réjouissent pas de leur victoire, car je les combattrai encore plus efficacement après ma mort que pendant ma vie. »

Le 5 avril, Pierre allait de Côme à Milan, quand, au lieu nommé Barlasina, l'assassin Carino parut tout à coup sur sa route et lui déchargea un violent coup de hache sur la tête. Le saint religieux tombe à terre demi-mort. Se relevant comme il peut sur les genoux, il récite le premier article du *Credo* (article opposé aux Manichéens), et, trempant deux de ses doigts dans son sang, il écrit sur la terre du chemin : « *Je crois en Dieu.* » A ce moment, le meurtrier lui porte dans l'épaule gauche un autre coup, qui pénètre jusqu'au cœur, et le Saint expire aussitôt. Pierre n'avait que quarante-six ans.

Son compagnon fut également percé de coups et laissé pour mort sur la place ; il expira peu de temps après.

Un immense concours de peuple assista aux funérailles du saint martyr, dans l'église de Saint-Eustorge, à Milan, église desservie par les Dominicains. Suivant sa prophétie, saint Pierre de Vérone continua dans son tombeau sa mission contre les hérétiques, par la multitude immense de miracles qui s'y opérèrent et furent la source de nombreuses conversions.

Merveille de la grâce : l'assassin Carino lui-même, s'étant échappé de sa prison, vint demander aux Dominicains pardon et pénitence. Il était sincère, on le reçut, on lui donna l'habit, et il le porta saintement le reste de sa vie.

A cause de ses miracles multipliés, saint Pierre martyr fut canonisé dès l'année qui suivit sa mort. Avant la Révolution, le couvent des Dominicains de Paris possédait la hache instrument de son martyre et les deux doigts avec lesquels il écrivit : *Je crois en Dieu.*

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE

DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 30 avril.

Sainte Catherine de Sienne supplie le pape Grégoire XI de retourner à Rome.

LA JEUNE APOTRE — CATHERINE DISPUTE SON CŒUR AU MONDE POUR LE DONNER TOUT A DIEU

Catherine naquit à Sienne, en Italie, l'an 1347, d'une honnête et laborieuse famille d'artisans.

Dès ses plus tendres années, elle donna des marques d'une ardente piété, indices de la vie surprenante et vraiment miraculeuse dont elle devait offrir plus tard le spectacle. A cinq ans, elle avait l'habitude de ne jamais monter les escaliers de la maison paternelle qu'à genoux, récitant l'*Ave Maria* à chaque degré.

Vers cette époque, Catherine eut une apparition de Notre-Seigneur qui produisit en elle une impression si puissante et si salutaire qu'elle sembla dès lors n'être plus une enfant. Ses vertus, ses manières, ses pensées étaient au-dessus de son âge et auraient fait honneur a des vieillards. Les exemples admirables qu'elle donnait lui attirèrent d'autres petites filles du même âge, désireuses d'imiter sa manière

de vivre. Elles formèrent comme une petite communauté, dont Catherine était la tête; une chambre écartée de la maison paternelle leur servait d'oratoire et de lieu de pénitences. La jeune Sainte inaugurait ainsi sa carrière d'apôtre ; Dieu lui réservait, en effet, une vocation tout apostolique; et l'histoire de l'Eglise nous montre peu de femmes ayant exercé une influence aussi considérable sur les âmes pour les amener à Dieu.

Notre-Seigneur, en lui apparaissant, l'avait instruite de la vie et des austérités des Pères du désert. Un jour, s'étant munie d'un pain, elle résolut d'aller s'enfermer dans la solitude. Elle sort de la ville, ce qu'elle n'avait encore fait de sa vie, et voyant les habitations de plus en plus rares, elle se crut dans le désert. Une grotte se présentant à elle, elle y entra avec grande joie. Mais Notre-Seigneur avait d'autres vues sur la pieuse enfant; elle fut transportée dans les airs jusqu'à la porte de la ville, et rentra aussitôt chez ses parents.

Son amour pour Notre-Seigneur enflammait tous les jours son cœur ; il y détruisit le germe de l'amour du monde. Un jour, Catherine, poussée par une grâce spéciale du Saint-Esprit, se prosterna dans sa chambre et pria la Sainte Vierge de lui donner son divin Fils pour époux, lui promettant de n'en accepter jamais d'autre. Elle n'avait que sept ans: mais la suite de sa vie montrera que le vœu qu'elle venait de faire était un acte éminemment sage et sérieux.

Elle fut éprise aussi, à la suite de son vœu, d'un irrésistible attrait pour la vie religieuse; elle vénérait particulièrement les religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, parce que Notre-Seigneur avait allumé en elle un grand amour des âmes, et que saint Dominique s'était particulièrement dévoué au salut des âmes.

Catherine avait atteint l'âge nubile. Ses parents, ignorant son secret, s'occupèrent de lui choisir une alliance convenable. Cependant Lapa, sa mère, ne pouvant réussir à lui faire prendre soin de sa parure, appela à son secours Bonaventura, sœur de Catherine. Dieu permit que la terre couvrit un peu ce jeune lis, afin qu'il en acquît une nouvelle vigueur. Bonaventura décida Catherine à orner son corps; mais la Sainte avoua plus tard qu'elle n'avait jamais commis en cela d'excès, n'ayant eu d'autre pensée que celle de faire plaisir à sa sœur. Toutefois, elle se reprocha amèrement toute sa vie cette légère faute de vaine complaisance.

Bonaventura fut punie de sa victoire; elle mourut peu après; et Catherine, frappée de cet événement qu'elle prit pour un avertissement du ciel, brisa d'une manière plus décisive avec le monde, se coupa elle-même sa belle chevelure, et se présenta en cet état à ses parents : « Méchante fille ! s'écria sa mère, mais tes cheveux repousseront. » Et pour empêcher Catherine de vaquer à ses exercices de piété accoutumés, on la chargea de faire tout le service de la maison. Mais le Saint-Esprit avait appris à la sainte enfant à se faire une retraite dans son cœur, retraite où elle s'entretenait avec Dieu, au milieu de ses occupations extérieures. En servant ses parents, elle se figurait servir les membres de la Sainte Famille.

Cependant Jacomo, son père, vit un jour, pendant qu'elle priait, une colombe d'une éclatante blancheur se reposer sur sa tête. Vers le même temps, saint Dominique apparut à sa pieuse servante, et lui promit qu'un jour elle prendrait l'habit des Sœurs de la Pénitence, qui étaient de son Ordre. Cette vision la remplit d'une sainte assurance. Elle se présenta le jour même à ses parents et leur déclara le vœu qu'elle avait fait et dans lequel elle voulait persister jusqu'à sa mort. Qu'on juge des sanglots de sa mère ! Mais Jacomo, se rappelant la blanche colombe, ordonna qu'on laissât désormais sa fille suivre librement la résolution que Dieu lui inspirait.

AUSTÉRITÉS DE CATHERINE
ELLE REÇOIT L'HABIT DES RELIGIEUSES DOMINICAINES

Catherine, ainsi mise en liberté, reprit avec joie ses exercices de prière et de pénitence. Elle ne soupirait qu'après l'accomplissement de la promesse que saint Dominique lui avait faite. Elle voulut du moins, en attendant, s'adonner dans sa maison à toutes les pratiques de la vie religieuse. Les austérités qu'elle s'imposa étaient déjà effrayantes; elles allèrent cependant toujours en augmentant jusqu'à sa mort.

Jusque-là elle n'avait touché que très rarement à la viande; elle s'en interdit dès lors absolument l'usage. Elle retranchait peu à peu à sa nourriture et finit par ne prendre que du pain et des herbes crues. Un jour qu'elle était extrêmement affaiblie, son confesseur lui fit apporter un verre d'eau sucrée : « Je vois bien que vous voulez éteindre le peu de vie qui me reste, dit-elle après y avoir goûté ; je suis tellement habituée à prendre des choses sans saveur que tout ce qui est sucré me fait mal. »

Elle se ceignit d'un cilice qu'elle échangea plus tard contre une chaîne de fer qui pénétrait dans sa chair. Cette chaîne lui servait aussi à se flageller trois fois par jour, avec rigueur et pendant longtemps.

Quelques planches formaient son lit, ou plutôt son prie-Dieu; car elle passait en prière le temps destiné au sommeil. Elle arriva à se contenter d'une demi-heure de repos tous les deux jours. Nulle victoire, de son propre aveu, ne lui avait tant coûté.

Lapa, effrayée de cette singulière conduite de sa fille, essaya, mais en vain, de l'arrêter. Elle la forçait de reposer sur un lit; Catherine glissait des planches sous les draps. Elle la conduisait aux bains chauds; Catherine se plongeait dans l'eau bouillante. De guerre lasse, Lapa renonça à ses efforts et consentit même à aller demander pour sa fille l'autorisation d'être admise au nombre des Sœurs de la Pénitence de Saint Dominique. (C'est ainsi qu'on appelait alors les Tertiaires ou Mantellates dominicaines.) Catherine était tombée dangereusement malade; elle disait à sa mère qu'elle ne guérirait qu'à la condition de se faire religieuse. Lapa préféra la voir religieuse plutôt que morte.

Catherine avait enfin obtenu la réalisation de tout ce qu'elle pouvait désirer. Quand elle eut revêtu la sainte livrée du Seigneur, elle s'excitait à la ferveur en disant : « Souviens-toi que cet habit noir et blanc te rappelle la nécessité de faire pénitence et de demeurer pure. » Elle s'astreignit à observer les trois vœux avec une ponctuelle exactitude, bien que les Sœurs de la Pénitence ne les prononçassent pas. Pendant trois années, elle ne rompit le silence que pour prier et se confesser; c'était là aussi les seuls motifs pour lesquels elle quittait sa cellule.

Dans cette solitude complète et ce recueillement profond qu'elle s'était ménagés, elle mérita de jouir fréquemment des apparitions et des entretiens de Notre-Seigneur. Ces visions et ces communications célestes se multiplièrent tellement que la plus active conversation entre deux amis n'aurait pas suffi à égaler ce que se disaient Catherine et son divin Maître.

TENTATIONS ET ÉPREUVES

Mais Dieu voulait affermir la vertu de sa servante. Il permit au démon de revêtir des formes sensibles

pour la tenter. De hideux fantômes envahirent sa cellule, s'efforçant de souiller les yeux et les oreilles de la vierge. D'affreuses visions assiégeaient sans cesse son imagination. Catherine se réfugiait à l'église, ou faisait couler avec une chaîne de fer son sang en abondance.

Enfin la tempête cessa; la joie et la paix rentrèrent dans son âme, et Jésus-Christ apparut à sa servante victorieuse : « Ah Seigneur, lui dit-elle, où étiez-vous quand ma pensée était poursuivie de ces ignobles images? — J'étais dans ton cœur, ma fille, répondit Jésus, et j'y étais ravi de la fidélité que tu me gardais pendant ce douloureux combat. »

Dans une autre vision plus magnifique, le Roi du ciel, accompagné de la Sainte Vierge et de plusieurs saints, mit au doigt de sa servante un anneau céleste, gage d'une indestructible alliance. Cet anneau n'était visible que pour la Sainte, et celle-ci ne pouvait cesser de l'admirer.

Le malin esprit tourna ses batteries d'un autre côté. Notre-Seigneur avait ordonné à son épouse de travailler désormais au salut du prochain. Il en coûta beaucoup à cette amante de la solitude de revenir parmi les hommes. Obligée de quitter Dieu pour Dieu, elle s'appliqua à devenir la servante de ceux que son Sauveur aimait le plus particulièrement à appeler ses membres: les pauvres et les infirmes. Elle se dévouait avec préférence au soin des maladies qui repoussaient tout le monde, et déployait dans ces œuvres de charité un zèle vraiment extraordinaire.

Plusieurs fois cependant, elle fut bien loin d'être payée par la reconnaissance. Une vieille lépreuse abandonnée, que notre Sainte s'était mise à servir avec la plus exquise charité, poussée par le démon, divulgua sur le compte de sa bienfaitrice d'affreuses calomnies qui prirent cours parmi le public. Mais une vision convertit bientôt la vieille, qui se rétracta en exaltant la sainteté de Catherine, et mourut peu après. La Sainte, aussi humble dans la prospérité que patiente dans l'adversité, remercia Notre-Seigneur non de lui avoir fait justice, mais d'avoir sauvé une âme sur le point de mourir en état de péché.

Catherine avait une singulière dévotion pour le sacrement de l'Eucharistie. Les effets qu'elle en ressentait rejaillissaient jusque dans son corps, à tel point qu'elle ne pouvait supporter d'autre nourriture. Quelques personnes, poussées par le malin esprit, ne virent dans ce jeûne prolongé et même absolu qu'une illusion du démon; elles engagèrent le confesseur de la Sainte à lui ordonner de prendre de la nourriture. Catherine, toujours obéissante, se soumit; mais bien qu'elle se bornât à sucer quelques herbes crues, elle était néanmoins obligée de rejeter incontinent, après, et au milieu de très vives douleurs, le peu qu'elle avait pris. Aussi, en allant à table, avait-elle accoutumé de dire : « Allons faire bonne justice de cette misérable pécheresse. » Sa santé s'altéra tellement que son confesseur dut retirer son ordre, reconnaissant que la jeune vierge était vraiment dirigée et inspirée par Dieu.

Le diable, tant de fois vaincu, eut recours à d'autres expédients. Il tourna toute sa fureur contre Catherine, tourmentant le corps débile de la vierge de tant de cruelles maladies et de si atroces douleurs qu'elles ne sont croyables qu'à ceux qui en furent témoins. Elle n'avait que la peau et les os; et l'on pouvait compter sur sa chair meurtrie les raies marquées et les pièces emportées par les coups de fouet que le diable lui donnait. Quelquefois, il la jetait dans le feu avec une violence telle que sa tête aurait dû en être fracassée; mais elle, se relevant, disait avec un sourire : « Ne craignez rien, c'est la mauvaise bête. »

Sa ferveur augmentait avec ses peines; et, puisant de nouvelles forces dans sa faiblesse, elle n'en continuait pas moins ses prières et ses travaux habituels, au grand étonnement de tous ceux qui la voyaient.

SON AMOUR POUR LE PROCHAIN

Catherine, nous l'avons dit, s'appliquait à servir son Sauveur dans le prochain; plusieurs fois, elle eut l'honneur de le servir en réalité, déguisé sous l'apparence d'un mendiant. Jacomo avait donné à sa fille la libre disposition de tous les objets qui se trouvaient dans la maison paternelle, pour faire ses aumônes. Catherine en usa largement. Un tonneau de bon vin, auquel elle puisait pour donner aux pauvres, et auquel la famille puisait également, fournit si longtemps son précieux liquide qu'il semblait ne devoir jamais s'épuiser. Une fois, n'ayant sur elle qu'une croix d'argent, elle la donna sans hésiter à un nécessiteux qui lui tendait la main : la nuit suivante, son époux céleste lui montra cette croix enchâssée au milieu de pierres précieuses et lui recommanda de bien la remarquer pour le jour du jugement.

Nous avons vu notre Sainte se dévouer avec non moins de générosité au soin des malades. Sur ce nouveau terrain où le démon vint lui présenter la lutte, elle remporta aussi sur elle-même des victoires éclatantes. Elle baisait avec ferveur des plaies horribles à voir et s'infligeait volontairement la peine de supporter, que dis-je? de savourer l'odeur infecte qui s'en exhalait. Enfin elle dompta les révoltes de la nature, par un acte à peine croyable et dont le seul récit fait frémir. Se sentant un jour plus de répugnance qu'à l'ordinaire, elle recueillit dans un vase l'eau qui venait de servir à laver un ulcère : « Vive Dieu, s'écria-t-elle, tu vas boire ce qui te fait tant d'horreur. » Le démon lui-même, disaient nos vieux chroniqueurs, dut en être ébahi.

Après cette glorieuse victoire, Jésus-Christ apparut à son épouse, et pour la récompenser lui fit boire une liqueur toute spirituelle qui coulait de son côté blessé, liqueur qui ranima les forces spirituelles et même corporelles de la Sainte.

SON AMOUR POUR NOTRE-SEIGNEUR DANS L'EUCHARISTIE

Mais comment exprimer les ardeurs dont elle brûlait pour le Saint-Sacrement de l'autel? Le corps de notre divin Maître était sa seule nourriture; quand elle s'en trouvait privée, elle tombait dans une faiblesse et dans un abattement extrêmes. La communion était le seul remède à toutes ses infirmités même corporelles; car elles n'avaient rien de commun avec les infirmités des autres personnes; elles avaient des causes et des caractères surnaturels.

Quand elle s'approchait de la sainte Table, son visage s'empourprait, et son cœur battait si fort qu'on en percevait distinctement le bruit. Ces battements avaient aussi quelque chose d'extraordinaire. Notre-Seigneur lui avait un jour ouvert la poitrine et arraché le cœur; quelques jours après, il la lui avait ouverte de nouveau et mis son divin Cœur à la place. Aussi ne disait-elle pas : Mon Seigneur, je vous recommande mon cœur, mais : Votre cœur.

L'hostie s'échappait souvent des mains du prêtre pour voler vers sa bouche. Quand elle s'était nourrie de son Dieu, elle tombait dans des extases qui duraient habituellement deux ou trois heures. Dans une de ces extases, Notre-Seigneur lui imprima ses sacrés stigmates; elle en ressentait continuellement de vives douleurs, quoique, sur sa demande expresse,

Notre-Seigneur les eût rendues invisibles aux yeux des hommes .

Jésus-Christ lui apparaissait aussi très fréquemment, non plus sous les voiles des saintes espèces, mais tel qu'il apparut aux apôtres et aux juifs. Il venait réciter des psaumes avec elle. Il lui apprit miraculeusement à lire et à écrire ; de telle sorte cependant qu'elle ne pouvait épeler ce qu'elle lisait et écrivait.

Son remarquable ouvrage intitulé *Dialogues*, et ses admirables et nombreuses lettres nous montrent combien elle était remplie de l'Esprit de Dieu.

PRÉROGATIVES DONT ELLE FUT DOUÉE

Catherine fut douée par Dieu de plusieurs prérogatives, parmi lesquelles il faut placer en première ligne le don d'intuition des cœurs. Elle lisait plus clairement dans les âmes de ceux qui l'approchaient qu'elle ne voyait leurs corps.

Elle eut aussi le don de prophétie. Les miracles et les guérisons corporelles et surtout spirituelles qu'elle opéra sont innombrables. Les démons, sur son ordre, sortaient des corps des possédés. Elle multiplia quelques pains de façon à rassasier toute une communauté ; fit du pain excellent avec de la farine gâtée ; tira en abondance du très bon vin d'un tonneau vide, et comme ce miracle lui valait une trop grande réputation, changea ce vin en une lie épaisse.

Dieu donna, à cette fille du peuple, qui n'avait pas étudié, une science infuse, supérieure à celle des plus habiles théologiens ; elle guida dans les voies de la perfection un grand nombre d'âmes et fut le chef d'une école mystique florissante, qu'elle illuminait par ses paroles et ses écrits.

Sa doctrine se ramenait toute à ces deux grands points : *Aimer Dieu* et *souffrir pour lui.*

Elle recommandait aussi à ses disciples d'avoir une grande conformité à la volonté de Dieu, une confiance pleine d'abandon à sa divine Providence, de s'oublier eux-mêmes pour ne chercher que la gloire de Dieu. Jésus-Christ avait dit un jour à notre Sainte : « Ma fille, pense à moi et je penserai à toi. »

Le couvent des Augustins d'Illiceto, près de Sienne, souvent visité par elle, fut le théâtre fréquent de ses instructions. Elle arracha aux séductions du monde beaucoup d'âmes de toutes les classes de la société, et fonda plusieurs couvents du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique.

SON ROLE DANS L'ÉGLISE

Mais il reste à considérer un côté de la vie de sainte Catherine qui est très remarquable. Cette femme, que son sexe et sa faiblesse semblaient rendre impropre à toute entreprise un peu importante, fut le moyen dont Dieu se servit pour diriger le Pape dans les graves circonstances que l'Eglise traversait alors. Une ligue s'était formée en Italie contre le Saint-Siège ; les Florentins étaient à la tête. Notre Sainte, chargée par eux de négocier le paix, vint trouver à Avignon le pape Grégoire XI ; elle en profita pour ramener la Papauté à Rome. Grégoire XI avait secrètement fait le vœu de retourner au Siège de saint Pierre ; mais il n'avait pas encore osé l'accomplir dans la crainte de déplaire à sa cour. Catherine, éclairée par une révélation, courut se jeter à ses genoux et, à force de prières, le décida à remplir sa promesse.

Après la mort de Grégoire XI, on élut pour pape légitime Urbain VI ; mais les cardinaux français, mécontents de lui, déclarèrent nulle son élection et élurent un antipape Clément VII qui se fixa à Avignon. Alors commença le grand schisme d'Occident que Catherine avait prédit. Urbain VI l'appela auprès de lui, et Dieu, par son intermédiaire, lui donna des conseils éminemment utiles dans ces graves circonstances. Catherine ne se contenta pas de pleurer ce schisme désastreux, elle priait, se mortifiait, et écrivait même des lettres très convaincantes aux cardinaux et aux rois pour leur recommander le Pape légitime.

« O mon Dieu ! s'écriait-elle, ô mon Créateur, prenez ce corps que j'ai reçu de vos mains. Ne pardonnez ni à la chair, ni au sang, rompez-le, jetez-le dans des brasiers ardents ; brisez mes os, pourvu qu'il vous plaise de m'exaucer en faveur de votre Vicaire !... »

Qui nous donnera d'aimer ainsi l'Eglise !

SA MORT

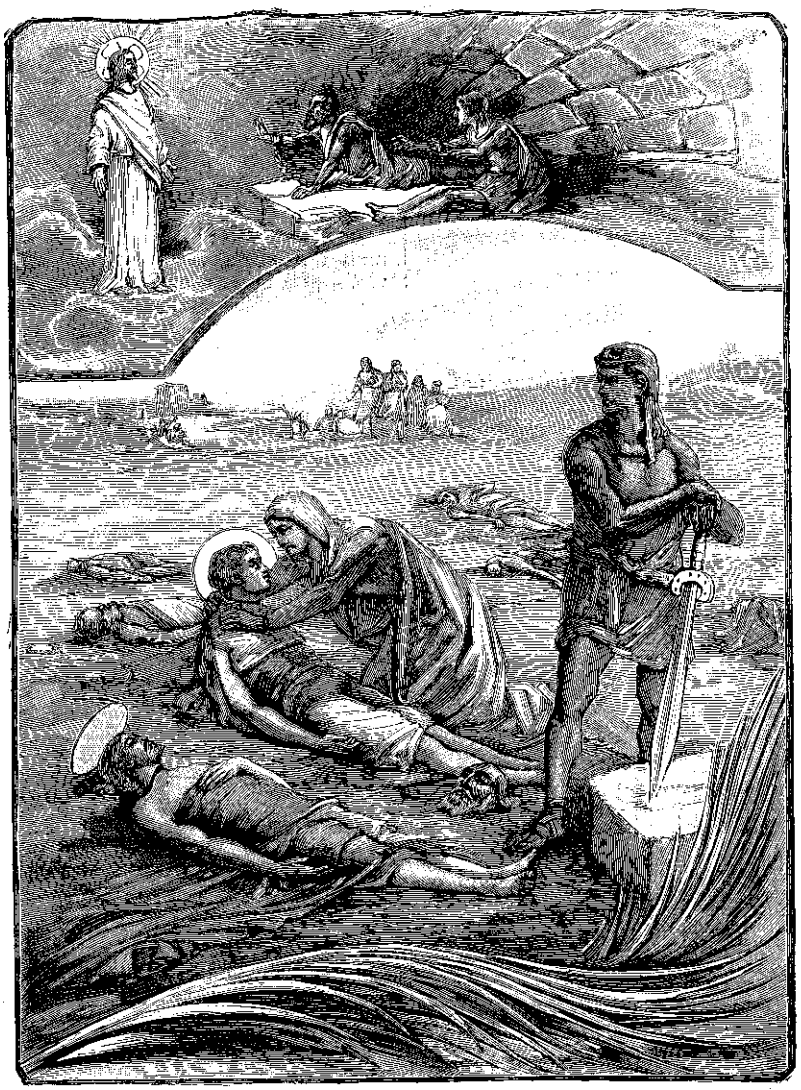
Enfin, après avoir vécu trente-trois ans, elle tomba malade à Rome. Elle reçut les derniers sacrements avec une singulière dévotion. Satan lui livra un dernier assaut ; il lui reprocha d'avoir eu de la vaine gloire : « De la vaine gloire, s'écria-t-elle, jamais ; j'ai toujours procuré la vraie gloire et la louange du Dieu tout-puissant. » Puis, appelant ses compagnes, elle leur donna ses dernières recommandations et se fit appliquer l'indulgence plénière que les papes Grégoire XI et Urbain VI lui avaient octroyée pour cette dernière heure.

Elle employa le peu de temps qui lui restait à prier et à s'entretenir avec son divin époux. Enfin, ayant prononcé ces paroles : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains, » son âme s'envola jouir des embrassements éternels du Dieu très bon, vers lequel elle avait dirigé tous ses soupirs.

Elle apparut, à l'heure même, au bienheureux Raymond de Capoue, son père spirituel, qui nous a laissé un récit très fidèle et très édifiant de sa vie.

SAINT MARIEN ET SAINT JACQUES, MARTYRS

Fête le 30 avril.



Saint Marien et saint Jacques visités par Notre-Seigneur dans leur cachot. La mère de saint Marien couvre de baisers le corps de son fils.

Marien et Jacques souffrirent la mort pour la foi en Numidie (Algérie actuelle), avec un grand nombre d'autres chrétiens.

Un ami de nos deux martyrs, qui a gardé l'anonyme, nous a laissé quelques pages sur leurs derniers moments. Il eut, en effet, le bonheur d'assister à leur supplice et de partager même leurs souffrances. C'est à cette source certaine que nous puiserons les détails que nous allons raconter.

UNE DOUBLE COURONNE

Saint Marien, que les uns nomment Marius, d'autres Marin, eut la gloire inestimable de con-

fesser deux fois le nom de Jésus-Christ. L'histoire nous apprend, en effet, que, sous le règne de Dèce, il fut pris avec d'autres chrétiens qu'il instruisait des vérités de la religion chrétienne et soumis aux plus atroces tortures; mais il triompha par sa constance de la rage de ses bourreaux qui, lassés des coups infligés à leurs nombreuses victimes, le laissèrent à demi mort au milieu du sang des martyrs.

C'est ainsi qu'après avoir vu son corps déchiré par les ongles de fer, après avoir mêlé son sang à celui de ses compagnons plus heureux, il se voyait frustré dans son attente, et encore loin de la récompense.

Mais la couronne de la victoire qui lui échappe maintenant reviendra bientôt avec un nouveau lustre et un éclat plus resplendissant se poser d'elle-même sur son front virginal.

En attendant, il propage la foi chrétienne en Numidie en compagnie d'un diacre nommé Jacques.

Au printemps de l'an 259, ils arrivaient en un lieu nommé Muguas, à quelques milles de Cirtha, colonie romaine.

VALÉRIEN PERSÉCUTEUR

Valérien était alors empereur. Ce prince avait voulu, aux débuts de son règne, être favorable aux chrétiens, c'est-à-dire ne pas les mettre à mort; mais, poussé par un conseiller sanguinaire, Macrien, il recommença contre les paisibles disciples de Jésus-Christ cette guerre cruelle que ses prédécesseurs avaient tant de fois déchaînée, sans réussir à les vaincre.

Le glaive de la persécution frappa d'innombrables victimes, parmi lesquelles on compte l'illustre évêque de Carthage, saint Cyprien qui mourut le 14 septembre 258.

La rage des païens tenta les plus grands efforts pour renverser la foi des fidèles; mais la patience et la multitude des chrétiens lassaient les bras des bourreaux.

Quand Marien et Jacques entrèrent à Cirtha, cette ville était agitée comme les flots d'une mer houleuse. Les gentils, aveuglés par la fureur, faisaient retentir de toutes parts des cris de mort contre les chrétiens. Devant ce spectacle de cruauté, nos deux martyrs et les chrétiens de leur suite, loin de s'effrayer, éprouvèrent un sentiment de joie. Ils s'écriaient déjà dans l'enivrement du triomphe en perspective : « *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in eâ* : Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.

MARTYRE DE DEUX ÉVÊQUES

Le préfet de Cirtha s'acharnait avec une fureur particulière sur les membres du clergé, persuadé que la défection de ceux-ci entraînerait l'apostasie des fidèles.

C'est ainsi que nous voyons paraître, sur le théâtre de la persécution, deux vieillards vénérables, rappelés de l'exil : Agapius et Secondinus, tous deux évêques et tous deux recommandables par leur sainteté et leur continence. Ils avaient mérité par leur désir la couronne du martyre.

Ces deux athlètes, chargés d'années, avaient déjà gagné au Christ bon nombre de leurs compagnons de captivité. Plusieurs d'entre eux les avaient même précédés dans la Jérusalem céleste vers laquelle, à leur tour, ils dirigeaient leurs pas, car, las du pain de l'exil et de l'*eau du torrent*, il leur tardait d'aller s'asseoir au banquet de la patrie.

En attendant, ils soutenaient de la parole et de l'exemple le courage des chrétiens et s'efforçaient d'éclairer les païens, profitant de toute occasion pour annoncer la vérité.

Ces pieuses exhortations portèrent leurs fruits, et les deux saints évêques eurent la gloire de se voir précédés par deux vierges consacrées à Dieu : Antoinette et Tertulla, et par une femme, mère de deux jumeaux qu'elle vit immoler comme autrefois les Saints Innocents.

Le ciel était ouvert. Agapius et Secondinus n'eurent qu'à suivre cette trace de sang qui les conduisait si sûrement à la gloire.

MARIEN ET JACQUES ASSAILLIS DANS LEUR VILLA

Parmi les disciples qui avaient recueilli avec un soin jaloux les paroles des saints pontifes, se trouvaient Marien et Jacques. Instruits par de si nobles exemples, ils brûlaient de les suivre. L'heure du combat ne se fit pas attendre.

Ce n'était plus un ou deux soldats stationnaires, mais une centurie entière qui recherchait des victimes à la persécution.

On appelait, chez les Romains, soldats *stationnaires*, des appariteurs ou officiers, qui étaient répartis par provinces, en des lieux déterminés, pour avertir les magistrats de ce qui se passait, en même temps que pour exécuter leurs ordres. (Leurs fonctions répondaient à celles de nos gendarmes.)

Cette bande fanatique, escortée d'une populace indisciplinée, se porta sur la villa qu'habitaient Marien et Jacques. Leur zèle apostolique les désignait à l'exécration des ennemis du Christ et le lieu qu'ils avaient choisi pour leur demeure était regardé comme le puissant boulevard de la foi. Les deux martyrs et les gens de leur suite furent traînés brutalement de Muguas dans la colonie de Cirtha. Cirtha se trouvait être alors un évêché important de Numidie. C'était là que s'exerçaient surtout la rage insensée des Gentils et la cruauté des persécuteurs.

Amenés devant le tribunal du préfet, ils furent soumis à un interrogatoire qui ne dura pas longtemps, car le préfet, voyant l'inébranlable résolution des deux martyrs de confesser énergiquement le nom du Christ, les fit conduire en prison.

LA PRISON ET LES PREMIERS SUPPLICES

Dans cet affreux cachot que le rayon du soleil ne pénétrait jamais, misérable réduit que se disputaient des reptiles et des rats, Marien et Jacques préparèrent définitivement leurs âmes à la lumière de gloire qui les attendait. C'est là, en effet, que commencèrent leurs supplices. Un soldat stationnaire fut leur bourreau.

Marien fut suspendu pour être déchiré. Le nœud qui le tenait en l'air lui serrait, non les mains, mais l'extrémité des doigts, afin que la masse du corps supportée par des membres plus faibles augmentât ses douleurs. On avait eu même la cruauté (Que n'inventerait pas un suppôt de Satan?) de lui attacher aux pieds de lourdes pierres, de sorte que la charpente du corps, tirée de part et d'autre en sens contraire, se disloquait, les nerfs étaient brisés, les entrailles déchirées.

De son côté, Jacques endurait les plus cruels

tourments. Etendu sur le chevalet, les ongles de fer traçaient sur ses chairs de larges sillons, et le sang qui ruisselait de ses plaies béantes ne pouvait assouvir la soif insatiable des païens.

En même temps que le soldat stationnaire exécutait les ordres d'un préfet inhumain, les magistrats de Cirtha se faisaient les prêtres du diable et essayaient, par de vains artifices, d'ébranler la constance des martyrs; mais, au milieu de ses tortures, Jacques s'écriait : « Je suis diacre de l'Eglise Romaine ! » et Marien faisait écho à sa voix et répétait : « Je suis lecteur ! » Ils disaient vrai l'un et l'autre, car telles étaient les fonctions qu'ils remplissaient dans l'Eglise.

L'infatigable bourreau se lassa. Il fallut reconduire en prison les généreux confesseurs tout enivrés de la joie du triomphe. Là, Marien et Jacques unirent leurs voix à celles des autres frères, pour chanter une hymne d'actions de grâce au Seigneur tout-puissant.

Ils passèrent le reste de cette journée dans de longues et ferventes prières, jusqu'au moment où, vaincus par la fatigue d'un combat si laborieux, ils s'endormirent tous d'un profond sommeil.

VISION DE MARIEN

Mais, tandis que leurs membres souffrants reposent dans le calme de la nuit, le Christ leur apparaît. Il vient réparer leurs forces et leur courage par ses ineffables consolations.

Ecoutons le bienheureux Marien raconter lui-même à ses glorieux compagnons ce que la divine bonté lui fit voir dans ce sommeil réparateur.

« Mes frères, s'écria à son réveil Marien, j'ai vu se dresser devant moi un tribunal d'un éclat éblouissant et dont le faîte sublime semblait atteindre les nues. Un personnage était assis et remplissait les fonctions de juge. Autour du tribunal se trouvait une estrade où l'on montait par de nombreux degrés, car elle était fort élevée.

» Tour à tour, je vis défiler des confesseurs de toutes classes. Ils s'approchaient un à un du tribunal, et recevaient à genoux la sentence de leur mort.

» Tout à coup, j'entendis retentir une grande voix : « Qu'on amène Marien ! » s'écria le juge.

» Cette voix, je crois l'entendre encore résonner à mon oreille. Je montais à l'estrade, et voici que, soudain, à la droite du juge, j'aperçus Cyprien (l'évêque de Carthage) que je n'avais pas encore vu. Il me tendit la main et me faisant monter sur le plus haut degré de l'estrade, il me dit en souriant : « Viens t'asseoir avec moi ! »

» Et l'interrogatoire des autres confesseurs continua en ma présence. Quand il fut terminé, le juge se leva et nous le conduisîmes à son prétoire.

» Le chemin que nous foulions aux pieds était une prairie d'une riche verdure, émaillée de fleurs aux couleurs les plus vives. Des bois touffus çà et là, et de riants feuillages nous offraient à l'envi leur fraîcheur et leur parure. Des cyprès majestueux et des pins séculaires levaient fièrement la tête jusqu'au ciel. Ce site, en un mot, était des plus enchanteurs. Au milieu d'un jardin jaillissait une source abondante, et ses eaux, plus pures que le cristal, remplissaient un vaste bassin.

» Le juge disparut subitement à nos yeux. Alors, Cyprien, prenant une coupe qui se trouvait par hasard sur les bords de la fontaine, la remplit et but; puis, la remplissant de nouveau, il me la présenta et je bus moi-même avec bonheur. Et comme j'élevais la voix pour rendre grâces à Dieu, je me réveillai soudain. »

DEUX CEINTURES DE POURPRE

En entendant ces mots, Jacques comprit le sens d'une vision qu'il avait eue aussi. Quand Marien eut fini de parler, il exposa donc à son tour comment Dieu avait daigné lui manifester la couronne qui leur était réservée.

« Mes frères, dit-il, je me trouvais en votre compagnie sur un char. Tout à coup, je vis un jeune homme à la taille élancée et d'une beauté remarquable. Son vêtement était d'une blancheur si éblouissante que mes yeux ne pouvaient en supporter l'éclat. Il semblait n'effleurer la terre que du bout des pieds et son front radieux se cachait dans les nues. Comme il passait rapidement devant nous, il nous jeta deux ceintures de pourpre; l'une pour toi, Marien, l'autre pour moi, et j'entendis ces mots : « Suivez-moi promptement ! »

Un païen converti, nommé Emilien, partageait la captivité de nos martyrs. Un songe mystérieux lui révéla également son prochain triomphe.

SORTIES ET CONVERSION

C'est ainsi que ces vaillants chrétiens recevaient la nuit comme le jour les consolations de la grâce.

Ils demeurèrent quelque temps encore dans les sombres horreurs de cet antre infect. Tous les jours cependant, leur prison s'ouvrait et laissait s'échapper une âme que les Anges appelaient à la félicité du ciel. Le préfet voulait frapper d'abord les laïques et les séparer des clercs pour les soustraire à leur religieuse influence, et comme ils étaient en très grand nombre, la rage satanique des païens n'avait encore pu atteindre les deux chefs qui commandaient ce corps d'élite : Marien et Jacques. Ils sortaient, eux aussi, de leur cachot ténébreux, mais c'était pour endurer devant la foule quelques supplices nouveaux, et quand les yeux des assistants s'étaient repus et fatigués de ce spectacle, il restait à leur fureur une ressource : les prisons de Lambèse.

Toutefois, ces sorties fréquentes étaient une éloquente prédication, et de leur vivant même, les deux martyrs en recueillirent les fruits, car ils eurent la gloire de gagner par là au Christ de nombreux témoins.

Un jour, un des spectateurs, frappé de leur héroïque constance, laissa la grâce pénétrer dans son âme. Il venait de formuler au fond de son cœur l'acte de sa conversion, quand, soudain, la splendeur du Christ illumine son visage. Les gentils le remarquent et se le montrent du doigt; mais lui sans se troubler : « Oui, j'embrasse la religion de ces martyrs, s'écria-t-il d'une voix claire et puissante, et je veux être martyr comme eux ! »

Une profession de foi si inattendue ne laissa pas de surprendre les témoins de cette scène; le courage et la fermeté du nouveau converti ne tardèrent pas à recevoir leur récompense. Sa tête tomba sous le fer du bourreau. Il avait mérité par sa correspondance à la grâce de partager la gloire des confesseurs de Jésus-Christ.

LE FESTIN DU CIEL

Durant cette longue attente, où l'esprit des deux martyrs était agité dans une alternative de vie et de mort, une nouvelle vision vint consoler le cœur de Jacques et de Marien.

Agapius, ce saint évêque dont nous avons parlé plus haut, avait depuis longtemps remporté la palme du martyre. Or, par une permission de Dieu, Agapius vint visiter Jacques dans sa prison alors qu'il refaisait ses forces dans le repos de la nuit. Il se montra visiblement à lui, au point, qu'ébloui par l'éclat de sa gloire, Jacques ne put s'empêcher de s'écrier : « Que je suis heureux ! Je vais rejoindre Agapius, je vais m'asseoir avec lui à ce banquet céleste! » Et il se réveilla en disant : « Oui, je l'ai vu, Agapius. Il était entouré d'une armée de confesseurs de la foi qui ont été enfermés avec nous dans cette même prison. Un festin commun les réunissait, et Marien et moi, emportés par un esprit de dilection et de charité que je ne saurais définir, nous courions à ces agapes spirituelles, quand un enfant que je reconnus être l'un des deux jumeaux, immolés sur les bras de leur mère, se présenta devant nous et nous dit : « Où courez-vous si vite ? Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, demain vous prendrez place avec nous à ce banquet éternel. »

DANS LA VALLÉE DE CIRTHA

Mais, déjà, le jour a lui ; l'heure approche où la sentence définitive du préfet va réunir au chœur des patriarches et des confesseurs nos deux glorieux martyrs et beaucoup d'autres avec eux.

Les portes des prisons s'ouvrent. Marien et Jacques, suivis d'une légion de chrétiens, sont conduits sur le lieu du triomphe. C'est une vallée profonde entourée de deux collines qui servent de gradins à cet amphithéâtre naturel. La vallée est traversée par un fleuve qui roule doucement ses ondes. Bientôt, ce seront des flots de sang qui couleront dans son lit.

Les martyrs sont sur le lieu du supplice ; mais ils sont en si grand nombre que l'exécution devra être forcément longue et pénible. Le bourreau se trouve en face de tout un peuple de martyrs dont la tête est destinée au glaive. Que fera-t-il pour abréger ses coups ? La barbarie de cet esclave, habitué à verser le sang et à abattre les têtes, ne s'effraye pas d'une aussi odieuse besogne. Il imagine un ingénieux système. Il fait ranger les martyrs en file à la suite les uns des autres, et, selon la coutume, il leur bande les yeux avant d'accomplir son cruel ministère.

Mais, tandis que le bourreau dérobe à ses victimes la clarté du jour, le Christ qui les soutient et combat à leurs côtés les illumine de ses ineffables splendeurs. Des légions de martyrs et de saints viennent au-devant d'eux avec des palmes, et des chœurs angéliques, célébrant à l'envi sur les harpes éternelles leur triomphe prochain.

Plusieurs de ces heureux martyrs racontaient aux témoins de leur supplice qu'ils voyaient des coursiers, à la blanche crinière, montés par de jeunes gens revêtus de robes plus éclatantes que la neige. D'autres affirmaient entendre les frémissements des coursiers et le bruit de leurs pas.

Quant à Marien, saisi soudain d'une inspiration divine, il s'écria : « Païens, vous allez nous mettre à mort, mais l'heure de la vengeance céleste approche. La main de Dieu va s'appesantir sur vous et le jour n'est pas loin où vous gémirez tous sous le poids de sa colère. La captivité, la famine, la peste, les tremblements de terre, tous les fléaux enfin, envoyés par le Seigneur pour châtier les mécréants, vous feront expier les crimes que vous allez commettre. Mais faites votre œuvre, nous ne pouvons rester plus longtemps sous vos coups. »

A peine avait-il achevé ces paroles prophétiques, que le glaive du bourreau lui trancha la tête. Les autres têtes tombèrent successivement sous le fer meurtrier.

La victoire était complète.

LA MÈRE DU MARTYR

Or, la mère de Marien était présente au supplice. Comme autrefois la mère des Machabées, elle éclata en transports de joie quand elle vit son fils bien-aimé baigné dans son propre sang. Elle se précipita sur lui et couvrit de baisers sa chair qui palpitait encore. Ses lèvres étaient collées sur la plaie sanglante, par où s'était échappée la vie du corps, et elle ne voulait pas quitter celui qu'elle avait porté dans son sein et nourri de son lait. Mais, sans respect pour la tendresse maternelle, le bourreau déroba le corps à ses embrassements et le fit disparaître ignominieusement avec ceux des autres martyrs.

C'est le quatre des nones d'avril, de l'an de Jésus-Christ 259, qu'eut lieu cette hécatombe de chrétiens, massacrés à la fois dans la vallée de Cirtha.

Cirtha, grâce à la bravoure de nos soldats, est devenue une terre française. En souvenir du grand Constantin, elle avait changé son nom en celui de Constantine qu'elle a gardé depuis.

Voici, d'après M. Carette, capitaine de génie et membre de la Commission scientifique d'Algérie, un document précieux qui mentionne ce massacre, c'est une inscription découverte récemment à Constantine, et qui se trouve gravée sur le roc :

DIE IIII NONAS APRILIS PASSIONES MARTYRVM
SANCTORVM HORTENSIUM MARIANI ET
IACOBI DATII APRI RUSTICI CRISPINI
DONATI MELITVNIS PASTORIS SILVANI
EGPYTII.....ET OMNIVM
QVORVM NOMINA SCIT IS QVI FECIT

« Le quatre des nones d'avril, passion des saints martyrs de la vallée : Marien, Jacques, Dativus, Aper, Rusticus, Crispinus, Donat, Meliton, Pastor, Silvain, Egyptius..... et de tous les autres dont les noms sont connus de Dieu. »

Le sens du mot *Hortensium* a suscité plusieurs discussions. Il ne nous appartient pas de trancher ces débats. Nous croyons seulement avec l'abbé Darras que cette vallée de Cirtha où furent décapités les martyrs devait être découpée en tous sens par les jardins de la ville. D'où le nom de *Martyres hortenses* donné à ces héros de la foi qui versèrent leur sang en ce lieu.

Saint Marien et saint Jacques, priez pour nous!

SAINT EUTROPE

MARTYR ET PREMIER ÉVÊQUE DE SAINTES;

Fête le 30 avril.

Saint Eutrope bénit sainte Eustelle.
(Sculpture de A. Belloc, éditée par Vidiani, Niort.)

ORIGINE MERVEILLEUSE

Saint Eutrope est de race orientale. Son nom grec signifie *d'humeur facile et agréable, de bonnes manières*. Comme Denys, Trophime, Pothin, Polycarpe, qui sortaient aussi de l'Orient, Grèce ou Asie Mineure, il vint évangéliser la Gaule; ce fut lui qui fonda l'Eglise de Saintes.

D'après une tradition que rapportent de nombreux auteurs, (l'évêque Pierre des Noëls, entre autres, au XIVe siècle), il était fils d'un prince de Babylone et d'une juive. Son éducation dut être soignée; les lettres et les sciences la perfectionnèrent. Les voyages qu'il entreprit ensuite le conduisirent en Judée, à la cour d'Hérode.

Jésus prêchait alors la bonne nouvelle, instruisant les peuples et guérissant toutes les infirmités. Le jeune homme, entendant parler de ces miracles, suivit le Sauveur et fut témoin de la multiplication des pains et des cinq poissons.

Déjà gagné par la grâce, il retourna vers son père, pour revenir l'année suivante où son cœur le portait. Comme autrefois les Mages, ce n'était plus Hérode qu'il recherchait, c'était le vrai roi des juifs, qui préparait son royaume. Il assista ainsi au triomphe des Rameaux. Ce souvenir de

sa vie a sans doute donné lieu à la profusion des croix hosannières en si grand nombre en Saintonge. Un poète naïf du XVI^e^ siècle lui fait dire en vers latins, dont voici la traduction :

J'ai dans Jérusalem vu les fils des Hébreux,
Pour fêter le Sauveur, voler sur son passage;
Et puis, à pleines mains, jeter fleurs et feuillage,
Et crier *Hosanna!* Tout fier, j'ai fait comme eux.

Puis, il aurait été de ces Gentils, dont parle saint Jean en son Evangile, qui s'approchèrent de Philippe pour voir Jésus. Il serait reparti aussitôt, ayant eu vent du complot tramé par les juifs, afin de ramener quelques-uns de ses compatriotes au secours de son Maître.

Mais quand il apprit que le Christ avait été crucifié entre deux larrons, il souffrit cruellement en son cœur, et, peu après, saint Simon et saint Jude venant prêcher en Perse, il fut baptisé par eux, entraînant tout son peuple dans la foi.

ARRIVÉE EN GAULE

C'est alors que, d'après une autre tradition recueillie par Raban Maur, qui vivait au IX^e^ siècle, Eutrope serait revenu en Judée, pour être confié à la merci de la Méditerranée et conduit par la Providence sur les bords du Rhône. « Une barque, entre les autres, écrit le P. Lacordaire, quitta ces beaux rivages qui s'étendent du Carmel aux bouches du Nil. Elle portait dans ses flancs étroits la famille de Béthanie et quelques disciples qui s'étaient joints à sa bénédiction. La main qui dirigeait tous les apôtres conduisait aussi ceux-là; et, sous son invisible impulsion, cachée par celle des flots, ils abordèrent à une ville, qui était dès lors une des portes de l'Europe. Marseille les vit entrer sans connaître le trésor qui descendait avec eux. » Un vieux cantique français décrit la scène des juifs forçant les disciples à monter sur le navire désemparé :

Entrez, Sara, dans la nacelle,
Lazare, Marthe et Maximin,
Cléan, Trophime, Saturnin,
Les trois Marie et Marcelle,
Eutrope et Martial, Sidoine avec Joseph;
Vous périrez dans cette nef.

Les apôtres se seraient ensuite partagé la Gaule, et Raban Maur nomme Maximin à Aix, Paul à Narbonne, Austregisile à Bourges, Irénée à Lyon, Gatien à Tours, Savinien et Potentien à Sens, Valère à Trèves, Trophime à Arles et Eutrope à Saintes. En parcourant le pays, ils évangélisaient les cités qu'ils rencontraient. De là vient sans doute qu'Orange, qui fête deux saints Eutrope, l'un au premier, l'autre au IV^e^ siècle, a pu être convertie par l'évêque de Saintes, comme plusieurs le pensent.

Une autre version, celle de Pierre des Noëls, nous montre saint Eutrope accourant à Rome après la mort de Jésus et, de là, envoyé en Gaule par saint Pierre lui-même, en même temps que Martial à Limoges, Sixte à Rennes, Trophime à Arles, Savinien à Sens, Julien au Mans, Crescent à Vienne, Ursin à Bourges et Austremoine à Clermont. C'est l'opinion la plus probable; car les témoignages ne manquent pas, depuis les plus anciens Conciles jusqu'à Baronius.

MISSION DE SAINT CLÉMENT

Saint Eutrope vint donc à Saintes. Après quelques années passées dans cette partie de la Guyenne, découragé par l'insuccès de ses premiers travaux apostoliques, — il n'obtint que dix conversions, d'après un de ses biographes, — il revint à Rome près du Vicaire du Christ. Pierre avait alors souffert le martyre. Clément était son troisième successeur.

L'apôtre de Saintes confia au Pape ses angoisses et se releva plus fort. Le Souverain Pontife lui imposa les mains, le sacrant ainsi évêque, et le renvoya en Saintonge, où il devait désormais gagner tant d'âmes à Jésus-Christ!

Le *Martyrologe romain* porte en effet qu'il reçut de saint Clément, et la consécration épiscopale, et la mission des Santons. « Eutrope, dit la plus ancienne traduction d'un texte de Grégoire de Tours, martir de la cité de Xaintes, fut envoyé par saint Clément en Gaules pour y prescher, par lequel aussi il fut honoré du titre et ordre d'évesque; et qui ayant accompli l'ordre et devoir de son office, et la prédication entreprise pour la conversion des païens, fut assailly des infidèles, que l'auteur d'incrédulité ne souffrit qu'ajoutassent foi à cet évesque lesquels lui rompirent la teste. »

Grégoire de Tours appuie ce fait sur la tradition. « Il dit positivement, écrit M^gr^ Bellet dans un livre récent (1896), que saint Eutrope fut consacré par saint Clément. Et quand il dit : « L'on rapporte, *fertur* », ne montre-t-il pas qu'il a derrière lui une tradition écrite ou orale? »

ANNÉES D'APOSTOLAT

Suivant un auteur du XVI^e^ siècle, saint Eutrope fut vingt-sept ans évêque de Saintes.

« Quand il avait vu, dès son arrivée, dit Vincent de Beauvais, cette cité, ceinte partout de vieilles murailles, ornée de hautes tours, bâtie dans un site magnifique, dans un air pur et sain, vaste, riche, de toutes parts entourée de prairies et de vignobles, avec ses belles rues et de larges places, il s'était demandé tristement ce qu'il ferait dans un pays qui avait toutes les commodités de la vie, toutes les aises de la richesse, tout l'orgueil de la prospérité. » Comment gagnerait-il au vrai Dieu ces habitants mous et nonchalants, dont parle César, *molles Santones*, qui vivaient heureux dans une contrée fertile? Les religions commodes des Druides et des Romains se les disputaient; comment pourrait-il leur enseigner le christianisme, avec ses dogmes élevés et sa morale austère?

Il leur parla néanmoins, leur annonçant la parole divine, à travers les rues et les places. Nous avons déjà dit qu'il ne réussit point et qu'il partit pour Rome.

Au retour, consolé et réconforté par le Souverain Pontife, il eut pour compagnon saint Denis, qui allait fonder l'église de Paris, et quelques autres. Ils se séparèrent à Arles, ou même, d'après d'autres, à Auxerre, ce qui expliquerait le culte rendu par Sens à saint Eutrope.

Celui-ci revint à Saintes, plein d'ardeur et de zèle. Il fut de nouveau mal accueilli. La populace ameutée le poursuivit. Il se réfugia hors de la ville, dans les faubourgs, chez les gens du peuple.

La colline, où il se bâtit une cabane pour y passer la nuit dans les veilles et la prière, fait face à une autre, garnie de villas opulentes qui garde aujourd'hui son tombeau, sa basilique et son nom. Entre les deux, un vaste amphithéâtre donnait aux riches et aux pauvres le luxe des plaisirs sanglants.

Il prêcha ainsi de longues années, racontant ce qu'il savait de Notre-Seigneur et des apôtres, enseignant la doctrine du royaume, pratiquant les préceptes et les conseils de l'Evangile. Il

répétait les paroles de vérité, les leçons de justice et de charité, que son Maître avait laissées aux hommes.

Dieu couronna enfin de si grands efforts; Eutrope engendra des fidèles au Christ. Ce furent d'abord « les maraîchers du faubourg appelé depuis Saint-Pallais, les corroyers des Monards, les mégissiers de la Grand'-Font. » (*L. Audiat.*)

Mais, à l'exemple de Pierre et de Paul, qui convertissaient à la fois les pêcheurs du Tibre et les parents des Césars, l'apôtre de la Saintonge conquit aussi à la foi la fille du gouverneur de Saintes, à laquelle il donna le nom grec d'Eustelle, pour marquer sa *promptitude à venir* à Dieu.

LE MARTYRE

Le père chassa sa fille. Elle s'établit près de la cabane de l'évêque pour être mieux à portée d'entendre ses leçons.

De plus en plus irrité contre l'étranger qu'il accusait de pervertir son enfant, le gouverneur fait venir quelques gens de sac et de corde, les excite par ses paroles et leur distribue de l'argent : il faut qu'ils le débarrassent de cet homme.

Aussitôt, ameutant la populace, ils courent à l'habitation d'Eutrope. Ils lui jettent des pierres, le frappent avec des bâtons, le déchirent de cordes plombées. Les agresseurs ont pris ce qu'ils avaient sous la main, pioches et aiscées, *asciis*.

Un dernier coup de hache lui ouvre la tête et le rend au Dieu pour lequel il meurt. Son crâne, pieusement conservé, miraculeusement échappé aux dévastations systématiques, garde la marque de l'instrument ; et une fracture de douze centimètres atteste encore la vérité du récit des hagiographes. (*L. Audiat.*)

Après le départ des assassins, Eustelle ensevelit elle-même le corps du saint, auquel personne n'avait osé toucher. Elle fit la veillée funèbre avec quelques fidèles et lui donna la sépulture dans son jardin, comme Joseph d'Arimathie avait fait pour Notre-Seigneur.

LE TOMBEAU ET LA BASILIQUE

Son sépulcre devint bientôt glorieux. Dès la fin des persécutions, une église s'éleva en l'honneur du martyr. Ses successeurs, parmi lesquels on compte onze saints, sans parler du dernier, Pierre-Louis de la Rochefoucault, massacré aux Carmes le 2 septembre 1792, n'oublièrent pas son culte.

Saint Pallais, à la fin du VI^e^ siècle, lui bâtit une basilique sur la colline même où reposait son corps et y ajouta un monastère pour la desservir. La translation eut lieu en grande pompe; l'authenticité des ossements fut vérifiée, et Grégoire de Tours raconte que la nuit suivante Eutrope apparut, disant : « Cette cicatrice que vous avez vue sur ma tête, c'est le coup qui m'a fait martyr. »

L'invasion des Normands fit cacher les corps saints, qui furent préservés, ainsi que durant les guerres qui suivirent. Les Bénédictins de Cluny s'établirent à Saint-Eutrope en 1081 comme gardiens des reliques et n'ont été supprimés qu'en 1791. Pour abriter le tombeau, la crypte, chef-d'œuvre d'architecture, fut construite en même temps que l'église haute, dont l'autel fut consacré par le pape Urbain II, le 20 avril 1096, pendant son voyage dans l'Ouest, après le Concile de Clermont. Peu après, eut lieu la deuxième translation dont le procès-verbal a permis de constater la dernière découverte, en 1843.

Les rois et les princes visitèrent et dotèrent cette église, déjà illustre, où la pratique de l'*Angelus* avait pris naissance, en même temps qu'à l'église cathédrale toute proche. Louis XI surtout se montra généreux.

LE CULTE DE SAINT EUTROPE

Les pèlerinages, dès lors, se multiplièrent; les miracles accrurent encore la vénération des fidèles pour le Saint, qu'on invoquait surtout pour les condamnés et les estropiés, contre les maux de tête et l'hydropisie. « De son vivant et depuis sa mort jusqu'à nos jours, écrivaient les Bollandistes, ce Saint n'a cessé de briller par l'éclat de ses miracles. Les captifs sont délivrés de leurs chaînes; les paralytiques retrouvent l'usage de leurs membres; les démons sont chassés du corps des possédés ; les aveugles, les muets, les sourds, les hydropiques sont guéris; enfin l'assistance du Saint ne manque jamais dans tous les maux et les dangers où l'on implore sa miséricorde. » On le priait encore pour la pluie; on a gardé le souvenir des processions de 1685, de 1785 et de 1861.

Aussi son culte s'étendit-il au loin. La Vendée, le Poitou, l'Angoumois, la Guyenne, le Périgord, la Gascogne, le Limousin, le Nivernais, la Champagne, l'Auvergne, la Bretagne, la Normandie, l'Ile-de-France et Paris même lui ont dédié des églises ou des autels. Il est connu et honoré aussi à l'étranger, à Londres, à Bologne en Italie, à Heulé en Belgique, à Chiclana en Espagne.

DERNIÈRE TRANSLATION

Lorsque les protestants envahirent la Saintonge, les religieux enfouirent le précieux corps et portèrent secrètement son chef à Sainte-Eulalie de Bordeaux. Le peuple crut que tous les ossements du Saint avaient été dispersés et brûlés. Lorsque le chef fut revenu triomphalement en 1602, il eut de nouveau les honneurs de la vénération publique et fut miraculeusement préservé en 1793. Mais le corps était toujours considéré comme perdu.

Soudain, le 19 mai 1843, le bruit se répandit qu'il venait d'être retrouvé, dans la crypte, par un prêtre, l'abbé Briand. Marie-Eustelle Harpain, *l'ange de l'Eucharistie*, morte en odeur de sainteté, moins d'un an auparavant, avait prédit la découverte.

Ce fut un grand événement. Après deux ans d'enquêtes et de travaux, l'évêque, devenu depuis le cardinal Villecourt, déclara et affirma l'authenticité des reliques de saint Eutrope et du chef de sainte Eustelle, que le sarcophage renfermait. Et le 14 octobre 1845, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, présidait les fêtes magnifiques de la translation, avec 5 évêques, 300 prêtres et plus de 20 000 fidèles. Et le peuple chantait dans ses hymnes :

« Pontife des Santons, ô maître de la foi, voici ton jour. La France t'élève des trophées et te présente la palme avec bonheur. Vois ce temple, qui garde tes restes; comme il resplendit sous cette admirable décoration : c'est pour t'honorer.»

Ce temple a été érigé depuis en basilique mineure, le 11 mai 1886, par Léon XIII. Il est ainsi plus digne de *garder les restes* du martyr et de l'apôtre de Saintes!

SAINTE EUSTELLE, VIERGE ET MARTYRE DE SAINTES

Fête le 21 mai ou le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

SA CONVERSION

Eustelle était fille du gouverneur de Saintes, légat ou propréteur, dont les hagiographes ont fait un roi : c'était plus vraisemblablement un chef gaulois, qui avait accepté un commandement des Romains.

Saint Eutrope fut pour elle l'instrument de la grâce. « Elle n'avait que treize ans, raconte le *Traité de la dévotion aux Saints du diocèse de Bordeaux* (1721), lorsqu'elle embrassa la religion chrétienne. Exilée et chassée honteusement de la maison paternelle, elle vécut dans une solitude assez proche de Saintes, dans la pratique d'une oraison continuelle et des vertus les plus austères. »

Quand l'apôtre fut martyrisé, à cause d'elle, par ordre de son père, elle lui rendit les derniers devoirs et conserva toute sa vie le souvenir du saint évêque, dont elle devait partager le tombeau.

SON MARTYRE

La jeune fille méritait bien cet honneur. L'énergie de sa foi, le dévouement et la fidélité à son père spirituel, lui firent refuser tous les brillants partis qui se présentèrent à elle. Elle préféra vouer sa virginité au « divin Amant des âmes », comme parle saint François de Sales.

Le gouverneur, qui avait espéré que sa fille renoncerait au christianisme après la mort d'Eutrope, ne mit plus de bornes à sa fureur. « Pourroit bien estre, dit un vieil auteur, que son père, voyant que ny par prières, ny par menaces, il ne pourroit destourner sa fille de la religion chrétienne et de la promesse qu'elle avoit faite à Dieu de garder entière et sans flétrissure la fleur de sa virginité, se seroit tellement irrité, qu'oubliant toute affection naturelle, il auroit trempé ses mains dans le sang innocent de sa très sainte fille; non qu'il soit à croire qu'il fut si desnaturé que d'en faire luy mesme l'exécution, mais que par son commandement on la fit mourir. » (*Vie du glorieux martyr de Jésus-Christ, S. Eutrope*, ch. XVI.) S'il ne fut donc pas « assez barbare et assez inhumain pour lui trancher lui-même la tête », comme le veut un autre hagiographe, il n'en reste pas moins la cause du martyre de sainte Eustelle.

SES RELIQUES ET SON CULTE

Selon son désir, le corps de la vierge « fut enseveli joignant le sépulcre de saint Eutrope ». Leurs ossements reposent dans le même sarcophage, en la crypte de la basilique de Saint-Eutrope de Saintes, et la piété des fidèles n'a jamais séparé leurs noms; unis pendant la vie dans la foi, ils l'ont été après leur mort dans la tombe; ils le sont encore dans la vénération des fidèles. (*L. Audiat.*)

On découvrit, le 19 mai 1843, deux jours avant sa fête, le chef de sainte Eustelle dans la capse qui contenait le corps de saint Eutrope. L'évêque de La Rochelle, Mgr Villecourt, le déclara solennellement et les populations apportèrent leur hommage, chantant dans leurs hymnes : « De quelle éclatante lumière tu brilles, ô fille du roi des Santons; quel parfum s'exhale de cette fleur virginale que tu as teinte de ton sang, ô Eustelle! » (*Hymne des Vêpres de la fête.*)

Le culte de la Vierge, déjà populaire par la «Font Sainte-Eustelle», dans l'enceinte des arènes, avec ses naïves traditions, fut rehaussé encore par les faveurs du Saint-Siège.

Un bref éleva la fête de sainte Eustelle au rite double de seconde classe, le 27 mars 1873; cette faveur fut étendue à tout le diocèse, le 4 mars 1875. Un autre bref du 3 août 1876 transférait la fête au dimanche qui suit l'Ascension pour lui donner plus de solennité.

Cette même année, une cérémonie splendide avait eu lieu, au milieu d'un grand concours de peuple, sur l'initiative de Mgr Thomas, évêque de La Rochelle, mort cardinal-archevêque de Rouen. Le cardinal Donnet, qui présidait, chanta la messe sur un autel dressé au milieu des arènes, lieu du martyre d'Eutrope et d'Eustelle. Les évêques de Troyes et d'Angoulême assistaient à la fête. Ce dernier, Mgr Sebaux, avait consacré, la veille, 20 mai, la chapelle des religieuses de Sainte-Marie de la Providence, sous le vocable de sainte Eustelle. « D'après une opinion, que la science n'a point contredite, dit Mgr Thomas, là même est l'emplacement sur lequel s'élevait, au temps de la domination romaine, le palais du représentant des Césars ». Il porte encore le nom de Capitole.

« Retour merveilleux des choses, s'écrie encore l'éloquent évêque, et touchante transformation! A la place du berceau d'Eustelle s'élèvera son temple! Dans ces lieux, où la courageuse néophyte fut chassée de sa demeure par la violence païenne, la martyre reviendra en triomphe pour proclamer une fois de plus que Jésus-Christ a vaincu le monde!..... Le palais du père changé en un pieux sanctuaire dédié à la fille!..... »

Tout le diocèse renouvela sa dévotion en l'honneur de sainte Eustelle; une chapelle lui fut dédiée à la cathédrale de La Rochelle; son patronage fut donné à plusieurs confréries de jeunes personnes et, en 1885, une grande association poétique et littéraire du midi de la France la choisit aussi pour patronne.

Sources

Pour cette double vie, nous avons consulté:

Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie, ouvrage d'une grande valeur, par M. Louis Audiat. Paris, Picard, 1887.

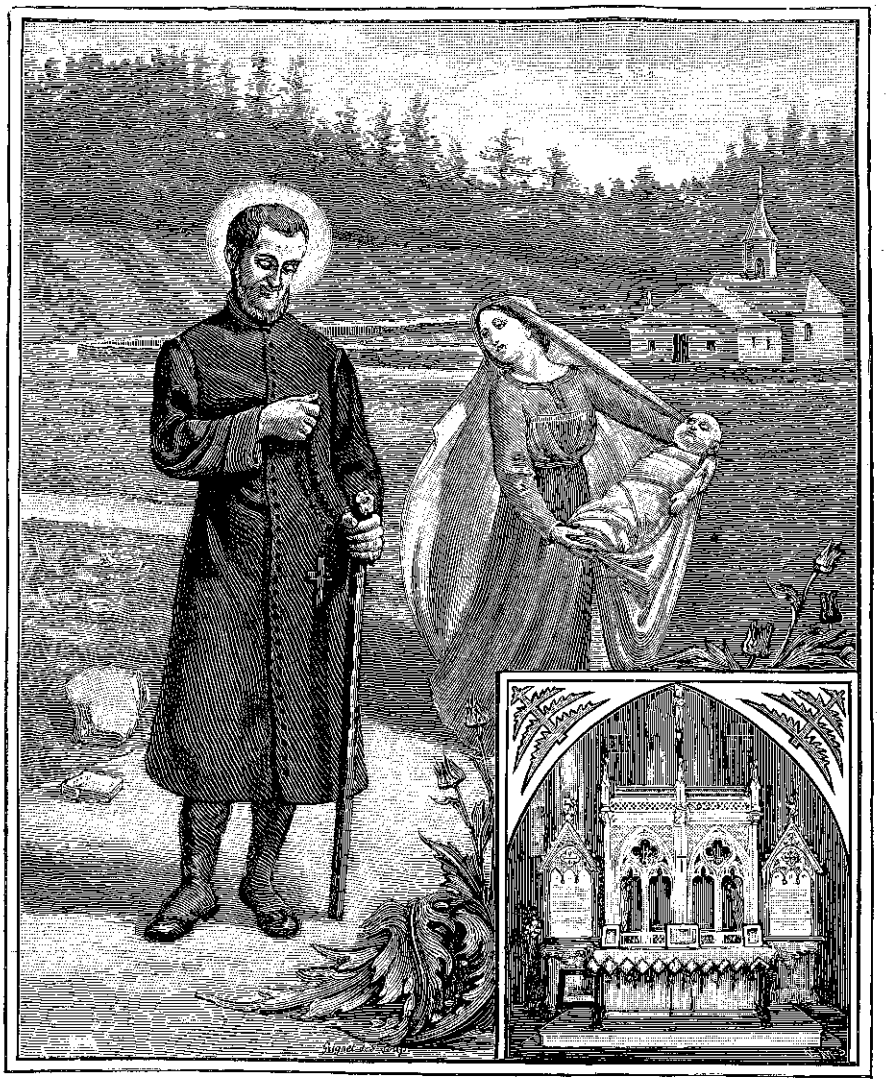
Histoire et culte de sainte Eustelle, par Mgr Thomas. La Rochelle, Deslandes, 1876.

Les différents *Actes* ou *Vies* de saint Eutrope, notamment ceux de saint Antonin de Florence, de Desguerroies, de Clément Marchand, de Vincent de Beauvais, dans son *Speculum historiale*, etc., et *la vie du glorieux martyr de Jésus-Christ, saint Eutrope*, par un Père de la Compagnie de Jésus, 1619.

LE VÉNÉRABLE PIERRE-JOSEPH FORMET

DIT FRÈRE JOSEPH OU L'ERMITE DE VENTRON

7 février 1724 — 30 avril 1784.



Le Vénérable Pierre-Joseph Formet. — Son ermitage. — Son tombeau.

PIERRE-JOSEPH, DOMESTIQUE

Pierre-Joseph Formet, mieux connu sous les noms de Fr. Joseph ou l'ermite de Ventron, naquit le 7 février 1724 à Lomontot, hameau de Lomont, diocèse de Besançon. Il était le second enfant d'Etienne Formet et Catherine Perrin, pauvres ouvriers, mais bons chrétiens, qui le firent baptiser dès le lendemain de sa naissance et lui donnèrent une éducation foncièrement religieuse. La grâce, il faut le dire, avait richement doué cet enfant qui répondit merveilleusement aux appels du Seigneur, et qui édifiait beaucoup son curé par sa dévotion au Saint Sacrement et sa mortification. Celui-ci, pour voir de plus près son paroissien, l'invite un jour à venir au presbytère et à accepter quelque friandise :

— Je ne puis, répond timidement l'enfant,

parce que l'heure du repas n'est pas encore arrivée.

Et il persista dans son refus de prendre quoi que ce soit dans l'intervalle des repas.

Il avait environ quatorze ans lorsqu'il eut la douleur de perdre sa mère. A cette épreuve s'en joignit bientôt une autre: son père avait cru devoir contracter un second mariage. Une fille était née de cette nouvelle union, et, pour la seconde femme, Pierre-Joseph était plus qu'un étranger, il était un obstacle.

Pour concilier ses devoirs de fils avec le maintien de la paix, il s'engagea comme domestique au village de Royes et se dépouilla de son salaire en faveur de ses parents.

Sa piété égalait sa délicatesse filiale. Au milieu des champs, dans le silence de son travail, on le voyait s'entretenir avec Dieu. Parfois il se mettait à chanter les cantiques de sa Première Communion. Matin et soir il allait faire sa prière à l'église, où il demeurait longtemps en adoration. Il lui arrivait même, lorsqu'il entendait sonner la Messe, d'en oublier son attelage qu'il laissait immobile dans le sillon; mais son maître ne songeait pas à l'en blâmer, car il remarquait qu'à la fin de la journée, malgré le temps passé à l'église, le travail de Pierre-Joseph était aussi avancé que celui de ses compagnons.

A L'ARMÉE — CHEZ UN SALPÊTRIER

Quelques années plus tard, en 1741, s'ouvrait la guerre de la succession d'Autriche : Pierre-Joseph, voyant son père affaibli par l'âge et le travail, et redoutant de ne plus pouvoir lui venir en aide si le sort lui était défavorable lorsqu'il tirerait pour la milice, s'engagea au service d'un officier qu'il suivit dans les camps et dans plusieurs batailles contre les Anglais.

Avant de partir, il était allé prier sur la tombe de sa mère et avait rempli de la terre bénite qui recouvrait son cercueil un petit sachet qu'il porta toujours sur sa poitrine, attaché à son scapulaire. Avec la grâce de Dieu et la protection de sa mère, il espérait être bon soldat et rester bon chrétien.

Il fut en effet l'un et l'autre. Tel on l'avait connu sous un toit étranger, droit et modeste, pieux et pur, tel il fut dans les camps. Il ne craignait qu'une seule chose, disait-il, offenser le bon Dieu; aussi l'officier qu'il servait, voyant sa vertu, le licencia en lui disant : « Va te faire saint où tu voudras. » (1)

Le vertueux jeune homme revint donc au pays, trouva son père affaibli et plus besogneux que jamais, s'engagea de nouveau, pour le soulager, au service d'un salpêtrier de Saint-Germain-les-Lure, qu'il suivait dans ses voyages. C'est ainsi qu'il passa un certain temps à Citers, près de Luxeuil, où, par son obéissance, son humilité, sa mortification, il fut l'édification de la paroisse. On remarqua qu'il n'usait guère du lit qu'on lui avait offert, et qu'il passait plus de temps à genoux et en prières au pied de ce lit qu'étendu pour y reposer.

(1) Pierre-Joseph s'était engagé avant le tirage au sort et son service était légalement terminé, ce qui explique sa libération anticipée avant la fin de la guerre.

PIERRE-JOSEPH SOLITAIRE

La mort de son père, survenue en 1749, lui permit de se livrer tout entier à son attrait pour la solitude. Il donna sa part d'héritage à sa jeune sœur et quitta Lomontot, n'emportant avec lui qu'un crucifix, une statue de la Sainte Vierge et le crâne de sa mère.

En effet, au moment où le fossoyeur préparait aux côtés de son épouse la tombe d'Etienne Formet, son fils Pierre-Joseph avait aperçu cette épave de la mort, l'avait recueillie avec respect et ne voulait plus s'en séparer.

Il s'arrêta d'abord dans l'ermitage de Demrupt, sur la paroisse du Ménil, dans les Vosges. Mais les habitants, indisposés par la conduite de l'ermite précédent, ne lui permirent pas de s'y fixer. Pierre-Joseph, sans se plaindre, remonta la vallée et se réfugia à Fortgoutte, dans les forêts de montagnes de Bussang; il y passait les nuits dans le tronc d'un vieux sapin dont la tempête avait abattu la cime et que le temps et les pluies avaient creusé; le jour, il se retirait dans une cabane de branchages.

C'est là que le découvrit un jour un jeune bûcheron de Bussang, nommé Jean-Jacques Valroff, qui invita le solitaire à passer chez ses parents le dimanche suivant après la messe, au lieu de remonter dans sa solitude, comme il faisait d'ordinaire, sans parler à personne. Le Vénérable y consentit, mais refusa d'accepter aucune provision pour la semaine, disant que « Dieu avait soin de lui ». Valroff pressa ses compatriotes de bâtir au pieux solitaire un ermitage plus rapproché de l'église, mais ses instances n'obtinrent aucun résultat.

Mieux inspirés, les habitants de Ventron, sur la proposition d'un autre admirateur du Vénérable, Thomas Colin, lui bâtirent une petite chapelle avec une cellule, dans un lieu retiré de leur commune, appelé les Buttes.

Les habitants de Bussang, inquiets de ne plus voir le solitaire dans leur église, s'informèrent du lieu de sa nouvelle retraite, et le supplièrent plusieurs fois de revenir vers eux. Le serviteur de Dieu leur répondit qu'il avait trouvé le lieu de son repos.

Fr. Joseph entra dans son ermitage de Ventron vers l'an 1751 et y passa environ trente-trois années. Il ne devait guère, en effet, le quitter que pour de pieux pèlerinages à Notre-Dame des Ermites, et, sur la fin de sa vie, pendant quelques mois, alors qu'il se retira à Pairis, en Alsace, pour se soustraire à la vénération des peuples. Mais bientôt, sur les instances des habitants de Ventron, il revint aux Buttes et y séjourna jusqu'à sa mort. De charitables voisins remplacèrent, en 1757, la construction primitive par l'ermitage tel ou à peu près qu'on le voit encore aujourd'hui, et le curé de Ventron vint en bénir la chapelle.

EMPLOI DE SON TEMPS

Le Vénérable partageait son temps entre les exercices de piété, le travail et la pratique de la charité.

Tous les matins, il descendait à l'église, distante de vingt-cinq minutes, et assistait à la messe, puis il restait en adoration, toujours à genoux

ou debout, dans l'attitude du plus profond recueillement, devant le tabernacle, ou en prière à l'autel de la Sainte Vierge jusque vers 4 heures de l'après-midi. Sept ou huit heures d'oraison ne fatiguaient pas cet ange adorateur ou plutôt ne suffisaient pas à sa soif de prières : au retour, il s'arrêtait encore, tout le long du chemin, devant de petites croix munies, au pied, d'une image de la Sainte Vierge, qu'il avait plantées de distance en distance. A chacune il adressait cette salutation : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Sainte Vierge Marie, ayez pitié de votre pauvre serviteur Pierre-Joseph. »

Il rentrait dans son ermitage et faisait alors son unique repas. C'était ordinairement trois ou quatre onces de pain desséché et moisi, quelques pommes de terre cuites une fois la semaine ou des racines bouillies sans assaisonnement. Selon les saisons, il cultivait son petit jardin ou fabriquait des chapelets, entremêlant son travail de prières et de cantiques.

Son oraison était continuelle. La nuit même, il ne l'interrompait que quelques instants : car, d'heure en heure, un mouvement d'horlogerie faisait tomber sur lui une lourde pierre et l'excitait ainsi à célébrer de nouveau les louanges de Dieu.

Il confessait régulièrement et avec larmes les quelques imperfections de son âme et communiait fréquemment. Pour nourrir sa piété, il faisait de pieuses lectures. Chaque année, il descendait à Remiremont, au couvent des Capucins, faire une retraite de huit jours, pour pratiquer avec plus de générosité les vertus d'un véritable Tertiaire.

Pauvre, il trouvait le secret de donner à de plus pauvres que lui. Jamais il ne sollicita l'aumône : des amis dévoués et fidèles veillèrent à sa subsistance. Quand il recevait quelque don en nature, la meilleure part était pour les nécessiteux; il se réservait ce qui était gâté. A l'époque des grands travaux, il écourtait ses adorations pour aider ceux qui manquaient de bras, ou bien, pour permettre aux parents de sortir, il gardait les enfants et leur apprenait à prier, à réciter l'Angélus et à dire comme formule de salutation : « Loué soit Jésus-Christ. »

Il visitait les malades et consolait toutes les infortunes avec tant d'à-propos « qu'on était toujours content quand on l'avait entendu ».

Les pauvres pécheurs étaient aussi l'objet de sa sollicitude. Il attirait à sa cabane ceux qu'il croyait inclinés au repentir et les reprenait doucement, les hommes dans sa cellule, les femmes à travers une petite lucarne placée non loin de sa porte. Il ramena plusieurs personnes à la pureté des mœurs et put un jour, au péril de sa vie, empêcher un duel. Il était en adoration quand on lui apprend que la lutte coupable va s'engager : il sort en toute hâte, se jette entre les deux combattants : les armes leur tombent des mains et ils se réconcilient.

VERTUS ET AUSTÉRITÉS

Jaloux de conserver intact le trésor de sa pureté, il ne parlait jamais aux femmes sans témoin, à travers une lucarne dont nous avons parlé plus haut, et il infligeait à son corps d'effrayantes austérités. Son lit n'était que pour la parade : il couchait dans un cercueil avec une pierre de granit comme oreiller. Aussi ses draps demeuraient-ils toujours aussi blancs et les amis auxquels il permettait l'accès de sa cellule ne pouvaient s'empêcher de le lui faire remarquer.

Il portait un cilice et une haire aux pointes acérées, et disposait dans ses sabots de gros clous qui transformaient chacun de ses pas en une sanglante mortification. Les enfants lui demandaient naïvement pourquoi ses pieds saignaient ainsi : il répondait que ce n'était rien et se gardait bien d'avouer sa torture volontaire.

On ne découvrit ces actes héroïques que par hasard ou après sa mort, car son humilité les dissimulait avec soin.

Un jour, le vicaire qui desservait un hameau voisin de Ventron et était le directeur du serviteur de Dieu, vint à l'ermitage et demanda malicieusement à Pierre-Joseph s'il le laisserait partir sans lui faire accepter quelque réconfortant. L'ermite n'avait rien de présentable : il offrit d'aller couper un chou de son petit jardin et de le préparer pour son hôte. Le vicaire refusa et ouvrit le garde-manger; il n'y trouva que des aliments gâtés. On ne sait lequel des deux fut le plus ému et affligé : le directeur de voir son pénitent se livrer à de telles rigueurs, le Fr. Joseph d'avoir été découvert. Plus tard, le vicaire ne pouvait raconter cette anecdote édifiante sans en avoir les larmes aux yeux.

Pierre-Joseph cachait également les persécutions dont il fut, à plusieurs reprises, la victime de la part du démon, luttes effroyables dont le Vénérable portait les traces sanglantes et à la rage duquel il ne pouvait se soustraire qu'en se réfugiant dans une ferme voisine.

Il avoua pourtant que, revenant de la messe de minuit, il avait reçu sur les talons un coup violent, comme d'une barre de fer, bien qu'on ne vit personne sur le chemin : c'était un tour du malin.

DONS EXTRAORDINAIRES

On ne s'étonne point, après cela, que Dieu l'ait favorisé de dons extraordinaires pendant sa vie et après sa mort.

Une petite fille de sept ans, Marie-Barbe Pemel, était aveugle. Sa mère la conduisit à Fr. Joseph. Celui-ci lui dit de prier avec lui, et, la prière finie, se mit à faire un chapelet. Puis, il appela l'enfant et lui demanda :

— Qu'est-ce que je fais?

Et l'enfant, sans étendre les mains pour palper :

— Vous liez, dit-elle, de petits grains.

Elle avait subitement et pleinement recouvré la vue et la conserva jusqu'à sa mort.

Le Vénérable reçut en particulier le pouvoir d'obtenir la vie, et, avec la vie, la grâce du baptême aux enfants mort-nés. Marie-Agathe Gépin, femme de Jean-Claude Curien, avait eu un enfant mort. La sage-femme dit aux parents désolés :

— J'en sais plusieurs à qui Fr. Joseph a obtenu quelques instants de vie pour être baptisés : vous feriez bien de lui porter votre enfant.

Cette même nuit, le père, suivi de la sage-femme, porta son enfant à l'ermitage, et, sans rien dire, frappa à la fenêtre : Fr. Joseph dit :

— C'est vous, Jean-Claude, je vous attendais déjà plus tôt.

Il les introduisit à la chapelle, les invita à prier Dieu avec humilité et confiance et pria lui-même si ardemment que la sueur découlait de son visage. Au bout de quelque temps, l'enfant ouvrit les mains, donna des signes non équivoques de vie et la sage-femme le baptisa.

D'ordinaire, en pareil cas, il commençait par se récrier, en disant : *Mes prières ne valent rien. Priez vous-mêmes, car le Seigneur est bon pour tous ceux qui l'invoquent et il ne manquera pas de vous exaucer si vous le priez convenablement.*

Pressé d'instances, son cœur se laissait toucher. *Priez donc de votre côté,* disait-il alors, *moi, je prierai du mien.*

Enfin, lorsque la grâce était obtenue, il ne manquait pas d'ajouter : *Soyez sûrs que le bon Dieu a écouté vos prières plutôt que les miennes.*

De son vivant, Fr. Joseph jouissait d'une grande réputation de sainteté dans tous les lieux qu'il avait habités et aux environs. Depuis, elle a pris de l'accroissement et s'est perpétuée sans interruption. La croix de sa tombe, seule dans toute la paroisse, fut respectée pendant la Révolution; on se transmet comme des reliques les moindres objets à son usage et son tombeau est continuellement visité par les pèlerins.

On cite un grand nombre de faits extraordinaires dont on a conservé le récit attesté par des témoins dignes de foi. Il est à remarquer que la plupart sont en faveur des petits enfants que Fr. Joseph aima toujours avec prédilection et qu'il appelait les anges de la terre.

L'année même de la mort du pieux solitaire, en septembre 1784, on apporta sur sa tombe un enfant mort-né qui recouvra la vie pendant quelques instants et put être baptisé en présence de onze pèlerins.

Le 2 décembre 1786, les époux Bertrand et Valentin, du Bonhomme (Haute-Alsace) eurent la douleur d'avoir un enfant mort-né. Ils le firent avec confiance porter au tombeau de Fr. Joseph où il ressuscita et fut baptisé. L'enfant, toutefois, ne vécut que peu de temps et fut religieusement enterré au Bonhomme, le 6 décembre.

La même faveur fut accordée, quelque temps avant la Révolution, à l'enfant mort-né des époux J.-B. Flayeux et M.-C. Mingin, de la paroisse de Stainfaing.

Outre ces faits, les articles rédigés par le postulateur de la cause signalent plus de cinquante guérisons extraordinaires obtenues par l'intercession du Vénérable et dont la plus importante en ces dernières années est celle de Sœur Marie du Sacré-Cœur, à l'hôpital de Laval (Mayenne).

MORT DU SERVITEUR DE DIEU — SA MÉMOIRE EN VÉNÉRATION

Un matin du mois d'avril 1784, Fr. Joseph ne parut point à l'église. Inquiets, les gens du village accourent et trouvent le solitaire luttant contre la mort. Il vécut encore quelques jours, reçut, dans de grands sentiments de ferveur, les sacrements de la main du R. P. Benoît, Capucin de Remiremont, et expira le 30 avril, à l'âge de soixante ans.

Son corps, inhumé d'abord au cimetière de Ventron au milieu d'une affluence extraordinaire, fut transféré par Mgr Caverot, évêque de Saint-Dié, le 11 juillet 1854, dans un tombeau que lui avait élevé, dans l'église paroissiale, la piété des habitants. Mgr Sonnois en fit la reconnaissance le 23 mai 1892, et Mgr Legros, vicaire général, renferma les précieux ossements dans des tubes de cristal, le 29 juin 1894.

Le Vénérable était, croit-on, un Tertiaire de Saint-François, bien que l'on n'ait pas retrouvé son nom sur les listes, d'ailleurs égarées ou incomplètes des confrères.

Ses retraites annuelles au couvent des Capucins, les visites fréquentes de ceux-ci à l'ermitage, l'habit même du serviteur de Dieu ne permettent pas de douter de son affiliation. Pierre-Joseph portait une soutanelle de couleur cendrée, boutonnée complètement, aux manches assez larges et qui lui descendait jusqu'aux genoux. Il témoignait une grande dévotion envers saint Antoine de Padoue dont la statue orne encore aujourd'hui une des cellules de l'ermitage. Enfin, M. le curé actuel de Ventron a retrouvé, avec une des haires du serviteur de Dieu, deux morceaux de bure brune semblable à celle que l'on emploie pour le scapulaire du Tiers-Ordre franciscain. Pierre-Joseph était trop mortifié pour ne s'être pas donné une règle et pour n'avoir pas choisi la seule qui lui était possible de pratiquer dans le genre de vie qu'il avait embrassé.

Touché de la renommée toujours croissante de sainteté de Fr. Joseph, du grand nombre de faits merveilleux qu'on lui attribue et des démonstrations persévérantes des pèlerins, Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, a constitué, le 19 novembre 1894, le tribunal chargé de commencer la cause ou procès de béatification du pieux solitaire de Ventron. Le 4 octobre 1895, ce procès était clos par M. le vicaire général Legros, président du tribunal, et, par le même, déposé à Rome en février 1896.

Enfin, la S. C. des Rites déclarait, le 21 avril 1903, que, s'il plaisait au Souverain Pontife, pouvait être signé le décret d'introduction de la cause du vénérable serviteur de Dieu Pierre-Joseph Formet, et le vote de la S. C. a été confirmé le lendemain, 22 avril, par S. S. Léon XIII, de regrettée et sainte mémoire.

SALMON (1).

SOURCES

Au manuscrit de M. SALMON, nous avons ajouté quelques détails empruntés à la brochure *Fr. Joseph ou l'ermite de Ventron.* Chez Mlle Louis, à Ventron (Vosges). En vente au profit de la cause.

---

(1) L'auteur proteste, en écrivant ces lignes, vouloir se conformer entièrement aux décrets du pape Urbain VIII.

LE VÉNÉRABLE JOSEPH-BENOIT COTTOLENGO

3 mai 1786 — 30 avril 1842.

Le vénérable Cottolengo. (D'après un portrait authentique.)

UN MIRACLE PERPÉTUEL

Les saints ont une façon à eux de traiter la question sociale : ils parlent peu, agissent beaucoup et sacrifient leurs intérêts à ceux d'autrui. Si on les imitait résolument, la solution serait proche.

Sans autre ressource que sa confiance absolue en la divine Providence, le vénérable Cottolengo est parvenu à fonder dans la ville de Turin, déjà si chargée d'œuvres, un immense établissement de bienfaisance dont la superficie dépasse 200 000 mètres carrés, véritable cité, ou mieux, vaste encyclopédie de la charité. Trente-quatre familles ou catégories de personnes y sont réunies, et chacune a sa chapelle, son dortoir, son réfectoire, ses salles de communauté, ses cours, ses jardins. Quatre ou cinq mille pensionnaires de tous pays, de toutes conditions, de tous âges y sont entretenus, et l'on voit chaque jour une quarantaine de médecins donner leurs soins aux infirmités les plus diverses. Les dépenses s'élèvent à près de 4 000 francs par jour. Or, l'établissement, la *Piccola Casa* (le *Petit asile* de la Providence, comme on l'appelle), n'a pas un sou de capital : on n'y vit que d'aumônes; les aumônes n'ont jamais fait défaut, et les frais ont toujours été intégralement payés.

Le prodige dure depuis plus d'un demi-siècle. Il n'est pas sans intérêt de connaître celui qui a été, dans cette œuvre surhumaine, le docile instrument de la Providence.

« JE VEUX ÊTRE UN SAINT »

Joseph-Benoît Cottolengo naquit à Bra, en Piémont, le 3 mai 1786. Il était l'aîné de douze enfants. Sa mère s'efforça de lui inspirer dès le bas âge, avec l'amour de Dieu, une tendre compassion pour les malheureux.

Tout jeune encore, il aimait à distribuer les petites aumônes que ses parents lui confiaient. Il n'avait que cinq ans et déjà il songeait aux malades et aux abandonnés. On le surprit mesurant avec une corde les différentes pièces de la maison.

— Mais, Joseph, que fais-tu là? lui demanda sa mère.

— Je voudrais, répond l'enfant, savoir combien de lits je pourrais mettre dans cette maison, parce que, quand je serai grand, je veux la remplir tout entière de pauvres malades.

A neuf ans, il fut admis à la Première Communion. Dès ce jour, il parla de devenir un saint, et il aimait à écrire sur ses livres et ses cahiers cette devise : « Je veux être un saint; avec l'aide de Dieu, je serai un saint. »

Dans le voisinage, on ne l'appela bientôt plus que « l'ange ». L'ange exerçait autour de lui une remarquable influence. Chaque soir, il réunissait les voisins aux pieds de la Madone pour réciter avec eux le Rosaire. Comme il n'avait point de cloche, il frappait quelques coups sur une poêle pour donner le signal de la prière. « Le Saint nous appelle », disait-on. Et l'on accourait prier avec lui.

Envoyé bientôt aux écoles publiques, il y éprouva d'abord de grandes difficultés : il en triompha par l'intercession de saint Thomas d'Aquin. Sa vie durant, il garda reconnaissance au Saint qui avait aidé ses premières études, et quand plus tard il fonda une œuvre pour les aspirants au sacerdoce, il les appela *les Tommassini* ou *les fils de saint Thomas*.

« VOUS SEREZ LE PÈRE DE NOMBREUSES GÉNÉRATIONS »

A l'âge de dix-sept ans, Joseph revêtit l'habit des clercs. La tourmente révolutionnaire ayant fermé les Séminaires, il fit ses études ecclésiastiques à la maison paternelle, aidé par les leçons de deux professeurs qui s'étaient retirés à Bra après la suppression de l'Université de Turin.

Au début des guerres de l'Empire, il faillit être enlevé par le recrutement. Pour l'y soustraire, sa famille songeait à le marier, mais le pieux Dom Amerano, curé de Bra, consulté à ce sujet, lui répondit:

— Une autre paternité vous est réservée : vous serez le père de nombreuses générations.

On obtint définitivement pour lui l'exemption du service militaire; il put achever ses études au Séminaire d'Asti, qu'on venait de rétablir, et y être ordonné prêtre le 8 juin 1811. Sa ferveur à l'autel était si intense qu'il ne pouvait célébrer sans verser beaucoup de larmes.

— Pourquoi donc Joseph pleure-t-il à la messe? demandait le petit servant de messe, son jeune frère Ignace.

— Laisse-le pleurer, répondait leur mère, Joseph sait ce qu'il fait et l'autel est le lieu des belles larmes.

Comme l'enfant insistait:

— Laisse-le pleurer, dit la mère, nous avons un saint dans la maison.

LE PAUVRE PRÊTRE DE TURIN

Le nouveau prêtre exerça son premier ministère, à Bra, puis à Cornegliano, où il remplit un an les fonctions de vicaire. Il dut alors, pour compléter ses études ecclésiastiques, suivre les cours de l'Université de Turin rétablie après la chute de l'Empire. Ses études furent brillantes et couronnées par une thèse de doctorat très remarquée.

Les prêtres de la Congrégation du *Corpus Domini*, chanoines de la Très-Sainte-Trinité, témoins de son succès, l'attirèrent dans leur Association. Cottolengo trouvait le poste trop honorable pour lui.

— Que voulez-vous, aimait-il à dire, qu'on fit de ce triste meuble dans une capitale? Moi qui ne songeais qu'à rester à Bra pour y planter des choux!

Ses fonctions à la paroisse du *Corpus Domini* mettaient Cottolengo en contact journalier avec ses bons amis, *ses pauvres pauvres*, ses *bien-aimés frères*, comme il les appelait. Non content de se dépouiller pour eux de son linge, de ses meubles et de son argent, il se faisait quêteur pour les servir. Dans ses visites aux gens du monde, l'intérêt des déshérités était toujours en jeu, et son zèle avait de naïves industries. Lui offrait-on quelque rafraîchissement, il disait :

— Je sais une malheureuse famille, un malade, un infirme, à qui deux doigts de ce vin feraient grand bien.

Et l'on ne résistait pas à son insinuation charitable.

L'hiver, il se privait de feu pour donner à ses protégés son bois de chauffage. Souvent, il s'approvisionnait de pain, de pâtes, de café, de sucre : il en remplissait un vaste sac de cuir destiné à cet usage; les comestibles y prenaient place à côté des souliers et des vêtements, et il n'avait pas de repos qu'il n'eût tout distribué.

Un moment, il se crut appelé à l'état religieux : son confesseur, le P. Fontana, de l'Oratoire de Saint-Philippe, l'en dissuada :

— Soyez un pauvre prêtre de Turin, lui dit-il, car Dieu veut se servir de vous pour sa gloire.

Cette réponse le jeta dans le trouble. Ses confrères du *Corpus Domini* trouvèrent qu'il n'avait plus cette verve accoutumée qui les charmait tant. L'anxiété de Cottolengo cessa quand le Supérieur du *Corpus Domini* lui eut mis entre les mains la vie de saint Vincent de Paul. Dès ce jour, le charitable Saint français devint son modèle et Cottolengo résolut d'entreprendre au plus tôt des œuvres semblables à celles du *Père des pauvres*. Il avait trouvé sa voie.

LA PÈLERINE LYONNAISE

Le 2 septembre 1827, arrivait à Turin une pauvre femme de Milan, qui retournait à Lyon, son pays d'origine, avec son mari et ses trois jeunes enfants. Arrêtée en son voyage par une grave maladie, on essaya vainement de la faire admettre dans l'un des hôpitaux de la ville. Elle ne trouva dans sa détresse qu'un réduit humide et malsain, où elle expira bientôt, assistée à ses derniers instants par le charitable Cottolengo.

Cet incident ouvrit les yeux au vénérable. Est-il possible, se dit-il, que dans une ville aussi riche et aussi charitable que Turin il y ait de pareils abandons?

Il songea, dès lors, à aménager quelques chambres

pour les malheureux qui arrivaient de la Basse-Italie, de la Suisse, de la France, et qui, en leur qualité d'étrangers, ne pouvaient être admis aux hôpitaux, s'ils venaient à tomber malades. Ses confrères du *Corpus Domini* approuvèrent pleinement ce généreux projet.

LA VOLTA ROSSA — PRÉCIEUX AUXILIAIRES

Cottolengo commença par louer deux pièces dans la maison dite « della Volta Rossa ». C'était peu. Mais, à mesure que d'autres locaux devenaient vacants, il en prenait aussitôt possession. Il eut bientôt neuf chambres prêtes à recevoir des malades. Pour les organiser, l'excellent chanoine s'était tour à tour improvisé maçon, serrurier, menuisier; sans souci de la dépense, il mettait le tout sur le compte de la divine Providence, qui fut toujours son seul banquier.

Les malades ne manquèrent pas. Leur nombre s'éleva bientôt à vingt-sept. C'était tout ce que pouvait contenir l'hôpital.

De précieux auxiliaires s'offrirent spontanément à Cottolengo : un certain docteur, Granetti, et un pharmacien, Anglesio, donnèrent gratuitement et à toute heure consultations ou médicaments.

Douze pieuses chrétiennes acceptèrent de venir soigner les pauvres souffrants et de leur tenir lieu de mères et de sœurs, ajoutant cette œuvre de charité à leurs charges domestiques. On les appela les « Dames de la charité ». Mais on ne pouvait leur demander, si intrépide que fût leur dévouement, de se sacrifier à tous les moments du jour et de la nuit. C'est alors que Cottolengo conçut l'idée d'une Congrégation tout entière au service des malades.

En peu de temps, quarante jeunes personnes se mirent à la disposition du fondateur. Une pieuse veuve, Marie-Anne Nasi, devint leur supérieure. Ces nouvelles filles de la charité furent appelées *Sœurs Vincentines*, du nom de notre saint Vincent de Paul.

« TRANSPLANTER LES CHOUX » — LE VAL D'OCCO

Le zèle du Vénérable fut taxé de témérité par ses meilleurs amis. On l'accusait de tenter la Providence; devait-il sans ressources assurées se charger de tant de malades? Son confesseur, que l'on priait de le dissuader, répondit simplement : « Est-il vrai, oui ou non, que tout est possible à la foi? Or, sachez, Messieurs, qu'à lui seul Cottolengo a plus de foi que toute la ville de Turin. »

En septembre 1831, une épidémie de choléra dans le Piémont fournit occasion aux ennemis du Vénérable de demander le transfert de son hôpital hors des murs de la ville. « Qu'à cela ne tienne, dit Cottolengo, en recevant le décret qui expulsait ses malades comme un danger public. On m'a toujours enseigné à Bra que les choux, pour bien pousser, ont besoin d'être transplantés. La Providence transportera donc ailleurs le *Dépôt* et il deviendra un gros chou ». Ceux qui criaient à la faillite de l'entreprise en furent pour leurs vaines clameurs.

Le Vénérable découvrit hors la ville, dans le val d'Occo, une modeste maison, composée de deux chambres, d'une étable et d'un grenier. Il l'acheta et, le 17 avril 1832, il y introduisit son premier malade. Deux Sœurs Vincentines, heureuses d'imiter en cela la pauvreté du Sauveur, prirent logement dans l'étable.

La région du val d'Occo était auparavant le rendez-vous des désœuvrés, des ivrognes et des libertins. En peu d'années, le Vénérable eut transformé cette cité du diable. Il acquit, non seulement les terrains vagues du val d'Occo, mais encore des tavernes et des cabarets, qu'il aménageait pour ses pauvres et ses infirmes.

— Vous n'êtes à présent qu'une poignée, disait-il aux Sœurs Vincentines, le nouvel établissement contient peu de malades; mais viendra un temps où des milliers de personnes mangeront ici le pain de la Providence, et ces pauvres chambres se multiplieront jusqu'à former une ville. C'est réalisé.

Le Vénérable eut d'autres révélations de l'avenir de son œuvre : « Le *petit asile*, dit-il un jour, est le grain de sénevé appelé à grandir. Je vous assure que notre nombre dépassera trois mille. Laissez agir la Providence. Elle n'abandonnera pas son œuvre. » Le Vénérable aurait promis au *Petit Asile* au moins cinq siècles d'existence. Puisse cette prédiction se réaliser. Les fils de Cottolengo, instruits par l'expérience, ont une foi entière aux promesses de leur Père.

LA CITÉ DE LA CHARITÉ

Ce n'est pas une courte notice, c'est un livre entier qu'il faudrait ici, pour décrire tant d'institutions et d'œuvres diverses qui se pressent dans l'enceinte de la *Piccola Cosa*.

Après les *Vincentines*, le Vénérable fonda la Congrégation des *Frères de Saint-Vincent de Paul* pour le service spécial des hommes. Viennent ensuite les *Sœurs du Suffrage*, chargées de prier pour les âmes du Purgatoire; les *Sœurs de la Compassion*, appliquées à méditer les souffrances du Sauveur et de sa Sainte Mère; un couvent de *Carmélites déchaussées*, qui s'adonnent surtout aux exercices de la pénitence; les *Taïdines*, recrutées parmi les pécheresses repenties. Cottolengo se proposait encore de fonder la Congrégation du *Saint-Cœur de Marie* pour les sourdes-muettes, mais le projet ne se réalisa qu'après sa mort.

Diverses œuvres sont destinées à l'éducation des orphelins et orphelines. Les jeunes filles sont réparties en deux catégories : les *Ursulines* et les *Génovéfaines*. Celles qui aspirent à la vie religieuse sont séparées des autres et portent le nom pieux et poétique de *Filles de la Divine Bergère*.

Pour les petits garçons, il y a l'œuvre des *Fratini* (petits Frères), destinée à préparer des religieux laïques; et celle des *Tommassini* (disciples de saint Thomas), futures recrues du sacerdoce.

Enfin, pour veiller sur ces pieuses institutions, le Vénérable fonda en 1840 les *prêtres séculiers de la Très-Sainte-Trinité*, uniquement chargés des besoins spirituels de l'œuvre.

Toutes ces associations coopèrent à l'œuvre commune, les unes par la prière, les autres par l'action. L'œuvre nécessite de multiples dévouements. Toutes les variétés des misères humaines ont leur refuge au val d'Occo. En dehors des *malades* ordinaires divisés par *familles*, on distingue la famille des *infirmes* et celle des *incurables*, celle des *épileptiques*, celle des *bons-enfants* ou des *insensés*, celle des *sourds-muets*. Et combien d'autres! D'ailleurs, pourrait-on les énumérer et compter les infortunés secourus? Cottolengo évitait tout recensement, et ses fils, les seuls à même de nous informer, ont hérité de son esprit et de sa discrétion.

COTTOLENGO ET LA DIVINE PROVIDENCE — « IN DOMINO! »

Les paroles qui revenaient le plus souvent sur les lèvres du Vénérable étaient celles-ci : « Providence! Providence! *In Domino!* » Epreuves ou

consolations, tout était accueilli par la même exclamation, tantôt de joie, tantôt de sainte résignation : « *In Domino!* Dans le Seigneur! »

La Providence ne lui fit jamais défaut, sans toutefois le délivrer d'une souffrance morale qui fut la croix de toute sa vie : le souci des dettes à payer. Sans doute cette sollicitude n'était pas chez lui de la défiance : mais sa probité était si délicate que la seule pensée de se voir débiteur souvent insolvable, humainement parlant, lui était un tourment continuel.

Voici comment le bon Dieu venait à son secours dans les moments de gêne excessive :

La Sœur cuisinière vint un jour dire au Père, vers les 11 heures du matin, qu'elle n'avait rien pour le pot-au-feu : « Confiez-vous en la divine Providence. Pouvez-vous penser un instant que le Seigneur vous laissera sans nourriture? » Il s'enferma, donnant ordre de ne pas le déranger. Mais voici qu'un étranger se présente à la *Piccola Casa* et demande à voir le Vénérable. Après une longue attente et bien des pourparlers, on lui laisse enfin libre accès auprès de Cottolengo. C'était pour lui mettre entre les mains une somme de 500 francs, et il se retira aussitôt sans laisser à son interlocuteur surpris le temps de le remercier. « Cette fois encore, s'écria le Père, c'est bien la divine Providence qui vient à notre secours. » Et il envoya quérir le nécessaire pour le repas de midi.

Les faits de ce genre sont innombrables dans sa vie. La Providence intervenait souvent au moment précis où un fournisseur menaçait le Vénérable de le traduire en justice ; l'aumône, en ce cas, égalait exactement la dette à acquitter.

En une circonstance, une Sœur Vincentine pria le Père de lui donner l'argent nécessaire pour acheter les provisions. « Je suis sans le sou, répondit-il, mais rendez-vous à l'église, récitez un bon *Miserere,* et demeurez en paix : jusqu'ici, la Providence nous a toujours aidés. » La Sœur obéit. Au sortir de l'église, elle prend des chemins détournés, de peur de rencontrer un créancier. Mais, ô fatalité! voici qu'une dame à qui la *Piccola Casa* devait une forte somme pour achat de lainages et de coton l'aperçoit et l'appelle. La pauvre Sœur se trouble. Quelle n'est pas sa surprise lorsque la marchande lui dit qu'elle est payée et lui offre par surcroît une belle somme d'argent.

Toute joyeuse, elle va faire ses emplettes, évitant d'être aperçue du marchand de riz et de pâtes, qui est aussi son créancier. Mais celui-ci, par un nouveau hasard, se trouve sur son chemin, et, s'approchant d'un air bienveillant, lui remet le reçu de tout ce que lui doit la *Piccola Casa,* en disant : « Une dame inconnue est venue hier soir et m'a payé jusqu'au dernier sou. »

Un peu plus loin, le boucher lui dit : « Voici la quittance de la viande achetée par la *Piccola Casa.* Une dame a payé pour vous. »

La bonne Sœur se croyait le jouet d'un rêve.

Et lorsqu'elle raconta au serviteur de Dieu les divers incidents de la journée, celui-ci lui dit en son langage familier : « Vois, petite, comme il est bon d'avoir un peu plus de foi et de confiance en la Providence. »

Le roi de Piémont, Charles-Albert, parlait de prendre sous sa protection l'œuvre gigantesque de Cottolengo. — Sire, répondit le Vénérable, permettez-moi de dire à votre Majesté que cela est impossible. Le *Petit-Asile* est déjà sous la protection de la Sainte Vierge et la divine Providence, et il ne convient pas que je le leur arrache pour le confier à l'Etat.

« PARADIS! PARADIS! »

Au mois de juin 1842, la fièvre typhoïde fondit sur la *Piccola Casa.* Tandis qu'il se dévouait au soin de ses pauvres malades, le Vénérable se sentit atteint; il continua néanmoins quelques jours encore son labeur accoutumé. On s'aperçut vite de sa fatigue, et lui-même, sentant son heure venue, fit ses adieux à ses chers enfants. Il se fit transporter à Chieri dans la maison de son frère Luigi, chanoine de cette ville. Déjà, à plusieurs reprises, il avait annoncé qu'il mourrait là.

La maladie dura peu de jours. Le serviteur de Dieu ne pensait plus qu'à la récompense : « Paradis! Paradis! » s'écriait-il avec ravissement; « Marie, ma Mère, me voici! Oh! que le Seigneur est bon pour moi! » Il n'eut pas un seul instant d'appréhension.

Il expira le 30 juin 1842, un samedi, jour consacré à Marie.

Sa mort fut un deuil public. Le roi Charles-Albert et la reine Marie-Thérèse manifestèrent hautement leur douleur, mais les plus désolés furent les pauvres, ses amis, qui perdaient en lui le meilleur des pères.

Le corps du vénérable Cottolengo repose dans l'église de la *Piccola Casa,* et il y est l'objet d'une pieuse vénération.

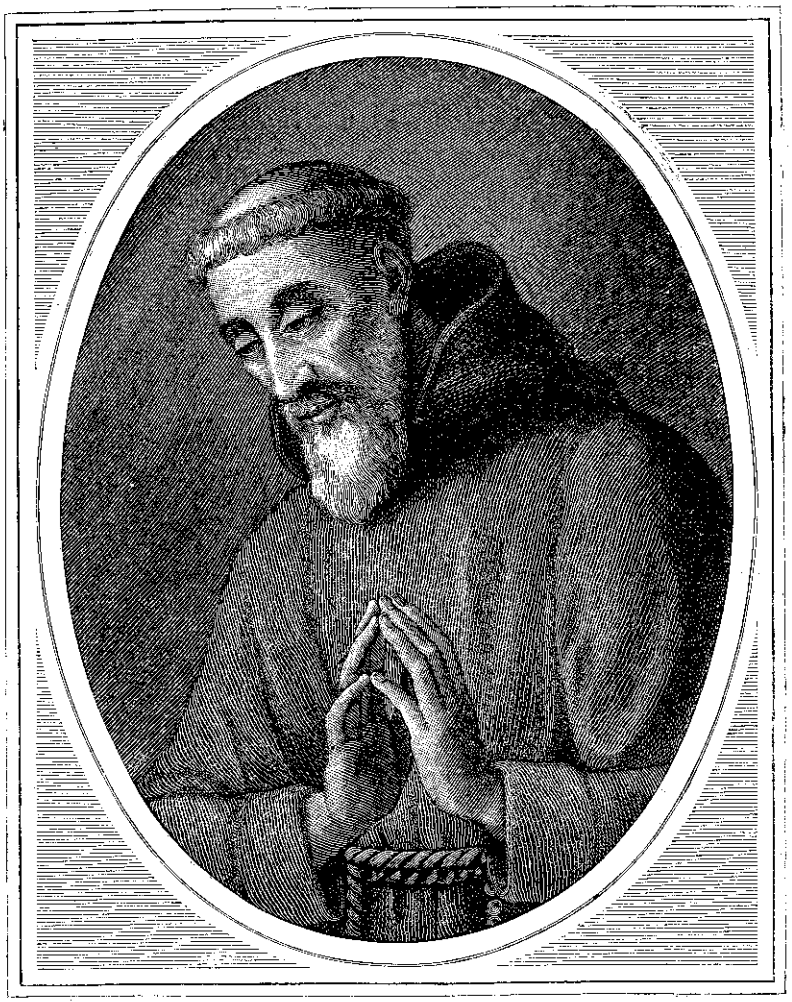
La cause de béatification fut introduite à Rome dès 1877.

* * *

D'après la *Vie du vénérable Benoît-Joseph Cottolengo,* par GASTALDI, traduite par Mgr CONSTANS.

BIENHEUREUX BENOIT D'URBINO

Capucin (1560-1625)



Portrait du Bienheureux en prière.

ENFANCE — A L'ÉCOLE DE LA DOULEUR

Le bienheureux Benoit naquit le 13 septembre 1560 à Urbino, célèbre ville de la Marche d'Ancône. Ses parents, Dominique Passionei et Madeleine Cibo, étaient alliés aux plus nobles familles d'Italie, aux de la Rovère, aux ducs de Camerino, aux Gislieri, aux Pamphili, toutes célèbres et illustrées par les Souverains Pontifes qui sortirent de leur sein.

De nombreux revers de fortune, si fréquents à cette époque de luttes continuelles, les avaient fait déchoir de leur première splendeur et les avaient réduits à une situation très modeste. Ils avaient, du moins, toujours conservé comme un précieux patrimoine les traditions de foi et de piété chrétienne de leurs nobles aïeux.

L'enfant, frêle et délicat, ne jouit pas longtemps de l'amour paternel et des tendres soins de sa mère.

La mort les lui ravit dans sa première enfance. Ces souffrances prématurées contribuèrent sans doute à donner à son caractère ce sérieux, cette gravité tempérée de sourire, ce calme, qui l'inclinaient à la piété et au recueillement plutôt qu'aux bruyants amusements de son âge et semblaient être comme un acheminement naturel vers le cloître.

L'ÉTUDIANT — SÉJOUR A ROME

A l'âge de dix-sept ans, Benedetto fut envoyé à l'Université de Pérouse en compagnie de son frère. Ce dernier mourut l'année suivante. Dans

la crainte que le climat de la ville ne réservât à Benoît le même sort, ses tuteurs l'envoyèrent à Padoue, où il conquit brillamment le titre de docteur.

L'heure était venue d'entrer dans la vie. Il fallait choisir une carrière. Sa famille rêvait pour lui un avenir glorieux et une situation brillante; et, dans l'espoir, sans doute, de le voir arriver aux plus hauts emplois de la cour pontificale, elle le fit entrer à Rome au service du cardinal Albani. Grâce à son nom, à ses éminentes qualités, grâce aussi à la faveur qui lui était acquise, le jeune gentilhomme pouvait espérer la fortune la plus rapide. Il y vint néanmoins à contre-cœur. Son amour du calme et de la paix se trouvait mal à l'aise au milieu des affaires et des préoccupations de la vie romaine. Bientôt, en effet, il quittait cette ville et prenait le chemin de Fossombrone, où les siens venaient de s'établir.

L'APPEL DE DIEU

Dans les calmes douceurs de la vie de famille, son âme pourtant ne goûta pas le bonheur. Les joies éphémères que procurent les biens d'ici-bas ne comblaient pas les désirs de son cœur.

Tout le long du jour, le soir surtout, lorsque le soleil disparaissait derrière les molles ondulations des collines ombriennes, et que le crépuscule enveloppait toutes choses comme d'un voile de mystère, il se prenait à rêver d'une autre vie, toute de sacrifices, d'humiliations et d'amour. Dieu se révélait ainsi à son cœur et lui faisait connaître qu'il le voulait tout entier à son service. Quelques mois après (avril 1584), ayant mûri cette vocation divine dans la prière et le recueillement, il résolut d'aller frapper à la porte du couvent des Capucins de Fano.

LE NOVICE — GUÉRISON MIRACULEUSE

Nous ne le suivrons pas dans l'infini détail du travail intime de sanctification qui constitue toute la vie du novice. Ses austérités lui firent contracter une terrible maladie d'estomac, dont aucun remède ne put venir à bout. Les supérieurs l'envoyèrent alors à Fossombrone, dans l'espoir qu'un changement d'air lui serait favorable.

Il y passa trois mois, sans éprouver aucun soulagement. Dans ces conditions de santé, il ne pouvait être admis à la profession perpétuelle. On décida de le rendre à sa famille.

Par égard pour la noblesse de ses parents, les supérieurs prièrent les frères du Bienheureux de lui conseiller de demander lui-même son départ. Nulle pensée ne pouvait être plus déchirante pour le cœur du novice. Pour toute réponse aux insinuations de ses frères, il se jeta tout en larmes aux pieds de la Sainte Vierge, implorant son maternel secours.

Le Père provincial arriva sur ces entrefaites et ne put que sanctionner la décision des supérieurs. Le départ allait s'effectuer, lorsque la maladie disparut d'une manière vraiment miraculeuse sans laisser aucune trace. Informé de ce fait, le Général de l'Ordre écrivit lui-même une lettre pour rassurer le saint novice et l'admettre aux vœux perpétuels.

PRÊTRE ET PRÉDICATEUR

Suivant la coutume de l'Ordre, le jeune profès fut admis immédiatement aux études, et, quelques années après, il avait le bonheur de recevoir l'onction sacerdotale.

Ses brillantes qualités de cœur et d'esprit, sa profonde vertu, son extérieur affable, noble et distingué, ses talents oratoires le désignèrent naturellement au choix de ses supérieurs pour la prédication. L'Ombrie et les Marches furent le premier champ de son apostolat. Son éloquence chaude, imagée, populaire, nourrie d'Evangile, fit éclore une nouvelle floraison de vie chrétienne parmi ces populations ombriennes si vives, si impressionnables, mais en même temps d'une foi si ferme et si robuste.

L'EUROPE AU XVI^{e} SIÈCLE — MISSION EN ALLEMAGNE

Un théâtre plus vaste que sa modeste province était réservé au Bienheureux.

Il allait être un des pionniers de l'Ordre en Allemagne et en Autriche. Glorieuse, mais périlleuse mission à cette époque de luttes sanglantes entre protestants et catholiques. Mais avant de passer au récit de cette vie nouvelle, il ne sera pas inutile de jeter un regard sur la situation générale de l'Église et de l'Ordre des Capucins au siècle qui nous occupe. Cette rapide investigation mettra plus en relief le but de la mission du Bienheureux.

On était au XVI^{e} siècle. L'Europe tout entière, spécialement l'Europe septentrionale, était alors bouleversée par les nouvelles doctrines de Luther qui, se propageant avec la rapidité de la foudre, détachaient du sein de l'Église d'immenses lambeaux de peuples.

Pour arrêter ce fléau dévastateur, Dieu avait suscité de nouveaux Instituts religieux ou avait inspiré à de saints personnages de ranimer la ferveur et l'esprit dans les anciens Ordres.

L'Ordre de Saint-François d'Assise, à la suite de longues dissensions, était déchu de sa première ferveur. Un de ses membres, Matteo de Baschi, résolut de rétablir la règle et la pauvreté d'autrefois. C'est ainsi que prit naissance la réforme des Mineurs Capucins, au milieu des contradictions et des persécutions de tout genre. Elle parvint néanmoins à s'établir et rendit d'éminents services en Italie où elle contribua puissamment à arrêter l'invasion de l'erreur, en Allemagne où elle lui porta les coups les plus rudes.

En Autriche, les princes catholiques travaillaient de tout leur pouvoir à la conversion de leurs peuples; ils lançaient de fréquents appels au Pape, pour qu'il daignât envoyer des missionnaires, et surtout des religieux.

Le trône impérial était alors occupé par Rodolphe II. Ce prince, tout en s'occupant des questions d'art et de science plutôt que des intérêts politiques, avait à cœur néanmoins d'arrêter les progrès de l'hérésie dans ses Etats. Informé

du bien que faisaient auprès du peuple les Capucins, il exprima au souverain pontife Clément VIII le désir d'en posséder quelques-uns.

Douze éminents religieux, parmi lesquels notre Bienheureux, lui furent envoyés, sous la conduite d'un autre saint, le bienheureux Laurent de Brindisi.

Ils firent à pied le chemin du Tyrol et, après de nombreuses privations, arrivèrent à Vienne le 28 août 1598.

Ils commencèrent aussitôt leur prédication. Leurs exemples, leur vie d'austérité et de pauvreté, leur parole populaire dissipèrent bien des préjugés et déterminèrent de nombreuses conversions.

La faveur de l'empereur, si précieuse pour leur ministère, faillit leur être enlevée par l'astuce de l'enfer.

Rodolphe II fut atteint d'une maladie mystérieuse pendant laquelle, dominé de noirs fantômes, pris de manies furieuses, il ne voyait partout que conspiration et meurtre.

Circonvenu par des médecins protestants qui lui représentèrent les Capucins comme les auteurs de son infirmité, il fut saisi d'une crainte superstitieuse et ordonna de les expulser du territoire. Heureusement le décret ne fut exécuté ni par les seigneurs, ni par l'archevêque. Et l'empereur lui-même, revenu à la santé et à de meilleurs sentiments, le retira et rendit sa faveur aux saints religieux persécutés et calomniés de toute part.

Le bienheureux Benoît demeura quatre ans en Autriche où il fonda plusieurs couvents. Sa santé avait été fortement ébranlée par les rudes travaux de l'apostolat, et sa vie paraissait en danger. Pour conserver une existence si précieuse, les supérieurs le rappelèrent en Italie.

NOUVELLES MISSIONS

Nous ne parlerons pas des fatigues nombreuses de ce long voyage, accompli naturellement à pied. Cueillons au passage ce petit trait qui montrera avec quelle sollicitude la Providence veillait sur les jours de son serviteur.

Accablé de fatigue, il s'endormit un jour avec son compagnon sur un rocher, aux flancs d'une haute montagne.

Ce dernier, pendant son sommeil, eut un songe. Il voyait une pierre énorme qui descendait avec fracas de la montagne, dans leur direction, et allait écraser le Bienheureux. La terreur l'ayant réveillé, il aperçut, en effet, une masse considérable de roches qui allaient écraser le P. Benoît. Dans sa frayeur, il poussa un grand cri et réveilla le Bienheureux qui eut le temps de se jeter de côté et d'échapper à une mort certaine. Tous deux rendirent alors grâces à Dieu et continuèrent leur route.

Arrivé dans les Marches, le Bienheureux continua ses courses apostoliques de village en village. Sinigaglia, Fano, toute la côte de l'Adriatique, entendirent sa parole et furent témoins de ses exemples.

Ces nombreux voyages ne diminuaient pas en lui l'esprit de ferveur et de recueillement. Rentré au couvent, jamais il ne se prévalait de ses fatigues et de ses travaux pour abandonner le moindre des exercices de règle et de communauté.

AUSTÉRITÉS ET VIE DE PRIÈRE
SUCCÈS DE SON MINISTÈRE

Un jour qu'il se rendait à Mondavio pour prêcher, le P. Benoît s'évanouit en chemin, exténué par un jeûne de plusieurs jours et par la fatigue. Ses compagnons le portèrent au couvent le plus voisin où un repas réconfortant et un lit lui furent préparés. Refusant tous ces soins et dominant sa douleur, il se rendit immédiatement à la chapelle où commençait un exercice, et y assista entièrement, laissant les religieux édifiés d'un tel courage et d'une telle austérité.

Même lorsqu'il prêchait plusieurs fois le jour, il se levait toujours à minuit pour réciter matines.

Sur les routes, il alternait avec son compagnon la récitation du chapelet avec le chant des psaumes. C'est par cet esprit d'austérité, plus encore que par son éloquente parole, que le Bienheureux atteignait le cœur des pauvres et les amenait à une vie plus chrétienne.

Aussi une auréole de sainteté l'entourait aux yeux de tous les habitants des Marches. Comme saint François, il entraînait les foules à sa suite par le seul charme de sa personne. Dans les régions où il passait, les discordes cessaient, les haines s'apaisaient, les familles, si souvent troublées par les divorces et des querelles intestines, voyaient le bonheur rentrer avec la paix dans leur sein.

Le peuple, avec une foi naïve et une familiarité touchante, lui témoignait son admiration et son amour d'une façon bruyante. On lui baisait les mains, les pieds, les habits. Une indiscrète piété allait jusqu'à mettre ces derniers en lambeaux.

A Desaro, de pieux gentilshommes lui dérobèrent son bâton de voyage.

On conservait avec un religieux respect les objets qui lui avaient servi.

De toutes parts, on lui écrivait pour demander des lumières et la solution à des doutes angoissants.

MIRACLES DU BIENHEUREUX

Les prodiges fleurissaient sous ses pas. Par un seul signe de croix sur la tête, il soulagea subitement un gentilhomme de terribles névralgies.

Un enfant s'était brisé un bras. Il fut guéri instantanément par le seul attouchement d'un linge ayant servi au Saint.

Une de ses nièces lui recommandait un jour en pleurant son frère qui menait une vie débauchée. « Consolez-vous, répondit-il, votre frère se convertira et deviendra un sujet d'édification pour tous. » Quelques mois après, en effet, ce pécheur désavouait sa vie de désordre et se faisait Capucin.

Un estropié lui demandait un jour l'aumône. Emu de ne pouvoir lui venir en aide, le Bienheureux ne put que lui tendre une image de Notre-

Seigneur. A peine le mendiant l'eut-il reçue qu'il se sentit soudainement vigoureux et plein de santé. Nous pourrions citer encore un grand nombre de prodiges semblables, mais ceux-ci suffisent à expliquer la renommée de sainteté qui entourait notre Bienheureux.

Où trouvait-il le secret de tant de grâces et de miracles?

Dans la pratique exacte et minutieuse des moindres observances de la règle des Capucins et dans l'oubli complet de sa personnalité et de sa situation.

Il exerça longtemps la charge de gardien. Il ne se permit néanmoins jamais le moindre adoucissement aux observances rigoureuses de sa règle.

Il fut toujours un religieux modèle, obéissant, pauvre, chaste, mortifié, et en même temps affable, doux, aimable envers ses Frères, pénétré de l'esprit d'oraison et de recueillement.

MORT DU BIENHEUREUX

Les maladies, les jeûnes, les veilles, les travaux apostoliques avaient abrégé sa vie et usé ses forces. Aussi, durant l'année 1625, en disant adieu à ses religieux pour la prédication du Carême, leur prédit-il sa mort en termes formels.

Malgré sa fatigue, il commença ses instructions aux fidèles, mais la maladie faisait des progrès rapides. Sa plus grande douleur était de ne plus pouvoir pratiquer ses austérités accoutumées. Entendant son compagnon se donner la discipline : « Je suis bien malheureux, s'écria-t-il de ne pouvoir plus rien faire. »

Il dut interrompre le Carême et rentrer au couvent à Fossombrone.

Après de grandes souffrances et une longue agonie, consolé par la visite de saint Philippe de Néri pour lequel il avait une grande dévotion, il s'endormit du sommeil des justes le 30 avril 1625, à l'âge de soixante-quatre ans.

A l'heure de sa mort, la femme du médecin qui l'avait soigné aperçut un rayon de lumière remplir par trois fois la chambre où elle reposait et entendit une voix, celle du Bienheureux, lui dire : « Adieu, je m'en vais. Merci de votre charité. Demeurez en paix. » Effrayée et étonnée, elle ne comprit que le lendemain le sens de ces paroles.

A la nouvelle de la mort du P. Benoît, une foule immense envahit le couvent et l'église, réclamant à grands cris de pouvoir contempler une dernière fois le visage du Saint.

La dévotion au Bienheureux ne fit qu'augmenter. Et, de nos jours encore, dans la province des Marches, son nom est en grande vénération.

Plusieurs miracles s'opérèrent sur sa tombe. Nous ne relaterons que ceux qui ont servi à sa béatification.

Joseph Ferrucci, négociant à Borgo San-Sepolcro, était atteint d'une ophtalmie aiguë, aggravée de leucoma.

Le mal était si avancé que les médecins désespéraient de la guérison et se voyaient dans la triste nécessité d'abandonner Ferrucci à son pauvre sort. Les yeux, en effet, disparaissaient presque entièrement, et il ne restait à leur place que deux profondes cavités.

La femme du pauvre aveugle ne voulait pas perdre toute espérance. Ayant entendu parler des prodiges opérés par le Bienheureux, elle écrivit au Père gardien du couvent, le priant de venir chez elle avec une relique du P. Benoît.

Le religieux se rendit immédiatement au lit de l'infirme, et, après l'avoir exhorté à la confiance, il se retira, lui laissant la précieuse relique. Le malade la tint une partie de la nuit appliquée sur les yeux, ne cessant de prier. A l'aurore, ô miracle, il put voir les premières clartés du jour pénétrer dans sa chambre, puis il aperçut, d'une façon confuse d'abord, les objets qui l'entouraient. Il appela sa femme, fou de joie. Il distinguait nettement toutes choses. Le médecin arrivant sur ces entrefaites s'écria : « C'est impossible, il n'a plus d'yeux. C'est une imagination. » Après de nombreuses épreuves, il dut pourtant se rendre à la réalité. Le miracle était évident.

Dominique Bargnioni de Fossombrone, jeune homme de quinze ans, était atteint de phtisie pulmonaire avancée. Le malade était à la mort, et le médecin venait de conseiller de lui administrer les derniers sacrements. Le père de l'enfant court au couvent des Capucins et les supplie de lui donner une relique du Bienheureux. A peine eut-elle touché la poitrine de l'enfant, que celui-ci se sentit mieux et voulut se lever, se déclarant guéri. Les assistants ne voulaient pas y croire. Mais lui, se jetant hors de son lit, se mit à marcher. Il demanda à manger, et le fit d'un excellent appétit. La faiblesse, la toux avaient disparu. Il se sentait en pleine santé. Et le médecin ne put que constater la guérison.

Le serviteur de Dieu Benoît d'Urbino a été solennellement béatifié par Pie IX en 1867.

SOURCES CONSULTÉES

Vita del beato Benedetto da Urbino, sacerdote e predicatore dell'Ordine de'Cappuccini, scritta dal P. Eusebio da Monte Santo dello stesso Ordine. — Roma, stab. tipografico di G. Aureli. 1867. — Documents du procès de béatification.

VÉNÉRABLE MARIE DE L'INCARNATION

Première supérieure des Ursulines de Québec (1599-1672).

La vénérable Mère Marie de l'Incarnation en extase.
(Reproduction d'un tableau conservé chez les Ursulines de Québec.)

LE SONGE D'UNE ENFANT
ÉTABLISSEMENT DANS LE MONDE

MARIE Guyard de l'Incarnation naquit le 28 octobre 1599, dans la ville de Tours. Ses parents étaient profondément chrétiens, et les premiers mots qu'ils lui apprirent à bégayer furent ceux de Jésus et de Marie.

Le Seigneur, qui la prédestinait à devenir un vase d'élection, lui accorda dès son enfance des grâces extraordinaires.

— Je n'avais que sept ans, dit-elle, lorsque pendant mon sommeil il me sembla que j'étais dans la cour d'une école champêtre, où, avec mes compagnes, je faisais quelques actions innocentes ; ayant levé les yeux vers le ciel, je le vis ouvert, et Notre-Seigneur, en forme humaine, qui en sortait et qui, dans les airs, s'en venait droit vers moi ; le voyant, je m'écriai : « Ah ! voici Notre-Seigneur, c'est à moi qu'il vient. » Cette suradorable majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé d'amour et je commençais à étendre les bras pour l'embrasser. Alors ce plus beau des enfants des hommes, avec un visage d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassa et me dit : « Voulez-vous être à moi ? » Je lui répondis : « Oui », et, ayant reçu mon consentement, nous le vîmes retourner au ciel. »

En remontant au ciel, le divin Sauveur avait aussi emporté avec lui le cœur et l'esprit de la jeune fille. Elle devint, à la suite de cette vision, tellement éprise des choses d'en haut que celles de la terre lui paraissaient insipides.

Quand la jeune fille eut atteint sa dix-septième année, ses parents lui proposèrent de se marier.

Celle-ci demeura interdite, car elle s'était proposé depuis son enfance d'entrer dans la vie religieuse. Néanmoins, par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour ses parents, elle n'osa pas contrarier leur volonté et crut y voir un ordre de Dieu manifesté par leur bouche.

En ménage, elle fut vraiment le modèle des épouses, sachant allier la piété à l'activité ; son amour pour la retraite ne la détournait nullement des soins de son intérieur ; sa piété éclairée était bien éloignée de cette dévotion mal entendue qui fait substituer de chimériques obligations aux devoirs essentiels, met le trouble au foyer et discrédite la vertu.

VEUVAGE — SA VIE D'ORAISON

Cette union fut de courte durée. En effet, son mari mourut après deux ans de mariage en lui laissant un fils âgé de six mois. Elle-même n'avait que dix-neuf ans. Connaissant sa vertu et son habileté, beaucoup sollicitèrent de nouveau sa main. Ses parents eux-mêmes désiraient qu'elle acceptât une nouvelle alliance, mais elle résista à toutes ces sollicitations.

Dès cet instant, elle prit l'irrévocable résolution de se donner tout entière à Dieu et de ne plus vivre que de son amour. Elle se retira chez son père et pendant un an se livra à la prière et à des austérités très rigoureuses.

Après une année, pressée par une de ses sœurs de venir dans sa maison pour l'assister, elle quitta sa solitude, mais à condition qu'elle serait libre de se livrer à ses exercices de piété. Chez sa sœur, elle choisit elle-même ce qu'il y avait de plus dur et de plus humble, le soin des domestiques et de la cuisine.

Plus elle s'humiliait et plus Dieu la favorisait de ses dons surnaturels, en lui découvrant des horizons inconnus et en la ravissant dans la contemplation de ses éternelles splendeurs.

SES MORTIFICATIONS — FAVEURS SPIRITUELLES

Jamais au milieu de ses travaux les plus absorbants la sainte veuve ne perdit un instant la présence de Dieu. Elle s'appliqua surtout à la pratique de l'humilité, de la patience, de la charité envers le prochain.

Elle ne négligeait pas la pénitence et traitait son corps comme un esclave, l'accablant de mortifications. Souvent, elle se levait dans l'obscurité de la nuit. Au cœur de l'hiver, lorsqu'elle était toute transie de froid, elle s'armait d'une discipline et se déchirait impitoyablement.

Non contente de ces mortifications, qui font frémir la chair, elle cherchait encore des inventions nouvelles pour se faire souffrir et conjurait une de ses confidentes de la battre.

Tant de mortifications attirèrent enfin les regards du divin Maître.

Un jour que la pieuse veuve conversait familièrement avec Notre-Seigneur et que son cœur s'élançait par un mouvement extraordinaire vers ce bonheur qu'elle ne pouvait comprendre, Jésus-Christ lui dit distinctement ces paroles : « Je t'épouserai dans la foi, je t'épouserai pour jamais. » Elle se sentit alors tout abîmée en Dieu et quand, après une heure ou deux, elle revint à elle, elle fut tout étonnée de se retrouver dans son entretien ordinaire, jouissant d'une grande douceur d'esprit.

ENTRÉE AUX URSULINES SACRIFICE HÉROÏQUE

A mesure que son fils avançait en âge, le désir d'embrasser la vie religieuse augmentait toujours chez la sainte veuve. Dès que son enfant eut atteint sa douzième année, elle n'hésita plus et demanda à être admise chez les Ursulines de Tours. Elle eut cependant à subir de nouvelles épreuves. Le démon n'épargna rien pour la faire revenir sur sa décision. L'artifice qu'employait le tentateur était des plus subtils. Il lui reprochait sa cruauté en abandonnant son jeune enfant dans un âge si tendre. Ses amis se joignirent à sa sœur et à son beau-frère pour s'opposer à son entrée dans la vie religieuse. Elle résolut néanmoins d'obéir à la voix de Dieu.

Avant que la barrière infranchissable du cloître ne s'élevât entre elle et son enfant, le laissant orphelin sur la terre, elle le fit venir et lui donna ses derniers avis. C'était le moment que son cœur si aimant et si sensible avait toujours redouté.

— Si cette séparation vous afflige, lui dit-elle, rappelez-vous quelle consolation ce sera pour vous de songer que vous avez une mère qui ne sera plus occupée qu'à offrir jour et nuit des vœux au Seigneur pour votre salut. Vous perdez aujourd'hui votre mère et désormais vous n'en aurez plus ici-bas, mais dans le ciel vous en aurez une bien meilleure que moi, c'est la Sainte Vierge à qui je vous recommande. Servez le Seigneur, aimez Dieu, et Dieu vous aimera et aura soin de vous en quelque état que vous soyez. Adieu, mon fils.

L'enfant, tout en larmes, se jeta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Sans rien laisser paraître de l'émotion qui étreignait son cœur, elle lui traça sur le front le signe de la croix : ce fut son dernier baiser, sa dernière caresse. Puis elle s'arracha des bras de son vieux père, qui, gémissant et pleurant, ne pouvait se consoler de perdre en elle une fille et une sainte.

Cette résolution était vraiment héroïque, comme celle qu'avait accomplie sainte Jeanne de Chantal, passant sur le corps de son fils Celse-Bénigne pour se rendre à la Visitation. D'aucuns seront tentés de la blâmer, mais quand la grâce de Dieu pousse une âme au détachement complet, elle n'a pas le droit de s'y soustraire.

Nous devons ajouter, pour l'édification des âmes trop sensibles, que la Vénérable ne laissait pas son enfant dans le besoin ni privé de tout appui sur la terre, puisqu'elle le confiait aux membres de sa famille.

NOVICIAT — ÉPREUVES DOULOUREUSES

Parvenue enfin dans la tranquillité du cloître, la servante de Dieu se montra la plus obéissante, la plus humble et la plus serviable de toutes ses compagnes. Oubliant son âge, son esprit, ses lumières, ses talents, sa rare habileté pour les affaires, les communications extraordinaires qu'elle avait avec Dieu et son expérience dans les choses spirituelles, elle parut au milieu d'elles comme une simple et naïve enfant, ignorante de tout et prête à recevoir les leçons de chacune d'elles.

Cependant, la vénérable religieuse ne jouit pas longtemps de cette paix. Son fils, qui avait consenti à se séparer d'elle, commença à le regretter. Les mauvais conseils qu'il recevait envenimèrent la plaie encore saignante au fond de son cœur. On lui fit faire tout ce qui était le plus capable de faire revenir sa mère sur sa décision.

Comme, à cette époque, le monastère des Ursulines n'était pas terminé, on était obligé de laisser les portes ouvertes pour la circulation des ouvriers. L'enfant en profitait pour se glisser dans le couvent. Tantôt il apparaissait dans le jardin au milieu des religieuses, tantôt dans la cour du cloître, d'autres fois au parloir, pressant la tourière d'aller dire à la supérieure de faire sortir sa mère.

Toutes ces tracasseries n'étaient que le prélude de la grande attaque que la Vénérable allait avoir à soutenir. Les petits compagnons de son fils, le voyant toujours triste, lui dirent un jour :

— Ne pleure plus, nous allons te rendre ta mère.

En un instant, la troupe enfantine envahit les alentours du couvent en criant et lançant des pierres. Surprises, les religieuses ne savaient ce que cela signifiait, mais la Vénérable le comprit aussitôt, car au milieu de ces cris, une voix bien connue frappait son oreille. C'était son enfant qui, mis hors de lui-même par cette démonstration, ne cessait de crier d'une voix capable d'attendrir les cœurs les plus durs :

— Rendez-moi ma mère, rendez-moi ma mère.

Ces cris pénétraient au plus profond de l'âme de la sainte femme. Elle crut que c'en était fini et que les religieuses, lassées, allaient lui dire de se retirer. Sa grande âme cependant ne faiblit pas un seul instant au plus fort de l'orage. Tous ceux qui furent témoins de tant de courage et de fermeté en étaient dans l'admiration.

Enfin, cette tempête s'apaisa, et Dieu lui donna la certitude qu'elle serait religieuse dans la maison où elle se trouvait alors. En effet, bientôt elle prit l'habit sous le nom de Marie de l'Incarnation, et le 25 janvier 1633 elle faisait sa profession et était nommée maîtresse des novices. Vers cette époque, Dieu lui fit connaître qu'il la réservait pour aller travailler dans les régions lointaines, sans lui révéler clairement quel serait le pays où elle devrait se rendre. De longues années devaient encore s'écouler avant ce départ. Elle les passa à remplir la charge qui lui était confiée, allumant dans l'âme de ses novices les flammes du divin amour.

LE CANADA — RECOMMANDATIONS TOUCHANTES

Ces régions lointaines que Dieu lui avait montrées en songe n'étaient autres que la Nouvelle-France, qui commençait à s'organiser.

En même temps que Dieu entretenait dans le cœur de Marie de l'Incarnation le désir de se consacrer à l'extension du règne de son divin Fils, il suggérait à une riche et vertueuse veuve, Mme de la Pelterie, par les lettres que les missionnaires lui adressaient, d'employer sa fortune à la fondation d'un monastère des Ursulines dans la Nouvelle-France. La renommée de sainteté dont jouissait la Vénérable étant parvenue jusqu'à cette dame, elle résolut de l'avoir pour sa fondation.

De nombreux obstacles s'opposèrent tant à la fondation projetée qu'au départ de la Vénérable, mais Dieu sut les lever tous au moment voulu, et il fut décidé que la vénérable Marie de l'Incarnation, la Mère de Saint-Joseph et la Mère Cécile de Sainte-Croix, cette dernière du monastère de Dieppe, partiraient avec Mme de la Pelterie pour la fondation du Canada. Elles quittèrent Tours le 22 février 1639 et s'embarquèrent le 4 mai suivant. Marie de l'Incarnation était déjà en route pour Paris, quand son fils vint au-devant d'elle pour essayer de l'empêcher de partir. Mais l'amour de Dieu l'emporta de nouveau sur la nature.

— Mon fils, dit-elle, il y a huit ans que je vous ai quitté pour me donner à Dieu ; depuis ce temps, dites-moi, vous a-t-il manqué quelque chose?

— Non, repartit le jeune homme.

— Eh bien ! le passé doit vous répondre de l'avenir. Quand je vous ai quitté pour l'amour de celui qui m'en avait donné l'ordre, je vous abandonnai à lui et le priai de vous servir de père. Vous voyez qu'il l'a été au delà même de nos espérances.

Puis elle lui parla longuement des trésors cachés de la prière, des jouissances de la vertu, des sacrifices d'une vie chrétienne. A mesure qu'elle parlait, la tristesse du jeune homme se dissipait, son front s'illuminait, les sentiments de son cœur changeaient, et quand elle eut fini de parler, il offrit à Dieu ce qu'il avait de plus cher au monde, sa mère, sacrifice qui fut pour lui la source de grâces intarissables et le sceau de son salut. En effet, quelques mois après, il entrait chez les Bénédictins de Saint-Maur où, par sa science et sa sainteté, il contribua à la réforme de plusieurs abbayes.

FONDATON A QUÉBEC AU MILIEU DES SAUVAGES

La réputation de sainteté dont jouissait la Vénérable l'avait précédée sur les rivages de la Nouvelle-France, et quand, le 31 juillet, le bateau qui amenait les trois héroïnes les eut déposées sur le sol de la nouvelle patrie, le gouverneur résolut de leur faire une réception solennelle. Les canons du fort Saint-Louis les saluèrent par une joyeuse salve, puis, au milieu des acclamations de la foule, elles se rendirent à l'église où le *Te Deum* fut chanté.

Le lendemain, les Jésuites les emmenèrent visiter les missions sauvages. Cette première entrevue fut des plus touchantes. Elles embrassaient avec effusion ces petites sauvagesses qui allaient devenir leurs enfants, les prenaient sur leurs genoux, les contemplaient avec amour. Elles parcoururent toute la bourgade, entrèrent dans chacune des cabanes. Quelques jours plus tard, elles reçurent six petites sauvages, nombre qui ne fit qu'augmenter de jour en jour. Leur maison consistait en une vieille masure divisée en deux. Pour loger toutes les petites

filles qu'elles recevaient, elles étaient obligées de superposer les lits. C'est dans ce misérable réduit qu'elles habitèrent durant trois ans, souffrant les privations, les intempéries, respirant un air vicié dans des appartements encombrés.

— La saleté de ces enfants, rapporte la Vénérable, nous soumit à de rudes épreuves. Tous les jours, nous trouvions quelques ordures dans notre soupe, des charbons, des cheveux, quelquefois même un vieux soulier.

Le premier soin des religieuses fut de s'appliquer à l'étude de la langue des sauvages. En moins de deux mois, elles la parlaient facilement. Mais une terrible épidémie de petite vérole, qui dura six mois, fit de grands ravages parmi les indigènes. La Mère de l'Incarnation et ses filles, ainsi que Mme de la Pelterie, déployèrent un courage admirable. Sans se préoccuper des dangers qu'elles pouvaient courir, elles s'approchaient de ces pauvres malades, les soignaient et remplissaient avec un zèle merveilleux les offices les plus humbles et les plus rebutants.

A mesure que le nombre des religieuses et des enfants croissait, la nécessité de bâtir une maison plus spacieuse se faisait sentir. C'est ce qu'entreprit la Vénérable.

DANGERS DE LA MISSION
L'AMOUR DES HURONS

Le monastère était à peine construit qu'une nouvelle calamité vint menacer de détruire la colonie naissante. Les Iroquois, aux mœurs sauvages et sanguinaires, après avoir anéanti la nation des Hurons, avaient juré d'exterminer la colonie française. A cette nouvelle, la consternation fut générale dans le pays. Chaque maison devint un fort. A la moindre alerte, les hommes étaient à leur poste de combat et les femmes leur préparaient les munitions. Les survivants de la nation huronne s'étaient réfugiés aux portes de Québec pour vaincre ou périr avec la Nouvelle-France.

La Mère de l'Incarnation se mit à apprendre leur langue afin de pouvoir les instruire. Elle sut gagner leurs cœurs et leur reconnaissance, qui n'attendait que l'occasion pour se manifester. Cette occasion se présenta d'elle-même à la suite d'un incendie qui détruisit le monastère.

Aussitôt après ce désastre, les Hurons s'assemblèrent et résolurent d'envoyer une députation aux religieuses et de leur offrir deux colliers de porcelaine : toute la richesse de la tribu malheureuse. Le grand chef se fit l'interprète des sentiments de tous.

— Saintes filles, dit-il, vous voilà réduites à la même misère que vos pauvres Hurons, pour qui vous avez eu des compassions si tendres. Ce que nous craignons, et ce serait un malheur pour nous, c'est que, la nouvelle de l'accident qui vous est arrivé parvenant à l'oreille de vos parents, ils ne vous rappellent et que vous vous laissiez attendrir par leurs larmes ; mais, courage, ne vous laissez pas vaincre par l'amour de vos parents et montrez que l'amour que vous avez pour vos sauvages est une charité céleste plus forte que les liens de la nature.

Quand le chef eut fini de parler, la Vénérable, vaincue par son émotion, ne pouvait proférer une parole. Enfin, elle répondit d'une voix entrecoupée de sanglots et donna à ces bons sauvages l'assurance que les Ursulines continueraient à instruire leurs enfants et qu'aucun désastre ne les ferait retourner en France.

MORT DE LA MÈRE DE L'INCARNATION

Pendant trente-trois ans, la vénérable Marie de l'Incarnation se dévoua à l'instruction des sauvages, mais ses nombreuses occupations ne la distrayaient point de ses pieuses méditations ni de la contemplation des choses divines. Toujours la première levée, elle était la dernière couchée.

Dieu, avant de la couronner, voulut encore la visiter par diverses croix et par la maladie. Pendant les dernières années de sa vie, étant incapable d'aller visiter elle-même ses chers sauvages pour les instruire, elle composa deux dictionnaires algonquins, traduisit l'histoire sainte et écrivit un catéchisme en iroquois.

Enfin, pleine de mérites, après une longue maladie, le 30 avril 1672, elle alla recevoir la récompense de tant de travaux et de tant de vertu, laissant sa communauté inconsolable de la perte qu'elle faisait.

La cause de cette servante de Dieu a été introduite par la S. Congrégation des Rites le 26 septembre 1877. Le 18 juillet 1911, l'héroïcité des vertus de la Vénérable a été proclamée dans une séance solennelle, en présence de Notre Saint-Père le pape Pie X. Il ne reste plus qu'à examiner les miracles pour que la béatification solennelle puisse avoir lieu.

Pratique. — Ne vous portez à rien qu'à servir Dieu, abandonnez-vous à sa conduite avec une douce confiance et attendez dans la paix du cœur ce que les desseins de la Providence auront projeté sur vous. (Maxime de la Vénérable.)

SAINT ADJUTEUR

Patron de la ville de Vernon en Normandie (1080-1131).

Fête le 30 avril.

Saint Adjuteur et ses compagnons d'armes en vue de Jérusalem.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

ADJUTEUR naquit vers l'an 1080, à Vernon, petite ville pittoresquement située sur les bords de la Seine. Son père, Jean de Vernon, homme pieux et craignant Dieu, était seigneur de l'endroit ; sa mère, Rosemonde de Blaru, se fit remarquer par sa tendresse envers les pauvres à qui elle prodiguait ses libéralités, et par un grand amour de Dieu, si bien que l'Eglise a reconnu ses vertus admirables et l'honore du titre de sainte.

Ayant sous les yeux de tels exemples de sainteté, le jeune Adjuteur marcha de bonne heure dans le sentier de la vertu. Il se fit remarquer surtout par l'énergie avec laquelle il lutta de bonne heure contre la mollesse et l'amour de la jouissance. A l'âge où les enfants versent des larmes à la moindre souffrance, le jeune seigneur commençait déjà à dompter les instincts mauvais de la chair, à s'adonner aux veilles, aux jeûnes, aux prières continuelles, à tel point que son petit corps en était tout amaigri.

Pour cacher aux yeux de ses parents une vie si mortifiée, il aimait à se retirer seul dans le donjon du château où, loin des regards indiscrets, il s'ingéniait à inventer de nouvelles mortifications, passant en prière les heures que les enfants accordent ordinairement aux jeux et à la dissipation. Il avait à peine atteint sa vingtième année, lorsqu'un événement extraordinaire qui remua toute la chrétienté allait lui permettre de mettre en activité les belles qualités d'endurance et de dévouement à Dieu qu'il avait cultivées avec tant de soin. On préparait la croisade.

A cette époque, le tombeau du Christ et la Terre Sainte étaient entre les mains des infidèles. Les pieux pèlerins qui s'y rendaient se voyaient maltraités, rançonnés et même retenus captifs. Les dangers s'étaient encore accrus lorsque en 1076 la domination des khalifes d'Egypte eut été renversée en Syrie par les hordes féroces des Turcs Seldjoucides. Jérusalem prise et pillée subit des violences et des profanations inouïes, et Constantinople menacée poussa un cri de détresse et de terreur qui retentit jusqu'en Occident.

Un pauvre moine du diocèse d'Amiens, nommé Pierre l'Ermite, qui avait été le témoin des insultes sacrilèges faites chaque jour aux objets les plus vénérés de la piété chrétienne, entreprit de prêcher la guerre sainte. « C'était, au rapport de Guillaume de Tyr, un homme de très petite taille et dont tout l'extérieur n'avait rien que de misérable » ; mais dans ce corps grêle et de si chétive apparence il cachait une âme ardente et passionnée.

Il était allé à Rome enflammer de son zèle le pape Urbain II. Celui-ci vint lui-même à Clermont (18 novembre 1095) pour prêcher la Croisade. Il y avait été précédé par un nombre considérable de clercs, prélats, abbés, prêtres et moines, par des milliers de chevaliers et par une foule de peuple, hommes et femmes, impossible à compter.

Le trône pontifical s'élevait au milieu d'une vaste place. A un signe d'Urbain II, Pierre se leva et redit avec des paroles enflammées ce que la plupart des assistants avaient déjà entendu de sa bouche. Le Pape harangua après lui l'assemblée émue et frémissante, appelant toute la chrétienté aux armes pour venger la sainte cause de Jésus-Christ.

Un cri répété par des milliers de bouches s'échappe alors du sein de cette immense multitude : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

DÉPART D'ADJUTEUR — PRISE DE NICÉE

Une si noble cause devait enflammer l'âme ardente d'Adjuteur. Il avait assemblé quelques centaines d'hommes vaillants comme lui et s'était mis à leur tête.

Vers les derniers jours de l'été (1096), l'armée féodale de l'Occident s'était ébranlée de trois points différents vers la Terre Sainte. Trois grands corps la composaient : le premier avait mis à sa tête l'illustre Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine. Le second corps, formé de la chevalerie de France proprement dite, n'obéissait point à un seul chef. Hugues, comte de Vermandois, frère du roi Philippe, ne commandait qu'à ses vassaux. A côté de sa bannière celle des deux Robert, l'un duc de Normandie, l'autre comte de Flandre. Il est probable qu'Adjuteur faisait partie de cette armée. Le troisième corps était celui de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

Au printemps de l'année 1097, les tentes chrétiennes se déployèrent dans la plaine de Nicée. S'il faut en croire le rapport d'un témoin oculaire, ils n'étaient pas moins de 600 000 combattants. Après la prise de Nicée, les croisés se portèrent à la rencontre du sultan d'Iconium, et, dans une grande bataille livrée près de Dorylée, l'armée turque fut écrasée.

VICTOIRE MIRACULEUSE

L'Asie Mineure était désormais ouverte aux soldats de la croix, et ils la traversèrent sans rencontrer d'ennemis, mais aux prises avec la faim et la soif, plus redoutables pour eux que le fer musulman. En débouchant des montagnes de la Cilicie en Syrie, ils vinrent mettre le siège devant la grande cité d'Antioche.

L'historien de saint Adjuteur raconte qu'arrivé près de cette ville il faillit tomber avec 200 hommes d'armes entre les mains des Turcs. Cernée de toutes parts, la petite troupe semblait perdue. C'est alors que le jeune chevalier tombe à genoux et supplie Dieu par l'intercession de sainte Madeleine de le délivrer de ses ennemis :

— Si vous m'obtenez la victoire sur les infidèles, s'écrie-t-il, je fais vœu de donner ma maison du Mont avec toutes ses dépendances au monastère de Tyron-au-Perche ; de plus je ferai bâtir une chapelle en votre honneur, dès que je serai de retour dans mon pays.

La réponse du ciel à une prière si fervente ne se fit pas attendre longtemps. En effet, un orage formidable que rien ne faisait prévoir éclata et mit l'épouvante parmi les Sarrasins qui, aveuglés par les éclairs, assourdis par le tonnerre, se débandèrent et s'enfuirent. A cette vue, les croisés reprennent courage et se mettent à la poursuite des ennemis en déroute.

L'historien rapporte que plus de mille infidèles perdirent la vie dans ce combat et les autres ne durent leur salut qu'à l'agilité de leurs jambes.

JÉRUSALEM !

D'Antioche, Adjuteur avec l'armée des croisés se remit en marche vers la Palestine, et après avoir pendant six mois côtoyé la mer, seule voie par laquelle ils pussent recevoir des vivres, ils arrivèrent le soir du 7 juin 1099 sur les collines qui dominent la Ville Sainte. Lorsque, au lever du soleil, elle se découvrit à leurs regards, le cri de *Jérusalem ! Jérusalem !* répété à la fois par des milliers de bouches, retentit au loin sur le mont Sion et sur celui des Oliviers.

Puis, une sorte de pieux délire s'emparant de toutes les âmes, on les vit se jeter à genoux, se prosterner dans la poussière et baiser avec respect cette terre consacrée par la vie et la mort de Dieu fait homme.

Après un siège pénible, « Jérusalem, dit Guillaume de Tyr, fut prise l'an de grâce 1099, le quinzième jour de juillet, trois ans après que le peuple fidèle eut entrepris ce long et glorieux pèlerinage ».

Adjuteur, ainsi que ses compagnons d'armes, alla se prosterner devant le sépulcre du Sauveur, y répandant d'abondantes larmes et priant avec toutes les marques de la piété la plus vive et la plus tendre.

Dès lors, la plupart des chefs de la guerre sainte ne songèrent plus qu'à reprendre le

chemin de l'Europe, mais d'autres chevaliers restèrent en Palestine afin d'assurer la conquête contre les entreprises de l'islamisme.

LE SAINT EST FAIT PRISONNIER

Adjuteur fut de ce nombre. Son historien nous apprend qu'il guerroya en Terre Sainte pendant dix-sept ans et que dans un combat qu'il livra aux musulmans dans les environs de Jérusalem, sa troupe fut vaincue et lui-même fait prisonnier.

Il dut subir maints outrages de la part de ces païens qui essayèrent même de lui faire abjurer la foi chrétienne. Adjuteur ne se laissa ébranler ni par les promesses, ni par les menaces, ni même par les tourments.

— Eh quoi ! leur disait-il, vous voulez que je renie celui qui n'a cessé de me combler de biens depuis ma naissance, celui à qui je dois tout ; non, jamais il n'en sera ainsi. Vous pouvez m'ôter cette vie, mais mon souverain Maître m'en donnera une mille fois meilleure.

Voyant que rien ne le ferait changer, les Sarrasins le jetèrent dans un obscur cachot.

Le pauvre chevalier, qui avait compté mourir pour sa foi, en fut très affligé.

LA DÉLIVRANCE

Cependant, Dieu ne fut pas sourd aux prières et aux gémissements de son fidèle serviteur. Une nuit, raconte la légende, qu'il était plongé dans un profond sommeil, comme autrefois saint Pierre dans sa prison, il vit venir sainte Madeleine et saint Bernard de Tyron envers qui il avait toujours eu une grande dévotion et qu'il invoquait sans cesse. Ils le prirent par la main, le firent sortir de sa prison et, l'enlevant dans les airs, le transportèrent de Jérusalem en sa maison de chasse près de Vernon-sur-Seine.

Le Saint se réveilla alors, ses chaînes gisaient à côté de lui, ses pieds et ses mains étaient libres.

Ses premières paroles furent des paroles d'actions de grâces envers Dieu qui l'avait délivré d'une manière si merveilleuse et si inespérée.

Il envoya alors un messager à l'archevêque de Rouen et à Guillaume, abbé de Tyron, les informant de la merveilleuse délivrance dont il avait été l'objet et les priant de se rendre près de lui afin qu'il pût entre leurs mains déposer l'habit de chevalier et revêtir celui de moine. Il fit construire sur ses terres, à l'endroit même où il avait été déposé, un monastère et une église dédiée à sainte Madeleine, afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait en Palestine, et donna tout le reste de ses biens à l'abbaye de Tyron.

L'ERMITE DE VERNON

En même temps qu'il quitta l'habit séculier pour revêtir la livrée monastique, saint Adjuteur se dépouilla entièrement du vieil homme afin de s'adonner à la prière et à la mortification. Depuis ce moment, en effet, sa vie ne fut jusqu'à la fin qu'abstinences et austérités continuelles. Il ne mangea plus de viande si ce n'est aux grandes fêtes ou lorsque quelque seigneur venait le visiter. Sa nourriture ordinaire consistait en un peu de pain et d'eau, avec, de temps en temps, quelques choux. Pour mieux châtier son corps, il ne lui laissait aucun moment de repos ; accoutumé à la vie des camps et n'ayant plus d'ennemis extérieurs à combattre, il s'appliquait à faire la guerre à son propre corps et à ses passions. La terre nue était son lit, une pierre son oreiller. Toutefois, pour cacher ses austérités aux yeux des profanes, il avait dans sa cellule un lit qui semblait assez confortable. Sous ses vêtements, il portait un cilice qui le torturait sans cesse.

Avec la permission de ses supérieurs, il se retira plus tard dans la chapelle de Sainte-Madeleine qu'il avait fait bâtir. Son logement consistait en une grotte derrière l'autel. De plus, il s'enfermait parfois dans un cachot fort étroit, afin d'avoir toujours devant les yeux l'horreur de la prison dont il avait été délivré.

GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ

La prière, l'étude, le travail étaient les principales occupations de saint Adjuteur ; aussi n'est-il pas étonnant que, dès sa vie, Dieu se soit plu à manifester la sainteté de son fidèle disciple par les miracles éclatants qu'il opéra.

Un jour qu'il priait, avec sa mère sainte Rosemonde, dans la chapelle de Sainte-Madeleine, un homme possédé du démon et ayant en main un couteau dont il avait déjà blessé plusieurs personnes s'y précipita. A cette vue, tous les fidèles qui se trouvaient dans la petite église furent effrayés et voulurent se sauver. Saint Adjuteur les retint, et s'avançant droit vers le possédé, dit :

— O bienheureuse Madeleine, qui m'avez toujours été si favorable, permettrez-vous que ce pauvre possédé qui est entré dans votre chapelle s'en aille sans avoir reçu de vous aucun secours !

A peine avait-il fini sa prière que le démon jetant le possédé par terre l'abandonna avec grand fracas.

LE GOUFFRE COMBLÉ

Aux environs de Vernon, il y avait dans la Seine un gouffre dangereux. Les mariniers qui ne le connaissaient pas, en passant près de cet endroit, y étaient inévitablement attirés et, incapables de résister à la violence du courant, y périssaient toujours.

Touché d'un tel état de chose, saint Adjuteur pria humblement l'archevêque de Rouen de se rendre à Vernon, afin d'unir ses prières aux siennes et d'essayer de fléchir le ciel et de détourner le fléau. Celui-ci accéda au désir du Saint, et célébra la sainte messe dans la chapelle de Sainte-Madeleine.

Le Saint ainsi que le prélat montèrent ensuite sur une petite barque et se dirigèrent vers le gouffre. Ce dernier, effrayé d'une telle audace, suppliait Adjuteur de ne pas les exposer à périr.

— Notre-Seigneur, répondit le Saint, est assez puissant pour octroyer aux prières de sainte Madeleine que nous soyons délivrés maintenant de ce danger et que son peuple le soit aussi plus tard.

Comme ils approchaient de l'abîme qui déjà les attirait, il dit à l'archevêque épouvanté :

— Monseigneur, donnez votre bénédiccroix et jetez-y de l'eau bénite.

Après cela, Adjuteur prit une partie des chaînes qu'il avait portées durant sa captivité, les jeta dans le gouffre en disant :

— Dieu peut aussi facilement délivrer son peuple de cet abîme, par l'intercession de sainte Madeleine et de saint Bernard de Tyron, qu'il m'a délivré des mains des infidèles.

Sur-le-champ, le gouffre fut rempli et les eaux aplanies, au grand étonnement du peuple accouru pour jouir de ce spectacle.

MORT DU SAINT

Le pieux ermite ayant appris par révélation qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre fit supplier l'archevêque de Rouen et l'abbé de Tyron de le venir assister à ses derniers moments. Accompagnés de plusieurs notables, ils se rendirent près de lui, le trouvèrent étendu sur la terre nue qui avait été son lit ordinaire depuis qu'il avait embrassé la vie religieuse et lui administrèrent les derniers sacrements. Peu après, l'âme du Saint allait recevoir la récompense éternelle promise au bon serviteur. Ce dut être vers l'année 1131. Son corps fut déposé dans la chapelle dédiée à sainte Madeleine, qui avait été le témoin de ses grandes pénitences.

COMMENT UN CHEVALIER RECOUVRE LA VUE

A peine le Saint avait-il rendu sa belle âme à Dieu que les miracles les plus remarquables s'opèrent sur son tombeau.

Gautier, un des évêques de Rouen, atteste la véracité de ces guérisons et même rapporte la suivante qui eut lieu de son temps. Un sergent nommé Richard avait cité devant les tribunaux un chevalier à cause de ses méfaits ; ce dernier furieux lui creva les yeux à coups de couteau. Pendant un an le malheureux resta aveugle et endura de cruelles souffrances. Ayant entendu parler du crédit dont saint Adjuteur jouissait près de Dieu, il se rendit en pèlerinage à son tombeau, pria le Saint et sainte Madeleine d'adoucir au moins ses tourments. Il passa la nuit couché sur la terre, à l'endroit même où le serviteur de Dieu avait coutume de prendre son repos. Pendant la nuit, comme il dormait, il vit venir à lui sainte Madeleine et saint Adjuteur qui lui oignirent les yeux avec de l'huile. A son réveil il se trouva complètement guéri ; il y voyait aussi bien qu'avant l'accident.

COMMENT LA CITÉ DE VERNON EST PRÉSERVÉE DES ORAGES

Saint Adjuteur se montra aussi le protecteur de son pays.

La ville de Vernon était souvent ravagée par les inondations, la grêle, la foudre, les ouragans. Un jour, tous ces fléaux s'abattirent à la fois et avec une telle force sur la ville que les habitants crurent leur dernière heure venue. Plusieurs personnes furent tuées sur la place, des maisons incendiées par la foudre, d'autres renversées par la violence des vents.

Dans cette confusion commune un bourgeois du nom d'Albert, homme pieux et craignant Dieu, poussé par un secret mouvement, se mit à parcourir les rues en criant à ses voisins effarés :

— Avez-vous oublié les grands miracles que Dieu fait en la chapelle de Sainte-Madeleine par les mérites de saint Adjuteur ? Pourquoi perdre courage ? Ayons recours à eux, allons en procession à leur chapelle, supplions-les de nous secourir, et faisons vœu d'aller chaque année en procession à leur chapelle s'ils nous délivrent de ces calamités.

A ces paroles, toute la ville s'assembla, et tous, hommes et femmes, vieillards et enfants se rendirent en procession au petit sanctuaire distant d'environ un mille. Dix hommes seulement refusèrent de s'y associer et même se moquèrent de cette dévotion. Dieu exauça les prières des fidèles, l'orage cessa et depuis ce temps aucun orage semblable n'est venu fondre sur la ville. Quant aux dix moqueurs, ils reçurent dans l'année même le châtiment de leur impiété, leurs maisons furent détruites par les orages et toutes leurs récoltes perdues.

Depuis ce temps, saint Adjuteur n'a pas cessé d'être invoqué par le peuple de Vernon, qui l'a choisi comme patron.

Prière. — O grand saint Adjuteur, soyez-nous secourable près du bon Jésus et faites que par votre intercession nous puissions pendant notre pèlerinage ici-bas surmonter nos désirs charnels et parvenir avec vous dans la céleste patrie.

SOURCES CONSULTÉES

Vie et office de saint Adjuteur, par RAY. Bordeaux. — *Acta sanct. Boll.* 30 avril, t. III, 832.

LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

Fête le troisième dimanche après Pâques.

Sublime Protecteur de l'Enfant Jésus, saint Joseph commence, à Nazareth, sa mission de Protecteur de l'Eglise universelle.

POURQUOI CETTE FÊTE? — TRAITS DE CONFIANCE ENVERS SAINT JOSEPH

Le 19 mars, l'Eglise nous a déjà amenés au pied de l'autel de saint Joseph. Elle nous a invités à méditer ses vertus, à chanter sa gloire, à remercier Dieu des grâces précieuses dont il combla le Père nourricier du Verbe incarné.

Aujourd'hui, nous revenons devant l'image du saint époux de Marie. Mais c'est pour reconnaître la puissance de son intervention auprès de Dieu et nous recommander à sa bienveillante protection.

Cette fête est d'ailleurs d'institution relativement récente; établie d'abord à Venise et dans l'Ordre des Carmes, sur la fin du XVII^e^ siècle, elle n'a été étendue à toute l'Eglise que le 10 septembre 1847, par le pape Pie IX.

Elle doit être très chère à notre piété, et ce nous est un devoir de nous placer avec amour et confiance sous le patronage de saint Joseph.

Car la sollicitude de cet admirable patriarche est vraiment réconfortante pour ses enfants.

Nous en trouvons, entre mille, une preuve dans cette affirmation de sainte Thérèse: « Saint Joseph m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne me l'ait accordé. »

La glorieuse réformatrice du Carmel avait de grandes obligations envers son auguste protecteur.

Elle nous rapporte, en effet, que, par son intercession, elle fut délivrée miraculeusement de plusieurs maladies fort dangereuses et qui lui imposaient d'excessives douleurs depuis trois ans et demi.

A la fondation de son premier monastère dans Avila, elle eut la pensée, sous l'inspiration de Notre-Seigneur, de donner à ce couvent le nom de saint Joseph, espérant par là aplanir bien des difficultés et parvenir plus sûrement à l'achèvement de son œuvre. Sa filiale confiance ne fut point trompée. Un jour, en particulier, elle se trouvait sans ressource aucune et elle avait cependant des ouvriers à payer. « Or, nous dit-elle, pendant que je m'inquiétais, mon bon Père et seigneur saint Joseph m'apparut, me promettant que l'argent ne me manquerait point et m'invitant à traiter sans crainte avec ces ouvriers. Ce que je fis, n'ayant pas en ma possession la moindre pièce de monnaie. Et le Seigneur vint à mon aide de telle sorte, en me procurant les sommes nécessaires, que ceux à qui je le racontais criaient au miracle. »

Une autre fois, s'étant mise en route avec quelques-unes de ses Sœurs pour aller entreprendre l'établissement d'un nouveau monastère pareillement dédié à saint Joseph, leur postillon s'égara dans d'affreux chemins, au milieu des montagnes. La Sainte vit le danger terrible qui les menaçait : « Mes Sœurs, dit-elle à ses compagnes, il ne nous reste d'autre secours à espérer que celui du ciel. Confions-nous au patronage du grand saint Joseph et implorons son aide dans un si grand péril. » Elle n'avait pas achevé, que, du fond du précipice, une voix s'éleva : « Arrêtez! si vous avancez encore vers cette direction vous êtes perdues! » Thérèse demanda alors quelle route il fallait prendre, ce qui lui fut indiqué sur-le-champ. Arrachées au danger, les bonnes religieuses voulurent découvrir leur libérateur et demandèrent à leur Mère de le faire rechercher par leur conducteur. Celle-ci le permit, tout en leur disant : « On ne retrouvera point notre sauveur, car il n'est autre que mon très aimé Père saint Joseph. » Et de fait, dans ce précipice, on ne découvrit même pas le moindre vestige du passage d'un homme.

Non moins que sainte Thérèse, saint François de Sales avait une grande dévotion envers le Père nourricier de Jésus. On dit que dans son bréviaire il n'avait d'autre image que celle de saint Joseph. Il faisait célébrer très solennellement sa fête, officiant et prêchant lui-même ce jour-là, et il établit sous son patronage l'Ordre de la Visitation.

Beaucoup d'autres saints et pieux personnages se rencontrèrent en une semblable confiance en l'appui et la protection du saint Epoux de Marie et obtinrent de lui de précieuses faveurs.

Il n'y a rien en cela qui nous puisse étonner. Dans la maison de Nazareth, Joseph commandait à l'Enfant Jésus; c'est l'Evangile lui-même qui nous l'affirme.

A douze ans, le Sauveur avait accompagné à Jérusalem sa Mère et son Père nourricier qui venaient en cette ville célébrer la fête de Pâque, comme le voulait la loi mosaïque. Et lorsque les rites furent accomplis, les pieux pèlerins reprirent la route de la Galilée; mais le saint Enfant demeura à Jérusalem; ses parents, pensant qu'il était en compagnie de quelques amis, ne s'aperçurent de sa disparition qu'au soir du premier jour de marche, lorsqu'on fit halte pour passer la nuit. Comme dit Bossuet : « Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir : et ni Marie, ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête faisaient des troupes pour aller de compagnie. »

Anxieux, les pieux époux, ne le trouvant point parmi leurs proches, reprirent en toute hâte le chemin de la Ville Sainte. Et après trois jours de douloureuses recherches, ils le rencontrèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs et parlant avec eux.

Aux doux reproches de sa Mère, Jésus répondit : « Pourquoi me chercher? Ne saviez-vous pas qu'il me faut occuper des affaires de mon Père? » Et néanmoins, il descendit avec ses parents à Nazareth, premier exemple d'obéissance profonde à Marie et aussi à Joseph; obéissance qui se devait continuer, puisque de la vie cachée du Rédempteur l'Evangile ne nous dit guère que ces mots : « Il leur était soumis. »

Si donc ici-bas Joseph a commandé à l'Enfant Jésus, n'est-il pas à croire que ses désirs ont encore au ciel une étonnante puissance sur le cœur de son divin Seigneur?

Aussi, sont-ils nombreux ceux qui se placent sous la protection de saint Joseph, soit en portant son nom, soit en s'enrôlant dans ses confréries.

Bien plus, le nombre est grand des associations ou des corps de métiers qui se sont réfugiés sous le patronage de notre Saint.

On connaît les Congrégations des Sœurs de Saint-Joseph, vouées à l'enseignement de la jeunesse et au soin des malades, dont les établissements sont nombreux dans la région lyonnaise, dans les diocèses de Belley, Bordeaux, Grenoble, Viviers, Autun, etc.

Mais encore les charpentiers, menuisiers, charrons, etc., réclament le patronage spécial de l'ouvrier de Galilée. Les voyageurs et les exilés veulent aussi se mettre sous la sauvegarde de celui qui dirigea la fuite en Egypte et subit en cette contrée lointaine les douleurs inséparables de l'expatriation.

Cependant saint Joseph est plus spécialement le protecteur de l'Eglise, des ouvriers, des familles et des agonisants.

SAINT JOSEPH, PATRON DE L'ÉGLISE

C'est Pie IX qui a solennellement donné à saint Joseph le titre glorieux de Patron de l'Eglise universelle. Le saint Pontife fut amené à cet acte par sa piété personnelle envers l'Epoux de Marie et par les instantes prières du monde catholique.

Les difficultés toujours grandissantes pour la Papauté semblaient avoir atteint alors leurs limites extrêmes. Rome était sacrilègement envahie le 20 septembre 1870 par les troupes du roi Victor-Emmanuel. Le Pape était prisonnier en son palais du Vatican. Pie IX fit appel à saint Joseph et rendit un décret où il disait que le Souverain Pontife, « mû par les derniers et déplorables événements à se mettre lui-même, avec tous les fidèles, d'une manière spéciale sous le très puissant patronage du saint patriarche Joseph, voulait bien se prêter aux vœux des vénérables évêques et déclarer solennellement saint Joseph patron de l'Eglise catholique ».

Cet acte, si précieux à la piété des fidèles,

porte la date du 8 décembre 1870, fête de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge.

L'humble ouvrier de Nazareth fut bien réellement le premier protecteur de l'Eglise. Le christianisme était en germe dans sa pauvre demeure : là vivait Jésus, le premier-né, le frère aîné de tous les chrétiens; près de lui vivait Marie, la Mère de tous ceux que le baptême et la foi rendraient disciples de son Enfant-Dieu.

Joseph veillait sur cette Eglise naissante.

Or, il en était grand besoin, car, à ce moment déjà, les puissances de l'enfer essayaient de prévaloir contre le roc fondé par Dieu. Et ces puissances du mal s'incarnaient en Hérode.

Et, du haut du ciel, saint Joseph veille toujours. Sous son égide, les disciples de Jésus-Christ cheminent vaillamment dans leur exil d'ici-bas. Il saura les garder contre les atteintes des persécuteurs.

Le Pape Léon XIII n'a point d'ailleurs sur ce sujet des vues différentes de celles de Pie IX.

Dans une de ses admirables Encycliques, il nous rappelle le souvenir du premier Joseph, fils de Jacob, qui, par sa sagesse et l'appui de Dieu, sortit de la prison où l'avait jeté la haine et devint le ministre du pharaon d'Egypte. Et lorsque la famine eut éclaté, le peuple réclamait du pain, mais le roi renvoyait toutes ces demandes à son intendant, dont la prudence avait amassé d'immenses provisions : « Allez à Joseph », disait-il. Et il décréta qu'on l'appellerait le sauveur du monde.

Or, le ministre du pharaon est l'image du Père nourricier de Jésus : le premier fit réussir et prospérer les intérêts du royaume; le second doit être regardé comme le protecteur du royaume de Dieu ici-bas: l'Eglise. Et le Pape nous dit: « Allez à Joseph. »

SAINT JOSEPH PATRON DES OUVRIERS

Comme il en était coutume chez les Israélites, et contraint d'ailleurs, car il était pauvre, Joseph avait appris un métier manuel. La tradition rapporte qu'il était charpentier, et trouvait dans le labeur de chaque jour le salaire qui aidait à la subsistance de la Sainte Famille.

Il fabriquait des instruments aratoires, quelques meubles, se bornant aux travaux les plus simples.

Plus tard, avec lui, Jésus se mit à l'ouvrage; l'Evangile nous rapporte, en effet, à plusieurs reprises, ces paroles des Juifs qui ne voulaient point entendre ses enseignements: « D'où lui vient sa sagesse? Qui lui a donné cette puissance? N'est-il pas ouvrier lui-même et le fils d'un ouvrier? »

Le grand apologiste saint Justin nous dit que l'Enfant-Dieu aidait Joseph et fabriquait avec lui des jougs et des charrues.

Et saint Jérôme écrit que, de son temps, on conservait encore pieusement en Orient des ouvrages en bois provenant de l'atelier de Nazareth.

Avec quel esprit de soumission était acceptée dans cette sainte maison l'obligation, lourde parfois, du travail nécessaire. Comme chacun, se rendant à sa tâche quotidienne, est bien le modèle de l'ouvrier.

Joseph avait la part la plus dure. Et cependant, jamais il ne murmura contre la Providence. Jamais il n'eut pour le riche une pensée ou un regard d'envie.

Alors qu'il peinait, qu'il apprenait à Jésus les premiers éléments de son art, qu'il était peut-être rudoyé par un client mécontent et impatient, il jetait les yeux vers le divin Enfant.

Et en voyant ce Dieu si abaissé, si humble, il trouvait le courage de tous les labeurs, de toutes les patiences, de toutes les humiliations.

Eh bien! qu'à leur tour, les ouvriers regardent leur protecteur saint Joseph et qu'ils l'imitent.

Ce sera un grand pas vers la paix et l'union du riche et du pauvre, du patron et du travailleur, dans la charité et la justice.

SAINT JOSEPH, PATRON DES FAMILLES

Le grand Saint fut le chef de la divine Famille. Il remplit admirablement les devoirs que lui imposait ce glorieux titre vis-à-vis de Marie, son épouse, et de Jésus, son fils adoptif.

Nul n'ignore la gracieuse légende que nous ont laissée les siècles passés sur les circonstances du mariage de Joseph.

Marie était en âge de quitter le temple où jusqu'alors elle avait vécu dans la retraite. Fille unique de Joachim et d'Anne, elle ne pouvait, d'après la loi juive, épouser qu'un homme de sa tribu et de sa parenté.

Le grand-prêtre, sous l'inspiration céleste, fit convoquer à Jérusalem tous les membres de la famille de David, et les jeunes gens reçurent ordre de déposer près de l'autel une baguette d'amandier : « Celui dont la baguette aura fleuri et sur laquelle l'Esprit de Dieu descendra sous forme de colombe sera l'époux de Marie. » Ainsi parlait le Pontife.

Le lendemain, nulle fleur n'avait paru.

On sut bientôt que Joseph — de la famille de David cependant — n'était pas venu. On l'envoya quérir en hâte, et, le lendemain, la branche qu'il avait déposée était fleurie, et la colombe mystérieuse s'y venait reposer.

Le mariage fut donc célébré : il devait demeurer la plus virginale union.

Depuis ce jour, Joseph eut pour son épouse une exemplaire sollicitude. Il est facile de la dégager des détails si peu nombreux que nous donne l'Evangile.

Ainsi saint Bernardin de Sienne nous affirme qu'après l'Annonciation, lorsque Marie alla rendre visite à sa cousine Elisabeth, Joseph la voulut accompagner dans cette course à travers les montagnes. C'était là une marque de tendre vigilance, car de Nazareth à Hébron la région était peu sûre, les chemins pénibles et la route longue.

Quel souci encore de l'honneur du foyer domestique! Quelle fidélité à faire régner chez lui en maîtresse absolue la volonté du Tout-Puissant!

Et, un peu plus tard, lors du voyage à Bethléem, quelle tendresse pour Marie et l'Enfant qui vient au monde!

Joseph veille ensuite fidèlement à l'accomplissement des obligations de la loi divine dans sa famille.

Dès le huitième jour après la naissance, dans l'étable même de la nativité, le protecteur de l'enfance de Jésus soumit le Nouveau-Né à la cérémonie de la circoncision et lui imposa ce nom glorieux devant lequel tout genou devait fléchir au ciel, sur la terre et aux enfers.

Quelques jours plus tard, une nouvelle prescription s'imposait à Joseph: conduire à Jérusalem la Mère et l'Enfant, pour la purification de celle-là et la présentation de celui-ci.

Arrêtons-nous un instant, avec un pieux au-

teur, à contempler le saint patriarche au cours de ce nouveau voyage : « Lorsqu'il voyait Jésus reposant doucement sur le sein de sa Mère, de quelles délices son âme n'était-elle pas inondée en pensant que ce Dieu avait consenti à devenir son fils adoptif? Lorsqu'il avait la consolation de porter lui-même le divin Enfant dans ses bras, il s'écriait plein de tendresse et d'amour : « Je vous adore, ô mon fils, je vous aime, et mon » bonheur sera d'être aimé de vous. Vous êtes » beau, ô mon bien-aimé, vous êtes plein de » grâce! » Et il s'élevait au-dessus de la terre, dans l'extase du ravissement. »

Venus à Jérusalem, ils accomplirent toutes choses selon que le voulait la loi. Comme les pauvres, Marie donna deux tourterelles, et Joseph versa les cinq sicles d'argent.

C'est alors que le saint vieillard Siméon, guidé par l'esprit de Dieu, vint au temple, prit Jésus dans ses bras et chanta son *Nunc dimittis*, à la grande admiration de Marie et de Joseph : il disait que ce petit Enfant était le salut, la lumière, la gloire de son peuple.

Tout cela, Joseph le savait.

Siméon ajouta, se tournant vers Marie : « Un glaive de douleur transpercera votre âme. » Et Joseph, saisi de compassion pour son épouse, l'en aima davantage; et l'union fut faite dans la Sainte Famille, plus complète encore, d'une double chaîne de joies et de douleurs.

Il en fut ainsi tant que vécut Joseph.

C'est donc à bien juste titre que l'Eglise et les Souverains Pontifes voient en lui le patron des familles. Que ce patronage soit reconnu par tous les chrétiens, et le bonheur régnera à tous les foyers.

Dieu sera servi, sa loi sainte obéie, l'autorité du chef de famille respectée, la dignité de l'épouse sauvegardée, les devoirs du mariage saintement et généreusement acceptés, les enfants chrétiennement élevés.

C'est là pour notre pays le gage du relèvement.

SAINT JOSEPH PATRON DES MOURANTS

Voici un patronage que personne ne conteste à notre Saint. Car nulle mort ne fut ici-bas environnée de plus de consolation.

Une tradition nous rapporte que saint Joseph mourut à Nazareth, alors que Notre-Seigneur approchait de sa trentième année et se disposait à inaugurer son ministère évangélique.

A ce moment suprême, Marie et Jésus l'entouraient, le comblant de soins, de prévenances, lui exprimant leur reconnaissance des bienfaits qu'il leur avait prodigués.

Jésus lui dévoilait le mystère de sa future Passion et lui donnait rendez-vous au ciel. Et Joseph expira dans un transport d'amour.

Nous dirons avec la sainte liturgie : « O trop heureux, trop privilégié, le saint vieillard qui vit près de lui, à son dernier souffle, le doux visage de Jésus et de Marie! »

Mais de ce privilège, Joseph n'est point jaloux. Il le voudrait faire partager à tous les chrétiens. A tous, il voudrait procurer le bonheur de mourir dans les bras de Jésus, c'est-à-dire en état de grâce.

L'Eglise a compris ce désir du bienheureux patriarche.

Le nom de Joseph a été inséré aux litanies des agonisants. En 1648, les Jésuites le choisirent comme patron de l'*Exercice de la Bonne Mort*. Et de nombreuses Congrégations se fondèrent sous son vocable pour obtenir par son intercession la grâce d'une pieuse fin.

Terminons par ces paroles de sainte Thérèse, écrivant au sujet de la mort de plusieurs de ses Carmélites : « J'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, une paix et une tranquillité indicibles : on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement ou dans le doux repos de l'oraison. Ces divines lumières ont banni de mon cœur la crainte que j'avais de la mort. Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour une âme dévouée à saint Joseph. »

***

Que le peuple chrétien recoure donc au Père nourricier de Jésus-Christ!

Qu'il lui demande le triomphe de l'Eglise, la protection des familles chrétiennes, la patience pour l'ouvrier, une bénédiction spéciale pour les mourants.

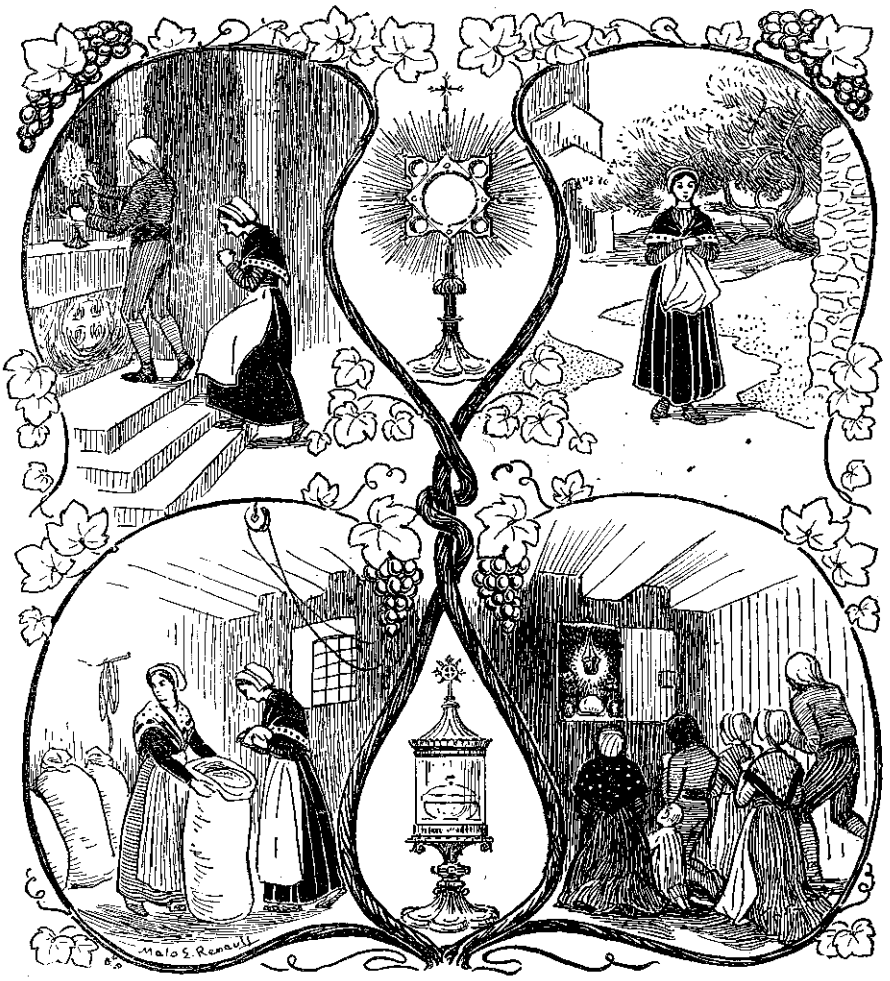
Et qu'il fasse cela en répétant souvent cette belle prière de Léon XIII que nous récitons chaque année aux exercices du mois du saint Rosaire :

« Nous recourons à vous dans notre tribulation, ô bienheureux Joseph, et après avoir imploré le secours de votre sainte Epouse, nous sollicitons avec confiance votre patronage. Par l'affection qui vous a uni à la Vierge Immaculée Mère de Dieu, par l'amour paternel dont vous avez entouré l'Enfant Jésus, nous vous supplions de regarder avec bonté l'héritage que Jésus-Christ a conquis au prix de son sang et de subvenir à nos besoins avec votre aide et votre pouvoir.

» Protégez, ô gardien prévoyant de la divine Famille, la race élue de Jésus-Christ; préservez-nous, ô Père très aimant, de toute souillure d'erreur et de corruption; soyez-nous propice et assistez-nous du haut du ciel, ô notre puissant libérateur, dans le combat que nous livrons à la puissance des ténèbres. Et, de même que vous avez arraché autrefois l'Enfant Jésus au péril de la mort, défendez maintenant la sainte Eglise de Dieu des embûches de l'ennemi et de toute adversité. Accordez-nous votre perpétuelle protection, afin que, à votre exemple et par votre secours, nous puissions vivre saintement, pieusement mourir et obtenir la béatitude éternelle du ciel. »

LES SAINTES HOSTIES ET LE CIBOIRE DORÉ DE PÉZILLA

Fête le dimanche de Quasimodo.



Les cinq Hosties miraculeuses.

Délivrance des Saintes Hosties. — Le reliquaire. — Rose Llaurens emportant les Hosties. Les Hosties cachées en un sac de farine. — Le compotier de cristal. — Adoration des Saintes Hosties.

LE CANTIQUE DU CIBOIRE DORE

Je vous raconterai l'histoire
Que j'ai lue en un manuscrit,
Au sujet d'un petit ciboire
Qui fut doré par Jésus-Christ.

Ainsi débute une délicieuse poésie de Mgr de la Bouillerie en l'honneur de la Sainte Eucharistie. Le pieux prélat l'avait composée à la requête de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan. Sur quelles données, c'est ce que l'on se propose de raconter ici.

Plusieurs ont cru à une légende, découverte à grand'peine en quelque vieux manuscrit. L'histoire du Ciboire doré est en réalité celle d'un miracle très rapproché de nous et dûment reconnu. C'est celle d'une des plus délicates merveilles de l'Eucharistie à la fin du dernier siècle.

TERREUR RÉVOLUTIONNAIRE — CINQ HOSTIES OUBLIÉES

Le fait eut lieu à Pézilla-de-la-Rivière, village situé à quelques kilomètres de Perpignan. On était en 1793. La *Terreur*, jusque dans cette province éloignée du Roussillon, était en pleine vigueur. Là comme partout, le mot d'ordre était : guerre à la religion et à ses ministres ; les églises profanées et interdites au culte ; les prêtres,

obligés, pour échapper à une mort certaine, de se cacher ou de prendre la route de l'exil.

Cependant, quelques jours d'accalmie, de temps à autre, venaient interrompre la tempête révolutionnaire et arrêter le cours de ses fureurs.

C'est durant un de ces rares intervalles que M. l'abbé Pérone, curé de Pézilla, obligé de quitter son poste une première fois, osa reparaître dans sa paroisse et y célébrer de nouveau les Saints Mystères.

Le 15 septembre 1793, qui était un dimanche, il dit la messe en présence de nombreux paroissiens ; plusieurs personnes s'approchèrent de la Table Sainte ; on fit même dans l'église la procession dite de la *Minerve*.

Dans la conviction que des jours meilleurs allaient s'ouvrir, le saint prêtre ne craignit pas de laisser dans le tabernacle, en plus de la grande hostie réservée pour les saluts du Saint Sacrement, quatre petites hosties pour les besoins les plus urgents de son ministère.

Ses prévisions ne furent point, hélas ! réalisées. Emus de l'acte assez audacieux que venait d'accomplir le curé de Pézilla, les révolutionnaires de l'endroit s'agitent, on trame de noirs complots, et, le surlendemain, M. le curé est contraint de s'enfuir précipitamment, sans avoir même le temps de donner une pensée au trésor qu'il laisse en son église.

Ce n'est qu'à Saint-Féliu-d'Avail, village distant de quatre kilomètres de Pézilla, qu'il s'aperçoit de son involontaire oubli. Mais il est trop tard, et sa voix, qui trahit son émotion intense, laisse échapper devant un groupe de personnes cette parole : « Ah ! que ne donnerais-je pas pour pouvoir revenir à Pézilla, et y passer ne fût-ce qu'un quart d'heure !..... »

DÉLIVRANCE DES SAINTES HOSTIES

Il n'en dit point davantage et crut devoir garder pour lui seul le sujet de son trouble.

Une pieuse jeune fille, l'une de ses paroissiennes, qui se trouvait là, recueillit cette parole surprise sur les lèvres de son pasteur et chercha à s'en expliquer le motif.

Sa piété crut le deviner : une chose sainte en péril, peut-être une hostie consacrée oubliée dans le tabernacle et laissée à la merci des profanateurs, avaient seules pu causer le trouble du digne prêtre et lui arracher un si douloureux soupir.

Mais comment s'en assurer ? Les révolutionnaires sont les maîtres de Pézilla ; l'église a été fermée ; les clés en sont entre les mains du maire, M. Marc Estrade, et il est douteux que celui-ci consente jamais à seconder les désirs de la jeune fille. Rose Llaurens, c'était le nom de cette dernière, obligée de taire les sentiments de son cœur, se résigne à attendre, prie et espère.

Son attente ne fut pas de longue durée. Le 26 décembre suivant, la municipalité de Pézilla est changée, et M. Jean Bonafos, personnage considéré de la commune, plus favorable à la religion que M. Marc Estrade, lui succède dans ses fonctions de maire.

Rose Llaurens croit l'heure venue d'éclaircir son doute. Elle ne craint pas d'aller trouver le nouveau maire, lui expose ce qu'elle sait, et le prie de vouloir bien s'assurer qu'aucune hostie n'a été oubliée dans le tabernacle. M. Jean Bonafos se prête à sa demande. C'était un homme dont l'esprit avait pu se laisser prendre aux idées libérales et avancées de son époque, mais dont le cœur était resté sincèrement chrétien, et qui souffrait des excès des gens de son parti, bien loin de vouloir les approuver ; il faut ajouter que la charge de maire lui avait été imposée malgré lui et après ses deux refus successifs.

Dans le plus grand secret, le magistrat et la jeune fille pénétrèrent dans l'église ; on ouvrit le tabernacle, et quel ne fut pas le bonheur de Rose Llaurens d'apercevoir, dans l'ostensoir d'argent qui s'y trouvait, une grande Hostie, celle qui avait dû servir à la procession du 15 septembre précédent, et, dans le ciboire, quatre petites Hosties, dont l'une divisée en deux parcelles !

N'était-ce pas là le sujet des angoisses du prêtre ?

Un plan est aussitôt formé et mis à exécution. M. Jean Bonafos, le maire, gardera la grande Hostie avec le soleil de l'ostensoir, car il veut *avoir sa part du bon Dieu*, et c'est justice. Il permet à Rose Llaurens d'emporter dans un purificatoire les quatre petites Hosties (1).

Ils durent laisser dans le tabernacle le ciboire et le pied de l'ostensoir : ces objets étaient consignés dans un inventaire dressé au commencement de la Terreur par la cupidité révolutionnaire. Mais ce détail les touchait peu ; l'essentiel était fait : les Saintes Hosties échapperaient désormais à tout danger de profanation. Ils emportèrent prudemment leur trésor, s'estimant indignes, en leur cœur, de remplir une fonction exclusivement réservée aux ministres de l'autel, en dehors de circonstances exceptionnelles comme celles qui nous occupent.

HISTOIRE DE LA GRANDE HOSTIE GARDÉE CHEZ LE MAIRE

Que devinrent les Saintes Hosties après cette providentielle délivrance ? Sous le régime de la loi des suspects, il fallut se contenter de les recéler dans le plus grand secret, comme s'il se fût agi de tramer de noirs complots ou de protéger de vils criminels : un soupçon motivé pouvait amener la profanation des Saintes Espèces et coûter la vie à leurs généreux protecteurs.

L'ostensoir, avec la grande Hostie, fut enfermé par le maire dans un coffret que l'on plaça sous le plancher de la maison. Il demeura dans ce tombeau depuis le 7 février 1794 jusqu'au 9 décembre 1800, n'ayant à subir que quelques déplacements momentanés causés par la crainte de visites domiciliaires.

Pendant ce long intervalle, le Dieu adorable de nos autels ne reçut d'autres hommages que ceux de M. Jean Bonafos et de sa famille. Sa situation difficile de premier magistrat de la commune ne permit pas à ce chrétien fidèle de faire connaître à d'autres le précieux dépôt dont il avait assumé la garde, encore moins d'offrir à des âmes pieuses l'accès de sa maison pour venir y adorer le Maître.

Il voulut du moins faire parvenir au pasteur exilé de la paroisse, M. Jacques Pérone, alors réfugié dans la petite ville de Gérone, en Espagne, la nouvelle de la délivrance des Saintes Hosties ; il lui demanda même, à cette occasion, une

(1) L'identité des Saintes Espèces actuellement existantes, avec celles qui ont été consacrées le 15 septembre 1793, ne saurait offrir l'ombre d'un doute, après les diverses enquêtes très sévères de l'officialité diocésaine. On possède aussi plusieurs procès-verbaux de l'an 1800, soussignés par les témoins oculaires et sous la foi du serment.

messe d'actions de grâces, qui fut la première messe en l'honneur des Saintes Hosties de Pézilla.

LES QUATRE PETITES HOSTIES DE ROSE LLAURENS

Tout autre fut le sort des quatre Hosties confiées à Rose Llaurens.

Celle-ci s'empressa d'abord de les remettre à sa mère. Toutes deux eurent recours aux lumières de la Révérende Mère Joséphine de Romanya, religieuse Augustine du couvent de Saint-Sauveur de Perpignan, que le malheur des temps avait contrainte de rentrer dans sa famille à Pézilla, et il se tint entre les trois pieuses femmes comme un petit conseil pour décider de quelle manière on pourrait conserver et honorer plus convenablement les Saintes Espèces.

On n'avait pas de ciboire. On convint de les placer, avec le purificatoire qui les enveloppait, dans un compotier de cristal qui était bien l'objet le plus précieux de la maison. C'était un petit vase en cristal ordinaire, uni et transparent, sans dorure ni ornement d'aucune sorte, tel qu'on en peut rencontrer encore aujourd'hui dans les humbles ménages des campagnes.

Tel sera, pendant tout le temps de la persécution, le ciboire d'emprunt du divin Maître. Plus tard, la Mère Joséphine le couvrira d'un sachet de soie rouge qui servira de pavillon improvisé.

Il ne manque plus maintenant qu'un tabernacle. On avise une petite armoire pratiquée dans le mur, on y suspend une lampe dans le sommet. C'est là tout l'ornement du séjour choisi par Celui que les cieux et la terre ne peuvent contenir.

Les vertus de la famille Llaurens, sa fidélité à adorer Jésus-Eucharistie, durent suppléer à l'insuffisance de l'ornementation et plaire souverainement au Cœur de Notre-Seigneur.

HOMMAGES AU DIEU CACHÉ — JEUDI-SAINT ORIGINAL

Moins exposée aux soupçons que celle de M. Jean Bonafos, la maison de Rose Llaurens devint le rendez-vous d'un certain nombre d'âmes pieuses auxquelles on n'avait pas manqué d'annoncer l'heureuse nouvelle. Que de discrétion cependant, que de ruse même fut parfois nécessaire pour accéder auprès du Maître sans éveiller les soupçons!

Les quelques femmes qui étaient dans le secret s'abordaient dans la rue, en se demandant quelque objet nécessaire au ménage, tel que du persil ou des œufs. Si la réponse était affirmative, c'était signe que l'on pouvait entrer sans hésiter chez Rose Llaurens; négative, elle signalait la présence de quelque danger.

Tous les ans, au retour du Jeudi-Saint, ces âmes simples et pleines de foi dressaient aux Saintes Hosties un reposoir extraordinaire; la petite armoire prenait un air de fête; on organisait une procession plus que modeste dans l'étroit appartement où elles étaient renfermées.

On amenait aussi devant l'armoire ouverte les petits enfants et on leur apprenait sinon à connaître (une indiscrétion à cet âge est si facile et eût pu être fatale), du moins à vénérer ce mystère des mystères.

DIVERSES ALERTES
UN INQUISITEUR SUBITEMENT DISCRET

Malgré toutes les précautions prises pour dérouter les soupçons des révolutionnaires, le secret ne pouvait être tellement observé que quelque chose n'en transpirât.

Plus d'une fois, Rose Llaurens fut menacée de visites domiciliaires. Le danger parut un jour si imminent qu'elle eut à peine le temps de s'emparer du trésor et de le cacher dans un sac de farine.

En deux autres circonstances, la famille Llaurens fut obligée de se dessaisir des Saintes Hosties et de les confier à la veuve Anne Duchamp dont la piété était à toute épreuve. Chaque fois, celle-ci les restitua immédiatement, dès que tout sujet de crainte avait disparu.

Le danger le plus sérieux qu'eurent à courir les Saintes Espèces fut la certitude qu'acquit de leur existence et de leur retraite chez la famille Llaurens le révolutionnaire Godail. Ce misérable avait, sur certains indices, conçu quelques soupçons. Un soir, il était monté sur le toit de la maison et avait quelque temps appliqué son oreille au-dessus de la large cheminée qui donnait dans l'appartement des Saintes Hosties. De là, il pouvait aisément saisir toute la conversation de la famille qui s'entretenait, comme à l'ordinaire, du précieux trésor.

Que se passa-t-il cependant dans son cœur? Le fougueux révolutionnaire se crut lié par un secret terrible. Il rencontra, peu de jours après, Rose Llaurens : « Je sais que tu caches chez toi les Saintes Hosties, lui dit-il, mais je te jure de n'en rien dire. »

FIN DE L'ÉPREUVE — LE CIBOIRE DORÉ

Enfin, des jours meilleurs se levèrent pour l'Eglise de France. Avec le Consulat et la constitution de l'an VIII, les églises furent rendues au culte, les prêtres revinrent de l'exil : la clarté d'un radieux soleil succédait à l'affreuse tempête.

Le premier prêtre qui rentra à Pézilla fut le vicaire, M. Honoré Siuroles. Son retour fut pour Rose Llaurens la fin de ses longues heures de garde auprès de Notre-Seigneur. L'autel redevenu libre, il ne lui appartenait plus maintenant de retenir chez elle son Dieu.

Le 5 décembre 1800, M. le vicaire retira en effet de l'armoire de la famille Llaurens les Hosties qu'elle renfermait.

Mais quel spectacle frappa alors les assistants! Au moment de faire leurs adieux au Maître bien-aimé qui avait daigné, pendant sept années, accepter leur humble hospitalité, Rose Llaurens et ses sœurs remarquèrent que le vase de verre, auparavant uni et sans coloration particulière, présentait maintenant une teinte jaunâtre et brillante qu'elles ne lui connaissaient pas :

> ..... Quand, de sa cachette obscure,
> Le pieux trésor fut tiré,
> Ciel!..... l'Hostie était blanche et pure,
> Et le ciboire était doré!.....

Oui, le modeste compotier de cristal était maintenant doré dans son fond, sur ses parois et sur une bande circulaire dans la partie inférieure de son couvercle (c'est le rebord intérieur qui entre dans le vase), en un mot dans toutes les parties qui avait été plus ou moins touchées par le purificatoire servant à envelopper les Saintes Hosties.

Ces âmes simples durent alors se contenter d'adorer et de remercier.

Il y avait là un vrai miracle. Cette dorure extraordinaire, apparue soudain sur un vase aussi commun, c'était comme le sceau de Dieu dans

l'œuvre de préservation des Saintes Hosties, « le procès-verbal de Jésus-Christ lui-même reconnaissant avec joie qu'il avait trouvé là un refuge de piété et de tendresse », selon les expressions de Mgr de Cabrières dans son discours sur le centenaire des Saintes Hosties.

Il est à remarquer, en effet, que le caractère de cette dorure échappe à l'observation la plus attentive et la plus minutieuse. « Son exécution, disent les meilleurs juges, défierait certainement l'artiste le plus habile. Considérez, touchez, grattez le cristal du verre à sa surface intérieure, vous n'y voyez rien, vous n'y sentez rien en dehors du cristal; de même à la surface extérieure : on dirait des paillettes introduites dans l'épaisseur même du cristal, et formant certaines parties plus jaunes, d'autres plus pâles..... »

Entourées de la vénération nouvelle qui s'attachait à elles par suite du miracle, les quatre Hosties furent enfermées avec le compotier dans le tabernacle de l'église paroissiale. C'est là que Rose Llaurens et ses amies leur apporteront désormais l'hommage de leurs adorations.

Restait encore la grande Hostie conservée par M. Jean Bonafos. M. l'abbé Pérone, rentré lui-même de l'exil, eut le bonheur, quelques jours après, de la revoir et de l'emporter. Ce fut une fête pour la population entière de Pézilla. L'histoire des Hosties était maintenant connue de tous. La conservation des Saintes Espèces durant sept ans semblait déjà prodigieuse; l'histoire du Ciboire doré s'ébruita à son tour; la piété populaire, toujours en éveil, murmure le mot de miracle; les suspects de la veille sont acclamés aujourd'hui et provoquent la plus grande admiration.

CENT ANS APRÈS LA CONSÉCRATION DES SAINTES HOSTIES

Il y a aujourd'hui cent ans que les Saintes Espèces ont été réintégrées à l'autel paroissial de Pézilla-de-la-Rivière. Placées dans un ostensoir spécial et dans de petites boîtes scellées du sceau de l'évêché, elles sont aussi intactes qu'au premier jour : leur blancheur, leur consistance, tout atteste leur incorruptibilité.

Aucun des curés qui se sont succédé dans la paroisse n'a jamais songé à les consommer; aucun évêque de Perpignan n'en a jamais donné l'ordre. La piété roussillonnaise a toujours voulu voir le doigt de Dieu dans leur conservation extraordinaire. On ne saurait trop s'en étonner, si l'on songe, en effet, avec quelle facilité se corrompent les Espèces sacrées et aux prescriptions si sévères de la liturgie qui ordonnent de les renouveler au moins tous les quinze jours.

Et que dire, si l'on rapproche cette merveilleuse conservation de la merveille plus inexplicable encore du ciboire doré?

Aussi les Saintes Hosties de Pézilla sont-elles honorées à l'égal des Saintes Hosties de Faverney et d'autres lieux celèbres, et l'humble bourg est-il devenu un centre, un foyer intense de dévotion eucharistique!

Successivement, tous les premiers pasteurs du diocèse de Perpignan ont rendu hommage aux Saintes Hosties. Mgr de Saunhac-Belcastel autorisa une fête en leur honneur. Mgr Gerbet, l'illustre auteur des *Considérations sur le Dogme générateur de la piété catholique*, ne pouvait assez témoigner pour elles de son amour; il institua en leur honneur une seconde fête qui se célèbre le troisième dimanche de septembre. Mgr Saivet en parlait avec la plus vive piété, et, ayant à dresser le tableau de l'Adoration perpétuelle, il voulut assigner à la paroisse de Pézilla le premier rang après la basilique de Saint-Jean de Perpignan.

On doit enfin à Mgr Gaussail la célébration si solennelle des fêtes du centenaire de la consécration des Saintes Hosties, en 1893, fêtes qui ont été le point de départ d'un grand mouvement de pèlerinage à Pézilla.

Le modeste ciboire de cristal *doré par Jésus-Christ* est toujours là, précieusement gardé dans un beau reliquaire offert au nom des associés de la Communion réparatrice de Paray-le-Monial.

« Conservez-le avec amour, s'écriait Mgr de Cabrières en s'adressant aux habitants de Pézilla. Si le voile de sainte Agathe préserva de l'épidémie et des incendies la ville de Syracuse, à plus forte raison le Ciboire doré sera le palladium de votre bourgade. »

Ce ciboire peut être aussi pour nos âmes un symbole, et c'est la touchante application que nous en fait dans ses vers Mgr de la Bouillerie :

Jésus, mon cœur est un ciboire,
Mais qui n'a rien de riche en soi;
Pour lui, renouvelle l'histoire
Du ciboire doré par toi.

L'humilité, la modestie,
La patience, la douceur,
Voilà, divine Eucharistie,
La dorure que veut mon cœur.

Mais le cristal se laisse faire!.....
De nous, il en est autrement :
Dieu nous dore comme ce verre,
Et nous brisons notre ornement.

O Jésus! désormais fidèle,
Je ne veux plus t'abandonner
Et ne pas perdre une parcelle
De l'or que tu sais me donner.

C'est la morale de l'histoire
Que j'ai lue en un manuscrit,
Au sujet d'un petit ciboire
Qui fut doré par Jésus-Christ.

SOURCES CONSULTÉES

Les Saintes Hosties et le ciboire doré de Pézilla-de-la-Rivière, par l'abbé J. Tolra de Bordas. — *Neuvaine en l'honneur des Saintes Hosties*, par l'abbé Théophile Vassal. — *Centenaire des Saintes Hosties*, mémoire précédé de deux lettres de Mgr Ricard. — *Discours* de Mgr de Cabrières à l'occasion du centenaire. — *Mémoire sur les Saintes Hosties*, par Augustin Vassal.

Postface 2020
mois d'avril

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série. Pour la **mois d'avril**, il n'y a pas de nouvelle fête importante ayant été instituée depuis par l'Église. Cependant la postface des autres tomes indiquera les nouvelles fêtes à sanctifier pour le mois. Veuillez y porter une grande attention, car certaines fêtes sont d'une importance critique pour notre temps, en particulier celle du **31 mai** (*BVM Reine du monde*) et celle du **22 août** (*cœur immaculée de la BVM*), car de leur juste sanctification dépend l'apaisement des terribles châtiments que nos familles et le monde subissent actuellement.

Veuillez noter :

- Saint Pierre Canisius est fêté en France le 27 avril, mais sa date de fête pour l'Église universelle est le 21 décembre. Dans cette série, vous la retrouvez cependant au 20 décembre.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org